HAL
open science

Galiciennes en Catalogne sous le premier franquisme (1940-1960) : de la migration “ économique ” aux chemins d’émancipation d’une migration choisie

Emma Rubio-Milet

To cite this version:

Emma Rubio-Milet. Galiciennes en Catalogne sous le premier franquisme (1940-1960) : de la migration “ économique ” aux chemins d’émancipation d’une migration choisie. Histoire. Université Gustave Eiffel, 2021. Français. NNT : 2021UEFL2024 . tel-03608711

HAL Id: tel-03608711

https://theses.hal.science/tel-03608711

Submitted on 15 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS-EST

Université Gustave Eiffel

PARIS EST SUP ÉCOLE DOCTORALE Cultures et Sociétés

Thèse de Doctorat

Langues et littératures étrangères, civilisation de l'Espagne contemporaine
Domaine Scientifique : 6 - Département Sciences humaines et humanités
CNU : Section 14, Études romanes)

Emma RUBIO-MILET

GALICIENNES EN CATALOGNE SOUS LE PREMIER FRANQUISME (1940 – 1960)

De la migration « économique » aux chemins d'émancipation
d'une migration choisie

TOME 1

Thèse dirigée par Christine DELFOUR

Soutenue le 19 novembre 2021

Composition du jury :

Óscar Freán Hernández, Professeur, Université Lumière Lyon 2
Mercè Pujol, Professeure, Université de Perpignan Via Domitia
Marc Marti, Université Côte d'Azur.
Almudena Delgado Larios, Université Grenoble-Alpes
Bruno Tur, Docteur

Galiciennes en CATALOGNE SOUS le premier franquisme (1940 – 1960)

De la migration « économique » aux chemins d'émancipation d'une migration choisie

Résumé

Cette étude d'une migration intérieure espagnole sous le premier franquisme, propose d'interroger la spécificité de l'émigration des femmes galiciennes en Catalogne dans la période réputée d'immobilité du premier franquisme, comme sous-ensemble du phénomène plus large des migrations espagnoles en temps de crise. Cette thèse de doctorat examine au-delà d'un phénomène qualifié de migration « économique », les aspects historiques, démographiques et sociologiques, mais aussi humains, de cette migration spécifique, presque invisible, entre 1940 et 1960, afin de l'objectiver quantitativement, mais plus essentiellement pour révéler et valoriser qualitativement des trajectoires singulières.

Nous y exposons les méthodes utilisées, inspirées de la sociologie ou de l'anthropologie pour l'exploitation des entretiens menés en Galice et en Catalogne, afin d'historiciser leurs trajectoires de femmes : fragments de récits de vie captés lors des entretiens ou sources orales enregistrées dans un fonds d'archives orales en Galice, sources archivistiques ou bibliographiques.

L'analyse d'extraits sélectionnés des entretiens permet d'approcher et de comprendre, à partir de leur expérience individuelle, le monde que quittaient les émigrantes galiciennes, économiquement abandonné mais riche d'une culture singulière, et celui qui était au bout de leur voyage et qu'elles choisissaient, urbain, industriel et riche de sa propre culture ; comprendre afin de mesurer leurs motivations et de faire nôtres les enjeux et les conditions de ce flux migratoire invisibilisé par l'Histoire.

Forte de cette compréhension sensible, nous nous projetons dans l'Espagne de l'après-guerre civile, de Galice en Catalogne, dans l'idée de dégager la spécificité de chacune des deux régions, ses territoires, sa population, son histoire et sa société, notre objectif étant de retracer la trajectoire de femmes espagnoles, galiciennes *transculturées* en Catalogne, parfois pour mieux repartir, et de montrer en quoi elles ont, par leur travail, leur aspiration entêtée à vivre mieux, leur dynamisme et leur courage, contribué à la modernisation de l'Espagne au seuil du tournant des années 1960.

Mots-clés :

Migrations, Femmes, Espagne, Galice, Catalogne, Franquisme.

Galician women in Catalonia under the first Francoism (1940-1960).

From «economic» migration to the paths of emancipation of a chosen migration

Summary

This study of a Spanish inland migration under the first Francoism proposes to examine the specificity of Galician women emigration in Catalonia during the first Francoism, as a subset of the broader phenomenon of Spanish migration in times of crisis. This doctoral thesis so examines beyond a so called «economical» phenomenon, the historical, demographic, and sociological, but also human, aspects of this specific migration, almost invisible, between 1940 and 1960, to objectify it quantitatively, but more essentially to reveal and to qualitatively value singular trajectories.

We first present the methods used: inspired by the comprehensive sociology or anthropology in order to historicize the interviews conducted in Galicia and Catalonia, life stories fragments captured during the interviews or oral sources recorded in a collection of oral archives in Galicia, archival or bibliographic sources, to historicize women trajectories. The analysis of selected extracts from the interviews makes it possible approaching and understanding, from their individual experience, the world that the Galician emigrating women were leaving behind them and the one they had chosen as the termination of their voyage, to measuring their motivations and make the challenges and conditions of migration our own.

Strengthened by this first sensitive comprehension, widening the focus, we project ourselves into post-civil war Spain, from Galicia to Catalonia: our contribution to reconstructing women's history, with the help of numerous women and men historians consists in identifying the specificity of each region involved: territories, people and their history, as human societies.

Retracing the trajectory of Spanish and Galician women *transcultured* in Catalonia, sometimes to start again from zero, and show how, through their work, their determination to live better, their dynamism and their courage, they have not only been actresses of their personal migrating story but have also contributed, in a great measure, to the modernization of Spain, at the turn of the 1960s.

Keywords:

Migrations, Women, Spain, Galicia, Catalonia, Francoism.

Cette thèse a été préparée dans le cadre du laboratoire LISAA EA4120, au sein de l'Équipe EMHIS (Écritures du Monde HISpanique) de l'Université Gustave Eiffel (UGE), ex-Université Paris-Est Marne-la-Vallée (UPEM).

Université Paris-Est Marne-La-Vallée
5 bd Descartes, Cité Descartes, Champs-sur-Marne
77454 Marne la Vallée cedex 2
https://lisaa.u-pem.fr/presentation/equipe-emhis-ecritures-du-monde-hispanique/

Remerciements

Ma reconnaissance et mes remerciements immédiats vont à Jean-Philippe, pour son indéfectible soutien, la bienveillante efficacité de ses relectures et la constance de ses vives clartés.

À mes enfants pour leur tolérance et leur affection durant de si longues années mais aussi pour leurs relectures enthousiastes et minutieuses.

J'ai une dette envers Catherine Berger, collègue anthropologue, à l'origine de la possibilité d'y croire et je dois à Anne-Marie Sohn, historienne des femmes et du genre, d'avoir validé mon idée d'étudier les migrations de femmes galiciennes au XXe siècle. Enfin j'ai vécu comme un privilège de pouvoir rencontrer à Barcelone l'historienne du féminisme Amparo Moreno, qui a déclenché de furieuses envies de faire mes premiers pas aux archives.

Trois institutions ont permis que ce projet se concrétise : en premier lieu l'école doctorale Cultures et sociétés de Paris-Est Sup dont les deux directrices successives Marie-Françoise Plagnol et Claire Oger ont soutenu mon dossier ; le LISAA, laboratoire de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée pour le financement de mes voyages d'étude. Enfin je dois également remercier Marie-Christine Lemardeley, présidente de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, qui m'emploie, pour m'avoir encouragée à continuer de reconstruire l'histoire des femmes, en validant les aménagements d'horaires si nécessaires aux agrégés qui souhaitent devenir chercheurs. Sans ces moyens institutionnels, un tel travail n'aurait pu être mené à bien.

Je remercie chaleureusement Christine Delfour d'avoir accepté de diriger ma thèse : ses conseils et ses encouragements, sa foi inaltérable dans la viabilité de mon travail, m'ont permis de dépasser les difficultés. Sa collaboration a été l'occasion d'une promenade vitale dont je garde le meilleur : l'image des belles rives du Lot comme cadre de séances de travail productives.

Enfin ma gratitude et mon affection va aux Galiciennes, et à quelques Galiciens, à ces femmes modestes et généreuses qui m'ont accueillie avec hospitalité généreuse et qui ont accepté de livrer leurs souvenirs de migrantes ou non. Leurs paroles résonnent au cœur de ce travail que je leur dédie à travers la figure de Julia.

À Julia, à toutes les Julia…
À Lola et à Guillaume.

Sommaire

Tome 1 : Thèse

REMERCIEMENTS **7**

INTRODUCTION : UNE FEMME, UNE THÈSE, DES HYPOTHÈSES **13**

PREMIERE PARTIE : APPROCHES, MÉTHODES, MATÉRIAUX **27**

CHAPITRE 1 : APPROCHES ET DÉFINITIONS 29

CHAPITRE 2 : DÉFINIR ET CONSTRUIRE L'OBJET : LES CHAMPS POSSIBLES 51

CHAPITRE 3 : MÉTHODES ET TERRAINS 91

DEUXIEME PARTIE : A LA RENCONTRE DE FEMMES —ET DE QUELQUES HOMMES— DE GALICE, ÉMIGRANTES OU NON, DANS L'ESPAGNE FRANQUISTE : « MANGER, SE LOGER, FAIRE DES ÉCONOMIES » **97**

CHAPITRE 1 : « AS EMIGRANTES » 101

CHAPITRE 2 : CELLES QUI RESTAIENT 189

CHAPITRE 3 : D'UNE MIGRATION L'AUTRE, SANS SOLUTION DE CONTINUITÉ 241

TROISIÈME PARTIE : 1940-1960 : L'ESPAGNE SOUS LE FRANQUISME : UN ÉTAT DES LIEUX ET SES DÉCLINAISONS EN GALICE ET EN CATALOGNE **257**

CHAPITRE 1 : L'ESPAGNE 257

CHAPITRE 2 : LA GALICE 301

CHAPITRE 3 : LA CATALOGNE 329

CONCLUSION GÉNÉRALE **373**

BIBLIOGRAPHIE **381**

SITOGRAPHIE **401**

TABLE DES MATIÈRES **403**

TABLE DES ILLUSTRATIONS **414**

TABLE DES CARTES **414**

TABLE DES TABLEAUX **415**

TABLE DES GRAPHIQUES **415**

INTRODUCTION

Une femme, une thèse, des hypothèses

Julia, une femme migrante

Matrice de notre travail et « degré zéro » de notre écriture[1], « Julia » est le fil conducteur de cette thèse qui raconte une histoire familiale, à partir de son expérience, sa vie, ses difficultés qui ignoraient tout de l'écriture qui un jour ferait en sorte d'en sauver une part du souvenir. C'est l'histoire d'une très jeune fille qui rêve de quitter son village. Née à *Fruxil,* paroisse de *A Cervela*, province de Lugo, en Galice, le 11 décembre 1928, Julia quitte sa condition misérable de la petite paysannerie galicienne et sa famille vers 1944, à destination de Manresa, province de Barcelone, en Catalogne, à l'autre bout de l'Espagne.

Sa petite enfance a été celle des filles nées dans une des campagnes les plus déshéritées de la péninsule, ancestralement structurée en minuscules parcelles exploitées par des familles qui en sont propriétaires. Partagée entre les contraintes du travail à la ferme très tôt imposées aux enfants, et celle d'être née la première, car les familles sont nombreuses, Julia voit naître ses frères et ses sœurs, les uns après les autres (*Fig.-1*), sa mère ayant pour seule assistance lors des accouchements, comme c'est l'usage, celle d'une *comadrona* (la sage-femme) qui « avait très mauvais caractère », dit-elle, et sa grand-mère Carolina, « une véritable mégère »[2]. A cette mère dont elle plaint le sort contraint, elle vouera une véritable vénération, notamment entretenue par ces souffrances de femme, endurées et infligées à la très petite fille comme à toutes les filles. Souffrances qui feront trace, laisseront des marques indélébiles ; Julia évoque souvent « le caractère doux et patient », de sa mère Genoveva, l'attention et l'affection qu'elle portait à ses enfants, même dans une situation de misère objective qu'ils enduraient avec fatalisme

Figure 1.— La famille JRP, vers 1940. Au dos, la mention « Recuerdo ».

Source : Collection privée, JRP.
De gauche à droite : Julia, Ramón (enfant), Ramón (père), Amalia, José, Genoveva, Mariluz (bébé), Luisa.

[1] Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture,* Éditions du Seuil, Paris, 1953, 127 p. Le titre de l'ouvrage est convoqué par association et paraphrase, au sens où notre écriture a procédé depuis le début, de cette source.
[2] Julia, premiers entretiens, non répertoriés.

et courage ; elle a souhaité que ses filles quittent la Galice pour vivre mieux ailleurs.

Julia ne fréquente l'école que lorsque les obligations de la ferme lui en laissent le temps, c'est-à-dire occasionnellement. Elle en garde le souvenir humilié de la fillette curieuse et qui a le gout de la découverte. Difficile d'imaginer une scolarité réussie par intermittences ! Les religieuses qui assuraient l'enseignement n'étaient pas bienveillantes pour les enfants de la famille la plus pauvre... Dotée d'une intelligence vive Julia a très tôt l'ambition de quitter le village, l'indépendance d'en faire le choix plusieurs années avant d'en avoir la possibilité. « J'avais dix ans que je voulais déjà partir ! » Elle en a 14 ou 15 quand elle y parvient.

En décembre 1938, elle a 10 ans. Que sait-elle de la guerre ? Elle dit qu' « on entendait les bombes très loin, au-delà des collines » verdoyantes d'une Galice profonde aux infrastructures inexistantes. Le mode de déplacement le plus utilisé par les habitants du village est la charrette dans les chemins creux ou l'âne pour les déplacements individuels. Huit kilomètres séparent le minuscule hameau de Fruxil des villes les plus proches : Oural ou Rubián où se tiennent les marchés aux bestiaux, où la famille se rend de rares fois dans l'année avec le père ; Monforte, plus loin au sud où Julia n'ira que lorsqu'elle quittera la Galice pour la Catalogne ou Sarria vers le nord où, enfant, elle n'est jamais allée.

L'église de la paroisse se trouve à La Cervela, à cinq ou six kilomètres ; pour aller à la messe, le dimanche, il faut descendre à travers champs ou par les chemins creux ; on chausse des sabots, les chaussures sont dans un sac et ne seront enfilées qu'au moment d'entrer dans l'église en tenue du dimanche.

En Galice, dans les villages, on manque de tout : il n'y a ni eau ni électricité. On se lave dans une bassine de fer, avec de l'eau froide qu'on va chercher à la source et que l'on réchauffe pour les enfants dans le réservoir de la cuisinière à bois, dans la cuisine. On ne se chauffe pas. La lumière est celle des bougies ou des lampes à huile et les soirées sont courtes. On se lève avec le jour.

L'alimentation quotidienne est constituée du *caldo gallego*, une soupe au chou vert traditionnel, quelques légumes et des pommes de terre, coupées en *cachelos*, que l'on cultive sur une parcelle qui appartient à la famille, au centre du village : *Voida Levar*.

Julia raconte ses peurs d'enfant quand, à cinq heures du matin, elle doit emmener les moutons *al monte*[3]. Les enfants participent à la vie de la ferme dès leur plus jeune âge : les filles comme les garçons s'occupent des animaux. Dans la fratrie de Julia qui compte trois sœurs deux frères et, on fréquente l'école à tour de rôle. Julia est l'aînée, statut dont elle retire peu de bénéfices mais dont elle assume les responsabilités. Vers seize ans elle se détache pour entreprendre la première étape d'une migration (*Fig.-2*) qui en connaîtra cinq. Vingt ans après, au début des années 1960, elle émigrera en France pour fuir les limitations d'une vie pourtant largement améliorée, alors qu'elle est installée en Catalogne. C'est ce qu'en rapportent ses sœurs et son frère émigrés comme elle en Catalogne et qui y sont restés .

[3] La traduction n'est pas aisée, il s'agit des monts, espaces libres, souvent boisés ou couverts de fougères (*fentos*), de ronces (*silvas*) et des chardons typiques (*toxos*), non cultivés et disponibles (*monte común*) pour y mener les bêtes ; on trouve les traductions suivantes : le mont, la montagne (excessif), la forêt.

Une partie de l'histoire ne sera pas traitée ici. Longtemps occultée, elle est une autre histoire de migration : un jeune homme quitte son village, Torrejoncillo del Rey, province de Cuenca, en Castille, dans l'après-guerre, ces mêmes années 1940, pour Manresa, en Catalogne ; comme Julia qu'il y rencontrera, au bal du dimanche fréquenté par les jeunes, les « bonnes » comme les ouvrières ; il est ouvrier. La Catalogne accueille et absorbe une immigration intérieure importante. Ils se marieront en 1954 et auront deux enfants.

Figure 2.— Julia vient d'arriver à Manresa. Vers 1944.

Source : Collection privée J.R.P.. La photo est prise depuis la Seu, la Basilique qui domine la ville. Au fond en contrebas, on aperçoit la ville.

La condition sociale de la famille s'améliore rapidement grâce aux emplois qu'ils ont trouvés sans peine. Ce n'est plus la même misère matérielle, mais pour l'ambitieuse Julia, la difficulté de conserver un emploi comme femme mariée, le manque d'horizons et de perspectives sociales du franquisme s'ajoutant à de probables démêlés de son mari avec la justice, redoutée dans l'Espagne franquiste, la poussent à envisager un nouveau départ. Elle saisit l'opportunité de prendre le large au moment où l'Espagne ouvre à nouveau ses frontières., elle cherche une issue par le haut et quitte Manresa pour la France, avec une valise, « *une adresse et un petit dictionnaire espagnol-français* » en poche, laissant ses enfants aux bons soins de sa famille à Fruxil, en Galice.

Dans les années 1960, la France est l'une des destinations pour l'émigration massive des Espagnols. La décision de l'émigration, c'est encore elle qui la prend ; la ville de Reims, en Champagne, et le hasard de connaissances de l'une de ses anciennes employeuses, sera sa destination. Elle ne connaît pas le français, prend seule le train pour la France, traverse la frontière en changeant probablement de train au Perthus, arrive en gare d'Austerlitz, la « gare des Espagnols », où l'on vient la chercher. La voiture, dit-elle, prend la direction de la campagne rémoise. En France, dans les années 1960, on apprécie les « bonnes espagnoles[4] ».

[4] On pourra se référer aux ouvrages de Laura Oso Casas ou de Bruno Tur :

Embauchée au service des propriétaires du Château de Vrilly, elle retourne dès l'été 1964 chercher ses enfants en Galice, dès qu'elle aura trouvé une solution pour les loger alors que « *les patrons n'en veulent pas* » au château. Elle trouve du travail pour son mari qui la rejoint. Elle réinstalle sa famille.

Elle occupera plusieurs emplois, parfois en même temps : ouvrière, garde-malade, concierge, gardienne d'immeuble contre un premier une pièce, enfin employée de maison à Toulouse où ils ont déménagé en 1970 « pour se rapprocher de l'Espagne ». Ils passent leurs congés payés en Espagne depuis 1968, dans la province de Tarragone, où le couple a pu acquérir un petit appartement, premier fruit espagnol de leurs économies en France. Ils n'avaient aucune perspective de retour.

Au cours de l'été 1978 alors qu'ils sont devenus propriétaires d'une petite maison dans un lotissement ils saisissent l'opportunité d'une « aide au retour », mesure d'accompagnement mise en place par un « État providence » qui n'en a plus que le nom, une nouvelle politique de gestion de l'immigration : une allocation unique d'un montant de 10.000 FF, (environ 1.500 €) donnée en échange de leur carte de séjour et d'un engagement à ne pas revenir résider sur le territoire français dans un délais de dix ans. Julia se saisit de cette nouvelle opportunité : les économies du ménage et un emprunt une de ses sœurs, servent à l'acquisition de la gérance d'un *Hostal*, au cœur de Barcelone, près de la *Plaza Urquinaona*, à deux pas de la *Plaza de Catalunya*.

Julia a passé en France des années décisives : l'ascenseur social a joué à plein, mais le couple n'a pas été sauvé et la famille s'est dispersée… Les enfants sont de jeunes adultes acculturés, ils restent en France. En Espagne, la Transition vers la démocratie autorise à nouveau le divorce ; le leur sera prononcé en 1979.

L'*Hostal San Remo* est une bonne affaire dans l'Espagne postfranquiste qui connaît une formidable période de libération et de croissance après la mort du dictateur puis avec l'entrée dans l'Union Européenne en 1986. Julia dirigera seule son affaire jusqu'à une retraite qu'elle ne prendra que le plus tard possible, à près de 70 ans, en 1998. Elle vendra l'*Hostal* et s'installera à Canet de Mar où elle a investi les bénéfices de sa bonne gestion. Elle pensait y couler des jours paisibles, mais le décès accidentel en 1976 de son frère, l'unique héritier de l'exploitation familiale, en Galice, en avait décidé autrement. Seule dans la petite ville de villégiature elle choisit de retourner en Galice, *al pueblo*. Des biens de la famille elle hérite une grange et du lopin de terre de *Voida Levar*. Elle a près de 75 ans lorsqu'elle décide du retour, ajoutant à son expérience de migrante celle du *retorno*. C'est l'avant-dernière phase de son parcours migratoire et elle construit encore : une petite maison très claire « *au milieu des bouses de vache* » qu'elle avait quittées quelques décennies plus tôt, au cœur du village de Fruxil, province de Lugo, sur la terre de ses parents .

Laura Oso Casas, *Españolas en París: estrategias de ahorro y consumo en las migraciones internacionales* : Bellaterra, Barcelone, 2004, 266 p.

Bruno Tur, « "Et viva Conchita !" Le stéréotype de la "bonne à tout faire" espagnole dans la chanson française (années 1960-1970) », in *Volume !* 12-1, 2015, p. 71-83. Disponible sur :http://journals.openedition.org/volume/4628, consulté le 4 août 2021.

Julia ne quittera la Galice que pour sa dernière émigration : retour sur le retour, en France, contraint par le grand âge et les premiers signes d'une maladie de la mémoire. Elle restera chez elle en région parisienne quelques années, indépendante comme toujours, puis en maison de retraite où s'écoulent, apaisées, ses dernières années, dans un oubli définitif de sa vie d'émigrante.

Une thèse

Comment articuler l'histoire personnelle – pleine de séparations, de ruptures, de déménagements, de traumatismes – avec l'Histoire des migrations espagnoles sur les territoires qui en ont constitué le théâtre ? De Galice en Catalogne, cette histoire de vie singulière trace une ligne minuscule dans l'histoire des migrations intérieures, émigration/ immigration « économique », dans une Espagne qui traverse l'un des pires moments politiques de son histoire, la dictature du général Franco. Partant de la connaissance interne de cette expérience vitale, nous avons imaginé l'écrire, projet d'écriture devenu un projet de recherche universitaire à ancrer dans une démarche scientifique. Assurément encouragée par un entourage bienveillant, nous avons souhaité mettre cette expérience à distance, la comprendre par l'observation, l'analyse et la définition du mouvement migratoire dans lequel elle a eu lieu, plus limité que d'autres vagues, mais inscrit par ses protagonistes elles-mêmes comme contribution aux processus multiples de reconstruction de l'Espagne puis de construction de l'Europe contemporaine et d'un monde qui commençait à peine ses mutations globalisantes.

Nous nous sommes demandé dans quelle mesure l'émigration d'une femme galicienne faisant partie d'un ou plusieurs collectifs à définir, s'inscrivait dans l'économie générale des mouvements migratoires en Espagne dans la deuxième moitié du XXe siècle et quelle part les femmes et la Galice y ont pris dans les migrations intérieures de l'Espagne réputée immobile du premier franquisme. Nous avons choisi de reconstruire les parcours dans ses deux contextes : la part galicienne dans l'histoire de la Galice en 1940, de son peuple, des nouvelles institutions franquistes qui se mettent en place, mais aussi de ses traditions singulières. Le contexte social des années 1940 en Galice, c'est aussi l'histoire d'une résistance au franquisme, durable et ancrée dans des territoires, comme la guérilla du Bierzo-Galicia dont des traces sont documentées jusqu'aux années 1960 et dont Julia semblait tout ignorer. La deuxième part est catalane : l'histoire de la Catalogne où Julia arrive, dans les années d'après-guerre, de sa société qui se reconstruit avec une nouvelle donne politique et sociale ; l'Histoire d'un pays d'accueil, et pour nous l'exemple de la ville de Manresa, destination de Julia et de sa famille.

Notre projet avait comme point de départ l'histoire d'une femme, d'un groupe d'émigrantes issues d'une famille, d'un village, de la Galice pour se terminer en Catalogne et prenait fin au terme de la première phase du parcours migratoire de Julia, à la frontière avec la France alors

que s'initie la plus importante des vagues migratoires européennes, vers 1962. Il est l'étude d'une migration intérieure espagnole sous le premier franquisme.

Après avoir posé les éléments du parcours dans leur chronologie et dans leur logique d'émergence, nous avions quelques hypothèses de travail :

Des hypothèses

1. Du politique dans l'économique

« L'homme est un animal politique », ces mots d'Aristote dans la Grèce antique, ont longtemps signifié pour nous que quoi qu'il fasse, l'humain, cette espèce qui se constitue avec et par les relations interpersonnelles[5] dès qu'il partage un espace dans un temps avec d'autres, tend à les organiser, à s'organiser avec (ou contre) d'autres, à son bénéfice et au bénéfice de chacun : il fait société (la *cité*) ; il ne peut échapper à cette dimension essentiellement politique de l'humanité qui selon le philosophe tient « par nature » au fait qu'il « a un langage » et « la perception du bien et du mal, du juste et de l'injuste » [6]. L'humain acquiert, consolide et développe son humanité avec le langage et la justice, avec les autres. Il prend ou fait prendre des décisions qui exercent une influence ou ont des conséquences, il agit en fonction de règles que les humains instituent. Il est le *citoyen* intégrant la *cité*. Quand les humains émigrent, c'est souvent sous la contrainte de règles établies par le groupe qui devraient tenir compte de lui comme individu ; l'émigration est une solution pour faire face aux mauvaises conditions de vie. La migration dit quelque chose d'une intégration insatisfaisante de l'individu dans la *cité*. On pourrait parler de citoyenneté défaillante. La contrainte est politique en ce sens qu'elle est déterminée par les règles en vigueur.

La migration que nous observons, se produit dans le contexte politique, économique et social particulier du franquisme ; ses conditions et ses motivations ne peuvent en être détachées. La nouvelle organisation de la société espagnole, ses hiérarchies, ses lois, ont des conséquences majeures sur la vie des populations. La vie des personnes, des familles, change du tout au tout ; dans leur quotidien elles font face à des dangers permanents, à des interdictions, des rationnements, dans lesquels les Espagnols s'inventent de nouveaux comportements, s'adaptant souvent (soumission ?), s'opposant parfois (résistances ?) ou fuyant (exil, émigrations). Les événements historiques ont des conséquences directes sur la vie des gens et l'on verra comment, au regard de la grande ébullition culturelle, politique et sociale qu'avait occasionné la IIe République, les choix économiques du dictateur vont déterminer à leur tour

---

[5] Ophélia Avron, *L'émotion, source de connaissance*, Paris, L'Harmatan, 2017, p. 13.

[6] Aristote (0384-0322 av. J.C.), *La politique*, (vol. I, 2), traduction, préface et commentaires, Jules Tricot, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1989, 595 p. : « [...] il est évident que l'homme est un animal politique plus que n'importe quel animal grégaire. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or seul parmi les animaux l'homme a un langage. Certes la voix est le signe du douloureux et de l'agréable, aussi la rencontre-t-on chez les animaux ; leur nature en effet est parvenue jusqu'au point d'éprouver la sensation du douloureux et de l'agréable et de se les signifier mutuellement. Mais le langage existe en vue de manifester l'utile et le nuisible, et par suite aussi le juste et l'injuste. Il n'y a en effet qu'une chose qui soit propre aux hommes par rapport aux animaux : le fait que seuls ils ont la perception du bien et du mal, du juste et de l'injuste [...]. Avoir de telles notions en commun, c'est ce qui fait une famille et une cité. », p. 28.

un retour de l'extrême pauvreté, notamment en Galice. Cela détermine, au lendemain de la guerre, le départ de jeunes, femmes et hommes mais singulièrement de femmes, qui trouvent à s'embaucher rapidement dans les villes industrielles. Aux mains d'un seul homme, le pouvoir tient à l'écart des groupes de population désignés, tandis qu'il en privilégie d'autres. Les êtres humains comme toute espèce vivante, sont constamment mus par la recherche de l'amélioration des conditions matérielles. Les pionniers de l'émigration restent rarement des cas isolés et deviennent des modèles possibles de représentations pour une partie de leurs contemporains et pour leurs descendants. Dans le cas étudié, en 1940, la Galice comme d'autres régions d'Espagne, se trouve dans un état de misère paroxystique. Les Galiciens en tous genres poursuivent ou réactivent les réseaux de l'émigration pour chercher ailleurs la possibilité de vivre.

Les migrations sont produites par les sociétés dont elles sont issues. Quelle part pour le politique ? Quelle part pour l'individu ? L'étude des migrations est inséparable de l'étude des capacités « d'accueil » et « d'expulsion », (migrations et capitalisme : le « rêve américain », catalan ou européen, développe des imaginaires urbains avec l'industrialisation, les nouveaux modes de vie, la modernisation, etc.) donc des politiques migratoires. À l'origine des décisions de migration des individus se trouvent des choix économiques faits par la classe dominante, ce qui implique une organisation et une division du travail. Avant l'avènement des démocraties modernes occidentales, les peuples ne sont pas partie prenante de l'organisation du travail ni de sa division. Les femmes le sont statistiquement moins encore. La question se pose de savoir si la décision d'émigrer pour des raisons dites « économiques », en dehors même de toute motivation politique réfléchie ou revendiquée, consciente, n'est pas, en elle-même, un acte politique impliquant des individus qui ne se soumettent pas à une condition.

2. *Émigrer sous Franco*[7], oui, malgré Franco

Si la migration dite « économique » est une réaction (politique ?) au politique, les choix économiques de Franco, le modèle économique de l' « autarcie » mis en place dans l'immédiat après-guerre, qui s'est imposé aux individus, sont le déterminant des mouvements de population que paradoxalement le régime a voulu interdire ou du moins limiter par tous les moyens, par la propagande et la répression. On observe que dans ces années peu propices aux déplacements où chacun était prié de rentrer chez soi et d'y rester pour ne s'occuper que de sa vie particulière, la famille redevenant le cœur et l'horizon indépassable de la société franquiste, des mobilités importantes ont continué de se produire à l'intérieur du pays. Lorsqu'un peu plus tard le dictateur prend conscience des bénéfices qu'il peut tirer de l'émigration, (les remises d'argent des émigrés) il change d'opinion et se résout à contrôler l'émigration, met en place une nouvelle politique migratoire, crée un Institut. Pourtant, il ne parviendra jamais à contrôler les migrations ni intérieures dans les années 1940, ni vers l'étranger à l'ouverture des frontières ; les spécialistes parlent ainsi d'*hémorragie* pour la grande vague migratoire des années 1960.

[7] María José Fernández Vicente, *Émigrer sous Franco: politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers l'Argentine et vers la France, 1945-1965*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2006.

3. Émigrer : du choix individuel à la contrainte d'un collectif social

En 1940, en Galice, de multiples facteurs expliquent la constance de l'émigration : la pauvreté extrême, la structure de la propriété et la parcellisation des terres typique d'une agriculture vivrière (*minifundio*, voire *microfundio*[8]), le fait que les populations masculines ont été décimées par la guerre et continuent de l'être par la répression, disparaissent dans la résistance ou s'absentent dans l'exil, ou un modèle familial traditionnel (familles nombreuses). Ainsi, certaines personnes, sans doute « douées d'espoir » et pas totalement démunies économiquement (régime de propriété contrairement à l'Andalousie), sont poussées à l'émigration pour survivre. Des Galiciennes et des Galiciens, comme d'autres, quittent leurs terres pour les centres industriels de l'Espagne. La Catalogne est une destination de prédilection, comme Madrid, ou le Pays basque, où les politiques d'industrialisation ont poursuivi leur développement, offrant un horizon intérieur possible. Quand les frontières seront rouvertes, une décennie plus tard, certaines partiront à nouveau, pour l'étranger cette fois, moins poussés par la nécessité que par l'attrait des pays développés, pour gagner plus, épargner plus et élargir leurs horizons.

Ni la situation politique ni la situation économique ne suffisent à épuiser la question de la migration. Le statut social détermine, même au plus bas de l'échelle, la possibilité de la mobilité. Certains, qui n'avaient pas de quoi payer un billet de bateau au XIXe siècle ni de réseaux de solidarité constitués, pourront envisager un voyage en train. Sans oublier que celles et ceux qui restent constituent la grande majorité des populations, pourtant soumises aux mêmes pressions économiques et politiques.

Une disposition propre aux personnes ne peut être écartée et la dimension individuelle, l'espoir d'une vie meilleure souvent dans plusieurs sens du terme (économiquement mais aussi du point de vue social et culturel), cultivé dans certaines familles davantage que dans d'autres, doivent sans doute être pris en compte. Cependant, le goût de « l'aventure » qui nourrit les stéréotypes hostiles aux migrants dits économiques, notamment les Galiciens[9], est bien souvent une image d'Épinal chargée d'idéologie peu en accord avec les réalités rencontrées par les migrants. Cette disposition, la croyance que « mieux » est possible « ailleurs », certains individus en sont de toute évidence animés, comme d'un élan vital qui s'actualise dans des trajectoires singulières. La dimension psychique ou psychologique, de l'ordre des affects, est une hypothèse qui mérite une exploration[10], même si les migrations émanent de la volonté d'un ou plusieurs collectifs.

4. Les femmes, nombreuses à émigrer, sont invisibles dans les statistiques

---

[8] Francisco Feo Parrondo, « Gran y mediana propiedad en Galicia en 1933, según el registro de la propiedad expropiable. », *Anales de Geografía de la Universidad Complutense*, 14, 1995, (p. 119-133), p. 123-124.

[9] Xosé M. Núñez Seixas, *Icônes littéraires et stéréotypes sociaux: l'image des immigrants galiciens en Argentine, 1800-1960*, Besançon, France, 2013, 186 p.

[10] María José Fernández Vicente, Alicia Gil Lázaro, « Emociones y sentimientos en la emigración familiar española a América (siglo XX). Perspectivas de análisis », *Les Cahiers ALHIM*, 39-2020. Disponible sur :https://doi.org/10.4000/alhim.8658, consulté le 7 sept. 2021.

Si l'on peut difficilement qualifier de « vague migratoire » les mouvements de population intérieurs des années 1940-1960, leur dimension genrée au départ de notre vision est à établir. Les migrantes galiciennes sont-elles une des multiples composantes de l' « immigration "blanche" [qui] serait "invisible" » selon Natacha Lillo s'interrogeant sur le cas des Portugais dans les migrations européennes[11] ? Notre perspective focalisée sur des trajectoires et sans vision a priori, nous amène à penser la question sous l'angle des caractéristiques sociales dans lesquelles la migration s'est produite : les Galiciennes avaient-elles la liberté individuelle et collective de choisir leur sort ? En tant que femmes ? En tant qu'individus ? Notre hypothèse est qu'en Galice les femmes disposaient dans leurs modes de vie traditionnels de marges de décision importantes. Politiques, comme conséquence de la guerre d'Espagne, de la grande pauvreté de la Galice, de l'émigration économique, notamment de l'absence « *des hommes pour la cultiver*[12] ». Une des réalités de la Galice que Rosalía de Castro (1837-1885) imprime dans sa culture littéraire est l'image des « *enfants sans parents* », des « *mères sans enfants* » comme des « *veuves de vivants et de morts que personne ne consolera* », une situation provoquée pour la poète par l'émigration :

> El ciclo poético de *As viudas dos vivos e as viudas dos mortos* nos presenta la imagen de la mujer sola o abandonada; tal situación se debe a las consecuencias derivadas de la emigración que propicia una larga separación y, a veces, hasta el olvido y el desamor por parte del hombre. La desgracia que afronta la mujer en tales circunstancias no se debe primordialmente a la inconstancia masculina, sino que tiene su verdadera causa en un endémico mal social: la escasez de recursos económicos y el abandono que por tantos años ha sufrido la región gallega. La mujer sufre la ausencia o el abandono del hombre, quien, en el mejor de los casos, regresa tras largos años de separación; en otras ocasiones, nunca vuelve. Ella se queda esperando el regreso y sufriendo la lejanía de su amor; a la misma vez tiene que cuidar de los hijos, del buen funcionamiento del hogar y atender las rudas y agotadoras labores del campo[13].

L'analyse révèle que les femmes contemporaines de Rosalía de Castro restaient sur les terres de Galice pendant que les hommes émigraient puis revenaient (c'était le cas de la mère de Julia) ou non, mais que les motifs de la migration, « *un endémico mal social* », étaient les mêmes : la pauvreté de la Galice et l'isolement (politique) dans lequel était tenue la région par

---

[11] Natacha Lillo, « L'immigration européenne en France, angle mort de la recherche », dans *Migrations et mutations de la société française*, Paris, 2014 (Hors collection Sciences Humaines), p. 85-93. Disponible sur :https://www.cairn.info/migrations-et-mutations-de-la-societe-francaise--9782707177117-p-85.htm, consulté le 31 mai 2021.

[12] Rosalía de Castro de Murguía, *Poesía,* Alianza, Madrid, 2003, 360 p. La citation extraite du poème «¡Pra A Habana!», in *Cantares gallegos,* publié en 1863.
«Éste vaise i aquél vaise e todos, todos se van. /Galicia sin homes quedas /que te poidan traballar. /Tes, en cambio, orfos e orfas /e campos de soledad /e nais que non tenen fillos /e fillos que non tén país. /E tés corazóns que sufren /longas ausenias mortás, /viudas de vivos e mortos /que ninguén consolará.»
Éste se va y aquel se va / y todos todos se van. /Galicia sin hombres quedas /que te puedan trabajar. /Tienes en cambio huérfanos y huérfanas /y campos de soledad /y madres que no tienen hijos /e hijos que no tienen padres. /Y tienes corazones que sufren /largas ausencias mortales, /viudas de vivos y muertos /que nadie consolará. (Nous traduisons).
Analyse du poème et de sa thématique : Paul A. Schroeder, « Tema, estilo y contexto en "¡Pra a Habana!", de Rosalía de Castro », *Revista Hispánica Moderna, Año 52*, 1999, p. 24-34.

[13] Matilde Albert Robatto, « La poesía social femenina de Rosalía de Castro », *Boletín de la Asociación Europea de Profesores de Español*, 1981, p. 66 (61-67). Disponible sur : https://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/aepe/pdf/boletin_25_14_81/boletin_25_14_81_09.pdf, consulté le 28 mai 2021.

les autorités espagnoles. Mais cette image ne semble plus être en vigueur pour les femmes du XXe siècle : ce n'est pas en victime que Julia décide à son tour et dès son plus jeune âge d'émigrer pour vivre mieux ; pas davantage ses sœurs, qui suivront ainsi que le cadet des deux frères ; pas plus les autres femmes qui ont quitté le village et la région ne seront, sauf exception, des victimes attendant le retour des hommes émigrés. Elles décident, en particulier la génération post-guerre civile.

Par ailleurs, le développement des besoins en main-d'œuvre dans l'industrie, notamment textile, en Catalogne comme dans les autres régions industrialisées, développe une classe moyenne aisée qui elle-même produit des besoins dans le secteur des services. Dans ce secteur, la main-d'œuvre est majoritairement féminine : les ouvriers sont des ouvrières dans le textile[14] dans des proportions aussi importantes qu'elles sont difficiles à montrer du fait de l'enregistrement défaillant des femmes dans les registres ou les sources traditionnelles telles que les recensements nationaux ou municipaux[15]. Les études sociologiques sur le genre ont abordé par des voies multiples la question de l'invisibilisation du travail des femmes avant les années 1960 :

> Réintroduire les femmes là où les hommes représentaient le sujet, là où l'on confondait sans vergogne l'être humain avec l'être de sexe masculin [est un] labeur de longue haleine commencé dans les années 1970 et inachevé à ce jour.
> Jusqu'aux années 1970 en effet, des pans entiers de la recherche en sciences humaines ont pu ainsi se constituer au masculin neutre, sorte de genre aussi hypocrite qu'indéfini. L'histoire sociale, celle de la classe ouvrière et du travail industriel, s'est construite autour de la figure du « mineur musclé » (Laura Lee Downs). La sociologie du travail, tout autant obsédée par le travail industriel masculin, a des années durant confondu la sociologie du travail et celle des travailleurs en conjuguant « la notion de travailleur avec celle d'ouvrier qualifié, de la grande industrie, de sexe masculin » (Michel Lallement)[16].

De la même manière, de nombreux auteurs soulignent la « tendance générale de la littérature, pendant des décennies, à invisibiliser la présence et le rôle des femmes dans les migrations […][17] ».

De la division du travail par « nature » à la division genrée du travail : de la pertinence du prisme du genre dans la reconstruction de l'histoire des femmes

Depuis Platon qui déclare dans *La République* que l'« on fait plus et mieux et plus aisément, lorsque chacun ne fait qu'une chose, celle à laquelle il est propre[18] », la division du travail est explorée par les penseurs de la société qui y voient la possibilité d'un gain de productivité

---

[14] Cristina Borderías Mondéjar, Concepción Villar Garruta, Roser González-Bagaria, «El trabajo femenino en la Cataluña industrial (1919-1930): una propuesta de reconstrucción», *Revista de Demografía Histórica*, I, 2011, p. 55-88. Disponible sur :https://adeh.org/revista-de-demografia-historica/revista-de-demografia-historica/2011-2/, consulté le 5 août 2021.

[15] *Ibid.* p. 57.

[16] Jacqueline Laufer, Catherine Marry, Margaret Maruani, *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe,* (Recherches) La Découverte, Paris, 2003, 368 p. Disponible sur Internet, https://www.cairn.info/le-travail-du-genre--9782707141118.htm, consulté le 5 août 2021.

[17] Virginie Baby-Collin et Anna Perraudin, « Introduction », *Amérique latine Histoire et mémoire,* n° 31, 2016 ; les auteures citent : Nancy Green, *Repenser les migrations,* Paris, PUF, 2002, 140 p. et Christine Catarino, Mirjana Morokvasic, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales,* Vol. 21, n°1, 2005, p. 7-27.

[18] Platon, *La République,*

dans les manufactures[19] (Adam Smith). Karl Marx verra à son tour dans la division du travail en mode de production capitaliste l'« aliénation » de l'ouvrier, « rabougrissement de corps et d'esprit[20] » et tentera de repenser sous le concept de « communisme », une division non aliénante, favorisant la reconnaissance de la polyvalence comme condition de l'égalité. Encore distinguera-t-il une division « naturelle », celle qui était le fruit d'un développement de la société et a séparé les villes des campagnes, et une division « manufacturière » ne provoquant que divisions et conflits sociaux liés à la séparation des intérêts des deux parties, inventant le concept de la lutte des classes. Durkheim, en sociologue, en déduira au contraire la notion de solidarité « organique » entre les individus contribuant à l'unité d'un « corps social »[21]. Max Weber mènera des enquêtes dans le monde ouvrier du secteur du textile en 1890, fondant la sociologie du travail[22]. En précurseur sur le plan de la méthodologie de l'enquête, il rédige une « introduction méthodologique destinée à servir de manuel aux chercheurs géographiquement dispersés impliqués dans la réalisation de ce programme de recherche[23] », Il s'intéresse aux ouvriers, à leur fatigue dans la production, en scrutant leurs conditions de travail puisque, dans un premier temps, « il s'agit d'étudier l'impact des qualités physiologiques et mentales des travailleurs sur le rendement industriel »[24]. Cherchant la productivité au travail comme « une des clés de l'expansion de l'économie allemande », Weber se préoccupe « d'identifier et de surmonter, à l'échelle de l'entreprise, les obstacles à une meilleure efficience productive, la santé ouvrière étant un des éléments permettant de l'optimiser »[25]. En France, la sociologie ne s'est préoccupée du monde du travail qu'après la seconde Guerre mondiale, notamment à cause de la domination d'une « école durkheimienne peu soucieuse de donner priorité à l'étude des faits de production[26] ».

Cependant, dans cette brève approche de la division du travail, très peu de sociologues « focalisent leur attention sur le travail féminin et les rapports de genre […] (ou plutôt de sexe comme l'on disait à l'époque)[27] ». C'est pourtant là que la division du travail est le plus systémique.

En Catalogne, dans les années quarante du XXe siècle, la division du travail était à l'œuvre et le recrutement de femmes, massif : dans une même catégorie sociale, les ouvriers sont

---

[19] Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations,* Reproduction en fac simile, traduction du Comte Germain Garnier, disponible sur le site de la Bibliothèque nationale de France : http://visualiseur.bnf.fr/Cadres-Fenetre?O=NUMM-5689&I=7&M=notice, consulté le 29 mai 2021.

[20] Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, 1867, Livres 2 et 3 publiés par Friederich Engels en 1883 et 1887 et *Théories de la plus-value* publiées à titre posthume par Karl Kautzky entre 1905 et 1910.

[21] Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, [1893], PUF, 2013.

[22] Pierre Desmarez et Pierre Tripier, « Travail et santé dans la sociologie industrielle de Max Weber », *La nouvelle revue du travail,* 4-2014. Disponible sur :http://journals.openedition.org/nrt/1678, consulté le 29 mai 2021.

[23] *Ibid.*

[24] *Ibid.*

[25] *Ibid.*

[26] Michel Lallement, « 9. Quelques remarques à propos de la place du genre dans la sociologie du travail en France », *in* Jacqueline Laufer, *Le travail du genre: Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, p. 123-137, La Découverte, Paris, 2003. Disponible sur :https://doi.org/10.3917/dec.laufe.2003.01.0123, consulté le 29 mai 2021.

[27] *Ibid.* p. 123.

majoritairement recrutés pour les travaux réputés physiques ou qui comportent une responsabilité technique (industrie automobile), tandis que pour les tâches répétitives, minutieuses, les femmes le sont en plus grand nombre (industrie textile). La division du travail est un déterminant essentiel des migrations féminines et une analyse au prisme du genre est pertinente[28] dans la mesure où elle contribue à la reconstruction de l'histoire des femmes, peu visibles jusqu'à une époque récente. Les trajectoires de Julia et de ses sœurs mises en parallèle avec celles de leurs frères sont particulièrement caractéristiques.

5. Les migrantes contribuent au développement économique et à la modernisation dont elles constituent des vecteurs

La contribution des émigrants/immigrants au développement est décisive ; les migrations sont l'une de ses conditions :

> Le débat sur la migration et le développement est passé plusieurs fois d'une extrémité à l'autre : optimisme développementaliste dans les années 1950 et 1960, pessimisme néo-marxiste au cours des années 1970 et 1980, évolution vers des perspectives plus nuancées et pluralistes dans les années 1990[29].

À travers l'exemple de deux sociétés qui se sont transformées avec les phénomènes migratoires et par eux, l'une poursuivant son tropisme historique de région pourvoyeuse d'émigrants et s'enrichissant des apports culturels et sociétaux drainés par l'émigration en plus de moyens économiques accrus (remises) ; l'autre poursuivant le sien comme société multiculturelle avancée, le « creuset catalan », dont la population s'est constituée avec l'immigration multigénérationnelle. Nous interrogerons leurs évolutions respectives dans les années 1940-1960 et leur projection, une fois la démocratie rétablie, vers une modernité redistribuée en termes politiques aussi bien qu'économiques ou sociétaux. Plus largement notre hypothèse est que même de faible intensité, la migration intérieure qui fait l'objet de notre travail, analysée depuis les deux perspectives complémentaires du départ et de l'arrivée, a contribué au développement des deux sociétés.

---

[28] Dans les années 1990-2000, de nombreuses recherches sont organisées autour de cette thématique :
- Nancy Green, Philippe Rygiel, « Immigrées, immigrés : le genre et les migrations ». Conférence animée par Françoise Gaspard, sociologue, directrice d'études à l'EHESS, L'UniverCité, Saison 2010-2011, disponible sur: https://www.histoire-immigration.fr/agenda/2010-07/immigrees-immigres-le-genre-et-les-migrations;
- Christine Catarino, Mirjana Morokvasic, « Femmes, genre, migration et mobilités ». Disponible sur :http://remi.revues.org/2534#toc;
- Mirjana Morokvasic, « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard rétrospectif », *Les cahiers du CEDREF*, 16 - 2008. Disponible sur :http://cedref.revues.org/575;
- « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard rétrospectif ». Disponible sur :https://cedref.revues.org/575#quotation, consultés le 31 mai 2021.

[29] Hein de Haas. « Migration et développement : une perspective théorique », version traduite d'un article publié sous sa forme finale et définitive dans *International Migration Review*, 44-1, 2010, p. 227-264. Disponible sur : http://journals.sagepub.com/doi/10.1111/j.1747-7379.2009.00804.x, version traduite : Disponible sur : https://heindehaas.files.wordpress.com/2016/02/migration-et-developpement-une-perspective-theorique.pdf, consultés le consulté le 31 mai 2021.

Le plan

À partir de ces réflexions initiales autour d'un objet de recherches comportant plusieurs facettes, le développement de notre travail s'organisera en trois parties : progressant dans la **première partie** de la définition théorique du sujet, recherchant le cadre disciplinaire dans lequel nous inscrire (chapitre 1), à sa construction comme objet à partir des méthodes de la sociologie et de l'anthropologie en nous interrogeant sur la question des sources (chapitre 2), nous exposerons les méthodes de fabrication ou d'exploitation des sources dont nous avons disposé ainsi que les difficultés de réalisation que ce travail de terrain – important à plusieurs titres – nous a posées et comment nous les avons dépassées (chapitre 3).

Après les analyses et la réflexion théorique sur notre recherche, nous présenterons le résultat du travail de terrain dans la **deuxième partie** qui constitue le cœur de notre recherche : la sélection, l'analyse et l'interprétation des entretiens réalisés ou retenus dans nos sources. Le nombre des témoignages recueillis, s'il ne permet pas une étude quantitative du phénomène observé, ouvre la voie à une étude qualitative dont il se dégage des profils de migrantes : le **premier chapitre** donne la parole à celles qui, comme Julia sont parties : les émigrantes, volontaires ou contraintes. Le **deuxième chapitre** considère le phénomène à partir des récits de celles et ceux qui n'ont pas émigré et qui constituent le collectif le plus important en nombre : « celles et ceux qui sont restés ». Dans ce chapitre apparaissent les expériences des épouses d'héritiers, de celles qui auraient pu partir mais qui ont choisi de rester ou de celles qui, sans nécessité de partir, racontent le contexte particulier dans lequel se déroulent les premières émigrations. C'est à ce moment de notre travail sur le terrain que la guérilla a fait irruption à travers la figure de Fernanda, descendante d'un guérillero célèbre.

Le **troisième chapitre** est consacré à une figure de « *retornada* », Justa, celle qui est revenue ; les *retornadas* sont nombreuses dans l'environnement du village qui constitue le cœur de notre terrain et elles déterminent la limite de notre étude. Émigrant souvent plus tardivement dans les années 1960, leurs motivations se modifient très rapidement avec l'ouverture. Elles nous permettront de conclure la période qui fait l'objet de notre observation en inaugurant celle qui lui succédera : la grande vague d'émigration « économique » des années 1960 vers les pays développés de l'Europe des « Trente glorieuses ». Certains entretiens sélectionnés dans le fond d'histoire orale HISTORGA de Saint-Jacques de Compostelle compléteront ce modèle conclusif.

Les entretiens nous permettent de dégager des profils d'émigrantes, des femmes galiciennes quittant la Galice, comme leurs ancêtres selon des modalités singulières mais aussi collectives, voire universelles. Pour comprendre leur histoire, leurs motivations, leurs intérêts et pour les faire exister tandis que les statistiques les dissimulaient, l'étude des contextes particuliers de leurs mobilités nous a été nécessaire.

La **troisième partie** de ce travail est donc consacrée à comprendre les contextes historiques, politiques, sociaux, culturels dans lesquels les émigrantes/ immigrantes ont vécu et choisi d'émigrer. Si la géographie nous semble importante, c'est l'histoire qui guide notre analyse : le **premier chapitre** est consacré au cadre politique général des années 1940 à 1960, c'est-à-dire de l'**Espagne** franquiste dans sa phase la plus difficile : l'après-guerre et le premier

franquisme. Nous retracerons cette période en dans la perspective de la IIe République et des évolutions sociales qu'elle a apportées, des espoirs qu'elle a soulevés mais aussi des difficultés politiques auxquelles elle s'est confrontée pour s'achever dans et avec le conflit de la guerre civile. Le **deuxième chapitre** sera consacré à la situation singulière de la **Galice**, au regard de son histoire locale qui est celle de l'une des régions « historiques » de l'Espagne, au même titre que la Catalogne (ou que le Pays Basque) à laquelle nous consacrons le **troisième chapitre**. De la même manière, nous nous demanderons au prisme de l'expérience des émigrantes galiciennes qui y arrivent, quelle **Catalogne** elles trouvent, après la défaite qui a eu lieu sur son territoire. Nous serons ainsi amenée à aborder la question de l'intégration dans sa complexité et ses modalités notamment linguistique et culturelle. La question linguistique se pose dans tous les processus migratoires entre pays de langue différente et suppose des adaptations et des transformations pour les migrants ; elle se pose avec une acuité particulière dans l'Espagne de Franco qui la voulait unifiée, l'« espagnol » (le castillan) s'imposant à tous. La question se pose entre la Galice et la Catalogne où l'on parle le galicien et le catalan. Dans une réalisation de l'intégration des immigrantes galiciennes en Catalogne, l'espagnol (le castillan) joue le rôle de langue véhiculaire. Nous verrons cependant se dessiner les limites que révèlent les entretiens à cette « transculturation ». La question linguistique pose celle des identités que les émigrantes emportaient avec elles et de leur nécessaire négociation avec la culture d'accueil pour une intégration réussie.

Nous conclurons notre travail en nous posant à nouveau la question de ce que la migration fait aux personnes, aux femmes et aux sociétés et nous montrerons comment, dans leur mobilité, leur courage à affronter les difficultés et leur engagement dans leur nouvelle vie elles sont et restent des vecteurs de la modernisation de ces pays. Les Galiciennes en Catalogne en sont le meilleur exemple.

PREMIERE PARTIE

Approches, méthodes, matériaux

Otra vez la emigración! La literatura histórica, sociológica y geográfica sobre el tema de las movilidades des los gallegos es pletórica y solo puede desanimar al investigador. Sin embargo, parece que no se haya dicho todo sobre este fenómeno capital de la historia gallega, sobre sus incidencias en los países de acogida y las producidas en el campo y las ciudades de origen[30.]

Jean-René Bertrand

Por su propia naturaleza, las migraciones de la población son un fenómeno social complejo con múltiples aristas e imposible de aprehender en su totalidad. A su vez, los especialistas proceden de disciplinas diversas pues las migraciones son susceptibles de ser analizadas desde múltiples ópticas[31].

Blanca Sánchez Alonso

Tout est intéressant, pourvu qu'on le regarde assez longtemps.

Gustave Flaubert

30 Jean-René Bertrand, « La emigración gallega, ¿sistema original? », SEMATA, *Ciencias sociales y humanidades,* Vol. 11, p. 439-455.

31 Blanca Sánchez Alonso, «Migraciones en el mundo contemporáneo», *in Historia y política,* N° 23, Madrid, 2010, p. 11-13.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 1

Approches et définitions

Si aujourd'hui les migrations internationales sont devenues l'un des sujets centraux des politiques de tous les États, quelle qu'en soit la teneur, l'immigration étant la plupart du temps considérée comme le problème pour les pays susceptibles d'accueil et l'émigration comme la solution pour des fractions de population de plus en plus importantes, elles constituent également une préoccupation sociale omniprésente : chercheurs, journalistes et citoyens en analysent les causes, en décrivent les modalités, en dénoncent les dangers ou en revendiquent la richesse. Le sujet est devenu international avec la globalisation du phénomène. Le sujet de cette thèse, l'émigration de femmes galiciennes pendant le premier franquisme, pourrait donc être banal. Cependant sa nécessité, sa localisation, sa temporalité et son échelle en constituent l'originalité.

Il s'agit en effet de comprendre et d'analyser l'émigration d'une poignée de « femmes de peu » pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Pierre Sansot[32], originaires d'un petit village de la province de Lugo, en Galice, du nom étrange de Fruxil. Elles y sont nées entre les années 1920 et 1940, y ont passé leur enfance dans les difficultés liées à leur condition sociale, la petite paysannerie, et aux circonstances historiques essentiellement conditionnées par le franquisme ; adolescentes, elles ont quitté la communauté familiale et celle du village, émigrant vers Manresa, une ville industrielle au cœur de la province de Barcelone. Leur sort individuel les a conduites à suivre des trajectoires différentes mais comparables. Une famille dont nous avons pu reconstruire l'histoire sous l'angle du déterminant majeur qu'est l'émigration. Deux garçons complétaient la fratrie dont seul le cadet a partagé l'expérience de l'émigration avec ses sœurs, obéissant comme elles et comme la plupart des cadets des familles de leur condition, aux contraintes d'un droit d'aînesse qui les obligeait la plupart du temps à quitter eux aussi la demeure familiale, le village et la région, pour aller chercher un avenir ailleurs, dans les provinces plus riches.

Cette époque de particulière misère en Galice, l'après-guerre d'Espagne et le premier franquisme, inscrit les individus dans la continuité d'un exode rural commencé au début du XXe siècle avec la crise des années 1930 voire antérieurement ; les populations paysannes sont drainées vers les provinces de moins en moins proches au cours des temps, d'abord en flux saisonniers en Castille pour les moissons puis vers les villes plus développées, de plus en

[32] Pierre Sansot, *Les gens de peu*, PUF Sociologie d'aujourd'hui, 1991, 223 p.

plus éloignées de la géographie espagnole, notamment avec le développement du chemin de fer. Le frère aîné, a un autre destin, unique, celui de l'héritier qui reste à la ferme, prend en charge ce qu'il y a de terres et la maisonnée, les parents, dont il assure le soin et la sécurité jusqu'à la fin de leurs jours. L'aîné est le seul à n'avoir jamais quitté son village natal.

Le sort singulier de cette famille est aussi celui de centaines de femmes et d'hommes qui ont quitté la Galice entre 1939, au lendemain de la guerre d'Espagne, puis dans les années soixante qui marqueront le début d'une autre grande vague d'émigration économique vers les pays européens consécutivement aux changements politiques et économiques intervenus en Espagne, le dictateur faisant finalement face à l'échec de l'autarcie économique que seul il avait choisi. Pour bénéficier des capitaux états-uniens en 1959 sous la condition de la libre circulation des personnes et des biens qui exigeait l'ouverture des frontières, des accords d'échanges bilatéraux sont conclus notamment avec la Suisse, l'Allemagne ou la France qui doivent permettre un contrôle de l'émigration de travail, une émigration choisie car elle rapporte des devises. Ces changements dans la direction de l'État ont en réalité provoqué une hémorragie démographique, une « saignée » d'un demi-million d'espagnols jusqu'à la fin des années 1970.

Nous avons entrepris de raconter, à partir des fragments de vie de ces femmes galiciennes, un moment très précisément inséré dans l'histoire politique de l'Espagne, prétendant montrer la dépendance dans laquelle étaient tenues les populations périphériques et misérables d'une Espagne exsangue au lendemain de la guerre qui y avait décimé la population et en avait appauvri les ressources. Les migrantes et les migrants dont nous avons interrogé le parcours n'avaient pas conscience de leur dépendance à l'Histoire et notre travail a pour objectif de contribuer à le montrer.

Les migrations intérieures, intra-territoriales, ou *transterritoriales* – selon que l'on envisage le phénomène comme espagnol, intérieur au pays, ou traversant des territoires, la Castille par exemple et nécessitant alors ses infrastructures de transports – ; elles ne se laissent classer ni dans les migrations océaniques, ouvertes sur l'Atlantique, bien que la Galice soit un territoire atlantique dans ses caractéristiques physiques –celles-ci ont emporté vers les Amériques les effectifs les plus importants de migrants et ont de très nombreux spécialistes qui éclaireront utilement notre recherche ; elles ne sont pas non plus méditerranéennes au sens où Fernand Braudel l'entendait, scellant le sort commun des habitants des rives de la Méditerranée[33]. Elles sont interrégionales puisqu'elles impliquent deux des régions historiques de l'Espagne.

Avec ce travail, nous entreprenons donc de cerner les contours d'une vague migratoire que nous savons de moindre importance numérique que les deux grandes vagues externes des XIXe-XXe et de la seconde moitié du XXe siècle, d'en considérer à la fois l'inclusion au « phénomène migratoire » espagnol global dans la temporalité qui la contient[34] et d'en dégager la singularité, sa temporalité, son « temps migratoire » selon le concept développé par

[33] Fernand Braudel, *La Méditerranée,* Nouvelle édition, Flammarion, Paris, 2017, 384 p.

[34] Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane, Céline Regnard, et Pierre Sintes (dir.), *Migrations et temporalités en Méditerranée: les migrations à l'épreuve du temps (XIXe-XXIe siècle)*, L'atelier méditerranéen, Paris: Karthala, 2017, 421 p. ; notamment l'introduction à l'ouvrage disponible sur HAL. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01793240, consulté le 22 sept. 2019.

Braudel qui concevait le territoire méditerranéen comme une « construction temporelle » déclinée à trois niveaux, le politique, le social et le géographique ; pour nous, la période du franquisme, la société galicienne dans la société espagnole et les territoires de la Galice et de la Catalogne aux antipodes géographiques de la *piel de toro* (*Fig.-3*).

Figure 3.— Principaux courants migratoires internes 1950-1960

Source: Élaboration personnelle d'après Instituto Cartográfico Latino (ICL), Éditions Vicens Vives. (Extinction, domaine public).

La mise en perspective diachronique des mouvements migratoires permet de comprendre le « moment migratoire » que nous étudions comme un événement qui participe à la construction de l'Espagne, de la Galice et de la Catalogne contemporaines et les émigrantes dont nous relatons le parcours comme des actrices de la modernisation dans un contexte de (re)construction.

Notre travail consistera essentiellement dans un retour sur les « temporalités spécifiques » de ces migrations intérieures, celles des individus, de leurs « projets, de leur mise en œuvre, des voyages et des traversées, des installations, des […] retours réels ou fantasmés, des circulations de va-et-vient et des visites familiales, etc.[35] », laissant la dimension diasporique et transnationale, ce « nouveau point de vue qui attribue à la migration la création d'univers sociaux qui dépassent le simple cadre de l'installation dans un nouveau pays de résidence ou

[35] *Ibid.*, p. 2.

l'absence d'un pays d'origine[36] », autrement dit de l'histoire générale selon Foucault, pour des réflexions parallèles[37] ou ultérieures.

L'aspect de la migration qui nous intéresse est bien celui de l'expérience des migrantes elles-mêmes. Pour un phénomène qui s'apparente à un « exode rural » les espaces autant que les temporalités propres à chacun des territoires de départ et d'accueil, obéissent à des contraintes différentes et sont structurées par des modes de vie différents : comment se fait pour les immigrées galiciennes en Catalogne dans ces circonstances-là, le passage d'un temps rythmé par les travaux des champs et les soins aux bêtes au contact desquelles elles vivaient, à celui d'une ville industrielle en reconstruction après la guerre, de Catalogne où elles deviendront ouvrières et soumises soudain à l'accélération du « temps des villes » ?

De même, les représentations imaginaires sur lesquelles se constitue leur projet migratoire, projection par excellence puisque « l'avenir est […] au centre de tout projet migratoire[38] », mais aussi composition avec les héritages du passé, spécialement en Galice, terre d'émigration par antonomase, sont des éléments essentiels de notre étude ; les changements contingents de temporalités, d'espaces géographiques ou familiers, de cultures et de langues qui sont les nécessités auxquelles se confrontent tous les migrants, modifient, parfois brutalement ou à perte, leurs représentations et structurent leur devenir. Si l'émigrant « n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers[39] », les émigrants emportent cependant bien des choses avec eux, l'exemple italien[40] le montre, des éléments culturels et linguistiques, des habitudes de vie dont parfois ils veulent se départir en quittant leur lieu et leur milieu, des modalités relationnelles, des imaginaires, etc. Par la suite, dans le cas des migrations économiques « réussies », les migrants seront, en retour, les vecteurs d'une modernisation de leur région voire de leur pays d'origine lorsque les liens sont maintenus avec la famille et le territoire d'origine.

---

[36] *Ibid.,* p. 3.

[37] Voir notre article, « Perte, acquisition, transformations. Ce que la migration fait à la famille à travers l'exemple d'une famille espagnole originaire de Galice immigrée en France », *eMigrinter*, https://journals.openedition.org/e-migrinter/, 2021.

[38] Baby-Collin, Mazella et *al.*, *Op. cit.* p. 5.

[39] Cette citation attribuée à Danton fut rapportée par le ministre des Affaires étrangères français, Louis Berthou, selon les termes de Louisette Clerc, qui consacre une analyse au roman de Cesare Pavese, *La luna e i falò ;* ces mots y sont attribués à un émigrant italien, Anguilla, héros en quête d'origines, émigré aux États-Unis dont il découvre qu'il a largement fantasmé les possibilités de reconstruction d'une identité choisie : « Cependant l'Amérique qui fascinait le jeune batard épris d'ailleurs va bientôt prendre les couleurs de l'exil. Le sentiment de la patrie se réveille alors […]. Après avoir bourlingué en Californie, à Oakland, à San Francisco, Anguilla va découvrir "qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers", que les collines du Nouveau Monde ne sont pas *la* colline, que l'Amérique est une terre de bâtards, sans passé et sans mythes ». Louisette Clerc. « La terre patrie dans 'La luna e i falò' de Cesare Pavese », *Italies*, nº 6, 2002, p 613-628, § 15. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/italies.1671.

[40] V. Baby-Collin, 2017, *Op. cit.* p. 5.

1. Les mots de la migration[41]

1.1. Immigré, migrant, émigré.

En français, l'immigré, en espagnol, l'émigrant. La perspective se présente sous des angles différents : celui qui arrive pour le français, celui qui s'en va pour l'espagnol. En espagnol, sous l'aspect du processus en train de se faire : *emigrante* ; accolé au substantif *figura,* personnage ou figure, dans l'expression « *la figura del emigrante* » montre une réalité qui imprègne la société espagnole et ses représentations, tout comme dans la langue et la culture galicienne : « *o emigrante* ».

Au moment où les migrations atteignent les 3,6% de la population mondiale et où le nombre des migrantes dépasse celui des migrants[42], nous nous attarderons ici à quelques précisions lexicales et définitions.

Nancy Green résume son observation de la question du vocabulaire en usage dans les discours comme dans les études sur les migrations en une formule : « Les mouvements de population contemporains ont été pour beaucoup une histoire d'eau[43] ». On ne saurait mieux introduire les études sur les migrations galiciennes. En effet, elle explique :

> La traversée de l'Atlantique reste l'image forte des migrations de masse du XIXe siècle/ Gravures de l'époque comme films classiques (*L'Émigrant*, de Chaplin, *America ! America !* de Kazan) mettent en scène bateaux, ports, et tempêtes troublant la traversée. Au XXe siècle les *wetbacks* traversent le Rio Grande, les *bolseros* [sic] tentent d'arriver en Floride, et les *harragas* s'embarquent en Méditerranée. Ils symbolisent un changement de direction à travers des étendues d'eau. […] la direction géographique et métaphorique de la pauvreté vers l'opportunité est devenue un mouvement du sud/des suds vers le nord. La fluidité des voyages est devenue eu métaphore du mouvement. Les arrivées successives de populations sont assimilées aux vagues, aux flux ou aux courants qui les ont portées vers les rivages. Même la France, « accostée » par un grand nombre par le chemin de fer, voit l'arrivée de naufragés[44].

Revenant sur les nombreuses métaphores liquides filées au long des textes sur les migrations – y compris celui-ci –, Nancy Green présente l'histoire de la mise en place de ce vocabulaire, tendnace qui s'est intensifiée depuis le XIXe siècle :

> Ce langage, dans lequel les éléments liquides traversent des surfaces poreuses, a été mis en place dès a fin du XIXe siècle. En français comme en anglais [comme en espagnol, nous précisons], les vagues (*waves*), les flux (*flows*), les courants (*streams*) et la marée humaine (*human tide*) décrivent, au sens propre et figuré, les nouveaux arrivants. Sans doute, deux raisons ont favorisé l'émergence de cette terminologie. D'une part, les traversées transatlantiques étaient en plein essor, grâce en partie aux transformations technologiques des moyens de transport : l'avènement des bateaux à vapeur. D'autre part, la fin du XIXe siècle est également une période d'ouverture relative des frontières. La fluidité et la spontanéité des migrations priment donc dans les représentations[45].

---

[41] Variation sur le titre de l'ouvrage de Sylvie Aprile, Stéphane Dufoix, *Les mots de l'immigration*, Paris, 2009 (Le français retrouvé), 401 p. Cet ouvrage définit les termes du point de l'immigration en France.

[42] « En 2019, le nombre de migrants dans le monde était d'environ 272 millions de personnes, soit 51 millions de plus qu'en 2010. Toutefois, la proportion de migrants au sein de la population mondiale n'est que légèrement plus grande, passant de 2,3 % en 1980 à 2,8 % en 2000 ».
Pour plus de détails, voir le site des Nations Unies. Disponible sur : https://news.un.org/fr/story/2021/01/1086872, consulté le 2 avril. 2021.

[43] Nancy L. Green, *Repenser les migrations*, PUF, Paris, 2002, p. 1.

[44] *Ibidem.*

[45] *Ibid.*

Avec elle on ne peut manquer d'évoquer Ravenstein, un des premiers à conceptualiser les migrations et à énoncer des « lois ». Il fut aussi le premier à fixer le phénomène linguistique dans une description prolixe en termes empruntés au champ lexical du liquide : « *currents of migration* », les courants, « *eddies* », les remous, « *shallows* », les bas-fonds, ou encore « une citerne d'eau » et « l'ouverture du robinet », ainsi que les « *spilling over* », les débordements, pour évoquer le surpeuplement[46].

Les mots parlent dans leur langue et ne parlent pas la même langue selon leur géographie originelle. L'émigration est communément définie en français comme le « Déplacement de personnes d'un lieu dans un autre, en particulier d'un pays (émigration) dans un autre (immigration) pour des raisons politiques, sociales, économiques ou personnelles, et qui est le fait soit d'une population entière, soit d'individus s'intégrant dans un phénomène de société plus large[47]. » Tandis que le dictionnaire Larousse globalise et précise à la fois : « Déplacement volontaire d'individus ou de populations d'un pays dans un autre ou d'une région dans une autre, pour des raisons économiques, politiques ou culturelles. », la 9ème édition du dictionnaire de l'Académie française limite laconiquement la définition : « Déplacement d'une population qui passe d'un territoire dans un autre pour s'y établir, définitivement ou temporairement[48] », introduisant par rapport à la 8ème édition la notion du temps ou de la durée de la migration. On notera que la précision du lexique évolue en fonction du développement du phénomène dans le monde et dans le siècle. Le Larousse ajoute des motifs « culturels » dont on ne sait pas très bien quelle réalité ils recouvrent, tandis que le portail du *Trésor de la langue* donne la définition la plus complète, autorisant « l'individu » et non plus seulement « la population » à migrer, mais surtout, formulant contrairement à l'Académie, des causes de la migration incluant quatre plans possibles de la déclinaison : le politique, le social, l'économique et l'individuel. On repense à la *Méditerranée* de Braudel. Il est remarquable que l'on ait ajouté en France la dimension politique déniée jusqu'à une époque récente à certains types de migrations pourtant majoritaires. Cette inclusion confirme l'hypothèse que nous souhaitons analyser de l'origine ou de la cause politique directe de toutes les migrations et comme effet de celle-ci, y compris quand elles sont classées comme « économiques » recouvrant une nuance idéologique connue, qui nous ramène au franquisme, l'un des moments idéologiques les plus marquants de l'histoire de l'Espagne qui effaçait la possibilité du politique, emplissant ses prisons de prisonniers « de droit commun » tandis que celles et ceux qui menaient des combats de résistance politique revendiquaient l'emprisonnement politique.

1.2. « *Emigrantes* »

Le dictionnaire de la Real Academia[49] quant à lui précise en peu de mots la *migración* comme un « *Desplazamiento geográfico de individuos o grupos, generalmente por causas*

[46] *Ibid.,* p. 2.
[47] Définition actuelle sur le portail du CNTRL.
[48] Dictionnaire de l'Académie Française dans sa dernière édition (9ème). Disponible sur : http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/émigrer, consulté le 24 juillet 2018.
[49] *Diccionario de la lengua española*, Edición del Tricentenario, Actualización 2017. Disponible sur :www.rae.es, consulté le 23 juillet 2018.

económicas o sociales », à l'exclusion des motifs politiques. Si l'on pousse l'observation, « *emigrar : dicho de una persona* » es « *abandonar su propio país para establecerse en otro extranjero* ». Donc l'émigration est définie en première acception comme une mobilité de personnes ou de groupes sociaux entre pays différents, de caractère international donc et dans une démarche volontaire d'abandon. Le terme *país* n'est pas ambigu et ne peut désigner une province ou une région, même historique. Dans une deuxième acception de *emigrar*, le dictionnaire royal précise « *dicho de una persona* » c'est « *abandonar la residencia habitual en busca de mejores medios de vida dentro de su propio país*. » Se dessinent ainsi, mais en second lieu, les migrations intérieures, donnant lieu, dans le choix des académiciens, à la séparation en deux acceptions des migrations « internationales » et « à l'intérieur du pays ». Cette première définition nous intéresse spécifiquement puisque nous voyons s'y profiler la figure du migrant ou de la migrante recherchée : celle qui migre pour des raisons économiques à l'intérieur de l'Espagne.

Un dernier détour lexical pour souligner le choix des mots qui définissent l'émigration par ses objectifs dans le *Diccionario de la Real Academia*: « *en busca de mejores medios de vida* » et tout particulièrement dans cette expression, celui de « *vida* ». On aurait pu penser « *medios económicos* » ou « *condiciones de vida* », tandis que le choix s'est porté sur une expression combinant les deux facteurs, économique et humain : « *medios de vida* ».

La définition de inmigrar, parfaitement symétrique de emigrar en espagnol, s'énonce ainsi : « llegar a un país extranjero para radicarse en él » tandis que la seconde acception dit : « instalarse en un lugar distinto de donde vivía dentro del propio país, en busca de mejores condiciones de vida. » Étrange positionnement des académiciens qui semblent décider que l'immigration impliquerait de prendre racine (radicarse dans la première acception, qui signifie littéralement « echar raíces, arraigar »). Immigrer est donc, en espagnol, conçu théoriquement comme une installation dans un nouveau lieu, arraigar étant défini comme « establecerse de manera permanente en un lugar, vinculándose a personas y cosas ». Or les études montrent que le projet migratoire est la plupart du temps imaginé comme provisoire pour se réaliser dans un temps toujours plus long que prévu, comme définitif. Sorte de confirmation de la définition du dictionnaire, même si l'on ne peut jamais exclure qu'il y ait retour, du migrant lui-même, ou, plus tard, de ses descendants, la migration pouvant presque toujours être mise en relation avec la situation économique des candidats.

Par ailleurs, nous observons que la prédilection du français se fixe sur l'usage des termes *immigré*, *immigration*, *les immigrés*, et que l'émigration des Français est, ainsi, rarement évoquée. Émile Temime le rappelait qui invitait néanmoins à ne pas oublier de situer l'étude des migrations dans la perspective diachronique. Il rappelait l'émigration nombreuse de Français pour des motifs qui, certes, n'avaient pas comme objectif de quitter la France pour s'installer ailleurs, mais bien la jouissance des qualités comparées de cet autre pays, l'Espagne, dans ce cas pays de villégiature. En Espagne au contraire, si le terme de *emigrante* a longtemps prédominé dans les usages notamment galiciens, celui de *inmigrante* a vu s'accroitre la fréquence de son usage au XXe siècle, accompagnant le changement de statut de l'Espagne en pays d'immigration dans les années 1990 et l'inversion de la classification de

pays d'émigration en pays d'immigration[50]. On notera enfin la différence de forme grammaticale : immigré, le participe passé en français, dit l'action de migrer achevée, donc l'installation, tandis que *emigrante* (ou *inmigrante*), au participe présent, décrit l'action en cours, comme si l'espagnol considérait le *migrant*, en terme générique excluant les points de vue situés d'un côté ou de l'autre de la migration ; on parle plus volontiers des *migraciones* que ne le faisait le français jusqu'à la fin du XXe siècle, étudiant, commentant ou évoquant plus volontiers le phénomène de l'*immigration* et la personne de l'*immigré*[51]. Au troisième millénaire, le phénomène étant devenu planétaire, en France comme ailleurs, on parle des « migrants ».

Ce détour linguistique souligne la modalité de la concrétisation dans les langues du phénomène de la migration, constante anthropologique qui implique la décision humaine à tous les niveaux, individuel, social et économique et qui mobilise les secteurs de la décision politique, à l'échelle nationale et internationale. L'Espagne a été jusqu'à une époque récente un pays d'émigration, tandis que la France reste un pays d'immigration. Les mots et leurs usages portent les traces des politiques et des idéologies quand ils n'en sont pas le bras armé de la communication et le support de l'action politique.

La question politique reste donc posée pour toutes les migrations comme elle l'a été en Espagne à l'époque de la guerre d'Espagne et du franquisme pour l'exil[52]. Impossible en effet d'aborder la question migratoire sous le franquisme sans évoquer, brièvement et pour nous en séparer, celle de l'exil. Cette forme exacerbée de la migration se définit en français tout d'abord comme la « peine qui condamne quelqu'un à quitter son pays, avec interdiction d'y revenir, soit définitivement, soit pour un certain temps » ; un bannissement qui coexiste chez les Romains avec un droit à l'exil volontaire qui les prémunissait légalement de la condamnation. Au sens figuré, l'exil est un « changement de résidence, volontaire ou non, qui provoque un sentiment ou une impression de dépaysement ». Dans sa dimension d'arrachement à l'environnement d'origine, contraint ou non, par les circonstances ou par une autorité, le mot convoque les affects (sentiment, impression), tandis que ceux de la migration en font abstraction. En second lieu, *exil* désigne l' « état de celui qui est contraint de vivre hors de son pays ou loin de sa résidence ordinaire », l'état désignant la « manière d'être », « la condition » ou « l'état affectif ». L'exil est donc référé à l'état de la personne et à la dimension sensible du phénomène mais la dimension politique n'est pas explicite. Au contraire en espagnol, les motifs politiques de l'exil, un départ par expulsion ou par expatriation, sont explicites : *exiliar,* c'est « *expulsar a alguien de un territorio* » et *exiliarse,*

---

[50] Carlota Solé, Sònia Parella, Amado Alarcón, Valeria Bergalli, et Francesc Gibert, « El impacto de la inmigración en la sociedad receptora », in *Reis*, nº 90, p. 131-57, 2000, p. 136. Disponible sur : : https://doi.org/10.2307/40184254, consulté le 17 nov. 2020.

[51] Philippe Bernard, « Introduction : Le Phénomène Migratoire », in Bernard, Philippe J., and France, eds., *Les Travailleurs étrangers en Europe occidentale: actes du colloque organisé par la Commission nationale pour les études et les recherches interethniques, Paris-Sorbonne du 5 au 7 juin 1974*, Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles, n° 6, Paris: Mouton, 1976. Disponible sur :https://www.persee.fr/doc/ierii_1764-8319_1976_act_6_1_894, consulté le 2 avril 2021.

[52] Marc Pujals i Lladó, *Les « années 68 » de l'immigration espagnole en France : chemins de politisation à l'aune de l'expérience migratoire (1961-1973)*, trad. Frank Georgi et Judith Rainhorn, 2020, p. 275, https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02901204.

« *expatriarse, generalmente por motivos políticos* ». La recherche dans d'autres dictionnaires espagnols est édifiante, notamment le *Dicccionario de uso del español* de María Moliner qui énonce *exiliarse* comme « *marcharse alguien de su patria obligado por las persecuciones políticas u otra circunstancia* » et qui renvoie à *emigrar*. La linguiste Maria Moliner signale d'ailleurs que l'usage du mot *exilio* est devenu courant après la fin de la guerre civile espagnole, rejoignant *exilar* auquel il s'est rapidement substitué, tandis qu'auparavant il appartenait à un registre plus élevé de la langue. Comme l'émigration économique l'est de manière indirecte, l'exil est un état, une condition, un temps ou un lieu, directement soumis à des contraintes politiques. Il ne fera pas l'objet de notre travail.

2. Réflexions initiales, héritages, représentations

2.1. La part du mythe dans une émigration galicienne *à bas bruit*

Parmi les facteurs en jeu qui « autorisent » le recours à l'émigration dans les imaginaires il y a l'émigration même, celle des grands-parents ou des ancêtres. Fernanda par exemple que nous avons interviewée au cours de notre travail, évoque l'au-delà de l'océan comme son monde de Galicienne :

> Los gallegos siempre tuvieron una relación [especial con el mar], quizás por lo de la navegación, claro porque un gallego coge un barco […] y se planta donde sea. Ese tipo de posibilidad no la había desde otros ámbitos. Por ejemplo yo recuerdo que reconocí Valencia, por ejemplo, cuando ya estaba en la escuela […] pero lo mío era Buenos Aires o La Habana que era lo nuestro. En el 48, en el 50, en aquellos años a todas casas de Galicia llegaban constantemente paquetes de [América], por correo, de ropa, de telas, de revistas que no leíamos porque eran en inglés pero que nos abrían todo un mundo.

Pour elle qui est née dans un minuscule village de la Galice rurale dont l'un des grands-pères est un guérillero célèbre en Galice et l'autre le médecin de Chantada auprès duquel elle a été élevée, les Galiciens sont des navigateurs, l'océan est l'horizon de tous possibles pour les Galiciens : la mer a de tous temps représenté par ses ressources halieutiques l'une de leurs principales activités, mais elle offre aussi ses horizons et l'infini de ses routes à leur imagination. Les Amériques restent depuis le XVIIIe siècle et la fin de son *âge d'or*, une issue possible à la difficile condition économique des familles nombreuses. Elles y enverront massivement des générations d'hommes qui constitueront une diaspora restée la première à l'échelle de l'Espagne et l'une des plus permanentes à l'échelle planétaire[53].

Dans l'Espagne franquiste exsangue, fermée, où les hommes — morts à la guerre, clandestins engagés dans la guérilla dès 1936, exilés ou émigrés — manquent, l'imaginaire galicien est diasporique. Compagne existentielle de l'émigrant, la *morriña*, ce *blues* des Galiciens, qu'ils aient émigré ou qu'ils soient restés, est nostalgiquement chantée par la poétesse galicienne, Rosalía de Castro, emblématique icône de la poésie et de la culture galiciennes romantiques du XIXe siècle. Rosalía déplore le départ des hommes de Galice dans l'émigration pour la Castille d'abord, au XIXe siècle, qui absorbe une masse saisonnière de *Segadores* puis par

[53] D'après le recensement publié l'INE, au 1er janvier 2021, la diaspora galicienne compte 523.856 personnes dans le monde, l'Argentine restant en tête de tous les pays où la colonie est installée durablement. Disponible sur : https://ine.es/dynInfo/Infografia/Territoriales/capituloGraficos.html#!mapa, consulté le 6 août 2021.

grandes vagues vers Cuba ou l'Argentine en particulier[54]. Les vers prolixes de la poétesse que Galiciens et Espagnols appellent par son prénom, participe à la construction du mythe du Galicien comme émigrant et de la *morriña* comme expression de « l'âme galicienne » — comme le *fado* l'est pour les Portugais ou le *blues* pour les Africains-Américains[55] :

> Rosalía […] possédait un avantage relatif : le ton intimiste, capable d'évoquer et d'aller chercher la conscience de lecteurs très divers. […] Rosalía était une image distante et une référence plus abstraite, associée à l'engagement littéraire, pas politique ; de plus, elle savait conjuguer un ton revendicatif et la recréation sensible d'un sentiment que tout émigrant connait : la nostalgie, la *saudade,* ou morriña. Elle le faisait à travers des images qui évoquaient non pas tant les clichés habituels de la poésie ibérique ou italienne de l'époque (omniprésence de la mère qui attend le fils émigré par ex.), mais évoquant plutôt l'expérience individuelle de celui qui part, son interprétation subjective de l'absence, et la communion avec son environnement physique, nous dirions presque anthropologique : « les petits figuiers que j'ai plantés », les rivières et fontaines de ces parages… Rosalía donnait corps, ainsi, à une image presque tellurique de l'attachement de l'émigrant à la terre qu'il abandonne : « elle a chanté l'homme galicien comme la nostalgie de la réintégration de la terre » rappelait l'écrivain José Blanco Amor (**)[56].

En Galice, l'extrême misère pousse à l'émigration, et ce, d'autant que les Galiciens ont acquis au XIXe siècle le droit d'acheter leurs terres et que chacun y possède un lopin qui, pour minuscule qu'il soit parfois, n'en est pas moins une capacité de négociation d'un départ, le prix de la traversée pouvant être remboursé. Cela fait une différence notoire avec d'autres populations qui, n'étant pas propriétaires, ne peuvent garantir les passages de la même façon.

Quatre Galiciennes migrantes dans l'Espagne forclose du premier franquisme se retrouvent, très jeunes, dans les usines textiles de Catalogne ou au service de familles de la bourgeoisie urbaine *manresane*[57]. Pour d'autres ce seront d'autres régions industrielles.

Ce mouvement intérieur mérite-t-il la dénomination de « vague », de « flux », de « mouvement » ou de « phénomène » migratoire ? Force est de constater que le nombre des protagonistes a été limité par rapport à d'autres vagues migratoires, mais dans les débuts de nos recherches, au cours de la fabrication de sources orales complétées par le projet d'exploitation d'autres archives ainsi que l'existence d'une bibliographie pléthorique sur les migrations espagnoles, même si elle nous apparaissant comme succincte pour la période

---

[54] Xosé M. Núñez Seixas, « Rosalía e os emigrantes galegos: da polisemia da súa obra e do seu mito na diáspora », *in* Rosario Álvarez, Anxo Angueira, María do Cebreiro Rábade, Dolores Vilavedra (éd.), *Rosalía de Castro no século XXI. Unha nova ollada*, Consello da cultura galega, Santiago de Compostelle, 2014. Disponible sur :https://doi.org/10.17075/rcsxxi.2014.043, consulté le 7 août 2021.

[55] *Cf.* notre Introduction, note 12.

[56] Núñez Seixas, *Ibid.,* p. 796-797 : «Rosalía, pola contra, posuía unha relativa vantaxe : o seu ton intimista, capaz de apelar e chegar mais fondo as consciencias, e a lectores moi diversos. Pola contra, Rosalía era unha imaxe distante e unha referencia mais abstracta, asociada ao compromiso literario, mais non político; e, ademais, fora quen de conxugar ese ton reivindicativo cunha sensibel recreacion dun sentimento inherente a calquera emigrante: a señardade, saudade ou morriña. Facíao con imaxes que incidían, sobre todo, non tanto nos tropos habituais na poesía ibérica ou italiana da época (a omnipresente nai que agarda polo fillo emigrado, p. ex.), senon na vivencia individual do que parte, a súa interpretación subxectiva da ausencia, e a comuñón coa súa contorna física e, case diriamos, antropolóxica: as "figureiriñas que prateei", os rios e mais fontes desa paisaxe… Rosalía daba corpo, así, a unha imaxe case telúrica do vencello do emigrante coa terra que deixa: "cantó al hombre gallego como un anhelo de reintegración a la tierra", lembraba o escritor José Blanco Amor (**)» (Nous traduisons). (**) il cite : J. Blanco Amor: "Rosalía Castro y la soledad", Mundo Gallego (Revista de Galicia en Madrid), n° 2, janvier 1952, p. 5-6.

[57] Gentilé pour les habitants de la ville de Manresa.

étudiée, nous ont convaincue de poursuivre un objet ténu, une « migration à bas bruit », caractéristique de la modalité des migrations intérieures dans le premier franquisme.

2.2. Une migration intérieure

Durant la première phase du franquisme, le dictateur isolé à la fin de la seconde guerre mondiale pour avoir soutenu les forces de l'Axe, décrète l'autarcie et croit dans « le génie » du peuple espagnol qui, soumis, devra subvenir seul à ses besoins. Pendant quelques années émigrer vers l'étranger devient illégal et la figure du migrant est dénigrée dans le discours officiel[58]. Les passages vers les Amériques s'épuisent, le pays se referme sur lui-même. On observe alors que les mouvements intérieurs prennent pour un temps le relais.

Une vague migratoire, pour peu qu'elle soit définie comme telle, a des causes, des caractéristiques et des conséquences. Les causes des migrations entre 1940 et 1960 sont liées à la situation économique au lendemain de la guerre civile : plus de trois millions de personnes déplacées par l'exil des républicains, une économie exsangue à cause de l'effort de guerre, un secteur rural épuisé d'y avoir participé, spécialement en Galice car le dictateur né à El Ferrol vantait la soumission immédiate des Galiciens et la production exemplaire au service du régime[59]. La Galice et l'Andalousie sont les territoires ruraux les plus affectés par la misère. La nécessité de reconstruction dans les grandes villes des régions industrielles plus touchées par les bombardements attirent les migrants des régions périphériques : Bilbao, Madrid, Barcelone. Dans quelle mesure l'économie de la guerre a modifié l'intensité des migrations intérieures à l'issue de la victoire des rebelles, notamment entre la Galice et Catalogne, prenant la forme caractéristique de l'exode rural. Quant aux conséquences de ces mouvements internes, elles sont multiples : elles apportent une main d'œuvre bon marché dans les régions industrielles où elles participent à leur reconstruction, créant des besoins de services, contribuant au renouveau des industries ; mais elles viennent aussi grossir les populations des villes qui voient, comme Barcelone, se développer des quartiers périphériques de bidonvilles comme celui de Monjuïch[60]. L'économie espagnole sera sauvée en 1959 par les « Américains » et les moyens du Plan Marshall finalement accordés à l'Espagne — certes franquiste mais nouvellement vue comme anticommuniste ; seuls ils parviendront à sortir l'Espagne d'un situation économique catastrophique résultant de l'autarcie et du choix — contraint et stupide — du dictateur.

Depuis le XVIIe siècle, l'activité industrielle est pratiquement inexistante en Galice, en dehors de la pêche qui ne concerne que les zones côtières et les grands ports de l'Atlantique (Vigo, La Coruña). Cependant, il n'y a pas de famines, même quand on manque de tout, disent plusieurs de nos interviewées, il y a toujours des pommes de terre et du chou, on a

---

[58] Bruno Tur, *L'immigration espagnole à Paris dans les années 1960, discours, représentations, stéréotypes*, thèse de doctorat, Université Paris X Nanterre, soutenue en 2014.

[59] Marie-Pierre Bossan, *Émergence d'une mémoire de la guerre civile en Galice. Le cas de Pontevedra*, Thèse de doctorat sous la direction de Michel Moner, 17 janvier 1998, Université Stendhal-Grenoble III, 354 p.. Disponible sur : https://www.theses.fr/1998GRE39008, consulté le 8 sept. 2021.

[60] Robert Ferras, « "Les autres Catalans" : le prolétariat urbain à Barcelone », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, 1997, p. 191-198. Disponible sur :https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1977_num_48_2_3507, consulté le 7 août 2021.

toujours une bête ou deux que l'on va négocier au marché. Par contre, on part pour sortir de la misère et parce qu'il n'y a pas assez de place pour tout le monde. L'émigration vide les régions d'émigration de leurs forces vives mais en Galice, les exploitations survivent car l'aîné, la plupart du temps, reste sur les terres ; par la suite, progressivement, les familles et les exploitations survivent grâce aux moyens que les émigrés, dès qu'ils le peuvent, leur font parvenir.

Choisir d'émigrer ou pas

Nous partions essentiellement d'interrogations multiples : sur une situation économique : comment survivre dans une Galice reculée et misérable où il n'y avait ni eau courante, ni électricité, ni avenir pour la plupart des enfants ? Sur une situation politique : les années 1940, l'impact de la guerre au sens des traces qu'elle laisse pour les pays et les personnes, la répression, la guérilla, ses dégâts et ses solidarités dans la société galicienne ; quelle présence dans les esprits de celles qui faisaient le choix de partir ? Sur une situation sociale : quelle place les femmes occupaient-elles dans la société galicienne rurale ? Quelles étaient, pour de très jeunes paysannes galiciennes, souvent analphabètes, les connaissances et les représentations du monde en dehors de la Galice qu'elles n'avaient encore jamais quittée comme la plupart de leurs congénères jusqu'au jour où elles émigraient ? Quels étaient leurs rêves, leurs attentes et leurs espoirs ? Quelle part avaient-elles au choix et quelle était l'influence des migrations antérieures sur leur choix de suivre le même chemin ? Quelles étaient leurs chances de s'en sortir ?

2.3. Paroles de femmes

Au commencement nos interrogations, celle qui deviendra la matrice de notre travail est une de ces filles, sœur, nièce qui choisit l'émigration pour résoudre le problème de la survie économique de sa famille. D'autres femmes galiciennes émigrantes ont peu à peu constitué notre projet de recherche. Au fur et à mesure de nos entretiens les paroles de ces femmes ont fait émerger des figures de femmes migrantes, l'émigrante galicienne, qui venaient bousculer les stéréotypes, substituant au mythe d'une représentation singulièrement masculine, celle plus complexe des contraintes et des circonstances de l'émigration en tant que femme.

« O emigrante » n'est pas une émigrante

La migrante galicienne n'existe pas plus que n'existe *la* femme. Mais il existe bien une figure populaire et historique du migrant galicien : du point de vue de la statistique, l'émigrant galicien, « *o emigrante* », est un homme célibataire en âge de travailler. Ses multiples représentations peuplent les places des villages et des villes sur tout le territoire galicien, comme autant d'effigies à… — on ne sait d'ailleurs souvent que peu précisément quelle réalité elles commémorent avec tant d'insistance nostalgique — sont des signes. Ces représentations commémorant une réalité qui touche chaque famille galicienne dans son histoire et sa réalité. Au XIXe siècle, les Galiciens quittaient massivement leurs terres à destination de la voisine Castille qui avait besoin de main d'œuvre saisonnière pour la culture intensive de céréales.

Dans la réalité de la vie sociale en Galice, l'émigration est en effet présente dès les premiers mots échangés : pas un homme qui n'ait une histoire d'émigration à raconter au voyageur, pas une femme qui n'ait un père, un grand père, ou plus récemment une sœur, une cousine qui n'ait émigré en son temps en Argentine, à Cuba ou au Vénézuela, en Catalogne ou à Madrid, en Suisse ou en France, sinon pour « faire fortune », du moins pour échapper à la misère, après un âge d'or de la Galice au XVIIIe siècle, bien oublié.

3. De la thèse d'une immigrée espagnole d'origine galicienne à une thèse sur l'histoire des migrations galiciennes

Dans un article de 2003 de Michaël Werner et Bénédicte Zimmermann sur l'histoire croisée, nous découvrons comment le chercheur est selon eux « nécessairement situé » :

> Si l'on s'en tient au schéma de base de l'opération cognitive, la comparaison suppose un point de vue extérieur aux objets qui sont comparés. En outre, pour voir juste et limiter les effets d'optique, il faudrait en toute rigueur que le point de vue soit idéalement placé à équidistance des objets, de façon à produire une vision symétrique. Enfin, le principe de cohérence de la comparaison implique que le point d'observation soit stabilisé dans l'espace et le temps. Or, nous savons pertinemment qu'en matière d'observation des faits de société et de culture, ce point de vue, s'il paraît théoriquement pensable, est inaccessible dans la pratique de la recherche. Le chercheur est toujours, d'une manière ou d'une autre, partie prenante du champ d'observation ; il a investi son objet, ne serait-ce que par sa langue, par les catégories et les concepts qu'il utilise, par son expérience historique, par les savoirs préalables auxquels il se réfère, etc. Sa position est donc décentrée. Mais elle est aussi soumise à des variations dans le temps et n'est jamais parfaitement fixée[61].

Les deux historiens qui ont fait de l'histoire croisée une spécialité scientifique, soutiennent que « la comparaison suppose un point de vue extérieur aux objets qui sont comparés » ou encore que : « il faudrait en toute rigueur que le point de vue [du chercheur] soit placé à équidistance des objets, de façon à produire une vision symétrique ». Cette réflexion nous a amenée à questionner notre propre position de chercheuse par rapport à un objet que nous percevions comme double : deux régions et deux histoires. L'avant et l'après la migration.

Ne pouvant être tout à fait extérieure à notre sujet, nous devions aussi rechercher la bonne distance. Notre démarche nous amène à croiser et à comparer l'histoire de la Catalogne et de la Galice enserrées dans celle de l'Espagne, dans le but de comprendre les trajectoires des migrantes et leur contexte de vie. Métaphoriquement, nous respections l'équidistance par rapport aux territoires puisqu'également éloignée de l'un comme de l'autre, voire du troisième aujourd'hui, tout en restant proche de l'histoire vécue et de ses affects. Ce sont eux qui nous ont amenée à l'écriture et à la recherche, la nécessité de les mettre à distance pour les historiciser faisait signe vers la séparation.

Nous trouvons une première distanciation possible dans l'affirmation que « le chercheur est toujours, d'une manière ou d'une autre, partie prenante du champ d'observation ». Nous sommes dans un « extérieur » qui permet une certaine distance épistémologique puisque immigrée en France dans la période postérieure à celle de notre étude, qui en est précisément le terme : 1964. Enfin, nous n'avons pas été partie prenante des enjeux de la migration, ni de

[61] Michael Werner, Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2003/1 (58e année), p. 7-36.

la décision d'émigrer. La coupure d'avec une terre natale, nous a apporté un éloignement de l'objet, en nous propulsant dans un monde différent, avec une autre histoire et dans une autre langue. Ne faisant pas partie des migrants politiques, nous avons été également coupée de la culture de l'exil espagnol qui est maintenue et sauvegardée dans la communauté des exilés. Nous les avons côtoyés mais nous n'en faisions pas partie. En cela les enjeux de l'exil et de l'émigration diffèrent, la préoccupation du maintien dans la culture du pays d'origine s'étant trouvée absorbée dans les nécessités de l'intégration et de l'acculturation dans le pays d'arrivée. De même, le projet d'un retour avait totalement disparu de l'horizon des migrantes, pour celles qui avaient d'abord conçu leur émigration comme circonstancielle. La distanciation fut facilitée du fait de la migration.

Enfin, nous appartenons à une génération qui peut encore recueillir des témoignages de celles qui ont fait le parcours et qui ressent la nécessité de comprendre ces parcours, nécessité ontologique, de ne pas laisser tomber dans l'oubli une mémoire de « gens de peu »[62] que la rupture de l'émigration tend à effacer. Par ce travail et les méthodes que nous avons utilisées, nous mettons notre objet à distance et il s'impose comme objet d'étude.

Cependant, comme le jardinier de Goethe le disait : « On peut forcer la nature mais non la contraindre » et il a parfois été difficile de faire face. Le temps que nous a demandé ce travail en est une preuve.

Notre objectif n'a pas varié : essentiellement, qu'il reste des traces de l'histoire singulière d'une femme du siècle, galicienne modeste et déterminée, profil souvent rencontré en Galice. Depuis ce positionnement doublement situé, nous souhaitons donner un écho à l'émigration des femmes galiciennes : Julia, Luisa, Mariluz et Justa, Valentina, Maria et toutes les autres, sont une mémoire de l'événement qui a changé leurs vies et la nôtre : l'émigration/ immigration.

3.1. Influences et inspiration

Même si l'essentiel de notre travail est parti de l'histoire familiale, nos recherches initiales dans le domaine hispanique, ont puisé aux sources de travaux qui ont constitué des points de départ, des sources d'inspiration et d'énergie : Natacha Lillo, historienne pionnière dans l'étude des migrations espagnoles en France et singulièrement à Paris, son livre intitulé *La petite Espagne*[63] et le documentaire *Enfant des courants d'air*[64] d'Édouard Luntz, qu'elle nous fait connaître nous a inspirée pour sa puissance de transformation de l'expérience vécue en histoire. La thèse de Maria José Fernández, intitulée *Émigrer sous Franco*[65] a été le second déclencheur de l'autorisation à nous pencher sur cette question scientifiquement, la rendant moins intime. C'est dans cette thèse que nous avons découvert l'existence d'un fonds

[62] P. Sansot, *Op. cit.*

[63] Natacha Lillo, *La petite Espagne de la Plaine-Saint-Denis: 1900-1980*, (Collection Monde, Français d'ailleurs, peuple d'ici, Hors-série n° 143), Paris, 2004, 165 p.

[64] Édouard Luntz, *...Enfants des courants d'air,* court métrage, drame, France, 1959, 26 min, Prix Jean Vigo 1960. Disponible sur :, https://youtu.be/pcYrRT3ybh4, consulté le 7 août 2021.

[65] María José Fernández Vicente, *Émigrer sous Franco : Politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers l'Argentine et vers la France (1945-1965)*, Thèse de Doctorat sous la direction de Pilar González Bernardo De Quiros, Université Denis Diderot – Paris 7, 2004, 484 p.

d'archives orales de l'histoire des migrations galiciennes, HISTORGA, sur lequel nous reviendrons largement dans cette première partie. Laura Oso Casas de L'université de La Corogne, en Galice, que nous avons rencontrée au travers de l'association de jeunes doctorants sur la guerre d'Espagne sous tous ses aspects, *Adelante*, explore en sociologue des aspects intimes de la vie des immigrées espagnoles à Paris. Carlota Solé, sociologue des migrations, est la première chercheuse dont nous avons découvert les travaux dans les livres, notamment ceux consacrés à l'immigration récente en Catalogne, et dont la lecture a mis notre sujet naissant dans la perspective des migrations espagnoles. Enfin, le travail de l'historien et journaliste Bruno Tur qui retrace l'histoire des migrantes valenciennes à Paris, nous a ouvert la perspective de l'analyse des stéréotypes attachés à la condition des Espagnoles en France sous la figure si familière pour nous des « bonnes espagnoles ». Sa lecture ajoutait la dimension des traces de vies fixées sur les photographies comme témoignages d'un temps (presque) sans images a constitué un autre déclencheur d'imaginaire pour notre travail.

Enfin Christine Delfour, dont les analyses articulent l'histoire au(x) territoire(s)[66] nous a permis d'élargir notre vision en direction de la géographie des déplacements de populations dans laquelle nous avons puisé une motivation épistémologique nouvelle. Ces chercheuses et ces chercheurs nous ont permis de croire à notre projet. Mais dans quel champ de recherche le situer ?

En tant qu'*hispaniste*, le cadre large de l'histoire contemporaine de l'Espagne et plus précisément de ses migrations nous accueillait d'abord. Dans les pas de nombreux chercheurs de l'Espagne contemporaine, notre formation d'enseignante généraliste et la forme de notre objet (le témoignage) orientaient très tôt notre travail vers plusieurs spécialités auxquelles nous devions emprunter les outils et les méthodes.

La première discipline que nous avons envisagée est la sociologie (terrain, entretiens, etc.) et nous avons découvert les sociologues français des migrations : Gérard Noiriel, Abdelmalek Sayad, Pierre Bourdieu, Stéphane Beaud. Nous en retenons d'emblée la méthode qualitative (sociologie compréhensive) à travers l'ouvrage de J.-C. Kaufmann[67] ; issue des méthodes de l'anthropologie et de ses modalités d'étude du terrain, elle nous donne des outils plus adaptés que la méthode quantitative d'abord envisagée, la réalité du nombre des personnes dont nous pouvions recueillir les témoignages étant nécessairement limitée en raison de leur grand âge : beaucoup n'étaient plus là ou bien l'oubli venait progressivement occulter les mémoires de celles que nous voulions interroger.

L'invisibilité des femmes migrantes dans les travaux de recherche, nous avait pourtant convaincue, pour reprendre la formule attribuée à Lori Saint-Martin, de la nécessité de

[66] Christine Delfour, *L'Espagne, les autonomies et l'Europe, Essai sur l'invention de nouveaux modes d'organisation territoriale et de gouvernance*, Bruylant, Bruxelles, 2009, 316 p.

[67] Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif, L'enquête et ses méthodes*, 3ème édition, Armand Colin, Paris, 2011.

« *compter les femmes pour que les femmes comptent* »[68] ; nous avons même, dans nos travaux préliminaires de terrain, tenté de constituer des statistiques personnelles à partir de relevés empiriques que nous avions projeté de faire dans les archives de l'État civil de la ville de Manresa en Catalogne où le parcours migratoire d'une grande partie de notre échantillon nous menait.

La nécessité première de ce travail émanait de notre propre histoire, cela impliquait d'élargir notre corpus à partir du premier témoignage, celui de Julia, en rayonnant autour d'elle : les sœurs, les femmes du village, celles qui étaient parties, celles qui étaient restées. Le projet prit sa première forme empirique, lors de notre travail de terrain et des déplacements d'étude spécifiques alternativement en Catalogne et en Galice. Notre chemin scientifique se faisait en avançant comme le disait Antonio Machado[69] : nous fabriquions nos sources ou acquérions des outils dont nous avions besoin au fur et à mesure. Notre travail évoluait avec la conscience que nous cherchions à établir l'histoire d'une migration de petits nombres et de « petites gens » ; il s'est alors orienté vers l'histoire sociale.

3.2. Un point de vue doublement situé

Comme femme ayant émigré d'Espagne enfant dans les années soixante et immigré en France, nous nous retrouvions en position de participation à l'objet de notre propre recherche. Cette position nous est rapidement apparue comme une donnée de notre travail : n'ayant participé ni à la décision, ni à la réalisation du projet, elle constituait un élément de connaissance interne, mais pas un obstacle ; en effet, c'est bien à partir de la réalité de la migration que nous nous sommes constituée, avec une certaine conscience du pire (les séparations), mais aussi avec celle des bénéfices d'une intégration réussie : l'amélioration de la situation économique de la famille, les acquis culturels liés à une éducation dans système éducatif français, l'accès aux études supérieures, etc.[70]

La question du genre se posait également d'emblée pour notre travail, à travers notre expérience, mais : le fait d'être une femme orientait-il notre recherche et si oui, comment l'influençait-il ? Force est de constater que plusieurs circonstances nous ont amenée à nous interroger sur les conditions de la migration des femmes galiciennes, davantage que sur celles des hommes, femmes de condition très modeste et dans le contexte de la dictature franquiste. Mais des hommes avaient aussi émigré. Dans le village d'origine de Julia, tout le monde parlait de l'émigration des hommes, et bien moins des conditions propres aux femmes.

---

[68] Citée par Marie Buscatto dans un cours sur la sociologie du genre. Lori Saint-Martin est une auteure et traductrice québécoise féministe qui a notamment participé à l'ouvrage *Mines de rien: chroniques insolentes*, avec Isabelle Boisclair, Lucie Joubert, Remue-ménage, Montréal, 2015.
La formule « compter les femmes pour que les femmes comptent » est un slogan devenu la devise d'un Collectif pour l'égalité des femmes entrepreneures. Disponible sur : https://www.wearesista.com/accueil, consulté le 2 sept. 2020.

[69] Antonio Machado, "Proverbios y Cantares", XXIX, in *Campos de Castilla* 1907-1917, Cátedra, Madrid, 2013, 298 p.

[70] Nous avons analysé et illustré les conséquences de la migration sur la famille dans un article récent : E. Rubio-Milet, 2020, *op. cit.*

La notion de genre, nous la comprenons pour l'histoire de cette émigration comme celle du rapport entre les sexes et nous nous demandons quels étaient les déterminants pour chacun des sexes et dans leur relation. Les motivations pour émigrer (ou pour rester) des Galiciens et des Galiciennes obéissaient-elles à des conditions ou à des positions différentes ? Les déterminants de l'émigration nous apparaissaient comme très différents et liés au statut de chacun dans la famille, le village, la société : nous savions que les filles avaient quitté la maison familiale, que certaines s'étaient mariées au pays et avaient émigré en couple et que d'autres étaient parties seules ; nous savions que celles qui étaient restées avaient aussi quitté la maison familiale pour intégrer la famille, la « *casa* », d'un homme du pays ; le sort des femmes apparaissait donc comme lié à celui des hommes : elles devaient se marier ou émigrer, parce qu'elles étaient des femmes et qu'elles ne pouvaient hériter. Dans la famille qui nous a servi de modèle paradigmatique, toutes ont émigré. Pour les hommes, les cadets étaient également soumis à cette contrainte : soit ils achetaient une nouvelle parcelle et fondaient une nouvelle famille, soit ils émigraient. Dans l'histoire des migrations, l'histoire des Galiciens (*o emigrante*) faisait écran, sauf lorsqu'elles émigraient en couple ; l'histoire des migrations retient celle des hommes, les migrantes n'y apparaissent que très tardivement.

La Galice nous imposait son histoire migratoire comme une histoire des hommes, faite par des hommes. Et pourtant les témoignages étaient obstinés : des femmes émigrées seules, parfois en couple, et la plupart du temps à leur initiative nous faisaient le récit de leur émigration. Nous prenions « le parti des femmes », parce que cela s'imposait à nous, depuis le modèle initial de l'émigrante galicienne, Julia, dont certains commentateurs de son parcours disent qu'elle était « une femme d'avant-garde », jusqu'aux autres entretiens que nous avons réalisés ou que nous avons sélectionnés dans un fonds d'archives orales à Saint-Jacques de Compostelle.

En posant la question à travers le prisme du genre dans les migrations de Galiciennes en Catalogne, nous nous inscrivions dans une voie préconisée par Danièle Bussy-Genevois en 1995[71]. Pour leur part, Natacha Lillo et Philippe Rygiel affirmaient en 2002 :

> L'historiographie de langue française prenait peu en compte tant les femmes migrantes que les dimensions genrées du phénomène migratoire –les pertinentes analyses de Nancy Green[72], les travaux pionniers de Janine Ponty[73] faisant exceptions–. La prise en compte des femmes et du genre par les historiens des migrations nous apparaissait pourtant […] non seulement possible et pertinente, mais aussi nécessaire. L'expérience immigrée, dans ses différents moments, est en effet structurée par le genre en ce qu'elle ne prend pas les mêmes formes pour les hommes et pour les femmes. De même, images et représentations des populations en migration sont genrées, tant parce que le regard porté sur les migrants distingue entre eux en fonction du genre que parce que migrants et migrantes ne proposent pas les mêmes récits, ou ne portent pas la même mémoire de l'expérience migratoire.
> La distinction est aussi opératoire dans la sphère juridique et politique. Tant les dispositifs législatifs que les textes réglementaires ou les pratiques administratives opèrent des distinctions

[71] « L'émigration est une des questions vitales que l'histoire des femme espagnoles doit se poser […] », Danièle Bussy Genevois, « Femmes En Mouvement : remarques sur les Espagnoles dans l'émigration économique », *Exils et Migrations Ibériques Au XXe Siècle*, 1995, 117–26, p. 124. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/emixx_1245-2300_1995_num_2_2_975, consulté le 10 avril 2021.
[72] N. Green, 2002, *op.cit.*
[73] J. Ponty, *Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres,* Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.

> entre migrants et migrantes, dont le statut et les possibilités d'action, en ce que les États les définissent, diffèrent. Les formes de l'engagement et la participation active dans la société civile des migrants aussi se déclinent selon le genre. A l'inverse, la migration, en transformant l'environnement des rapports de genre, en donnant l'occasion également à la société où s'insèrent les migrants de percevoir des rapports de genre comme pure contingence, tend à la fois à dévoiler les implicites qui fondent ceux-ci et à être un puissant facteur de leur transformation[74].

En d'autres termes, le parti pris des femmes émigrantes, comme participation à l'écriture de leur histoire, en termes genrés c'est-à-dire de rapports entre les sexes, apparaissait comme une nécessité puisque la migration se déroule de manière différente, que leurs représentations sont différentes, du point de vue individuel comme de celui des sociétés tant celle qu'elles quittent que celle dans laquelle elles s'insèrent. La recherche sur les migrations avait été massivement menée par des hommes, y compris pour contribuer au projet de récupération de la place des femmes dans cette histoire. N. Lillo et P. Rygiel mettent en évidence ces différences à tous les niveaux, y compris sur les plans juridique et politique. Pour l'Espagne devenue franquiste, la dimension genrée du pouvoir, masculin et masculiniste avant que le terme n'existe, est une évidence. Enfin la dimension de la transformation des sociétés et des rapports entre les sexes du fait même de la migration était à considérer.

L'historienne Amparo Moreno Sardà que nous rencontrons en janvier 2000[75] évoque un « ordre androcentrique du pouvoir » et un « archétype masculin de l'histoire ». Elle dénonce le sexisme notamment dans l'histoire de l'Espagne où les femmes n'ont eu d'accès généralisé aux domaines de l'écrit que depuis cinquante ans, dit-elle, soit depuis le début du XXe siècle. Les femmes dans l'université prennent conscience que l'histoire qu'elles enseignent est une répétition de celle que leurs maitres leur ont enseignée. De cette situation surgit un malaise chez les femmes intellectuelles, la première à l'énoncer clairement étant Martha I. Moia dans un ouvrage intitulé *El no de las niñas, feminario antropológico*, qu'elle considérait comme son « rite de passage » car elle y célébrait sa « transition de licenciée asexuée à femme anthropologue » :

> Una licenciada asexuada s una mujer que ha terminado la primera parte de sus estudios universitarios en cualquiera universidad del mundo. Son cuatro o cinco años arduos durante los cuales depone, con mayor o menor resistencia, todos sus intereses y se dedica aprender los conocimientos patriarcales. Las mujeres aparecen poco en los textos y en el cuerpo de profesores. Ha dejado de ser mujer, pero tampoco es un hombre; de ahí el adjetivo de "asexuada" […] Mujer antropóloga es aquella que, desde su condición de mujer y en cualquier ámbito, decide adoptar las técnicas antropológicas como instrumento intelectual. La tarea no es así de simple, ya que no se trata de incorporar los conceptos de la antropología patriarcal, sino de aplicarles el *Método Ginecocéntrico*[76].

Ainsi les femmes espagnoles ayant pu accéder aux postes universitaires dans l'Espagne postfranquiste font l'expérience dans les années 1980 de ce malaise dans l'enseignement, accusant un retard de vingt ans dans la réflexion féministe par rapport aux États-Unis, à

---

[74] Natacha Lillo et Philippe Rygiel, *Rapports sociaux de sexe et immigration: mondes atlantiques XIXe - XXe siècles*, Sciences humaines et sociales Histoire, Publibook, Paris, 2006, p. 9-10. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01289130, consulté le 11 mai 2021.

[75] Colloque « Sociabilités féminines, sociabilités féministes en Espagne (XIXe- XXe S.) », janvier 2000

[76] Martha I. Moia, , *El no de las niñas: feminario antropológico*, Barcelona, laSal, 1981, 245 p., cité par Amparo Moreno, *El arquetipo viril protagonista de la historia: ejercicios de lectura no androcéntrica*, Cuadernos inacabados, n° 6, 2ª. Ed., Barcelone, Lasal, Edicions de les Dones, 1987, prologue de María Carmen García-Nieto, p. 21.

l'Angleterre ou à la France. Cependant, constater le sexisme de l'histoire ne permet pas de rendre compte de la « réalité sociale » ni des formes de sa connaissance[77] ; elle propose le concept d' « androcentrisme » :

> [el androcentrismo] hace referencia a la adopción de un punto de vista central, que se afirma hegemónicamente relegando a las márgenes de lo no-significativo o insignificante, de lo negado, cuanto se considera im-pertinente para valorar como superior la perspectiva obtenida.

En d'autres termes, elle montre comment est née à partir de l'anthropologie une forme d'inquiétude intellectuelle et philosophique, qui questionne le savoir humain : « *¿En qué medida es sexista, o androcéntrica, esta forma de conocimiento de la realidad, hoy hegemónica* ? ». Cette inquiétude ayant surgi dans la perception d'un contraste entre la considération traditionnelle d' « in-signifiance » de la réalité spécifique des femmes et la conscience aiguë qu'un tel présupposé est faux :

> Si es evidente que toda sociedad humana esta constituida por mujeres y hombres de distintas condiciones; si es, al menos, discutible que la aportación de las mujeres a la vida social humana sea inferior a la de los hombres, o, lo que es lo mismo, si no parece claro que la aportación de los hombres tenga que considerarse superior, entonces debemos preguntarnos por qué en el discursos lógico-científico, con mayor claridad en le discurso de las ciencias humanas, la realidad y la aportación de las mujeres a la vida social humana aparece marginada, negativizada, silenciada: menospreciada[78].

Pour elle, la plupart des intellectuels espagnols l'ignorent « consciemment ou inconsciemment », d'autres, attentifs aux publications scientifiques produites dans d'autres pays, rejettent la question avec dogmatisme « la science serait au-dessus des sexes », abandonnant ce champ aux femmes que, seules il peut intéresser, ils continuent à professer la validité de la science comme si de rien n'était. D'autres enfin, prennent la question en considération, l'intègrent à leur réflexion, qui le concept de « sexisme » qui celui d' « androcentrisme ». Mais ces termes ne se valent pas et Amparo Moreno les reprend avec une définition précise élaborée par Victoria Sau :

> Sexismo. — Conjunto de todos y cada uno de los métodos empleados en el seno del patriarcado para poder mantener en situación de inferioridad, subordinación y explotación al sexo dominado: el femenino. El sexismo abarca todos los ámbitos de la vida y las relaciones humanas, de modo que es imposible hacer una relación exhaustiva sino ni tan siquiera aproximada de sus formas de expresión y puntos de incidencia […][79].

Des exemples sont rapportés montrant le manque de conscience des femmes mêmes (relations entre sexisme et racisme, domaines de la biologie, de la psychanalyse, division sociale du travail, rôle de l'éducation, du langage et de la santé mentale et physique[80]). Tandis que l'androcentrisme est défini comme suit :

> Androcentrismo. — El hombre como medida de todas las cosas. Enfoque de un estudio, análisis o investigación desde la perspectiva masculina únicamente, y utilización posterior de los resultados como válidos para la generalidad de los individuos, hombres y mujeres. Este enfoque unilateral se

[77] Amparo Moreno, *El arquetipo viril… Op. cit.* p. 6.
[78] A. Moreno, *Ibid.,* p. 22.
[79] Victoria Sau, *Diccionario ideológico feminista*, Totum revolutum, n° 18, 2. ed., Barcelona, Icaria, 1990, p. 257-259. Disponible sur : https://www.academia.edu/31564630/Victoria_Sau_Diccionario_Ideologico_Feminista_I, consulté le 17 avril 2021.
[80] A. Moreno, *Op. cit.* p. 23.

> ha llevado a cabo sistemáticamente por los científicos, lo cual ha deformado ramas de la ciencia tan importantes como la Historia, Etnología, Antropología, Medicina, Psicología y otras. El enfoque androcéntrico, distorsionador de la realidad, ha sido denunciado por muchas de las propias mujeres científicas[81].

Amparo Moreno est également l'une d'elles et conclut, pour comprendre l'histoire des femmes et pouvoir en rendre compte autrement que depuis la tradition historique menée par des hommes, que « le sexisme ferait référence à la pratique de la vie sociale » tandis que « l'androcentrisme » ferait référence « aux élaborations théoriques sur le fonctionnement de la société ».

La position hégémonique de l'homme dans l'histoire amène à se demander légitimement ce qui « s'est […] passé avec les femmes ? ». Selon l'auteure, en Espagne, l'évolution de la condition des femmes s'est faite « malgré le franquisme » ; elle soutient que « bien des choses ont échappé au franquisme obsédé de contrôle et incapable de contrôler », en particulier ce qui concernait les femmes et qui était délégué à la Section féminine de la Phalange. En particulier elle souligne comment dans les années 1950 des changements se sont imposés, venus de l'ouverture venue des États-Unis (Plan Marshall finalement octroyé en 1959) : le star système, le développement de la musique, de la radio, du cinéma, etc., la mobilité devient plus importante dans la société espagnole, notamment entre les campagnes et les villes ; elle montre comment les imaginaires se développent à partir des moyens de communication modernes ; elle souligne par ailleurs l'importance qu'a eue « la socialisation dans le domaine domestique » ou l'alphabétisation. L'espace public se transformait et le franquisme résistait mal à ces transformations ; il commençait à y avoir de la place pour la construction d'identités féminines, voire féministes.

Les réflexions de l'historienne furent éclairantes pour l'orientation de notre travail dans la mesure où pour la première fois nous entendions une interprétation nouvelle sur la manière dont le franquisme avait été, en permanence, contraint de resituer le pouvoir du politique. En particulier elle soulignait l'importance de l'émancipation des femmes dans la société espagnole, du secteur du service domestique, des « bonnes ». Dans les pas de Mary Nash qui considère comme un véritable mythe la disparition des femmes dans l'historiographie[82] : "Hay mucha investigación. El problema es cómo se transmite al público". Le sujet de l'emploi domestique nous était familier et constituait l'un axes de notre propos : la manière dont les femmes qui n'apparaissent pas dans les livres d'histoire, qui sont sans représentation

---

[81] Victoria Sau, *Op. cit.* p. 45-47. L'auteure du dictionnaire cite à l'appui de cette définition de l'androcentrisme dans les sciences, de nombreuses femmes qui y ont apporté cette autre vision : Karen Horney — fondatrice de la psychologie féministe et de l'École néo-freudienne de psychanalyse — et sa critique de l'androcentrisme de Freud, l'historienne des femmes Anna Davin, « Women and History », *History Workshop Journal,* 1978, ou Nancy O'Sullivan, *Las mujeres de los conquistadores*, 1956 ; elle évoque les débats de l'anthropologie (M. Mauss en 1968 dans *Les fonctions sociales du sacré,* déclare que les hommes n'ont fait que la sociologie des hommes et non des femmes), ou encore Virginia Woolf dénonçant ce que Amparo Moreno nommera « el orden androcéntrico del discurso » (Virginia Woolf, *A Room of One's Own,* 1929]. Les références sont données dans la bibliographie.

[82] Mary Nash, «Desde la invisibilidad a la presencia de la mujer en la historia, Corrientes historiográficas y marcos conceptuales de la nueva historia de la mujer», *Nuevas perspectivas sobre la mujer: Actas de las primeras jornadas de investigación interdisciplinaria*, Universidad Autónoma de Madrid, Vol. 1, p. 18-37, Madrid, 1982.

politique, celles qui font partie des « gens de peu », et surtout, dans cette catégorie des oubliés de l'Histoire, comment les « bonnes » en s'émancipant étaient le signe de la mobilité dans la société espagnole et comment elles allaient contribuer, par le fait de leur mobilité même et de leur statut, à la transformation de la société.

Notre point de vue doublement situé explicité, il restait la question du champ dans lequel nous inscrivions notre recherche.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 2

Définir et construire l'objet : les champs possibles

Comme hispaniste à la formation généraliste se spécialisant en histoire de l'Espagne contemporaine, nous avons eu besoin d'explorer plusieurs disciplines ; nous avons emprunté des méthodes et élaboré notre chemin de recherche en le parcourant, recherchant la bonne distance épistémologique avec le pôle magnétique de la migration familiale, nous avons construit notre objet en allant de la sociologie pour le travail de terrain à l'histoire sociale.

Le phénomène migratoire que nous observions nous apparaissait comme un parcours individuel, puis, comme un flux de si faible intensité qu'il semblait n'apparaître dans aucun ouvrage : une migration intérieure entre la Galice et la Catalogne, dans une Espagne se relevant de la guerre, où s'entreprenait une reconstruction dans le renoncement forcé aux espérances qu'avait suscitées la victoire de la République et le Front populaire depuis 1931. Nous devions envisager la question par ses composantes : les gens[83] et leur histoire, le territoire, le contexte politique.

1. Les témoignages, les histoires de vies, entre sociologie et histoire sociale

Les témoignages que nous avons pu recueillir sont peu nombreux : de très vieilles dames nées à la fin des années vingt composent un petit échantillon qui a servi de point de départ à notre travail. A ce premier échantillon nous avons ajouté des entretiens sélectionnés dans le fonds d'archives orales, HISTORGA[84] constitué au sein du département d'Histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle dans le cadre de recherches sur la mémoire de la guerre civile en Galice en Galice.

L'analyse des témoignages récoltés et étayés par des comparaisons reprises dans la littérature scientifique, fait l'objet de notre première partie : des femmes quittent la Galice en 1940, au lendemain de la guerre « civile », en partance pour des territoires et des horizons dont nous montrerons comment ils étaient déjà porteurs d'avenir dans leurs représentations. L'analyse des récits de vie de femmes qui sont devenues des ouvrières dans l'industrie textile montrera que ces représentations ont trouvé leur réalisation dans la société catalane, tandis que la terre natale de Galice n'offrait de débouchés qu'à certaines, dans le seul périmètre du mariage avec un « héritier », tandis que la majorité des femmes tout comme les cadets des garçons partaient

[83] Le terme « gens » est utilisé ici pour les individus en tant qu'ils appartiennent à des peuples, à la souche, familiale par exemple, à un genre, etc.
[84] HISTORGA, voir *supra.*

faire leur vie ailleurs : autres villages, autres régions, autre pays. Ces observations, nous les avons faites depuis notre terrain, mais nous remontions par la mémoire des femmes qui nous racontaient les conditions de leur migration, vers un passé classé dans l'histoire contemporaine, mais passé. Nous transcrivions et nous comprenions mieux l'histoire de femmes du peuple galicien afin de mieux (nous) l'expliquer.

1.1. Avec la sociologie

Le point de vue sociologique nous plaçait dans une logique de construction de notre « objet scientifique » qui devait constituer la base de notre travail. Mais que pouvions « construire » et à partir de quels matériaux ?

> Construire l'objet est une expression qui est devenue si courante en sociologie que chacun est souvent amené à l'employer sans même en saisir clairement le sens[85].

Pour nous, comme le préconisait Jean-Claude Kaufmann, il était intéressant d'interroger cette « expression fétiche » d'une discipline dont nous nous apprêtions à adopter des éléments de méthode sans pouvoir prétendre en maitriser totalement les enjeux. L'origine de l'expression « entretiens compréhensifs » est à trouver dans les

> sciences dures et […] la théorie classique de la connaissance : l'objet est ce qui parvient à être séparé de la connaissance commune et de la perception subjective du sujet grâce à des procédure scientifiques d'objectivation[86].

Jean-Claude Kaufmann préconise « une autre façon de produire la théorie[87] » en opérant ce qu'il appelle un « renversement du mode de construction de l'objet », titre qu'il donne à son premier chapitre[88]. A l'encontre de « l'industrialisation de la production de données[89] » au service d'une théorie préalablement organisée pour donner naissance à un modèle qu'il s'agira de vérifier par le terrain, il propose, suivant les méthodes de l'ethnographie, une élaboration de la théorie non plus avant, mais à partir des observations de terrain. Jean-Claude Kaufmann attribue l'aspect figé de la méthode sociologique à ses nécessités historiques de la faire reconnaître en tant que science, et à Durkheim, son fondateur, la nécessité de « mettre fortement en avant cette idée […] de la "chosification" du social »[90].

Depuis, l'obsession de la « rupture épistémologique » et de l'objectivation n'a plus quitté la sociologie, et cela d'autant que la discipline n'arrivait pas à atteindre une objectivation d'une qualité comparable à celle qui est obtenue dans les sciences dures. C'est ainsi que les notions d'objet sociologique et de construction de l'objet sont devenues centrales et d'un usage banalisé. Bourdieu qui fonde la critique du modèle dit « classique », affirme que « les conceptions formalistes et techniques, "plus scientistes que scientifiques", "manquent presque toujours l'essentiel", en se fixant sur les "signes extérieurs de la rigueur" »[91]. La démarche qualitative qui pratique l'entretien compréhensif, « inverse les phases de la construction de

---

[85] J.-C. Kaufmann, *op. cit.,* p. 21.
[86] *Ibid*em.
[87] *Ibid.*, p. 21.
[88] *Ibid.,* p. 13.
[89] *Ibid.,* p. 15.
[90] *Ibidem.*
[91] *Ibid.*, p. 22-23, citant Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Seuil, Paris 1993, p. 903.

l'objet : le terrain n'est plus une instance de vérification d'une problématique préétablie mais le point de départ de cette problématisation »[92]. La « perspective compréhensive » considère par ailleurs que « l'homme ordinaire a beaucoup à nous apprendre, et [que] les techniques formelles à la base du travail de type explicatif ne parviennent à rendre compte que d'une infime part de ce savoir »[93].

A ce stade, il nous semble que nous tenons notre sujet, mais comment le distinguer de notre objet d'étude ? Comment le séparer de la connaissance et de la perception subjective que nous en avons ? Il s'agit bien pour nous d'établir les procédures scientifiques nécessaires à cette séparation, gage encore incertain de son objectivation.

Ajoutant à nos lectures liminaires l'outil que constitue le *Guide de l'enquête de terrain*[94] de Stéphane Beaud, nous continuons à construire notre positionnement au croisement de plusieurs disciplines. De même, les travaux d'Abdelmalek Sayad sur l'immigration ont particulièrement nourri les débuts de notre réflexion : la séparation, le déracinement ou l'arrachement débouchent pour lui sur le concept de « double absence ». Dans l'articulation aux territoires et aux cultures que nous observons, nous serons amenée à confronter cette révélation aux propos des émigrantes interviewées. Enfin un sociologue cubain, Fernando Ortiz, qui publiait en 1940 son ouvrage fondamental sur la société cubaine, nous inspirera une réflexion complémentaire autour de la notion de *transculturation* qu'il invente pour qualifier le phénomène qu'il observe et qu'il montre à l'œuvre dans la société cubaine : l'imprégnation mutuelle entre deux cultures en contact[95] qui lui permet de remettre en question d'autres concepts comme celui, contestable ou à remettre en perspective de relations de domination d'un peuple sur un autre, d'*acculturation*. Dans un article publié en 2020, nous interrogeons la dimension linguistique de la migration et la question de savoir si la migration laisse des traces de *transculturation* dans les langues parlées par les migrants, pour nous le galicien et le catalan[96].

1.2. L'Histoire, quelle histoire ?

Une histoire de rencontres : la micro-histoire

Découvrant les débats de la sociohistoire et nous intéressant aux méthodes et travaux de la micro-histoire, de l'anthropologie ou de la sociologie historique, toutes disciplines

---

[92] *Ibid.*, p. 22.

[93] *Ibid.*, p. 25.

[94] Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, (Guide, repères), 1997, 288 p.

[95] Fernando Ortiz, *Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar: (advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación),* Biblioteca de historia, filosofía y sociología, Jesús Montero ed., 1940.
Nous avons également travaillé sur l'ouvrage traduit :
Fernando Ortiz, *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre: leurs contrastes agraires, économiques, historiques et sociaux, leur ethnographie et leur transculturation*, Montréal (Québec), 2011, présentation disponible sur : http://international.scholarvox.com/book/88806237, consulté le 19 nov. 2020.

[96] Emma Rubio-Milet, « À la recherche des traces du galicien dans le catalan: Exilés politiques ou émigrés économiques, les migrants comme "lieu du contact" des langues », *L'Âge d'or*, nº 12, 2020. Disponible sur : http://journals.openedition.org/agedor/4767, consulté le 16 sept. 2021.

scientifiques qui peuvent nous aider à comprendre ce que nous définirons comme un microphénomène, nous avons entrepris ce travail, en non spécialiste, à la recherche d'une réalité ténue, d'un temps oublié et d'une population invisible dans les manuels d'histoire, et fort peu documentés.

Enfin, nous nous sommes interrogée sur une approche *prosopographique* de notre corpus, inspirée par l'histoire des familles et par l'ouvrage de Stéphane Beaud qui venait de paraître[97]. En effet, par nature notre sujet ne nous permet pas de prétendre au grand nombre du point de vue des témoignages puisque les femmes interrogées sont déjà très âgées lorsque nous commençons notre travail et disparaissent progressivement ou leur état de santé ne permet plus d'évoquer un passé qui tend à s'effacer de leur mémoire. L'exploitation de leurs parcours de vie à la manière des socio-historiens nous est apparue comme un outil possible pour exploiter et interpréter scientifiquement les témoignages recueillis.

Écrire *l'histoire des femmes*[98] ?

Notre titre, *Galiciennes en Catalogne*, fait écho au titre de l'ouvrage de Laura Oso Casas, *Españolas en París*[99] ; il énonce la problématique de notre thèse, depuis notre point de vue situé, l'histoire des femmes galiciennes dans l'histoire des migrations espagnoles.

Au cours de notre formation doctorale[100] nous avons pu découvrir et explorer l'histoire des femmes et du genre sous les angles de la sociologie, de l'anthropologie ou de l'histoire ; la « question du genre » a ainsi représenté un tournant dans notre chemin de recherche. L'histoire des mouvements migratoires peut s'étudier au prisme du genre, et les femmes apparaissent alors comme des actrices déterminantes dans les migrations et des vectrices de l'histoire des sociétés. En effet, l'invisibilité des femmes dans la migration n'était-elle pas à l'image de leur invisibilité dans les sociétés dont elles étaient issues puis de celles dont elles adoptaient les déterminants sociaux pour y trouver une place, sur le marché du travail comme dans leur vie familiale et sociale ?

Les migrations étant devenues une question centrale pour toutes les sociétés modernes, l'étude des migrations tend à rendre les femmes plus visibles dans la migration, notamment dans l'infériorisation et la victimisation. Un grand nombre d'études historiques concernant la période qui nous intéresse, le franquisme, font émerger des figures de femmes combattantes dans la guerre[101], dans la résistance[102] contre le franquisme ou dans l'exil[103], ou d'émigrantes

---

[97] Stéphane Beaud, *La France des Belhoumi, Portraits de famille (1977-2017)*, Collection L'envers Des Faits, La Découverte, Paris, 2018, 352 p.

[98] En référence à l'ouvrage de Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Éditions, 1998, 228 p.

[99] L. Oso Casas, 2004, *op. cit.*

[100] Certificat d'Études sur le genre obtenu à l'Université Paris I Panthéon Sorbonne en 2015-2016.

[101] Isabelle Lacroix, « Les Femmes Dans La Lutte Armée Au Pays Basque: Représentations, Division Sexuelle Du Travail et Logique d'accès à La Violence Politique », in *Champ Pénal*, Vol. VIII, 2010, accessible sur : https://doi.org/10.4000/champpenal.8076, consulté le 10 avril 2021.

[102] Odette Martinez Maler, Ismaël Cobo et Laëtitia Puertas, « L'île de Chelo », (documentaire), 2008. Notice complète : Disponible sur : https://lelag.fr/site/wp-content/uploads/2012/12/IleDeChelo.pdf, consulté le 10 avril 2021.

ayant contribué au développement économique des sociétés d'accueil auxquelles elles ont apporté leur force de travail : elles vont constituer des contingents d'ouvrières dans l'industrie textile ou de domestiques dans les villes[104] ; ces études dont les auteurs sont souvent des autrices, viennent bousculer la représentation des femmes, notamment dans l'Espagne franquiste qui pourtant a cherché rétablir les femmes dans une condition ultra-conservatrice qu'elles avaient eue par le passé mais que la République et les nouveaux idéaux sociaux et politiques étaient venus bousculer (droit de vote, loi de divorce, avortement, etc.). Dans la migration, les femmes agissent aussi bien souvent, sans le savoir, des « vecteurs culturels », — ou vectrices — non seulement par des savoirs et des compétences apportées ou acquises et utiles au développement des sociétés industrielles pas, peu ou mal valorisées socialement jusqu'à une époque récente, mais aussi par leur vitalité et leur gestion, bien souvent, des ressources nouvellement mises à leur disposition dans le salariat.

Galiciennes, Galiciens : la question du genre est-elle pertinente ?

En adoptant d'emblée la perspective d'analyse en termes de genre[105] à partir de la réflexion sur la place des femmes dans ce mouvement migratoire spécifique et plus généralement dans les mouvements inter-régionaux dans l'Espagne franquiste, leurs causes, leurs modalités, à partir des expériences singulières, mais aussi de la place des femmes dans chacune des sociétés observées, à partir aussi de la place qu'elles ont prise dans l'historiographie des migrations espagnoles, nous nous sommes fixé l'objectif de rendre — parfois de donner — une certaine visibilité à des parcours vitaux ordinaires qui, dans leur faible signifiance numérique, n'en ont pas moins participé à la construction de l'Espagne moderne par l'apport tangible de leur force de travail à la Catalogne industrielle qui n'aurait pu trouver d'expression comparable en termes de réussite sociale dans leur région d'origine, la Galice, entre 1940 et 1960. Nous montrerons comment ce flux migratoire d'après-guerre a aussi bénéficié en retour à la Galice et plus largement, à l'Espagne.

Une *Histoire des Espagnoles*[106] ?

Pour inscrire le monde dans lequel se mouvaient ces femmes dans le temps long et la perspective diachronique chère à Émile Temime[107], nous devions nous situer dans l'histoire de l'Espagne. Et pour qui étudie l'Espagne contemporaine, la guerre civile — ou guerre d'Espagne tant sa dimension internationale donne à penser — est la matrice du temps présent, à cause de sa violence, des enjeux et des passions politiques dont elle a été le siège et le motif,

---

[103] Danièle Bussy Genevois, « Les femmes espagnoles et l'exil », *Exils et Migrations Ibériques Au XXe Siècle*, n° 1-1992, p. 77–85. Disponible sur :https://www.persee.fr/doc/emixx_1245-2300_1992_num_1_1_962, consulté le 10 avril 2021.

[104] Danièle Bussy Genevois, « Femmes En Mouvement : Remarques sur les Espagnoles dans l'émigration économique », *Exils et Migrations Ibériques Au XXe Siècle*, n° 2-1995, 117–126, p. 124. Disponible sur :https://www.persee.fr/doc/-emixx_1245-2300_1995_num_2_2_975, consulté le 10 avril 2021.

[105] Nancy Green, voir l'enregistrement transcrit sur *Immigrées, immigrés…* site de l'UniverCité.

[106] Bartolomé Bennassar, *L'histoire des Espagnols*, Robert-Laffont, coll. Bouquins, 1992, 1996 pages.

[107] Émile Temime, « Bilan et lacunes des recherches récentes sur l'histoire espagnole du XXe siècle en France et en Espagne », in Stéphane Courtois (dir.), *Matériaux Pour l'histoire de Notre Temps*, n°3-4, L'Espagne, 1900-1985, p. 11-15. Disponible sur :https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_1985_num_3_1_403904, consulté le 12 mai 2021.

mondialement, mais aussi parce que la période de l'après-guerre, « *la posguerra* », a marqué la vie de tous Espagnols, de toutes les Espagnoles, la figure de l'historien Bartolomé Bennassar, spécialiste de l'Espagne contemporaine, est incontournable. Pour nous une raison supplémentaire puisque nous l'avions côtoyé dans notre adolescence toulousaine et, sans le savoir, nous il nous avait insufflé la passion historique de l'Espagne et des Espagnols. Nous avons longtemps nourri l'espoir de pouvoir lui présenter notre travail ; sa disparition nous prive de sa validation symbolique. Que notre travail sur l'« histoire des Galiciennes » puisse faire écho à l'*Histoire des Espagnols* qui a accompagné ce travail, tandis qu'une « Histoire des Espagnoles » reste à réaliser.

Dans l'histoire des migrations espagnoles

Et leurs migrations font partie de l'Histoire des Espagnols. Prenant à témoin une minuscule partie de l'histoire de femmes espagnoles, nous nous demandions dans quelle mesure les conditions de l'émigration de ces femmes participaient de leurs conditions de vie et des privations induites par la guerre et l'après-guerre, la nouvelle configuration de l'espace politique avec la prise du pouvoir par Franco, un dictateur ultraconservateur qui coupait court aux avancées sociales mises en route par la République qui avait porté les droits des Espagnoles au premier rang des Européennes. Ce contexte historique de la migration était déterminant même si nous partions de l'histoire individuelle.

Par ailleurs, dans la vaste littérature scientifique disponible depuis les années 1990 sur les migrations espagnoles, nous repérions trois types d'études spécialisées : celles qui concernaient les migrations du XIXe siècle : elles restent en dehors de notre champ de recherche mais en constituent la perspective diachronique. Leur influence profonde sur les sociétés impliquées et sur l'imaginaire des individus était une réalité palpable dans les témoignages recueillis. Le deuxième type concernait l'exil, cette forme exacerbée de l'émigration à caractère politique ; consécutif à la guerre « civile », à la persécution et la répression des républicains vaincus par le régime de Franco en avril 1939. La fermeture des frontières par la France, interdira de fait et par la loi toute possibilité d'émigration vers l'étranger. C'est la borne initiale de notre travail. Enfin, le troisième type d'études concerne la grande vague des migrations dites « économiques » dans les années soixante, comme conséquence du Plan de stabilisation de 1959 et suite à la réouverture des frontières, qui marque le tournant de l'ouverture au libéralisme que prendra le régime dans sa dernière période. C'est en 1964 que le régime célébre les « vingt-cinq ans de paix », mais Julia, l'émigrante galicienne, a quitté la Catalogne pour la France. Les années 1960 et l'émigration économique massive qui reprend essentiellement vers les pays européens après l'ouverture de la frontière avec la France constituent la borne temporelle finale de notre étude.

Notre étude correspondait donc au cycle politique de la période de fermeture et à l'interdiction de déplacement qu'impose le régime. La réalité d'Espagnols « ordinaires » dans leurs « vies ordinaires » dans un temps de dépression, de répression et de silence[108], où la vie

[108] Pere Formiguera, Carlos Cánovas (photographe), *Le Temps du silence : la photographie espagnole des années 50 et 60 : [exposition] 1992 : Centre d'Art Santa Mònica, Barcelone* et *Palais de Tokyo, Paris*, Centre d'art Santa Mònica (Barcelone), Musée d'art et d'essai (Paris), 1992, 255 p.

sociale et culturelle se résumait à la propagande politique et économique destinée à asseoir un pouvoir politique. C'est dans ce contexte, dont elles ignoraient les enjeux nationaux la plupart du temps, que la première des émigrantes de Fruxil que nous avons interrogée a émigré, parcourant la géographie espagnole d'Ouest en Est, de Galice en Catalogne.

« L'histoire oui, mais l'histoire sociale ! »[109]

Notre posture épistémologique initiale, nous a de manière contingente située du point de vue de la sociologie dont nous avons utilisé des méthodes. Attachée à la perspective diachronique, souhaitant privilégier le regard historique et tenant à contribuer à l'histoire des femmes dans les migrations galiciennes, plus précisément, des « femmes de peu », nous nous tournions résolument vers l'Histoire sociale. Ces deux disciplines proches utilisent des sources orales ; actant rapidement le petit nombre des témoignages dont nous disposerions, la micro-histoire sociale nous est apparue pouvoir rendre compte d'un phénomène social à historiciser, limité dans l'espace et dans le temps.

Ce faisant, choisissant la micro-histoire des migrations galiciennes dans les années 1940-1960 qui résistait à se laisser observer du fait de la rareté de la documentation, nous nous exposions au manque de bibliographie disponible. En choisissant d'étudier l'histoire des femmes dans les migrations intérieures, nous aurions à combler non plus la rareté mais une probable absence de sources. Nous allions fabriquer les nôtres et avancer à partir d'un matériau pour l'histoire orale, pour comprendre et montrer comment le genre dans la migration, mais aussi la classe sociale, déterminent les conditions et le déroulement de la migration, sa réussite ou son échec. Observer la mobilité au niveau de l'individu, le passage d'un statut à un autre sur un territoire supposé unifié, entre deux régions historiques au sein d'une même « communauté nationale », dans le contexte politique du franquisme devait nous permettre de révéler et de comprendre quelque chose de la vie de ces femmes, migrantes de manière contingence.

Bruno Tur l'a montré pour les Valenciennes en France dans les années soixante[110], l'émigration a constitué pour la plupart de ces femmes une possibilité d'émancipation, même si quelquefois ce fut au prix de sacrifices et de souffrances[111]. Nous montrerons comment les femmes ont été des actrices et des « vectrices » de la modernisation de l'Espagne qui, de franquiste et fermée, deviendrait un pays ouvert et moderne dans la dernière phase d'un régime qui ne survivrait pas à son initiateur.

L'histoire des migrations galiciennes, stéréotype ou réalité ?

Les Galiciens sont un peuple migrant. C'est un fait assumé de longue date et qui conforme une bonne part de l'histoire de la région, voire qui forge l' « identité » galicienne. Ce « fait

[109] Cette exclamation, à l'heure de nos interrogations initiales, est celle de notre amie, anthropologue et angliciste Catherine Berger.

[110] Bruno Tur, 2014, *op. cit.*

[111] Bruno Tur montre comment les femmes qui reviennent au village avec des tenues modernes par exemple, choquent leur entourage espagnol mais comment leurs nouvelles façons de s'habiller et de se comporter conduisent à l'évolution des mœurs dans leur village. Le même phénomène se produit à plus grande échelle dans l'Espagne franquiste, ce qui montre que la société espagnole dans son entier était entrainée à entrer dans la modernité malgré la dictature et avec l'ouverture qui ne pouvait se limiter à celle des marchés, et combien les jeunes, mais aussi les moins jeunes pouvaient aspirer au changement.

migratoire » avéré n'a cependant eu ni les mêmes modalités ni les mêmes caractéristiques au long du temps. A l'origine du phénomène il y a, non pas les « *telúricas vocacións viaxeiras* »[112] des Galiciens, d'irrépressibles aspirations au voyage, mais bien des causes plus prosaïques liées aux nécessités économiques liées aux situations politiques de chaque période, dont la compréhension sera, pour le franquisme, l'objet de ce travail.

De l' « exode rural » à l' « industrialisation » de la migration

Dans la période dont nous avons défini les bornes temporelles, le franquisme entre 1940 et 1960, ces témoignages concordants d'une émigration dite « économique », d'une sorte d'exode rural, nous permettront-ils de confirmer le caractère massif des migrations intérieures en Espagne ? Certains auteurs parlent d'une « industrialisation » de la migration, dans la mesure où ces migrantes galiciennes – comme aussi les migrants, galiciens et autres – sont passées quasiment du jour au lendemain d'un statut et d'un certain nombre de savoir-faire très experts dans une société rurale traditionnelle, à des modes de vie « modernes » et à des savoir-faire ouvriers qu'elles acquièrent dans un monde industriel structuré, exigeant d'elles une adaptation rapide aux techniques les plus modernes. Les jeunes paysannes deviennent des ouvrières et nous verrons comment cette « mue » s'est réalisée pour celles de notre échantillon.

Une « diaspora » galicienne ?

En dehors de l'aspect numérique apparaissant comme peu signifiant pour la période choisie, une « identité migrante » est communément attachée au peuple galicien, dans les représentations littéraires ou populaires ; du stéréotype à la réalité ancrée dans son histoire et celle du pays, la diaspora galicienne est quelquefois considérée comme « la plus importante en temps de paix »[113]. La dimension mythique de la migration galicienne à travers la figure de l'émigrant, *o emigrante*, — qui s'avère être statistiquement toujours « *un homme en âge de travailler* » — tient une place centrale dans l'imaginaire et dans la réalité des familles qui semble paradoxalement exclure les femmes, dans les représentations du moins. Les femmes du peuple apparaissent généralement peu dans les livres d'histoire, nous l'avons vu, et à côté des figures littéraires emblématiques telles que Rosalía de Castro ou Emilia Pardo Bazán dont les œuvres ne manquent pas de représenter voire de célébrer la figure de « l'émigrant », de chanter le phénomène pour mieux chanter l'origine, on connaît peu l'histoire des femmes de Galice. Ainsi, la dimension migrante intègre l'identité mythique du peuple galicien. Cette

---

[112] Carlos Sixirei Paredes, Xosé Ramón Campos Álvarez, Enrique Fernández Martínez, *Asociacionismo galego*, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia, 2001, (757 p.), p. 33. Disponible sur : https://emigracion.xunta.gal/files/ebiblioteca_files/Aso-ciacionismo_Galego_no_exterior_TI.pdf, consulté le 5 sept. 2020.

[113] Dans le blog de divulgation de la culture galicienne *Milésio, (xoan.net),* Xoán M. Paredes, parti faire ses études en Irlande, on peut lire : « *International projection* : "Galizans are everywhere". Thanks to millions of emigrants throughout history, and the outstanding expansion of the Galizan commercial and fishing fleet, the name of Galiza has been spread all over the globe. The significance of the Way of Saint James (pilgrimage route) has also been crucial in the making of Europe. As Goethe put it "Europe was built on the pilgrimages to Compostela". « What and where is Galicia? », (initially written for the Irish Centre for Galician Studies, University College Cork, Ireland, 2007), 2015. Voir en particulier la rubrique « Did you know ». Disponible sur : https://milesio.wordpress.com/2015/10/04/where-and-what-is-galicia-galiza/, consulté le 27 mars 2021.

« identité » sera questionnée à partir de la dimension culturelle et linguistique de la migration, de ce que les migrantes nous disent de la contrainte géographique et de leur migration à travers plusieurs langues. Les migrantes en effet, par le fait de la migration, deviennent polyglottes.

1.3. Géographie, démographie et migrations

Les migrants traversent des territoires

La migration est en effet le phénomène humain observé au long de toute l'histoire humaine ; il implique des territoires, réels autant que métaphoriques : ceux du déplacement entre un lieu géographique et un autre lieu géographique, mais aussi ceux de leurs représentations comme issues du groupe et de son inscription dans le temps, dans une société, des représentations sociales[114]. La dimension géographique de la migration est une évidence que n'épuise pas le territoire, même multiple. Et les territoires ne se laissent guère délimiter par la seule cartographie. La « pensée géographique » vient ajouter la dimension de l'espace à celle du temps de l'histoire pour comprendre et expliquer les circonstances dans lesquelles se déroule le phénomène.

La géographie humaine et sociale, démographie

Souhaitant établir l'importance relative de ce flux migratoire, au regard des autres flux migratoires dont l'Espagne n'a pas été avare au cours de son histoire, nous allions nous tourner vers les nombres et la démographie, grâce à des données chiffrées, en partie élaborées à partir des recensements officiels et de la littérature les commentant. Les difficultés des recensements des années de la guerre, puis la reprise en main par le régime de tous les lieux de la décision y compris universitaires, seront éclairées pour nous par un démographe, Alfonso G. Barbancho, qui a consacré un ouvrage exclusivement aux *migrations intérieures*[115]. Cet ouvrage unique et ses multiples tableaux, sa démarche de rationalisation de données difficiles à obtenir et à traiter, nous permettraient de rechercher dans les migrations régionales, celle qui a concerné les régions historiques de la Galice et la Catalogne durant le franquisme, en nous attachant à y analyser la place que les femmes y tenaient par rapport à celle des hommes dans ce contexte particulier, celui de la guerre et de l'après-guerre, qui ont changé bien des choses dans les rapports sociaux de genre. Interrogeant la place des femmes dans l'émigration galicienne, nous serons amenée à nous interroger sur la singularité de cette émigration, si elle ressemblait aux modalités anciennes, si elle reproduit des schémas existant dans la société galicienne au regard d'autres régions d'Espagne. Nous serons donc amenée à la comparer avec la place qu'elles occuperont ou se feront dans la société catalane. La Catalogne sera étudiée selon sa perspective de « terre d'accueil », où les émigrantes deviendront des immigrées et leurs enfants des Catalans. Les réalités que les immigrés vont trouver dans l'une des grandes régions historiques de l'Espagne sont fondamentalement

[114] Denise Jodelet, *Les représentations sociales*, Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France, Paris, 2003, 424 p.

[115] Alfonso G. Barbancho, *Las migraciones interiores españolas. Estudio cuantitativo desde 1900,* Madrid, Instituto de desarrollo económico, 1967, 128 p.

différentes de celles de la Galice, essentiellement par son activité industrielle qui domine la vie sous tous ses aspects. À travers l'exemple paradigmatique de la ville de Manresa, ville moyenne, industrielle, développée, accueillante aux forces de travail à travers les âges, nous interrogerons la place des femmes dans la société catalane vue au prisme de l'immigration mais aussi en rappelant le contexte de la période, l'importance de la participation des immigrés en général, des femmes en particulier, dans la reprise et la transformation du secteur industriel catalan.

Deux peuples, deux régions historiques, une continuité historique

Notre travail participant de l'histoire sociale et de la micro-histoire, il s'agira encore d'établir le contexte historique, économique, politique et social concernant la Galice et la Catalogne, les deux théâtres de cette migration, à partir de l'exemple d'un minuscule village rural de la première et d'une ville industrielle de la seconde. Cet objectif de contextualisation rapprochée avait pour objectif de mieux comprendre un phénomène migratoire « ténu » mais continu, ce qui viendrait confirmer que ces années noires réputées celles de l'immobilité et du silence, ne constituaient en rien une solution de continuité du phénomène migratoire, mais bien au contraire en montraient la constance ; les flux migratoires observés par les historiens des migrations font de la Galice l'une des premières régions espagnoles traditionnellement pourvoyeuses d'émigration[116] et de la Catalogne une « société d'accueil » traditionnelle de l'immigration.

Espérant par notre travail, contribuer à révéler l'énergie de femmes et d'hommes poussés à l'émigration non seulement par leur situation économique de grande pauvreté mais aussi, mais aussi, nous le montrerons comme d'autres auteurs l'ont fait[117], le poids du politique qui produit la contrainte économique qui s'exerce à son tour sur les individus. La structure propre du pays, sa singularité, géographique, démographique et sociale, voire historique[118].

---

[116] Olegario Sotelo Blanco établit par exemple que « La Galice, entre 1860 et 1970, totalise un solde migratoire net qui atteint les 1.200.000 habitants » et que « l'émigration en terres catalanes se produit essentiellement dans la seconde moitié [du XXe siècle] » ; par conséquent, elle ne peut être considérée « comme un fait isolé du phénomène général de l'émigration galicienne ».
Olegario Sotelo Blanco, *La emigración gallega en Catalunya*, Colección estudios e investigación, Sotelo Blanco ed., Santiago de Compostela, 1991, 300 p.

[117] Pilar Bernaldo et Fernando Devoto, *Émigration politique. Une perspective comparative : Italiens et Espagnols en Argentine et en France XIXe-XXe siècles*, 2001. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/329236247_Emigration_politique_Une_perspective_comparative_Italiens_et_Espagnols_en_Argentine_et_en_France_XIXe-XXe_siecles, consulté le 22 mai 2021.
Références notamment citées :
- Antonio Bechelloni, Michel Dreyfus, Pierre Milza, *L'intégration italienne en France. Un siècle de présence italienne dans trois régions françaises (1880-1981),* Paris, Ed. Complexe, 1995 ;
- École française de Rome, *L'émigration politique en Europe aux XIXe et XXe siècles: actes du colloque*, Rome, 1991, 519 p.
- Pierre Milza, Denis Peschanski, *Exils et migration: Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, L'Harmattant, Paris, 1994, 695 p.

[118] *Ibid.,* p. 34-37 : les auteurs montrent la faible romanisation, l'implantation de populations germaniques dont les structures traditionnelles ont pu se maintenir, la faible incidence de la culture technique des Musulmans lors de la *Conquista*, enfin une adéquation de l'ordre féodal à ces structures traditionnelles

Pour les Galiciennes qui ont fait le choix de l'émigration dans les années quarante du XXe siècle comme pour bien des Espagnols et bien d'autres peuples dans d'autres configurations, le politique décide synchroniquement de l'ordre économique – Franco l'a fait de l'autarcie – poussant certaines populations au choix de la rupture avec leur quotidien et les contraignant à trouver d'autres solutions. En Galice, il a toujours été possible d'envisager l'émigration, à cause – ou grâce à – cette même structure foncière qui fait du moindre paysan un propriétaire, même très pauvre.

Conclusion : une perspective nécessairement pluridisciplinaire

Notre sujet présente donc la particularité d'aborder un moment migratoire espagnol sous la triple perspective de la **sociologie** par laquelle nous avons abordé notre travail au plus près du terrain ; de l'**histoire** dans laquelle nous avons installé notre travail, en particulier **l'histoire des femmes** dont la réécriture nous apparaît dans sa nécessité, celle des Espagnoles, mais très spécifiquement des femmes de la Galice profonde et rurale pour la comprendre et l'expliquer ; et enfin l'**histoire des migrations** galiciennes comme sous-ensemble des migrations espagnoles sous l'angle de leur participation à la reconfiguration des réalités de l'Europe contemporaine. C'est donc bien dans une perspective pluridisciplinaire que nous avons construit notre objet de recherche, autant par vocation à aborder la problématique depuis plusieurs angles épistémologiques que par la nature-même de notre objet.

2. « Construire l'objet scientifique »

2.1. Avec la sociologie

Nous empruntons donc, par adhésion le principe et la pratique de l'entretien compréhensif, parce qu'il correspond à notre intuition dans un premier temps, mais aussi parce qu'il « prône une objectivation qui se construit peu à peu, […] donnant à voir le thème de l'enquête d'une façon toujours plus éloignée du regard spontané d'origine ; mais sans jamais rompre avec lui »[119]. Ainsi, nous nous sommes particulièrement attachée à réaliser des entretiens « compréhensifs », qui proposent « un renversement du mode de construction de cet objet ».

Avisée du fait que la quête de la scientificité ne doit pas donner à croire qu'il « suffit de savoir faire preuve de curiosité et d'empathie » pour découvrir un « savoir social » qu'auraient « incorporé » les individus, qui ne nécessiterait aucun effort de rigueur d'un chercheur « se laissant aller à l'impressionnisme et à l'intuition sans contrôle »[120], nous comprenons que, opposée à la méthode quantitative, la démarche qualitative doit tout à la fois « combattre la standardisation impossible et le mysticisme de l'expérience intérieure » par le moyen de « l'exigence systématique » que constitue « l'explicitation des conditions singulières de l'enquête ».

Notre intuition et notre vision du travail de terrain correspond d'emblée à cette méthode « compréhensive », et il ne nous reste plus qu'à fourbir nos armes et à nous frotter à la réalité

---

jusqu'au XIXe siècle, etc., autant d'éléments qui entrent en ligne de compte pour comprendre l' « identité » d'un pays.

[119] *Ibid.*, p. 24.

[120] *Ibid*, p. 26.

du terrain et de son interprétation. Pour comprendre les « stratégies que les agents sociaux déploient dans la conduite ordinaire de leur existence »[121] en les rapportant à notre objet, nous entreprenons donc de construire notre objet scientifique à partir de la méthode de l'entretien compréhensif.

Puisque nous énonçons notre sujet en l'inscrivant dans un objectif qui n'est autre que d'observer, d'étudier, de comprendre un mouvement migratoire dont nous connaissons certaines des circonstances, dans le but de le comprendre et de le replacer dans sa relativité historique et sociale, nous pouvions aller à la rencontre des migrantes avec notre enregistreur numérique, le magnétophone des temps modernes, et élaborer à partir de leurs récits notre interprétation de ce passé récent.

2.2. La question des sources

Commencer notre travail de recherche, en histoire comme en sociologie, supposait une confrontation avec des sources et une interrogation à leur sujet : produites au moment où les faits se sont produits (documents administratifs ou privés) ou au présent, donc postérieurement au phénomène étudié.

Dans un article de 2012, un historien de la santé, Christian Chevandier, décrit « l'histoire [comme] une science empirique », où « l'historien fait feu de tout bois » pour ses sources ; quant à la méthode, elle ne peut, selon lui, être figée, il n'y a pas de dogme méthodologique. L'historien « se débrouille ». Par exemple quand il travaille sur les inventaires d'archives, il arrive qu'il découvre des documents inédits (et on dit qu'il les invente !). De même lorsqu'il mène des entretiens, on peut dire littéralement que l'historien fabrique ses sources[122].

Les phénomènes migratoires donnent lieu à plusieurs types de sources : les documents administratifs qui visent à la contrôler et à la maîtriser sont produits au moment de la migration ; ils constituent des traces, des preuves tangibles des déplacements (billets de transports, passage aux frontières, contrats de travail, etc.). Par la suite, les récits et les témoignages peuvent constituer des sources écrites ou orales : récits de vie, journaux intimes, collections de photographies personnelles, etc. ; si la société (chercheurs, journalistes, etc.) s'empare du phénomène, elle le commente et l'analyse dans des articles de journaux, de revues ou des ouvrages qui vont relater ou décrire des faits rapportés à la première personne pour l'expérience propre et transcrits, interprétés, mis en contexte ou en perspective ; ce sont les sources secondaires parmi lesquelles on peut aussi compter les productions cinématographiques, documentaires ou de fiction. Les témoignages oraux des migrants sont toujours produits postérieurement à l'expérience de la migration, parfois longtemps après, lorsque quelqu'un, un journaliste ou une chercheuse, s'empare de l'événement pour l'analyser, le commenter à travers des sources, primaires ou secondaires, pour retracer l'histoire de l'événement ou observer des conséquences sur les agents sociaux du phénomène qu'ils ont rapporté. Le travail scientifique, le nôtre, consisterait à recueillir des témoignages, à les constituer comme sources (enregistrements) et à en organiser une transmission.

---

[121] Bourdieu, 1993, *op. cit.* p. 903.

[122] Christian Chevandier, « Objet de recherche, méthodes et sources en histoire. Recherche en soins infirmiers », juin 2012, n° 109, pages 33 – 36.

Concernant les migrantes galiciennes, nous avons commencé ce travail par la constitution d'un corpus d'enregistrements, sources orales que nous avons fabriquées et élaborées à partir de la connaissance de certains parcours migratoires qui nous apparaissaient comme paradoxaux — d'où notre nécessité de comprendre — dans le contexte que nous connaissions mal d'une Espagne soumise au silence et à l'obéissance dans les circonstances du premier franquisme. Nous voulions réaliser des entretiens avec celles qui avaient émigré dans cette période où les déplacements étaient invisibles, en particulier pour les femmes, et se produisaient dans des « zones de silence », ces « zones d'ombre » de l'histoire qu'évoque Michelle Perrot[123]. Nous nous sommes déplacée du vécu lacunaire de l'enfant émigrée vers le point de vue de l'observatrice d'un flux migratoire. Nécessairement différés, ces récits d'expériences sont des fragments de vie reconstitués pour la circonstance inattendue de la rencontre — fortuite — entre une protagoniste de la migration et une chercheuse. Ils sont une reconstruction ? De leur recueil à leur interprétation, l'objectif que nous nous fixions était de les objectiver.

2.2.1. Témoignages, mémoire, histoire

Le sentiment premier sur lequel nous avons construit notre projet était celui de la disparition, éviter que ne disparaisse le souvenir des émigrantes galiciennes durant le franquisme puisqu'elles avaient bien existé et émigré, qu'elles avaient une singularité que nous cherchions à déterminer. Notre premier mouvement de recherche fut donc d'imaginer recueillir les témoignages de celles que nous connaissions et qui pouvaient encore témoigner pour établir des sources initiales et ainsi fixer une mémoire de leur expérience de l'émigration. Nous ignorions tout des questions de la mémoire et de ses enjeux pour l'histoire. Nous abordions un champ riche et controversé, celui du traitement des sources orales par les historiens et les sociologues.

Dans les recherches que Marie-Pierre Bossan mène sur la guerre civile dans la ville de Pontevedra, en Galice[124], elle revient sur la question des sources orales, indiquant comme « point de départ à toute étude sur la mémoire en relation avec l'histoire », ceux de Pierre Nora[125] et Jacques Le Goff[126]. Le questionnement sur les relations de la mémoire et de l'histoire avait en effet amené Pierre Nora à l'invention des « lieux de mémoire » et à la publication de l'ouvrage collectif éponyme en sept volumes entre 1984 et 1992. Sa réflexion sur l'histoire et la mémoire se fondait sur les travaux de Maurice Halbwachs[127] qui avait apporté, dans les premières années du XXe siècle, les notions de « mémoire collective » et de « cadres sociaux de la mémoire ». La disparition prématurée de Halbwachs en 1944, son

[123] Michelle Perrot, *Le chemin des femmes,* Robert Laffont, Paris, 2019.
[124] M.-P. Bossan, *op. cit.*
[125] Pierre Nora, *Les lieux de mémoire : I. La République,* Paris, Gallimard, 1984, p. XVII-XLII. (Cité par M.-P. Bossan, p. 7.)
[126] Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire,* Paris, Gallimard, 1988, p. 106.
[127] Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Jean-Marie Tremblay, UQAC Université du Québec à Chicoutimi, 2001. Disponible sur : http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.mem1.

« assassinat », dira Bourdieu[128], par les nazis, a interrompu l'élaboration sur la mémoire, le temps et l'histoire. Halbwachs a établi que la mémoire que l'on dit individuelle est en réalité construite collectivement dans les différents groupes sociaux — dont le premier est la famille — qu'elle est contingente et conditionnée par des cadres qui sont ceux de la société ou du groupe social où elle est produite.

La validité des témoignages comme preuves historiques est mise en cause par les historiens à cause des « distorsions, biais et reconstructions du passé »[129] dont ils sont immanquablement chargés : une personne se souvient des événements en fonction de ses propres circonstances de vie et des influences qu'elle a reçues de son milieu social, de son pays, de ses cercles d'influences, etc. ; son témoignage vaut pour elle et, pris isolément, éloignerait la possibilité qu'il contribue à la preuve historique. Le nombre des témoignages concordants ou recoupés pourrait palier ce défaut consubstantiel ; cependant, le nombre effaçant le singulier, devrait-on renoncer à historiciser les expériences des individus ou des petits groupes (un village, une famille, etc.), au prétexte que leur histoire ne pourrait être établie dans la grande Histoire du fait de l'existence de ces biais ? Les mémoires individuelles sont immanquablement influencées par les « stéréotypes véhiculés par la tradition »[130]. Pierre Nora établit un « divorce libérateur »[131] à l'initiative de la mémoire, qui se libère et libère l'histoire.

Un autre ouvrage signalé par M.-P. Bossan a attiré notre attention par son titre hypnotique : *Ces voix qui nous viennent du passé*[132], de Philippe Joutard, publié en 1983 alors que l'introduction de l'enquête orale en Histoire était encore problématique, la discipline étant basée sur « la solidité du document écrit », seule source pour les historiens, jusqu'à la révolution française au moins. Pour Philippe Joutard, « le témoignage oral serait même un « document privilégié et le plus adapté à l'étude de la mémoire », la richesse de la source orale tenant « autant à ce qui est tu, caché, déformé, qu'à ce qui est dit ». Bien au-delà des faiblesses dénoncées dans le débat sur la valeur des témoignages oraux pour l'histoire, leurs approximations, leur lien intime avec l'histoire de la personne et ses enjeux, considérés comme des failles qui nuiraient à la véracité, il les considère comme une source d'informations supplémentaires[133] :

> Les fameuses erreurs des sources orales prennent une autre dimension : elles sont matière historique comme les prétendues défaillances de la mémoire collective. Elles sont même le signe

[128] Pierre Bourdieu, « L'assassinat de Maurice Halbwachs », *La liberté de l'esprit, visages de la résistance,* 16, 1987, p.164-170.

[129] Marie-Claire Lavabre, « Témoignage oral et mémoire », in *Exils et migrations ibériques au XXe siècle,* n°1, Université Paris 7, CERIC, 1992, p. 128. Disponible sur :https://doi.org/10.3406/emixx.1992.966.

[130] M.-C. Lavabre, *Ibid.*, p. 128. Elle cite l'ouvrage de Jean Norton Cru, *Témoins*, « les Étincelles », Paris, 1929, 727 p., comme posant cette question « avec vigueur », « démystifiant les témoignages des combattants de la Première Guerre mondiale » et aboutissant le premier « à la critique des trahisons de la mémoire individuelle et des stéréotypes véhiculés par la tradition [...] ».

[131] Marie-Claire Lavabre, « La mémoire collective comme métaphore ». *Mélanges de la Casa de Velázquez* (50-1), p. 275-283.. Disponible sur : 10.4000/mcv.12894.

[132] Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé,* Paris, Hachette (Le temps & les hommes), 1983, 268 p.

[133] M.-P. Bossan, *op. cit.* p. 17.

> de la vérité du témoignage oral à l'image d'une réalité qui n'est jamais univoque mais équivoque[134].

Dans l'ouvrage de Philippe Joutard nous découvrons que la révolte des Cévenols (1702-1704) a donné lieu aux premières enquêtes orales systématiques dans une quête pour établir une version des faits qui ne correspondait pas à ce que l'histoire officielle en avait retenu, ni même l'histoire scientifique faute de documents écrits. Les historiens intéressés à compléter l'histoire de ces événements marquants pour la communauté protestante mais aussi pour son interprétation juste et sa transmission comme telle, se sont demandé quelle partie de l'histoire disparaissait dans la version « scientifique » ou officielle de l'événement. Ils établissent que c'est celle des minorités persécutées et des petites gens, « "ceux qui n'ont pas d'histoire" selon la belle expression de Michelet », dit Joutard, faute de documentation, ces populations en produisant bien moins en quantité mais aussi dans sa signifiance pour établir les faits. Il dénonce les préjugés portés et diffusés par les historiens concernant les classes sociales auxquelles la recherche historique ne s'était pas encore intéressée :

> S'étonner qu'un paysan, un artisan ou un petit clerc de notaire puisse être éloquent, n'est-ce pas tout simplement le fruit d'un préjugé sur la culture orale, ce même préjugé qui, un siècle plus tard, a fait traiter de faussaire Hersart de la Villemarqué, parce que ses paysans racontaient « comme des princes » ![135]

En d'autres termes, l'histoire écrite par les historiens est celle de la communauté dominante, intellectuellement et politiquement, et si elle n'est pas systématiquement une histoire officielle avec ses enjeux politiques des manipulations, elle ne contribue pas à établir l'histoire des minorités. Jacqueline Covo-Maurice s'était interrogée sur l'histoire de l'Amérique latine et l'historiographie espagnole :

> C'est que, ainsi que Michel de Certeau (1975) l'a montré, la complexité du discours historique l'imprègne d'idéologie sous la forme de présupposés ; le lieu d'où écrit l'historien (c'est-à-dire le contexte les options, les fins) oriente plus ou moins implicitement ses représentations du passé, en fonction de son présent et de son projet pour l'avenir[136].

Les spécialistes contemporains ont eu recours aux témoignages pour travailler l'histoire et contredire les desseins politiques des historiens officiels ; c'est le cas de l'historiographie des « troubles des Cévennes » rapportée par Joutard, l'histoire des révoltes des Camisards : cette révolte de la minorité protestante était selon lui mal desservie par des historiens dont l'écrasante majorité était catholique ; Joutard rapporte comment le pasteur protestant Antoire Court[137] a voulu démontrer la manipulation politique de l'histoire par les historiens :

> Court rechercha avec acharnement une documentation écrite et sa récolte fut loin d'être négligeable ; mais sur plusieurs points, elle était insuffisante, d'où l'idée d'interroger les survivants. Ce n'était pas original pour un protestant français. Depuis la Révocation, en vue de contrebalancer le poids énorme de l'écrit catholique et royal, et pour édifier les fidèles, les réformés s'empressaient de demander à ceux qui avaient franchi la frontière, une relation de leurs tribulations. Ce qui est plus surprenant, c'est l'ampleur de l'enquête, son caractère systématique

---

[134] P. Joutard, *op. cit.* p. 234.
[135] *Ibid.,* p. 26.
[136] Jacqueline Covo, « L'Espagne au miroir du Nouveau Monde. L'historiographie espagnole et l'événement de 1492 », In : *Caravelle*, n°66.1, 1996, pp. 45-61, www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_1996_num_66_1_2684, consulté le 3 avril 2021.
[137] Antoine Court, Philippe Joutard, *Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand*, Montpellier, les Presses du Languedoc, 2002 [1760].

> avec la précisons des questions et le souci d'une confrontation. Ici, paradoxalement, le modeste historien bénéficie de sa position marginale par rapport à la « grande culture ». S'il avait reçu la formation normale des intellectuels de son temps pour qui l'histoire était discours littéraire méprisant les nouveautés de la critique érudite du XVIIe siècle, il se serait contenté de quelques témoignages oraux généraux, comme d'ailleurs le fait Voltaire ; il n'aurait pas appliqué aux documents oraux les méthodes qu'il avait reçues de la lecture son maitre Pierre Bayle ainsi que de quelques érudits[138].

Joutard souligne ainsi le rôle de « porte-parole » d' « intellectuels marginaux dans le développement de l'histoire orale » et leur contribution à rétablir une histoire plus complexe et plus complète :

> Une minorité d'origine populaire bénéficie de porte-parole lui permettant de faire entendre jusqu'à nous une voix qui, sans égaler celle du pouvoir, est assez forte. Le cas est rare. Aucune révolte populaire contemporaine ne bénéficie du même privilège et l'historien doit recourir aux témoignages indirects des sources judiciaires[139].

Marie-Claire Lavabre qui revient en sociologue sur la question des sources orales montre que, parce qu'ils travaillent sur les mécanismes de la mémoire et sur « la fonction sociale du souvenir », les sociologues établissent un rapport de la mémoire au présent, tandis que les historiens, qui cherchent à établir une « meilleure connaissance du passé », considèrent le témoignage comme une « restitution », un « commentaire » de l'événement passé dont ils recherchent des traces[140] dans un rapport épistémologique au passé ; or, le témoignage est difficile à établir comme preuve historique indiscutable puisqu'il est l'émanation d'une mémoire affectée par des circonstances chaque fois singulières. Les mécanismes de la mémoire fonctionnent au présent, et le témoignage est la remémoration dans le présent du souvenir, cette *présentéité* est la trace de l'événement passé chez un *étant*. Ainsi, « il s'agi[rai]t moins dans la mémoire de réalité du passé que de vérité du présent » [141]. Saint-Augustin, le philosophe et théologien romain ne disait pas autre chose, au IVe siècle, posant les premières pierres d'une réflexion philosophique au long cours sur la mémoire et le temps :

> Lorsque nous faisons du passé des récits véritables, ce qui vient de notre mémoire, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, qui ont cessé d'être, mais des termes conçus à partir des images des choses, lesquelles en traversant nos sens ont gravé dans notre esprit des sortes d'empreintes. Mon enfance par exemple, qui n'est plus, est dans un passé disparu lui aussi, mais lorsque je l'évoque, te la raconte, c'est dans le présent que je vois son image, car cette image est encore dans ma mémoire[142].

Cherchant à comprendre la nature du temps et questionnant son existence, Saint Augustin analysait la décomposition commune en trois phases du temps et il aboutissait à la formulation de son hypothèse que seul le présent existe :

> Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence, c'est que ni l'avenir, ni le passé n'existent. […] Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. » […] Le présent du passé c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente.[143]

---

[138] P. Joutard, *Op. cit.* p. 27.
[139] *Ibid.,* p. 27-28.
[140] M.-C. Lavabre, *Ibid.,* p. 130.
[141] M.-C. Lavabre, *Ibid.*
[142] Saint Augustin, *Les Confessions*, trad., préf. et notes Joseph Trabucco, Livre XI, Chapitre XVIII, Paris, Flammarion, 1964, p. 268.
[143] *Ibid.,* Chapitre XX, p. 269.

La réflexion fondamentale du philosophe sur l'élaboration humaine de la représentation du temps et sa mesure l'amène à la définir dans le mouvement[144], le siège de cette mesure étant l'esprit :

> C'est en toi, mon esprit, que je mesure le temps. […] L'impression que produisent en toi les choses qui passent persiste quand elles ont passé : c'est elle que je mesure, elle qui est présente, et non les choses qui l'ont produite et qui ont passé. C'est elle que je mesure quand je mesure le temps[145].

Cette célèbre réflexion induit les questionnements des historiens sur la validité des témoignages puisqu'il s'agit en eux du souvenir, de l' « image » mentale de l'événement et non de l'événement lui-même.

Paul Ricœur, en 2000, revient à son tour sur le concept de mémoire comme phénomène, l'abordant par le témoignage puis méditant sur l'oubli[146]. En épistémologue de l'histoire, il décrit le chemin de construction de la mémoire : « Avec le témoignage s'ouvre un procès épistémologique qui part de la mémoire déclarée, passe par l'archive et les documents, et s'achève sur la preuve documentaire[147] ». La controverse sur les témoignages comme matériau pour l'histoire a avancé, et Paul Ricœur en étudie les usages notamment juridique et historique ; il pose – ou repose – la « question cruciale » : « jusqu'à quel point le témoignage est-il fiable ? ». Il montre que « cette question met directement en balance la confiance et le soupçon », confiance dans le langage comme nécessité humaine sociale, soupçon sur la fiabilité du témoignage comme preuve historique ; ce faisant, il établit la nécessité du « travail de mémoire » et la pertinence qu'il y a à « faire parler des témoins dont on sait qu'ils peuvent se tromper ou mentir, non pour les confondre, mais pour les comprendre ». Comprendre leur histoire, donc, et pour nous, celles des migrantes de l'intérieur dans les années 1940 en Espagne.

En 2005 enfin, l'historienne Florence Descamps spécialiste des sources orales, récapitule longuement dans son ouvrage-somme au titre inspirant[148], les débats, sur « les limites des archives orales », et les multiples griefs faits à leur « non-fiabilité » en raison de « leur caractère *provoqué,* rétrospectif, reconstruit ou mensonger, non-fiabilité en raison de leur incapacité à fixer une chronologie, non-fiabilité en raison de leur caractère subjectif, invérifiabilité…[149] ». Pour en assurer la défense comme matériaux pour l'histoire, elle précise à nouveau les termes des débats :

> C'est la collecte *rétrospective* de témoignages, quel qu'en soit le support, quelle qu'en soit la forme, qui est ici mise en cause, qu'il s'agisse d'archives orales patrimoniales […] de pratiques d'histoire sociale orale ou de dialogues historiens-témoins tels qu'ils se développent à l'époque en histoire politique, en histoire des relations internationales ou en histoire économique. Derrière l'effet d'anachronisme, péché majeur de l'historien, c'est le travail de la mémoire qui est ici pointé

---

[144] *Ibid.,* Chapitre XXIV, p. 273.
[145] *Ibid.,* Chapitre XXVII, p. 277-278.
[146] Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, L'ordre Philosophique, Seuil, Paris, 2000, Chapitre III : Le témoignage
[147] *Ibid.*, p. 202.
[148] Florence Descamps, « Les limites des archives orales rétrospectives », in *L'historien, l'archiviste et le magnétophone: De la constitution de la source orale à son exploitation*, 3ème partie, Chapitre III, p. 485-504, Comité pour l'Histoire Économique et Financière de la France, Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, 2005. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/books.igpde.104, consulté le 29 avril 2021.
[149] *Ibid.,* François Monnier, « Préface », § 23 (p. XV, édition papier).

> du doigt et mis en accusation (processus de sédimentation, phénomènes d'altération et de reconstruction) et non plus […] l'infidélité de la transmission orale. Le débat s'est déplacé des variations du bouche-à-oreille aux variations de la conscience et de la mémoire[150].

Le travail de l'historienne aurait pu se conclure sur la fin abrupte des débats opposant finalement l'histoire et la mémoire :

> […] si le débat a tourné court entre partisans et détracteurs de la source orale, […] si les critiques se sont assourdies contre l'utilisation des témoignages oraux, ce n'est pas en raison d'une démonstration si convaincante qu'elle aurait remporté l'assentiment de toute la communauté scientifique, mais selon nous, en raison de l'émergence du révisionnisme à la fin des années quatre-vingt : si les témoignages individuels ne sont ni fiables ni vérifiables, ceux des survivants de Shoah ne le sont pas non plus ; dès lors comment attester de la réalité et de la vérité des camps ? Personnellement, nous pensons que c'est l'affaire négationniste qui a mis un terme *de fait* au procès *public* de la source orale et qui a *de fait* réglé la question des relations entre témoignage individuel et réalité historique, en obligeant les historiens à déclarer recevables les témoignages des acteurs et à leur reconnaître un statut cognitif[151].

En d'autres termes, la gravité des conclusions auxquelles les controverses sur la mémoire menaçaient d'aboutir en déniant toute valeur aux témoignages sur les faits, aux témoins des horreurs de la Shoah, ce qui les rapprochait des thèses négationnistes, a logiquement mis fin à tout débat sur la validité des sources orales. L'historienne poursuit néanmoins au long de près des 900 pages de son ouvrage, sa défense et illustration méthodique des sources orales.

Plongée dans cette grande question et alors que nous construisons notre focalisation sur la Galice dans les années 1940, nous découvrons le travail de l'équipe du département d'histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle, notamment un ouvrage de Marc Wouters[152] dont Lourenzo Fernández Prieto[153] nous précise : « El libro de Marc [Wouters] fue la primera plasmación del uso de fuentes orales para hacer historia de la guerra en Galicia e incluso en España, después del de R. Fraser[154] ». Les sources orales furent en effet la seule manière d'établir ou de rétablir en Galice la partie manquante de l'histoire de la guerre civile.

---

[150] *Ibid.*, P- III Ch.-III *§* 12 (p. 490, version papier)

[151] *Ibid.*, P- III Ch.-III § 21 (p. 495). L'historienne cite les travaux de Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire: « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 2005 ainsi que celui de Jean-Claude Pressac, *Les crématoires d'Auschwitz : la machinerie du meurtre de masse*, Paris, CNRS, 1993.

[152] Marc Wouters, *1936. Os primeiros días*, Edicións Xerais de Galicia, Vigo, 1993, p. 10-11.

[153] Au moment où nous entreprenons nos recherches, Lourenzo Fernandez Prieto n'est pas encore directeur du département d'Histoire contemporaine, il est historien, spécialiste d'histoire agraire au temps du franquisme ; lors de notre deuxième séjour en Galice, il est le directeur du département et nous donne accès à la base de données HISTORGA (voir *infra*). *Cf.* Site Internet de l'USC : http://histagra.usc.es/es/persoas/1/lourenzo-fernandez-prieto.

[154] Ronald Fraser, *Recuérdalo tú y recuérdalo a otros: historia oral de la guerra civil española*, Crítica, Barcelona, 1979, 860 p.

2.2.2. Des sources orales en Galice et comment l'Université de Saint-Jacques de Compostelle a recherché et interrogé les témoins de l'Histoire de la guerre civile

Dans l'introduction de sa thèse, *Émergence d'une mémoire de la guerre civile*[155], Marie-Pierre Bossan affirme en effet la nécessité pour les historiens de la Galice de recueillir des témoignages de celles et ceux qui étaient encore vivants, de fabriquer des archives orales à partir de ces témoignages à cause de l' « absence ou l'inaccessibilité de toute autre documentation[156] ». Le statut des sources orales en Espagne au moment où, dans les années 1990, l'historienne rédige sa thèse a évolué : « Nul ne doute aujourd'hui de l'intérêt des sources orales et de la nécessité de leur intégration dans la reconstruction historique du passé[157] ». La chercheuse se déterminera sur la « dimension mnémonique »[158] de l'histoire de la guerre civile en Galice, sa mémoire, rappelant la réflexion de Philippe Joutard :

> Lorsqu'une guerre civile met aux prises des adversaires inégaux disposant dont l'un s'appuie sur un appareil d'État et possède le monopole des moyens de diffusion, et dont l'autre regroupe, selon la belle expression de Michelet, « ceux qui n'ont pas d'histoire », nous ne possédons qu'une seule version des faits, celle du pouvoir et des classes dirigeantes[159].

En travaillant sur cette mémoire à Pontevera à partir des sources orales élaborées avec des témoins encore vivants, elle participera au grand projet de l'USC de contribuer à rétablir une part occultée de l'histoire du conflit, emportée par la version officielle imposée et divulguée par le régime franquiste. Mercedes Vilanova le rappelle, la recherche historique a marqué un point d'arrêt radical avec la survenue du régime dictatorial, de sa répression et de la mainmise totale du pouvoir sur l'histoire, mais aussi dans la suite de l'histoire contemporaine de l'Espagne, par la difficulté pour les gouvernements issus du pacte de la transition, à ouvrir les archives pour revenir sur cette période historique jusqu'à une époque récente :

> La historiografía española contemporánea ha sido marcada fuertemente por el impacto de la represión franquista. Incluso en los años setenta, los horizontes reservados a los historiadores más comprometidos parecían ser únicamente la década de los treinta, es decir los de la mítica y anhelada República y Revolución Social. La dureza de las condiciones impuestas a una mayoría del pueblo español, desde 1939 como mínimo, impidieron el desarrollo generalizado de las fuentes orales y de la llamada historia populista. Por otra parte la historiografía franquista trataba de impedir el desarrollo de una historia escrita y dicha en libertad, sumiendo a las gentes en el silencio y vetando las fuentes orales en los archivos, muchos de ellos, custodiados por manos

---

[155] M.-P. Bossan, *op. cit.*, p. 14.
[156] *Ibidem.*
[157] *Ibid.*, p. 15.
[158] *Ibid.*, p. 16 ; M.-P. Bossan attribue cette expression à Olivier Wieviorka, « Les enjeux de la source orale », Actes du colloque de Nice, *Les Guerres du XXème siècle à travers les témoignages oraux,* Université de Sophia-Antipolis, 1992, p. 83. Cette référence est restée introuvable en 1992, nos recherches ayant abouti à un colloque tenu en 1990.
On peut retrouver la référence aux travaux d'Olivier Wievorka, dans Vincent Duclert, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », *Sociétés & Représentations*, 13.1, 2002, § 17, [31] : « Olivier Wieviorka réalisa une série d'entretiens pour sa thèse (*Une certaine idée de la Résistance : Défense de la France 1940-1949*, Paris, Le Seuil, 1995) et publia un ouvrage entièrement fondé sur la publication de témoignages d'anciens résistants devenus de hautes personnalités politiques (*Nous entrerons dans la carrière. De la Résistance à l'exercice du pouvoir*, Paris, Le Seuil, 1994). ». Disponible sur : https://doi.org/10.3917/sr.013.0069, consulté le 4 mai 2021.
[159] Philippe Joutard, *Les Camisards*, Collection Folio Histoire, 60, Paris, Gallimard, 1994, p. 11.

policiales. Seguramente la persistencia de la dictadura, con la secuela de sus miedos, provocó el retraso en la creación y proliferación de las fuentes orales, sin que la oposición al franquismo por su parte produjera con fuerza su propia historia como se hiciera, por ejemplo, con los movimientos de resistencia contra el nazismo en Francia.[160]

Conclusion : nos sources orales

Notre objectif, certes plus modeste, se trouvait réassuré par la lecture des débats sur l'histoire et la mémoire ; déterminée à appliquer ces apprentissages et à partir de l'expérience des actrices de la migration faute de trouver des sources immédiatement exploitables pour notre objectif, nous avons constitué des sources orales en réalisant des entretiens sur les deux territoires de la migration. Nous avons aussi interrogé un certain nombre de femmes qui sont restées, dont les témoignages ont parfois été complétés par ceux de leurs conjoints. Nous avons également travaillé sur le matériau constitué du fonds d'archives orales, HISTORGA (voir *infra*).

2.3. Sources, matériaux, méthodes

2.3.1. La fabrique des sources orales : les entretiens personnels

Des protagonistes de ces migrations convoquent leurs souvenirs, reconstruisent leurs parcours à notre demande, face micro, ou bien nous prenons des notes à l'occasion de conversations familiales. Nous avons également interrogé des témoins de l'émigration, villageoises de la même génération, quelques hommes qui, a posteriori, sur notre sollicitation ou de leur propre volonté de contribuer aux enregistrements, évoquent, longtemps après que le souvenir s'en est estompé avec l'avènement au village d'une tout autre vie, ce passé qu'ils n'ont probablement jamais envisagé comme ayant un intérêt universitaire quelconque (ils ne savent rien de l'université française dont ils n'ont aucune représentation dans le village). Notre familiarité ancienne avec le premier village (Fruxil, Lugo) et l'une de ses familles a été un facilitateur de dialogue, une occasion d'accueil généreux, de temps réservé pour l'occasion par des familles occupées aux travaux de la ruralité qui reste la caractéristique de la province de Lugo au cœur de la Galice.

La chercheuse et son H2N et le plaisir de l'exploration

Paraphrasant le titre de Florence Descamps[161] qui faisait référence à un article de Dominique Schnapper[162], munie de notre magnétophone version XXIe siècle[163], nous avons commencé, en parfaite néophyte, la réalisation de nos entretiens, imaginant déjà que d'autres voix allaient

[160] Mercedes Vilanova, "El Combate, En España, Por Una Historia Sin Adjetivos Con Fuentes Orales", *Historia y Fuente Oral*, 14, 1995, 95–116. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/27753488, consulté le 4 mai 2021. L'auteure se réfère à l'article de Philippe Joutard et Berna Ginés, "El Testimonio Oral y La Investigación Histórica Francesa: ¿Progreso o Declive?" *Historia y Fuente Oral*, no. 14, 1995, pp. 65–79. Disponible sur : https://www.jstor.org/stable/27753486, consulté le 4 mai 2021.

[161] F. Descamps, *L'historien* [...], *op. cit.*

[162] Dominique Aron-Schnapper, « D'Hérodote au magnétophone. Sources orales et archives orales, *Annales ESC*, n°1, janvier 1980, p. 183-199 ; *Histoire orale ou archives orales ? Rapport d'activités sur la constitution d'archives orales pour l'histoire de la Sécurité sociale,* Association pour l'étude de l'histoire de la Sécurité sociale, Paris, 1980, et « Questions impertinentes aux historiens oraux », *Commentaire,* vol. 6, n° 23, 1983.

[163] H2N est le nom de l'appareil d'enregistrement dont nous nous sommes équipée.

s'offrir à notre micro et ainsi l'intimité de l'aventure migratoire se dévoiler. Il n'en a pas été ainsi.

Craignant « le risque principal de toute méthode d'enquête [qui] est de donner une image fausse de ce que l'on observe »[164], nous avons très vite été amenée à interroger notre statut. La proximité avec certaines des migrantes que nous interrogions allait « jouer » sur nos recueils, mais comment ? Pour déjouer au mieux cet écueil, nous avons élaboré des questionnaires et, lors de chaque entretien, nous avons systématiquement présenté notre travail, son objectif universitaire, nous mettant à bonne distance des travers de la familiarité. L'exercice a paru la plupart du temps suffisamment incongru pour que cette distance s'impose au début des entretiens : nous constations à leur perplexité qu'elles ne se représentaient pas notre travail et qu'elles n'attribuaient pas une signification précise aux objectifs que nous tenions à exprimer le plus clairement possible, concluant évasivement à un livre, un reportage ou à une émission pour un quelconque programme télévisé.... Très rapidement chacune entrait dans le vif du sujet, par le bout qui l'avait le plus affectée, commençant leur narration de leur expérience de vie. Nous avons aussi découvert en pratiquant l'enregistrement d'entretiens dans d'autres villages, en terrain inconnu, qu'un nombre conséquent de personnes en Galice avaient été sollicitées par des journaliste de télévision, sur le sujet de l'émigration. Cela nous a valu quelques déboires que nous évoquerons, l'amalgame se produisant par rapport à la vague migratoire des années 1970-90 qui a donné lieu à des pratiques et à des sentiments vis-à-vis des émigrants —jalousies et envies liées aux fortunes supposément amassées par les migrants — et aussi à de profondes fractures familiales, des ruptures, des pertes et des transformations[165]. Ces phénomènes remarquables ont eu pour conséquence de provoquer des attentes chez les interviewés potentiels que nous avions repérés, et ont fait émerger pour nous le sentiment d'une nécessaire restitution de ce que nous étions en train de prélever de la vie des gens[166].

Pendant les entretiens, nous avons théoriquement choisi de nous effacer, notre intention étant de laisser la narration se dire, le dialogue se poser, de ne poser de questions que pour orienter ou recentrer l'entretien. Force a été de constater lors de la réécoute la difficulté que représente le fait pour le chercheur de ne pas s'impliquer et nous avons plusieurs fois éprouvé la désagréable impression d'avoir envahi nos interlocutrices, éprouvé le regret d'avoir peut-être empêché que certaines choses ne parviennent à se dire. Dans les extraits choisis, nous avons cherché à gommer notre présence et à laisser toute la place à l'histoire de la personne.

Au cours de notre premier travail de terrain pendant l'été 2014 que nous avons passé à sillonner des villages de Galice sélectionnés pour la connaissance que nous avions de

---

[164] Catherine Berger, fiche pédagogique, communication privée (*Cf. Annexe 2-1*).

[165] E. Rubio-Milet, « Perte.. ». *op. cit.* En particulier sur la période 1970-1990 concernant les abandons d'enfants à leurs grands-parents et les ruptures engendrées. Beaucoup de malheur, lié au fantasme de l'épargne, à certaines réussites, mais à de nombreux échecs et drames familiaux de la rupture, que l'émigration a induits. Justa en est un merveilleux exemple, HISTORGA peut aider, d'autres archives orales, probablement.

[166] Ce retour pourrait prendre la forme d'un « petit livre » à écrire en galicien, ou bien d'un documentaire que nous avions le projet de réaliser sur place, à partir de la mémoire de l'émigration de cette période et sur la condition des femmes et son évolution.

célébrations rituelles de l'émigration, dans la province de Lugo, nous partions en quête de migrantes ; nous sommes très vite arrivée à la conclusion que nous ne parviendrions pas en un mois à étendre le nombre d'entretiens pour atteindre une masse critique exploitable en termes quantitatifs. Cette prise de conscience des limitations de notre échantillon, due à plusieurs facteurs dont la rareté des protagonistes et le manque de temps institutionnel, nous a poussée à adapter notre méthode de travail et à réduire notre champ d'investigation personnelle. Nous allions devoir procéder méthodiquement avec un échantillon réduit.

Les lieux du recueil :

<u>Galicia</u>

Chronologiquement, les entretiens initiaux ont été réalisés dans le village familial de Fruxil et ses environs, dans la province de Lugo ; nous cherchions à établir les circonstances et les motivations des départs. Par approches successives, nous recueillons des témoignages d'habitants le village d'origine de Julia et de ses sœurs, puis des environs comme Cervela, ou Vilar da Vara qui appartenaient tous deux à l'ancienne « *parroquia* » et aujourd'hui à la commune de O Incio, les anciennes « *parroquias* » ayant été regroupées dans les réorganisations du territoire[167].

Au cours de notre premier séjour, à la lecture d'un article dans la presse locale évoquant « *O día do emigrante* », « le jour de l'émigrant » célébré tous les ans par ses habitants, nous décidons de tenter une nouvelle expérience de terrain et nous nous rendons en septembre 2014 dans la petite ville de Mosteiro, province de Pontevedra, à la rencontre d' « *emigrantes retornados* », ceux qui y sont revenus. Nous relaterons à cette occasion une expérience de terrain très particulière en marge de notre sujet, mais qui nous fournira des éléments de compréhension. Nous recueillons également des témoignages dans ces mêmes villages, de ceux qui sont restés, qui n'ont pas fait le choix largement minoritaire dans la période choisie de l'émigration. Ils nous permettent de compléter le situé du côté de l'émigrant avec un le contrechamp du point de vue de ceux qui sont restés. Choix et non-choix, nous cherchons à déconstruire une réalité complexe.

Aux limites de notre sujet, nous rencontrons une cousine éloignée de la fratrie des R.P., et dans un entretien très émouvant auquel participe Julia, curieuse et distante, nous enregistrons son témoignage d'émigrante revenue de l'émigration en Suisse dans les tardives années 1960. Justa a émigré en Suisse avec son mari, et son témoignage nous parle d'une modalité de l'émigration qui a touché quantité de familles galiciennes rurales modestes, la grande vague des années 1970. Elle sera notre « *retornada* » et fera le lien avec l'échantillon constitué à partir du fonds d'archives orales conservé à l'université de Saint-Jacques de Compostelle, « HISTORGA » (*Cf. infra,* chapitre 2).

<u>Catalunya</u>

Au « cœur de la Catalogne », dans la province de Barcelone, Manresa, est emblématique dès le Moyen-âge du développement industriel de la région. C'est à Manresa que nous réaliserons des entretiens concernant la société d'accueil. Nous reviendrons dans la deuxième partie sur

[167] C. Delfour, 2009, *op. cit*, p. 126-127 et 139.

l'histoire de l'industrialisation de la ville de Manresa et de celle de la Catalogne, dont elle est l'une des plus représentatives.

Nous interrogerons donc des émigrées galiciennes installées en Catalogne et qui ne sont pas retournées vivre au pays. Ces témoignages permettront d'établir l'autre versant du processus de la migration, l'immigration, et de compléter la trajectoire des migrantes galiciennes, insérées dans une autre société, intégrées, acculturées ou non à la société catalane et d'appréhender les limites d'une telle « acculturation ». Poursuivant notre logique de cercles concentriques à partir des relations familiales, nous avons imaginé une extension de nos entretiens par relation à d'autres ouvrières du textile, retraitées, actives ou filles d'immigrées galiciennes proches de nos premières interlocutrices. Malheureusement, cette extension de notre travail de terrain a dû être revue à la baisse, aucune immigrée galicienne ne s'étant avérée accessible dans l'immédiat et l'extension ou la répétition de séjours d'étude sur le terrain posant la question de leur difficile financement.

En règle générale, les entretiens ont été réalisés dans la langue que la personne adoptait spontanément, variant du castillan au galicien, parfois au catalan ; d'autres fois le français. Dans leur transcription, nous avons cherché à rester au plus près de l'expression de nos interlocutrices, même quand celle-ci est maladroite, voire « incorrecte » du point de vue de la langue académique, cherchant l'authenticité du témoignage pour notre transmission.

L'échantillon

Reprenant des mois plus tard nos notes pour orienter le projet vers un travail de recherche de doctorat, de multiples questions se sont très rapidement posées : comment et selon quels critères allions-nous construire un échantillon ? Pourrions-nous seulement le faire et notre échantillon serait-il représentatif de quelque chose ?

À partir des ouvrages de méthodologie de la sociologie cités, découvrant le livre au titre inspirant de Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone*, notre approche est restée empirique et nous avons commencé à nous façonner une position épistémologique tenable au croisement de l'anthropologie, de la sociologie compréhensive et de l'histoire sociale qui s'affinera au long des années qu'aura duré notre travail.

Présentation du corpus : des voix en train de s'éteindre[168]

Plusieurs enregistrements auxquels nous avions procédé de manière informelle au cours de l'hiver 2010-2011 alors que nous nous trouvions en Galice sur la piste du fonds d'archives orales HISTORGA, ont été perdus dans des manipulations des outils informatiques ainsi qu'un premier reportage photographique alors constitué avec les personnes rencontrées à Fruxil et sa région. Nous en avons reconstitué une partie. Ces débuts tâtonnants et ces premières tentatives ont marqué le véritable commencement de ce travail.

Au cours de l'été 2014, nous avons souhaité nous rendre sur les terrains de la migration, en Galice et en Catalogne ; nous avons établi un corpus de témoignages directs en interviewant, en présence, un certain nombre de femmes. *In absentia* pour deux d'entre eux, nous avons

[168] Les entretiens figurent en *Annexes.*

établi leur parcours à partir des témoignages de leurs proches (Amalia, avant de pouvoir l'interviewer tardivement en 2019 et Ramón).

Le caractère nécessairement différé par rapport à l'expérience est caractéristique de ce type de sources où, en position de chercheuse, nous écoutons et nous recueillons des récits, des souvenirs, des reconstructions d'expériences personnelles que nous-mêmes allons reconstruire à l'écrit dans le but d'en retracer et d'en comprendre l'histoire nous a amenée à nous poser la question épistémologique que tous les historiens dans cette position, nous l'avons vu, se posent.

Les protagonistes de l'émigration sont des femmes âgées, voire très âgées, que nous avons en face de nous. Elles reconstituent donc le parcours qui est le leur, nous livrant des parcelles d'une vie qui leur paraît lointaine et qu'elles font revivre le temps de l'entretien, parfois douloureusement, d'autres fois avec fierté et pas seulement quand l'émigration est jugée « réussie ». D'autres personnes sont interrogées, auxquelles nous attribuons le rôle des « témoins de l'émigration » de leurs contemporaines. Ce statut que nous leur attribuons est éphémère : il est celui de « ceux qui ne sont pas partis », ou « ceux qui sont restés », pour de multiples raisons que nous tenterons d'analyser : soit qu'ils n'en aient pas eu le désir, qu'ils se soient battus au contraire pour maintenir une activité agricole de survie pour leur famille, ou qu'ils n'aient pas eu les moyens, de quelque ordre que ce soit, de faire le choix de partir.

L'objectif initial de ces entretiens était de mieux connaître les conditions précises dans

Figure 4.— *O emigrante*, place de Mosteiro, provincz de Pol.

Source : Collection privée, E.R.M.

lesquelles elles ont vécu l'expérience de l'émigration en tant que jeunes femmes ou hommes originaires de la Galice intérieur et tenter de recréer les conditions du départ de Galice et de l'installation en Catalogne ; leurs motivations et les circonstances qui ont entouré leur projet puis leur départ. L'objectif lointain de contribuer à ce qu'existe une historiographie de ce flux particulier et ténu sans doute, qui va de la Galice à la Catalogne, au cours du premier

franquisme. Mais ce sont des personnes que nous avons rencontrées dans le cadre institutionnel donné, dans le but de recueillir l'évocation de leurs vies avec comme motif d'échanges, celui de la migration. Nous avons pu vérifier qu'il occupe l'imaginaire des Galiciens et des Galiciennes de toutes conditions et de toutes les époques. Difficile alors de tordre le cou au cliché du Galicien migrant…

Typologie

L'ensemble de ce travail devait nous permet de faire apparaître des figures-type d'émigrantes : une *pionnière*, une *suiveuse*, une *en couple*, et une *malheureuse*, mais aussi celle du fils *cadet* ou encore de la *retornada*, plus tardive et à la limite de notre temps d'étude. Cette typologie est commode pour une étude qui prétend contribuer à la connaissance du phénomène migratoire et à contrebalancer le stéréotype de l'émigrant galicien, « *o emigrante* » (*Fig.-4*), cet « homme jeune, en âge de travailler », nous ajouterons triste et qui abandonne à regret la terre natale avec sa seule valise, attendant toujours un sort qui viendra vers lui. Ce cliché aux relents idéologiques et tenace dans la société galicienne et au-delà, occulte le rôle moteur des femmes, leur présence exceptionnelle dans la société galicienne et les mouvements migratoires, si largement invisibilisées[169].

2.3.2. Mosteiro (Pol) : chronique instructive d'un échec en terrain inconnu

En 2014, lors de notre tout premier travail de terrain en Galice, nous avions entrepris le recueil de témoignages sur l'émigration en parcourant la province de Lugo ; nous avons été

Figure 5.— La maison de l'émigrant de Mosteiro restée fermée, 2014.

Source : collection privée, E.R.M.

confrontée à un paradoxe : celui de l'émigrant comme représentation omniprésente d'un absent. Nos tentatives de prise de rendez-vous avec une émigrante, celle-ci a finalement

[169] Mary Nash, « Desde la invisibilidad…», *op. cit.*

renoncé à nous recevoir sous la pression de sa famille, un autre nous a parlé évasivement sur le pas de sa porte (*Fig.-5*) , une autre n'a jamais répondu au messages déposés sur une boite vocale ; nous avons finalement recueilli le témoignage d'un adjoint au maire de la commune de Mosteiro, qui a évoqué avec force détails l'organisation de la «*festa do emigrante*», célébrée chaque année depuis 31 ans, et aujourd'hui totalement déconnectée des émigrants et de leur histoire en dehors de leur qualité : elle est devenue la fête de la ville :

> Este evento nació hace 31 años cuando varios vecinos de la parroquia de Mosteiro decidieron que era una buena idea juntar a todos los que un día se vieron obligados a emigrar. Con el paso de los años fue el Concello de Pol el que se hizo cargo de la organización, como sucede actualmente. La fiesta se celebra cada 24 de agosto en el campo de la fiesta de A Carballeira, situada a escasos minutos de Mosteiro[170].

Nous avions orienté nos recherches d'après un article paru dans le journal. Le maire et le menuisier furent les seuls habitants du village qui nous accorèrent un véritable entretien en plus du cafetier qui nous avait accueillie et qui avait répondu à nos premières questions sur le village et ses habitants, ses émigrants, etc. Il nous indiqua la maison de l'un d'eux qui, sur le pas de sa porte, confirma qu'il avait émigré dans les années 1960, mais il nous refusa toute perspective d'entretien, alléguant, bien que nous nous soyons présentée à lui en tant qu'historienne des migrations galiciennes, le mauvais usage que feraient les journalistes des témoignages des émigrés, d'une mauvaise expérience antérieure... Nous aurions souhaité y compris pouvoir éclaircir ce point du parcours de l'émigrant espagnol devenu dans la rumeur publique une figure négative, celle du *retornado enriquecido*, celui qui a fait fortune sans que l'on sache trop comment, doutes caractéristiques de cette vague massive des années soixante basés sur des agissements peu recommandables de certains émigrants[171]. Cette vague en effet est peut-être celle qui a su retirer de véritables bénéfices individuels d'une situation particulièrement porteuse économiquement au fil des années 1960 et jusqu'à la fin des années 1970. Le menuisier du village nous reçoit également et prend du temps pour répondre à nos questions, même s'il nous reçoit au pied de ses escaliers, et ne nous invite pas à entrer. L'adjoint au maire nous reçoit dans un bureau et nous a raconté l'histoire de la *festa do emigrante* de Mosteiro.

Notre explication de ce qui nous apparut alors comme un événement qui nous laissait perplexe – ils ou elles ne voulaient pas raconter, ne voulaient même pas nous voir – alors que nous avions peu d'éléments de connaissance sur les différentes vagues de l'émigration galicienne, est d'ordre psychologique, imaginant une sorte de sentiment de honte déjà remarqué chez l'une de nos interviewées, Justa[172,] mais de manière plus ténue, peut-être à cause de la relation plus proche que nous avions établie avec elle avant l'entretien. Ces

---

[170] Uxía Gesto, «Festa do Emigrante de Pol En honor a los que se fueron», *La Voz de Galicia*, 23 août 2014, "Monograficos", Edicion 7 Dias, Folio 4.

[171] On peut se reporter aux derniers entretiens que nous avons choisi de publier dans cette thèse car ils font le lien avec les vagues antérieures par leur motivation économique, tout en initiant les modalités spécifiques de la grande vague des années 1960. Ils permettent une mise en perspective des migrations intérieures des années 1940-1960, objet de notre étude, dans l'histoire des migrations galiciennes au long des temps. (*Cf.* Partie I, Chapitre 3 : Des migrations intérieures à la grande vague « économique » des années soixante. Une émigration avec retour.)

[172] *Cf.* Deuxième partie - Chapitre 3, « Retornadas », « Justa de Rubián de Cima » (*Annexe 1-3*).

habitants de la région s'étaient enrichis dans l'émigration, c'était évident, et nous avons pensé que peut-être ce n'était pas de manière totalement licite. Nous avons su, en parlant avec le cafetier, dont les grands-parents avaient émigré aussi, que ces deux familles étaient parties en Allemagne, avaient probablement fait déjà l'objet de reportages et ne souhaitaient plus répondre à quelque journaliste que ce soit. Nous n'eûmes pas le loisir d'expliciter la neutralité de notre démarche d'historienne et avons pensé à ce moment-là qu'ils ne nous croyaient pas.

Ces émigrants avaient bénéficié des évidents avantages de l'ouverture du franquisme, grâce aux accords bilatéraux. La migration que nous recherchions était celle, antérieure, qui s'était produite à l'intérieur du territoire espagnol, des années quarante, et force était de reconnaître que ni notre démarche ni la méthode de l'immersion telle que pratiquée dans les milieux du journalisme et qui nous inspirait ce voyage, n'allaient nous permettre de trouver et de remonter une piste. Nous n'en avions pas les moyens. Il nous restait à travailler sur d'autres sources.

2.3.3. HISTORGA : Un fonds d'archives orales à Saint Jacques de Compostelle

Nous avons découvert en 2010 l'existence du fonds d'archives orales HISTORGA[173] et nous avons pu le consulter après de nombreuses péripéties, en septembre 2014 à l'université de Saint-Jacques de Compostelle, département d'Histoire Contemporaine. Il était supposément conservé au Service des archives de Galice (*Arquivo da Emigración Galega do Consello da Cultura Galega*) mais restait introuvable…

Les péripéties d'une consultation

La première étape de notre recherche a consisté à localiser physiquement le fonds puisqu'il n'apparaissait en consultation, ni sur Internet, ni sur le site de l'USC. Notre tentative initiale de prise de contact avec des enseignants de l'université date de l'été 2010. À nouveau sur place au cours de l'été 2012, nous tentons le formulaire de contact du *Departamento de Historia contemporánea* sur le site de l'université, et adressons un court texte de présentation de notre projet de recherche aux responsables du département. Sans réponse et ne réussissant à voir personne dans la période estivale, seul moment possible pour nous mais peu propice aux rencontres avec les enseignants, nous décidons d'explorer d'autres sources et investissons pendant deux semaines l'hémérothèque de l'université, qui reste ouverte tout l'été. Nous avons ainsi commencé à établir des sources bibliographiques espagnoles mais aussi galiciennes.

En 2014, lors de notre second séjour de recherche à Saint-Jacques de Compostelle, déterminée à retrouver ce fonds d'archives qui semble introuvable, nous obtenons un rendez-vous pour rencontrer cette fois le directeur du Département d'histoire contemporaine Lourenzo Fernández Prieto, Professeur d'histoire contemporaine et spécialiste d'histoire rurale. Il nous reçoit très chaleureusement et témoigne un intérêt pressant pour que le fonds soit matériellement retrouvé et nous promet de trouver la personne ressource. Deux jours plus tard nous pourrons consulter les enregistrements. L'état d'abandon des archives dans le

[173] M. J. Fernández Vicente, 2004, *op. cit.*

Département et dans l'université, nous empêche le premier jour d'avoir un accès « normal » à ce fonds. Pendant de longues années, l'Espagne a été l'un des pays européens les plus touchés par la crise économique et la Galice, la communauté d'Espagne la moins dotée en chercheurs et, de ce fait, qui a le moins publié. En avril 2012, la chercheuse Maria Teresa Miras, Galicienne et grande scientifique espagnole, déclare dans une entrevue à *El País*, alors qu'elle vient d'être nommée par le gouvernement de Mariano Rajoy pour présider la *Comisión de Expertos para la reforma del Sistema Universitario Español* chargée de faire des préconisations pour réformer l'université : « Investigar en España es llorar, porque tenemos miedo a decir la verdad: enviamos a los mejores con dinero público al extranjero y allí les despojan de las ideas de origen[174] ».

Elle parle en connaissance de cause, elle qui est titulaire d'un doctorat en pharmacie de l'université de Strasbourg en France. Précisons qu'elle a choisi cette émigration et obtenu une bourse espagnole pour le faire[175]. Le ministre des universités, José Ignacio Wert lui-même, arguant de la « *necesaria* […] *reforma del sistema universitario español* », annonçant le 13 avril de la même année la constitution de cette commission d'experts affirmait :

> ninguna universidad española figura entre las 150 más prestigiosas del mundo y […] la tasa del 30% de abandono universitario dobla prácticamente a la de la Unión Europea, del 16%. […] Wert también ha lamentado que solo un tercio de los estudiantes termine su titulación sin repetir curso, que la universidad española esté poco internacionalizada, con pocos alumnos extranjeros, con "una alta proporción del profesorado que no investiga o genera conocimiento", y que entre los parados de 25 a 29 años, el 21% sean universitarios[176].

Dans cet état des choses, il serait injuste et erroné de penser que les chercheurs étaient inexistants ou ne faisaient rien. Nous avons découvert à Santiago de Compostelle le monde de la recherche universitaire totalement dépourvue de moyens, la réforme de 2012 n'ayant pas apporté d'amélioration à ce titre.

La personne-ressource qui nous a donc accompagnée et qui a veillé sur le bon déroulement de la consultation, au mois de septembre 2014 est Xurxo Pantaleón Cadilla. Nous apprendrons

---

[174] María Teresa Miras, «Veremos el desastre de la ciencia dentro de 10 años», entretien avec la présidente de la Real Academia de Farmacia, *El País,* 13 avril 2012. Disponible sur : https://elpais.com/sociedad/2012/04/12/actualidad/1334254719_110856.html, consulté le 3 septembre 2020.

[175] Pour mieux comprendre la "disparition" d'un fonds d'archives pourtant disponible quelques années auparavant, nous avons consulté la presse : Cristina Galindo, « Descifrar los enigmas del cerebro. Entrevista a María Teresa Miras, experta en enfermedades neurodegenerativas », *El País Semanal,* 12 octobre 2015. Disponible sur : https://elpais.com/elpais/2015/10/09/eps/1444398113_800537.html, consulté le 3 septembre 2020.

[176] Pour plus d'informations sur le débat autour de la réforme de l'Université espagnole en 2013 : « El Gobierno pone a una científica al frente de la reforma universitaria », Agencias, *El País,* 13 avril 2012. Disponible sur : https://elpais.com/sociedad/2012/04/13/actualidad/1334320754_302910.html; mise au point de José Antonio Pérez García et Juan Hernández Armentero, économistes : « La reforma de la Universidad: preguntas erróneas, respuestas incorrectas », *El País*, 15 avril 2012. Disponible sur : https://elpais.com/sociedad/2012/04/15/actualidad/1334524477_188841.html; le rapport final : https://www.usc.gal/export9/sites/webinstitucional/gl/web/descargas/propuestas-reforma.pdf ; dans un blog l'historien Alfonso Calderón en récapitule les étapes et des réactions dans les médias et les universités : « Observatorio del informe de la "comisión de expertos" para la reforma de las universidades ». Disponible sur : https://alfonsorocalar.blogspot.com/2013/03/observatorio-del-informe-de-la-comision.html, liens consultés le 3 septembre 2020.

plus tard qu'il est spécialiste des sources orales et de la méthodologie de leur recueil et qu'il a été l'un des coordonnateurs du fonds de sources orales HISTORGA (« *Fondo de fontes orais para a historia de Galicia* »), au Département d'Histoire contemporaine de l'USC ;a été l'une des chevilles ouvrières du projet du projet qui en a émané, *Nomes e voces*[177], projet qui visait à établir, à partir d'un vaste recueil de témoignages, une mémoire documentée et chiffrée de la répression franquiste en Galice.

Avec lui nous avons parcouru des couloirs, changé de département pour aboutir à un bureau exigu, sans fenêtres et désert qui comporte deux armoires. De la plus petite d'entre elles, soigneusement fermée à clé, il sort une caisse remplie de cassette audio et de quelques documents. Rien n'est prévu pour la consultation de telles archives dans le département et il nous donne rendez-vous, quelques jours plus tard, sur le Campus nord de l'université. C'est un tout autre décor, le bureau aux larges baies vitrées, est un bureau partagé et le laboratoire de recherche sur le projet *Nomes e voces*. Nous nous y installerons en dehors des heures de fréquentation, pour l'écoute et la sélection des entretiens susceptibles de nous intéresser concernant l'émigration des femmes galiciennes.

Dans nos ultimes recherches, en 2020, nous obtenons des précisions de Lourenzo Fernandez Prieto :

> El fondo de fuentes orales que crearon Wouters y la profesora Isaura Varela se denominó HISTORGA (Historia Oral de Galicia) se fue incrementando desde 1987 con cientos de entrevistas y sigue funcionando hoy en día aunque [en 2016] cuando nos visitaste estaba un poco hibernado por falta de fondos […], hemos conseguido darle un formato más aceptable y garantizar su continuidad con mucho esfuerzo y recurriendo a ayudas de todo tipo. En este tiempo se enriqueció también con el fondo [Nomes e voces[178]] que […] coordiné entre 2006 y 2012[179].

Présentation

Le fonds d'archives orales a été constitué à l'origine en 1987 dans le cadre d'un projet intitulé *Historia Oral de Galicia* (HISTORGA). Si nous découvrons l'existence de HISTORGA dès nos premières recherches bibliographiques, nous ne retrouvons l'histoire de sa constitution et le nom du chercheur qui en était à l'origine au sein de l'équipe du *Departamento de historia contemporánea* de l'USC, qu'à la fin de nos recherches, en 2019, dans le travail de Marie-Pierre Bossan sur l'*Émergence d'une mémoire de la guerre civile en* Galice[180]. L'historienne retrace l'historique du fonds et décrit ses objectifs :

---

[177] Le projet de recherche interuniversitaire : « *As vítimas, os nomes e as voces* » est né à l'occasion des travaux autour de l'Année de la Mémoire en 2006, un projet soutenu et fomenté par la *Consellaría de Cultura e Deporte da Xunta de Galicia*, dans l'intention d'étudier la répression franquiste pendant la guerre civile et la dictature franquiste en compilant des données en nombre relatives aux personnes ayant subi des persécutions en raison de leur idéologie ou d'une position favorable à la République. Dans la perspective de la recherche historique sur la guerre civile et la répression, l'objectif est de rendre publics les noms, les voix et les lieux de toutes les victimes, les témoins, les proches de la répression et d'en établir une base de données publique. Il est consultable sur le site du projet. Disponible sur : http://www.nomesevoces.net/gl/, consulté le 31 août 2020.

[178] "Nomes e voces". Disponible sur : nomesevoces.net, consulté le 14 mai 2021.

[179] Il précise : «En este momento todos esos fondos orales se han agrupado en el fondo que se puede consultar en la página: https://www.terraememoria.usc.gal/o-proxecto». Y para más información todo esto lo coordinamos desde nuestro grupo de investigación http://histagra.usc.es/gl», consulté le 12 mai 2021.

[180] M.-P. Bossan, *Op. cit.*

> L'objectif principal était de constituer les archives de témoignages oraux sur des thèmes de l'histoire récente de la Galice, avec un système de références pour faciliter leur usage à de futures historiens.

M.-P. Bossan nous révèle des objectifs éclairants à plus d'un titre :

> La collection compte aujourd'hui [en 1997] près d'un millier d'entrevues, enregistrées et retranscrites, centrées sur la guerre civile, la répression, l'émigration américaine et européenne. Ces thèmes ont été choisis non seulement en fonction de l'intérêt des chercheurs de ce projet, mais aussi parce qu'ils intègrent des zones d'ombre de l'histoire que le manque de traces écrites empêche d'élucider[181].

Le texte de Marc Wouters[182], raconte plus précisément les motivations initiales : «Sentimos la necesidad de crear y recuperar fuentes orales antes de su desaparición» ; il décrit aussi les difficultés de son élaboration : difficultés idéologiques :

> ¿es o no es la historia oral "de izquierdas"? En cierto modo, este debate se presentó en el Seminario sobre "Diseño de proyectos de historia oral" en Madrid, 29-39 abril de 1988. […] el hecho de que la mayoría de los historiadores que utilizan fuentes orales tenga una ideología política de izquierdas puede tener otras razones. […] [E]s necesario estudiar detenidamente la derecha española para entender la reciente historia del país.

Difficultés liées aux moyens dont l'équipe dispose pour mener à bien un travail de recherche dans le contexte des années 1990. Le chercheur ne se plaint pas et estime même que les financements de la Xunta aient augmenté. Mais faut-il voir dans la pénurie de moyens et la situation de l'enseignement scolaire et universitaire brièvement évoqués, des limitations liées au type de recherche qui est mené à l'USC comme à Barcelone sur le premier franquisme ? Un certain Manuel Fraga Iribarne vient d'être élu en 1989 président de la Galice et le restera pendant quinze ans ; l'ancien ministre de la Communication de Franco et fondateur de *Alianza Popular* après la mort du dictateur, qui deviendra l'actuel *Partido Popular*, fomentait-il la recherche historique la plus contemporaine et la plus « de izquierda » ? Nous verrons comment l'histoire officielle voulue par le dictateur lui-même a définitivement enferré la Galice dans une réputation de soumission immédiate à la dictature.

Quoi qu'il en soit, au moment où, en 2014, nous parvenons à consulter les enregistrements du fonds HISTORGA, nous ne disposions plus d'aucun « système de référence » (pourtant évoqué par M. Wouters et M.-P. Bossan) ni d'aucune transcription qui nous auraient facilité la tâche ; nous procédons à une transcription manuelle d'un certain nombre d'entretiens sélectionnés, tâche que le M. Wouters qualifie en 1990 de « trabajo tremendamente costoso en tiempo »[183].

Nous écrivions initialement avoir eu accès à « un grand nombre d'entretiens réalisés par de jeunes étudiantes-chercheures du Département d'histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle » dont nous ignorions l'année de réalisation. Xurxo Pantaleón Cadilla était l'homme ressource : il avait participé à la réalisation du fonds[184] et, travaillait à

---

[181] M.-P. Bossan, *Op. cit.* p. 14.

[182] Marc Wouters, «El Proyecto Historga: Historia Oral de Galicia», *Historia y Fuente Oral*, 3, p. 179–83. Disponible sur : http://www.jstor.org.ezproxy.univ-paris3.fr/stable/27753278, consulté le 14 mai 2021, p. 180.

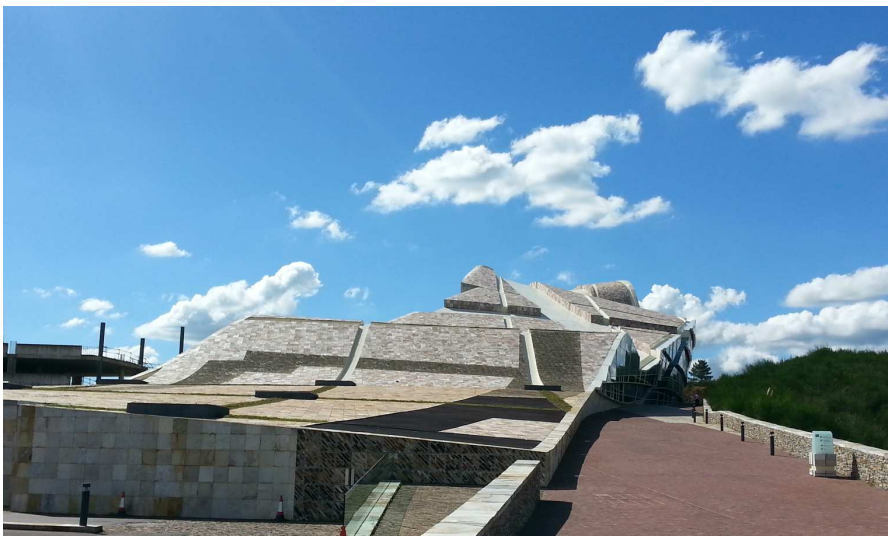
[183] Wouters, *ibid.* p. 182.

[184] Pilar Cagiao Vila e Xurxo Pantaleón Cadilla, «O fondo de fontes orais para a historia de Galicia (HISTORGA)", in *Actas I, II e III Encontros "O Son da Memoria»,* coord. Cristina Pujales, Consello da Cultura

l'époque sur le projet « Nomes e voces » ; il nous est apparu comme celui qui veillait à sa conservation sans aucun moyen spécifique : lors de notre visite, il retrouve au fond d'une armoire une caisse contenant un grand nombre de cassettes audio. Remisés dans un bâtiment voisin de l'université et un autre département, ces enregistrements contenaient une mémoire de l'émigration galicienne, fruit du travail d'apprentissage d'une ou plusieurs générations d'étudiants de « *tercero o cuarto de grado* », qui était entrée dans la phase de l'oubli. En l'absence de moyens pour l'université, cette partie du fonds était à l'abandon.

Avec les indications de Lourenzo et Xurxo pour explorer ce nouveau terrain, nous avions retrouvé la piste de HISTORGA dans l'institution officiellement chargée des archives qui venait tout juste d'emménager dans le bâtiment impressionnant, controversé en période de crise et toujours en chantier, de la *Cidade da Cultura Galega* (*Fig.-6*)[185].

Figure 6.— La *Cidade da Cultura Gallega*, sur le Monte Gaiá, Saint-Jacques de Compostelle, sept. 2014.



Source : Collection privée, E.R.M.

La découverte de ce lieu remontait pour nous à notre premier séjour en 2014 ; le lieu était mystérieux et vide. Nous n'y avions rencontré que de rares employés, notamment des personnels la cafétéria. Les rayonnages d'une future bibliothèque étaient vides... La *Cidade*

Galega, Arquivo Sonoro de Galicia, Santiago de Compostela, 2004, p. 129-138. Disponible sur : http://consellodacultura.gal/publicacion.php?id=277, consulté le 14 mai 2021.

[185] Pour plus d'informations sur la construction par Peter Eisenman, lauréat du concours lancé en 1999 par la *Xunta de Galicia* (Disponible sur : https://www.cidadedacultura.gal/gl/info/concurso-de-ideas) de ce bâtiment pharaonique, mystérieux, et dont la construction au long cours a été l'objet de nombreuses controverses et donné lieu à des procès, on peut voir des articles publiés dans la presse, *Público* : Disponible sur : https://www.publico.es/search/?query=cidade%20da%20cultura, ou *El Pais* : Disponible sur : https://elpais.com/buscador/. Tant dans ses dimensions, dans l'investissement qu'elle a représenté et ses remises en cause, que dans ses enjeux politiques, puisqu'elle est créée pour voir regroupés tous les services culturels de la Galice (Archives, bibliothèques, musées, etc.), elle est singulière. Voir aussi le site officiel et la présentation du projet sur Viméo. Disponible sur : https://vimeo.com/25187459 ou le site officiel de l'architecte. Disponible sur : https://eisenmanarchitects.com/City-of-Culture-of-Galicia-2011. Les différentes URL ont été consultées le 1er septembre 2020.

était un impressionnant bâtiment à l'architecture mimétique de la géographie galicienne, au sommet du Monte Gaiá, faisant face à Saint-Jacques de Compostelle, chantier à l'arrêt, bâtiment vide mais accessible... Malgré nos questions au rare personnel, nous ne trouvions pas d'interlocuteur pour nos recherches. Lors de notre second déplacement, en 2016, la *Cidade* était plus investie et nous avons eu accès, grâce à la diligence du personnel des archives pourtant en cours d'installation, à une documentation abondante mais http://www.jstor.org/stable/27753488essentiellement liée à l' *Asociacionismo*[186]. Le fonds d'archives orales HISTORGA restait introuvable, y compris des transcriptions, et le service des archives confirmait son absence :

> El proyecto HISTORGA: historia oral de Galicia lo llevó a cabo el Departamento de Historia Contemporánea de la Facultad de Geografía e Historia de la Universidad de Santiago de Compostela con apoyo financiero de la Xunta de Galicia, enmarcado en un programa de apoyo a la investigación del Gobierno autonómico. El Archivo de Galicia no custodia el material obtenido como resultado de este proyecto[187].

Exploitation

Notre travail sur le fonds HISTORGA dans l'état où nous avons pu y accéder a donc consisté en une sélection de 97 entretiens réalisés auprès de migrantes mais aussi de migrants puis en leur transcription ; nos deux critères de sélection étaient la date de l'émigration et la destination européenne et non vers le continent américain. Les enregistrements sélectionnés concernent le début de la vague migratoire des années soixante, pour nous la limite finale de notre période d'étude. Parmi cette petite centaine, nous en avons retenu trente-trois, en avons transcrit vingt-quatre dont sept sont exploités[188].

De la découverte de son existence à sa consultation à Saint-Jacques de Compostelle en septembre 2014 puis à l'élucidation, à travers les travaux de Marie-Pierre Bossan, de l'énigme qu'il avait constitué pour nous, les tribulations de la chercheuse inexpérimentée que nous étions révèlent probablement aussi quelque chose de la conservation et de l'accès de la mémoire du franquisme en Espagne. Ce ne sont pas les seules difficultés que nous avons rencontrées pour consulter des documents concernant la période : en Catalogne, à Manresa, une autre consultation n'a trouvé aucun débouché ni réponse, malgré nos demandes officielles.

Les difficultés rencontrées ont été de plusieurs types : tout d'abord celles qui étaient liées à la nature même des archives, orales, et à notre limitation de durée ; très peu d'entretiens relatent des migrations antérieures à la grande vague des années soixante[189] ; ensuite l'aspect méthodologique de la transcription, que nous découvrons, présente des complexités techniques propres et l'activité s'avère extrêmement chronophage, tandis que l'exploitation

---

[186] Mouvement culturel, solidaire et d'information qui s'est développé à travers la publication de nombreuses revues dès la fin du XIXe siècle par les Galiciens en exil, la diaspora intellectuelle en Amérique latine, puis au XXe siècle dans divers pays d'Europe, notamment ceux pour lesquels nous avons réalisé ou transcrit des entretiens : l'Allemagne, la Suisse ou la France

[187] Extrait du courrier électronique du service des archives de la *Cidade da Cultura Galega*, 1er septembre 2020.

[188] *Cf.* Première partie, Chapitre 3 : Des migrations intérieures à la grande vague « économique » des années soixante. Une émigration avec retour.

[189] 2,5 environ, selon les spécialistes, d'Espagnols ont émigré entre 1960 et 1977 vers des pays européens.

possible nous apparaît comme limitée pour ce travail. L'aspect de formation au travail de terrain qu'a impliqué l'exploitation d'un fonds d'archives orales, lui, ne nous paraît pas négligeable, même longtemps après.

2.3.4. Des archives et d'autres sources

Les Archives de l'état-civil de Manresa :

Pour préparer le projet de consultation et mettre à profit notre premier déplacement financé par l'université, le 15 mars 2016 nous nous rendons sur place et remplissons une demande de consultation pour motif de recherches sur le site de la mairie de Manresa. Nous n'aurons pas de réponse. Après plusieurs appels téléphoniques au *Registro Civil* nous décidons de nous y rendre. Le 22 mars 2016, nous entrons dans le bâtiment neuf du *Registro civil* de Manresa*, Carrer Arbonés,* 29-39, dans un quartier entièrement réhabilité de la ville non loin de *la Seu* et de l'un des fleuves ; après avoir longuement patienté dans les couloirs d'une administration qui a fort à faire avec le public, nous sommes reçue par une fonctionnaire au guichet et obtenons de pouvoir revenir le lendemain, entre 9h et 14h, pour rencontrer la responsable du service. Le 23 mars, nous prenons place dans un petit bureau attenant à la salle de travail de la responsable qu'elle met à notre disposition, mais qui n'a pas cette vocation, aucun lieu n'étant prévu à cet effet, faute de personnel en charge de la consultation. La réglementation des archives est pourtant très clairement exposée sur le site des du *Registro Civil* :

> El Registro Civil de Manresa es el registro público cuya finalidad es dar constancia oficial de los hechos y actos que se refieren al estado civil de las personas, así como el nombre y apellidos, el nacimiento, la defunción, la filiación, el sexo o la nacionalidad de las personas ocurridas en Manresa[190].

Sans formation à l'archivistique ni à l'usage des archives, nous nous informons sur la réglementation concernant la consultation nous trouvons aux Archives municipales de Manresa où, en attendant notre autorisation, nous explorons le fonds documentaire. Dans un ouvrage de Antonia Heredia Herrera[191], nous trouvons des éléments utiles à l'avancement de notre recherche concernant les archives, les précisions lexicographiques ou le cadre réglementaire des archives. L'historienne part de la réalité des archives de l'Espagne et de leur histoire :

> Nuestro punto de partida es la realidad archivística española reciente, y nuestras fuentes, los valiosos abundantes textos de la bibliografía archivística española. Ni que decir tiene que podíamos haber optado por situarnos en un contexto más universal, remontándonos en el tiempo y extendiéndonos en el espacio, sin embargo, la limitación del texto comprometido nos ha parecido suficiente para quedarnos en nuestro entorno, donde los términos, los conceptos, suelen ser mas

[190] Extrait du *Registro Civil* de Manresa, disponible sur leur site Internet : https://www.registrocivil.es/info/bar-celona/manresa/, consulté le 17 mai 2021.

[191] Antonia Heredia Herrera, *¿Qué es un archivo?*, Archivos siglo XXI Trea, Gijón, 2007, 135 p.
Antonia Heredia Herrera est historienne de l'Université de Séville, spécialiste des Amériques, et archiviste de renom. Elle dirige les Archives Générales des Indes, puis le Service des Archives et des publications de la *Diputación Provincial* de Séville, enfin les Archives générales d'Andalousie. Elle participe à de nombreuses commissions et groupes de travail qui contribuent à la « normalisation » et au développement théorique de la gestion des archives. (norme ISAD (G), *cf.* : Antonia Heredia Herrera, *La norma ISAD (G) y su terminología: análisis, estudio y alternativas*, Arco-Libros, Colección Normas, Madrid, 1995.

homogéneos y las realidades mas cercanas, sin obviar la diversidad de la que no podremos prescindir[192].

Le contexte de l'Espagne est en effet singulier, au regard de son histoire, notamment la plus récente et de sa structure administrative décentralisée en communautés autonomes depuis 1978 ; la mise en place d'une réglementation commune des archives s'avère complexe :

> Aunque en los inicios de la democracia […], reunidos en Palma de Mallorca […], abogamos por la necesidad de una ley estatal de Archivos que fuera el marco para que vinieran las de las autonomías, esto no ha sido así. Seguimos sin ley de Archivos, a nivel central, si de Patrimonio histórico (ley 15/1985, de 25 de junio), en la que ha quedado delimitado el Patrimonio documental español. Pero claro, el Patrimonio histórico casa mal con el Patrimonio documental, cuando aquel está esencialmente compuesto por bienes patrimoniales indestructibles y el documental contempla como exigencia la eliminación de buena parte de él para poder entrar en el estadio de lo histórico193.

Pourtant la préoccupation de la centralisation des archives et l'uniformisation d'un lexique commun s'inscrivent dans une histoire longue :

> Desde 1931 que se anuncia la publicación de un Lexicón y con más intensidad desde 1950 con los primeros Congresos internacionales del CIA, la preocupación por la uniformidad del lenguaje a partir de un vocabulario con términos y conceptos intercambiables no nos ha abandonado. La unificación que tuvo alguna oportunidad en la época de la normalización no soluciono el problema que sigue agrandándose por efectos de la globalización, la corresponsabilidad, la irrupción de las nuevas tecnologías y los cambios de ellas derivados194.

Quelques exemples :

> Desde la primera ley de Archivos de Andalucía (3/1984, de 9 de enero) hasta la última publicada para Valencia (3/2005, de 16 de junio) son muchas las Comunidades que tienen su propia ley y hasta dos, como es el caso de Cataluña y de Valencia.

L'archivage est une activité nécessaire qui obéit à une logique et qui se décompose en étapes successives, logiques, hiérarchiques : du patrimoine documentaire au patrimoine historique, puis au patrimoine culturel :

> Siendo el patrimonio documental parte del Patrimonio histórico que, a su vez, se integra en otro estadio superior mas amplio, el Patrimonio cultural, las leyes que regulan aquel entienden que los bienes patrimoniales que integran el Patrimonio documental son Archivos como instituciones de Patrimonio documental, y los documentos constitutivos del Patrimonio documental.
> Los Archivos, porque solo eran históricos, tenían su sitio al lado de la investigación y de la cultura, pero ahora que la gestión de los documentos y de los Archivos no puede concebirse sino en relación con la gestión administrativa, quizá las competencias sobre documentos y Archivos, para ser coherentes, tendrían que estar situadas en áreas como Administración pública, Gobernación, es decir, con competencias transversales. Ya son bastantes las Comunidades, Administraciones locales y Universidades que han realizado este trasiego[195.]

On notera l'alternance des majuscules et des minuscules pour désigner des réalités différentes de l' « archive » comme document ou comme institution :

---

[192] Heredia Herrera, *¿Qué es un archivo?, ibid.,* 4ème de couverture.
[193] *Ibid.*, p. 17.
[194] Antonia Heredia Herrera, «Terminología archivística. Conceptos y uso», *Revista TRIA*, VIII Jornadas Técnicas de Archivos en la Administración Local Presente y futuro de los profesionales de archivo: retos, riesgos y oportunidades, Málaga, nº 23-2019, p. 63–76. Disponible sur : https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=7729902, consulté le 19 mai 2021.
[195] *Ibid.,* p. 17-18.

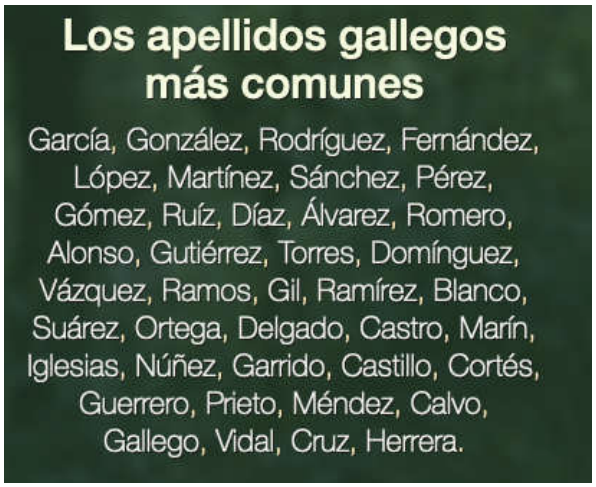
> [Propongo el] uso de la mayúscula para los Archivos como instituciones y de la minúscula para el contenido documental de aquellos que no tiene que coincidir con un fondo documental que es otro concepto diferente196.

Plus récemment, elle confirme:

> Partiendo de la doble acepción del término "archivo" como conjunto y contenido de documentos y como institución conservadora y gestora de ese contenido, voy a quedarme con la primera para establecer la relación con la memoria, no sin antes comentaros que para distinguir una y otra acepción, personalmente, uso la minúscula para el contenido y la mayúscula para la institución (archivo y Archivo)197.

Les archives de l'état civil font partie du *Patrimonio documental.* Cinq jours sont consacrés au repérage dans les livres de l'état civil (*Registros*) que l'on veut bien mettre à notre disposition ceux des actes qu'il nous serait utile de consulter (*Partidas*). Notre objectif est de faire des relevés sur les mariages de Galiciennes qui ont été célébrés à Manresa entre 1940 et 1960 pour établir des données chiffrées sur le nombre de femmes galiciennes résidant dans la ville et, à partir de ces données de vérifier leur lieu de naissance en Galice. Le type d'observation à laquelle nous souhaitons procéder ne comportant aucune donnée personnelle nominative (nous comptons des Galiciennes), nous pensons en obtenir l'autorisation rapidement durant notre séjour, puisque tout citoyen ou toute citoyenne peut consulter les registres. La responsable du service qui semble bienveillante vis-à-vis de notre travail nous demande une lettre d'introduction de notre directrice de thèse que nous sommes en mesure de fournir rapidement.

Figure 7.— Nuage des patronymes publiés **Les patronymes galiciens les plus communs.**



Source :https://apelidosgalicia.org/

Cette première démarche nous ouvre l'accès à la consultation des registres et nous entreprenons notre relevé systématique des numéros des actes où nous pourrions repérer les informations minimales et anonymes que nous recherchons : une population féminine d'origine galicienne récente installée entre 1940 et 1960 à Manresa, celles en tout cas qui s'y marient. Nous utilisons également un instrument statistique de l'I.N.E. (*Instituto Nacional de*

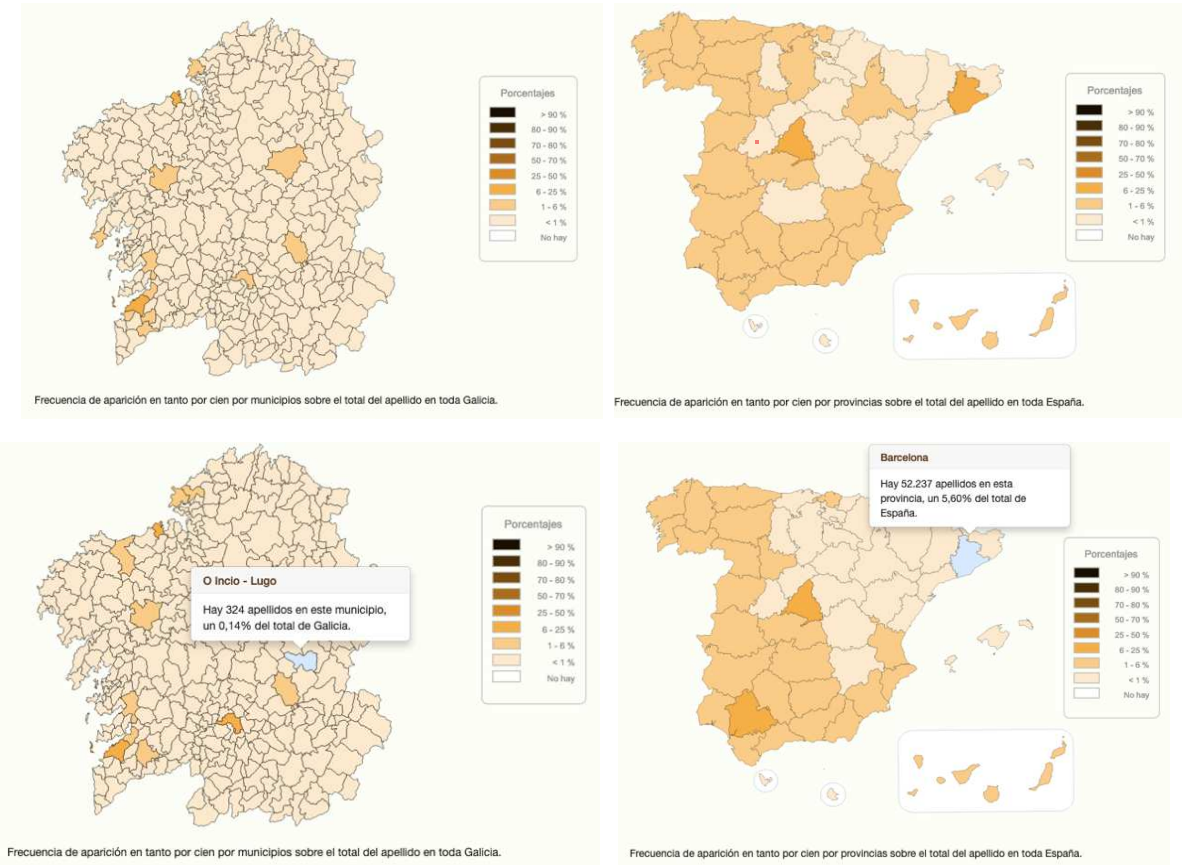
[196] *Ibid.,* p. 21, *cf.* Antonia Heredia Herrera, « El nombre de las cosas o el valor de las palabras », en Homenaje a Vicenta Cortés Alonso, *Revista del AGN,* Lima, n° 25, 2005, pp. 27-32.
[197] A. Heredia Herrera, «Terminología archivística…", *op. cit.* p. 69.

Estadistica) et l'I.G.L. (*Instituto da Lingua Galega*)[198] : le site des noms galiciens, *Apelidos de Galicia*[199]. Il présente sous la forme d'un nuage de mots[200] la fréquence des noms de famille d'origine galicienne, et à partir de cette base de données et des liens fournis pour les noms galiciens les plus communs (*Fig.-7*) nous imaginons d'appliquer ces données statistiques à notre sondage dans les registres de l'état civil.

Nous y voyons paraître les noms des migrantes que nous avons interviewées : Rodriguez, Pérez, López, Gómez, etc. Nous découvrons grâce à cet outil la répartition de chacun d'eux en Galice et en Espagne, par exemple Rodríguez (*Fig.-8,* en haut) et Pérez (en bas).

Ces représentations correspondant aux valeurs de 2016 au moment où nous les consultons,

Figure 8.— Distribution en Galice et en Espagne des patronymes « Rodríguez » (en haut) et « Pérez » (en bas).



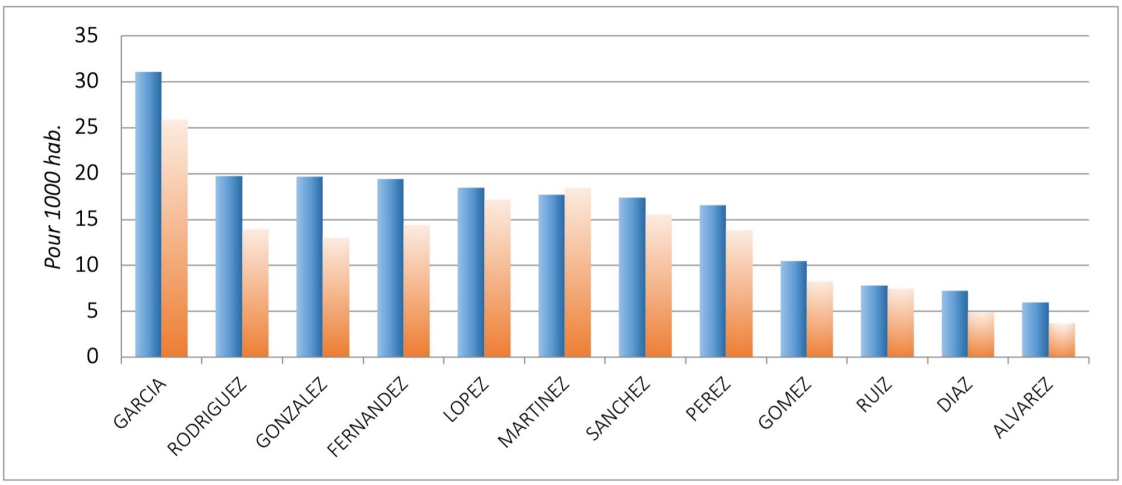
Source : Site apelidosgalicia.org. Élaboration propre.

nous en déduisons qu'il s'agit d'une représentation de la répartition des noms de famille de descendants de Galiciens et non l'image de cette dispersion dans la période de notre étude. Nous ne poussons donc pas plus loin cette exploration empirique à partir des noms de famille. Néanmoins, nous utilisons cet outil des noms de famille pour notre sondage dans les registres des mariages célébrés entre 1940 et 1960 que nous pensons pouvoir vérifier en repérant les

[198] Le document « *Nube de apelidos publicados en Apelidos de Galicia* » est reproduit en *Annexe 4, disponible en ligne : Disponible sur : https://apelidosgalicia.org/nube-apellidos-gallegos, consulté le 9 sept. 2021.*
[199] https://apelidosgalicia.org/, consulté le 19 mai 2021.
[200] Le « nuage » complet des noms les plus communs publiés figure en Annexe 4

douze premiers noms les plus courants. Notre dernière représentation porte sur l'ensemble de la « diaspora » galicienne en Catalogne (*Graph.-1*) par lequel on distingue une présence des patronymes Rodriguez et Pérez de respectivement 2 et 1,7 pour cent.

Graphique 1.— : **Fréquence des patronymes d'origine galicienne en Catalogne et dans la province de Barcelone**



Source INE, fréquence des patronymes par province de naissance. Élaboration propre.

La responsable du service des archives de l'état civil de Manresa n'a jamais donné suite à nos demandes écrites[201]. Renouvelée dès notre retour et accompagnée d'une lettre de présentation plus développée de notre travail, la démarche n'a pas donné plus de résultats pas plus qu'un courrier de réclamation adressé au ministère de la Justice sur les conseils d'une historienne du droit utilisant les archives de l'état civil est demeurée sans réponse.

L'impossibilité de consulter les registres de l'état civil pour établir des statistiques empiriques sur la ville de Manresa nous a amenée à abandonner le projet du comptage dont nous avions besoin pour prendre pied dans notre recherche. La réalisation des entretiens et un recentrage sur l'historiographie que le séjour manrésan de 2016 nous avait permis d'explorer aux Archives de la ville sont donc devenus le cœur de notre travail.

Les Archives municipales de Manresa

Le fonds documentaire des Archives Municipales est situé dans un bâtiment du XVIIIe siècle dans l'ancien collège Saint Ignace en plein cœur de Manresa. Nous y découvrons l'œuvre de l'historien Pierre Vilar, et nous nous plongeons dans l'histoire de la Catalogne202. Nous y constituons la partie catalane de notre bibliographie.

Photos, collections privées

Les photographies, que certains travaux qualifient de supports fictionnels singuliers exercent sur nous un attrait singulier. Dans les pas de Roland Barthes qui se demande si elles ont « un

[201] Documents restés sans réponse en Annexe 2-3.

[202] Pierre Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales.* Paris, S.E.V.P.E.N., 1962, « Bicliothèque Générale de l'école Pratique des Hautes Études, VIème section », 3 vols. I : Le milieu naturel et le milieu historique, 717 p., ; II : Les hommes et la terre, 586 p. ; III : La formation du capital commercial, 570 p. Réédition Ed. Sycomore, Paris, 1984.

“génie” propre »[203], nous analysons leur caractère captivant : elles témoignent, la plupart du temps positivement, d’un instant fixé dans un temps d’expériences mais ne disent rien de ce temps lui-même. En particulier sur les photos de émigrantes, les clichés ne disent rien des difficultés traversées. Les photos transmettent un temps silencieux, elles représentent des moments de joie ou de douleur mais ne le racontent pas. Aucune narration ne s’attache à elles. Elles ont la fixité de l’image et elles évoquent. Roland Barthes explicite le sentiment de l’étrangeté dont il fait l’expérience à la mort de sa mère en interrogeant plus largement « la Photographie » :

> Ce que la Photographie reproduit à l’infini n’a eu lieu qu’une seule fois : elle répète mécaniquement ce qui ne pourra jamais plus se répéter existentiellement. En elle, l’événement ne se dépasse jamais vers autre chose : elle ramène toujours le corpus dont j’ai besoin au corps que je vois ; elle est le Particulier absolu, la Contingence souveraine [...][204]

Les belles photos souvenirs des émigrantes galiciennes les montrent dans des scènes de leur quotidien : la photo de Julia en service, près des enfants de ses employeurs, à côté d’une autre servante, « *una andaluza* » dit-elle, ne dit rien de sa condition, de sa fatigue ou de son bonheur d’être là, d’être indépendante, sentiments qu’elle-même rapporte dans les entretiens. La photo témoigne peut-être de sa condition de servante et du rôle des immigrées de l’intérieur dans ce secteur, à Manresa et, peut-être, en Catalogne. Pourtant, ce qui frappe dans la photo en dehors des regards, c’est l’état du mur, un « *puctum* » tel que le définit Roland Barthes[205] : cette photo prise dans une demeure bourgeoise, en Catalogne, dans les années 1940, atteste que « cela a été ». L’Espagne, dans les demeures bourgeoises de la Catalogne, au lendemain de la guerre civile qui y a vu sa défaite, se relève, se reconstruit, se survit et oublie.

« La photographie ne remémore pas le passé » dit Barthes, « l’effet qu’elle produit […] n’est pas de restituer ce qui est aboli […] mais d’attester que cela que je vois, a bien été »[206]. Et elle l’atteste « à coup sûr », sa spécificité étant de « ratifier ce qu’elle représente »[207]. Si « [t]oute photographie est une attestation de présence »[208], et si au contraire « le langage est par nature fictionnel », alors les photographies sont d’excellents témoins. Mais de quoi ? Par ailleurs, le sémiologue considère que « pour le tout-venant des "bonnes" photos, tout ce que l’on peut dire de mieux c’est que l’*objet parle*, il induit, vaguement, à penser ». Les photographies attestent « que cela a été », rien de plus. Les difficultés des migrantes, celles du déracinement et de l’adaptation aux nouveaux milieux, plus ou moins compliquées par la pratique linguistique, les relations sociales avec les autres, au travail, les difficultés familiales, etc., elles n’en disent rien.

Annie Ernaux évoque quant à elle un « héritage invisible sur les photos »[209], celui des « façons de marcher, de s’asseoir, de parler et de rire, héler dans la rue, les gestes pour manger, se

---

[203] Roland Barthes, *La chambre claire. Note sur la photographie,* Cahiers du Cinéma-Gallimard-Le Seuil, Paris, 1980, p. 4.
[204] *Ibid.,* p. 5.
[205] *Ibidem.* Selon Roland Barthes, « [c]e détail est le *punctum* (ce qui me point) » (p. 71) qu’il a défini comme « un détail [...] qui m’attire ou me blesse » (p. 69).
[206] *Ibid.,* p. 129.
[207] *Ibid.,* p. 133.
[208] *Ibid.,* p. 135.
[209] Annie Ernaux, *Les années*, Gallimard, Paris, 2008, collection Folio, 2017, p. 31.

saisir des objets […] » qui « transmettaient la mémoire passée de corps en corps du fond des campagnes françaises et européennes », « [h]ors des récits », un héritage qui « unissait les membres de la famille, les habitants du quartier et tous ceux dont il était dit ce sont des gens comme nous. Un répertoire d'habitudes, une somme de gestes façonnés par des enfances aux champs, des adolescences en atelier, précédées d'autres enfances, jusqu'à l'oubli »[210]. Les gestes des corps échappent à la fois au récit et à l'image, au langage et à la photo. La mémoire de la photo est fixe, celle du langage reconstruit les souvenirs et celle des corps est perdue pour les historiens. Peut-on historiciser ce qui ne se dit pas et ne se voit que de l'intérieur ? Cette subjectivité universelle qui participe au bonheur de lire Annie Ernaux, elle la fait rejaillir de sa mémoire à partir de photos de famille que, dans le même geste que Roland Barthes, l'auteure se met à regarder en parfaite *Spectator*[211]. Elle annonce à la première ligne : « toutes les images disparaîtront ». Mais elle va en retenir quelques-unes et faire revivre, pour des millions de lecteurs, toute une époque dans une sociologie du sensoriel qui n'avait d'égale jusqu'à elle que l'œuvre de Proust… Chaque fois le motif est le même : une photo brièvement décrite dans ses moindres détails puis la mémoire qui s'y rattache et devient le moteur du récit. Procédé génial que l'on rêve d'imiter dans un autre temps. Les photos dont nous disposons, la collection privée de la famille R.P. dans son entier et celles de nombre d'interlocutrices qui nous ont montré es leurs en les mettant à notre disposition, nous tendons à penser qu'ils constituent des objets d'étude en soi, que ni les contraintes de notre recherche ni ses objectifs ne nous permettent de l'exploiter dans ses spécificités, comme une source à part entière, pour une thèse sur l'histoire de l'émigration galicienne. Le fonds ne sera ainsi utilisé qu'à titre d'illustration au long de notre travail.

Dans les entretiens, souvent sans ces appuis visuels, les souvenirs sont reconstruits et les images se projettent à partir des mots des interviewées ; il s'agit pour nous de suivre des fils narratifs qui nous permettront de remonter le temps jusqu'à des fragments du présent définitivement perdu de cette émigration.

Autres sources

D'autres sources feront l'objet d'études ultérieures au vu des conditions de temps et de moyens institutionnels dont nous avons disposé.

En Catalogne, à la lecture des travaux d'Arlette Farge et inspirée par son « petit livre important[212] », *Le goût de l'archive*[213], nous pensons explorer les archives judiciaires pour y sonder la présence de femmes galiciennes en Catalogne sous le premier franquisme et interroger différentes facettes de leurs conditions de vie. Sachant que des grèves ouvrières importantes ont eu lieu en Catalogne dans les années 1940, la première d'entre elles à la *fábrica de Bertrand i Serra* dite la *Fábrica Nova* de Manresa en 1946 à l'initiative des

[210] *Ibidem.*

[211] Barthes, *op. cit.* p. 33. Terme et concept définis par Roland Barthes pour qualifier la place, la fonction, l'entité regardante de la photo.

[212] Alain Corbin, « Arlette Farge, Le goût de l'archive », *Annales*, 3-1991, p. 595-597. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1991_num_46_3_278966_t1_0595_0000_000, consulté le 9 août 2021.

[213] Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, 1997, 152 p.

femmes, fait peu courant à l'époque[214], nous avons envisagé l'exploration des archives de la Fondation du syndicat *Comisiones Obreras* (CCOO), notamment les fonds de l' « *Arxiu històric de comisions obreres de Catalunya (1912-1989)* ». Mais également le fonds dont la fondation dispose en Galice, « *o Arquivo histórico do sindicato nacional de CCOO de Galicia* » notamment un fonds d'archives orales : « *Colecciones de Fuentes Orales (entrevistas)* » dans un fonds répertorié comme « *Colección general, 1949-1999* ». En Galice encore, nous souhaitions approcher les Archives municipales de Lugo et de la commune de O Incio, afin de nous rendre compte si l'émigration laisse des traces dans une région d'origine.

Conclusions : explorer l'historiographie

Nous avons puisé dans les sources disponibles concernant les migrations espagnoles, catalanes, galiciennes. Un travail mené à bien à partir de 2000 par la géographe espagnole Àngels Pascual de Sans, spécialiste de géographie humaine de l'*UAB (Universitat Autònoma de Barcelona*), nous a servi de base travail[215] ; ce document qui se présente sous la forme d'une profession de foi d'un groupe de chercheurs autour d'axes fédérateurs sur un travail au long cours autour de « *temas relacionados con la movilidad espacial de la población* » tels que « *Los principales ejes temáticos eran en aquel momento: la migración interior en Cataluña y en España y sus efectos poblacionales y sociales* ». De grands principes fédérateurs d'une équipe importante et évolutive de chercheurs y sont affirmés qui nous ont été utiles :

> 1.- La movilidad espacial de la población (y las migraciones) no son fenómenos acotados a una salida de un lugar y una llegada a otro. Son **procesos insertos en un contexto histórico, con un tiempo personal y un tiempo social**.
> 2.- Estos procesos se han producido en todas las épocas históricas y están presentes en el funcionamiento normal de toda sociedad. No son fenómenos extraordinarios, pero tienen sus especificidades en cada momento y en cada lugar.
> 3.- Para intentar **entender las migraciones es ineludible adoptar una perspectiva histórica** – mirando hacia el pasado y también hacia la evolución posible– y huir del inmediatismo.
> 4.- Las migraciones interiores y las migraciones exteriores de un país responden, fundamentalmente, a las mismas lógicas estructurales, y es conveniente estudiarlas en relación las unas con las otras. […][216] (*nous soulignons*).

Les dix-neuf principes énoncés situent très précisément notre réflexion dans ce champ de recherches ; cependant, nombre des ouvrages consultés jusque-là étudient les grandes vagues migratoires de la fin du XIXe début du XXe siècles vers l'Amérique latine, ou des années 1960 vers les pays développés d'Europe. Les courants intérieurs nous sont progressivement apparus dans la bibliographie des travaux récents, notamment des démographes et des géographes dont la découverte a été déterminante.

---

[214] On peut consulter les pages consacrées à la mémoire du franquisme à Manresa. Disponible sur : http://www1.memoria.cat/franquisme/es/content/la-huelga-de-la-fabrica-nova-1946, consulté le 9 août 2021.

[215] Texto inicial de Ángels Pascual de Sans, discutido y consensuado por los miembros del GRM, 2005. Disponible sur : http://geografia.uab.es/migracions/cas/GRMigracions.pdf, consulté le 15 novembre 2013. Le GRM a évolué, leur texte initial figure toujours sur leur site : http://geografia.uab.es/migracions/cas/index.htm, consulté le 24 mai 2021.

[216] A. Pascual de Sans, *Ibidem.* (Nous soulignons)

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 3 : Méthodes et terrains

1. Élaboration d'un questionnaire

Nous avons abordé notre travail sous l'angle de la sociologie dont nous empruntions les méthodes. Nous avons donc élaboré et rédigé un questionnaire de base en français puis nous l'avons décliné selon les profils des personnes interrogées : une femme émigrée, une femme restée au village, une ou un proche ou un familier d'émigrés, etc. Nous avons prévu des questionnaires en français ou en espagnol. Ce sont des instruments de base qui peuvent apparaître comme sommaires aux spécialistes, mais nous découvrions notre terrain et nous faisions en sorte d'envisager plusieurs angles : pour les personnes qui s'exprimaient en galicien ou en catalan, nous n'avons prévu initialement que le questionnaire en espagnol, notre compréhension mutuelle de l'espagnol nous paraissant suffisante pour mener l'entretien. Dans le texte figurent les reproductions partielles de ces entretiens et l'intégralité consultable en annexe (*Annexe*.-1).

Suivant les conseils des experts, nous avons ensuite procédé à un test grandeur nature avec le fils de Julia ; cet entretien n'a pas été exploité. Le bilan du test nous indiquait Le bilan du test nous indiquait que le questionnaire allait nous servir de fil conducteur ou de filet de sauvegarde, mais nous souhaitions que les entretiens soient une conversation. C'est ce qui allait guider et orienter nos interventions.

Nous avons réalisé quinze entretiens. La première Galicienne que nous avons interrogée, Julia[217] est devenue un modèle au long cours. En effet, nous avons pu mettre à jour notre connaissance de son parcours vital qui a motivé et inspiré ce travail, au cours des entretiens réalisés avec elle ou des membres de la famille, ou d'autres personnes du village d'origine et recouper les témoignages sur cette partie structurante de l'histoire de sa vie : l'émigration. Un premier entretien informel réalisé en 2003, alors que nous ne savions pas encore quelle forme prendraient nos investigations sur une histoire qui nous paraissait singulière, a été perdu. L'enregistrement pratiqué sur des minicassettes est inaudible. Il s'agissait d'un dialogue déterminé par notre curiosité et notre quête d'informations sur ce moment révolu de l'émigration d'une poignée de femmes au départ d'un très petit village reculé de la Galice rurale de l'intérieur, Fruxil, en terres de Lugo, en direction d'une ville industrielle importante de Catalogne, Manresa, entre les années quarante et les années soixante du XXe siècle. Cette

[217] Les noms et prénoms utilisés dans ce travail sont le résultat d'un accord avec la personne, vrais ou rendus anonymes, selon que la personne en exprimait le souhait ou non. Nous leur avons systématiquement posé la question et la majorité des prénoms sont les vrais, leurs noms de famille apparaissant seulement avec leurs initiales.

conversation a donné une impulsion décisive à notre travail ; il restait à en trouver les moyens.

2. Méthodologie du recueil et de l'enregistrement des témoignages

Bien avant la formalisation du projet de thèse, une collègue anthropologue angliciste, Catherine Berger, nous prodigue des conseils de lecture et nous fournit des outils pratiques qu'elle a formalisés : des fiches et des conseils méthodologiques pour de futurs anthropologues qu'elle initie à l'enquête de terrain. Nous en reproduisons quatre en *Annexe*[218] .

A partir de ces bases d'approche et outils didactiques, inspirée par les travaux de la sociologie et de l'anthropologie « compréhensives » dont nous découvrons la terminologie, les méthodes et les débats, nous concevons notre travail de terrain. A ce titre, le manuel de Jean-Claude Kaufmann[219] à l'usage des « apprenti[s]-chercheur[s] », a constitué notre premier guide méthodologique. Dès les premières lignes de l'introduction, Jean-Claude Kaufmann pose que « l'entretien semble résister à la formalisation méthodologique : dans la pratique il reste fondé sur un savoir-faire artisanal, un art discret du bricolage »[220] ; un peu plus loin il nous enseigne que :

> Dans une posture particulière, l'apprenti-chercheur ne peut avoir accès aux différentes méthodes disponibles avec un égal bonheur. Il lui est surtout demandé de faire progresser la connaissance, d'apprendre à construire l'objet scientifique dans toutes ses dimensions. L'entretien compréhensif est particulièrement adapté à cette perspective[221.]

Pourtant il met en garde les apprentis sur la facilité apparente de la méthode qu'il qualifie de « molle » de l'entretien, qui le fait apparaître comme une méthode « justement trop facile d'accès, suspecte *a priori ».* En cause, la position de l'enquêteur qui, pour minutieuses que soient les précautions de contrôle visant à une objectivité recherchée pour la démonstration scientifique, « influence les propos de l'enquêté » et la préoccupation de la sociologie est de démontrer en permanence la scientificité de sa méthode.

Notre objectif n'étant pas de devenir sociologue mais de comprendre suffisamment l'« induction analytique » au « cœur de la démarche qualitative » et les méthodes de la sociologique compréhensive pour mener à bien notre projet, pour élaborer les outils nécessaires à notre enquête de terrain et pour réaliser des entretiens, cette entrée en matière nous lance dans la poursuite de notre objet.

En dehors de leur limitation en nombre, le dépouillement et l'exploitation de nos entretiens ont ensuite représenté une véritable difficulté pour l'apprentie-chercheure que nous étions. Notre objectif se dessinait très clairement d'en dégager des éléments que nous organiserions par thèmes en fonction des évocations personnelles de chacune des interlocutrices. Car c'est leur vie entière dans ce moment crucial qu'il nous intéressait de faire revivre à travers leurs mots et leurs souvenirs que nous voulions consigner et interpréter. Mais revenons à la phase

---

[218] Voir *Annexe 2-1*.
[219] J.-C. Kaufmann, *op. cit.*.
[220] *Idem*, p. 9
[221] *Idem*, p. 15

de l'enregistrement sur le terrain : nous sommes amenée à rencontrer des personnes susceptibles de nous confier des témoignages les concernant elles-mêmes, comme protagonistes de leur mobilité ou comme témoins de la mobilité des autres. Nous avons également interviewé, en Galice, en Catalogne ou en France, des membres des familles de ces premières migrantes, essentiellement les sœurs de Julia, l'un de ses frères, ayant émigré dans la période choisie vers la Catalogne mais aussi les enfants impliqués dans la migration au nombre desquels notre témoignage pouvait constituer une source particulière à transformer en source pour la recherche. Ce serait l'objet d'un futur travail sur les conséquences de l'émigration pour les générations qui n'en ont pas la décision. D'autres personnes encore, restées au pays, dans des familles d'héritiers ou qui simplement parfois n'avaient pas fait le choix de d'émigrer, ou n'en avaient pas eu les moyens ; ils ont accepté de nous livrer leur témoignage sur les émigrées ou le phénomène même de l'émigration de ces années difficiles pour toute la population en Galice.

En règle générale, les entretiens ont été réalisés dans la langue que la personne choisissait, parfois la seule qu'elle maitrisait ; variant du castillan au galicien, parfois le catalan et aussi quelquefois le français. Dans la transcription, nous avons gardé la langue d'origine des extraits sélectionnés, parfois certains passages ont été traduits par nous-même.

Nous nous sommes interrogée sur la question de la traduction, sans trouver de réponse satisfaisante : rédigeant une thèse en français, il nous paraissait normal de penser à traduire les extraits. Cependant, deux problèmes nous ont détournée de cette décision : l'ampleur de la tâche et surtout le fait que nous perdions en traduisant toute la spontanéité des propos des personnes que nous interviewions, que nous avons essayé de conserver au maximum. Nous avons donc reproduit les passages, les interprétant au fur et à mesure. Lorsque très rarement nous avons traduit, alors nous avons recherché cette proximité à l'expression authentique de nos interlocutrices, même quand elle était maladroite, voire « incorrecte » du point de vue de la langue. Nous dirions même surtout quand elle est maladroite.

3. Les difficultés et comment nous les avons surmontées

Terrain : transcription, sélection et exploitation des entretiens

Que ce soit lors de l'enregistrement des entretiens ou la consultation d'autres sources, le travail d'exploitation a représenté une véritable difficulté : la matière nous a paru foisonnante, posant de véritables questions sur ce que devait prendre en compte notre transcription et, prenant très rapidement le parti de l'authenticité de l'expression des personnes, nous devions cependant éliminer les « scories » (répétitions, hésitations, etc.) pour en rendre la lecture intelligible pour le lecteur. L'enregistrement lui-même, le fait de préparer notre matériel, de l'entretenir en état de marche (avoir toujours quelques piles en réserve), de veiller à vider les cartes pour chaque entretien réalisé et de les stocker, au fur et à mesure, en les classant, sur notre disque dur, a été une discipline et une routine que nous avons rapidement adoptée, anticipant les pertes d'enregistrements puisque nous en avions déjà fait l'expérience. A ce stade de la construction de nos sources orales, nous étions consciente de ne plus pouvoir nous le permettre.

Une fois les entretiens transcrits, la sélection des éléments qui seront cités ou repris dans la thèse est également très longue. Fallait-il classer les réponses par thèmes abordés, par interlocutrice ? Ce travail très empirique de sociologue s'est accompagné du souci d'établir des données consultables et exploitables par d'autres, et d'établir une historiographie de ce flux particulier qui va de la Galice à la Catalogne au cours du premier franquisme jusqu'à 1960.

Dans la tempête de nos doutes a surgi le contexte ignoré de la guérilla et de la résistance antifasciste dans le Bierzo Galicia voisin

Notre rencontre avec Odette Martinez-Maler dans le cadre d'activités de l'association Le Cermi[222] qui publie depuis 1992 la revue *Exils et migrations aux XXe et au XXIe siècles*[223], provoque un tournant dans notre travail avec la prise de conscience que le contexte dans lequel se meuvent nos premières interlocutrices galiciennes est la fin de la IIe République, la guerre civile et le premier franquisme. Nous rencontrons son père, Francisco Martinez Lopez, qui est un ancien guérillero du Bierzo-Galicia ; à plus de 80 ans il milite pour la reconnaissance du statut de « *guerrillero* », c'est-à-dire de résistant au franquisme, de celles et ceux qui ont été victimes de représailles et qui ont été massivement assassinés par le régime. Nous imaginons alors explorer les archives militaires de Lugo, pour y rechercher la participation aux guérillas ou à la résistance populaire, dans les villages où, des décennies durant, ont pu survivre, dans la clandestinité, un grand nombre de guérilleros. Quels rôles ont joué les femmes dans ces familles résistantes comme nous découvrons qu'il y en a eu tant ? Quelles actions de résistance y ont été menées dans la durée de la guerre puisque l'histoire officielle veut qu'aucune guerre n'ait eu lieu en Galice, que la région d'origine du dictateur se soit soumise dès les premiers jours aux rebelles ? Qu'en a-t-il été en réalité ? L'histoire des petites gens, des villageois, des familles, qui ne figure pas dans la version officielle, est-elle documentée ? Notre découverte se consolide avec les nombreux travaux d'une historienne, Ana Cabana Iglesia, qui s'attaque à ce sujet dès les années 1990[224] et participe aux dernières

[222] Le CERMI, Centre d'Études et de Recherche sur les Migrations Ibériques, est une association créé en 1995 a vocation à « impulser et […] coordonner l'étude des migrations ibériques contemporaines – les exils politiques comme les migrations économiques – de participer à la diffusion des connaissances sur ces thèmes, […] contribuer à la sauvegarde d'archives privées et de tous documents relatifs aux exils et aux émigrations ibériques (presse, affiches, tracts, dessins, correspondance, enregistrements audiovisuels, films, etc.) » de veiller « au dépôt de ces derniers dans des institutions publiques ou des organismes qui ont pour vocation établie d'assurer la conservation de matériaux documentaires et de dresser des inventaires des sources disponibles pour la recherche ». Il publie la revue annuelle *Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles*, en coédition avec des centres universitaires et Riveneuve éditions. Les extraits sont disponibles sur le site Internet : www.cermi.fr, consulté le 26 mais 2021.

[223] *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, la collection de tous les numéros est disponible sur : https://www.persee.fr/collection/emixx, consulté le 26 mais 2021.

[224] Ana Cabana Iglesia, « De imposible consenso. Actitudes de consentimiento hacia el franquismo en el mundo rural (1940-1960) », *Historia Social,* n° 71, 2011, pp. 89–106. Disponible sur : www.jstor.org/stable/23228552, consulté le 13 juin 2020 ;

- Ana Cabana Iglesia, « Estado e "cultura de resistencia": aproximación ao estudo dos mecanismos definidores da conflitividade rural durante o primeiro franquismo », *Semata: Ciencias sociais e humanidades*, 19, 2008, p. 259-274 ;
- Teresa María Ortega López, Ana Cabana, *« Haberlas, haylas »: campesinas en la historia de España del siglo XX*, 2020.

recherches historiques sur la guerre civile en Galice et à la nécessaire remise en question de l'histoire officielle et de la propagande du régime franquiste sur la situation en Galice, en particulier dans le milieu rural ; enfin de la thèse de Marie-Pierre Bossan[225] rédigée dans le cadre des travaux du Département d'histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle a représenté une source primordiale et un tournant dans notre travail.

Conclusion : hypothèses et objectifs

Pour penser la migration à partir du phénomène que constitue l'une d'elles, celle d'une population donnée à un moment donné de son histoire et de l'Histoire, nous avions besoin de catégories qui permettent de définir un cadre théorique à notre recherche.

Si de nombreux philosophes et intellectuels ont travaillé et nourri la question de l'exil, celle du déplacement de populations, des migrations « économiques » a suscité moins d'intérêt ou un intérêt plus récent, que ce soit dans les productions universitaires ou la littérature en général. Les philosophes matérialistes Karl Marx et Friedrich Engels, ont proposé une observation synchronique des sociétés dans lesquelles ils vivaient (l'Angleterre du XIXe siècle) pour établir une théorie politique et sociale, mais ils n'ont pas réservé une place particulière à la question de la mobilité, du déplacement comme solution de vie dans un contexte économique et politique donné et pour répondre à la pression qui s'exerçait sur eux, situation qui pourtant existait sous l'aspect des migrations intérieures dans leur siècle.

Dans un article de 2009, Frank N. Pieke et Xiang Biao évoquent la condition des migrants chinois en Angleterre et rappellent :

> Dans ce secteur du marché du travail que nous appelons « néo prolétarien », les ouvriers sont dans la situation qualifiée par Marx et Engels de « salariés libres » : libres de liens de réciprocité sociale, libres de se faire concurrence les uns aux autres, libres d'être embauchés et licenciés du jour au lendemain, libres de toute exigence de qualification ou d'expérience professionnelle. Insérés de manière anonyme et interchangeable dans le processus de production en vue d'un ajout de valeur, sans considération de leur humanité ni des capacités ou aspirations personnelles dont ils seraient porteurs, les migrants qui travaillent dans ces conditions d'emploi sont de la « pure » main-d'œuvre. Nos sociétés de capitalisme tardif trouvent dans le système néo prolétarien un mode de production et d'exploitation débarrassé de toutes les contraintes de l'État protecteur et qui ressemble de manière frappante au tableau du jeune capitalisme brossé par Marx dans le Livre I du Capital[226].

L'une de nos hypothèses est que l'arrivée des migrantes galiciennes (ou autres) en Catalogne dans les années quarante, années de reconstruction après la guerre, a occasionné des situations comparables à celle qui est évoquée dans ce texte où les migrants sont les « néo prolétaires ». L'analyse porte en effet sur la condition « prolétarienne » ou « néo prolétarienne » selon ces auteurs, et non sur la migration comme solution, à une pression économique et sociale, voire à une oppression, en totale dépendance de la situation politique. Situer les migrantes du point de

[225] M.-P. Bossan, *op. cit.*

[226] Frank N. Pieke, Xiang Biao, « Les Chinois au Royaume-Uni, ou l'illusion de l'immigration choisie », Critique internationale 4/2009 (n° 45) , p. 97-117. Disponible sur : www.cairn.info/revue-critique-internationale-2009-4-page-97.htm ; ces auteurs se réfèrent en particulier à Frederick Engels, *The German Ideology*, Londres, Lawrence & Wishart, 1965, IIIe partie et à Karl Marx, *Capital*, Livre I : *A Critical Analysis of Capitalist Production*, Londres, Lawrence & Wishart, 1958.

vue de leur condition est le point de départ de notre réflexion sur les migrations dites « économiques ».

Mais leur condition ne suffit pas à expliquer le phénomène. Natacha Lillo pose la question de « la quasi-absence d'ouvrages traitant des caractéristiques de l'immigration européenne »[227] qui serait due au fait que « cette immigration "blanche" serait "invisible" [Cordeiro, 1999] ». L'invisibilité du mouvement de population que nous avons qualifié de « ténu » ou « de basse intensité »[228], est sa première caractéristique, celle qui nous a amenée à nous interroger sur son existence, alors même que nous en procédions. Nous nous poserons la question, adaptée au terrain qui est le nôtre, de définir cette invisibilité (ou visibilité) des immigrantes galiciennes dans la société catalane à partir du même questionnement dans leur société d'origine : quelle est la condition des femmes galiciennes dans la société galicienne traditionnelle ? Est-elle singulière et si oui, comment pouvons-nous comprendre cette singularité ?

Dans la lignée des travaux de Laura Oso Casas sur les migrantes espagnoles à Paris[229] dans les années 1960, Bruno Tur apportait une vision comparable de la mobilité des femmes sous le franquisme pour la région de Valence. Ainsi, l'existence de recherches qui concernaient d'autres régions d'Espagne pourvoyeuses de migrantes et de migrants de l'intérieur comme la région de Valence ou l'Andalousie[230] nous a incitée à rejoindre le champ des études sur les migrations internes sous le franquisme. La perspective du genre pour analyser ce moment particulier de l'histoire sociale de l'Espagne et de ses migrations intérieures nous permettait donc de nous interroger sur l'écriture de l'histoire des femmes galiciennes dans une historiographie où se donne aussi la domination masculine[231].

---

[227] Natacha Lillo, « L'immigration européenne en France, angle mort de la recherche », dans *Migrations et mutations de la société française*, Paris, 2014, p. 85.

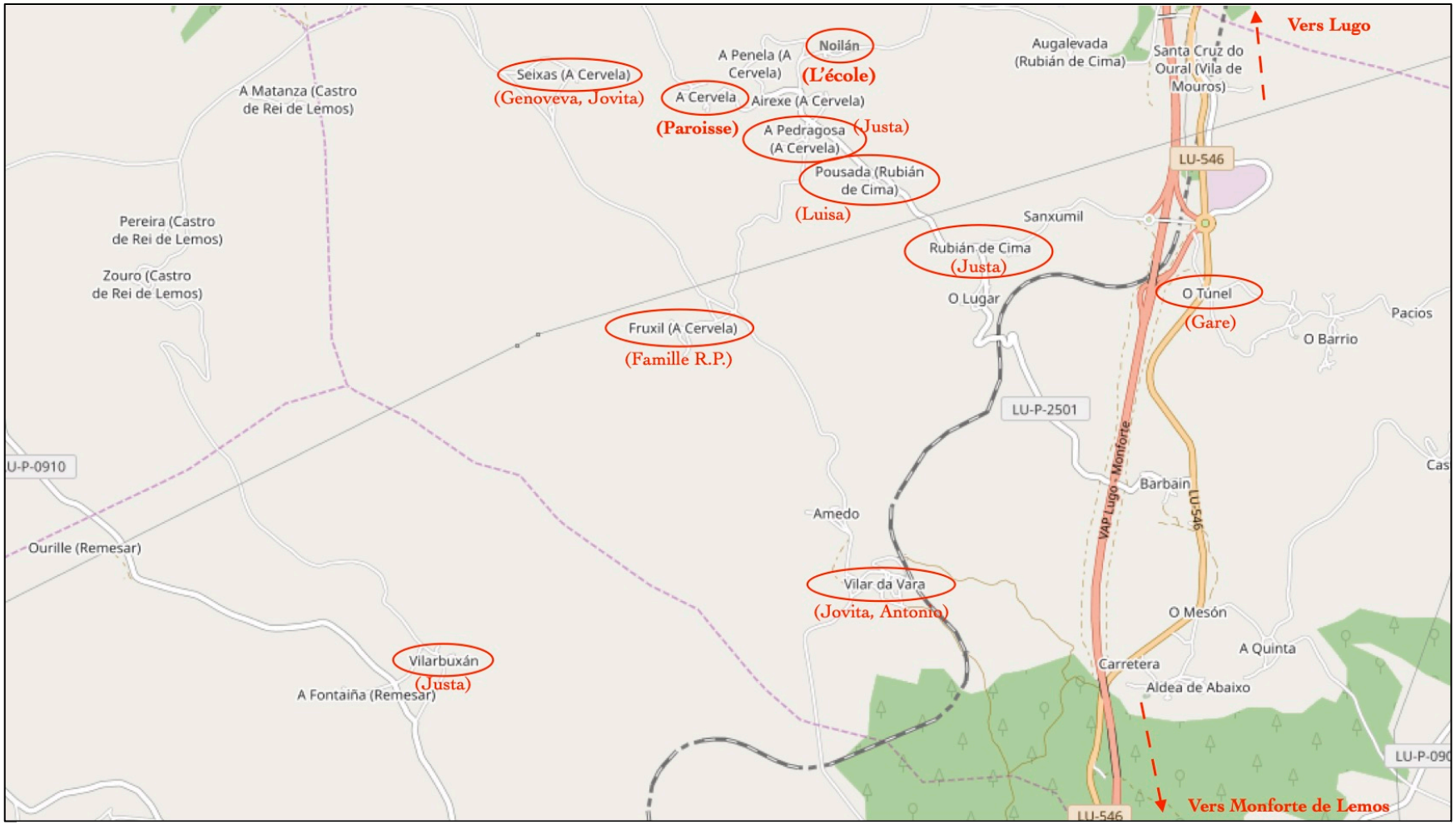
[228] Emma Rubio, « Un exemple de " transculturation " de basse intensité : l'immigration galicienne en Catalogne », *Les Langues Néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, N°374, *Migrations et transculturation - Fin du XXe et début du XXIe siècles*, p. 89-104. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01366519, consulté le 27 mai 2021.

[229] Oso Casas, *op. cit.*

[230] Enrique Tudela Vázquez, « Los que vinieron antes, Migraciones granadinas a Barcelona en el primer franquismo (1940-1960) », in Marín Corbera, Martí; Domènech Sampere, Xavier; Martínez i Muntada, Ricard : *III International Conference Strikes and Social Conflicts: Combined historical approaches to conflict. Proceedings*, Barcelona, CEFID-UAB, 2016, p. 764-775.

[231] A. Moreno, *El arquetipo viril... Op. cit.* p. 6.

Carte 1.— : Les parages de Fruxil.



Source : Réalisation personnelle. Fond de carte wikidata.org.

DEUXIEME PARTIE

A la rencontre de femmes —et de quelques hommes— de Galice, émigrantes ou non, dans l'Espagne franquiste : « Manger, se loger, faire des économies »

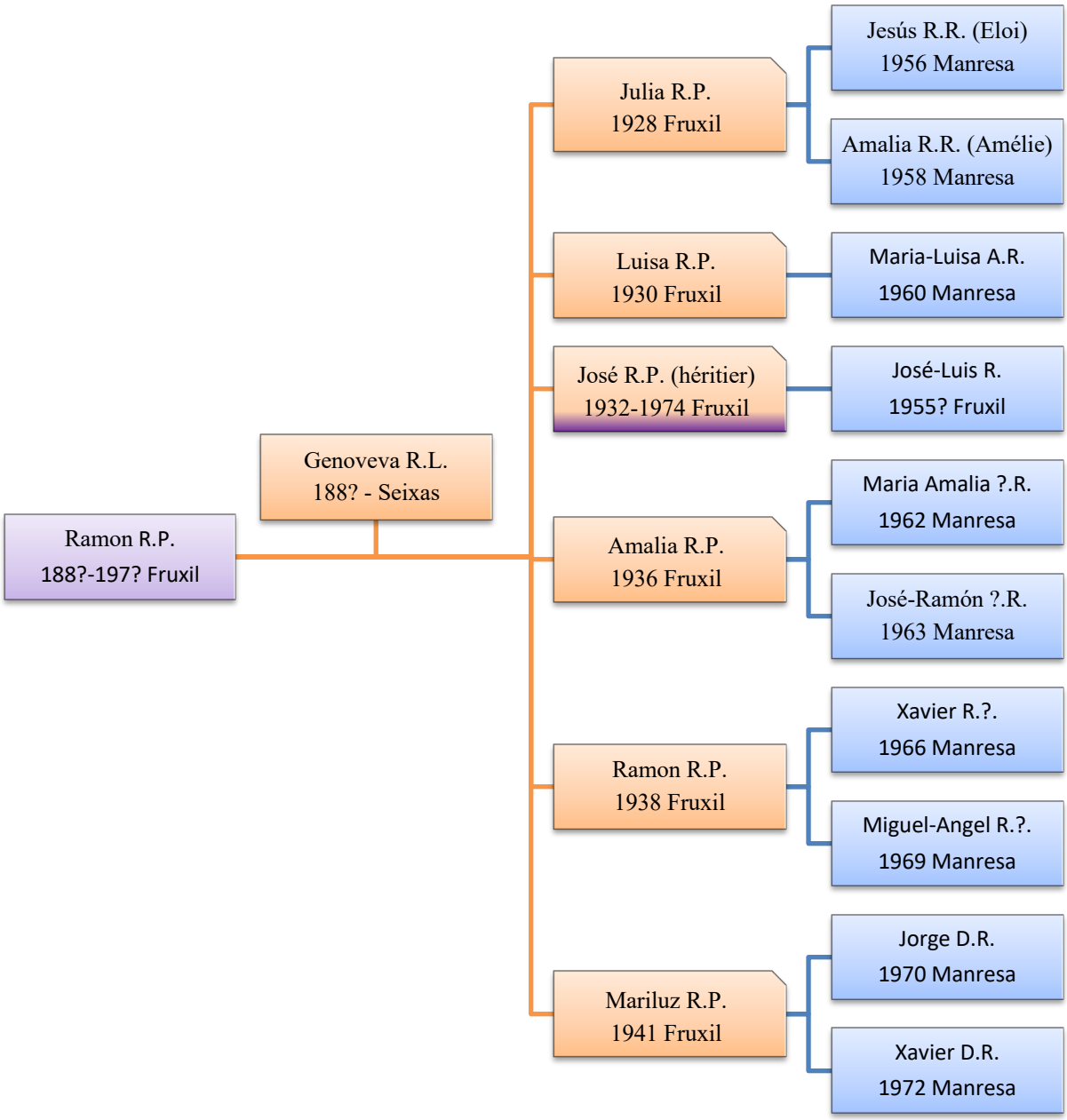
> Produire une histoire de vie, traiter la vie comme une histoire, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'événements, c'est peut-être sacrifier à une illusion rhétorique, à une représentation commune de l'existence, que toute une tradition littéraire n'a cessé et ne cesse de renforcer.
>
> Pierre Bourdieu[232]

> […] Le réel est discontinu, formé d'éléments juxtaposés sans raison dont chacun est unique, d'autant plus difficiles à saisir qu'ils surgissent de façon sans cesse imprévue, hors de propos, aléatoire.
>
> Alain Robbe-Grillet[233]

> Chaque être humain est prodigieux.
>
> Christian Boltanski[234]

[232] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986, pp. 69-72. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/arss_03355322_1986_num_62_1_2317 consulté le 30 août 2018.
[233] Alain Robbe-Grillet, *Le miroir qui revient*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 208, cité par P. Bourdieu, opus cité *L'illusion*… p. 70.
[234] Entendu à la radio (France Culture), en juillet 2021.

Figure 9.— Généalogie de la famille R.P. de Fruxil



Source : Élaboration personnelle à partir des entretiens de Julia et d'Amélie.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE 1

« As emigrantes[235] »

La question des sources que nous avons abordée en introduction sous l'angle des interrogations qu'elle a suscitées et des méthodes que nous avons mises en œuvre pour recueillir, organiser et exploiter les nôtres va ici être abordée à travers la transcription et l'interprétation de larges extraits sélectionnés des entretiens.

L'objectif de ces entretiens était initialement de nous permettre une représentation des circonstances et des conditions matérielles du projet et du départ des émigrantes[236], de cerner leurs motivations et peut-être de saisir leurs émotions et de comprendre les représentations qui soutenaient la décision de partir. Il s'agissait pour nous de contribuer à l'historiographie des flux intérieurs de cette période, de Galice en Catalogne, d'étudier un mouvement que nous pressentions plus ténu que d'autres (Andalousie), mais qui se maintenait, voire augmentait dans l'après-guerre civile d'Espagne et les premières années du franquisme jusqu'aux années 1960 ; nous avons postulé sa pertinence. Enfin, parce que nous en étions issue, nous tenions à préciser les contours et l'importance relative de ce flux migratoire et le rôle que les femmes y avaient joué.

En procédant à des entretiens avec un certain nombre de femmes, nous avons donc établi un corpus de témoignages directs. Le caractère nécessairement différé par rapport à l'expérience de la migration caractéristique de ce type de sources nous a mise en présence de fragments de récits, de souvenirs reconstruits d'expériences vécues par nos interlocutrices il y a plus de 60 ans, 70 pour certaines. Nous avons écouté et la plupart du temps enregistré ces souvenirs ; ils constituent un matériau volumineux dont nous avons organisé l'exploitation en suivant une trame thématique pensée en amont sur des questionnaires élaborés pour l'enquête figurant en Annexe dans différentes versions.

---

[235] Celles qui ont émigré.

[236] Si l'on excepte un témoignage que nous avions prévu mais que nous n'avons pas pu réaliser et celui indirect que nous avons recueilli tardivement à travers la voix de Maria, fille de migrants émigrée enfant avec sa famille, nous n'avons recueilli aucun témoignage direct d'homme ayant émigré. Notre hypothèse sur cette absence dans notre échantillon est qu'il reflète une réalité que nous postulons sur la proportion des femmes émigrées ou à l'initiative de l'émigration. Pour la famille R.P. sur laquelle nous avons basé nos premiers travaux, 4 femmes ont émigré, et un homme, tous célibataires, tandis qu'un seul des frères, l'aîné, devait rester sur l'exploitation dont il héritait totalement. Cette proportion n'est probablement pas représentative de l'ensemble du phénomène étudié, mais justifie pour nous l'emploi majoritaire du féminin dans notre travail.

Notre travail s'est prolongé sur plusieurs années, les intermittences estompant parfois les impressions notées au moment de l'enregistrement des entretiens. Dans la transcription, nous avons essayé de rendre aussi fidèlement que possible le récit des migrantes, y compris dans leur oralité que nous avons cherché à préserver. Les extraits sélectionnés sont parfois reformulés pour une meilleure compréhension ou annotés pour plus de précision, notamment en ce qui concerne les nombreuses interférences linguistiques, emprunts ou calques.

Interviewées en tant que protagonistes de la migration, ces femmes âgées voire très âgées, reconstruisent des fragments de leur parcours, nous livrant des parcelles de leur mémoire d'une expérience qui leur paraît lointaine mais dont elles font revivre quelques aspects le temps de l'entretien.

Nous avons également interrogé des villageois dans la province de Lugo, à Mosteiro, dans la commune de Pol, parcourue à la recherche des traces des « *retornados* », les émigrés revenus et des formes de leur retour. Ces traces, les maisons qu'ils se sont construites non loin de leurs villages d'origine mais « en ville », sont les fruits visibles d'un enrichissement dans l'émigration et manifestent leur réussite économique. À Mosteiro, nous avons observé et photographié l'effigie de la figure du migrant, *o emigrante*, au milieu du village qui célèbre tous les ans la *festa do emigrante*. Il existe des milliers de représentations de l'émigrant ou des émigrants sur le territoire de la Galice, de l'Espagne et du monde, et notre postulat est que cette représentation du migrant galicien pourrait être en contradiction avec la réalité d'une émigration où le nombre de femmes a pu être supérieur.

Retour sur la méthode

Du point de vue méthodologique, nous avons exposé dans l'introduction nos méthodes inspirées de l'anthropologie et de la sociologie compréhensives ; nous étions prévenue de l'apparente facilité de cette méthode, qui met en question la position de l'enquêtrice que nous devenions : « rupture épistémologique » et recherche d'une certaine objectivité devaient participer à garantir la scientificité de nos travaux.

Nous avons donc utilisé des outils élaborés pour l'enquête de terrain (questionnaires). Limitée dans le nombre des entretiens possibles, les migrantes galiciennes concernées par notre période encore vivantes et accessibles à nos moyens d'investigation étant peu nombreuses, notre recherche imposait ses contraintes ; nous nous lancions dans la construction d'un objet scientifique particulier et partions à la rencontre d'un terrain en voie de disparition. Renonçant bientôt à obtenir un échantillon plus important permettant d'établir des données chiffrées (nous n'en avions pas les moyens), nous avons élargi notre champ d'investigation personnel et inclus dans nos recherches celles et ceux qui avaient une expérience de la migration, interne ou externe, comme enfants de migrants émigrés ou nés en migration, et celles et ceux qui étaient restés. Notre échantillon s'est enfin élargi d'un élément de contexte, toile de fond historique de cette période en Galice : la guérilla a surgi dans le paysage mental des protagonistes et modifié nos interrogations.

Prenant en compte une dernière recommandation des sociologues sur les attentes induites chez les personnes interrogées et la dimension éthique au principe de notre travail, nous allons à présent présenter des extraits de notre rencontre avec des migrantes de naguère et de leurs

contemporains pour élaborer à partir de leurs mots et de leurs récits une interprétation possible de ce passé récent.

Le corpus[237]

Les témoignages sont organisés en trois catégories : celles qui ont émigré sans retour (*emigrantes*), celles qui sont restées et celles qui sont revenues (*retornadas*). Cette catégorisation arbitraire ne concerne en rien les protagonistes ; elle a été établie dans le seul objectif d'organiser notre propos. Elle confère à chacune des personnes un statut provisoire de « migrant » ou de « témoin » pour la durée de notre travail. Mais ces personnes à la rencontre desquelles nous sommes allée et qui ont accepté de contribuer à un travail sans promesses et sans intérêt immédiat ni mesurable pour eux la plupart du temps, restent pour nous des rencontres singulières et essentielles, une possibilité donnée de reconstruire un fragment de la mémoire de parcours vitaux qui nous importent en soi. Hommage leur soit rendu par ce travail.

Celles et ceux qui sont restés nous ont apporté leur regard sur la migration et la situation du moment, complétant notre représentation de la vie et de l'activité à cet endroit et dans ce temps et permettant de convoquer dans ce travail un possible halo de réalité sur ce moment de l'histoire de l'Espagne. Nous interrogerons la notion de choix pour les unes comme pour les autres, et, à partir de leurs mots nous déduirons les limites de ce choix : la question des moyens de quelque ordre qu'ils soient (économique, familial, social, personnel, culturel, etc.) mais aussi la question du désir ou non de partir pour s'en sortir ou de rester pour maintenir l'activité et la vie de toujours malgré des difficultés qu'assurément, tous et toutes ils ont dû affronter dans les remous de l'histoire.

En 2012, Julia fait son dernier voyage de retour vers la France, la perte d'autonomie à l'aube de ses 84 ans ne lui permettant plus de rester seule au village. Elle quitte définitivement sa Galice natale. Quelques mois plus tard, nous pourrons réaliser une série de nouveaux entretiens formels reprenant en partie ceux qui ont été perdus. Nous les archivons et procéderons bientôt à leur transcription. Notre travail commence.

1. La famille R.P. de Fruxil (Cervela, Lugo)

1.1. Julia[238], une pionnière ?

1.1.1. Émigrer

Les motivations et les conditions du départ

Née le 11 décembre 1928 dans la paroisse de A Cervela (*Fig.-30*) aujourd'hui rattachée à la commune de O Incio, dans la province de Lugo, Julia est très tôt déterminée à quitter son village natal. Elle a dix ans lorsqu'elle commence à envisager avec sa mère la possibilité de son départ :

> Yo me quería ir de Fruxil. […] Debía tener diez años […] la mamá no me dejó. […] Yo quería dejar el barro porque entonces no estaba asfaltado. Y yo tenía una rabia a aquellos zocos que

[237] La transcription des entretiens figure en annexe.

[238] Extraits de la compilation des entretiens réalisés en 2014, le premier datant du 28 juillet.

> llevábamos y me quería marchar… nada más por eso… Y me marché y cuando volví estaba *asfaltao**[239]. (*elle rit*)[240].

Elle part finalement pour Manresa vers 1944, sa petite sœur dernière-née a quelques mois ; on les voit avec la famille au complet sur la photo prise vers 1940 (*Fig.-1*). Elle a à peine seize ans. Un oncle, Julio, frère aîné de son père, est installé à Manresa ; il a probablement quitté Fruxil pendant la guerre, probablement pour s'engager dans le camp républicain. Cette possibilité est évoquée par Luisa ou Mariluz, tout comme la mort d'un autre de leurs oncles, frère de Julio et de Ramón leur père pendant la guerre, en Catalogne.

Julia souhaite partir, c'est elle qui en exprime le désir et elle se prépare de longue date à cette perspective. Sa motivation première : l'environnement immédiat dont la misère et la saleté lui déplaisent : « la boue », « les sabots », etc. Sa famille l'encourage, en particulier sa mère, Genoveva, qui transmet l'usage selon lequel les filles ont deux possibilités : épouser un héritier ou partir. Genoveva elle-même l'avait fait, épousant Ramón de la « *casa do Carolino* » de Fruxil. Rester ou émigrer, s'éloigner et quitter la maison familiale en tout état de cause. Cette organisation corrobore et soutient le désir de Julia, tout comme elle constitue un moteur social déterminant de la mobilité forcée des filles et des cadets, structurant la société galicienne où les familles sont traditionnellement nombreuses. Il y aura une étape. Genoveva doit faire comprendre à sa fille pressée de partir, qu'il y a des conditions d'autonomie personnelle à remplir :

> Mi madre no quería que me marchara… estás gravando, ¿no? No lo voy a decir… (*gênée*…) […] Me impidió marchar y cuando volvió [el tío] al cabo de unos años… debían ser tres o cuatro… yo tenía quince cuando marché, no llegaba [a dieciséis].

La gêne de Julia nous fait suspendre un instant l'enregistrement et elle nous explique les réserves de sa mère, nous laisse comprendre : la condition sine qua non est celle de la propreté ; nous imaginons un état psychologique de la petite fille. Elle raconte ses peurs dans une ambiance sociale dont nous découvrirons combien elle est porteuse de violences et probablement de souffrances pour l'enfant âgée de 8 ans en 1936. Elle confie sa peur quand elle doit emmener le troupeau de moutons, au petit matin, comme tous les enfants de son âge, dans une campagne sombre et froide et peut-être inquiétante. D'autres sont restées gênantes pour elle, sans doute liées à la rudesse de la vie des paysans de la Galice profonde et à l'ambiance anxiogène qui s'impose dans l'après-guerre dans toutes les familles, particulièrement pour les enfants. Ces circonstances très particulières peuvent avoir suscité son puissant désir de fuite et la poussent à concevoir très tôt un projet d'émigration. D'autant que l'émigration est dans tous les esprits galiciens. Son père, comme de nombreux hommes du village, racontait sa propre expérience si positive de l'émigration. Ces récits combinés à

[239] Nous notons par un « * » dans les extraits reproduits certaines formes académiquement erronées dans l'expression des Galiciennes interrogées (finales en « *-ao* » pour « *-ado* », interférences entre les langues catalane, galicienne et castillane, autant que possible, explicitées en notes, précisions linguistiques apportées lorsqu'elles nous ont paru nécessaires, etc.). Nous les reproduisons par souci de conserver la représentation de leur expression. Nous avons procédé à des coupes et évité les nombreuses répétitions qui suivent leurs hésitations dans l'exercice de remémoration que l'entretien leur impose. On retrouvera dans les transcriptions en annexe une forme moins retravaillée des témoignages.

[240] « Julia », Premier entretien. Toutes les citations sont extraites des entretiens menés avec Julia consultables en Annexe (*Annexe.-1-1)*.

une situation de pauvreté (la famille la plus pauvre malgré la fierté du père d'avoir pu constituer cette petite exploitation) ont probablement nourri son imagination : « *Yo tenía que ir a ganar dinero. Yo tenía que ganar* ». La peur de manquer comme une conscience sociale de l'infériorité dans laquelle on est tenu par sa naissance sera le puissant moteur du parcours de Julia comme de bien des Galiciens émigrés qui trouvera son climax dans la grande vague des années 1960. Mais dans les années 1940, du village de Fruxil et de sa génération elle ne se souvient pas que d'autres soient partis ; plus tard oui :

> No creo, o no me acuerdo… No… había Escurrás (*une maison voisine*) … pero todos estaban allí. Después se marcharon todos, después que marché yo, pero yo creo que fui la primera.

Ses sœurs et son plus jeune frère (Ramón) émigreront à sa suite à Manresa, quelques années plus tard.

Elle est la première de la famille à avoir entendu son père raconter son émigration. Il était d'abord parti pour les Asturies, puis pour l'Argentine, alors que ses frères étaient partis en Catalogne. Ils ne possédaient rien.

> El heredero… Allí el heredero se quedaba y los otros se iban. El papá sí, era el heredero… Podía bien ser heredero ¿de qué? ¡Sí no había nada! Había el Val y Seborlamas (nom de la seule parcelle héritée par le père) que… y ¡es todo lo que había eh! La casa es todo lo que tenía.

Issu d'une famille très pauvre dont l'aîné s'était semble-t-il engagé en 1936 pour la République, Ramón n'avait pas de quoi acheter la moindre parcelle de terre, pas de quoi s'installer ni fonder une famille comme il le souhaitait avec Genoveva sa fiancée de « Seixas », rencontrée avant l'émigration. Il était parti pour l'Argentine comme d'autres hommes de la famille ou du village dans les années 20. Il n'était pas l'aîné et il n'avait rien, mais il a dû s'occuper de ses parents âgés car l'aîné était parti. Un second frère l'avait suivi en Catalogne dans le même engagement, un troisième ayant définitivement émigré à Buenos Aires :

> El Julio… y había el José que también se fue a Buenos Aires. Pero ese marchó a los diecisiete años. Los hizo en el barco. Eso no es que me acuerde yo, es que lo decían. Porque el tío José yo no lo conocí porque marchó [y] se quedó para siempre, montó una carnicería y se casó allí con una argentina que el papá decía [que] no sabía pelar patatas…

Elle pense que son père part dans les Asturies mais finit par émigrer en Argentine car ils étaient mieux payés :

> Mi padre también había ido a Asturias antes de irse a Buenos Aires. […] a partir de quince años, diecisiete. […] marchaban por trabajo, claro. ¡Pero se pagaba muy poco! Les pagaban una peseta al día. ¡Una peseta! ¡mucho debía valer una peseta! ¡Y aún tenían que comer della! […]Y el papá se fue para hacer dinero porque entonces en Buenos Aires se hacía dinero.

Son absence devait être de courte durée car il était fiancé à Genoveva (de Seixas) :

> Se fue […] 3 años y volvió porque tenía novia sino no hubiera vuelto. Para […] comprar tierras porque no había tierras. Podía bien ser heredero ¿de qué? ¡Sí no había nada! Había el Val y Seborlamás (nom de la seule parcelle héritée par le père) que… y ¡es todo lo que había eh! La casa es todo lo que tenía.

Julia rétrospectivement suppose que son père ne serait pas revenu s'il n'avait pas été engagé au pays. Ce qui semble un souvenir des propos de son père ressemble aussi à un investissement de Julia dans la migration… La capacité à se représenter une solution à la misère dans la migration se soutient pour elle par ce récit et certainement par d'autres récits d'aventures migratoires des anciens au village qui entretiennent l'imaginaire des plus jeunes. Julia, qui fait

partie d'une génération qu'on pourrait penser empêchée de mobilité par le régime de Franco partira, joyeuse. *On ne part plus en Amérique ? Soit, ce sera la Catalogne !*

La décision de Julia est individuelle et personnelle mais elle raconte comment tout le village se réjouissait pour elle et va même, au moment de son départ contribuer au financement du voyage, chacun selon ses moyens que l'on imagine limités :

> Yo cuando marché de Fruxil, me había dao* dinero todo el pueblo. Me habían dao* 3 pesetas, 5 pesetas, 10 pesetas… Tolmundo* veía que yo estaba tan contenta que tolmundo me dio algo. Sé que recogí comém*[241] 3000 pesetas ¡eh! ¡no te pienses!... ¡que es mucho dinero para entonces! Me fui a Seixas a decirles adiós a los tíos y el señor […] me dio ¡quinientas pesetas! ¡cuando veo que saca quinientas pesetas entonces era... ¡bueno! Y entre todo junté 3000 pesetas que el tío Julio se las quería quedar y yo le dije "!no! ¡éstas son mías!" Supongo que pa* marchar me pagaría el tren con eso, supongo…

Dans ce départ on peut percevoir quelque chose de la condition des jeunes dans une Galice très rurale et misérable en 1944. La mère de Julia à présent l'encourage :

> Y mi mamá quería que fuera por el mundo a ganar[me] la vida, a aprender. Porque ¿qué hacíamos en Fruxil tanta gente? ¡Éramos tantos hermanos, éramos 5! y me decía "hija mía, mira de encontrar donde ganar[te] la vida"… porque allí comer, comías patatas y pan, […] el que era heredero se podía ganar la vida allí, el que no, no. Es que en una casa más de una persona no podía estar porque no había tierras ni [nada]. Nuestra casa era pobre y allí no ganábamos nada. Trabajábamos para nada… todas. La Luisa y yo… y la Luisa me dice [mi madre] "llévala en cuanto puedas".

Comme d'autres femmes, comme sa mère, elle aurait pu se marier au pays où elle ne manquait pas de prétendants :

> ¡Uy allí había [chicos]! pero yo nunca me han gustao* los chicos de allí no, ¡no me hubiera casao* en Fruxil! Yo quería marchar de Fruxil.

Le droit d'ainesse qui structure la société galicienne rend inéluctable le départ des filles et des cadets. Il détermine une responsabilité pour les parents, souvent les mères, de signifier un jour à leurs enfants un départ souhaitable. Le départ de fratries complètes est la règle alors que l'aîné des garçons est épousé et reste à la ferme, s'installe et y fonde sa propre famille, secondant tout d'abord le père puis s'occupant progressivement de l'exploitation et des parents dans leur vieil âge. Les filles savent qu'elles partiront, pour d'autres villages de la région ou vers des régions limitrophes. On retrouve dans ce village des départs vers les Asturies, le Pays basque, au gré des époques et des réseaux familiaux, puis plus tard, avec le développement du rail, vers les centres urbains développés de l'Espagne (Pays basque proche, Catalogne industrielle, Madrid parfois). Le développement des transports, s'il n'affecte quasiment pas la vie des petits paysans galiciens jusque vers les années 1960, rend possible la perspective d'une émigration plus lointaine et contribue à consolider durablement les réseaux familiaux de migration.

Les circonstances du départ

Le départ ne donne pas lieu pour Julia à des souvenirs précis si ce n'est qu'elle est partie seule, avec son oncle Julio et sa tante Petra qui passent leurs vacances au village. Lors de leur premier séjour, elle a 10 ans, elle ne peut pas partir, mais lors de leur deuxième visite elle est prête :

[241] Interférence avec le français « quand même ».

> Vinieron el tío y la tía a Fruxil y pasaron ocho días me parece, en casa, de vacaciones. Ellos no [tenían casa] era la casa dél*. La tía […] era la primera vez que venía, y me fui con ellos a la segunda vez que vinieron, en el tren.

Interrogée sur les circonstances précises, est-elle partie à pied, les parents l'ont-ils accompagnée jusqu'au train, le moment de la séparation d'avec ses parents ?... elle s'impatiente. Elle est déjà dans le train…

> ERM : ¿De Fruxil al tren entonces como se iba?...
> Julia : ¡pues a pié! ¡A Rubián!…
> ERM : ¿te acompañaron tus padres?
> J. : No, no, el tío la tía y yo, nos fuimos… y en Rubián cogíamos el tren.
> ERM : ... te despediste de tus padres en Fruxil...
> J. : en Fruxil, sí, sí. (*comme une évidence*…)

Julia occulte-t-elle l'émotion du moment dont l'expression n'était peut-être pas aisée ? Sa joie du départ et de la découverte a-t-elle occulté des souvenirs pénibles ? La réalisation du projet tant espéré et porté par le collectif semble l'avoir emporté. La séparation se produit au village que Julia quitte, déterminée. En creux sont suggérés des éléments de modes de vie rudes, forgés par la réalité des campagnes galiciennes, et des relations entre parents et enfants en nombre qui se constituent dans la perspective de séparations inéluctables.

La gare se trouve à quelques kilomètres que l'on parcourt généralement à pied ; il n'existe pas d'autres moyens de locomotion que le dos de l'âne ou la charrette que l'on ne sort peut-être pas pour l'occasion ; les vacances de l'oncle coïncidant avec la fin de la période estivale, les travaux des champs doivent battre leur plein ; il reste cinq enfants dont la plus petite n'a pas un an… Peut-être quelqu'un les a-t-il accompagnés jusqu'à Rubián où le train pour Barcelone s'arrête.

En ce qui concerne le billet, la question du billet n'a pas préoccupé la jeune voyageuse : Julia évoque un achat probable avec l'argent récolté dans le village ; les adultes auxquels elle était confiée connaissant le voyage et les usages du chemin de fer, auront donné des indications ou pris l'initiative de l'achat du billet. Julia ne mentionne aucune démarche officielle lui permettant de circuler à l'intérieur du pays en 1944, alors qu'elle est mineure. Pas davantage ses sœurs qui l'ont suivie quelques années plus tard, l'une étant majeure mais l'autre mineure comme elle : « *yo era menor de edad… era a veintiuno entonces* ». Alors que quelques mois plus tard, quand elle voudra s'émanciper de ses hôtes familiers pour échapper au contrôle de ses gains et être indépendante, elle en fera très librement la demande à ses parents qui devaient donner « *una autorización* » au premier employeur de Julia, elle n'a aucun souvenir d'un quelconque contrôle de sa circulation à travers le pays avec son oncle et sa tante.

Le voyage en train : si long et si peu de souvenirs…

> Sí, sí, me acuerdo […] Es largo el viaje… de Fruxil a Barcelona. […] desde Rubián era entonces… Ahora hay que ir a Monforte… o para el tren en Rubián.

Elle glisse du passé au présent, affirme se souvenir du voyage, mais aucune anecdote, n'émerge ni lors de l'entretien, ni dans les conversations antérieures. Ni elle ni ses sœurs ne témoignent d'aucun émerveillement, d'aucun étonnement de traverser tant de paysages, de gares, de villes pour arriver sur la côte en étant partis de l'ouest. Le voyage en train était-il agréable ? Y avait-il beaucoup de monde ? Comment ont-ils mangé ?

Figure 10.— Passagers à la gare de Gironella, en 1946.

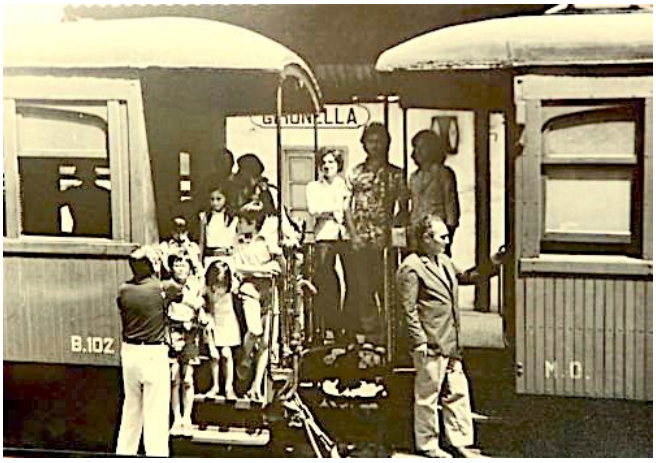
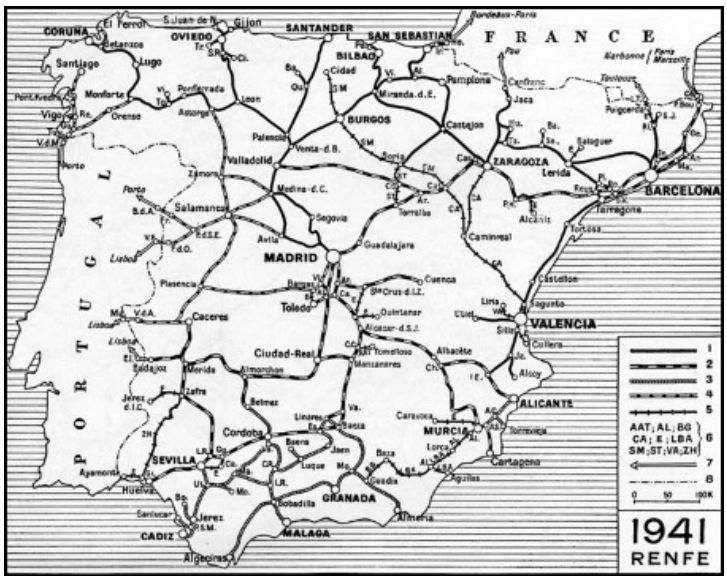


Figure 11. — Le dernier train sorti de la *Estación del Guimerá* de Manresa, 1969

Source : trengaby.blogspot.com, libre de droits.

Carte 2.— : Les lignes ferroviaires en 1941 avant la création de la RENFE



Source : Wikimedia commons, domaine public.
<u>Légende</u> :
1 lignes ferroviaires de la compagnie Caminos de Hierro del Norte
2 lignes ferroviaires de la compagnie M.Z.A.
3 lignes ferroviaires de la compagnie Ferrocarriles Andaluces
4 lignes ferroviaires de la compagnie Ferrocarriles del Oeste
5 lignes ferroviaires d'autres compagnies ferroviaires espagnoles : Zafra-Huelva, Santander-Mediterráneo, Central de Aragón, etc.

Combien de temps a-t-il duré ? L'une des sœurs évoque deux jours peut-être de voyage. La distance entre Rubián et Manresa est de 1000 kms. A cette époque, les trains ne roulent pas très vite et ne sont pas très confortables. Une carte des chemins de fer de 1941 (*Fig.-13*), juste avant que le régime de Franco ne nationalise définitivement l'ensemble du réseau avec la création de la RENFE (*Red Nacional de los Ferrocarriles Españoles*) suggère un trajet potentiellement mouvementé.

Quelques recherches sur l'histoire du chemin de fer en Espagne nous ont convaincue que prendre le train pour un tel voyage vers 1944 devait même être une véritable expédition. Si l'on en croit les données de la carte, le trajet de Fruxil à Manresa devait supposer plusieurs changements de train.

Les témoignages photographiques de ces années révèlent quelque chose de la réalité des transports ferroviaires entre la Galice et la Catalogne (*Fig.-10 et -11*). L'apparence de ces trains et de ces gares, les usages que nous en connaissons, même plus tardivement et tout en représentant un progrès technique en plein essor, laisse supposer que le voyage pour traverser la Péninsule d'ouest en est en 1944 ne devait pas être de tout repos. Et pourtant, tous les témoignages de la famille R.P. sont concordants sur le voyage en train : les souvenirs en sont effacés.Le voyage de Julia montre que les mobilités suivent les lignes des trains et le réseau familial déjà installé à Manresa.

Le monde que quitte Julia : la Galice des années 1940

Nous reviendrons dans la deuxième partie sur le contexte économique et politique de l'Espagne, la Galice et la Catalogne en 1940, sur l'histoire du pays nous permettant d'élargir notre vision, mais nous avons cherché à savoir quelle connaissance pouvaient avoir des jeunes des campagnes de Galice de leur environnement immédiat, du conflit et des résistances qui y furent nombreuses. Mais restons sur le particulier et écoutons Julia sur la vie quotidienne des enfants, sur la guerre, la répression, le premier franquisme. Née en décembre 1928, elle a près de 8 ans au moment du coup d'état, presque 11 à la fin du conflit. C'est donc dans cette période qu'elle commence à parler de son départ.

La famille

Sa mère avait perdu un frère de maladie (conduisant son fils atteint de diphtérie à l'hôpital le plus proche, il avait lui-même attrapé une pneumonie et en était mort), un autre à la guerre dont ils n'ont jamais eu de nouvelles :

> Ya habían perdido otro en la guerra que nunca volvió… marchó a la guerra y… […] Y me acuerdo que la mamá siendo yo ya mayor […] decía cuando veía venir a alguien, porque desde nuestro corredor se veía antes, que no había árboles, [por] las Namelliñas[242] —que se subía a pie entonces, […] ahora se va por arriba por la carretera— y dice "cuando veía alguien venir por allí siempre esperaba a ver quién era para ver si era mi hermano".
> Nunca han podido saber nada ni recibieron papeles ni nada… Porque por regla general en la guerra… (*sous-entendu: on ne sait jamais rien)* Ha muerto otro allí (*dans le village*) pero ha venido la cartera con sus papeles, y ella… nunca.

Cet oncle, Emilio Pérez Loureiro, mort à la guerre et qui n'est jamais revenu, nous n'en retrouvons pas de traces. Celui dont les papiers d'identité sont revenus était-il dans l'armée franquiste ? L'oncle a-t-il été victime de la répression ? Julia a très peu de souvenirs du franquisme : une certaine solidarité dans le village, la peur des enfants qui couraient prévenir le village dès qu'un garde civil (*los grises*) approchait : « *corrían a dar la alarma al pueblo: ¡qué viene la policía!…* ». Dans le premier entretien perdu, elle avait évoqué le souvenir du bruit des bombes au loin : « *se oían las bombas, a lo lejos, bum, bum* ». Souvenir plausible à

[242] *As namelliñas* : nom du quartier qui est en haut du village, faisant face à la ferme des R.P.

8 ans quand débute la guerre et la Galice, occupée dès les premières semaines n'a pas connu de front de guerre.

Pourtant, le Bierzo-Galicia voisin a été un des foyers de résistance et de batailles et les Asturies, terre de mineurs et de la révolution de 1934, ont bien été bombardés, notamment par l'aviation républicaine qui tentait de reprendre les positions des villes qui s'étaient jointes à la rébellion comme à Oviedo en mars 1937. Le front du Nord, perdu en 1937 était loin, ne pouvait sans doute pas donner lieu à la possibilité d'y entendre tomber des bombes, mais des passages de l'aviation au-dessus de la Galice, peut-être de la province intérieure de Lugo et des batailles dans le Bierzo peut-être…

Sur Franco lui-même, elle opine laconiquement : « Yo me acuerdo namás*[243] que no podías ni hablar ni decir nada contra Franco ¡deso* me acuerdo ves! Yo odiaba a Franco ya namás* de oídas… [244] ». Cette dernière expression « rien que d'en entendre parler » nous laisse percevoir que l'enfant – les enfants – entendait parler du dictateur, probablement de la répression. Il n'est témoigné d'engagement dans le premier cercle de sa famille, que d'oncles morts à la guerre, de cousins évoqués. Le sentiment de haine (« odiaba ») conçu à l'égard du dictateur du moins témoigne d'une possible non-adhésion familiale au régime. Ainsi, interrogée sur des changements entre l'avant Franco et un après, confondant les époques et allant à l'essentiel elle confirme : « Yo no vi cambiar nada. Namás* que tolmundo* estuvo contento que desapareciera Franco… Eso sí que me acuerdo… ».

L'école par intermittences

Comme ses frères et sœurs, Julia fréquente l'école par intermittences. Elle est à Noilán, lieudit de la commune de A Cervela, à plus de 2 kms de Fruxil :

> En Galicia iba… Éramos tres el José, la Luisa y yo… íbamos uno cada día de la semana. A una escuela de barrio que había allí en Noilán… Un día cada uno o sea que te tocaba como más dos días en la semana. ¡Y volvía el que le tocaba! (Ella a un petit rire. Sarcastique ? Sceptique ?…) dos iban una vez más… Y uno una vez por semana… Nada, toda la escuela que yo he tenido es eso.

Parcourus à pied et par tous les temps ces deux kilomètres demandent plus d'une demi-heure aux enfants des villages avoisinants, par les chemins creux. A l'aller, le chemin descend mais au retour, il faut remonter vers le village sur la colline :

> Me acuerdo que íbamos… iba o Manolo da Lence. Os da Lence como eran ricos tenían unas pizarras preciosas. Íbamos 7 o 8… Cuando me tocaba ir… Pero en invierno había un *bulleiro*[245] […] hasta llegar a Noilán… lloviendo a veces…

Tous les enfants du village ne fréquentaient pas l'école de manière intermittente :

> Todo el mundo sí… el de Herdeiro, el Pepe por ejemplo, iba cada día a la escuela. […] porque sus padres es quien guardaban las vacas y todo eso. [Él] tenía hermanos : […] el Amador, que era el más pequeño, el Antonio, el Pepe… debían ser esos tres... y la Elvira que se marchó a Buenos Aires después. Eran 4. Tres chicos y una chica. Pues se arreglaban para… él casi iba cada día a la escuela. Pero en mi casa no había nadie y claro… La pobre mamá […] tenía que guardar vacas y guardar todo… [246]

---

[243] « Namás » pour « nada más ».
[244] *Ibid.,* lignes 159-160
[245] Le mot « bulleiro », qui signifie « la boue », est une interférence du galicien.
[246] *Idem,* lignes 825 à 851.

La plupart du temps les enfants allaient à l'école entre huit et douze ans. Pour elle, entre 1936 et 1940, pendant la guerre et la mise place du nouveau régime. Pourtant elle n'a aucun souvenir de changements : « *Yo no conocí la escuela de Franco. « Yo había una maestra y venía allá y daba clase a todo el mundo, los niños que había* », ni portrait de Franco, ni changements. Avait-elle cessé d'aller à l'école ? Les années de guerre n'en avaient probablement pas encore affecté l'organisation. La maîtresse d'école, « une femme » c'est-à-dire pas une religieuse, est appointée (en partie ?) par les familles, logée dans le village, Julia ne sait pas d'où elle vient. Elle dit souvent que sa famille était la plus pauvre de son village, ce qui explique l'irrégularité scolaire, peut-être l'impossibilité de payer. Ses sœurs confirment une fréquentation épisodique et le statut social de la famille. En revanche, elle évoque la famille Herdeiro, plus aisée et culturellement plus formée, et témoigne d'un respect particulier à l'égard du fils de sa génération, Pepe, une affection rétrospective et actuelle au moment de son retour. Il était peut-être le seul qu'elle aurait pu épouser, si elle était restée. Ce véritable personnage que nous avons eu l'occasion de rencontrer mais pas le temps d'interviewer, puisqu'il est décédé peu après le début de nos enquêtes de terrain, était la mémoire du village : il racontait l'histoire des gens et des lieux comme personne.

Julia, porte une culpabilité incidente, comme aînée, d'aller à l'école, d'abandonner sa mère aux travaux de la ferme qu'elle assume habituellement avec elle (en 1948 elle a déjà deux frères et sœurs).

1.1.2. Immigrée

A partir d'une condition qu'elle est convaincue de choisir par l'acte d'émigrer pour faire rupture avec un monde, Julia accédera aux réalités de l'immigration en Catalogne. Là, elle demeurera dans le discours une « *emigrante* ».

A Manresa, les rapports sociaux différents, les horizons s'élargissent

Ce témoignage sur l'école dénote le peu de proximité avec une institution dont elle garde des souvenirs paradoxaux : dans un entretien antérieur, elle racontait l'humiliation de ne rien savoir, d'avoir eu le réflexe lors d'un devoir de « regarder sur la voisine pour faire quelque chose » puis d'avoir été accusée de tricher. L'humiliation provoque un sentiment d'injustice ; elle n'a jamais oublié. À l'école les enfants acquièrent les compétences fondamentales : « leer, escribir y contar ».

Pourtant dans son parcours, dès que l'occasion s'en présente, elle profite de son temps libre pour apprendre, notamment la couture. Un savoir pratique qui la motivait. Dans les familles galiciennes, il était courant que dans chaque famille l'une des filles soit désignée pour apprendre à coudre, généralement pas l'aînée, assignée à l'aide à la mère et aux travaux domestiques. Dans la famille R.P., c'est Amalia, la troisième, qui se détermine très tôt pour cette activité, ayant peu d'appétence pour les travaux des champs ; ses sœurs la disent « *plus fragile* », celle que les parents ménageaient ; mais elle est aussi pour Mariluz celle qui avait compris comment échapper au sort moins enviable de l'univers des femmes vouées à la domesticité. Cette activité venait compléter les revenus de la famille, comme Luisa était fileuse ; elles vont dans les villages avoisinants, travaillant pour les familles qui le

demandaient. Julia avait dû, comme ses sœurs, envier le sort de sa sœur Amalia. Arrivée à Manresa, elle met à profit son jeudi après-midi libre pour compenser ce manque et apprendre à coudre :

> Yo me acuerdo que como servía tenía el jueves a la tarde libre, el jueves y el domingo. Había pedido dos días porque entonces ya podías pedir, a la tarde, te daban. El domingo era domingo, no podía ser pero el jueves me busqué un sitio para aprender a coser. En [casa de] una mujer y me dijo "pero ¿un día por semana?... ¡Aquí vienen cada día las chicas!" Tenía seis chicas o siete. "Pero ven. Total…"

Le premier emploi comme ouvrière du textile à Manresa

Quand elle arrive à Manresa, Julia a déjà la possibilité d'aller travailler comme ouvrière du textile : son premier emploi sera dans une petite fabrique de drap, activité industrielle la plus ancienne de Manresa qui compte un grand nombre d'usines dans tous les quartiers :

> [...] Cuando estaba a casa del tío Julio recuerdo haber trabajado en otra [fábrica], cerca del [domicilio del] tío Julio, que era de telares pequeños […] de sábanas pequeñas, de algodón… pero [estuve] poco tiempo eso fue antes de irme a servir desde casa del tío Julio. Eso fue hasta que él me molestó y yo me busqué onde (sic) servir. [...]

Le salaire qu'elle touche au début était très bas :

> ¡Puedes pensar lo que me debían pagar! […] Namás* me acuerdo… veintidós Ptas. al mes me parece o algo así. Me acuerdo que cuando venían céntimos, ¡porque venían céntimos!… daban un tíquet de la colonia Rosal que namás* servía pa* la colonia Rosal.

Par la suite, elle ira dans l'une des plus grandes usines de Manresa, la Colonia Rosal :

> Daquellas* cogían a tolmundo […] Era una gran colonia, la colonia Rosal se llamaba, cerca de Berga […] pertenecía a Berga que era más arriba, […] de Manresa. […] Fueron a la fábrica y me aceptaron.

Elle a donc occupé deux emplois d'ouvrière, apparemment sans difficulté, le besoin de main d'œuvre des usines se confirme. Le nom de l'usine, l'une des plus importantes de Manresa, à Berga, elle s'en souvient toujours[247] : « *La Colonia Rosal, era el nombre de la fábrica, sí, una ¡gran fábrica! ¡larga! ¡grandiosa! ¡Larga!... [una fábrica] de tejidos, sí… Se hacían sábanas grandes, [y] pequeñas, de algodón…* ». Quant à son emploi, elle se souvient d'avoir travaillé d'emblée sur les métiers à tisser et que les cadences étaient mesurées par un compteur, le salaire suivant la cadence :

> Me pusieron en los telares, aprendí a llevarlos… llevaba dos primero y después cuatro. […] me acuerdo que había un contador para ver lo que hacías… Si los hacías ir mucho, los telares, ganabas más y sino menos.

Elle a été ouvrière à plusieurs reprises, mais nous ne parvenons pas à reconstituer avec précision la succession ni les dates : sa première place trouvée par son oncle, vers 1944, puis plusieurs usines… Par la suite, elle préférera un emploi logé pour l'indépendance financière qu'il procure par rapport à son oncle et pour ne plus subir les cadences ni les salaires de misère que touchent les ouvrières. Elle restera au service d'une seule famille, la famille P.

[247] Nous reviendrons sur l'histoire du développement industriel de Manresa alors un centre important pour l'industrie textile. Comme dans toute la Catalogne, l'industrie textile a longtemps structuré la vie sociale à Manresa, attirant particulièrement une main d'œuvre peu qualifiée (surtout des femmes), drainant les flux d'immigration intérieure et contribuant à l'économie espagnole.

> Después me fui a una fábrica de cintas de seda… una fábrica […] que trabajé varios años… Se llamaba Sant Pere… en Manresa… Cal Sant Pere, [y] trabajé varios años [como obrera]… pero muy poco…

A aucun moment de l'entretien elle ne mentionne l'existence d'un contrat de travail et dans les archives personnelles que nous avons consultées, aucun bulletin de salaire ou autre document attestant de ses emplois de cette époque, aucun document antérieur à son émigration en France.

Logement et déboires

A son arrivée Julia était donc logée chez son oncle Julio et sa tante Petra. Mais elle n'y reste pas, trouvant très vite un emploi logé. Elle évoque la faiblesse des salaires à l'usine et Mariluz, qui a eu une longue carrière choisie d'ouvrière, le confirme. Julia est mue par un fort désir d'indépendance et une ambition économique certaine. C'est pour sortir de sa condition qu'elle a quitté le village et sa mère, et cette ambition a guidé son parcours. Elle commence par s'émanciper de l'influence de son oncle à l'attitude dominatrice et machiste, à plusieurs égards : il cherche à contrôler les gains de sa jeune nièce. Déjà au moment du départ, au sujet de l'argent collecté dans le village, elle rapporte : « *Junté 3000 pesetas, que el tío Julio se las quería quedar, y yo le dije "!no! ¡éstas son mías!"…* ». Une fois ouvrière et logée chez eux, il lui signifie qu'il veut gérer ses gains (les femmes célibataires ne sont pas considérées comme majeures et elle n'est pas majeure). Elle refuse catégoriquement : « […] *mi tío después quería el dinero que [yo] ganaba en la fábrica… ¡él lo quería [y] yo no quería!… le pagaba lo que comía si quería pero yo el dinero, lo quería yo*. » Enfin elle évoque une tentative d'agression sexuelle, d'attouchements, qui déclenchera sa fuite :

> El tío era muy malo… Quería abusar de mí… fue mi… mi juventud fue… lo peor fue… estar con ese tío… ¡No [me quedé] mucho porque me fui a servir! Estuve en la fábrica… ¿qué estaría? Medio año o así. Máximo, y después me fui a servir.

Elle emploie bien l'expression « *abusar de mí* » et on sait ce qu'étaient les mœurs de l'époque. Nous respectons la réserve de Julia qui adopte dans l'entretien son attitude d'alors : la fuite.

Émancipation

Elle n'est pas démunie, écrit à ses parents pour pouvoir obtenir leur autorisaiton alors nécessaire pour pouvoir travailler comme servante :

> Yo era menor de edad… era a veintiún años entonces. Y […] escribí desde allá [Manresa]. […] tuve que decirles [a mis padres] que me iba a servir [porque] si eres criada te alojan. Dejé la fábrica y me fui a servir, pero para ir a servir tienes que tener una autorización de tus padres.

La scène qu'elle décrit et la décision de son oncle de la remettre dans le train avec la complicité d'un de ses amis, est évocatrice de la domination des hommes dans la société espagnole sur les femmes, les mineures en particulier, mais qui ne pouvait convenir à l'esprit d'indépendance de Julia :

> Ellos me querían poner en la estación. Un amigo de mi tío ha venido a verme a escondidas y me ha dicho: tal día te llevan a la estación y te encajan en el tren con un amigo que viene de Barcelona. Yo ya lo conocía a ese amigo. Lo conocía de oídas, era muy amigo del tío y iba (sic) a pasar el verano allá. Y habían acordao* que me llevaban… que me metían en el tren y me iba. […] ¡Que me llevaban a Galicia! Y yo le pedí a mi padre permiso para… y me mandó una autorización de permiso para servir ¡Yo no me iba con nadie! Yo me iba [a servir].

Cette autorisation n'avait pas été nécessaire pour aller habiter avec son oncle et sa tante : « *No, como marchaba con el tío no se hizo nada.* », ni pour voyager en tant que mineure, ni pour travailler à l'usine. En revanche pour être embauchée comme servantes logées, les mineures avaient besoin de l'autorisation de leur père. Julia ne fait pas usage du mot émancipation sans doute réservé aux femmes qui se mariaient mineures, mais c'est bien ce qu'elle demande à ses parents : « *Una autorización se llamaba entonces.* » Ses parents prennent au sérieux la détermination de leur fille.

Figure 12.— Julia, Manresa, 1951

Source : collection personnelle J.R.P.
La photo colorisée porte la mention Manesa 1951.

Elle dénonce un comportement violent de son oncle avec sa femme et sa fille dans la promiscuité de la vie quotidienne qu'elle supporte mal :

> La tía era buena persona, se llamaba Petra... ¡Era así de gorda!... (*un geste accompagne l'exclamation et un sourire attendri à l'évocation de sa tante décédée*). El tío era muy malo con ella. Yo me discutí porque le pegaba… Porque se le quemó la cebolla un día ¡le pegó! Y eso a mí me sentó como un tiro. Me planté delante de él. Me cogió y me dijo "A ti te mato" y me tiró, sí, en la cama pero pegar no me pegó. Le pegó a ella y yo me puse como una fiera, ¡qué su hija no lo hacía!… a su hija también le pegaba… ¡Era un loco mi tío! Era un hombre machista de aquellos tiempos…

La jeune femme oppose la force de sa détermination à son oncle, elle lui résiste alors qu'elle est menacée, elle se révolte. Elle n'a pas connu de violence de ce type dans sa famille et n'est pas prête à la supporter. L'oncle furieux allègue que « même sa fille ne le fait pas ». Elle en conclut qu'il est fou et trouve une solution pour lui échapper. Elle raconte non sans un certain plaisir son drôle de départ :

> Yo me fui de su casa sin que estuviera él; se marchó a trabajar y cuando ha vuelto no me ha encontrao*. Yo ¡ya tenía trabajo! ¡Claro! Me marché con una bolsa de plástico y un vestido dentro… ¡y el que llevaba puesto!

A ce moment de l'entretien, elle rit encore du tour qu'elle a joué à son oncle abusif. Dans les entretiens informels de 2011, à l'évocation de ce même événement, elle exprimait surtout ses difficultés. En 2014, quelques années ont passé, elle nous a déjà raconté quelques épisodes, elle a apprivoisé et accepté la position de celle qui se raconte, devant le micro, elle est en confiance et se sent valorisée. Entre temps elle est revenue en France, affrontant les signes qui se confirment de la dépendance de l'âge. Elle retrouve la dimension d'un plaisir sans doute ressenti dans son périple par la jeune paysanne ambitieuse devenue ouvrière et surtout, celui de l'indépendance.

Julia s'émancipe de son oncle et de la pression qu'il exerçait sur elle, économique, sexuelle. Cette dernière dimension qu'elle aborde comme victime dans les entretiens, semble avoir à plusieurs reprises compliqué ses relations avec les hommes. Les rapports entre hommes et femmes, rudes dans le milieu rural où elle est née – elle nous a confié le choc des naissances de ses frères et sœurs, répétées, successives, auxquelles elle assiste depuis le plus jeune âge, la souffrance endurée par sa mère qu'elle vit comme victime d'une sexualité à laquelle elle doit

se soumettre, sans moyens d'y résister. La méfiance profonde qu'elle en conçoit à l'égard des hommes en général s'exprime en termes très généraux : « *los hombres son unos guarros* » semble aller de pair avec une féminité qui pour être très affirmée dans sa jeunesse manresane comme on le voit sur certaines photos (*Fig.-13*), n'en est pas moins vécue périodiquement comme une souffrance dont les femmes sont injustement victimes. Elle affirme que la condition d'homme est supérieure à celle des femmes car ils ont le pouvoir social de décider.

D'ouvrière à domestique, les emplois de Julia comme « minyona »[248]

Enfin émancipée de son oncle, elle entame une longue carrière d'employée de maison à Manresa qu'elle poursuivra jusqu'en 1978 et son retour en Catalogne.

"El Quiosco del mig"

Son premier emploi logé, elle le trouve par le bouche-à-oreille :

> Primero fui al paseo de Pedro III que había un quiosco, el « quiosco del mig », el "quiosco del medio". Me dijeron que allí necesitaban una criada. Antes un quiosco era… servían aperitivos. Había […] ocho o diez mesas… alrededor y a la noche se cerraba el quiosco y quedaba todo plegao*. Las sillas las ataban con una cadena, un candao* y el quiosco cerrao*.

Elle est employée par la famille qui tient le « *quiosco del mig* » : « *Yo serví en su casa. Me iba a su casa. Estaba en frente el quiosco, y ellos vivían en frente* ». Elle quitte ce premier emploi à cause d'un salaire trop faible : elle veut gagner plus, cherche autre chose :

> Me quedé en el quiosco pero no me quería pagar más de 100 pesetas me dijo. Digo [yo] "no, no, yo menos de 200 no me quedo". Pero yo ya había ido a buscar y ya sabía que me daban 200 en el otro lao*, […], la [familia] P. Dice "Ves, ¡ves a buscar!, me dijo Puedes ir tranquila a buscar que no te darán 200. La fui a buscar y [como] había que dar un mes [...] le dije "estamos a día tal, tal día me voy." Dice "¿Te vaas*? Ya te doy 150 pero no te vayas". Digo "No, no, me dan 200 y además..."

Pendant l'entretien réalisé le 28 juillet 2014, à ce moment Julia a un blanc. À 76 ans, sa mémoire donne des signes de défaillance. Mais elle se souvient des montants négociés :

> Era verdad! Me las daban ¡sí, sí! La del quiosco [me dijo] "nadie te dará 200 ya puedes ir". Y yo ya iba directo a la P. […] Me propuso 150... "Usted marque que yo tal día me voy". Y sí, sí, [me fui]. Y ¡lo que peleó por que me quedara!… después ya me daba 200, y yo le dije "Ahora sí que no puedo porque yo he dao* palabra de llegar tal día. Y ella arre que erre que no… "¡ya no puedo quedar mal con ellos!" Y fue cuando me fui a la P. Lo sintió, ¡tú dirás!, ¡Nadie trabaja como yo!

Très consciente de la qualité de son service, elle est appréciée de ses patronnes. Elle est particulièrement satisfaite de son salaire, de l'avoir négocié à 200 pesetas par mois. Il nous donne une idée du niveau économique de l'époque et du pays. Nous reviendrons dans la deuxième partie sur l'économie espagnole en temps d'après-guerre dont nous connaissons l'évolution catastrophique et les privations. Mais en Catalogne, les emplois peu qualifiés et de

[248] Le substantif « *minyó* » désigne en catalan un adolescent, un jeune. Au féminin, « *minyona* » il désigne une servante, une domestique, une « bonne ». Le terme équivalent en castillan « miñón », dérivé du catalan, désigne au masculin, « un soldat de troupe légère qui était destiné à la persécution des voleurs et des contrebandiers et à la surveillance des forets royales » ou « un résidu du fer » ; au féminin, dérivé du français « mignonne » dans une acception identique, « miñona » désigne un caractère typographique particulier. Mais on le trouve comme un synonyme de « doncella » ("Servante auprès de la "señora", s'occupant des tâches domestiques en dehors de la cuisine) dans des documents ou des noms de bâtiments du moyen-Âge comme « La Torre de la Miñona », la tour du château médiéval de Cardona (Barcelone).

service n'aient pas manqué. Pour la jeune paysanne venue de Galice où l'emploi salarié est rarissime voire inexistant, ce salaire est une réussite et lui permet de vivre comme elle l'entend, d'envisager une vie de famille et, avec son mari, de louer un appartement après leur mariage.

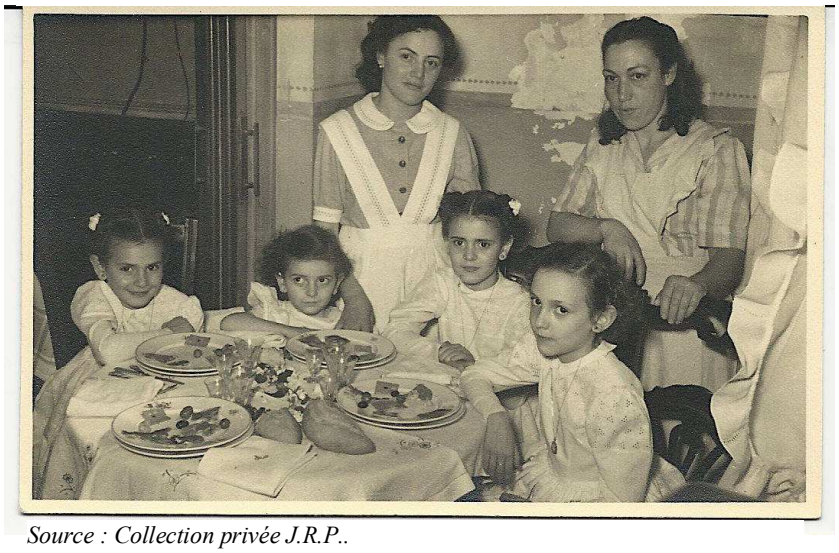
La famille P. : « comme à la maison » !

Elle décrit son nouvel emploi avec une certaine fierté rétrospective : «

> Allí llevaba la casa yo. La P. no se ocupaba ¡de nada! Yo […] llevaba todo hasta pa* ir a comprar, hacíamos la lista, me daba el dinero y me iba a comprar. [Luego][…] hacía la comida ¡preparaba todo! Ella no, no hacía nada.

Les jeunes Galiciennes sont réputées pour leur courage et leur savoir-faire dans la prise en charge des tâches domestiques. Comme aînée elle en avait une longue habitude. Sur quelques

Figure 13.— En tenue de « minyona », les deux servantes
Manresa, 1951



Source : Collection privée J.R.P..

photos qu'elle nous montre, elle apparaît en tenue de travail, avec un tablier blanc, « *el delantalito* », au service de gens bien mis autour de grandes tables :

> Aquella […] era el hermano, con una mesa, que sirvo yo la mesa […] Ella, no hacían fiestas nunca porque eran namás* ellos dos. Y esa era la hermana que tenía cuatro hijas. Cuatro chicas, ¡fíjate! La pobre... [Yo] iba cuando hacían [una fiesta]. Aquello debía ser un cumpleaños de una de las nenas o algo así. […] Yo llevaba un delantal blanco...

Sur une photo (*Fig.-13*), elle porte la tenue de servante, tout comme sa collègue andalouse, mais cela ne lui plaisait pas beaucoup :

> Te obligaban a vestirte así. De uniforme. ¡Siempre no! Yo a la calle nunca he salido con [delantal]... En casa [tampoco]. Yo namás* me ponía el delantal cuando había que servir. Un vestido azul marino y el delantal blanco encima. Pero era namás* pa* cuando daban una fiesta [...]. Para casa no.

La famille au service de laquelle elle s'installe durablement est une famille aisée. On peut être frappé cependant par la vétusté des murs sur la photo ou l'habillement sobre des petites filles (*Fig.-14*) :

> Era médico, pero oculista y tenía muy poca gente. Pero alguien venía y de eso debían vivir. Pero ricos no eran. Ella sí era rica, porque era de Berga, era hija única… Venía su madre muchas veces,

> su padre también… ¡un mujeriego! Se iba a Barcelona y cuando venía, venía muerto… de pasar 8 días con mujeres que [yo] decía "¡hasta huele mal!"… y la mujer también lo decía...

Ces quelques détails sur les mœurs dans une famille bourgeoise qui auraient peu d'intérêt s'ils ne tissaient la toile de fond des conditions de vie de l'époque et des jeunes femmes qui partagent leur intimité dans le servic et le soin des enfants. Julia se méfie du comportement de certains hommes qu'elle a côtoyés et semble avoir eu une certaine connivence avec sa patronne. Elle passera près de neuf ans au service de cette famille.

« Minyonas », « criadas » : le temps libre, un temps de visibilité sociale

Julia avait rêvé d'apprendre à coudre, comme l'une de ses sœurs cadettes, Amalia. En Galice, son statut d'aînée de 6 enfants ne lui avait pas permis de bénéficier de ce que nombre de filles vivaient comme un privilège, une par famille. Une fois émancipée, elle profite du temps de congé pour réaliser ce rêve, même en partie :

> Yo iba los jueves a coser en vez de ir… que iban todas las chicas que servían […] ¡gallegas había no sé cuantas!... Se juntaban en el paseo y… ¡Jo! yo nunca me he juntao* (sic). ¡No me gustaba eso de que las criadas estuvieran los jueves allí juntas… y por eso me busqué onde (sic) ir a coser.

Au lieu de retrouver d'autres jeunes femmes de sa condition, elle choisit une activité permettant d'économiser sur le salaire qu'elle a su négocier et dont elle se contente, mais qui est limité et lui permettait peu d'extras sur les vêtements ; de plus heureuse d'accéder enfin librement à cette activité valorisante et créative, elle exerce ses compétences. Elle confectionne bien des vêtements et plus tard pour ses enfants, ne dissimulant ni sa fierté ni le plaisir de l'évocation. Plus tard, dans les circonstances de son émigration française, en période de plus grandes restrictions, savoir coudre l'aidera à gérer ses dépenses pour avancer dans ses projets.

Figure 14.— Julia à Manresa, dans la rue, avec les enfants de la famille qui l'emploie

Source : collection privée J.R.P..

Les scènes où les servantes se réunissent sur le paseo de Manresa, les après-midis de congé ont été décrites par d'autres pour Valence[249] ou Paris[250]. Ce sont les « *criadas* », « *minyones* »

[249] Bruno Tur, *De Valence à Paris : itinéraires des « bonnes » espagnoles (1940-1974)*, mémoire de maîtrise, Université Paris 7, 2003, 199 p.

en catalan, les domestique qui se retrouvent quand il fait beau, ou peut-être par tous les temps, se regroupent. Julia n'apprécie guère ce rituel social, qui est pourtant un moment de retrouvailles et de plaisir, une sociabilité nouvelle pour ces femmes qui ont des parcours similaires d'émigration et qui vivent des situations semblables d'immigration, de se retrouver, souvent par origine géographique (les Galiciennes, les Andalouses, majoritaires, d'autres sans doute), de partager des moments, des souvenirs et des expériences. Pour Julia qui n'a pas un tempérament à faire la fête, elles s'affichent publiquement dans leur statut de *criadas* dont elle se fait une autre idée :

> No me gustaba que se dieran a conocer así… haciendo los jueves colas… ya sabían que eran las criadas que estaban allí. Yo las conocía, algunas eran […] gallegas. [...] Lo encontraba ridículo que se hicieran ver así. ¡Que busquen algo que hacer! o que vayan a divertirse a algún sitio pero no por el paseo… todas las criadas… Ya sabías el jueves que había todas las criadas por el paseo… ¡Dios me libre!... Yo iba a coser. [Y] El domingo, al baile a la tarde, y ya está.

Figure 15.— Au bal du dimanche, Manresa 1951.

Source : Collection privée J.R.P.

La dimension linguistique à l'origine de tels regroupements[251] entre celles qui maitrisent plus ou moins bien l'espagnol sera déterminant pour les Valenciennes émigrées à Paris dans les années 1960. Pour Julia qui n'a pas ressenti de difficulté pour apprendre le catalan dans notre cas et encore moins dans cette période où tout le monde est censé faire exclusivement usage de l'espagnol. D'autres catégories semblent être en jeu qui déterminent la formation de ces « bandes de jeunes femmes », *las pandillas* ou *quadrillas* de Valenciennes à Paris[252] : le métier qu'elles exercent et les réseaux de la migration. Là encore, Julia qui ne revendique à aucun moment une identité spécifiquement galicienne, n'aura pas d'affinité spécifique avec les « bonnes ». Elle aime la modernité et son autonomie. Quant au réseau grâce auquel elle a une situation en Catalogne, il est limité à la famille et ne constitue pas pour elle une motivation telle qu'il faille le maintenir. En comparant la proportionnalité des deux « vagues » migratoires (intérieure de faible intensité entre Galice et Catalogne bien que sans solution de continuité, véritable marée dans les années 1960 à destination de la France, mais aussi des autres pays européens développés), on comprend aussi que le destin de Julia ait pu rester plus singulier et elle témoigne aussi que dans les premières années de son émigration française, elle aura plaisir à recevoir des amis espagnols.

---

[250] Laura Oso Casas, Nicole Lillo Marqués, Vicente Lillo Marqués, « Bonnes et concierges espagnoles à Paris : immigration et rapports de domination de classe dans le secteur professionnel du service domestique », *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, 2006, p. 241-269.
[251] B. Tur, *ibid.* p. 132.
[252] *Ibid.* p. 133.

La rencontre avec un immigré de Castille

Sa vie pendant plusieurs années est bien assez occupée avec la préoccupation de l'autonomie et de la quête des moyens pour réaliser la vie qu'elle projette. En 1951, elle rencontre au bal du dimanche (*Fig.-15*) à l'Ateneo, célèbre salle de bal de Manresa sur le paseo Pere III, celui qui deviendra son mari, lui aussi immigré de l'intérieur :

> En Manresa íbamos al baile, al Ateneo. Allí conocí a J. Era una sala de baile, había baile a la tarde y después volvía a la noche. Yo nunca fui de noche. Es cuando servía, iba allí los domingos.

Originaire de la Castille pouilleuse[253], né en 1931 dans une famille très pauvre et nombreuse de six frères et sœurs survivants (il semble que certains étaient décédés enfants), les sévères privations de l'après-guerre marquent son enfance. Lorsque le curé de la paroisse le propose, les parents n'hésitent pas à le laisser partir pour le séminaire à Castellón de la Plana, avec l'un de ses frères, D.RM. Le séminaire représente pour les familles très démunies l'un des seuls espoirs pour sortir de leur condition et qu'ils soient éduqués. Et puis ce sont deux bouches de moins à nourrir pour une famille nombreuse. Près de deux ans plus tard, leur frère aîné, le seul qui est resté auprès du père, soupçonne dans les paroles de D. des maltraitances. Il ira chercher ses deux frères et leur proposera de travailler avec lui dans le bâtiment, une activité qu'il a créée : ils seront ouvriers plâtriers (*Fig.-16*).

Figure 16.— Les trois frères R.M.

De gauche à droite : J., Daniel et Carmelo
Source : Collection privée J.R.P.

Peu de temps après leur mariage, Julia poussera son mari à entrer à la FECSA, la centrale électrique à Manresa qui absorbait une grande quantité de travailleurs peu ou pas qualifiés , tant le travail régulier dans le bâtiment avec son frère ne semblait pas lui convenir. Il y entrera avec l'aide de l'oncle Julio, et y restera jusqu'à la fin du séjour catalan du couple. Carmelo évoque des relations difficiles avec son frère sans donner trop de détails. Le réseau familial est le canal privilégié de la solidarité en migration et elle dure tant que l'arrivant n'est pas économiquement autonome. Pour la famille R.P., l'oncle Julio lui-même « employé à la Centrale électrique (la FECSA), […] fait figure de pionnier dans l'histoire migratoire de la famille car il connait les possibilités d'embauche dans les usines de la ville[254]. » Grâce à lui, à

[253] Nous avons recueilli ces quelques éléments de la vie de J. des propos de Julia mais aussi de l'un de ses frères, Carmelo R.M., toujours resté en contact avec Julia, que nous avons rencontré pour des discussions informelles.

[254] E. Rubio-Milet, 2020, *op. cit. ;* Mariluz rapporte que l'oncle Julio était communiste, d'autres membres de la famille le confirment. Notre hypothèse est dans ce cas qu'il pouvait avoir une connaissance des milieux

sa présence à Manresa et à sa connaissance probable du monde ouvrier, ses nièces, ses neveux, d'autres amis du village ont pu s'installer à Manresa devenue le centre du regroupement familial en Catalogne.

Sans aller jusqu'à la reproduction de la paroisse sur les terres de la migration, un phénomène documenté pour les migrations antérieures en Argentine et qui fait partie d'une « culture de la migration »[255], on observe des regroupements du simple fait de la présence de pionniers qui facilitent l'immigration de leurs proches et de leurs amis. L'oncle Julio fait figure d'autorité sur les jeunes, en particulier Julia, la première émigrée de sa génération et la plus jeune au moment de l'émigration. Il procure par des voies que nous n'avons pu vérifier directement, mais qui ont eu leur efficacité pour les membres de cette famille, des emplois à chacun d'eux, peut-être des contacts, certainement des indications sur la façon de faire la plus efficace pour trouver un travail. Nous avons vu aussi comment avec Julia, l'autorité dont il se sentait investi et qu'il a tenté de lui imposer ne correspondait pas au projet de la jeune femme, rapidement émancipée avec l'accord de ses parents. La liberté d'action de Julia ne laisse pas de nous étonner dans pareille période. Ce sont en effet les premières années de la dictature (1942 ou 43) et, contrairement à ce qui est en train de se passer dans le pays, Julia semble se comporter assez librement, jusqu'à son mariage.

Le mariage

En 1954, ils se marient (*Fig.-17*). Sur le visage de Julia, on observe une certaine gravité. Ils se sont fréquentés plusieurs années avant de se marier comme c'était alors l'usage ; il est parti au service militaire qui dure 18 mois. Dans l'entretien, elle nous confirme sa tristesse et le regret de s'être mariée en noir : elle n'avait pas les moyens de faire davantage. A mots couverts, certaines de ses sœurs et l'un de ses beaux-frères que nous avons rencontrés, commentent que l'idylle aurait tourné court, que le fiancé était volage…

Figure 17.— Julia et J. Manresa, 1954

Source : collection privée, J.R.P.

Le mariage avait une incidence sur la vie professionnelle des femmes employées de maison qui perdaient leur emploi logé. Sur leur vie tout-court. Généralement elles quittent le secteur du service, trouvent à s'embaucher à l'usine où souvent elles sont moins bien payées. La plupart des femmes cessent de travailler, comme deux des sœurs de Julia, leurs maris ayant une situation professionnelle qui doit suffire à subvenir aux besoins de la famille. Ce n'est pas le cas de Julia qui n'abandonne ni ses ambitions ni ses espoirs d'un

syndicaux d'avant la dictature, ce qui semble pouvoir justifier ses capacités à informer ses proches immigrés en Catalogne sur les postes de travail disponibles dans les usines.

[255] Xosé M. Núñez Seixas, « La recréation de la paroisse : les immigrants galiciens à Buenos Aires (1900-1940) », *Hommes & Migrations*, 2005, p. 6-24. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2005_num_1256_1_4367, consulté le 26 août 2021.

avenir meilleur, d'autant que son mari a des difficultés à se stabiliser comme plâtrier (« *yesero* »). Il gagne assez mal sa vie. Le couple s'est engagé dans le mariage, mais Julia n'envisage pas de cesser de travailler, n'en a ni le désir ni les moyens. Le couple loue un appartement dans le centre populaire de Manresa, « *calle del Pedregar* ». Elle reverra sa patronne dans la rue, à Manresa, lors des promenades, qui regrette la qualité de son travail :

> Y después de la P. me casé, […] dejé de servir, me casé y me fui al Pedregar […] el piso donde [nacieron]… [mis] dos [hijos]. Ella buscó y buscó… Estaba 'deso*lé*, deso*lé*'… ¡nueve años estuve!... era como de casa.

La *señora P.* fait tout pour que Julia puisse rester, mais les nouvelles lois encadrant le travail des femmes n'autorisent pas l'emploi contractuel des femmes mariées qui doivent se consacrer à leur mari et élever leurs enfants. Toutes deux se résignent ; Madame P. ne trouvera qu'avec difficulté une autre *minyona* célibataire. Julia est appréciée, elle en exprime de la fierté, même si, soixante ans plus tard, elle a fait des expériences professionnelles plus valorisantes. Elle-même regrette d'avoir dû alors quitter cet emploi où sa valeur était reconnue, où elle était appréciée, pendant les neuf années de son service : elle se sentait en confiance, comme de la famille, « *como de casa* ». Enfin sa progression salariale y avait été exceptionnelle :

> Cuando me marché yo ya ganaba 1500, ¡eh! Bien debían aumentar cada año un poco. […] Es que también 100 pesetas… ¡Madre de dios! Pero esto te hablo claro… era al principio. Sí… era hace muchos, muchos años…

Ce salaire dans l'emploi particulier était supérieur à ceux que l'on touchait à l'usine :

> Julia : No, en las fábricas estaba estipulao*. […] Me parece que cobraba veintidós Ptas. al mes, algo así. […] había un contador y si hacías ir mucho los telares, ganabas más.

Le couple connaît très rapidement des déboires conjugaux : leur vie sera très vite une énorme désillusion pour Julia qui parle de « malheur ». Elle est sentimentale et pragmatique, il est affectivement instable (insécure ?) et peu fidèle. Son frère présume qu'il a été perturbé par les années de séminaire. Il a la conviction que les deux garçons ont subi des traitements inappropriés dont tous deux garderont des traces. Nous n'avons pas pu interroger Daniel de son vivant. Resté très éloigné de la famille et de ses frères sa vie durant, il a trouvé à se rapprocher de son aîné à la mort de sa femme, dans la maladie et ses dernières années.

Pour garder un emploi après le mariage, travailler pour les usines ou faire des heures

Ouvrière à domicile

Julia cherche des heures. Elle a prospecté les possibilités offertes par les usines avant de quitter son employeuse. En Catalogne elles ont continué d'employer des femmes en grand nombre. Dérogeaient-elles au principe qui interdisait le travail des femmes ou des dérogations étaient-elles accordées aux grands industriels qui se seraient retrouvés à l'arrêt ? Julia n'en dit rien, mais pour elle, il était impossible de ne pas gagner sa vie, par nécessité autant que par désir personnel ; elle travaillera donc, d'abord à domicile. Puis elle émigrera :

> Yo si me casé ¡no era para irme de rosita eh!… Yo me fui a la fábrica. […] Había trabajao* en una fábrica de juguetes. Empecé a hacer juguetes en casa cuando nos casamos. Los llenaba de paja. […] Hacía jirafas… y lo cosía y tenían que estar bien hechas… pero pagaban muy poco. Y pa* ganarme la vida tenía que hacer y hacer [muchísimos]… me acuerdo de estar todo aquello estrao* de paja.

« Cal Sant Pere », une fabrique de rubans de soie

Plus tard, dans les années 1950, la société change. En 1956, alors que le premier enfant est né, commence la course entre la maison et l'usine, pour gagner de quoi élever ses enfants selon ses critères tandis que son mari se montre défaillant :

> [En] el 56 nació [mi hijo], pues aún trabajaba en esa fábrica ; me acuerdo que cuando nació el J. aún se lo dejaba a una vecina que me lo cuidaba pero después no quiso cuidarlo y tuve que dejar [la fábrica]… yo iba a la fábrica y venía corriendo a darle el pecho y la leche se me retiró… y luego el biberón […] ella no quiso cuidarlo más… Porque no quería lloros […] la Montserrat se llamaba.

Une vie médiocre et sans perspectives ne la satisfaisait pas. La voisine propose de garder son fils, mais cela ne dure pas, ses faibles revenus et des charges accrues avec le logement, l'enfant, etc. ne lui permettent vraisemblablement pas de la payer :

> No me pidió nada, no me acuerdo, algo le debía pagar supongo. A lo mejor lo ha hecho [así] y por eso dejó de hacerlo pero yo sé que no quería cobrar. Tenía una niña grande ella. Entonces me habré tenido que ocupar del [niño] ¿supongo?... Y dos años después [nació mi hija]! ».

Ces conditions de vie et de travail l'épuisent. Ne bénéficiant pas de l'aide d'une famille qui aurait été présente, ses sœurs étant dans des situation similaires, elle n'a d'autre solution que de continuer de travailler. Le médecin préconise le grand air pour l'enfant qui est envoyé chez les parents, en Galice, pour une durée d'au moins un an : il est malingre, mange mal et elle est enceinte. Son second enfant nait 18 mois plus tard. À la deuxième naissance, les difficultés s'accumulent, mais elle retrouve une place à l'usine *Cal Sant Pere* :

> Y después me fui a una fábrica de cintas de seda que […] se llamaba… Sant Pere… en Manresa, sí… Cal Sant Pere […] trabajé varios años en la de cintas de seda… y estuve [allí] hasta que ya me vine pa* Francia…

Sa sœur cadette qu'elle héberge à cette période rapporte qu'elle aurait eu de quoi vivre, mais qu'elle voulait davantage, que ses enfants soient très bien habillés.

Elle doit parfois laisser ses enfants dans la journée, seuls dans une seule pièce où ils doivent s'occuper en l'absence des parents. Mariluz rapporte qu'elle est alors ouvrière à la tâche, soumise à la difficulté des rythmes de travail irréguliers, des horaires variables, probablement très matinaux certains jours. Dans la dernière période, Julia les placera au jardin d'enfants où ils se rendront parfois seuls, sous la responsabilité de l'aîné, quand ses horaires ne lui permettent pas de les accompagner, ne partageant pas ce temps avec un mari souvent absent. Elle restera ouvrière dans cette usine jusqu'à son départ en France, vers fin 1961. Entre 1954 et 1962 se produisent les faits déterminants qui la décideront à partir : l'ambition sociale de Julia se combine aux difficultés économiques, matérielles, psychologiques et à des démêlés de son mari avec la police. Au début des années 1960, l'Espagne de Franco prend un tournant économique historique, le Plan de stabilisation entre en vigueur de 1959[256]. Pour Julia comme pour des milliers d'Espagnols un nouvel horizon migratoire s'ouvre à nouveau vers l'étranger où l'on peut projeter de recommencer à zéro. Julia saisira l'occasion en 1962.

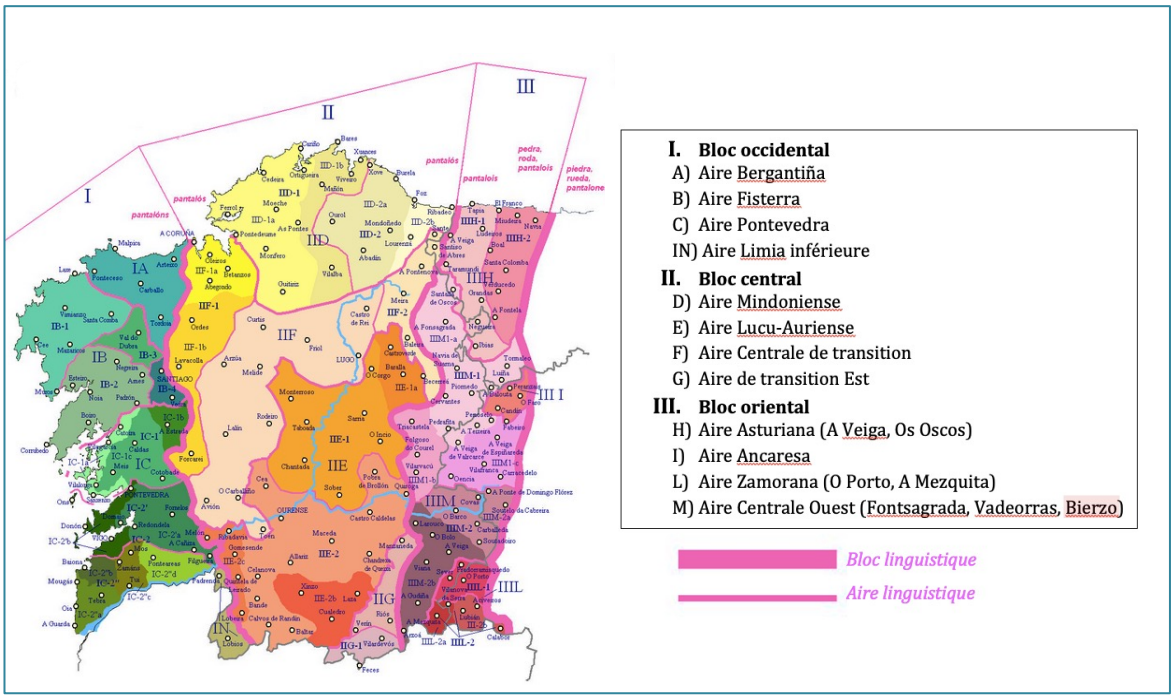
[256] Le Plan de stabilisation de 1959, puis Plan de développement correspondent à la participation des États-Unis au relèvement de l'Espagne, comme ils l'ont fait dans d'autres pays d'Europe après la guerre, par le Plan Marshall, dont l'Espagne bénéficie tardivement ; la propagande d'État parlera du « miracle espagnol ».

L'intégration à la société catalane : la question linguistique

La question de la langue est primordiale dans toute expérience migratoire ; Julia souligne l'importance pour elle de l'apprentissage de la langue : « *Yo, ¡hasta aprendí algo de inglés en Barcelona !* ».

En Galice dans les années 1940, les enfants parlent d'abord le galicien, souvent la seule langue pratiquée par les anciens et très majoritairement parlée sur tout le territoire et au-delà sur les zones frontalières (Ouest des Asturies, Nord du Portugal, Nord-Ouest de la Castille du Nord, (*Carte.-3*)[257].

Carte 3.— : Les territoires du galicien



Source : élaboration personnelle à partir de Susana Freixeiro sur Wikipedia, Domaine public.

Tout migrant se confronte à la question de la langue, nous y reviendrons pour chacune de celles que nous avons interviewées, car il y a bien des manières de *Migrer d'une langue à l'autre*[258]. Le premier souvenir de cette confrontation pour Julia est immédiat :

> Tenía quince años cuando me fui. Me acuerdo que iba pa* dieciséis y en catalán se decía ¡"*setze*"! yo aprendí en seguida a decir "¡*setze*!".

C'est un souvenir joyeux, lié à son jeune âge. Questionnée sur ses difficultés au contact du catalan qu'elle ne connaissait pas, elle évoque bien sa totale incompréhension et compare ses deux expériences :

> Mira llegué de Fruxil a Barcelona… en Fruxil era el gallego… en Barcelona era el catalán… Yo me encontré igual cuando llegué a Cataluña que cuando llegué a Francia: ¡no sabía una palabra!

[257] Voir cartes des territoires du galicien et des nombreuses variantes.

[258] En référence à l'ouvrage du même titre, *Migrer d'une langue à l'autre*, Musée national de l'histoire de l'immigration (MNHI), La Documentation français, 2016, 88 p.

Mais elle ne garde pas le souvenir de difficultés réelles : « Yo no creo que haya tenido dificultad. ¡Aparte del tío Julio que yo tuve que marchar! » ; pas davantage pour parler la langue : « Para mí no fue trauma ninguno. Me contestaban en español o me decían ¡aprende el catalán! », ni pour s'intégrer en général : « Yo me integré muy bien, […] no importa donde, yo me integraba muy bien, no sé por qué pero no me sentía extraña nunca en ningún sitio ».

A-t-elle oublié ses difficultés ? Tout au long de notre enquête, nous remarquons qu'aucune des migrantes ne reconnaît de difficultés linguistiques, pas plus que celles dont nous avons entendu les témoignages dans des archives orales enregistrées. Elles évoquent leur apprentissage rapide, progressif, l'adoption totale de la langue, qui devient la seule parlée dans leur foyer.

L'apprentissage linguistique dans le contexte des migrations internationales laisse plus de traces, par exemple pour Justa, émigrée en Suisse dans les années 1960 ou d'autres en Allemagne qui iront jusqu'à dire : « *no necesitabas hablar* », alors qu'il s'agit de la sociabilité minimale qui consiste à faire ses courses dans les supermarchés. Cette expression est le révélateur des capacités des migrants à cloisonner leur vie afin de réaliser ce qui sera devenu leur seul objectif : profiter d'un marché du travail favorable et consacrer tout leur temps à gagner, épargner, le plus vite possible pour revenir au pays et s'y réinstaller, dans le meilleur des cas. Pour nos migrantes des années 1940-60, l'essentiel commence par la satisfaction des nécessités premières et d'un meilleur niveau de vie qu'au village.

Julia, comme ses sœurs, a choisi d'apprendre méthodiquement les langues des pays d'accueil, afin de maitriser la langue des employeurs et de l'entourage, etc. Elle en avait la curiosité et en éprouvait de la satisfaction :

> Pero yo a los tres meses ya hablaba el catalán. Y después vine a Francia y, igual, en seguida aprendía cuando era joven. […] ¡Pues aprenderlo! Claro...

Dans les années 1940, la question se pose de l'interdiction de pratiquer les langues locales. Franco a cherché à contraindre les Espagnols des régions historiques non castillanophones comme le Pays basque, la sphère du catalan ou du galicien, à l'usage exclusif du castillan. De cela non plus Julia ne se souvient pas, ni pour le catalan ni pour le galicien : « *Yo no me acuerdo de que estuviera prohibido*. »

Interrogée sur le rôle du castillan comme médiateur entre sa langue maternelle et le catalan, elle évoque comme une évidence ce phénomène que les linguistes désignent comme la « langue véhiculaire » :

> Yo hablaba castellano porque yo no sabía hablar otra cosa… Menos mal que yo hablaba el castellano… Yo creo que en Galicia – y en Cataluña debe ser igual – no querían el español pero… en Galicia ¡yo bien había aprendido el español! Porque sino… Supongo porque yo es lo que hablaba cuando vine a Barcelona ¡menos mal!

Le fait qu'elle pense n'avoir parlé que le castillan ou qu'elle suppose qu'elle parlait le castillan à Barcelone montre selon nous, outre une mémoire qui a commencé à estomper les souvenirs, le processus du multilinguisme à l'œuvre, y compris pour une femme que l'on pourrait penser démunie pour avoir reçu la formation rudimentaire d'une scolarité intermittente : lire, écrire, compter. Mais précisément, son affirmation montre que la formation était vraisemblablement dispensée en castillan, langue unique du franquisme et que, pour limitée qu'elle ait été, elle a mis à profit le peu de formation reçue. Une réalité avérée dans la suite de son parcours.

L'émigration avait déjà contribué à élargir ses horizons culturels, son père émigré parlait le castillan ; gageons qu'elle en avait bénéficié.

L'exemple de Julia illustre ce que Stéphane Beau appelle l' « énigme sociologique » de « *la réussite scolaire d'enfants de milieux populaires dont les parents sont dépourvus de capital scolaire* »[259]. Il ne s'agit pas pour Julia de réussite scolaire mais du développement de ses capacités à partir de bases incertaines. Cette « énigme » concerne sans doute les autres membres de la famille R.P., mais Julia a montré des dispositions particulières : Mariluz dira d'elle qu'elle était « *la més espavilada*[260] ». Les choix de Julia et les réalités prosaïques qu'elle rencontre comme migrante lui ont permis une évolution qui reste exceptionnelle au regard d'une génération et d'une classe sociale, bien qu'elle n'en ait pas eu conscience avant de se trouver confrontée, par notre intermédiaire, au travail de remémoration. Elle est admirée pour son courage dans l'entourage familial, la reconnaissance de ses employeurs a toujours été au rendez-vous, en France comme en Catalogne.

Au retour en Espagne, l'admiration a parfois viré à l'envie et elle évoque l'impression qu'elle a eue de jouir de la réputation implicite de la « *retornada* enrichie » au retour à Fruxil, comme d'une certaine aura d' « aventurière », représentations excessives au regard d'une émigration de travail considérée à juste titre comme « réussie », mais n'ayant aucune commune mesure avec celle des *indianos* des siècles passés.

La fin du séjour catalan et un départ rapide vers la France

A Manresa, ses difficultés n'ont pas de solution et son insatisfaction est grandissante. Nous perdons la trace de son mari dans les commentaires de Julia. Les confidences informelles de son frère Carmelo nous laissent supposer que J.R.M. a eu des démêlés avec la police que nous n'avons pas pu élucider dans le cadre de ce travail. Ils pourraient avoir été l'événement déclencheur de la décision de Julia de tenter l'émigration, en venant s'ajouter au manque de perspectives pour elle dans la société catalane et au début du mouvement général vers l'extérieur qui débute. Elle obtient rapidement un contact en France par son ancienne employeuse ; sa destination sera le Château de Vrilly, près de Reims en Champagne, où elle sera employée de maison. Les familles françaises aisées recherchent particulièrement dans les années 1960 les « bonnes espagnoles ». C'est probablement fin 1961, alors que s'ouvrent les frontières du pays et avec elles de nouvelles perspectives pour de nombreux Espagnols que Julia partira, seule, en pionnière : « *con una dirección escrita en un papel y un diccionario en el bolsillo* ». Elle gardera longtemps son petit dictionnaire Espagnol-Français, outil précieux pour comprendre et se faire comprendre dans une langue dont elle n'avait aucune idée.

Conclusion : l'évolution sociale de Julia ne correspond qu'en partie à ses aspirations

Le parcours migratoire de Julia lui a indéniablement permis une progression sociale que montre, si on les compare, la condition des personnes de sa génération, en particulier des

[259] Stéphane Beaud, *La France des Belhoumi, portraits de famille (1977-2017),* Éditions de la Découverte, Paris, 2018, p. 49.

[260] « *La més espavilada* », la plus dégourdie, en catalan.

femmes[261], tout du moins dans l'aspect économique, le confort de vie, les perspectives pour ses enfants, la position sociale : son salaire est passé des 22 pesetas de son tout premier emploi à Manresa, aux 35.000 anciens francs contractuels du salaire proposé par la première employeuse française[262].

Le couple acquiert dès 1968 un petit appartement en Espagne, au bord de la mer et au début des années 1970, une maison France où la famille puis le couple vivent jusqu'à leur retour en Espagne en 1978 où ils ont fait le pari du retour en acquérant le fonds d'un *Hostal* au cœur de Barcelone[263]. En 2003 elle acquerra seule plusieurs biens au bord de la mer où elle projette de prendre sa retraite. Elle terminera à l'Hostal San Remo, à 75 ans, une vie professionnelle bien remplie. En fait, elle retournera en Galice, à Fruxil, et y fera construire une maison sur l'emplacement de la grange dont elle hérite après la mort de ses parents et les disputes familiales sur l'héritage.

Bien que nous soyons tentée de poser en contrepoint de la réussite de ce parcours migratoire la problématique de la distension des liens familiaux, d'une perte et d'une quête d'identité(s), d'une destruction de la continuité des liens sociaux avec le village et le pays d'origine, conséquences directes de la rupture du fait d'une migration inéluctable, d'autant plus que les circonstances historiques, sociales et économiques étaient très défavorables ; on peut bel et bien affirmer que Julia a franchi des barrières de classe, passant d'un statut de petite paysanne galicienne sans perspective autre qu'une vie laborieuse et pauvre en Galice à celui de salariée ouvrière en Catalogne, vie laborieuse mais plus gratifiante, puis à celui de multipropriétaire dans les deux pays, même s'il s'agit de petits biens : elle a su investir les acquis de la migration dans la gestion d'un *Hostal* au cœur de Barcelone ; ce sera essentiellement, grâce à la deuxième « tranche » française, où elle fait socialement un vrai saut qualitatif.

Entre 1928 et 1978, en 50 ans, elle a été le moteur d'une mobilité sociale inouïe de sa famille, tant galicienne (tous ses frères et sœurs) que catalane (ses enfants, en France).

Sur la question des liens familiaux, le bilan reste mitigé[264]. La résolution – ou non – des problèmes d'identités multiples s'inscrivant nécessairement pour les migrants dans un temps long et indéfini, Julia inscrit, par son parcours migratoire, sa famille au sens élargi, dans l'évolution d'une Europe et d'un monde en marche vers sa globalisation, où les individus perdent leurs repères, avant, probablement, d'en construire d'autres. L'expérience laisse Julia, pour ses vieux jours, sans liens avec son pays d'origine et plongée dans un oubli auquel elle n'oppose plus de résistance.

---

[261] Voir plus loin le témoignage d'une cousine, Jovita, emblématique de la condition et de la situation des femmes de cette génération restées au pays.

[262] L'INSEE fournit un convertisseur qui nous permet de trouver l'équivalence des 35.000 FF touchés en 1962 par Julia en termes de pouvoir d'achat. Ils équivaudraient en Euros d'aujourd'hui à environ 526 €. Nous voyons à la fois combien cette somme ne pouvait être suffisante, mais aussi le saut qualitatif que pour Julia il a pu représenter. Source INSEE, https://www.insee.fr/fr/information/2417794, consulté le 29/10/2019.

[263] Hostal San Remo, au croisement de Ausias March et Bruch, à deux pas de la Plaza Urquinaona, ou la Plaza de Cataluña.

[264] E. Rubio-Milet, 2020, *op. cit.*

Interrogée en 2014 sur le bilan qu'elle faisait de son expérience migratoire, elle disait ne se sentir « ni d'ici ni d'ailleurs ». Le désir de progression sociale, motivation première de sa décision d'émigrer, a eu un prix : le sentiment d'avoir perdu tout point d'attache. De la Galice de ses parents il ne reste à ses descendants que des souvenirs accrochés à quelques clichés photographiques. De la Catalogne où elle fait sa première expérience déterminante de migrante, deux enfants nés catalans, qui deviendront français à l'occasion de sa deuxième migration. La famille a éclaté et l'éclatement est à mettre au compte, au moins en partie, des épreuves des migrations successives. Mais dans ses propos, elle n'exprime pas le moindre regret d'avoir émigré, au contraire.

Sa dernière « tranche » de migration, le retour en France, correspond au grand âge qui seul l'aura détachée de ses objectifs de toujours. Elle n'en conçoit aucun regret : elle a toujours aimé la France, ses possibilités, sa mentalité « intelligente et raffinée ». Elle ne l'aurait jamais quittée si les problèmes familiaux, à nouveau, ne l'avaient poussée à tenter encore l'impossible. Elle n'avait guère imaginé de retour, mais vers la Catalogne afin de poursuivre, indépendante, ses projets de vie meilleure, elle n'avait pas hésité. Quitter la Catalogne dans les années 1950 à cause du manque de perspectives avait marqué un tournant dans sa vie ; la retrouver, c'était une nouvelle opportunité au moment où la situation politique changeait enfin en Espagne. Nouvelle opportunité, nouvelle vie, nouveau départ. Elle devient vraiment indépendante par le divorce légalisé en Espagne en 1981[265] ; le sien est prononcé en 1982.

Ainsi, nous avons exploré le parcours d'une pionnière relativement singulière des années 1940. À partir de l'exemple de ses sœurs et de son frère qui l'ont suivie dans l'émigration en Catalogne à tour de rôle, nous allons poursuivre notre tentative d'établir des profils, majoritairement de femmes, de parcours migratoires qui vont de Luisa vers 1949, à Amalia en 1958, puis Mariluz vers 1960. Ramón, le cadet, a vraisemblablement émigré en 1959.

1.2. Luisa : une émigration retardée[266]

Luisa est la première sœur que Julia voit naître le 22 mai 1930 dans la maison familiale, à Fruxil, comme elle assistera à la naissance de tous leurs frères et sœurs. 17 mois les séparent, le même univers familial et social les réunit : la Galice profonde. Julia disait que sa mère accouchait avec l'aide d'une simple « *comadrona* », la sage-femme qui allait de maison en maison ; ce fut le cas pour Luisa. Ses proches la décrivent comme une enfant et une adolescente solide, au tempérament paisible et au caractère enjoué. Elle prendra sa décision de partir pour la Catalogne à la suite de sa sœur aînée après s'être relevée d'un grave épisode de méningite ; cela lui a permis de choisir son sort, davantage que les autres, et notamment, elle sera la seule à se ménager la possibilité d'un retour. Jovita[267], leur cousine germaine dont elle était très proche et qui a épousé Antonio, d'un village voisin, confirme ce tempérament. Luisa ne part pour Manresa que relativement âgée, à 24 ans. Elle rejoint sa sœur aînée à

[265] En 1981, la « Ley de divorcio », loi autorisant le divorce est votée par le parlemenet sous le premier gouvernement socialiste après la Transition, 42 ans après l'abrogation par le régime de Franco en 1939 de la loi du 22 mars 1932 par laquelle les députés de la 1ère république l'instauraient.

[266] « Luisa », entretien réalisé chez sa fille M.L., à Manresa, où elle vit avec son mari le 20 août 2014..

[267] *« Jovita »,* entretien réalisé à Vilar da Vara, en août 2014.

Manresa. Elle y travaille un temps à l'usine, puis au service d'une famille de boulangers qui la loge. Elle y rencontre son mari. Elle reste ouvrière jusqu'à la naissance de sa fille et cesse alors de travailler ; elle vit une vie tranquille avec son mari ouvrier chez sa belle-famille : sa belle-mère est une femme enjouée, dynamique et généreuse ; son beau-père à la retraite l'accueille comme sa fille. Écoutons-la.

Fruxil, « Casa do Carolino »

Chaque maison portait un nom, généralement le patronyme du chef de famille qui l'a fondée ou en a hérité, parfois le prénom d'un ancêtre à l'origine mal définie. Pour la famille R.P., leur maison est connue comme la « *casa do Carolino* » :

> Se llamaba "la casa Carolino" aún pudé[268] ahora la llaman [así][269]… Carolina era la abuela. Era la madre de mi padre, […] la abuela, de la Julia también. Y se llamaba de nombre, Carolina. Me parece que era mi madrina la yaya[270] Carolina. ¡Sí que la hemos conocido! Y me quería mucho y también […] a todos. […] lo que no ha habido [es] Carolino. […] Sabes qué ha pasao* que la abuela era Carolina y luego al tener el hijo, que se quedó con ella, era Ramón. Pero allí en el pueblo, […] y hasta los pueblos como la Cervela, y eso que se conocían pues le decían "a casa do Carolino". Y eso era lo que no le sentaba bien a [mi hermana]. […] No decían el Ramón hijo de Carolina, decían el Carolino y la casa do Carolino. Y [la Julia] por eso decía que nunca había habido Carolino. […] No le daba importancia yo, ero [a mi hermana] le gustaban las cosas… Bueno, no es que me gustara tampoco porque han de decir por nombre más o menos, decir el Ramón da Carolina y ya estaba bien a aquestes d'allò[271] les debía parecer que iba más rápido… y [decían] el Carolino. Pero así como eso hacían [con] otras casas que también les decían otra cosa. Vull dir[272] que… quiero decir que ¡no […] era ninguna ofensa! Bueno, es que claro, según se coja.

Elle précise l'origine du nom de la maison familiale, connue comme « *a casa do Carolino* », la grand-mère paternelle, Carolina, forte femme, y vivant avec son fils Ramón ; la divergence de vues et de tempérament apparaît entre les deux sœurs au sujet du nom. Luisa présente la fratrie dans l'ordre chronologique :

> …Yo, el José, la Amalia y el Ramón y la Mariluz. El Ramón y la Mariluz se llevan dos años. Y la Amalia al Ramón no sé bien bien los que se llevan… pero han de llevar porque ya pensaban que no tendrían más. Y vinieron ellos dos.

Formation

Comme les autres, elle n'a reçu de formation scolaire que le strict minimum, en dehors des nombreuses activités et des savoir-faire de la vie rurale, et n'a fréquenté l'école que de manière intermittente :

> Cada tres días íbamos uno. […] Éramos los tres mayores… La Julia también, cada tres días… Claro dos [de] los tres mayores teníamos de ir con […] las ovejas y las vacas… o lo que fuera, a ayudar. Y el otro, a la escuela. Pues si íbamos… el que iba el lunes, hasta el miércoles no volvía ya al cole…

---

[268] De toutes les immigrées galiciennes que nous avons interrogées à Manresa, Luisa est, avec Mariluz celle qui glisse le plus facilement du castillan au catalan. La plupart du temps elle se corrige elle-même, reprend en castillan, une habitude acquise de longue date. « **Pudé* », entendu au long des entretiens et probable prononciation de « *potser* », signifie « *peut-être* ».

[269] Luisa l'ignore probablement, mais Julia nous a confié qu'en retournant sur la propriété de ses parents, elle a fait « batptiser » sa maison « casa Julia », une indication que nous avons vue au fronton de sa maison.

[270] « *yaya* », diminutif de « *abuela* », « *mamie* », « *iaia* », en catalan.

[271] Catalan, « *a aquellos de allí* », « à ceux de là-bas ».

[272] « *Vull dir* », en catalan « *quiero decir* ».

Il n'y a pas de différence marquée entre la fréquentation de l'école de l'aîné des garçons, José, pourtant destiné à hériter de la ferme, et les autres. Peut-être au contraire assume-t-il davantage les travaux de la ferme :

> El José […] a la escuela por lo menos una temporada, habíamos ido [todos], él contado también. Pero sabes qué le pasó al José que […] con que era hombre también ya iba más con el papá. A ayudar, porque era el tercero.

Concernant une différence entre l'aîné des garçons et le cadet, elle ne se prononce pas : « *El Ramón ya luego yo ya no [sé]… era más pequeño y yo ya me vine*. » Lorsque son petit frère vient au monde, probablement en 1943, elle a 13 ans. Les enfants allant à l'école assez tard, vers sept ou huit ans, il est probable que Ramón ait commencé son parcours scolaire vers 1951, la période où Luisa est tombée gravement malade. Elle ne peut comparer les deux scolarités, d'autant que l'aîné, José, lui, né en 1932, onze ans avant son frère cadet, terminait son court parcours scolaire quand le petit est né. Les conditions sociales n'étaient sans doute pas meilleures. Cependant, elle se souvient que l'aîné a pratiqué les « *pasantías* »[273] :

> […] Lo que fue más el José… Fue a pasantías que deian[274.] Aquello a la noche, había uno del pueblo que hacía pasantías. Yo también había ido alguna vez pero era muy mala yo pa* estudiar. No me caía bien. ¡Ay los números!… Sabía más de pensamiento… que no pas los números. […] en eso me semblaba a mi padre. De recordarme de memoria, per exemple[275], los reales… que antes […] 20.000 reales eran 1000 pesetas y d'això, de las monedas pues me recordaba de memoria. Y sin embargo en cuentas no me salían… Pero el José sí que fue más a las pasantías y pudé sabía más un poco más.

Elle n'est pas la seule de la fratrie à rapporter la liberté qu'elles avaient comme filles, enfants, ou sur le fait que tous étaient élevés sensiblement de la même manière, avec les moyens qui étaient les leurs et exception faite de l'usage pour la transmission de la propriété, José étant l'héritier unique. Pourtant, la division du travail assignait chacun et chacune à des responsabilités genrées : les tâches domestiques étaient entièrement assumées par les filles dès leur plus jeune âge, le soin des bêtes, tandis que les garçons suivaient les hommes aux champs ; des tâches annexes destinées à apporter un complément d'argent à la famille comme le filage ou la couture étaient assignée aux filles, un rôle et une compétence par fille. Nous y reviendrons.

Au sujet de l'intermittence scolaire Luisa porte malgré tout un jugement négatif, socialement, à rapprocher de celui de ses sœurs :

> No puedes seguir nada […] Éramos de los pobres de allí, […] había alguno que era más pobre. Pero luego había los de P. (*elle nomme leurs voisins les plus proches, sensiblement de la même condition*) Pues esos veníamos siendo… *Si fa o no fa*[276]… Lo que pasa que ellos eran menos hermanos. Ellos eran 4 y nosotros éramos 6 hermanos. Éramos pobres pero […] ¡no hemos pasao* nunca gana! Y trabajando mucho y ayudando desde pequeños, si no íbamos con las vacas o las ovejas, ya iba alguno al lado de los padres pa* ayudarles también a arreglar las tierras y más, cuando nos hicimos más grandes, entonces sí que ya íbamos siempre. […] Los estudios ya se habían acabao* cuando éramos allá de [12 años]…

---

[273] « *Pasantías* » en galicien, désigne, selon la définition du *Diccionario da Real Academia Galega*, des cours particuliers dans des institutions la plupart du temps privées, en complément des enseignements publics, afin que les élèves qui ont échoué aux examens annuels révisent ces matières ou en acquièrent d'autres, en particulier pendant les périodes de vacances scolaires.

[274] en catalan « *que deian* », « *que decían* », comme on disait.

[275] Nouvelle interférence du catalan.

[276] « *si fa o no fa* » en catalan, est une expression qui indique l'équivalence « plus ou moins pareil ».

Elle évoque les différences sociales à l'école :

> Cuando ibas, los que iban cada día ¡hombre! también había alguno más que también les pasaba como a nosotros… Pero sin embargo había de aquellas casas que eran más ricas que iban cada día. Pues si nosotros íbamos un día, cuando nos tocaba volver ya [habían aprendido otras cosas] y nosotros no sabíamos pa* qué se iba ni [podíamos seguir nada].

Cependant, l'humiliation de Julia cherchant à copier sur son voisin « pour ne pas rendre un devoir sans rien » ou de Mariluz qui ne savait pas répondre aux questions de géographie, Luisa ne l'a jamais ressentie ; elle exprime, une fois de plus, une manière positive d'envisager les choses : « *¡Home*! cuando fuimos más mayores pudé* sí, pero yo no me he sentido nunca [rechazada]* ».

Elle rapporte en particulier de bons souvenirs familiaux : une tante qui vivait à Noilán, le hameau où se trouvait l'école (*Carte.-1*) qui les accueillait avec un bol de bouillon :

> Recuerdo íbamos a la escuela y teníamos allí una tía […] al lado de la escuela, eso cuando íbamos día sí día no, que nos valía de mucho también aquella tía. […] Una tía muy buena que quería mucho a mi madre. Y pues cuando salíamos de la escuela… ¡a casa de la tía! No sé cómo no nos echaban fuera los primos… Y te atreves menos si vas cada tres días que si vas cada día, ¿no?… (elle rit) […] La tía de Noilán […] era muy buena persona […] con nosotros. A lo mejor íbamos y nos daba una tacita de caldo caliente… [decía] "llevad… antes del bocadillo" que llevábamos ¡ay sí!, con que era […] tan lejos pues nos quedábamos pa* las horas de la tarde. Y antes de [volver a clase nos decía] "!tómate un caldito!".[277]

Une enfance et une adolescence heureuses en Galice rurale

D'un tempérament sociable et positif, Luisa a des amis ; elle évoque de bons moments :

> Oh no es que [lo] fuera mucho pero más que la Amalia sí. Pero no te pienses que hablaba gaire* ¡Uy! Yo me lo había pasao* pipa allá siendo mocitos […] con la Jovita. Yo y la Jovita éramos como dos hermanas. […] y unas risas que habíamos pasao*… (*elle rit encore, et de bon cœur*) […] porque la Jovita era muy…

Jovita est leur cousine de Seixas, lieudit d'origine de leur mère (*Carte.-1*) et elles étaient inséparables :

> (*Rires*) La Julia era más aserenada, bueno más seria pa* las tonterías digamos. Yo no es que me gusten demasiado, pero mira, por nada reíamos y la Jovita era muy *riallera*[278], se sentía[279] en todo el pueblo. Era la *riallera* del pueblo […]. Vivían [en una casa que] está más parriba* [en el pueblo], y tenían una aira[280] allá fuera y nosotros abajo y en la nuestra la sentíamos sin saber por qué ¡jajaja! ¡Unas riallas! Sin embargo la otra [su hermana] Lola no era ya igual…[281]

---

[277] Luisa, *Entretiens…* lignes 2977 à 3028.

[278] « Rialler, -a » en catalan, selon le *Diccionari de la Llengua Catalana multilingüe,* qualifie quelqu'un qui rit facilement. http://www.multilingue.cat/cgibin/mlt00x.pgm?GECART=0016990, consulté le 31 août 2018.

[279] « Se sentía, sentirse » en catalan et dans sa deuxième acception signifie « entendre ». Luisa fait exclusivement usage de cette forme catalane en castillan.

[280] « Aira » ou « eira » en galicien désigne la cour de la ferme, et le Dicionario da Real Academia Galega précise : « Sitio chan próximo á casa, feito de terra firme ou de pedra, onde se mallan os cereais, se botan a secar os legumes, etc. », c'est-à-dire un « endroit plat à proximité de la maison, fait de terre battue ou de pierre, où l'on bat les céréales, où l'on met à sécher les légumes, etc. ». Cette description anthropologique montre la vocation agricole centrale de la vie des campagnes galiciennes, et nous la retrouvons dans les témoignages des émigrantes, et de celles et ceux qui sont restés, comme de certains de leurs enfants de la deuxième génération, qui n'ont pas perdu la mémoire de ce passé.?

[281] Luisa, *Entretiens…* lignes 2876 à 2896.

Le parcours de Luisa est à l'image de cette enfance rieuse avec sa cousine Jovita (*infra*), et finalement heureuse au milieu des animaux, une vie de contraintes et de rudesses, une vie qu'elle aurait bien pu quitter plus tôt si la maladie ne l'en avait empêchée :

> Yo iba con la ovejas y [mi hermana Julia] también. [Con] 5 o 6 años íbamos ya con las vacas y con la ovejas. Lo que pasa que con las ovejas ibas al lado de vecinos porque las juntábamos. Íbamos a lo mejor 3 o 4 con unos que eran mayores que nosotras. […] ¡Las vacas no! Yo las vacas me hacían más miedo, iba más con las ovejas. Y con las vacas también alguna vez, pero cuando a lo mejor estaban contentas que venían a lo mejor de pastorar*[282] y se ponían a correr, aquello brincando[283]… !ay! me hacían miedo. Con que éramos tan chiquitinas... Iba más me parece mi hermana con las vacas.

La maladie

Lorsqu'elle a une vingtaine d'années, Luisa tombe malade. « *Porque yo había pasao* una enfermedad […] había tenido meningitis […]* ». Elle décrit ses symptômes et les circonstances dans lesquelles elle est tombée malade :

> […] he pasado tiempo porque me ha dao* un… Había quedao* paralizada del lado izquierdo. Yo este ojo no lo podía... Abría el ojo pero la ceja no [la] movía. […] la boca se me había quedao* un poco tuerta. He estao* muy mala[…].

Avec d'autres jeunes filles du village, elle filait la laine et s'en était fait une spécialité tandis que Julia restait auprès de la mère, Amalia apprenait à coudre, et les petits suivaient. Le groupe de fileuses de Fruxil se déplaçait à la demande dans les maisons qui avaient besoin de renfort :

> […] Cuando […] una persona quería hilar, que ella no podía, [o] los de casa no podían, pues […] avisaban el pueblo, pa* tal día, […] e íbamos una de cada casa pues a hilar, una tarde o un día. […] Y aquel día […] llamaron [a las] de Fruxil, de nuestro pueblo y fuimos la Jovita y algunas otras que no me recuerdo pero de la Jovita estoy segura […] Fuimos [a] un pueblecito cerca de la Cervela, que se dice Pousada […] a casa de una prima nuestra, la [Julia] de Carpinteiro. […] que […] estaba casada con mi primo, Antonio, un hermano de la Jovita.

C'était l'automne, elle était en pleine forme :

> Era a la tardor, por allá en octubre noviembre o algo así… ¡yo estaba estupenda! ¡comimos a medio día tan bien!

Exposée au soleil d'automne, après une journée passée dans la fraîcheur de la maison, elle analyse rétrospectivement son malaise comme un chaud et froid qui lui aurait déclenché ce qu'elle prend d'abord pour une indigestion suivie d'une forte fièvre :

> Yo pa* mí lo que me mató que volvimos a ir a una aira. Ya sabes lo que es, pues salir de casa y irse la aira… tocaba mucho el sol y aquí hacía sol en octubre noviembre ya hace frío. Nos pusimos al sol y allí todas a hilar y tan contentas. Yo me puse de espaldas y calentaba el sol, se ve que se me cortó la digestión. Porque al poco tiempo de estar, yo estaba bien, había comido de gusto y todo, ya empecé a notar una cosa aquí y mal de cabeza y llegó la noche ya no cené....

Elle ne peut pas rentrer chez elle et reste dormir avec sa cousine :

> […] Después ya cogí fiebre y de tan ya mala que estaba ya no me vine a mi casa ya me quedé con mi prima, con la Jovita, durmiendo allá. Si fuera aquí pudé* no me hubiera pasao* nada.

La nuit se passe mal, la fièvre monte, elle est prise de forts tremblements et d'une forte douleur dans le dos :

---

[282] Interférence combinée de « *pastorear* » galicien et du catalan « *pasturear* », paître.

[283] Interférence, du galicien « *brincar* », sauter.

> Sabes qué pasa que allí no vino ni médico ni nada y empecé a coger fiebre y fiebre y a la noche ¡no sé onde debía llegar! Estaba mi prima, dormíamos las dos en una cama, y mi prima toda la noche de lo que yo temblaba pues la cama hacia así (*geste pour indiquer le tremblement dû à la fièvre*). Y ella también porque estaba a mi lado…

Au matin, la fièvre est retombée. Étonnée de se sentir mieux, elle se lève et elles rentrent à Fruxil :

> ¡Mira qué cosas!, a la mañana ya me encontraba mejor […] y nos vinimos pa* casa. Y he llegao* a casa y por el camino bueno así… un poco… pero… pa* lo que estaba el día antes, ¡bien! Y llegué a casa y claro, […] estaban un poco españtaos*.

Les moyens de communication étant très limités les parents ont été prévenus par des voisins que leur fille n'avait pas pu rentrer. Elle les rassure :

> […] Ellos ya sabían que me había tenido de quedar con que tenía fiebre. Y bueno, yo que era así… no padezcáis que yo estoy bien.

Ils lui conseillent de se recoucher et de se reposer. Sa mère a de l'expérience et sait bien les dangers d'une telle fièvre :

> ¿Sabes qué? Valdrá más que te vayas a la cama, mis padres me dijeron. Y yo digo: bueno no es que me encuentre mal, pero me voy a descansar. Y me fui a la cama y allí en la cama cuando pasó una hora o así ya empecé a encontrarme mal. Pero mal que se me puso un dolor aquí detrás, que toda la vida lo he llevado aquel dolor aquí en la esquena[284] como si fuera allí el dorso… ¡un dolor!… y vino mi madre […] le pedí agua y ya al traerme el agua, ya notó que yo desvariaba.

La jeune fille est délirante. Il faut aller chercher un médecin, mais à Fruxil dans les années 1940, il faut aller jusqu'à Monforte de Lemos, une trentaine de kilomètres. Le jeune frère, José, part à dos d'âne, au moins jusqu'à Rubián :

> Ya hablaba cosas que no eran… fue y dice la Luisa está muy mal y cada vez peor hasta que mi hermano, ¡qué en paz descanse!, el José, se fue ya era casi de noche… ya aquellos días ya se hace de noche más pronto, y se tuvo que ir a Monforte a buscar el médico… es diferente con coche, pero… [fue] ¡con el burro! Un burro que teníamos, pues ¡conta para llegar a Monforte! A no, desde Rubián no sé si fue en alguna cosa más pero por lo menos a Rubián tuvo que ir en burro.

Elle perd probablement connaissance, tombe peut-être dans le coma :

> Y enseguida que se marchó yo ya me había quedao* sin… […] como muerta. Ya. No hablaba ni… […] yo me recuerdo del dolor aquel que me mataba… […] y después se fue. Se ve que me quedé sin hablar ni nada. Me decían cosas y yo ni lo sentía […] Estaría en coma, [como] si fuera un coma.

Quand le médecin arrive, elle a perdu connaissance depuis des heures et après une injection immédiate, son diagnostic est radical :

> Y entonces ya llegó mi hermano con el médico. El médico me dio una inyección y les dijo que si no volvía en sí* con aquella inyección que no habría *res a fer*[285]… Ah he estao* mal… Y sí, sí, volví en sí. Ya con aquella inyección que me puso […] No me acuerdo bien, bien, pero […] fui volviendo en sí, y ya tenía eso que te digo, la boca…

Le médecin relie, en tout cas c'est le souvenir que Luisa en garde, les symptômes aux circonstances de cette journée : le chaud et froid, la non-intervention sur la fièvre aurait potentialisé le virus…

> […] Dijo que aquello ha producido el [sol]... Se me cortó la digestión… […] Y al coger aquella fiebre, [que] al subir tan alta la fiebre, cogí el meningitis porque si yo, cuando me empecé a poner

[284] Interférence du catalan : « la esquena », « la espalda », le dos. Elle utilise également le mot castillan « dorso » comme pour désigner une localisation différente.
[285] « res a fer » signifie « nada que hacer », « rien à faire ».

> mal y coger fiebre hubiera tenido [tomado algo] pa* […] bajar la fiebre, *pudé* no me hubiera dao* meningitis o no sé…

Convalescence

Luisa est une jeune femme solide et vigoureuse. L'épreuve de la maladie qui aurait pu la terrasser sans possibilité de soins d'urgence, a renforcé son caractère, solide, décidément :

> […] entonces vino el médico, y que me pusieran de seguida […] bolsas de hielo en la cabeza, aquí en la frente [...] ¡Suerte que era el invierno! Porque allí no había nevera ni había nada… Había hielo por los caminos [por]que había agua y donde había agua pues ya había hielo. Y lo fueron a buscar, traían la bolsa con hielo, y al cabo de poco rato ya estaba hecha agua…

Elle est prise de terribles nausées :

> Y vómito… ¡muchos días![…] Me daban aguas de hierbas y [pero] han tenido de parar de darme porque aún era peor. Y bueno, y así he pasao* bastante tiempo… Eso que yo tenía una voluntad de ponerme bien, sabes, que ha ayudao* mucho. Se ve que, bueno [...] yo era de estar siempre en el campo con ellos, con mi hermano, con el papa y bueno, arando, haciendo deso*… Me gustaba mucho el campo, pues empecé à salir allí a la aira.

Mais elle n'est pas restée longtemps alitée :

> Estar acostada no mucho porque, claro empezaron cuando ya se me bajó la fiebre y eso. Me recuerdo del vómito que estuve no sé, cuatro o cinco días, pero aquello, casi seguidos […] y mira después empecé ya a ir con ellos, que no me dejaban ir, [pero] ¡ya empecé!

Sa belle vitalité revient et sa sociabilité, son plaisir de participer aux travaux auxquels elle est habituée la remettent sur pied bien que le médecin recommande la prudence :

> Íbamos a las […] fincas allá donde tenía que ir a buscar cosas y traerlas en la cabeza. No sé… debían ser nabos en aquellos tiempos y fuimos ya con ellos, la mama y no sé si era la Amalia, no sé… [mi hermana Julia no] ya debía estar aquí [en Manresa]… ella se marchó de aquí a 16 años.

Les fardeaux sur la tête, chacune et chacun le sien !

> Y cuando estaban los feixes[286], […] aquello pa* marchar pa* casa pues habían hecho uno pa* la Amalia, otro pa* mi madre y no sé si había alguien más, no sé si estaba el José o alguien más... […]. Iban a coger los feixes y no ha sido posible, ¡que he tenido que llevar mi feixe! […] : "que no que ya lo llevarás otro día… que esto que el otro"… Y lo he llevado… bueno yo no tenía [equilibrio] iba como por el aire pero de caer no me he caído. Si no lo llevara me hacia mal, yo misma. […] ¡y lo llevé! y como eso pues muchas cosas que empecé a hacer. Ellos me decían que no las hiciera pero yo quería volver a lo mío, sabes. […]

Elle retrouve sa force caractéristique, le médecin cède. Elle participe à la construction d'un nouveau bâtiment autour de la cour, « *la palleira* »[287] :

> Yo […] era de mucha fuerza. Se lo han dicho al médico y les dijo que no me lo privaran […] porque yo me iba mejor que me lo dejaran hacer que no pas privarme porque si me lo privan, yo me […] sentía inútil. […] Y enferma y deso* y no quería. Fui a ayudarle a mi hermano cuando hicieron [obras] de la palleira Pues a coger, con el carro, a buscar las losas para tapar arriba, pa* las piedras y de todo eso, y ya iba con mi hermano pa* ayudarle a cargar y yo aún no estaba bien

---

[286] Comme pour ses sœurs mais un peu différemment car elle nous dit n'être que très rarement retournée au village, Luisa privilégie ici spontanément le mot galicien : il s'agit d'une description des activités de sa jeunesse où « *o feixe* » désigne le paquet, ici probablement de navets, confectionné en les attachant en bouquet, en gerbe, de telle façon qu'ils puissent être portés en équilibre sur la tête et sur une longue distance. C'est un usage affectif de la langue, rapportée aux souvenirs d'enfance, tandis que Luisa est de toute la fratrie que nous avons rencontrée, celle qui, entrée dans une famille catalane, a le plus profondément adopté le catalan au quotidien.

[287] « *A palleira* » est le grenier à foin, une grange ; le batiment fait face à la grange où Julia a construit sa peite maison et sera restaurée en habitation par Mariluz (*voir Fig.-29*).

> pero aquello me ayudó a ponerme mejor. Y mira hasta que pasó y luego ya me vine pronto pa* [Manresa]…

Épilogue

> Y en el pueblo no ha quedao* una persona que no me haya venido a ver… eso sí que me recordaré toda la vida. De los de aquellas… con que allí era un pueblecico*, todos como familia pues todos vinieron a verme… Y luego pues vino uno que conocían mis padres… era de otro pueblo […] Un señor que […] se había ido a vivir a Barcelona de joven [...]

Cette conclusion reconnaissante de Luisa confirme à la fois son tempérament et la solidarité qui régnait dans le village, en particulier lorsque les enfants étaient malades. La mortalité infantile était forte dans ces familles la plupart du temps très nombreuses et les travaux des champs adoptaient une organisation collective intra et interfamiliale (fabrication du pain, moissons, etc.). Luisa a environ 24 ans. Elle ne tardera pas à suivre sa sœur aînée à Manresa.

Le contexte politique, la guerre

Quelle connaissance du monde qui l'entourait une jeune fille restée plus tardivement au village que ses frères et sœurs, hormis l'héritier, pouvait-elle avoir ? Sur les conditions des départs vers une autre région, nous avons vu qu'elles étaient liées à un réseau familial déjà installé. L'émigration est une question intergénérationnelle qui fait partie des horizons des possibles pour les jeunes, pour les femmes en particulier. Par ailleurs des échos de la ville et du monde en général parvenaient en Galice par les lettres des émigrés. En 1936, Luisa a six ans au moment de la guerre civile.

Elle évoque leur oncle parti pour Manresa, dont le bruit court qu'il était communiste, ce qu'elle confirme :

> ¡Ah comunista también era! Era da banda de las esquerras[288]. Se ve que sí. Él era de aquellos que según me habían dicho que iban en contra de Franco. Pero mucho ves… Sin embargo mi padre era neutro. (*on sent plus d'admiration pour le père*). Bueno… [también] iba en contra, aquello que no le gustaba en el fondo. Pero siempre nos había dicho que no nos metiéramos en política… eso sí que se lo sentí siempre : "Nunca os metáis en política".

Jusqu'aux années 1950 une résistance a perduré, et la répression fait rage dans le pays non loin. Les villageois reçoivent parfois des visites. On dit que de nombreuses femmes ont été des agents de liaison. Nous avons recueilli peu de traces d'une activité clandestine dans le village :

> Tenía 6 años. Sí que tengo algún recuerdo. Eso estando en casa, […] era pequeña pero ya iba con las ovejas... Bueno la cuestión es que yo me había encontrao*… un día… allá cerca de, no sé si [sabes], a Matanza[289] que se dice… Pues estábamos no serrón[290] allí cerca de la Matanza una cañiza[291] que había bastant plana[292]. Estábamos unos con vacas, otros con ovejas, hacíamos un grupo. Había una que era de la casa de Heredeiro[293] que ya era mayor, se llamaba Elvira… Y... vemos un hombre que viene corriendo hacia nosotros. Pero ya lo vimos desde bastante lejos,

[288] Interférence : « esquerras » en catalan, « izquierdas ».

[289] « A Matanza » est le nom de l'une des parcelles de la famille où ils emmenaient les vaches ou les moutons paitre.

[290] Interférence : « no serrón », du galicien, pour « en la sierra » ou « en el monte »; elles menaient le troupeau, en compagnie d'autres jeunes plus âgés dans les collines où se trouve le lopin dit « A Matanza. »

[291] « A caniza » en galicien semble indiquer un endroit où poussent des « cañizas », sortes de joncs ou de roseaux.

[292] Interférence : « bastant plana » du catalan, « bastante llana ».

[293] La famille Heredeiro habite le haut du village.

> […]que había unos puentes, uno de estos guardias civiles armados y al llegar acerca… bueno sentíamos tiros, *zziiinnn* notábamos aquello que hacían *zziiinnnn* por arriba, pasaban por encima de nosotros… Y hemos sentido tiros pero no sabíamos por qué. Y luego hemos visto el hombre que venía hacia nosotros y él venia por poderse mezclar pa* que no le tiraran… Y pasó de nosotros, corriendo, y ellos tirando por encima de nosotros por no hacernos a nosotros daño y él, luego de pasarnos, ya vino un poco así, con que aquello es montañoso, vino así más bajo y ya se pudo escapar. Se escapó... Y no sé donde se metió porque por allá había cuevas que [algunos] se amagaban por cerca de los regos[294] y tenían sus cuevas. Y luego vinieron los guardias civiles allí donde estábamos nosotros que me recuerdo que aquella que era mayor nos dijo a todos […] que nadie dijera nada, que ya contestaría ella lo que le preguntaran.

Elle associe ce souvenir à celui de fuyards qui ne voulaient pas aller au front pour les autorités locales. Elle a environ six, les enfants entendent les balles voler, ils ont peur :

> Representa que estos se niegan de ir a defender el… Daquellas* los mayores no te daban gaire[295] explicación… allí sabíamos que había guerra porque pasaban cada dos por tres parejas de guardias civiles por el pueblo. Pero nos daba un miedo aquello que… a mí ¡vaya!… con que era pequeña, cuando veía aquellos triscornios*… pues… quedas [atemorizada]... Eso es el recuerdo que tengo de cuando esa guerra. […] yo, al fin y al cabo era pequeña … pues yo no [me acuerdo bien]…

Ces souvenirs de peurs enfantines décrivent une scène ordinaire de la guerre. Ils évoquent des moments très dangereux où les enfants entendent siffler les balles au-dessus de leurs têtes et voient passer des gardes civils, « *los tricornios* » à cause de leur célèbre couvre-chef réglementaire, un tricorne noir, redoutés des populations. Luisa déforme le mot – elle dit *triscornio* pour *tricornio* – comme troublée encore par l'évocation. Mais elle a peu de souvenirs précis.

Penser aussi à l'émigration

Remise de sa maladie, elle reprend le cours de son histoire. Elle a 24 ans en 1954, elle commence à repenser au départ :

> Bueno no es que quisiera marchar pero claro ya [lo] ves tú misma que te vas haciendo mayor. Ya debía tener… […] a los veintiocho [me casé], aquí debía llegar que tenía unos veinticuatro […] algo así.

Arrivée en 1955 ou en 1957 car elle se souvient que sa sœur était enceinte : « […] *Cuando llegué la encontré que estaba embarazada, me parece que era* [de su hija]*, pero no me recuerdo del niño…* ». Bien qu'elle ait des doutes sur l'année de son arrivée, à 28 ans elle se marie, seconde étape de sa vie d'émigrante. 25 ans à son arrivée à Manresa est un âge qui, par rapport à la moyenne des jeunes filles du village ou des émigrantes-immigrantes galiciennes est relativement avancé pour un départ seule. Plus âgées, elles partaient généralement en couple.

Les motivations du départ mais l'idée d'un possible retour

Elle sait qu'elle doit partir, mais le départ de Luisa pourra suivre un processus lent adapté à son désir hésitant. Et elle envisage une alternative avec un possible retour :

> Era más mayor y a més a més[296], tenía allí la hermana y he pensao* […] 'te vas, les dices…' también pa* decírselo a los pares[297] también me parecía más… menos… decirles 'yo me gusta ir

[294] « o rego » en galicien, un endroit en creux qui peut être une rigole, un fossé, le lit d'un ruisseau.
[295] Interférence, « no gaire » en catalan, « no mucho », guère, peu.
[296] Interférence, « a més a més » pour « además », en plus, de plus.
[297] Interférence, « pares » en catalan pour « padres ».

> ver*, quiero ir a Manresa a ver a la Julia y si me gusta me quedo y si no vuelvo. Pero no, ya de seguida me pasó las ganas de volver. No que no me gustara estar, pero ya comprendía que a casa no se podía estar todos…

Elle insiste sur la maturation et la rationalité de sa décision :

> Al ser más grande pues… ya piensas más… Claro allí era todo tierra, si no marchabas afuera… ahora con que ha cambiao* todo… […] pero de aquellas* no era igual, cogías un novio allá y te casabas pa* trabajar la tierra […] Pues yo quería venir pa* ver otra cosa.

Elle compare avec ceux qui sont restés, ils lui semblent minoritaires :

> Mira he pensao* aquello es una cosa que te se mete... no sé como si cambiaras. Porque allí, claro allí hay muchos que no […] vinieron y se casaron por allá. Pero no muchos […] que se han quedado…

Luisa est celle qui a le plus de plaisir à raconter, mais aussi le moins de facilité à s'exprimer ; les mots, souvent, lui manquent et elle fait de très nombreux emprunts au catalan. Elle se décide à l'occasion d'une visite de sa sœur :

> Ara pienso que [era] más deso* [razonable]... Cuando mi hermana vino […] allá pa* vernos y cuando se marchó decir: bueno pues me marcho contigo. Y sin embargo, no tenía aquesta[298] deso*[ansia] de marchar. Y luego en pocos días pues se me metió de irme y eso, [que] pudé* que venía acá… Lo decidí yo. Yo sí que he venido porque yo lo he decidido de aquella.

Elle a pris sa décision. Elle fait le décompte de celles qui ont décidé et de ceux qui ont été contraints. Elle se sent paradoxalement privilégiée du fait de sa maladie, d'avoir en quelque sorte mûri sa décision :

> Claro, […] yo he podido quedarme por allá… […] Estábamos todos menos Julia. […] Después vino mi hermano. El Ramón no sé [pero] yo sí que lo decidí… yo namás* sé que mi hermana y luego yo… mi hermana también decidió ella.

Par ailleurs, le départ des filles était dans l'ordre des choses, répondait à une rationalité sociale ; dans les fêtes les jeunes se rencontrent, mais il n'y a qu'un héritier par maison… :

> Claro, porque llega un día, bueno allí te haces *deso** [grande] tienes lo que había allá porque a lo mejor íbamos a las fiestas[299], había mucha juventud. ¡Nosotros ya éramos 5 o 6! Bueno, la Mariluz era más pequeña, pero íbamos a las fiestas de verano que hacían afuera y mira, cada una se acompañaba con alguien pero no era como es ahora […] Y he *pensao** y se lo dije a mis padres, […] no sé a unos días de que vino aquel hombre y digo: yo me voy a ir a ver la Julia a Barcelona, me gustaría marchar y verla. Si me gusta aquello me quedo y si no ya vuelvo pa* aquí. Y entonces han *pensao** bueno pues si quiere ir pues… Claro ellos también piensan ¡tantos y todos allí!... O te has de casar con alguien de allí, con un *pagés*[300], o te has de ir, una de las dos.

D'autres partaient…

Les raisons personnelles et familiales de Luisa suivent le mouvement de la société dans laquelle la mobilité est intégrée à la vie des familles comme un horizon certain pour les filles. En 1955, d'autres partaient plus nombreux qu'en 1944 :

> Bueno es que claro *daquellas** marchaban muchos porque, representa que uno se quedaba en casa con los padres ; *daquellas** aún no eran muy mayores los padres. Pero marchaban de todo porque con que todas las casas tenían muchos hijos! Los nuestros tenían seis pero hay quien tenía catorce, una tenía dieciocho y porque se le habían muerto algunos. Y por eso que todos estos tenían de ir

[298] Interférence, « aquesta » en catalan, « esta », cette.

[299] De nombreux témoignages évoquent les fêtes des villages où se rendent les familles et où les jeunes se rencontrent.

[300] « El pagés » en catalan, signifie « el payés », le paysan.

> marchando hoy o mañana. O se iban marchando o sino casarse allá. Pero yo ¡al tener mi hermana aquí pues me llamaba! Ves a saber si no la tuviera ¡a lo mejor no venía!

L'ordre social et de classe est agissant, la logique du réseau familial fonctionne pour Luisa ; d'autres partaient et d'autres étaient partis, les exemples familiaux ou locaux ne manquaient pas à travers les générations :

> Nosotros teníamos una tía en Madrid. Habíamos tenido una hermana […] de mi padre, eran muchos también. Em sembla[301] que se deia[302] Josefa… debía ser de las grandes. Y ella se fue a Madrid. Y luego tenía… no sé los hijos que tenía pero tenía una hija que vino a Fruxil cuando era joven. […] Era una mocita preciosa. Bueno, preciosa me ha parecido a mí con que viene ella ¡tan tierna! Según allá estábamos todos quemaos, aquello que la gente parece vieja antes de tiempo porque van quemaos del sol, del frío, ¡de todo! Y ella pues, se crió en Madrid y ya debía tener diecisiete o dieciséis años y no sé el tiempo que estuvo… cerca de un año o así. ¡Majísima era! No *gaire* alta pero *redoneta*[303], y allá con que les agradaban grasón… ¡totom que estaba graso totom estaba maco![304]

La construction du désir d'émigration chez Luisa va de pair avec sa longue observation : elle voit revenir tantes, cousines et sœurs alors qu'elle n'est pas encore prête. Elle est séduite par les rondeurs de celles qui reviennent de la ville, tellement plus belles que les « figures brulées par le soleil ou par le froid » du pays. Sur la photo de la famille vers 1940 (*Fig.-1*), on est frappé d'y retrouver le sens de ses propos.

La cousine est retournée à Madrid et n'est jamais revenue à Fruxil : « se volvió pa* Madrid después no sé qué fue de ella. […] Ya no volvió más…». Les gens partaient vers les villes et leur activité économique, en particulier en Catalogne :

> Yo conozco algunos que eran una *mica mes grans* que yo y otro, dos años o tres de más o menos, que se fueron cap al[305] País Vasco pero no tanto como […] cap a Cataluña […]

Et d'autres étaient partis

L'exemple de leur père émigré en Argentine est vivace pour Luisa aussi :

> Sí, cuando mi padre y cuando los hermanos de mi padre que se marchaban todos.[…] El hermano de mi padre [cumplió] diecisiete años en el barco. Él ya se quedó allí ya. [Se llamaba] José como el abuelo, y luego mi padre fue que ya estaba él allá. […] Se fue antes de casarse y estuvo no sé los años que estuvo, cinco. […] Hizo unos dinerillos y fue la causa de comprar tierras cuando vino porque lo que tenían cuando se criaron, trocitos de tierra pero pequeñitos. Mi padre y el que marchó pa* Argentina, pa* Buenos Aires, había dos hermanas también que se habían marchao* pa* Buenos Aires. Una se llamaba María y la otra no me recuerdo. La María me recuerdo más porque me decían que me semblaba[306] a la María de Buenos Aires… Y luego cuando vino mi padre pues ya con lo que pudo ahorrar allá ya compró tierras. No sé las qué pero ya ha podido comprar ¡y la casa! Luego también fue comprando alguna cosa.

Luisa a donc une représentation très positive des possibilités offertes par l'émigration, l'expérience du père, racontée par tous, agissant comme un puissant modèle du genre. Il est resté au village d'où il était originaire :

---

[301] Interférence : « em sembla » en catalan, pour « me parece ».
[302] Interférence : « deia » en catalan pour « decía ».
[303] Interférence du catalan : « redoneta » pour « redondita ».
[304] La phrase entière est une interférence, une sorte de dicton qui fait l'éloge de la graisse comme canon de beauté.
[305] Interférence, en catalan « *cap a* » pour « *hacia* », en direction de.
[306] « *Em semblava* » en catalan, « *me parecía* », je ressemblais.

> Él había nacido en Fruxil, allí en la casa. Y como el hermano mayor no se quería quedar con la casa se quedó él. Pero debía ser porque veía que allí no se podía vivir tantos, y con que era el mayor… digo yo, porque no hemos hablao*. La cuestión es que mi padre fue pa* hacer un poco de cuartos porque el otro ya nunca volvió.

La famille du père séparée dans l'émigration (un frère et deux sœurs) et décimée par la guerre (deux frères dont l'aîné est probablement mort à la guerre et l'autre a émigré à Manresa), Ramón restera à Fruxil pour s'occuper des parents et y refondera son propre foyer :

> Bueno se quedó en casa con los padres. Porque se murieron los padres estando [él] con [ellos]. Se quedó en casa porque los cuatro hermanos que eran… el grande ya se marchó, luego se marcharon las dos hermanas. Y ya només* quedaba mi padre. Y no debía querer dejarlo. No sé si se quedó por gusto o por no dejar los abuelos porque antes no se dejaban así como así, los padres. Uno era* de quedarse con el padre. Pero no era el pequeño mi padre… Ah! También había... eran cinco, el tío Julio estaba aquí, se vino a Manresa… Era maquinista[307].

Dans son évocation de l'émigration de la génération de son père apparaît la masse et une autre destination, le Venezuela :

> Pues mira, había así que se marchaban pa* Venezuela! (*Elle montre ses doigts groupés pour signifier les multitudes*). Bueno que decían ¡mira se ha ido a Venezuela!… Otros que fueron y no se quedaron y volvieron con dinero y había… Alguno se volvió y no se casó nunca y se quedó en casa con los… con el hereo, bueno con los sobrinos y… pero sí, pa* Venezuela y Alemania, y también Suiza bastante… hasta pa* Santo Domingo también algunos… Bueno a Argentina había sido antes…

Les destinations se confondent et elle confond les époques ; la continuité du phénomène apparaît. Luisa raconte comment les parents, les cousins, les oncles, les voisins, tous ont connu l'expérience de l'émigration dans la famille comme dans le village. Elle-même voit partir deux de ses sœurs et conçoit son projet au fil de son histoire personnelle. On peut penser que si elle n'avait pas été malade elle serait partie avant, elle-même supposant que peut-être, elle ne serait jamais partie…

Il y avait aussi celles qui restaient…

Leur cousine germaine, Jovita, est sa meilleure amie ; fille de la famille *do Carpinteiro*, elle est l'une de celles qui sont restées :

> La Jovita es una de las que se quedó por allí [de Carpinteiro]. El [heredero], Antonio, que se murió hace dos años. Eran tres. […] Era menos complicado. Y la Jovita pues… festejó mucho tiempo con aquel que se casó […] en Villar da Vara. Y allí se ha quedao*. Por eso digo que también aquello que a lo mejor te podías quedar y casarte con uno por allá.

Pour elle, la seconde de la fratrie, sa motivation étant entièrement laissée à son appréciation personnelle du « bon moment » par la famille et notamment par la mère, entre aussi en ligne de compte l'émigration réussie de sa sœur aînée :

> Mira yo qué te diré… yo cuando vi a mi hermana cuando vino el gozo que hacía que hacía […] cuando marchó, claro, marchó jovencita también, pero bueno ya era una mocica*, unos 15 o 16 años. Y verla cuando vino ¡de maja y hermosa que estaba! pues ya parece que […] te lo piensas […] ¡Pero mira! se me deso*[308] de que me quería ir, mejor que no pas[309] quedarme por allá.

---

[307] Nous apprenons ainsi que l'oncle Julio était cheminot lorsqu'il a émigré à Manresa.

[308] « Deso* », ce petit mot très présent dans le parler de Luisa mais surtout de Mariluz plus loin, se substitue à un mot ou une expression qui ne vient pas à l'esprit au moment d'en parler. Luisa en fait ici un usage complexe car elle veut dire quelque chose comme « se me antojó, se me hizo posible imaginar » pour décrire la construction d'un projet de départ qu'elle tient à choisir. Mariluz en fera un usage nominalisé : « el *deso** », la « *deso** ».

Elle tranche, c'était mieux :

> Salir del campo, *això*[310] que yo, me gustaba mucho el campo… Julia ya desde joven decía que [se quería marchar]… Yo al venir con ella pues no [lo] noté tanto…

Les circonstances du départ

Un ami de la famille de son père venu en vacances à Fruxil, est installé à Barcelone ; il sera l'occasion dont elle va se saisir au moment où sa décision est suffisamment mûrie :

> Un señor que […] se había ido a vivir a Barcelona de joven […] y era amigo también del tío Julio, pero el tío Julio vivía en Manresa y él, había ido a vivir a Barcelona y se había casao* en Barcelona y ya era él ya bueno… como el tío más o menos de edad […] Y vino de vacaciones […], allá a su pueblo y como mi tío Julio eran amigos y mi padre también se conocían mucho pues […] pasó por allí y vino a casa y hablaron. Ellos hablaron y yo he pensao* sin decirles : pues tengo allá mi hermana Julia… Y pues pudé* que me fuera pallá* también yo, a ver a mi hermana. Nos fuimos a Manresa y ya me esperaba la Julia. Yo ya bajé aquí, y él se marchó para su casa. Claro aquel día fui pa casa [de Julia] pero a los dos o tres días ya me fui a una casa… de *minyona, digém*[311].

Des émotions qu'elle a pu ressentir au départ de son village natal, de sa paroisse qu'elle n'avait jamais quittée, ou pendant le voyage, elle ne dit pas grand-chose, mais elle évoque quelques détails du voyage : qu'elle avait emporté de quoi manger : « *La comida la llevaba pa* las horas de comer…* », ce qui sous-entend qu'elle a bien fait plusieurs repas ; qu'elle avait dormi comme les autres : « *arrimada allá onde podías…* », ce qui sous-entend plusieurs jours de voyage, que la position était inconfortable ou bien que le train était bondé ; ou encore de l'effet que lui fait la découverte de Manresa : « *en Fruxil aquellas casas tan petites* y llegó aquí y veo aquellas casas de tantos pisos… es lo que más me llamó la atención aquellas casas altas…* ».

L'émigration des jeunes est perçue comme d'une certaine banalité, mais l'expérience reste singulière pour chaque personne qui émigre : les maisons tellement plus hautes qu'en Galice à son arrivée à Manresa sont l'une de ses premières impressions.

Devenir immigrée : se loger et travailler en Catalogne

Julia attend sa sœur sur le quai de la *Estación del Norte* de Manresa. Luisa aura un emploi quelques jours à peine après son arrivée : domestique chez les Massana, une boulangerie réputée de Manresa. Elle ne dormirá chez sa soeur que quelques jours.

« De minyona» : célibataire et logée

> Luego yo […] ya me fui pa* aquella casa… Y me adapté de seguida*. Con que […] acostumada[312] a trabajar, pues… [pero] era de otra manera. Me cogi[eron] porque una señora que conocían, y la Julia era muy amiga de aquella señora […], [le] había dicho que allí necesitarían una [minyona], que se les marchaba. Y entonces ya fui allí.

Un premier emploi immédiat, logé, c'est un avantage recherché par les jeunes femmes qui arrivent en ville ; le salaire est en conséquence :

---

[309] Interférence du catalan, « no pas », plutôt que.
[310] « *això que* », en catalan, « eso que », même si.
[311] Interférence, « digém » en catalan, signifie « digamos », disons.
[312] « *acostumada* » en catalan (et en galicien), « *acostumbrada* », habituée.

> Trabajando sin cobrar casi *gaire** pero… pa* aquellos tiempos… siempre me recordaré* que… estuve… ¡ay! ¡pa* comprar un abrigo trabajé seis meses! 3000 pesetas… ¡cobrabas 500 al mes! ¡Pues mira!, tres meses pa* comprarme [un abrigo].

Le niveau de son salaire est déjà bien supérieur à celui de Julia à son arrivée dix ans plus tôt (100 pesetas mensuelles), un pouvoir d'achat qui lui permet de s'acheter un manteau en six mois. Elle y restera jusqu'à son mariage. C'est une famille nombreuse, aisée, pouvant s'offrir les services d'une « bonne ». Elle ne se souvient pas d'avoir signé un contrat et il est probable qu'elle n'en avait pas. Elle est restée en relation avec la famille et sa fille, une génération plus tard, y travaillera comme vendeuse.

> […] de minyona […] estuve en aquella casa pues hasta que me casé, […] casi tres años. Era […] la panadería Massana donde estuvo mi hija también trabajando. […] Cuando he ido yo había los abuelos y la hija. […] que ya estaba casada y el marido y ya tenían 3 niños. […] ¡éramos nueve!

Luisa était appréciée, intégrée à la vie de la famille. Les Galiciennes sont réputées « habituées à travailler » dans une maison.

> Sí sí, me han querido muchísimo, la hija. Los abuelos también pero […] la abuela ya se murió que ya me había casao* yo. [Luego] el abuelo murió y me quedé con el matrimonio y los hijos menos uno que […] era mayor y se hizo cura *selesiano*[313]. […] Y a los tres años pues me casé, [estaba] en casa de [mi hermana Julia]… Lo dejé no sé si quince días antes ya me fui pa* casa pa* arreglar las cosas. Yo me iba a casar y después ya tienes de irte a vivir a casa del marido… ¡Y las familias quieren que las miñonas estén en casa, claro, han de estar allí.

Femmes ouvrières après le mariage

Après leur mariage, les femmes qui choisissent de continuer à travailler deviennent souvent ouvrières du textile. Les grandes usines sont restées dynamiques pendant la guerre en Catalogne ; elles restent les plus importantes pourvoyeuses d'emplois pour les femmes sans qualification. Quelques années après la naissance de sa fille en 1959, par nécessité Luisa ira travailler dans une petite fabrique, les grandes usines textiles générant des activités périphériques à Manresa :

> Después no tuve otro trabajo hasta… ya tenía la niña [siete años] y luego fui trabajar a la fábrica. pequeña, […] de poca gente… Ya me quedé […] hasta que […] plegó […] que yo tenía unos 45 o 46 años. Por ahí, unos quince años…

Elle a 36 ans lorsqu'elle retourne à l'usine où elle restera jusqu'à sa fermeture, conséquence de la crise des années 1970. Après une démarche en justice, comme d'autres employés, elle obtiendra des indemnités de licenciement et le versement d'une pension de retraite qui, pour modeste qu'elle soit, est supérieure à celle de son mari ouvrier métallurgiste ayant fait toute sa carrière dans le même atelier. L'atelier fermera lui aussi quelques mois plus tard.

Luisa a été ouvrière une dizaine d'années entre 1966 et 1976. Ses souvenirs sont imprécis. Elle n'en garde pas un souvenir très positif.

Les conditions de travail

Comme domestique, elle précise son temps de travail : « *el sábado yo no tenía fiesta… tenía el domingo. […] yo tenía una tarde fiesta.* ». Julia disposait de deux demi-journées. L'employeur de Luisa était un commerçant et la présence de Luisa était requise en permanence ; sans doute n'y avait-il pas de réglementation stricte de la profession d'employée

[313] Elle veut dire « salesiano », c'est-à-dire appartenant à la congrégation catholique, la Société de Saint-François de Sales.

de maison. La condition de « domestique », n'en était pas moins une aubaine pour les jeunes femmes immigrées en Catalogne. Luisa était appréciée, compétente : « *Con que de trabajar [yo] estaba acostumada, me adapté de seguida.* ». Même avec les équipements les plus modernes : « *Pa* fregar, pa* lavar la ropa, ya me recuerdo que tenían una lavadora daquellas*, que le dabas, que iba así… (elle fait un geste circulaire, évoquant une lessiveuse). […] ¡ay señor!* ». Par ailleurs elle s'occupe des enfants, va les chercher à l'école, confectionne les repas, fait les courses et le ménage. Comme à Julia ou à Mariluz plus tard, aucune tâche ne lui est inconnue.

Comme ouvrière elle décrit l'activité de la dernière usine où elle est employée : la préparation et la fabrication de bobines de fil à partir desquelles les plus grandes usines textiles avoisinantes faisaient des draps :

> Hacíamos la preparación digamos, luego las fábricas de telares y eso hacían las sábanas. Pero nosotros hacíamos conos y rodets.[314] […] Traían el hilo, en unas madejas y luego las poníamos en la deso* […], iban dando vueltas haciendo los nudos […] y el hilo embolicándose[315] allí hasta que tenían el tamaño que ellos querían. Digamos ya teníamos una cosa pa* medirlos.

Nous tentons un parallèle avec l'activité de filage de son enfance dont, avec quelques autres filles du village, elle s'était fait une spécialité :

> Sí, pero […] hilar era todo con los dedos y, ir poniendo saliva, ir tirando y mojando porque sino no se te hacía el hilo. Y de aquello sí que hilábamos nosotros, [y] después una tejedora a mano hacía las sábanas aquellas gordas que había [en Galicia].

Elle se remémore ainsi la technique de la filature manuelle, le fil que l'on mouille, les moyens rudimentaires qui permettaient de fabriquer à la main des draps grossiers de laine à partir de la laine des moutons que l'on élevait. Les draps de son enfance fabriqués par une tisseuse à qui l'on portait le produit du filage domestique fait apparaître une activité et des métiers, l'image de la Galice quelques mois, quelques années encore avant l'émigration de la jeune femme qui est passée de laver le linge à la rivière et le sécher sur les taillis, à la lessiveuse, nec plus ultra des foyers urbains de Manresa. Le travail à l'usine est différent :

> En la fábrica era diferente, ya lo hacía[n] [con] electricidad. Bueno, había las máquinas y hacías los *rodets* que decían. (*elle précise*) también se dicen ovillos. Y luego había […] unas máquinas [para] de la madeja pasarla a los *rodets* y luego de los *rodets*, los pasaban a ovillos de aquellos más grandes pero ya eran otras máquinas.

La succession des machines spécialisées, leur grande taille, nous donnent à voir l'activité qu'elle menait à bien sans difficultés apparentes. Sa description nous permet de mesurer un degré de technicité qu'elle avait acquis comme enfant, toute une palette de savoirs et de savoir-faire réinvestis dans l'émigration[316].

Les loisirs

Les divertissements étaient joyeux mais limités aux fêtes d'été en Galice ; comme domestique en Catalogne sa demi-journée de repos, le jeudi, elle la passe dans toute sa sociabilité tranquille :

---

[314] Interférence du vocabulaire professionnel : « el rodet » en catalan signifie « el carrete », la bobine. Les « conos » ou « cônes » sont aussi de grosses bobines industrielles.
[315] Interférence : « embolicar » en catalan signifie « envolver », enrouler.
[316] E. Rubio-Milet, 2018, *op. cit.*

> Tenía un día de descanso, bueno de descanso… un día a la tarde era. Luego me hice amigas y si no pues me iba a casa de la Julia. Mientras no tuve amigas pa* salir y eso, pues salía con ellos… [Luego] ya me iba con las amigas al paseo que salíamos...

Elle sort, avec sa sœur au début puis avec ses amies, elle se promène sur le célèbre paseo de Manresa. On sait qu'elle aimait danser ou aller au cinéma, sa sœur Mariluz en témoigne qu'elle aimait sortir avec elle (*Infra*).

Luisa rencontre de jeunes Galiciennes et se lie d'amitié avec elles :

> Bueno se dio la casualidad que conocí dos gallegas, pero con una no hice [relaciones]… [era] un poco más mayor. Estaban las dos en una misma casa y no se llevaban muy [bien]. Luego empezamos a salir y había una que era más como yo de la edad […]. Y pues quedamos las dos [y] siempre salíamos. Ella era de Galicia, también de algún pueblo. Sabes qué pasó que luego festejábamos [con mi marido] y sí que salió mucho con nosotros. Ella no tenía novio […] Íbamos allí al paseo, nos sentábamos […] en unas cadiras[317] y ya *tot el reste de la tarda*[318]. Después estuvo en la boda aquella amiga…

Le paseo Pere III (*Fig.-18*) est le lieu de la promenade dominicale pour les Manresans, les jeunes s'y retrouvent, les familles, les groupes d'amis, notamment les immigrées ; elles vont aussi au bal du dimanche ou au cinéma, qui a déjà une longue histoire à Manresa depuis 1896, date de la première projection[319] : « *Otras veces que había baile íbamos a bailar. Pero después cuando yo festejaba ya no íbamos casi a bailar. Íbamos al cine. Me gustaba el cine* ».

Figure 18.— Le *Paseo de Pere III*, Manresa, vers 1950

Source : memoria.cat, carte postale ancienne

Le mariage met fin à ces plaisirs des jeunes femmes, la condition d'épouse est assumée par Luisa comme par toutes les femmes :

> Nos casamos, yo tenía ya mi familia no podía salir con ella. Bueno algún día, si nos encontrábamos y eso pues sí, estar juntas, pero ya se empezó a apartar y me parece que se fue pa* Galicia otra vez. Ya mai mes[320] [la he visto]. Josefina se llamaba.[321]

---

[317] « la cadira » en catalan, « la silla », la chaise.

[318] « tot el resta de la tarda » en catalan, « todo el resto de la tarde », tout le reste de l'après-midi.

[319] Pas moins de sept salles existent à Manresa depuis les premières projections en 1896, dont deux sont sur le Paseo Pere III, le Cine Olympia (1927-1984), le Gran Kursaal (1927-1988) ; enfin le Teatre Apolo (1946-1987) quelquefois évoqué par les migrantes.

[320] « mai més » en catalan, « nunca más », jamais plus.

La rencontre décisive d'un Catalan et le mariage

C'est au travail, comme employée de maison, que Luisa rencontre son futur mari, Ramón, fils d'une cliente du quartier avec qui elle bavarde régulièrement :

> Sí, hablábamos en casa. Él ha nacido aquí [pero] es hijo ya barrejao*[322].

La fille de Luisa, Maria-Luisa, précise les origines de son père : « *Mi abuela era la única catalana, catalana. Bueno era de Suria, […] y mi abuelo era del Aragón*. » Luisa poursuit :

> Eran como familia con mi suegra. [Su madre] siempre pasaba [por la tienda] con que […] bajaba a Manresa. Y era muy habladora, con todo el mundo se paraba a hablar. […] Cogía el pan y en vez de salir por la puerta de abajo, con que tenía de dar la vuelta ya subía por dentro, por donde tenían el horno, y iba hablando con los *forners*[323] Y yo ya […] la conocía mucho y hablábamos, hablábamos... La yaya de [la panadería] me había hablao* muchas veces que tenía dos hijos, que uno estaba soltero, que el otro estaba casado y tenía una nena… […] Y diu[324] "pues mira ¿por qué no os conocéis?" Y un día fuimos a misa con la yaya Ramona que era la *mestressa*[325], me quería mucho y [yo] siempre la acompañaba a misa. Allá en la plaza del ayuntamiento […] estaba el Ramón y su hermano mayor, el Salvador. Y allí hemos quedao* de vernos. No sé *quin*[326] día si el sábado, el domingo […] y ya hemos empezao* a vernos y a salir a pasear y así nos hemos conocido ¡y ya está! Y… cincuenta y seis años va a hacer el uno de setiembre… Después estuvimos no sé si año y medio festejando y luego ya nos casamos.

Ils se sont rencontrés en 1956 et se marient en 1958 après un an et demi de longues fiançailles, comme c'était l'usage (*Fig.-19*).

Figure 19. — Le mariage de Luisa en 1958

A gauche Luisa et son mari, au centre Amalia, à droite Julia, portant son fils et son mari. Source : collection particulière J.R.P.

Leur voyage de noces les emmène en train en Galice. Il donne lieu à une aventure ferroviaire significative :

> (*Le ton est amusé*) Cuando nos casamos nos fuimos unos días a Barcelona. Con otro amigo que también se había casao*. Nos fuimos los cuatro […], estuvimos tres o cuatro días y luego […] queríamos ir pa* Galicia. Íbamos en tren. Llegamos a la estación de Manresa y allí nos esperaban [mi hermana Julia], [el] hermano [de mi marido] y la cuñada. […] Allí paraba el tren […] pa*

---

[321] Lignes 2984 — 3012.

[322] « barrejao* », « barrejado » en catalan, signifie mêlé, mélangé.

[323] « el forner » en catalan, « el panadero », le boulanger.

[324] « diu » en catalan du verbe « dir », dire, 3ème personne du singulier, elle dit.

[325] « mestressa » en catalan, « la dueña, ama (de casa) », la patronne, son employeuse.

[326] « quin » en catalan, « qué », quel.

> Galicia. Y claro allí chicharreando[327], hablando... Pues pita el tren pa* subir (*la mine est restée amusée*) […] y el Ramón sube… Pero yo aún me he quedao* hablando porque… [mi] hermana [Julia] dice "va a coger agua, va a coger agua el tren", antes de salir de Manresa se ve que […] corría un poco y después se paraba pa* coger agua. Pero sí, sí, ya coge el tren y arrancó ¡y no cogió agua! Yo me quedé en tierra (*rires*).

Les échanges enjoués entre les deux sœurs séparent le couple, lui dans le train, elle sur le quai... Une situation critique malgré les rires que le récit suscite longtemps après :

> Y [la Julia] […] cuando vio que no paraba, se va allá a la estación y telefona* un taxis* ella misma va y explica el cas[328] y… de seguida hemos tenido un taxis*, y nos llevó ¡a Calaf! […] Que primero viene […] otra estación pero no paraba. Claro era el tren que anaba[329] directo a Galicia… […] Pues agafa[330] al taxista y… Había una carretera toda de curvas y ¡eso digo yo! […] que ¡no me he mareao! […] Pero fuimos y hemos llegao* antes de arrancar el tren… La Julia conmigo pa* saber, a ver si lo cogíamos o no… Los billetes ¡él!... Y él no sabía [nada] al llegar a Galicia si llega antes que… (rires)… Bueno la cuestión es que vino el coche y allí todos en el tren… " ¡ya ha llegao* la novia! ¡Ya ha llegao*…!" Porque habían llamao* al maquinista que me esperara el tiempo que pudiera.

Julia réagit sans tarder :

> Y mi hermana, al ver que aquel no paraba ya sin decir nada ya se va pallá… Y ya viene un taxi volando…

Spécialiste des situations d'urgence, Julia s'active pour trouver la solution. Les trains sont rares pour la Galice...

> No creo que cada día saliese, no, lo menos pa* Galicia… No porque se estaba más tiempo en el tren […] un día y medio ¡lo menos!... […] lo que sé que ¡vaya de historia! Con esto que nos[otros] estábamos acostumbraos a andar, bueno yo… el tren…[331]

Le récit de cette scène joyeuse et cinématographique entrée dans la légende familiale révèle tout un monde : celui du train, du voyage de longue distance devenu possible, accessible, comme une visite touristique à Barcelone, mais aussi des éléments de la modernité urbaine, les taxis, le téléphone, autant de nouveautés pour les jeunes immigrées. Aux yeux de sa sœur, Julia montre une capacité de réaction qu'elle admire, faisant appel aux moyens les plus modernes, parfaitement adaptée, tandis que toutes deux, elles les découvrent. Elle révèle des traits du caractère de ces femmes, dont l'une est intrépide, dynamique et l'autre arrivée plus récemment, plus réservée, avoue qu'elle était « habituée aux déplacements à pied ». À partir de ces portraits de femmes, des profils humains apparaissent dans leur époque. Elles sont des immigrantes en train de s'adapter à leur nouveau monde. Elles contribuent à notre typologie, portraits d'une époque, d'une condition sociale et de son évolution dans la migration.

Une intégration simple, des apprentissages sans difficultés

Intégrée, Luisa affirme comme les autres l'avoir été très rapidement. Dans quelles conditions s'est passée cette intégration réussie, pour chacune d'elles et pour Luisa en particulier ?

Comme la plupart des migrantes interrogées, elle n'a pas le souvenir de réelles difficultés :

---

[327] La « chicharra » est la cigale, le « chicharreo » imite le bavardage enjoué qu'elle évoque.
[328] En catalan, « el cas » pour « el caso ».
[329] « anaba » en catalan, « iba », allait
[330] « agafar » en catalan, « coger ».
[331] Luisa, *Entretiens…* lignes 3135 — 3292.

> Sabes qué me pasó que estuve yo siempre, desde que llegué, […] con catalanes. Y […] así poco a poco fui cogiendo […] la lengua, a mi manera, bueno como me salía porque hay quien le da vergüenza de hablar catalán y hablarlo mal. Prefiere no hablarlo. Pero ¡yo no! Yo lo hablaba… Aún ahora […] a lo mejor en medio digo una castellana o… pero *vull dir* que* no me ha hecho daño eso. […]

Le contact des langues galicienne, catalane et castillane se fait sans heurts. Par tempérament sans doute, mais l'exprimant depuis sa propre expérience, Luisa n'a jamais souffert d'exclusion de la part des Catalans comme Julia ou Mariluz, qui l'ont mentionné ; bien qu'elle ne démente pas que des critiques à l'égard des immigrés existaient, dénotant un ostracisme ambiant, elle s'en tient à une généralité :

> Sabes qué pasa que en medio de la gente […] siempre hay alguien […] que […] a lo mejor habla mal de los emigrantes… pero yo no me he encotrao*.

La question sur son intégration a spontanément été mise en relation avec celle de l'apprentissage du catalan, signe que certaines difficultés étaient là, dans les premiers temps du moins.

> Cuando llegué he pensao*: 'tú no entiendes nunca nada desto'… pero sí, sí, poco a poco lo fui entendiendo.

Vivant dans la famille avec les enfants dont elle a la charge chez ses employeurs, elle apprend la langue dans les usages du quotidien :

> Claro de primero no entiendes nada pero con que estás siempre allí, si estás sirviendo siempre estás con ellos y […] ya vas cogiendo una [palabra], vas cogiendo otra… Y yo que tenía allá tres nenos[332], tres niños que […] uno era pequeñito que lo* tenía de hacer las papillas, luego llevarlo al colegio... Lo llevaba y me recuerdo que… les coges un cariño, como si fuera, no sé al colegio, el nano igual que si [yo] fuera de la casa. Y aprendes, con que hablan siempre, pues también vas [contestando y aprendiendo]…[333]

Conclusion : Luisa, qui a choisi d'émigrer, s'est intégrée en douceur

Joyeuse, tempérée, accueillante tout au long de l'entretien, Luisa a choisi d'émigrer en se donnant le temps ; elle s'est bien intégrée à la société catalane, garde de bons souvenirs de son enfance galicienne ; elle n'a jamais envisagé d'y retourner et ne s'y est rendue qu'à de rares occasions importantes comme la mort du frère aîné, puis l'exécution de l'héritage. Sa famille par alliance est catalane (voire catalaniste) comme sa fille, une jeune femme au caractère affirmé, qui n'a plus, semble-t-il, aucun contact avec la Galice. Cette situation concerne tous les descendants et pose la question du devenir des propriétés quand les héritiers sont des émigrés.

1.3. Maria-Luz, le choc d'une émigration très contrainte

Maria-Luz, que ses proches appelaient « Lucita », enfant, puis « Mariluz[334] », est la dernière de la fratrie, la sixième, née en 1944. D'après Luisa, elle n'était pas plus attendue que son frère Ramón. Comme tous les enfants de la famille, elle fréquente l'école de manière intermittente et participe dès son plus jeune âge aux tâches domestiques et aux travaux de la ferme. Élevée dans la proximité de ce frère, elle ne connaît dans l'enfance qu'assez peu ses

[332] Les « nenos » en catalan, « niños », les enfants.
[333] Luisa, *Entretiens…* lignes 2928 à 2963.
[334] Maria-Luz R.P. a souhaité apparaître avec son véritable prénom, Mariluz, dans ce travail.

autres sœurs, en particulier Julia, de 16 ans son aînée, qui a émigré peu après sa naissance. Elle est plus proche de Luisa, la seconde, qui a 14 ans de plus qu'elle, et qui, malade, est restée à la ferme plus tard. C'est chez elle qu'elle se réfugiera, à Manresa, quelques années après qu'elle aura émigré sous la pression familiale, dans les difficultés de son adaptation. Son expérience de l'émigration, nous allons le voir, est très différente de celle de ses sœurs ; toute émigration est une histoire singulière, mais la sienne, elle n'en a pas éprouvé la nécessité. Au moment où sa mère aborde pour la première fois la question, elles sont dans la grange, occupées à soigner les animaux (*Fig.-20*) ; elle n'y avait jamais pensé :

> Un día mi madre me cogió me acuerdo donde, en la cuadra abajo, con las vacas, no sé mi madre ordeñaba, yo estaba por allí… y debía tener yo trece o catorce años… nunca se me había pasado nunca de venirme… pero mi madre aquel día, la mujer ves a saber lo que le costó pa* poder hablar, porque ¡le tuvo que costar mucho! Pero aquel día me cogió, me ha cuadrao* allá, yo no sé si hablábamos de algo, sé que había los becerros, había los animales por allá, y me dice "mira hija... yo te quisiera tener siempre conmigo... pero aquí no tienes salida y yo si algún día tus hermanas te dicen de irte con ellas, pues yo lo sentiré mucho pero yo lo que quiero es lo mejor para ti…

C'est un choc. Elle était heureuse dans un environnement qu'elle aimait, se contentant par tempérament de ce qu'elle avait ; elle vivra l'émigration comme un arrachement, sans pour autant s'y soustraire. Les conséquences sur son état de santé seront immédiates, dès son installation son intégration sera heurtée et longue. Comme Luisa, Amalia ou Ramón, son parcours migratoire ne connaîtra qu'une étape catalane à Manresa où elle restera définitivement.

Pour l'entretien, elle nous reçoit dans l'appartement qu'elle et son mari ont acquis pour leur mariage, situé dans le quartier populaire de Villadordis. Elle se prête avec un plaisir non dissimulé à notre longue conversation. Le mot « émigration » déclenche immédiatement une réaction : « *Las mujeres emigrantes, sí… El emigrante… Cuando eres emigrante…* » Elle glisse naturellement du vocable générique « migrantes », à celui qu'elle privilégie, « *emigrantes* », et vers la célèbre figure de « *o emigrante* ». C'est le plus en usage en Galice, il parle de son origine et de son expérience. Il exprime le point de vue de celui ou celle qui est en mouvement, le déplacement ; « *émigrant* », au participe présent, ni « émigré » ni encore « immigré ». Nous notons la différence avec le français, qui constate au passé le résultat de la migration, fixant l'usage sur la perspective du pays d' « accueil ». Le point de vue de Mariluz sur les migrants actuels est basé sur son expérience et sa nécessité que le collectif y fasse droit :

> Teníamos de recordarnos con los que vemos ahora… Te [dicen] : "es diferente, eso es diferente"… ¿diferente de qué? Nosotros entonces era aquí en España, sí, pero bueno ¡éramos forasteros aquí también! Bueno ¡estaban hartos de los que veníamos de otras partes de España!

Figure 20.— Mariluz et les deux agneaux, Fruxil, 1956

Source : collection privée, J.R.P.

Elle est du côté de l'accueil aujourd'hui, mais elle n'oublie pas. Ce premier souvenir est cuisant et réaliste. Elle ajoute : « *Nos decían "los charnegos" a los que veníamos de fuera, ¡los charnegos!* ». Elle insiste sur l'emploi péjoratif et méprisant du mot « *charnego* » à l'égard des Galiciens[335] :

> Veníamos de España, que la palabra charnego […] no iba con lo de los emigrantes porque [es] cuando el hijo es de un país y el padre de otro país algo así, sats*[336]… Una mezcla deso*[337]. Pero aquí éramos españoles, sí, pero deso*, charnegos…

Nous notons une différence dans la forme des réponses de Mariluz. Réfléchie et inquiète du collectif, elle privilégie souvent le pronom « nous ». Elle évoque ce sentiment que ses sœurs n'ont pas dénié d'une xénophobie ordinaire dans la société catalane qui les « accueille », à l'égard de leur origine paysanne, de leur condition, de leur identité galicienne.

Tous les départs

Pour Mariluz, l'émigration est un long processus familial : elle a vu partir successivement ses trois sœurs et son frère le plus proche, Ramón, à la suite de Julia :

> A la Julia ya no la vi marchar, que era tan pequeña yo. ¡Tenía un año! [Ella] Cambia a veces las cosas pero a mí siempre me han dicho que tenía un año cuando la Julia marchó. Y que me cortó el pelo al cero y dice "no le vuelvan a cortar el pelo hasta que yo vuelva" y claro, cuando volvió ¡se ve que tenía trenzas! […] Sí, sería en el 45, según lo que yo he oído a mis padres…

Il s'est écoulé 7 ans entre le départ de Julia et son premier retour, les tresses de Mariluz avaient poussé. Pour elle, le récit commence avec ces mots que Julia aurait prononcés. Julia était-elle affectée, malgré sa détermination, de laisser la petite dernière de la famille ? Ne sachant pas quand elle la reverrait, s'engageait-elle ainsi d'une certaine façon à revenir, se rassurant au moment où l'aventure devient réalité ? Ces mots sont gravés dans la mémoire symbolique de Mariluz.

Par la suite, Luisa en 1954 (elle a dix ans), Amalia en 1958 (elle en a 14) et Ramón vers 1959 (elle en a 15). Les souvenirs concernant sa sœur lointaine et qu'elle n'a pas connue, se cristallisent autour des lettres qu'elle envoie :

> Y luego tardó en volver. […] La única vez que me recuerdo que ya debía tener yo 7 o 8, no sé, seguramente había venido antes pero… Entonces, veía llorar a mí madre… y yo, ¡me extrañó tanto!… digo <u>pero si es un sitio</u>… a mí ya me habían ido diciendo vendrá tu hermana, yo sabía [de] la Julia porque leíamos las cartas, cuando llegaban…(nous soulignons).

Les lettres de Julia

En Galice, les lettres arrivent du monde entier. A Fruxil, Mariluz a certainement vécu cette réalité pleine d'amotions souvent rapportée dans la littérature de l'émigration galicienne. Elle

---

[335] « Charnego », du catalan « xarnego » désignait qui à l'origine un chien spécialisé dans la chasse de nuit, puis l'enfant métis né de Catalan et de non Catalan, plus spécialement français au début du XXe siècle dans les régions frontalières du Nord, et de manière plus contemporaine celui ou celle qui vient d'une région d'Espagne non catalanophone selon le Dictionnaire de la RAE, https://dle.rae.es/?id=8d3XHaZ, consulté le 12/10/2016.

[336] Mariluz fait autant de mélanges de langues que Luisa. Elle utilise fréquemment des expressions catalanes dans un flux assez maitrisé de castillan. *« sats »*, petit mot dont elle ponctue régulièrement ses propos et que nous transcrivons phonétiquement comme elle le prononce, est probablement son adaptation du catalan « saps », de « saber », « *sabes* » en castillan.

[337] De même « *deso** » dont elles font un usage constant, pourrait être une contraction pour « *y todo eso* » ou tout simplement comme chez Julia pour « de eso ».

se souvient de celles que la famille recevait de la première émigrée, sa sœur ainée qu'elle a très pru connu. Elle raconte son étonnement des signes précurseurs de l'arrivée des lettres de sa sœur aînée, et cet ailleurs où Julia est partie, censé être « tellement bien ! » lui apparaît comme paradoxal puisque tout le monde pleure ! Mariluz n'a pour connaître sa sœur que les éléments qu'apportent ces lettres épisodiques, qui suscitent tant d'émoi :

> Había una carta… (*Elle précise*) no pasaba el correo por casa. Había que irlas a buscar a Rubián de Cima que era el cartero, pero lo que pasa que… cualquiera del pueblo que pasara por Rubián de Cima : [preguntaba] "¿hay cartas pa* Fruxil?" y si había cartas las cogía y las llevaba… ¡Hacia de cartero! A cada vecino, la que fuera del vecino.

La manière dont le courrier arrive à Fruxil révèle l'organisation sociale et les usages de la Galice rurale. Le village est très isolé, les habitants s'organisent collectivement. L'arrivée d'une lettre est donc toujours un événement, et celles de Julia un moment d'émotion collective : « *De hecho era muy bonito eso de las cartas… Había una carta, y… era bonito... es que ¡hasta [todavía] me emociona, mira!* … ». Elle décrit l'attente impatiente des parents : pour la mère, c'est sa fille aînée, l'intrépide, celle qui souhaitait tant partir et qu'elle a dû retenir jusqu'à un âge raisonnable mais encore mineure, et qu'ils ont dû rapidement émanciper : « *Cuando hacía [tiempo], ya sabían que tenían [que recibir otra]… "parece que tarda la carta de la Julia, parece que tarda.* » Les lettres sont rares : « *Sabes, llegaban con contagotas** », et leur rareté augmente l'impatience et le plaisir de lire la prochaine : « *Y ya [tenías] el deso* de recibir la carta.* » C'est un moment intense inséré dans une vie de labeurs :

> Estaba la gente con los labores y… "¡Hay una carta!" ¡Bueno! acabar los labores… y a reunirnos. Se lavaban más o menos, ya sabes allá… y ¡a sentarse allí en la cocina a leer la carta!

Dans la cuisine, seule pièce de la ferme où il fait chaud l'hiver, avec la cuisinière à bois enserrée dans une table bâtie, autour de laquelle des bancs, bâtis eux aussi, accueillent toute la famille au moment des repas, et fraîche l'été grâce à ses épais murs de pierre schisteuse (*Fig.-30*). C'est José, le frère aîné, qui lit, délégué par son père[338] :

> El José era el que leía la carta. [Estábamos] Todos allí con una adoración y "besitos para la Mariluz…" (elle scande les syllabes, imitation probable du souvenir) o tal… y tú fffrrr (frisson) sabes, aquello que… ¡Pero tenía su belleza!

Le rituel de la lecture des lettres de Julia plonge la famille dans une émotion collective mais leur contenu n'a pas marqué la mémoire de la jeune Mariluz : banalité voulue de propos qui, souvent, taisent les difficultés de la vie de l'émigré, ou incompréhension de Mariluz qui ignore les enjeux de la vie des adultes :

> Pues mira, contaban... iba explicando […] cómo iba la vida… Yo no me acuerdo bien lo que contaban las cartas pero bueno, era más bien cómo iba, luego cuando estuvo a casa del tío, y luego se fue a servir... que entonces yo no captaba, me leían las cartas así, me saltaban lo que querían… Yo no lo entendería tampoco quizá… […] o luego cuando festejaban nos mandaba fotos [de su novio].

Mariluz a peu souvenirs de ce qu'elle pouvait raconter de sa vie professionnelle ou de ses conditions de vie, seule l'intensité de l'émotion l'a marquée :

[338] Cela confirme qu'il est probablement le plus scolarisé, le plus à même de lire en continu, mais suggère aussi, peut-être, son importance dans la famille, son statut d'aîné, mais aussi, nous allons le voir plus loin, autre chose…

> Yo recuerdo de la emoción, de que venía carta de alguien, […] y de reunirnos como un deso*… allí todos alrededor y el José era el que la leía [porque] si la leía mi padre pues se le encasquillaba. Mi padre se le encasquillaba enseguida…

Le père, alors qu'« *il lisait très bien »,* est trop ému et délègue à son fils cette responsabilité de chef de famille…

Puis les autres étaient partis, Luisa en 1954, Amalia en 1958, puis et enfin Ramón, peu de temps avant son propre départ :

> El Ramón se marchó pues un año, año y medio… no sé si marchó con dieciséis o más, antes que yo… Yo fui la última. Él tiene dos años más que yo, pero él ya estaba aquí [cuando llegué].

Portrait des parents dans les années 1950

Le témoignage de Mariluz livre un portrait de famille précis et sensible. Plus que les autres elle a observé le monde et les comportements de ses proches. Les autres comptent pour elle, ce qu'ils sont, leurs sentiments, leurs actes.

Le père. Décrit comme un homme émotif, à la limite de la sensiblerie, et généreux. Parfois peu téméraire et politiquement, bien qu'hostile à la répression franquiste, peu favorable à l'engagement, et impressionné par la violence : « *Según yo lo veo claro, cada uno puede verlo de diferente manera, pero mi padre, lo mismo lloraba que dormía ya ¿sats? Hay una emoción de eso, pero pasaba... y ya estaba durmiendo*. » Son caractère, « *aquel genio* », souvent évoqué par la fratrie, traduit sans doute un caractère forgé dans des conditions de vie difficiles. Il a franchi l'océan et il est revenu pour épouser sa fiancée et avec les moyens d'acheter quelques lopins permettant de reprendre la maison des parents et d'y fonder sa famille. Mariluz le dit « nerveux ». Plus soupe au lait que coléreux, elle se souvient qu'il ne pouvait retenir son émotion, mais qu'une fois exprimée et les larmes versées, il se refugiait dans un sommeil profond qui stupéfiait sa fille. Sensibilité et émotivité n'étaient pas très admises pour les hommes.

> Mi padre se le encasquillaba enseguida leyendo una novela… es que allí no había ninguna distracción y a veces leían novelas [...] dramáticas y mi padre se ponía a leer y se encasquillaba enseguida. Él era así… aquel genio, señal que parecía muy nervioso y deso* pero luego muy sensible... porque se dormía enseguida. Por eso somos nosotros tan sensibles, para la lágrima digamos…

Elle se souvient aussi de la générosité, du partage et de la solidarité familiale, très tôt inculqués, par leurs deux parents, à tous les enfants.

La mère. Très aimée voire « adorée » de tous ses enfants (Julia dit souvent « *mi madre ¡era una santa!* »), la mère leur apparaît forte et sensible mais intériorisant, elle, ses sentiments. En ce qui concerne la famille, elle prend les décisions et elle parle aux enfants :

> Ella era más fuerte, yo tengo más el concepto de mi madre que se [controla]. Claro que lloraba y deso* pero […] Mi madre más nerviosa por dentro. Así ha sido que murió con Parkinson... Eran unos nervios más pa* dentro digamos.

Une relation difficile avec l'aînée

Entre Mariluz et Julia, les relations sont difficiles : Mariluz est sensible et inquiète, généreuse et économe, Julia est déterminée, active, et ne croit que dans l'action : « *la Julia era diferente tenia más espíritu de decisión, más decidida, empenta, (elle répète) empenta*… ». Elles ont des points communs : Mariluz est sociable mais aussi solitaire, Julia est libre et indépendante

Elles ne se connaissent pas. Elle a douze ans la première fois que Julia revient (*Fig.-21*). Plus tard, Julia reviendra chercher son fils laissé en Galice pour raison de santé, en connivence probable avec leur mère, elle convainc Mariluz de partir avec elle. Elle ne se sent pas prête :

> Luego, bueno, [mi hermana] cuando se vino [a buscar] a su [hijo] que tenía de estar allá… que [yo] tenía dieciséis años… me dijo si me quería venir que ya me tenía una casa… […] allá en la calle nueva, para ir a servir…

Pour elle, Julia est un mythe dont l'éloignement suscite depuis sa plus tendre enfance des moments d'émotion intense par ses lettres. Elle est intimidée :

> La Julia al haber sido la primera de marcharse pues… pues bueno, Ffff! [...] Además el José mi hermano se ponía a leer las cartas y todos acuchando allá… y a veces mis padres llorando…

Mais un malentendu se produit qui va structurer leur relation :

> Entonces yo le había dicho a una vecina… fíjate que era pequeña [pero] me dolió… ¡hoy me acuerdo de que me dolió tanto! Me dice una vecina: "ha venido tu hermana, ¿estas contenta?", "muchísimo" pero luego hablando así digo: "la quiero pero no me parece hermana como las otras…" ¡porque las otras estaba viviendo [con ellas]!.

Elle se confie sur la différence qu'elle ressent entre sa sœur aînée et les autres à une voisine :

> Y luego un día ¡se la zampó[339]!, se lo dijo a la Julia. Un día, había venido de vacaciones, tampoco eran muchos días… un mes… Me acuerdo que me estaba peinando y me dijo: "así que ¿a mí no me quieres como las demás?" ¡Fffffff!... tuve una revol… un deso*. Ya me di cuenta ¡que aquella ya era mayor eh, era como la Julia! […] que ella a lo mejor lo dijo sin ninguna… Pero para mí si que ha sido muy grande aquella importancia.

Figure 21.— La famille R.P. en 1956.
Premier retour de Julia

De gauche à droite : Amalia, derrière Ramón le père, devant Ramón le cadet, Genoveva la mère, Mariluz la cadette, derrière José l'aîné et héritier, Julia. Source : collection privée J.R.P.

Elle légitime ce sentiment d'étrangeté vis à vis d'une sœur, avec laquelle elle n'a pas passé le moindre moment, qui est intouchable… Ces mots sans malice lui reviendront en boomerang :

> Porque yo no lo dije… (elle est émue) ¡Yo estaba contenta! ¡Buenooo! Namás* de ver a mi madre, mis hermanos y de la alegría que tenían!... Yo también estaba contenta, ¡muy contenta! además me ha traído la primera muñeca, ¡la única! Que he tenido… ¡que yo no la tocaba para que no se me estropeara! […] ¡cómo no la iba a querer!, pero yo veía mis hermanas [con las] que estaba

[339] Ce verbe traduit la trahison, le coup de couteau dans le dos…

> viviendo, que dormía con ellas. Y luego ella que había venido de fuera y en aquel momento pues dije la verdad, lo que sentía, y que se lo haya dicho ¡uy! […] Me supo muy mal… Pero luego ya las cosas ya cambian, ya te haces grande

Dans cette scène se joue sans doute toute la complexité de leurs relations : rivalité de statut (l'aînée et la cadette) ; dans la narration de Mariluz, Julia ne joue pas la détente et met sa sœur à l'épreuve :

> Yo no sé cómo le respondí, no me acuerdo, seguro que me ha visto colorada ¡porque yo me puse sofocadisima! Porque yo quería decir que no, no la veía igual… Por el roce[340] […] pero ¡madre mia!

La complexité des relations entre celles qui sont parties dans l'émigration et les cadettes restées au pays est souvent rapportée dans les histoires de vie des femmes galiciennes et constitue un sujet d'étude en soi : celles qui sont parties acquièrent un statut différent, parfois envié, mais souvent à l'origine de séparations et de sentiments complexes comme l'illustre l'histoire de Julia et Mariluz. Pour les hommes, la famille R.P. propose également une illustration de la complexité des situations que nous verrons plus loin.

Une enfance galicienne

Un bonheur simple...

Mariluz confie avoir été une enfant heureuse, qui vivait pleinement sa condition de fille de paysans pauvres, se posant peu de questions. Elle raconte un attachement particulier, celui de la dernière-née sans doute à sa mère, mais que l'on retrouve dans chacun des témoignages :

> Yo era muy de madre, muy madriera*[341]. Me habían llevado una vez a Seixas[342] y me habían engañado! Con una prima [me dijeron] que estaría mi madre cuando yo iba al campo y volvía con la prima… y cuando volví y mi madre no estaba ¡tuve un drama! que pensaron que tenían que traerme de noche pa* casa. Yo me acuerdo, no sé si tenía 8 o 9 años […]. Era mucho de pegada de mamá…

Elle avait ses habitudes et si elle dépeint son enfance galicienne comme un « *manque de tout* », elle se souvient aussi des « *bonheurs simples* » :

> Yo recuerdo las cosas de niña muy majas, dentro de la pobreza… Como [la] fruta… ¡Fruta que había!, Manzanas, cuando se acababa la temporada, tal… o cuando los higos, también, si pillabas alguno por aquí y por allá… pero ¡naranjas no había! Yo me acuerdo de alguna vez ir alguno a la feria, mi padre o el que fuera, y no podía traer una naranja para cada uno, ¡no podía traer un kilo de naranjas! Y a lo mejor traía dos naranjas, ¡pero aquellas naranjas!... Se repartían, gajos por gajos… ran, ran, ran, ¡todos participábamos en el gajito de la naranja!

Elle se décrit comme une enfant au tempérament docile, sensible :

> Llorona, soy muy llorona, como mi madre que en seguida le venían las lágrimas … y mi padre, ¡no te pienses !...

...et le sentiment d'inégalité

Au chapitre des inégalités, Mariluz compare son sort avec celui de Amalia, son aînée

---

[340] « El roce » signifie à la fois la proximité et le frottement, ou l'écorchure.

[341] Elle invente ce mot pour « madrera », qui signifie « muy encariñada a su madre », *Diccionario de la Lengua Española, Real Academia Española,* http://dle.rae.es/?id=NqGdkEO, consulté le 2 sept. 2018. On peut noter que cette invention dénote chez Mariluz une application à décrire ses sentiments et à la fois, une langue peu assurée comme ce sera le cas plusieurs fois au cours de l'entretien.

[342] « Seixas » est le nom de la maison du frère de leur père, de leur cousine Jovita, située au cœur du village.

immédiate, troisième fille et désignée, comme il est d'usage dans les familles nombreuses, pour aller apprendre à coudre :

> Mi madre me hubiera mandado a coser que todas las niñas que eran como yo iban a coser… [y] yo iba a guardar ovejas, ¡sabes! Y mi madre ya me había dicho una vez "yo no te mando a coser porque he recibido muchas broncas por la Amalia", porque la Amalia iba a coser y las otras iban a segar, o iban a trabajar al campo y claro los hombres, cuando había la faena del campo, parecía que todo el mundo había de eso [de contribuir].. y ¡claro! la mamá pues… ya había empezao* la otra a ir cap a[343] la costura, bien finita, se arreglaba un poquito, que iba a Rubián de cima… a coser con otras chicas… y la Luisa que no iba a coser, a arrancar patatas, o a segar, o a cavar, que también entonces se cavaba con un sacho, las hierbas, no [había] tractor ni todo eso. Y entonces mi madre… las madres siempre están en el medio sabes, y el José y el papa "Ésta se va a coser… ¡si hay que cavar!" o "hay que recoger esto o hay que recoger lo otro"…

Elle appelle sa sœur Amalia « *la otra* » et se souvient comment, « *toute proprette et bien mise* » elle échappe aux corvées auxquelles les autres filles sont soumises. Elle se rend compte que sa mère a dû la défendre contre les « *broncas* » de leur père et de leur frère qui maugréent sur la nécessité que chacune des bouches à nourrir contribue aux travaux des champs et de la ferme et obtenir, et obtenir de haute lutte, ce « privilège ».

Mariluz se conforme à la décision de sa mère comme toutes se conformaient, mais elles en concevaient la plupart du temps un sentiment d'injustice : « toutes les filles comme moi allaient coudre ». Cette activité était l'une des seules opportunités pour les filles d'échapper au devoir de contribution et revêtait un prestige particulier.

L'école

L'inégalité sociale, Mariluz l'a aussi vécue à l'école. Comme les autres, elle la fréquente un jour sur trois et paiera l'intermittence de l'humiliation de ne pas savoir :

> Me acuerdo un día que me pusieron delante un mapa como si me dijeran… entre que yo ya me encapoto y… yo claro, no daba pie con bola… es que no sabía qué decir y temblaba así… temblaba así…

Elle n'apprendra pas à coudre et devra quitter la maison familiale, comme ses sœurs, émigrer ou se marier, mais partir. José, l'héritier unique, de douze ans son aîné, installe déjà sa propre famille à la ferme avec son épouse, Concha, qui vient d'un village voisin : « *José era una buena persona era muy bueno… pero había también cosas…* ». Raisonnable, elle n'en conçoit pas moins une déception et un sentiment d'injustice vis-à-vis d'une réalité structurée par des manques dont les filles pâtissent en particulier. Cependant, elle conçoit autant que ses avantages les inconvénients et les responsabilités du statut de l'aîné :

> El que era heredero se podía ganar la vida allí, el que no, no. Es que en una casa más de una persona no podía estar porque no había tierras ni [nada]… Allí era así y era en general no vamos a decir mi casa [solo], era en general [...] El José no sé si había ido así a pasantía, pa* saber algo, no te pienses que sabía mucho tampoco… Él iba a tener que llevar la casa también, ¿no? […] Claro algo tienen de tener, algo diferente porque si están allí y no buscan la vida por ningún otro lado, namás* allá cavando la tierra, ¿no?, y si la cuidan como dios manda, porque los hereos* es así, has de cuidarla…

Lié au régime foncier en très petites propriétés, le *minifundio,* ce droit d'aînesse a une histoire et connait des usages locaux qui semblent peu homogènes : certains rapportant l'existence,

[343] « Cap a » en catalan, « hacia, en dirección a, a » ; on puorrait traduire par « *elle filait à la couture* ».

pour les familles plus aisées, d'arrangements financiers ; les sœurs R.P. évoquent des formes de compensation.

Quand nous l'interrogeons sur la question des inégalités de genre à l'école, Mariluz se plonge dans ses souvenirs pour réaffirmer une égalité de traitement dans la famille, mais dénonce des inégalités sociales fondamentales :

> Allí la única salida es casarte ¡Si encuentras un heredero! Si llega un heredero a gustarle tú, pero el heredero buscaba a gente de dinero también, ¿no? Y nosotras además éramos pobres…

La passation des biens à l'unique héritier mâle affecte les cadets qui le subissent de la même manière. Cependant, quand la compensation existe, il semble qu'ils soient aussi les premiers à en bénéficier. Par ailleurs, on retrouve pour les filles sinon un usage codifié de la *dot,* du moins les familles doivent-elles, pour que les filles aient une chance de convenir à la famille de l'héritier, pouvoir apporter quelque chose dans le mariage. Mariluz est consciente de sa condition : femme et pauvre implique de partir : « *el heredero buscaba a gente de dinero también ¿no? Y nosotras además éramos pobres...* ».

À l'école Des différences existent. Si elles ne sélectionnent pas qui va ou non à l'école, elles sont la conséquence de la division des tâches.

> Bueno en aquellos tiempos iban más los hombres que las mujeres… Ya íbamos de pascuas en rama[344]… unas veces porque llovía nos quedábamos allí en un cobertizo […] con un bocadillo allí para la tarde. Bueno, ¡miseria! Pero luego a los hombres les pagaban más pasantías [...] pa* saber sumar, restar, multiplicar, un poco de escribir y deso*… y los hombres en aquellos tiempos aunque en casa no era mucho eso… tenían el deso* de que la mujer ¡namás* tenía de lavar platos! Bueno esto lo digo yo. La mujer pues la consideraban ama de casa ¿pa* qué quiere deso*?… la cuentas ¡que las lleve él!, ¿el dinero? ¡que lo cuente el marido!

Les cours supplémentaires, « *pasantías* », sont un supplément de formation selon l'utilité sociale, les garçons en bénéficient davantage. Les usages familiaux semblent lisser les inégalités scolaires mais sans doute par défaut, puisqu'ils y vont tous aussi peu. Mariluz a avec son frère Ramón des souvenirs complices, dans les bons moments comme dans les corvées : « *Lo que era la escuela, nosotros ¡ay señor!, con el Ramón, el día que iba uno no iba el otro, porque había que ir uno con el ganado…* ».

Intégrant les principes sociaux en vigueur, Mariluz sait aussi justifier le statut de l'héritier, puisque somme toute, il aura la charge du devenir de l'exploitation reçue en héritage :

> El José no sé si había ido así a pasantía, pa* saber algo, tampoco no te pienses que sabía mucho tampoco… […] Pero él, claro, representa que era el que tenía de llevar la casa, ya era el heredero. ¡Pues él tenía de saber!

Ceux qui partaient et ceux « qui restaient »

Pour hériter, encore faut-il qu'il y ait des biens à transmettre. Les conditions économiques ont été si difficiles que bien des maisons se sont vidées de leurs jeunes. « *Las otras casas del pueblo, pues si fa o no fa*[345]*. ¡Psss! Se fueron volando, mira...* ».

La casa de Pardo voisine

> Pues también marchó la Aurora, marchó la Celina, la grande. Ahora hay otra Celina pero era una

[344] L'expression signifie de temps en temps, mais pas souvent ; parfois traduite par « tous les trente-six du mois ».

[345] « si fa o no fa », expression catalane qui signifie « à peu près pareil ».

> tía, una hermana del Pepe (le père), otro hermano del Pepe también ha marchao*. Los de Pardo se han ido a Vigo. el Daniel, la Celina. Una hermana del Pepe de Pardo sí que está aquí en Cataluña, a Castelldefells…

La casa « do Pico »

> También hay algunas de la casa do Pico en Barcelona, una tal Gloria que esa ya era mayor que yo que también ya había ido a Barcelona… casi todas se venían a Barcelona, o a Madrid, también marchaban algunos…

La casa « do Carpinteiro »

> Aquella ya se marchó, una, que era prima nuestra […] que se llamaba Mercedes, […] se marcharon pero se casaron muy jóvenes porque había quedao* embarazada […] muy joven, no sé si tenía diecisiete o dieciocho años, que venían siendo como la Amalia. Y se fueron pa* Madrid. Porque también tenían otra hermana, él, que estaba en Madrid. […] Y se ve que les fue muy bien, que están muy bien. económicamente.

La casa « do Rivas »

> Otra casa de allí del pueblo que ahora está cerrada, la de Rivas […] allá arriba, cerca del Teixelo. Pues sí aquella casa [quedó cerrada] pero ahora ya partieron y ahora [es de] uno que estaba en Zouro.

Entre le moment où Julia émigre vers 1940 et celui où Mariluz quitte Fruxil vers 1960, elle a vu de nombreux jeunes partir. Les régions destinataires sont proches (Vigo) ou plus lointaines comme Barcelone, la destination majoritaire des habitants de ce village, et Madrid. Destinations toutes intérieures pour cette génération du franquisme. En deux décennies, le village s'est vidé d'une bonne partie de sa jeunesse, les uns faisant bonne fortune les autres moins, mais s'établissant pour la plupart ailleurs, comme le leur promettait leur naissance. Cette émigration dont les destinations s'éloignent aussi au gré de l'évolution des techniques et des transports disponibles, s'apparente à un exode rural, lié à la conjoncture économique et politique, les flux antérieurs produisant, tôt ou tard, une importante émigration de retour, ce qui ne sera pas le cas pour celles-ci. Cependant, c'est un exode limité car le taux de remplacement des familles est assuré par le mode de transmission de la propriété. Dans cette période complexe de recomposition de l'État espagnol, le contexte politique et économique a été un fort déterminant de l'émigration ; ceux qui sont restés ont maintenu le fil de l'économie et de l'agriculture de la Galice intérieure, l'aide des émigrants constituant souvent des apports pour survivre.

Quelle connaissance ou quelle perception Mariluz et les jeunes de sa génération avaient-ils des réalités politiques du pays entre 1940 et 1960 ?

La guerre civile et la violence ambiante

Née en 1944, Mariluz ne peut en avoir des souvenirs, mais elle se souvient de la misère de l'après-guerre et de la peur qui régnait, parmi les enfants :

> […] a la guardia civil le teníamos mucho miedo, yo la primera. Pero bueno, los niños ¿por qué tenían miedo? Porque alguien les inculcó ese miedo… Porque se hablaba, los niños pescan lo [que oyen]… Si ven [cosas] pues, ellos no saben [de] bueno ni malo. […] ¡La guardia civil ha hecho mucho daño! La guardia civil se los llevaba…

Expliquant cette peur, elle évoque des événements qui se sont déroulés au village, rapportés, le premier par son père, le second qui concerne une famille voisine :

Ils cherchaient quelqu'un...

> No ves mi padre, eso sí lo ha explicao* de que se levantó de noche porque tenían de ir a arar o no sé qué, y claro, tenían de ir tempranito porque luego hacía calor y no les va bien a las vacas y eso… y cuando va él allí a la granja […] para preparar ya las vacas pa* tan pronto saliera el día ya irse… Siente alguien allí […] pom, pom, pom… le pican [a la puerta] allá pero ¡a la matinada[346]! Y él… se asoma así… Era la guardia civil [y uno le] dice: "¿qué anda haciendo usted a estas horas?" Y él dice: "no es que estoy preparando [...] el ganao* porque quiero salir temprano, que después hace calor… [L'autre :]"¡Márchese usted! ¡métase en la cama porque le hacemos volar la cabeza!" Mi padre dice que se ha ido acojonao*, se metió otra vez en la cama y la mamá le ha dicho: "¿que no ibas a marchar?"... y él dice: "no, pero he pensao* que era temprano", no le dijo ni lo que había pasao*. Dice "no he tenido cojones hasta que no salió el sol pa* salir de mi casa."

Menacé directement et brutalement, le père était terrifié. Il est probable que les gardes civils cherchaient quelqu'un, un « fuxido ». Nous évoquerons plus loin cette réalité de la guérilla qui jusqu'aux années 1950 et de ceux qui ont tenté de maintenir d'organiser une résistance ; ils prenaient le maquis, « *subían al monte* », disparaissaient dans la clandestinité. Le message qui courait dans le village ou dans cette famille est resté gravé dans la mémoire de Mariluz : « Porque según cómo te cogen y te llevan allí a lo alto y te disparan ¡y ya está! Allí te quedas… La gente tenía [miedo] deso* aún me acuerdo. »

Le prix du silence

La seconde anecdote, qui est toujours racontée dans le village, elle la raconte comme un souvenir personnel. Elle avait environ six ans, soit vers 1960 :

> Una vez llevaron al señor Manuel [*d'une maison voisine*], el hombre que había, el padre, allá á casa de L., y ¡esto me acuerdo yo! ¡Eso ya era más palante*! Y sentía la señora Matilde... […] "Ay, ay" venga llorar venga llorar. Y la gente se quedó [parada]… y la gente […] se iba pallá*. Y los han hecho volver pa* sus casas… Le habían cogido el marido se lo llevaron por la *aira* de Lence arriba… Y a ella la han desafiao* que como gritara no sé qué… bueno la hicieron callar abajo… […] y a él lo llevaron… no sé qué le podían pedir a aquel hombre, eso que él ¡era un buenazo! Lo llevaron se ve que hasta allá arriba y la señora Matilde ya pensaba que no lo volvería a ver… Pero luego el hombre volvió… y se ve que nadie le pudo sacar ¡lo que le habían dicho! Se ve que le han puesto una… que como soltara algo que lo liquidarían, que la familia... ¡claro!: "qué te han dicho tal" y nada… no lo pudieron sacar nunca nada. Y el hombre cogió cáncer, de allí a cuatro días... […] me acuerdo que se murió.

Le vieil homme est mort. La famille est l'une des plus aisées du village. Avait-il des informations ? Connaissait-il des fugitifs ? Était-il lui-même résistant ? Les gardes civils ont-ils agi dans le cadre d'une opération dont il pouvait connaître des éléments ? Ce qu'ils lui ont dit, le type de pression qu'ils ont exercée sur lui, sa famille, les voisins ne peuvent que le conjecturer :

> Él debía jurar alguna cosa y le debían hacer deso*… un juramento… para que jamás lo pudiera soltar… Pero a ese hombre ¿por qué? Aquel hombre si estuviera metido en alguna cosa... pero era un hombre… Yo no lo sé pero lo que sí sé, es que mi madre les decía a los [hombres], al José, y a mi padre también, sobre todo ¡que fuera a misa!...

L'homme n'a jamais dit un mot à quiconque et nous n'avons retrouvé personne dans le village pour élucider cet épisode dramatique. La maladie déclarée peu de temps après a inévitablement été interprétée comme une conséquence de ces événements.

La population sait tirer les conséquences d'une répression visible, de la terreur exercée par les gardes civils. Le conseil de sagesse de la mère de Mariluz le dit bien qui tente d'anticiper les problèmes. Les gens savent que des dénonciations sont possibles et que la non-fréquentation

[346] Interférence : en catalan « la matinada », « el amanecer », le lever du jour.

de la messe peut donner lieu à des soupçons de subversion, notamment à cause de dénonciations en nombre par les curés en Galice :

> ¡Ay que fuera a misa! […] Para que el cura lo viera. ¡Tú sabes la importancia que tenía! Mi madre no era solo por la religión, ¡no! Pero era importante de que el cura te viera por allí, porque como el cura te diera un mal informe ¡venían y te liquidaban!

Le rôle des curés

Certains faits le corroborent et les curés, selon le camp qu'ils soutiennent, joueront un rôle important, de contribution à la répression ou de soutien à la résistance :

> Se ve que una vez al cura del pueblo, esto lo había dicho mi padre. Que le habían ido, era un cura que habían tenido que le tenían aprecio, le decían don Manuel, no sé. Eso es más patrás ya, cuando la guerra y eso. Y se ve que le habían ido la guardia civil, preguntando si le sobraba alguien en la parroquia… Es que luego, claro, el otro se ve que le dice "No, a mí no me sobra nada", dijo el cura, "a mí si a caso me faltan. A mí no me sobra nadie". [Si] daba un mal informe... ¡ya te cargan!

Nous retrouverons des faits similaires dans le récit de ses sœurs, de son beau-frère Antonio ou de Fernanda Cedrón, petite fille du guérillero mythique de la région : « *o Guardaríos* » (*Cf. infra*).

En 1960, l'Espagne change

La peur de la répression parcourt toujours la vie sociale en Galice, mais pour Mariluz, les conditions de vie sont certainement moins rigoureuses qu'elles ne l'étaient dans l'après-guerre. L'Espagne change. Sur le plan politique, le régime poursuit les insoumis, les fugitifs jusqu'aux années 1950 comme des délinquants de droit commun, appliquant la loi contre les « *bandoleros* », supposés ou avérés, auxquels elle assimile toute forme d'opposition. L'Espagne franquiste amorce un virage économique. Dès 1950, la nécessité d'abandonner le modèle autarcique qui a conduit le pays au bord de la faillite, pousse le régime à changer radicalement. Le Plan de stabilisation puis de Développement économique[347]. L'Espagne franquiste n'est plus vue comme *fasciste,* mais comme *anticommuniste* et son territoire devient stratégique dans les débuts de la guerre froide. L'Espagne de Franco rouvre ses frontières et fait son entrée à l'ONU en 1955. Cependant, bien que la vie soit sans doute plus facile, Mariluz émigrera bientôt en Catalogne, malheureuse de partir, de quitter sa mère, le monde de son enfance. Les désillusions s'accumulent, elle cède. « Yo me hice [a] la idea que me tenía que marchar. Porque lo que mi madre quería era lo mejor pa* mi. Eso yo estaba [segura]. (*Elle s'étrangle d'émotion*) ». Pour comprendre le choc de l'annonce de sa mère qui la décille, elle invoque le manque de maturité lié au retard physique dû à une mauvaise alimentation, à un mode de vie fait de rudesse et de manques, pour tous les enfants, mais pour les filles dont la formation tardive est un sujet de préoccupation récurrent :

[347] Le Plan de stabilisation puis Plan de Développement est promulgué le 21 juillet 1959 par le régime de Franco, afin de sortir de l'autarcie, système économique d'autosuffisance délibérément choisi et imposé par Franco et auquel, paradoxalement en bon Galicien, il a cru pour répondre de manière assez arrogante à l'isolement international dans lequel il se retrouvait après avoir soutenu les forces de l'Axe ; l'échec patent de l'autarcie a plongé l'Espagne dans la pire récession de son histoire en l'amenant au bord de la faillite. Dès 1950, Franco saura se rapprocher du camp des Alliés qui, de front antifasciste passe à la lutte contre le communisme ; Franco et l'Espagne deviendront alors plus intéressants, le territoire étant stratégiquement bien situé pour les États-Unis. C'est le début de la guerre froide, c'est le début du « miracle économique espagnol » que la propagande franquiste se chargera de lui attribuer.

> Yo tuve la regla a los 14 años, sabes, todas... Ha sido de la alimentación o de lo que sea, todo era muy tarde… y la Luisa me parece que ella tenía diecisiete años que ya pensaban [que era] una cosa rara…

Le traumatisme a été durable, mais la volonté familiale, l'évidence de la situation, ont eu raison de sa volonté et elle est convaincue aujourd'hui que c'était le mieux. Elle est la seule de cette famille, voire du village, à avoir payé ce prix à la migration : « *¡qué gordo se me hizo! Era muy niña, muy niña…* ». Et plus loin :

> Mi madre nunca hubiera pensao* me hiciera tanto efecto aquello que me ha dicho. Seguro que no, seguro que no se recordaría, si hoy viviera, no lo recordaría que a lo mejor lo dijo a otros hijos también, a la Julia, o al Ramón, no sé, a lo mejor lo dijo a otros…

L'émigration contrainte

Concernant le départ ou le voyage, elle ne nous dit rien ; quelle que soit la raison de l'oubli, elle n'en a aucun souvenir. Écran au traumatisme, les bénéfices immédiats de sa nouvelle vie prennent bien vite le pas sur la difficulté du départ, nous avons observé ce phénomène chez nombre de migrantes :

> Llegué aquí y me puse hermosa! […] me engordé, claro con la edad que tenía estaba guapa, además la gordura te hace ser lozana, más brillante (elle rit!)…

Sa bonne santé, son visage « *brillante* » donc « *hermoso* » – les mêmes termes que ses sœurs –, ses rondeurs immédiates sans aucun doute provoqués par une meilleure alimentation, plus carnée, plus variée, n'a cependant pas duré ; elle tombe malade au bout de quelques mois :

> [Al poco tiempo] voy y me cojo la reuma. Cogí aquella enfermedad y lo pasé fatal. Gracias que encontraron un reumatólogo muy bueno […] que era por el seguro, [que] tan solo teníamos seguro de médico las "minyones"

Une adaptation difficile : la maladie

Elle est donc servante, c'est son premier emploi. Ce qu'elle appelle « *reuma* », un terme général pour des douleurs rhumatismales, est en fait une crise aigüe qui l'immobilise plusieurs mois et dont elle se ressentira sa vie durant.

Son premier emploi a été ménagé par Julia avant même son départ, comme une incitation ; Luisa rapporte qu'elle ne le vivait pas bien : « *lo que más le traumatizaba era tener de estar de minyona* ». Elle est une domestique au service d'une famille bourgeoise de Manresa comme ses sœurs et bon nombre de femmes immigrées des régions périphériques. L'intérêt de cet emploi, nous l'avons vu, est qu'il est logé. Mariluz tombe malade au bout d'un an et demi et doit le quitter : « *todo ha sido [en] poco tiempo. Yo estuve sirviendo año y medio pero me puse mala, me fui pa* casa de [la Julia]* ». Ses sœurs la prendront en charge successivement, Julia puis Luisa, malgré des conditions de logement limitées, et prendront soin d'elle :

> Me llevaron a un médico que ella [Julia] se enteró de un[o] […] que era muy bueno. Fuimos pagando y yo no podía… estuve allí en casa [de mi hermana]

Une crise aiguë

> Las sábanas no me podían tocar, ¡fíjate si estaba mal! Todo el cuerpo, no me podía tocar... Era allí en el Pedregar (rue de Manresa où vivait Julia), era un piso pequeñito, muy pequeñito. Me ponían las sábanas [con] unos palos, yo no sé cómo, habían armado un tenderete y luego la sábana, porque hacía frio […] Me tapaba pero [había que dejar] un hueco…[para que] la sábana o la manta o lo que fuera [no me tocara]...

Dans ce qui est évoqué comme une crise aiguë, elle a des insomnies, subit le traitement de cheval et ses effets secondaires, qui finit par la remettre très progressivement sur pied :

> En casa de mi hermana Julia también me acuerdo de pasar las noches y sentir las campanas de la Seu[348], que está allí cerca… clan! Clan! Y yo desvelada, desvelada. ¡tantas horas! y ¡tan joven! […] Eso ha sido un tiempo corto porque luego en seguida que me medicó aquel médico he ido mejorando. […] lo que pasaba que luego tenía vómitos, me hacían una repugnancia… ¡había cogido un asco a la carne! […] esos tratamientos son muy fuertes…

Il semble que cela dure longtemps, deux ans au total :

> Y claro yo ya era mayor, he venido a dieciséis, [luego] ya entré con dieciocho en la fábrica, […] ya después de la enfermedad.

Une cohabitation difficile chez sa sœur

De sa cohabitation chez sœur Julia – dont la période catalane tire à sa fin sans que personne ne s'en doute – Mariluz raconte les difficultés, le caractère de sa sœur et son épuisement constant : elle cumule les heures travaillées et les emplois précaires. Les problèmes du couple dont Mariluz sera le témoin involontaire le temps de sa maladie complètent un tableau peu engageant :

> Yo le decía "ay ¡Julia qué cansada!" y ella dice: "¡y dímelo a mí! Tú no ves [cómo] corro…" Corría todos los días, claro, ella era* cansada, normal, ¡con dos críos! los dejaba… Era trabajadora, se iba a hacer unas horas a tal puesto. Además, lo que más le cansaba aún era lo que sufría porque eso también lo he vivido yo allí los días que he estao* [Hasta] una vez le llamé la atención [él].

Elle raconte, encore émue. Elle finit par s'interposer dans une dispute, avec une sorte de culpabilité, ne se sentant pas à sa place :

> ¿Quién era yo pa* llamarle la atención a [su marido]? ¡si estaba yo en su casa! Pero había visto llorar tanto a [mi hermana] y la veía así… además yo al estar allí veía si [él] venía de noche o no… ¡Y no venía!… Y yo entonces un día […] que yo no soy muy decidida ¿no?, pero cuando me da… No me acuerdo lo que le dije Y él dijo: "¡márchate desta casa!" Y yo… ¡estaba inútil!... no estaba aún bien, (émue) y [mi hermana]: "!tú te irás cuando me vaya yo!" le ha dicho pero ¡rotundamente! [Él] me mandó echar de casa pero luego me vino a arrodillarse… a decirme que le perdonara ¡y tal y cual!…

Cet épisode auquel elle prend part impuissante relate des agissements d'un machisme banal ; elle sera expulsée de l'appartement par le mari de sa sœur. Elle ne souhaite pas prolonger l'expérience auprès de sa sœur qu'elle voit souffrir : « *claro yo veía cosas...* », des choses qu'elle n'aurait pas dû voir ni connaître. Indépendante et rationnelle, plus féministe que sa sœur, elle fait preuve de maturité : le comportement de son beau-frère est insupportable mais elle n'approuve pas celui de sa sœur :

> Y [ella], es que le llevaba así… (elle fait un geste de la main) Vull di que**… no era de las mujeres que lo tenía abandonao*, no, […] tenía dos hijos, pero ella quería estar pa* todo, sabes: él quería la cervecita pues su cervecita y tal y cual…

Décrite par Mariluz comme victime et bourreau, Julia nous a confié son attachement, ses illusions de jeune femme et comment elle obtenait de manière récurrente que son mari se raisonne. Il demandait alors pardon, pleurait, comme dans cet épisode rapporté par Mariluz. Une certaine soumission de Julia à une situation sans issue est révélatrice d'un attachement passionnel et aussi de son désarroi. Les modèles de couples de son époque et de son milieu,

[348] La Seu est l'abbatiale de Manresa, très proche de l'appartement du Pedregar.

les représentations sociales en vigueur dans ces années 1950-60, bien des féministes les ont dénoncés et combattus. Ces femmes galiciennes sont indépendantes, elles ont une liberté d'agir, mais elles n'échappent pas à leurs conditionnements sociaux et surtout, elles disposent de peu de moyens d'analyse et d'action. Pour celles que nous interrogeons, le modèle familial des parents n'avait sans doute que peu à voir avec les difficultés auxquelles le jeune couple faisait face. La Galice rurale, le village, ne sont pas la grande ville, ses contraintes, son anonymat. Le franquisme est venu imposer et conforter un modèle social où le statut, l'image et la place des femmes obéissent à un ordre patriarcal renouvelé relayé par la « section féminine de la phalange », spécialement missionnée pour éduquer les femmes de tous les milieux. Nous reviendrons sur le statut des femmes galiciennes dans leur société. Cependant, immigrées dans une Catalogne plus moderne et développée, elles restent prisonnières d'un ordre patriarcal autoritaire. Peut-on parler d'un choc culturel alors que les territoires de leur migration ne sont pas si éloignés et qu'elles font partie d'un même pays ? Les structures sociales opèrent, depuis la profondeur de leur histoire, sur les modalités d'intégration à des modes de vie sensiblement différents. Rapporter une part du désarroi face à des situations individuelles nouvelles, à un isolement probable, aux changements qu'impose la migration dans la vie, les mœurs, les représentations de ces femmes nous paraît à ce stade, pertinent. Mariluz évoque l'attachement de sa sœur à un mari infidèle, des faits qu'évoquent aussi d'autres membres de la famille. Elle découvre, peu avertie par sa formation quasi inexistante ou son expérience familiale, le monde complexe des relations dans un couple en ville, une famille réduite au minimum, dont les circonstances qu'elle traverse l'obligent à partager le quotidien.

Ces femmes vivent des ruptures de repères culturels, un passage d'usages, de valeurs, de comportements et de représentations en vigueur dans le monde rural de la Galice, à un mode de vie urbain en Catalogne. Elles rencontrent d'autres immigrés venant d'autres horizons tout aussi incertains, ayant parfois traversé des épreuves plus difficiles encore, comme le cas du mari de Julia semble le suggérer. La misère sous toutes ses formes, pas seulement matérielle ou économique, les violences dans la vie quotidienne, sont des réalités en migration comme ailleurs. La dimension des sentiments, douleurs et bonheurs, épreuves et réussites, participe de leurs parcours vitaux de migrants ; c'est de « l'histoire des sentiments, cette grande muette[349] » qu'il s'agit aussi.

La convalescence au village permettra d'accepter un départ définitif

Mariluz n'acceptant pas de subir la situation de sa sœur aînée, sans logement et éloignée de l'activité professionnelle pendant près d'un an, se remet progressivement de sa maladie et retourne en convalescence à Fruxil :

> Luego fui al pueblo [y] estuve unos cuatro meses… pero me encontraba deprimida. Yo siempre, sí, en seguida me tiende a la depresión sats…

La dépression s'installe, elle ne se sent plus d'ici et pas encore de là-bas. Elle décide de repartir ; de retour à Manresa, par l'intermédiaire de sa sœur Luisa elle retrouve un emploi. Elle va prendre progressivement ses marques en Catalogne, qu'elle ne quittera plus :

[349] Lucien Febvre, « Pour l'histoire d'un sentiment : le besoin de sécurité », *Annales*, 1956. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1956_num_11_2_2545, p. 244-247.

> El médico me dijo que no podía servir porque, que quieras que no, hay que tocar mucha agua, y para el* reuma que yo tenía, que había mejorado pero que no deso* [elle signifie que sa santé reste fragile]…

Le choc affectif que provoque en elle l'annonce de la nécessité de son départ, provoque lors de l'entretien, un long silence. Mais elle s'étonne de la soudaineté de la maladie qui la prend par surprise :

> Yo en Fruxil nunca había notado nada… aquí me engordé… Pero ya empecé… Iba a buscar a una lechería la leche (elle précise) ordeñaban la vaca y llevaban la leche allá a la panadería [y yo iba] todos los días a buscar la leche. Y empecé que no podía! Venía por allí la "Plana da l'Om"[350] y no podía, no podía…

Au « retour », entre l'usine et le service, logée mais pas encore installée

Son deuxième emploi logé, c'est Luisa qui le lui trouve, au retour de convalescence :

> La Luisa me había buscado un sitio para ir a la fábrica a la mañana ¡[Pero] yo no tenía casa donde estar! … Y entonces [encontró a] una mujer que era mayor, y que a la mañana [necesitaba que le] hiciera la faenita de casa… y a la tarde irme [a la fábrica]….

En cumulant deux emplois, elle peut travailler à l'usine l'après-midi, tandis que les travaux domestiques chez une patronne le matin lui permettent d'être logée. Elle ne retournera plus chez Julia. L'appartement de Luisa et son mari Ramón est très exigu et ses beaux-parents et sa fille, Maria-Luisa née en 1960 y vivent déjà. Elle est remerciée par sa patronne à cause d'une toux tenace qui ne lui inspire pas confiance. On craint la tuberculose…

> Y bueno yo fui allí pero cuando las cosas están deso*… yo tenía mucha tos… No sé si les dio miedo aquella tos mía [miedo a] si tenía tuberculosis, sabes… y entonces vino y dice "ay sabes qué ahora me vuelve la chica que he tenido antes" estuve muy poco… no sé si un mes o mes y medio…

Elle se retrouve à nouveau sans logement. Sa sœur Luisa prend le taureau par les cornes :

> ¡Ffff!... ¡otro palo!… era al lado de la casa de la Luisa, y me voy a la casa de la Luisa ¡y no me dejó volver la Luisa! "¡Quédate aquí!" y se ha ido ella a coger todas mis cosas y me llevó pa* su casa. Y allí he estado… ¡hasta que me casé! Y [eso que] era un piso muy chico eh! Y vivía con los suegros. Vivía con los suegros y allí he estado.

Elle récupère toutes ses affaires et décide qu'elle habitera avec eux. Ainsi prise en charge par sa sœur elle restera auprès de cette famille accueillante jusqu'à son mariage en 1968. Elle y retrouve une forme de stabilité en travaillant et dans une vie moins tourmentée. Son travail à l'usine lui apportera un véritable équilibre :

> Pero yo ya me había encarrilao* en la fábrica. Era otra cosa la fábrica, yo me sentía como las demás, sabes. Yo sirviendo… parece que me sentía más… más humillada, ¡no sé! Y allí ya en la fábrica yo me fui encarrilando…

« *Encarrilada* », sur les rails, trouvant enfin ses marques dans un secteur professionnel qui lui convient et vivant dans un environnement affectif stable qui la rassure, elle commence une longue carrière d'ouvrière du textile à plein temps.

[350] La « plana de l'Om » est une artère célèbre au centre de Manresa, « l'om » étant un aulne centenaire qui lui a donné son nom au XIV siècle. Plus d'informations sur le site de Manresa Cultura : http://www.manresacultura.cat/web/article/5537-plana-de-l-om, consulté le 30/09/2019.

D'émigrée à immigrée, le début de l'intégration

Son expérience professionnelle à l'usine est très positive, elle a des collègues de travail, la sociabilité des ateliers la valorise et la rassure, elle se sent « comme les autres », pas inférieure contrairement au service domestique où elle ne supporte pas le rapport de classe. Elle nuance son propos sur une intégration facile parce qu'elle continue de ressentir une différence vis à vis des autres, elle est une « paysanne » :

> Yo en la fábrica pues me encontraba ya bien, con ya compañeras… aunque ¡bueno se notaba a las leguas que venía de pueblo!… Es aquello que lo llevas del pueblo y hasta que no lo vas sacudiendo un poco… Siempre te queda… (elle sourit) Pero ya me he *ambientao* en seguida en la fábrica…

« *Se notaba a las leguas que venía de pueblo* », une variante exprimée par Julia du même sentiment d'infériorité, en France : « c'est parce que je suis espagnole que les gens ne me parlent pas, quand ils entendent comment je parle ils se détournent… », sentiment qu'elle retrouvera une fois immigrée retraitée en France.

Mariluz trouve sa place à l'usine et n'en partira qu'à 60 ans, en 2004, après une carrière de 45 ans, quelques batailles pour les salaires et les promotions ; viendront s'y ajouter les difficultés du veuvage lorsqu'elle perdra son mari dans les années 1980, pour élever seule ses deux garçons :

> Una fábrica textil [en la] que ganas muy poquito, [tienes] mucho trabajo, luego quedo viuda, con los hijos y doble trabajo… pero bueno…

Elle revient sur son apprentissage du métier et ses difficultés professionnelles :

> Aunque las he pasado también ¡eh!… en la fábrica para aprender… ¡y yo con mis nervios! Hacían unas pruebas allí para ver cuántos nudos hacías en un minuto… y yo con los nervios si me miran y me están deso* por eso te decía yo con eso he, he con el aparato… ¡Claro!

Son manque d'assurance qu'elle attribue du manque de culture dans son milieu et sa condition d'origine :

> La vida es que la vida las vas pasando tus cosas ¿no? Eh… Pero mucha inseguridad tiene que ver también… la cultura. ¡Si tienes más cultura tienes más seguridad, aunque seas… hay personas más seguras y menos seguras pero te da mucha seguridad cuando sabes lo que hablan… de lo que tratan… de lo que estás tratando, te da seguridad, ¡por supuesto!

Malgré tout, l'installation sera définitive à Manresa.

La question des langues

Comme ses sœurs, Mariluz parle le galicien et le castillan, l'autre langue qu'elle a apprise dans une fréquentation intermittente de l'école, lui en a donné une connaissance de base mais pas sa pratique. Elle se débrouillera comme les autres d'un apprentissage au contact des Catalans, dans une dynamique d'intégration :

> No teníamos una práctica en castellano tampoco, claro. […] hablamos el gallego que se habla allí, digamos que tampoco es correcto, […] es gallego del pueblo, ¡lo que se hablaba allí!... Pero claro, ¡para nosotros era nuevo también el castellano! Y el catalán, ¡más nuevo aún!

La langue d'usage reste le catalan mais son périmètre est réduit au quotidien :

> Sí, sí, ¡claro que se hablaba! Lo malo era, en el franquismo ir a hacerte el carné de identidad. ¡Qué mal te trataban! Y que no hubiera… ahora vas a la policía, a hacerte el carné o el pasaporte […] y ¡es una gloria!

Le castillan est la langue administrative unique imposée par le régime[351]. Pour bien des immigrés venus du monde rural c'est une difficulté :

> Y había algunos [que] si se les escapaba… es que claro hay gente que puede hablar el castellano, pero hay otros que no, porque aquello es gente que es de pueblo, muy cerraos* y tal y van a la policía ya medio temblorosos y "¡hábleme usted en cristiano!" O algo así sats… ¡Eran unos matones!… Lo que pasa que yo ya no me encontré. Yo me encontré en la fábrica, que bien, bien…

La difficulté pour Mariluz ne sera pas de comprendre mais de se mettre à parler le catalan ; très rapidement elle comprendra par sa proximité avec des Catalans dans sa vie professionnelle : « *Fui entendiéndolo, sobre todo. Luego, hablarlo… si no vives con catalanes*… [es difícil]. », elle constate l'efficacité de l'immersion:

> Quiero decir que practicas mucho así si tienes a alguien… Si tu marido es catalán, pues lo practicas más pero si tu marido es castellano, como era el mío, pues lo practicas mucho menos. Yo, entender lo entendí en seguida. Cuando llegué a Catalunya, no sé lo que he tardado, pero como los señores que estuve trabajando eran catalanes, pues también ya allí he empezao* a pescar cosas… Luego con la Luisa, pues también había la suegra que era catalana allí y hablaban el catalán en casa, pues allí también, poco, pero entender lo entendí en seguida.

Elle se marie avec un castillan et sa pratique du catalan devient moins intensive. Mariluz décrit des paliers de son apprentissage, se trouve des défauts qui, pour les linguistes, font partie des stratégies d'apprentissage de chacun. Ces phénomènes donnent lieu à une langue intermédiaire, faite de mélanges et de confusions, passage nécessaire dans le processus d'acquisition : c'est l'*interlangue* du migrant[352] :

> Pero luego me he casao*. Luego te das cuenta, sabes más, te das cuenta lo mal que lo pronuncias o tal… […] Pues te retienes más, a lo mejor empiezo en una lengua y acabo en la otra, esas barejas[353]* que hago y deso*.

Elle se situe comme une locutrice trilingue : « *Yo soy gallega y seré toda mi vida, y el castellano, bonito que es también.* », le catalan étant la langue du pays d'accueil qu'elle a acquise en migration.

Une rupture définitive

Après son séjour de convalescence, Mariluz n'a jamais envisagé de retour.

> Si te digo que para ir a Galicia para estar allá dos o tres meses pues sí, pero para la vida estoy más adaptada a Cataluña que a Galicia. […] irme por temporadas largas allí donde nací, sí, […] pero irme a vivir a Galicia no.

La rupture a été coûteuse mais elle sait que les femmes devaient partir définitivement : « *Yo me vine porque era mi obligación. Y yo me siento bien en Manresa.* » Puis elle s'est intégrée par le travail :

---

[351] A partir du 5 avril 1938, Franco déroge le statut de la Catalogne, le catalan sera réduit à l'usage domestique et interdit dans les services publics, au cinéma et comme nom de marques commerciales (1940). En 1945, interdiction à l'école, en 1957 les noms catalans à l'état civil et 1961 les services postaux. En 1968, Joan Manoel Serrat est interdit de chanter en catalan au concours de l'Eurovision. Le même sort est réservé par le régime à toute autre langue d'Espagne que le castillan. En 1978 la constitution rétablira le catalan et les autres langues d'Espagne dans un statut de langue co-officielle de l'Espagne avec le castillan.

[352] E. Rubio-Milet, 2021, *op. cit.*

[353] Interférence : le catalan « *barreja* » signifie mélange.

> Trabajé 45 años, siempre en la misma fábrica. […] por poca decisión también... Igual me habría apuntado a otra fábrica… Aquí había la Pirelli que también cogían mujeres… Que a lo mejor tampoco me cogían... miedo a los cambios, sabes. No soy decidida… […] Yo me he aceptado…

La vie sociale

Quand elle arrive en Catalogne, à 16 ans, elle est une très jeune femme ; ses loisirs du dimanche, au contraire de Julia, elle ne les passe pas à travailler davantage pour épargner mais auprès de ses proches, traversant les difficultés d'une adaptation qui n'est pas allée de soi :

> Yo ninguna vida social he hecho. Mira que al pueblo me gustaba ir a la romaría* entonces, y bailaba, claro, dieciséis años... He llegao* aquí… (*avec tristesse*) alguna vez el Ramón y la Josefina que… había una pista aquí de verano, no como ahora que hacen de noche, entonces lo hacían a la tarde, y alguna vez el Ramón y la Josefina decían "¡ven, ven!"… yo me quedaba con la Luisa y el Ramón. […] Luego conocí al Julio en casa de unos vecinos que eran gallegos.

Elle ne se sent plus la même qu'au village où elle aimait danser et être avec les autres. Sa tendance dépressive la maintient près de ceux qui prennent soin d'elle. Le cinéma avec sa sœur, Julio son fiancé, les promenades sur le paseo de Manresa rythment sa vie de jeune femme modeste :

> Primero iba mucho al cine con mi hermana Luisa y el Ramón. Siempre he ido con ellos. Lo que pasa es que ¡me dormía! Luego cuando ya me puse a festejar, pues bueno, tampoco me gustaba gaire ir al cine… pero entonces no había gran cosa, porque no había coches tampoco no podías salir de allí. A él sí que le gustaba el cine, al novio. Íbamos al invierno más bien era que íbamos al cine pero luego al verano nos sentábamos por allí, al paseo, tomábamos algo ¡y para de contar!

Pour elle, les bals sont définitivement associés à son enfance galicienne :

> A bailar tampoco, no, no sé de bailar… él sabía poco de bailar, yo también… sabíamos poco los dos de bailar. Yo cuando tenía 16 años ¡sí que bailaba!, pero claro, era cuando empezaba si cogía a alguien que me supiera ir llevando entonces sí,… pero luego me vine aquí… bueno, yo podía haber salido con amigas y eso… pero no. Alguna vez al festejar el Ramón y encontrarlos allá… y yo estar con la Luisa y ellos marchar a la pista Castell y yo quedarme con la Luisa y el Ramón. No me llamaba.

Peu de possibilités de loisirs sont accessibles pour les immigrés : pas de voiture pour sortir de la ville, un bal le dimanche, un cinéma qu'elle fréquente peu et surtout, le « *paseo* » au centre de Manresa où les « *quioscos* » se remplissent et où la sortie dominicale constitue un grand moment populaire du paraître social : les gens sortent parfumés, bien habillés, en famille. Les employées de maison galiciennes, andalouses et autres y ont leurs rendez-vous, tout comme les bonnes espagnoles à Paris le feront plus librement…[354]

Josefina, une belle-sœur andalouse

Mariluz fait la connaissance de la fiancée de son frère Ramón, Josefina, jeune Andalouse immigrée elle aussi en Catalogne, et qui travaille dans une usine textile où elle a rencontré Ramón :

> Era soltera pero ya estaba con el Ramón, porque el Ramón también trabajaba en esa fábrica. Es donde se conocieron en esa fábrica. Y luego ella vino a Galicia conmigo porque el Ramón estaba haciendo la mili.

Elles partent ensemble pour un premier séjour familial au village, en Galice.

[354] B. Tur, 2014, *op. cit.* ou L. Oso Casas, 2004, *op. cit.*

> Yo quería ir a Galicia, las primeras veces ya de [vacaciones pero] me hacía un poco de cosa ir sola y entonces y la Josefina trabajaba con ella una gallega que se iba para allá… La Josefina, de soltera trabajó en una fábrica textil, de sabenas*. Me parece que trabajó hasta que se casó…

Ramón faisant son service militaire, Josefina accompagne sa future belle-sœur et fait connaissance avec sa future belle-famille. La découverte du village et la rencontre avec la famille réserve des surprises à Mariluz :

> Era moderno en aquellos tiempos, [ir las dos solas] era muy raro. Allí al pueblo debían pensar… ¡puedes pensar los de mi casa no debían estar muy deso* porque… una de fuera. Y luego según dicen criticaba de que mi madre le había puesto unos platos ¡que ni a los cerdos!...

L'accueil réservé à « *celle qui n'est pas d'ici* » est distant ; celle qui est accueillie est critique vis à vis de leur pauvreté. Deux cultures sœurs réputées rivales se jugent mutuellement…

…!Mi madre le debía poner lo mejor que tenía! ¡Porque basta que venía de fuera! Y si no tenían mejor, pues no tenían. Lo sé por la Luisa... Por eso sé que es cierto.

Des rivalités familiales durables se cristallisent, des relations sont tendues, les uns toisant l'autre et inversement. Mariluz et ses sœurs connaissent que leur mère a dû faire pour la recevoir. La rumeur sera tenace sur les propos de Josefina : Mariluz fait confiance à Luisa qui le rapporte et dont le tempérament est si paisible. Mariluz et Julia rapportent ces mauvaises relations dans les entretiens. Après la disparition des parents les vieilles rancœurs ressurgiront. La répartition d'un patrimoine minuscule sera conflictuelle entre Ramón et ses sœurs : l'attribution sans discussion possible du corps de ferme, la maison des parents, au cadet est vécue par les trois sœurs comme abusive. Le partage aboutira à la fragmentation des biens et à la quasi-disparition de l'exploitation. L'unité familiale a disparu, au moins pour un temps. Autour de la « *aira* » familiale Julia et Mariluz restaurent une grange chacune. Luisa et Amalia gardent quelques terres louées en exploitation aux fermiers du village…

La rencontré avec Julio

En 1964 Mariluz rencontre Julio son futur mari :

> Conocí al Julio en casa de unos vecinos que eran gallegos. [La Josefina] me dijo que iba aquella gallega al [pueblo], y así los hemos conocido un día.

Fiancés jusqu'à leur mariage en 1968, ils auront deux enfants. Il décédera d'un cancer dans les années 1980. Elle se souvient de leurs différences et avec fierté des études qu'il avait reprises avec succès :

> Con mi marido, éramos bastante diferentes, él era més aviat[355] […] de no tener nunca una peseta, sabes.. No era malgastador, porque era trabajador, él hacía horas de camarero en el Timbalé. Luego estudió lo que estudio lo hizo trabajando. Él se casó y aún acabo… tenía la maestría industrial. Y la acabó, tengo las notas, […] ¡tenía sobresalientes!

Un service militaire sous le franquisme

Julio avait été réformé peu avant 1968 : « *Cuando festejábamos lo dejaron porque tenía una otitis en el oído. Lo han puesto inútil pa* la mili.* » Cependant, il est rappelé et devra faire son service :

> […] Pero luego pasó tiempo [...] y después de casados lo llamaron a revisión [y aquella otitis] precisamente se ve que se le cerró y lo dieron de alta. Y entonces pues ¡estuvo en la mili! en San Clemente de Sasebas, haciendo la instrucción y luego en Barcelona. Y en Barcelona pues iba a

[355] Interférence : en catalan, « més aviat » signifie « más bien », plutôt.

> trabajar a la tarde, a hacer cuatro horas […] en una fábrica de esponjas. Y estaba en la Caja de Reclutas aquí en Barcelona.

Son affectation finale à Barcelone lui permet de rentrer régulièrement en permission. Ils auront leur premier fils :

> Y entonces pues, ya lo iban a licenciar y bueno! [pensamos]: ahora aunque nos venga un hijo no pasa nada. Porque ya lo iban a licenciar.

Grossesse et procès de Burgos[356]

> He quedao* embarazada y es cuando el proceso de Burgos… los últimos que mató Franco, pues era entonces que han retenido a los soldados. No sé si los retuvieron cuatro meses o medio año más o algo así. Esto ya, bueno, ya debía ser… yo me casé en el 68… Cuando él vino ya estaba de cinco meses o así. Los habían retenido por eso del proceso de Burgos.

Au procès de Burgos sont jugés et condamnés à mort des militants d'ETA dans une procédure expéditive. D'importants mouvements sociaux se produisent et, sous la pression populaire, les peines sont pour la première fois commuées en peines d'emprisonnement. Pour Mariluz, ce procès est un repère car il a retenu son mari loin d'elle. Elle en ignorait la raison, la peur était là :

> Debían tener miedo a que hubiera [movimiento]. Pero lo que te interabas* era en estas emisoras clandestinas y eran más bien los de antes. Los que éramos más jóvenes es ahora cuando le paro más atención y… Y te interabas* porque allí te explicaban si los mataban, o no los mataban… Todo estaba muy tapado y la gente no quería hablar […] tenía miedo a hablar…

Elle se souvient de l'agitation sociale, des tracts distribués dans la rue, profitant du transport matinal des ouvriers:

> Entonces trabajaba por la mañana, a las cinco de la mañana, y [...] venía el coche de la Pirelli, de los del turno de noche, y habían tirado octavillas, los comunistas o los… bueno estaba prohibido todo… y se aprovechaban así allí donde paraba el coche de los trabajadores, y una vez pues oye bajaban la gente del coche y al ver tanto papelito ¡lo que te viene es mirar a ver qué es! Y enseguida los policías pam, pam, pam... ¡que ellos cogían porque veían aquello que tanto habían echao*! y bueno por rajo limpio ¡eh! A los que cogían papeles… Por eso te decían ¡no cojas nada aunque veas escampar no cojas nada! Es lo que te decían…

<u>*La radio clandestine, « la Pirenaica »*</u>

Dans les maisons, en Catalogne comme en Galice, on écoute la station de radio clandestine « la Pirenaica » :

> Luego el Ramón de la Luisa escuchaba la Pirinaica*[357] Era una emisora privada... ay una emisora prohibida… Que allí era donde te explicaban[…] lo que había… Le decían la Perinaica* pero nadie sabía dónde estaba esa emisora sino la hubieran cargado… Y el Ramón de la Luisa me acuerdo que… (*Elle baisse la voix, imitant le beau-frère*) …él a su madre le decía… "ponla baja, ponla baja" por si escuchaba el vecino o algo ¡por el miedo! (Elle crie presque) y porque si se

[356] Le procès de Burgos, ainsi appelé car il s'est déroulé dans la ville castillane, a eu lieu le 3 décembre 1970 à l'encontre de seize militants indépendantistes basques de l'ETA (organisation armée antifranquiste et indépendantiste récemment créée). Accusés d'avoir assassiné 3 personnes et d'avoir commis des actes terroristes, ils sont condamnés à mort dans un procès militaire sommaire ; la présence de la presse internationale donne un retentissement mondial à cette sentence. La pression internationale sur le régime franquiste en déclin par la séquestration du Consul allemand par l'ETA mais aussi par l'intervention de la hiérarchie de l'Église ou le soutien d'intellectuels européens comme Jean-Paul Sartre en France finissent par avoir raison de cette condamnation et les peines sont commuées en réclusions. Ce procès est souvent conçu comme l'arrêt de mort du régime et organise sa nécessaire évolution.

[357] La radio Pirenaica, une radio clandestine, avait émis tout d'abord depuis les Pyrénées, non loin de l'Andorre. Mais elle déplaçait souvent son point d'émission pour préserver sa clandestinité. On a dit aussi qu'elle émettait depuis la Suisse ou l'Amérique latine.

> interaban* de que escuchaban la Perinaica*... Allí te hablaban de todo… pero yo con que era joven, ¡ni paraba la atención!… Allí decían cuando el proceso de Burgos…

Conclusion : Mariluz, la cadette qui ne voulait pas quitter son village rural, deviendra ouvrière du textile à Manresa

Nous terminons l'entretien avec Mariluz sur le récit de la maladie de son mari, décédé dans les années 1980. Jeune veuve, Mariluz a poursuivi sa carrière d'ouvrière dans la même usine jusqu'à sa retraite et a élevé seule ses enfants. Elle se sent bien intégrée, mais elle nuance son bilan d'émigrante « contrainte » : son adaptation a été longue et difficile ; cependant, sa réussite sociale est évidente : elle a pu placer ses économies dans un petit bien au bord de la mer et a restauré la « palleira », l'ancienne grange à foin à Fruxil (*Fig.-30*) en charmante petite maison de villégiature. Elle y passe ses étés. Galicienne revendiquée, « *yo gallega siempre seré* », elle a maintenu des relations régulières avec ses sœurs Luisa et Amalia à Manresa, mais aussi, même dans l'éloignement avec Julia et ses enfants, les « Français » ; avec son frère, le conflit reste une forme de relation distante. La famille R.P. illustre à sa façon la notion de « famille à distance »[358], montrant comment la migration transforme les familles. Dans notre galerie d'émigrantes, Mariluz incarne une émigration paradoxale, non choisie et réussie.

1.4. Amalia, émigrée sans le savoir

Amalia, la quatrième sœur, est née en 1936, entre deux garçons, peu après l'aîné, José, et six ans avant le cadet, Ramón. Elle est un peu à part, solitaire par tempérament, peut-être un peu trop fragile ; elle bénéficiera assez vite du « privilège » de pouvoir échapper à la rudesse des travaux de la ferme et aux tâches domestiques par l'apprentissage de la couture à Rubián, au prix des récriminations de son père et de son frère aîné, et d'un probable sentiment de jalousie de ses sœurs, notamment Mariluz. Sa mère intercédera pour elle. Mariluz raconte :

> La Amalia iba a coser y las otras iban a segar… o iban a trabajar al campo y claro los hombres, cuando había la faena del campo… parecía que todo el mundo había de eso... y claro y la mamá … pues ya había empezao** la otra a ir a coser… y… que aprendiera y tal… […] La otra iba cap a la costura, bien finita, se arreglaba un poquito para ir que iba a Rubián de cima. se iba con otras chicas. Y la Luisa que no iba a coser, ¡a arrancar patatas! o a segar, o a cavar, que entonces se cavaba con un sacho, las hierbas, no ahora que todo es [con] el tractor. Y entonces mi madre, las madres siempre están en el medio sabes... Y el José y el papá "¡esta se va a coser! ¡si hay que cavar!" O "hay que recoger esto" o "hay que recoger lo otro", estas cosas.

Amalia, qui a 84 ans, nous accueille chez elle, à Manresa, dans le même quartier populaire que Mariluz, pour un bref entretien où elle évoque quelques souvenirs comme sa rencontre singulière avec celui qu'elle épousera, Jaime, de Vilar da Vara :

> Me llevaba un año, "no un año completo, siete meses" siempre le decía. Era de un pueblo allí de cerquita, viniendo pa* Rubián, de Vilar da Vara se llama. De [la casa de] Susortos.

[358] Imbert, Christophe, Lelièvre, Eva, Lessault, David, *La Famille à Distance. Mobilités, Territoires et Liens Familiaux*, Questions de Populations vol.n° 2, 2018, 376 p.

Promise ?

Amalia et Jaime sont de la même génération, à sept mois près. Au hasard d'une visite chez les R.P., Jaime aperçoit la petite fille de sept ans qui porte son petit frère dans les bras. Le coup de foudre est immédiat, il décide qu'il l'épousera :

> Él siempre iba diciendo que de pequeño había venido a mi casa no sé por qué con una hermana y que yo iba con el Ramón en brazos, me explicaba él... claro yo le llevo al Ramón 6 años y era pequeña... y que él ha dicho a su hermana "yo me casaré con esa chica".

Ainsi promise à Jaime depuis l'enfance, leurs destins seront toujours liés :

> Y no oía más que dichos por allí, de que se casaría conmigo, pues mira ya parece que lo vas cogiendo y empezamos... cuando empezamos a ir a las fiestas y eso, pues... fuimos siempre juntos, no siendo después que vine aquí [a Manresa] pa* nacer [el hijo de mi hermana]...

Une enfance discrète à Fruxil

De sa jeunesse à Fruxil, Amalia se souvient qu'il y avait « beaucoup de jeunesses » et qu'ils formaient des groupes joyeux se rendant à pied à la fête du village et des villages environnants :

> Nos juntábamos una pila de mocedad cuando íbamos a las fiestas de cada casa había dos o tres chicas jóvenes y nos juntábamos allí en el pueblo que había que ir andando, que no había carretera, no había... Era bonito, era bonito aquello. ¡Bonito pero muy gastoso! Cuando volvíamos de Santa de Homen mi hermana Luisa decía "yo nunca volveré" porque de noche echarte a andar pa* casa... daquella* hasta iban los padres con nosotros, llevábamos la comida y se comía allí, y... pero pa* volver a la noche era... De día aún, pero de noche volverse...

Traverser la contrée sans aucun éclairage, même si souvent les parents les accompagnaient ne leur faisait pas peur, mais elle se souvient de la fatigue, comme d'aucune autre, du long et pénible retour après la fête, de la remontée au village qui se trouve en haut d'une colline :

> Miedo no, ¡cansancio! En ese plan no, porque también venían los padres con nosotros pa* acompañarnos, para allí volvían... pero mucho cansancio llegaba uno cansado de subir una montaña subir y subir...

D'une année sur l'autre, les jeunes oublient et repartent, joyeux, à travers les vallées :

> No sé cómo íbamos, ¡pero claro no había otra *diversión*!... cuando llegaba el otro año ya íbamos y... lo decíamos aquel año, pero ya volvíamos ir porque no había otra cosa allí si en otros sitios otra si no ibas a unas cuantas fiestas que hacían por allí en los pueblos!...

Les réjouissances des fêtes des villages sont très populaires. Elle décrit comme Isaura (*infra*) les veillées au village, « *las verbenas* », la veille de la Fiesta Mayor de La Cervela :

> En Cervela sí, ¡y en Frujille![359] A la noche, el día de la Fiesta Mayor a la noche mandaban un cuarteto que decían allá pa* que en el pueblo hicieran un baile y lo hacían... así que cenábamos, y salíamos al baile, allí al mismo pueblo pa* no tener que ir a la Cervela. A la Cervela íbamos por la tarde.
> [Se bailaba] allí delante de nuestra casa, delante de Pardo que hay aquel trocito delante, que hay caminos y eso, representa que son cuatro caminos, pues allí...

Dans les villages alentours comme à Fruxil, des « *cuartetos* », bandes de quatre musiciens, étaient envoyées la veille de la fête de la paroisse, et l'on y dansait, y compris en l'absence de place centrale. La culture populaire se diffusait, les anciens jouaient de la « *gaita* », la cornemuse galicienne. Julia par exemple savait jouer de la cornemuse ; lors d'un entretien elle

[359] Amalia est la seule qui prononce le nom du village en castillan : *Fruille* pour *Fruxil*.

se saisit de la *gaita* qu'un voisin lui tend et se met à jouer pour le ravissement de tous les présents. Elle avait appris essentiellement dans les fêtes.

Apprendre la couture est un privilège !

Amalia se souvient de la pénibilité des travaux des champs et sait y avoir en quelque sorte échappé. Les verbes dont elle use dénotent qu'elle ne prenait pas part aux décisions. Sa famille l'avait désignée pour apprendre à coudre. Dans les familles galiciennes dont le modèle est celui de la famille élargie (nombreuse), les « rôles » sont distribués en fonction de leur utilité pour la survie ou l'intérêt de la famille. La plupart des filles rêvent d'apprendre à coudre mais une seule est désignée. Le tempérament des enfants entre en jeu et, en dernier ressort c'est la mère qui décide. Mariluz n'a pas pu accéder à cette activité parce que sa sœur Amalia y était déjà affectée :

> Ay sí, trabajar el campo que es... es duro el trabajar el campo... yo no tanto porque con eso de que fui a coser aprender un poquillo a coser, pues, entre que vas a coser y luego cosí un poco pal pueblo, pa* la gente, pues no se me hizo tan duro. [...] De pequeña me mandaron ya, no sé qué edad tenía, me mandaron a Rubián que iba a Jovita también pero cuando yo fui la Jovita plegaba ya pero el primer día fui con ella. y después ya me quedé con la Jovita que la Jovita cosía ya en el pueblo, y no iba a Rubián ya, estaba con la Jovita.

Amalia apprend donc à coudre dès l'enfance, sans doute vers l'âge de douze après la courte formation scolaire. Elle se rend chez une couturière de Rubián, la même que Jovita leur cousine (*infra*) et y fait son apprentissage ; la suite pratique se fera avec sa cousine de Vilar da Vara, sans doute à moindres frais pour la famille. Ensuite, elle sera appelée par les familles. Elle évoque leur cousine pour les réjouissances auxquelles elles participent ensemble, davantage que pour leur expérience commune de la couture :

> Pues la Jovita me recuerdo mucho de ella porque ella y la Luisa pa* las fiestas iban ella y la Luisa y su hermana iba más conmigo, que era más joven. [...] Está en Madrid. Que somos primas hermanas, hijas de hermanas, y ella con la Luis y yo con la Lola, con la hermana de ella, Lola.

Un départ provisoire pour aider l'aînée

Amalia est envoyée à Manresa pour aider sa sœur Julia qui va avoir son deuxième enfant alors que le premier a 18 mois. Elle quitte le village sans en avoir fait le projet, pour un séjour provisoire. Jaime, son fiancé, est au service militaire, mais il croit dans leur destin et l'encourage :

> Yo me vine a Manresa porque tenía que venir o la mamá o yo, y dijeron de que viniera yo. Y él estaba en la mili, pero había venido de permiso y yo le he dicho "me dicen que me vaya allí", y dijo "ves, si está de dios que nos casemos, ¡nos casaremos igual!"

Le voyage en train

Aucune des sœurs ne mentionne de souvenirs d'un voyage en train dont nous avons pourtant supposé l'inconfort, la probable durée ou la nouveauté pour les émigrantes qui n'étaient jamais ou presque sorties de leur contrée. Amalia donne une indication qui laisse deviner la durée du voyage : «*Me acuerdo que íbamos pa* Galicia y en las ventanillas ponían la bebida a refrescar que colgara de noche por afuera...*».

Elle n'était jamais sortie de son village et adress une lettre à sa sœur pour qu'elle vienne la chercher. Elle voyage avec une voisine qui se rend à Barcelone :

> Me acuerdo que les he dicho en una carta... porque allí no estamos acostumbrados a coger trenes pa* aquí y pa* allá en las estaciones... y decía que me vinieran a esperar una estación antes. Después una vecina mía del pueblo iba pa* Barcelona, [...] veníamos las dos juntas pa* Barcelona, y cuando hemos visto el J. que vino una estación antes a esperarnos, ¡la alegría que nos dio!... Yo pensaba "si no sabré ni dónde es Manresa" pa* bajarme...

À Manresa… embauchée comme couturière à l'usine

Elle prête main forte à sa sœur mais doit travailler pour sa subsistance : sa formation de couturière et sa compétence sont des atouts précieux ; elle est embauchée comme « fija », avec un contrat définitif, dans une usine textile :

> Estuve dos años, pero iba a una fábrica, claro, iba a trabajar, a una fábrica que había allí en la calle Sacrosa... pues ¡tenía un rato de ir! Y yo ya era fija en la fábrica aquella. Más bien era una fábrica pequeña, pero tenía bastantes telares, tenía abajo y arriba...

De retour du service militaire, Jaime, lui demande de revenir en Galice pour se marier. Amalia, qui souhaiterait que ses parents la rappellent, n'ose pas leur imposer son retour :

> Pero trabajos hemos tenido porque después él decía "vente" ... Pasé aquí dos años.
> Él estaba allá, en su casa. Y me decía "vente", que me esperaba acá pa* casarnos... y yo quería que lo dijeran mis padres, y mis padres no me decían nada...

Enfin, le mariage, en Galice !

Le père tombe malade ; toutes les sœurs se rendent à Fruxil, c'est l'occasion pour elle de retourner au pays, de rejoindre Jaime qui l'attend :

> Pero después mi padre se enfermó allá en casa, y lo tenían ingresado en Lugo. Fuimos todos, menos la Julia que no podía porque tenía dos pequeñitos que no podía dejar. Y fui[mos] la Luisa y el Ramón y yo, la Mariluz aún estaba allá. ¡Y [...] ya fui así y ya nos casamos! ¡Fue bonito, fue bonito, desde niños!... Después el papá se puso bien y nosotros nos quedamos, ¡ya vino a la boda y todo! (*Fig.-22*).

Figure 22.— Amalia et Jaime, février 1960

Source : collection privée J.R.P.

Un employeur compréhensif

À Manresa, le patron de l'usine accorde un mois de congé à la jeune ouvrière qui y a travaillé deux ans, pour qu'elle aille s'occuper de son père :

> Pero después conque fui a Galicia me dijo el amo de la fábrica: "Si muere te vienes y si vive te quedas un mes pa* cuidarlo", me ha dicho. [...] Y después con que ya me casé, pues pasó más tiempo del mes y todo con que deso*... Y después cuando vine me volvieron coger.

L'attitude compréhensive du patron d'Amalia n'était pas une généralité, même si les employeurs préféraient les emplois durables, car ils formaient les ouvrières. La qualité de son travail et un certain paternalisme ont facilité la vie de la june ouvrière. Pourtant, après l'installation définitive du couple à Manresa, Amalia tombera gravement malade et devra la pension qu'elle pourra toucher à la bienveillance de ce patron qui lui avait conservé son emploi à l'usine, malgré les interruptions, puis la maladie :

> Y fue por onde cogí el retiro después me enfermé... y fue por onde agarré pa* poder cobrar algo desde aquellas que... ¡Pero era bueno el hombre que me dejara un mes pa* que cuidara mi padre!

Amalia a un statut singulier à plusieurs titres dans la famille : elle est la dernière fille attendue aux dires de Luisa. Elle a échappé aux travaux de la ferme et elle est aussi la seule à avoir épousé un Galicien. Elle a vu ses sœurs partir. Née en 1936, sa petite enfance se passe dans la période des grandes privations et des violences de l'après-guerre. Elle émigre en deux fois mais définitivement en couple. Elle ne reviendra plus.

Son intégration, comme pour les autres, se fait par le travail, mais en dehors de quelques travaux de couture particuliers elle ne travaillera plus à cause d'une grave dépression. Elle forme un couple soudé et pacifique selon ses sœurs, qui correspond à un profil classique de migrants : lui est employé de la FECSA mais sera victime d'un grave accident du travail.

Conclusion : émigrée sans le vouloir, mariée en Galice, immigrée insérée et inquiète

Devenue elle aussi une jeune veuve, elle élèvera leurs deux enfants. D'abord inapte à reprendre son emploi, Jaime sera pensionné et décèdera quelques années plus tard). Amalia restera elle aussi dans l'appartement acquis par le couple en arrivant à Manresa. Sa fille est ouvrière dans une usine automobile de Manresa après le déclin de l'industrie textile. Nous avons peu d'éléments concernant son fils ; aucun des deux n'a poursuivi d'études.

1.5. Ramón, du cadet qui émigre à l'héritier second

Ramón est le frère cadet de la famille, seul garçon en dehors de José, l'héritier. Émigré à Manresa en suivant le réseau familial vers 1959 (*Fig-23*), il est d'abord hébergé chez Julia. Il travaille comme ouvrier dans l'une des plus grandes usines textiles de Manresa où il rencontre sa future épouse, Josefina, jeune Andalouse arrivée depuis peu en Catalogne. Comme la plupart des hommes de cette génération et de cette famille, il entrera rapidement à la FECSA, et il y fera toute sa carrière professionnelle.

Les quelques éléments biographiques que nous rapportons sont issus de nos conversations avec ses trois sœurs et des voisins de Fruxil où il passe, en famille, les mois d'été.

La migrance « errance » et le service militaire

L'essentiel des propos que rapportent ses sœurs est lié au dernier épisode important de leur vie familiale, le moment du partage du patrimoine ; son statut social de garçon non-héritier semble n'avoir pas été sans conséquences sur la construction de sa personnalité. D'un caractère doux, plutôt effacé, voire peu actif, selon Mariluz dont, enfant, il est le plus proche, il résidera brièvement chez Julia, puis chez son oncle Julio, comme sa sœur aînée avant lui, puis chez Amalia, mais n'y reste pas longtemps.

Il partira pour un service militaire long et prolongé à cause d'une erreur administrative ; Mariluz se souvient :

> Cuando vino estuvo en casa de Julia, pero después [ella] ya marchó pa* Francia… y él ¡se fue a la mili! Estuvo dos años porque se han confundido… No sé cuánto tiempo estaban de la mili, ¡que estaban tiempo! […] Pero él estaba en Galicia y tardaban en llamarlo y entre pitos y flautas debía estar casi dos años.

Figure 23.— Ramón, arrivée à Manresa, janvier 1960

Source : collecion privée J.R.P.

Lola, la voisine de Fruxil se souvient de son retour comme *licenciado*[360] : il criait son bonheur d'en avoir terminé avec l'armée alors qu'il passait au village pour un bref séjour et pour annoncer ses fiançailles avec Josefina. Puis c'est le départ définitif pour la Catalogne :

> O Ramón... xa estaba en Barcelona antes de marchar ao* servicio, que […] viña aló pola agra de Rubián […] berrrando "veño licenciado!, veño licenciado!". E xa estaba namorado da Josefina, xa entonces xa marchou a Barcelona.

Entre temps, Julia est partie pour la France. Il louera finalement une chambre avant de partir pour le service puis de se stabiliser dans le mariage :

> Luego se fue a vivir con el tío [Julio] y la tía […] Petra y estuvo allí hasta que se casó la hija, la Teresa. Pero cuando se casó han dicho que no había sitio […] y entonces le buscaron una pensión… […] Él estaba trabajando y le buscaron una pensión, que eran dos abuelos, bueno, una casa particular debía ser […] les debía pagar, lo que fuera… […] Entonces ya era mayor, bueno yo digo buscao* pero no sé si se lo buscó él o si era la Luisa, también había colaborao*… Luego me parece que estuvo con la Amalia también, un poco. No sé qué pasó, si se hicieron viejos los abuelos… Cuando se casó estaba a casa la Amalia.

Le réseau des anciens

Il n'est pas un cas à part, comme ses sœurs, il est hébergé chez ceux qui sont déjà là, s'ils ont suffisamment de place. Lorsqu'elles se marient, les femmes vont parfois habiter chez les parents, généralement du mari, mais pas toujours. Luisa par exemple vivra chez ses beaux-parents jusqu'à leur décès, la jeune Teresa évoquée par Mariluz retourne chez ses propres parents. Comme dernière arrivée, Mariluz raconte les péripéties, souvent la débrouille de ses sœurs et de son frère. La forme la plus précaire de logement à laquelle Ramón a eu recours, chez l'habitant, une chambre payée de la main à la main, comme ce couple de personnes âgées où, selon Mariluz, il n'est pas resté longtemps non plus.

Josefina

Quand il rencontre sa future épouse, celle-ci prend des distances avec le monde dont il vient, stigmatisant sa pauvreté. Ils formeront un couple soudé qui entrera en conflit avec le reste de la fratrie. La fréquentation de ses sœurs deviendra épisodique, les motifs de rivalité et de critiques jamais apaisés.

[360] A la fin du service militaire, la *mili*, les jeunes appelés recevaient un diplôme de *licenciado del servicio militar*, à la sute de la formation militaire reçue. Le diplôme prenait la forme d'une célèbre *cartilla verde* devenue par la suite blanche puis que le service militaire ne soit supprimé en 1996. Sous Franco, le service militaire avait une durée variable, souvent plus d'un an, qui était la durée minimale. On voit ici que Ramón, victime d'une erreur administrative qui lui a évité d'être appelé à l'âge légal de la conscription et de la majorité (21 ans) y a ensuite passé presque deux ans.

Conclusion : Ramón, cadet contraint à l'émigration au destin d'héritier

Au moment de la transmission du patrimoine, les rivalités sont ravivées. Ramón prendra l'avantage dans la succession, le justifiant parce qu'il est l'homme qui reste. Il obtient chez le notaire, contre l'avis de ses sœurs, de conserver le cœur du patrimoine, la ferme, tandis qu'elles se contenteront des granges : les terres sont partagées. Le fils de José, seul héritier direct, se montre peu intéressé par la minuscule exploitation agricole et négocie probablement sa part. Après des études de comptabilité, il a épousé une héritière de la ville voisine de Sarria et se voue à sa carrière de comptable dans un établissement de la ville. Pour cette famille caractéristique de la constitution d'un patrimoine comme fruit de l'émigration, les clans se substituent à l'organisation familiale et les tensions non résolues séparent, dégât collatéral, les cousins de la deuxième génération. Les tensions au sujet de l'héritage ont vraisemblablement contribué au fait que, faute de temps pour développer une approche et une enquête de terrain sur le long terme, la porte de Ramón nous soit restée inaccessible. Cependant, nous avons pu observer que la configuration de la ferme regroupe trois des frères et sœurs autour de la « aira » familiale. Des liens demeurent provisoirement, dont on peut interroger la pérennité.

La famille R.P. nous a permis de dessiner des profils d'émigrants sur plusieurs générations et d'esquisser leur devenir en Catalogne. Une seconde famille va proposer d'autres histoires de vie, d'autres déclinaisons singulières de la vie dans la Galice rurale dans un temps de grandes privations et du phénomène de l'émigration : la famille Blanco originaire d'un petit village de A Fonsagrada évoquée pour nous par Maria qui nous confie quelques épisodes du parcours migratoire de ses parents.

Maria Blanco
Freixido
émigre en France en 1964

Famille maternelle

Balbina Díaz Turia
« ma grand-mère »
Freixido
1910 ?-

Grand-père **José Fernández**
1889(?)- 1962
*San Martín, **A casa do Juano »***
Émigré vers 1930
A travaillé dans les mines en 1934

Valentina
« la fille-mère »
1928-
Freixido

Pepe
le fils naturel
« mon cousin »
1954-

« A muda »,
tante de Valentina

La mère
« ma mère
1930-1960 (?)
Freixido
placée à Castroverde
émigre en 1958 à Barcelone
1960 en France

« ma tante »
1931
Freixido
(deux filles)

« *mon Oncle* »
1935
Freixido
le premier émigré
à Barcelone
La Vanguardia

« un petit frère † »
1936-1936
mort de faim

« **l'oncle » Ovidio**
1917(?)-
« blessé de guerre »
Instituteur
(Escuela libre de enseñanza)
Marisa
fille de Ovidio

Une fille -mère ?
instit

Famille paternelle

López : « une femme admirable ! »
"ma grand-mère »
1900-1980(?)
Vilarín
« maison quasi-troglodyte »
« criada do cura »

Xosé Blanco Blanco
Grand-père (le neveu du curé)
?-1968
San Martín
« A casa do Perico »
« criado do cura »

Hortensio Blanco Lopez
« mon père »
1926-1962

Sœur1
Asturias

sœur2
Alamas

sœur3
Fontsobragada

frère1
(décédé)

frère2
(émigré
1949)

frère3
(émigré
1950)

Argentine

2. La famille Blanco, de San Martin de Suarna (A Fonsagrada)

Retraitée depuis peu de l'ESSEC, **Maria Blanco**[361] vit à Lattes, près de Montpellier ; nous la rencontrons au Centre Durruti de Montpellier[362] ; elle nous apporte son témoignage sur l'histoire de sa famille, une autre histoire de migrations galiciennes.

> Je suis née dans un tout petit village de Galice, de la province de Lugo, qui s'appelle San Martín de Suarna, […] la paroisse de San Martín de Suarna [qui] fait partie de Fontsagrada. Il y a 26 maisons qui alors sont des maisons extrêmement habitées. Je nais en 1956 d'un père et d'une mère qui viennent du même village. Mon père c'est « *a casa do Perico* » et ma mère c'est « a casa do Juano ». Chacune des maisons a un nom, qui ne correspond pas forcément au patronyme ou au prénom que [l'on connaît]… Je suis la deuxième d'une famille de 2 enfants, mon frère est né en 1951 […].

Née dans une famille très pauvre de la Galice profonde à l'est de Lugo, Maria voit son père émigrer le premier pour Barcelone. Sa mère le suit très peu de temps après avec leurs deux enfants. Ils restent peu de temps, sont accueillis par un l'oncle Ovidio déjà installé à Barcelone et qui habite les bidonvilles de Montjuïc avec sa mère Balbina. En 1963 son père repart, cette fois pour la France, seul, avec un contrat de travail dans le bâtiment. « Réclamée » rapidement, sa famille le rejoint. Maria arrive en 1964 dans le Nord de la France, où sa mère est employée comme ouvrière agricole puis devient femme de ménage. Maria rapporte qu'elle disait avoir été « sauvée » par l'émigration ; Maria le dit aussi. Maria évoque le parcours migratoire de ses parents et des femmes de sa famille.

2.1. Une famille « singulière »

2.1.1. « A casa do Juano » à San Martín : « des sans-terre »

Né au siècle précédent, son grand-père avait émigré en Argentine dans les années 1930 : la famille était pauvre :

> Ma mère naît en 1930, d'une famille un peu singulière parce que sa mère vient d'un village à 13-14 kms du mien qui est Freixido, et mon grand-père vient de San Martín, donc du village où je nais moi-même. La singularité c'est que mon grand-père est né au XIXe siècle, vers 1889 […] et il est d'une famille où il y a un peu de terre. Mais il part en Argentine. Il part tenter sa chance et la légende dit qu'il est allé à Freixido voir des amis du même âge —ils partaient souvent par grappes— et qu'il aurait vu ma grand-mère […] bébé, qu'il aurait trouvé que « *c'était une très belle femme* », et qu'il aurait dit —j'utilise un conditionnel puisque c'est la fable familiale— qu'elle serait sa femme. [Il] part en Argentine et il ne revient qu'à l'âge de 40 ans.

À son retour, après une vingtaine d'années, il avait épousé une très jeune femme du village, choisie avant l'émigration alors qu'elle était au berceau :

> Il revient d'Argentine avec un peu de pécule, un peu, sans plus car je pense que… c'est un bon vivant, extrêmement engagé… politiquement, mais… [pas] mentalement.[…] Est-ce qu'il dépense assez vite son gain ?… En tout cas il épouse ma grand-mère, celle qu'il s'était promis d'épouser et ils ont 20 ans de différence. Donc mon grand-père a plus de 40 ans, ma grand-mère n'a que 20 ans et très progressivement… ma tante Valentina va naître, ma mère suivra, une autre fille ; mon oncle qui […] est né en 1935 et un dernier enfant qui lui mourra de faim. Très vite mon grand-père est sans le sou… du tout, et ils vont devenir vraiment [pauvres]… il va vendre sa force de travail à droite, à gauche…

[361] L'entretien a été réalisé le 29 août 2019, au Jardin du Luxembourg à Paris. Maria, spécifiant qu'elle ne tient pas à l'anonymat, nous appellerons les personnes de sa famille par les noms qu'elle nous donne.

[362] À l'occasion de la présentation du numéro de la revue du CERMI sur la résistance galicienne au franquisme : *Écritures de la révolution et de la guerre d'Espagne*, Revue Exils et Migrations Ibériques au XXe et XXIe siècles, N° 9-10 nouvelle série, 2018-2019, Riveneuve, Paris, 2019.

Il n'avait rapporté d'Argentine qu'un petit pécule ; il n'a pas acheté de terres, ni investi les gains de l'émigration : « *Non, non non… Et les arrangements de la famille […] ne lui ont jamais été favorables…* ». Le peu de biens que possède la famille ne sont pas partagés ; il n'est pas l'aîné, il n'aura rien :

> Il n'y a pas eu de partage, […] en tout cas lui [mon grand-père] ne réclame rien. Et progressivement… donc il a en 1935 déjà plus de 50 ans[363], donc il ne sera pas conscrit, […] mais il est quand même identifié… il va vendre sa force de travail à la mine, aux Asturies…

Le grand-père maternel repart et trouve du travail dans les mines, aux Asturies, ou en Castille : « Oui, oui, il part à pied, il part sur les campagnes des « Segadores » en Castille. Il revient à pied, il part pour deux mois, trois mois et il revient… [il vend] sa force de travail ! »

Ce sont les années 1930, la misère oblige la famille à placer les filles :

> Très vite les filles, deux des filles, ma tante et ma mère, seront placées dans des familles —ma mère à l'âge de 6 ans— où elles vont travailler. […] Elles vont garder les moutons, elles vont travailler. Ma mère a été placée à Castroverde et les grands-parents passaient chercher le maigre revenu.

En 1936, c'est le début de la guerre. En Galice où le conflit n'a pas lieu faute de combattants[364], la grande pauvreté s'installe dans les campagnes :

> C'est ce qui fait un peu l'identité de toute la famille, une extrême pauvreté, mais <u>extrême</u> pauvreté (*elle souligne*). C'est-à-dire qu'ils n'ont même pas de maison, la maison est louée et ils ont un tout petit espace pour dormir qu'on appelle « *a torre* » qui est de l'autre côté de la rue, mais ils sont là, tous « *amontoados* » et ils ont un petit frère… ma grand-mère n'a pas assez de lait… ils ont un petit frère qui va mourir de faim, ce qui va être un des souvenirs les plus marquants pour ma mère… qui va vraiment, vraiment, construire l'identité de ma mère.

La mort du petit frère va marquer durablement la famille, mais d'autres enfants arrivent : « Mon oncle qui naît un an plus tard, ma tante doit naître en 1928, quelque chose comme ça, ma mère naît en 1930, la troisième fille... ».

2.1.2. « *A casa do Perico* », à Freixido : une très grande pauvreté

Côté paternel, la situation du grand-père est qualifiée de « singulière ». Son ascendance, son histoire et la détermination sociale dans laquelle les individus sont pris, Maria les questionne et les dramatise : « *Nous, "a casa do Perico", c'est aussi singulier parce que mon grand-père est un bâtard, il est le fils du curé… il est le fils du frère du curé, pardon !* »

L'évocation des conditions de la rencontre des grands-parents paternels montre une pauvreté héritée des générations antérieures :

> Oui ma grand-mère et lui étaient « *criados* » dans une des plus riches [maisons] du village, la maison avec la chapelle, la maison du curé. Eh bien le frère du curé, il engrosse la mère de… et il meurt. Eux vont rester *criados*, et ensuite ils viendront sur la « *casa do Perico* » mais ils viennent sans rien. Il est un bâtard. Mon grand-père est bâtard. Il s'appelle Blanco Blanco.

La grand-mère, d'une extraction sociale encore plus basse, fait pourtant l'admiration de sa petite-fille :

> Ma grand-mère, elle, vient d'un village d'en face, de Vilarín, d'une maison semi-troglodytique… Mais je pense que c'est la femme la plus intelligente que la terre ait portée ! Elle ne savait ni lire ni écrire mais elle, c'était un phénomène ! C'est elle qui va monter quand mon grand-père va être quasiment pris par la phalange c'est elle qui va aller le sortir et tout ça !

---

[363] S'il est né en 1889 comme Maria le pense, le grand-père aurait près de 50 ans en 1935.

[364] La plupart du temps, nous verrons dans quelles conditions, les autorités locales sont soumises à l'ordre nouveau.

Balbina Díaz Turia, « une femme d'exception »

Maria raconte l'histoire de sa grand-mère maternelle, « *une femme très belle* », Galicienne au destin conjugal singulier :

> Très honnêtement, je pense qu'elle n'a été amoureuse de mon grand-père [que très peu de] temps… je pense qu'elle a été attirée par le retour [de l'émigré] d'Amérique [et] un certain nombre de choses… qui n'étaient pas au rendez-vous…

Mais Balbina était liée par la « promesse »... et Maria est révoltée. C'est un cas semblable au couple formé par Amalia et Jaime, à Fruxil, à cinquante kilomètres de là. La répétition de ce type de circonstance montre un usage : les hommes choisissaient leurs futures épouses très en amont de leur mariage, sélectionnant les filles, les liant à eux ; il s'agit, dans une société patriarcale traditionnelle de mariages arrangés où les femmes ne sont pas égales. Dans le cas du couple de Fruxil (Amalia et Jaime), le mariage a pu être réussi, (encore n'avons-nous pas interrogé Amalia sur cette question, et au regard de la dépression profonde qui la saisit, le mariage peut être interprété comme un prétexte au retour, puis une occasion de ne pas émigrer seule) ; ce n'est pas le cas de Balbina : « *Elle n'avait fait aucune promesse… de bébé ! C'est lui qui avait fantasmé !* ». Quant à se sentir « promise », « *non, ce n'était pas le genre ! …* ». Pour Maria, elle a accepté de l'épouser influencée par les représentations attachées à ceux que l'on appelait les « *indianos* » qui, de retour d'Amérique enrichis, étaient l'objet de convoitises et de fantasmes, comme un moyen de sortir de sa condition :

> […] parce qu'il revenait d'Amérique je pense, honnêtement, sortir de son trou de Freixido… À 40 ans, il était certainement séduisant... Donc elle a eu beaucoup d'amants… certainement… et elle a eu comme amant son voisin, qui était, en plus, de la famille de mon père… De cette liaison naît une petite fille qui lui ressemble trait pour trait…

La grand-mère aura un enfant hors mariage. Dans ce village de la Galice profonde, la venue d'un bébé n'était pas une bonne nouvelle pour une famille vivant dans l'extrême pauvreté, ; la grand-mère maternelle n'a pas voulu de cette nouvelle bouche à nourrir :

> Cette petite fille est envoyée à Freixido, éloignée de la famille et ils ne la verront jamais dans l'espace de l'enfance et elle finira bonne à Madrid. Ce ne sera qu'à l'âge de 60 ans que la fratrie renouera.

Le sort de l'enfant est radical : on la sépare de la famille. Les années passant, la force du sentiment familial finit par vaincre la distance et les préjugés : « *Ah oui et elle fait partie maintenant de la famille ! Mais elle est prise en charge par la famille de Freixido, par la famille de ma grand-mère*. » L'éloignement n'est pas bien grand, l'enfant sera élevée dans le village d'origine de sa mère. Maria affirme l'évidence du lien qui s'est maintenu : « *Elle est envoyée dans la famille de la grand-mère et de là […] elle part faire la bonne à Madrid, puisque c'est là où partaient les femmes.* »

Dans cet extrait de son témoignage, nous voyons se dessiner le profil d'une émigrante qui n'apparaissait pas jusqu'ici : la jeune femme quitte Freixido pour Madrid où elle sera servante. Maria le dit « *c'est là où partaient les femmes* ». Le flux migratoire des femmes galiciennes apparaît en filigrane, ici vers la capitale. :

> C'est l'histoire des années trente. Ma mère rencontre mon père assez vite mais je pense qu'ils seront fiancés pendant quatre ans. Ma mère portera l'infidélité de sa mère et la mort de son petit frère comme un espèce de fardeau dans sa relation avec les hommes… […] Et surtout ma grand-mère n'en voulait pas [de sa fille hors mariage] puisqu'elle était extrêmement pauvre et qu'elle n'apportait rien.

L'expression « *surtout, elle n'apportait rien* » cristallise la question des intérêts de la famille, de la filiation et de la transmission, mais aussi des conditions de la survie. Le bébé ne sera jamais qu'une fille de plus à marier, sans apport possible de la famille. L'inégalité de genre est inscrite dans les usages, la condition des femmes est inférieure. Le fait d'avoir été conçue hors-mariage, en soi condamnée, d'une fille qui plus est, ne permet aucun calcul de long terme. Elle n'intéresse pas la grand-mère qui l'éloigne, définitivement : « *ils ne la verront jamais dans l'enfance* ».

2.1.3. Les parents

Contrairement à sa demi-sœur, la mère de Maria (*elle ne prononce jamais le prénom de sa mère*) et Hortensio son père sont fiancés pendant plusieurs années et quand ils se marient, elle rejoint la famille de son mari à San Martín :

> Ils se marient et ma mère vient rejoindre mon père dans la famille de mon père. Elle a 200 mètres à faire ! elle rejoint « *a casa do Perico* » où là, il y a eu six enfants : 3 filles qui se marieront et rejoindront des villages galiciens alentour, suivant leurs maris héritiers, l'une dans les Asturies, l'autre à Alamas de Campo, encore la Galice mais juste à côté, et l'autre à Fonsobragada qui fait partie de la *parroquia* San Martín. Les filles, exit ! restent trois garçons en dehors de l'aîné : l'un d'eux meurt assez jeune d'une péritonite car il ne peut pas être soigné… et les deux autres. Tout le monde se met en quatre, mon père fait tout ce qu'il peut pour payer le voyage pour l'Argentine de ses frères : « *L'objectif c'est l'Argentine* ».

L'organisation des familles nombreuses se fait autour de l'émigration, de proximité pour les filles – elles épousent des héritiers dans les villages alentour ou des régions limitrophes –, lointaine pour les garçons qui y cherchent des solutions de vie acceptables. Maria parle d'un effet de génération : « *Ils partent en Argentine et y vivront jusqu'à leur mort* ». Le père de Maria est l'aîné et l'on voit à l'œuvre à travers les propos de sa fille, une solidarité et une entraide familiale à son initiative, pour faciliter le départ des frères, même si le caractère définitif de l'émigration est vécu comme un sacrifice : « *Départ années 50. Mon père est de 1926 […] est l'aîné. Il reste à la maison avec ses parents et il a sa femme et […] ses deux enfants*. »

La mère (Fernández Díaz) : les femmes, les accouchements, la contraception

En avance sur son temps et poursuivie par le souvenir du petit frère mort et la crainte de perdre elle aussi un enfant, elle s'informe sur la contraception. Ce sont les années 1950, les échos sur la méthode Ogino[365] se propagent, la femme de l'instituteur l'instruit : « *Oui ! Elle n'a eu que deux enfants et moi j'étais pas désirée ! Méthode Ogino… ma mère ne voulait qu'un enfant !* ». Comme certaines autres migrantes que nous avons interrogées, la mère de Maria veut limiter le nombre de ses accouchements. Née en 1930, elle est de la même génération que Julia. Elles évoquent des chocs semblables dans l'enfance, traces en elles de la souffrance de leurs mères dont elles sont des spectatrices impuissantes, dans une promiscuité évidente. Elles se positionnent en tant que femmes et refusent le sort de leurs mères, ne voulant souvent qu'un seul enfant… Sans toujours y parvenir, la plupart en ont deux. Mais

[365] La méthode d'Ogino-Knaus, du nom des médecins japonais Ogino Kyusaku (1882-1975) et autrichien Hermann Knaus (1892-1970) qui l'ont mise au point dans les années 1920, est une méthode de contraception fondée sur le calcul des cycles de l'ovulation de la femme, sur le principe que la fécondation ne serait possible qu'à certaines périodes de ce cycle. (Source : Dictionnaire *Larousse,* https://www.larousse.fr/encyclopedie/medical/m%C3%A9thode_d_Ogino-Knaus/14916, consulté le 8 sept 2021.

l'idée de la contraception fait son chemin dans l'imaginaire et dans la vie des femmes ; sa promotion a cours dans les campagnes galiciennes, étonnamment sous le franquisme. Maria rapporte plus crûment l'expérience séculaire des femmes, des grossesses, des avortements…

> [Ma mère] avait vu la pauvreté ! C'est pragmatique !... Moi je viens cinq ans après [mon frère], on ne peut pas dire que je sois l'enfant désirée. Ma grand-mère a accouché debout dans l'étable… Elle était la « sage-femme » du village… Elle m'a même accouchée, moi ! Ma grand-mère en a eu six, un qui meurt… et je te passe ceux qui sont passés chez les cochons… je suppose ! Peut-être pas en accouchement, mais préalablement… parce qu'elle était sage-femme, elle savait utiliser les plantes et je suis sûre… Ma mère, ça elle en est incapable, vraiment incapable, donc elle va tout faire – la méthode Ogino – parce que mon père est un *addict*, lui […] Je pense qu'elle se protégeait c'était une obligation. Elle, c'était Margarita, la femme de l'instituteur, [influençant] la moitié du village, elle donnait des cours du soir… ma mère ne pouvait pas y aller, mais elle la conseillait… pour qu'elle contrôle au mieux et ne se retrouve pas… d'où cinq ans d'intervalle et après moi, plus rien !

Le père, Hortensio Blanco López

Le père de Maria est un héritier. Ce statut qui structure la société galicienne est fonctionnel et n'est pas remis en cause par les individus ; mais il rencontre ses limites dans la pauvreté extrême de la famille :

> Oui… la dure tâche repose sur lui et les sœurs qui viennent de temps en temps chercher des œufs des choses comme ça. Les deux frères partent, l'un part en 49, l'autre en 50. Il fait tout ce qu'il peut pour leur payer un costume, les chaussures, et le voyage à Vigo et s'embarquer pour l'Amérique en espérant qu'ils reviendront qu'ils s'occuperont un peu de la mère etc.

Les hommes doivent faire leur service militaire obligatoire d'une durée variable. Le père de Maria part deux ans, durée courante sous le franquisme. La maison familiale doit être hypothéquée, la famille va connaître la très grande pauvreté :

> Mon père fait son service militaire, à l'époque c'est deux ans ; et il va travailler comme un âne pour racheter l'hypothèque de la maison de mes grands-parents paternels… tout était hypothéqué. C'était une histoire un peu singulière. Mon père travaille nuit et jour, ma mère aussi…

Tous les efforts seront déployés pour racheter leur propre maison.

Lorsque l'on évoque avec elle la question de la transmission dans la société galicienne et le statut des femmes, elle raconte les conditions du partage chez eux, les changements voulus par l'héritier, la singularité du père :

> Oui, elles [les filles] partent toutes. Alors mon père […] quand il part en France et qu'il sait qu'il ne va pas revenir, il change le testament et il le donne à sa sœur. *Da una manda, hacer una manda*[366], c'est sa sœur qui devient l'héritière principale, parce que tu ne peux pas morceler. Donc ma tante devient l'héritière et les autres ne gardent qu'un 6ème. […] Mon père n'a pas voulu racheter la maison qu'il a construite... Mon père pense que la maison doit devenir la maison de tous les enfants qui sont dehors. Aujourd'hui cette maison sera à personne puisque ma tante [à qui] mon père donne les comptes en banque et dans ses comptes en banque il y a tous les mandats de mes parents ! La maison ne sera jamais à personne... À l'époque la ferme prend de l'importance, mais il n'y a pas assez d'herbe. On se met à louer *los prados*. La famille de Seixido les loue parce que ça fait un pécule.
> Ma grand-mère ne dépense rien de ce qu'on lui envoie ! Ma tante […], s'occupe de sa mère puisque c'est la plus proche, les deux autres sont en Asturies alors qu'elle, Josefa, elle vient à pied de Sobragada à San Martín, elle en a pour 40 minutes à pied et à la toute fin elle l'emmène chez elle.

La maison dont le père avait rêvé qu'elle soit « *la maison de tous les enfants qui sont dehors* », ne sera plus à personne. Les liens familiaux ont persisté pour certains dans la distance de l'émigration mais la famille n'a plus de lieu.

[366] Il s'agit d'un legs.

2.1.4. Valentina, « une femme exemplaire »

Valentina est une tante admirée. Née d'une relation extra conjugale, c'est elle qui est éloignée par sa mère sera prise en charge par cette famille, à Freixido. Valentina devra faire sa vie loin de sa mère et de sa famille. Non sans difficultés, elle trouvera dans l'émigration à Barcelone un avenir de femme libre : « *Ma tante […] fait partie de ce profil 'fille mère'… il faut qu'elle disparaisse du village. Elle, Valentina, c'est la Catalogne, elle sera "criada" dans une maison de bourgeois…* ».

L'émigration à Barcelone

Employée par une famille d'universitaires madrilènes, elle ne pourra pas avoir son fils avec elle ; ils se chargeront de lui trouver un pensionnat :

> Elle part en 59, mais elle ne peut récupérer mon cousin qu'en 62 et en fait […] il n'y a pas de place pour lui et donc il est en « *Casa de Caridad*[367] ». Les patrons de ma tante c'est des profs d'université, oui, oui !… Et ils lui trouvent cette « *Casa de Caridad* » ; au début elle peut venir le voir trois heures le dimanche.

Elle ne peut pas confier son enfant à sa famille qui n'a jamais voulu l'accepter, il sera donc placé sur les conseils de ses employeurs dans un pensionnat sordide, qui accueillait les orphelins, les enfants abandonnés ou les enfants de pauvres,:

> C'est Paracuellos[368] ! Le même traitement… et au bout de trois ou quatre ans, il est autorisé à sortir le dimanche et c'est là où il va lui aussi à Montjuïc, rejoindre sa grand-mère qui est aussi la mienne, et son oncle, et sa mère vient le voir là. Et elle réussit à économiser par petits bouts de chandelle et elle aura un tout petit appartement et lui vivra avec sa mère à l'âge de sieze ou dix-sept ans, quand il a déjà un métier...

Quand elle a quitté le village, comme de nombreuses émigrantes, comme Justa, Rosa ou Julia, Valentina a laissé son fils Pepe en Galice, le temps de trouver les moyens de le récupérer. Ce ne sera possible pour elle qu'en 1962 :

> Elle l'a laissé à ma grand-mère, le temps… Mon cousin par contre c'est ma mère qui tricotait les pulls et tout ça, mon cousin il avait faim ! Elle envoyait un tout petit peu, mon grand-père était déjà extrêmement âgé, et en plus comme ma tante était fille-mère, […] mon cousin il a entendu tous les préjugés… Avec ce qu'il a entendu, il est forgé pour la vie… en plus de son grand-père ! Je le revois encore courir d'une maison à l'autre pour venir chez nous, se sauver parce que mon grand-père pouvait lui donner des coups ! C'était un vieil homme, sa fille avait eu un enfant… ma tante ne remettra plus les pieds au village. (*Elle souligne*)

Valentina, a grandi dans la grande misère du village que Maria qualifie de « *troglodyte* » ou de « *cueva* », d'où sa mère était originaire, Freixido. Fille-mère, elle a assumé de grandir

---

[367] La Casa de Caritat de Barcelone était un établissement de charité fondée en 1802 et en activité jusqu'en 1957 qui accueillait les orphelins. Pendant la guerre civile, ce sont des milliers d'enfants abandonnés qui se sont retrouvés dans ce pensionnat religieux. Les témoignages ne manquent pas aujourd'hui sur les mauvais traitements que les enfants y recevaient. Pour plus d'informations se reporter au documentaire ayant révélé l'histoire de ces établissements au grand public en Espagne : *Els internats de la por* (*Los internados del miedo*), TV3, 2015. Disponible sur : https://www.ccma.cat/tv3/sense-ficcio/els-internats-de-la-por/noticia/2992946/, réalisé par Montse Armengou et Ricard Belis, produit par TV3, d'après l'ouvrage du même titre dans lequel les deux journalistes publient les entretiens :
Montse Armengou, Ricard Belis, *Els internats de la por*, Primera edició, Ara Llibres, Barcelona, 2016.

[368] *Paracuellos,* est le titre d'une série de Bandes dessinées de Carlos Giménez, publiée en 54 épidosdes entre 1977 et 2003. L'ouvrage raconte le quotidien des enfants de l'Assistance publique en Espagne après la guerre civile. Disponible sur : http://www.carlosgimenez.com/obra/paracuellos.htm, consulté le 4 sept. 2021. L'ouvrage traduit en français a été primé au Festival de la bande dessinée d'Angoulême en 2020.
Carlos Giménez, *Paracuellos: intégrales vol. 01 & 02*, Fluide glacial, Paris, 2020.

seule et a eu un fils qui ne sera pas pris en charge par cette famille quand elle émigrera, très jeune, pour Barcelone. Elle ne reviendra jamais en Galice.

> Elle était […] née en 28, elle va avoir une vie très libre, à Barcelona, ne dépendra de personne, c'est une femme [qui] vivra comme elle voudra (*elle souligne*), vraiment, sans rien distiller à personne… elle travaillera comme une esclave chez cette famille, mais elle économisera par petits bouts, Valentina. Je me souviens que les premiers cadeaux de Valentina… c'était une belle femme épanouie, elle m'offrait des petites barrettes pour les cheveux, elle était pas du tout comme ma mère, c'était sa grande sœur. Elle a eu une vie libre […]. Par contre pour son fils, Pepe, ma mère c'est une sainte ! Ma mère c'est un peu sa mère.

Maria soupçonne même une relation avec son père :

> Jusqu'à seize ans, ma mère dans la famille c'est la sainte et à un moment donné, elle ne parle plus [*à Valentina sa sœur*], alors que quand ils vont à Barcelone, ils sortent ensemble…

Une vie de femme « libre » sous le franquisme

Valentina, la fille-mère, la femme libre, se mariera, mais tardivement :

> Ma tante Valentina elle va attendre très, très longtemps avant de se marier ! Je pense que si elle se marie, c'est aussi par intérêt ! Et puis elle va acheter une maison assez loin de Barcelone pour ses vieux jours et elle ne veut pas aller dans l'appartement que lui a réservé son fils [*en Galice où lui est retourné*] et jusqu'à la fin elle restera là ; […] pour moi c'est une femme exemplaire ! Elle fait partie de […] ces femmes invisibles, […] ces femmes qui ne sont même pas comptabilisées, parce qu'elles sont la honte…

Sous le régime de Franco, Valentina cumule les tares : émigrée seule, fille-mère de mère en fille ; les émigrantes sont stigmatisées comme prostituées : « *Elle fait partie de ces femmes…* ». Quant aux femmes qui émigrent seules, le dictateur conseille à leurs familles de mettre fin à une émigration « *non-nécessaire* ».

Le parcours de sa tante a marqué l'imaginaire de Maria, par sa grande liberté :

> C'est des profils de femmes, que je trouve… absolument extraordinaires parce qu'elles sont d'une force ! Et elles ont un poids !... que l'on sous-estime. Ma tante, je trouve que c'est une femme exemplaire ! même son frère n'aura aucune autorité sur elle.

Pepe, fils de Valentina

Le fils de Valentina, Pepe, a grandi dans l'opprobre, élevé par ses grands-parents, subissant insultes et exclusions. Maria est très proche de lui, elle le comprend :

> Ma cousine, la fille de cet oncle qui l'a élevée, lorsqu'elle vient avorter en France, ça va être le premier grand problème qui reconvoque sa propre enfance… alors que lui l'aurait élevé…
> Il est la personne la plus accueillante, la plus généreuse. Et moi c'était vraiment… je le protégeais parce que […] on était vraiment pauvres et lui et moi… Par contre lui était insulté à l'école… parce que sa mère était une pute ! Il n'avait pas de mère, il était avec ses grands-parents… je crois que ça l'anesthésiait ! il était trop petit pour aller avec mon frère et […] c'était vraiment mon compagnon de jeux, plus que mon frère, beaucoup plus que mon frère !

Son cousin qui a connu le bannissement et la répudiation à Freixido, cherchera toujours à garder des liens avec le village. Il est un émigré doublé, dès sa conception, d'un exilé de l'intérieur. Il a voulu racheter l'école ; le village le lui a refusé mais lui a donné un « bout de monte » où il construit une « demeure » ; il aréussi à s'installer dans le village de l'enfance dont il a été banni :

> Au départ, [il] veut acheter l'école et ils lui refusent. On n'a pas de parts dans l'école — les écoles appartenaient, aux gens du village, [ils avaient] des parts. Nous on […] n'avait pas d'argent. Ils votent entre eux, et ils vont la donner à quelqu'un d'autre. Ils sont, pour certains pris de remords, et puis d'autres qui actent… et donc ils lui donnent un petit « monte », où il construit sa [maison]… Au-delà du lopin de terre, c'est sur la route qui ouvre le village, c'est plein de cailloux ! C'est ce qu'on appelle "a rapadela". […] Et mon cousin qui a bien réussi […] achète une maison et quand tu vas dans sa maison, c'est… La demeure ! Avec tous les objets… il a fait le tour

> de partout… il a mis dans sa maison qui est dans un village à côté de Fonsagrada, qui n'est pas… dans notre village. […] La maison qu'il a achetée dans ce village, elle s'appelle… « A casa do Juano ».

Il retrouve les lieux de son enfance, habitant une autre « casa do Juano ». « C'est sa vengeance sur la vie » dit Maria.

2.1.5. L'« oncle » Ovidio : un autre destin singulier

Au village, une famille élargie constitue les premiers souvenirs de Maria avec cet « oncle » au destin singulier :

> Sa mère est fille-mère et elle est de cette famille qui a un peu plus de biens, qui a une vraie maison. Elle a ce fils, et au moment où éclate la guerre, lui a 18 ans, 17 ans... Comme elle est déjà institutrice, comme elle veut racheter son truc, elle l'engage dans l'armée franquiste. Ah oui ! Ovidio il a été engagé de force dans l'armée franquiste ! Peu de temps après l'engagement, il est blessé et il est amputé d'une jambe. Il revient amputé au village, il va avoir une prothèse… Il devient lui-même instituteur. […] Il avait un âne.

Ovidio est engagé « de force » par sa mère dans l'armée franquiste, mais la famille compte aussi des résistants, un « *huido* » qui sera pris et fusillé : « *Une autre partie de cette famille est complètement républicaine : un autre va être fusillé, qui est caché dans le village…* ». Ovidio lui-même, devenu instituteur, n'enseignera pas pour le régime. Une sorte d'école parallèle s'organise dans un hameau voisin de Llencias[369] et il y poursuit (clandestinement ?) l'œuvre des pédagogues de l' *Intituto Libre de Enseñanza*[370] :

> Il n'a pas le droit d'enseigner au village. On l'envoie dans une école qui est une « *cueva* » à Llencias. Il part tous les matins sur son âne, avec son chien qui le suit, et avec les garçons de familles républicaines… qui vont recevoir l'enseignement là-bas. Il part avec sa propre fille, Marisa, que je considère comme ma cousine, qui deviendra, elle, profe de français qui est aujourd'hui décédée. Il y avait simplement Marisa qui était sa fille, qui avait un an de plus que mon frère, elle part avec son père, avec tous les garçons, 6 garçons à partir, moi je suis trop petite parce qu'il faut traverser la forêt. Tous les matins ils partent avec leur gamelle et lui il applique tous les principes de la *Escuela de Libre Enseñanza**[371] : il leur apprend à faire le jardin, à cultiver, à observer la nature…

Plus d'une école

Trop petite, Maria ne fait pas partie du groupe d'enfants qui se rendent à pied à l'école de Llencias. Elle va à l'école du village et reçoit l'enseignement du régime :

> Moi, non, je reste au village avec la bonne du curé… Je vais à l'école, on m'apprend à prier le matin… c'est l'école du village. L'instit elle a eu une formation de trois mois peut-être, elle sait lire et écrire, elle connaît les prières […] C'est la copine du curé. Les gens ont été placés parce que « *afines al régimen* » ! Ils n'ont de diplôme que leur… soutien indéfectible à ça [le régime]. On va avoir, à un moment donné, Doña Encarnita, une petite jeune qui arrive et qui va nous changer un peu la vie. Mais bon, moi, petite, je suivais, je faisais, donc je vais apprendre à lire très petite, je pense qu'on apprend à lire l'espagnol… à lire, à écrire, […] dans une matière « *los quehaceres de la casa* », on avait une mention et j'avais une note de m… (*rires*). J'étais pas faite ni identifiée pour ça ! j'étais avec tout le monde !

Elle apprend à lire l'espagnol mais partout on parle le galicien :

---

[369] Dans le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, de Pascual Madoz, 1847, *Llencias* figure comme : « cas. en la prov. de Lugo, ayunt. De Fonsagrada y felig. de San Martín de *Suerna.* POBL. : 1 vec., 6 almas. »

[370] La *Institución Libre de Enseñanza* est fondée en 1876 par Francisco Giner de los Ríos. Elle promeut la philosophie et les pédagogies krausistes. Elle est interdite et ses membres persécutés s'exilent.

[371] En fait la *Institución Libre de Enseñanza.*

> Nous, on ne parlait que le galicien ! On pouvait pas l'interdire sinon tu interdisais aux gens de vivre. Quand on allait en ville, ma grand-mère, je pense qu'elle maîtrisait aussi parce qu'elle avait une intelligence et une mémoire auditive extraordinaires. Elle était incapable d'énoncer la moindre règle… […] Nous on oscillait entre l'une et l'autre langue sans qu'il y ait jamais, moi je n'ai jamais […] connu d'interdit, jamais ! […] Le taux d'analphabétisme en Galice était tel que dans les villages s'ils interdisaient l'usage du galicien… ils ne pouvaient pas… Nous c'était même pas par résistance !… on ne savait pas, on parlait cette langue…

L'école des femmes : la section féminine de la Phalange

Dans les souvenirs associés à l'école, Maria évoque encore les visites des agentes de la section féminine de la Phalange :

> Nous à l'école, on a les premiers livres et on voit débarquer.... je me souviens très bien, voir débarquer les femmes de la Phalange. Elles venaient une fois par mois, former à la danse, elles venaient entretenir les femmes, elles venaient aussi dans le but de charité, […] les bonnes œuvres… Elles venaient… bon, la danse traditionnelle, folklorique, etc., la « *gaita*[372] »...

2.2. Le contexte politique : la répression franquiste

La répression franquiste s'est abattue sur sa famille :

> Eux, ils sont sur les entre-deux : mon père naît en 26, il a 10 ans quand la guerre éclate mais mon grand-père, lui, en a déjà plus de 40. […] Il va y avoir au village un certain nombre de choses sur les syndicats paysans, etc. Lui s'en sort parce que c'est au pifomètre, en fonction des décisions qu'ils prennent sur les gens qui n'ont pas des engagements plus importants que ça…

Nous comprenons que des révoltes paysannes liées aux mouvements syndicaux ruraux agitent le village et qu'une implication minimale vaut à son grand-père d'être arrêté par la phalange ; son engagement n'est pas politique, sans doute davantage motivé par la pauvreté que par une conscience politique structurée. La Phalange sait faire la différence et le décor caractéristique de la fracture de la société espagnole apparaît :

> Non, il est républicain, mes deux grands-pères sont républicains. Le village… San Martín se coupe en deux et historiquement il reste coupé en deux même encore pas loin aujourd'hui […] [à ce moment-là] d'emblée c'est l'Église…

La grand-mère prend la situation de la famille en main et poursuit la lutte pour la survie de la famille quand son mari est emprisonné :

> Maintenant… ma grand-mère est une femme d'exception, donc c'est elle qui ne va pas arrêter de travailler d'aller vendre… Elle était née en… avec le siècle, comme Buñuel ! elle naît avec le siècle. Elle a dû mourir […] en 84. Alors que mon grand-père est mort en 68… Et mon père va aider ses parents dans tout ça…

2.3. L'émigration comme seule solution

Vers la fin des années 1950, les parents de Maria ne font plus face à la « pauvreté extrême ». Un enfant est mort de faim, le père et la mère travaillent, la mère tricote la nuit, s'occupe de la maison, des champs, de sa famille le jour :

> Ils vont faire trois essais de départs parce que ma mère n'est pas heureuse. Ma grand-mère est un bourreau de travail et surtout, ma mère ne lui correspond pas, malgré… ma mère, elle travaillait aux champs, elle faisait à manger et la nuit elle tricotait. Pour pouvoir, à nous, nous acheter des chaussures… parce qu'on n'avait pas de chaussures… elle tricotait pour la pharmacienne de Fontsagrada. Elle était capable de faire un pull pour un enfant en une nuit ! Elle « *cardaba* » [cardait], elle avait introduit aussi la couleur, elle faisait des petits pulls, des machins… pour gagner un tout petit peu pour qu'on ait quelques petits trucs, acheter de l'huile, acheter un peu ce qui manquait, on ne se nourrissait que de ce qu'il y avait à la maison. « *A casa do Juano* » était estampillée négativement, elle aurait voulu pour mon père une maison un peu plus…

[372] Instrument galicien par excellence, la « *gaita* » est la cornemuse celtique de facture galicienne.

Le père va de maison en maison pour proposer ses services :

> Mon père vendait sa force de travail dans les villages avoisinants il était bourrelier, il faisait les jougs des vaches… Il faisait le tour des villages pour avoir un peu d'argent liquide puisque de la maison…

Mais personne n'a d'argent. Les individus apparaissent dans leur époque, leurs activités, et leurs difficultés. Dans ces difficultés insurmontables, le père poursuit ses recherches et ses tentatives, la mère le pousse à essayer plus loin :

> Ils ont fait trois essais de sortie, vers les Asturies, ensemble, toujours. Impulsé par ma mère, c'était Áviles, parce qu'elle pensait [qu'il y avait des possibilités]…

La famille de la mère de Maria, n'est pas allée à l'école faute de moyens et par nécessité qu'elle s'occupe de la maison ; elle fréquentait néanmoins la maison de l'instituteur, et sa femme, qu'elle connaissait bien :

> Ma mère a toujours fréquenté […] Margarita, de « *a casa de Villavol* », qui était la maison de l'instituteur, d'où elle était sensée venir. C'est quelque chose de très paradoxal, mais Ovidio, qui était un des meilleurs amis de mon père, était l'instituteur du village ; ma mère prenait conseil auprès de Margarita son épouse. Pour la contraception…

Une émigration souhaitée, mais qui ne peut se faire qu'en plusieurs étapes

Les parents de Maria feront plusieurs tentatives de départ ; son père ne se résout que difficilement à quitter le village où la propriété pourrait prospérer, où sa mère reste… Par trois fois, l'une aux Asturies, puis à Avilés… : « *mon frère naît en 51, très vite après le mariage... La troisième, à Ribadeo, le Nord […] vers 53-54. C'est la cité minière, là où il y a eu [la révolution] en 1934…* ».

> Mon père revient, chaque fois qu'il fait une tentative à 150 kms… ma grand-mère est encore en âge d'être une maîtresse femme, de faire prospérer son truc… Je pense que lui était extrêmement attaché à sa vie là-bas ! Il y a certainement la culpabilité qu'il ressent, mais il a les travaux des champs, il essaye de faire prospérer, de nourrir [sa famille]… Ils reviennent tous les deux avec deux ou trois meubles…

Malgré l'attachement à son village et à sa mère, ils repartent, ne trouvant pas de travail sur place :

> Il repart à un autre endroit, à l'époque… de toutes façons ils sont dans des espèces de « fondas ». Ils n'ont pas une vraie installation, ils sont chez quelqu'un à qui ils rendent service… il y a une espèce de troc mais y a pas d'installation réelle. Il faudra attendre le départ en Catalogne et le départ en France.

La mère de Maria est contente quand ils partent et dépressive dès qu'ils reviennent.

> Ma mère elle veut partir de là. Je suis née en 56. Je pense qu'[…]elle fait une très, très forte dépression. Ça ne l'empêche pas du tout de travailler comme un âne… Non, [avec] moi plus rien. Ma mère fait une très grosse dépression, elle reste là, je suis là, il y a ma grand-mère, mon grand-père et ils élèvent le fils de ma tante (Pepe).

Mais Maria va à l'école :

> Moi je vais à l'école très jeune, je crois à deux ans. Il y a une école dans le village, 26 maisons [et] l'école est là. On apporte tous un peu de charbon et il y a une institutrice qui a une leçon d'avance sur nous, à peu près… Je me souviens de tout ça. Par contre mon frère a cinq ans de plus… et il y a Ovidio, celui que j'appelle « mon oncle » et qui ne l'est pas, qui est un cousin de ma mère… un itinéraire singulier.

Le départ pour Barcelone

C'est sur l'oncle que repose le réseau migratoire de la solidarité familiale qui se réactive comme solution à la misère dont la famille ne parvient pas à sortir en Galice. À l'occasion de son mariage, il revient au village. Ils partiront avec lui :

> C'est mon oncle, nous, la famille est accueillie. Mon oncle est parti le premier, le frère de ma mère qui est né en 35, il est parti dans les années soixante, début des années soixante. Sa sœur, Valentina, pareil. Il revient parce qu'il s'est marié avec une femme d'un village d'à côté, ils reviennent tous les deux au village.

Émigré quelques années avant, a trouvé un emploi à *La Vanguardia,* célèbre journal de Barcelone. Sa patronne compatissante possède quelques parcelles qu'elle met à disposition des pauvres ; il y construit une baraque, comme tant d'autres, sur les contreforts de Montjuïc. En possession d'autres talents au village, il devient ouvrier sur les rotatives :

> Je crois que c'est en 62 qu'il intègre *La Vanguardia*[373], et c'est là qu'il a une maison dans les [bidonvilles]… C'était une dame patronnesse, au départ, qui donne aux pauvres… un endroit pour construire leur baraque, pas loin de la rue Parallèle, sur les contreforts de ce qui est devenu *Montjuïc*.
> Mon oncle travaillait dans les machines. […] [bien qu'il] n'a aucune formation non plus, il était « *gaiteiro* »[374] ! Il était… (long silence) plus réticent au boulot. Mon oncle c'est un être absolument délicieux et il est tout sauf galicien dans l'âme, même si l'âme de la « *gaita* » l'a saisi dès enfant. [Il] aurait été musicien s'il était né dans une famille où il aurait pu étudier…

Il y était entré par le réseau des Galiciens qui y travaillaient, réseau élargi des solidarités dans l'émigration à l'œuvre :

> Il rentre par [des] amis, par relations de Gallegos, ça fonctionne comme ça, c'est le réseau… Il rentre à *La Vanguardia* et puis il s'installe à Montjuïc ; puis il fait venir tout de suite ma grand-mère (*Balbina*) puisque mon grand-père est mort en 62 […]. Elle s'est retrouvée toute seule, toute seule, ma grand-mère !… Elle ne voulait pas rester là, le village, elle n'en avait rien à f… et elle, partir à la ville… elle serait partie avant si on avait pu l'accueillir ! Le grand-père, elle le soignait mais sans conviction... Elle est restée, elle a élevé mon cousin (Pepe) puisque ma tante était fille mère et tu vois bien les problèmes que ça pouvait poser. Et mon cousin part en [1962]… nous on part en 63, lui part l'année d'avant.

Il fera une longue carrière comme ouvrier qualifié, sa vie durant :

> Il y est resté jusqu'à la retraite, il a eu un très bon poste. Ensuite il est devenu militant syndicaliste, etc., mais il a été ce qu'on appelle un « ouvrier qualifié ». Avec des droits… il a participé à des grandes luttes, […] il a été pas mal d'années à la CNT. Lui va devenir le seul ouvrier qualifié travaillant dans un endroit où il y a une protection sociale, même au niveau de ce qu'on appelle « la mutuelle » et encore aujourd'hui comme retraité, il a […] une retraite qui n'a rien à voir… avec les « *convenios* » qui pouvaient régir… Mon oncle est le seul de la famille à avoir ça. […] mon oncle, aura vraiment une carrière complète.

L'émigration catalane de l'oncle est une réussite sociale et familiale :

> Il était marié, il a connu ma tante à 16 ans. Il avait trois filles. […] Sa mère (Balbina) a vécu chez lui, elle est morte chez lui. Et il a aussi fait venir « *a muda* », une tante de ma tante […] qui était toute seule au village. Elles étaient toutes les deux, elles s'occupaient de la maison.

C'est le début de l'émigration pour Maria et ses parents. Au début, ils sont accueillis dans les bidonvilles de Montjuīc dont elle n'a pas que des mauvais souvenirs. Quand ses parents y retrouvent leur famille le dimanche, ils sortent à Barcelone, les enfants restent :

> Nous on reste avec la grand-mère… mais c'est très joyeux le bidonville ! ils sortent tous, quand on est en Espagne, mon père – qui n'était pas pingre par rapport à d'autres familles que j'ai connues – , il me raconte qu'ils sont allés dans une boîte de nuit… et qu'ils y sont allés parce que… va faire l'amour dans ce cabanon où ils sont tous !… Donc ils sont allés *al Molino* qui n'est pas loin de *Paralelo* ; il m'a dit "il y avait des glaces partout !" (*rires*)… Et ma mère le suivait parce que de

---

[373] *La Vanguardia* est un grand quotidien catalan de Barcelone.

[374] Le « *gaiteiro* » est le musicien de Galice qui joue de la « *gaita* », la cornemuse galicienne, sœur des cornemuses bretonne, irlandaise ou écossaise. Pour plus d'informations sur l'histoire de l'instrument et des instrumentistes, consulter le site documenté de la « Asociación des Gaiteiros Gallegos » : Disponible sur : http://www.gaiteirosgalegos.gal/index.php?option=com_content&view=article&id=3929, consulté le 19 décembre 2019.

> toutes façons il fallait qu'elle le suive ! Les vacances c'était une sorte de parenthèse, cette semaine après San Boi, on était sur Montjuïc, on restait avec ma grand-mère, on jouait entre nous…

Les souvenirs de l'hiver sont plus rudes que ceux des vacances d'été ultérieures :

> Moi les seuls souvenirs que j'ai, c'était en décembre où là, on était dans la boue ! Pour moi cet endroit c'était pire que le village ! Après quand on y revenait c'était l'été, tout le monde était dehors, les parents partaient, mon oncle a toujours été un fêtard, depuis l'adolescence. Rosalía, Valentina, mon père, ma mère et d'autres du village, ils se retrouvaient et ils allaient à la « *Barceloneta*[375] », à l'époque, où il y avait les « *chiringuitos* » et tout ça, et nous on rapportait de la viande du village et ils avaient de vraies vacances dans une ville, mais eux ils reconstituaient le village.

Pour les parents de Maria, c'est la première étape, décisive, de leur parcours migratoire : l'oncle fera embaucher son beau-frère Hortensio, le père de Maria, au journal. Mais ce travail ne lui convient pas et les « appels sur la France » circulent. Ils décident d'émigrer en France.

L'émigration en France

N'y trouvant pas sa place, le père de Maria ne reste pas au journal ; avec l'ouverture des frontières dans les années 1960 et les accords signés avec la France, ce sera leur destination. Julia quitte Manresa comme tant d'autres avec un contrat particulier ; Hortensio part avec un contrat « officiel ». Les circonstances de l'émigration sont très favorables pour un homme qui a une expérience d'ouvrier des mines ; sachant manier les explosifs, il intéresse les sociétés de construction françaises. C'est l'époque où le Canal du Nord est remis en chantier après avoir été interrompu entre les deux guerres ; Batignolles, l'entreprise de construction, cherche des spécialistes pour déblayer le canal affecté par la deuxième guerre mondiale. Envoyé près de Ytres, vers Bapaume, il travaillera jusqu'en 1967. Le travail est dur mais il va, cette fois, s'installer progressivement dans le pays. Il cumulera deux emplois, l'un de nuit comme dynamiteur, l'autre comme… paysan et, bientôt inséré par le travail, il fera rapidement venir sa famille : « *On part en décembre, j'arrive en France en 64. À Barcelone, j'y reste très peu de temps*… ». Maria à huit ans, ne voulait pas quitter son village natal :

> On arrive tous les trois à Ytres. Moi… je veux surtout pas y aller ! Je veux pas quitter l'Espagne, je veux pas quitter mon village, je veux retourner là-bas où je suis « *la niña bonita* » de mon grand-père. Moi j'ai même pas reconnu mon père, tu vois, six mois, à la gare de Barcelone… il avait une moustache… J'ai des photos c'est à mourir de rire ! Non, il n'était pas beau gosse [mais il] avait quelque chose… même à 92 ans quand il est décédé il était droit comme un i !… Il faisait 1m 61 si tu veux…

Lorsque les parents émigrent, les enfants n'ont pas le choix, qu'ils soient laissés sur place ou embarqués ; elle n'y peut rien, elle suit et sera scolarisée rapidement. La mère qui a enfin quitté le village et sa condition, dira toujours que l'émigration l'a sauvée.

Les parents de Maria qui poursuivent leur ascension sociale en France vont acquérir un appartement de vacances pour rendre visite à Balbina, l'été, participant aux vagues migratoires pendulaires des congés payés des migrants.

Le père de Maria, l'émigrant des années 1950, sa femme, qui a joué un rôle déterminant dans l'impulsion de la mobilité, sont décédés dans le sud de la France. La partie barcelonaise de

[375] « La Barceloneta » est un quartier de Barcelone, aux abords du Port, historiquement un terrain gagné sur des terres inondées par adjonction d'une ancienne île ; les réformes architecturales y ont vu reloger la population du quartier lors de la construction du quartier de la Ciutadela voisin. Quartier très populaire, il a été transformé en 1992 en quartier touristique avec de nombreux restaurants, sa célèbre jetée, le village Olympique et l'aménagement de sa célèbre plage, *la Platja de la Barceloneta*. Les « *chiringuitos* » sont les traditionnelles petites baraques où l'on pouvait boire un verre en bord de mer.

leur migration, à la fin des années 1950, dure peu, la situation de l'Espagne, y compris en Catalogne, ne leur permettant pas de survivre. Malgré les épreuves et grâce à leur entêtement à vivre mieux et à offrir un avenir à leurs enfants, ils ont un parcours migratoire de réussite économique et ont préservé l'essentiel des liens familiaux à partir de situations complexes. Leurs parcours sont exemplaires.

Conclusion : *gens de peu* « sauvés par l'émigration »

Les récits de Maria dépeignent la vie des gens d'un village perdu de la Galice septentrionale entre les années 1940 et 1960. Nous avons vu comment malgré la misère toutes les personnes de la famille de Maria ont essayé de s'en sortir au mieux, souvent en émigrant. Portrait d'un lieu et d'une époque, cette saga nous montre les conséquences du politique dans la vie quotidienne de « gens de peu », comme les autres témoignages de ce travail. L'émigration apparaît, ici encore, comme un accélérateur de mieux-être, le seul vecteur possible de la modernisation, même si le prix en est la coupure certaine, à terme, d'avec le monde des anciens.

Conclusions de la première partie

La famille R.P., comme la plupart des familles du village de *Fruxil, provincia de Lugo*, a vu partir tous ses jeunes. Le frère cadet a suivi ses sœurs et s'est adapté comme elles à la vie urbaine de Manresa. Nous avons vu comment, après la mort accidentelle de leur frère José, en 1974, c'est la famille entière qui émigre, à l'exception du fils de José qui reste au pays près de sa mère mais quitte définitivement l'exploitation, négociant sa part de l'l'héritage. L'émigration imprévue et définitive des parents en Catalogne a pour effet de morceler la propriété. Mais on observe que la famille s'est regroupée à Manresa et qu'en Galice, la plupart se retrouveront autour de la « aira », dans la modalité moderne des congés payés. Du point de vue économique, l'émigration est réussie pour tous.

Pour la famille Blanco López, des environs de San Martin de Suarna, au nord de la province de Lugo, l'émigration ne se présente pas comme un projet : Hortensio et sa femme émigrent ensemble après avoir tenté en vain de s'en sortir et de maintenir la minuscule propriété des parents en Galice ou de s'en sortir en Catalogne. C'est l'exemple d'une émigration contrainte et en couple, comme l'était celle de Justa de A Cervela (*Cf.* Deuxième partie *infra*), par une situation de pauvreté endémique.

Leurs émigrations ont connu la réussite économique, mais il est à noter que le couple émigré en Suisse reviendra, tandis que les familles émigrées en France s'y installeront sans retour en Galice.

Notre corpus dessine plusieurs catégories d'émigrants : un premier type se dégage de l'expérience de Julia et nous l'avons appelée « la pionnière ». En réalité, Julia est la première de sa génération à décider de quitter le village avec une indépendance et une détermination singulière, mais elle bénéficie d'un réseau familial d'émigration implanté à Manresa en la personne de son oncle. Ses frère et sœurs Luisa, Amalia, Ramón et Mariluz la suivront, utilisant et pérennisant un « réseau » familial établi depuis les années 1920. Luisa, Ramón et Mariluz partiront seuls, rencontreront d'autres immigrés espagnols venus de Castille, d'Andalousie, et un Catalan pour Luisa, les épouseront en Catalogne et y auront leurs enfants. Amalia, partie en deux temps, épouse un Galicien en Galice puis émigre en couple, comme

Hortensio et sa femme. Ramón émigre, fait son service militaire puis se fiance en Catalogne et s'y installe : son statut de cadet assimile son sort à celui des femmes de la famille comme émigrant. Mariluz, la dernière, elle incarne le profil de la « migration contrainte » qui donne lieu à une détérioration de son état de santé. Dépressive comme Amalia, elles ne vivent pas l'émigration comme une solution mais comme une fatalité. Le destin de l'aîné, José, décédé accidentellement[376], donne un tour tragique au récit. Une exploration de la mortalité des paysans pauvres de Galice, les conditions de vie et de travail, d'hommes et de femmes qui font tous les métiers, contribuant à maintenir l'agriculture et une économie de subsistance durant une époque où tout manque, pourra être menée ultérieurement. Le parcours de José entre en ligne de compte dans l'histoire des migrations galiciennes, sa disparition ayant provoqué l'émigration de la famille, anéantissant le projet initial du père de maintenir l'exploitation sur les terres de ses ancêtres par disparition du fils aîné et seul héritier.

Dans d'autres cas et plus généralement, la cause de l'émigration est la grande misère comme c'est le cas de la famille Blanco. Ayant quitté leur terre de Galice sous contrainte ils n'y seront, souvent, pas enterrés[377]. Les vies singulières relatées dans le témoignage de Maria apportent un nouveau profil, celui de Valentina, enfant placée à cause, toujours, de la misère ; enfant naturelle, elle sera fille-mère et émigrera à Barcelone. Elle y mènera une vie de femme exploitée mais libre ; elle incarne elle aussi les difficultés des femmes dans le franquisme, mais aussi leur énergie et des formes de résistance. Le fils répudié retournera en Galice, acquerra une maison pour sa retraite à laquelle il donnera le même nom, « *a casa do Juano* », que dans l'enfance, dans le village dont il a été chassé.

Chacun de ces modèles témoigne de circonstances particulières que nous avons étayées : la détermination de Julia, l'entêtement de Hortensio à s'en sortir avec sa famille et à maintenir des liens familiaux dans la migration ; la maladie de Luisa, la mort d'un frère d'Hortensio ou de l'un de ses enfants victimes de la faim témoignent de la condition des populations vis à vis des soins de base ou médicaux. Plus tard, le départ d'Amalia ou de Mariluz, étaient contraints car moins nécessaires et n'obéissant qu'à une organisation sociale inégalitaire, l'exemple du « cadet », Ramón, le confirme, qui aura sa revanche en héritant de la ferme familiale contre l'avis de ses sœurs qui n'y pourront rien, comme Pepe, après une émigration économiquement réussie. Les décisions d'une famille pourtant bienveillante, seront mal vécues en dehors de Julia, mais n'empêcheront pas l'amélioration du niveau social et économique des émigrantes.

Les parcours professionnels de chacune des personnes émigrées que nous catégorisons comme exemplaires, sont représentatifs d'une condition sociale, les femmes deviennent ouvrières ou servantes, les hommes entrent dans l'industrie ou la construction et y font carrière, ouvriers ou employés ou créant leur propre activité (Carmelo). Cette condition, ces circonstances, déterminent leur place et leur devenir dans la société catalane où la plupart s'intègrent. Sur la dizaine de profils étudiés, trois poursuivront leur émigration à l'étranger

[376] L'accident qui emporte José se produit alors qu'avec un autre villageois ils sont occupés à couper des arbres, une activité habituelle pour eux. Il existe en Galice une importante activité de sylviculture qui s'est développée au XIXe siècle notamment du pin puis de l'eucalyptus ; les bois comme le *monte común* sont accessibles aux familles. *Cf.* Jesús García Fernández, *Organización del espacio y economía rural en la España Atlántica,* Siglo XXI, Madrid, 1975, p. 224 et suiv.

[377] Les parents sont enterrés à Manresa. Le seul à être resté sur sa terre est l'aîné, José, au cimetière de A Cervela où il est né.

dans les années 1960, les plus déterminés, les plus ambitieux ou les plus tenaces ; ils sont les moteurs de l'émigration jusqu'à l'obtention d'une situation réellement améliorée.

L'émigration des jeunes Galiciennes et Galiciens d'origine rurale de la région de Lugo, entre 1940 et 1960 a rapidement produit un double bénéfice : le délestage efficace et réussi de la région d'origine d'une population trop nombreuse par rapport aux structures et aux ressources disponibles, et, par leurs envois d'argent (*remesas*), à la survie des exploitations, de l'activité de leur région d'origine, tout en contribuant par leur propre évolution, à sa modernisation.

Dans le deuxième chapitre, nous allons nous pencher, à travers les témoignages de « celles et ceux qui sont restés », sur l'état de la société galicienne, au départ de l'émigration.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE 2

Celles qui restaient

Malgré les départs, les habitants du village restent la plupart du temps, un par maison au moins. La famille R.P. est caractéristique des familles galiciennes souvent nombreuses, et compte six enfants ; la proportion est donc d'un qui reste pour six qui émigrent. Le renouvellement est assuré, en toute rigueur on ne parlera pas d'exode rural, mais d'un flux d'émigration sans discontinuité, se renforçant ou s'affaiblissant avec l'histoire et les conditions économiques internes à la Galice et à l'Espagne.

Les témoignages recueillis auprès de quelques habitants du village ou de villages voisins en 2014, nous éclairent sur les modes de vie, la culture, la vie quotidienne dans cette région de la Galice centrale. En creux, quelque chose de l'ambiance qui a participé au choix ou à la nécessité du départ des émigrantes se dégage. Ces témoignages produisent des instantanés, parfois dérisoires au regard du mouvement du monde, mais qui constituent la vie de gens « de peu » dans leur temps et dans leurs lieux. Ils nous intéressent à ce titre.

1. Jovita et Antonio P.F., de Vilar da Vara
1.1. Jovita, de Seixas

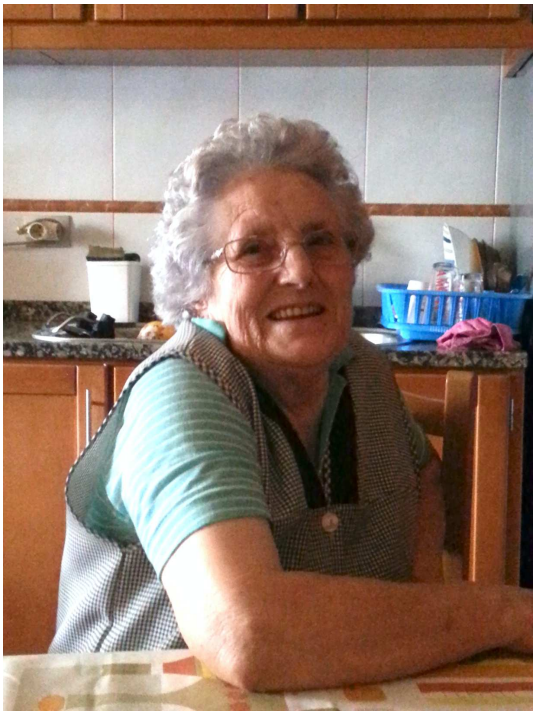
Née à Seixas, hameau voisin au-dessus de Fruxil, cousine germaine de Julia, Luisa, Ramón et Mariluz par leurs mères, Jovita n'est plus très sûre de l'année de sa naissance : 1930 comme Luisa, croit-elle, le 13 décembre. Son estimation recoupe le témoignage de Luisa dont, en plus d'être la cousine, elle est la grande amie d'enfance. Quand elle s'est mariée avec Antonio, en 1947, elle a rejoint la maison de son mari, à Vilar da Vara, à deux kilomètres de Fruxil par le chemin qui mène à Rubián ou à Monforte de Lemos.

Elle a rencontré Antonio lors d'une fête, à Seixas, puis l'a revu pour le carnaval. Ils ont été fiancés pendant plusieurs années selon l'usage, et puis, comme ils le disent tous deux en riant : "ils se sont connus". Ils ont eu un seul fils, Gonzalo qui a épousé une immigrée portugaise.

Jovita (*Fig.-24*) au tempérament enjoué nous raconte, en galicien, ses souvenirs d'enfance ou de jeunesse souvent heureux, notamment sa complicité avec Luisa, sa meilleure amie. La langue que nous retranscrivons aussi conformément que possible à sa prononciation est le galicien qu'ils ont toujours parlé mais souvent mélangé – peut-être par souci de notre

compréhension – à de nombreux castillanismes[378]. Ils ont peu suivi la normalisation contemporaine de la langue, ne la comprenant souvent pas et ne l'approuvant pas.

Figure 24.— Jovita, à Vilar da Vara août 2014



Source : Collection privée, ERM.

Heureuse et bonne vivante malgré des conditions de vie semblables à celles de Julia et de sa famille, elle en est l'opposé. Julia ne comprenait pas le « manque de sérieux » de sa cousine et de sa sœur lorsqu'elles étaient ensemble, jouant son rôle d'aînée, très tôt responsabilisée, rôle qu'elle semble avoir profondément intériorisé.

Nous réalisons les entretiens de Jovita et de son mari Antonio (qui souhaite impérativement nous parler), chez eux, à Vilar da Vara, où ils nous reçoivent dans leur maison de toujours, rénovée il y a peu. Débutante dans l'usage de notre matériel d'enregistrement, un défaut de paramétrage de l'enregistreur ne nous permet d'exploiter que quelques bribes de la conversation avec Jovita où la bonne humeur domine.

Son prénom lui vient mystérieusement des conditions de sa naissance dont la déclaration est confiée à un proche. La mère de Jovita n'aimait pas ce prénom :

> Vivía aquí en Vilar da Vara una señora maior que le chamaban Jovita e que era moi malísima! entonces à mamá non lle gustaba. E outro veciño tiña unha filla que le chamaban Jovita. E bueno era un canto dela. E o papa non podía ir. Éle Dixo: "Eu vouna bautizar pero voulle poñer o nombre da miña filla." Que daquela era o que dicían os abuelos, que non é como a hoxe que a xente nova elige ela. E mina nai: "Marcharon contigo prà iglesia y eu tapei a cabeza e quedei chorando todo o tempo porque che poñeren Jovita."

Les anciens, les hommes du village en ont décidé ainsi, la mère se couvre la tête en allant à l'église et pleure, mais ne s'opposera pas à ce choix. Pour Jovita la bien nommée[379], son prénom n'est pas un fardeau, sa conclusion est positive : « *¡e que tiña que ver a Jovita do Mateo! ¡E non salió mal! (Rires)* »

Sa formation scolaire ressemble à celle de ses cousines de la famille R.P., intermittente. Mais elle a appris à coudre étant la seule fille de la famille, chacun devant en compléter les moyens. Elle se souvient quand la couturière lui apprend à fabriquer des pantalons :

> ¡Pues debías facer pantalóns! Yo díxenlle "Mira o primeiro que vou facer e aprender a facer bolsillos". E dicíanme "¡pues ten coidado que te van a saír có pitiño patrás*!… ¡Bueno! Os primeiros que fixen… (rires) e ela díxome "tu non te preocupes. O caso e que os fagas." Mira púxenme a facer o pantalóns... non era posible… que me saía a parte datrás* padiante* y a parte de diante…. ¡Patrás! Entonces foi cando me dixo ela "non te preocupes, tu fainas desta outra manera: une a dianteira coa traseira e logo despois metes una perna dentro da outra xa a coses, das a volta e xa te queda ben. Que pouca risa…

[378] Sur les emprunts, calques et autres phénomènes de transculturation dans les langues des migrantes : E. Rubio-Milet, 2020, *op. cit.*.

[379] La racine latine du prénom Jovita signifierait « heureux ».

Avec cette nouvelle technique que la couturière ne lui avait pas encore indiquée, pour qu'elle expérimente la difficulté et qu'elle apprenne par son erreur, elle n'a plus jamais raté un pantalon. Parmi les activités régulières que les femmes assumaient, il y avait la fabrication du pain. En l'absence de la mère, Jovita se retrouve face à cette responsabilité dont le père la charge pour la première fois :

> Daquelas como a hoxe amasabas o pan, na artesa, e coas maos. Cando quedábamos sen pan, había que cocer. A mama xa non estaba e díxome papa "mira, non chames a nadie. Non te preocupes, tu fai como facía a túa nai. Agarrei e efectivamente. Puxen aiga no… Saíu mais mal! O papa dicía que estaba mellor que nadie, il todo o que fora de que o fixera eu... E despois chamamos à tía. Pero xa eu tiña o pan amasao*!

Sa maison d'origine de Fruxil est « *a do Carpinteiro* ». Elle explique :

> O meu abuelo sempre foi carpinteiro. Entonces ¡era a casa do Carpinteiro[380]! Casouse na casa. Eu aínda acordo do abuelo! O abuelo de Seixas… Casouse e tivo dous fillos. E o día que bautizaron à nena, que foi a última, el morreu. O Modesto (*son frère*) quedouse alí en Fruxil.

De sa cousine Julia, elle se souvient du caractère austère et de sa responsabilité comme aînée : « A Julia que era a mais vella, e como era a mais vella mandaba en nos. E como mandaba en nos ela, quería que foramos como a ela. a »

Nous n'avons sauvé guère plus d'un entretien riche de circonstances, notamment de son vécu sur l'émigration de ses cousines, les unes après les autres, tandis que son destin restait à la terre. Le témoignage de son mari, Antonio, nous éclaire sur le couple, sur la vie et les mentalités de « ceux qui sont restés ». Cette catégorie utile à notre compréhension du monde galicien, n'est d'ailleurs pas juste puisque ni Jovita ni Antonio ne se vivent comme « ceux qui sont restés », mais bien ceux qui habitent là, qui vivent dans le village, puisque leurs activités sociales, qu'elles soient liées à ce qui les fait vivre, l'agriculture, l'élevage et les activités périphériques (vente ou achat de bétail, mouture du blé, fabrication du pain, etc.) ou à leur vie personnelle, familiale, à leurs modes de sociabilités et de participation à la société galicienne d'une époque troublée sont la continuité de la vie au pays.

1.2. Antonio Fernandez Díaz, de Vilar da Vara

L'entretien a été réalisé le 3 octobre 2014 à Vilar da Vara, près Fruxil (Lugo).

Le témoignage inattendu d'Antonio se révélera précieux. En particulier par les circonstances de l'enregistrement, puisque le jour où le couple nous reçoit, Julia est présente et participe à la conversation. Cet entretien est donc une conversation à trois, riche d'échanges d'expériences et d'opinions, dans lesquels transparaissent leurs proches relations d'alors. Ils évoquent pour nous leurs souvenirs de l'époque lointaine qu'ils rendent incroyablement vivante. Enfin Antonio, le seul héritier que nous ayons rencontré, aborde depuis ce point de vue installé la vie des garçons et des filles, des relations entre adolescents dans des campagnes où les travaux des champs et les fêtes dans les villages rythment la vie sociale des années d'avant la guerre. Sa condition d'aîné le rapproche en permanence du père et conditionne sa connaissance des préoccupations et des responsabilités des hommes, notamment sur le plan politique qui, dans cette période (la IIe République, la guerre, l'après-guerre) prendra le dessus dans les conversations et les engagements. Nous avons ainsi vu ressurgir dans son témoignage des informations concordantes avec d'autres entretiens, notamment sur les guérillas, les communistes s'organisant au moment du coup d'État, sur la vie des « *huídos* »,

[380] *O carpinte*iro, le menuisier.

ceux qui ont refusé de se soumettre au régime et qui se sont cachés. Enfin sa bonne humeur et sa disposition à raconter nous ont fourni une matière foisonnante que nous avons transcrite par thèmes, brisant parfois la chronologie des échanges. Les contributions à la conversation de Jovita et de Julia, sont venues compléter l'éclairage et donner un caractère collectif intéressant à l'entretien.

De son vrai nom Domingo Antonio Fernandez Díaz (il insiste pour que son nom soit transcrit entier), Antonio est né en 1927, à Vilar da Vara où il a vécu toute sa vie. Il est l'aîné de trois frères, donc l'héritier de la famille Fernandez Diaz.

En 1936 il a neuf ans. Il a des souvenirs de la fin de la guerre et de l'après-guerre dont certains font écho au témoignage de Fernanda[381]. Antonio est un homme enthousiaste et accueillant à notre projet. Son témoignage est celui d'un homme du peuple, figure de l'héritier, celle-là même que les sœurs R.P. ont si souvent évoquée. Celle que l'on recherche quand on ne souhaite pas quitter le pays, celui dont on a peu de chances d'être remarquée, comme le dit Mariluz, tant les filles sont nombreuses et les héritiers uniques. Son point de vue est celui du paysan resté sur les terres de ses parents, dans le même village. Il convoque quelque chose de l'ambiance que quittent les émigrantes et émigrants des autres familles, y compris ses camarades de jeu de l'enfance.

Nous avons essayé de transcrire le parler aussi authentiquement que possible, mais aussi par Jovita ou Julia, l'émigrée, qui retrouve au cours de l'entretien, le contexte de son enfance et apporte son regard d'aînée à qui les parents confiaient, jadis, la charge de veiller sur les plus jeunes. Comme chez Jovita, nous notons de nombreux castillanismes, chez ce Galicien « de souche ». De manière plus marquée que Jovita, il marque le souci d'être compris de leur interlocutrice dont ils supposent peu de maîtrise du galicien.

Des anecdotes rappellent les moments familiers de la vie quotidienne, particulièrement la liberté des jeunes femmes et les représailles sur la vie privée :

> Un fillo dese quixo falar con unha rapaza do pobo que era veciña, e había unha festa e baixo da igrexa. A rapaza tamén era medio danzarina e igual tiña palabra dun como de dous como de tres. E xuntouse con dous. O veciño de aquí chamoulle a atención ao que ía con ela. Xa andaron a golpes! E o de aquí tiña unha pistola, e quitou a pistola e en vez de tirarlle ao compañeiro, gañoulle o barbarote del, porque estaba borracho, estaba bebido! Por aquí meteu a bala e salaioulle polo labio.

L'altercation oppose deux hommes à qui une jeune femme jugée légère par Antonio « *unha danzarina* »[382], a « donné sa parole ». L'un des deux sort son pistolet et le coup part, l'autre est blessé au visage.

> Estábamos que acabábase a guerra, que deu me libre daquela que houbera un tiro con un paisano! Pero como el tiña bos amigos, non lle pasou nada nin foi a cárcere, tapárono todo.

C'était la fin de la guerre, l'usage des armes à feu dans la population était devenu risqué car interdit. Cet incident aurait pu leur coûter d'être emprisonné tous les deux, mais Antonio raconte que leurs « bons amis » ont classé l'affaire, qu'ils n'ont pas eu d'ennuis et que personne n'en a plus entendu parler.

---

[381] Fernanda Cedrón, voir entretien *infra* et *en Annexe 1-2 :5).*

[382] Le terme « *danzarín, danzarina* » désigne le danseur ou la danseuse, mais aussi une personne qui ne tient pas en place, qui va d'un côté et de l'autre. En termes familiers, il peut désigner une femme « légère » ou un homme « coureur ».

1.2.1. Chroniques villageoises d'avant la guerre

Des jeunes entre eux

Les mœurs des jeunes femmes reviennent à plusieurs reprises dans la conversation. On voit se dessiner les occupations des jeunes gens, coureurs, et des jeunes filles, légères ou sérieuses. Ces quelques éléments évoquent la mentalité ambiante. Ainsi, Antonio parle de manière récurrente de la séduction pour laquelle les jeunes gens se montrent très actifs. Les jeunes femmes quant à elles apparaissent comme devant se défendre, défendre une réputation. Si elles veulent prétendre épouser un héritier comme ce fut le cas de Jovita et Antonio, elles doivent se garder d'avoir des relations faciles avec plusieurs garçons. C'est dans les fêtes que se dessinent ces relations qui échappent sans doute aux familles. Une jeune fille sort avec deux garçons : « U*nha rapaza do poblo que era veciña, e había unha festa e baixo da iglesia. A rapaza tamén era medio danzarina e igual tiña palabra dun como de dous como de tres. E xuntouse con dous*. »

Antonio est l'héritier, cela lui confère le "privilège" d'être en permanence avec leur père : « *Eu fun o que mais saín. Conque era o máis vello, sempre ía co pai.* » L'un des frères n'a pas voulu poursuivre l'école, il le déplore car il nourrit une grande admiration pour lui : c'était un coureur, l'expression « *tirouse ás rapazas* » le dit bien :

> Eu tiña outro irmán pero o irmán parou pouco na casa. Non acabou a carreira, saíu moceiro demais, tirouse ás rapazas. Vanlle dar moi bo resultao*. [...] Pero tamén foi bon moceiro sempre tivo mulleres. Estivo en Betanzos, quixo traer á mai unha rapaza durmir a casa. Pero a mai non quixo. Entón tivo que comprar un piso.

Cette évocation d'un frère cadet nous laisse voir en creux le sort d'un cadet. Tout au long de l'entretien le profil psychologique de l'héritier se dessine dans ce personnage haut en couleur qu'est Antonio, visiblement heureux de partager ses souvenirs avec nous, sans négliger l'importance que lui donne le fait que nous l'ayons sollicité. Il y a chez lui un gout de vivre et une assurance que lui donne son statut. Que ce soit auprès des jeunes femmes dont il énumère les conquêtes ou qui le convoitent, mais aussi dans l'évocation de sa présence permanente auprès du père, formatrice et valorisante pour un jeune garçon. Il est celui qui devra reprendre l'exploitation, les responsabilités. C'est lui qui va à l'école et dont les chemises sont toujours repassées. Cette famille a un statut social supérieur à celui des R.P., possède des terres et plusieurs maisons dans le village. La famille a de l'aisance et le père aime en profiter :

> Folgado estaba. Ganábase cartos e tamén ganábaos o pai e tamén lle os daba. El recorreu toda España, de paseante. Fora de España, el foi a Alemaña, sitios deses, por mirar. El os cartos non os quería ter na casa, el solo quería mirar todo o que había no mundo.

Quant à sa propre activité auprès des filles, il multiplie les évocations :

> Ao monte na mocidade, eu ía a leguas, porque... polas mozas. A leguas eh! Tiña unha en Castro do Rei. Aí aínda fun tres ou catro veces. [...]
> Un ano andaba cunha rapaza que estaba aquí de criada aquí nunha casa, y era de Vilar Buxán. Fomos á festa de Castro do Rei que era o día primeiro do outono, as festas do Castro do Rei durábanche hasta o outro día.
> […] unha vez fixéronme volver á casa rapaza de onde viña. Aínda era lonxe do carallo. Era no Oural. En Rubián de Cima encontráronme... que a parella da Guardia Civil andaba moito.

Mais que racontent les femmes de ces mêmes souvenirs ? Dans un épisode que nous avons intitulé « *o bico* », « le baiser », tous trois évoquent avec force rires leur adolescence, celle de la séduction et des fiançailles. Julia, est l'aînée, sérieuse, sage et responsable ; Jovita et Luisa, très proches, cousines et amies d'enfance, deux jeunes femmes vivantes et joyeuses, toujours

prêtes à s'amuser, mais nous le verrons, pas des aventurières. Jovita est amoureuse d'Antonio qui ose un jour lui demander un baiser, mais il ne faut pas aller trop vite ! Antonio est coureur mais il est amoureux. Il se vante d'avoir des « fiancées » ici ou là, surtout lorsque Jovita au lieu d'un baiser va lui donner… une gifle dont ils se souviennent toujours en riant. Il raconte comment cette gifle qui l'a jeté en bas de l'escalier de chez Jovita ne l'a pas dissuadé de poursuivre l'idylle, pour le plus grand plaisir de Jovita :

"O bico" (le baiser)

> Antonio : Pois estabamos aquí en baixo, e xa habería dous ou tres tornos que iba...
> Julia : na porta de Carpinteiro, estabamos.
> Antonio : Quíxenlle dar un bico. Tiña medo arrimarme eu, me facía unha amaga de covardía. Carallo! houbo poñerlle ai arriba *carai*, na escaleira...
> Antonio : Carallo, "ay estámosche ben, e dixen eu "corre corre, xa pararás, carai!", díxome a min. Porque mira... Eu... como podía dicíreno... era máis burro que os burros...
> Julia : Non se daban bicos daquela...
> Jovita: non, non...
> Antonio : Non se daban? Non, home non...
> Julia : Dábanse despois!
> Antonio : non, non... pero despois... Ti acaso pensas que nos botamos noivos nove ou dez anos e iamos estar sen dar un bico!
> Julia : Dez anos non, pero o primeiro día non cho deu, iso seguro!
> Antonio : Pero se cuadra botáballe eu un para axudar!
> Jovita : ay en caso que ela estivera quieta!
> Antonio : Quieta ela estivo, que estabamos no cimo da escaleira e a pouco mais bótame en baixo, da hostia que me deu!

Il aurait déjà reçu une gifle dans des circonstances semblables, auprès d'une autre :

> Antonio : Porque non contaba con ela. Era unha da Cervela. Dicían que era medio amiga dos homes que andaban por alí tal. E dixo eu bo vou por ela. Xa andaba en voltas cun cura. Que eu cando fun onde ela xa o sabía, e pois "Carallo vou eu alí a ver o que hai." E efectivamente, tiña unha escaleira e eu agarroume descoidao*, foiche verdade eh! Cando lle dixen "tan amable e dáme un bico" tamén me deu me unha hostia na cara... que marchei pola escaleira abaixo. Sen un bico eh! Funme a outra a Cervela.

Une autre était inapprochable :

> Antonio : a do Taberna... alí había unha moza e un rapaz, pero alí había que ir... con lupas! Carallo!
> Julia : Porque che daban!
> Antonio : Non, alí non fun pero... E que estaba retraída eh! A mai era como o demoño!

La mère qui sait garder sa fille est évoquée comme une « diablesse », mais Antonio reconnaît le respect qu'elle lui inspire, lors de semailles des pommes de terre, quand elle l'invite à partager le déjeuner, lui et les autres hommes venus prêter main forte :

> Antonio : Coidado, eu falo mal dela pero non teño nada que dicir. Esa muller eu fun mediante papá pas patacas para a semente, e polo *estraperlo**, pero para a semente deume a min un xantar e a min e a mais. Dicían que tal pero eu non podo dicir nada dela...

Julia confirme la mentalité d'alors : en charge depuis son plus jeune âge de ses frères et sœurs, elle se sentait responsable, y compris moralement : « *Non se daban bicos daquela...* ». Antonio a la vivacité du coureur de jupons putatif, comme la plupart des jeunes garçons. Jovita raconte dans une langue directe mais non sans reproduire la crainte et certaines stratégies des adolescentes quand les garçons se montraient trop entreprenants ou qu'ils tentaient de les attirer dans des traquenards dans lesquels tombaient certaines, celles qui les suivaient :

> Jovita : Mira daquelas eran moi pillos pero tamén levaban moitas fodas! Si, claro! Andábase de paseo pola carreteira e as que eran un pouco tal... metíanse con eles, e elas metianse con eles, pois entraron nunha cantina, e elas entraron con eles, e pois eles agarraron e levavanas paos servicios...
> Julia : E a que iba, iba...
> Jovita : a que iba a levaban á foda, e a que non iba, quedaba de... de lista!

Les expressions "*as que eran un pouco tal*" ou bien "*quedaba de lista*" disent sans dire, expriment un réprobation à demi-mots. Veut-elle dire qu'elles étaient naïves, faibles, écervelées ou innocentes, ou simplement seules ? Ou bien celles qui se sentaient libres de suivre les garçons jouaient avec les risques, étaient des dépravées ? Exprime-t-elle les jugements ambiants, sa propre position de jeune femme, ses intérêts, quelques regrets de bonne vivante ? Antonio la taquine : « *Vous aussi, non, vous y alliez ?* » Elle réagit vivement : « *Jamais ! Nous jamais ! Ni Luisa ni moi !* »

> Jovita : Non, xamáis! Nin a Luisa tampouco. Nin a min nin a Luisa. Non que xa non ibamos con eles, nin con eles nin con outros. Non ibamos.
> Antonio : (il doute ou il la taquine) Non podo dicir nada deso*. Nunca che pringaron aí...
> Jovita : Bueno nunca fomos! Nunca fomos!

Il le confirme lui-même qui a mis si longtemps à la conquérir, puisque lors de leur première rencontre... elle s'est enfuie !

> Antonio : Pero como iba de ir!... A primeria vez que nos vimos en Rubián en un aciomo estaba o pai desta, en paz descanse, e a pouco mais fugase que... a pouca mais perdoa que non sei poronde escapou. (Rires)

Elle prendra son temps avec lui que, pourtant, elle tient à garder :

> Jovita : xa levabamos anos xuntos. Fomos a unha festa a Vilagudín. Os pais del tiñan familia en Vilagudín. Bueno, estes veñen á noite cando cheguei, me di "vamos a dar un paseo por aquí que te hei de presentar os meus pais. E eu "non!" (rires) E dise "como que non?" E digo eu : "non, que non..." Luisa ía bailando cerca, e mirei para a Luisa e a Luisa mirou para a min, seguiu bailando pero mirou para min. E este dixo: "si, veña, vamos por aquí que son aqueles que van alí." E fomos así un trouzo para diante. Pero eu ao ver... non sei se os eran ou se non, pero o ver que me levaba cara a aquela xente que estaba alí, dixen "ai non que eu vólvocheme" e volto para onde a Luisa. E ele marchou quería deles.

La jeune femme n'a pas encore confiance. Dans une fête, elle n'accepte pas de le suivre, quand soi-disant, il veut lui présenter ses parents. Elle fait quelques pas avec lui mais s'en retourne près de Luisa qui continuait à danser en la surveillant du coin de l'œil, dans une connivence de toujours. Jovita a un autre prétendant fidèle qui voit la scène. Il les rejoint pour les raccompagner et jouer les chaperons :

> E de seguidiñas xa determinámonos de vir. "Imonos vir, imonos vir." Pero o Luis de Rivas, vigilabame... vigilabanos non. E viu que entre dous tivemos discusion de si e de non, e que eu dei a volta... Aínda ben non chego que xa chega o Luis de Rivas ao meu lao* : "ven bailar, ven bailar" e eu "non que non bailo" e dice a Luisa "xa nos imos, non bailamos mais", botamonos a andar e o Luis de Rivas todo o tempo ao pé de min. E a Luisa dicindo "ela non vai sola que vai conmigo" y ele que quería me acompañar : "non que non vai sola", "non, imos as duas" e diciamos "non" porque chega este, e levábanse mal, chega este e encóntrame ao lado do outro! Era capaz de dicirme... A Luisa era a que desfacía todas as cousas. E baixáramos un souto[383] e saltaramos un camiño e xa chegou este (Antonio) e o Luis de Rivas xa marchou.

Jovita raconte sans détour la découverte de la vie sexuelle avant le mariage pour bon nombre des jeunes. Quand elles se retrouvaient enceintes, les jeunes filles devenaient indésirables et devaient quitter les villages (voir Valentina, *supra*), car dans ces conditions, ceux qui les avaient mises enceintes ne les prenaient pas pour épouses. Antonio jouissait du statut enviable d'héritier et bien des jeunes femmes s'intéressaient à lui. Elle l'a tenu à distance aussi

[383] « *O souto* » est un champ de châtaigniers.

longtemps que nécessaire puis ils se sont fréquentés pendant neuf ou dix ans avant de se marier... non sans échanger quelques baisers, c'est Antonio qui nous le confie :

> Antonio : Ti acaso pensas que nos botamos novios nove ou dez anos e ibamos estar sen dar un bico!
> Julia : Dez anos non, pero o primeiro día non cho deu, iso seguro!
> Antonio : Pero se cuadra botaballe eu un para ayudar!
> Jovita : ay en caso que ela estivera quieta!

Julia rappelle combien il a insisté pour la courtiser, ce qu'il réfute, non sans élégance :

> Antonio : Pois nunca pensei casarme en Fruxil eh!
> Julia : Non? Pois logo porque fuches tanto tras dela? [...] Mucho che costou! Tu sempre estabas ao lado dela, por algo seria! [...] Aparecias sempre ao lado dela!
> Antonio : non, eu non estaba tras dela. Eu fun a ostras e caladeiros, e a min nunca... Habia quen se arrimaba a ela. Pero eu deixaba que se arrimaran, o que se quería arrimar, despois xa botei eu alí. (rires!) Daquella era unha farra*[384] a nosa escaleira.

Il se souvient de sa manière de s'habiller qui le séduisait particulièrement :

> Antonio : sabes o que la facía guapa? Mira, vouche dicir o que a facía guapa. A roupa que viña de Vigo... ai carallo que a facía!

Elle avait d'autres prétendants ? Il laissait faire. Tous deux semblaient confiants dans l'autre, et fatalistes. Ils laissaient se produire ce qui devait se produire, non sans crainte de se perdre, parfois. Un jour qu'elle est allée coudre dans un village voisin, on lui rapporte qu'il est jaloux : « "*Eu non sei como tu aturas a ese rapaz tanto tempo" E dígolle eu "bueno! a min nunca daño me fixo." E dice "E que e moi celoso*" ». Ou un autre jour, alors qu'ils jouent aux cartes avec d'autres, tout à coup il veut partir seul : « *Estabamos xugando ás cartas a media tarde, estaba así, e de repente xa tiña que marchar. Que quere ir solo... E eu "Bueno eu aí non me meto"*. » Elle le laisse partir, rentre avec son amie. Il les rejoint sur le chemin et les accompagne toutes les deux. Elle apprécie qu'il n'ait jamais fait aucune pression sur elle : « *Eu saía de Rubián, viñamos coa Luisa, el xamáis da vida me dixo: "como non vas tu sola?", "Porque non vens sola?" ou "Quero que viñas tu sola." Na vida mo dixo... ao contrario! Ao mellor gastaba mais bromas...* »

Des déplacements à pied

Quelles que soient leurs activités, pour les fêtes ou pour les travaux des champs, comme pour les travaux qu'elles proposent dans d'autres villages comme la couture, le tissage, la cueillette des châtaignes pour les femmes, les marchés pour la vente ou l'achat de bêtes, le blé au moulin, ou quand ils vont prêter main forte, ou encore pour aller à l'école, tous et toutes vont à pied, au mieux avec un âne. Pour aller à la messe le dimanche, quand ils y vont, Amalia raconte comment ils mettaient des chaussures dans un sac chaussant leurs habituels sabots en bois. Antonio raconte les périples à Monforte, avec son père, pour les animaux. Plus tard, il y a eu des camionnettes :

> A xente toda andaba, non había aquí nin coches nin nada. Eu fun moitas veces a Monforte andando, pero con facenda. Non che pasaba nin un coche. Vindo con animales, cuatro horas! Andando para aló era raro que non houbera tren. Pero para acó... Ao comprar podíase cuadrar se nos xuntábamos de aquí cinco ou seis pues viñamos dous. Entre dous e os demáis viñan en coches. Antes para as feiras había uns camionetos vellos que tiñan e á noite para te vir víñaste co coche. A feira desfacíase a noite. As dez da mañá estaba a feira así de larga, ranchos e todo. Iso foi despois da guerra, eu as feiras non as acordo cando había a guerra, na guerra non había animais.

---

[384] « *A farra* », *Dicionario da Real Academia Galega* donne comme équivalent correct : « *a troula* », et signifie : une bande joyeuse de personnes.

Un plat de fête de la Galice rurale : « as filhoas »[385]

Jovita se souvient des crêpes que faisait Julia le jour du tue-cochon. Ils étaient là tous les deux :

> Jovita : había pouco que mataran na nosa casa en Fruxil. Imos os dous claro. E esta puxose a facer filloas. (elle désigne Julia sa cousine, à coté d'elle) E dixou lles a Julia (la maitresse de maison, une autre cousine) "boteilles bastante azúcar que aquí gústalles o azúcar..." Esta fixo as filloas, e botoulles ben azúcar, bueno. E este (Antonio) soupo que lle dixera a Julia. E pensa "Pois anda que aínda he de fastidiar." Cando ven e ponse este a comer as filloas, dice "Que? Son boas?" E dice este "Si que estan boas, pero levan pouco azúcar!" (rires)
> Julia : sempre ao revés sabes. Fixera muchisimas! E botaba pouca sangue... que eu as facía moi ben, finas... por eso as iba facer!

Antonio et Julia se chamaillaient souvent. Il la taquinait, elle raisonnait. Ils font encore de même quand Julia rappelle qu'il a couru longtemps après Jovita :

> Julia : Sempre vos discutiades e seguramente que era polo bico que os discutiades. Sempre marchabas enfadao*, era polo bico!
> Antonio : Eu moitas veces marchaba porque tiña que marchar... Eu tiña outras noivazas por aí que me daban mais bicos...
> Julia : tiñas outra noiva por aí, claro, claro... porque esta non se deixaba.
> Antonio : Home claro! Por iso que o facía! Pero bueno...

Les souvenirs pacifiques et joyeux prendront fin avec la guerre.

1.2.2. Souvenirs de la guerre civile et de la répression au village

Pour Antonio « ici il n'y a pas eu la guerre » :

> Aquí non pasaron, non viñeron, aquí non veu a guerra. Había a Falanxe... E que a parella da Guardia Civil andaba moito. E a Brigadilla[386], que era outra... o que chamaban a brigadilla que aínda era peor que a Guardia Civil.

Cependant, la répression était bien là, sous ses yeux, visible, mesurable par les villageois, la mesure étant la terreur :

> Aquí... realmente non houbo guerra, claro. [...] A guerra por onde empezou foi por cerca de Madrid e por alí, sí, por alí... bombardearon casas e mataron familias enteiras.
> [Aquí] Botáronos da casa, disparar, matar aquí nas casas bueno. Se oían bombardeos e a hostia! Claro porque aquí, alí no Túnel [...] era onde viñan a matar. Os que estaban na cárcere en Monforte. Porque alí tamén estiveron dous tíos meus. Estaban na Renfe colocaos, e deron un mitin alí en un pueblo, en contra do goberno e xa tiveron que escapar. [387]

Il connaît probablement les images de la guerre, la bataille de Madrid, les bombardements de la population, etc. Mais pour lui, la guerre a commencé plus loin vers l'est, et dès le départ, « c'était Franco ». En revanche la répression a été brutale :

---

[385] Les « *filhoas* » sont des crêpes que les Galiciens préparent au moment où ils tuent le cochon. Plusieurs familles participent, celles qui sont disponibles, souvent tout le village. Ces crêpes sont faites avec du sang frais du cochon, mélangé au lait et à la farine, la recette traditionnelle… Et puis on y ajoutait force sucre.

[386] On nommait « *Brigadillas* » dans le premier franquisme des unités de sécurité issues de la Garde civile constitués essentiellement pour combattre le marché noir et la contrebande. Dans la région de Monforte, ils sont aussi nommés « *Abisinios* » et ont leurs quartiers secrets dans la gare des chemins de fer.

[387] Antonio : « *Ici en réalité, il n'y a pas eu la guerre, bien sûr. La guerre elle a commencé vers Madrid et par là-bas, oui, là-bas… ils ont bombardé des maisons et ils ont tué des familles entières. [Ici] [o]n nous chassait de la maison, on entendait des tirs, ils tuaient des gens dans les maisons ici, ça oui. On entendait les bombardements et tout le bordel! Bien sûr parce qu'ici, là-bas vers le Túnel […] c'est là qu'ils venaient les tuer.* […] *Ceux qui étaient en prison à Monforte. Parce que là-bas aussi j'ai deux oncles qui y ont été. Ils étaient à la Renfe, une bonne place, et ils ont fait un meeting là-bas dans un village, contre le gouvernemnet et ils ont été obligés de fuir.*

> Os que mataron aquí, si! E víanse os fogonazos cando... iso era todos os días sabes. Ao escurecer, era cando viñan. Viñan con un camioneto, non sei se traían oito ou nove ou se vinte... Íanllos baixando e disparándolles. E viámolo alí baixando porque a arma a noite facía fogo, facía lume. Hasta que acabaran. Ha días que segundo botaban aí case unha hora...[388]

Antonio a neuf ans. À la tombée de la nuit, ils entendent les coups de feu et avec d'autres enfants, ils assistent à des exécutions sommaires, sans que les Gardes civils ne les voient ou ne les dissuadent. Procéder ainsi, au cœur du village, pour l'exemple faisait partie de la stratégie de terreur. À la fin de ces scènes terribles, que devenaient les corps des exécutés ? Est-ce qu'ils les emportaient, les enterraient ? En parlaient-ils avec les habitants ? Antonio répond : « *Os corpos quedaban aí. Despois cada un da familia tiña que ir por eles*[389] ». Les villageois se rendent compte que parler est devenu dangereux et la terreur prend place :

> Julia : Non podías nin falar...
> Antonio : Non, claro que non... falar menos... En Castro do Rei, cerca da Matanza, todos eran comunistas, eran en contra do... por aí hicieron mucho degüello, eh! por aí mataron a moita xente.
> Julia : Yo recórdome que cando alguén vía a Guardia Civil, subía correndo, xa avisaba a todo o pueblo acórdome o papá cerrar todas as portas. Tíñanlles un medo como ao lume!

Le souvenir se répète :

> Y acordo que saíamos aí á porta, e víamos cando lles disparaban, no corgo de Rubián de Cima, alí na carreteira, baixábanos do camión, se cuadra baixaban a sete ou oito, da cárcere de Monforte había nese camión aí e tirábanlles... mandábanos marchar e ao marchar...
> Julia : fusilábanos...
> Antonio : non, disparábanlles.

Des lieux apparaissent : « *o Túnel* », « *o corgo de Rubián de Cima », « a carreteira* », des endroits familiers, proches du village, mais aussi le procédé, sinistrement connu comme « *ley de fugas* »[390], ce simulacre qui autorisait les représentants de l'autorité à tirer sur des personnes dont ils pouvaient prétendre qu'ils s'enfuyaient. Le dialogue avec Julia amène à préciser la différence entre deux mots « *fusilar* » et « *disparar* ». Les fusillés, pour Antonio, sont des condamnés à mort fusillés par un peloton, avec, peut-être, un semblant de procès. Tandis que pour Julia, on fusille quand on tue. « *Disparar* », dans ce cas, c'est juste les éliminer en leur tirant dessus, y compris dans le dos, la justification étant leur fuite. Il se souvient d'avoir vu, au moins une fois, un prisonnier en réchapper pour avoir fait une chute dans le ravin au bord de la route :

> E un salvouse porque caeu... aí ha un trincha, caeu en baixo y ao caer salvouse.
> Tras deles non ían. Claro que era para matalos. Tiraban dous centos tiros! Que les importaba a eles. Desde logo alí fixaran moito *degüello*[391].

Choqué par la scène et par la méthode, Antonio se souvient du vacarme des coups qu'ils tiraient.

---

[388] « *Et tous ceux qu'ils ont tués ici! Ah oui ! Et on voyait les coups de feu quand... c'était tous les jours tu sais. À la tombée de la nuit, ils venaient. Ils venaient avec une fourgonnette, je ne sais pas s'ils en amenaient hui ou neuf ou vingt... ils les faisaient descendre les uns après les autres et ils les abattaient. Et on voyait là-bas, en bas, on voyait parce que l'arme, la nuit, faisait du feu, de la lumière. Jusqu'à ce qu'ils ont eu fini. Il y a des jours où ils restaient là une heure...* (Nous traduisons).

[389] « *Les corps restaient là. Après chaque famille devait aller chercher les siens.* »

[390] La « ley de fugas » était une pratique mise en place lors de la Restauration à la fin du XIXe siècle par les autorités ; elle permet, sous le prétexte de venir à bout des « bandoleros », de poursuivre toute forme d'opposants et de les exécuter. Elle « tend à faciliter le froide exécution des détenus. C'est le règne des *pistoleros* de tout poil, éléments moteurs de l'engrenage terrorisme-contre-terrorisme », ajoute Jacques Beyrie, dans B. Bennassar, *op. cit.,* 1992, p. 757-758.

[391] En castillan, « *degüello* » signifie « égorgement », de « degollar », « égorger ».

Des communistes organisent des meetings

Peut-être antérieurement à cette scène, Antonio se souvient du tout début probable de ce qui n'est pas encore une résistance cherchant à s'organiser : dans le village, des hommes, des voisins, deux oncles, se réunissent le soir et parlent encore suffisamment fort pour être entendus dans tout le village :

> Aquí, tíñamos outro veciño que tamén estaba na Renfe, estaba en Monteforao, en baixo de Monforte, estaba empleao* na Renfe e tamén deu un mitin, alí nunha aira. Aquí mesmo, aquí en baixo da casa, meus tíos, un, tamén era moi político, tamén veu e parlaron á noite. No *pueblo** sentiuse todo, claro falando da Falanxe, que era o que había. Agarrárono e metérono a cárcere en Monforte. Pero aquí había un cabo...

Deux de ses oncles du village sont faits prisonniers et emmenés à Monforte. C'est la première fois qu'il évoque la figure du *cabo* qui a sans doute protégé des proches, dont ses oncles. Ses deux oncles communistes organisent des meetings dans le village et les villages voisins. C'est le début du franquisme. Pour Antonio, cela n'a servi à rien. Il raconte :

> Eu sei iso por dous tíos que tamén lles tocou iso, pero non lles tocou matalos. [...] Estaban os dous na cárcere en Monforte. Un era comunista redondo. El quería gañar sobre de Franco: que era mal administrador, que era... bueno! [...] Non querían a Franco.
> ERM. : Querían organizar algo?
> Antonio : Si que o organizaron, pero non lles valeu para nada. Xuntouse aí o *pueblo*, despois fixeron aí outra xunta, aí na outra casa. Xuntaban a dous outros *pueblos* e se cuadra había 50 ou 100 persoas que... eu nesta aínda estiven ademais era pequeno.

Antonio signale également la présence d'une jeune femme communiste :

> Que me acordo onde estaba o tío, cando sube dunha parede que estaba braceando. E despois aínda ven outra á casa por aquí que tamén era moi política. Tamén ven a dar outro mitin, tamén era contraria, tamén era comunista. Pero cando estaba dando o mitin venlle un coio, unha pedra, un que lle tirou e gañoulle o peito e tiroulla da parede pa* baixo. Estaba casada aquí no pueblo. Agarraron os veciños e levárona á casa e non lle pasou nada.
> Despois era cando viña a Guardia Civil a interarse de todo. E o que cazaba pois levábano. Non sei como o arreglaron pero ela non foi.

La jeune femme monte sur un mur, prend la parole. Pour Antonio, ces meetings attiraient la population : il signale jusqu'à une centaine de personnes. La jeune femme reçoit, lancée depuis l'assemblée villageoise, une pierre avec une telle force qu'elle tombe du mur. Elle n'est que légèrement blessée. Elle est rapidement emmenée chez elle. La police est prévenue et vient chercher ceux qui ont participé au rassemblement. Mais ils ne semblent pas bien renseignés, ne savent rien, n'emmènent pas la jeune femme à qui, par la suite, il n'est rien arrivé. En revanche, ses deux oncles sont finalement arrêtés et emprisonnés :

> Entón aí aos poucos días foron por el a Monforte e levárono a cárcere. E cantos había á cárcere, en Monforte. E despois o outro tamén estaba o que estaba en Manresa. Eran irmans da miña mai Manuela Díaz Rodríguez. Había un Xesús e outro Pepe.

À la prison Monforte il y a eu beaucoup de prisonniers. Pourquoi les Gardes civils n'ont-ils pas embarqué la jeune femme et pourquoi les deux hommes n'ont-ils pas été inquiétés ? Comment les deux oncles, communistes, ont-ils pu en réchapper ? Antonio raconte :

> Porque aquí había un señor que era a casa do cabo, o pai distes que ha hoxe que era un ricachón, mangoneaba todo Sarria. Era o que mandaba en Sarria. [...] Eses señores en Sarria eses facían o que lles daba a gana. Non se pode dicir pero pódese dicir: había xente rica e boa xente, pero había que era moi mala xente.

Ce « *cabo* », brigadier ou caporal, cet homme exerce un commandement qu'Antonio estime total à Sarria. Qualifié de « *ricachón* », un riche, sans doute propriétaire de terres proches autour du village, et qui fait en sorte qu'il ne leur arrive rien, à eux et à la jeune femme. Dans

sa considération sur les riches, Antonio fait la part entre ceux qui étaient « de bonnes personnes » et d'autres « de mauvaises gens ». Ceux qui condamnaient et ceux qui sauvaient, toujours selon leur bon vouloir. Les autorités à Sarria avaient tout de suite été du côté des rebelles et du franquisme ; cependant, certains utilisaient leur pouvoir personnel pour préserver ceux qu'ils pouvaient, des proches ou dans leur sphère d'influence. Les deux oncles d'Antonio sont rentrés chez eux. La jeune femme n'a pas été arrêtée. On pourrait parler d'une solidarité sélective. Nous reviendrons sur cet aspect du quotidien en Galice et verrons comment, concernant la guérilla qui tente de s'organiser ou, plus tard, les « *fuxidos* », les fuyards, traqués jusqu'aux années 1950 dans la région du Bierzo-Galicia, la solidarité de la population s'est organisée dans les villages.

La Phalange

Antonio évoque les agissements brutaux de la Phalange dans le pays, mais aussi comment elle recrutait, constituant une sorte de refuge pour de nombreux jeunes, que Antonio qualifie de « riches », une population qui ensuite était protégée :

> Antonio : Era a Falanxe. Porque despois, moita xente labradora, xente rica, metíase na Falanxe. Era de despois mataban aqueles da vagada, e non eran castigados nin hostias. Por iso eu acórdome moito diso. En Rubián de cima metade deles [eran] falanxistas. Eran da Falanxe

La répression et les dénonciations deviennent des éléments du quotidien :

> Julia : Ademáis en Fruxil había o Antonio da Rosa, que dicían que era un espía deles... o Antonio da Rosa...
> Antonio : Bueno o Strada...
> Julia : Dicían a xente que pasaba todo o que dicían a xente, había que ter coidado con el.
> Antonio : Eu no pueblo solo acordo que foron dous ou tres que durmiron dúas ou tres noites aí ao monte, porque non ían a misa.
> Julia : Porque non ían a misa!

Dans les années 1940, la question de la messe que l'on fréquente ou non avec l'assiduité requise par l'église si non le régime, devient un motif de dénonciation et les curés peuvent être soit des délateurs, soit des protecteurs. Nous avons vu comment dans les témoignages de la famille R.P., la mère recommandait à son fils d'aller à la messe, par prudence. Antonio raconte un cas de protection :

> Aquí da casa do Largo había un fraile en Monforte, pero un moi bo home do convento. Que foi quen os empregou a todos e foi quen salvou aquí ao noso Luciño. [...] o cura foi bo, era alí de Teilán. Se non fora polo cura.. mátanos.

Nous retrouvons des éléments de langage pour parler à mots couverts : les curés signalaient « ceux qui étaient en trop » : « *Esoutros sobran...* ». Parfois, comme le raconte Fernanda Cedrón, le curé confirme que « personne n'est en trop ». Nombre de curés ont connu un sort terrible, miroir aux délations et résolution de haines accumulées contre l'église chez les plus démunis :

> Pero aquí houbo outro cura cerca de Bóveda tamén, que se meteu moito coa xente, pero queimárono vivo! Unha noite xuntaron o pueblo todo, viñeron, viñan como se fora unha tropa, a non se dou conta, e ao xeito, non se deron conta e queimárono vivo!

Qu'il s'agisse de répliques aux violences et de surenchères, l'impunité s'installe sous couvert de l'engagement dans la Phalange :

> Iso non se cree pero iso foi verdade. Porque despois pasaba outra cousa : eu estaba mal cos veciños e metíame na Falanxe. Ao meterme na Falanxe xa ía con... que salga por unhas augas, ou deixaba as augas ou o mataba. E quen di iso máis. Moita xente meteuse niso por iso.

Puis vient la fin de la guerre, les coups de canon de la victoire, la visite de Franco :

> Da guerra [...] acordo cando se acabou, que tiraron uns *cañonazos**, en Ferrol. Que era onde estaba Franco realmente. Despois Franco veu para a Coruña. [...] Estivo aí en Ferrol. Pero tíñache alí un edificio como a metade deste *pueblo*. Aínda fixeron unha Garda aí... en cada esquina do edificio que ten. [...]Porque eu estiven na capitanía onde estaba ele.

La « mili », un service militaire au service d'un gradé

Le jeune homme avançant en âge, il fera son service militaire sous le franquisme. En 1948, il a 21 ans, il est envoyé à La Corogne et obtient par relation avec le commandement de Sarria, une « amitié recherchée », un poste au service d'un gradé, comme ordonnance :

> Eu de aquí fun á Coruña, á mili. Un de aquí que estaba en capitanía, de escribíante do xeneral, non de Franco pero de un segundo. E un veciño que eu tiña amizade estaba de secretario. Os pais foron de aquí e marcharon á Coruña. Foi onde parei eu cando estiven na mili. Sería no 48. Eu botei poucos anos na mili, botar botei 3 anos. Despois que buscaramos esa amizade con o escribíante, pois meteume en capitanía, de ordenanza. Sabes o que é ordenanza? Varrer, e todo iso.

Ses tâches consistent à « balayer et tout ça ». Il détaille des conditions de travail qui dénotent un certain confort :

> Eu podía andar de paisano. Solo tiña a mañá. Cada un tiña a súa habitación. Esta habitación era grande, se era pequena estabas solo. Eu realmente tiña 2 pero pouco traballo daba. Era un home da súa idade era coronel, e debía ser unha querida que tiña porque a muller nunca souben quen era. Levábaslle a comida e dábanche unha propina. Aínda que fora pequena... Estaba aínda lonxe. Estaba aí ás duas, eles marchaban, eu tiña que facer a limpieza. Agarrar, parar mesas, recoller o que houbera, varrer o local e recollelo todo hasta dalí a outro día.

Antonio n'a aucune préparation pour ce type de travail, qu'il n'a jamais fait. Il dépeint en creux le mode de vie et l'assignation genrée des tâches dans la vie quotidienne des hommes et des femmes que renforce le franquisme :

> Pero ninguén fai o que non fai. Eu, nunca iso fixera aquí na casa! Nos, en canto que estivemos todos, aquí na casa, nada! Nos viñamos de fora, estaba a mesa posta, nunca unha camisa agarramos, nunca... nada. Nos estabamos tres ou catro irmáns, nos eramos dous, pero nos tíñamos sempre a roupa preparada. E eu cando foi deso*, pois, non sei como pasou a cousa, que segundo cheguei á maña á oficina, viu a mesa cambiada do sitio que estaba. Agarra o meu xefe e chámame que era un tenente coronel e díceme*: « Domingo! y esto*? » Eu como no varría en baixo da mesa, apartou un pouco a mesa. Eu que carallo me iba* a dar cuenta*! Como ahora* dicir, varre aquí por baixo. E foi si, unha cousa que nunca se me olvidou*, eh.

En faisant l'armée, il apprend à balayer, y compris sous les tables, ce qu'il ne fera jamais chez lui, ni avant ni après. Le rôle des femmes ! Il énonce un certain nombre de faits qui ont représenté pour lui une vie plus confortable au service militaire :

> Eu nunca o pelo cortárame. Leveino de paisano sempre. Tiven que presentarme deles vestido de militar. Ben pedin a outro teniente, [mais] tiña que ir de militar.

Il donne peu de détails sur des contraintes militaires qu'il ne semble pas avoir assumées. Il obtient une permission pendant un mois, à la fin de sa première année : « *Por fin fun un mes de permiso.* » Mais il doit rendre un service inattendu à son supérieur, prendre en charge sa fille malade pour les congés :

> Pero despois, o outro tiña tres fillos e tiña unha filla que lle chamaban... un nombre medio reblegado Mikel (*à l'angl*aise) y era ligera* como unha ardilla*, pero resulta que non lle admitía nada no estómago! Todo o que comía, o devolvía. Entón o médico que era do exército, díxolle que o que tiña que facer era mandarla* para unha aldea un par de meses. E non me viñera eu ca cativa! Desde a Coruña!

La toute jeune fille aura passé le mois de permission au village, peut-être plus. On ne saura pas si sa santé s'en est trouvée améliorée, ni quel aura été le type d'avantage qu'Antonio en aura tiré. Durant cette période, ils habitent la vieille maison des parents et y passeront encore

neuf ans. Il a encore deux ans de service militaire à faire et souhaite demander à en être relevé avant car il doit assurer le travail de la petite exploitation :

> E cando viñen de permiso aínda botamos alí 9 anos. Despois ao licenciarme xa empezamos a andar mal e eu tiña ganas de vir a casa. Porque yo se e cuestion de traballar había. Quixéramos botar un ano antes, e dixeronme que non, e non víñamos hasta o ano seguinte. En ise ano en vez de traballar alí, repoñamos aquí que aquí estaba todo cerrao, as fincas estaban arrendadas.

Il ne parvient pas à rentrer un an avant, mais il prépare son retour en reprenant ses terres louées à des voisins ; il fait les semis, quand il rentre en permission : pommes de terre, blé, potager. On notera aussi que le couple achète des têtes de bétail, quatre, autrement dit qu'ils en ont les moyens, soit que la solde militaire le permette, soit que les services rendus aient été rémunérateurs :

> Entón quitamos as fincas e botamos patacas, botamos pan, puñamos horto, e compramos catro vacas. Ese ano que botamos alí que unha vez viñamos coa cesta da comida e vemos como o *dueño** que miraba o que levabamos, foi cando xa determinadamente viñamos para aquí. Levaría un ano casado. Eu vin da *mili* aínda botei... catro ou cinco anos solteiro. Tiña 29 anos e pico. Nos casámonos polo 50 e algo.

Fiancés pendant neuf ou dix ans, ils se marieront au début des années 1950.

Retour au village, toujours hostile à la Garde civile

Pourtant, de retour chez lui et après son service militaire auprès d'un gradé, il n'apprécie toujours pas la Garde civile et il a une arme : « *En canto foi da Guardia Civil a min encontroume varias veces e había quen se sosegaba. Anduven* moito de noite pero sempre levaba unha pistola ou unha escopeta*. » Il a un chien, son préféré, qui donne l'alerte : « *Eu tiña un can aquí, que estabamos aquí na casa, y ese can vixiaba a Guardia Civil. Aínda o pode contar a Jovita dunha vez que... Eu quería-lo mellor que calquera can*. » Il est armé, mais il n'est pas conseillé de se faire prendre. Il évoque la peur de Jovita qui n'apprécie pas ses fanfaronnades : « *Nunha festa que vin a Guardia Civil díxenlle á Jovita que me pasara a pistola… e nunca foi posible! (rires)* » Accompagnés par les jeunes femmes, ils sont en quelque sorte protégés par les usages : « *E foi o do Currás, e díxolle que a Guardia Civil... Ás mulleres non as podían cachar, aos homes si. E resulta que encontráronos pero non nos cacharon nin nada. Mandáronos por onde ibamos*. Jovita tiña máis medo que a Virxe.* » La peur est toujours présente ; les sorties semblent pimentées, celle d'Antonio en tout cas, par les trafics et le danger.

Le sort des deux oncles après la guerre…

L'un des deux oncles d'Antonio, Xesús, semble avoir obtenu un poste par son beau-frère qui appartenait à la Phalange, comme gardien de prison :

> O Xesús, casouse con unha veciña aquí. E despois o meu tío tamén se puxo de carcereiro iso polo cúñao*. Pero estivo en Sarria de carcereiro. Dábanlles leña cun vergallo, os que ían para alí claro. Para que cantaran, que falaran. Pero un aí, de Castro do Rei, así que pasou iso, pois, veu por aquí e estivemos xuntos aí nunha finca e preguntoume por el, por o meu tío. Pero xa morrera. E foi cando mo contou, dixo: *bueno** pois eu tiña uns recordos do que a min moito me pegou. Da forma do tío, colleu un choio en Lugo. Os da Falanxe déronlle un traballo en Lugo. Que segundo el non tiña nada onde traballar solo traballaba de ferreiro e botou ben anos en Lugo...

Puis il s'est reconverti et a monté un atelier de réparation de vélos à Monforte :

> Logo montou un taller en Monforte e foi para arriba... de bicicletas! que non había un coche por aquí. Empezou con bicicletas. El era moi mañoso. Os rapaces íanlle pola bicicleta para dar unha volta e se les *iba** a cobrar unha peseta cobráballes dúas pesetas. Se volvían cobraba unha peseta pero se non volvían quedábase coas dúas pesetas.

L'autre oncle, Xosé Manuel, parti à Manresa, pratiquait les jeux de hasard et y a tout perdu. Il est rentré en Galice, a vécu dans la maison de sa mère :

> E despois o outro […] que estaba en Manresa. Eran irmáns da miña mai. Había un Xesús e outro Pepe, Manuela Díaz Rodríguez e o outro igual. Seria o Xosé. Era xulgador e despois foi morrer aquí porque aquela casa que ha aí era da miña mai.

1.2.3. Conditions de vie dans l'après-guerre

Les "fuxidos"

Dans la région, des guérillas actives se sont organisées (*Carte.-4*) dès les premières années de la guerre et jusqu'aux années 1950 ; des fugitifs, souvent des individus qui sont restés des

Carte 4.— : **Les principales guérillas antifranquistes 1936-1951**

Source : ICL, domaine public.

opposants mais sans appartenir à une organisation ou dont l'organisation avait été décimée, se sont cachés, parfois pendant de longues années, pour échapper à la répression et une mort certaine que parfois ils ont fini par trouver. Nous évoquerons plus loin le cas du célèbre guérillero local, « *o Gardarríos* », dont nous avons rencontré la petite fille, Fernanda (*Infra*). À Vilar da Vara, Antonio rapporte le cas d'un proche qui a choisi ce destin : "o nosso Luciño" :

> Porque [...] el botou ben anos *escapao**, pero nunca houbo quen o *vera** cando vía e víase por aquí polo día aínda pasaba, pero case todas as noites estaban vixiando a casa, e saíamos nos para botar o pan ao romper o día...
> ERM. : Por que?
> Antonio : Vixiaban a casa onde estaba el dentro. Para agarralo ou matalo. Unha vez, que saíu nun carro de abono! Estaban cargando por a casa do Amedo, e chegaron alí, e seguín estaban cargando metérono no medio do aboo, e botárono...
> Julia : para que non o mataran.
> Antonio: Pero a esa casa el non volveu. Levaba tempo alí escondido. E aquí nesta casa estivo escondido nun forno, no forno de cocer o pan, había moitos anos. E descubrímolo nos, andabamos xogando aí... e ese salvouse. Que non te *riñeran** nada, despois leváronos pra a reserva de Monforte, o *fraile** era de aquí, e foi o irmán e non sei se fora o meu pai tamén, foron dous ou tres.
> Julia : O peor era cando te denunciaban
> Antonio : home claro, aquí no *pueblo** si se deron conta del, non... porque a xente escondíase pouco aquí.

Que savaient-ils de la guérilla? Même Julia se souvient de leur présence :

> Julia : Lo menos polo *lao** de Asturias había muchísimos.
> Antonio : Acórdome a coñecer un, era o Mateo, o pai distes, o *abuelo**, o Juan María, e o Corga, o pai dos que morreron ha pouco, e outro era o Freixedo esa casa que está pela nosa aira. Eses durmiron catro ou cinco noites fora pero non... o cura foi bo, era alí de Teilán. Se non fora polo cura.. mátanos. Aquí quedaron dous ou tres, que non che levaban nin fouciños. Eran republicanos *legales** eses ían a atracar e igual te mataban. Eses andaban *escapaos**. En Castro do Rei eran todos [estaban] en contra.

Rationnement (« o melloramento ») et marché noir (« o estraperlo »)

L'après-guerre, ses « années de faim » voient se développer parallèlement au rationnement, la contrebande pour y faire face. Ils se souviennent :

> Julia : Foi moi mala a posguerra...
> Antonio : Eu acordo todo o que se pasou: que non había de comer, que había unha taxa para cada cousa, non tiñas un cuartillo de gas...
> Julia : Eu acórdome ir a buscar un *setrill** de aceite que che daban de racionamento, ¼ de quilo de lentiñas... iso era en Barcelona!
> Antonio : Nos nunca fomos a iso.
> Julia : Iso era en Barcelona!
> Antonio : Aquí iso era na casa do carneiro, aquí iso solo llelo daban aos pobres
> Julia : E aló tamén, pero... o que podía facíase pasar por pobre. Porque era ¼ de quilo de algo, de lentellas de azúcar, de aceite...
> Antonio : Que anos era iso?
> Julia : Eu debía ter dezaseis ou dezasete anos...

Antonio n'a pas eu recours au rationnement. C'était « *pour les pauvres* », ce qui classe le couple en dehors de cette catégorie. Tandis que Julia raconte y avoir eu recours dans sa situation d'immigrée en Catalogne : « *celui qui pouvait se faisait passer pour pauvre* ».

En revanche, en ce qui concerne la contrebande, Antonio dit y avoir participé, avec son père, au Portugal. Mais ils n'ont pas renouvelé longtemps l'aventure. Le Portugal se trouve, pour les points de passage les plus proches, à 120 - 150 kms par la route. La famille héberge un Portugais depuis longtemps, qui n'est jamais retourné chez lui. C'est la dictature de Salazar depuis 1933 et les deux dictateurs ne seront proches que selon leurs intérêts variables au long de leurs 40 ans au pouvoir. Le père d'Antonio entreprend d'aller chercher du café, rare en Espagne, en Galice du moins. Mais il était difficile, voire impossible de rapporter les marchandises, la police espagnole ne laissant rien passer :

> Antonio : Do melloramento que era como unha ración : o gas, o aceite, o azúcar, o café... o café era o que menos había. Meu pai aínda foi a Portugal tamén por mercancía. Pero va quedar alí preso. Na fronteira, non podían pasar nada de aló. Estivera aquí un portugués na nosa casa 25 anos e nunca ha de volver. E dixo o meu pai vamos aló a ver se pasamos algo por aquí. Pero meu pai non lle quedou ganas de volver aló co susto que levou. Tiveron que se meter a un riu e andaban os *guardiñas** tras deles e o que agarraban, quitábanlle todo o que tiña e *iba detenido**. El foi e trouxo un pedazo de cousas, trouxo xamón, aceite, café. Era moi caro aquí, ao estraperlo...

Emprisonné au Portugal, le père d'Antonio rentrera mais ne renouvellera pas l'expérience. Il avait rapporté quelques vivres, du jambon, de l'huile et du café. Tout était très cher et on ne trouvait ces produits qu'au marché noir pour lequel les conducteurs des chemins de fer ont joué un rôle important :

> Que aquí houbo moita xente que se meteu ao estraperlo. Os maquinistas... o maquinista paraba, e o levabas a Vigo, a onde querían. Tamén andaban a policía encima. A cousa foi mellor, foi a mellor

---

* Interférence : « *setrill* » est un mot catalan qui désigne un flacon, qui contient couramment aujourd'hui de l'huile.

> pero o xabón de Portugal, andaban a policía encima. Eran unhas varras así, grandes. E unhas garrafas de aceite. Trouxeron a carga boa pero non volveu. Y o portugués tampouco volveu.

Une charrette de chardons pour les cochons du curé de Noceda

Antonio dit avoir participé au marché noir mais y avoir plus perdu que gagné : « *Despois cando foi de mocidade, eu practiqueino moito e moito perdín.* » Son témoignage est contradictoire car il dit à la fois avoir beaucoup participé, beaucoup perdu, mais ne se souvient que d'une seule fois où le curé de la paroisse lui ayant demandé de lui rapporter une charrette de chardons qui poussent un peu partout (« *toxos* » très appréciés des cochons, des vaches et des ânes). En réalité il engraisse deux cochons et nous comprenons que c'est pour les détailler au marché noir. Antonio tente de tirer profit de la situation :

> Os toxos e porque o cura cebaba dous *ranxos**. E tiña aquí fincas, e houbo que rózallelos, cargalos e levárelos aló. Eu cargueinos no carro e armei moito pero poucos toxos. Pero el tiña unha criada, e segundo viu entrar o carro na finca, "¡ay rapaz! moito vulto e pouco proveito." Eu ben entendín y ela tamén, eu armeille o carro coas gavelas, o menos que puiden. No medio incheino, no medio fichen *hueco** sen toxos, en vez de levar 200 gavelas levaba 100!

La servante du curé se rend compte du subterfuge et Antonio n'en aura tiré, cette fois-là, qu'un fromage… Ces conditions sont favorables au développement des trafics, à la contrebande et du marché noir. Antonio se souvient, des petits trafics, lors des contrôles, notamment des paquets que les familles apportaient aux prisonniers à Monforte :

> En Lugo, daquela ías con paquete, e revisábancho, e pesábancho. Se era un lacón ou un xamón xa non cho volvían. Se era unha cousa pequena entón pagabas un tanto por exemplo o quilo e deixábante pasar. Meu tío tamén estaba preso. Pero claro moita xente de por aquí, pasoulle as cousas sen cobrar, pero a outros cobroulles. Y o que lle cobrou tamén tíñanllo en conta pero iso non era... porque el estaba no seu choio e tiña que o defender. Uy no, no, houbo moitos abusos.

"Bandoleros" de Fruxil

Après la guerre, avec la pauvreté et la nécessité de se débrouiller dans une réalité où il n'y a plus ni travail ni argent et où les ressources sont rares, d'autres types d'activités se développent : un marché noir très actif et des trafics de toutes sortes. Appelé le « *bandolerismo* », il permet au régime, sous couvert de lutte contre un banditisme devenu banal, de mener à bien la répression, assimilant les « *guerrilleros* » ou les « *fuxidos* » à des bandits de droit commun. À Fruxil, une bande de très jeunes gens se forme et s'adonne au *bandolerismo*, volant et agressant tout ce qui peut leur rapporter, ne serait-ce qu'un bon repas :

> Julia : Eu acórdome estando *yo* en Fruxil que mataran a alguén... e viñeron a buscalo... o Pepe de Xirómeno, o de Rosende, a varios de Fruxil... e por roubar, mataban.
> Antonio : Mataron ao Combo (?) de Chantada. Mataron... metéronos nunha cuadra porque roubaban. [...] Esperábanche ao camiño da feira e se vendeses un animal poníante unha pistola no pecho tiñas que entregar os cartos. Ese señor, daquela poñeren que fora o Fidalgo de Pousada, o que morreu... Foi o Eduardo o que o pagou, o da Eduarda. Era o irmán da Xulia (*une voisine*) o que o fixo. Daquela publicouse, pero despois o que pasou como o Fidalgo era potente... un dous irmáns del, nunca se soubo ben que *anduvera** por aquí adiante. O do Varán tamén se metera, [...] aquí roubando. Foron roubar aí ao muiño, viñeron con o saco polo camiño adiante... viñan roubar para vender e facer comedelas. Na casa desta paréceme que lle foderon a metade do viño.
> Julia : a xente, cando ían á feira a vender ranchos ou o que fora, esperábanos aí onde pasaran, para quitarlles os cartos do que venderan, o becerro ou...
> Antonio : Eso eran realmente tres ou catro rapaces de Fruxil que se meteron en iso. O que agarraban.

Julia : Había unha banda... O Manolo de Xirómeno, o Liberiño de Rosende, o Pepe de Varán, despois da Cervela o da Eduarda, o do Fidalgo, unha *pandilla**[392].
Antonio : Máis, máis. O de Aduanas que foi o que mataron. E o de Varán o mataron porque deu con forma que estiveran alá.
Julia : Porque alguén se *chivou**.
Antonio : Que no matara ese señor cando viña de volta. Viña da cabalo dunha egua, viña el e a muller. Non quixo entregar os cartos. Pedíronllelos e non os quixo quitar. Pero el traía un arma, unha pistola. Era un *moedor*[393]*, pero *bueno** iso e igual. Entón quitouno pero o outro ao ver que o quitaba foi cando o tirou
Julia : Polos cartos que fixeran os ranchos...
Antonio : Pero nin os cartos non os levaron, despois ao pégalle un tiro ao outro...
Julia : escaparon para que non os collan...

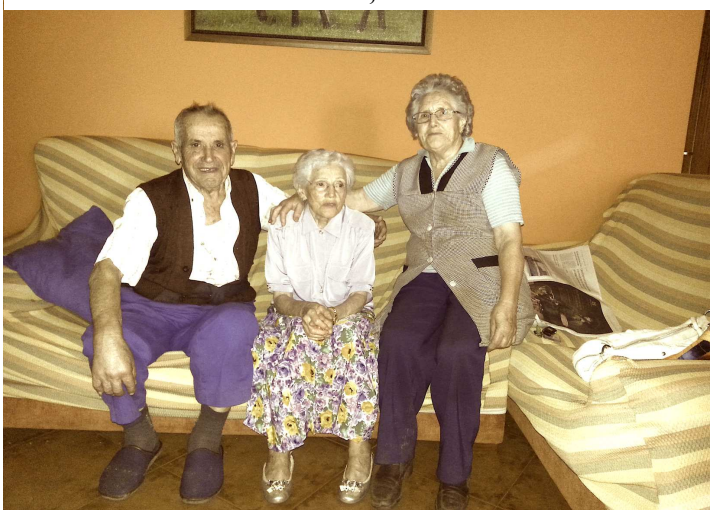
Ainsi des voisins de la région de Fruxil sont morts pour de l'argent que l'on ne veut pas remettre aux « *bandoleros* ».

Antonio : daquela o Lence de Fruxil, tamén dixeron igual que ía comprar unha mula a Monforte y aí, ao pe da casa do Corga, saían os de Fruxil! Pero viñan coa cara tapada. Pegáronlle unha chaqueta seca*[394] que... que quedou medio para a vida[395]...

Ces actes, Antonio le précise, n'ont plus rien à voir avec un engagement politique :

Pero isto non ten nada que ver con a política. Despois viña a *Guardia Civil* e xa machacábanlles hasta os dedos dos pes. Para que declararan. Pero daquela, coa culata do fusil...
O Fidalgo estaba na mili... Foi despois da guerra, cando terminou a guerra. Nos fomos o día do xuízo a Lugo, el viña e veu vestido de militar. Nunca se me *olvidou**. De militar de Franco e por iso lle cargaban máis a mochila. A calquera contaba dise rapaz!
Jovita : Non habían de traballar, a xente quería cartos e roubaban.
Antonio : Roubábanse pan, viñan aquí o que encontraban e despois vendíano.
Jovita : O que estabas cocendo... facías unha empanada e viñan por ela. Iso foi despois da guerra.[203]

Figure 25.— Jovita (à droite), Antonio et Julia à Vilar da Vara, en août 2014



Source : Collection privée, E.R.M.

[392] Le mot « *pandilla* » signifie en castillan une « bande », un « gang », un « groupe de malfaiteurs » ; il est souvent utilisé dans la région et existe également sous la forme portugaise « *pandilha* ».
[393] Le mot « *moedor* » est introuvable dans le dictionnaire actuel de la langue galicienne. Il est fabriqué, comme souvent chez Antonio, soit sur un usage ancien de galicien, soit sur un usage castillan. Ici, le mot « *moledor* » dont il semble inspiré, est un mot familier qui signifie « importun », « raseur ».
[394] Expression galicienne, qui, dans les propos de Antonio du moins, signifie qu'il a reçu une bonne correction.
[395] Il est gravement blessé, « à moitié mort ».

A la fin de notre entretien (*Fig.-25*) qui les a amenés à se remémorer de bons et de mauvais moments traversés dans ces années difficiles, Jovita, Antonio et Julia, concluent sur la longue vie commune du couple que forment, depuis leur jeunesse, Jovita et Antonio :

> Julia (*à Jovita*) : ao mesmo tempo [o Antonio] portábase ben.
> Antonio : (*acquiesce en riant*) *Bueno**... bo era!
> ERM. : A proba é que seguides xuntos…
> Jovita : Claro que estamos, e sempre nos respectamos un ao outro. E seguimos, algunhas veces discutimos eh!... Algunha vez, agora non que imos vellos, pero algunha vez de novos el poñíase cara para un piso e eu cara o outro.
> Antonio : Pero logo te revolvías!...

L'histoire de ce couple dessine d'un trait plus léger l'esquisse du mode de vie d'une jeunesse galicienne d'avant la guerre, dans ce recoin de la Galice rurale de la province de Lugo. Plusieurs témoignages de la génération de Jovita et Antonio le confirment : « il y avait beaucoup de jeunesse ». Leurs distractions étaient les fêtes des villages alentour, l'été ; mais il y avait aussi des occasions de se côtoyer lors des activités collectives, comme la lessive à la rivière, les semailles des pommes de terre au cœur du village ou les moissons du blé noir, de la moisson de l'herbe dans les prairies ou encore lors du tue-cochon. S'il fallait abattre un arbre ou dégager une rivière, les voisins se groupaient. Quand on portait le grain au moulin on pouvait y aller à plusieurs, à dos de mule, etc. Des formes de communauté de travail, de solidarités sociales et familiales étaient à l'œuvre alors que les conditions de vie sont devenues immensément plus rudes pendant la guerre et dans les années 1940-1950, notamment à cause de la présence quotidienne des violences de la répression franquiste que certains rapportent. Ce monde des années 1940 et son manque de tout ont participé à la décision d'émigrer de Julia. Quant à ce couple que nous avons rendu à sa longévité pour ne revenir à Vilar da Vara qu'en de rares occasions, il a passé toute sa vie sur ces terres, traversant l'histoire et y participant, à sa mesure. Leur témoignage nous est précieux pour dépeindre à la fois le fonctionnement de la société galicienne avant la guerre, au début de la guerre et en temps de répression. Le témoignage d'Antonio nous a révèle cette dimension souvent absente qui est pourtant la toile de fond sur laquelle leur vie s'est déterminée.

2. Isaura, et Mercedes L.L. : l'une est restée, l'autre est partie

Isaura et Mercedes López López (*Fig.-26*) sont nées à Fruxil en 1942 et 1947, dans la maison dite « *do Rosende* » ; Isaura y a toujours vécu. Isaura nous raconte son enfance paysanne. Mercedes, elle, a émigré à Barcelone au début des années 1960 et a été ouvrière du textile.

Dans les extraits présentés, nous avons sélectionné la description des tâches caractéristiques de la vie quotidienne de paysannes modestes, mais possédant suffisamment de terres pour conserver un niveau de vie correct par rapport à d'autres familles du village : les tâches et travaux des champs ou de la maison, telles que l'organisation autour de la culture et de la récolte du blé, la cuisson du pain, ou le traitement du lin avec lequel des vêtements et le linge de maison étaient fabriqués par les femmes ; Isaura décrit les habitudes familiales avec une grande générosité de détails, heureuse de ce partage inattendu.

Les tâches étaient réparties entre femmes et hommes en fonction de leur rudesse physique. Les femmes n'évoquent pas de discrimination. Elles nous donnent l'impression de décider de leur sort, même si le cadre de la tradition est respecté, les femmes compétentes pour les travaux de l'intérieur et les hommes à l'extérieur. C'est une famille traditionnelle, nous le

verrons à travers les propos d'Isaura ou de Mercedes, mais qui s'est modernisée : l'aînée est aujourd'hui une fille et a pu se déterminer comme héritière.

Isaura, est veuve et ses enfants et petits-enfants vivent avec elle. Elle évoque très peu la guerre, dont elle se souvient d'avoir entendu parler mais assez peu. Elle évoquera en revanche les « *fuxidos* » à deux reprises et la dictature en termes peu contraires. Elle revient sur la période qui a suivi la dictature, et sa peur du changement. Les données temporelles restent vagues dans cet entretien mais de nombreux voisins sont évoqués.

Isaura nous reçoit dans la grande cuisine à vivre entièrement équipée aujourd'hui du confort moderne ; un large couloir distribue de nombreuses chambres en enfilade dans une maison traditionnelle galicienne de la région ; deux ou trois jeunes garçons jouent pendant que nous parlons. Il y a plusieurs conversations, les activités de la famille se poursuivent alors que nous tendons notre micro pour l'enregistrement.

Figure 26.— Isaura (à gauche) et Mercedes *do Rosende*
Fruxil, août 2014

Source : collection privée, ERM.

2.1. Une vie quotidienne rythmée par les travaux des champs et les exigences de la vie paysanne

Nous avions présenté notre sollicitation avec le fil conducteur de l'émigration de ses voisines, ou de sa sœur que nous ne connaissions pas, qui ont quitté le village pour la ville lointaine. Comme souvent, les habitants du village ou des environs qui ont accepté l'interview n'abordent pas immédiatement la question de l'émigration qui leur reste étrangère ou qui éveille des sentiments peut-être difficiles à communiquer. Un séjour plus long en immersion nous aurait sans doute permis d'approfondir la question des sentiments au départ de tant de jeunes. Isaura est l'une des personnalités du village, discrète, loyale et directe. Nous avons l'impression qu'elle a pensé à ce qu'elle allait nous raconter, peut-être en discuter avec la famille qui nous reçoit chaleureusement. Les travaux des champs, les exigences de leur vie de paysans et les occupations nombreuses qui remplissaient leur vie quotidienne en dehors de l'ambiance de violence, seront les thèmes privilégiés par Isaura. Elle commence par la culture du blé (*o pan*), très ancienne et centrale de la vie du village : on cultive le blé, du grain avec lequel on fait le pain, une nourriture quotidienne, à la paille qui nourrit les animaux :

Aquí antes botábase pan. Arábase a terra e botábase o pan, despois cando valía pa* segar que estaba maduro pois recollíase. Pero que pasaba que se segaba con escadrilas ou con xente de fora que viña da parte aí de San Victorio ou por aí, entón meu papá , en paz descanse, collía e segaba con eles. Segábase o pan. Poníanse en manadas porque era co fouciño, e despois traían unas mulleres, traían tres, e o meu papá tamén sabía segar tamén sabía atar. Entón xuntábanse os catro e atábano. E que facían? Poníano en mollos, atados. Despois a carrealos, na mesma finca e poníanos todos nuns madeiros pola finca adiante. Había que ir cos carros que había, os carros de madeira, e as vacas... os bois que nós tiñamos bois, con dúas xogadas a carrear, algunha vez tiña aquí o Pico [*un voisin, casa do Pico*] a Florencia [*une autre voisine*] coa miña tía, "ala Manuel vamos logo polo pan". Baixábamos claro, había moito que carrear porque había moito pan, e entón baixábano e facían unha meda na aira. Antes poñían un no rastron e despois carreárano, poníano nunha meda. E cando viñan e que todo estaba recollido, que o tiñan todo xa *preparao**, entón viña o carroceiro de Vilamayor, o Jaime e o Pastor, e traer a malladora, pa* mallar. E entón que había que facer? : uns metendo palla, outros botando mollo a relevo, outras espallando abrazados así, quitando de diante porque botaba así *pa* atrás**, entón había que agarrar e espallar abrazados e poñelos aos homes nunha torre ou nunha soga de cereal que lle chamábamos. Entón os *chavales** ían a carrealo ao palleiro. Pois aló, cerrábase o palleiro, para que non entrara a auga. E era a palla pa* todo o ano. E o gran despois ían a turra. Carreábase por sacos. Máis ben limpábase, porque había uns casetos pa* metelo. Nos tiñamos un, [*à Julia*] vos tamén todos tiñan un caseto. Había que limpar as sogas. Botaban o pan a enchela. Outros carreaban outros poñían o ferrado, en todas.

Division du travail et assignation à des tâches

Nous interrogeons Isaura sur la répartition des tâches entre les hommes et les femmes, puisqu'elle nous décrit une intense activité pour laquelle tous étaient présents, la « malla », la récolte et le battage du blé, qui occupait, on le comprend par l'énumération des tâches regroupées sur de longues journées, autour de la batteuse louée et installée chez chacun des voisins à tour de rôle :

Isaura : Os homes eran da palla e eran do talleiro de meter a palla. Tirábanlles as mulleres os mollos. As mulleres solo era... había que de coañalo con unas escobas de bidueiro. Pa* quitarlle a merda que tiña. Pa* limpar.
Mercedes : La cáscara del grano.
Isaura : Era máis ben no mes de agosto, o setembro se facen as mallas. Mallaban todos [os do *pueblo*] e tiñamos que ir en todos, o mesmo que facían na nosa aira facíano en todos. Cada un na súa aira, axudando si, todos, os uns aos outros. Un día botábamos, aínda viñamos os veciños, dunha casa ían dous ou tres, da casa de todas ían a dous, despois quedámonos en menos.

Les repas pris collectivement :

Comíamos xuntos. Sabes o que había? Se tocaba a mañá facían caldo, de verzas ou de repolo. Despois daban aquel caldo nunhas tazas. E a todos, si. Se eran patacas, había que comer nunha *fuente**, de catro ou cinco, ao mellor poníanche unha *fuente* e comíamos uns catro ou cinco, e outra, e outros catro ou cinco... Despois à última hora, acordaron de vir cada un à súa casa, [...] aquí había a mamá para facer o xantar, pois acordárono. Poñían cachola, poníase de todo, patacas con feixóns, con polo, *bueno** chourizo non, non andaba daquela, pero do resto a cachola, o touciño, o repolo, hasta se poñía bacallau tamén, patacas con bacallau.

Puis la cuison du pain, « *cocer o pan* »

Hai unha artesa, de madeira, tiñas que traer o levo porque se deixaba... en casa Pardo tiñan o levo. Había dous, un a casa de Pardo e un a casa de Herdeiro. Entón como había dous dicías "*bueno*, mañá vamos cocer", pois ala, e cocías. Tiñas que xuntar a leña, que xuntar todo, e despois agarrabas, amasabas, hai que quentar unha pota con auga que estea ben quente, despois bótaslle unas sete presas de sal, agarras un tazo, botas a auga alí, amásao* ben *amasao**. Así que o tes todo amasado, o agarras e poñelo pa* un lado. Despois valo poñendo en telos, unhas *teliñas** así, e poñelo encima, e cando acababas de amasar, deixábasllo [repousar]. Cando querías saber se estaba ou non, facíaslles isto así co dedo e se quedárase o burato case unido, estaba, e senón, non. Era co dedo. E despois empezabas ao tender cando estaba. [Deixábase] unhas dúas ou tres horas que fora pa* catro... segundo estaba ao frío estaba manso de levar, e se está o tempo quente, leva en seguida. E despois tendías unha manta así nun carto dunha mesa así máis grande que esta, empezabas a tendelo, empezabas a amasar e todo iso, e xa empezabas a empanada.

Pour terminer le reste de la pâte à pain et célébrer la cuisson, la tradition voulait que l'on fasse une « *empanada* », sorte de chausson farci de légumes ou d'ingrédients selon leur disponibilité (thon, morue, plus tard viande) :

> Cortabas un trozo de masa, y agarrabas e íala estirando, estirando, coa mao, o se non, hai un rolo de madeira e vai rolando e vaise estirando. Despois, unhas veces bótaslle atún, cebolas tamén, outras de hoxe que solemos facer de carne e de chourizo. Agarrabas, botabas primeiro a cebola e despois botabas a carne... Facías un pedazo así, estirada, e despois cando facías iso todo collías outra carpa hasta que lo envolvías. E metela na forma e xa está!
> ERM : Quen o facía todo?
> Isaura : Eu e o Pepe, o meu marido. O Pepe quentaba o forno. Cando eu empezaba a tender o pan, Pepe xa empezaba a quentar o forno. Agarrábamos metías todo no forno, e así que o tiñas no forno mirabas a que hora fora metido, e dicías pois a tal hora hai que sacalo. O pan dúas horas.
> Mercedes : El horno es de leña, de piedra, entonces eso...
> Isaura : Está todo feito de pedra, [...] de ladrillos do forno [...] e ten a súa porta, pa* poder metelo, pa* podelo andar, pa* todo.

La culture et la transformation du chanvre (o lino)

Draps, linge de maison ou « *mandís* » – sorte de capes traditionnelles – autant d'objets de la vie quotidienne qui étaient fabriqués localement à partir du chanvre dont la culture et la rude transformation occupaient une partie de l'année, les femmes intervenant essentiellement dans la transformation et les hommes pour les opérations demandant de la force physique, bien que les femmes n'en soient pas absentes. Isaura détaille le processus, développant un champ lexical probablement disparu pour les nouvelles générations :

> Botábano, había que mondalo, andar de *rodilla** mondando... Leva a semente, despois se vai medrando, e lega a semente arriba. Había que quitarlle as herbas malas... despois había que tascalo, apañalo, *vaya**! Despois, mazábano, ían por aí a un *campazo** e levaban uns mazos de madeira con mangos alí, *bueno**!… Despois había que metelo en auga, había unhas lagas, un burato no fondo e tapábalo ben tapado que se tupira* alí. [...]Despois había que cocelo, e botábanlle cinsa pa* cocelo.
> Mercedes : Cinsa de la leña...
> Isaura : creo que si que che lle botaban iso, para que o limpara, paréceme que era iso. E despois quitábano de alí e lavábano. [...] e poñíano a secar. Aínda onde podían. E despois tascábano... Despois traíano estendido, e despois era cando se fiaba poñéndoo nunhas madeixas.
> Mercedes : No, volvían a mazarlo, *mazábano outra vez*, para que quedara más fino. Y después se hacían como manojos, lo iban poniendo en cestos de aquellos de mimbre, y después es cuando las mujeres se sentaban y hacían como unas mesas... [...] que tenía unos agujeritos y aquí ponían como una.... de madera también, por un lado tenía un hilo más fino, dos agujas, y empezaba a hacer aquellos *madejitos*, ibas *parriba** y *pabajo** y se iba quedando como un hilo fino, una sedita fina ; y después lo cogían por aquí arriba, hacías una vuelta lo ponías y quedaba ¡a punto para hilar!

Le nombre d'opérations nécessaires au traitement du chanvre pour qu'il devienne le fil de lin à filer puis à tisser est très important. Elles s'en souviennent toutes deux, mais il semble qu'elles aient surtout regardé leurs mères et leurs tantes faire ces opérations :

> Era muy duro. Había que darle! Tenías que hacer fuerza y se va abriendo, se va haciendo... Me gustaba, me quedaba ahí mirando...
> ERM. : quién hilaba, las mujeres? Y los niños?
> Mercedes : Yo no... conque había las tías, mi madre...
> Isaura : Eu máis ben niso non, eu non fiei. Eu a la si.
> Mercedes : Según hicieran tenían un palito así redondo y otros palitos y los ponían allí estirando, estirando se iba bajando con el fuso, les iban dando e dando...
> Isaura : Iso era... collíano... e íanlle dando así... Iso daba un traballo!
> Jordi : No era una rueda, era una cruz.
> Mercedes : Una madeja grande, para tejerlo.

Les objets fabriqués artisanalement par la tisserande sont rangés dans des « *baúles* » :

> Isaura : Facían sabas, facían camisetas de lenzo... moito se facía co lenzo.

Mercedes : Cuanto más fino hilabas era para las camisetas, si era más grueso iba para las sábanas y cuanto más grueso... hacían mandís, con lana.
Isaura : As colchas levaban la. Y metíanlle tamén liño... Cando tecía a tecedeira...
ERM. : Eso se lo llevabais?
Isaura : Si e despois facían a colcha, e botábanlle tamén la.
Mercedes : En La Cervela había una [tejedora], la de Roxo. Había varias tejedoras...
Isaura : A que nos coñeciamos era a señora Mercedes de Roxo.
ERM. : Tenía esa actividad?
Isaura : Tiña un tear, que metía o que ías a facer, que non se facía unha cousa so con la. Botábanlle alí directamente o liño que fiaban... [...] e ía pasando, pasando, pasando un pene [...] unha tecedeira se chamaba...
Jordi : Era una madera y una aguja, le daban un porrazo y ¡pom!, pa* un lado, ¡pum!, pa* otro lado...

Les hommes interviennent dans la culture et les femmes dans les opérations de transformation, mais la plupart du temps, la mixité domine car la culture et le traitement du chanvre sont très rudes :

Mercedes : Lo de tascar [lo hacían] las mujeres. Ahora, de darle golpes a aquello, los hombres. Estaba repartido. Por la fuerza.

Le chanvre est battu au fléau, comme le blé :

Mercedes : aquello era como una, *desto**… de madeira...
ERM : También lo hacían para el pan?
Isaura : Ai antes si, que tamén mallaban, tamén...
Mercedes : Antes de mallar con máquinas también era a palos...
Isaura : E despois as mulleres coañábano, o quitaban todo...
Mercedes : Las fabas también cuando las cogían...
Isaura : Tamén, garavanzos, todo iso... todo a paus!
Mercedes : Yo era muy pequeñita, cuando lo hacían.

Et l'on fabrique des vêtements de lin : le « mandil »

Mercedes : El mandil que le hablas, era un mandil que cuando llovía... llevaba una cinta, lo hacían como si fuera una mantita, pero arriba la hacían con unos pliegues y se quedaba con una cinta que te lo ponías a la cabeza, y cuando llovía ya no te mojabas, hasta que se llenaba, pero costaba eh! Aguantaba mucho!
Isaura : Por baixo metíanlle un *flequillo** así rubio... de la.
Mercedes : O azul o...
Isaura : De la. Así ao menos, dunha cuarta, de la... [...] e quedábanlle moi belos aos mandís eh, pois arriba como dis ti, formábanlle como uns pregos e despois había unha cinta...
Mercedes : que te la atabas....
Isaura : que te lle pasaban cosendo por riba deses pregos e igual co color que tiña abaixo, do mesmo color. Facían uns mandís máis bonitos! [...] preciosos! E as colchas... moi bonitas!
Mercedes : duraba la vida de una persona, y más!
Isaura : Levaban un *flequillo* así ao menos por abaixo, [...] pasábanlla toda así por arriba, acababan de facer os pregos...
Mercedes : El acabado...
Isaura : E despois cosíana e quedaba así a cinta... Facían uns mandís preciosos.
Mercedes : La colcha pesaba!...
Isaura : Hoxe *bueno*, o que tivera mandís deses pagábanlle... o que nos dera agora! [...] Antes levábase moito á misa, a xente de antes, a xente que era maior. As mulleres os levaban, todas ían con mandís. Despois veu a moda dos velos. Iso dos velos… Era eu de rapacica, tería eu... cando viñeron...

Les activités d'hiver

Le blé est fauché à la faux avec du renfort de faucheurs de la région, puis étrillé, séparé de la paille que l'on engrange pour l'année. Ce sont des travaux d'été. Mais quels sont les travaux d'hiver ? A quoi les hommes sont-ils occupés l'hiver ?

En inverno non falta que facer! Había que ir paras tortas de abono, [sempre] había que ir a poñer aos tenreiros había que bótalas, traelas, as vacas tamén, todo o inverno. Se chovía se ías para o

monte, pillábate un ballón que aquelo... dios nos valla! *Puñetas** non tiñas! Estabas aló aguantabas todo! hasta o lobo... Polas catro ou as cinco viñamos, metiámolas na corte, se queríamos comer algo, un bocado, comiámolo e senón xa empezabamos coa faena outra vez, a botar becerros, a póñelles de comer, e despois a cenar.
ERM : Quen facía a comida?
Isaura : A miña nai, en paz descanse, os homes nada... os homes... a comer! Non, estabamos todos aquí á noite xa. Os homes se estaba bo tempo, marchaban a fora a rozar unhas silvas, a facer presas, ou a facer regos. As presas que había que facer eran uns regos nos prados porque viña moito a auga. Xunto da Ribeira xuntábase moito a auga!

S'occuper des bêtes, entretenir les chemins, couper des ronces, ou creuser des rigoles ou assainir les écoulements de l'eau. La prise en charge des travaux du commun étaient collectives comme l'entretien des chemins :

Quen facía os camiños ?
Isaura : Era o *pueblo*, íanse *arreglar** os camiños, [a xente] ía toda, sempre [...] cando chamaban, a xente ía toda a *arreglar* os camiños.

L'éclairage à la bougie et l'eau des puits

De manière surprenante encore, Isaura et Mercedes gardent une mémoire précise et technique de l'éclairage à la bougie ou à la lampe à huile. Dans leur enfance, il n'y avait ni électricité, ni eau courante :

Isaura : Antes habia uns candiles, que levabanse así nun pitorro era de gas e espetabanse nas paredes, había unha farola redonda...
Mercedes : una faroleta, para que no se apagara.
Isaura : con uns cristales, con catro cristales, a agarradeira, se poñía o candil dereito...
Mercedes : por arriba llevaba como una... redondita de chapa e por de entre medias salia o [fume]
Isaura : Como un respiradoiro, pero os candís levaban unha mecha... de gas.
Jordi : Con aceite...
Isaura : Claro, era unha *faroleta** e tiña así como un *pistiño**, enganchabas alí o candil, metíasmo e despois a *faroleta* era toda cerrada con cristais, no fondo que botaba o candil, e tiña unha asa, lavábala contigo [...] polas cuadras adiante, todo con ese candil! Despois á noite íaste deitar, había que esperar que uns se deitaran antes e outros despois... Claro había que meter luz como ao día. Levabas aqueles candís e de alí a o outro día, perdoando, arrancaba todo negro polo candil. Nada mais o tiñan, pa* dicirche vou deitarme e non o tiñas máis acendido.

Elles ont connu l'eau des puits mais leurs parents allaient la chercher aux sources qui coulaient aux abords du village. Tous les voisins avaient leur puits :

Mercedes : Nosotros ya agua de pozos. Todos tenían, todo el pueblo.
Isaura : Nos tiñamos todo o ano. Nunca secou. E como a nostra non a había!
Mercedes : el agua la sacaban con una cadena con una rondana...
Isaura : Enganchaban nunha cadea, e unha rondeña e veña, veña... E pa* lavarse nun coleiro! Quentabas a pota e despois no coleiro!

Isaura est fière de proclamer que leur eau était la meilleure et de préciser qu'ils en avaient toute l'année. Sans doute des voisins moins chanceux voyaient-ils parfois sur leur puits s'assécher. Et pour se laver, l'eau était chauffée dans un récipient réservé à cet usage intégré à la cuisinière, puis versée dans des « *coleiros* », des baquets en bois puis en zinc. Puis, l'électricité est arrivée :

Mercedes : Cuando nosotras teníamos 8 años, ya empezaba... el agua no, el agua, aún tardaron un poquito más. La luz sí, debía tener yo cinco años o seis, allá por el 50-51...
Isaura : Si! a todo o mundo lle poñeren unhas bombillas*, tres bombillas.
Mercedes : Que se hizo unha festa!
Isaura : Había que poñer tres *bombillas** cada veciño, e despois viñan a la instalar todo outra vez. A poñela electricidade.

Les femmes étaient voilées

Isaura et Mercedes se souviennent que les femmes portaient un voile, notamment pour aller à l'église, et comment c'est leur génération qui a commencé à le refuser :

> Mercedes : Cuando teníamos 10 o 12 años ya nosotras no queríamos ponerlos, ni la mantilla esa... no!... con eso en la cabeza...
> Isaura : Poñíana así e viña por aquí e todo para atrás... para ir a misa...
> Mercedes : y el cura decía, estas niñas... "qué destapaditas van!" y nadie contestaba...
> Isaura : todas acovardadas... pero despois veu a moda de que non se levaba velo nin se levaba nada!
> Jordi : la mantilla empezó a quedar de lado, cuando empezaron a venir turistas, venían ingleses, iban a las iglesias, y aquella gente no iba con nada... [aquí] incluso con manga corta no podías entrar! Y aquella gente entraba con pantalón corto y aquí ya fue cuando se aparto...
> Mercedes : y a más a más era negro! Si dices, ser de color o algo así, pero nada!...
> Isaura : negro... pero despois veu a moda de que non se levaba...
> Mercedes : A la fuerza porque el cura ya no podía!
> Isaura : O cura xa era o primeiro que non aceptaba iso... E os mandís tamén, toda a xente maior, todas ían con mandís, á misa ían todas acuruxadas en mandís. Por iso que digo que levaban eses

Figure 27.— Ángel Blanco, Equipajes para La Habana, Puerto de La Coruña, 1925

Source : Archivo A. Blanco.

Figure 27.— Os adeuses, Agardando pola súa nai sentada nas maletas. A Coruña, 1963.

Source : Foto de Martí © Alberto Martí.

> mandís eran moi, moi feitos.
> ERM : Eran de mudar, non eran para ir ao campo?
> Isaura : Para ir ao campo había outros que eran feitos de la e non levaban lista, máis sinxelos, pero pregos e unha cinta negra, pero máis nada. Pero os máis bonitos eran eses, porque levábanos á misa tíñamos máis pregaditos, nos armarios... nos *baúles**....

Elles ont connu des évolutions du quotidien, l'une et l'autre n'étant pas dans les mêmes sentiments vis à vis de ces évolutions. Isaura insiste sur la superbe qualité des « *mandís* » qu'elle évoque avec nostalgie. De même, quand elle parle du voile, elle semble regretter que le voile se soit soudain démodé… Quand Mercedes se souvient qu'elle ne voulait pas porter ce voile noir, qui plus est, et sans fantaisie, Isaura fait mine de regretter ce renoncement aux superbes *mandís*, à l'élégance des voiles que revêtaient les femmes. Elles ont aussi assisté à un autre changement, le passage des malles (« *baúles* ») aux armoires, signe de l'évolution que l'on observe sur l'iconographie abondante de l'émigration galicienne (*Fig.-27-28)*, le passage des malles aux valises).

On peut d'ailleurs se demander si la recrudescence de l'émigration dans le siècle n'a pas été un facteur de cette évolution, le passage à la valise, massif, relevant d'une mobilité plus aisée :

> Mercedes : la ropa también estaba más en baúles, la ropa así de cama y todo esto, estaba en baúles.
> Jordi : Cuando la gente iba a la Argentina no iba con maletas, con baúles!
> Isaura : Despois xa viron aquí os armarios e todo iso...

L'école

Dans la famille L.L., tous les enfants ont fréquenté l'école, de manière intermittente, Julia le lui fait préciser :

> Isaura : A escola era alí [en] Noilán, à casa do Estanque, unha escola particular, iamos aos días. O que aprendía, aprendía, e o que non aprendía o deixaba. Iamos todos, todos xuntos, non había de escoller nada, nada. Os pequenos, as pequenas e volvíamos todos xuntos. Aló tiñamos que levar de comer porque estabamos todo o día. Todo o tempo. Ao verano non. Despois había vacacións.
> ERM : Julia conta que ían os irmáns un día un e un día outro...
> Isaura : Claro, e o que pasa! [...] traballo habíalo! facendas había! no es como agora. Antes faltaba un pequeno da escola e non cho notaban!

Est-ce que les garçons fréquentaient plus l'école que les filles ? Dans son souvenir, tout le monde y allait, ensemble et quand il en manquait un, personne ne s'en apercevait ! Cette école « privée » située à Noilán (*Carte.-1*), les enfants y passent la journée entière car le chemin est long et l'on s'y rend à pied. Les deux sœurs confirment l'égalité de traitement des garçons et des filles ; dans leurs propos s'anime un groupe important d'enfants qui s'y rendent ensemble. La durée de scolarisation est variable mais en général de 7 à 12 ans :

> Mercedes : no íbamos a los 3 años, eh, yo empecé me parece que tenía 7, pero me enseñaba aquí en casa mi madre "venga ves haciendo"... Y después un vecino cada noche, allá a las diez, "los niños que quieran venir pueden venir", aquí a un local, bueno a una habitación en casa do Carpinteiro...
> Isaura : Carpinteiro non, era , en paz descanse, o Julio da Lence, o home da Josefa, que poñía alí pasantía.
> ERM. : Pasantías… ¿era para ayudar?
> Isaura : ¡Para aprender!
> Mercedes : A los que querían ir, si quieren todos, todos!
> ERM. : ¿Cuántos iban?
> Isaura : Todos os que había! Todos ían de boa gana, todos!
> Mercedes : A lo mejor había 30 niños!
> Isaura : [Había] a Mariluz o Ramón...
> Mercedes : ...después de Pardo, el Daniel, a Celina, la tía...
> Isaura : ...o Pablo de Rivas, nos as dúas, a Sara de Corga e a Victoria... a Lola de Varán, era maior que a min xa... a Amelia do Teixelo, viña sendo a máis nova. A Maricarmen, a Elvira da Lambreixo que era do teu tempo... [...] a Olga miña irma máis pequena, a Maricarmen do Teixelo, o Mario de Rivas...
> ERM Había mucha juventud! Las familias eran grandes...
> Isaura : si, moita xuventude!
> Mercedes : En cada casa, por ejemplo si son 20...
> Isaura : Dous de cada casa... Eramos uns dezanove ou vinte veciños. [...] Había os pequenos da Aurora, Fernando da Estrada, o Manolo do Pico, o Carlos de Rivas...

L'école est donc bien fréquentée dans les années 1950, et les enfants sont nombreux. Mercedes se souvient que jusqu'à 20 personnes vivaient couramment dans les maisons, familles élargies à trois générations, parfois quatre. En revanche, même s'il semble y avoir une plus grande émulation chez les L.L., Isaura confirme qu'ils y allaient certains jours, « *aos días* » ; comme dans la famille R.P., le travail à la ferme est prioritaire et « *ne manquent pas* ». En revanche, les « pasantías » ont un grand succès. Ce système de renforcement a lieu au village, chez un voisin disposant d'une pièce où accueillir… jusqu'à 30 enfants. Ce voisin

était volontaire et devait disposer lui-même d'un niveau scolaire suffisant, bien que résidant au village. Isaura et Mercedes confirment qu'il ne s'agit pas d'un dispositif d'aide par exemple aux devoirs mais d'une réelle organisation du village « pour apprendre ». Ce qui dénote la conscience de la nécessité des apprentissages. Certains voisins évoquent à plusieurs reprises « les trois compétences de base : lire écrire, compter » comme le minimum nécessaire aux jeunes pour évoluer dans leur société. Les souvenirs de l'école restent très vivaces.

Les loisirs et les divertissements

Les fêtes du village et des villages alentour ont lieu l'été :

> Ás festas tamén iamos pero de inverno non, non había festas. [...] Se iamos un domingo ou un día de feira en Rubián, sentábamos alí todos, iamos todas andando á feira, estabamos alí, os rapaces estaban esperando para nos, e a tal hora, "ímonos!" e viñamos pa* casa.
> Ás festas das castañas iamos andando, pero primeiramente había que facer o traballo da casa e se era domingo tamén había que ir a misa. Despois marchábamos á festa. Era máis cedo. Ás dez. E iamos andando e viñamos andando.
> ERM. : Me dijeron que iban con los zocos hasta allí y al llegar a La Cervela cambiaban con los zapatos que llevaban en el bolso...
> Isaura : Os chamábamos zapatillas!, iso porque iamos máis a gusto polo camiño, alí quitábamos as zapatillas, nun silveiro e poñíamos os zapatos.
> A [festa] grande era a de Rubián... Na Cervela tamén a había, máis bonita aínda porque os que había de danzantes de antes, danzaban moi ben. Dicían que un que non acordo... o Paco, tamén danza ben pero como os que había antes non! Esta procesión veñen de moitos sitios!
> ERM. : Era o fin de semana?
> Isaura : Si, era sábado a queimada, o domingo festa e o luns festa. E o luns as [mulleres] que quedaban na casa ese día podían ir, como a mai, e iamos todos a misa o luns.

La *queimada* est une sorte de cérémonie conviviale : l'eau-de-vie du pays chauffée dans un récipient en terre cuite au centre de la table et que l'on partage entre tous les convives dans des petits bols semblables ; Isaura décrit la préparation servie à tous après le repas qui inaugurait, le samedi soir, la fête de la paroisse qui durait 3 jours :

> A queimada, [se prepara] nunha cousa redonda, unha forma larga, e bótanchelle augardente e bótanlle azucra, e non acordo se lle botan algunha cousa máis, *bueno* é augardente! [...] E o sábado sempre. [...] Teñen unha comida e despois de comer facen a queimada. Bótanlle no sé se laranxas... fai unhas llamas... Tes que ter moito coidado!
> ERM. : A toman quente?
> Isaura : Quente, quente non, bótano nunhas *taziñas* de barro que van enganchadas... e despois eran como unhas *cazoliñas* de barro ou como uns vasiños de barro, pequeniños, e pois con a culler botábanlle a todo o mundo que queira!
> ERM. : Á tarde?
> Isaura : Á noite, iso e ao escurecer que o facen, á noite.

Ensuite, avait lieu le bal où les jeunes se rencontrent et dansent. Les danses d'alors sont essentiellement des variations autour de la traditionnelle « *muiñeira* » que des groupes de musiciens jouent, de village en village, s'accompagnant notamment à la cornemuse de Galice, la « *gaita* » : « Despois da queimada se bailaba. » Mais on danse surtout le dimanche après la messe :

> Despois, o domingo á misa, e despois a procesión, e tomar algo o que queira, e despois se queren espetar a musica, e bailaban.
> Qué música había entonces ?
> Isaura : Había bandas pero iso non me acordo...
> Mercedes : Eran los *gaiteiros* que tocaban...
> Isaura : Que van pola procesión tocando tamén. A procesión está moi ben.
> Mercedes : As orquestas entonces eran bandas de músicos.
> ERM : Qué bailaban?
> Mercedes : La *muiñeira*,

> Isaura: O paso dobre...
> Mercedes : la jota también...
> ERM : Bailábase en grupo ?
> Isaura: en coro e bailaban a dous tamén. Porque eu acordo a Señora Herminia do Pardo e o Señor Justo, bailaban a *jota* e a muiñeira.
> Isaura : Antes aquí había verbenas, festa pola noite, tocaban e bailaba a xente.
> Mercedes : A partir das doce, cenábamos e después, íbamos de verbena.

Où l'on apprend qu'au village, il y avait aussi des fêtes, les « *verbenas* » que Julia évoque également. La fête unique de la paroisse s'est déplacée ensuite vers A Cervela, la fête se développant autour de la procession, le dimanche, aux portes de l'église. Et le lundi, alors que les figures de la procession sont rentrées, il y a une messe à laquelle peuvent assister les femmes qui en général restaient le dimanche chez elles pour préparer les repas de fête.

Les foires. L'hiver, il y a peu de sorties, peu d'événements collectifs. Les marchés à Rubián sont l'une des occasions pour les enfants d'accompagner les parents et pour les voisins de se retrouver. On s'y rendait à pied avec les animaux aux célèbres "*ferias*", on allait vendre ou acheter des bêtes, un cochon, une vache, un veau. La famille L.L. en est coutumière, davantage sans doute que la famille R.P. A l'époque qu'évoque Isaura, on utilise encore les bœufs pour la traction et pour les travaux des champs "*Si, vendíanse becerros, vacas, bois, ranchos, todo.*" Deux fois par mois, "o *14 e o 29 en Rubián*" les "*ferias*" drainent les familles de Fruxil avec des animaux le long des chemins et des routes. Isaura accompagné son père et d'autres, occasionnellement le dimanche. Un peu plus tard les groupes partent sur les charrettes en bois :

> Antes se levaban andando, os levamos moitas veces. [...] Despois viñeron os tratores e os levábamos nos tratores. Pero antes [...] ibamos andando a Rubián. Todos os do pueblo andando.

Les enfants participaient aux travaux de la ferme, la génération d'Isaura sans doute davantage que celle de Mercedes :

> Isaura : esto ahora cambió todo.
> Jordi : Aquí un plato lo tienes!...
> Isaura : hai que traballar e bueno pero antes era moi escravo.
> Mercedes : Entonces no había oportunidad para estudiar. Namás una edad para ir a lo mejor a catorce años ya te ponías a trabajar, lo que podías!
> ERM. : Julia con cinco años por el monte...
> Mercedes : Yo también con cinco y seis, yo tenía miedo suerte que siempre había outro niño que también iban con nos. A veces pensabas a ver si te sale un lobo por aí o lo que sea.
> Jordi : en Barcelona ciudad había muchas fábricas de tejidos, había chicas que tenían crías iban a trabajar a oscuras, con o candil! Para iluminarse por la calle eh!

L'évocation de Jordi, le mari de Mercedes de la même époque à Barcelone et des chandelles avec lesquelles les fillettes s'éclairaient dans les rues de Barcelone qui allaient au petit matin travailler dans les usines textiles (il nous semble qu'il évoque des souvenirs antérieurs aux années 1940) réveille pour Isaura le souvenir précis du temps des chandelles à Fruxil comme unique source d'éclairage.

2.2. Sur la guerre, l'après-guerre et le franquisme

Toutes deux nées après le conflit, elles n'ont de la guerre que les échos diffusés dans le cercle familial, de la répression et des « *escapados* », insoumis ou résistants :

> Isaura : Eu nacín no 42, a guerra xa non a acordo [...] xa había pasado. Se sentía falar. Dicían que había a guerra, que andaban escapados, que mataran a varios. Durou, moito durou, pero eu non sei. Aquí había varios escapados, alí na Matanza me parece que había algún, e no Trixedo. Pero iso,

> andaban escapados, metíanse en coevas, tiñan medo... ao final non sei se os mataron ou se non os mataron.

Dans le récit d'Isaura sur les « *escapados* », la peur domine : « *ils vivaient dans des grottes* », ils « *avaient peur d'être capturés* » ou « *peur des villageois* ». Isaura revient à plusieurs reprises sur la fatalité de la répression et le fait que l' « *on ne pouvait pas s'y opposer* ». Franco a d'ailleurs eu plusieurs vies pour elle :

> Isaura : Antes mandábanlles e tiñan que ir. Antes. Cando era na vida do Franco vello... mandaban e tiñan que ir...
> Jordi : Era una dictadura! Pero es que mucha gente que las cosas también las confunde. Ah que sí, Franco!... vale, de acuerdo, pero Franco cuando hubo aquí todo el follón, Franco no estaba aquí, estaba en el África!
> Isaura : O vello Franco...
> Jordi : Franco!
> Isaura : *Bueno* nos chamabámoslle 'o santo vello'...
> Mari : Era novo cando empezou! (*rires*) Él no estaba aquí en España eh!
> Isaura : Teño oído que mandaba ir matar e tiñan que ir. Si non matábanche a ti!
> Mari : Isaura, él estaba en África. Y aquí se armó follón y aquí mataban los otros! Cuando él entró, pues, cascó todos los demás. Se equivocaron los dos por decirlo de una manera. Lo que pasa que si no se hubieran equivocado no hubiera habido ninguna guerra civil. Que es lo que los otros, digamos, la parte de... tenían que haber hecho, era evitarlo! Porque siempre que quieren ponerse a gobernar, no se sabe por qué, pero no lo aciertan nunca! Siempre pasan pegas. ¿Por qué? no lo sé...

Née au tout début du franquisme dans une famille croyante et suffisamment possédante pour veiller à sauvegarder ses intérêts, elle garde des traces profondes de la violence ambiante, comme celle d'une force brutale à laquelle on ne peut pas se soustraire. Pourtant les deux sœurs se souviennent d'une certaine solidarité, spontanée ou organisée, dans les villages : leur grand-mère a pitié de ces fuyards, et autorise ses nièces à leur donner quelque chose à manger :

> En Amedo que andaban segando e viñan ao escurecer baixaban abaixo, da Matanza de Viñedo. Dábanlles de comer porque viñan pedir e dábanlles. E dicía a avoa... viñan aquí á tía Estrella e a madriña, viñan e "Ai madriña que veñen pedindo os escapados a ver se lles damos algo" e dise "dádelles, dádelles pensar o que o será con nos".

Mercedes évoque la circulation de l'information, notamment par la radio :

> Mercedes : Yo nací en el 46... de información no había... la gente hablaba... Nuestros abuelos... Nuestro abuelo non. O da Cervela si.
> Isaura : A guerra... dios nos libre! mellor que non veña!
> ERM : Había radio?
> Isaura : Nos tivemos un. Xa sabíamos moitas noticias pola radio. *Bueno* si, sabíanse cousas, pero claro, pouca cousa.

Isaura révèle dans ses contradictions que, sans doute, il y a eu plusieurs époques et que la radio, arrivée avant la guerre, a connu des évolutions techniques notables sur lesquelles revient également Jordi, l'époux de Mercedes, qui donne des explications techniques :

> Jordi : aquí a los pueblos tardó mucho más pero había la radio! de galena!
> Mercedes : Había días que no pillaba mucho pero si.
> Isaura : xa foron os primeiros que viñeron, despois xa viñeron estes de corrente cando xa había luz.
> Jordi : En casa de mi tía tenían una radio, [era en los] tiempos de la serie roja que lo llamaban con lámparas *grandonas*... la gente estaba más recogida con la radio.
> Isaura : Polas radios había moitas noticias!
> Mercedes : las tías, las abuelas a la noche, se escuchaba hablar, después de cenar, una fregaba los cacharros, y la otra se ponía a hilar!

Dans l'ambiance que nous décrivent les trois protagonistes, nous savons que dans certaines familles, des individus font le choix de quitter le pays, poussés par la pauvreté, la terreur ou l'ambition. Quelle est la vision de celles et ceux qui sont restés à Fruxil ?

2.3. Sur l'émigration

Pour interroger Isaura et Mercedes, notre interprétion située du côté de celles qui sont parties, notamment Julia vue comme une pionnière en 1940, qui va s'avérer erronée :

> Y la emigración? Cuando los jóvenes empezaron a marchar...
> Isaura : Ya habían empezado...
> Mercedes : Los tíos nuestros ya se han ido a Argentina, a Barcelona pero ya en los 30 quizás.

Les années 1930 ne sont pas loin, elles évoquent en réalité les migrations du début du siècle ; le processus est relaté dans sa continuité et les femmes sont très présentes :

> Isaura : Na Arxentina había tres irmáns do meu pai. Eu os acordo marchar. Eran tíos e tías.
> ERM. : Mujeres solteras?
> Isaura : Si, daquelas si, de quitar a tía Emérita, que marchou co seu marido. Outra se había casado e había marchado a Arxentina. A outra xa non a coñezo.
> Mercedes : En los 30 como el Ramón [el padre de la Julia], los primeros. Y después los otros, como eran tantos, los otros eran más jóvenes.
> Isaura: Despois para Venezuela, uns tíos o tío Lliberiño e o tío Liceus...
> ERM : Tenían parientes allí? E por qué marchaban?
> Isaura : Non, nada. Ían porque daquela todos marchaban!
> Mercedes : a lo mejor venía alguien que había estado y a lo mejor decía "ah pues yo también" y había un poco de contacto.
> Isaura: As tías mesmo as que marcharon para Barcelona, a tía que era do Páramo, de Reconco era tía delas. Esas tías xa non viven.

Est-ce qu'elles ont gardé la mémoire d'une « première » vague migratoire ?

> ERM : Quen marchou primeiro de aquí? A Arxentina por ejemplo?
> Isaura : O de Herdeiro, o da de Corga…
> Mercedes : pueden ser los primeros y a través de estos a lo mejor se atrevían.
> Isaura : [o pai da Julia] tamén foi. o [meu] avó tiña un irmán e foise dous anos.

Le nombre des habitants de chaque maison est l'un des facteurs d'explication de l'émigration :

> Isaura : Ao mellor había nunha casa mesmo... nos eramos once! Entre todos aquí... había moito que facer! Pero despois quedaba un, os irmáns foron marchando, outros pa* Bos Aires, outros a Barcelona...
> Mercedes : Otros se quedaron, se casaron aquí y se quedaron, él era rico... la tía nuestra se casó con o do Pico.

Parcours familiaux : des émigrés en grand nombre

Les cas d'émigration familiale frappent par leur nombre, vers les Amériques – Argentine et Venezuela, Brésil –, vers Barcelone qui se confirme comme destination de longue date ou encore Madrid ; les centres urbains attirant les populations des périphéries rurales :

Isaura : A tía xa tiña o pasaxe tamén para ir a América! As primeiras que marcharon son a tía Pura e a tía Conxa. Solteiras. E non sabemos nada delas... Tiñan unha nena... Despois ao largo de tantos anos vaise perdendo. A tía Mérita tiña dous pequenos e a tía Coañosa tiña unha pequena, e a Pura non tivo nada, estaba casada, ía dicir viúva, lle vai morrer o home.

> Mercedes : La generación del año 40... a lo mejor las que eran más jóvenes de aquí también encontraban de aquí, pero los más jóvenes aún les pillo esta edad.
> Isaura : A Gloria do Pico ten que ser antes, está en Barcelona.
> ERM : Había movimiento hacía Barcelona?
> Mercedes : Si que había sí, mucho, y Madrid que eran las más grandes.
> ERM : Y al País Vasco?
> Isaura : En Bilbao hai unha miña prima e un primo. Luciña, casouse con aquí un da Lence co irma do Julio.
> Mercedes : E o de Teixelo tamén
> ERM : Se marchaban de Galicia para trabajar?

Mercedes : Para trabajar, y tener algo. Se podía ir, pues se iba!
ERM : Y les funcionó?
Mercedes : ¡Sí, sí!
Jordi : Yo no sé que volvieran, alguna vez sí pero normalmente no, muchos no volvieron. Todo mejor.
Isaura : o Antonio de Herdeiro que era un irma do Pepe [...] do pai do Pepe, tamén estaba no Brasil.

Les sœurs López n'ont pas d'exemple de retours infructueux. La plupart du temps, ils ont eu des nouvelles au début, puis plus du tout. Certains sont revenus pour leur retraite, mais peu. Leur opinion de l'émigration est sa réussite :

ERM : Que pensaban da emigración?
Isaura : Claro, os que quedaban dicían *bueno*, a ver se van a facer algo, outros farían, outros non farían.
Mercedes : Dos que marcharon poucos volveron. De visita si, como yo. Porque Galicia de aquí nunca se va, bueno la gente no...
ERM : E retornados "de verdad"?
Mercedes : Si, hay algunos, cuando se han jubilado.
ERM : para retomar actividad?
Mercedes : no lo he visto, para trabajar en el campo ya no. Pero estamos hablando del pueblo...
Isaura : E traballar dos que marchan o ven moi mal traballar aquí... aquí non contaban moito os que viñeran de vacacións. E moita xente de Barcelona veu retirada e comprara un piso en Sarria ou en outro lado, e viñan nos ver aquí.
ERM : Que contaban?
Mercedes : Porque venían de vacaciones...
Isaura : ...si eu teño un bo traballo, tal.
Mercedes en est un exemple : elle émigre à 20 ans, entre à l'usine dans le quartier de Poble Nou, et y fait une longue carrière, comme Mariluz de la famille R.P. :
Mercedes : En Cataluña muchos trabajaban en el textil, en fábricas de textil
ERM : Son famosas...
Mercedes : Yo también! En Barcelona mismo en el Pueblo Nuevo. En Manresa aún puede ser...
Isaura : Na fábrica de *estampaos**, en Barcelona.
Mercedes : Al llegar [las mujeres trabajaban en el servicio], yo nunca lo hice porque tenía mis tíos, fui directamente a la fábrica, pero si a lo mejor no tenían nada e iban al principio. Después se podía cambiar.

La fin de l'entretien, la conversation portera sur la fin du franquisme, et nous verrons diverger insensiblement les positions des émigrés devenus urbains, ayant une connaissance précise de la fin du franquisme et des conditions de la transition, et de Isaura, restée à Fruxil, n'osant pas exprimer au micro une opinion qui, pourtant, s'est affirmée avec plus de force dans la conversation :

Mercedes : Yo estaba a Barcelona pero nosotros, bien... Han hecho el cambio, han dicho "venga a votar!" y todo ha cambiado.
Isaura : Aquí tamén, se dicía isto non pero... Movida había, pero claro a xente...
Mercedes : yo creo que lo hicieron bien, España lo hizo bien la transición...
Isaura : claro, por iso... [a xente] non sabía o que ía a pasar, tiñan medo, máis ou menos...
Mercedes : Sí, alegres por una cosa pero al mismo tiempo...
Jordi : Si eran 40 años!…
Isaura : por iso... no sabían o que podía pasar....

Le couple « catalan » évoque des différences en Catalogne ; Mercedes, adopte la place de l'investigatrice, questionne sa sœur dont elle connaît les opinions :

Mercedes : Claro, pero tú aquí en Galicia ¿qué? ¿Tú tenías miedo o aquí en general?
Isaura : Medo non, pero... como dicía o outro… era...
Jordi : Aquí no sé, pero en general la gente confiaba en el cambio...
Mercedes : Yo creo que sí, en todas partes... un sitio más que otro...

> Isaura : A xente non vaias pensar que si… eu que sei, ao mellor uns dirían que tal, outros ao mellor dirían... eu que sei…
> Isaura : [imaginaban que] podería haber algo de movemento, de guerra ou de algunhas cousas... tiñamos unhas épocas... Ao menos aquí éramos todos. Home, los anciáns máis, que tiñan máis [experiencia]...

Isaura se souvient d'une ambiance générale de peur du retour des violences, de la guerre ou des tensions. Elle traduit les frayeurs de la famille, leur fils faisant son service militaire à Astorga, peur de la réquisition si la violence revenait :

> Isaura : Cando foi cambiando a xente xa estaba un pouco máis diso... pero... Mesmo cando o noso pequeno, estaba no servicio, o Xavier, houbo un movemento que non podían saír nin nada, que estaba en Astorga. Daquela *bueno*... carallo! O tiñamos aló... tiñamos medo que pasara algo e que fora a ir. Despois quedou...

Au moment des premières élections, de la constitution, tous se réjouissent d'aller voter :

> Isaura : *Bueno*, claro que si, pois temos que ir a votar! Votar, ui! todo el mundo! Todos! Si, nos fomos contentos de votar.
> Mercedes : Pues lo hicieron monarquía...
> Jordi : No fue muy claro eso, fue más bien directamente ¡aquí tenéis el rey!
> ERM. : Querían ao rey Juan Carlos?
> Isaura : *Bueno*... daquelas si que fora un bo rei...
> Jordi : Sí, no fue mala persona.
> Isaura : Eu non me acordo. Do rei si que non me acordo. Non sei.

Sur la monarchie et le roi, Isaura ne dira rien, elle ne se souvient pas. Notre entretien se termine sur les propos des « Catalans » et l'opinion, la plus répandue, qui renvoie deux camps dos à dos, reflet des enjeux de la transition et de l'adhésion qu'elle a durablement suscitée, par une amnistie pacificatrice qui amnistiait aussi les crimes du franquisme :

> Jordi : Bueno fue la primera constitución con Suárez... Hubo algunos altercados callejeros, lo de siempre... pero estaba bastante controlado.
> Mercedes : Muy controlado...
> Jordi : Ya había habido aquí un descontrol muy grande.
> Mercedes : Y a más, casi todos los partidos del bando, era igual de qué bando fueran tuvieron la *desto* de decir, todos, más o menos, a lo mismo…
> Jordi : Hicieron un gran pacto, y se reunieron y dijeron, bueno se acabó. Había muchos que aquí no podían poner los pies... ¡Franco los esperaba, no! Hicieron un trato, "podéis venir, pero no volvemos a lo de antes!" Hasta ahora se cumplió bastante bien...

Conclusion : une famille qui a prospéré à Fruxil

La conversation avec Isaura, Mercedes et son mari catalan nous offre des tableaux d'une époque révolue : une société réglée sur les rythmes de son activité principale : l'agriculture vivrière. La famille López « do Rosende » est l'une des familles les plus aisées du village, possédant des terres et des bêtes en nombre. Leur maison restaurée au centre d'origine du village (*Fig.-29*) conserve le caractère des maisons galiciennes du village : la pierre rose du pays, l'aménagement à l'étage, au-dessus des anciennes granges où s'entrepose aujourd'hui le matériel agricole. Les pièces sont grandes et abritent une famille toujours nombreuse : trois générations y vivent jusqu'aux petits-enfants d'Isaura, deux adolescentes, dont l'aînée est encouragée pour reprendre l'exploitation parce qu'elle le souhaite. Ses études d'agronomie et de gestion, courtes et appropriées à son destin d'héritière. C'est l'évolution de la société galicienne où les femmes ont gardé leur place. Mercedes, l'émigrante, a été ouvrière du textile durant toute sa vie en Catalogne où elle s'est mariée à un Catalan. Ils viennent en vacances au village dans la maison familiale.

3. Lola et Pepe de Pardo, de Fruxil

Lola et Pepe sont sont les voisins immédiats de la famille R.P. et les derniers que nous avons interviewés, fortuitement le jour des 80 ans de Lola. Elle est née dans le village voisin de Pousada, le 28 août 1934 et a épousé l'aîné de la famille « *do Pardo* » de Fruxil où ils ont vécu toute leur vie dans la ferme/ maison où ils nos reçoivent. Le téléviseur est en marche et un petit fils passe de temps en temps. L'enregistrement ayant été réalisé dans les premiers, l'entretien a subi le même sort que celui de Jovita de Vilar da Vara. Les fragments récupérés ont été transcrits et nous avons conservé quelques extraits apportant des éléments complémentaires, apportant une autre vision individuelle de la vie du village. Quand ils reprennent des thèmes ou des événements déjà abordés, leur déclinaison singulière nous a paru intéressante. L'entretien commence par l'école et les souvenirs d'enfance.

3.1. La vie à Fruxil

L'école

Comme tous les enfants du village, Lola a peu fréquenté l'école. Elle devait avoir 7 ans, dans les années 1940. Elle se souvient que l'institutrice impressionnait les enfants et qu'elle la craignait, se sentant peu de dispositions pour l'école :

> Eu como lle tiña medo... axudábame a estudiar a outra pero como a outra non a soubera... estaba estudiando naquela e despois xa non sabía da outra! Un lío, era un lío. Eu era beizuda (*boudeuse*). O pouco colexio [que fun] foi mentres que aprendín as catro regras: sumar, restar, multiplicar e dividir e de aí xa non aprendinche moito máis. [...] Ler si, aínda hoxe me gusta agarrar un *trozo** de periódico. Escribir podía escribir unha carta. E firmar, botar unha firma.

Des femmes donnaient les cours (pas des sœurs) ou du moins gardaient les enfants :

> Eran profesoras á maneira delas. Traían [...] o seu labor, o *ganchillo**, facían chaquetas ou... Poñíanos á conta pero ela na mesa... e calceta, calceta, calceta! Non se preocupaba moito dos pequenos tampouco! [...] Eran mestras, de profesión serían, pero pasaban de todo. Ela debía ser de Lugo.

Lola décrit des enseignantes peu soucieuses des apprentissages (l'une d'elles fait du crochet en classe) ou des élèves venus parfois de loin, des villages alentour. L'essentiel était de savoir lire, elle le fait encore avec plaisir, et de connaître les quatre opérations de base. À 80 ans Lola garde une belle détermination ; sa famille de trois générations l'entoure, son mari près d'elle, ainsi que deux des petits-enfants, participent à la fin de l'entretien, commentent les photos sorties par Lucinda la fille aînée, d'une grosse boite où elles sont en vrac. Ils évoquent la famille émigrée et la vie de labeur que Lola et Pepe ont menée au village.

La répartition des tâches est souvent apparue comme équilibrée dans les propos des Galiciennes. Les émigrées évoquent le sentiment d'égalité dans leur société d'origine, mais la revendiquent dans les milieux ouvriers où elles vont s'insérer. Lola qui n'a pas émigré donne un autre avis : « *Os homes tiñan outro direito que non tiñamos as mulleres. As mulleres éramos atrás os homes iban de diante* ». Le statut juridique, un droit différent, qu'elle ne parvient pas tout d'abord à préciser. Il y aurait une sorte de préséance de fait, un état de la société où les femmes sont simplement derrière, tandis que les hommes « vont devant ». Concernant l'école, elle confirme la même égalité de traitement : « Na escuela era igual porque cando tiñan que quedar quedaban como as mulleres. Era o mesmo!» Nous tentons de lui faire préciser la question des droits :

> Nos dereitos... o home pues sempre... era un home! Máis potente en todo, [...] Quero dicir mira como dicía un día un no Incio : "un home sen unha muller non e nada, porque as mulleres son moi listas, os homes somos moi tontos" e dicía eu "e porque dices eso", e dice "si, si, mira o home se está solo, hasta somos sucios se non está unha muller ao noso lado" e dixen "e porque"... e dice "si si, e o que che digo!"

Lola est une femme de bon sens, et ne s'explique l'opinion de l'homme de la paroisse que par la paresse des hommes dans leur condition :

> Perezoso! E pereza por o non facer!, que ademais si se pode valer, por que non se ha lavar? A muller poderalle dicir lávate e múdate que estás sucio, que tes a roupa sucia, pero iso tamén o ve ile!

Elle précise et se resitue dans le passé que nous interrogeons :

> O home era máis potente pao traballo! Claro, son outros músculos, outro... é máis potente! Unha muller... Habíalas ao mellor tan potentes ca algún home.
> Pepe : Poucas!
> Lola : Pero non todas. Ao mellor éramos máis débiles, máis pouquiña cousa... Dicían pola [...] Luisa, dicía moitas veces o Pepe que esa, que traballaba como un home. Dicía algunhas veces que andaban cas vacas os dous e dicía que podía con elas.
> Pepe (*se souvient*) : Joder! Depende tamén da salud... (*il n'est plus très en forme*...).

Enfin, elle revendique la force et l'appétence d'une femme autonome, pleine de vitalité, malgré les douleurs de ses 80 ans :

> Eu tamén era máis... a min o campo gústame, porque eu vou aí por unha horta e ando cavando, e cavo, e como non me doian as espallas cavo, non teño dó de cavar que a min gústame cavar e botar, e... ao mellor hoxe vou un cacho, claro que non podio andar moito tempo que despois non me teño, pero vou un pedazo e cavo, e con toda a satisfacción! Que me gusta, e botar unas fabas, e botar un hortoiro* (*les légumes du huerto*)...

Elle laisse s'exprimer son attachement à une vie passée en plein air dont elle continue de retirer beaucoup de plaisir.

Les femmes dans l'espace domestique

L'occupation des femmes est essentiellement « *ca facenda* ». Ce terme, *hacienda* en espagnol, désigne l'ensemble des bêtes possédées par une famille. Le soin des animaux constitue l'une des activités principales et permanentes dans toutes les maisons du village à l'époque où elle constitue l'un des piliers d'une survie basée sur l'élevage et la culture domestiques, une agriculture vivrière. Elle confirme, comme d'autres témoignages que les femmes participent à toutes les activités, à la mesure de leur force physique et au contraire des tâches domestiques qui leur restent assignées dans une culture traditionnelle :

> As mulleres? facer algo de comer, atender as facendas, lavar a roupiña, que antes lavábase todo á man. Tiñas que marchar ao río, cansábaste de refregar alí una coleirada de roupa así, e refregando alí toda á mañá, e despois viñas e poñíala ao clareo. Alí quedaba clareando íbasla regar pa*' que non se secara ao sol, despois ibas dalí ao outro día íbala pasar, colgala pa*' que se secara. Iba* eu cando estaba aquí cando a miña mai non podía que sempre sufriu moito da espalla dos brazos e todo.

Le lessivage du linge est décrit dans toutes ses étapes, laver, frotter, rincer, blanchir au soleil, rincer et étendre, puis ramasser. Elle s'occupait aussi du linge de sa mère auprès de qui elle était restée, entre bien d'autres occupations :

> Apañábale a roupa deixáballe de clareo e ao escurecer deixáballea estendida. Dalí ao outro día á mañá íballe a pasar, e de sesta alí pola Ribeira arriba que cando chegaba á casa levaba os pés todos cocidos, coa calor... [...] e sudaba como unha burra! Despois chegaba para botar aquí a facenda, e marchar para o monte coa facenda. A vida do labrador! Ahora e moi boa porque e da cavalo do trator!

Lola compare la vie laborieuse d'alors et la vie actuelle où nombre de travaux ont disparu ou sont devenus incomparablement moins pénibles par l'avènement du tracteur qui tient une grande place dans cette famille, les petits-fils en étant passionnés. Elle évoque aussi le traitement du fumier, abondamment utilisé autrefois comme engrais et qui a presque disparu des usages :

> Agora, e en premer lugar, abono xa non teñen porque apenas hai abono para unha horta. Eu e o marido, cansámonos de quitar abono! Mira, quitamos o abono das cortes de Pardo, quitamos o abono das cortes da Carolina, que tiñamos aí as vacas cando eles xa marcharon, quitamos o abono desta corte onde está a casa da Julia, aló detrás na casa en onde ten o Ramón, quitámolo abono da casa de Varán, do Ramiro, de tres cortes, eu arrincábao e el axudábame, e despois el cargaba. Despois lo carreabamos, iamos ás fincas estendiámolo todo cos albelos, despois acubillalo, e antes había que chamar ás vacas para que cho acubillaran as vacas... A vida do labrador! Todos o facían e todos tiñan vacas!

Concernant les inégalités, elle réfléchit encore : ce n'était pas si clair : « *Bueno os homes... antes, cavar e plantar las cebolas, las fabas... iso las mujeres* ». Et les enfants étaient peu associés :

> Bueno* los niños ao mellor levábanos para ensinarnos como habíamos facer... "vide alí a ver o que vamos poñer". [...] Antes había os montós* do abono, había que plantar las plantas, despois atrás botarlle un abono ao rego...

Comme Isaura, elle insiste sur le fait que les enfants allaient à l'école et n'étaient pas requis pour les travaux de la ferme. Sans doute une différence familiale, de circonstances de la génération de Julia. Puis elle décrit encore l'activité paysanne :

> Ás patatas tamén iban os homes e ao millo, pero que antes cavabas... e es que había moito millo tamén! Pero ahora na horta, os pequenos e as mulleres, se ve que non valemos pa*' outra cousa! (rires)

Les hommes aux champs

Lola évoque la complémentarité dans certains types de travaux, où peu de différences, bien que celles-ci apparaissent encore en creux dans ses premiers mots :

> Home, se temos que irlle axudar... por exemplo, este cando ía a facelos regos, aos *campazos**, eu a mo mellor dicíalle bueno, pois tu fa lo rego e eu plántoche os terróns. Había que quitarlle o terrón que lle facía ele e plantalo ao lado nos baixos no prado, a iso iamos. Cando iamos a apañar la folla pa*' deixar las *pastellas** limpas, pois tamén iamos uns co un garfo outros con as escobas, barrer la folla nos campos pa*' despois traela para abonar ou metela na horta... antes traballábachese moito! Agora non.

« *Se temos que irlle axudar* », cette obligation conditionnelle, induit qu'habituellement les hommes sont dans les champs et les femmes à la maison, mais qu'elles peuvent être sollicitées pour *aider*. En réalité les femmes assument toutes les tâches domestiques, cuisinent et lavent le linge, s'occupent des enfants et des vieillards ; elles sont auprès des animaux et parfois, aussi, elles aident les hommes. Comme Isaura, Lola se souvient et nous rappelle combien la culture du chanvre, avec ses étapes nombreuses, était dure :

> Había o liño, había que tascalo, había que mazalo, había que fialo, había que repisalo, había que lo enlagar, a laga pa* que se podrira... traballábachese moito, moito!

Quant aux animaux, elle les énumère, ânes, vaches et moutons constituaient le gros d'un bétail présent, au rez-de-chaussée de toutes les maisons, qui étaient les granges :

> Bueno mira, a burra, aquí había outras catro [vacas], e a outra burra, despois o Lence ao mellor tiña nove, o Rosente nove ou dez, o Teixelo outras sete ou oito, o Pico outras catro ou cinco, a poucas! Que hoxe ten tantas unha casa como todo o pueblo antes!
> Había ovejas?

> Si, cada casa tiña un rabaniño, pequeno ou grande. Despois rapábalas e facías os colchós, metíalles a lana aos colchós... as almadas. [...] Eu iste ano, aínda rapamos as dúas ovellas do pequeno, e aínda dixen hei lavar la la e heina meter nas almadas que se cuadra moitas veces que me doi a cabeza por aquí igual e da porquería que hai nas almadas, sabe dios de que e feito!

Il y avait aussi des poules, dont le sort a évolué avec l'évolution des cultures :

> Si, daquela andaban todas por aí adiante, andaban onde querían e sen traballo ningún, pero... despois houbo que gardalas, porque escallaban as hortas, e deixaban todo patas arriba... e despois cada un tiña as que podía pero tiñas encerrradas. Eu hoxe mismo teño cinco, pero están encerradas e ás tardes botoas para aí.

La petite basse-cour enclose entre leur maison et celle de Julia qui raconte aussi comment leurs mères faisaient de même, rentraient les poules le soir pour éviter le double danger de leurs nuisances sur les cultures et des loups qui rôdaient jusqu'aux années 1960.

Ceux qui n'ont pas quitté la terre, les « *labregos* » (elle dit « *labradores* »), ont maintenu les terres exploitées, cultivant souvent des parcelles de leurs voisins émigrés pour ne pas les laisser en friche :

> E levabamos a propiedad. Entonces, botábase millo, patacas e aquelo e o outro, e acababas andabas cavando día tras día. Pola fresca, botabas la facenda, e por la sesta ibas cavar! Que te derretías toda, como un isco! Bueno!...
> Pepe : : Eche a vida do labrador!...
> Lola : Ahora meten todo a herba, levan a facenda, e ensilan, e danlle a seca, pero todo e a base de maquinaria, non sabes. Entonces a xente séntase no trator sega a herba, recolle a herba, despois cargan aí... sentados, non e a vida que tivemos nos. E nos a tiñamos porque non había outra!

Du travail… et du bonheur

Lola confie volontiers sinon le bonheur du moins la gaité de leur jeunesse, avant la guerre, malgré la dureté qu'elle reconnaît, de leur vie de paysans :

> Foi a nosa juventud*! Pero bueno*, despois de ter que facer a faena, habíache outra alegría que non che hai agora! Cantando ibamos* para as casas, ai si! Nós tiñamos una gramola*[396] na casa da Eirexe, e o Manolo da Sidonia, a traía para a casa os domingos. E nos ibamos* para alí bailar! Viñan os rapaces para onde nos, e alí bailabamos e facíamos festa. E pasabámolo ben!

Danses, retrouvailles autour de la « *gramola* », gramophone qui faisait de la musique : nous retrouvons les souvenirs de la gaité ambiante, de la jeunesse, croisant les témoignages d'autres voisins comme Jovita ou Antonio :

> Saliamos os domingos á carretera, ibamos ao correo a Rubián de Cima, viñamos de paseo pola carretera... a que tiña mozo viña co mozo e a que non andabamos unhas cas outras, e así, felices!

Les fêtes et la vie sociale : présence de la musique et de la danse

Lola va évoquer les « *feiras* » où des orchestres locaux, de « *gaiteiros* », ces célèbres formations de musiciens qui jouaient de la cornemuse (« *a gaita* ») et finissaient tout événement par un bal. Les jeunes s'y rendaient en couples ou s'y rencontraient :

Había salóns, feiras, aí mesmo en Rubián de Baixo. E ibamos* ás feiras, tiñan traído unha orquestra, había un local grande e metiámonos alí e ibamos* bailar. O que tiña mozo bailaba co mozo e o que non o tiña ao mellor facíase con el alí!

Avec son mari, Pepe, ils énumèrent les fêtes des villages alentour qu'ils ont fréquentées dans leur jeunesse :

Viña a festa de Santa Lucía [na Cervela], O Carme en Chorente, o Rosario en Castro do Rei, o San Miguel en Vila de Mouros...

[396] Le mot « a gramola » est castillan, c'est un gramophone.

> Pepe : aínda o hai!
> Lola : O Enciomo en Rubián, o... Había! E íase, pero despois que tes críos* xa tes que atender os críos, tes que atender a facenda, despois xa non...
> Pepe : Antes, había tres na Cervela, Santa Lucía... Iso antes de...

Elle précise que c'était « avant », mais les détails sur cet avant nous manquent, perdus ou non précisés. L'évocation de l'émigration de toutes ses sœurs et de nombreux jeunes du village, nous amène à penser que ces réjouissances se sont produites entre les années 1940 et la grande vague des années 1960.

Sur la guerre

Née en 1934, elle avait entre deux et cinq ans pendant la guerre et en rapporte peu de souvenirs, échos plus que souvenirs :

> Iso foi antes de.. foi antes. Eu sinto falar como Señor Manuel da Corga, que foi á guerra, que viña ferido con balas nas pernas. Pero eu non acordo nada *deso**. Ao mellor o Pepe si, ao mellor son dous ou tres anos antes...

Son mari, Pepe, est plus âgé qu'elle, il a plus de 85 ans. Des bribes d'une mémoire ancienne restent vivaces, mais son élocution est affectée par un récent AVC :

> Pepe : Un pouco... Non acordo nada.
> Lola : O meu pai , en paz descanse, [dicía] que un irmá del, o Abelino, que quedou mutilado da guerra pero eu non acordo.
> Pepe : e aquí o Corga, o Manuel da Corga, oíno falar.
> Lola : Que tiña balas nas pernas... si, cando volveron tiñan unha paga boa.

3.2. L'émigration

Une grande partie de la famille a émigré à Buenos Aires

Comme tous les Galiciens et Galiciennes que nous avons rencontrés dans la région, ils ont de nombreuses histoires d'émigration à raconter :

> Lola : Da familia [emigraron] los tíos, dos hermanos* de papá, marcharon pa*' Buenos Aires... fará cen anos! Non sei se viven nin se morreron. Porque non temos contacto con eles.
> Despois quen marchou para... o tío Luís que foi o último, tamén foi pa*' Buenos Aires. E foi casado.

Cette émigration est celle des anciens, les hommes de la génération antérieure, du père de Julia, à Buenos Aires. Des femmes partaient aussi, souvent seules :

> Dúas mulleres marcharon solteiras, casaríanse aló. Non sei se marcharon xuntas ou separadas, a Nuncia e a Elvira. Despois había outro que lle chamaban David, un irmán, tamén (a Arxentina) O Abelino, e despois marchou o tío Luís, e quedaba o tío Manuel que era o que quedou casado na casa, era o maior dos irmáns.

Un seul est resté, Manuel, l'aîné et héritier. L'une des tantes, Pura, a trouvé un héritier et elle est restée dans la région : « *E a tía Pura que quedou en Vilademouros que se casou en Vilademouros, que tamén morreu haberá dous anos* ». La plupart des émigrants du village sont partis pour Buenos Aires, d'autres pour Cuba : « *A de Cuba era a Lola... Os de Cuba eran las irmás da abuela* Ermiña [...] a neta da tía Aurora* ».

La fille de Lola, s'est jointe à la conversation et connaît l'histoire familiale. Lucinda correspond avec l'une des petites-filles, de sa génération, fille des tantes qui sont parties. Elles ne se connaissent qu'en photo et se sont retrouvées grâce aux moyens actuels de communication. Une des cousines, « *a prima carnal do Papá* », est venue leur rendre visite, la seule à ce jour dont les moyens économiques l'ont permis. Ni Lucinda à Fruxil ni sa cousine à Buenos Aires ne peuvent envisager ce voyage. L'évocation de la surprise de la voyageuse

convoquent des images d'époque, faisant apparaître, en creux, les motifs qui les poussaient à émigrer. La voyageuse s'attendait à retrouver les *chabolas* de l'époque, la « misère », tandis que le village a évolué et que les intérieurs ont intégré de nombreux éléments de la modernité ; de la même manière, les activités agricoles n'ont plus grand chose à voir avec ce qu'elles avaient décidé d'abandonner :

> A *abuela** cando marchou, aquí había unha chabola...
> Pepe : Miseria!
> Lola : Outra chabola aí no patio, outra chabola aí onde temos lo *establo**.
> Lucinda : Parecíalle que estarían aínda na mesma, no sabes... Claro!

D'autres à Barcelone

D'autres sœurs de Lola, sont parties à Barcelone ; il était prévu qu'elle aussi parte :

> As demais marcharon pa*' Barcelona, as dúas que teño, a Sara e a última era a Celia. E eu tamén marchaba, daquela estábamos en marchar las tres. Pero claro, a nosa mai tiña o problema que era unha muller que estaba dos ósos perdida. O caso é que estaba peor cando nos éramos unas *chavalitas** que despois cando xa era que non tiña necesidade de traballar moito, que tiña o fillo, tiña a nora, pois non tiña ela por que andar cos traballos fortes. Pero despois, claro, deixala ela sola sen ningunha das fillas aí, tamén...

Elle n'a pas eu le cœur de laisser sa mère seule, avec leur frère, Camilo, pourtant héritier mais encore célibataire :

> Quedaba co fillo si, pero o fillo quedaba solteiro, *entonces**... Casouse despois, pero [cando] xa eu me casara que era cando ía a lavar a roupa todas as semanas e xa lle dixen "Camilliño, trata de formar vida porque e moito para min andar por aí no río..."

La faim et la misère de l'après-guerre dans les villes

Les conditions de vie dans l'après-guerre qui a suscité des mobilités vers la Catalogne, évoquées par d'autres, sont précisées d'éléments factuels, notamment sur l'absence totale d'argent :

> Si, no hambre, no: a lo mejor de patatas, un plato de caldo, leche, torta có millo e esas cousas, castañas, non se pasaba fame... huevos, pero non había coma ahora o bistec, a merluza,
> Pepe : non o podían comprar!
> Lola : [Actividade] habería, pero non había con que comprar, non sabes? Non se facía... Mira agora, teñen unha maneira de vivir de outra maneira con menos traballo. Porque antes, imaxínate tu, nos mesmo, [para comer] botábamos a nosa Brita, a Brita de Rivas, a Brita de Carolina, cando os pais [da Julia] xa non vivían aquí. Traballábamos nos as casas esas.

Lola fait durer jusqu'aux années 1970 les difficultés de leur agriculture vivrière où les familles qui restent cultivent les terres des maisons fermées à cause des départs de plus en plus nombreux.

Des familles nombreuses… et pas assez de travail

Parmi les facteurs du déséquilibre entre le territoire et les habitants, le nombre était déterminant, et toute cette jeunesse si active évoquée par Luisa, Amalia, Jovita, Isaura ou Lola, la misère économique a réduit le pays à l'expulser, et les individus à trouver ailleurs les ressources qu'ils ne trouvent pas au pays :

> Lola : De dez e de máis!
> Pepe : Once!
> Lola : Que facía tanta xente nunha casa?...
> Pepe : Pois de Rosende eran once e os de Rivas, once tamén!
> Lola : E os da Lence agora, os irmáns de Julio, sete, imaxínate! E os malos partos que tivo...

Encore aujourd'hui, certaines familles sont nombreuses, mais généralement, pour la génération des enfants de toutes les femmes interrogées, rares sont celles qui ont dépassé deux enfants, comme Lola elle-même qui a deux filles : «*Porque eu tiven dúas e chegáronme ben! Agora saben traballar doutra maneira! (rires) teñen un, teñen dous e que cheguen a tres!* ».

Il était impossible d'envisager une activité économique ou industrielle puisque celle-ci était inexistante, la défaillance économique du pays, ajoutée au type d'exploitation extrêmement parcellisé *mini*- voire *microfundio,* poussent les jeunes vers l'émigration :

> Que facías que ao mellor había seis? Os meus tíos debían ser uns nove ou dez quedaban todos aí? Trataron de marchar porque senón non vivían!
> Ademais que non tiñas unha peseta anque quixeras facer algo ou negociar algo...

Elle se souvient du départ de Julia, sa voisine, à une époque où partir était aussi devenu difficile, voire impossible pour l'étranger : «*Ela marcharía así ao mellor de 16 anos máis ou menos. [Pero] non, daquela non se marchaba non*». Pour des raisons plus personnelles, elle se souvient aussi du départ de Luisa, une potentielle rivale : « *A Luisa, falara algo o Pepe con ela. Entón despois desde que... non sei se se deixaron antes se se deixaron despois, e a Luisa marchou, non sei con quen marchou*».

Julio, l'un des frères de la maison voisine « *do Carolino* », de la génération de Pepe, était déjà parti à Manresa. Par la suite, toutes les sœurs et le frère de Julia ont suivi un réseau familial initié avant ou pendant la guerre :

> Despois xa marchou a Amalia e despois xa marchou a Mariluz, así foron marchando. As de Rosende Tamén marcharon. O Ramón... estivo no servicio pero xa estaba en Barcelona antes de marchar ao servicio, que conta o Pepe que andaba arando aló en Fontevidal e que viña aló pola agra de Rubián, e que viña berrando "veño licenciado!, veño licenciado!" e xa estaba namorado da Josefina, xa entón xa marchou a Barcelona.

Des relations familiales rompues ou distendues avec la famille émigrée en Argentine

Lola n'a que peu connaissance de ce que sont devenues ses sœurs, de leur activité professionnelle dans l'émigration : « Eu supoño que era servindo, con a señora, si. E a Celia, en fábricas. Non sei de que eran as fábricas pero... Non sei se facía telas tamén». Quelques échos de leur adaptation au nouveau monde que, au fond, elle n'avait pas voulu rejoindre :

> Levantarse a primeira hora costa! Conque levas esa vida que vas de aquí de escravitude, despois sepáraste, vas aló, tes aquí a túa familia, pero despois hai que adaptarse porque se vai ao que se vai. E alí quedaron!

Lola est une femme prosaïque. Ses sœurs n'étant pas revenues, elle en déduit qu'elles se sont adaptées. Immigrées en Catalogne célibataires, les Galiciennes choisissent souvent, comme ses sœurs l'ont fait, de se marier avec des Galiciens, comme Amalia R.P. :

> Despois casáronse, cos maridos de aquí, o da Sara e de Rubían de Cima, o Raúl, marchouse para aló, e despois viñeron e casáronse. E a Celia ila es de Reixalba, tamén xa se coñeceran antes, e despois marchou para aló el tamén.
> O que pasaba... xa falaban con elas antes de marchar non sabes...

Les hommes s'engageaient avec les femmes qui partaient, s'assurant peut-être une sorte de réseau qui leur permettrait à eux aussi d'émigrer sans prendre le risque du départ sans travail. Il faut dire que les femmes trouvaient du travail immédiatement, logées par des familles en tant que bonnes, ou dans les très nombreuses usines textiles catalanes qui employaient très majoritairement des femmes. Souvent à l'initiative des jeunes femmes qu'ils ont fréquentées en Galice ils émigrent à leur tour : « *El traballou, si, si, en fábricas tamén, o Alfonso, [nunha]de electrodomésticos. Hoxe está retirado. Pero sempre tiveron traballo, si, si.* »

Le cas de la famille *do Pardo* est-il singulier ? Ce mode migratoire, peut-être du fait que l'émigration des femmes était facilitée puisqu'elles trouvaient immédiatement du travail en Catalogne dans un tissu industriel dense. Elles constituaient ou réactivaient le réseau familial, amical, et « plaçaient » leurs conjoints épousés au village. La société catalane avait les moyens d'absorber la force de travail que représentaient les paysans venus de Galice et d'ailleurs.

La question de la nécessaire adaptation linguistique à laquelle elle aurait pu être soumise ne pose pas plus de problème à Lola qu'aux émigrantes interrogées :

> Fóronse adaptando e foron aprendendo... claro como despois xa estaban alí, tiñan que aprender o de alí! Senón non se entendían uns cos outros! Entón, aprendelo claro, [...] chegas e tes que te adaptar.
> Agora ven o pequeno da filla da Celia, da máis nova, e ven aquí e agora, tu sabes como fala o galego! *Bueno*![...] En casa non o falan aló, falan o *castellano*, pero ven aquí e como todos falámolo galego pois o pequeno... engancha!

La famille émigrée de Galice s'est *castillanisée* en milieu castillan dominant. Le mélange des langues est facilité la langue *véhiculaire* que constitue le castillan pour tous les Espagnols ; les jeunes enfants quand ils viennent en vacances, sont au contact du galicien des grands-parents et pratiquent aussi facilement cette langue de leur origine que celle de la terre où ils sont nés : le catalan, devenant, de fait, une génération trilingue.

Lola a fait le choix de ne pas émigrer

Lola est donc restée par choix personnel. Elle est la seule des femmes que nous avons interrogées à correspondre à ce profil de celles qui auraient pu, qui auraient dû, son départ était préparé avec ses sœurs, mais qui a renoncé. Ce choix ne lui a pas été imposé ; entre raison, devoir et quelque chose d'un véritable choix personnel lié à ses propres valeurs et au prix qu'elle donne à la vie avec sa mère, à son devoir de fille, elle ne l'a pas regretté : «*A facenda non a podes deixar, nin sou moi amiga tampouco de viaxar, no me gusta! Todo me parece que... que vai pasar algo... no me gusta!*»

Elle concède avoir eu un regret, mais de courte durée :

> Daquela sentilo, pero tamén me caía mal, marcharnos as tres e deixar a mai así, sen poder... Algunhas veces estabamos na feitura —porque antes segábase o pan con fouciño. Había que levar a comida aló, que agora vense a comer a casa, e despois vaise doutra maneira, pero daquela había que ir cas cestas aló, que cando chegabas ás hortas onde estaban segando parece que che cocía a calor da cesta o...

Les travaux, le souvenir de l'activité reprennent le dessus dans son discours comme ils l'ont repris dans sa vie :

> E había que lle vir por ela a casa a mai, e claro a min tamén me fodía marchar todas e deixala a ela así. Despois xa me endelguei con isto, entón... despois deixeina igual, pero *bueno* estaba cerca e aínda lle botaba unha man, e aínda *bueno*... vas vivindo como cuadra.

Réservée sur ses sentiments, sans doute plus résignée que libre de son choix, Lola n'aborde pas la question de sa rencontre avec Pepe et de leur mariage, si ce n'est dans le souvenir du départ de la rivale supposée, Luisa. Peut-être son futur époux était-il déjà dans ses vues, et comme héritier, dessinait un avenir possible au pays.

Quant aux émigrés, ils revenaient au village, en vacances, dès que leur condition économique le leur permettait. C'était le signe d'une émigration réussie : «*Cando podían viñan, cada dous ou tres anos viñan a casa... Si pero bueno, elas como ganaban, pois podían...*». Elle prononce ces mots avec une nuance de regret rétrospectif. L'une de ses sœurs a très bien réussi en

migration : elle a toujours travaillé et s'est construit une maison en Catalogne ; elle vient régulièrement rendre visite à sa sœur : « *Fixo unha vivenda nova para ela, unha vivenda grande, alí en Cataluña, si. Tiña... quería estar algo o lado [do mar] porque di que alí hai pinar, hai herboledo que hai... bueno, é un sitio saudable*. » Néanmoins, elle n'y est jamais allée car « *elle n'aimait pas les voyages* »... Pepe conclura l'entretien en regrettant, lui, ce temps passé de la jeunesse : « *Quen a pillara daquel tempo!* »

Conclusion : Lola et Pepe sont des gens simples. Leur maison située au cœur du village, sur la seule rue qui le traverse, la famille a longtemps assumé certains rôles administratifs : le dépôt du courrier, la cabine téléphonique. Lola est une Galicienne singulière et forte dans sa simplicité et sa liberté : elle a choisi de rester. Chacune des femmes des maisons où nous avons été reçue l'est, mais Lola est l'une de celles qui affirment de manière sensible leur profond attachement à cette terre et à ses rythmes de vie, pour pénibles qu'ils aient été.

Les témoignages que nous venons de présenter, recueillis à Fruxil (*Fig.-29*) dans la région d'origine des émigrantes de la famille R.P., présentent une société rurale fonctionnant sur ses bases traditionnelles : le travail rythme la vie essentiellement rurale et autosuffisante. Les souvenirs évoqués par ces trois femmes dans leur temps évoquent l'enfance, l'école, la formation des gens, mais aussi la vie quotidienne. Il émane de ces témoignages un fort ancrage dans la société galicienne. Il est remarquable que ces femmes soient restées pour avoir épousé des « héritiers », n'étant donc pas contraintes à l'émigration pour vivre. Socialement sélectionnées, en quelque sorte, elles n'ont rien regretté.

Figure 28.— **Fruxil, vue panoramique**

Source : Suitangi, https://mapio.net/images-p/48295956.jpg, 2019, avec l'aimable autorisation de l'auteur, JRA.

4. Fernanda Cedrón, de Viveiro (au nord), à Chantada au centre de la province de Lugo

Fernanda[397] a été élevée entre Viveiro au nord maritime de la province de Lugo où elle est née en 1947 et Chantada, au sud rural de la même province, en Galice. Elle est âgée de 73 ans. Petite-fille par sa mère du guérillero Luis Trigo Chao, « *o Gardarríos* »[398], tué par la *Guardia Civil* en 1948, et du médecin républicain de Chantada, Don Mariano Cedrón Noguerol[399] par son père, elle est porteuse d'une mémoire informée de la guérilla antifranquiste en Galice où les derniers guérilleros sont devenus des mythes locaux, parfois au-delà. Sa rencontre et celle de Franicsoco Martinez, leur travail pour la reconnaissance de la résistance et la réhabilitation des combattants et combattantes antifranquiste en Galice nous a ouvert un champ récent de l'historiographie. Il fera certainement l'objet de recherches ultérieures.

Nous avons souhaité transcrire quelques éléments d'un contexte social et politique dont nous avions des échos dans plusieurs témoignages recueillis : Jovita, Antonio, Julia, Luisa ou Lola. Fernanda Cedrón nous permet d'approcher de plus près le contexte de la violence de la dictature au quotidien, depuis un point de vue différent : celui des familles de résistants et de la réalité de femmes et d'hommes engagés pour la République dans l'après-guerre. Le territoire de cette guérilla était le Bierzo, le León-Galicia, des terres très proche des parages que nous scrutons autour de Fruxil. Chantada qui en est l'un des centres, se trouve à 30 kms de Fruxil, une journée de marche. Il paraît peu vraisemblable que les foyers de guérilla actifs à si peu de distance n'aient pas été connus des habitants de la région ; certains de nos interviewés évoquent des faits de répression des « *huidos* » auxquels on décide de donner à manger ou non, des opposants arrêtés, fusillés dans des villages et attestent des agissements du nouveau pouvoir.

Notre découverte de la guérilla galicienne éclaire d'un jour cru les réalités du monde rural jusque-là observé avec les yeux de l'anthropologue, crucial du point de vue des enjeux politiques et sur les conditions de vie des populations.

4.1. L'environnement social

L'Espagne est un pays détruit après la guerre :

> Hay que partir de que claro después de la guerra este es un país arrasado. En todos los países cuando hay una guerra […] hay vencedores y vencidos, pero claro […], tienes una guerra con otro

[397] Nous avons rencontré Fernanda Cedrón à la suite de la publication d'un numéro de la revue du CERMI (Centre d'Études et de Recherches sur les Migrations Ibériques) sur les mémoires de la révolution et de la guérilla antifranquiste auquel elle a participé. Odette Martinez-Maler, coordinatrice de ce numéro avec Geneviève Dreyfus-Armand et fille de Francisco Martínez López, dit « Quico », un des derniers guérilleros vivants connu comme « *el último maquis del Bierzo* », nous a ouvert la possibilité d'une rencontre avec son père et avec Fernanda Cedrón en Galice en 2019. L'entretien issu de cette rencontre a été réalisé le 11 septembre 2019, à Villagarcía de Arousa, province de Pontevedra, en Galice, où Fernanda vit aujourd'hui une partie de l'année.
Écritures de la révolution et de la guerre d'Espagne, Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles, N° 9-10, revue coéditée par le CERMI et Riveneuve Continents, Paris, 2018.

[398] Anxo F. Currás, « Luis Trigo, o "gardarríos" », *La voz de Galicia*, 15 juin 2017. Disponible sur : https://www.lavoz-degalicia.es/noticia/amarina/2017/06/15/luis-trigo-gardarrios/0003_201706X15C6992.htm, consulté le 5 janvier 2020.

[399] Cité dans la base de données des victimes de la répression franquiste *Nomes e voces*, 2006, http://vitimas.nomesevoces.net/gl/axuda/presentacion/, consulté le 5 janvier 2020.

> país. La situación de nuestra guerra no es esa. Fue el ejercito el que aniquiló a la sociedad civil. Y luego, como ganan ellos, claro, la sociedad civil y la mujer como siempre, botín de guerra.

La misère touche les campagnes galiciennes : on y survit mais guère plus. Les femmes prennent les choses en main quand de nombreux hommes sont emprisonnés :

> Las cárceles, [para] los republicanos y las personas incómodas para el franquismo… […] entonces, tú tenías que cuidar de tus hijos, tu marido preso, o si ya tenías muchos hijos. Claro era imposible salir adelante porque esas mujeres gestionaron la miseria. El caldo que se comía en casa, que era el único alimento que había… pues se espesaba con harina para que mantuviera los estómagos más tiempo sin hambre. O sea esa hambre que araña al estómago, no la hubo, porque había cosas que echar al estómago pero no estaban alimentados.

Les hommes qui restent, les jeunes, travaillent tandis que les femmes restent dans la proximité des maisons, proposant parfois leurs services pour la couture (*Cf.* Jovita, Amalia, etc.) :

> Más bien la mayor mujer [se quedaba] porque era la que cuidaba a los padres. Mucho más la mujer que el hombre. El hombre era un ingreso laboral que en aquel momento no lo tenía ninguna mujer, claro. Una mujer trabajaba en casa pero los jornales eran miserables. Las costureras que conocí yo que andaban por las casas con la máquina de coser en la cabeza, cosían por la comida. Iban de casa en casa, tú le dabas lo que querías. Pero a lo mejor como sabías que tenían necesidad en casa, tú a lo mejor le dabas un queso que también llevaban para casa, esas cosas… y es cómo se mantuvo Galicia. Porque […] como individuo, tú tenías que apoyar a tu familia. Y las niñas estaban abocadas a eso desde muy niñas. ¿Quién faltaba en la escuela y tal? Las niñas porque tenían que cuidar de sus hermanos pequeños.

Certains traits de la culture traditionnelle empêchent parfois d'exploiter certaines ressources, une difficulté accrue dans les conditions de survie :

> Luego había una cultura que por ejemplo nosotros teníamos una gran riqueza que nunca se explotó porque la tradición de Galicia no te lo permitía: las setas. Las setas es un aporte de proteínas y de vitaminas extraordinario, pero dentro de la tradición gallega ¡era la comida de las culebras! Con lo cual no se podía tocar. Era una cosa que estaba maldita […], con esa tradición de brujería, era lo que utilizaban las brujas en sus amuletos […] ¡y nadie comía setas! […] Te miraban mal!

Elle reprend la question alimentaire et décrit comment le manque de tout pousse les habitants les plus démunis à consommer les glands que précédemment ils donnaient aux cochons, tandis que par tradition, les Galiciens ne consomment ni champignons ni escargots, alors que le pays en regorge. Venue d'une autre région, une institutrice avec des dispositions culturelles différentes, profite de ces ressources et cela marque l'esprit de la petite fille :

> Yo recuerdo a una maestra que vino a Cabanas, era valenciana. Claro ellos tienen la cultura de las setas. ¡Aquí vio un paraíso, salía todos los días! Claro, ¡imagínate tú! Tenía… ¡caracoles!... que es otra cosa que tampoco se comió porque era un asco. Mira que comías caracoles y ¡estabas maldita! Ya te señalaban. Esta señora al llegar a Galicia, ¡carambas! ¡Aquello era portentoso, ella estaba todos los días de fiesta! Se hacía un arroz con caracoles que ¡bueno!… en casa ¡estaban esperando que cayera muerta en cualquier momento!

Son grand-père paternel est médecin et dès qu'elle va vivre à Chantada, Fernanda observe les malades, les femmes en particulier :

> O sea, el auge que hubo en este momento de tuberculosis de bocio (*goitre*) en las mujeres, aquellas que venían cuando yo era niña a las ferias de Chantada, a mi abuelo médico, con un bocio, las piernas torcidas… […] Entonces venía un mal año de castañas […] y la gente llegaba a comer bellotas que las trituraba y hacia harina. ¡Ya te puedes dar una idea de cómo se vivía aquí!

Les femmes prennent une importance particulière dans la société galicienne rurale de l'après-guerre. D'autres femmes, engagées dans le combat politique ont aussi été poursuivies et arrêtées. Fernanda confirme que nombre d'entre elles sont entrées dans la clandestinité en devenant servantes dans des familles, en ville : « *Tenían que salir porque buscaban el anonimato* ». Émigrer était aussi pour elles une échappatoire.

Une organisation matriarcale

L'organisation sociale s'adapte à l'absence des hommes : les femmes ont non seulement leur mot à dire, mais où elles prennent à bras le corps la situation de survie :

> La organización dentro […] del pueblo gallego era… matriarcal. Totalmente. [Las decisiones] eran siempre de la mujer. Los hombres, en la guerra habían quedado aquí los vencedores, que eran unos señoritos pues ¡hacían lo que les daba la gana! Pero en las familias, sobre todo las familias que estaban señaladas, pues eran los servidores de esa gente. ¡Estaban defendiendo la vida de sus hijos porque a lo mejor era una viuda que le habían liquidado… y sabía que a lo mejor en la casa que estaba igual era ése el responsable de la muerte de su marido! Pero es la defensa de la prole, no. Y tú tienes que sacar adelante a tus hijos.

Les femmes galiciennes n'ont pas le choix, elles reprennent les activités :

> La mujer también tuvo que hacerse cargo a la fuerza, ¡no había hombres! Entonces resulta que tiene que tomar la [rienda] En las aldeas, que tienen esa solidaridad que es tribal, sí, existe en todas las aldeas hay… la anciana más o sea la mujer más vieja siempre es respetada y siempre… un residuo de una cosa de tribu, no.

Mais elles poursuivent des usages traditionnels des femmes en temps de paix :

> En la aldea […] donde mi padre tenía la escuela, por supuesto que no había agua en las casas, pero había una fuente y las mujeres iban a la fuente a buscar el agua a la fuente al caer de la tarde, cuando se venían de hacer las labores del campo y todo eso. Era un camino estrecho y se le dejaba siempre la primera que cogía el agua y que iba delante era la señora Encarnación de la casa de Gómez que era la mayor. […] hasta que no salía la señora Encarnación no se iba a la fuente.

L'école

Bien qu'elle affirme la position dominante des femmes dans l'organisation de la société à cette période, comme ailleurs, la division précoce des rôles sociaux est en vigueur ; les jeunes filles subissent cette organisation sociale où elles sont, à leur tour, dominantes dans le périmètre domestique. La pression est forte sur les filles qui fréquentent moins l'école dans les milieux les plus pauvres :

> La escuela era un lujo, los niños eran mano de obra. Entonces no se podían permitir las familias mandar a los niños a la escuela. Tenía que quedar en casa porque si no cómo sale el padre por ejemplo y la madre, la madre que estaba atendiendo una casa […] que les lavaba, planchaba, cocinaba, etc., tenía que salir a la mañana temprano y volvía a la noche. ¿Quién quedaba en casa?... Pues la niña mayor. Y el padre trabajando de jornalero en donde sea. Entonces, sobre las niñas… ¡una presión tremenda! Ya te digo, y era ella también la que estaba señalada para quedar… muchas que no dejaron ni siquiera casar ni nada de eso, porque esas eran las que iban a cuidar a sus padres. Entonces tú no podías casarte porque ibas a salir de casa…

Hériter ou pas

La question de la transmission des biens, nous l'avons vu, est au cœur d'une organisation sociale ancestrale. Variantes de classe :

> [Heredaba] el mayor, a veces, pero si no había… ¡eso es si había qué heredar! O sea ya una familia, dijéramos, con una riqueza. Pero el que no tenía nada ¿qué iba a heredar? Tiene que meter dinero en casa con su trabajo. Entonces los "herederos" que se llamaban, claro, los "vinculeiros"[400] que era cómo los llamaban, ésos sí heredaban, el mayor, los demás salían. Pero los que no tenían qué heredar, los que no tenían tierra, salían todos. Y eso era… el 85%. Entonces eso del heredero era una cosa realmente sí, pero… Deudas, a veces, porque las familias gallegas también se endeudaban… con un entierro. Había que enterrar a los padres dignamente y ¡no tenían ni un puñetero duro! ¡Y se endeudaban! Y era una deuda que pagaban los hijos. Entonces qué van a heredar! (rires)

[400] Selon le dictionnaire de galicien *Estraviz, Portal Galego da Lingua*, « *vinculeiro* » est un autre mot pour « *herdeiro* », l'héritier quand il désigne l'héritier des biens qui ne peuvent être divisés ni vendus.

> […] Muy poca gente tenía algo que heredar. Y luego las familias eran tan numerosas que era imposible. […] con el minifundio que hay en Galicia claro, ¿qué vas a partir? […] No puede ser, entonces tiene que quedarle eso a uno, y los demás salen de casa.

Ses exemples sont tirés de sa propre vie, son père étant maître d'école, des moments importants marquent les modifications des politiques nationales :

> […] Yo por ejemplo en la aldea donde mi padre tenía la escuela, la mayoría de la gente que venía, bueno los alumnos fijos, era uno que había tenido poliomielitis, o sea no podía trabajar, esos eran los que […] estudiaban, no podían trabajar […] además eran esos años, los años 50 […] cuando Franco vende las […] bases militares[401] [que] manda aquella leche en polvo, aquel queso y aquellas cosas… que se distribuía en las escuelas. Entonces mandar al niño a la escuela… ¡era que comiera!

Dans ses souvenirs d'enfance, il y a la grande pauvreté mais jamais l'ennui :

> Nosotros, mira los carretes del hilo, coches… había que esperar que hubiera dos para hacer el coche. Robábamos el hilo para que se consumiera antes. Teníamos nosotros la espera… Hacíamos en el canal que iba el agua para los molinos. Pues allí teníamos un criado que con unas varas nos hacía… una cosa que era una rueda que se movía. ¡La gente tenía un ingenio! Hacíamos eso… Arrancábamos una hierba, cogíamos el tallo y hacíamos una flauta. Inventábamos. Todo con ingenio.

4.2. Dichotomie familiale : deux grands-pères, deux mondes sous le franquisme

Elle vient au monde en 1947 dans un contexte familial et social particuliers :

> Mis padres eran un matrimonio poco común. La familia de mi padre es una familia burguesa y la familia de mi madre es una familia del medio rural.

4.2.1. Un grand-père « *retornado* » engagé dans la guérilla : « *o Gardarríos* »

Issu d'un milieu rural défavorisé mais « *concienciado políticamente* », le grand-père maternel émigre au début du XXe siècle, comme tant d'autres, destination La Havane :

> Mi abuelo materno fue un adelantado, dentro del medio agrario, emigró muy joven a América y tuvo contactos en La Habana con los movimientos sindicalistas de primeros de siglo y cuando vino para aquí pues claro su mundo tampoco era éste. Son los que forjaron, o sea vienen con unas ideas agraristas, de que la cultura es lo que va a solucionar a la humanidad, etc.

Il entre en contact avec des milieux politisés, les mouvements syndicalistes *agraristes*[402]. Au retour, il ne s'adapte plus à un monde rural qu'il aspire à transformer :

> […] Se casa con mi abuela y viene para la casa de mi abuela. Pero mi bisabuela, cuando se casó, lo único que vio en él fue mano de obra barata, porque había mujeres pero no tenían hombres. Entonces viene él y dice 'nada este tío aquí a arar', etc. Eso es justo lo que no quería mi abuelo. Mi abuelo viene con otra mente y tiene que volverse a América, no soporta la presión bueno porque era muy duro, mi bisabuela era una mujer muy dura.

L'autorité de sa belle-mère qui ne voit en lui que la force de travail destinée à faire survivre la famille, le fait fuir. Cet autoritarisme avait, selon Fernanda, des origines justifiées par une vie

---

[401] Sur le Pacte Hispano-Américain de septembre 1953, voir Dulphy Anne, « La France et la défense atlantique : le pacte hispano-américain de septembre 1953 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2002/4 (nº49-4), p. 53-70. DISPONIBLE SUR : https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2002-4-page-53.htm, consulté le 4 janvier 2020.

[402] L'agrarisme est une branche de l'histoire sociale qui s'est développée dans les années soixante-dix du XXe siècle et qui analysait les formes de mobilisations dans le monde rural. Le dictionnaire de l'Académie Royale Galicienne (RAG) le définit comme un « courant social et politique qui s'intéresse au monde rural et à l'agriculture ».
Pour la Galice, José Antonio Durán à partir de ses ouvrages: *Historia de caciques, bandos e ideologias en la Galicia no urbana : Rianxo 1910-1914,*

de lutte pour la survie d'une famille très nombreuse (8 enfants), assumée seule, son aîné ayant disparu dans des conditions tragiques, à La Havane et son mari étant revenu aveugle de la guerre :

> Claro, mi bisabuelo estuvo en la guerra de Filipinas y vuelve ciego. Porque cogió allí un glaucoma o algo… esta mujer tuvo que sacar adelante a su familia con el estorbo de un marido ciego… Entonces es la que maneja todo. Y como los hijos…
> ¡Ocho hijos! El mayor, se va a América. Tuvo relaciones allí también con mi abuelo […] eran generaciones. Muere en un incendio en América, en La Habana… Entonces allí falta el ingreso que mandaba él, el mayor, el primero que se marcha como siempre en todas las familias.

De retour en Galice, le grand-père participe à la création du parti socialiste dans la ville de Mondoñedo. Il quitte la ferme et la famille. Sa femme, la grand-mère de Fernanda, n'a pas la force de le suivre, elle reste à Viveiro pour élever leurs quatre enfants :

> El abuelo materno, es un tío concienciado políticamente: ingresa en el partido socialista, y […] [lo] funda con otros en Mondoñedo […] y se marcha de casa. Y mi abuela… fue cuando se separaron, mi madre se quedó, siendo una niña, porque mi abuela lo dijo siempre 'yo no tuve valor a irme con él porque la seguridad me la daba en mi casa con cuatro hijos' irme con él a la aventura… […] fue cuando se rompió el matrimonio.

Bien qu'il ait quitté sa femme et la vie rurale qu'impliquait cette grande famille, le grand-père de Fernanda ne les a jamais perdus de vue :

> Nunca rompió con la familia. […] venía a visitarme a mí, […] se preocupó siempre por los hijos. En plan económico es que él nunca tuvo un puñetero duro, pero […] por ejemplo a mi madre que era la pequeña, pues cuando salen de la cárcel y todo eso, pues le paga un colegio en Lugo con unas monjas, que era lo que había en aquel momento, pues para que aprendiera mecanografía todas esas cosas. Pero mi madre todo lo que venía de su padre lo rechazaba. Pero él, siempre tuvo ese interés además en que estudiaran, salieran… ¡aun siendo niñas!

Au contraire de ses concitoyens, ce grand-père fait en sorte que les filles étudient ; il promeut l'égalité des femmes et des hommes, la liberté, notamment sexuelle. Ses idées « en avance sur son temps » lui valent une réputation d'homme à femmes :

> Él […] en ese sentido fue un hombre adelantado… Por las ideas y porque él no hablaba nunca – que era otra cosa que le achacaban también porque en aquel momento el machismo era tremendo – él decía que no tenía que haber diferencia entre la mujer y el hombre. Claro, ¡eso estaba muy mal visto! Por eso tiene también esa fama de mujeriego.

Fernanda admirz son grand-père, chantre de l'amour libre à une époque où la réaction prépare l'avènement du franquisme. Le très jeune homme qu'était son grand-père quand il a émigré vers à 17 ans passe auprès de ses proches comme des milieux engagés de la guérilla pour un original. Fernanda cherche montrer l'ouverture d'esprit qu'il a acquise dans l'émigration et comment il s'est confronté au retour avec la mentalité de la Galice, y compris dans les milieux de la guérilla antifranquiste. Libertaire, il est peu admis qu'il soutienne les femmes combattantes ; Fernanda revient sur la division genrée du travail dans cette société :

> ¡Y hubo tantas! ¡Y tanto que se aprovecharon de ellas! Porque siguieron, a no ser en excepciones muy [escasas]… como fue por ejemplo Chelo[403], que coge armas. Pues lo que estabas haciendo tú en la guerrilla cuando tenías que subir porque sabías que vendrían por ti, y el amparo que tenías era con los tuyos que era la guerrilla, seguías teniendo el mismo rol eras la que cocinabas, la que lavabas, […] o el enlace. Seguías haciendo esa misma labor arriba. Pero muy pocas quisieron… Chelo lo explica en *La isla de Chelo* : "yo cogí el arma, pero mi hermana no quiso". Muy pocas

[403] Consuelo Rodriguez Lopez, « Chelo » de son nom de guérilla, est une ancienne résistante de la Fédération de Guérillas de Léon-Galice (constituée en 1942 et disloquée en 1946).
Le documentaire, *L'île de Chelo* (O. Martinez Maler, 2008, *op. cit.*) retrace le parcours et l'engagement d'une femme qui a pris les armes, qui est restée juridiquement considérée comme une « *bandolera* » jusqu'à la loi d'amnistie, en 1977.

> tenían armas. Toñita, la última compañera de mi abuelo que muere con él, también era de las que llevaban armas.

Dans la guérilla, il promeut l'égalité dans la lutte, le féminisme, la nécessité de l'émancipation et de la libération des femmes :

> "la mujer tiene tanto derecho además tiene derecho a hacer la revolución también, son las primeras que tienen que hacer la revolución porque son las más marginadas". ¡Imagínate tú cómo se veía eso en aquel momento! ¡Este tío es un depravado! decían.

Les mœurs, en Galice, pour les mariages des filles étaient tout autres :

> Normalmente los matrimonios se gestionaban en las ferias. Uno vendía una vaca y tal que compraba el otro, pero además decía "ah es que yo tengo unas fincas allí" hombre pues mira… y tú qué tienes? yo tengo dos hijas y tal yo tengo un hijo pues ¡nos libra de las fincas! ¡ras fantástico! Ya está el matrimonio… Llegabas a casa y decías "tú te casas tal día con aquel"! Claro, entonces ese era el modus vivendi.

Syndicaliste en 1934, il entre dans la guérilla au moment du coup d'état, en 1936 :

> En la guerrilla entra al haber el golpe de estado. Él estuvo antes, o sea era un activista. Claro, […] se forma en Mondoñedo, en la UGT, y el partido socialista, él es uno de los dirigentes. […] Estuvo en el 34 en la cárcel porque aprobó lo […] de las 8 horas, y también estuvo ayudando por la represión que hubo de la revolución que hubo en Asturias.

La guérilla s'organise dès le 18 juillet 1936. Les combattants ne prennent pas le maquis, ils sont dans les villages, avec le soutien des populations car ils sont reconnus pour s'être battus avant le franquisme, pour les droits sociaux :

> La aldea, la aldea era el apoyo. Mi abuelo además tenía un apoyo total de la gente porque como había participado también … Mira, allí en Mondoñedo había un monte común que… un falangista se adueñó de él. Y el que levantó la bandera contra ese señor y todas esas cosas era mi abuelo. Apareció muerto el pájaro, el que se había adueñado del monte común…... Y fue mi abuelo… Y entonces los aldeanos… llevaron presos a muchísimos, 50 y tantas personas, y… palizas para que declararan que había sido el "Guardarríos". ¡No hubo forma! O sea… el amparo… mira tú vas ahí, a toda esa zona… [y ves] ¡cómo está de vivo mi abuelo!

Le mythe se forge, le combattant apparaît comme un Robin des Bois galicien. Fernanda préfère voir son grand-père comme un homme engagé pour défendre les droits des gens plutôt qu'un mythe :

> ¡Porque es el Robín Hood! Es mítico ya... Yo soy mucho más rigurosa, […]. Eso del monte común… está documentado… aunque en los archivos lo comprobaremos ahora[404] pero según personas que lo vieron, no le dan esa categoría […]. Porque los guerrilleros hicieron lo que todos no se atrevieron a hacer. Primero luchar contra el régimen, y luego apoyar todas esas causas sociales… ¡que cualquier movimiento social desapareció en el franquismo! Claro, entonces qué pasa, ¡que eran admirados!

Il mène des actions et est impliqué dans la disparition d'un haut fonctionnaire local membre de la Phalange, mais il n'a jamais été pris :

> ¿A mi abuelo? no, no lo cogieron! Hasta que lo mataron! Llevaron a toda la gente que formaba parte de esa comunidad para que lo delataran, hubo palizas, hubo de todo, pero ¡de todo! eh! Porque ahí, esto… se ve que desde Madrid les decían "apretarle más las clavijas" y dice "ya hicimos todo lo posible pero no abren la boca para nada…" y no soltaron.

Les autorités qui emprisonnent et font pression sur tout le village pour qu'ils le dénoncent ne parviennent à obtenir aucune information :

[404] Fernanda travaille actuellement avec Francisco Martinez, « Quico », sur les archives qui peuvent permettre la reconnaissance des combattants de l'anti-franquisme dans la région.

> Mira, […] hay […] una investigadora en la universidad de Lugo, que […] hizo un estudio socio económico de la posguerra, […] un rastreo, y […] el trasfondo lo tiene, [es] Ana Cabana[405]. Dice que en las aldeas, cuando forman el mito, resulta que los guerrilleros tenían esa disciplina de la guerrilla, de… cuidar a la gente. El apoyo lo tenían en todo.

Elle est la petite-fille d'un guérillero parmi les plus mythiques de la région, « *o Gardarríos* », mais elle réfute cette vision, lui préfèrant celle de l'homme engagé. L'origine de son surnom de guérillero est liée à son métier de « garde champêtre » (celui qui surveille les rivières). Il connaissait la région et s'y est caché pendant 14 ans. Comme nombre de guérilleros clandestins protégés par la population solidaire, « *O Gardarríos* » n'échappera pas aux persécutions du pouvoir. Il sera pris et exécuté en 1948. Fernanda avait un an.

La solidarité populaire dans les villages et les familles

Les guérilleros étaient assimilés à des bandits, des délinquants de droit commun sur qui la police pouvait tirer à vue, y compris dans le dos, comme sur des « fuyards » ; la *ley de fugas* du début du siècle légalisait cette répression. La solidarité des populations a été la condition de la survie des guérilleros jusqu'aux dernières exfiltrations vers l'étranger, dans les années 1950. Fernanda évoque les parents de « *Quico* », Francisco Martinez López et les femmes dans la guérilla :

Es que hubo mujeres importantísimas. Que por el hecho de ser mujeres quedaron en el olvido. A su padre le machacaron los dedos de los pies con una culata de una escopeta. Él, cuando iba a entrar a casa, ve que hay jaleo y tal y dice "no puedo ir a casa" y ya se sube otra vez… y ya [se] quedó. Como hicieron tantos. […]ibas a una feria y la Guardia Civil escogía ese momento para detener a tu familia. Salía una vecina te esperaba donde fuera y te decía "no vayas a casa que ha pasado esto".

Fernanda se sent une responsabilité, comme petite-fille de guérillero, dans la transmission de cette mémoire récupérée tardivement. Ella a eu la chance d'être élevée par sa famille paternelle, à Chantada et d'être la petite-fille d'une figure de la ville puisque que son grand-père paternel était le médecin local.

4.2.2. L'autre (grand-père) médecin de la ville de Chantada

Bien qu'élitiste, la répression du régime s'est aussi abattue sur les médecins de campagne, et nombre d'entre eux ont éliminés dans la région. Il était connu comme le « médecin des pauvres » et le régime s'en prendra aussi à lui, l'empêchant un temps d'exercer :

Estuvo inhabilitado, porque lo que pasa es que dejaron sin médicos en toda la zona, mataron el de Monterroso… el del Incio... La mayoría de ellos eran republicanos o por lo menos de izquierdas. Bueno republicanos eran todos, unos eran socialistas, pero republicanos todos. Entonces, pues, hicieron una [limpieza] tremenda con los médicos… Tengo el carné que le pasan cuando lo inhabilitaron. Tuvo que ser en los años 40…

Née en 1947, elle est confiée à huit ans à la famille paternelle pour lui permettre de poursuivre des études, ce qui était impossible dans le milieu rural de Viveiro. Fernanda aurait par

[405] Ana Cabana Iglesia, *Entre a resistencia e a adaptación: a sociedade rural galega no franquismo (1936-1960)*, Thèse de doctorat, Dir. Lourenzo Fernández Prieto, Université de Saint-Jacques de Compostelle, 2006.

vocation suivi les pas de ce grand-père vers la médecine, mais elle était une femme, et ce fut impossible.

4.3. Le destin contrarié d'une fille de notable et de guérillero sous Franco

Elle a donc fait des études secondaires « autorisées », un cursus d'institutrice (*magisterio*) à Chantada dont elle ne pouvait s'éloigner sans l'autorisation de ses parents. Elle tentera d'échapper à l'obligation qui soumettait les femmes à des enseignements spécifiques dispensés par la Section féminine de la Phalange. Elle est nommée à Madrid :

Por ejemplo, toda mujer que hacia magisterio o cualquier tipo de carrera, pues tenía que hacer "la canastita del bebé" que se llamaba. Que eran toda una muda de eso y tal, y luego también te preparaban a… lo fundamental que era parir y cuidar los hijos, aunque estudiaras o todo eso y tal…

L'idéologie de la « femme idéale », femme d'intérieur, épouse et mère, était infusée dans toutes les formations que l'on n'empêchait pas d'étudier jusqu'à leur mariage :

Había un ideario de la "mujer ideal" (*rires*) para más ideal, y entonces te explicaban cómo cuando llegaba tu esposo a casa cansado del trabajo y tal, tú tenías que estar callada y tal, hacer lo que él… tenerle las zapatillas preparadas y tal… bueno, ¡ser una esclava!

Elle aura des ennuis avec l'institution à Madrid : faisant l'objet d'une enquête (« *expediente* ») des autorités, empêchée de poursuivre une carrière d'enseignante par révocation (« *inhabilitada* ») elle est contrainte de se résoudre au mariage, vie pour laquelle elle avait peu de dispositions.

Pues mira me casé porque el año que me inhabilitaron a mí... que me expedientaron, el año que yo estaba en Madrid, pues me tuve que venir para casa con las orejas gachas, no. […] Yo tenía 21 años y ¡fíjate lo que cambió el mundo! ¡Ya era una vieja! Todas mis amigas con 18 años y 17 se habían casado, tenían niños y yo, […] por el mundo adelante […] y tal.

Son père lui fait la morale, sa mère la culpabilise, la renvoie à la malédiction d'être la fille (et la petite-fille) d'un guérillero :

A mi carácter, a mi forma de ser y la maldición que teníamos de su padre… Entonces resulta que mi marido era íntimo amigo del hermano pequeño de mi padre. Yo lo conocía desde niña. […] Pues me pidió que me casara con él. Sí, ésta es la solución, así salí de casa.

C'est finalement grâce au mariage, que Fernanda sort de la maison familiale, de celle des parents pour devenir à son tour mère de 4 enfants. Elle décrit cette période comme un endormissement de sa personnalité, un isolement dans le monde de la maternité et du foyer. Plus tard, elle souhaitera travailler, sortir de chez elle, son mari, selon les préceptes de l'époque et du lieu, ne l'y autorisera pas, d'autant qu'elle a 4 enfants !

« Soudain la guérilla »

La rencontre avec « Quico » est déterminante et lui fait prendre conscience de ce qu'elle vit comme une « dette ». Elle qui avait l'image d'un grand-père et d'un héros social va découvrir la réalité de l'homme engagé qu'il était :

> ¡Hablando con él! [*Quico*] yo empiezo a atar cabos, y ya entiendo [lo] que no me encajaba, ahora ya entiendo esto otro. Voy situando… y de repente, surge la guerrilla.

Elle relit son histoire à rebours, découvre qu'elle avait deux versions de son grand-père et en voit apparaître une troisième, décisive, l'homme :

> Y ahí surge una tercera versión del Guardarríos, que era su vecino, estaban hablando de su vecino, no del Guardarríos ni del abuelo, le llamaban o Luis que era como se llamaba y dicen "o Luis fixo… o Luis no sé qué…", y ¡ahí surge otro personaje! Yo quedé alucinada porque uno dice: "mira tu abuelo fue el primer ecologista, pero no lo sabía que era ecologista", […] porque esta gente tenía una finca muy grande que estaba dividida por un riachuelo de una parte y de otra. Cuando era el verano, el riachuelo estaba casi seco y podían pasar con el carro de un lado para el otro. Pero cuando era invierno tenían que dar mucha vuelta entonces en el verano, en uno de esos veranos, cogen el carro y pasan de un lado para otro. Los ve mi abuelo y sale "quietos, quietos ahí no volváis a hacer eso" "pero ¿qué pasa qué estamos haciendo?" "Que con el carro estáis destruyendo las huevas de las truchas". No sabes, o sea… te cuentan estas anécdotas que entonces ves a la persona.

Elle rend hommage aux clandestins : «o Curuxàs», «o *Piloto*», et Francisco Martínez López, « *Quico* », guérillero vivant[406].

Au tournant des années 1960, l'émigration apparaît à nouveau comme une possible solution aux problèmes de misère de la société galicienne. Fernanda y voit aussi une source fondamentale de l'évolution de la société, de sa modernisation et de son ouverture, notamment :

> Luego en los años 60-70, […] ¡venían con un mundo nuevo! Primero en la forma de vivir ya era mucho, o sea los emigrantes venían de vacaciones y lo primero que ponían a sus madres en sus casas era un wáter y un baño.

Comme Mariluz, elle se souvient que l'arrivée de la radio a été un événement qui a contribué aux changements sociaux. On écoute la radio clandestine à Chantada aussi :

> Cuando vino la radio era una cosa... ¡bueno, ir a la luna era poco al lado de tener la radio en casa! ¿no? Luego cuando yo venía a Chantada, escuchaba Radio Pirenaica. En esta mesa (e*lle montre une petite tabl*e), que […] era donde tenían la radio. Se ponía una manta para que no se oyera y oía Radio Pirenaica. Radio Pirenaica cambiaba constantemente de lugar para las ondas etc. Todo el mundo hablaba de Radio Pirenaica pensando que estaba en Francia y estaba en Bulgaria. Empezó emitiendo en el Pirineo… [Conocí al] locutor que no me acuerdo cómo se llamaba y […] lo conocí por la mediación de Quico en la zona de levante. Los que la montaron eran republicanos… esta gente sabía de todo. […]un tío con un alambre no te puedes dar la idea de lo que hacía.

Conclusion: Fernanda, jeune femme sous le franquisme

Fernanda n'a connu de son grand-père guérillero que peu de choses hormis la légende de sa résistance au régime, comme « *fuxido* », caché, traqué puis oublié et le souvenir du dernier baiser déposé sur son front de petite fille au moment de son départ « *ao monte* ». Elle a vécu avec sa famille de Chantada dans une opposition républicaine silencieuse au régime. Comme femme elle a été empêchée d'exercer et sa double ascendance n'y a sans doute pas été pour rien. Elle consacre aujourd'hui une part de son énergie à la lutte pour la reconnaissance par l'État espagnol de la résistance antifranquiste en Galice, ainsi qu'à la demande de réhabilitation des guérilleros comme résistants. Elle nous a révélé l'écho puissant du contexte politique espagnol dans la Galice rurale des années 1940-1960.

Conclusions

Migrantes, épouses d'héritiers, résistance… ce sont des pièces d'un « puzzle » galicien d'après-guerre.

Notre regard sur celles et ceux qui sont restés au pays a été modifié par l'expérience de leur rencontre. Le statut que nous leur avions attribué de « non-émigrants », « celles et ceux qui

[406] Francisco Martínez López, *Guérillero contre Franco: La Guérilla antifranquiste du León (1936-1951),* Syllepse, Paris, 2000.

restaient » était une vue de l'esprit, le point de vue mimétique de l'émigrante. En nous plongeant dans l'histoire de femmes – et d'hommes – qui ont accepté de partager avec nous leurs souvenirs, un monde invisibilisé par la migration nous est apparu : leur monde, révélé dans sa continuité, l'émigration retrouvant son statut d'événement, voire d'accident, et constituant, elle, la discontinuité dans ce monde. Phénomène par ailleurs lui-même inscrit dans une continuité des réalités et des représentations galiciennes.

Celles et ceux qui sont restés ont maintenu et pérennisé leur monde dans les traditions, avec un solide ancrage à leur territoire. Mais la fonction des émigrants s'est aussi révélée puisque, par les moyens qu'ils acquéraient en émigrant, ils ont permis cette prolongation de leur monde en retour ; la réalité dont nous avons approché quelques aspects est une réalité à deux dimensions : tout d'abord, la fracture (rupture) que les migrants comme individus opèrent avec leur monde, saut dans un inconnu à leur portée, choisissant l'émigration comme solution aux problèmes économiques et d'organisation sociale de la Galice tout comme leurs ancêtres l'avaient fait (continuité) ; ils alimentent l'une des facettes de l'identité galicienne : « *o emigrante* », comme réalité du peuple Galicien. Contribuant économiquement par leurs retours et leurs envois d'argent à leurs proches (continuité), les « remises », au maintien d'une économie locale, puis, plus tard, lorsque nombre d'entre eux retournent et se réinstallent au pays avec les moyens qu'ils ont acquis ailleurs, ils contribuent à la transformation de la société galicienne, voire de l'Espagne.

Emportent-ils leur culture ? Leur langue ? Assez peu dans les migrations intérieures ou économiques, nous le percevons dans les témoignages, la plupart du temps ils se construisent une identité plus large, « transrégionale » puis « transnationale », rapportant des éléments des cultures modernes au contact desquelles ils ont évolué dans les pays d'accueil ; ils inventent la famille « à distance »[407]. La relation de l'émigrant avec la Galice quittée par nécessité reste inquiète, et leur inquiétude est la manifestation du lien qu'ils conservent avec leur « galicianité ». Ils partagent ce sentiment avec les exilés de toutes origines.

La migration est une autre forme de résistance à la violence institutionnelle.

Dans la continuité qui se révèle dans le fait migratoire, la dimension particulière de la violence sociale imposée par le système politique au long de la période étudiée, nous est également apparue sous sa forme la plus exacerbée, celle de la résistance au franquisme dans une région pourtant réputée immédiatement soumise et consentante au régime nouveau du général Franco. Les témoignages des hommes et des femmes que nous avons rencontrés révèlent, à des degrés divers, combien cette version officielle de l'histoire galicienne diffère de leur réalité et combien il paraît urgent de revenir sur l'histoire de cette période, dans cette région.

La troisième partie de notre travail sera un court chapitre conclusif : en effet, le dernier témoignage que nous avons choisi de publier ici est celui d'une émigrante contemporaine de la fratrie des R.P., cousine éloignée qui vivait dans un village voisin dans leur enfance, Justa. Après une longue période que l'on pourrait considérer comme de multiples migrations vers les régions côtières, elle a émigré avec son mari à la fin de la période qui nous intéresse, en Suisse, comme Julia a émigré vers la France.

[407] Imbert, Lelièvre, Lessault, *La Famille à Distance… Op. cit.*

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE 3

D'une migration l'autre, sans solution de continuité

En 1953, Franco signe à Madrid avec les États-Unis, des accords par lesquels il autorise l'installation de bases militaires sur le territoire de l'Espagne, en échange de l'aide financière et militaire. Ces accords, « *los Pactos de Madrid* » consacrent l'entrée définitive de l'Espagne dans le bloc de l'Ouest. Dès 1947, les États-Unis avaient marqué le pas en prenant la défense de l'Espagne, empêchant une nouvelle condamnation du régime prévue par les Nations Unies, sans aucune exigence de garanties sur la situation intérieure que personne n'ignore. La France rouvre immédiatement sa frontière, permettant la reprise des échanges commerciaux et les migrations de saisonniers espagnols dans le Sud-Est, notamment. Les vendangeurs ne furent pas les seuls émigrants.

A partir de la fin des années cinquante une nouvelle « hémorragie » se produit comparable et supérieure en nombre à la « grande vague » de la fin du XIXe siècle, cette fois vers les pays européens. Connue comme la grande vague des années 1960, elle voit émigrer des Espagnols par milliers qui n'avaient pas trouvé leur *El Dorado* dans les régions les plus développées d'Espagne leur permettant de poursuivre leur quête d'une vie meilleure. Les pays européens en pleine reconstruction d'après seconde Guerre mondiale accueillent une main d'œuvre nombreuse, courageuse et bon marché. Galiciens et Galiciennes, ajoutant une page à leur histoire migratoire, quittent comme d'autres leur pays natal pour des séjours qu'ils imaginent courts, le retour comme objectif programmé, vers la Suisse, l'Allemagne ou, dans une moindre mesure, la France.

Justa est celle qui correspond à ce nouveau profil de migrante, partie avec son mari après de multiples « petites émigrations » dans les grandes villes plus proches ; ils travaillent tous deux dans l'hôtellerie, laissent leur fille plusieurs années alors que le séjour promettait d'être court et lucratif. Ce sont les premières années de l'émigration des années soixante.

Pour sa proximité avec les émigrantes du premier chapitre, par son témoignage d'une sensibilité particulière et une complexité de sentiments caractéristiques de cette vague migratoire aux motivations clairement économiques, mais semblable encore aux motivations de Julia en 1940, Justa nous fournit notre dernier modèle de Galicienne en migration : la « *retornada* ». Les émigrants qui inaugurent cette nouvelle modalité sont souvent ceux qui ne possèdent rien ou très peu de terres en Galice ; ils saisissent comme tant d'autres l'opportunité que leur offrent les nouvelles dispositions d'ouverture internationale du régime, d'avoir plus et mieux en vendant leur force de travail comme ils l'ont toujours fait pour survivre.

1. Justa, la « retornada » : *A Cervela* – Saint-Moritz, *Rubián* : un parcours migratoire avec retour

Justa[408] émigre avec son mari au début des années 1960 alors qu'ils ont une fille en bas âge qu'ils laissent à sa grand-mère d'abord, puis qui ira en pension. Elle associe le « malheur de sa vie » au choix délibéré qu'ils font de partir en laissant l'enfant. Bien que leur objectif soit de se sortir d'une condition de grande pauvreté sans perspective d'amélioration. À plus de quatre-vingts sa culpabilité contredit la situation actuelle de la famille : une véritable réussite économique. Quand ils décident d'émigrer en Suisse, leur situation a un peu évolué et n'est plus celle de la misère des années 1940. La motivation qui apparait est celle de saisir l'opportunité de « faire de l'argent », contrairement au saut dans l'inconnu que représentait l'émigration dans les années quarante.

Justa naît en 1929 à Pedragosa, un village proche de Fruxil. Julia et Justa sont, à un an près, de la même génération ; leur environnement est le même, leur condition assez proche, bien que la famille R.P., l'une des plus pauvres de Fruxil, possède quelques terres acquises grâce à l'émigration du père. Ce n'est pas le cas de la famille de Justa dont la famille est ruinée.

Les familles de Justa et de Julia sont liées par un lointaine cousinage mais elles se fréquentaient peu. Justa a émigré plus tard que Julia qui faisait figure de pionnière.

Aujourd'hui Justa vit dans une grande une maison, imposante mais sans ostentation, au cœur de à Rubián de Cima, sur l'ancienne nationale LU-546 entre Sarria et Monforte de Lemos. Aux abords de la bâtisse, un grand jardin, des fleurs, un grand potager, puis des terres, des granges où l'on entend des bêtes. La fille de Justa dirige l'exploitation. La grande salle à manger est fermée, pour limiter les effets de la lumière, les fauteuils recouverts, préservés de la poussière. Sur la grande table une quantité impressionnante de photos sont exposées, signe d'un usage exceptionnel. La grande maison remplit son rôle de décorum, mais la fille de Justa, qui n'a pas souhaité assister à l'entretien, nous confie que « c'est beaucoup de travail ». Elle ne souhaite peut-être pas entendre à nouveau, les souvenirs de sa mère sur une expérience qui a eu beaucoup d'incidence sur sa propre vie. D'autres maisons galiciennes aux volumes imposants nous ont fait cette impression. Elles concrétisent le désir initial de posséder enfin les moyens de vivre avec un peu d'aisance. Mais ils ne vivent pas au quotidien dans ces espaces trop grands, trop neufs ou trop propres. On préfère user l'ancien, conserver le nouveau… et la famille vit au rez-de-chaussée plus frais et disposant d'une grande salle à manger conviviale et d'une cuisine d'été.

Ces femmes, Justa, une de ses sœurs de passage et sa fille, ont un sort qu'elles savent meilleur que pas mal de familles des villages dont elles sont originaires, Pedragosa ou Vilar Buxán (*Carte.-1*) où se trouve leur maison familiale, rachetée grâce aux moyens de l'émigration et restaurée, mais où ils ne se sont installés que le temps de construire la nouvelle maison ; ils s'y retrouvent pour des réunions familiales festives et c'est d'ailleurs là que nous avons établi notre premier contact avec les sœurs de la famille dans nos déplacements vers Fruxil.

[408] L'entretien a été enregistré le 3 octobre 2014 chez elle, à Rubián, Lugo, où elle nous reçoit. Julia a souhaité assister à l'entretien. Elles évoqueront des souvenirs communs de l'enfance, mais Justa souhaitera fermement communiquer sur sa propre expérience.

Les maisons des *retornados*, de manière sans doute dans une moindre mesure que celles des *Indianos*[409] des générations antérieures, montrent la réussite des familles enrichies dans l'émigration. Celle de Justa est le fruit du travail auquel son mari et elles ont sacrifié leur vie pour sortir de leur condition. Chez elle s'exprime aussi une nostalgie d'une autre vie commencée puis laissée ailleurs, à portée de migration, pour retourner au pays et réaliser le projet initial. Le sentiment de n'être ou de ne se sentir de nulle part, Julia l'exprime aussi ; l'occasion leur est donnée d'une confrontation avec l'expérience des autres qui incite à revenir sur des choix et sur le tour qu'a pris une vie d'émigrante /immigrante, l'expérience d'une vie vouée à « s'en sortir » qui n'a laissé que peu de place à la réflexion.

Une enfance galicienne

Justa nous parle de la naissance de ses frères et sœurs qu'elle voit arriver en nombre, similitude avec Julia marquée par les accouchements de sa mère. L'un des accouchements s'est mal passé :

> Decían que se llamaba una Victoria y el otro Victorino, y las otras se llamaban una Placeres y la otra se llama Beatriz. El primero se llama Antonio y el segundo Florencio… él, dicen que nació antes […]. Después la tercera se llama Edita (*celle qui est de la génération de Julia*); después los mellizos dicen que se llamaban… ¡ah no! aquellos no eran mellizos.
> Mellizos fueron las pequeñas que las he visto yo cuando nacieron, al día siguiente, mi madre dio a luz de noche y me dijo mi abuelo "ya tienes dos hermanas más"; efectivamente los fui a ver [pero murieron y] cuando las fueron a enterrar, yo me quedé allí al lado, donde las ovejas, y… estuve toda la tarde llorando.

De la confusion de sa mémoire, nous comprenons que la famille a compté au moins huit enfants dont deux jumelles sont décédées en naissant ; Justa avait six frères et sœurs vivants. Dans les familles galiciennes, il n'est pas rare qu'un ou plusieurs enfants meure à la naissance.

La famille du père était très pauvre, il ne possède aucune terre et très peu de moyens, les parents n'ont d'autre choix que de vendre leur force de travail :

> Ella andaba cosiendo por las casas… Y mi [padre, *elle fait un lapsus en disant* "marido"] también, andaba haciendo casas… era cantero, con que las hacía de piedra, y también las hacía de ladrillo, pero más bien en las aldeas eran de piedra.

Tailleur de pierre, il propose ses services de village en village. Il a des compétences dans la construction en général et il a participé à la construction « de maisons en brique ». La brique ayant une valeur marchande supérieure, c'est dans les villes qu'il se spécialise, délaissant la pierre schisteuse et rouge (*Fig.-30)*, les maisons de Fruxil, ou le granite, la muraille de Lugo).

---

[409] On appelle « *Indianos* » dans le Nord de l'Espagne les émigrants de retour des Amériques qui, pour ceux qui étaient revenus, y avaient fait fortune et avaient construit sur leurs communes d'origine des maisons dans un style néo-colonial (en vogue aux Amériques à la fin du XIXe et début du XXe siècles) impressionnantes par leurs dimensions et leurs couleurs. Le dictionnaire de la RAG (Real Academia Galega) définit l'*Indiano* comme la « personne qui est partie comme émigrante en Amérique et qui est revenue riche. Les *Indianos* ont construit de magnifiques maisons modernistes ». On peut trouver une illustration simple sur la fiche de *Wikipedia* consacrée aux maisons d'Indianos, « Casas de Indianos » qui signale qu'ils ont souvent « agi en philanthropes, contribuant au développement des villes dont ils étaient originaires en y construisant des écoles, des places, des parcs, et en restaurant les églises locales ». Elle propose les photographies de quelques-uns des spécimens de ces bâtisses imposantes. Disponible sur : https://gl.wikipedia.org/wiki/Casa_de_indianos, consulté le 8 août 2020. Ces maisons témoignent de l'enrichissement de certains émigrants aux Amériques des migrations antérieures (voir *infra* Partie II-Chapitre 1). Rien de tel pour les migrantes et les migrants de notre panel…

Sur ses chantiers, Justa qui a 12 ans est réquisitionnée :

> Después hizo una en Lugo de tres pisos y me llevó a mí para hacerles la comida. Yo tendría 10 o 12 años […] Yo aún no sabía hacer de comer pero fui y le hice lo que pude porque él tenía que estar allí.

Figure 29.— Maisons anciennes du village de Fruxil, pierre rouge, toits en ardoise.
***A droite :* La Muraille romaine de Lugo (3e siècle), granite et ardoises**

Source : Collection personnelle.

Mais Lugo est à une quarantaine de kilomètres, c'est-à-dire très loin. Le seul moyen de transport est le train ; depuis 1883 une ligne ferroviaire relie Palencia à Lugo. La gare la plus proche, O Túnel (*Carte.-1*), est à quelques kilomètres que l'on parcourt à pied ou à dos d'âne. Justa se souvient surtout de sa préoccupation d'apporter la nourriture sur le chantier.

Le mari de Justa était du village proche de Vilar Buxán. Comme Mariluz, Jovita ou Luisa, Justa évoque des souvenirs d'enfance heureux :

> Yo fui muy feliz en la juventud, a pesar de que era de una familia pobre, mis padres eran tan buenos que si mil veces naciera mil veces querría salir de los mismos padres. Nunca levantaron la mano para darle a un hijo un azote, nunca, jamás. Nosotros si hacíamos un poco ruido, mi padre decía 'cht' y nosotros ya nos callábamos. […] Salíamos a jugar a fuera porque no había otra manera.

L'école

Les enfants vont à l'école à pied, par tous les temps, et ils y vont tous :

> Sí, a la escuela sí que fuimos. ¡todos fuimos a la escuela! Bueno, yo aprendí a leer y a escribir, y a facer unas… a hacer unas cuentas porque nosotros en aquellos tiempos no podíamos ir a una universidad. Fuimos a la escuela del pueblo. […] A la de Noilán estuvimos, pero antes fuimos a Rubián de Cima… que hay un kilometro más o menos ¡si nos mojábamos en el camino nos mojábamos! […] Después sí que venían a dar la escuela allí, las profesoras, siempre fuimos a la escuela de profesoras.

Son école était « mixte », c'est-à-dire que les institutrices étaient à la fois des enseignantes et des religieuses :

> Era mixta. […] Eran maestras, una profesora, que eran de Santiago. Una venia muy joven, se llamaba Carmen y la otra se llamaba Beatriz.
> Julia : Beatriz… me acuerdo de ellas, las dos.
> Justa : Sí, acordaste delas porque los de Fruxil también venían a la escuela da… Cervela.

Les deux femmes ont des souvenirs communs et une rivalité de mémoires. L'agacement de Justa aux interventions de Julia dénote une rivalité des expériences, peut-être des origines ? Peut-être un souvenir des humiliations du passé, le statut de la mère de Justa apparaissant dans son récit comme inférieur car c'est elle qui venait coudre chez les R.P. Justa peut

afficher les preuves matérielles d'une réussite économique évidente, qui dépassent de loin celles que montre Julia qui a investi ailleurs. Elle n'a pas la mentalité de la « retornada ». Leurs choix et leurs parcours ont été différens, mais au pays, c'est Justa qui apparaît comme la plus « enrichie ». Justa poursuit une évocation des différences sociales à l'école :

> Pero eran muy buenas que nunca nos dieron un azote… antes les pegaban a los niños en la escuela… pero ellas nunca, jamás... Allí había [otra que a] un niño que no sabía hablar el castellano le zumbaban ¡de caray!… porque ¡no podía hablarlo y no podía! y ellas, ¡venga! Pero era otra… En Noilán. [Había] uno que era de una familia pobre, y lo adoptó allí otra familia que no tenía hijos. O sea que lo separaron de los hermanos… pero estaban cerquita. Eran del mismo pueblo.

Il y avait deux écoles : celle de Noilán (*Carte.-1*), que fréquentaient les enfants de la famille R.P. et une autre, plus proche de A Cervela. Elle dépeint les mœurs scolaires d'une époque où les enfants étaient battus par exemple lorsqu'ils parlaient mal le castillan ; c'est l'écho du traitement linguistique évoqué par Mariluz. Justa se souvient aussi que dans l'extrême pauvreté, une famille adopte un enfant pauvre du village, le séparant de ses frères et sœurs.

Le niveau scolaire est celui de l'école élémentaire. Justa, fait état avec précision des trois compétences traditionnelles, « *las tres destrezas* » sur lesquelles les familles comptaient : lire, écrire et compter.

La misère et l'idée d'émigrer

A l'évocation de leurs motivations, les deux femmes se souviennent des anciens émigrants : Cuba, le Venezuela… les Amériques !

> La idea de emigrar era porque no teníamos, no teníamos… ¡se marcharon muchos! Se hablaba mucho…
> Julia : ¡no hablaban de nada! cada uno marchaba…
> Justa: …pero emigraron muchos, antes, para Cuba y para las Américas… ¡para Venezuela! De los abuelos más bien, pero la generación esta fue igual que aquella… También se fueron muchos a América… Mis padres no se fueron, y mis tíos tampoco. Solo se fue un hermano mío a Venezuela.

Dans la famille de Justa, les anciens ont peu émigré, tandis que la migration du père aura structuré l'imaginaire de Julia. Justa ne formule pas d'autre raison que le souvenir d'une grande misère familiale qui revient dans ses propos. Cette expérience montre que pour émigrer, il faut avoir un minimum de moyens. La possession d'une terre garantit le « passage ».

Mariage

Assez jeune, Justa rencontre son mari. Il occupe de multiples emplois précaires : à Avilés il travaille à la mine, puis part pour La Coruña, puis ensemble ils partent à Vigo, pour un emploi promis par un ami ; mais leur voyage ne débouche sur rien :

> En Avilés tenía un choio* muy bueno: estaba en una garita, atendiendo una máquina que le daba aire a los que andaban abajo… en una mina… tenía un puesto muy bueno. Y después aquellos se fueron para La Coruña. Y mi marido se fue para La Coruña también… Pero después lo llamó un pariente que venía de un pueblo que le llaman Zouro. Él estaba en Vigo. Y le dijo que le buscaba trabajo y nos fuimos para Vigo los dos. Y cuando llegamos a Vigo, él no tenía trabajo ninguno. […] Lo engañó.

Leurs migrations sont liées au travail. Ils poursuivent ensemble le périple : dans les Asturies il ne trouve que des emplois précaires. Les parents vieillissent, il faut les prendre en charge, ils retournent au pays, chez lui :

> Nos fuimos […] buscar otro trabajo… y nos separamos… Después él se comprometió con mis padres para cuidarlos… […] Mi suegra se llevaba mal con su marido… ella no lo trataba muy

> bien. Y sin embargo para mí fue como un padre. […] Ella se fue, lo dejó solo y nosotros nos vinimos los dos y nos metimos allí en la casa del pueblo… que no valía nada… Estábamos en Vigo y nos vinimos para Vilar Buxán.

A Vigo elle apprend à coudre : les usines passent commande à des couturières de lots à réaliser à domicile, pour ne pas payer l'assurance vieillesse :

> Yo aprendiera también a hacer pantalones en Vigo ¡y los hacía muy bien! Él trabajaba y yo de costurera […] para fábricas, pero yo trabajaba en casa porque si estuviera en la fábrica tenía que estar asegurada pero como los llevaba para casa… no tenía seguro. [Yo] era joven… ¡aún tenía tiempo para asegurarme! Entonces con diez años te llegaban [para el seguro].

On entend que Justa se bat pour tout, pour le moindre sou épargné avec un travail assumé seule. Les usines ne sont pas nombreuses en Galice et les ouvrières qui travaillent chez elles ne doivent pas payer leur « assurance », « *el seguro* ». Elle s'en passera ; elle calcule que 10 ans de travail seront suffisants.

Les conditions de vie sont épuisantes pour les sans terre sans cesse à la recherche d'une activité professionnelle de survie, sans continuité ni stabilité. Quand ils trouvent du travail, ce sont des emplois précaires. La maison familiale est vétuste, ils n'ont rien, ils n'ont pas d'argent ; et il n'y a aucune possibilité d'améliorer leurs conditions de vie ou leur habitat :

> Y yo me fui a Suiza porque nosotros no teníamos con qué hacer una casa. Hambre no pasamos, pero no teníamos [nada]. Nos marchamos los dos juntos y dejamos a una niña de nueve meses y medio… Porque… nos veíamos… [sin salidas]
> La primera vez nos fuimos porque no teníamos casa ni brasa; cuando nos marchamos, la casa de mi marido no valía nada. No tenía ventanas… tenía una habitación sola… No sé cómo se pudieron criar ellos allí porque había … no había cocina… era una cocina de lareira (*au feu de bois*) como le llamaban en aquellos tiempos… Y… todo olía… [a humo].

L'enfance encore…

Cette évocation d'une odeur tenace et de la fumée de la cuisinière qui imprégnait tous les recoins de la maison, est un déclencheur de la mémoire des deux femmes :

> Julia : Yo aún la recuerdo la cocina de lareira en Fruxil… en mi casa…
> Justa: Después en mi casa pusieron una económica… de esas de leña.
> ERM. : La de lareira ¿cómo funcionaba?
> Julia : ¡bueno!... (*l'évidence!*) el fuego en el suelo, colgada la olla allí…
> Justa: En el suelo sí, había… en vez de haber unas ollas como […] les llamábamos potes o poticos…
> Julia : tenían un asa y se colgaban…
> Justa: Sí, se colgaban, y tenían tres patas para ajustarlos como tres pies que […] poníamos […] para hacer la comida…

Les souvenirs des années quarante les amènent à celui de la guerre et de l'après-guerre :

> Mi madre estaba dándole el pecho a su hijo más pequeño y se quedó con la hija de una cuñada que era hermana de mi padre porque fue, como antes iban las amas de cría, a criar los hijos de los ricos; pues ella se fue cuando había la guerra, a criar la hija de un médico, algo así. […]se la dejó también a mi madre y mi madre cargó con ella y con el hijo. Y con todos los otros.

Une de ses tantes est partie comme nourrice chez un médecin. Mais la famille ne peut finalement pas la payer…

> Y después como hubiera cambio de moneda… pues no le pudieron pagar… Sí, hubiera cambio de moneda como ahora hubo de la peseta al euro. En aquellos tiempos yo ya no me acuerdo si eran pesetas o eran… duros... Algo de eso había. Porque yo en aquellos tiempos era muy […] pequeña cuando hubo la guerra…

La tante nourrice a émigré à Madrid :

> No, ella se fue para Madrid. De ama de cría como iban muchas de aquellos tiempos iban muchas. Eso fue en España, nosotros [más tarde] nos fuimos a trabajar en un hotel.

Justa est partie trois fois en Suisse avec son mari et la dernière fois, seule. Le départ pour la Suisse était conditionné à la détention d'un contrat de travail ; d'autres étaient déjà partis, le réseau se réactivait ou se mettait en place :

> A Suiza emigraba mucha gente, [decían que] había mucho trabajo. [Además] entonces aumentaba mucho el dinero, que ahora baja. Uno que trabajaba allí [en Suiza] le buscó sitio a mi marido. Trabajaba con él, en la misma empresa, y él dejó la empresa y se fue para Suiza. Nos fuimos y aún tuvimos que volver otra vez porque aún no nos llegaba, volvimos otra vez, [y] yo volví otra vez…

1.1. La première émigration : un défi

Alors que son grand-père se retrouve ruiné, elle part pour la Suisse avec un contrat envoyé par les employeurs. Le réseau des amis est fondamental :

> Bueno nosotros emigramos… en el 63, en abril… ya fuimos desde aquí con un contrato, los dos […] juntos. Nos mandaron un contrato por tiempo indefinido. Sin conocernos nos lo mandaron […]. Era en un hotel….
> El que estaba en Vigo con nosotros que se fue para allá y después yo le escribí una carta a ver si nos buscaba trabajo. Y nos lo encontró él, en el sitio en donde trabajaba él. Era en Source pertenecía a Lucerna, es un pueblo pequeño.

Le couple ne savait rien des conditions pour émigrer, ni sur ce qui les attendait. Pourtant, tout est très bien organisé :

> No sabíamos nada… Cuando [llegamos] vino un sacerdote… [Porque hablaba español] nos vino a buscar allí […] a la frontera. Para acoger a los demás […] y después vino […] para decir la misa para nosotros, para los españoles. Después había uno de España que hablaba en la radio para que nosotros escucháramos.

L'épreuve la plus difficile a été de laisser leur enfant en bas-âge au village. Submergée par l'émotion, elle ne veut pas parler de ce choix que leur imposent les circonstances, pour ne pas laisser à mi-chemin un projet qui va les tirer d'affaire. Elle l'allaite encore, et cette évocation est toujours douloureuse. Elle ajoute que le retour n'était pas envisageable, que les patrons n'acceptaient pas les enfants :

> Y no podía volver, ¿cómo iba a volver?... […] Allí no se podían tener hijos. […] No se podía ir para tener hijos… porque si yo fuera para el hotel quién me la iba a cuidar?
> Después [cuando] compramos la casa, él pasó aquí mucho tiempo… y después aún he vuelto yo y él quedó con la niña, pasó mucho tiempo aquí cuando compramos la [casa] de Villar Buxán.

Les conditions du départ

Dans les années soixante, alors que les liaisons ferroviaires se sont développées, sont difficiles en Espagne où le réseau ne dispose pas des mêmes normes que le reste de l'Europe (écart de rails différent) ; l'arrêt à la frontière est obligatoire pour changer de train.

> Me acuerdo que los trenes iban abarrotados de emigrantes, todos llenitos. Cuando vinimos una vez de vacaciones… no, eso fue cuando nos vinimos la última vez… Yo me metí en un camarote de aquellos y vino el revisor que hablaba francés y me dijo: ¿y su billete? y yo le dije… mi marido… Él no sabía quién era mi marido y yo, para adelante […] me metí en el camarote y me dormí y él no volvió […] No había sitio, yo me metí allí. No llevaba el billete para meterme allí pero como había otros... Dormí muy bien, a gustito…

Justa mêle des souvenirs de voyage. Elle décrit un retour où, ne disposant pas d'un billet de la catégorie permettant de le faire, elle s'installe dans une cabine pour dormir. Les trains sont bondés, réaliser les contrôles, certainement difficile. Ou peut-être le retour des émigrants est-il envisagé avec bienveillance ? Nous ne le saurons pas, mais Justa est très à l'aise pour raconter cette anecdote. Le premier voyage présente une plus grande promiscuité :

> Bueno, aquel día veníamos de pie pero después íbamos sentados. Nunca viajamos en avión porque era muy caro. […] Salíamos por la mañana, teníamos que quedarnos hasta la noche, comíamos allí. Cuando veníamos para acá, teníamos que comer allá.

Ni le contrôle des bagages à la frontière ni le passage ne semblent présenter de difficulté, si l'on possède un contrat de travail. Un examen de santé est obligatoire pour de nombreuses destinations comme la Suisse. Il est fait en Suisse, à la frontière :

> Había que enseñar lo que llevabas en la maleta y nada más. Había que enseñar allí el contrato, Había una ventana… A muchos les hacían pasar una prueba médica. Teníamos que pasarla en la frontera. […] Aquello iba lleno, siempre… Cuando nos esperábamos en la frontera, ¡cuántos estaban allí acostados por el suelo!, donde fuera…

« *Trabajar y ahorrar* », travailler pour épargner

Ils ont donc un contrat fixe, à durée indéterminée, dans un hôtel suisse, tous les deux : elle femme de chambre et lui « factotum », homme à tout faire. Des multitudes d'Espagnols font le voyage pour travailler dans l'industrie, les services hôteliers, la construction en Suisse ou en Allemagne. Parmi eux, une grande proportion de Galiciens :

> Sí, fuimos a un hotel, yo hacía las camas… y él hacía la limpieza del suelo. [Pero] allí no había que limpiar nada, él hacía todo con las máquinas. Era una cosa que […] en el suelo no se podía tirar agua. No hacía falta ni echarle cera ni nada; él, con una máquina que rotaba así, [*son geste décrit la rotation*] como un cepillo, y era eléctrica. Primero pasaba la aspiradora y luego le pasaba eso. A eso se dedicaba por las mañanas. Y por las tardes estaba de portero, les subía las maletas a los turistas… algunas veces le daban una propina…

Julia acquiesce à la description de leur travail ; la période correspond exactement à celle où elle-même a quitté la Catalogne pour la France, en 1962. Peut-être avait-elle pensé à aller en Suisse ? Elle raconte que d'autres immigrés en Catalogne avaient émigré en Suisse. Lors de congés (payés), ils étaient venus rendre visite à Julia récemmment arrivée en France. Elle estime que « le hasard » d'un contrat qu'elle avait pu se procurer, l'avait menée vers la France. Partant de Galice, peut-être aurait-elle suivi cet autre réseau…

Les conditions de logement et de travail

D'autres immigrés en Suisse montrent que la situation des ouvriers était souvent moins « rentable » que la leur :

> Al principio no había habitación pero podíamos comer igual allí. Nosotros hacíamos la comida y si no, cuando cerraban, nos pagaban la comida en otro restaurante. Los que trabajaban en una fábrica, […] los madrileños, tenían que pagar el alquiler, pagar la comida y pagar todo. Decían que si no tenían para hacer unas vacaciones, que no venían. Porque si hicieras una vida como en Suiza no tenías vacaciones ¿Cómo las ibas a tener? Estaba todo muy caro! Y nosotros allí [en el hotel] nos era mucho más rentable. Los sueldos […] eran altos pero el sueldo no te compensaba para hacer la vida que hacían ellos, no, no. Ibas a comer a un restaurante ya te valía veinte marcos! Una comida! Entonces mira tú! Quién podía ir todos los días al restaurante? ¡Y nosotros, ¡dos!

Selon elle, ils ont toujours été très bien payés. La comparaison avec les possibilités de travail en Galice donne la mesure vertigineuse de l'amélioration de leur niveau de vie, même si elle est très consciente que les moyens des immigrés n'égalaient pas ceux des Suisses. Loin de s'en offusquer, ils feront évoluer leur rapport avec les employeurs au cours de leurs trois séjours.

La question de la langue

Sur l'apprentissage de la langue, Justa, relate des difficultés avec la langue allemande qu'elle n'apprendra pas :

> [Hablaban] el alemán, pero también hablaban el italiano y yo el italiano lo he aprendido en seguida porque es muy parecido al gallego. […] [El alemán] Ay ¡no, no! Fui a unas clases y eso pero lo dejé porque no lo podía comprender. Además, dije, ¿para qué voy a aprender el alemán si ya no lo voy a hablar? No lo necesitaba ¿para qué? Si yo no volvía a emigrar…

L'expérience linguistique, pour des Espagnols de cette émigration est singulière : leur émigration n'étant pas faite pour durer, les Espagnols ne perdent ni leur temps ni leur énergie à apprendre une langue dont ils n'auront, pensent-ils, aucune utilité dans l'avenir qu'ils projettent. Cet avenir est celui du retour en Galice pour construire une maison neuve, acheter des terres. Leur moteur est ce désir tout entier tendu vers l'objectif unique de travailler pour épargner. C'est un point de vue qui diffère de celui de Julia, dont l'objectif était de s'intégrer à la société française.

L'achat de la maison de famille lors du **premier retour** commence à concrétiser le projet. Le mari de Justa entreprend la réhabilitation de la maison familiale, mais le projet d'en constuire une nouvelle motive leur second départ :

> Compramos la casa de Villar Buxán en marcos[410] pero no nos llegaba aún para hacer ésta. Compramos aquella y compramos el tractor y compramos la maquinaria… pero para hacer ésta como está, era muy grande y ya no pudimos llegar y volvimos otra vez los dos. Pero él estuvo menos tiempo.

Ils tenaient à récupérer la maison familiale, leur projet initial. Ils avaient un accord de principe avec la famille, mais celle-ci considérant qu'ils s'étaient enrichis, en augmenta le prix… l'affaire est donc allée en justice. En échange d'un emploi pour l'un de ses enfants, l'avocat les défendra :

> [Entonces] nosotros fuimos a un procurador de Monforte… Éramos muy amigos del procurador porque… nos dijo si le llevábamos un joven para allá y nosotros le buscamos sitio… y él lo agradecía tanto que cuando llegábamos a la consulta no nos cobraba nada… lo que pasa es que nosotros cuando íbamos le llevábamos un regalito para cumplir… como no nos cobraba pues le llevábamos algo, siempre, nunca fuimos con las manos vacías…

L'échange de bons procédés avec l'avocat de Monforte se conclura par l'accord de vente de la maison :

> Un día fue hasta allá a hablar con ellos que eran de un pueblo… y ellos querían más y ¡mucho más! Se puso en contacto con los hermanos y entre todos unidos querían mucho más. Pero después él les dijo que si no les llegaba para defenderse lo que cobraban, que les quitaban algo de lo que ya tenían. Y [entonces] ellos aceptaron. Les tuvimos que dar bastante más… pero pudimos comprar la casa.

Ce que Justa et son mari ont gagné en travaillant lors de leur premier séjour ne leur suffit pas pour la construction de la nouvelle maison.

Le premier séjour a duré près de 3 ans ; leur fille a trois ans et ils ne peuvent toujours pas l'emmener.

1.2. Deuxième séjour : profitable

Le deuxième séjour dure deux ans. De retour à l'hôtel, ils reprennent un travail qu'elle décrit comme une responsabilité et non comme un travail harassant. Leurs relations avec l'employeur, en l'occurrence une veuve, sont excellentes. Il y avait d'autres immigrés, Espagnols, Italiens ou Portugais mais les Espagnols sont recherchés. La sœur de Justa avait émigré à sa suite et travaillait aussi dans l'hotellerie ; elle avait emmené ses deux filles en

[410] Expression qui désigne une acquisition de principe de l'achat de la maison, la vente concrète intervenant plus tard.

bas-âge. Cela montre qu'une part de choix devait intervenir selon les projets et les individus. La sœur cadette de Justa n'est pas revenue en Galice.

Justa et son mari étaient logés à l'hôtel où ils disposaient d'une chambre et d'un certain confort, même si les toilettes étaient partagées et les salles de bains réservées :

> Nosotros teníamos una cama buena y teníamos un lavabo. Era un hotel que tenía habitaciones para cada uno. […] teníamos [un baño] allí al lado y era compartido, pero teníamos que limpiarlo todo. No era un baño… había unas escaleras de caracol y como era de tres pisos, en cada esquina había un baño. En las habitaciones no había baño. No había baño en ninguna vaya! En todas había duchas […] después había una que tenía un baño dentro. Una sola. Pero […] nuestra jefa tenía una reservada para ella. Pero yo cuando ella estaba durmiendo yo me iba a bañar allá, a la de ella… la dejaba bien limpia… Y ella tampoco me lo privaba.

Pourtant le tableau s'obscurcit :

> […] ella se emborrachaba mucho. Bebía mucho, sería porque había quedado viuda muy joven y se dedicó a beber. Y muchas veces… mi marido bajaba […] a la mañana y encontraba allí vasos rotos y el dinero por allí tirado… siempre lo llevaba así en un vaso y como se le caía como iba borracha era la última que se acostaba, y mi marido […] encontraba el dinero […] por el suelo y él nunca se ha *quedao** con nada, nunca. Ni yo tampoco. Yo encontré cadenas, encontré anillos… máquinas de afeitar…
> « Aforrar » : tous les congés payés en Galice et peu de loisirs

En dehors des vacances, des congés – payés ! – où l'on retourne au pays une fois par an pour faire avancer le projet de construction, les loisirs, les temps de repos, ne font pas ou peu partie de leur quotidien. Ils ne peuvent oublier leur projet et n'eprouvent pas le besoin de « profiter de la vie » : ils veulent gagner le plus possible en le moins de temps possible :

> Yo solo descansaba los… un día en la semana, y otro día el domingo. Había misa para los españoles. Y también mandaban… no sé si era por radio que decían "España para los españoles". Hablaban con los españoles desde allá. Nos mandaban también el periódico desde España, gratis, […] no sé por donde era [pero] yo sé que lo recibíamos allí…

Elle a conservé un exemplaire d'un numéro de revue, à cause d'un fait divers tragique : comme s'il s'agissait de ses enfants, elle nous montrer un numéro daté de 1974, période de leur dernier séjour :

> Aún tengo una hoja ahí […] que la guardé porque era de aquellos niños que eran muy inteligentes como los de ahora que van… al extranjero… porque les dan una beca como son los más inteligentes… Que también fueron unas niñas y después fueron a una fiesta y allí se murieron en la fiesta aquella… había mucha gente y se ahogaron a la salida… como pasó […] en una discoteca aquí en España… […]tengo las fotografías de los niños que eran los más inteligentes. […] Nos mandaban el periódico y en aquello venía eso.

La revue est distribuée par des associations officielles très implantées dans les grandes villes des pays d'accueil ; Les centres culturels espagnols, et galiciens y étaient florissants comme le *Centro Gallego de Barcelona* fondé en 1893. L'intérêt de Justa et de son mari pour le « *Centro Gallego* » ou « *Español* » était limité : sa fréquentation aurait impliqué de payer une cotisation pour les activités. Ils sortaient peu de leur lieu de travail où ils « avaient tout ». Ils n'en avaient « pas besoin ! ». Leurs activités de temps libre ne leur coûtaient rien : ils se promenaient, profitaient des paysages qu'elle décrit avec un évident plaisir. Elle appréciait les caractéristiques stéréotypées de « propreté » et de « verdure » de la Suisse :

> Los dos juntos íbamos a un sitio que había pinos, allí estaba todo limpio, […] había pasto no había hierbas, no había caminos con silvas como hay aquí, no había tojos, no había nada de eso… ¡Hasta en las montañas estaba todo limpio!…

Les troupeaux attiraient aussi son attention, en particulier les vaches qui lui rappelaient celles de Galice :

> Un día fuimos a una montaña y allí tenían un ganado, de esas como las que hay aquí, les llaman… Suizas, eran *marelas*[411], como les llamamos aquí vacas *marelas*… Las tenían en un cerro y les tenían un sitio para echarles agua, y allí estaban, los terneros con las vacas, cerradas, no, para que no se bajaran de allí… Tenían algo para que se lamieran, para que se les refrescara la lengua, a pesar de que tenían agua, y les llevarían pienso, algo les tenían que llevar, pero tenían mucho pasto porque allí está todo verde todo el año. No había como aquí que se seca la hierba, no, allí todo el año, aunque fuera abajo, como había tanta nieve, todo quedaba muy verde… Allí no había nada… *estropeao**…

Ce souvenir éveille sa nostalgie de n'avoir pu choisir de rester dans cet univers idéalisé rétrospectivement, qui a indéniablement représenté une progression de leur niveau de vie, mais aussi un élargissement de leur univers et de leurs représentations du monde. Les raisons réelles de leur retour sont familiales, leur fille qu'il aurait fallu déraciner, le problème de la langue qui tout à coup se poserait pour elle, leur projet, leur famille, les parents… Le retour du deuxième séjour est conçu comme définitif, ils font même les démarches de désinscription au Consulat.

1.3. Troisième séjour et retour définitif

Leur deuxième séjour avait duré près de 5 ans, ils ont emmené leur fille en vacances. Leur projet a évolué avec les possibilités de gains. La troisième période d'émigration a été décidée quand ils ont voulu avoir les moyens de terminer la nouvelle maison et d'acheter des terres, beaucoup de terres semble-t-il, et des bêtes :

> Volvimos a la emigración porque… compramos aquello… y después volvimos porque aún no nos llegaba… en la casa podíamos mantener siete ocho vacas. En aquellos tiempos pues siete ocho vacas ya era uno bastante rico pero vamos a ver, nosotros no teníamos con qué hacer una casa. No pasamos hambre pero no nos llegaba para hacer una casa. Entonces volvimos a emigrar otra vez. Y… compramos esa finca arriba, compramos esta abajo, y en Vilar Buxán compramos una casa con muchas fincas que decían que era la más rica. Ya vendieron muchas fincas antes pero aún quedaba bastante… y una casa mucho mejor que la que tenía mi marido. Eso fue después de venir de Suiza.

Justa a dû rester une quinzaine d'années en Suisse. Les possibilités économiques et les horizons du couple ont changé du tout au tout. Ils aspiraient à construire une maison, ils sont devenus des exploitants. Le bien-être auquel ils ont eu accès par leur travail était incomparable comme l'était la vie qu'ils ont menée là-bas :

> En Suiza para mi estábamos mejor que aquí, porque por lo menos teníamos un día y medio de descanso. Y aquí no teníamos descanso ninguno. Cuando veníamos de vacaciones veníamos para trabajar… Teníamos que ayudar a los padres que aún vivían, a los abuelos… y los de mi marido.

Ils envoyaient régulièrement de l'argent aux deux familles, celle de son mari car ils s'étaient engagés à subvenir à leurs besoins, celle de Justa parce qu'elle avait pris leur fille en charge, pour payer les études tant qu'elle était en institution. A son retour, Justa a les moyens de payer des soins onéreux pour sa fille, qu'elle n'avait jamais eus auparavant. Leur fille ira passer ses premières vacances en Suisse, mais ne souhaitera pas y rester. Justa conclut : « *Y ¡así fue nuestra vida!* ». Ses silences ressemblent à une stratégie pour ne pas revenir sur des difficultés rencontrées ou des sacrifices consentis, pour l'argent.

Le retour définitif « contraint »

À son retour, sa fille a 15 ou 16 ans. Elle devra contribuer à payer ses études ; elle est logée, d'abord à Vilar Buxan puis à Monforte. En échange, comme le fait aussi Mariluz en

[411] La « *vaca marela* » est l'une des espèces les plus répandues en Galice, leur robe est « jaune » (« marela »).

Catalogne pour être logée, elle s'occupe d'une dame âgée. La situation n'est pas confortable, elle souhaite que ses parents reviennent. Elle finira par abandonner ses études. Justa dit avoir quitté son emploi et la Suisse du jour au lendemain, non sans regrets, financiers : « *Me faltaban tres meses para jubilarme allá... por eso cobro menos. Si estuviera tres meses más ya cobraba más*… ». Justa a dû se rendre à l'évidence, elle devait rentrer :

> Yo me tuve que venir porque me lo pidió. Sino, no venía. Antes no lo pidió. Bueno una vez que íbamos para Sarria no quería quedarse allí. Iba agarrada de mi brazo y decía… que no la llevara para junto de las monjas. No quería ir pero después, al final estaba contenta…

Nous n'avons pas recueilli de témoignage de la fille de Justa qui nous permettrait une évaluation des circonstances et des conséquences de la modalité de l'émigration choisie par le couple caractéristique en Galice, de cette grande vague d'émigration économique. Son mari était rentré avant elle pour « *construire la maison* » et « *s'occuper de [leur] fille* » ; elle rentre brutalement, définitivement. Au total, l'expérience migratoire en Suisse aura duré 16 ans, entre 1963 et 1980, en trois séjours dont au départ ils n'évaluaient ni la répétition, ni la durée. Justa ne se plaint pas d'avoir trop travaillé mais elle exprime des regrets d'une vie très laborieuse, mais où, avec son mari, ils gagnaient bien leur vie, avaient des avantages. Les motifs ne sont pas clairement exprimés, elle semble s'être rendue à la nécessité impérieuse. Elle exprime des sentiments contradictoires, invoque les raisons familiales, la pression sociale – les voisins du village, la famille – qui juge, son mari déjà rentré, leur fille... Julia est admirative de la *« casa preciosa!* ». Justa est réservée et exprime de la tristesse : comparant leurs efforts au bénéfice, elle n'est pas sûre. La valeur de la maison ne correspond pas à son « coût », on le comprend.

Epilogue

La mort de son mari à 53 ans est venue mettre un point final à l'aventure de la vie du couple, de Justa et de leur famille. Le bilan de la migration, elle le reconnaît, est bon, mais le cours de l'histoire s'en est trouvé modifié. Le fin mot de l'histoire et la fin de l'expérience migratoire, c'est la maladie de son mari qui en a décidé. Son bilan est empreint de tristesse et le dernier mot est pour son mari :

> Alegre y triste. Hubo las dos cosas. Más triste que alegre. Porque mucho tiempo de tristeza, mucho… Yo por mi marido cogí una depresión que casi me muero… es con él que conviví más tiempo y más… más cosas. Con mis padres es como los pájaros que… los crían y después vuelan y… Así que pueden volar cada uno va para su sitio. Tenemos que salir de casa y marcharnos y como nos marchamos pues después, a los padres se les quiere igual, pero yo a quien le quiero más es a mi marido.

Le témoignage de Justa constitue une contribution à la réflexion sur les sentiments des migrants[412].

Le parcours migratoire de Justa possède les traits caractéristiques communs aux émigrants de la vague dont elle est l'une des premières protagonistes de sa région : ils se sont considérablement enrichis et ils ont laissé leurs enfants en Galice car le retour faisait partie de leur projet. «*Aforrar*» (épargner) revient souvent dans les témoignages. Leur choix de la discontinuité familiale pour prix de l'émigration, imposé par le marché de l'emploi (les employeurs employaient des célibataires sans enfants) produisait des déchirements au départ

[412] María José Fernández Vicente, and Alicia Gil Lázaro, « Emociones y Sentimientos En La Emigración Familiar Española a América (Siglo XX). Perspectivas de Análisis », *Amérique Latine Histoire et Mémoire*, 39, 2020. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/alhim.8658, consulté le 22 avril 2021.

et des retours douloureux. Julia émigrant en en France, Justa en Suisse en témoignent comme de nombreux émigrants vers les pays européens. Cette exigence a contribué à structurer les modalités de l'émigration galicienne caractéristique de cette vague migratoire particulière ; elle a provoqué de multiples difficultés affectives[413], familiales et sociales sur les descendants. Un malheur et une nostalgie d'autant plus palpables chez Justa que la perte prématurée de son mari avec qui elle a tout vécu, l'expérience du bonheur, celle de la migration active et celle du retour, l'a laissée seule avec sa fille et leur histoire.

Mais ces personnes continuent d'interroger la question de leur identité devenue complexe : galicienne plus autre chose ou restée dans un entre-deux pour celles qui ont émigré à l'étranger comme Julia ou les parents de Maria. Pour les émigrantes de la dernière période, la rupture a créé un problème dans la société galicienne moderne, la question de l'« abandon » des enfants, véritable fléau générationnel qui laisse des traces dans la mémoire des migrantes et des enfants des émigrants devenus adultes.

2. Les témoignages issus du fonds d'archives orales HISTORGA[414] : une émigration massive

Dans les quelques entretiens finalement retenus du fonds HISTORGA, que nous joignons en *Annexe* car ils ont représenté une part importante de la phase d'élaboration de notre travail de transcriptions en 2014. Nous y retrouvons des caractéristiques qui se sont développées à l'occasion de la grande vague migratoire des années 1960, période qui conclut notre étude ; ils montrent l'ampleur de l'évolution des motivations et des modalités de la migration, les migrants s'adaptant à l'offre des sociétés d'accueil et à leurs limites. Ils correspondent au type de « *la retornada* » (Justa) :

2.1. Rosa : Entretien 712

Fonds d'archives orales HISTORGA, Saint-Jacques de Compostelle, (*Annexe 3.2.9, entretien 712*).

2.2. Xorxina, la Catalogne puis la Suisse,

Entretien 757, Fonds d'archives orales HISTORGA, Saint-Jacques de Compostelle (*Annexe 3.2.18 entretien 757*).

2.3. Guadalupe et Antonio,

un couple d'émigrés vers l'Angleterre, Entretiens n° 770 et 771, Fond d'histoire orale HISTORGA, Saint-Jacques de Compostelle, *Annexe (3.2.21 entretien 771*).

3. Émigrer vers l'Allemagne

Enfin nous souhaitions, dans notre projet initial, consacrer un dernier paragraphe à l'émigration vers l'Allemagne dont nous n'avions pas d'exemples dans notre échantillon,

[413] María José Fernández Vicente, and Alicia Gil Lázaro, "Emociones y sentimientos en la emigración familiar española a América (Siglo XX). Perspectivas de analisis", *Amérique latine histoire et mémoire*, 39-2020. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/alhim.8658, consulté le 22 avril 2021.
[414] Voir *supra,* PREMIÈRE PARTIE.

mais dont nous connaissions les conditions et qui suscite notre intérêt de longue date [415] ; nous souhaitions comparer les modalités de la migration des femmes et leur devenir en fonction du pays de destination : les modalités de l'accueil, les conditions de travail, le rapport au langues, l'intégration et le retour. Ce travail pourra faire l'objet d'une future recherche.

Conclusion

Dans le premier chapitre, nous avons transcrit et interprété les témoignages de personnes émigrées entre les années d'immédiat après-guerre et jusqu'au tournant des années 1960. Pour mieux en comprendre les déterminants, nous avons également cherché à établir le « contrechamp » des migrations en remontant vers leurs sources, à la rencontre des habitants et de la région d'émigration, de « celles – et ceux – qui sont restées ».

Ce panel d'émigrées économiques nous montre également, dans la phase finale, des motivations en évolution et qui s'adaptent à l'offre des pays d'accueil. Les protagonistes de la dernière grande vague migratoire ayant des motivations différentes, elles ont en commun avec Julia et ses sœurs du premier échantillon d'être mues essentiellement par la nécessité de se sortir de situations de grande pauvreté. La différence essentielle est le retour qui faisait systématiquement partie du projet migratoire tandis que les premières partaient pour ne plus revenir.

A cette vague migratoire correspondent d'autres douleurs, d'autres difficultés, mais toutes ont en commun l'expérience de la séparation, libération ou traumatisme dépassé ou non, de la rupture avec un monde. Le cas de Mariluz est notre cas exemplaire dans le premier échantillon. La plupart des émigrantes du premier échantillon se sont totalement investies dans leur nouvelle vie, se sont insérées dans la société d'accueil par le travail, se sont mariées, la plupart du temps avec d'autres immigrés, et ont fondé un nouveau noyau familial. Cependant toutes continuent d'interroger la question de leur identité devenue complexe, plurinationale, galicienne plus autre chose (catalane) ou dans un entre-deux pour celles qui ont émigré à l'étranger comme Julia, les parents de Maria ou même Justa. Pour les émigrantes de la dernière période, la rupture a créé un problème nouveau dans la société galicienne moderne, la question de ce qui a été vécu par toute une génération comme un « abandon » des parents, un véritable fléau générationnel en Galice qui laisse des traces dans la mémoire des parcours.

La mobilité des enfants nés filles ou cadets est une réalité intégrée dès l'enfance et les départs sont vécus selon les circonstances des individus comme une libération ou comme un drame. Les famille R.P. et Blanco sont exemplaires car elles montrent autant de cas qu'elles comporte d'individus : Julia conçoit le désir d'émigrer dès son plus jeune âge ; Luisa attendra d'en être convaincue et se réserve la possibilité du retour ; Amalia, envoyée pour aider sa

[415] Nous citions deux textes qui ont retenu notre intéreêt :
— Monika Mattes, *Travail, migration et genre : les travailleuses immigrées en République fédérale d'Allemagne (1960-1973) In : Migrations, intégrations et identités multiples : Le cas de l'Allemagne au XXe siècle.*, [en ligne] (Paris: Presses Sorbonne Nouvelle., 2011) http://books.openedition.org/psn/8082, consulté le 18/08/2020.
— Antonio Muñoz Sánchez, « Una introducción a la historia de la emigración española en la República Federal de Alemania (1960-1980) » dans *Iberoamericana, América Latina - España - Portugal. Ensayos sobre letras, historia y sociedad*, Año XII (2012), N° 46, p. 23-42.

sœur aînée en Catalogne à la naissance d'un second enfant se sentira abandonnée, ses parents ne lui demandant pas de revenir ; Mariluz, la cadette vivra la nécessité de son départ comme un traumatisme, s'imposant à elle comme une rupture. Ramón, le frère cadet, se transforme après le décès de son aîné, en héritier de fait.

Les émigrés sont en général tous très rapidement **revenus** au village, en vacances puis à l'âge de la retraite : Julia réinvestit et construit sa maison, l'une de ses sœurs le fait aussi , avant de repartir, chacune, vers la terre qui les a accueillies comme immigrées pour, probablement, y finir leur vie auprès de leurs enfants insérés dans la société d'accueil au point d'en adopter le nationalisme (catalan) ou la nationalité (française). Il est remarquable de noter que les hommes chassés pour des motifs sociétaux (transmission de l'héritage, exclusion sociale) ont réinvesti l'héritage comme Ramón à Fruxil ou Ovidio à San Martín de Suarna, cherchant à prendre une revanche sur la vie qui, de fait, les poussait vers l'émigration, proche ou lointaine. Les émigrantes qui ne se sont pas réinstallées au village comme Mercedes, émigrée et installée à Barcelone, ou la famille Pardo de Fruxil, ont souvent envoyé de l'argent à la famille, contribuant à élever le niveau économique dans la région d'origine. Les émigrantes sont souvent un vecteur de la modernisation (pour l'eau, l'électricité ou le ramassage des ordures) et de l'ouverture culturelle dans les villages. En miroir, celles et ceux qui sont restés sont les garants de la continuité des traditions dans les villages, contribuant à leur patrimonialisation. On peut ainsi rapporter une part de l'évolution économique des régions d'origine aux bénéfices réalisés dans l'émigration.

Nous avons rassemblé des données, fabriqué, compilé et interprété le matériau d'histoire orale à la base de notre recherche. Nous avons approché les circonstances de vies quotidiennes ancrées dans une ruralité profonde ; nous avons pu mesurer les conséquences de la guerre d'Espagne et de la répression sur la vie des personnes, des familles et des deux sociétés, galicienne rurale et urbaine catalane, mais aussi découvert des formes de la résistance au franquisme en Galice que nous ignorions.

Nous avons observé que l'émigration est envisagée comme solution aux situations de grande misère dans lesquelles s'est retrouvée une partie de la population, émigrations intérieures dans un premier temps, de la Galice vers la Catalogne, puis massives vers certains pays européens dans la période finale. Les protagonistes de ces migrations exposent des motifs dans lesquels nous voyons d'abord le désir de vivre mieux puis celui de l'enrichissement pour une population longtemps maintenue dans la pauvreté. Aucune des protagonistes n'était issue de familles possédantes cherchant à s'enrichir davantage. En creux, nous comprenons que toutes n'ont quitté leur terre natale que de manière contingente. Nous avons méthodiquement élaboré une représentation nécessairement fragmentaire reconstruite à partir de la mémoire de leur vécu, à travers leurs histoires de vie « exemplaires ».

Dans la troisième partie nous allons replacer ces expériences migratoires dans leurs contextes politique et social, événements entrevus dans la vie de celles – et ceux – que nous avons interrogées ou dont nous avons rapporté le parcours migratoire.

TROISIÈME PARTIE

1940-1960 : L'Espagne sous le franquisme : un état des lieux et ses déclinaisons en Galice et en Catalogne

CHAPITRE 1

L'Espagne

L'Espagne franquiste a mis en place et développé un régime d'ordre moral dont il est peu d'exemples dans l'histoire occidentale. Il vaut la peine d'en examiner le contenu.

Bartolomé Bennassar[416]

[Franco] inaugurait en Espagne une nouvelle forme de l'exercice du pouvoir où sa seule volonté résumait l'expression de la souveraineté nationale : le caudillaje, exprimé dans la formule « Une patrie, un État, un caudillo ». […] Son but avéré était celui de gommer de l'histoire espagnole l'« influence néfaste du Libéralisme » qui depuis le XIXe siècle envenimait, d'après lui, la véritable essence de l'âme espagnole. Son Espagne à lui avait des référents bien plus anciens : l'Espagne du Siècle d'Or, de l'Empire et de la Contre-Réforme.

Jordi Canal et *al.*[417]

Ce jour-là, j'ai vu comment le phalangiste trainait le corps de mon ami avec son cheval sur la route de Ponferrada et j'ai entendu comment il se vantait de sa chasse au « rouge ».

Francisco Martinez-Lopez, « El Quico »[418]

Toute vie est un surabondant phénomène de renouvellement qui n'a que d'un côté l'apparence d'une destruction. Le précipité de la vie est une chose vivante, susceptible de vie. Ce que la chaleur est à la flamme, l'esprit l'est à la vie.

Novalis, Fragments[419]

---

[416] B. Bennassar, 1992, *op. cit.* p. 878.

[417] Jordi Canal (dir.) et al., *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours : politique et société.*, 3e édition, Armand Colin, Paris, 2017, p. 206.

[418] F. Martínez López, 2000, *op. cit.*, p. 45.

[419] *Les Disciples à Saïs et les Fragments*, trad. Maurice Maeterlinck, préface de Paul Gorceix, Bruxelles, Paul Lacomblez, éd. 3, 1895 ; José Corti, coll. « en lisant en écrivant », Paris, 1992, disponible en ligne sur Gallica. Disponible sur : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58041134/f114, consulté le 8 sept 2021.

1. De l'espoir à la résistance, l'Espagne saisie par la guerre

Les personnes à la rencontre desquelles nous sommes allées et dont nous avons transcrit les témoignages dans la première partie, ont fait apparaître un monde : leur monde. Toutes vivaient sur des territoires du nord-ouest de l'Espagne et leur histoire était inscrite dans ces territoires qu'elles habitaient. Dans la deuxième partie, nous allons réinsérer ces expériences individuelles et singulières dans les contextes qui étaient les leurs, dans leur région d'origine ou leur région d'installation, en Espagne, au sortir d'une guerre civile qui s'est internationalisée avec l'implication décisive d'armées étrangères, européennes, pour la victoire finale du camp nationaliste. La défaite de la IIe République avec ses conséquences politiques, économiques et sociales, a fait entrer l'Espagne dans l'une des périodes les plus sombres de son histoire qui durera près de 40 ans : la dictature du général Franco qui donne son nom à la période, le franquisme.

Dans le premier chapitre, suivant la chronologie historique du franquisme et plus spécialement les deux premières décennies, nous revenons pour mieux le comprendre sur le contexte général dans lequel se déroulent les migrations observées, la plupart du temps sans que des traces n'en soient perceptibles dans les entretiens menés avec les femmes galiciennes qui ont pris part à ce mouvement de population, pourtant l'un des plus importants du XXe siècle selon ses spécialistes. Dans les témoignages de ceux qui sont restés au contraire, les événements apparaissent clairement. Les chapitres suivants nous permettront d'en comprendre les contextes directs dans les régions impliquées, la Galice puis la Catalogne.

1.1. De la guerre civile à la guerre d'Espagne, un conflit hors normes

Le 18 juillet 1936 se produit une insurrection militaire dont on a dit qu'elle était bien préparée et qu'elle « comptait avec l'appui d'une large majorité dans le camp des officiers[420] » opposés aux réformes progressistes et sociales de la République et soutenus par les secteurs politiques les plus réactionnaires et par l'Église. Plusieurs coups d'État militaires ou *pronunciamientos* avaient déjà eu lieu depuis 1931, mais celui-ci n'eut, d'emblée, pas la même portée, du fait de sa relative réussite ou de son demi-échec qui met en place les conditions de la guerre civile. Le financement des transferts de Franco par l'un des plus riches banquiers d'Espagne qui soutenait le soulèvement fut l'une des circonstances favorables qui permirent à Franco d'organiser son arrivée rapide sur la péninsule. Une conjonction de circonstances favorables détermine au soir du 23 juillet des positions relativement équilibrées sur le territoire qui débouchent, sans autre possibilité pour le pays, sur l'affrontement militaire et civil qui avait déjà commencé. La guerre civile ne peut pas être considérée comme le seul fruit d'un coup d'état assez mal organisé, elle est bien le résultat de tensions politiques antérieures accumulées, notamment depuis les événements d'octobre 1934, considérés comme le dit Bennassar comme « le prélude de la guerre civile déchainant un processus révolutionnaire qu'il ne sera plus possible de contrôler[421] ».

Violence inédite. Le conflit qui s'est ensuite internationalisé avec l'intervention décisive de la Wehrmacht et des armées de l'Axe, a déchaîné une violence inédite contre la République,

[420] Luis Romero, « Fracasos y triunfos del levantamiento », in Edward Malefakis (dir.), *La guerra de España (1936-1939)*, Taurus, Madrid, 1996, (p. 71-96), p. 83. (nous traduisons)
[421] Bartolomé Bennassar, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2006, 550 p.

contre l'idée même de « république » ; il a duré trois ans, jusqu'en octobre 1939, et la diffusion de nombreuses images par des médias qui bénéficiaient eux aussi des avancées technologiques, a contribué à frapper les esprits dans le monde entier :

> La guerre d'Espagne a marqué un véritable tournant dans l'histoire des représentations de la guerre en Occident. Certes, elle n'a pas été le premier conflit bénéficiant d'une couverture médiatique à la fois photographique et cinématographique puisqu'elle fut « devancée » en cela par la Première Guerre mondiale. Cependant, les progrès technologiques et l'essor des nouveaux moyens de communication de masse, alliés aux enjeux internationaux d'une guerre qui, quoique « civile », préoccupait bien au-delà des Pyrénées, ont contribué à sa médiatisation sans précédent, qui est allée de pair avec une mutation des représentations[422].

L'irruption de la modernité et le travail de propagande, ont contribué à forger le mythe de la guerre fratricide entre deux Espagne irréconciliables. Un retour sur les décennies qui la précèdent montre la complexité des enjeux politiques. En réalité, la guerre d'Espagne est souvent considérée comme un prélude à la seconde guerre mondiale, sa préfiguration, dans la mesure où elle a suscité l'intervention de l'ensemble des acteurs qui y participeront et la prolongeront dans la guerre froide.

Nous ne développerons ici que les aspects qui nous amènent à comprendre les implications humaines, sociales et économiques sur la vie des Espagnols, comme conséquence de circonstances, d'actions et de choix politiques faits par les forces en présence, ainsi que les mouvements de population qu'ils provoquèrent, de l'exil politique à l'exode après la défaite, de l'émigration « économique » de l'après-guerre à l'émigration également dite économique des années 1960, qui, celle-ci, représentera une véritable libération.

Du traumatisme individuel au traumatisme collectif

Comme événement qui requiert toutes les forces des pays belligérants la guerre tend toute l'activité économique vers l'effort de guerre ; ses modalités déstabilisent les personnes, leur quotidien, leurs modes de vie autant que les institutions et les systèmes. La guerre civile est un fléau pour les sociétés. En Espagne, au lendemain de la guerre, les habitants sont en état de choc et le pays est « profondément divisé entre vainqueurs et vaincus »[423]. Mais les guerres civiles détruisent généralement peu les infrastructures :

> En las guerras civiles los daños materiales infligidos a las infraestructuras civiles, especialmente en las ciudades, suelen ser limitados. Esto se debe a que los vencedores piensan heredar estas infraestructuras y los vencidos piensan seguir disfrutando de las ventajas que les ofrecen. Por tanto, si bien es cierto que algunas pequeñas ciudades como Durango y Guernica fueron totalmente destruidas por bombardeos aéreos en España, no habría equivalente a los Rotterdam o Dresde de la II Guerra Mundial, ni siquiera durante el largo asedio de Madrid, cuando los nacionales pudieron infligir mucho mayor daño que el causado, pero decidieron no hacerlo. Tampoco los perdedores optaron nunca por una política de tierra quemada: las fábricas de Barcelona y Bilbao no estaban destruidas cuando aquellas ciudades se rindieron[424].

Effectivement lorsque Julia (comme José, son futur mari, et ses frères) arrive à Manresa, elle trouvera un emploi d'ouvrière dans l'une des usines textiles de la ville où la production, orientée pendant la guerre sur les besoins de l'armée, est à nouveau orientée vers le civil.

---

[422] Nancy Berthier, « Guernica ou l'image absente », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 89-90, no. 1-2, 2008, pp. 30-36. Disponible sur : https://doi.org/10.3917/mate.089.0004, consulté le 21 juin 2020.
[423] *Ibid.*, p. 210.
[424] Edward Malefakis, *La Guerra de España, 1936-1939*, Pensamiento, Madrid, Taurus, 1996, p. 29.

La IIe République, entre intensification de l'activité politique et tensions sociales

L'avènement dans les urnes de la IIe République en 1931 a suscité une intense vie politique. Les tensions sociales étaient fortes mais les institutions se consolidaient et montraient dans les élections, un certain succès qui leur apportait la légitimité dont le jeune régime progressiste avait besoin face à des droites puissantes et inquiètes. La IIe République avait fait naître d'immenses espoirs sociaux et déposé dans un régime progressiste une immense responsabilité politique. Le camp républicain abrita un début de révolution populaire en 1934 qui n'aboutit pas et auquel le gouvernement républicain opposa une répression souvent comparée à celle des années trente de la dictature. Franco avait été chargé de la mener.

La République eut peu de temps pour réaliser des réformes réclamées dans les rues par les milieux ouvriers, et cela suscita d'immenses déceptions. En 1936 elle eut à faire face à la vigueur du mouvement populaire avec une mobilisation inédite du monde ouvrier organisé par les syndicats. En juillet 1936, lorsque les généraux putschistes se mirent à intervenir dans la plupart des villes espagnoles, le gouvernement refusa d'abord d'armer les milices populaires ; les syndicats et les organisations révolutionnaires défendaient la nécessité absolue d'être armés pour reprendre les positions que les rebelles parvenaient à gagner. Les gouvernements de la République changèrent et la décision de distribuer les armes fut enfin prise comme celle de relever les militaires de leur devoir d'obéissance aux officiers pour contrer le soulèvement. Mais la République échoua à organiser l'Armée et les milices ouvrières armées (anarchistes, socialistes et communistes) organisèrent de fait sa défense. La République avait gardé une certaine légitimité qui lui permit de compter sur la loyauté de nombreux corps de police, mais le coup d'État des officiers insurgés avait à moitié réussi sur une partie du territoire. La guerre commençait avec une forte mobilisation populaire encadrée par les forces syndicales et avec des forces militaires assez équilibrées. Les insurgés s'organisèrent en *Junta de defensa nacional*, autour du général Franco nommé par ses pairs au commandement suprême des armées et chef du gouvernement. Il franchit une étape en avril 1937 avec l'unification autoritaire de toutes les organisations politiques dans un parti unique, le *Movimiento*, qui regroupait la Phalange et les carlistes et fut le premier pilier du nouveau régime et sa première administration ; l'armée permit de consolider l'unité des *nacionales*.

Coté République, une multiplicité de pouvoirs révolutionnaires locaux la tentative d'unification autour de l'antifascisme et de la nécessité d'un front pour organiser une riposte militaire à partir d'une autorité centrale ne parvint pas à s'imposer durablement. Finalement, des conceptions exacerbées devaient s'affronter entre révolutionnaires et réactionnaires ; le soulèvement militaire marquait la rupture entre trois idéaux politiques, la division des gauches était consommée.

La République n'avait pas eu à proclamer l'état de guerre qui « ne [le] fut […] que le 23 janvier 1939 quand le gouvernement de Negrín dut évacuer Barcelone, peu avant que n'éclate à Madrid la conjuration du colonel Casado » qui mit fin à la guerre et consacra non la paix mais la *Victoria* où « la force militaire fasciste s'imposa à la loi de la raison démocratique républicaine »[425].

[425] Manuel Aznar Soler, « Littérature et culture républicaines pendant la guerre civile espagnole », dans Bruno Vargas, Jean-Pierre Almaric, Geneviève Dreyfus-Armand, *Huit ans de République en Espagne : Entre réforme, guerre et révolution (1931-1939)*, « Méridiennes », Presses universitaires du Midi, Toulouse,2020, p. 323-345.

Quelles qu'aient été les erreurs des républicains et même si un courant d'historiens pense qu' « un geste énergique aurait suffi », le fait est que le coup d'état échoua à imposer un autre ordre, ce qui était pourtant son objectif, et que l'Espagne connut l'affrontement entre conservateurs et « libéraux »[426], ceux-ci très divisés tandis que les premiers s'organisèrent autour d'un chef unique et d'un seul objectif : la destruction de l'ennemi intérieur rapidement désigné comme « rojo » et assimilé à un seul ennemi, le communisme. La guerre d'Espagne eut lieu, guerre civile d'abord, qui s'élargit à une Europe dont les gouvernements qui auraient pu soutenir la République espagnole, redoutant le déclenchement de la seconde Guerre mondiale, adoptèrent une politique de non-intervention qui signait l'abandon pur et simple de la République en Espagne[427].

Les migrations internes sont liées à cette situation dramatique et s'expliquent en définitive par les causes politiques de cette situation dramatique : l'Espagne n'est pas un pays immature et sous-développé que la dictature aurait éduqué, mais vit une situation de crise provoquée par la guerre, à laquelle des individus comme Julia, nombreux et déterminés, ont répondu avec une formidable capacité d'initiative, même si cela n'implique pas une position politique partisane. L'Espagne s'est modernisée en dépit de la dictature et grâce à l'intelligence des Espagnols.

1.2. L'exil, la résistance

Le gouvernement républicain s'installe à Valence, puis à Barcelone et à la fin du conflit, à Figueras où il prend les dernières décisions de la IIe République sous la présidence Manuel Azaña puis Juan Negrín. La plupart des dirigeants de la République défaite prendront le chemin de l'exil sauf des communistes, des anarchistes et des militants socialistes qui tenteront d'organiser une résistance. Des « foyers » de guérilla se constituent dans différentes régions. L'historiographie documente ces résistances et notamment la place qu'y ont tenue des femmes[428]. Nous avons interviewé un guérillero du Bierzo-Galicia, « *Quico* », et la petite-fille d'un « *huido* » célèbre, « *o Gardarios* », en Galice Ces témoignages –que nous n'avons pas exploités dans cette thèse– nous ont fourni des éléments de contexte de ces années où des jeunes femmes politisées, émigrent à Madrid ou en Catalogne, rejoignant celles qui étaient parties pour d'autres motifs mais quittant comme elles les régions rurales où elles étaient en danger.

---

[426] Nous employons ici le terme « libéral » au sens qu'il a pris après les guerres napoléoniennes en Espagne, suivant la tradition d'une monarchie libérale où le monarque n'exerçait pas seul le pouvoir mais avec des représentants du peuple.

[427] Cet abandon des dirigeants politiques suscita une forte demande d'action solidaire dans le monde entier. Pour y répondre, avec l'accord du gouvernement de la République, des Brigades Internationales furent créées en 1936 et ce ne sont pas moins de 32.000 brigadistes de tous les pays qui apportèrent leur force et leur enthousiasme sur les fronts de guerre. Pour plus de détails sur les Brigades Internationales, voir l'article du même nom dans François Godicheau, *Les mots… op. cit.* p. 18. On ne peut manquer de citer en référence l'ouvrage de Rémi Skoutelsky, *L'espoir guidait leurs pas : les volontaires français dans les Brigades internationales, 1936-1939*, Paris, Grasset, 1998, 410 p. ou encore les travaux que Juan Ortiz consacrés à la période.

[428] Mercedes Yusta Rodrigo, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 », in Marie-Aline Barrachina *et al. Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public, 1868-1978*, Temps, 2007, p. 177-206.
— Ana Cabana Iglesia, « Algunas notas sobre la opinión popular durante el franquismo en Galicia», in *Historia, trabajo y sociedad,* n° 1, 2010, p. 79-95, p. 80.
— M.-P. Bossan, *op. cit.*
— F. Martinez-Lopez *op. cit.*

Les gouvernements de la IIe République en exil ont tenté de maintenir les institutions démocratiques jusqu'en 1951. Les dissensions non résolues entre les partis républicains et les gouvernements ne permettront pas de conserver sa représentativité à un pouvoir coupé de son peuple, « sin tierras ni pueblo que administrar[429] » et en l'absence de tout soutien international à l'exception de la république mexicaine qui les accueillit. La République a constitué une espérance dans les années 1940…

> La República constituyó una esperanza en los años cuarenta. Fue un punto de mira de las jóvenes generaciones "rebeldes" del interior en los años cincuenta. En los sesenta, perdió toda su fuerza, pues, al margen de la forma de régimen, lo que había que restaurar en España era la democracia[430].

À la mort de Franco, ces forces de l'opposition en exil seront opérationnelles pour décider de l'avenir de l'Espagne aux côtés du successeur désigné depuis 1969[431]. La IIe République aura vécu :

> El fin de la legitimidad institucional [de la República] en 1977 fue, como señalaría Fernando Valera, la consecuencia del simple "reconocimiento de un hecho histórico". A pesar de lo cual, la República ha sido y continua hoy en día siendo para muchos españoles símbolo de libertad, justicia y progreso y, sobre todo, de auténtica democracia[432].

Que ce soient les migrations politiques dès les premiers jours de la guerre vers la France, exil puis exode des républicains, ou les migrations intérieures économiques, l'une des premières conséquences de la guerre a été le déplacement de populations.

Pour celles et ceux des républicains qui choisissent de rester, ce sera l'adhésion ou la soumission aux lois et aux méthodes du régime et plus rarement la résistance, l'invention de la clandestinité avec les solidarités populaires, le risque, la répression et son cortège de violences. C'est le cas dans le Bierzo-Galicia, à quelques kilomètres du village de nos émigrantes.

1.3. Des mouvements de populations

Le contexte politique est paradoxal. La violence de la guerre a poussé des populations menacées par les nouveaux enjeux du pouvoir à partir. Dans un premier temps, après la guerre tout s'arrête, c'est le temps du silence et de la sidération. Rapidement des masses de gens qui avaient franchi la frontière française, découragés par l'accueil en France et la vie dans les camps du Sud-Est, une grande majorité d'entre eux sont revenus chez eux. De manière variable sur le territoire espagnol la vie se réinstalle dans les nouvelles conditions de vie difficiles à plus d'un titre pour les plus démunis. Les migrations vers les villes vont rapidement reprendre. L'une des causes du désir d'enfant exprimé par Julia à sa mère de partir

---

[429] Alicia Alted Vigil, « Gobierno y partidos republicanos españoles en el exilio (1950-1962) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1991, disponible en ligne. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1991_num_27_3_2595 p. 114.

[430] *Ibidem.*

[431] Par la *Ley se sucesion*, Franco avait institué dès la fin des années 1960 l'Espagne comme un royaume et son successeur dans le rôle de chef de l'État le fils de Juan de Borbón. En exil, l'héritier « naturel » de la couronne avait accepté et abdiqué en faveur de son jeune fils dont la formation militaire serait dès lors prise en charge par le régime. L'objectif poursuivi était la restauration de la monarchie. Pour la succession politique, Franco attend les dernières années et choisit un fidèle de la première heure, militaire et homme de l'ombre, Carrero Blanco. Assassiné par l'organisation basque récemment constituée ETA, celui-ci ne lui succédera pas.

[432] A. Alted, *op. cit.* p. 114.

dès 1938 est sans doute à trouver dans les manifestations du conflit qui est en train d'avoir lieu. Elle n'est probablement pas la seule.

Pour comprendre ce départ et son inscription dans les flux intérieurs qui se poursuivent pendant et après la guerre et jusqu'aux accords de Madrid en 1953, il est aussi nécessaire de « renouer le fil chronologique »[433]. Comme nous l'avons vu dans la première partie pour la Galice, (*Cf.* « Justa ») la réouverture des frontières précipitera en quelques années et jusqu'à la fin des années 1970 des milliers d'Espagnols devenus des « émigrants économiques » hors de chez eux.

Ce chapitre propose un état des lieux du contexte dans lequel se déroulent ces mouvements migratoires à l'intérieur du territoire de l'Espagne entre la fin de la guerre et la fin de la décennie de l'ouverture, les années 1960 : la situation politique, démographique et économique, les conséquences de la guerre sur la société espagnole, les modifications dans la condition des femmes. Cet « arrêt sur images » fournit des d'éléments du contexte national de l'Espagne dans un premier chapitre, nous permettant de recréer, dans les deux chapitres suivants, les déclinaisons régionales des événements en Galice et en Catalogne, régions d'origine et d'accueil des femmes dont nous avons suivi les parcours migratoires dans la première partie. C'est dans ces changements de cap et de civilisation que les familles et les jeunes migrantes dont nous avons consigné les témoignages se mouvaient.

2. 1939-1948 : le « premier franquisme » : la société espagnole en état de choc et le franquisme en construction

Le général Franco n'attend pas la victoire et l'on considère que le franquisme commence dès les premières semaines de la guerre. Nous reprenons ici une division communément utilisée en trois périodes : le « premier franquisme » correspond à l'après-guerre jusqu'à la seconde Guerre mondiale à laquelle l'Espagne n'a pas officiellement participé : la société espagnole se remet de la commotion de la guerre tandis que la répression se déchaîne à l'encontre des personnes et des idées : tous ceux qui, de près ou de loin, ont appartenu au camp des vaincus, notamment de celles et ceux qui ont tenté l'organisation de la résistance sont poursuivis, emprisonnés, souvent torturés et exécutés. La seconde période correspond à un premier tournant économique libéral qui fait suite à l'échec patent de l'autarcie : on parle du « *desarrollismo* » de la décennie 1950–1960 qui correspond à une relative stabilité du régime. La dernière période, parfois appelée le « *tardofranquismo* » ou franquisme tardif, de 1960 à 1975, déborde notre étude et en fournit les conclusions avec l'émigration massive vers les pays européens dont Julia, seule de sa fratrie, fera partie.

2.1. L'après-guerre

La société espagnole est en État de choc

Légitimées par leur victoire écrasante et par « une répression impitoyable face au camp des vaincus et à tout opposant réel ou potentiel »[434], les nouvelles autorités autocratiques reconnues par une « communauté internationale » d'abord limitée à l'Allemagne hitlérienne et

[433] Émile Temime, « Les recherches sur les échanges migratoires entre la France et l'Espagne », in *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français aux XIXe – XXe siècles,* CNRS, 1991, pp. 9-15.
[434] Jordi Canal, 2017, *op. cit.* p. 206 à 224.

à l'Italie mussolinienne mais toute puissante, installent leur pouvoir absolu dans les administrations soumises, détruisent l'organisation de l'État républicain, destituant les fonctionnaires et souvent les éliminant physiquement pour leur substituer leurs représentants. Une véritable politique d'épuration systématique est mise en place[435].

Répression, épuration, contrôle social

Il s'agissait pour le régime de « nettoyer » rapidement le pays, de le débarrasser de tous ses opposants à l'aide d'un arsenal législatif pour mener à bien une répression « légalisée » et sans limite. La longue période de l'après-guerre succède à la guerre, aussi inédite et rigoureuse pour les Espagnols que le conflit l'a été ; la politique « exterminatrice » se poursuit : le régime se saisit des biens des vaincus, se débarrasse des opposants. L'épuration des fonctionnaires est décrétée dès 1936, notamment du corps enseignant. Tout en permettant une substitution très politique d'une corporation qui avaient été massivement républicaine elle facilite à ceux qui ont soutenu le soulèvement l'accès aux postes libérés. La pression sur la société par la condamnation d'hommes et de femmes qui avaient été au service des populations dans les villages fut très efficace pour maintenir un régime de terreur. Une administration surdimensionnée[436] et loyale se constitue, les groupes sociaux favorisés par le régime lui assurant la base sociale dont il avait besoin pour asseoir sa légitimité interne et internationale.

Répression, substitution, contrôle favorisent la soumission aux normes sociales et morales que le régime aspire à imposer. C'est une véritable refondation de la société que le franquisme réussit notamment du fait des appuis fondamentaux ménagés dans les secteurs influents. Comme dans toutes les sociétés réactionnaires, la place des femmes va être entièrement revue et les femmes rétrogradées à un statut inférieur.

Paupérisation générale de la société espagnole

Le contrôle social et la répression ont des effets sur l'organisation de la vie des Espagnols dans tous les domaines, mais l'essentiel des conséquences de la guerre est une paupérisation générale directement liée au choix économique de l'autarcie :

> Ce modèle économique, typique des régimes autoritaires, s'inscrivait dans une longue tradition espagnole protectionniste et confortait en même temps l'idéologie fortement nationaliste de la dictature[437].
>
> [Il] convenait parfaitement aux élites industrielles qui se retrouvaient dans une situation d'oligopole, voire de monopole – ce qui s'avéra une mesure antiéconomique, puisque, privés de concurrence, les industriels n'avaient aucune raison de moderniser ou optimiser la production[438].

Les conséquences en furent particulièrement sensibles dans le monde rural :

> En particulier en ce qui concerne l'agriculture, les mesures autarciques allaient s'avérer catastrophiques et favoriser une situation de pénurie qui fit des années d'autarcie « les années de la faim ». Car, dans les conditions de misère de l'après-guerre, le choix de l'autarcie impliqua aussi la prise d'une autre mesure : le rationnement des produits basiques de subsistance et l'attribution

---

[435] Santos Juliá, *Demasiados retrocesos: España 1898-2018*. 1ª edición, Galaxia, Barcelona, 2019, p. 177-178.

[436] María José Fernández Vicente montre l'évolution de l'organigramme des personnels des services migratoires qui, passant de deux à quatre ministères ou organisations impliqués entre la Loi d'émigration de 1924 et celle de 1955, en est une illustration.
María José Fernández Vicente, *Émigrer sous Franco: politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers l'Argentine et vers la France, 1945-1965,* ANRT, Lille, 2006, (494 p.), p. 145-164.

[437] J. Canal, *op. cit.* p. 213.

[438] *Ibidem.*

> de cartes individuelles de rationnement, mesure annoncée comme provisoire mais qui allait se prolonger jusqu'au début des années 1950[439].

Les prix et les quantités individuelles étaient fixés par le gouvernement, elles étaient « insuffisantes pour nourrir la population (moins de 1000 calories par personne et par jour)[440] ». Julia qui venait d'arriver à Manresa se souvient du rationnement : dans une conversation avec Antonio de Vilar da Vara resté en Galice, ils évoquent la grande pauvreté de l'après-guerre, le manque nourriture, les taxes sur tout, et aussi les façons de « tricher » avec le rationnement :

> Julia: Foi moi mala a posguerra...
> Antonio : Eu acordo todo o que se pasou: que non había de comer, que había unha taxa para cada cousa, non tiñas un cuartillo de gas...
> Julia: Eu acórdome ir a buscar un setrill de aceite que che daban de racionamento, ¼ de quilo de lentillas... iso era en Barcelona! [..]. o que podía facíase pasar por pobre. Porque era ¼ de quilo de algo, de lentellas de azucre, de aceite...[441]

Le niveau de vie des Espagnols baissa de manière importante et ce n'est que dans les années cinquante que le PIB retrouva son niveau de 1936. Un tel modèle nécessita la mise en place d'organismes de contrôle comme le SNT (*Servicio Nacional del Trigo*) pour le contrôle de la production du blé[442] par exemple, dont les importations des pays voisins et Alliés étaient suspendues. L'autarcie provoqua un déclin de la production agricole, favorisant l'émigration vers les villes où, dans les années 1950, elles se retrouveraient amassées dans les bidonvilles (essentiellement les Andalous).

Face à une telle répression les opposants tentent encore de s'organiser

Anarchistes et communistes constituent l'essentiel des forces d'opposition républicaine qu'il reste dans le pays, avec des militants socialistes. Mais au lendemain de la victoire franquiste on ne peut plus parler d'opposition réelle. La plupart des dirigeants politiques sont morts, emprisonnés ou en exil. C'est d'ailleurs dans les prisons et depuis l'exil, que les tentatives d'organisation d'une résistance ont été fomentées. Dans l'ambiance de terreur que provoque la répression, certains épisodes marquent les mémoires. Jordi Canal rapporte « le cas mythique des "treize roses", treize filles – dont sept mineures – qui faisaient partie d'un groupe de 56 jeunes fusillés par la dictature en août 1939 pour leur appartenance aux

---

[439] *Ibid.,* p. 214

[440] *Ibidem.*

[441] « Julia », entretien avec « Antonio de Vilar da Vara », (*Annexe 1-2 :2*) : « Moi je me souviens d'être allée chercher une ration d'huile qu'on te donnait en rationnement, une demi-livre de lentilles, ça c'était à Barcelone ! Celui qui pouvait il se faisait passer pour pauvre parce que ça voulait dire une demi-livre de quelque chose, de lentilles, de sucre, d'huile… » (Nous traduisons). On note les interférences (*) : « setrill » est mot catalan qui désigne un flacon, qui contient couramment de d'huile, et « lentillas » avec le français « lentilles ».

[442] Carlos Barciela López : «El Decreto-ley de Ordenación triguera de 23 de agosto de 1937, base legal fundamental de la financiación, en su artículo 5° se autorizaba al S.N.T. y en "concepto de contribución a sus gastos generales" a "deducir del importe del trigo el porcentaje que anualmente señale el gobierno"» L'auteur précise en note : «Hay que advertir que en la practica el sistema utilizado fue muy distinto. En el artículo 5.0 del Decreto-ley, como hemos señalado, se establecía que la financiación del S.N.T. correría a cargo de los agricultores, ya que se les deduciría un porcentaje del importe de sus ventas en favor del Servicio. Sin embargo, lo que se hizo, desde la primera campana, es establecer un canon comercial que era pagado por los industriales harineros al realizar sus compras, solo que no se aplicaron descuentos a los agricultores y la financiación de organismo recayó, de esta forma, sobre los consumidores».
La financiación del Servicio Nacional del Trigo, 1937-1971, Banco de España, Servicio de Estudios de Historia Económica, N° 05, 1981, 87p., p. 9-10

Jeunesses socialistes unifiées »[443]. Antonio, dans son témoignage[444] raconte les exécutions sommaires dont il est un témoin involontaire près de son village de Galice qui n'avaient rien de légal, exactions auxquelles les forces de l'ordre se livrent quotidiennement, appliquant à la lettre la directive du chef de l'État d'éliminer toutes et tous ceux qu'il poursuit et condamne, éliminer des groupes de prisonniers au plus près des villages pour éradiquer toute volonté naissante de résistance dans les villages, pour y semer la terreur. Le nombre d'exécutions est inédit :

> Du fait de cette législation et du zèle de ceux qui l'appliquaient, la population espagnole emprisonnée augmenta de façon exponentielle lors des premières années de la dictature et des dizaines de milliers d'opposants politiques furent fusillés. Les recherches les plus récentes donnent le chiffre d'enter 40 000 et 50 000 fusillés lors de la première décennie de la dictature, ce qui s'ajoute aux près de 90 000 exécutés lors de la période de guerre dans le camp franquiste. En outre, en 1940, le nombre de prisonniers atteint 271 000 personnes, dont 39 000 restaient encore emprisonnés en 1945.

Des militants anarchistes (Catalogne, Andalousie) socialistes (Asturies) ou anarchises et communistes (León-Galice)[445] réussirent, parfois depuis leurs prisons, à organiser des réseaux et des actions d'une résistance qui utilisait les stratégies de la guérilla, entrant dans la clandestinité, prenant le maquis[446], formant des « noyaux d'*huidos*[447] », des fugitifs, souvent protégés par la solidarité des habitants des villages, même si dans bien des cas les représailles s'abattaient sur les proches, les famille, les amis ; le régime appliquait implacablement sa stratégie de la terreur.

2.2. La toile de fond politique de la construction de l'État franquiste, première époque[448]

Le franquisme comme dictature du Général Franco commence dès les premières semaines de la guerre et contre le principe démocratique qui a conduit les droites à la défaite face au Front Populaire. Le pouvoir s'appuie sur des alliés solides pour la construction du régime. Trois institutions sont les piliers du régime : l'armée, l'Église et le parti que Franco « assemble » avec les différentes « familles » de la droite regroupées autour du *Caudillo*, le « Movimiento nacional »[449]. S'il n'est pas, en toute rigueur, un État fasciste, l'Espagne de Franco s'inspire fortement du modèle. La notion d'assemblage pour caractériser le parti *ad hoc* qu'il met en place nous apparaît comme un concept clé pour compréhension du franquisme. Sa capacité à manipuler les tensions internes et les factions sur lesquelles il s'appuie pour accéder seul au pouvoir puis pour s'y maintenir fait la force et la faiblesse d'un système qui ne lui survivra pas. Sa singulière plasticité lui permet de s'adapter « aux fluctuations de la conjoncture internationale », troquant au moment opportun un fascisme de circonstance contre un anticommunisme bienvenu : sa victoire intérieure contre les « *rojos* » lui garantit une légitimé qui ne lui sera pas contestée quand se met en place « la guerre froide et la transformation de la

---

[443] J. Canal, *op. cit.,* p. 219.
[444] Entretien « Antonio de Vilar da Vara » (*Annexe 1-2:1*).
[445] J. Canal, *op. cit.,* p. 220.
[446] Le terme « maquis », repris au français ne fut pas toujours utilisé par les guérilleros dans leurs différentes régions ; ils privilégièrent souvent l'expression « *echarse al monte* ».
Voir aussi : Secundino Serrano Fernández, *Maquis,* Ed. Temas de hoy, Madrid, 2001.
[447] J. Canal, *op. cit.,* p. 220.
[448] J. Canal, *op. cit.* p. 206-224.
[449] *Ibidem.*

carte géopolitique internationale[450] » ; l'État franquiste devient « la sentinelle de l'Occident », dans la lutte contre le communisme en Europe.

Trois concepts, le nationalisme, le corporatisme, l'autoritarisme et trois piliers du « Nouvel État » : le Parti, l'Armée et l'Église

La Doctrine est Inspirée des « 27 points de la Phalange » de Ramiro Ledesma sous la dictature de Primo de Rivera, dont Franco exclut le dernier point qui prévoyait l'indépendance de la Phalange. L'Église, immédiatement incorporée, est le second pilier du pouvoir. L'« armature institutionnelle fascisante » pour « un régime qui était, au fond, profondément réactionnaire »[451].

Le « Movimiento » nait dès les premières heures de la construction du régime, en 1937, comme parti unique, de l'assemblage des forces de la droite traditionnelle carliste et des fascistes phalangistes :

> […] « le Mouvement » [était] appelé à devenir une monstrueuse bureaucratie qui embrasserait tous les aspects de la vie des Espagnols à travers ses différentes organisation : l'Organisation syndicale espagnole pour encadrer les « producteurs », la Section féminine orientée vers la mise au pas des femmes, le Syndicat espagnol universitaire (SEU) pour les étudiants, le Front des jeunesses pour les enfants. Car plutôt qu'un contrôle de l'État, cette complexe structure bureaucratique était destinée par Franco à la construction de la cohésion sociale de son régime[452].

L'armée, deuxième pilier au principe du régime, armée de la nation, n'était pourtant pas unanimement consentante aux choix du dictateur, l'influence croissante des phalangistes éloignant les monarchistes. Mais le contrôle absolu du « Généralissime » constitua un ciment pour le pouvoir et sa légitimé après la *Victoria* ne fut jamais contestée ; les moyens furent en conséquence : un budget de plus de la moitié des revenus de l'État et l'octroi de prérogatives et des fonctions de défense de l'ordre public jusqu'à la levée de l'état de guerre en 1948.

L'Église contribue avec force et conviction à la construction de l'État sous la forme d'un catholicisme intégriste des plus actifs : la doctrine prêtée à un régime qui n'en a guère et le discours des hommes d'Église servent et légitiment le pouvoir dans la « Croisade contre l'athéisme marxiste »[453]. Elle en est rétribuée par l'octroi de la direction des institutions scolaires et sociales :

> […] la dictature donna à l'Église catholique d'amples prérogatives pour procéder à une « recatholicisation » de la société espagnole, profondément pervertie par les « déviances marxistes ». La hiérarchie ecclésiastique fut ainsi incorporée aux institutions franquistes, les fêtes religieuses devinrent des jours fériés officiels, les rites catholiques réoccupèrent l'espace public, en particulier la rue (les processions par exemple), d'où elles avaient été partiellement exclues pendant la période républicaine.[454]

---

[450] *Ibid.*, p. 207.
[451] *Ibidem.*
[452] *Ibid.*, p. 208-209
[453] *Ibid.*, p. 209.
[454] *Ibidem.*
Sur les fêtes sous le franquisme, on peut consulter : Irène Da Silva, « La législation franquiste et les fêtes », Marie-Aline Barrachina, « 12 de octubre : Fiesta de la raza, dia de la hispanidad, dia del Pilar, Fiesta Nacional", Nancy Berthier, « Fonction et statut de la fête dans *Bienvenido Mister Marshall* de Luis García Berlanga », dans Danièle Bussy Genevois et al., *Fêtes, sociabilités, politique dans l'Espagne contemporaine*, Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne, n° 30-31, 1999 - 2000, CNRS, Université de Provence Alpes Côte d'Azur, p. 323 et suiv. Disponible sur : https://www.academia.edu/5830689/, consulté le 27 octobre 2020.

L'éducation qui avait fait tant de progrès sous la République retourne aux mains de l'Église comme « l'un des instruments de contrôle social et de formatage des mentalités les plus efficaces qui soient[455] ». L'Église fut une alliée indéfectible ; elle est aussi la seule à pouvoir s'éloigner, au tournant des années d'ouverture.

L'association de ces trois institutions hiérarchisées, allaient réussir à quadriller la société espagnole et à la mettre au pas mais le franquisme ne survécut pas à ce montage, ni idéologiquement, ni structurellement.

Les changements par des « lois » édictées d'en haut

Le franquisme prend possession de toutes les institutions de l'État, notamment la justice, et impose sa loi d'airain à la moitié de l'Espagne vaincue pendant que l'autre moitié bénéficie d'un régime d'amnistie :

> Media España vivió durante los años cuarenta sometida de manera permanente a un estado de excepción, del que se vieron libres todos los partidarios del Movimiento, incluso aquellos que hubieran cometido actos considerados delictivos entre el día de la proclamación de la República y el 18 de julio de 1936, que se vieron exonerados por Ley de 23 de septiembre de 1939.

Il puise largement dans les fondements les plus réactionnaires du passé, anéantissant tous les efforts de socialisation que la IIe République a mené à bien pendant la courte période où elle a été au pouvoir. Des réformes juridiques, les « lois fondamentales »[456] que le dictateur édicte, nous retiendrons le *Fuero del trabajo*[457] : avec pour objectif d'encadrer et de contrôler la classe ouvrière, il abolit les négociations collectives et redonne le pouvoir de décision exclusif aux patrons ; il s'attaque par ailleurs aux droits acquis par les femmes sous la République en interdisant le travail aux femmes mariées qui doivent l'abandonner au profit de leur foyer pour se consacrer à la famille, noyau dur de la doctrine.

Domination : les femmes sous le franquisme

La politique sociale de Franco a pu être qualifiée de « révolutionnaire et réactionnaire […] dans la mesure où il s'agissait, avant tout, de détruire toutes les avancées sociales et morales obtenues pendant la période républicaine[458] », mais c'est dans le domaine des droits et du statut des femmes que cette dimension réactionnaire est le plus sensible :

> La dictadura franquista quiso imponer un modelo de sociedad orgánica con una política de género regulada por una legislación civil que negaba a las mujeres cualquier tipo de autonomía individual y las convertía en eje de la moralidad social. Las mujeres quedaron así relegadas a un papel de subordinación que las recluía en el ámbito doméstico. En contraste con las disposiciones crecientemente igualitaristas de los tiempos anteriores a la guerra civil, el régimen encabezado por Franco desarrolló una legislación que excluía a las mujeres de numerosas actividades en el intento de mantenerlas en roles muy tradicionales que poco tenían que ver con las tendencias que se estaban manifestando en Europa[459]. Se trataba de una clara postura antifeminista expresada

---

[455] *Ibidem.*

[456] Les « Lois fondamentales » constituent un ensemble de mesures édictées par Franco au long de sa gouvernance ; elles ont constitué l'ensemble juridique du régime qui ne s'est pas donné de « norme constitutionnelle ».

[457] Le *Fuero del trabajo* s'inspirait largement de la *Carta del Lavoro* mussolinienne de 1927. Benito Mussolini resta au pouvoir de 1922 à 1944, d'abord avec des pleins pouvoir comme Président du Conseil des Ministres de 1922 à 1925, puis comme *Duce* de 1925 à 1944, à la tête du régime fasciste italien.

[458] *Ibidem.*, citant Enrique Moradiellos, Professeur à l'Université d'Estrémadure et auteur de nombreux ouvrages sur la guerre civile, le franquisme et Franco.

[459] *Ibidem.,* note de l'auteur : Carme Molinero, «Mujer, franquismo, fascismo. La clausura forzada en un mundo pequeño», *Historia Social*, n° 30, 1998, p. 97-117.

> nítidamente en el Fuero del Trabajo de 1938: "El Estado prohibirá el trabajo nocturno de las mujeres, regulará el trabajo a domicilio y libertará a la mujer casada del taller y de la fábrica".

Le *Fuero del trabajo* de 1938 avait initié la politique réactionnaire dont le statut des femmes est le symptôme. En leur interdisant, une fois mariées, de travailler, la restructuration de toute la société prenait un effet immédiat : une fois les femmes exclues du domaine public, rendues à celui de la domesticité et sans autonomie légale, l'éducation traditionnelle reprenait ses droits. Nous avons vu cette politique à l'œuvre dans la première partie de notre travail : les filles des familles rurales de Galice, quittent leur travail dès qu'elles sont mariées : Jovita, en Galice dans les années quarante, abandonne son travail de couturière[460] ; Julia et ses sœurs, en Catalogne dans les années cinquante abandonnent leur travail que ce soit chez un particulier pour Julia[461], à l'usine pour Luisa[462] ou Amalia[463]. Nous comprenons comment la pression sociale s'exerçait insidieusement et le fait que ces femmes expriment dans leurs témoignages que « c'était ainsi », c'était la norme, démontre la continuité et la profondeur de la transformation ; Julia se mettra à fabriquer des jouets à domicile car ses revenus étaient nécessaires au jeune ménage, mais elle finira par prendre la décision d'émigrer en France, à la première occasion, dans les années soixante. Seule la plus jeune, Mariluz[464], qui fut ouvrière du textile toute sa vie, qui se maria en 1971, n'a jamais dû renoncer à son emploi à l'usine. La loi avait été modifiée, autorisant à nouveau les femmes mariées à accéder au marché du travail, sous la pression des mouvements sociaux et de la résistance passive de femmes comme Julia qui travaillaient ou émigraient ; en 1959, avec les Plans de Stabilisation et de Développement économique, le régime prit le tournant de la réouverture pour éviter la faillite économique.

L'entreprise de destruction des avancées sociales que la IIe République avait réussi à impulser malgré la brièveté de son action, fut très rapide dans tous les domaines et les femmes firent les premières l'expérience d'une régression inédite qui se mettait en place pour la société dans son ensemble :

> Toutes les mesures qui, sous la République, portaient à égalité la condition féminine et celle des hommes furent immédiatement abrogées : l'égalité politique, la coéducation, le mariage civil, le divorce, la contraception, l'avortement […][465]

Les indéniables avancées républicaines et la promotion de l'égalité des femmes dans le travail, leur émancipation et leur accès aux droits fondamentaux comme le droit de vote, et c'était le cas dans la plupart des pays d'Europe, était en marche :

> La II Republica llevó a cabo una serie de políticas de género con las que pretendía contribuir a la modernización de la sociedad española. Las mujeres rompieron por primera vez en nuestra historia las barreras que les impedían acceder a los derechos políticos y en particular al sufragio. La Constitución de 1931 les dio esa posibilidad, así como otros derechos que hubieran permitido su emancipación: divorcio, acceso a la cultura, posibilidad de ocupar puestos de trabajo, mejores condiciones laborales, etcétera.

— Carme Molinero, *La captación de las masas. Política social y propaganda en el Régimen franquista*, Madrid, Cátedra, 2005. Voir chap. 2.3 qui détaille les tâches d'assistance de la *Sección Femenina*.

[460] Cf. "Antonio et Jovita de Vilar da Vara" (*Annexe 1-2:1*)

[461] *Cf* "Julia", Annexe (*Ann. 1-1:1.1*)

[462] *Cf.* "Luisa", Annexe ((*Ann.1-2:1*)

[463] *Cf.* "Amalia", Annexe (*Ann.1-1:1.4*)

[464] *Cf.* "Mariluz", Annexe (*Ann.1-1:1.3*)

[465] Jordi Canal, *op. cit.* p. 212

Cette régression fut cependant facilitée par la réalité des rapports sociaux de genre qui n'avaient pas eu le temps de se modifier dans les usages sociaux ; les réformes de la condition féminine n'avaient pas été prioritaires pour les républicains au pouvoir et, en outre, le mouvement féministe espagnol pâtissait des dictatures des années trente et aurait eu besoin de temps pour ré-émerger :

> Bien es cierto que en aquellos poco más de cinco años que duró la experiencia, las cosas no pudieron cambiar radicalmente porque la misoginia imperante ofreció todo tipo de resistencias. Sin embargo, el modelo de mujer que se estableció a partir del final de la guerra civil por parte del régimen militar no sólo supuso la vuelta atrás sino un notable retroceso que solo el paso de los años y la recuperación democrática pudieron restañar[466].
> A pesar de todo, aunque dentro del reformismo republicano la parcela social fue muy importante, la mujer no representó precisamente una prioridad. Ellas seguían ocupando un espacio marginal en lo público y apenas diez pudieron llegar a ser diputadas en las Cortes republicanas. Es decir, el movimiento feminista español en los años treinta carecía de entidad y desde luego no fue su presión la que permitió la conquista de los derechos políticos. Dentro de aquel pequeño, aunque combativo movimiento se establecían otras prioridades como era el acceso a la cultura. Y es que el feminismo español, sin lugar a dudas, ha tenido un carácter más social que político, como se desprende de sus reivindicaciones: derecho a trabajo, a la educación y a unas condiciones de vida dignas, postergando a un segundo plano la lucha por los derechos políticos[467].

Une « nouvelle »condition pour les femmes[468]

Le premier juillet 1938, avant la fin de la guerre, l'État Nouveau des insurgés met en place des « organes de protection des femmes et des enfants » : « *se restablece el Consejo Superior de Protección de Menores con todas las facultades y prerrogativas que le otorga la legislación vigente* [...] »[469] ; Conseil supérieur de protection des mineurs, Tribunal de tutelle des mineurs et *Patronato de Protección a la mujer*, sous les auspices du ministère de la justice, les deux premiers sont voués à la « protection » des enfants, – en fait de leur contrôle – et de leur formation selon les valeurs catholiques du franquisme, tandis que le second contrôlera les femmes, notamment celles que le régime qualifie de prostituées, pour « *le rétablissement de la dignité morale de la femme, en particulier des jeunes, pour empêcher leur exploitation, pour les écarter du vice et pour les éduquer conformément aux enseignements de la religion catholique* »[470], en prenant en charge la formation et le « redressement » des jeunes filles jusqu'à leur majorité (21 ans) et parfois plus longtemps :

---

[466] Manuel Ortiz Heras, « Mujer y dictadura franquista », *Aposta, revista de ciencias sociales*, nº 28, mai 2006, http://www.apostadigital.com/revistav3/hemeroteca/ortizheras.pdf, consulté le 14 avril 2020.

[467] *Ibidem..* L'auteur cite : María Dolores Ramos Palomo, «Feminismo y acción colectiva en la España de la primera mitad del siglo XX», *in* Manuel Ortiz Heras, David Ruiz González e Isidro Sánchez Sánchez (Coordinadores), *Movimientos sociales y Estado en la España contemporánea*, Cuenca, UCLM, 2001, p. 379 – 403.

[468] Elena Ràfols Yuste, Maria Verdú Guinot y Neus G. Ràfols, «La construcción represora franquista: las mujeres y la infancia como elementos de socialización», I Simposio "Mujer, guerra civil y franquismo", Asociación de Estudios Históricos sobre la Mujer, Universidad de Málaga, 30-31 janvier 2008, http://www.nadieseacuerdadenosotras.org, consulté le 13 avril 2020.
Aurora G. Morcillo, Tomás Fernández Aúz, Beatriz Eguibar, *En cuerpo y alma: ser mujer en tiempos de Franco*, Madrid, España, 2015, 463 p.

[469] «Orden del Ministerio de Justicia, del 1 de julio de 1938», *Boletín Oficial del Estado* 24 (24 Julio 1938), 354 p.

[470] « la dignificación moral de la mujer, especialmente de las jóvenes, para impedir su explotación, para apartarlas del vicio y para educarlas con arreglo a las enseñanzas de la Religión Católica », citation du Décret du 6 novembre 1941 par lequel est organisé le « Patronato de Protección de la Mujer », *Bulletin Officiel de l'État* 324 (20–11–1941), 9080–908 (Nous traduisons).

> El Patronato se ocupaba de las muchachas que habian cumplido dieciséis años hasta la mayoría de edad, veintiun años, pero podía alargarse hasta los veintitrés si la joven se encontraba, según el vocabulario de la época, en estado de prostitución o en peligro de corrupción deshonesta. El control aún podía alargarse hasta los veinticinco años "cuando la conducta de la mujer mayor de veintitrés años fuera de tal manera escandalosa que constituía un caso de prostitución clandestina [...] podrán las Juntas denunciar el caso [...] y proponer a la Dirección General de Seguridad el internamiento de la mujer escandalosa en un establecimiento correccional"[471]. Se refiere a una prisión especial de "Mujeres Caídas"[472].

Le *Patronato* sera également un précieux outil de leur surveillance, ses membres, presque exclusivement des femmes, étant chargées d'informer sur l'état de la moralité en Espagne et de la promouvoir. La dimension avant tout politique de ces mesures qui visent à un contrôle de la population jusque dans l'intime, est évidente dans le cas des femmes désignées par l'expression polysémique « *mujeres caídas* » ; littéralement, ce sont « celles qui sont tombées », celles du camp des vaincus, comme celles qui sont tombées dans la « déchéance » rapidement appelée « prostitution » dans la mentalité fasciste de ces débuts du franquisme. Ce versant civil et social était en fait très politique et dotait les forces policières de toute la légitimité morale pour traquer les femmes républicaines, les « *rojas* » dont on sait qu'elles furent nombreuses, libres et libérées, à s'engager pour défendre la République et les libertés, notamment chez les communistes et les anarchistes[473]. Une grande partie d'entre elles fit le choix de l'exil mais d'autres restèrent, certaines dans la résistance devinrent agents de liaison, ces « enlaces » discrets et efficaces, si nécessaires à la guérilla dans certaines régions où elles purent organiser la solidarité, prenant parfois les armes, comme « Chelo »[474] en Galice-León. Certaines furent capturées, emprisonnées et torturées dans les prisons spéciales évoquées plus haut. Les « femmes de gauche » dont Mercedes Yusta étudie l' « irruption dans l'arène politique » au cours du premier tiers du XXe siècle[475], résistèrent d'une manière ou d'une autre, dans leur comportement social ou dans un engagement politique clandestin. Celles qui furent prises, les « récalcitrantes », pouvaient aussi être internées dans des « prisons spéciales » qui facilitèrent la répression politique et la disqualification de la résistance et des idéaux d'alternatives qu'elles portaient.

Le sort des femmes était à nouveau soumis à un ordre patriarcal autoritaire et religieux qui dérogea l'ensemble des acquis promulgués antérieurement par des gouvernements pas toujours progressistes et par ceux de la IIe République[476]. Le modèle social pour la femme se voulait celui de l' « ange du foyer » et imposait en réalité l'idéologie de l'infériorité des femmes, utilisant la rhétorique fasciste de l'héroïsme. Pour les femmes, l'idéal devait consister dans une soumission au service des hommes, ces êtres supérieurs. Le régime fit totalement disparaître les femmes de la sphère publique, en dehors de celles qui organisaient

---

[471] Selon une circulaire du 22 février 1944 qui s'adresse aux juntes des provinces. Les auteures signalent que ces documents sont en cours d'inventaire et de classification au Ministère de la Justice, « Patronato de protección a la mujer ».

[472] E. Rafòls Yuste, 2008, *op. cit..*

[473] M. Yusta Rodrigo, *op. cit*

[474] O. Martinez-Maler, 2008, *op. cit.*

[475] *Ibidem.*

[476] La loi sur le divorce de 1932, le droit de vote de 1933, la première femme ministre d'Espagne et d'Europe est Federica Montseny en 1936, la loi sur l'avortement de 1937 en Catalogne, enfin la pleine capacité juridique de 1937. Tous ces acquis sont dérogés souvent « avec effet rétroactif » avant même la victoire.

l'effacement et pour mettre au pas ce secteur entier de la société que constituent les femmes, la dictature utilisa l'outil issu des dictatures antérieures : la *Sección femenina de la Falange.*

La Section féminine de la Phalange

Dans le contexte juridique en pleine transformation, le pouvoir se dota d'un organe qui lui permettrait de réaliser ses objectifs par le redressement, la rééducation des femmes et l'éducation, des enfants dès leur plus jeune âge, les jeunes filles jusqu'à leur majorité. Pilar Primo de Rivera[477] f anima en fervente dirigeante la branche féminine de la Phalange :

> Pilar Primo de Rivera, hermana del ausente José Antonio, fundó y dirigió de forma vitalicia la organización. Pilar, consagrada al culto joseantoniano, permaneció soltera, como muchas de sus compañeras de la jerarquía falangista[478].

En rupture contradictoire avec les dogmes qu'elle promouvait, la seule femme qui eut un pouvoir dans le franquisme, resta toute sa vie à la tête de son organisation au service des hommes et du régime, s'excluant de fait de la vie politique tout en y ayant un véritable poids :

> La Sección femenina defendió por encima de todo, y de todas, la superioridad absoluta del varón en el plano intelectual y convirtió presuntos valores como la abnegación, el sacrificio y la dependencia en artículos de fe de su código casi castrense. "La sección femenina soy yo" llegó a decir sin faltar a la verdad la "hermanísima" de José Antonio, entronizado como deidad suprema de un culto servido por vestales dedicado a la redención de doncellas. [479]

Les dirigeantes de la Section féminine de la Phalange n'étaient pas à une contradiction près, la plupart d'entre elles ne se soumettant pas à la doctrine quasi militaire qu'avec zèle et avec une autorité toute masculine, elles inculquèrent aux femmes espagnoles ; à 33 ans, idéaliste célibataire et sans descendance, pleine d'énergie et sans autre possibilité de protagonisme politique que cette lourde tâche qu'elle s'assigna dans le culte du souvenir de son frère mort, Pilar Primo de Rivera réalisa la version féminine du rêve fasciste de son frère martyr aux côtés des mâles dominants du régime, sans leur faire d'ombre. La Section féminine, érigeant en valeur suprême la masculinité dominante endoctrina près de 600 000 femmes espagnoles à son service ordonné et méticuleux :

> La Sección Femenina de la viril Falange de José Antonio llegó a encuadrar en sus mejores tiempos a más de 600 000 afiliadas, cifra que iría disminuyendo con los años, aunque la presencia de la S.F. creciera a través del cumplimiento del Servicio Social obligatorio que se prolongó hasta los años finales de una organización que sobrevivió al Movimiento Nacional que la había creado. Más de tres millones de mujeres españolas pasaron en algún momento por las prietas y marciales filas de la Falange femenina, estricta vigilante de la ortodoxia política y de la moral y las buenas costumbres, empeñada en devolver a las mujeres liberadas por la República a sus hogares para convertirlas en "ángeles del hogar", mujercitas sumisas y hacendosas volcadas hacia la maternidad como único "destino en lo universal" y en lo particular.[480]

---

[477] Pilar Primo de Rivera était la sœur de José Antonio qui créa la Phalange, parti nationaliste inspiré du modèle fasciste italien en 1933 sous la dictature de leur père Miguel Primo de Rivera ; il fut exécuté par les autorités de la République en 1936, devenant le martyre du Mouvement national de Franco. Son adhésion au fascisme et à l'influence de son frère est à l'origine de la création de la Section féminine de la Phalange qu'elle sera appelée à diriger. Une fiche et la bibliographie la concernant sont disponibles sur Internet, sur le site de la Real Academia de la Historia (RAH). Disponible sur : https://dbe.rah.es/biografias/10247/maria-del-pilar-primo-de-rivera-y-saenz-de-heredia, consultée le 11 août 2021.

[478] Moncho Alpuente, éd., *Mujeres de azul*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2009, p. 15.

[479] *Ibidem.*

[480] *Ibidem.*

Au lendemain de la victoire de son camp, se sentant investie d'une mission de paix, elle s'adressa aux femmes de la Phalange dans un message plein d'optimisme sur l'avenir d'une Espagne meilleure, au prix de l' « abnégation et du dévouement » des femmes :

> Ahora viene la labor callada y continua, que no nos traerá más compensación que el pensar cómo, gracias a Falange, las mujeres van a ser más limpias, los niños más sanos, los pueblos más alegres y las casas más claras.[481]

Dès le mois d'avril 1939, alors que la moitié du pays était plongée dans la commotion de la défaite, la Section féminine organisa pour l'autre moitié une immense manifestation festive près de Valladolid[482] afin de célébrer la victoire et remercier Franco pour ses succès militaires. C'est toute la force de la propagande à venir dont la Section féminine fit une première démonstration.[483]

La Section féminine ne valorisait pas l'apparence physique –bien qu'elle dût être soignée pour correspondre au modèle de soumission à l'homme– mais exaltait leur haute moralité ainsi que de supposées compétences de gestion auxquelles elle consacra sa politique de formation. L'historienne Kathleen Richmond évoque « l'apparence négligée », « le physique ingrat » de la dirigeante qui se laissait peu photographier. Les affiliées au mouvement lui reprochaient de donner une mauvaise image de l'organisation nationale : « *tenía un mal efecto sobre la imagen nacional de la Sección Femenina* »[484]

Contrôle social et féminisme

Nous rendre compte de l'ambition de contrôle social et des moyens prêtés à l'entreprise fasciste du premier franquisme dans tous les secteurs de la société, nous permet de mesurer l'ampleur de la bascule politique et sociale qui s'est opérée dans la société espagnole et du levier d'une redoutable efficacité dont elle se dotait en contrôlant les droits des femmes, leurs activités au quotidien[485] et l'éducation des enfants. C'est dans ces changements de cap et de civilisation que les familles et les jeunes migrantes dont nous avons consigné les témoignages se mouvaient. Le régime déconsidère la question migratoire, en particulier pour les femmes, leur place désignée étant la maison, leur rôle subalterne, à la disposition et au service de leurs maris, consolidant la famille comme pilier du régime. Ce n'est pas sans fascination que certaines ont vu l'ordre féminin se réinstaller et il est frappant de constater que la Section féminine, pourtant fascisante lors de sa création et épanouie dans le franquisme, revendiquera dans les années soixante un statut pour la reconnaissance de l'égalité des femmes au travail et

---

[481] Luis Suárez Fernández, *Crónica de la Sección Femenina y su tiempo,* 2ème édition, Asociación "Nueva andadura", Madrid, 1993. Cité par María Antonia Fernández Jiménez, "Que otras vuelvan al hogar. Pilar Primo de Rivera y la Seccion Femenina", *in* Moncho Alpuente, *Op. cit.* p. 18.

[482] Le château de la Mota, à Medina del Campo, est choisi pour ses liens traditionnels avec l'Espagne historique que la Phalange aspire à rétablir, et qui deviendra en quelques années l'école de formation des cadres de la Section féminine.

[483] María Antonia Fernández Jiménez, *Pilar Primo de Rivera: el falangismo femenino*, Síntesis, Madrid, 2008, 376 p.

[484] Kathleen Richmond, Las mujeres en el fascismo español: la Sección Femenina de la Falange, 1934 - 1959, Alianza, Madrid 2004, 277 p.

[485] María Antonia Fernández Jiménez rapporte cet exemple de l'infiltration du tissu social que constituait l'intervention des brigades Section féminine de la phalange qui allaient prêter main forte aux femmes, dans les régions rurales, pour qu'elles puissent prendre le relais sur les exploitations quand les hommes étaient à la guerre. María Antonia Fernández Jiménez, *Pilar Primo de Rivera: el falangismo femenino*, Síntesis, Madrid, 2008, (376 p.), p. 22.

une formation pour les femmes du monde rural[486]. C'est que concomitamment était à l'œuvre un autre phénomène historique que le franquisme ne réussira qu'à ralentir, le féminisme :

> […] c'est pendant les années trente, et grâce au contexte républicain, que [l'] activité féminine dans l'espace public va donner lieu à une véritable mobilisation politique de masse. Les années trente sont ainsi les années de l'apprentissage politique et de l'organisation collective des femmes du mouvement ouvrier, articulée autour de la thématique fédératrice de l'antifascisme. […] La guerre civile sera la pierre de touche de cette mobilisation féminine, et en marquera à la fois le sommet et les limites. Mais l'issue de la guerre, avec la débâcle républicaine et l'installation de la dictature du général Franco, ne met pas fin à cette dynamique féminine ni à ce dialogue entre militantisme et émancipation. Les femmes de gauche focalisent leur mobilisation antifasciste dans l'opposition à la dictature, et la tension entre lutte politique et revendication émancipatrice continue à être présente dans leur action et dans leur discours. […] ce cheminement […] débouche sur la confluence de l'antifranquisme et du féminisme à la fin de la dictature[487].

Malgré cela, elles ont émigré. Aucune des Galiciennes que nous avons interrogées n'a témoigné d'une incidence de ces interdits et de ces reconditionnements sur leur décision, qu'elle soit prise individuellement ou dans le groupe familial. Nous pouvons en particulier souligner comment leur mère les a encouragées à partir et encouragées à chercher les moyens de leur subsistance autonome. Nous avons vu par ailleurs avec le cas de Amalia que le père avait sans doute une opinion un peu différente, mais qu'à aucun moment il n'a rappelé sa fille pour qu'elle revienne au village. La situation économique de la famille RP est donc déterminante dans le choix de l'émigration de ses membres, même si ce sont des femmes.

L'Espagne franquiste et la seconde guerre mondiale

La situation de l'Espagne après la guerre civile, sa population épuisée, la misère, l'économie en échec, mais aussi les relations dégradées du régime avec les Alliés, ont empêché sa participation à la Seconde Guerre mondiale alors que Hitler l'aurait souhaité. Franco joue la neutralité officiellement tandis que dans les faits, il participe secrètement à l'effort de guerre pour montrer sa bonne disposition à l'Allemagne nazie. En 1940 Franco rencontre Hitler Hendaye. Cette célèbre rencontre alimente la propagande franquiste. En réalité, Franco aurait fait échouer les négociations par des demandes excessives telles que « le contrôle colonial en Afrique du Nord au détriment des intérêts italiens »[488]. Les deux chefs d'État signent un pacte secret qui n'engage ni l'un ni l'autre. En 1941, sa duplicité l'amène à développer une théorie dite « des deux guerres » alors qu'il fait envoyer la *División Azul* sur le front russe. L'Espagne est neutre sur le front occidental et en guerre contre le communisme. En 1942 la situation internationale se modifie en faveur des Alliés et Franco édicte la *Ley de Cortes*, un simulacre de parlement accompagné d'une rhétorique populiste avant la lettre, est censé « réguler la "participation du peuple espagnol" aux tâches législatives[489] ». En 1947, par la *Ley de sucesión a la Jefatura del Estado* il s'attribue à vie les pleins pouvoirs l'Espagne étant désignée comme un royaume. Connaissant les « inquiétudes monarchiques » [490] de Don Juan de Bourbon, hériter « légitime » du trône en exil, il désigne son fils Juan Carlos, comme successeur. Don Juan accepte car les Bourbon souhaitent avant tout la restauration de la

[486] Sara Ramos Zamora, Carmen Agulló Díaz (éd.), Entre lo doméstico y lo público: capacitación profesional de las mujeres rurales en España (1940-1977), Madrid, 2016, 292 p.
[487] M. Yusta Rodrigo, *Op. cit.* p. 177-178.
[488] *Ibidem.*
[489] *Ibidem.*
[490] *Ibid.* p. 217.

monarchie. Le jeune prince de 10 ans pris en charge par Franco selon les principes du régime sera désigné officiellement en 1969.

On est en 1947. Julia est en Catalogne depuis trois ans. Elle se souvient que Franco « interdisait tout » mais on ne commentait pas la politique. La connaissance qu'elle pouvait avoir de la situation politique passait par la propagande, notamment les NODO (*Noticiarios Documentales*, brèves actualités documentaires et propagande imposée avant la projection des films). Elle rapporte d'un ton scandalisé et assez méprisant le souvenir de Franco venu à Manresa « *bajo palio* ».

Les changements économiques

Le choix de l'autarcie et ses conséquences : histoire d'un échec

L'histoire, dans cette période, des choix économiques de Franco est celle d'un échec qui a eu des conséquences importantes sur la vie des Espagnols, les plus démunis mais aussi les classes moyennes. Il est essentiel de comprendre l'incidence des vingt années d'autarcie (1939 à 1959) dans lesquelles se concentrent les témoignages fondamentaux de notre travail, dans l'histoire économique de l'Espagne et sur la vie des Espagnols. Ce que les deux Républiques espagnoles avaient tenté la socialisation de la propriété des terres, le franquisme le défait. L'Espagne est en crise économique après la guerre et ses destructions et ne peut maintenir les échanges commerciaux avec l'étranger ni participer à la seconde guerre mondiale ; Franco ferme les frontières, convaincu que le « génie » du pays suffira à le faire vivre. La sidération de l'après-guerre ne dure qu'un temps et l'échec de l'autarcie aura comme conséquence un exode rural qui s'intensifie.

À travers les témoignages, notamment celui de Jovita de Vilar da Vara ou de son mari Antonio[491], nous avons vu comment les horreurs de la répression franquiste entrent dans le quotidien des Galiciens puis comme dans la plupart des régions au fur et à mesure de l'avancée des fronts ; le régime s'impose aux forceps. Des joies demeurent dans la Galice rurale éloignée des centres du pouvoir malgré les privations de l'après-guerre. Pour d'autres, qui tentent de résister au franquisme, le quotidien est modifié. Les agents de liaison poursuivent une vie aux apparences conforme à celle de tous les habitants, mais la survie des réseaux, la solidarité et la préoccupation de ne pas être pris, de ne pas parler si quelqu'un l'est, feront désormais partie d'un quotidien que personne n'ignore. Nous y reviendrons dans le 2ème chapitre.

Les conséquences de l'autarcie sont qualifiées dans la préface de Luis Angel Rojo[492] à l'ouvrage *Autarquía y Mercado Negro*[493] de « *lamentables* » :

> […] las lamentables consecuencias económicas que pueden seguirse de un régimen político autoritario, regresivo, poco ilustrado, dispuesto a cortar o dañar los puentes que unían el país con

[491] Entretiens, "Jovita" et "Antonio" de Vilar da Vara (*Annexe 1-2 :2*).

[492] Luis Angel Rojo, économiste de renom, il entre au service de l'État en 1957. Il participe à l'élaboration du Plan de stabilisation qui viendra mettre un point final à cette période en 1959. *Cf.* RA Historia. Disponible sur : https://dbe.rah.es/biografias/4886/luis-angel-rojo-duque, consulté le 13 aoput 2021.

[493] Barciela López, Carlos, ed., *Autarquía y Mercado Negro: El Fracaso Económico Del Primer Franquismo, 1939-1959*, Crítica, Barcelone, 2003, 325 p., Préface de Luis Angel Rojo le sommaire est disponible sur Internet : http://www.gbv.de/dms/sub-hamburg/379308746.pdf, consulté le 12/08/2021.

> su pasado y con el exterior, y que, en su voluntad de dominación, trató de modelar la vida del país con desprecio o ignorancia de los principios básicos de la economía[494].

Ce vocable polysémique (lamentable), tant en espagnol qu'en français, indique que l'on peut les « déplorer », mais aussi qu'elles inspirent « la tristesse et l'horreur[495] ». La qualification du régime est sans appel : le régime est « *autoritaire* », « *régressif* », *« peu éclairé* » et surtout « *disposé à couper les ponts* » avec le passé du pays, mais aussi avec l'extérieur, des ponts déjà coupés par les violences de la guerre, ponts symboliques que le régime ne reconstruira pas. Rojo accuse formellement Franco de ne pas s'inscrire dans la tradition économique espagnole d'ouverture et d'échanges avec le monde, par pure « volonté de domination » et un désir pathologique de toute puissance, dans le « mépris » et la probable « ignorance » des principes de l'économie. Il dénonce un certain nombre de facteurs intervenant dans l'échec du système économique :

> En la década de los cuarenta, los daños resultantes de la guerra civil, los obstáculos comerciales y financieros impuestos por la guerra mundial, el proteccionismo practicado por los países europeos en los primeros años de la posguerra y el aislamiento internacional impuesto a España por razones políticas tuvieron, sin duda, importantes efectos negativos para la economía española. Sin embargo los pobres resultados del período no pueden explicarse adecuadamente sin situar en el centro del cuadro la política económica del gobierno —inspirada en unas aspiraciones autárquicas y un talante intervencionista extremos y expresada en un desplazamiento de la iniciativa privada por las regulaciones y decisiones públicas—, un proceso de inversiones públicas centradas en la industria y financiadas por métodos abiertamente inflacionistas, una reglamentación rígida de las relaciones laborales, una proliferación de controles de precios y una fuerte sobrevaloración del tipo de cambio apoyada en una compleja batería de controles cambiarios. Todo ello condujo a graves desequilibrios productivos, a la multiplicación de los mercados negros, al estrangulamiento del sector exterior, a una regresión importante en el ya modesto nivel tecnológico del país, y, en general a gravísimas distorsiones en la asignación de los recursos productivos.

Des facteurs extérieurs

les « dégâts » de la guerre civile, les contraintes commerciales et financières imposées par la seconde guerre mondiale, le protectionnisme des pays européens et l'isolement international imposé à l'Espagne pour des raisons politiques ; mais aussi liés à la politique du gouvernement : ses « aspirations autarchiques » et son « interventionnisme extrême » ont déplacé « l'initiative privée » au profit d'un centralisme d'État qui soumet toute la production à des « investissements publics » qu'il finance selon des « méthodes inflationnistes », une « réglementation rigide des relations de travail », qui fait proliférer les « contrôles des prix », parallèlement à un « contrôle des changes » inédit. Ce réquisitoire libéral offensif permet, sans être économiste, de comprendre que les choix économiques du dictateur dénué de formation économique et dépourvu de compétences n'ont prévalu que par la force. L'économie de la décennie des années quarante est donc marquée par de graves déséquilibres, « l'étranglement du secteur des exportations », des « distorsions gravissimes » de la production, tout cela provoquant l'émergence d'un gigantesque marché noir[496], ainsi que par la régression technologique d'un pays « déjà modeste » et en retard sur ce plan avant la dictature. Cela explique les pénuries et, en fonction des inégalités territoriales et des

---

[494] *Ibid.* p. II.

[495] Selon la troisième acception du dictionnaire de la RAE : « *infunde tristeza y horror* », les deux premières en soulignant le caractère « *que merece ser lamentado* » comme en français et « *estropeado, maltrecho* », lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un visage. https://dle.rae.es/lamentable?m=form, consulté le 14 mars 2020.

[496] Marché noir ou « estraperlo » évoqué par Antonio de Vilar da Vara, *cf.* entretiens, « Antonio » (Ann. 1-2 :1)

différences d'impact sur les territoires, la nécessité des migrations. La décennie suivante fut meilleure avec les moyens du plan Marshal qui permit à de nombreux pays européens de se remettre de la seconde guerre mondiale. Les changements dans la considération politique du régime par les États-Unis, dans le nouveau contexte de la « guerre froide », y contribuèrent aussi fortement : d'ennemi pour sa collusion avec les régimes fascistes, l'Espagne franquiste passait au statut d'anti-communiste de fait. Simple changement de vision. L'objectif des États-Unis était de prendre une position stratégique en Europe. Par le développement du secteur extérieur, les politiques économiques des pays européens sont devenues plus libérales avec ces aides et affaiblissent les principes de l'autarcie. L'Espagne franquiste devient libérale sur le plan économique, ses anciens ennemis fermeront les yeux sur la situation politique intérieure. Ceux qui voulaient un tel changement d'orientation économique n'étaient pas nombreux en Espagne. Par ailleurs, il y a peu de différences entre le « premier franquisme » ou période de l'autarcie et le « second franquisme », où le Plan de stabilisation en 1959 puis les Plans de développement, dans les années soixante, sont venus faiblement restaurer une économie dirigée sans compétences et avec de faibles moyens. Faute d'un véritable changement politique, les mesures prises se sont muées en sources d'inflation nouvelles et de déséquilibres productifs. La volonté du régime d'endiguer un exode rural massif –qui confirme notre démenti d'immobilisme de la population après la guerre– est venue s'ajouter, par des mesures interventionnistes sur la régulation des prix des produits agricoles d'importation, destinées à favoriser la production agricole interne, à ces déséquilibres structurels. En promoteur de l'économie libérale, Rojo incrimine la rigidité des marchés des importations et des relations de travail ainsi que les erreurs des investissements publics qui favorisent le marché intérieur mais ne peuvent s'appuyer sur la structure productive affaiblie tant du point de vue technologique que de son organisation.

La Galice fait partie des territoires périphériques apauvris que de nombreux habitants ont quittée pour survivre, mais qui ont aussi abrité, dans cette décennie, des foyers de résistance au franquisme. À l'opposé géographique, à l'est, la Catalogne a été le dernier théâtre d'affrontements et des dernières dissensions des républicains ; au lendemain de la guerre elle se reconstruit et accueille les immigrants qui lui fournissent en fournissent les moyens humains.

Le franquisme et les migrations : une représentation construite

La mauvaise réputation des émigrants, avec des caractéristiques différenciées selon le genre, sera amplifiée jusqu'à des limites caricaturales sous le franquisme dans sa première période, avant que le régime ne comprenne l'intérêt économique qu'ils –et elles– représentaient ; les émigrants sont réputés « ignorants, analphabètes, pauvres et arriérés, contrairement aux Italiens [qui sont vus comme] travailleurs. Les explications les plus outrancières à l'émigration espagnole, telles que l'esprit aventurier des Galiciens ou le manque de patriotisme des Castillans, on pouvait les trouver dans la littérature [officielle] contemporaine »[497].

Comme les autres populations émigrantes, l'émigré espagnol est en réalité un homme jeune en âge de travailler et son niveau d'instruction moyen apparaît comme meilleur que la

[497] *Ibid.*, p.732-733. Elle cite le Bulletin du Conseil supérieur de l'émigration.

moyenne des Italiens (26% d'illettrisme pour l'émigration espagnole contre 50% pour les Italiens en 1911) ; si l'on reprend les statistiques cubaines, ce taux est de 80% entre 1903 et 1927.[498] Ces considérations sont à nuancer, les statistiques pour l'immigration espagnole au Brésil entre 1908 et 1937 s'avérant tout à fait opposées avec 79% d'illettrisme[499] ! Une exploration que nous ne mènerons pas ici sur l'origine de ces différences de niveau d'instruction que l'on retrouve entre pays de destination, serait à mener sur les pays d'origine pour comprendre quels enjeux ou quels critères les déterminent.

Les changements dans la société espagnole

Dans la société espagnole, il y a ceux qui ont trouvé leur compte dans ce nouveau régime, qui le soutiennent et il y a ceux que l'on n'entendra plus : les morts, les exilés, et ceux qui sont restés sans approuver le régime. De nombreux intellectuels, d'hommes ou des femmes politiques, de scientifiques[500] ont quitté l'Espagne franquiste. C'est toute une République qui se sauve – au sens propre. À l'intérieur, ceux qui ont subi les représailles, ceux qui sont revenus au prix du silence, qui vivent en parias du régime, parfois sans comprendre pourquoi. Une abondante littérature nous le rappelle[501]. La vie quotidienne, l'école, la culture sont mises au pas. La censure et le contrôle de tous les domaines de la vie des gens implique une résistance particulièrement sensible chez certains artistes et auteurs dont l'écriture apprend à dire sans dire, à représenter sans les mots[502]. Des intellectuels de l'importance de Miguel de Unamuno comprennent trop tard que ce régime n'est pas ce qu'ils ont imprudemment d'abord cru, celui d'un retour rationnel à l'ordre dans la société espagnole. Il s'agit d'un ordre nouveau qu'ils découvriront franquiste.

De l'immobilisme au lendemain de la guerre

Les disparitions, les exils, les vies brisées, nous amènent à nous demander quelles ont été les conséquences en termes numériques, sur la population espagnole. L'évocation d'un exode rural massif, confirme notre démenti de l'idée communément répandue d'un immobilisme de la population au lendemain de la guerre, nous allons le voir en nous penchant sur les données démographiques.

Conséquences dans la culture

Sur le plan culturel, les débuts du franquisme marquent un coup d'arrêt brutal puis une profonde régression. La plupart des intellectuels de la République se sont exilés. Ce que dans le contexte contemporain on appelle « la fuite des cerveaux », l'historien Félix Santos le désigne comme une « mutilation culturelle » :

---

[498] Ces chiffres sont repris de Blanca Sánchez-Alonso *Ibid.,* p. 734 et reprennent la source suivante : República de Cuba, Secretaría de Hacienda, *Inmigración y movimiento de pasajeros*, La Habana, Sección Estadísticas, 1902-1932.

[499] Herbert S. Klein, « La integración social y económica de los inmigrantes españoles en Brasil », Revista de Historia Economica 7, N° 2, 1989, pp. 439-460. Cité par B. Sánchez-Alonso, 2000, *op. cit.* p.734.

[500] Jean-Marc Delaunay, « Troisième type… Les migrants culturels français en Espagne des années 1880 à nos jours », in : *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français aux XIXe-XXe siècles*, collectif, Ed. CNRS, 1991, 204p.
Félix Santos, *Exiliados… Op. cit.* voir Note 4.

[501] Par exemple les romans suivants : Luis Romero, *La noria*, Destino, Barcelona, 1951 ; Dolores Medio, *Diario de una maestra,* Destino, Barcelone, 1961 ; José Corrales Egea, *L'autre face,* publié en français, Gallimard, Paris, 1960 puis en espagnol, *La otra cara,* (édition originale), Librairie espagnole, Paris, 1961

[502] Antonio Buero Vallejo, *Historia de una escalera,* Espasa Calpe, 1949.

> El desenlace de la Guerra Civil arrancó de España a un nutrido colectivo de intelectuales, probablemente los más destacados y prestigiosos: catedráticos, escritores, historiadores, artistas, científicos, juristas, periodistas, directores de cine, ingenieros, militares… Fue una mutilación de largas consecuencias para la vida cultural española que quedo fuertemente empobrecida durante varias décadas. El éxodo provocado por la Guerra Civil ha sido el más importante de la historia de España no sólo por sus dimensiones y por sus trágicas circunstancias, también por ese componente intelectual que dejo al país privado de los hombres que habían puesto a la nación en un lugar muy relevante del panorama internacional por su alto nivel creativo y científico en el primer tercio del siglo[503].

Le photographe Carlos Cánovas évoque l'après-guerre comme *Le temps du silence,* titre du catalogue de l'exposition éponyme ; il évoque la destruction de la culture et, notamment, les conséquences sur son art, la photographie :

> Tous les temps du silence passent d'abord par un temps de ténèbres. Les années cruelles de la guerre ont été sûrement suivies par d'autres […] bien plus mauvaises là où le drame de la mort et de la destruction s'était le moins fait sentir. La destruction, comme c'est souvent le cas, ne fut pas seulement une destruction matérielle. La mort ne fut pas seulement une mort physique. La culture, brillante avant la guerre, fut également tuée, détruite. Le début des années quarante dut être désolant. La Deuxième guerre mondiale vint encore augmenter la crainte et la solitude d'un pays déjà en proie à d'énormes difficultés […] Le conflit international terminé, l'isolement finit par plonger l'Espagne dans un tunnel dont on ne commença à entrevoir l'issue qu'à la fin des années quarante avec l'arrivée des secours étrangers et les premières réponses artistico-politiques surgies à la périphérie de l'État. Dans le domaine de la photographie, ce sont également des années de limitations et de pénurie. La photographie accusa, avec une intensité toute particulière en Espagne, le vide produit dans toute l'Europe par la disparition des avant-gardes en raison du conflit international.

Bien entendu, il y a une culture franquiste et l'historien David S. Reher, soutient le point de vue que l'après-guerre serait une période de consolidation, le retour à des formes traditionnelles, conservatrices. Les vainqueurs consolident leur « *dominio* », c'est-à-dire tout à la fois leur pouvoir, leurs valeurs et leur domination. Mais même pour lui le pays ne se remet qu'avec des difficultés de tous ordres : l'atonie économique est persistante, l'Espagne encaisse les effets de la guerre ; elle subit également un ostracisme international alors antifasciste qui pousse le dictateur à la refermer sur elle-même. La société se raidit, devient peu encline aux changements :

> Era un país destrozado, donde no existían libertades políticas y donde el hambre y el racionamiento eran hechos corrientes para segmentos muy amplios de la población. Aun a pesar de las penalidades que pasaba la gente, España parecía un país dormido, tal y como puso elegantemente de manifiesto Luis García Berlanga en su película Bienvenido Mr. Marshall (1952) el "sueño" español en lo económico o lo social no se despertaría de verdad hasta la segunda mitad de la década de 1950[504].

Mais le fait que le franquisme peine dans ce domaine à imposer une véritable culture, n'obtient que silence et atonie, atteste encore de la solidité du monde qui s'est déployé sous les auspices de la République ; elle était plus solide qu'on n'a pu le dire et l'ordre nouveau imposant une politique violemment réactionnaire n'est pas la simple fermeture d'une parenthèse avec reprise de la continuité conservatrice. Les migrantes, de Galice ou d'ailleurs portaient sans le savoir quelque chose de ce monde en marche vers la modernité. En marchant vers leur propre modernité, elles poursuivaient le chemin de la modernisation des régions de l'Espagne.

---

[503] Félix Santos, *Exiliados y emigrados: 1939-1999,* Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmcbc3v4, consulté le 23 mars 2020.
[504] David S. Reher Sullivan, *op. cit.*

3. Combattre le stéréotype de l'immobilité à des populations avec la démographie espagnole[505]

Contredisant la représentation ironique d'une Espagne endormie qu'en fait Berlanga en 1953 dans *Bienvenido Mr. Marshall*[506], David S. Reher étudie la population pour nuancer ce stéréotype :

> Comprobar convincentemente la existencia o no de cambios en la población permite ir bosquejando el porqué de los cambios —o falta de ellos— observados. Si no se producen transformaciones sustanciales en la población es imposible hablar de dinamismo social. Si se trata, por el contrario, de una época en la que la población sufre cambios significativos, ello podría ser una prueba de la existencia de un dinamismo social que tendería a poner en tela de juicio la idea corriente de España como un país somnoliento, inmerso en un estancamiento profundo. [507]

Dans les deux décennies postérieures à la guerre d'Espagne, il met en évidence des modifications qui « atteignent leur niveau le plus élevé de tout le XXe siècle »[508] entre 1940 et 1960. Toute la difficulté de la période réside pour les démographes dans la faible fiabilité des sources pour établir les chiffres de la population et les principaux indicateurs démographiques pendant le premier franquisme :

> Nuestro conocimiento de la población española durante el primer franquismo se encuentra limitado por la calidad de las fuentes demográficas españolas, donde la pérdida de calidad con respecto al periodo anterior es evidente. Las fuentes españolas solo vuelven a tener niveles de calidad comparables al primer tercio del siglo XX a partir de 1970 e incluso más tarde. Por ello, lo que podremos decir acerca de la evolución demográfica durante estos años será forzosamente esquemático[509].

Voici ce que nous en retenons pour comprendre les évolutions et les mouvements de la population et en mesurer les conséquences.

Il s'agit, après le temps de la confusion et de la terreur de la guerre, d'une « société nouvelle » qui s'installe. Cependant, les racines des migrations sont aussi à rechercher dans le temps long, dans les processus et les traces des migrations antérieures, et pas seulement comme conséquence du conflit armé[510].

3.1. Structure de la population

Nous avons travaillé essentiellement sur les données disponibles sur le site de *l'Instituto Nacional de Estadísticas* (INE), les recensements des années antérieures à 1970 et plus particulièrement ceux des années 1900, 1940, 1950 et 1960. Malgré les réserves des

---

[505] Anna Cabré, Andreu Domingo i Teresa Menacho, « Demografía y crecimiento de la población española durante el siglo XX », *Mediterráneo Económico,* Procesos Migratorios, economía y personas, nº 1-2002, p. 121-138. Disponible sur : https://ced.uab.cat/publicacions/PapersPDF/Text205.pdf, consulté le 3 sept. 2021.

[506] Luis Garcia Berlanga, *Bienvenido Mr. Marshall,* Uninci, Madrid, 1953.

[507] David S. Reher, « Perfiles demográficos de España, 1940-1960 » in *Autarquía y mercado negro: el fracaso económico del primer franquismo, 1939-1959*, Carlos Barciela López, Barcelona, Crítica /Historia del mundo moderno, 2003, p. 1-2. Disponible sur : http://www.gbv.de/dms/sub-hamburg/379308746.pdf, consulté le 7 juillet 2020.

[508] *Id.* Reher p. 2.

[509] *Ibidem.*

Il renvoie à un autre de ses ouvrages pour plus ample information : David S. Reher, Angeles Valero Lobo et José Vicente Garcia Sestafe, *Fuentes de información demográfica en España,* Cuadernos de metodología 13, Centro de investigaciones sociológicas, Madrid, 1995.

[510] *Cf.* chapitre « Habitus, réseaux familiaux, chaines de solidarité, aux sources des migrations, les migrations antérieures510.

démographes sur les recensements, nous avons cherché à établir une image de la population en 1940 et son évolution dans les deux décennies suivantes.

On observe dans ce tableau *(Tab.-1)* que la population espagnole est passée de 18,6 millions en 1900 à près de 26 millions en 1940 et plus de 30 millions en 1960, tandis que sur la totalité du siècle elle a doublé. De manière frappante, l'augmentation est constante au long du siècle et de manière remarquable en 1940. Bien qu'elle accuse une moindre augmentation pendant les deux décennies 40 et 60, la population poursuit un mouvement d'augmentation en cours. Les morts et les exilés de la guerre n'ont que faiblement infléchi la tendance du siècle.

Tableau 1.— : **Évolution de la population espagnole et taux d'accroissement annuel cumulé**

Année	Population	Augmentation (nb d'hab.)	Augmentation (pour 1000 hab.)
1920	21 303 162	1 376 012	6,91
1930	23 563 867	2 260 705	10,61
1940	25 877 971	2 314 104	9,82
1950	27 976 755	2 098 784	8,11
1960	30 430 698	2 453 943	8,77

L'amélioration des conditions de vie et notamment l'abaissement de la mortalité infantile lié aux progrès de la médecine. Une tendance que ne vient pas contrecarrer le taux de mortalité très supérieur des années de la guerre et de la répression. Nous vérifions la mortalité accrue en période de guerre en comparant ces chiffres globaux de la population avec ceux des naissances, des décès et le « renouvellement naturel » de la population[511] dont quelques éléments sont repris ci-dessous (*Tab.-2*).

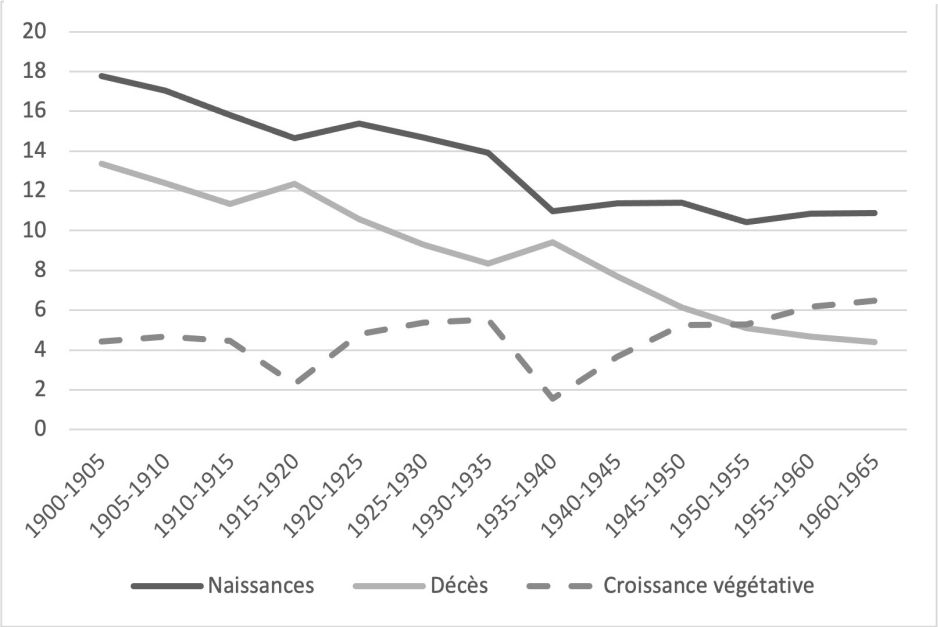
Tableau 2.— : **Mouvement naturel de la population espagnole au XXe siècle**

Période	Population initiale	Variation (en pourcentages)		
		Naissances	Décès	Croissance végétative
1900-1905	18.569.465	17,78	13,36	4,43
1905-1910	19.178.227	17,05	12,39	4,66
1910-1915	19.857.933	15,80	11,33	4,47
1915-1920	20.695.731	14,66	12,36	2,29
1920-1925	21.231.680	15,37	10,57	4,79
1925-1930	22.362.163	14,68	9,29	5,39
1930-1935	23.632.069	13,90	8,35	5,54
1935-1940	24.981.504	10,99	9,43	1,56
1940-1945	25.286.583	11,36	7,69	3,67
1945-1950	26.274.130	11,39	6,13	5,27
1950-1955	27.734.700	10,42	5,11	5,30

[511] Appelé aussi « accroissement naturel » de la population, il est calculé en faisant la différence entre le nombre des naissances et des décès.

Période	Population initiale	Variation (en pourcentages)		
		Naissances	Décès	Croissance végétative
1955-1960	29.232.579	10,84	4,67	6,17
1960-1965	30.533.361	10,87	4,39	6,48

Graphique 2.— : **Mouvement naturel de la population espagnole au XXe siècle** *(d'après le Tab.-2)*



Source : élaboration personnelle d'après Alcaide Guindo (2007) [1].

On repère dans ce tableau (*Tab.-2*) et le graphique (*Graph.-2*) les « accidents historiques »[512] : la croissance naturelle entre 1931 et 1940 accuse en effet une baisse caractéristique, les morts de la guerre apparaissant sur toute sa durée et dans l'immédiat après-guerre. La reprise d'une croissance végétative comparable à celle d'avant la guerre n'interviendra que dans les tardives années 50 avec le chiffre de 6,17%. On remarquera cependant que si le taux de mortalité décroit passant à 5% tandis qu'il était à 9% dans les années 1930, avant et après la guerre (9,29% et 8,35%), le taux de natalité lui, élevé jusqu'à la guerre (15,37%, 14,68% et 13,90% entre 1920 et 1935) passera à 10,99% et restera autour de cette moyenne jusqu'aux années 1970. Le graphique correspondant à ces chiffres est éloquent :

On observe l'évolution de la croissance végétative, avec une légère tendance à la hausse en dehors des « accidents historiques » de la grippe « espagnole » de 1918 et de la guerre d'Espagne.

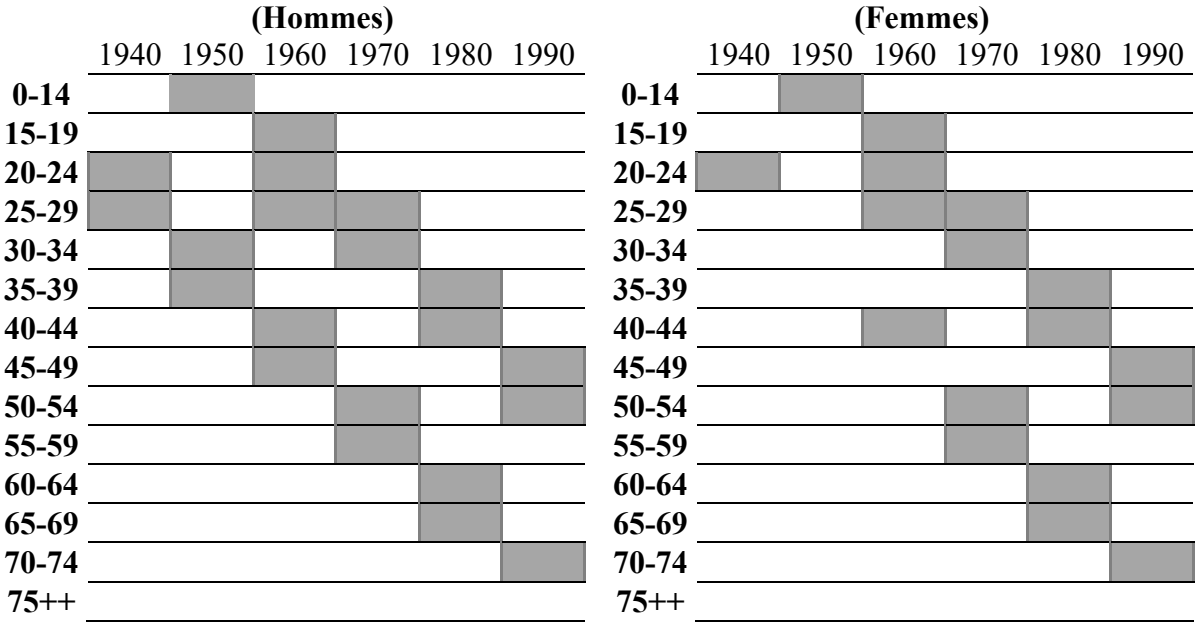
Les modifications de la structure de la population espagnole

Le vieillissement, processus induit par une fécondité et une mortalité en baisse tout au long du siècle, n'est pas propre à la période étudiée ; cependant, des changements significatifs, des « chocs brutaux » y ont eu lieu sous l'effet de la guerre concernant la mortalité et la fécondité, dont les conséquences ont été durables. David S. Reher montre qu'il y a des « générations

[512] A. Cabré, 2002, op. cit.

creuses »[513] qui se révèlent inférieures aux moyennes statistiques attendues dans la classe d'âge correspondante (*Tab.-3*). Deux générations creuses se dessinent qui correspondent aux « combattants de la guerre civile » et aux enfants de ces combattants, « enfants non nés » à cause des effets directs ou indirects de la guerre dans les années de l'après-guerre. Les classes « creuses » sont pour les hommes, celles des 20-24 ans et 25-29 ans, pour les femmes celle des 20-24 ans. L'âge moyen des combattants de la guerre. Ces générations « creuses » le resteront au fil du temps et jusqu'à nos jours, « un effet de génération ». Enfin, pour observer les modifications dans la structure de la population dans une période comme celle que nous étudions, l'aspect démographique le plus important est celui de la mortalité. Celle-ci révèle un paradoxe : la guerre civile a provoqué de très nombreux morts mais dans les deux décennies qui ont suivi l'espérance de vie a repris sa tendance à la hausse.

Tableau 3.— : **Les générations « creuses » en Espagne**
Population totale selon la classe d'âge

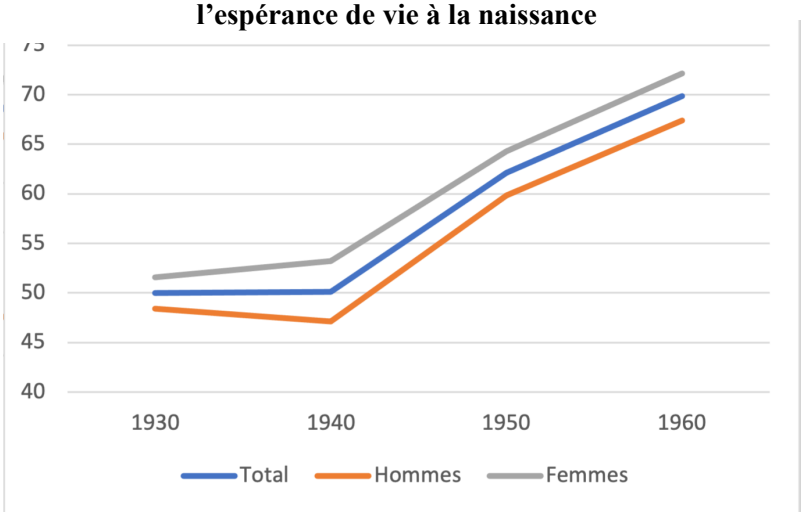


[513] Pour établir ces résultats, il a choisi un critère simple : «Hemos optado por un criterio muy sencillo [...] para identificar estos grupos de edad, que consiste en comparar su tamaño y su peso relativo dentro de la población, con la que perecería razonable a tenor del peso (o tamaño) de un determinado grupo de edad a lo largo de varios censos. Es decir, hemos intentado identificar a grupos de edad cuyo tamaño o peso relativo es marcadamente inferior al esperado». Op. cit. p. 19.
Il précise encore s'être « basé sur la variation en pourcentage (du poids relatif) d'une classe d'âge entre un recensement et le suivant », considérant « qu'une classe d'âge est "creuse" s'il se produit une baisse notable de son poids entre deux recensements, ou si sa variation est clairement inférieure à la moyenne de toutes les périodes intermédiaires considérées ». *Ibid.,* p. 20. Nous traduisons.

Tableau 4.— : **La mortalité en Espagne ou l'espérance de vie à la naissance**

	Total	Hommes	Femmes	F-H
1930	49,97	48,38	51,60	3,22
1940	50,10	47,12	53,24	6,12
1950	62,10	59,81	64,32	4,51
1960	69,85	67,40	72,16	4,76

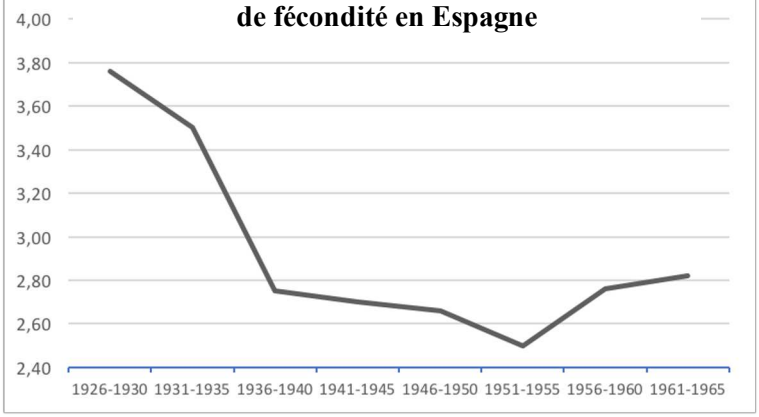
Graphique 4.— : **La mortalité en Espagne : l'espérance de vie à la naissance**



Source : élaboration personnelle d'après D. S. Reher p. 12 et Annuaires statistiques (plusierus années

Le principal facteur en est donc « indiscutablement » la baisse de la mortalité infantile liée à l'amélioration des conditions de vie et d'hygiène. La situation économique n'a pas joué en

Graphique 3.— : **Évolution de l'indice synthétique de fécondité en Espagne**



Source : D'après David S. Reher, p.12, Gómez Redondo, élaboration personnelle.

faveur de ces progrès, pas plus que ne le fit le degré de développement atteint par le système socio-sanitaire en vigueur, les progrès de la médecine n'ayant pas encore pu pénétrer la

société espagnole. Par ailleurs, la politique familiale de Franco et la pression éducative sur les femmes associée à une idéologie de la maternité prodiguée par la *Sección Femenina de la Falange* ont eu une influence. Il ressort de ces études l'idée que la mortalité infantile a baissé non par les progrès de la société mais à cause de cette politique familiale réactionnaire qui limitait l'activité des femmes au seul périmètre domestique. L'évolution de la population espagnole reste donc comparable au mouvement général des populations des pays européens dans un contexte où la santé des enfants devient l'objet de campagnes internationales à la fin des années 1940, dont bénéficie aussi l'Espagne de Franco.

Nous avons essayé de comprendre quel était le « comportement reproductif » des Espagnols dans les années d'après-guerre, dans la mesure où cela témoigne sous l'aspect démographique, d'un dynamisme de la société qui constitue la toile de fond des migrations internes de femmes qui ne se résignent pas et vont de l'avant. Elles sont allées grossir les chiffres des populations actives, là où il y avait du travail pour elles, se sont mariées, etc. Les migrations intérieures apparaissent donc comme une dynamique qui permet la récupération d'une force de travail que le franquisme ne pouvait pas arrêter, loin de l'immobilisme dont, dans un premier temps, il fit la propagande.

3.2. Des migrations qui se poursuivent

Pour le David S. Reher, la décennie de l'après-guerre est celle d'une relative « paralysie migratoire ». Les importants flux migratoires vers le continent américain ou vers les pays d'Europe s'étaient « épuisés » dans les années 1930, la cause en étant la grande crise de 29 qui a, pour un temps, tari les besoins en travailleurs du monde industriel et qui provoqué la mise en place de politiques de contrôle des immigrants dans la plupart des pays récepteurs. Il y ajoute l'effet dissuasif des migrations européennes que produisit la deuxième guerre mondiale et l'effet inhibiteur du régime de Franco sur les mobilités internes également découragées. Il affirme que ce fut une relative immobilité de la population.

Or nous avons vu que ce qui apparaît pour une partie des chercheurs comme une immobilité de la population dans l'après-guerre, ne l'est pas tant que cela, mais qu'il y a, indiscutablement, un effet d'échelle.

Compter les migrants…

Compter les migrants n'est pas chose facile. Jusqu'à une époque relativement récente[514], les statistiques migratoires étaient sujettes à caution dans le milieu des chercheurs des migrations et il ne manque pas d'historiens qui, dans les années quatre-vingt du XXe siècle ont souligné cette caractéristique d'un champ d'étude complexe, souvent idéologique et longtemps limité par ce manque de statistiques. Dans un article de 1989[515], Blanca Sánchez-Alonso rappelle cette situation et cite Nicolás Sánchez Albornoz doutant qu'une « base quantitative solide » puisse jamais être établie, « sur laquelle [pourtant] l'explication historique doit s'appuyer »[516]. L'historien de l'économie Vicente Pérez Moreda constate en 1985 que les chiffres « ne sont

[514] C'est en 1966, que Jordi Nadal publie la première synthèse qui fait toujours référence pour les historiens démographes de l'Espagne et les chercheurs sur les migrations. Jordi Nadal, *La Población española (siglos XVI a XX),* Ariel, Barcelona, quatre éditions, nous avons consulté la 4ème, de 1976.

[515] Blanca Sánchez-Alonso, 1989, *op. cit.*

[516] Nicolás Sánchez Albornoz, , *Españoles hacia América. La emigración en masa*, 1880-1930, Madrid, Alianza, 1988.

en rien fiables » parce qu'ils ajoutent et mélangent différentes circonstances ou moments de la migration, différents pays, etc.[517], et Ricardo Robledo Hernandez, historien de l'économie et surtout de l'agriculture castillane[518] émet, lui aussi, des réserves.

L'émigration vers l'étranger pendant la première décennie

Le géographe Gildas Simon introduit le chapitre du *Dictionnaire des migrations internationales* consacré à l'Espagne par l'affirmation suivante :

> L'importance de l'émigration espagnole, sa présence au cœur des sociétés latino-américaines, sa permanence sur plus de quatre siècles dans le Nouveau Monde font partie intégrante de l'héritage socioculturel laissé par l'Espagne en Amérique latine (langue, foi catholique, traditions juridiques) et ont fortement consolidé le domaine hispanophone dans le monde.

Le phénomène toujours d'actualité aurait donc quatre siècles de profondeur historique, la dernière vague ayant eu lieu à l'occasion de la crise économique de 2008.

L'Espagne a une histoire migratoire longue et pour l'ère moderne, les historiens distinguent plusieurs étapes aux caractéristiques spécifiques. Nous en distinguerons trois : La première a eu lieu dans les dernières décennies du XIXe siècle et la première du XXe.

Habitus, réseaux familiaux, chaines de solidarité, aux sources des migrations, les migrations antérieures[510]

C'est à Blanca Sánchez-Alonso que nous empruntons ce titre. Spécialiste des « Grandes migrations » de la moitié du XIXe siècle jusqu'à 1930, elle consacre une bonne partie de son travail à l'étude de cette période et présente dans ses travaux une réflexion globale et des comparaisons chiffrées à partir desquelles nous avons établi des tableaux aux ambitions resserrées sur notre propre objet, qu'il soit temporel ou territorial. Cette vague est aussi qualifiée de « Nouvelle émigration », une expression qui souligne la répétition et, donc, la continuité dans le temps, des migrations espagnoles. Mais le phénomène dépasse le cadre espagnol et nous allons prendre le temps, avec Blanca Sánchez-Alonso, d'élargir la focale aux territoires concernés par ces grandes migrations pour mieux en comprendre l'influence sur l'histoire des migrations qui les ont succédées, en Espagne.

Dans un article publié en 2002[519], elle souligne l'importance inédite en nombre des migrations européennes : « *60 millones de Europeos emigraron entre 1820 y 1930* ». Ce grand mouvement sera brutalement interrompu entre les deux guerres mondiales, « *años caracterizados por la divergencia y la desintegración de la economía internacional que pusieron fin a los movimientos masivos de mano de obra* »[520].

La relation entre migrations et main-d'œuvre est devenue systématique. La révolution industrielle, les progrès des techniques, impulsent une évolution extraordinaire des moyens de transport qui « abolissent les distances » comme l'a écrit Juan Goytisolo[521] ; plus généralement la « modernisation économique », est à l'origine d'importants transferts de populations dits « de travail », essentiellement vers les pays du Nouveau monde, à partir

---

[517] Vicente Pérez Moreda, , «La evolución demográfica española en el siglo xix (1797- 1930): Tendencias generales y contrastes regionales», 1985 Bolonia, Club, pp. 69-113.

[518] Ricardo Robledo Hernández: "La renta de la tierra en Castilla la Vieja y León (1836–1913), Madrid, Banco de España, Servicio de Estudios, Estudios de Historia Económica, núm. 11, 1984 ». *Revista de Historia Económica / Journal of Iberian and Latin American Economic History* 3, nº 2 (1985): 371-73.

[519] B. Sánchez-Alonso 2002, *op. cit.*

[520] *Ibid..* p. 19.

[521] Juan Goytisolo, *Metáforas de la migración,* El País, 24 septembre 2004.

d'une Europe riche de ses « capacités de travail » mais qui, dans un contexte de crise économique, de récession, donc de chômage important des populations en âge de travailler les voit s'appauvrir et venir grossir exponentiellement le nombre des candidats à la traversée et des effectifs de migrants « de travail ».

Quelques données chiffrées

Entre 1880 et la première guerre mondiale, plus de trois millions d'Espagnols ont émigré pour des destinations étrangères. Ce mouvement correspond à un mouvement plus global qui s'est produit dans la plupart des pays européens, en particulier ceux du sud dont l'Espagne fait partie (*Tab.-5*). Pour trois pays du sud sur les quatre que nous avons choisi de comparer, les taux d'émigration suivent des tendances comparables pour atteindre des pics en 1913, à la veille de la première guerre mondiale : 16,3 ‰ pour l'Italie, pays de plus forte émigration, 13 ‰ pour le Portugal et 10,6 ‰ pour l'Espagne, la France apparaissant dans sa singularité de pays quasi exclusivement d'accueil avec une émigration constante quasi nulle.

Tableau 5.— : **Taux d'émigration de pays européens du sud (moyennes annuelles pour 1000 habitants)**

	1881-1890	1891-1900	1901-1910	1913	1921-1930
France	0,3	0,1	0,1	0,2	-
Espagne	3,6	4,4	7,0	10,6	6,3
Portugal	3,8	5,1	5,7	13,0	3,2
Italie	3,4	5	10,8	16,3	3,4

Source : élaboration personnelle d'après Blanca Sánchez-Alonso.

Une grande vague déjà européenne

Le caractère massif des migrations européennes vers le « Nouveau monde » se confirmait dans une « Europe […] mosaïque d'États, possédant chacun une histoire migratoire singulière »[522]. Pour ce qui concerne l'ère hispanique et sa singularité, soulignons que l'émigration d'avant le milieu du XIXe siècle présentait un caractère définitif, concernait des familles entières qui s'inséraient dans le milieu rural du pays de réception ; au-delà du XIXe, elle concernait de plus en plus des hommes peu qualifiés qui émigraient vers les régions industrielles du Nouveau monde et dont le projet migratoire était conçu comme temporaire, mais avec des taux de retours importants. Pour nous c'est l'exemple du père de Julia, Ramón R.P., et de sa génération d'hommes qui partaient pour l'Argentine dans les années vingt avec le projet, lors d'un retour prévu d'avance et en commun, de pouvoir se réinstaller comme cultivateur au village, en Galice, après en avoir acquis les moyens dans l'émigration en Argentine.

Du côté des régions, on retrouve des différences comme il y en a entre les pays, et des tendances communes. Blanca Sánchez-Alonso considère que « le mouvement international de la main-d'œuvre » est un « marché du travail segmenté » qui va attirer plus ou moins de main d'œuvre en fonction de ses besoins en emplois industriels[523].

[522] *Ibid.*, p. 23.
[523] B. Sánchez-Alonso 2002, *op. cit.*

En termes de caractéristiques des populations migrantes, Blanca Sánchez-Alonso montre qu'il s'agit généralement d'hommes jeunes, célibataires, en âge de travailler, peu ou pas qualifiés et avec un niveau d'instruction faible mais pas inexistant. Elle montre comment le facteur de l'instruction scolaire détermine la différence entre l'émigration galicienne et andalouse par exemple, l'Andalousie ayant fourni très peu d'émigrants vers les destinations lointaines de cette « Nouvelle émigration » sauf quand, à la fin du XIXe siècle, les voyages ont été subventionnés par certains gouvernement d'Amérique latine comme le Brésil ou l'Argentine, et parfois le gouvernement espagnol lui-même pour des raisons de peuplement ou de « blanchissement de la colonie » avant la guerre de Cuba[524]. Le seul facteur économique, le degré de misère dans le pays d'origine, ne suffit jamais à déclencher une décision d'émigrer. Il est même souvent un obstacle. Les historiens des migrations ont montré qu'un niveau minimum d'instruction va de pair avec la capacité à trouver les moyens de payer les billets, ou celle de se procurer les informations concernant les marchés du travail étrangers, ou de constituer des réseaux de solidarité ; en un mot d'enclencher les processus de l'émigration. C'est aussi ce qui détermine les Galiciens dont l'imaginaire est bercé des voyages et des retours qui se sont produits dans cette période.

La population dont les caractéristiques sont ainsi définies, jeunes hommes entre 17 et 40 ans, est bien la plus à même de tirer les plus grands bénéfices de l'émigration et d'en réduire les frais. Pour les pays d'accueil, Blanca Sánchez-Alonso parle d' « importations de capital humain avec un bénéfice net car la société réceptrice faisait ainsi l'économie des couts de l'élevage et de l'éducation de cette population »[525].

Ce type de migration a deux conséquences pour les pays d'origine : elle implique un projet migratoire « retour compris », une émigration conçue comme temporaire et garantit l'envoi d'argent vers la famille, la région et le pays d'origine. Il détermine une « familiarité » de l'émigration, cette émigration qualifiée de « nouvelle » par les spécialistes réactivant en fait souvent des réseaux anciens. Les progrès techniques dans les transports rendaient les traversées plus rapides et plus sûres.

Nous avons rapporté de tels départs vers l'Argentine pour plusieurs familles galiciennes, avec plus ou moins de succès : à Fruxil (Lugo), la famille de Lola de Pardo, dont l'une des sœurs est effectivement revenue et a pu s'installer dans une certaine aisance à Madrid ; à San Martín de Suarna (A Fonsagrada) celle de Maria, dont le grand-père est bien revenu, mais n'a pas économisé assez ou a dilapidé les bien supposément acquis pour subvenir aux besoins de la famille au retour ; enfin celle de Julia R.P. de Fruxil, dont le père correspond à ce profil de migrant, son séjour ayant duré trois ans et lui a permis de réaliser son projet d'installation dans son village natal, à son retour, d'épouser sa fiancée de fait impliquée dans le projet migratoire, et de fonder sa famille :

> La estancia estimada media de estos inmigrantes, [que en Estados Unidos se llamaron aves de paso (birds of passage)] era de 3-4 anos, el tiempo mínimo para permitirles ahorrar el dinero suficiente para compensar los costes de la emigración. Entre 1860 y 1930 un 20 por ciento de los emigrantes

[524] Blanca Sánchez-Alonso rapporte que le gouvernement brésilien a subventionné plus de 10.000 passages pour la seule ville de Malaga pendant le grand boom du café à la fin du XIXe siècle et que plus de 70% des immigrants espagnols à São Paulo en 1911 arrivaient grâce à ce financement de main d'œuvre. Blanca Sánchez-Alonso, « Those who left and those who stayed behind : explaining emigration from the regions of Spain, 1880-1914 », *The Journal of Economic History*, Vol 60, N° 3, Sept. 2000, 730-755, p. 732.
[525] Blanca Sánchez-Alonso, « *La época… »,* p. 23.

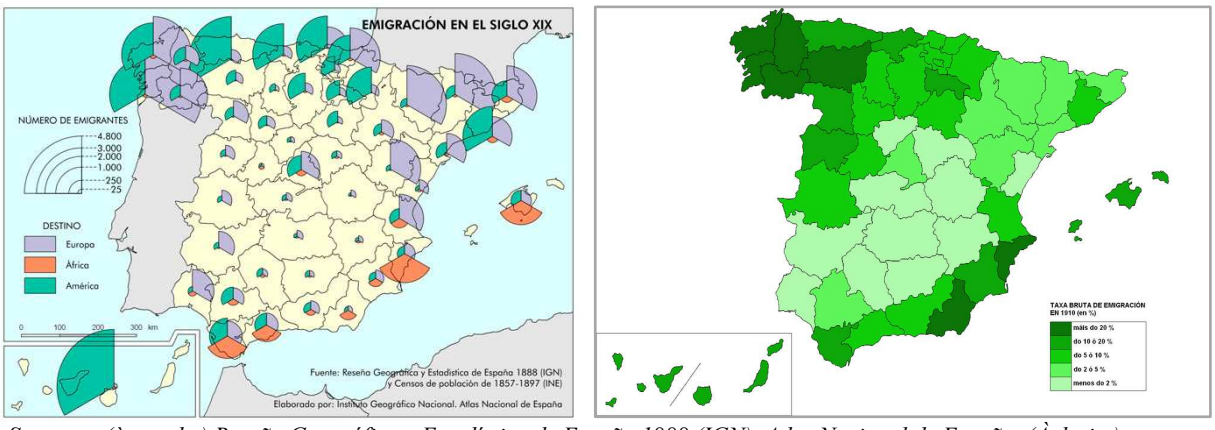
> escandinavos volvieron a su país de origen; casi el 40 por ciento de los ingleses y galeses que emigraron entre 1861 y 1913, retornaron, y en las primeras décadas del siglo XX entre el 40 y el 50 por ciento de los italianos volvió a su país.[526]

L'émigration de retour met au jour des stratégies de la part des migrants qui maximisent le bénéfice lié aux différences des revenus dans leurs pays d'origine et de destination, tant par l'épargne qu'effectivement ils réussissent à réaliser que par les envois d'argent à leurs familles, les « *remesas* » qui ont pour effet de modifier le niveau économique de ceux qui n'ont pas émigré et contribuent parfois à l'émigration d'autres membres de la famille qu'ils peuvent à présent financer. Le rôle de la famille dans la prise de décision de l'émigration est central, la rendant collective et la distanciant du choix des individus comme tels, alors que les individus étaient le principal objet d'étude dans les recherches sur les migrations. Quoi qu'il en soit, les stratégies migratoires des émigrants montrent leur parfaite connaissance des marchés du travail et des modes de vie dans les pays récepteurs ; ils y ont constitué et consolidé des « chaines migratoires » familiales, amicales, des réseaux d'entraide et de solidarité efficaces, qui peuvent être réactivés et restent actifs jusqu'à l'époque la plus contemporaine. Des canaux d'information parfaitement opérationnels sont développés, les informations circulent. Blanca Sánchez-Alonso parle d'un « marché du travail international parfaitement intégré bien que segmenté du point de vue du choix des destinations »[527].

Les variations par régions, régions d'émigration

En 1887 les régions qui fournissent le plus d'émigrants sont la Galice et le nord de l'Espagne, ainsi que toutes les provinces du sud en particulier côtières (*Carte.-5g.*) ; en 1910 en revanche, les taux les plus importants concernent les quatre provinces de la Galice ainsi que le Bierzo-Galice (*Carte.-5.d.*).

Carte 5.— : **L'émigration espagnole en 1888-1890 (*à g.*) et 1910 (*à d.*) en fonction de la province de départ.**



Sources : (à gauche) Reseña Geográfica y Estadística de España 1888 (IGN). Atlas Nacional de España. (À droite) www.mapsof.net, libre de droits.

Les chiffres de l'émigration par région de départ (*Tab.-9*) montrent des disparités qu'il n'est pas aisé d'expliquer. lles rendent difficile l'association des critères de pauvreté et d'émigration tout comme la perception de la « pression démographique », de forts taux de croissance naturelle de la population allant intuitivement de pair avec une forte émigration.

[526] *Ibid.,* p. 24.
[527] *Ibid.,* p. 24. (Nous traduisons).

Tableau 6.— **: L'émigration entre 1911 et 1913 par région de départ**

	% du total des migr.	% de la pop.
Galice	29,62	10,32
Castille-Leon	13,59	11,81
Andalousie	10,72	7,3
Nord	10,39	8,3
Valence	10,25	8,52
Catalogne	5,49	10,42

Certaines variables régionales non explicitées dans un tableau entrent en ligne de compte, comme le sont les migrations saisonnières andalouses vers l'Afrique du Nord qui grossissent les flux tandis que l'émigration galicienne se porte vers les destinations lointaines et le continent américain. Quant à la Catalogne, les 10,42% d'émigrants qui représentent 5,49% du total migratoire sont sans doute le reflet d'une émigration saisonnière du même type vers la France. Nous reviendrons plus largement sur la Galice et sur la Catalogne dans les deux prochains chapitres.

L'émigration en temps de guerre peut être une des manières d'échapper à la conscription pour les hommes[528] :

> La sociedad Económica de Amigos del País de Santiago, […] estimaban (1881) en unos 20.000 hombres las pérdidas migratorias anuales de Galicia. Sin embargo, la misma estimación era difícil de establecer, porque los hijos de los campesinos (hermanos en esto de los obreros) tenían también que hacer las guerras, y una de las formas de burlar la incorporación a los frentes de batalla fue, precisamente, la emigración clandestina, otro de los grandes negocios —por negro que fuera— de la época. Esta intima relación existente entre prófugos y emigrantes clandestinos hace que la ocultación del volumen migratorio sea detalle significativo para el estudio de la emigración misma. Las casas consignatarias eran las primeras interesadas en mantener oculta y fragmentada la estadística[529.]

Elle peut aussi par l'anonymat qu'ils y trouvent protéger les militants persécutés dans l'exil[530]. Ainsi Fernanda rapporte de manière comparable comment des jeunes femmes engagées ont pu, pour échapper à la répression, émigrer comme servantes dans les grandes villes : « *Tenían que salir porque buscaban el anonimato*[531] ».

<u>*Choix des migrants et autres causes*</u>

[528] José A. Durán, *Agrarismo y movilización campesina en el país gallego (1875-1912)*, Siglo Veintiuno Editores, Historia de Los Movimientos Sociales, Madrid, 1977.

[529] Il évoque le cas documenté par Waldo A. Insua, journaliste au *Heraldo Gallego* à Orense, en 1878, qui lance une alerte au cri de « ¡Gallegos, alerta! » dans les n°s 23 et 24 du journal, concernant la traite des blanches et des esclaves sous couvert d'émigration clandestine vers Cuba, les « négriers cubains » se disposant à remplacer la traditionnelle « chair à travail » par des familles galiciennes. J.A. Duran, *Agrarismo… Ibid.* p. 8.

[530] Émile Temime, « Émigration "politique" et émigration "économique" : Actes du colloque de Rome (3-5 mars 1988) », dans *Publications de l'École Française de Rome 1991*, vol. 146, p. 57-72, p. 64

[531] Voir *supra*, Première partie, Chapitre 2.

Tout comme la différence des salaires entre pays récepteurs et pays émetteurs ne suffit pas à expliquer les départs massifs historiques de la fin du XIXe et du début du XXe siècles[532], nous voyons que dans la décision d'émigrer de nos migrantes et migrants interviewés pèsent des éléments liés à la société dans laquelle ils et elles vivent aussi importants sinon plus, que la pression démographique qui s'exercerait à l'intérieur des familles nombreuses : un processus bien plus complexe où le degré d'industrialisation ou d'urbanisation de leur pays d'origine, la Galice rurale profonde entre en jeu ; contrairement aux grandes villes de l'Atlantique elle ne possède aucune ressource industrielle et survit grâce à une agriculture de subsistance ; nous avons vu à l'œuvre dès le premier départ de sa génération pour Julia et surtout pour le reste de sa fratrie qui suivra, l'effet de réseau familial ou amical, au complet, la même chaîne migratoire, antérieurement initiée par l'oncle Julio qui lui-même semble avoir suivi sa sœur aînée déjà installée à Manresa. Le marché du travail en Catalogne, avec une industrie textile traditionnelle et pléthorique, mais aussi le développement de l'exploitation de l'électricité, des transports, de l'industrie automobile, sont sans aucun doute le premier facteur à favoriser l'immigration, « la persistance et […] la continuité des flux migratoires » ayant déjà contribué par le passé à faire de l'émigration à partir des régions périphériques en crise du travail grave, non plus une fuite ou une échappatoire, mais un projet.

La décision de l'émigration est un phénomène humain complexe où le niveau de développement économique des pays récepteurs a une influence déterminante la différence des revenus possibles. Les Espagnols trouvent d'autant plus facilement le chemin de l'émigration qu'ils réagissent aux bas niveaux de rémunération proposés dans les régions les plus, tant dans l'agriculture que dans les nouveaux emplois industriels peu présents sur le territoire au-delà des quelques régions traditionnellement industrielles comme la Catalogne, le Pays basque ou la région de Madrid. Ces régions pourront ensuite être saturées, entrer en crise, cependant que l'augmentation du revenu par habitant en Espagne va faciliter le financement de nouveaux départs auparavant impossibles pour les régions où les revenus étaient les plus faibles. C'est le cas des Andalous.

Des causes endogènes comme l'influence des réseaux familiaux de solidarité déjà établis ou la structure de la propriété et de sa transmission[533] ont motivé dans ces trois décennies des mouvements migratoires massifs qui consacrent les débuts d'une économie mondialisée. L'entre-deux guerres marquera un coup d'arrêt dans ces déplacements massifs externes, les grandes migrations de cette époque charnière conservant dans l'histoire leur caractère inédit[534] pour faire place à de mouvements internes.

Les migrations intérieures dans l'Espagne franquiste.

Nous venons de voir l'importance des migrations externes dans l'histoire de Espagne qui se définit selon les critères du pays d'émigration et plus rarement d'immigration. L'intensité des migrations intérieures, si elle est incomparable avec les grandes vagues migratoires de début du XXe siècle ou des années 1960, détermine néanmoins un élément de continuité des

[532] Timothy J. Hatton et Jeffrey G. Williamson, *The Age of Mass Migration Causes and Economic Impact,* New-York: Oxforf University Press, 1998, cité par Blanca Sánchez-Alonso, "La época de…", *Ibid.* p. 25.
[533] José Antonio Durán, Agrarismo y movilización campesina en el país gallego (1875-1912), Siglo XXI Editores, Madrid, 1977, p. 6.
[534] Blanca Sánchez-Alonso, « La época… », *op. cit.* P. 27.

migrations, puisque 500 000 personnes qui « changent de résidence tous les ans » entre 1900 et 1960, sont concernées par cette modalité de la migration[535].

Historiographie des migrations intérieures

Les travaux du démographe Alfonso García Barbancho font référence pour les migrations intérieures ou inter-régionales. Son ouvrage fondamental entièrement consacré aux migrations intérieures a alimenté la plupart des recherches démographiques espagnoles par la suite[536] ; le démographe présente une étude qui se veut limitée à l'aspect quantitatif et à l'objet unique des migrations intérieures :

> El objeto principal de este trabajo es describir las corrientes migratorias interiores habidas en España desde 1900 hasta la fecha, o sea hasta 1965, en que termina la información estadística disponible. Se trata, por tanto, de describir lo que ha ocurrido en el pasado próximo y lo que está ocurriendo en la actualidad, lo cual servirá para conocer las últimas tendencias y para aventurar un pronóstico sobre la distribución espacial o geográfica de la población española bajo el supuesto de que continúen en el futuro las actuales tendencias.

Partant du constat que les migrations intérieures sont devenues de plus en plus importantes au point de figurer dans les priorités de l'État, il avance le chiffre de 500 000 personnes qui changent de résidence tous les ans et affirme que le phénomène est à même de modifier les structures globales de la population de l'Espagne.[537]

Tandis que le régime a remis en question en 1959 le système de l'autarcie mis en place au lendemain de la guerre et qui a mené l'Espagne au bord de la faillite, l'Espagne connaîtra dans les années 1960 une nouvelle grande vague d'émigration massivement dirigée cette fois vers les pays européens en plein développement : la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre vont accueillir en masse des Espagnols passés par les voies officielles, avec des contrats de travail, mais aussi sans ; Barbancho se propose entre 1965 et 1967 d'observer les migrations intérieures dans la perspective du siècle, pour comprendre les évolutions de la structure de la population espagnole. Il le souligne fortement dans le prologue, il ne s'agit ni d'étudier les motifs pour lesquels les Espagnols émigrent, ni leurs problèmes d'adaptation ou d'intégration dans les pays d'accueil, autant de domaines qu'il laisse aux « sociólogos » ; non, il insiste « sur le fait qu'il s'agit d'une étude quantitative des migrations intérieures qui ont réellement eu lieu depuis 1900 »[538]. En clair il ne s'agit pas de faire de la politique. Au vu de l'emphase qu'il donne à leur importance au moment où il se saisit de la question, il nous paraît probable, bien que nous ayons très peu d'informations sur les conditions de la production de cet ouvrage, que le régime souhaite s'appuyer sur des études scientifiques pour contrôler les populations et leurs mouvements. Le démographe énonce les objectifs de l'entreprise : « connaitre les dernières tendances », se projeter dans l'avenir, « risquer un pronostic sur la répartition spatiale ou géographique de la population espagnole »[539].

---

[535] Alfonso Garcia Barbancho, *Las migraciones interiores españolas. Estudio cuantitativo desde 1900*, Madrid, Instituto de Desarrollo Económico, 1967, p. 9.

[536] Voir par exemple Jordi Nadal, *La población española: siglos XVI a XX*, Ariel, Barcelona, 1984, 264 p.

[537] Barbancho, *op. cit. Ibid.* p. 9

[538] *Ibidem.*

[539] *Ibidem.*

À l'époque de la publication de cet ouvrage, l'auteur est un grand statisticien reconnu par ses pairs. Né en 1919, Docteur en sciences Économiques du *First International Training Centre for Agricultural Economics and Statistics* de l'Université de Rome, il est professeur d' « Économétrie et méthodes statistiques » à la faculté de Sciences économiques de l'université de Malaga où il dirige le Bureau Régional de Statistiques (*Oficina Regional de Estadísticas*) qui deviendra l'INE (*Instituto Nacional de Estadística*). Il intègre

En 1967 il participe à un autre ouvrage collectif publié sous l'égide du Centro de Estudios Sociales de la Santa Cruz del Valle de los Caídos ; en 1967 les migrations intérieures se tarissent du fait de la réouverture des frontières de l'Espagne mettant fin au long cycle de l'après-guerre, temps des « privations en tout genre »[540] et « temps du silence »[541], « années de faim », où émigrer était mal vu voire prohibé[542]. Ainsi, on peut se demander quelle est la réalité évoquée par Barbancho sur les migrations intérieures « en train de se produire », alors que les possibilités d'émigration vers l'étranger ont ouvert des vannes qui ne se refermeront qu'à la fin des années 1970. Le célèbre NO-DO[543] lui-même, seul canal d'informations et de

---

l'université de Barcelone en 1962 où il est le premier à enseigner l'Économétrie et les méthodes statistiques dans une université espagnole. Il équipe son département d'économie avec le premier ordinateur de l'université. Il publie cette même année un ouvrage d'économétrie qui reste une référence.[539]

Concernant les migrations intérieures, il publie successivement trois ouvrages en 1967, 1970 et 1975 et termine la série avec un dernier ouvrage publié en 1979, soit dans l'Espagne démocratique, en plein processus de transition vers la démocratie. Grand statisticien et inventeur de l'économétrie, Barbancho fait donc œuvre de spécialiste des questions migratoires en plein franquisme.

En 1967, il participe à un autre ouvrage collectif publié sous l'égide du Centro de Estudios Sociales de la Santa Cruz del Valle de los Caídos, à Madrid, intitulé *El proceso económico y el orden moral,* dans les *Anales de moral social y económica*. L'article, sobre et technique, s'intitule « El cálculo del coste de la vida » et voisine avec d'autres préoccupations qui semblent indiquer une réflexion sur la nécessaire évolution du monde de l'entreprise. Si certains intitulés énoncent une réflexion d'ordre moral en lien avec les valeurs traditionnelles du franquisme (champs lexicaux de la « conscience chrétienne », de la « morale et la spéculation ») tels que « *Orden objetivo y conciencia cristiana* » de Francisco Belda Alcaraz ou « *Aspectos morales de la especulación y del crédito a la especulación* » de José María Solozábal Barrena, d'autres se penchent de manière plus modernisante sur le pouvoir et la responsabilité dans l'entreprise : « *Órganos de poder y sujetos responsables en la empresa pública y privada* » de Manuel Olivencia Ruiz, voire reposent les relations en termes de "partenariats" comme « *Decisiones económicas concertadas y política salarial* » de Carlos Iglesias Selgas, « *Normas objetivas de justicia en las relaciones con el personal dentro de la empresa* » de José Manuel González Páramo, « *Posibilidades de la empresa en relación con el salario justo* » de Rodolfo Argamentería García; de même, ils interrogent de nouvelles valeurs : « *Orientación y defensa del consumo* » de Jesús Iribarren ou la modernité : « *Los factores de la productividad en la empresa moderna* » de Roberto Cuñat Cossonís. De manière générale, on peut voir dans ces intitulés une orientation vers l'ouverture du monde de l'entreprise à la une certaine modernité. Seuls deux articles abordent des questions techniques : « *La nacionalización de la empresa* » de José María Guix Ferreres et « *El cálculo del coste de la vida* » de Alfonso Garcia Barbancho, dont la neutralité au temps du franquisme a suscité notre questionnement.

[540] « *Falta de todo* », entretien « Mariluz », *Ann. 1-1:1.3*).

[541] Pere Formiguera, Carlos Cánovas, *Le Temps du silence : la photographie espagnole des années 50 et 60 :* [exposition] du 21 avril au 31 mai 1992, Centre d'Art Santa Mònica, Barcelone : du 17 novembre 1992 au 1er février 1993, Palais de Tokyo, *Paris.*, Barcelone, Fundació Caixa de Catalunya, 1992, 255 p.

[542] « Los años del hambre », *El Pais*, 4 février 2012. Disponible sur : https://elpais.com/diario/2012/02/05/negocio/1328449946_850215.html, consulté le 14 février 2020.

[543] *NO-DO* (*Noticiario y Documentales cinematográficos -Nouvelles et Documentaires cinématographiques-*) est l'intitulé du « seul organe d'information autorisé » par l'État franquiste, court-métrages d'informations qui précédaient les projections de films dans les cinémas espagnols entre 1943 et 1976. Comparable aux actualités diffusées en France comme dans d'autre pays par Pathé, leur projection était obligatoire dans les salles de cinéma espagnoles et le *NO-DO* a été un formidable outil de propagande efficacement utilisé par le régime franquiste comme il l'a été dans d'autres pays : « Après la guerre et jusqu'à leur disparition dans les années 1970, les actualités sont restées des instruments de propagande. Soumises au contrôle et à la censure dans les États démocratiques, produites directement par le pouvoir dans les États totalitaires, elles sont la voix généralement acceptée comme telle de ce pouvoir », précise Jean-Pierre Jeancolas, dans l'article « Cinéma et Histoire » (Universalis éducation,. *Encyclopaedia Universlais*, disponible en ligne. Disponible sur : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/cinema-et-histoire/ consulté le 28 avril 2017).

propagande officiels, n'a évoqué, sur toute la durée de son existence, entre 1960 et 1967, que très brièvement un phénomène qui pourtant est une véritable hémorragie[544].

Émigration interdite ?

Depuis 1907, où une loi très restrictive a été mise en place, l'émigré jouit d'une mauvaise réputation. Émigrer est mal vu, considéré comme le signe d'un « déclin national »[545], en particulier après la perte des dernières colonies américaines en 1898. En 1956, l' *Instituto Español de emigration* (IEE) est créé par souci de contrôle des personnes, mais aussi parce que le régime perçoit l'utilité économique grandissante des « *remesas* » qui assurent dans bien des cas la subsistance des populations dans les régions et constituent une manne pour le régime palliant les défauts de la politique économique intérieure en faillite. Des traités bilatéraux sont signés avec les entreprises étrangères qui emploient des Espagnols. Ce flux contrôlé n'atteindra jamais en nombre celui des émigrants informels qui le débordera toujours, mais ces conventions permettront à des populations qui n'avaient pas de moyens matériels ou pas de réseau familial ou amical, d'émigrer (les Andalous les plus pauvres par exemple).

Ce n'est qu'en 1960 que le phénomène migratoire est évoqué pour la première fois publiquement dans un discours de Franco et il s'agit bien des migrations vers l'Europe :

> Le dictateur évoque pour la première fois l'émigration espagnole en s'adressant au Président de la République Argentine qui, en juillet 1960, effectue une visite officielle en Espagne, puis une dernière fois en décembre 1966 dans son discours de présentation des vœux de fin d'année aux Espagnols. Entre ces deux dates extrêmes, 1960-1966, Franco prononce sept discours dans lesquels il aborde la question de l'émigration : un discours devant un chef d'État (juillet 1960), un discours devant le parlement espagnol, les Cortes (juillet 1964), cinq discours radio et télédiffusés (décembre 1962, 1963, 1964, 1965 et 1966). […] C'est donc principalement lorsqu'il s'adresse aux Espagnols à la radio et à la télévision que Franco parle de l'émigration.[546]

L'émigration est devenue une préoccupation pour le régime qui vient d'aborder son grand tournant économique, celui d'une certaine ouverture au libéralisme économique. La réalité des mouvements migratoires ne peut plus être contenue ni cachée, ils deviendront donc une source d'intérêts. Barbancho confirme l'importance du phénomène et l'intérêt qu'il suscite dans la société espagnole :

> Desde hace unos cuantos años los movimientos migratorios interiores se han producido con un ritmo tan intenso y un volumen tan cuantioso que el fenómeno ha pasado a ocupar los primeros planos en el orden nacional. Es lógico, pues, que los especialistas en demografía, sociología, economía, urbanismo y hasta la misma prensa especializada y diaria traten con preocupación del fenómeno de las migraciones interiores[547].

Il développe le concept positif d' « urbanisation » des populations, ne faisant jamais usage de celui d'exode rural. Il replace la situation de la population espagnole au niveau de celle des « pays européens avancés », concédant « un léger retard » : « España ha seguido, si bien con algún retraso, la misma evolución demográfica que la mayor parte de los países avanzados ». Son objectif est de mesurer la réalité des faits migratoires qui se sont réellement produits,

---

[544] Voir Rafael Rodríguez Tranche et Vicente Sánchez-Biosca, «Imaginarios de la emigración española en los años sesenta: NO-DO, presencias y ausencias», in Julio Hernández Borge et Domingo L. González Lopo (Coords.), *La emigración en el cine. Diversos enfoques,* Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 2009, p. 61-74, cité par Tur Bruno, *Opus cit.* p. 281.

[545] B. Sánchez-Alonso, 2000, o*p. cit.* p.731-732.

[546] Tur, *op. cit.* p. 285.

[547] Barbancho, *op. cit.* p. 9.

« *las migraciones realmente ocurridas* », de corriger des erreurs dans les sources disponibles et de produire des documents et des données fiables à destination des chercheurs, des démographes, des statisticiens. Les données officielles sont inexistantes ou défectueuses pour la période de la guerre, pour des raisons compréhensibles telles que le manque de personnel disponible, mobilisé ou en « mobilité », ceci singulièrement pour l'année 1940[548]. Cette année de bilan de la guerre pourrait faire apparaître l'ombre de la répression. Il parle des morts des deux côtés, renvoyant les deux camps dos à dos, comme ce fut longtemps le cas. 1940 est une année importante du point de vue de la possibilité de chiffrage de la population, cruciale pour les historiens, au-delà des statistiques, et qui va apparaître « corrigée ».

La dimension humaine disparaît derrière la recherche de caractéristiques quantitatives, systémiques et portant sur la longue durée, à l'échelle du siècle, de 1900 à 1965 (dernières données disponibles). Dans cette longue durée apparaît la possibilité de « lisser » les variations, Barbancho procédant à une « épuration préalable » pour pallier le manque de données existantes, voire les fabriquer, d'en déduire d'autres, de les « corriger » parfois.

Dans une brève chronologie qui va de 1921 à 1945, y distingue 3 périodes[549] : 21-30 pour « les grands courants migratoires » (externes, américains) auxquelles la crise économique mondiale des années 20 met un terme, de nombreux émigrés rentrant alors en Espagne[550], freinant le mouvement d' « urbanisation » en cours (exode rural) ; il attribue également à la deuxième République (31-36) la responsabilité de l'arrêt du processus pour deuxième décennie 31-40 sans l'expliciter ; enfin la guerre civile (36-39). La décennie 41-50 marque un fort retour à la ruralité des populations espagnoles expliqué par l'état dans lequel la guerre aurait laissé l'industrie espagnole ainsi que par le « faible niveau de consommation de la population[551] » qui détermine une orientation presque exclusive de la production vers l'alimentation. Enfin ce qu'il appelle le « blocus économique auquel l'Espagne fut soumise au sortir de la seconde guerre mondiale » vient s'ajouter à l'ensemble des circonstances qui interrompent un flux conçu comme « ininterrompu » depuis le début du siècle.

La réflexion sur « concept de migrant[552] » l'amène à s'interroger spécifiquement sur les migrations des femmes :

> Las mujeres dedicadas al servicio doméstico que abandonan sus municipios, casi siempre rurales, para trasladarse a las grandes ciudades, de las cuales no suelen retornar, ¿son emigrantes? Debe prestarse atención a este caso, que no suele considerarse como perteneciente a la corriente migratoria cuando casi abarca la mitad de dicha corriente.

Nous reviendrons sur cet aspect d'une migration dont il souligne qu'elle n'est pas considérée comme telle, qu'elle est donc occultée ou à tout le moins invisible dans les statistiques, l'exemple de Julia qui émigre en 1942 et qui retrouve en Catalogne de nombreux émigrants venus des régions les plus pauvres nous conforte dans l'idée que cette interprétation de la réalité conforme aux attentes du régime est « lissée » sur un temps plus long.

---

[548] *Ibid.* p. 18-19.
[549] *Ibid.* p. 10.
[550] Nous avons vu dans les travaux de Blanca Sánchez-Alonso que les migrations externes marquent une inflexion vers les pays d'Amérique latine dans les années 20, due à la crise. La période de la guerre civile marque une inflexion de l'ensemble des mobilités pour cause de mobilisation de la population et de forte hausse de la mortalité. C'est avec l'exil républicain que les sorties du territoire marqueront une courbe ascendante très importante. La période où les migrations intérieures marquent aussi le pas.
[551] Barbancho, *op. cit., Ibid.* p. 10.
[552] *Ibid.* p. 11.

Évoquons quelques points de méthode qu'il nous paraît intéressant de prendre en compte. Pour établir des statistiques fiables avec le souci de l'exactitude scientifique, il était nécessaire de définir clairement le concept de *migrant*. Pour l'étude des « migrations intérieures » et pour faire la différence avec d'autres mouvements de population (saisonniers, entre lieux de travail et lieux de résidence, phénomène dit des « villes dortoirs », changements de domicile intra-urbains), il donne une définition :

> En nuestro concepto de migrante, aparte de una distancia y de un tiempo mínimos, debe predominar el propósito tácito o expreso, sentido o no sentido, de residir en el nuevo lugar al que se ha trasladado la residencia.

Il s'agit donc bien d'une personne qui transfère sa résidence d'un lieu à un autre suffisamment éloigné et pour une certaine durée.

Comment compter les migrants ? Méthodes et « corrections »

La méthode dite « *des soldes* » est basée sur les recensements de populations publiés tous les dix ans par l'INE jusqu'en 1960, la dernière année publiée étant 1967[553]. Il utilise également les statistiques du mouvement naturel de la population, l'*Annuaire statistique de l'Espagne* et des provinces, et, à partir de 1961, les statistiques sur les migrations intérieures dans l'*Annuaire statistique* et le *Bulletin mensuel* de l'INE (Instituto Nacional de Esatdísticas). Ce sont des sources très volumineuses ce qui multiplie les possibilités d'erreurs « inévitables ».

L'*accroissement réel* de la population dans une région est obtenu par simple soustraction des recensements tandis que l'*accroissement naturel* est calculé en faisant la différence entre les naissances et des décès enregistrés dans les registres civils entre deux recensements. Si l'*accroissement réel* est supérieur à l'*accroissement naturel*, on peut en déduire que la région aura reçu des immigrants ; en cas d'égalité, il n'y aura pas eu de migration et si l'*accroissement réel* est inférieur au *naturel*, alors la région aura été émettrice d'émigration. La différence entre *accroissement réel* et *accroissement naturel* ou *végétatif* exprime la « qualité de zone d'immigration, de zone neutre ou de zone d'émigration » tout en la quantifiant « en termes nets ». Cette différence s'appelle le *solde migratoire*, base de cette étude :

Tableau 7.a.— : **Population de l'Espagne**

Années	Milliers d'hab.	Accroissement Réel
1920	21303,2	
1930	23563,8	2260,6
1940	25878,0	2314,2
1950	27976,8	2098,8
1960	30430,7	2453,9

[553] Le premier recensement en Espagne fut réalisé en 1842, le rythme choisi est décennal.
Jean-Louis Guereña, « Pour une histoire de la statistique scolaire en Espagne au XIXe siècle (II) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. 24, nº 1, 1988, p. 252, disponible en ligne Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1988_num_24_1_2516, consulté le 8 sept. 2021.

Tableau 7.b.— : **Naissances et décès Espagne**
(en milliers)

Décennie	Naissances	Décès	Accroissement naturel
1921-30	6545,6	4265,1	2280,5
1931-40	5991,5	4231,7	1759,8
1941-50	5805,6	3481,4	2324,2
1951-60	6082,8	2754,3	3328,5

Tableau 7.c.— : **Soldes migratoires**
(Migrations internes)

Décennie	Solde
1921-30	-19,9
1931-40	554,4
1941-50	-225,4
1951-60	-874,6

Le solde migratoire exprime non pas le nombre total des migrants, mais un *solde net*, une différence entre population émigrante et immigrante et mesure donc le « gain » ou la « perte » en nombre de personnes pour l'unité territoriale étudiée et pour chaque décile. Nous pouvons donc reprendre et calculer pour la population espagnole globale les tableaux suivants (*Tab.-7*).

« Anomalies »

On observe dans le dernier tableau (*7.c.*) que la décennie qui a vu la plus importante « migration intérieure » est 1931-1940, c'est-à-dire la décennie de la guerre où elle atteint des niveaux inédits avec plus de 554 000 personnes affectées. Barbancho qualifie cette donnée précise d' « anomalie » à corriger :

> Puede observarse que en estos saldos de España existen ciertas anomalías, como, por ejemplo, el medio millón de inmigrantes que registra el decenio 1931-40; pero de ellas hablaremos más adelante.

Il précise que la statistique n'est pas une science exacte et que l'effort de précision tend à avoisiner les 5% maximum, ce taux n'altérant pas la tendance. Des erreurs sont nécessairement présentes dans le chiffrage statistique de la population migrante et dans les statistiques en général, en lien avec la masse de données que constitue l'effort de comptage. Barbancho précise que les erreurs de comptage ne sont pas imputables aux services de la Direction générale des statistiques ou au travail de l'INE ensuite, mais bien aux conditions mêmes des relevés et aux circonstances qui entourent la production de données. Il en pose deux catégories, celles que le statisticien peut corriger et celles qui ne sont pas modifiables.

Le recensement de 1940

Nous avons évoqué plus haut les difficultés liées au recensement de 1940, le plus problématique pour avoir été établi dans les conditions très difficiles des débuts de l'après-guerre, la Direction générale des statistiques disposant de très peu de moyens humains. Il évoque d'autre part les réalités liées au rationnement alimentaire qui au lendemain de la guerre aurait poussé les familles, dès qu'elles en avaient la possibilité, à faire une double

inscription dans le but de pouvoir bénéficier de deux cartes de rationnement, donc de plus d'aliments[554]. Dans les circonstances de l'après-guerre, les double-inscriptions, quand elles étaient possibles, ont dû proliférer au point de modifier les statistiques. La guerre civile est également évoquée comme critère affectant les données statistiques. Un concept de « defunción transeúnte », apparaît faisant référence au nombre considérable de celles et ceux qui sont morts ailleurs que chez eux :

Nous retenons quelques chiffres (*Tab.-8*) représentatifs de notre propre recherche comme la province de Lugo et les autres provinces de Galice, celle du León pour son caractère de « foyer de résistance », celles de Barcelone et Tarragone pour la Catalogne, celle de Cuenca et Teruel pour la comparaison avec des zones où les batailles furent très meurtrières et la résistance active :

Ce tableau donne une représentation des taux de décès d'hommes par rapport aux femmes (pour 100 femmes). Y figurent, par tranches de 5 ans, les années de 1931 à 1945, ce qui permet de lire des indications de la « structure du phénomène pendant la guerre », qui fait abstraction du nombre total de morts qui s'élèverait, en fonction des études des historiens, à plus de 700 000 morts.

Tableau 8.— : **Taux de décès des hommes par rapport aux femmes**
Capitales de provinces (pour 100 femmes)

	1931-1935	1936-1940	1941-1945
La Coruña	103	126	103
Lugo	105	140	104
Orense	118	128	117
Pontevedra	103	135	108
Cuenca	115	166	137
Teruel	122	367	147
León	108	197	119
Barcelona	106	123	118

David S. Reher, pour la décennie suivante qui voit l'économie se relancer, montre que les flux migratoires reprennent vers les pays d'Europe qui sont en pleine reconstruction. Pour le chercheur, les estimations établies par Barbancho valident une réalité très claire : 712 000 personnes, soit 2,44% de la population moyenne des années constituent le solde migratoire de l'Espagne.[555] Ces chiffres, que nous avons longuement évoqués montrent une forte reprise des mouvements de la population et en chiffres absolus, « le plus important du XXe siècle en Espagne ».

[554] Barbancho, *op. cit.* p. 19. On rappelle dans le témoignage de « Julia » sur le rationnement en Catalogne et « Antonio » en Galice. *Cf.* I-1 et 2.
[555] Renvoi à Barbancho, tableaux 2.2 et 2.3 et A15, p. 103-115.

Conclusions

L'histoire de cette période, des « temps sombres et médiocres[556] » et des choix économiques de Franco est celle d'un échec économique aux conséquences innombrables et profondes sur la vie des Espagnols les plus démunis.

Nous l'avons vu à travers les témoignages, notamment celui de Jovita et Antonio de Vilar da Vara, la vie continue, ses horreurs mais aussi ses joies pour les habitants de la contrée, dans la Galice profonde, et cela malgré les privations qu'évoquent Luisa, Mariluz ou même Fernanda qui vit dans un milieu plus privilégié. Pour d'autres, le quotidien est entièrement polarisé par la répression du régime et la lutte.

Entre 1948-1959, période qui correspond à l'installation des migrantes galiciennes en Catalogne, le régime dictatorial est installé pour durer, la propagande l'évoquera comme « diez años de paz ». Enfin, après 1960 et les plans de Stabilisation (1959) et de Développement (1963), l'émigration massive sera autant une émigration économique que le signe de libération que les peuples d'Espagne attendaient.

Julia qui a émigré/ immigré en 1942 de Galice en Catalogne est relativement intégrée dans la société catalane, parle le catalan. Elle quitte l'Espagne et la Catalogne en 1963 pour la France sans passer par l'IEE. Le parcours de migrante inter-régionale de Julia a pris fin, tandis que ses sœurs et l'ensemble de sa famille restent en Catalogne. Son parcours d'émigrante internationale commence. En 1964, seuls 2,11% des Catalans émigrent vers la France alors que 28,39% partent de Galice. En1968, les Espagnols deviennent les immigrés les plus nombreux en France, succédant aux Italiens et précédant les Portugais.

Le franquisme se limite dans le temps long de l'histoire de l'Espagne aux près de 40 années d'un régime totalitaire. L'année 1975 marque la fin de la dictature et l'ouverture d'une nouvelle période historique, la transition vers une démocratie qui accomplit la restauration de la monarchie des Bourbons, mais pas de la République. Le prix historique à payer pour le passage de l'Espagne du franquisme à la démocratie sera fort : l'amnistie constitutionnelle des crimes commis pendant le franquisme. Une formule assez large pour amnistier les crimes du régime et renvoyer dos-à-dos les deux « camps » de la version officielle de l'histoire. Ce retour à une normalité politique mais non à l'ordre démocratique antérieur marquera aussi, du point de vue économique, la fin de la grande vague d'émigration qui a marqué les années d'ouverture, les années soixante ; l'Espagne verra non seulement le retour massif des émigrés vers leurs régions d'origine grâce à des politiques publiques qui, progressivement, leur en donneront les moyens, mais elle passera d'un statut séculaire de pays d'émigration à celui, comme pays moderne et développé, de pays d'immigration.

Les migrations dans la perspective du siècle ont vu la continuité entre la grande vague du tournant des XIXe et XXe siècles, les migrations intérieures les plus importantes du siècle sous le franquisme et la vague de libération des années 1960, la dite « grande vague des années soixante ». Dans les migrations d'après-guerre, l'exil politique constitue le plus important mouvement de population de l'histoire européenne, un demi-million de personnes franchissant la frontière franco-espagnole entre 1936 et les années quarante. Les migrations économiques, ont mobilisé un nombre tout aussi important de personnes qui, allant chercher la modernité pour elles-mêmes, allaient également la rapporter dans leur région d'origine

[556] L. A. Rojo, dans C. Barciela, 2003, *op. cit.*

contribuant par leur force de vie et de travail au développement de la région d'accueil. Quant à la dernière de ce cycle migratoire sur le XXe siècle pour laquelle l'historiographie file la métaphore liquide –la « *riada* », émigration *« torrencial*[557] *»*– en lui ajoutant la dimension de la cruauté à travers le champ lexical du sang en la qualifiant de « *hemorragia* » ou « *sangría* », elle s'alimente de celle de la période précédente et contribue à une modernisation de l'Espagne à laquelle le franquisme ne pouvait résister. Les migrants et plus spécifiquement les migrantes dans le cadre de notre étude, en sont les vecteurs. Ainsi, la période du franquisme aura été, du point de vue des migrations, tant internes qu'externes, tant politiques qu'économiques, celle des plus intenses mouvements de populations de toute l'histoire de l'Espagne.

[557] J.A. Durán, *Agrarismo…* p. 8.

TROISIÈME PARTIE

1940-1960 : L'Espagne sous le franquisme : un état des lieux Déclinaisons régionales en Galice et en Catalogne.

CHAPITRE 2

La Galice

Aquí non pasaron, non viñeron… aquí non veu a guerra. Botáronos da casa... disparar, matar aquí, bueno!... ¡Se oían bombardeos e a hostia! Había a Falanxe, e a parella da Garda Civil andaba moito… E o que chamaban a brigadilla […] inda era peor que a Garda Civil…

Antonio Fernández Díaz, 2014[558]

Hay que partir de que después de la guerra éste es un país arrasado. En todos los países cuando hay una guerra […] hay vencedores y vencidos, pero claro, […] tienes una guerra con otro país. La situación de nuestra guerra no es esa. Fue el ejército el que aniquiló a la sociedad civil.

Fernanda Cedrón, 2019[559]

Aquí non houbo fronte de guerra en sentido convencional mais si, como veremos, una auténtica guerra de exterminio contra civís desarmados; contra todo aquilo que representase, simbolizase ou evocase o réxime democrático republicano nacido e abril de 1931 e, moi especialmente, a vitoria electoral da Frente Popular en febreiro de 1936.

Carlos F. Velasco Souto, 2006[560]

[558] Entretien du 3 octobre 2016, Vilar da Vara, Lugo, Première Partie, Chapitre 2.
[559] Entretien du 11 septembre 2019, Vilagarcía de Arousa, Pontevedra, voir I- Première partie, Chapitre 2.
[560] Carlos F. Velasco Souto, *1936 : represión e alzamento militar en Galiza,* 1ère ed, A Nosa Terra, Vigo, 2006.

Après avoir écouté quelques-unes de ces « voix qui nous viennent du passé »[561], présenté un certain nombre d'éléments de la toile de fond historico-politique de l'Espagne au temps des migrations intérieures durant les deux premières décennies du franquisme, nous pouvons mesurer l'intensité de la violence sociale ambiante ou latente dans le quotidien des migrantes. Elles-mêmes n'évoquent qu'incidemment ce contexte violent dans la Galice de leur enfance ou de leur jeunesse, cette violence qui apparait pourtant comme un élément genré, dans le témoignage de Antonio, témoin involontaire d'exécutions sommaires. Nous ferons une incursion dans l'histoire de l'identité galicienne et de sa construction politique, le *galleguismo*, pour tenter de comprendre la singularité de la région et de ses gens, et la manière dont leur culture initiale les conditionnera dans la démarche d'adaptation qu'exigera d'elles la migration qu'elles choisissent. Nous verrons dans un second temps comment la structure de la propriété galicienne (*minifundio,* voire *microfundio*) conditionne et détermine des flux migratoires structurels et, pour une grande part, genrés. Enfin nous nous pencherons sur la place qu'occupent les femmes dans la société galicienne, souvent relatée comme centrale – bien qu'aussi peu reconnue qu'en bien des endroits. Et tout d'abord, observons dans quel état se trouve la Galice au moment où Julia s'apprête à la quitter.

1. Le contexte de la guerre et ses antécédents

1.1. 1939 : « Soumise », « consentente », « attardée » ?

On la dit soumise, « consentante », retardée voire attardée, conservatrice et dévote, en tout cas immobile dans le régime issu du coup d'État de 1936 dans la propagande du nouvel État. Selon Alberto Valín :

> Debe sorprenderse el lector de las numerosas entidades, de las actividades y dinamismo de la sociabilidad obrera en una región considerada atrasada, muy levítica y dominada por caciques de la derecha más reaccionaria[562].

Cette assertion tirée d'un ouvrage sur l'étude des sociabilités dans le monde ouvrier galicien, montre que la Galice est affublée, dans le reste de l' Espagne, de caractéristiques négatives, des stéréotypes qui représentent les Galiciens comme des paysans « attardés, pauvres et bigots », soumis aux petits propriétaires locaux et à un ordre politique contre lequel aucune révolte ne s'exprime. Ainsi, la Galice aurait été soumise immédiatement aux autorités franquistes, sans combat, sans résistance, « *ya hubiera sido por la intensidad de la represión o por el control social, ya por la afinidad de la población rural para con los principios del régimen o el acuerdo con sus disposiciones* »[563]. Les institutions auraient immédiatement rejoint le camp des rebelles. La Galice serait restée sans réaction face à la substitution des institutions et aurait collaboré sans mot dire, voire aurait adhéré de manière unanime au *Movimiento*, adhésion qui se confirmerait presque sans solution de continuité dans le passage à la démocratie avec la domination de la région par les droites réactionnaires.

L'historienne Ana Cabana soutient que face à ce type de régime, d'autres formes de « résistance » sont développées par les populations et que la Galice en est un cas exemplaire : des formes de résistance « symbolique » deviennent un recours pour la population galicienne

---

[561] Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé, Paris, Hachette, 1983*

[562] Alberto Valín Fernández (Dir.), *La sociabilidad en la historia contemporánea. Reflexiones teóricas y ejercicios de análisis,* Duen de Bux, Orense, 2001.

[563] A. Cabana Iglesia, « Algunas notas sobre la opinión popular durante el franquismo en Galicia», in *Historia, trabajo y sociedad,* n° 1, 2010, p. 79-95, p. 80.

face à la répression qui se déchaine tous azimuts, alors qu'elle n'a que peu d'autres possibilités d'exprimer des désaccords sans risquer d'en mourir ou d'en faire périr les siens. Elle montre une société rurale galicienne partagée « entre la résistance et l'adaptation[564] ». Pour parvenir à déconstruire le stéréotype méthodiquement construit par l'histoire officielle, elle analyse la conflictualité dans la société et les phénomènes de résistance civile, qui, même faibles, ont été persistants pendant le premier franquisme et ont révélé, pour qui se donne la peine d'y regarder de près, une rare et importante solidarité populaire :

> Analizar las formas de resistencia civil en la sociedad rural gallega durante el régimen franquista tiene la virtualidad de reclamar para la Historia un ámbito que ha permanecido en la esfera de la memoria colectiva y, de ese modo, opera como rompedor de un tópico asumido apriorísticamente[565].

Pour aborder la déconstruction du stéréotype de l'immobilité et du consentement de la Galice pendant et après la guerre civile, Ana Cabana revendique la position du philosophe Halbwachs[566] désignant la mémoire collective comme une construction « antihistorique », en cela qu'elle détourne sa fonction de connaissance du passé dont se nourrirait le présent, réduisant la complexité des mémoires des individus à une mémoire unique et abstraite, un récit idéologique, où le passé est réduit au service du présent[567]. La nécessité d'historiciser la mémoire collective et de revendiquer une vérité historique émanant des événements rapportés par les individus, ceux qui les ont vécus, en particulier pour contribuer à travers la constitution d'archives orales à l'établissement ou au rétablissement de la réalité diverse de l'histoire du franquisme dans cette région précise nous paraît fondamentale dans la mesure où elle vient éclairer même incidemment certaines anecdotes rapportées par les habitants du village et qui concernent des interventions directes des forces de police dans certaines maisons ensuite condamnées au silence. Ana Cabana analyse la situation en termes non d'action collective mais de « résistance au quotidien », montrant qu'il existe au sein de cette ruralité une « culture de la résistance » qui concerne les familles[568], résistance qui a formellement duré jusqu'aux années cinquante, même et surtout s'il est vrai que de cela, Julia ni ses sœurs n'avaient aucune connaissance. Nous nous sommes posé la question de la connaissance de ces réalités « politiques » par les hommes de la famille mais nous n'avons pu en interviewer aucun. Nous avons donc envisagé l'étude de la période du franquisme au prisme de la migration de femmes galiciennes depuis cette sorte de point « aveugle » qui montre une forme d'évitement du pire dans la migration. Ana Cabana déconstruit le cliché de l'immobilité et de la soumission immédiate de la Galice et de ses habitants aux autorités immédiatement soumises au pouvoir de Franco en explorant la diversité des formes de la conflictualité, de l'opposition ou de la contestation d'un régime qui s'impose par la force dans le contexte politique que nous savons particulièrement brutal ; elle montre combien les formes du désaccord et ses expressions ont été, au contraire, variées et persistantes en Galice, sensibles notamment à travers l'émergence d'une « mémoire du conflit[569] ».

---

[564] A. Cabana Iglesia, 2007, *op. cit.*
[565] *Ibidem.*
[566] M. Halbwachs, *La mémoire collective,* Paris, Presses Universitaires de France, 1968.
[567] A. Cabana, *La derrota de lo épico,* Publicacións de la Universitat de València, 2013, p. 19.
[568] On se souviendra de l'anecdote rapportée par Julia qui raconte comment les enfants couraient prévenir le village dès que les gardes civils, « los grises », étaient aperçus à l'approche du village. *Cf.* « Julia », entretiens 2014 et 2016, *Annexe 1-1.*
[569] M.-P. Bossan, *op. cit.*

1.2. La guerre d'Espagne a bien eu lieu en Galice

Marie-Pierre Bossan reveint sur la mémoire du conflit qui « émerge » des sources orales qu'elle constitue. Prenant en compte l'espace de la Galice, le temps de la guerre civile et celui du franquisme, son étude permet d'approcher et de mieux comprendre le contexte dans lequel des projets d'émigration se sont poursuivis. La difficulté est celle de la transmission de la mémoire d'un conflit qui n'aurait pas eu lieu. Quel a été le déroulement du conflit sur le territoire galicien, que s'est-il passé entre le 18 juillet 1936 et les années quarante dites de l'après-guerre ? L'histoire officielle franquiste[570] n'a eu de cesse de répéter qu'en Galice il n'y a pas eu la guerre. Nos interlocuteurs, de Julia à Fernanda, de Antonio aux historiens que nous lisons, affirment le contraire, et leurs propos emblématiques sont en exergue de ce chapitre.

En effet, une mémoire se laisse entendre : Julia, qui avait entre huit et onze ans pendant la guerre, a exprimé le désir de quitter sa Galice natale dès l'âge de dix ans (en 1938) ; cette date, cette demande, ne sont-elles pas le signe d'une l'inquiétude, de manques, de difficultés particulières ? Elles témoignent de l'ambiance dans laquelle les enfants grandissent, habitués dès leur plus jeune âge à contribuer aux travaux de la ferme et à la survie de la famille ; Julia, comme aînée de la famille, se souvient du troupeau de moutons qu'elle devait mener dans la montagne ; elle évoque les peurs qui étaient les siennes[571]. Elle évoque par ailleurs hors micro, des difficultés à acquérir une maturité physique pourtant nécessaire pour que le départ dont elle manifeste le désir à sa mère avec insistance, puisse se réaliser. Les difficultés psychologiques dont l'énurésie est un signe ne sont-elles pas caractéristiques d'une intériorisation de la violence et de peurs que les enfants ne peuvent exprimer[572] ? « Les bombes » que l' « on entendait au loin » évoquées dans la narration de Julia, l'expression « on entendait les balles siffler au-dessus de nos têtes », rapportée dans celle de Luisa[573], alors que les enfants se retrouvent les témoins involontaires de la poursuite d'un fuyard par la garde civile, ne sont-elles pas explicites ? Comme l'est le souvenir des enfants qui couraient au village pour prévenir que les « *grises* » arrivaient, ou bien la description par Antonio des exécutions sommaires auxquelles il assiste, caché, aux abords du village. Le souvenir de telles violences et des craintes qu'évoquent tous les témoins contemporains de la période de la guerre civile et de l'immédiat après-guerre sont bien des éléments susceptibles de provoquer de profondes angoisses et ces fragments de vies rapportés convoquent un contexte d'enfances marquées par la violence ambiante quotidienne. Il existe une mémoire du conflit dont seules des sources orales témoignent. L'expérience vécue collectivement est transmise oralement de manière informelle dans le quotidien ; cela conforme la mémoire de l'événement qui en maintient la possibilité du souvenir dans une continuité :

---

[570] Gustavo Luca de Tena et Xan Carballa (cords.), "A historia official", *in O 36 na Galiza,* Promocións Culturais Galegas, A Nosa Historia, n° 1, Vigo, 1987, p. 41-45

[571] Julia, Premier entretien, 2016, *Cf.* Première partie.

[572] Les professionnels de santé s'accordent sur le fait que 90% des enfants ont acquis la propreté nocturne entre cinq et sept ans, ce qu'annonce la CPAM aujourd'hui : https://www.ameli.fr/val-de-marne/assure/sante/themes/pipi-lit-enuresie. Le symptôme de l'énurésie, quand il n'est pas attribuable à des facteurs physiques, peut résulter de retards de formation ou de causes psychologiques, de chocs ou de stress vécus par l'enfant. Une abondante bibliographie existe sur le sujet, nous avons consulté le site https://www.msdmanuals.com/fr/professional/pédiatrie/incontinence-chez-enfant/incontinence-urinaire-chez-enfant#v1106503_fr, le 9 sept. 2020.

[573] Luisa, 1ère partie

> La oralidad sería una característica de la memoria colectiva porque aporta flexibilidad a su necesaria transmisión, pero es también lo que la hace vulnerable, en la medida en que puede desaparecer cuando deja de existir el grupo social que le ha dado vida. La clave de la recuperación está en las huellas materiales dejadas, los vestigios, los documentos, pero también en la voluntad desde el presente de rescatarlas y de iluminarlas[574].

La guerre reste ainsi présente dans la mémoire des émigrantes, témoignant de la présence de ce qui a été officiellement nié, « *la presencia de lo ausente*[575] ». Le « manque de traces écrites » révèle des « zones d'ombre de l'histoire » qu'il s'agit pour les historiens d'élucider[576] » ; des historiens de l'Université de Saint Jacques de Compostelle ont entrepris de les éclairer pour la Galice[577].

Ce détour par l'évolution récente des recherches sur la mémoire de la guerre civile en Galice ayant pour fonction d'apporter une connaissance « suffisamment profonde[s] sur la complexité politique et sociale de la Galice » à partir de l'analyse « détaillée [de] la réalité locale des villes et des villages » pendant la guerre et dans les premières décennies du franquisme[578], nous avons envisagé d'y contribuer pour la zone de Fruxil à partir des souvenirs de la guerre rapportés par les personnes que nous avons interrogées, celles qui sont

---

[574] Miren Llona, « La memoria de las otras: feminismo y recuerdo», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, nº 50-1, avril 2020, p. 291-94. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/mcv.12912, consulté le 28 oct. 2020.

[575] Le 19 juin 2014, le groupe de recherche HISTAGRA-USC organisait la conférence intitulée « La presencia de lo ausente en el posfranquismo: pacto denegativo y control institucional de la memoria de la Guerra Civil» dans le cadre du cycle *Pasados incomodos : guerra, memoria e historia*. Disponible sur : http://histagra.usc.gal/gl/mediateca/por-tipo/video?tag=ciclo-pasados-incomodos, consulté le 28 octobre 2020.

[576] M.-P. Bossan, *op. cit.* p. 14.

[577] Au sein du département d'Histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle, une équipe d'historiens met en place, à la fin des années 1980, un programme de recherches pour établir les événements de la guerre en Galice. Marc Wouters, publie un « essai documenté d'histoire orale » intitulé *1936: os primeiros días*[577], qui retrace, « à travers des témoignages directs, la chronique des [...] journées terribles du 18 au 20 juillet 1936, dans des villes, des villages et des grandes villes de Galice » : « *Tense dito infinidade de veces que en Galicia non existe a memoria republicana. Que non queda xente de esquerdas que vivise nos tempos de Atila en Galiza debuxados coa man sempre fiel á verdade de Castelao. E certo que os fascistas, os falanxistas, os asasinos, despois da guerra civil que aquí non houbo, fixeron todo o posible porque ninguén que fose defensor da República chagase a vello. Pero ainda asi, gracias a que soportaron vivir sepultados durante décadas, gracias ó exilio e ó silencio, houbo aínda moitos republicanos que sobreviviron á barbarie fascista. Os que dende logo acordan aqueles tempos, se non morreron na cama, son os propios falanxistas, os colaboradores do réxime, os que viviron á súa sombra e foron en moitos casos responsables directos ou indirectos dos centos de crimes cometidos, e polos que nunca pararán perante a xustiza. Estes son os protagonistas do libro 1936, os primeiros dias. O equipo de investigación HISTORGA (Historia Oral de Galicia) vén promovendo a recollida de testemuños orais, como fonte principal da reconstrución de acontecementos históricos e aínda decisivos socialmente na actualidade. Dirixidos polo historiador Marc Wouters, María José Vázquez, Silvia Gómez, Xurxo Pantaleón, José Antonio Pérez, Julio Prada, Xosé Manuel Núñez e Antonio Giráldez procuraron esas voces, esa memoria, esa verdade sobre os dias inmediatos á sublevación militar fascista de 1936 e fixérono en Vigo, Betanzos, A Guarda, Ribeira, A Pobra do Caramiñal, Seixalbo e Ourense, dando así unha visión de conxunto sobre os dramáticos acontecementos que frustraron o avance das forzas progresistas en Galicia.* »
Marc Wouters,

[578] Une importante base de données a ainsi été constituée qui consigne les faits, les noms, les condamnations et les suites de ces condamnations par le pouvoir franquiste Mais leurs travaux constituent également une « réflexion sur la méthodologie de l'enquête en histoire orale » et dans une base de données *Nomes e as voces*, accessible à tous sur le site Internet du groupe de recherche sur l'histoire agraire et politique du monde rural (HISTAGRA), au Département d'Histoire contemporaine de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle, même si le projet s'est arrêté, faute de subventions, en 2017. Disponible sur : http://www.nomesevoces.net/, consulté le 16 août 2021.

restées en Galice, et ce sera l'objet d'une recherche future. Mais la question de ces traces est posée pour les migrantes et la société dans laquelle elles vivaient avant la migration.

1.3. Le déroulement du conflit en Galice

Pendant toute la période républicaine, le peuple galicien est absorbé dans la construction de forces politiques avec pour objectif l'affirmation et l'institution d'une autonomie ouverte de type fédéral ou plurinational. Le référendum sur le Statut suscita une forte participation populaire et ne rencontra que peu d'opposition alors que nous savons que le coup d'État se préparait durant ces mêmes journées contre le gouvernement de la République. Il n'existe aucune trace connue de cette préparation en Galice.

> Leurs espoirs étaient-ils déjà orientés vers la libération du pays par les forces armées et leurs activités accaparées par la préparation de la rébellion militaire ? Le fait est que si les militaires, et plus précisément les officiers de moyen grade, furent les principaux organisateurs de ce complot, ils auraient été sans aucun doute soutenus par des civils plus ou moins organisés. Seule une telle hypothèse explique leur rapide succès ainsi que l'apparition d'individus parfaitement disciplinés dès les premières heures du soulèvement suppléant avec grande efficacité les militaires dans leur répression. Quoi qu'il en soit le soulèvement n'eut de répercussions en Galice que deux jours plus tard [et] quelques heures après la déclaration de l'état de guerre, ce même 20 juillet, toutes les grandes villes étaient dominées. […] en moins de quinze jours, tous les centres de résistance tombèrent devant les troupes rebelles. Selon l'expression de Maiz Vazquez, «la miniguerra» s'achevait et la Galice devenait l'un des tout premiers territoires de l'Espagne nationaliste[579].

Marie-Pierre Bossan décrit le déroulement de ces journées à Pontevedra qui fait l'objet de sa thèse, et précise qu'aucun document écrit n'existe, aucun journal n'a été publié entre le 19 et le 27 juillet 1936 et qu' « il a fallu se baser sur les études postérieures ou les témoignages oraux pour retracer les événements[580] » d'où leur nécessité pour établir une part de la vérité qui échappe à l'histoire officielle. L'assassinat de Calvo Sotelo, Galicien de Tui dans la province de Pontevedra, avait ému les habitants de la ville et provoqué une tentative de rébellion des phalangistes le 13 juillet qui fut contenue par la Garde d'assaut provoquant leur fuite dans les montagnes. Un grand rassemblement des forces conservatrices fut organisé par les forces réactionnaires le jour son enterrement le 17 juillet alors que les annonces de l'insurrection militaire arrivaient partout en Espagne. Des forces militaires de gauche demandèrent des armes dès le lendemain aux autorités de la ville, le 18 juillet, et les fonctionnaires de la mairie comme les garnisons déclarèrent leur fidélité à la République ; cependant, ne mesurant sans doute pas l'imminence du danger, confiants dans les forces de la République, ils ne s'alarmèrent pas, provoquant l'auto-organisation de militants qui commencèrent à réquisitionner des armes. Les foyers de conspiration sont connus et au nombre de deux : « le comité des capitaines de la caserne San Fernando (siège de la brigade d'artillerie) » et l'École Navale, à quelques kilomètres de Pontevedra. Le commandement était divisé, mais comptait plus de partisans pour le soulèvement. A partir du lendemain 19 juillet, des militants du Front Populaire de toute la région formèrent des « milices populaires », constituèrent un « comité de défense de la République », mais, dépourvu d'un commandement organisé et sans équipements armés, le mouvement fut vite « paralysé » et se

[579] *Ibid*. p. 31.

[580] Pour la description des événements à Pontevedra, M.-P. Bossan cite l'ouvrage de l'historien V. Luis Lamela García, *Inmolados gallegos: Alexandro Bóveda, Víctor Casas, Telmo Bernárdez, Adrio Barreiro,* A Coruña, Ediciós do Castro, 1993, p. 29-75, en précisant qu'il a été « le premier historien à avoir accès aux archives militaires ».

contenta, si l'on peut dire, de décider une grève générale pour le lendemain 20 juilleet. Les capitaines se rebellèrent en se passant de l'autorisation de leur hiérarchie, les premières manœuvres à partir de la base navale eurent lieu pour « effrayer la population » : ils tentèrent le «*cañonazo*» sur le bâtiment de la mairie, réussissant en quelques heures à mettre les manifestants en fuite et à provoquer la reddition immédiate du Gouverneur. La ville était prise et l'état de guerre fut déclaré. « Cette même nuit commencèrent les […] arrestations, qui eurent pour conséquence la tragique odyssée des *fuxidos*[581]« qui à leur tour s'enfuirent dans les *montes* dont la Galice est prolixe. Les rebelles contrôlèrent totalement la ville et la relève fut immédiate sur les postes pris à la Mairie, au Gouvernement civil et à la *Diputación.* Répression et persécution préconisées par le général Mola chargé de diriger la rébellion (voir *supra*) furent appliquées de manière exemplaire :

> Ils suivirent à la lettre l'exemple de la politique de terreur imposée par Queipo de Llano à Séville et les directives données par le général Mola d'appliquer une répression rapide et sans pitié afin d'anéantir toute possibilité de résistance à travers la persécution des principaux dirigeants politiques, syndicalistes, intellectuels et de tous les membres impliqués plus ou moins directement dans la coalition du Front Populaire. Les meilleurs éléments ne purent s'enfuir dès les premiers jours comme dans beaucoup d'autres provinces espagnoles puisque le Portugal n'avait pas ouvert ses portes. De par sa situation géographique, la Galice ne présentait donc aucune issue possible. Certains furent fusillés après un conseil de guerre sommaire, d'autres purement et simplement assassinés. La terreur s'empara de tous les citoyens qui voyaient les prisons se remplir […] l'histoire de la répression en Galice aurait été l'une des plus brutales d'Espagne[582].

Les historiens galiciens qui cherchent à faire émerger une mémoire réelle de la guerre civile sur le terrain, pour faire un contrepoids à l'histoire officielle, n'ont pas de mots assez sévères pour condamner des faits d'une brutalité sans précédent et que l'on ne peut, particulièrement sur ce territoire mais en bien des endroits de la géographie espagnole, renvoyer dos à dos avec une violence de l'autre camp. En 2013, le professeur John Patrick Thomson publie dans la revue *Confluencia* un article[583] où il présente une série de romans galiciens qui permettent de revenir, à partir de la capacité de la fiction à forger les imaginaires collectifs, sur cette histoire récente de l'Espagne et de la guerre civile en Galice et d'imaginer pour l'avenir « une nouvelle Galice républicaine ». L'introduction est intitulée «*Guerra, falacias y la narrativa gallega*». Le terme de *falacia* que l'on peut traduire par *supercherie,* annonce sa position. Avec « Guerre, supercheries et le roman galicien », il présente et analyse en termes choisis la situation des républicains galiciens au lendemain du coup d'État :

> Aislada al norte y al oeste por el mar, al sur por el régimen salazarista y al este por el ejército rebelde, Galicia no ofreció a los demócratas ningún escape seguro. Pocos lograron huir por el mar, algunos se refugiaron en los montes y otros cruzaron la raya en busca de una salida por Portugal. Ayudados por la hospitalidad del pueblo portugués, algunos de los escapados pudieron embarcarse a otros destinos seguros, pero muchos otros, detenidos por la policía portuguesa, fueron devueltos a España donde les esperaba la muerte. Después [de] que el levantamiento triunfó en Galicia (en cinco días había caído completamente en manos de los rebeldes), esta comunidad se convirtió en la retaguardia de las fuerzas fascistas y le sirvió a Franco, en palabras del General Cabanellas, como "despensa y criadero", proporcionando comida y soldados. Los presos en Galicia sufrieron – como se sufrió en todas las cárceles franquistas – el hambre, la tortura sistemática y enfermedades como

[581] M.-P. Bossan, *op. cit.* p. 33.

[582] Citant notamment un ouvrage de Gustavo Luca de Tena et Xan Carballa, en introduction à la publication de la revue *A nosa terra* : "A historia official", *in* Gustavo Luca de Tena et Xan Carballa (cords.), *O 36 na Galiza,* Vigo, Promocions Culturais Galegas, A Nosa Historia, n° 1, 1987, p. 41-45.

[583] John Patrick Thomson, « Reimaginando la nación gallega a través de la Segunda República y el trauma del fascismo», *Confluencia. Revista hispánica de cultura y literatura,* vol. 29, nº 1, 2013, p. 56-68. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/43490005, consulté le 2 oct. 2020.

> la tuberculosis y el tifus. Miles de gallegos y gallegas fueron paseados o internados en campos de concentración. A pesar de que en Galicia no hubo frentes de batalla ni bombardeos, el numero de asesinados durante la guerra civil fue, como mínimo, de 4.699 ("Víctimas con resultado de morte")[584].

La Galice apparaît comme une nasse pour les Républicains galiciens pris dans la géographie politique du soulèvement : quelques-uns en réchappent, mais la plupart seront les premières victimes du franquisme naissant qui expérimente, là comme ailleurs, le *paseo*. Il ajoute que la Galice deviendra la base arrière du franquisme qu'il nomme « fascisme », et que Franco mettra un point d'honneur à utiliser pour son service, « le garde-manger et la "pouponnière" militaire » du dictateur, fournissant nourriture et soldats pour les fronts de guerre. Mais la nocivité de la terreur imposée à la population va bien au-delà de l'élimination des opposants, s'insinuant dans les vies et les imaginaires des Galiciens pour longtemps :

> Las consecuencias del terror fascista en Galicia van más allá de la eliminación física de las personas comprometidas con la causa republicana. Al contrario de otras comunidades del Estado que mantuvieron la legalidad durante un tiempo, el descabezamiento inmediato de la avanzada sociedad civil en Galicia dejó cicatrices que aun hoy son patentes. Gustavo Luca de Tena y Xan Carballa destacan que en 1936 Galicia tenía la misma proporción de afiliación sindical que Madrid, Cataluña y Euskadi aunque en la transición a la democracia el nivel de abstención e identificación clientelista del voto era muy alto[585]. Os corenta anos" – afirman estos autores – "foron para Galiza corenta e tres anos" […] El miedo al sindicalismo y el rechazo a la política son fenómenos aun muy comunes en toda la Galicia actual, aunque más frecuentes en el área rural que sigue teniendo el numero de afiliados a sindicatos más bajo del Estado[586].

A celles et ceux qui diffusent le stéréotype idéologique d'une guerre qui n'aurait pas eu lieu en Galice, d'une soumission immédiate et durable, Thomson renvoie l'affirmation qu'au contraire, en Galice la guerre a duré « quarante-trois ans ».

> La dictadura franquista, por tanto, llevó a cabo una represión cuyo objetivo consistía no solo en eliminar a los demócratas y sus ideales, sino también en impedir que en las siguientes generaciones renaciese la conciencia política. Entre 1936 y 1942, según Fernandez Prieto, el nuevo régimen desarticuló en diferentes fases todo el tejido social y político del rural gallego; destruyó todas las asociaciones que habían permitido que llegasen al poder las clases medias[587]. Las asociaciones – casi todas de ideología progresista – fueron sustituidas por las hermandades, asociaciones agrarias controladas por el régimen franquista cuyos dirigentes eran apolíticos y sin experiencia[588]. Cabana señala que las prácticas corruptas de las hermandades a lo largo de la dictadura confirmaron el discurso franquista de que los partidos políticos y los sindicatos: "*eran mala cousa*" […] y que "*todos os partios son iguais*"[589] […] Las generaciones gallegas posteriores

---

[584] *Ibid.* p. 57. J.P. Thomson cite la rubrique «Víctimas con resultado de morte» du fonds d'archives orales HISTORGA, dans laquelle apparaissent toutes les victimes galiciennes répertoriées dans la base de données. (*Nomes e voces*, *op. cit.*)

[585] L'auteur cite Silvia Carballido Reboredo, *Novela en pé de guerra: a Guerra Civil vista polos novelistas galegos en castelán*, Ediciós do Castro, Sada, A Coruña, 2001, 186 p., une recension des romans galiciens écrits en castillan ainsi que sa préface de Claudio Rodríguez Fer, poète et professeur galicien auteur d'une thèse sur ce sujet : Claudio Rodríguez Fer, *A literatura galega durante a Guerra Civil, 1936-1939*, Edicións Xerais de Galicia, Vigo, 1994, 300 p.

[586] Thomson, *ibid.*

[587] J. P. Thomas cite Lourenzo Fernandez Prieto, «Represión franquista y desarticulación social en Galicia. La destrucción de la organización societaria campesina. 1936-1942», *Historia Social*, nº 15, 1993, p. 65. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/40340321

[588] *Ibid.*, p. 64

[589] Ana Cabana, «A memoria tolleita: As pegadas da represión franquista na memoria rural galega», *Grial* 44, nº 170, 2006, p. 36-43, p. 39. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/29752615.

> heredaron, empleando la expresión de Fernandez Prieto, una "pedagogía civil negativa"[590] o, en palabras de Cabana, una "memoria tullida"[591].

Nous retrouvons ces mêmes hypothèses d'une guerre systématique faite aux opposants à travers l'élimination physique des individus et la destruction du tissus social des solidarités dont la Galice était riche à travers ses associations, littéraires, culturelles ou politiques, en particulier dans les décennies qui précèdent le conflit, et d'une répression hors normes et qui fut exploitée par les Vainqueurs comme une arme de propagande promouvant l'apolitisme, l'antidémocratisme, et, par substitution, l'adhésion à l'idéologie du dictateur. Thomson reprend l'expression si juste de Ana Cabana la "memoria tullida", une mémoire amputée, estropiée, infirme, marquée par les traces indélébiles dans les corps physiques et psychiques, une cicatrice, un infirmité. Sa terrible domination, ce pouvoir l'exerça sous bien des aspects et fut notamment très efficace pour servir son intérêt, en réalimentant le stéréotype ancien d'un peuple galicien docile, soumis et reconnaissant :

> El aparato de propaganda franquista se aprovechó de su triunfo veloz en Galicia para realimentar el estereotipo de un pueblo que ellos afirmaban ser esencialmente dócil e incluso estar agradecido por la intervención. Esta falacia se fabricó también en otras partes de España que cayeron rápidamente en manos rebeldes, pero la falacia de la Galicia reaccionaria y mansa ya existía antes de julio de 1936. Los primeros ideólogos franquistas que difundieron esta falacia fueron el falangista Luis Moure Marino y el sacerdote Silva Ferreiro. El primero afirmó que: "uno de los mayores méritos de Galicia fue la naturalidad con la que se sumó al movimiento […] se sumó al alzamiento de una manera espontanea, sencilla y rebosante de naturalidad" (citado en Fernández Santander, 731).[592]

Un mensonge idéologique créé et propagé par les rebelles franquistes pour prendre le pouvoir sur les esprits autant qu'ils le prenaient par les armes. La longue histoire des conquêtes espagnoles leur fournissait une justification à leurs yeux et s'imposait pernicieusement aux populations vaincues.

Ces faits amplement repris depuis les années quatre-vingt-dix par de nombreux historiens et historiennes dont nous citons quelques travaux, nous fournissent de précieux éléments de contexte sur les années de guerre et d'après-guerre qui seraient restés inaperçus si nous nous en étions tenue aux témoignages récoltés. Nous livrons un ultime témoignage frappant d'un fonctionnaire de Burgos, Antonio Ruiz Vilaplana, « Président de la Chambre des Greffiers et greffier du Juge d'Instruction de Burgos (capitale de l'Espagne nationaliste), secrétaire de la Commission de saisie des Biens du Tribunal de Commerce de Burgos » de son état et qui « abandonna la zone occupée par les franquistes[593] » au bout de quelques mois en 1936. Jean Flory a publié son témoignage en 1937 à Paris[594] dans lequel le fonctionnaire relate avec une

---

[590] Prieto, *Ibid*.

[591] Ana Cabana a développé le concept de «*memoria tullida*» (la mémoire estropiée), *op. cit.,* p. 37.
Une intense activité de recherche s'est développée à partir des années 90 autour de la thématique de la mémoire de la Guerre civile en Galice, dont nous avons déjà présenté des ouvrages ; on peut aussi lire l'article de Diana Mandía publié dans *El Pais* le 10 sept. 2011 : «La memoria tullida del agrarismo». Disponible sur : https://elpais.com/diario/2011/09/10/gali-cia/1315649906_850215.html, consulté le 31 octobre 2020.

[592] Thomson, *op. cit.* p. 58. Il cite : Carlos Fernández Santander, *Alzamiento y guerra civil en Galicia: 1936-1939*, Edicios do Castro, Sada, A Coruña, 2000, 1242 p., p. 731.

[593] Expression utilisée sur la 4ème de couverture de l'ouvrage en espagnol, voir *infra* note 96.

[594] Antonio Ruiz Vilaplana, *Doy fe... un año de actuación en la España nacionalista*, Espuela de Plata, Sevilla, 2012, 280 p. La première édition fut publiée en français : Antonio Ruiz Vilaplana, *Sous la foi du serment. Une année en Espagne nationaliste*, Jean Flory, Paris, 1937, 270 p. ; l'année suivante une 2ème puis une 3ème édition sont publiées en espagnol, *Doy fe... Un año de actuación en la España nacionalista,* Paris, Impr.

grande liberté de ton « Les faits » attestant pour une autre région acquise aux rebelles dès les premiers jours, celle de Burgos, de brutalités et d'abus immédiats des nouvelles autorités :

> Chaque gouverneur agissait à sa guise, sans consulter ni réunir les autres membres qui, du reste, n'étaient pas fâchés outre-mesure d'être dispensés de cette tâche ingrate. Le caractère dictatorial de l'activité du Gouverneur en la matière était notoire ; à titre de preuve, je tiens à citer un décret publié dans le *Diario de Burgos* du 14 mai 1937 que j'ai précisément sous les yeux. Dans ce journal, à la rubrique "Commission de Réquisitions", on peut lire ceci :
> "J'ai arrêté que soit introduite une procédure contre les personnes suivantes (suivent les noms)… Signé par le Gouverneur : A. Almagro."
> C'est ainsi qu'on procédait. Le Gouverneur établissait une liste des personnes qui étaient mal vues ; à cette liste, on ajoutait celle des "arrêtés et fusillés", et le tout ensemble formait le programme des "réquisitions à opérer"[595].

L'auteur décrit une scène qui se répétait si quotidiennement que des formulaires *ad hoc* avaient été mis à la disposition des fonctionnaires. Même lorsque ceux-ci respectaient certaines formes, comme le droit à la défense, l'arbitraire y est dénoncé, comme sont représentées les pratiques de dénonciation et délation qui sont à l'œuvre, notamment par l'un des personnages qui a fait le plus autorité sous le franquisme dans les villages, le curé, dont le rapport pouvait sauver ou condamner les personnes[596] :

> Les dossiers relatifs à des affaires de ce genre, se ressemblaient tous : ils commençaient par les informations fournies par le curé, le chef de poste de la Garde Civile et du maire, et étaient complétés par les déclarations de l'accusé et de deux ou trois personnes par lui désignées pour confirmer les déclarations qu'il faisait pour se défendre.
> L'on comprendra aisément que, dans ces conditions, un rapport défavorable ou tiède du curé, du chef de poste de la Garde Civile ou du maire, suffisait pour anéantir les déclarations de l'accusé et pour le faire déclarer "coupable"[597].

L'étude de l'historiographie galicienne et internationale sur cette période, à partir des éléments que nous avions tirés de nos sources orales tout au long de notre recherche, nous est essentielle. Ayant fait flèche de tout bois, nous avons besoin de comprendre le contexte contemporain de Julia, de sa famille et de leurs voisins dans la Galice rurale des années 1940 : dans quels espaces évoluaient-elles, y compris dans les années inquiètes du franquisme ? Le paysage dans lequel vivent ces jeunes gens, certains en décrivent l'omniprésence dans leurs témoignages : les vallons, les chemins creux, les chemins détrempés sous la pluie, sont les lieux qu'ils parcourent quotidiennement pour mener les bêtes, aller aux champs ou à l'école, proposer leurs compétences dans les villages voisins, aller à la messe le dimanche, au marché, plus rarement, ou au bal, lors de la fête annuelle en l'honneur de *Santa Lucía*[598] ou de *San*

Coopérative Etoile, 258 p. L'édition de 1972, est une réédition augmentée et annotée, par l'historien Francisco Espinosa Maestre après consultation desarchives de Negrín qui ont permis de retrouver «*un dossier sobre la obra que sitúa por primera vez con detalle su gestación y promoción internacional*» (4ème de couverture).
On peut lire l'article du 9 juillet 2012 : R. Pérez Barredo, «Publican la primera edición revisada, ampliada y corregida de Doy fe». Disponible sur : https://www.diariodeburgos.es/noticia/Z1BAA922F-EB77-1FEB-FE561F950BA4F50D/20120709/publican/primera/edicion/revisada/ampliada/corregida/doy/fe, consulté le 31 oct. 2020.

[595] *Ibid.* L'ouvrage fut traduit dans plusieurs langues et connut un succès de librairie, délivrant une « vision de première main des valeurs morales des principaux acteurs du coup d'état ainsi que le leurs méthodes répressives », selon la 4ème de couverture de l'édition de 1972. (Nous traduisons).

[596] Voir aussi le témoignage de Fernanda Cedron dans le premier chapitre, « Fernanda Cedrón » ou en *Annexe* (*Ann. 1-2 :5*).

[597] *Ibid.* p. 187.

[598] Voir le documentaire sur les fêtes traditionnelles de la «parroquia da Cervela», «Danzas Cervela», Servizo de audiovisuais, deputacion de Lugo, 2010. Disponible sur : https://youtu.be/1uFcZ9XzArY et https://youtu.be/AhCHle0J_H4, consultés le 29 avril 2021.

Critovo, le saint Patron de la paroisse, tous les ans, le 15 août[599], ou sillonner les vallées pour rejoindre d'autres villages, à l'adolescence, de fête en fête pour se rencontrer[600].

L'environnement physique immédiat a, pour la Galice, une importance singulière souvent soulignée par les géographes. Robert Ferras l'a énoncé : « présenter [la Galice] c'est aussi se la représenter[601] ». Le territoire de la Galice est singulier, ses caractéristiques géographiques, climatiques et démographiques sont celles du monde dans lequel nos protagonistes évoluaient. Le chapitre suivant prétend donner une représentation de la terre et des gens de Galice.

2. La société galicienne : identités

En voie de modernisation et de politisation sous la IIe République, la Galice a consolidé son identité[602] ; les années de la République entre 1931 et 1936 avaient initié la mise en place en Galice de politiques sociales, économiques et culturelles qui mettaient en route sa modernisation : la crise économique de 1929 touchait les pays d'Amérique latine, et eut pour conséquence de ralentir l'émigration massive[603] ; sa population durablement stable et même l'accroissement de population qui résulta de l'arrêt de l'émigration extérieure ne donna pas lieu à un appauvrissement comme dans le reste de l'Espagne. Le régime du minifundio permettait la subsistance des populations tandis que l'essor des techniques dans les transports et la construction des voies ferrées procurait des emplois en nombre[604] ; les exportations vers l'Europe de matières premières (viande, tungstène) maintenant la balance commerciale à l'équilibre « auraient contribué à placer cette province dans un meilleur équilibre économique […] que celui de l'Espagne latifundiaire ou de l'Espagne industrielle ruinée par le chômage[605] ». Du point de vue politique, la Galice ne ressemblait à aucune autre des provinces espagnoles : il n'existait pas de bourgeoisie industrielle donc pas de classe prolétaire. Profondément rurale, dominée par le régime des « caciques » la Galice n'avait pas été propice au développement des partis politiques divers et organisés comme dans le reste de l'Espagne. L'avènement de la République et du système parlementaire exigeait l'organisation d'élections et la participation politique de tous et très rapidement, de toutes[606]. Cette activité

---

[599] Voir les témoignages de Julia (1ère Partie) : elle rapporte ses grandes frayeurs, au petit matin, quand elle devait mener les moutons al «*monte*» (« Julia » p. …), de Luisa pour les kilomètres parcourus quand elle proposait ses services pour tisser le lin dans les villages voisins (« Luisa », (*Ann. 1-1:1.2*), de Mariluz parcourant avec d'autres enfants les chemins vers l'école (« Mariluz », (*Ann. 1-1 :1.3*)., de Jovita, les fêtes du village et les confidences des adolescents ou encore Antonio qui raconte les sordides exécutions sommaires auxquelles il assiste, jeune adolescent, dans les premiers temps de la guerre civile, (« Antonio », (*Ann. 1-2 :1*).

[600] Sur l'importance et la continuité des fêtes locales et régionales sous le franquisme, on peut consulter : Xosé M. Núñez Seixas, «La región y lo local en el primer franquismo», p. 127-154, in : Stéphane Michonneau, et Xosé M. Núñez Seixas, *Imaginarios y representaciones de España durante el Franquismo*, Casa de Velázquez, n° 142, Madrid, 2014, 281 p.. Disponible sur : https://www.doabooks.org/doab?func=fulltext&rid=39516.

[601] Robert Ferras, « Écrire de la géographie régionale sur l'Espagne ». *Espace géographique*, N°4, Doin, Paris, 1986, pp. 283-88. La formule exacte est « présenter l'Espagne c'est aussi se la représenter ».

[602] José Luis de la Granja, Justo Beramendi et Pere Anguera, *La España de los nacionalismos y las autonomías,* Síntesis, Madrid, 2001, 462 p.

[603] Voir *supra* Premier chapitre, 1.3. Les migrations espagnoles.

[604] Bernardo Máiz Vázquez, *Galicia na Segunda República e baixo o franquismo (1930-1976)*, Vigo, Edicións Xerais de Galicia, 1988, cité par M.-P. Bossan, *op. cit.* p. 24.

[605] *Ibid.* p. 24-25.

[606] L'Espagne républicaine donnera le droit de vote aux femmes par la Constitution de 1931.

politique suscite en Galice un « extraordinaire dynamisme politique » dans les années trente, une « ferveur » observable dans la « profusion d'organisations politiques, de mouvements syndicaux et associations. Comme dans le reste de l'Espagne, deux tendances s'organisent dès 1929 selon d'un côté les partis politiques de gauche et de l'autre la CEDA. Comme ailleurs en Espagne, la révolution d'octobre 1934 dans les Asturies qui sont proches, polarise la vie politique.

Sur cette toile de fond et dans cette ambiance stimulante les principaux fondateurs du nationalisme galicien vont structurer en décembre 1931 le mouvement «*galeguista*» dans un parti, le «*Partido Galeguista*» et initier la construction d'un *galicianisme*[607] politique, mettant la région au rang d'autres provinces historiques : le Pays basque qui menait campagne[608] et la Catalogne, dont statut avait été voté en 1932[609].

---

[607] Le néologisme « galicianisme », apparaît comme traduction de *galeguismo* (gal.) ou *galleguismo* (cast.), dans un témoignage intitulé : « La haine du *galicianisme* », dans le recueil édité par Jean Flory en 1938 : *La Galice sous la botte de Franco : épisodes de la terreur blanche dans les provinces de Galice, rapportés par ceux qui les ont vécus*, Paris, 1938, 218 p., p. 190-192. (M.-P. Bossan, *Op. cit.* p. 29) ; il est précisé par Michel Ralle en 1987 dans l'article qu'il traduit : Jose Antonio Durán, « Socialistes et galicianistes de formation fédéraliste (1874-1886) », *Le Mouvement social*, nº 128, juillet 1984, p. 97-111. Disponible sur : https://doi.org/10.2307/3778355.
Nous avons consulté le recueil de Jean Flory à la Bibliothèque nationale de France sous forme de microfiches ; il rassemble sous couvert d'anonymat des témoignages de Galiciens qui ont subi la répression dès les premiers jours de la guerre. Dans l'*Avant-propos* (que nous avons reproduit en annexe) Jean Flory précise : « Ce livre a été écrit sur la base des récits d'un certain nombre de personnes dignes de confiance, connues et qui jouissent d'une excellente réputation en Galice. Elles sont restées dans cette province pendant la domination fasciste et elles y ont vécu avec intensité l'époque de cette terreur blanche qui ne touche pas encore à sa fin. Leurs récits ont été soigneusement sélectionnés, ils ont été comparés les uns aux autres, ils ont fait l'objet d'une vérification des plus sérieuses. Les personnes en question dont la réputation est une garantie absolue de la véracité de leurs paroles nous ont permis de disposer de leurs noms [...]. Devant le danger qui les menace et malgré l'esprit de sacrifice dont ces personnes ont spontanément fait preuve, nous réservons pour le moment la divulgation de ces noms, que nous ne publierons que lorsque les circonstances le permettront ou l'exigeront. Nous tenons néanmoins à souligner que les noms de ces témoins et accusateurs des barbaries commises par les fascistes en Galice, sont en notre pouvoir, et que nous les publierons dès que l'éventualité des représailles contre leurs parents et leurs amis sera écartée. » *op. cit.* p. I-III.
Nous n'avons retrouvé aucune trace de republication. Seule une courte biographie de Jean de Flory dans le *Maitron*, nous apprend qui il était, comment il devint libraire (« Librairie générale » des Éditions Bossard), à Saint-Germain des Prés, puis gérant en 1936. Il y devint éditeur en publiant notamment *L'Ennemi de la mort*, d'Eugène Le Roy (Bordeaux, Éd. Sud-Ouest, 2007) et des œuvres de son ami Élie Faure, venu de l'anarcho-syndicalisme, historien de l'art et médecin, fervent défenseur de l'Espagne républicaine, qui avait lancé un appel à Léon Blum pour que la France soutienne la République et publia en 1937, peu de temps avant sa mort, une pétition dans le journal l'Humanité. Ses souvenirs d'Espagne seront publiés sous le titre : *Méditations catastrophiques*, en 2006, aux éditions Bartillat. Jean Flory dirigea les éditions Calmann-Lévy pendant l'occupation (Éditions Balzac), fut arrêté par la Gestapo en 1943 pour subterfuges pour ne pas publier des livres exigés par les occupants, et emprisonné à Fresnes. Cette biographie ne livre aucune information sur ses relations avec la Galice ni sur la publication du recueil des témoignages de 1938. Sans doute sa proximité avec Élie Faure, lui fit publier ce fascicule sur la répression franquiste qui constitue sans doute une source supplémentaire à verser aux archives pour l'histoire de la guerre civile en Galice.

[608] Le mouvement nationaliste basque se constitue dans les années trente en une communauté de plusieurs partis puis, pendant la République, en deux partis, le PNV (*Partido Nacionalista Vasco*), de droite, réactionnaire et clérical, l'ANV (*Accion Nacionalista Vasca*), de gauche, aconfessionnel et unitaire, et d'un syndicat, l'ONV en plus de nombreux groupes sociaux et culturels souvent proches du PNV. Très rapidement allié du bloc républicain-socialiste, le PNV eut la majorité électorale en 1931, mais l'ANV développa une stratégie d'alliance avec la gauche pour obtenir le statut d'autonomie. Le mouvement finit par se rassembler dans un PNV qui abandonna ses positions les plus réactionnaires et cléricales constituant le nationalisme basque en un parti démocrate-chrétien à partir de 1934 et qui se rangea du

« La Galice constitue incontestablement l'une des entités régionales les plus typées de la Péninsule ibérique », affirme Abel Bouhier en introduction de l'imposant ouvrage qu'il publie en 1979 et qu'il intitule : *La Galice*[610]. Le sous-titre annonce le regard géographique sur le « complexe agraire » —de même que l'on dit un complexe industriel— que constitue la Galice.

2.1. Singularité du nationalisme galicien en Espagne

Il est notable que les migrantes que nous avons interrogées n'exaltent que rarement un sentiment particulier d'appartenance identitaire. Il est notable aussi qu'une fois installées dans une autre région ou à l'étranger, elles aient systématiquement recherché l'intégration, l'assimilation plutôt que le maintien d'une identité et d'une culture : notre analyse portant sur l'émigration économique pendant les années du franquisme et non l'exil politique, c'est dans la nature même de l'émigration que nous voulons trouver une explication, la question du retour ne s'étant pas posée pour les migrantes intérieures, tandis qu'elle faisait partie du projet migratoire pour les deux grandes vagues qui encadrent le flux migratoire étudié (fin XIXe – début XXe et deuxième moitié du XXe siècle). Pourtant, le *galicianisme*, « un phénomène complexe »[611], a une histoire longue et bien différente des autonomismes/nationalismes des autres régions historiques, le *catalanisme* et le nationalisme basque : de provincialiste à la fin du XIXe siècle, il évolue, vers un régionalisme revendiqué, sous l'influence de son principal idéologue, Manuel Murguía. Des tendances minoritaires s'y confirment l'une réactionnaire, dite traditionnaliste et l'autre plus radicale, fédéraliste, démocrate et républicaine, cherche sa base dans le milieu rural. Elle se regroupera dans un parti en 1929, la *Organizacion Republicana Gallega Autonoma* (ORGA) autour de son leader Casares Quiroga qui représente la possible convergence avec les Républicains. Ce sont des intellectuels qui créent de multiples revues et parviennent à toucher les milieux ruraux[612] ; cependant l'activité politique

côté républicain en 1936 et pendant la Guerre civile, avec comme objectif premier le statut d'autonomie, son objectif réel restant le rétablissement des *Fueros* et l'indépendance. Le statut d'autonomie ne fut pas approuvé au parlement en 1931, car la question religieuse divisait le parti et suscitait l'opposition dans le camp républicain espagnol et dans l'Assemblée constituante. Dans une République se constituant en *État intégral* non fédéral, le statut basque était inconstitutionnel. Le gouvernement de la République indiqua les nouvelles démarches pour l'approbation d'un nouveau statut en quatre étapes : élaboration dans les *Diputaciones* de provinces (de gauche), approbation par l'assemblée des *ayuntamientos*, puis par référendum populaire et enfin par les Cortes qui auraient le dernier mot et pourraient le modifier. Le PNV s'exécuta, contre sa composante carliste qui entra dans la conspiration antirépublicaine. Le statut basque, sur le modèle du catalan de 1932, fut approuvé en octobre 1936 alors que la guerre avait éclaté.

[609] Le nationalisme catalan avait une histoire plus longue et le staut avait été approuvé dès 1932 par le parlement républicain dans les deux premières années de son existence, le « *bienio reformista* » ; le gouvernement de Manuel Azaña – constitué pour une grande part de républicains de gauche et socialistes – prétendait alors mener des réformes sociales tambour battant. *Cf.* De la Granja…, *Op. cit.* p. 140-154.

[610] Abel Bouhier, *La Galice. Essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire*, 4 vol., Thèse d'État, Université de Poitiers et auteur, 1979.

[611] José Luis de la Granja..., *op. cit*. p. 99.

[612] On peut citer *La Ilustración Gallega y Asturiana* (1879-1882), éditée à Madrid par Alejandro Chao et Manuel Murguía, deux intellectuels galiciens célèbres, ou *O Tío Marcos d'a Portela*, éditée à Orense entre 1876 et 1889. Pour plus de précisions : J. L. De la Granja, *op. cit.* p. 99-100.

galeguista restera embryonnaire notamment à cause de l'emprise du castillan dans les milieux influents et les élites[613].

La fragmentation historique du nationalisme galicianiste[614] sera également problématique dans l'élaboration du projet de statut d'autonomie pour la Galice, devenu un objectif réalisable avec la configuration politique de la IIe République. En décembre 1931, le *Partido Galeguista* (PG) est créé qui unifie les tendances et se modernise en se dotant d'instances démocratiques dont la revue *A nosa terra* devint l'organe interne. L'évolution progressiste, quasi social-démocrate (droits du paysan, dont extinction des *fueros*, protection des cultivateurs, fiscalité progressive, banque publique, etc.), est le fruit du rapprochement avec les républicains de gauche prêts pour l'élaboration rapide d'un statut d'autonomie. Les résultats obtenus aux élections législatives et l'évolution de l'adhésion aux galicianisme (*Tab.-13*) montrent une véritable participation, mais des résultats limités d'un galicianisme en pleine gestation. Le PG sera le parti clé de la période républicaine et son but exclusif, mener à bien la rédaction d'un statut d'autonomie pour la Galice sur lequel tous seront unanimes. L'avènement de la IIe République permet validation du statut in extremis, en 1936[615]

Ce bref historique du galicianisme montre que la Galice n'est pas immobile, ici politiquement, avec un axe d'affrontement gauche-droite au plan national, et une dynamique vers l'autonomie deux fois contrariée (dictatures de Primo de Rivera et de Franco). Cette évolution de la société vers la sociale démocratie n'éclaire la trajectoire de Julia et des femmes qui émigrent, que très indirectement, notamment parce qu'elle laisse percevoir la non-participation des femmes à la vie politique : dans les témoiganges des femmes surgissent incidemment des opinions qui reprennent ici ou là les réalités de l'agrarisme ou du nationalisme culturel, tandis que dans les témoignages des quelques hommes que nous avons recueillis ces préoccupations émergent.

Le galicianisme en exil

Le PG est désarticulé, en partie en exil ; son leader Castelao, participera au maintien du mouvement depuis Buenos Aires à travers la création d'un *Consejo de Galicia*, en 1944, à Montevidéo, destiné à représenter la Galice dans le gouvernement républicain en exil. Les revues *Nós*, et *Sempre en Galicia*[616], contribueront à la réflexion sur l'identité galicienne et

---

[613] Dans les années soixante du XIXe siècle le mouvement littéraire et artistique du *Rexurdimento* se consolide avec la publication de nombreux livres en langue galicienne, notamment les recueils de poésie de l'emblématique poétesse Rosalía de Castro. Cependant, les répercussions politiques et sociales de ce *galicianisme* culturel sont faibles l'emprise de la langue castillane étant forte dans les élites et le galicien méprisé : « El castellano mantuvo su monopolio en la enseñanza, en las instituciones y en la prensa, salvo la inclusión esporádica de poesías en gallego. Y este idioma, hablado por toda la población rural y por las clases populares urbanas, siguió siendo la lengua "de los de abajo", que había de abandonar quien quisieses ascender socialmente[613] »

[614] Pour le XIXe siècle, Durán, 1984, *op. cit.* ;

[615] Le texte du statut d'autonomie de la Galice[615] sera plébiscité par 73,8% des votes au référendum du 28 juin 1936. Présenté le 17 juillet aux *Cortes* de Madrid, il ne pourra pas être voté, la guerre civile ayant éclaté le 18 juillet. Il sera pourtant présenté par l'opiniâtre Castelao lors de la toute dernière session de la Chambre de la République, à Montserrat, en 1938, alors que le gouvernement prend le chemin de l'exil. Il faudra ensuite attendre quarante ans et le retour de la démocratie pour que le statut de la Galice soit reconnu : «*En todo caso, gracias a este precedente legitimador, la Constitución de 1978 incluirá a Galicia entre las nacionalidades históricas*[615] ».

[616] Alfonso Rodríguez Castelao, *Sempre en Galiza*, Galaxia, Vigo, 2004 [1ère édition, Buenos Aires, 1944], 577 p.

l'histoire de la Galice et du galicianisme à travers les écrits de l'intellectuel : éloigné de la Galice, à Badajoz en Estrémadure, en 1935, il écrit son sentiment sur les Galiciens, leurs défauts mythifiés (pauvreté, appât du gain, etc.), qui sont l'interprétation des qualités d'attachement à leur terre, de leur courage humble et quotidien, de leur ardeur au travail qui déconstruisent une telle légende ; il souligne la liberté que leur donne la propriété d'une terre, même minuscule, d'une maison, d'animaux à eux ; nous l'avons vu, c'est ce qui a permis aux Galiciennes et aux Galiciens de choisir l'émigration plutôt que la soumission aux grands propriétaires[617]. Déconstruisant les lieux communs, il porte haut un message politique contre l'Espagne réactionnaire qui a pris le pouvoir qu'il voit comme le berceau même « de l'humilité servile et de la farce chevaleresque » et retourne la critique d'un tempérament soumis en une qualité primordiale de courtoisie et de dialogue avec ceux qui sont de l'extérieur :

> Tamén chegou a estas latitudes a lenda da nosa homildade. ¿Será porqué non armamos una revolución diaria para derrubar os pendellos caciquies? ¿Será, acaso, porqué temos modos e maneiras corteses para falar e comportarnos cos forasteiros? Velahí unha eiva que non pode achacársenos dende esta Hespaña reaicionaria e anticoada, porque eiquí esta o berce da homildade servil e da farsa cabaleiresca[618].

Nous venons de parcourir rapidement l'histoire du galicianisme en tant qu'il représente une recherche de concrétisation politique de la singularité culturelle, linguistique et historique, caractéristique du lieu et de l'époque dans lesquels ont vécu les individus dont nous suivons le parcours. Nous avons vu comment, depuis la fin du XIXe siècle, « la Galice se trouvait […] dans une époque de grande transformation démographique, économique et politique, en coïncidence avec un galicianisme au rôle dynamisant[619] », jusqu'en 1936. Malgré ce dynamisme évident, la toile de fond que représente cette activité politique, comme un phénomène en construction, urbain et émanant des classes moyennes, n'apparaît qu'en filigrane par de rares allusions dans les témoignages que nous avons collectés : Antonio évoque l'activisme de certains voisins –aussi voisines–, des voisins recherchés sont évoqués par Julia et ses sœurs, Isaura semble adhérer à un *galleguismo* populaire mais approuver la politique de la période franquiste… Ces propos peu distincts recoupent pourtant ceux de témoignages contemporains couvrant un territoire plus large, ceux des guérilleros et descendantes de guérilleros que nous avons interviewés, Francisco Martínez-López, «Quico», ou Fernanda Cedrón. Une abondante littérature documente aujourd'hui un conflit qui a bien eu lieu en Galice, sous la modalité de la répression féroce et avec l'objectif clairement affirmé de l'élimination de toute opposition par ceux qui se substituaient par la domination des armes au pouvoir démocratique.

2.2. Une région « historique » rurale

Dans la société qu'elles quittent, et depuis les années d'influence de la IIe République, les discussions ont été intenses autour de la rédaction d'un statut enfin porté devant les Cortes le 17 juillet 1936. Comme à bien d'autres réalités du pays, le franquisme a mis un point final aux démarches autonomistes.

---

[617] *Ibidem.*
[618] *Ibidem.*
[619] M.-P. Bossan, *op. cit.* p. 29.

La structure administrative : «comarcas» et «parroquias»

Leur nombre, leur taille, leur histoire, nous les trouvons dans l'ouvrage de Romain Pasquier où l'on apprend qu'il y a un mouvement de « comarcalisation » qui appartenait traditionnellement à la mouvance nationaliste, singulièrement pour la Galice, en raison du type d'habitat et de régime de la propriété :

> […] la comarcalisation est une revendication ancienne du nationalisme galicien depuis le XIXe siècle. La segmentation géographique, la dispersion de l'habitat, le caractère rural de la société galicienne donne à la comarca, à l'identité comarcale, peut-être plus d'importance que dans le reste de l'Espagne. Elle était au XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe siècle l'espace traditionnel des échanges sociaux et économiques. Ainsi, nombre de théoriciens du régionalisme ou du nationalisme en Galice, définissent la paroisse rurale et la comarca comme les échelons possibles d'une administration territoriale alternative et viable par rapport à l'organisation provinciale, symbole du centralisme castillan. En 1918, « le Manifeste de l'Assemblée Nationaliste » (*Manifesto da Asemblea Nazonalista*) propose la suppression des provinces afin de dessiner une organisation territoriale basée sur la reconnaissance de la personnalité juridique des paroisses et la création de « communautés de municipalités galiciennes » (*Mancomunidad de Concellos* Galegos) [Yebra, 1993]. Le nationalisme galicien adopte dans l'entre-deux guerres un discours antiporvincialiste viscéral. Le centralisme dont la province est l'instrument territorial est désigné comme la cause principale du sous-développement galicien (Gonzalez Marinas, 1994). Les avant-projets du statut d'autonomie de la Galice sous la Seconde République prévoient à cet égard la suppression des provinces. Si bien qu'en 1981, lors de l'élaboration du statut d'autonomie, les nationalises et l'aile régionaliste de *l'Union del Centro Democrático* (UCD) défendent la reconnaissance de la comarca et de la paroisse rurale[620].

La *comarca* devient l' « entité propre à la Galice », « avec une personnalité juridique et une délimitation propre » dans le statut largement approuvé par référendum sous la IIe République. Il n'a pas été validé par le parlement car la guerre civile a éclaté. Mais il le fut par le gouvernement de la République en exil au Mexique en 1948.

Un autre spécialiste de l'histoire contemporaine de la Galice et de son émigration, Xosé M. Nuñez Seixas, observe comment l'émigration massive des Galiciens vers le continent américain – en particulier vers l'Argentine pour ce qui le concerne – s'organise et organise le territoire pays d'immigration en répliquant l'organisation territoriale d'origine et son noyau le plus ancien et le plus caractéristique, les paroisses («*parroquias*») :

> Il existe un certain consensus historiographique sur le fait que la présence de l'émigration dans la vie quotidienne et dans la réalité sociale de la Galice s'est manifestée tout d'abord au niveau local et dans les cadres les plus immédiats de la relation sociale et d'organisation communautaire, qui étaient essentiellement ceux des paroisses. En 1918, il y avait en Galice 322 communes et 3785 paroisses, avec une moyenne de 11 paroisses par commune et 545 habitants par paroisse. A leur tour, les paroisses se constituaient par groupement de hameaux et de lieux-dits ou noyaux de population[621]. La paroisse a constitué jusqu'à la fin du XXe siècle le cadre d'interaction sociale le plus caractéristique de la Galice rurale, bien qu'il ne soit pas le seul possible. Cette caractéristique est due essentiellement à deux sortes de facteurs : d'une part, l'organisation administrative ecclésiastique en vigueur depuis très longtemps, qui avait favorisé des habitudes communautaires cimentées par différents rites, cultes, fêtes et activités, groupés autour de l'église paroissiale ; d'autre part, la possession de ressources communes devant être gérées collectivement (essentiellement les fortes en régime de propriété communale et l'eau) la régulation de la propriété et de la gestion privée et les systèmes d'aides mutuelles (collaborations entre voisins à des travaux agricoles, par exemple). Certains auteurs ont ainsi parlé de la paroisse « d'ici et de celle de là-bas »

[620] Romain Pasquier. « Quand la périphérie saisit le territoire. La politique de *comarcalisation* dans la communauté autonome de Galice », in *Pôle Sud* 14, nº 1, 2001, p. 73-86. Disponible sur : https://doi.org/10.3406/pole.2001.1106, consulté le 6 janvier 2020.

[621] Nuñez Seixas cite Domingo Villar Grangel, *El municipio en Galicia*, Seix Barral, Barcelone, 1919, texte de la conférence que l'auteur prononça le 15 juillet de la même année, et opuscule où il fait un état des lieux des communes de Galice.

> pour décrire l'interaction de ces deux communautés locales séparées par l'océan, mais qui maintenaient leurs liens, renforcés par la communication épistolaire, les envois d'argent et la circulation plus ou moins périodique d'émigrants et de gens de retour à travers des réseaux microsociaux[622].

Plus récemment, Christine Delfour analyse les particularités historiques de la Galice comme ayant contribué à la maintenir dans un état de pauvreté et de dépendance aux pouvoirs locaux (*caciquismo*) qui a pu avoir une influence sur l'émigration :

> […] l'extrême dispersion de la population, un système de très petites propriétés, les minifundios, (il a fallu attendre 1926 et la dictature de Primo de Rivera pour qu'un décret de rachat des terres abolisse le système de propriété de la terre d'origine féodale) et le nombre très élevé de communes (la Galice concentre 50% des communes d''Espagne alors qu'elle n'occupe que 6% du territoire espagnol ont contribué à la création –et au maintien dans les zones rurales– d'un espace social dominé par les relations familiales, la tradition, la mutualisation et surtout des relations de type clientéliste (caciquisme) qui ont poussé les Galiciens pauvres et analphabètes à aller chercher fortune ailleurs, surtout en Amérique latine[623].

Cependant, l'efficacité du processus de *comarcalisation* pour la réorganisation territoriale[624] de la Galice lors de la transition pourra être analysé au prisme de ces singularités :

> Dans le cas de la Galice, les *comarcas* sont des regroupements pérennes de municipalités et des unités stratégiques de développement territorial, constituées de municipalités avoisinantes ayant de liens historiques, économiques et fonctionnels et regroupées sur la base d'un processus volontaire, progressif et participatif. L'élaboration de périmètres des comarcacas s'est appuyée sur une méthodologie complexe fondée sur des interdépendances écologiques, fonctionnelles, culturelles et socio-économiques[625].

Le minifundio et la transmission de la propriété ; persistance du droit «foral»[626] et de la «mellora»

Le paysage galicien où domine l'accumulation de parcelles extraordinairement réduites (*minifundio*) est le résultat de la multiplication de droits de propriété de la terre qui multipliaient le nombre de propriétaires. « Congelé » par le *foros*[627] hérités du Moyen-Âge, il est à l'origine du stéréotype d'une Galice attardée[628]. Dans la région de Lugo en particulier, le

---

[622] X. M. Núñez Seixas, 2005, *op. cit.*

[623] *Ibid.* p. 25.

[624] L'Espagne se proposant de réorganiser démocratiquement le territoire, laissait chaque région mettre en place les critères pertinents, validant le principe des Communautés autonomes, au premier rang desquelles se situaient les trois régions historiques (Catalogne, Pays basque et Galice) dont les statuts furent rétablis dès le retour du projet démocratique.

[625] C. Delfour, 2009, *op. cit.* p. 125; *Ibid.* p. 141.

[626] Miguel Anxo Murado, *Otra idea de Galicia*, Debate, Barcelona, 2008, 207 p.

[627] Le "foro" est une formule de droit local hérité du Moyen-Âge par lequel la terre est louée à une famille de paysans en échange d'un paiement en espèces et d'autres services qui faisaient des fermiers des vassaux des propriétaires. Pour une région aussi dépourvue de monnaie que la Galice, ce système apparaît comme paradoxal ; pourtant sa longévité dans le temps est analysée par nombre de spécialistes comme l'évidence de sa rentabilité pour ces derniers. (M.-A. Murado, *op. cit.* p. 30).

[628] Ramón Villares, *La propiedad de la tierra en Galicia, 1500-1936*, Siglo XXI de España, Madrid, 1982, 453 p.

Pour référence sur la question des changements du régime de la propriété en Galice, citons :

- J. A. Durán, *Agrarismo, op. cit.,* ; Xavier García Lombardero et Fausto Dopacio, «La renta de la tierra en Galicia y la polémica por la renovación de foros en los siglos XVII y XVIII», Hacienda Pública Española / Review of Public Economics, n° 55, 1978, p. 191-199 ;
- María Xosé Rodríguez Galdo, et Fausto Dopico, *Crisis agrarias y crecimiento económico en Galicia en el siglo XIX*, Do Castro, Coruña, 1981, 188 p. ;
- Xoán Carmona Badía, *El atraso industrial de Galicia: auge y liquidación de las manufacturas textiles (1750-1900)*. 1a. ed. Ariel historia. Barcelona: Ariel, 1990 ;

système patrilinéaire d'héritier unique se combine aux droits régionaux. Les usages variables de la propriété minuscule de Galice se combinent aussi parfois avec la persistance d'un modèle de famille élargie. Cette situation affecte la société et implique parfois la nécessité du départ des enfants, l'émigration réduisant le phénomène de la fragmentation « lorsqu'il restait seulement un ou deux fils pour se charger de toutes les terres indépendamment de leur propriété[629]. »

Le territoire, « un continent en miniature »

La pensée géographique permet d'aborder la connaissance des lieux et des populations sous l'aspect de l'espace que les sociétés occupent, selon leurs modalités ancestrales d'occupation. Les populations humaines ont en effet choisi de se fixer et de se développer à certains endroits et pas à d'autres, en fonction de leurs besoins et de leurs fragilités qui ont évolué au fil des âges. Descriptive, la géographie se fait souvent lyrique, reliant le territoire, les cultures et les spécificités humaines ou celles du vivant qui les entoure :

> Si hay que definir Galicia con un color, será el verde, hasta topar con el azul del Atlántico; si con un olor, el de la humedad en sus piedras oscuras; si con un sonido, el de su acento vernáculo cargado de nostalgia[630].

La Galice se prête au lyrisme et à la nostalgie du pays. Si la carte n'est pas le territoire, elle en exprime quelque chose :

> […] la situación geográfica constituye un factor esencial de la realidad gallega. Aquí está el punto más septentrional […] y el más occidental […] de España […]. Pero no todo se reduce a unos datos físicos: las coordenadas geográficas traslucen una serie de condicionamientos derivados de la posición relativa en que Galicia se encuentra. Tanto los factores geológicos y climáticos como los acontecimientos históricos y hechos culturales a ellos ligados guardan tanta relación con la situación que sin tenerlos en cuenta difícilmente se podrían explicar muchos de los procesos conformadores de la singularidad geográfica de Galicia[631].

Pour la Galice, la carte physique témoigne de ses singularités : là se trouvent deux extrêmes de l'Espagne, son point le plus septentrional et son point le plus occidental. Un autre géographe, Jesús García Fernández, la décrit ainsi :

> El accidentado relieve de Galicia ha dado lugar no solo a que este terrazgo sea muy fragmentado, sino que también tenga muy difíciles posibilidades de ser ampliado grandemente. Se comprende que su extensión haya sido siempre pequeña, y que aún hoy, después de haber ganado muchos terrenos al monte, siga siendo de muy reducidas dimensiones; pues abarca, para el conjunto de la región, tan solo algo más de la cuarta parte (27,8 por 100). Sin embargo, la proporción de la superficie que ocupan los terrenos incultos no contradicen la idea de un paisaje intensamente humanizado. La multitud de pequeñas y próximas aldeas con su terrazgo den los alrededores indican que la presencia del hombre esta por doquier y nos aclara esta contradicción de una región densamente poblada y con una escasa superficie cultivada[632].

- María Jesús Baz Vicente, «Reconsiderando la persistencia del Régimen Foral en la Galicia del Siglo XIX. Una racionalidad de otro orden», *Agricultura y Sociedad* n⁹ 70, 1994, p. 163-196. Disponible sur : https://www.mapa.gob.es/ministerio/pags/biblioteca/revistas/pdf_ays/a070_05.pdf, consulté le 26 sept. 2020.

[629] Ramón Garrabou, « Systèmes de transmission des exploitations agricoles en Espagne aux XVIIIe-XXe siècles », dans *Mélanges de l'école française de Rome*, 1998, p. 29-42, https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1998_num_110_1_4532, consulté le 13 sept. 2021, p. 33.

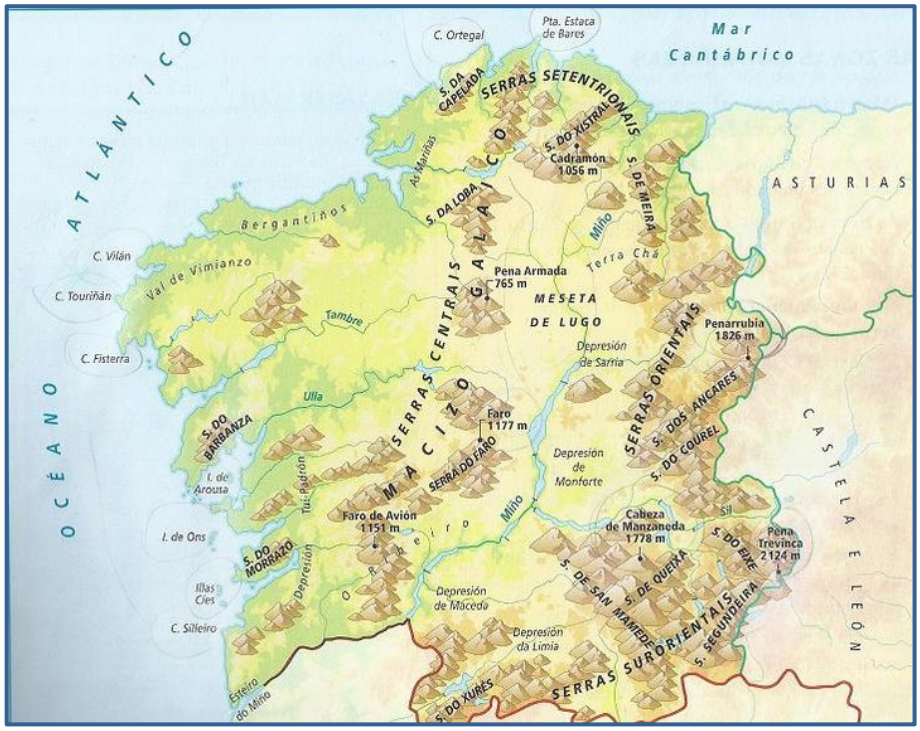
[630] Andrés Precedo Ledo, Luis Vázquez Leira, Pilar Patiño Portas, «Galicia», in Joaquín Bosque Maurel et Joan Vilà Valentí, *Geografía de España, Galicia, Asturias/Cantabria,* t.4, Planeta, Barcelona, 1990, p. 9.

[631] *Ibid.*

[632] Jesús García Fernández, *Organización del espacio y economía rural en la España Atlántica*. Siglo XXI Editores, Madrid, 1975, p. 84. Cité par José A. Durán, *Agrarismo y movilización campesina en el país gallego (1875-1912)*, Siglo XXI, Madrid, 1977, p. 3.

La carte rend tangibles des réalités physiques : la fragmentation des plaines et leur faible étendue proportionnellement au reste du relief. Cette réalité est immédiatement connectée à ses conséquences : la superficie agricole est limitée : 27,8% du territoire, et elle n'est pas ou peu extensible, malgré la quantité de terres « gagnées sur la montagne », décrivant l'un des

Carte 3. — La Galice physique



Source : Libre de droits.

traits du caractère de ses habitants : intelligents, persévérants et travailleurs, selon les mots de Castelao[633]. Ces observations constituent pour le géographe un paradoxe par rapport à une autre réalité, démographique. Le territoire étant le « support potentiel de ressources et [un] espace habitable », en Galice, la population qui s'y est à la fois accumulée et dispersée dans un processus continu, il en résulte une intense occupation humaine ; la densité de la population y atteint en effet le double de la moyenne de toute l'Espagne à la fin du XIXe siècle. La Galice apparait comme une région surpeuplée, ce qui constitue une possible clé de lecture des phénomènes migratoires. En effet, son modèle démographique est similaire à d'autres régions d'émigration, périphériques ou européennes, mais la durée et l'intensité du phénomène sont supérieures et la singularisent.

Physiquement, le paysage de la Galice pourrait être décrit avec les éléments suivants : un océan, des *rias*[634], la montagne et les rivières. Ces quelques termes de géographie soulignent une autre réalité : la présence de l'eau et la faible présence des plaines. L'océan Atlantique,

[633] Castelao, 2004, *op. cit.* p. 30.

[634] Les rias sont des « golfes marins allongés et relativement profonds, qui résultent de l'envahissement de la partie basse d'une vallée fluviale par la mer » lui-même ayant été introduit dans la terminologie géographique à la fin du XIXe siècle par le géographe allemand, F. von Richthofen qui l'empruntait au castillan ou au portugais où il signifiait « baie », lui-même issu de *río* « rivière, fleuve ». (*Cf.* Dictionnaire du portail CNRTL, article « ria ». Disponible sur : https://www.cnrtl.fr/definition/ria, consulté le 11 nov. 2020).

détermine le climat, spécifié comme *atlántico* en espagnol, avec une forte présence de la mer impliquant une activité humaine ancestrale liée à la pêche ; c'est la Galice des marins, des pêcheurs, un univers culturel en soi[635]. Les *rías*, larges étendues d'eau pénétrant dans les terres où l'eau de mer se mêle à l'eau douce des embouchures des rivières, sont caractéristiques des paysages de l'ouest et du nord galicien (*Carte.-6*), de leurs côtes découpées qui offrent des ports naturels et par où les Vikings pénétrèrent la Galice à plusieurs reprises avec leurs grands bateaux[636].

Une économie rurale

Malgré sa proportion remarquablement faible de terres cultivables, la Galice est un pays rural. Faut-il penser pour autant qu'elle est totalement dépourvue d'industrie ? D'après le recensement de 1942[637], le nombre d'usines est très limité, les seules provinces galiciennes qui apparaissent dans le tableau des années quarante qui y sont recensées, sont La Coruña essentiellement dans le domaine textile et Pontevedra.

Dans ce même recensement de 1942, on trouve une non négligeable activité minière (kaolin,

Carte 6 — : **Le système hydrographique de la Galice**

Les *Rías Altas* et les plaines hydrographiques, de la côte cantabrique nord.

Les *Rías Baixas* et les plaines hydrographiques de la côte atlantique ouest, Galicia.

wolfram, acide nitrique, manganèse et cuivre à La Coruña, wolfram, goudron, plomb et gaz à Pontevedra, par exemple) et quelques industries comme celles de la pêche et de la conserverie (471 unités de production en Galice dont la majorité à La Coruña) ainsi que l'activité maritime qu'elle implique ; celles-ci emploient 236.132 (sur une population totale de la Galice de personnes en 1942 dont 5.849 enfants. Une production d'alcool réduite de moitié

[635] Carmen Fernandez Casanova, (Coord.) *Historia da pesca en Galicia*, Universidade de Santiago de Compostela, Santiago, 1998, 280 p.

[636] De nombreuses «*romarías viquingas*» (fêtes des Vikings) sont célébrées dans les villes de la Galice maritime, comme à Catoira, sur la *Ría de Arousa*, dans la province de Pontevedra, tous les ans le 1er août, où un impressionnant spectacle reconstitue les invasions barbares.

[637] Susana Regueira, *Faro de Vigo,* 27 juillet 2017. Disponible sur : https://www.farodevigo.es/portada-pontevedra/2017/07/27/cultivo-textil-clave-galicia/1723568.html, consulté le 20 set. 2020

suite aux fermetures par le régime (39 unités sur les 75 existantes), 17 usines textiles concentrées à La Coruña et spécialisées dans la production des filets de pêche, ainsi que 12.774 machines (métiers à tisser, etc.) qui dénotent probablement une activité plus traditionnelle[638], notamment celle du lin en Galice qui fut abandonnée au XIXe siècle au profit d'une industrie plus rentable. La Galice est donc une « zone géographique effectivement dépourvue d'industrie, mais avec une longue tradition d'artisanat dont le lin a fait partie pendant plus de cinq cents ans [639] ». Par ailleurs, le secteur de la pêche qui ne fera pas ici l'objet d'un développement est également très important sur les zones côtières. Mais le secteur primaire est traditionnellement prédominant, et assurément dans la Galice intérieure d'où sont issues les migrantes comme nous l'avons vu dans leurs témoignages : minifundio rural, agriculture et élevage vivriers sont les caractéristiques majeures de leur région d'origine.

2.3. L'évolution de la population galicienne.

La densité par rapport à l'extension des « terres habitables », nous venons de le voir, est l'un des paradoxes de la Galice ; la constance de sa population et celle de l'émigration en constituent un second. Pour le comprendre, nous nous pencherons sur quelques données chiffrées sur l'évolution de la population galicienne et parallèlement, ceux de son émigration.

Tableau 9.— **: Évolution de la population de *O Incio*, de 1900 à 1970 comparée à celle de la capitale, *Lugo*, de la Province de Lugo et de Galice.**
(en milliers, pourcentages et indices)

Années	O Incio			Ville de Lugo			Province de Lugo			Galicia		
	Nb.	Indice*	Var.**	Nb.	Indice*	Var.**	Nb.	Indice*	Var.**	Nb.	Indice*	Var.**
1900	8 330			28 024			465 386			1 975 196		
1930	7 010	-15,8%	-1 320	31 137	11,1%	3 113	468 619	0,7%	3 233	2 169 915	9,9%	194 719
1940	7 433	6,0%	423	42 805	37,5%	11 668	512 735	9,4%	44 116	2 527 824	16,5%	357 909
1950	8 137	9,5%	704	53 743	25,6%	10 938	508 916	-0,7%	-3 819	2 657 932	5,1%	130 108
1960	5 712	-29,8%	-2 425	58 264	8,4%	4 521	479 530	-5,8%	-29 386	2 620 502	-1,4%	-37 430

Source : élaboration personnelle à partir des données de l'INE.

Les régions côtières qui concentrent les activités liées à la pêche sont traditionnellement beaucoup plus peuplées et battent des records de densité non seulement sur la péninsule mais encore comparées aux moyennes européennes :

[638] *Cf.* Première partie, entretien « Isaura ». Elle nous raconte dans le détail le traitement du lin dans le village quand elle était enfant, et sa nostalgie des «*capotes*», qu'avec sa mère et sa grand-mère elles fabriquaient encore.

[639] La culture traditionnelle du lin en Galice est liée à des chants et des danses, notamment des femmes qui dansaient et chantaient en filant, parmi d'autres femmes. On peut écouter deux enregistrements de l'ethnographe D. Xaquín Lorenzo par Dorothé Schubart sur le site du *Museo do Pobo Galego. Disponible sur* : http://apoi.museodopobo.gal/id/eprint/609, (notamment minutes 3"56 - 5"3) et http://apoi.museodopobo.gal/id/eprint/612 consultés le 9 sept. 2021.
— Bien que de difficile consultation, l'article de Pegerto Saavedra Fernández, "Desarrollo y crisis de la industria textil gallega. El ejemplo de la lencería, 1600-1840 », *Cuadernos de Investigación Histórica*, n°7, 1983, p. 113-132, informe sur le développement d'une industrie du lin en Galice et son déclin au XIXe siècle, supplantée par les nouvelles techniques industrielles, plus productives.

Tableau 10.— **: Évolution de la densité en Galice**
(hab/km2)

	Fin XIXe s.*	1930	1940	1960
Lugo	42	53,2	55,3	49,9
Ourense	56	65,5	68,1	67,1
A Coruña	75	105,3	114,9	130,4
Pontevedra	103	140,9	153,2	159,8
Galice	63	83,5	89,3	92,4
*Espagne***	33	46,68	51,27	60,29

*Source : élaboration personnelle à partir de J.A. Durán (*), Saluste del Campo***[640]
et données de l' Instituto Galego de Estatística (IGE) et INE

En revanche, l'occupation des sols est extrêmement variable, en particulier celle de la terre agricole dont la caractéristique principale est le fractionnement. Cela détermine un habitat également très fractionné en « minuscules et innombrables » villages répartis sur le territoire agricole, mais aussi à de très nombreuses fermes isolées. On avait ainsi à la fin du XIXe siècle une population galicienne disséminée à 90% sur les terres agricoles, la population réellement urbaine se limitant tout juste à 8%.

C'est ainsi qu'à partir d'une description géographique et démographique de la Galice d'un passé encore récent, on en arrive immanquablement à sa « rusticité » reconnue par les voyageurs, Galiciens de retour – et la Galice en compte en grand nombre – ou de passage. Le processus d'urbanisation a été tardif et ténu. Bien que la Galice dispose également d'une industrie donc d'une population ouvrière, d'artisans et d'employés. La population galicienne n'est pas totalement comme les vers de la poétesse Rosalía de Castro la décrit : «*Aldeáns y mariñeiros, soia e verdadeira xente do traballo no noso pais*»[641] dans un passage où elle témoigne d'une profonde empathie pour la souffrance des paysans ou encore des femmes galiciennes. Nous y reviendrons.

2.4. L'émigration

Spécificité de l'émigration galicienne

Les Galiciens – avec les Basques, les Asturiens et les Catalans – étaient les groupes régionaux les plus importants d'émigrants vers le continent américain en 1855 ; ces « pionniers de 1850 et 1860, bien que peu nombreux, semblent avoir eu une grande influence[642] » sur les migrations qui suivront. Blanca Sánchez-Alonso fait une part importante aux systèmes de transmission de la propriété :

> Finalement, la variable représentant les systèmes de transmission [de la propriété] est très significative. Contrairement à l'Irlande et à certaines régions d'Allemagne, en Espagne les personnes originaires de régions où la transmission était majoritairement indivisible semblent avoir été moins enclins à émigrer que ceux issus de régions où tous les frères et sœurs reçoivent une petite partie de l'héritage. Cette petite partie garantie par la loi a apparemment permis à

[640] Salustiano del Campo Urbano, Manuel Navarro López, *Nuevo análisis de la población española*, Barcelona, 1992, (272 p.), p. 12.
[641] « Marins et villageois, seule et véritable population de travail de notre pays. » Rosalía de Castro, *Dúas palabras da autora, Follas Novas, Poesías,* p. 161-162, cité par J. A. Durán, *Agrarismo…, Op. cit.* p.4.
[642] Blanca Sánchez-Alonso, « Those Who… », *Op. cit.* p. 748.

> davantage de personnes d'avoir les moyens de supporter le cout de l'émigration. Une fois de plus, ceci semble confirmer l'hypothèse que l'émigration à partir de l'Espagne était financièrement contrainte[643].

Dans la province de Lugo et pour les familles que nous avons approchées, nous avons pourtant observé que les familles nombreuses et où seul l'aîné des frères héritait, l'émigration proche ou lointaine des autres était une réalité et conditionnait le départ en particulier des femmes et de ceux des hommes qui ne recevaient pas d'héritage. Nous avons vu aussi comment la solidarité dans le village permettait à celles et ceux qui, comme Julia, ont voulu partir très jeunes, de le faire, de récolter un petit pécule et aussi de bénéficier des réseaux à l'œuvre pour trouver du travail dans les villes de destination. C'est le cas pour toute la fratrie de la famille R.P.

Mais Blanca Sánchez-Alonso révèle un autre phénomène singulier qui montre que la continuité de l'émigration espagnole dans laquelle les Galiciens tiennent un certain rang au long des âges, est liée au nombre des femmes qui émigrent :

> L'importance de la tradition migratoire dans le cas espagnol est confirmée par la force significative de la variable qui tente de déterminer la continuité de l'émigration, c'est-à-dire le pourcentage en termes de genre pour 1887. […] un accroissement de cette variable équivalant à une variation de 1 provoque l'accroissement du taux d'émigration brut de plus de 5 pour mille[644].

Elle précise que « plus le nombre relatif de femmes par rapport aux hommes dans chaque province est élevé (calculée sur le chiffre de l'émigration antérieure), plus le taux de l'actuelle émigration est élevé », mettant en évidence l'importance de l'émigration des femmes et son influence sur la poursuite des flux. Poser la question de l'émigration en termes de genre est donc non seulement pertinent mais nécessaire pour comprendre, grâce aux parcours de ces femmes, leur époque. Le lien avec la transmission de la propriété d'une part, le modèle de la famille nombreuse traditionnelle, fait des femmes les éléments les plus mobiles de la société galicienne. Leur participation dans tous les secteurs de l'économie en fait des chevilles ouvrières de la modernité du pays. Par ailleurs, la résistance en Galice et dans le Bierzo-Galicia voisin ont aussi produit une émigration clandestine de jeunes femmes du camp républicain, militantes ou agents de liaison qui sont souvent allées grossir les rangs des ouvrières en Catalogne ou à Madrid la plupart comme le secteur des services dans les grandes villes. L'étude des mouvements ouvriers montre une forte présence des femmes dans les grèves qui débutent à Manresa[645] et commencent le travail de sape du régime.

---

[643] «*Finally, the variable representing inheritance systems is highly significant. In contrast to Ireland and some regions in Germany, in Spain people from regions where inheritance was predominantly impartible appear to have been less prone to emigrate than those from regions where each sibling received a small part of the inheritance. This small part granted by law apparently permitted more people to afford the cost o emigration. Once more this seems to confirm the hypothesis that emigration from Spain was income constrained*». *Idem.* (Nous traduisons).

[644] «*The importance of a migratory tradition in the Spanish case is confirmed by the strong significance oof the variable intended to capture continuity in emigration, that is, the gender ratio for 1887. […] an increase in this variable equivalent to one standard deviation caused the rate of gross emigration to rise by more than 5 per thousand*». *Idem.* (Nous traduisons).

[645] http://www1.memoria.cat/franquisme/es/content/la-huelga-de-la-fabrica-nova-1946, consulté le 17 août 2021.

Barbancho ne parle pas d'exode rural, il utilise le terme « *urbanización* » pour décrire —autre manière de le dire— un mouvement des populations vers les villes ; mais le phénomène n'a été arrêté ni par la guerre ni par le régime autarcique de Franco, certes infléchi dans les années immédiatement postérieures à la guerre. Les migrations se sont donc poursuivies à bas bruit à l'intérieur de l'Espagne, une fois les frontières fermées, tout particulièrement vers la Catalogne et Madrid.

Figure 30.— *O emigrante*, figure omniprésente d'un absent

Effigie sur la place centrale, célébration de la 25ème « Festa do Emigrante » en 2008, à Mosteiro Consello de Pol, Santiago, 2016.
Source : collection privée, E.R.-M.

L'observation du cas de la province de Lugo en Galice, région de partance de nos migrantes, en particulier de la commune de O Incio, en est emblématique. Le village de la famille R.P., Fruxil, est en effet rattaché à la paroisse de A Cervela et à la commune de O Incio. Nous avons donc relevé l'évolution de la population de la commune dans la période étudiée. On observe que la tendance est confirmée. On sait par ailleurs que la Galice est la plupart du temps la deuxième ou la troisième région fournissant des émigrants ; dans la période qui nous intéresse, il est notable que l'Andalousie qui avait envoyé très peu de migrants dans le passé aux Amériques est, cette fois, le premier groupe à fournir des émigrants ; la région du Centre pour des raisons de proximité, fournit aussi traditionnellement des migrants dans ces régions.

Rogelio Duocastella démontre, nous y reviendrons dans le 3ème chapitre , dans article sur Mataró, commune de Catalogne[646] que les populations dont l'origine est la plus éloignée de la Catalogne mais dont la condition est la plus misérable s'adaptent dès la première phase de la migration, plus rapidement que les populations des régions proches où il existe des enjeux de rivalité. Cette observation est surtout montrée pour la population andalouse, mais notre propre recherche montre qu'elle coïncide avec l'expérience de migration des femmes originaires des villages de la Galice rurale qui s'adaptent rapidement aux usages et à la langue de Catalogne.

[646] Voir *infra,* IIIe Partie, 3ème chapitre: Rogelio Duocastella, « Problèmes d'adaptation dans le cas de migrations intérieures. Un exemple en Espagne ». In *Population*, 12ème année, N°1, 1957, p. 115-128.

L'émigration sous Franco : du mythe à la réalité

Nous l'avons dit ailleurs, la figure de l'émigrant, que ce soit dans les conversations avec la famille R.P. ou avec les habitants de Fruxil, aussi bien qu'à Manresa est omniprésente et la statuaire représentant des émigrants couvre le territoire galicien :

Des figures de bronze à l'effigie de « l'émigrant » (*o emigrante*, *Cf. Fig.-4, p.72)*), peuplent le territoire de la Galice. Il s'agit la plupart du temps d'un homme en âge de travailler qui attend (le départ ?), toujours flanqué d'une valise réputée en carton, le visage fermé par l'inquiétude ou bien marchant vers son avenir, y projetant l'espoir d'une vie meilleure qu'il fonde sur les nécessités qui le poussent à émigrer autant que sur la culture de l'émigration galicienne. Cette figure devenue universelle, est célébrée par d'innombrables « *Festas do emigrante* » qui ont toujours lieu sur le territoire galicien ou en Amérique latine[647].

Notre expérience de terrain à Mosteiro (commune de Pol) nous a montré à la fois la présence et l'absence des émigrés des années 1960 : les maisons qu'ils construisent au retour, la « richesse » de la ville et sa fête annuelle de l'émigrant (*Fig.-31*) montrent une omniprésence des émigrants. Les entretiens que nous avons pu obtenir du maire, du cafetier et du menuisier nous ont révélé combien la vie de cette petite ville en est marquée. Cependant, nous n'avons pas pu obtenir l'entretien de l'émigrante connue de tous car elle ne veut plus donner d'interview, importunée par trop de journalistes… le maire nous confie que le motif de l'émigrant est « vendeur » et suscite l'apposition d'une plaque annuelle lors de la fête du village, mais ne célèbre plus réellement l'émigration ; une thématique est choisie chaque année qui n'a pas forcément à voir avec l'émigration ; tandis que le menuisier raconte pourquoi il en est revenu. Nous comprenons que dans les années 1980 la source de bénéfices apparemment importants s'est tarie.

La plupart des émigrés sont rentrés et ont fait construire ou ont développé une activité professionnelle dans la construction, comme lui, ou se sont investis dans la politique et la gestion de la ville (le maire). L'une des maisons d'émigrants est construite sur un modèle traditionnel du pays (voir photo), mais une autre sur un modèle inexistant ici, à l'allemande. Personne ne nous parle réellement de l'émigration pour laquelle nous étions venue à Mosteiro. Les anciens pourtant avaient aussi émigré, en Argentine, à Cuba ou au Venezuela. Nous ne les avons pas rencontrés, ni leurs descendants.

3. La société galicienne

3.1. Une société de classes

L'observation de la société galicienne amène J. A. Durán à évoquer une réflexion en termes de classes sociales que faisait Engels en observant la société irlandaise :

> Aun con todo, al observar la vida de aquellas villas y ciudades sin industria, con un comercio y unos servicios muy precarios, pero con profusión de burócratas, abogados, gendarmes, clérigos, rentistas del más diverso fuste, con los consabidos representantes cortesanos y parlamentarios, se podría aplicar a Galicia la aguda descripción del joven Engels cuando en 1856 relata para Marx sus impresiones de un viaje por Irlanda: seria difícil, en verdad, comprender de qué viven todas estas clases no productivas – "parasitarias", en su lenguaje – "si no fuese porque la miseria de los campesinos (y pescadores) proporciona la otra mitad del cuadro[648]". El intérprete había

[647] E. Rubio-Milet, 2021, *op. cit.*

[648] Il cite : Jean-Pierre Carasso, *El rumor irlandés. ¿Guerra de religión o lucha de clases?*, Siglo XXI Editores, Mexico, 1972.

> comprendido, en la concreción de la sociedad irlandesa, aquello que hace al campesino "campesino", precisamente; ese estar permanentemente mediado y referido a las comunidades urbanas y a los grupos sociales más distantes del trabajo y de la producción en sentido estricto[649].

Il faut comprendre que la société galicienne est comparée à l'irlandaise (c'est le cas de nombreuses études) en ce sens que, sans doute avec des proportions différentes du point de vue de la répartition de la population, les classes dominantes et urbaines sont très minoritaires, éloignées et ignorantes des conditions de vie des populations rurales dont l'isolement est patent jusqu'à une époque très récente. Cependant, J.A. Durán dénonce l'idée que la terre de Galice était morcelée et éparpillée par les possédants eux-mêmes et les intellectuels proches des classes dominantes :

> […] este planteamiento […] no resiste las pruebas que hemos llegado a conseguir trabajosamente, burlando las mayores dificultades, pues en hacer creer a los otros que la tierra gallega estaba tan dividida como repartida parecieron centrarse los esfuerzos primordiales de las clases terratenientes del país, así como su misma intelectualidad; clases asentadas por lo general en las ciudades y en las villas, con importante representación en la Corte. Esa es la confusión […] en que persisten la mayoría de los historiadores, sociólogos y economistas que tratan de Galicia[650].

Et en effet, selon lui la réalité galicienne est tout autre :

> Muy otra era la realidad, muy otra aquella circunstancia de un país que, como el gallego, siendo de pretendidos propietarios, da a la estadística y a la literatura de la época los más abundantes y variados tipos de ambulante y emigrante: aguaderos, titiriteros, moinantes[651], afiladores, ciegos de pedir y cantar, mendigos de puerta, romería y procesión, segadores, gentes de oficio itinerante…, así como un profuso esquirolado[652], origen […] de las más duras y, solo en parte, injustificadas caracterizaciones mecánicas de privilegiados e iguales de condición originarios de otras comunidades peninsulares. Y este fenómeno de la emigración, a la altura de 1880, dada su cuantía, así como el signo exterior definitivamente impuesto como tendencia, llena centenares de páginas literarias en un género interesado, moralizante, mayormente deleznable, tan intencionado como aquel otro que trata de describir la miseria campesina ocultando la claves más decididamente condicionantes de la situación, empezando por el régimen que rige propiedades y tenencias[653].

C'est le premier auteur à notre connaissance qui associe émigration et régime de propriété en affirmant qu'elle est le «*fruto de aquel régimen, la emigración es, sin duda, el mejor indicador del malestar campesino*»[654].

3.2. Les femmes en Galice, une condition particulière

Lors de notre travail de terrain en constatant la liberté dans laquelle les femmes interrogées ont finalement toutes quitté leurs familles, souvent alors qu'elles étaient mineures. On voit aussi à travers le vieux couple qu'ont formé, presque adolescents, Antonio et Jovita, en plein franquisme. Leurs témoignages nous ont apporté une vision des sociabilités des jeunes dans les villages reculés de la Galice rurale, au tournant des décennies trente et quarante, où certaines de ces femmes semblent dominer les usages sociaux des sociabilités amoureuses, tandis que d'autres figures comme celle qui apparaît en creux dans l'histoire que nous a rapportée Maria, celle de la tante Valentina, fille-mère bannie de son village mais ayant fait le

---

649 J.A. Durán, *Agrarismo…, Op. cit.* p. 5.
650 *Ibidem.*
651 *O moinante* signifie en galicien le mendiant.
652 Ce terme qui n'existe pas sous la forme grammaticale d'un participe passé est vraisemblablement inspiré de *esquirol, esquirola* qui désigne une personne prête à remplacer un gréviste, ou qui n'adhère pas à une grève (on traduit parfois par « jaune »).
653 *Ibid,* p. 6.
654 *Ibidem.*

choix d'une vie de femme libre. La société galicienne semble permettre –voire susciter– de longue date l'émigration des femmes qui se poursuit aux temps du franquisme malgré la promotion du modèle de la maitresse de maison dont la vie est vouée au service de son époux, dont le périmètre de vie est limité par la loi à l'univers domestique et les activités à l'élevage des enfants ou les condamner à la minorité légale si elles ne sont pas mariées. La photo de … devenue icône représentative de l'émigration galicienne où l'on voit la souffrance de deux hommes au moment de l'émigration est trompeuse : ce sont la mère et la sœur qui partent ! Cette émigration est peu documentée comme est extrêmement limitée l'histoire des femmes galiciennes. Le volume édité par la Xunta de Galicia *Historia das mulleres en Galicia*[655], et tout particulièrement le volume sur l'époque contemporaine nous a été d'une grande utilité pour mettre en regard des témoignages recueillis les travaux des « historiennes, essentiellement, mais aussi de quelques historiens » comme l'affirme l'auteure de la monographie et historienne, Herminia Pernas Oroza : «*Desde hai unha trintena de anos, as historiadoras, fundamentalmente, e tamén algúns historiadores, comezaron a preguntarse polo silencio, mesmo amnesia, da investigación histórica en relación coas mulleres*»[656]. Cet ouvrage éclairant pour comprendre la réalité de la place des femmes dans la société galicienne. D'autre part, nous avons développé dans le premier chapitre de cette deuxième partie le poids qu'a pris, dès le lendemain de la victoire des nationalistes de Franco, la section féminine de la Phalange. Les jeunes femmes galiciennes se sont confrontées à la réalité si particulière de droits acquis pendant quelques années puis perdus pour retourner à un ordre patriarcal antérieur exacerbé sous le franquisme. Un petit ouvrage intitulé *A muller en Galicia. A muller na sociedade galega. A lingua galega e a muller*[657] est publié dès 1977 témoigne de l'intérêt et de la vivacité d'une préoccupation immédiatement postfranquiste de la nécessité d'écrire l'histoire des femmes galiciennes[658].

Conclusion

La Galice, ses paysages multiples, ses résistances multiples. Au lendemain du Plan de stabilisation, à l'ouverture des frontières, les Galiciens seront nombreux à émigrer en Suisse et en Allemagne, dans une moindre mesure en France (Julia part de Catalogne, la famille de Maria aussi), en Angleterre (un réseau). C'est une nouvelle hémorragie migratoire. Et ce sont les migrants qui apporteront l'ouverture.

---

[655] Herminia Pernas Oroza, *Historia das mulleres en Galicia. Época contemporánea.*, Santiago de Compostela; A Lama, Pontevedra, 2010, 224 p.
[656] H. Pernas Oroza, *Ibid.*, p. 3.
[657] *A muller en Galicia. A muller na sociedade galega. A lingua galega e a muller,* Ed. Do Castro, A Coruña, 1977.
[658] Nous avons également consulté les ouvrages suivants :
Jesús de Juana López y Julio Prada Rodríguez, *As mulleres en Galicia no século XX*, Ir Indo, Vigo, 2011 ;
María Xosé Rodríguez Galdo et Eva Castro Caridad, *Textos para a historia das mulleres en Galicia,* Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, Ponencia de Patrimonio Histórico, 1999 ;
Aurora Marco, *Mulleres na guerrilla antifranquista galega,* Laiovento, 2011.

TROISIÈME PARTIE

1940-1960 : L'Espagne sous le franquisme : un état des lieux Déclinaisons régionales en Galice et en Catalogne.

CHAPITRE 3

La Catalogne

[…] en historia, no s'és mai al final del camí.

Pierre Vilar[659]

Après avoir présenté le contexte global de la migration dans l'Espagne des années 1940 à 1960 puis celui de la Galice comme région d'origine des émigrantes, nous allons nous poser la question de ce qu'a pu être pour elles l'arrivée dans une région qui pour être espagnole n'en déclinait pas moins une autre manière de l'être. Ce dernier chapitre nous permettra de nous représenter la société catalane dans la période agitée de la guerre civile et dans l'après-guerre.

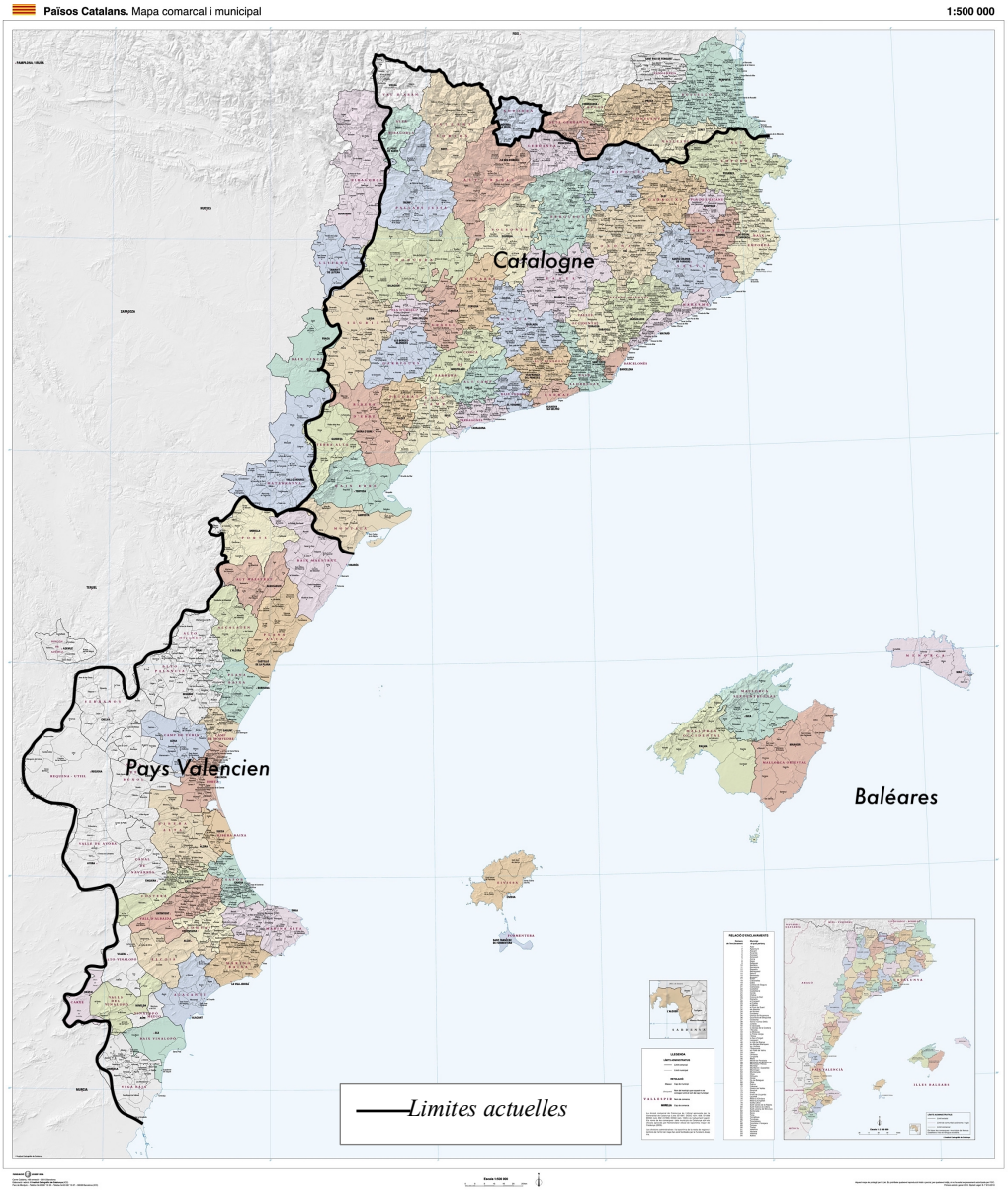
Nous tenterons de faire coïncider deux images de la Catalogne, celle que les émigrantes galiciennes ont pu trouver, nouvelle, urbaine, et où elles se sont intégrées par le travail, peut-être dans des conditions difficiles, et celle que laissent apparaître les enjeux politiques d'un moment où les sociétés et les esprits étaient marqués par la guerre qui s'achevait dans les restrictions mais aussi, en Catalogne, de possibilités d'emploi, pour laisser place à une nouvelles stabilité politique, la plus longue de l'histoire de l'Espagne, au prix d'une dictature de près de quarante ans qui finirait avec la mort du dictateur. L'histoire de la Catalogne est aussi singulière que celle de la Galice ; elle est généralement plus connue en France à cause de la proximité géographique et historique, voire d'une histoire territoriale et linguistique communes ou partagées en « Catalogne du Nord », celle-ci ayant été annexée par la France en 1659 par le Traité des Pyrénées (*Carte.-7*[660]).

[659] Pierre Vilar, *in* Joaquim Nadal Farreras, Philippe Wolff, *Histoire de la Catalogne*, Privat, Toulouse, 1982, 559 p., « Introduction » (p. 7-32), p. 19.
« […] en histoire, on n'est jamais au bout du chemin. » (*Nous traduisons*)

[660] La carte..-*34*) montre l'étendue des « Pays catalans » ainsi désignés par les usages linguistiques.

D ’autre part, il semble que la Catalogne ait inspiré peu de sympathie à la communauté des historiens de l’Espagne, voire de la défiance. À cette question posée à Pierre Vilar en 1986 : « peut-on faire l’histoire d’un pays sans sympathie ? », l’historien répondait, qu’il trouvait le terme de « pays » peu « commode »[661]. En effet, généralement utilisé « lorsque l’on dépasse l’espace urbain ou le niveau “comarcal”, quand juridiquement l’on ne peut pas écrire le mot

Carte 7.— : **Les Pays Catalans**



Source : Réalisation propre à partir de « Mapa político (municipal i comarcal) dels Països Catalans, Fundació Irla », http://www.jocsijoguines.cat/fabricants/80, libre de droits. C’est l’une des cartes les plus complètes représentant les « Pays catalans » ; on y voit l’étendue des domaines linguistiques (langues occitane, espagnole et catalane).

“état” et que l’on ne souhaite pas (politiquement ?) choisir entre “région” et “nation”, le terme est problématique. » Vilar ajoutait : « tout Catalan conviendra qu’il s’agit d’un grand problème[662] ». En 1939, la question est tranchée de la manière la plus radicale par le régime

[661] *Ibid.*, p. 6.
[662] *Ibidem.*

franquiste qui interdit toutes les expressions de la « catalanité », supposée ou effective, de la langue et de la culture catalanes, bien vivaces dans la période précédente, sous la IIe République, puisqu'en 1932 d'abord, puis en 1936, était approuvé aux Cortes de Madrid l' « *Estatut* », le statut de la Catalogne[663].

1. Entre « fait » et « cause », un pays catalan

1.1. Un « fait catalan »

Quelle est cette réalité catalane dans laquelle les émigrantes galiciennes vont se plonger, qu'elles ont convoitée, comme tant d'autres immigrants, et qui suscite tant de débats d'historiens et de passions politiques liés à des désirs récurrents d'autonomie, voire d'indépendance, « qualifiée immédiatement de "séparatisme"[664] » ? Une réalité qui sous le franquisme tombe sous le coup d'une interdiction totale (comme les autres langues et cultures d'Espagne, de manière plus acharnée peut-être[665]), et qui continue de provoquer débats et désaccords. Pierre Vilar définit un « fait catalan » voire un « phénomène catalan » qu'il situe entre « désir d'autonomie » au long cours et exigence d'une « identité nationale » dans une Espagne qu'il désigne en 1983 comme un « État-nation unitaire, et qui a cherché à se garder comme telle pendant quarante années d'histoire par les moyens les plus rudes […] [et] en voie de devenir un État pluraliste[666] », évoquant la dictature franquiste et la « transition politique » en train de se faire. Cette approche délicate d'un sujet polémique aborde la question de l'existence ou non d'une culture, d'une nation, d'une identité, catalanes. Un « fait » ne peut être nié, et Vilar en affirme la réalité, l'enjeu pour l'historien étant de « réfléchir […] sur ce jeu entre une réalité catalane non point "trans-historique" mais de très longue durée, et d'autre part les successives formations politiques nées de l'histoire[667]. »

1.1.1. « Mais qu'est-ce donc que ce territoire ?[668] » : un territoire qui varie

La Catalogne actuelle correspond à l'ancien territoire du « Principat » (1659)[669] qui, par rapport aux autres « Pays catalans » (Valence, les Îles Baléares, l'Andorre et le Val d'Aran), reste le plus actif dans la revendication « nationale ». La carte ci-dessous (*Carte.-8*) montre par exemple la réorganisation du territoire obtenue au cours de l'année 1936 par la *Generalitat* et votée aux Cortes en octobre 1936.

---

663 Le statut de « région autonome au sein de l'État espagnol » de la Catalogne a vu le jour dans les premières années de la IIe République. Approuvé par 99% des votants catalans, le projet a été soumis aux *Cortes* de Madrid qui l'ont approuvé en septembre 1932.

664 Vilar, 2013, *op. cit.* p. 31.
« *El dogma franquista més absolut havia estat, durant quaranta anys, la unitat d'Espanya com a nació, la condemna de qualsevol velleitat d'autonomia, qualificada inmediatament de "separatisme".* » (Nous traduisons).

665 Bennassar, 1992, *op. cit.*

666 P. Vilar, 1982, *op. cit*, p. 7.

667 *Ibid.* p. 8.

668 *Ibidem.*

669 Pierre Vilar en précise les différentes étapes : « il s'agit du "Principat" d'après 1659, divisé par la réforme administrative espagnole de 1833 en quatre « provinces » (Gérone, Barcelone, Tarragone et Lleida), de nouveau réuni dans une ébauche d'autonomie (restreinte à certains domaines), la « Mancomunitat » catalane de 1912, puis la « Generalitat » de 1931, ressuscitée en 1977, avec « statuts » d'autonomie assez larges (même politiquement) en 1932 et 1979. […] Et il n'est pas question de « statut » pour la « Catalogne-Nord » réunie en 1659 au royaume de France. » Vilar, 1982, *Ibid.* p. 7-8.

Pierre Vilar pose la question du « rapport entre un territoire, une langue, un fond culturel commun » et les « ensembles historiques plus larges[670] » pris dans ces enjeux : l'Espagne et la France, mais aussi l'Europe, inégalement développée avec la révolution industrielle et le

Carte 8.— : **La division territoriale de la Catalogne en 1936, « Régions et *comarques* ».**

Source : Couverture de l'ouvrage publié en 1937 par la Generalitat de Catalunya.

capitalisme triomphant du XIXe siècle. Il montre que même si les autorités catalanes n'ont jamais réussi à jeter les fondements d'un « État-nation », le « fait catalan », perdure depuis le Moyen-Âge et les vicissitudes contemporaines[671] ne contredisent pas cette longévité conflictuelle. Le fait linguistique indéniable se maintient malgré les politiques menées pour que cette langue disparaisse des deux côtés des Pyrénées. La Constitution de 1978 a rétabli la Catalogne dans ses droits linguistique acquis avant la dictature en l'instituant comme les autres langues d'Espagne comme co-officielles avec le castillan et certains historiens en proposent une vision moderne comme État « plurinational », le nationalisme catalan étant devenu paradoxalement à la fois le principal problème territorial et le principal pilier du républicanisme en Espagne[672]. Pour Pierre Vilar, la géographie détermine le développement

[670] *Ibid.* p. 8.
[671] Nous nous référons à la situation catalane depuis aujourd'hui.
[672] Xavier Domènech, *Un haz de naciones: el Estado y la plurinacionalidad en España (1833-2017)*, Atalaya, Barcelona, 2020, (383 p.), p. 104. La citation est de Ferran Archilés i Cardona, Ismael Sanz (éd.), *Estudios sobre nacionalismo y nación en la España contemporánea*, Prensas Universitarias de Zaragoza, 81, Zaragoza, 2011.

des territoires et pour la Catalogne, les échanges de toutes sortes au long de son histoire[673], favorisant un développement industriel remarquable. Les limites territoriales se consolident dans l'ère industrielle ce qui a amené à la situation de 1931, c'est-à-dire à la possibilité de s'envisager comme autonome, voire de proclamer pacifiquement l'indépendance :

> L'essentiel du phénomène catalan contemporain [s'explique] par l'originalité structurale, économique, de ce territoire : encore vers 1950, 47% de la population active [est] occupée dans l'industrie, contre 22% pour l'ensemble de l'Espagne[674].

Les autres « pays catalans » ne suivent pas le même rythme de développement, contrairement au cœur de la Catalogne qui correspond au territoire du « Principat » qui se consolide.

1.1.2. Populations, mélanges, assimilations

Au-delà du territoire, le fait catalan peut être observé dans l'histoire de sa population constituée par l'apport constant des migrations : P. Vilar parle d'une « Catalogne-passage » ou de « Catalogne-refuge » à l'œuvre au moment de la guerre civile :

> Sur un espace territorial bien défini par ses protections terrestres et son orientation maritime a donc pu se perpétuer, malgré un va-et-vient d'invasions, une unité linguistique appuyée sur la permanence des relations concrètes, et capable de déboucher, à long terme, sur un patrimoine culturel commun. Ainsi se fonde, historiquement, une communauté stable.[675]

Le manque de coïncidence entre les projets catalanistes et les espaces de la catalanité, combinés à des « coïncidences […] entre les limites linguistiques et les limites anthropologiques[676] », participent donc à constituer un fait catalan dans lequel s'inscrit parfaitement la migration que nous observons.

En revanche, il existe un autre consensus en la matière : « il n'existe pas d' "homme catalan". S'il existait, il serait, de toutes façons, le produit d'un long métissage[677] » y compris pour l'historien catalan Jaume Vicens Vives :

> [qui faisait] du métissage-même un fondement des particularités du groupe humain qui porte ce nom [Catalans]. Mais si nous évoquons la proportion des immigrés sur le littoral catalan du XVIe siècle ou dans l'agglomération barcelonaise d'aujourd'hui [années 1980], nous nous dirons que ce qui importe davantage qu'un « métissage » préhistorique, c'est sans doute un jeu répété d'immigrations, suivies, à toutes époques, d'assimilations rapides[678].

Depuis la préhistoire, la population des pays catalans a été composée par des invasions, des mélanges et des migrations qui sont demeurées une réalité au XXe siècle ; plus que les autres régions espagnoles, la Catalogne a été et demeure un point de passage et de fixation. Entre une invasion et la suivante, entre une vague d'immigration et la suivante, il se produit une « assimilation » singulière, que l'on doit sans doute rapporter à l'activité économique et industrielle suffisamment vivace dès le moyen-âge et bien avant l'ère industrielle pour absorber les besoins de la population de passage qui, de ce fait, se fixe en Catalogne[679] ».

---

[673] P. Vilar, 1982, *Ibid.* p. 10.
[674] P. Vilar, 1982, *Ibid.* p. 30.
[675] *Ibidem.*
[676] *Ibid.* p. 11.
[677] *Ibidem.*
[678] *Ibidem.*
[679] *Ibidem.*

Institutions. La première institution catalane connue est la « *Mancomunitat* » documentée en 1912, issue d'un « nationalisme bourgeois » souvent stigmatisé par ses opposants. Le passage du régionalisme au nationalisme s'opère en réaction à la perte de Cuba en 1898 :

> C'est en 1898 que le fossé se creusa. Entre classes dirigeantes. Nous mesurons mal […] le coup porté à l'Espagne par la perte de Cuba. Quand Angleterre, France, Allemagne, Italie, Etats-Unis, se disputaient la moindre parcelle du monde, l'abandon par l'Espagne de la dernière « perle » du vieil Empire, confirma le diagnostic d'incapacité souvent porté à Barcelone contre Madrid. « Nous faisions mieux au XIIIe siècle », se dirent les Catalans. Et Prat de la Riba, en 1906, justifia son passage du régionalisme au nationalisme par une vraie théorie bourgeoise de la nation, de ses fonctions internes et extérieures. Or il dispose d'un parti, d'une presse, d'un état-major intellectuel, et même, avec la « Mancomunitat » de 1912, d'une amorce d'institutions[680].

Cette étape dite « bourgeoise » a joué un rôle structurant en « refai[san]t du catalan la langue de toutes les classes, elle a créé un réseau de relations, de diffusion, de lieux de culture, condition d'une première mobilisation des esprits[681] » ; l'élargissement à d'autres classes sociales a consolidé le fait catalan :

> [e]n échappant à ses premiers mobilisateurs […] le fait catalan a prouvé, justement, sa valeur d'assise. La catalanité est devenue une composante de l'âme du paysan, du boutiquier, de l'employé, du prêtre, de l'intellectuel. Le catalanisme est devenu la chose des classes moyennes et populaires, et le prolétariat, longtemps réticent, se joint à la protestation nationale s'il y a dictature et persécution[682].

Francesc Macià, figure dominante du républicanisme catalan dans les années 1930, proclame la « République catalane » le jour de la victoire républicaine aux élections municipales de 1931[683] :

> Un peuple aime souvent à se reconnaître dans un homme. Ce jour-là, celui que son dévouement quasi-mystique à la cause catalane avait mué en symbole, proclama « la République catalane ». On l'obligea, pour ne pas compromettre la République naissante à Madrid, à se contenter du terme de « Généralité ».

Par cette manœuvre habile, il réussit à faire rétablir à Madrid le principe de l'autonomie de la Catalogne en se contentant effectivement du terme « Généralité » et de la réalité qu'il représentait déjà.

Comprenant un peu mieux la problématique d'une région qui se caractérise notamment par une capacité d'intégration singulière des gens de passage, nous allons revenir sur cette immigration, soulignée par tous les auteurs comme caractéristique essentielle de la population catalane, sa condition d'existence-même[684]. Nous allons observer l'évolution de la population

---

[680] *Ibid.* p. 29.
[681] *Ibidem.*
[682] *Ibid.* p. 30.
[683] L'archive sonore originale : « Àudio de la proclamació de la República Catalana per part de Francesc Macià (14-4-1931) » est disponible sur : https://soundcloud.com/memoriacat/memoriacat-republica-audios-42, consulté le 24 juin 2021.
[684] Pierre Vilar, *Introducció a la història de Catalunya*, Labutxaca, Barcelona, 2013, (159 p.), p. 37-38.
Il y précise : « sa capacité à fixer les migrations préhistoriques et médiévales » comme les « immigrés (français cette fois) aux XVIe et XVIIe siècles », en donnant pour preuve les archives des « hôpitaux de Barcelone selon Giralt et Nadal », ou des « mariages dans les paroisses du Baix Llobregat, segons Jaume Codina. »
Jorge Nadal, Emilio Giralt y Raventos, *La population catalane de 1553 à 1717. L'immigration française*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960, 354 p.
Jaume Codina, *Contractes de matrimoni al delta del Llobregat: segles XIV a XIX*, 1. ed, « Col·lecció Estudis », nº 13, Fundació Noguera, Barcelona, 1997, 507 p.

catalane, avec une attention particulière pour la période qui nous intéresse pour revenir sur les migrations intérieures.

1.2. Population : les Catalans et « les autres Catalans[685] »

> El ir y venir de gente extraña en nuestro territorio nos ha vuelto a veces incongruentes y paradójicos. Somos fruto de diversas levaduras y, por lo tanto, una buena rebanada del país pertenece a una biología y una cultura del mestizaje[686].

Jaume Vicens Vives décrivait ainsi en 1954 la principale caractéristique de la population catalane : le mélange. Cela vaut parfois à la Catalogne la dénomination de « creuset catalan[687] », comme Gérard Noiriel parlait d'un « creuset français »[688].

Une population en augmentation constante

Observons quelques chiffres : le tableau ci-dessous (*Tab.-11*) compile les données de la population catalane par décennies de 1900 à 1960, en valeurs et en pourcentages ; deux éléments frappent immédiatement : la croissance ininterrompue au long du siècle (confirmée dans les décennies antérieures et accentuée dans les décennies postérieures) et un fléchissement de la progression dans la décennie des années 1930-1940, celle où les conséquences de la crise économique mondiale, de l'épidémie de grippe « espagnole », mais aussi de la guerre civile se font sentir. La courbe (*Graph.-6*) en fournit une représentation dynamique.

Tableau 11.— **: Évolution et variation de la population de la Catalogne et de sa capitale**
(en milliers, indice 1900 et variation)

Années	Barcelone capitale			Catalogne		
	Nombre	Indice*	Var.**	Nombre	Indice*	Var.**
1900	533.000	100	-	1 966 382	100	
1910	587.411	110	10%	2 084 868	106	6%
1920	710.335	133	21%	2 344 719	119	13%
1930	1.005.565	189	42%	2 791 292	142	23%
1940	1.081.175	203	8%	2 890 974	147	5%
1950	1.280.179	240	18%	3 240 313	165	18%
1960	1.557.863	292	22%	3 925 779	200	35%

**L'indice est calculé à partir de la population de 1900 (en milliers).*
***La variation est donnée par rapport à l'année antérieure (en pourcentages).*

En dépit de trois fléaux de nature différente, la population catalane a pu stagner sur une brève période, mais jamais interrompre son augmentation. L'observation de la population catalane permet à la démographe Anna Cabré d'étudier le « système de reproduction » de la Catalogne

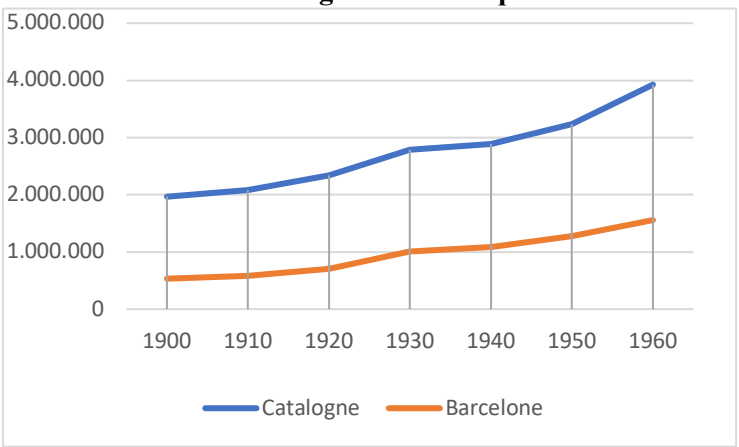
[685] Francesc Candel, *Els altres catalans*, Edicions 62, Barcelone, 1964.
[686] Jaume Vicens Vives, *Notícia de Catalunya,* Ancora, Barcelone, 1954, (213 p.), p. 23.
[687] Lluis Solé Sabaris, « Un carrefour et un creuset », *in* Nadal Farreras et Wolff, *op. cit.* p. 35-60 ; Célia Barbosa, « Le "creuset" catalan ? Construction nationalitaire et capacité d'intégration », *Pôle Sud*, 1999, p. 24-37. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/pole_1262-1676_1999_num_11_1_1049, consulté le 21 juillet 2021.
[688] Gérard Noiriel, *Le creuset français: histoire de l'immigration, XIXe - XXe siècle*, Éditions du Seuil, Paris, 2016, 447 p.

basé sur les migrations[689]. Le terme « système » en montre les constantes et le terme « reproduction » se réfère aux conditions du « remplacement des générations[690]».

L'augmentation constante de la population catalane est paradoxale si l'on prend en compte les taux de mortalité ou de fécondité : tout fonctionne en Catalogne comme si la fécondité « extraordinairement mince[691] » et une mortalité « pas spécialement privilégiée », étaient compensées par une faible mortalité infantile. A contrario des thèses des années 1930[692], l'immigration joue un rôle capital dans le système de reproduction de la population catalane : A. Cabré montre que « même si elle n'avait pratiquement jamais baissé, la Catalogne qui aurait résulté du simple jeu de la reproduction biologique compterait […] moins de 2.400.000 habitants, au lieu des 6.000.000 actuels » (en 1999)[693] » :

> [S]ans les migrations du 20e siècle, la population actuelle de la Catalogne (celle de 1980, pour être plus exacts) serait seulement de 2.360.000 habitants au lieu des 6 millions que chacun sait que nous sommes ! Et son corollaire, c'est-à-dire : que plus de 60 pour cent de la population de la Catalogne (de 1980) est le fruit direct ou indirect de l'immigration du XXe siècle[694].

Graphique 5.— : **Évolution et variation de la population de la Catalogne et de sa capitale**



Source : élaboration personnelle à partir des tableaux de recensement

Le véritable pamphlet « sous une couche de scientifisme »[695] publié en 1935 par Josep Vandallós a « marqué pendant de longues années tout un courant de pensée concernant la

---

[689] Anna Cabré, *El sistema català de reproducció,* Proa La mirada social-35, Barcelone, 1999, 304 p.

[690] « Taux de reproduction », la définition complète est disponible sur le site Internet de l'INED. Disponible sur : https://www.ined.fr/fr/lexique/taux-de-reproduction/, consulté le 22 juillet 2021.

[691] *Ibid.,* p. 56.

[692] Les thèses du grand démographe Josep Vandellós dans les années 1930 ont inspiré la vocation de démographe de Anna Cabré.
Josep A. Vandellós, *Catalunya, poble decadent,* Concurs Patxot i Ferrer, Barcelone, 1935, 219 p.

[693] *Ibid.,* p. 153.
« […] *malgrat no haver decrescut pràcticament mai, la Catalunya que hauria resultat del simple joc de la reproducció biològica tindria actualment menys de 2.400.000 habitants, en lloc dels 6.000.000 actuals. Aquesta dada, colpidora, diu mes coses que qualsevol frase sobre el que ha estat la immigració a Catalunya.* » (Nous traduisons).

[694] A. Cabré, 1999, *op. cit.,* p. 12.
« *De les meves troballes, la que ha mostrat més capacitat d'independència fins al punt d'haver-se emancipat quasi totalment de la seva mare-autora, és aquella que diu que sense migracions durant el segle XX la població actual de Catalunya (la del 1980, per ser més exactes) fora només de 2.360.000 habitants en lloc dels 6 milions que tothom ja sap que som! I el seu corol·lari, és a dir : que més del 60 per cent de la població de Catalunya (del 1980) resulta ser fruit directe o indirecte de la immigració del segle XX.* » (Nous traduisons).

démographie catalane[696] » ; il révélait « Le malaise de la Catalogne face à l'immi-gration[697] » et les inquiétudes du moment sur le déclin de sa population ou de la « détérioration biologique de nombreuses sociétés occidentales[698] » ; cette vision nataliste des libéraux catalans qui représentait les flux migratoires comme menaçant de « dénaturer l'identité nationale » et capables de provoquer une « décadence politique, économique et culturelle » ne touchait pas que l'Espagne : « face à la baisse de la natalité dans les pays industrialisés au moment où la Grande Dépression [se répandaient] dans le monde les conceptions néo-malthusiennes les plus extrêmes[699] ». L'inspiration venait des thèses du philosophe allemand Oswald Spengler, auteur de l'essai le plus controversé sur la question de l'origine des peuples et dont « la doctrine […] [a] exercé une fascination sans précédents sur l'opinion allemande et d'autres pays[700] » irriguant largement l'idéologie montante des fascismes en Europe.

---

[695] Josep A. Vandellós et Jordi Pascual i Escútia, (prologue Jordi Nadal), *Catalunya, poble decadent,* Edicions 62, Barcelone, 1985, 219 p. 6.
– Jordi Nadal, dans la dynamique introduction à cette réédition de l'ouvrage en 1985 se penche en historien sur l'origine de ses inspirations : « Étant historien et non démographe, je me propose de parcourir l'itinéraire qui a conduit à la rédaction et à la publication de *Catalogne, peuple décadent* […] Je vais considérer le libelle non pas comme un point de départ, mais comme un point d'arrivée. Mon intérêt consiste à rechercher comment le sentiment s'est forgé – puisqu'il s'agit d'un sentiment et pas d'autre chose – qui nourrit l'idéologie de Vandellós. […] [M]a remontée dans le temps va jusqu'aux années 1920 et 1922 qui ont été celles de la publication de l'ouvrage d'Oswald Spengler, décisive dans l'histoire contemporaine de l'Europe (je n'en juge pas la valeur mais l'influence). Oui, mon idée est que *Catalogne, peuple décadent* est une séquelle, éloignée si l'on veut, mais directe, de *La décadence de l'Occident* (*Der Untergang des Abendlandes*).[695]
– Jordi Pascual publie en annexe une biographie très complète de Josep Vandellós issue de sa propre thèse.
– Jordi Nadal déjà en 1982, dans l'édition française de l'*Histoire de la Catalogne* consacrant le chapitre 2 à « La vraie richesse : les hommes », reconnaissait en lui « le démographe catalan le plus prestigieux » mais précisait ses sources : « L'inspirateur direct, le maitre reconnu de J.A. Vandellós, […] se nomme Corrado Gini : c'est le conseiller du Duce, qui défend la théorie cyclique des populations, selon laquelle la capacité reproductive des sociétés évolue de la même manière que celle des personnes physiques – hausse d'abord, puis stabilisation, enfin déclin. À cette seule différence que le cycle vital des êtres de chair est irréversible, tandis que celui des collectivités peut être redressé, pourvu que les gouvernants aient la volonté de le faire. L'exemple à suivre est celui de Benito Mussolini, pour qui « le taux de natalité n'est pas seulement le signe de la puissance progressive de la Patrie, ni simplement comme l'a dit Spengler, l'arme unique du peuple italien ; c'est aussi ce qui distinguera le peuple fasciste des autres peuples européens, ce qui manifestera sa vitalité et sa volonté de maintenir cette vitalité à travers les siècles » (1928). En fait Vandellós n'ose pas citer Oswald Spengler, très tôt contredit au nom de l'humanisme (Thomas Mann, 1923), mais il publie ses réflexions démographiques dans un livre, *Catalunya, poble decadent* (1935), devenu un best-seller, dont le titre et la doctrine révèlent sans équivoque l'influence du philosophe munichois ». Vilar, 1982, *Histoire… op. cit.* p. 89.
– Pour comprendre l'influence de ce grand intellectuel catalan, nous rappellerons enfin ce que dit Anna Cabré dans l'introduction de son ouvrage de « la relation d'amour-haine [qu'elle a eue] avec cet ouvrage et avec la figure de son auteur, et la manière dont [son] empressement à le contredire » va inciter la jeune démographe à entreprendre sa propre recherche sur la population catalane et à démentir l'idéologie que ce livre « choquant » véhiculait. Cabré, 1999, *op. cit.* p. 13.
[696] *Ibidem.*
« *va marcar durant molts anys tota una linea de pensament entorn a la demografia catalana* ». (Nous traduisons).
[697] Vandellós 1935, *op. cit.* p. 17 : « *El malestar de Catalunya davant la immigració* » (Nous traduisons).
[698] Les trois expressions sont extraites de la fiche du *Diccionario Biográfico electrónico* (DB~e) de la *Real Academia de la Historia* consacrée à J. A. Vandellós. Disponible sur : https://dbe.rah.es/biografias/15436/josep-antoni-vandellos-i-sola, consulté le 19 juillet 2021.
[699] Nadal 1982, *in* Nadal Farreras et Wolff, 1982, *op. cit.* p. 89.
[700] Vandellós 1935, *op. cit.* p. 17.

Les migrations

Anna Cabré trouve sa vocation de démographe de la Catalogne dans la contradiction des thèses populationnistes et montre comment le système de reproduction catalan fonctionne à partir du fait déjà constaté que les migrants s'y fixent. Elle cite Francesc Candel « qui l'a exprimé peut-être mieux que quiconque[701] » :

> La Catalogne a toujours été un pays qui a absorbé les courants migratoires. Celui de la Péninsule qui l'a le plus fait. Il est étonnant que, malgré cela, elle conserve une idiosyncrasie si indemne. C'est que l'on peut aller dans bien d'autres pays et y rester un peu en marge, en observateur amical, les coudes sur la barrière. En Catalogne, non, ou quasiment pas. En Catalogne il n'y a pas moyen de faire autrement que de sauter dans l'arène, et comme le dit Hamlet, être ou ne pas être. On ne va pas se limiter à sympathiser[702].

Anna Cabré complète :

> Effectivement, on ne va pas se limiter à sympathiser. Le migrant ne vient pas seulement travailler : le migrant, qu'il le sache ou non, vient pour être adopté, et si ce n'est pas lui, ce sont ses enfants. L'immigration, ici, n'a pas été, au cours des cent dernières années, un élément accessoire, une façon comme une autre de couvrir les nécessités conjoncturelles de l'économie. Non. L'immigration, au cours des cent dernières années a été partie intégrante, et partie importante, du système catalan de reproduction[703].

Entre 1900 et 1960, la Catalogne a en effet « installé » 1.400.000 migrants (en chiffres nets) sur ses 32.000 km^2 « montagneux et accidentés » alors que dans la période antérieure de 1860 à 1900, le nombre d'immigrants n'est pas connu mais était presque nul ; cela correspond à 35% de la population de 1960 et à 62% de l'accroissement sur le siècle. Par ailleurs, en 1915 le solde migratoire dépasse définitivement l'accroissement végétatif (ou naturel, *Cf. Graph.-7*). Un processus d'industrialisation exceptionnel et l'existence d'une métropole moderne contribuent à alimenter la régularité du phénomène migratoire, l'ensemble de ces éléments co-incidents expliquent à leur tour les transformations sociales et économiques du XXe siècle : Barcelone et les zones industrialisées périphériques offrent des indicateurs « spectaculaires[704] ». La démographe conclut que si toutes les hypothèses sont ouvertes pour

---

— Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes: Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte*, Ungekürzte Sonderausg, München, Beck, 1998, 1271 p.

— Thomas Mann, Walter D. Morris, *Reflections of a nonpolitical man*, F. Ungar, New York, 1983, 435 p.

— Roger A. Nicholls, « Thomas Mann and Spengler », dans *The German Quarterly*, vol. 58, n° 3, 1985, https://www.jstor.org/stable/406568?origin=crossref, consulté le 9 sept. 2021, p. 361-374.

[701] F. Candel, 1999, *op. cit.* p. 41, cité par Cabré, 1999, *op. cit.* p. 210.

« *Catalunya sempre ha estat un poble que ha absorbit corrents migratoris . De la Península, el que més. És curiós que, a desgrat d'això, conservi una idiosincràsia tan incòlume. I és que a molts altres pobles, s'hi pot anar i quedar-se una mica al marge, en amistosa observació, de colzes a la barrera. A Catalunya no, o gairebé no. A Catalunya no hi ha més remei que saltar a l'arena, i, com allò de Hamlet, ésser o no ésser. No s'hi val, a limitar-se a simpatitzar.* » (Nous traduisons).

Jordi Amat a réédité en 2010 aux Edicions 62, Barcelone, la version complète de l'œuvre de Francesc Candel qui avait été censurée lors de sa première et unique publication en 1964.

Cet ouvrage qui témoigne de l'expérience de l'immigration de son auteur à Barcelone est souvent cité par les historiens, (Nadal Farreras et Wolff, 1982, *op. cit.* p. 89).

[702] Cabré, *Ibidem.*

[703] Cabré, 1999, *op. cit.* p. 210.

« *Efectivament, a Catalunya no s'hi val a limitar-se a simpatitzar. El migrant no hi ve sols a treballar: el migrant, ho sàpiga o no, ve a ser adoptat, i si no ell, els seus fills. La immigració, aquí, no ha estat, en els darrers cent anys, un element accessori, una forma com una altra de cobrir necessitats conjunturals de l'economia. No. La immigració, en els darrers cent anys ha estat part integrant, i part important, del sistema català de reproducció.* » (Nous traduisons).

[704] *Ibid.* p. 179.

comprendre un phénomène démographique singulier de la Catalogne, les conditions économiques y ont leur part :

> Toutes les hypothèses sont plausibles : que le faible niveau de fécondité ait créé un vide démographique que l'immigration serait venue combler ; que la présence, réelle ou latente de l'immigration ait joué, par divers mécanismes, comme élément dépresseur de la fécondité ; que se soient joués les deux phénomènes, créant un cercle de causalité ; ou que ces deux phénomènes au contraire n'aient pas de relation de causalité entre eux, mais qu'ils se manifestent en association sous l'effet d'autres agents, encore à déterminer, mais à rechercher en premier lieu dans la sphère économique et, plus particulièrement, du marché du travail.

D'autres spécialistes confirment l'importance des migrations intérieures :

> Sin ninguna duda, lo más significativo en la demografía catalana del siglo xx fue el saldo neto de las migraciones internas españolas hacia Cataluña a lo largo del siglo, que afectó a un total de 2.038.056 personas[705].

Pour la seconde moitié du siècle, 1.348.564 personnes sont concernées, cela signifie que dans la première moitié, plus d'un demi-million de personnes se sont déplacées. Ces chiffres confirment que les mouvements migratoires internes qui amenaient les gens à affluer vers les villes et les régions les plus industrialisées – l'exode rural – n'ont été arrêtés ni par la guerre ni par le régime de Franco, y compris dans la première phase de l'autarcie économique, réputée celle de l'immobilité.

Nous venons de voir comment la migration du point de vue du pays qui accueille, contribue à le structurer, notamment mentalement, selon les attentes des migrant(e)s. La mobilité de nos Galiciennes vers la Catalogne s'en trouve éclairée, par ce qui apparaît comme une singularité liée au caractère non figé et hybridé de l'identité catalane observable dans son système de reproduction démographique ; aux motivations des migrant(e)s, correspond une sorte de disposition structurelle de la Catalogne pour l'intégration décrite par d'autres auteurs.

Migrer sous Franco

Bien que dans ce cas comme nous le voyons, elle soit bénéfique aux deux régions, l'émigration, même intérieure, n'avait pas bonne presse sous le premier franquisme ultra-conservateur qui « interdit dans le principe à la plupart de ses ressortissants l'abandon du territoire national[706] ». Originaire de Galice, Franco aurait pu se considérer comme un émigré galicien… Mais il était avant tout un militaire et à ce titre, se déplace beaucoup, migrant au gré de sa formation ou de ses campagnes[707]. Il n'est pas question d'émigration. Ainsi les migrations intérieures ne sont-elles souvent pas considérées comme des migrations[708]. Pourtant, dans une Espagne envisagée à l'aune de la diversité des cultures qui la constituent, la situation des migrants et migrantes de l'intérieur s'apparente la plupart du temps à celle de personnes qui changent de pays :

---

[705] P. Alcaide Guindo, 2007, *op. cit.* p. 132.

[706] É. Temime, 1991, op. cit.

[707] B. Bennassar, 1992, p. 836 :
« Né à El Ferrol en Galice, en 1892, il est vrai qu'il grandit au sein d'une famille de petite-bourgeoisie dont la mer et l'armée sont les seuls horizons. Élève du Collège de la marine, il se tourne vers l'armée de terre puisque la marine ne recrute plus, et à quinze ans il devient élève de l'Académie militaire d Tolède. Quand il en sort à dix-huit ans, comme sous-lieutenant, il est affecté au régiment de Zamora qui est stationné dans sa ville natale, El Ferrol. Retour à la case départ. Et menace d'une vie obscure et grise, tragiquement routinière, les petites garnisons de province. »

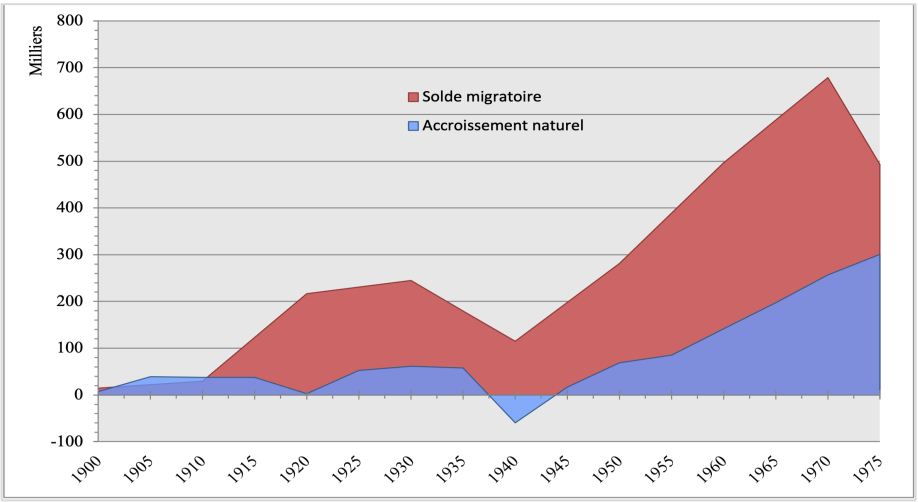
[708] Pedro Morón de la Fuente, *Historias de la inmigración: cuatro ciudadanos de origen andaluz relatan su llegada a la Catalunya franquista en la segunda mitad del siglo XX*, La Busca, Barcelona, 2006, (342 p.), p. 7.

> El Estado Español, por la diversidad de sus gentes y regiones, no puede entenderse como el prototipo de país al que pueda aplicarse [el] razonamiento [de que se emigra cuando se cambia de país]. La forma de ser, de vivir, de divertirse o de comer cambia sustancialmente de una zona a otra. Un ciudadano de Cádiz no comparte necesariamente los mismos hábitos cotidianos y culturales que un vasco o un catalán, igual ocurre con los últimos entre sí. Por tanto, podríamos considerar perfectamente como inmigrante a un andaluz, extremeño o gallego que haya tenido que cambiar su lugar de residencia a cualquier lugar de Catalunya[709].

La comparaison entre régions, (*Tableaux 12-a, 12-b, 12-c et 12-d*) montre la constance de soldes négatifs pour certaines, caractéristique des pays d'émigration (Galice, Andalousie et Castille) tandis qu'en Catalogne, les soldes restent positifs en dehors de la période, considérée comme « accidentelle » par les démographes, de 1935-1940, caractéristique des pays d'accueil.

Si l'on compare le solde migratoire et l'évolution de la population par sa croissance végétative (*Graph.-6*[710]) en Catalogne, nous vérifions les remarques essentielles des démographes soit : 1- la tendance globale maintenue à la hausse progressive de la population jusqu'aux années 1970, 2- l'événement démographique qu'a constitué la guerre, 3- le niveau « spectaculairement » inférieur de la croissance végétative par rapport au solde migratoire.

Graphique 6.— : **Évolution du solde migratoire et de la croissance naturelle en Catalogne (1900-1975)**



Source : réélaboration personnelle d'après Isabel Pujadas.

[709] *Ibidem.*

[710] *Isabel Pujadas, "Les migracions dels anys seixanta a Catalunya", in Immigració: les onades immigratòries en la Catalunya contemporaniá, Fundació Lluís Carulla, Barcelona, 2007, p. 37.*

Tableau 12.— : **Les migrations intérieures par provinces (Catalogne, Galice, Andalousie et Castille), 1935 à 1965.**

Tableau 12-a.— : Catalogne

	Migrations régionales			Migrations étrangères			Soldes migratoires		
Années	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes
1935-1940	-18 766	-15787	-2979	6 994	5411	1583	-11 772	-10 376	-1 396
1940-1945	29 649	16 561	13 088	5 732	4 010	1 722	35 381	20 571	14 810
1945-1950	140 729	-15 874	156 603	1 784	1 243	541	142 513	-14 631	157 144
1950-1955	279 768	196 220	83 548	2 986	2 121	865	282 754	198 341	84 413
1955-1960	216 968	64 542	152 426	-2 965	-2 622	-343	214 003	61 920	152 083
1960-1965	284 839	169 755	115 084	6 423	4 905	1 518	291 262	174 660	116 602
Totaux	933 187	415 417	517 770	20 954	15 068	5 886	954 141	430 485	523 656

Tableau 12.b.— : Galice

	Migrations régionales			Migrations étrangères			Soldes migratoires		
Années	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes
1935-1940	-1 638	-1313	-325	-2 221	-2002	-219	-3 859	-3 315	-544
1940-1945	-238	-123	-115	2 328	2 565	-237	2 090	2 442	-352
1945-1950	-41 486	45 587	-87 073	94	90	4	-41 392	45 677	-87 069
1950-1955	-162 971	-89 722	-73 249	1 325	930	395	-161 646	-88 792	-72 854
1955-1960	-109 802	-66 778	-43 024	319	192	127	-109 483	-66 586	-42 897
1960-1965	-30 997	1 656	-32 653	571	531	40	-30 426	2 187	-32 613
Totaux	-347 132	-110 693	-236 439	2 416	2 306	110	-344 716	-108 387	-236 329

Tableau 12.c.— : Andalousie

	Migrations régionales			Migrations étrangères			Soldes migratoires		
Années	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes
1935-1940	-30 405	-24 703	-5 702	2 802	2 869	-67	-27 603	-21 834	-5 769
1940-1945	-273	2 791	-3 064	753	828	-75	480	3 619	-3 139
1945-1950	-42 323	-81 070	38 747	2 060	1 466	594	-40 263	-79 604	39 341
1950-1955	-203 175	-123 416	-79 759	389	274	115	-202 786	-123 142	-79 644
1955-1960	-318 588	-131 886	-186 702	-407	-380	-27	-318 995	-132 266	-186 729
1960-1965	-416 996	-227 956	-189 040	5 259	4 233	1 026	-411 737	-223 723	-188 014
Totaux	-1 011 760	-586 240	-425 520	10 856	9 290	1 566	-1 000 904	-576 950	-423 954

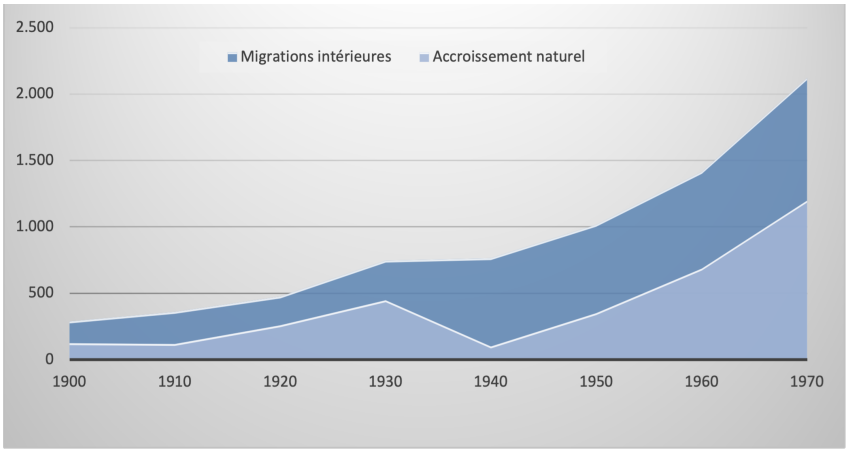
Tableau 12.d.— : Castille

	Migrations régionales			Migrations étrangères			Soldes migratoires		
Années	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes
1935-1940	-14 205	-12028	-2177	54	45	9	-14 151	-11 983	-2 168
1940-1945	-1 125	-502	-623	141	132	9	-984	-370	-614
1945-1950	-34 596	12 917	-47 513	23	16	7	-34 573	12 933	-47 506
1950-1955	-137 374	-89 392	-47 982	120	87	33	-137 254	-89 305	-47 949
1955-1960	-155 327	-58 010	-97 317	-164	-149	-15	-155 491	-58 159	-97 332
1960-1965	-217 346	-125 917	-91 429	122	89	33	-217 224	-125 828	-91 396
Totaux	-559 973	-272 932	-287 041	296	220	76	-559 677	-272 712	-286 965

Source : Élaboration personnelle à partir de l'étude de Pablo Alcaide Guindo, 2007, p. 270-281.

En comparant cette fois avec les données publiées par l'Institut de statistiques catalan, Idescat (*Graph.-7*) concernant les migrations intérieures, nous constatons la même tendance en Catalogne.

Graphique 7.— : Accroissement et immigration d'autres provinces en Catalogne 1900-1970



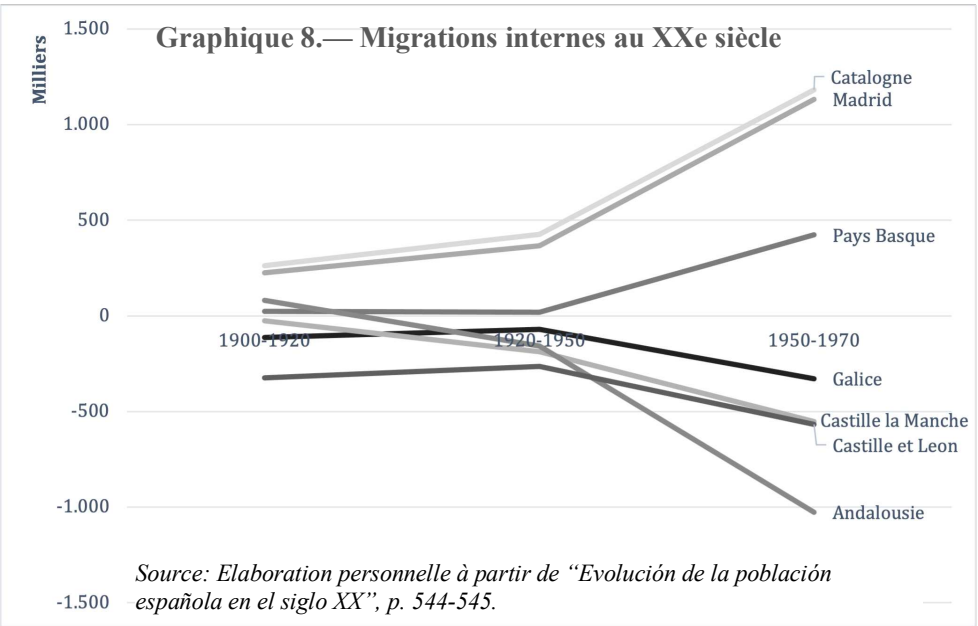
Source : élaboration personnelle à partir les données Idescat.cat.

La question de l'importance des migrations ayant été mise en évidence pour la période qui nous concerne, l'évaluation de la part des Galiciens et plus spécialement des Galiciennes reste difficile à établir. Le tableau suivant (*Tab.-13*) montre l'évolution des migrations internes, illustrant notre propos, mais ne donnant que le nombre des personnes qui ont quitté la Galice (ou les autres régions) pour les soldes négatifs, et le nombre de celles qui sont arrivées en Catalogne (ou autres régions aux soldes positifs) :

Tableau 13.— : **Migrations internes au XXe siècle**

	1900-1920	1920-1950	1950-1970
Catalogne	263.198	426.294	1.182.532
Madrid	225.111	367.035	1.132.331
Pays basque	22.812	19.824	422.583
Galice	-112.250	-71.722	-328.885
Castille-la-Manche	-27.000	-188.887	-552.458
Castilla et León	-324.976	-263.387	-566.804
Andalousie	79.983	-157.149	-1.026.869

Selon notre estimation calculée sur l'ensemble de la période à partir de la moyenne des personnes déplacées, la Catalogne apparaît donc comme la région qui reçoit le plus de migrants et de migrantes en Espagne tandis que la Galice apparaît derrière les trois autres régions les plus émettrices, en particulier bien après l'Andalousie, mais reste le plus constant.



Nous avons vu qu'il faut probablement compter sur les retours en Galice et sur la stabilité de l'accroissement végétatif (*Cf.* notre III- Chap. 2).

Tableau 14.— : **Calcul de la moyenne des personnes déplacées**

Catalogne	624.008
Madrid	574.826
Pays basque	155.073
Galice	-170.952
Castille la Manche	-256.115
Andalousie	-368.012
Castille et Leon	-385.056

L'intégration des immigrants

Ces intenses mouvements migratoires posent la question de l'adaptation des immigrants à la culture et à la langue de Catalogne, la question linguistique étant considérée comme fondamentale dans l'intégration, et l'un des indices les plus caractéristiques. Dans un article publié en 2015, nous envisagions la question de l'acculturation ou d'une possible « transculturation » comme passage d'une culture à une autre du fait de la migration, pour nous de la culture galicienne, sa langue et ses traditions, à la culture catalane.

> Travailler sur l'immigration galicienne en Catalogne amène à s'interroger sur cette question de la composition /recomposition de la population, donc de l'identité catalane, du fait de la permanence des vagues d'immigration dont elle a été le siège depuis le 18ème siècle. Nous avons privilégié la réflexion autour de la question linguistique, la langue étant conçue comme « un facteur décisif d'intégration[711] ». Mais quelles sont les modalités de cette intégration pour la période choisie, entre 1940 et 1960, en Catalogne ? Convient-il de parler d'acculturation ou de « transculturation » ?[712]

[711] Jordi Pujol, *La immigració, problema i esperança de Catalunya*, Barcelona, Nova Terra, 1966, 138 p.

[712] Emma Rubio, « Un exemple de "transculturation" de basse intensité: l'immigration galicienne en Catalogne », *Langues néo-latines: Revue des langues vivantes romanes,* ISSN 0184-7570, Nº 374, Migrations et transculturation. Fin du XXe et début du XXIe siècles, 2015, p 89-104. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01366519, consulté le 29 juillet 2021.

La transculturation est un mode d'acculturation radical induit, voire d'une déculturation qui resterait à montrer dans le cas des Galiciennes que nous avons interrogées et au-delà, au vu de la « disparition » progressive de la culture d'origine dès la deuxième génération :

> En effet, « adoptant » la Catalogne et ses modes de vie, ils deviennent des Catalans selon la définition qu'en a donné en 1958 un illustre inconnu qui faisait ses armes en politique, Jordi Pujol *: « És català tothom que viu i treballa a Catalunya*[713] *»,* formule qu'il complétera quelque années plus tard, poursuivant sa construction politique de l'identité catalane en reconnaissant l'importance de l'immigration dans le développement de la Catalogne pour éviter l'anticatalanisme de la période historique antérieure : « *i que, de Catalunya en fa casa seva, el seu pais*[714]. » Le sociolinguiste Miquel Strubell i Trueta relève que cette définition de la catalanité est beaucoup plus ouverte, plus généreuse, que les équivalents des définitions des identités aux États-Unis, en France ou en Allemagne[715].

Nous ne déciderons pas ici de la probabilité d'une « générosité » ontologique catalane dans la réception et dans l'intégration des migrants, l'avenir ayant donné un tour intéressé à la question économique, dans l'expérience de l'auteur de ces formules idéalistes du moins. Cependant, l'intégration dans la société catalane est confirmée comme phénomène singulier se produisant en Catalogne au fil du temps historique.

La question linguistique

Les immigrés de l'intérieur ont un rapport très particulier à la langue et la culture catalanes dans cette période. Parfois simplement parce qu'ils pouvaient en ignorer l'existence :

> Gran parte del millón y medio de personas que emigraron a Catalunya entre los años [1940] y 1970, ignoraban que aquí se hablase otro idioma y [más] aún que se tuviese otra cultura diferenciada. Muchos años de martilleo intermitente sobre la Unidad de España y de la lengua castellana hicieron pensar a la buena gente que no existía ningún tipo de diferencias entre los ciudadanos de la denominada "piel de toro".
> Por ese motivo los duelos migratorios también se produjeron en esos históricos años en Catalunya. Familias enteras quedaron asombradas ante el hecho incuestionable de encontrarse de golpe inmersos en una región diferente, con una lengua que no entendían y unas formas de trabajar y vivir que no eran las de su procedencia, aun estando convencidos de que seguían en España[716].

Cependant, de manière contre-intuitive, l'auteur affirme que ces différences linguistiques et culturelles ne sont pas au détriment des migrants pendant la dictature qui avait interdit l'usage des langues régionales :

> Como consecuencia de la dictadura imperante, los problemas cotidianos se le aligeraron a este importante contingente de nuevos ciudadanos catalanes, debido a que las fuerzas del orden público y las autoridades de toda índole perseguían lo catalán y defendían a ultranza lo español, y lo español se entremezclaba curiosamente con lo andaluz o lo extremeño.
> […]. Así pasaron veinte o más años hasta la llegada de la democracia, tiempo suficiente para que se asentasen en el territorio manteniendo sin ningún tipo de problemas su idiosincrasia, su folclore y su cultura propia. […][717].

C'est ainsi que les migrantes galiciennes rapportent peu de difficultés concernant la question linguistique, souvent abordée comme de l'ordre d'un apprentissage domestique ou professionnel du catalan, la plupart du temps agréable ou peu gênant, la langue castillane ayant joué pour elles le rôle facilitateur de langue véhiculaire. Bien que dans les collectifs de

---

[713] « Est catalane toute personne qui vit et travaille en Catalogne ». *Cf.* Pujol, *Ibid*. p. 49. (Nous traduisons).
[714] « Et qui fait de la Catalogne son foyer, son pays ». *Ibidem*. (Nous traduisons).
[715] E. Rubio, *op. cit.* p. 98.
[716] P. Morón de la Fuente, *op. cit.* p. 7-8.
[717] *Ibidem.*

travail et familiaux le catalan ait toujours été parlé, la pratique du castillan était la norme pour les échanges et les démarches officielles. Carlota Solé interroge avec précision la nécessité ou non qu'ont les immigrés de connaître la langue catalane sur le lieu de travail, rencontrant des réponses paradoxales :

> Les Catalans d'origine ont davantage besoin de comprendre, de parler et d'écrire le catalan que les immigrants. Ceux-ci disent qu'ils n'ont pas besoin de le connaître sur leur lieu de travail. Spécialement les ouvriers immigrés se manifestent dans ce sens.

Elle établit une différence par classe sociale ajoutée au besoin supérieur des autochtones dans la dimension de communication que les immigrés :

> La différence entre Catalans d'origine et immigrés est évidente et élevée dans les trois classes sociales que nous avons distinguées dans notre recherche, surtout parmi les membres de la classe élevée catalane qui disent devoir comprendre et parler la langue catalane dans des proportions qui doublent celles des immigrés de la même classe sociale, et parmi les autochtones ouvriers et de classe moyenne qui dépassent aussi largement les pourcentages de immigrants. De la même manière un tiers des autochtones n'a pas besoin de connaître le catalan et deux tiers des immigrés n'en ont pas besoin, tout comme le sous-groupe de la classe élevée. Cette différence très notable s'inverse dans le cas des deux autres classes sociales[718]. (*Nous soulignons*)

Cette remarque vient pour nous souligner les inégalités sociales et croiser certains des propos que des émigrantes comme Justa rapportaient de leur expérience en Suisse, d'autres en Angleterre, dans les anecdotes racontant leur fréquentation des modernes supermarchés : « tout était là, tu n'avais pas besoin de parler[719] ». Un silence assez poignant des immigrés.

Tableau 15.— : **Nécessité de comprendre le catalan sur le lieu de travail (en %)**

	Classe moy. haute		Classe moy. basse		Classe ouvrière		Total	
% de personnes qui ont besoin du catalan	Catalan	Esp. non	Catalan	Esp. non	Catalan	Esp. non Cat.	Catalan	Esp. non
Le comprendre	67	39	57	47	41	24	54	32
Le parler	67	28	50	21	37	11	49	15
L'écrire	36	22	27	12	9	1	23	6
N'a pas besoin	23	67	46	50	59	75	48	67
Ne répond pas	2	–	1	3	4	1	2	1
Total des personnes	87	32	305	146	261	361	653	539

Source : Élaboration personnelle, adapté de Carlota Solé, 1983.

Par ailleurs le tableau montre que respectivement 67, 50 et 75 pour cent des immigrés de la classe « haute » à la classe « basse » affirment ne pas avoir besoin de la langue catalane.

Au temps de la prohibition franquiste de tout usage, du moins administratif, de toute autre langue espagnole que le castillan, il n'est finalement pas étonnant que les immigrés n'aient pas ressenti le besoin de maitriser la langue catalane. Le problème était plutôt lié au passage du galicien au catalan et à une connaissance sans doute faible du castillan : Julia ne connaît pas le catalan quand elle arrive à Manresa vers 1942 ; elle parle le galicien et a appris le castillan en Galice sans le savoir. L'indistinction des langues de son enfance est frappante, et

[718] Carlota Solé, *Catalunya, societat receptora d'immigrants: anàlisi comparativa de dues enquestes, 1978 i 1983*. Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1988, (502 p.), p. 32-33. Nous soulignons.
[719] Entretien de « Justa », *Annexe 1-3 1..*

elle semble les avoir acquises dans une certaine perméabilité. Elle dit d'ailleurs avoir acquis tout aussi rapidement le français et elle impressionne par l'étendue de son vocabulaire[720] :

> Yo hablaba castellano porque […] no sabía hablar otra cosa… lo hablaba cuando vine a Barcelona, menos mal que [l]o hablaba… […] En Galicia ¡yo bien había aprendido el español!
> Me contestaban en español o me decían ¡aprende el catalán! Pero yo a los tres meses ya hablaba el catalán.

Sans doute Julia avait de bonnes dispositions pour l'apprentissage des langues mais Luisa, sa sœur arrivée en 1954, rapporte un apprentissage similaire du catalan dans la famille où elle travaille comme servante, notamment avec les enfants, un apprentissage permanent, progressif et rapide lié à un usage quotidien du catalan :

> […] estuve yo desde que llegué, siempre con catalanes. Y al estar siempre con catalanes… pues así poco a poco fui cogiendo… Claro, ¡la lengua! A mi manera, como me salía porque hay quien le da vergüenza de hablar catalán y hablarlo mal. Prefiere no hablarlo. Pero ¡yo no! Yo lo hablaba…

Cependant elle conserve aussi la mémoire de sentiments de honte et d'étrangeté de la langue et l'inquiétude de ne pas comprendre ou se faire comprendre :

> […] parecía raro el idioma catalán… ¡Son diferentes! Cuando llegué he *pensao**: tú no entiendes nunca nada *desto**, no vas a aprender… no vas a entender nunca nada… [Y] Sí, Sí, poco a poco lo fui entendiendo.

Mariluz, la plus jeune, dans les années 1960 dit aussi son usage quotidien du catalan, non seulement dans la famille où elle est, elle aussi, employée de maison puis les souvenirs de l'usine, à l'atelier où elle se fait rapidement des relations amicales :

> ¿El catalán? ¡claro que se hablaba! […] yo me encontré en la fábrica, que… bien, bien… Fui entendiéndolo[…] lo he entendido en seguida. Luego, hablarlo, si no vives con catalanes… pero como los señores donde estuve trabajando eran catalanes [he] *empezao** a pescar cosas; luego la suegra era catalana allí también, poco, pero entender lo he entendido en seguida. […] Luego te das cuenta [de que] a lo mejor empiezo esas *bareixas*... [721]

Mais elle rapporte comment les ennuis commencent pour les *emigrantes* (ni elle ni ses sœurs ne font usage du terme « *inmigrante* » qui correspond pourtant à leur statut en Catalogne) dans leur contact avec les autorités quelquefois maltraitantes, qui exigent un « langage de chrétien » :

> Lo malo era ir a hacerte el carné de identidad. ¡Qué mal te trataban! Y que no hubiera… algunos catalanes [que te dicen]: "¡háblame en cristiano!" si se les escapaba… claro es que hay gente que puede hablar el castellano, pero hay otros que no, porque la gente que son de pueblo, [eran] muy *cerraos** y tal y van a la policía y… "¡hábleme usted en cristiano!" Eran unos matones… [722]

La génération de leurs enfants est devenue intégralement catalane pour l'ensemble de la fratrie restée en Catalogne. Mais qu'en est-il pour d'autres immigrés en Catalogne et qu'en est-il de la question de l'intégration ?

L'intégration par la langue

Dans un article de 1957[723], le révérend Rogelio Duocastella, sociologue des religions et

---

[720] Le fils de Julia ou ses sœurs rapportent qu'elle lisait beaucoup et qu'elle avait un véritable goût pour l'apprentissage des langues ; dans le cadre de son activité d'hôtelière à Barcelone, un hôtel acquis par le couple lors du premier retour de France dans les années 1980, elle avait eu plaisir à connaître suffisamment d'anglais et avait même acquis des notions d'italien pour accueillir la clientèle internationale. *Cf.* « Jésus », entretien non transcrit, archives sonores personnelles.

[721] Entretien de « Mariluz », *Annexe 1-1 :3.*

[722] *Ibidem.*

[723] Rogelio Duocastella, « Problèmes d'adaptation dans le cas de migrations intérieures. Un exemple en Espagne ». In *Population*, 12e année, n°1, 1957. pp. 115-128.

fondateur du Centre d'Études de Sociologie Appliquée à Madrid, propose une analyse de la situation des immigrés en Catalogne à travers une micro-étude sur la ville de la banlieue proche de Barcelone, Mataró. Nous reprendrons cette étude en détail un peu plus loin, mais voyons ce que Duocastalla dit de l'adaptation à la langue catalane des immigrés des autres régions :

> Le cas de la Catalogne est intéressant : on y parle, en effet, une langue très différente de l'espagnol, et la difficulté linguistique s'ajoute aux difficultés du passage de la campagne à la ville, et du travail agricole au travail industriel, assorti d'un changement de région et de paysages familiers.

Cette entrée en matière éveille immédiatement notre intérêt car elle présente une situation similaire à celle des migrantes dont nous nous sommes rapprochée, la focalisation sur les femmes migrantes mise à part. Et il résume le cadre politique de la Catalogne en quelques traits efficaces :

> [L]'atmosphère sociale et culturelle de la Catalogne se signale par de très anciennes traditions démocratiques. Dès le XIe siècle, les *Usages* de Ramón Berenguer le Vieux, offrent une véritable constitution écrite délimitant les prérogatives royales, et les Cortès, assemblée des sénateurs, exerçaient une autorité législative et même exécutive. Dès le XIIIe siècle, Ramón Llull formule le principe de la souveraineté populaire, capable de déposer les rois s'ils se trouvaient en désaccord avec les lois, et d'en désigner d'autres[724].

Le cadre de l'immigration étant fixé, Duocastella aborde la question de la langue sous l'angle de l'adaptation, en remarquant d'emblée le caractère « très particulier[725] » :

> Les nouveaux venus se trouvent dans une situation inverse de la situation habituelle : ils doivent s'habituer, en effet, à une langue régionale, le catalan, dont l'extension géographique et culturelle est beaucoup plus restreinte que celle de l'espagnol[726].

Et il observe ainsi que les immigrés expriment du « mépris », de la « prévention » voire d' « hostilité » envers « une région taxée de séparatisme linguistique et qui a été souvent, au cours des cinquante dernières années, à l'origine de troubles sociaux[727] ». Duocastella écrit cet article à la fin des années 1950 et rappelle les épisodes révolutionnaires de la première moitié du siècle. Il souligne que dans les rapports de police apparaissent les « malentendus et [des] oppositions dus à l'usage d'expressions de mépris mutuel, entre immigrants et autochtones » en cas de bagarres. Le motif essentiel de l'adaptation linguistique est pour lui d'ordre économique avec l'apparition des relations de classes : « les autochtones occupant une situation sociale plus élevée, les migrants se trouvent dans une situation de dépendance et d'infériorité[728]. » Il mène une enquête dans la municipalité de Mataró et pose la question « Comprenez-vous le catalan ? ». Les résultats sont clairs : 75 pour cent des 1611 immigrés interrogés répondent « oui » (soit 1159) et la déclinaison selon leur origine (du Nord, du Centre ou du Sud) reflètent la plus grande adaptation du groupe le plus nombreux, les Andalous (Sud), et des gens du Nord (Galice, Cantabrie, Asturies) à 70 pour cent, les plus « réfractaires » au catalan étant le deuxième groupe le plus nombreux : les Castillans (Centre). Duocastella attribue la rapide adaptation des gens du Sud à leur « tempérament vif et intelligent » dont il dit qu'ils s'adaptent pour tout, ajoutant qu' « [e]n outre, leurs conditions économiques particulièrement défavorables les incitent peut-être à un effort en ce sens ». Ne

[724] *Ibid.* p. 116
[725] *Ibid.* p. 123.
[726] *Ibidem.*
[727] *Ibidem.*
[728] *Ibidem.*

partageant ni le jugement de type *ethniciste*, ni le motif socio-économique, nous acceptons néanmoins l'observation du nombre. Quant aux gens du Nord, ils s'adaptent également très vite et tout de suite, dès la première phase de leur migration, soit dans les cinq premières années. Motif concordant avec nos observations.

Pour les Castillans, nous trouvons l'explication du sociologue et religieux – qui fit son doctorat en Sciences sociales à L'Institut catholique de Paris sur la *Sociologie religieuse d'une ville industrielle : Mataró* – sociologiquement intéressante :

> [L]es personnes arrivées entre 1940 et 1945, c'est-à-dire après la guerre civile, s'expliqueraient par le fait que la plupart d'entre eux sont fonctionnaires d'État et occupent des emplois dans la gendarmerie, la police et l'armée : vainqueurs, ils ont, en somme, refusé de s'adapter à la langue d'une région vaincue ; parmi 66 fonctionnaires d'État immigrés, 32 appartiennent à ce groupe.

Un dernier élément que nous relevons est l'observation en termes de genre puisqu'il établit que près de 70 pour cent des femmes contre 65 pour les hommes répondent d'une adaptation linguistique plus grande avec une mention particulière pour les femmes des régions du Nord. Cela surprend le sociologue qui note que « il s'agit, le plus souvent, de femmes qui ne travaillent pas et de femmes mariées[729] ». Gageons qu'il n'a pas poussé l'observation jusqu'à la spécificité des Galiciennes. Dans la famille R.P., les femmes arrivent célibataires, travaillent puis se marient ; la plupart du temps, même si le régime les contraint officiellement à cesser de travailler lorsqu'elles se marient, privilégiant leurs devoirs de ménagères, d'épouses et de mères, elles poursuivent leurs carrières d'ouvrières ou de travailleuses indépendantes. Parfois, comme Julia, la contrainte pesant encore trop, elles émigrent à nouveau dans les années 1960 vers des horizons plus prometteurs. Mais restons un moment encore en Catalogne et penchons-nous sur la place des femmes dans l'immigration.

Les femmes dans l'immigration catalane

Carlota Solé montre que la population immigrée en Catalogne ne diffère pas de manière significative pour les hommes et pour les femmes :

> Depuis les années 1920 sont arrivés en Catalogne des hommes et des femmes en provenance d'autres endroits de l'Espagne dans des proportions semblables pour les deux sexes. La proportion d'arrivés de la classe ouvrière varie légèrement et d'autre part, pour la classe élevée et moyenne élevée, dans les décennies des années 60 […].

Nous notons pourtant que les résultats de l'enquête montrent une proportion de femmes bien supérieure dans la décennie des années 1940 chez les ouvrières (6% d'hommes et 16% de femmes) et légèrement supérieure pour la catégorie définie comme « classe moyenne basse » (11% d'hommes pour 13% de femmes) (*Tab.-16*). Les travaux de Carlota Solé portent généralement sur une période plus contemporaine (années 1980), mais nous offrent une confirmation des niveaux d'arrivée en Catalogne dans les années qui nous intéressent.

Laura Oso a étudié le cas des émigrantes espagnoles à Paris :

> La plupart d'entre elles quittèrent l'Espagne seules, d'autres avec leur époux et quelques -unes rejoignirent leur mari selon le modèle traditionnel. Néanmoins, la majorité d'entre elles, qu'elles soient parties seules, en couple ou pour rejoindre leurs époux, le fit avc l'objectif clair de s'insérer sur le marché du travail parisien dans le secteur du service domestique et des soins aux personnes (bonne à tout faire, concierge, femme de ménage, etc.). Il s'agit donc là d'un flux migratoire de femmes parties pour travailler, éloigné du stéréotype de l'immigrante inactive et économiquement dépendante de l'immigrant masculin supposé être le pionnier de l'immigration familiale.

[729] *Ibid.* p. 125.

Ce schéma de femmes émigrant d'Espagne en France, à Paris, dans les années 1960 établi par l'auteure tout comme Bruno Tur le fait à son tour concernant les Valenciennes à Paris, nous pouvons l'appliquer presque mot pour mot aux émigrantes galiciennes ou andalouses dont nous avons croisé les parcours dans la ville de Manresa et que nous montrons particulièrement pour les Galiciennes dans les années 1940.

Tableau 16.— : **Année d'arrivée en Catalogne des immigrés par classe sociale et par sexe (en %)**

	Classe moy haute		Classe moy basse		classe ouvrière	
Période d'arrivée	H	F	H	F	H	F
1920 ou avant	–	–	2	2	3	3
1921 - 1940	–	21	5	7	12	8
1941 - 1950	–	11	11	13	6	16
1951 - 1960	23	16	23	22	26	25
1961 - 1970	31	16	27	33	41	37
Totaux immigrés interrogés	13	19	64	82	176	185

Source : Élaboration propre à partir de Carlota Solé, 1988, (cf. Note 1), « Taula 1», p.69.

Les Galiciennes en Catalogne

Julia raconte comment les bonnes, las *criadas*, se réunissaient sur le paseo de Manresa par communauté d'origine. Elle n'aime pas ça. Pour elle, « *s'afficher comme servante et comme galicienne* » sont deux motifs de vulgarité. « ¡*qué feo estaba*! » dit-elle quand on l'interroge, faisant une mine de dégoût. Ce qu'elle a aimé dans son expérience du service dans des familles aisées et qu'elle a plaisir à reproduire, c'est l'apprentissage des bonnes manières. Pour elle, « le vrai monde est poli, bien habillé, propre », avant la lettre[730]. Ses loisirs, nous l'avons vu, plutôt que de les consacrer à ces réunions qui lui paraissent superflues, elle les consacre à d'autres apprentissages.

Luisa, arrivée dans les années cinquante n'a pas les mêmes préventions : « ¡Yo salía! Tenía un día de descanso, un día a la tarde […]. Yo me hice amigas… dos gallegas. Hacían baile al aire libre… ya me iba con las amigas… ». Elle sortait, notamment au bal avec ses amies galiciennes.

Comme Bruno Tur a montré les habitudes, voire les rituels, des « bonnes espagnoles » à Paris qui correspondaient sans aucun doute aux habitus sociaux des jeunes (hommes et femmes) dans leur région ou pays d'origine, nous avons également décrit les sorties et les regroupements dans les bals de la jeunesse galicienne. Lorsqu'elles émigraient, les valenciennes étaient à Paris les « bonnes espagnoles » et elles avaient plaisir à se retrouver, à se regrouper parce qu'elles se comprenaient, reproduisant quelque chose de leur groupe social d'origine, qu'elles adaptaient, en compagnes dans l'émigration. Ces plaisirs des retrouvailles entre « pays » ne constituaient pourtant pas l'entièreté de la vie des migrantes.

[730] Annie Ernaux, *Les armoires vides,* Gallimard, Paris, 1974, (182 p.), p. 112.
Annie Ernaux décrit avec une précision extrême et naturaliste le sentiment inspiré à l'adolescente qu'elle était par l'univers familial où elle est née, et la distance qu'elle prend avec ce monde par contact avec celui de l'école privée fréquentée presque exclusivement par les enfants des classes aisées, dans son devenir d'intellectuelle. Elle est une sorte d'émigrée sociale et nous avons pu transposer universellement son expérience à tous les exils entre conditions sociales si diamétralement opposées, comme c'est le cas pour les émigrées galiciennes.

Les réalités de l'immigration en Catalogne

En dehors de leur expérience linguistique singulière pour l'époque, ou de leurs sociabilités sur les temps de loisirs, un certain nombre de confrontations aux réalités difficiles de l'Espagne des années 1940 ont été transcrites dans les témoignages rapportés par Moron de la Fuente :

> Cada una de esas centenares de miles de familias tienen una historia, diferente y común. Algo las une a todas, la escampada hacia otra tierra diferente huyendo de la miseria de posguerra, y también el deseo vehemente de olvidar las atrocidades ocurridas, no sólo en la Guerra Civil, también en los años posteriores, llenos de miedo y muerte. Muchos de esos ciudadanos andaluces, gallegos, aragoneses extremeños, […] habían atravesado por la experiencia de la II República, la guerra y la represión mas atroz. Algunos, los abuelos y las abuelas, […] están enterrados en cementerios catalanes. Ellos y ellas fueron los principales inductores de la huida hacia una nueva oportunidad para vivir en paz y decentemente. El famoso tren llamado "El sevillano" se llenó en esos tiempos de muchas viudas y huérfanos que, además del enorme dolor que arrastraban consigo, se vieron obligados a comenzar de nuevo. Vaya para todos ellos la dedicatoria de este libro[731].

L'émigration venue d'Andalousie montre les pires conditions d'arrivée dont les Galiciens en général étaient relativement préservés pour différentes raisons : de nombreuses études[732] établissent comment la solidarité dans les villages améliorait les conditions du départ[733] quand ils ne se trouvaient pas déjà en situation de dénuement total[734] ; la condition de propriétaires, même de minuscules parcelles, en Galice où prévaut depuis les réformes sur la répartition des terres favorables à l'acquisition par tous d'une parcelle de terrain, le *minifundio*, voire le *microfundio*[735], leur avait toujours permis d'acheter un billet à destination de l'Amérique latine qui était la destination lointaine de l'émigration massive de la fin du XIXe siècle à laquelle les Andalous n'ont pu avoir qu'une faible participation ; la tradition de l'émigration galicienne avait constitué des réseaux de solidarité, des « chaînes d'émigration »[736] et ils se trouvaient rarement dénués de point de chute, d'un familier ou un *paisano* les attendant souvent à destination, avec un lieu pour se loger et souvent un travail immédiat.

Les conditions de l'émigration à partir des années 1940 sont très différentes pour les Andalous au lendemain de la guerre civile qui a anéanti une économie régionale exclusivement agricole et sous le régime de la grande, voire de la très grande exploitation (le *latifundio*) réduisant à une grande misère d'innombrables familles de *peones* ou de *braceros* qui ne possèdent que leur force de travail. Pedro Morón de la Fuente rapporte l'histoire d'immigrants andalous en Catalogne. L'un d'eux est Fernando Peregrín, fils d'un horloger, dont la mère décide dans les mêmes années que Julia, de quitter le pays seule avec ses trois enfants, la famille étant ruinée par les frasques d'un mari violent :

---

[731] P. Morón de la Fuente, *op. cit.* p. 8-9.

[732] On peut notamment citer les ouvrages de Xosé Manuel Nuñez Seixas :
— *Emigrantes caciques e indianos: o influxo sociopolítico da emigración transoceánica en Galicia (1900-1930)*, Ed. Xerais de Galicia, Vigo, 1998, 399 p.
— *Las patrias ausentes: estudios sobre historia y memoria de las migraciones ibéricas (1830-1960)*, G9 Ed., Espagne, 2014, 512 p.

[733] On se souviendra que pour le départ de Julia vers 1942, le village entier s'était cotisé et qu'elle avait réuni près de 500 ptas.

[734] « Justa » (*Annexe 1-3.1*) raconte la situation particulière de sa famille, dénuée de toute propriété.

[735] *Cf.* 2ème partie - chapitre 2, « Galicia ».

[736] Blanca Sanchez Alonso (1995) (*Cf.* Ière Partie, Chap. 1) démontre que les Galiciens ont établi des chaînes de migrations qui, à toutes les époques, se convertissent en véritables réseaux de solidarité entre les participants aux différentes vagues migratoires.

> La salida de la familia se Granada se produjo el 1 de septiembre y la llegada a Barcelona el día 5 del mismo mes de año 1945. Teresa y sus cinco hijos pequeños, el mayor de 17 y el más pequeño con 3, se vio de golpe sin nada a lo que asirse en la Barcelona de posguerra.

La situation est difficile à assumer pour le jeune Fernando qui se souvient que la honte était le sentiment dominant :

> La diáspora se produjo de madrugada como si huyeran de algo o alguien y a escondidas. La verdad es que en realidad huían de su padre, de la miseria ya tan acusada, y de una sociedad falsa y traidora. Lo hacían casi a escondidas porque la imagen que daban era como para sentir vergüenza de que los vieran gentes conocidas, con un carro de mano cargado y con aquellos sacos, parecían exilados de la guerra[737].

Teresa, la mère de Fernando et ses enfants connaîtront la misère de l'après-guerre et côtoieront probablement d'autres immigrés, comme Julia, qui partageait le service dans l'une des maisons où elle fut employée, avec une jeune femme andalouse. (*Fig.-14*)

Mais ni Julia ni ses sœurs ni aucun membre de leur famille, même s'ils n'ont accédé qu'aux secteurs de l'emploi les plus bas de l'échelle sociale n'ont connu la grande misère ni les difficultés que la famille de Teresa. Chaque histoire de migration est différente ; celles-ci sont des histoires de femmes migrantes.

Nous avons abordé un certain nombre de questions qui concernent l'expérience que les migrants rapportent. Nous allons à présent consacrer le chapitre qui suit aux contextes politique et historique dans lesquels se jouent les migrations, afin d'en comprendre les ressorts collectifs.

2. Contextes politiques, historiques et sociaux

Comme dans le reste de l'Espagne, les antécédents liés à l'avènement de la République, ont été très importants dans la construction du nationalisme catalan et l'élaboration d'un statut d'autonomie.

2.1. La IIe République en Catalogne[738]

Le 12 avril 1931, les républicains de la gauche républicaine catalane (ERC) gagnent les élections municipales battant la droite monarchiste (*La Lligua*). Cette victoire était un plébiscite contre Alfonso XIII de Bourbon, victoire très nette dans les villes. Le 14 avril, Companys[739] proclame la République au balcon de la mairie de Barcelone et une heure après, Macià, proclame « au nom du "peuple de Catalogne" […] l'état catalan, qu'en toute cordialité nous ferons en sorte d'intégrer à la Fédération des républiques ibériques ». Au lendemain des élections et malgré l'agitation de mouvements sociaux importants, l'ambiance est festive et il y a d'importantes manifestations de rues. Le 17 avril, un accord est signé à Madrid pour renoncer à la « République catalane » en échange de la garantie de constitution d'une autorité autonome : la Généralité et de l'élaboration d'un statut d'autonomie qui devra être approuvé par les Cortes républicaines à Madrid. La stratégie de Macià, surnommé *l'avi*, le grand-père,

[737] P. Morón de la Fuente, *op. cit.* p. 190.
[738] Canal, 2015, *op. cit.* p. 178-196.
[739] Lluis Companys (1882-1940), leader du *Partit Republicà de Catalunya* (PRC), et Francesc Macià (1859-1933) leader de *Estat Català* fusionnant leurs partis, fondent en mars 1931 *Esquerra Republicana de Catalunya* (ERC), qui triomphe en 1931.

pour obtenir l'autonomie inscrite dans le *Pacto de San Sebastián*[740] en poussant vers l'indépendance avait porté ses fruits. La Généralité provisoire prit en charge les compétences des 4 députations dissoutes. La principale tâche du nouveau gouvernement se résumait à l'élaboration du Statut.

L'« Estatut de Nuria »

Le projet remis par Macià au gouvernement en août 1931, appelé « Estatut de Nuria », définit la Catalogne comme un « état autonome dans la République espagnole », établit le catalan comme langue officielle unique, et transfère de nombreuses compétences. Dans le préambule figurait la prédilection pour une Espagne fédérale (après un référendum avec 75% de participation, et 99% de « pour »). L'unification se produit aussi autour de la figure charismatique et populaire de Macià, et identifie ERC avec la conquête de la Généralité. En septembre 1932 le statut sera approuvé[741]. ERC obtiendra une majorité absolue aux élections législatives du 20 novembre[742], Companys est élu président du *Parlament* jusqu'à sa nomination comme ministre de la République (Marine) en 1933. Macià sera le *president* de la *Generalitat* jusqu'à sa mort, en 1933, Companys le remplacera de 1934 à 1940.

Dès 1931 la division administrative du territoire de la Catalogne substituant aux *provincias* imposées par Primo de Rivera les traditionnelles *comarques*, sera débattue mais ne sera votée qu'en 1936, une fois la guerre commencée[743]. De nombreuses grèves agitent les débuts de la République, particulièrement en Catalogne. En janvier 1932 lors d'un soulèvement dans les mines du Llobregat, l'abolition de la propriété privée est proclamée et le communisme libertaire déclaré. En 1933 la victoire de la droite (CEDA) sans majorité en Espagne et en Catalogne (la Lliga Catalana de Cambó) provoquera un retour sur les réformes des deux premières années. En février 1934 les élections municipales redonnent la victoire à l'ERC et *La Lliga* n'a plus d'élus au *Parlament*.

En 1934, les « *leyes de cultivos* » provoquent l'agitation du monde rural. Une loi qui améliore la situation des *aparceros* et *arrendatarios* en favorisant l'accès à la propriété est votée et suscite une importante opposition de propriétaires qui engagent des actions en justice. Annulée et de nouveau approuvée au *Parlament* poussent les organisations de proprétaires (l'*Institut Agrícola Català de Sant Isidre,* IACSI, association influente de propriétaires et de commençants du monde rural catalan) à se rapprocher de la CEDA. Un mouvement similaire au gouvernement central avec le retour de la droite unifiée provoque des insurrections en Catalogne.

---

[740] Accord signé par la quasi-totalité des partis républicains le 17 août 1930 auxquels se joignirent le PSOE et l'UGT en octobre, et qui fixait la stratégie pour faire tomber la monarchie et Alphonse XIII pour proclamer la IIe République espagnole.

[741] Canal, 2015, *op. cit.* p. 181 : « La adaptación a la nueva constitución, que se refería a España como un estado integral compatible con la autonomía regional y municipal, obligaba a definir Cataluña, en el estatuto de autonomía de 1932, como una "región autónoma dentro del estado español". Mientras que las lenguas iban a ser el catalán y el castellano, las competencias se recortaban con respecto al texto de Nuria, sobre todo en cuestiones financieras y relativas a la enseñanza. […] la sensación de haber dado un paso decisivo resultaba evidente entre los nacionalistas ».

[742] L'ERC obtient 56 sièges sur 85, tandis que *la Lliga* en obtient 16, l'USC 5, *l'Uniò Democratica Catalana* (catholique) 1. (Source : Jordi Canal, *ibidem*).

[743] J. Canal, *Ibid.* p. 182. Il précise que le 27 août 1936, la division administrative de la Catalogne en 9 *veguerías* ou régions et 38 *comarques* qui intégraient les 1070 municipalités catalanes. Elle restera en vigueur jusqu'en 1939 puis ne sera récupérée qu'en 1987 à l'exception des *veguerías* qui disparaitront.

La révolution de 1934 en Catalogne

Des insurrections d'ouvriers et de paysans en octobre 1934, à Madrid, Barcelone et aux Asturies, éclatent. En Catalogne Companys proclame « l'État catalan dans la République Fédérale Espagnole » provoquant une déclaration de l'état de guerre. La Généralité assiégée par les forces de l'ordre, est prise en dix heures ; Companys est emprisonné. Dans les provinces, le bilan sera de 7000 personnes arrêtées et 40 morts. La Catalogne perd de l'autonomie : un gouverneur et président de la Généralité est nommé par le gouvernement central, le *Parlament* est fermé, les activités des partis de gauche et des syndicats sont suspendues ; plus de 100 mairies sont dissoutes et la discussion sur les « *leyes de cultivos* » sont suspendues par l'autorité militaire. Le 2 janvier 1935 une loi met « en suspens les facultés concédées par le statut de Catalogne au parlement de la Généralité ». La fin de l'état de guerre est déclarée. Les catalanistes conservateurs condamnent l'insurrection mais ménagent les Catalans ; la *Lliga* collabore avec les droites espagnoles mais veut sauver le gouvernement autonome. Les membres du gouvernement destitué sont jugés par un conseil de guerre (*Tribunal de garantias constitucionales de la República*) et condamnés à 30 ans de prison. Companys est victime de la propagande de droite qui contribuera néanmoins à forger le mythe du *President* ; dans cette « *nueva hazaña del relato nacionalista* » l'objectif est de discréditer le catalanisme. Aux élections de 1936 la libération des prisonniers est un élément déterminant de la campagne ; Companys devenu une icône du catalanisme prononce derrière les barreaux ces mots devenus célèbres : « volveremos a sufrir, volveremos a luchar, volveremos a vencer".

Deux blocs qui reflètent la division de la société catalane se mettent en place comme enjeux de ces élections : à gauche le *Front d'Esquerres de Catalunya*, version régionale du Front populaire a pour objectif de freiner les avancées du fascisme et de reprendre les réformes, de rétablir l'autonomie et les *leyes de cultivo* ainsi que l'amnistie des insurgés. À droite, les partis se regroupent autour de la CEDA et leur objectif est de mettre fin à la révolution et de rétablir l'ordre. La forte participation donne la victoire au *Front d'Esquerres* comme au *Frente Popular* dans le reste de l'Espagne. L'amnistie est décrétée et le *Parlament* rétabli dans ses fonctions et désigne un nouveau gouvernement de la *Generalitat*. Le 29 février 1936, Companys fait une entrée triomphale à Barcelone et tous les ministres retrouvent leurs postes. La droite réaffirme sa loyauté au gouvernement, cherchant des ponts avec ERC pour la stabilité. La Catalogne récupère sa compétence sur l'ordre public. Mais l'agitation politique est permanente dans le monde rural, des grèves urbaines se multiplient, le climat social et politique se détériore à Barcelone ; la société catalane est traversée de grandes tensions, d'ordre social et politique ; l'inquiétude patronale va croissant.

La population

La Catalogne en 1936 compte 2.920.786 habitants. Elle connaît comme d'autres pays affectés par la grande crise de 1929, un ralentissement de l'augmentation de la population au long des années 1930 (baisse nuptialité et de la natalité) ainsi qu'une relative paralysie de l'immigration. En effet, la demande en emplois est peu dynamique et le chômage ouvrier en lien avec la baisse de l'activité industrielle au moins jusqu'en 1934 en est la conséquence. La tendance expansive caractéristique de la Catalogne est littéralement stoppée. Cependant, malgré la baisse sensible du flux migratoire dans ces années, il y a un demi-million d'immigrés, ce qui accentue l'inquiétude des nationalistes qui pensent que cette situation est

incompatible avec l'autonomie[744] : « *Baja natalidad catalana más alta inmigración convertían la cuestión demográfica en un problema racial*[745] ».

L'éducation

L'orientation générale de la politique des partis du gouvernement de 1931 était à la modernisation structurelle du pays pour faire face aux difficultés de secteurs entiers de la population ou des régions. Deux principes régissent ces politiques d'éducation[746] : laïcisation et amélioration de la qualité de l'enseignement (création d'écoles, réforme des études dans les écoles normales, reconnaissance du métier, etc.). Les débats sur la laïcisation sont difficiles, violents et contribuant à exacerber les tensions entre les partis politiques et au gouvernement[747]. Un corps enseignant relativement homogène se constitue qui va s'identifier avec la République, développant leur mission sur le territoire espagnol et sans trop de difficultés ils appliquent des principes républicains. Cela explique pourquoi ils furent particulièrement poursuivis par le franquisme, comme leur engagement dans la prise en charge des enfants dans l'exil républicain. Exilés eux-mêmes, ils emportent leur idéal républicain d'éducation, sans pouvoir, la plupart du temps, le réinvestir en enseignant en raison de la barrière de la langue, vivant l'« expatriation linguistique »[748] dans les pays dont les systèmes éducatifs étaient la plupart du temps déjà plus solidement constitués qu'en Espagne. Ils subissent dès les premières semaines dans les zones occupées puis sur tout le territoire, l'épuration la plus radicale de l'histoire de l'Espagne[749] : poison républicain, répression exemplaire, anti-intellectualisme visceral : tout le franquisme était dans ces mesures quand toute la IIe République était dans ses *maestros*.

L'expérience de l'école des jeunes galiciennes avant l'émigration rapportait non seulement les difficultés pour fréquenter régulièrement l'école au temps des grandes privations dans l'environnement rural de leur enfance, mais aussi le souvenir d'inégalités sociales criantes, d'arbitraire et de vexations, tout comme du caractère régressif de l'enseignement franquiste (« *leer, escribir, contar. ¡Y para de contar!*[750] ») par rapport aux espoirs suscités par celui de la République. Une fois arrivés en Catalogne, la fréquentation de l'école ne sera pas d'actualité pour Julia ni pour les membres de sa famille émigrés en Catalogne ; l'école restera

---

[744] Jordi Nadal signale comme signes caractéristiques de cette inquiétude les ouvrages de l'économiste Vandellós i Solà qui va promouvoir un manifeste : *Per la conservació de la raça catalana,* signé par certains secteurs du nationalisme intellectuel, et qui publiera *Catalunya poble decadent* ou *La immigració a Catalunya* la même année, en 1935.

[745] Vandellos i Solà, cité par J. Nadal.

[746] J. Beyrie, dans Bennassar, 1992, « Vers une nouvelle société : le projet éducatif », *op. cit.* p. 785-788.

[747] José Ignacio Cruz, « Maestros y colegios en el exilio de 1939 », *in* Conrado Vilanou Torrano et Josep Monserrat, (éd.) *Mestres i exili : jornades d'estudi i reflexió,* Université de Barcelone, INEHCA, Barcelone, 2003, p. 11-31 (252 p.), p. 12.

[748] Expression attribuée par l'auteur à Juan Marichal, professeur et intellectuel espagnol mort en exil au Mexique.
Site officiel. Disponible sur : https://juanmarichal.org/, consulté le 15 juillet 2021.

[749] Carmen Morán Breña, « Represión contra los maestros en la Guerra Civil », *El País,* 26 janvier 2003. Disponible sur : https://elpais.com/diario/2003/01/27/educacion/1043622001_850215.html, consulté le 15 juillet 2021.
Ouvrages cités :
Francisco Morente Valero, *La escuela y el estado nuevo: la depuración del magisterio nacional, 1936-1943, Serie Historia 14, Ambito, Valladolid, 1997,* 943 p.
Francisco de Luis Martín, *La FETE en la Guerra Civil española, 1936-1939,* Ariel, Barcelone, 2002, 302 p.

[750] « Lola » de Fruxil, *Annexe* (*1-2.4*).

cependant pour eux une préoccupation fondamentale en soi (« il faudra que tu étudies beaucoup[751] »), tandis qu'en Galice les intérêts de l'exploitation restent prédominants. Nous l'interprétons comme le double signe de l'influence qu'a pu avoir l'extraordinaire activité sociale et politique dans la période antérieure à la dictature, aux espoirs qu'elle a alimentés dans les structures mentales des jeunes, mais aussi de la modernisation des esprits dans le contexte de cette émigration /immigration, la Catalogne ayant fortement promu l'évolution de l'enseignement.

La culture catalane en expansion

De même, comme ailleurs en Espagne mais plus encore, la culture catalane a bénéficié de l'ouverture et de l'effervescence des idées dans la période de la IIe République ; le développement de la presse en catalan, l'extension du réseau radiophonique, le développement de l'« *asociacionismo* » ou mouvement associatif, l'Autonomie de l'université de Barcelone. Dans le secteur de l'art la grande continuité avec les années 1920 notamment par l'existence des avant-gardes suscite la formation d'un véritable marché culturel catalan ; des poètes et des romanciers publient en nombre. La peinture avec ses trois génies liés, de près ou de loin, à la Catalogne : Salvador Dalí signe en 1928 un texte fondamental de l'avant-garde catalane, Pablo Picasso est déjà mondialement connu et a fréquenté les Beaux-arts de Barcelone et Joan Miró est un peintre catalan emblématique. La musique, le théatre et le jazz (Xavier Cugat), le cinéma qui a déjà une longue tradition en Catalogne, tous les arts s'y développent.

Nous citerons encore dans les domaines du sport, le fait qu'en 1936 le *Comitè català pro-Esport Popular* organise *l'Olimpiada Popular de Barcelone* comme alternative aux J.O. de Berlin ; elle devait être inaugurée 19 juillet, mais le soulèvement et le coup d'État en Espagne en ont décidé autrement et ont coupé court à tous les élans culturels.

2.2. Après-guerre, franquisme et reconstruction

Pour dépeindre la réalité de la Catalogne après la guerre, Pierre Vilar proposait de « mesurer la profondeur des misères » dans toute l'Espagne[752]. Le constat est clair : la guerre a laissé l'Espagne dans un tel état de dépouillement matériel et de « division morale » qu'elle ne peut entrer en guerre lors de la 2nde Guerre mondiale ni « tirer parti de sa neutralité, comme en 1914[753] » à cause d'un appareil productif trop endommagé, et qui le restera longtemps. Les années 1940 sont des « années de la faim », l'expression recouvrant le même sens qu'elle avait eu dans les siècles passés en Espagne, comparée au « tiers monde ». Les crises longues comme celle qui a suivi la guerre d'Espagne épuisent les énergies sociales. Pendant une décennie après la défaite de la République, l'Espagne connaît un grand nombre d'attentats, voit se développer des guérillas convaincues et combattives sur plusieurs de ses territoires cependant qu'aucune force ne sera en mesure de remettre en question le résultat de la guerre : la fatigue, l'amertume, les efforts épuisants pour survivre pour celles et ceux qui sont restés et la disparition ou l'exil des militants les plus actifs, ne permettaient pas d'organiser une

[751] Julia rapporte ces paroles prophétiques adressées à ses enfants par son frère José, l'héritier, qui restait en Galice.
[752] P. Vilar, 1995, *op. cit.* p. 19.
[753] *Ibidem.*

opposition efficace à la force brutale d'un appareil d'état véritable colonisateur de son propre pays.

La collaboration, l'acceptation, ou la résignation n'étaient pourtant pas dominantes dans la population catalane. Au contraire, la Catalogne est vidée de ses militants les plus actifs ; divisées sur l'adhésion au régime de Franco, des forces nationalistes sans « nation » cohabitent avec une bourgeoisie plus spontanément « solidaire » avec le régime par sa position sociale.

> [L]a bourgeoisie catalane la plus solidaire, par sa position, avec ce type de pouvoir socialement conservateur, contre–révolutionnaire, connaît le total mépris de Madrid à son égard. La masse des classes moyennes, sans aucun doute majoritaires en Catalogne – paysans, artisans, boutiquiers, fonctionnaires moyens, employés, intellectuels –, donne à son mécontentement, face au pouvoir central, un sens national, l'obsession de l'appartenance catalane étant continuellement ravivée par les menaces contre la langue, la culture, l'originalité des institutions, qu'il fallait préserver ou obtenir. Enfin la classe ouvrière, surtout barcelonaise et en partie immigrée, a toujours ses propres motifs de mécontentement : pour les années quarante, une exploitation croissante, des îlots de misère insupportable, l'encadrement dans les syndicats officiels, le rêve de la révolution détruit… […]
>
> Au contraire, les classes moyennes et la classe ouvrière, s'attribuaient volontiers réciproquement les responsabilités de la défaite. Par conséquent, convergence négative pour les vaincus, contre l'ordre imposé, mais des réactions de classe toujours différentes[754].

L'état économique de la Catalogne dans les années quarante est catastrophique, la population en baisse, mais son appareil productif industriel s'est maintenu, n'ayant pas perdu sa position dominante au sein de l'État espagnol, tandis que la campagne catalane ne s'est pas dépeuplée. L'immigration grossit la population ouvrière et misérable ; les mécontentements « de classe » redeviendront visibles dès les années quarante, avec des grèves importantes dans le secteur textile par exemple[755], en particulier à Manresa, où éclate en 1946 la première grande grève du franquisme pour réclamer des augmentations de salaire[756].

L'offensive finale de la guerre a lieu en Catalogne à Noël 1938 ; les « vainqueurs » se comportent en « occupants » : celui qui dirige les opérations est officiellement « général en chef des forces d'occupation ». Le Gouvernement de la Généralité (*La Generalitat*) est abrogé par le Décret du 5 avril 1938. Les nouvelles autorités dépendent directement de l'armée, jusqu'en août 1939, alors que la guerre a pris fin le 1er avril. Au lendemain de fêtes qui voient s'organiser sur le territoire catalan « messes en plein air très fréquentées et […] défilés militaires » célébrant la *Victoria*, les premières dispositions prises sont répressives : les « manifestations nationales catalanes » comme tous les événements exprimant la « personnalité catalane », sont interdites et les persécutions commencent. L'État nouveau prend possession de l'espace en renommant les rues et les places pour faire disparaître toute allusion à des personnalités ou à des faits relatifs à l'histoire catalane ou à l'autonomie récemment mise en place pendant la IIe République ; les centres scolaires et les écoles « autonomes » sont fermés, comme l'Université (autonome) de Barcelone ; les références à la « démocratie » sont remplacées par de nouvelles au *Movimiento*, le parti unique assemblé par Franco ; « autonomie » est remplacé par « Unidad ». Les personnalités politiques les plus importantes de la IIe République et du « nationalisme » menacées par la répression féroce

[754] *Ibid.* p. 20-22, nous traduisons.
[755] Carme Molinero et Pere Ysàs, *L'oposició antifeixista a Catalunya, 1939-1950*, 1a ed, Barcelona, 1981 (Els Orígens, 7), 222 p.
[756] Joan Adam, « La vaga del gener de 1946 a Manresa », *Dovella* 28, 1988, p. 5-13.

partent en exil, laissant le champ libre aux nouvelles autorités. La répression comme ailleurs est « brutale et indiscriminée contre les partis politiques, syndicats, coopératives, cafés, journaux politiques. Les autorités s'abritent derrière un motif de « rébellion militaire » inventé par la dictature en début de siècle et fusillent des milliers de personnes.

Les archives militaires ou policières, ont été confisquées par les troupes franquistes en Catalogne à la fin de la Guerre civile, et entreposées depuis lors à Salamanque :

> [E]n juillet 1939 un convoi de douze wagons de marchandises transféra de Barcelone à Salamanque cent trente tonnes de documents, confisqués à la Généralité, à des organismes officiels, mais aussi à des partis, à des syndicats, à des associations, à des journaux ou à des particuliers[757].

Les archives catalanes qui ont essentiellement servi à la répression franquiste ne seront restituées à la Généralité et ouvertes à la consultation publique à Barcelone comme à Salamanque qu'en 2005, la Catalogne récupérait ainsi notamment les archives des travaux d'élaboration du statut d'autonomie par le *Parlement* et la Generalitat.

La dureté de la répression franquiste est attestée par le nombre des exécutions sommaires de responsables politiques de la République :

Manuel Carrasco i formiguera, prisonnier pendant la guerre ; […] l'écrivain Carles Rahola, à Gérone ; le maire de Santa Coloma de Farners, Mon i Pascual ; Domènec Latorre, dirigeant d'*Uniò Catalanista*, et le docteur Battestini, à Tarragone, parmi des milliers de détenus. Le 15 octobre 1940 le président de la *Generalitat de Catalunya*, Lluis Companys, livré par la Gestapo à la police espagnole contre toute loi internationale d'extradition fut exécuté à Montjuïc. En 1942, livré lui aussi par les Allemands au gouvernement espagnol, le dirigeant syndicaliste et ministre de la République, Joan Peiró, fut fusillé à Valence[758]. Vers 1942, Julia conçoit le projet de quitter la Galice ; elle arrive à Manresa en 1944.

Sur la photo (*Fig.-2*) prise depuis le piton de la Seu, l'abbatiale qui domine la ville, on distingue sa silhouette de très jeune femme. Au fond, on aperçoit Manresa. Il existe peu de photos de cette période dans la collection privée qu'elle met à notre disposition. En quelques années, on observe qu'elles deviennent plus nombreuses. Aucune ne la montre dans l'environnement de l'usine. Lorsqu'elle sera employée de maison, davantage d'occasions d'être photographiée par ses employeurs se présenteront. La photo entrera dans son mode de vie et dans la période suivante, elles abonderont, mais ne montrent que rarement la vie quotidienne de l'immigrée.

2.3. La guerre en Catalogne : une « mortelle étreinte »[759]

Le soulèvement a lieu le 19 juillet, le général Goded arrive des Baléares et prend la tête du soulèvement mais la cause échoue en Catalogne. La Garde civile défend la légalité et l'assaut est donné à la capitainerie où Goded est arrêté. D'autres foyers seront écrasés le lendemain. Militaires et Gardes civils reculent, résistent peu. La participation civile au soulèvement est faible, la droite catalane n'a participé ni à la conspiration ni au soulèvement. La résistance se

---

[757] Geneviève Dreyfus-Armand, « Les traces archivées du passé : enjeux de mémoire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n. 70, 2003, p. 84-86. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_2003_num_70_1_402456, consulté le 29 juillet 2021.
[758] *Ibid.* p. 11.
[759] Jordi Canal, *Ibid.* p. 196.

mue en révolution et s'engouffre dans une spirale de violence, prenant appui sur l'échauffement politique et social des dernières années :

> Había llegado la hora para materializar viejas aspiraciones, reivindicaciones de ideales, pero también para dar rienda suelta a no menos antiguos odios, rencores, cuentas pendientes y sed de venganza. Los revolucionarios auténticos compartían acciones con simples delincuentes, aprovechados y arribistas[760].

L'église est une cible privilégiée. La Généralité fit ce qu'elle put mais ne réussit pas à contenir une violence retenue depuis des temps immémoriaux. Le pouvoir des armes était dans la rue, une violence illégitime s'exerçait en retour de haines accumulées au long d'une histoire de la domination et de l'exploitation par l'église des plus démunis. Cette violence sera irrémédiablement imputée à la République :

> La iglesia se convirtió, como en otros momentos de la historia contemporánea, identificada con los ricos y las derechas, en el blanco predilecto de los revolucionarios. El anticlericalismo seguía muy arraigado en la cultura de una parte de la sociedad catalana. La actitud benevolente o instigadora hacia la conspiración de algunos eclesiásticos contribuyó a agitar los ánimos[761].

Jordi Canal parle de « nettoyage révolutionnaire » et explique l'attitude d'une bonne partie de l'église en soutien aux rebelles et la peur des catholiques par le chaos révolutionnaire de ces premières semaines. Ces violences ont des effets dévastateurs pour le camp républicain, les « Catalans de Burgos » (Carlistes, phalangistes ou monarchistes, religieux et des industriels) profitant de la médiation de la Généralité, rejoignent la cause des rebelles et lui prêtent main forte. C'est dans ce contexte qu'apparaît le terme de « *cruzada* » qui légitimait le soulèvement militaire. Jordi Canal explique comment on a pu considérer qu'il y eut « guerre civile dans la Guerre civile[762] ».

Pour préserver la Généralité, Companys signe un accord qui autorise la création d'un *Comité Central de Milicias Antifascistas*[763], à l'image des nouvelles forces politiques. Les comités locaux doublent les institutions et les mairies ; des communistes sont appelés au gouvernement, pour compenser l'influence des Comités, situation qui crée des mésententes entre les anarchistes qui se sont imposés par la rue (et par les armes). Des colonnes de

---

[760] *Ibid.* p. 198.

[761] *Ibid.* p. 198-199.

[762] Jordi Canal, *op. cit.*, p. 205 : «*El 3 de mayo de 1937 y en los días siguientes tuvieron lugar unos hechos que han merecido la consideración de guerra civil dentro de la Guerra Civil, enfrentando a las fuerzas de ERC*[762] *y PSUC contra las de CNT-FAI y POUM. El problema de fondo no era otro que la lucha por el poder en el campo republicano. Ya en los meses precedentes se habían producido algunos choques alarmantes, que seguían poniendo de relieve la falta de control del gobierno autonómico frente a los paisanos armados: en enero los hechos de la Fatarella; a finales de abril, el asesinato del dirigente comunista Cortada, y, poco después, la muerte del Cojo de Málaga en Bellver de Cerdaña en una acción al frente de sus milicianos* ».
Une autre action est ainsi décrite par l'historien : « *La orden del entonces consejero de Seguridad Interior, Artemi Aiguader, y del jefe de las fuerzas de policía, el comunista Rodríguez Salas, de asaltar y tomar el control el 3 de mayo del edificio de Telefónica, en la barcelonesa plaza de Cataluña, ocupado por comités fundamentalmente anarcosindicalistas, dio paso a una balacera. Los enfrentamientos se extendieron rápidamente por toda la ciudad y aparecieron barricadas por doquier. El POUM se implicó en el conflicto en defensa de una revolución que reputaba amenazada. La lucha duró varios días, tanto en la capital como en Tarrasa, Reus, Tarragona, Tortosa o Vic. Hubo incluso tentativas de algunos grupos de abandonar el frente para sumarse a la guerra de retaguardia. En algo menos de una semana perdieron la vida entre doscientas y trescientas personas*. ». Jordi Canal, *Ibidem.*

[763] La composition du Comité sera de 15 membres en représentation des principaux partis et syndicats du Front Populaire : 5 pour la CNT-FAI, 3 pour ERC, 3 pour l'UGT, 1 pour le PSUC, 1 pur l'UR (*Unió de Rabassaires*), 1 pour le POUM et 1 pour l'ACR. *Ibid.* p. 200.

volontaires recrutés partent pour le front d'Aragon, environ 20.000 combattants[764] qui vont stabiliser le front. Malgré les difficultés, la Généralité n'abandonne pas son objectif de constituer une armée catalane et crée fin août 1936 une École Populaire de Guerre où elle formera le commandement des milices. Face au manque d'armes et de munitions la Généralité crée une Commission des Industries de Guerre chargée de coordonner les industries utiles : métallurgie, mécanique, chimique et les industries « auxiliaires »[765]. L'effort de guerre massif en hommes et de production a des conséquences directes sur la population. Un nouveau gouvernement d'unité antifasciste[766] est formé avec des élus du Comité des Milices, opération par laquelle Companys parvient à dissoudre le Comité. Des décrets de collectivisations sont pris pour réorganiser l'industrie[767]. C'est ainsi qu'un modèle gouvernemental d'économie dirigée est mis en place, dans le but de diluer les velléités socialisantes de la CNT.

Les faits de violence à l'arrière-garde républicaine tandis que la guerre faisait rage sur le territoire espagnol et que les forces franquistes connaissaient des victoires marquent la perte d'influence des anarcho-syndicalistes[768] au bénéfice des communistes : « les communistes tendus vers l'objectif militaire deviennent progressivement le parti des petits propriétaires, ce qui stimulera la croissance du parti[769] ».

Abandonnant Valence, les forces de la République se retrouvent à Barcelone à partir de l'automne 1937, avec le gouvernement Basque défait en août 1937.

---

[764] *Ibid.* p. 201.
Le détail des colonnes constituées : la Colonne Durruti, 3.000 miliciens, 50 soldats et une compagnie de volontaires des Jeunesses Socialistes Unifiées. Elle ne parvient pas à Zaragoza mais les terres conquises sont « parsemées de collectivisations ». Les colonnes Ortiz et Ascaso, la *Roja y Negra*, celle des Aguiluchos de la FAI avec García Oliver à sa tête. Le POUM et le PSUC en envoient aussi. Pendant ce temps, ERC et *Estat Català* ne parvenant pas à constituer une armée officielle depuis la Généralité formeront la colonne Macià-Companys.

[765] *Ibid.* p. 202.
La création de la Commission des Industries de Guerre permit de contrôler 500 usines, 50.000 travailleurs, ainsi que 30.000 industries auxiliaires (textile, produits alimentaires, etc.).

[766] Felipe Díaz Sandino, *De la conspiración a la revolución, 1929-1937*, Ensayo 44, Libertarias, Madrid, 1990, 218 p. : Josep Tarradellas (futur président de la Généralité en exil en 1954), il revient comme premier conseiller du gouvernement (poste qu'il avait occupé dès 1931) et ministre des Finances ; le gouvernement est composé de 3 membres de ERC et de la CNT-FAI, 2 du PSUC, 1 du POUM (Nin à la Justice en plus de Felipe Diaz Sandino à la Défense (aviateur loyal à la République, l'un des fondateurs de l'UMRA (*Union Militar Republicana Antifascista*) en 1935, qui avait mené les bombardements des casernes rebelles lors du soulèvement ; il conservera le commandement de la 4ème Région aérienne d'Espagne, correspondant à la Catalogne et s'exilera en Amérique latine après la guerre. Il publie ses mémoires sous la forme d'un essai en 1990.

[767] La réglementation prévoit une obligation de collectivisation pour les entreprises de plus de 100 travailleurs, si le patron était déclaré « factieux » ou si celui-ci avait abandonné l'usine.

[768] Óscar Freán Hernández précise: *«El resultado final de la estrategia insurreccional fue negativo al haber fracasado estrepitosamente todas las tentativas revolucionarias, lo que contribuyó a debilitar al movimiento libertario, y en particular a la cnt que experimenta a lo largo de esos años un fuerte descenso de su número de afiliados. Este descenso respondía en parte a la estrategia de radicalización emprendida [...]. Evidentemente, la fuerte represión que las organizaciones anarquistas habían sufrido por parte de las autoridades y de las fuerzas policiales después de cada movimiento revolucionario también contribuyó, de manera importante, a debilitar al conjunto movimiento libertario*».
Oscar Freán Hernández, « ¿Cómo hacer la revolución? Los anarquistas y la crítica de la violencia insurreccional », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, nº 2, 31 janvier 2015. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/ccec.5399, consulté le 9 juillet 2021.

[769] Bartolomé Bennassar, l'*Histoire des Espagnols: VIe XXe siècle*, Robert Laffont, Paris 1992 [1985], (1132 p.), p. 832.

La guerre se terminer dans des désaccords profonds au sein de la Généralité destituée en 1938, et avec de fortes tensions entre ceux qui ne souhaitent pas poursuivre la guerre (Companys) et le gouvernement de Negrín qui décide de la poursuivre.

« Vivre à l'arrière »[770]

Si Bartolomé Bennassar affirme que « des régions telles que la Galice, la Navarre, la Vieille Castille, une partie de l'Andalousie ne furent jamais concernées directement par la guerre » et que « [l]a Catalogne et le pays valencien restèrent éloignés du front jusqu'au printemps 1938 […] de sorte que se développa une vie à l'arrière, où la guerre semblait lointaine, livrée au débat politique, aux projets, voire à la fête[771] », d'autres rapportent que la production et l'économie catalanes souffrent de l'économie de guerre : la production baisse en raison de difficultés d'approvisionnement en matières premières, surtout dans le textile dont on sait qu'il occupe une grande partie de la population immigrée ; la métallurgie a maintenu une production adaptée à la demande de l'économie de guerre. Le chômage n'a pas disparu bien que beaucoup d'hommes aient été mobilisés ; l'importance des expériences de collectivisations[772], tant par leur mise en place qu'avec leur échec à la fin de la guerre ont compliqué un marché du travail soumis, comme le reste des activités, aux exigences et aux tensions de la guerre.

La révolution « avait commencé dans la fête » en Catalogne. « Elle se termina dans le drame : l'exode[773] ». Les réfugiés affluent en Catalogne au fur et à mesure de l'avancée des fronts :

> Déja, en 1937, cent mille malagueños avaient préféré fuir vers Almería, sur la route accidentée de la côte, bombardée par les navires italiens, qu'attendre les troupes de Queipo de Llano et de Roatta. A partir de janvier 1939, un exode massif entraîne Aragonais et Catalans, mais bien d'autres encore, vers la frontière française et les camps de concentration de triste mémoire du Roussillon : Le Boulou, Argeles. La procession tragique d'un demi-million de personnes, soldats et civils, route pour l'exil, à pied, de Barcelone à la frontière[774].

Les populations urbaines sont particulièrement touchées et les traditionnels déséquilibres entre la production agricole et industrielle sont exacerbés. Les politiques de rationnement sont mises en place dès 1937 tandis qu'un marché noir florissant se développe en Catalogne qui va de pair avec l'isolement du dernier bastion de la République. La pauvreté et les carences alimentaires que la Catalogne a traditionnellement peu connues font leur apparition ; la mortalité infantile augmente. Après le coup d'état et pendant les deux premières années de la guerre la Catalogne devient le territoire par où transitent les réfugiés espagnols venus du front

---

[770] B. Bennassar, 1992, *op. cit*, p. 824.

[771] *Ibidem.*

[772] Bennassar, *Op. cit.* 1992, p. 832-833.

Citant Pierre Broué et Emile Temime, Bennassar parvient à transmettre ce que l'ambiance a pu avoir de positif dans la société catalane : Pierre Broué et Émile Temime, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Minuit, Paris, 1979, 542 p. Disponible sur : https://www.marxists.org/francais/broue/works/1961/00/pbet.pdf, consulté le 13 juillet 2021.

On peut aussi trouver des bilans précis chez ces auteurs dont nous avons consulté les travaux :

— Aurora Bosch, *Ugetistas y libertarios: guerra civil y revolución en el País Valenciano, 1936-1939*, Valencia, 1983 (Estudios universitarios, 9).

— Walther L. Bernecker, *Colectividades y revolución social: el anarquismo en la guerra civil española, 1936-1939*, Crítica, Barcelona, 1982, 524 p.

[773] Bennassar, 1992, *op. cit.*, p. 834

[774] *Ibidem.*

Nord ; l'aide internationale s'organise[775]. Il y a des difficultés avec les autochtones : il faut loger, soigner, nourrir des milliers de personnes.

Une « terre de refuge » / de réfugiés[776]

Terre de passage et société d'accueil, la Catalogne est aussi une terre de refuge pendant et après la guerre :

> Devant l'armée républicaine qui se repliait de manière très ordonnée, il y avait une énorme masse de population civile qui fuyait vers la frontière; la peur des représailles indiscriminées des vainqueurs, du saccage, de la voracité sexuelle supposée des Marocains que les appareils de propagande franquiste avaient si intensément explorée, etc., furent l'occasion pour une part importante de population civile qui n'avait aucune raison objective de fuir, le faisait désespérément. D'un autre côté, […] l'évolution de la guerre avait transformé la Catalogne en une véritable "terre de refuge", puisque à la moitié de l'année 1938 on recensait un total de 702.000 émigrants[777].

La question des réfugiés arrivant de toutes les régions d'Espagne se pose d'abord par le nombre : dans les jours et les semaines qui suivent le soulèvement et au fur et à mesure de l'avancée des fronts et de l'occupation militaire par les franquistes des milliers de personnes affluent[778] et la fin de la guerre marque une accentuation de l'exil, et dans le sud de la France, l'invention des camps « de triste mémoire[779] » :

> […] c'est à la fin de l'été 1937 que la question des réfugiés va s'accentuer. Un grand nombre de réfugiés arrive de Madrid, de Malaga, d'Aragon et des provinces basques qui avaient déjà été occupées par l'armée franquiste. Avec la chute de Santander et Gijón, des milliers de Basques supplémentaires et des Asturiens commençaient à entrer en grandes quantités en Catalogne, par la France ; "Au mois de novembre 1938 on comptait en Catalogne plus d'un million de réfugiés, répartis en deux grands blocs : 157.000 non enregistrés et 837.544 enregistrés, l'origine de la provenance de la population de ce dernier groupe étant la suivante : Madrid, la Castille et l'Estrémadure 339.000. L'Andalousie 153.000. Euskadi [le Pays basque] 50.000. Les Asturies et Santander 121.000. Aragon 39.800. Zones occupées de la Catalogne 134.744"[780]. D'autres historiens affirment que : "Pendant la première semaine de janvier 1939, le point algide de la

---

[775] Rosa Serra i Sala, *Ajuda humanitària dels quàquers als infants de Catalunya durant la Guerra Civil, 1936-1939*, thèse de doctorat, Dir. Salomó Marquès i Sureda, Université de Gérone, Département de Pédagogie, Gérone, 2008, p. 115. Disponible sur : http://www.tdx.cat/TDX-0715108-143957, consulté le 10 juillet 2021.
Rosa Serra dans la thèse qu'elle consacre à l'intervention des quakers à Barcelone documente des multiples difficultés: afflux des réfugiés, impossibilité à acheminer les produits alimentaires qui rend tout approvisionnement compliqué ainsi que problèmes avec les populations autochtones.

[776] Salomó Marquès i Sureda, « Catalunya i l'exili del magisteri català » in Conrado Vilanou Torrano et Josep Monserrat, (éd.) *Mestres i exili : jornades d'estudi i reflexió,* Université de Barcelone, INEHCA, Barcelone, 2003, p. 33-60 (252 p.), p.34.

[777] Daniel Diaz Esculies, *Entre filferrades: un aspecte de l'emigració republicana dels Paisos Catalans (1939-1945),* La Magrana, Barcelone, 1993, p. 17 (234 p.).
Pour les chiffres, on peut aussi se référer à : Javier Rubio, *La emigración española a Francia,* Ariel, Barcelona, 1974, (402 p.), p. 233-234.
« *Davant l'exercit republicà que es replegava força ordenadament hi havia una enorme massa de població civil que fugia envers la frontera; la por a les represàlies indiscriminades dels vencedors, al saqueig, a la suposada voracitat sexual dels marroquins que tan intensament havien explorat els aparells de propaganda franquista, etc., ocasionaren que molta població civil que no tenia cap raó objectiva per fugir, ho fes desesperadament. D'altra banda, cal tenir present que l'evolució de la guerra havia convertit Catalunya en una veritable "terra de refugi", ja que a mitjan 1938 hi havia censats un total de 702.000 emigrants.* » (Nous traduisons).

[778] Ignacio Cruz, *op. cit.*, p.11.

[779] Bennassar, 1992, *op. cit.* p. 834.

[780] Martín Pérez, 2012, *op. cit.* p. 72 ; elle cite les données de Salomó Marquès i Sureda, *op. cit.* p.35.

> *retirada*[781], il y avait en Catalogne une population flottante de plus de 700.000 personnes réfugiées en provenance du reste de l'État"[782]. Quoi qu'il en soit, la présence, pendant toute la durée de la guerre d'une nombreuse population de réfugiés : enfants et adultes, est indubitable[783]. (Nous soulignons)

La culture catalane en temps de guerre

Les changements dans la presse sont importants dans les mois qui suivent le coup d'état : certains journaux, ceux qui ne soutiennent pas le Front populaire, vont disparaître, confisqués par des organisations politiques pour la moitié d'entre eux. Ils durent aussi faire face au manque de papier. Pendant les premières années de la guerre d'Espagne la culture catalane poursuit un mouvement d'expansion commencé sous la 2e République :

> La Generalidad dedicó, en los años de guerra, una gran atención a la defensa de la cultura, vinculándola al propio proceso de República y la autonomía. El comisariado de propaganda, creado en octubre de 1936 y dirigido por Miravitlles, promocionó reportajes y documentales a través de Laia Films. También participó activamente en el pabellón de la República de la Exposición Internacional de Paris, en 1937. El arquitecto Sert diseño el edificio y allí se expusieron, al margen del Gernika de Picasso, piezas emblemáticas de Miró o González. El gobierno autónomo impulsó también los Servicios de Cultura en el Frente, la Institución de las Letras catalanas o el Consejo de la Escuela Nueva Unificada. El proceso de catalanización llegó entonces a uno de sus momentos mas altos. 209

Que ce soit dans les arts graphiques, la photographie ou la littérature où un grand nombre d'œuvres en catalan furent produits, la culture catalane se caractérisa par son bouillonnement et son inventivité.

Si elle a commencé en Galcie, la guerre finit en Catalogne

Les difficultés s'accumulent et la République n'a pu organiser une armée, aux prises en Catalogne avec une situation politique qui n'avait pas eu le temps de se stabiliser. Les troupes franquistes se trouvent aux portes de la Catalogne début 1938. En mars, « treize attaques aériennes de l'aviation italienne », les pires bombardements de la Catalogne, ont lieu notamment sur Barcelone, avec un bilan de 5.000 morts, dont la moitié dans la capitale[784]. Le

---

[781] La *Retirada*, qui qui désigne la retraite et l'exil, à la fin de la guerre civile d'Espagne en 1939, où une très nombreuse population s'enfuit de Catalogne par les Pyrénées vers la France, pour échapper au nouveau régime, souvent à pied. C'est l'exode des républicains. Une ample bibliographie est disponible notamment les travaux de Geneviève Dreyfus-Armand ; sur Internet on pourra consulter le dossier réalisé par Cindy Coignard et Maëlle Maugendre de *l'Association Adelante,* sur le site du Musée national de l'histoire de l'immigration de Paris. Disponible sur : https://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/caracteristiques-migratoires-selon-les-pays-d-origine/la-retirada-ou-l-exil, consulté le 10 juillet 2021.

[782] Martín Pérez, 2012, *op. cit.* p. 72, elle cite : Daniel Diaz Esculies, *Entre filferrades: un aspecte de l'emigració republicana dels Paisos Catalans (1939-1945),* La Magrana, Barcelone, 1993, p. 17 (234 p.).

[783] Rosa Serra, *op. cit.* : « [...] *serà al final de l'estiu de 1937, quan el problema dels refugiats realment es va aguditzar. Va entrar un gran nombre de refugiats de Madrid, Màlaga, Aragó i províncies basques que ja havien estat ocupades per l'exercit franquista. Amb la caiguda de Santander i Gijón, milers més de bascos i asturians van començar a entrar en grans quantitats a Catalunya, a través de França: "El mes de novembre del 1938 es compten a Catalunya més d'un milió de refugiats, distribuïts en dos grans blocs: 175.000 no enregistrats i 837.544 enregistrats, l'origen de procedència de la població d'aquest darrer grup és la següent: Madrid, Castella i Extremadura 339.000. Andalusia 153.000. Euskadi 50.000. Astúries i Santander 121.000. Aragó 39.800. Zones ocupades de Catalunya 134.744". Altres historiadors afirmen que: "Durant la primera setmana del gener del 1939, el moment àlgid de la retirada, hi ha a Catalunya una població flotant de més de 700.000 persones refugiades procedents de la resta de l'Estat". Sigui com sigui el que és indubtable és la presència durant tot el temps de guerra d'una nombrosa presència de refugiats: infants i persones adultes.*» (Nous traduisons).

[784] *Ibid.* p. 210-211.

gouvernement de la République installé dans la forteresse de San Fernando qui devient la capitale de la République, Negrín propose des bases pour négocier avec Franco. Franco ne négocie pas, il demande la reddition sans conditions. Un accord est signé à Figueras qui permet de faire sortir du territoire le patrimoine artistique conservé dans le nord de la Catalogne. Le 8 février les troupes entrent à Figueras et la guerre prendra officiellement fin le 1er avril 1939.

La défaite de la République en Catalogne

La Catalogne est isolée, coupée de Valence. Le 26 janvier Barcelone tombe, la campagne se termine en février, provoquant la fuite de plus de 400.000 réfugiés en France, « le drame final de l'exode de la guerre civile »[785]. Après la bataille de l'Ebre qui dure tout l'été 1938, l'offensive finale a lieu à Noël. Les historiens dénombrent 80.000 morts. C'est la fin de la guerre. L'aide d'armées étrangères a permis d'imposer la victoire à des troupes républicaines épuisées et retranchées en pays catalan ; l'armée franquiste de jeunes conscrits des classes aisées faits officiers n'y aurait pas suffi. Pour les Allemands, « la campagne de Catalogne fut, du point de vue technique, la nécessaire expérience motorisée avant les campagnes de Pologne et de France[786] ». La période qui suit sera une difficile adaptation au nouveau régime : « le poids de la misère, les destructions et l'isolement se font sentir considérablement » en Espagne ; l'économie franquiste prend modèle sur l'économie dirigée du régime hitlérien, la Phalange étant aux affaires lors du premier franquisme ; puis l'église dans un second temps mais toujours la main de fer du dictateur qui modifie la vie des Espagnols, pour 40 ans.

Les morts de la guerre

L'ouverture des archives a permis un décompte précis des morts de la guerre civile : à Manresa, l'*Associació Memòria i Hsitòria*, qui a pour vocation comme de nombreuses organisations sur le territoire espagnol de « contribuer à la récupération de la mémoire historique et lutter contre l'oubli »[787], recense et publie le décompte des morts de la guerre, du côté des soulevés à l'arrière-garde républicaine, comme des miliciens républicains morts au front, dans les bombardements franquistes, ceux qui ont été assassinés ou exécutés, morts dans les centres de réclusion franquistes, dans le camp de « la Bota »[788], ou dans les camps d'extermination nazis : les noms de 758 personnes sont recensés (2,61 ‰ de la population

[785] Josep Termes, Pierre Vilar, *Història de Catalunya*, t. VI, Edicions 62, Barcelone, 1987, p. 420.
[786] *Ibid.* p. 145.
[787] Voir la présentation de l'association sur le site : https://www.memoria.cat/qui-som/, consulté le 15 juin 2021.
[788] « El Camp de la Bota, un espacio histórico olvidado », article publié sur le site officiel Info.Barcelona.cat, https://www.barcelona.cat/infobarcelona/es/el-camp-de-la-bota-un-espacio-historico-olvidado_111258.html, consulté le 15 juin 2021.
Le « château militaire aux 4 tours » est situé sur la commune de Sant Adrià del Besòs dans la banlieue de Barcelone, et servit à partir de 1936 à terroriser la population en réprimant durement les mouvements ouvriers qui tentaient d'organiser une résistance au nouveau pouvoir. Plus de 1750 personnes y furent abattues. Le nom du camp remontait à 1800 et à l'occupation napoléonienne qui avait utilisé ce bâtiment comme champ de tir, l'appelant le Camp de la Butte, devenu en catalan « el Camp de la Bota ».
On peut aussi se référer au site de l'historien de la mine et du camp de la Bota : http://arxiuhistoric.desdelamina.net/CampBota.html, consulté le 15 juin 2021.

d'alors)[789]. Pour la ville de Terrassa, comparable à Manresa en nombre d'habitants en 1940 (37.000 et 45.000 respectivement) le même décompte publie 1176[790] morts (2,08 ‰ de sa population) ; pour la Catalogne, des données sont compilées et constituent une base de données ouverte visant à l'exhaustivité : « *El cost humà de la Guerra Civil a Catalunya* » (le coût humain de la Guerre civile en Catalogne)[791]. Il établit les moyennes suivantes (*Tab.-17 à 20*).

Tableau 17.— : **Comarques[792] présentant des taux de mortalité réputés bas**

Comarque (canton)	Nb. hab. 1936	Combattants morts	
		Nb.	‰
Cerdanya	11 355	86	7,6
Pallars Jussà	23 972	197	8,2
Bergueda	40 158	410	10,2
Pallars Sobira	12 783	133	10,4
Total comarques	88 268	826	9,4

Tableau 18.— : **Comarques présentant des taux de décès considérés comme moyens**

Comarque (canton)	Nb. hab. 1936	Combattants morts	
		Nb.	‰
Terra Alta	21 457	252	11,7
Segarra	22 021	270	12,2
Ripolles	33 525	420	12,5
Girones	78 407	1 014	12,9
La Selva	50 660	679	13,4
Garrotxa	41 384	619	14,9
Total comarques	247 454	3 254	13,15

[789] Voir sur le site memoria.cat, la base de données « Els morts de la Guerra Civil a Manresa (1936-39) », http://www1.memoria.cat/morts/, consulté le 11 juin 2021.
[790] Voir le site « El Cost humà de la guerra civil a Terrassa », https://opendata.terrassa.cat/es/dataset/cost-huma-de-la-guerra-civil-a-terrassa/resource/31b4a6ca-b6df-4b99-8667-a5915cc399c7, consulté le 11 juin 2021.
[791] Le site officiel est disponible sur : https://politicasdelamemoria.org/en/2015/06/el-cost-huma-de-la-guerra-civil-a-catalunya/, et accéder à la base de données : http://memoria.gencat.cat/ca/inici, consultés le 21 juin 2021.
[792] La *comarque,* parfois traduit en français par *comté* ou *pays*, désigne sous forme francisée la *comarca*, une division territoriale, culturelle, économique ou administrative de divers pays de culture espagnole ou portugaise. Dictionnaire Sensagent-Le Parisien. Disponible sur : http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/de%20-divers%20pays%20de%20culture%20espagnole%20ou%20portugaise/fr-fr/, consulté le 14 sept. 2021.

Tableau 19.— : **Comarques présentant des taux élevés**

Comarque (canton)	Nb. hab. 1936	Combattants morts	
		Nb.	‰
Baix Camp	56 820	876	15,4
Urgell	38 988	611	15,6
Garrigues	30 865	487	15,7
Baix Penedés	15 826	292	18,4
Total comarques	142 499	2 266	15,9

A partir de ce groupement, les auteurs établissent un tableau récapitulatif que nous reproduisons et qui est calculé à partir de la moyenne arithmétique des taux respectifs :

Tableau 20.— : **Tableau récapitulatif**

Comarques	Nb. hab. en 1936	Combattants morts	
		Nb.	‰
Panel de comarques avec des indices bas	88 268	826	9,35
Panel de comarques avec des indices moyens	247 454	3 254	13,15
Panel de comarques avec des indices élevés	142 499	2 266	15,9
Indice de mortalité pour l'ensemble des cantons	478 221	6 346	13,27

Ces chiffres qui parlent d'eux-mêmes du drame de la guerre n'en disent pas le traumatisme sur les personnes. Julia ou les immigrés arrivant à Manresa vers 1942, en perçoivent-ils dans leurs relations une quelconque mémoire ? Plus préoccupés par les issues économiques qu'ils pourront trouver à leur propre situation de souffrance en travaillant et par les difficultés du quotidien, il semble inouï que sur ce théâtre final des opérations rien ne se dise.

3. Un monde en reconstruction, l'exemple de Manresa

La Catalogne est la première « terre d'accueil » pour de très jeunes femmes avec très peu de bagage (au sens propre elles arrivent souvent avec une simple valise en carton) et de formation (ne pas oublier que leurs compétences sont celles des travaux des champs et de la ferme, maisonnées menées par elles). Leur grande énergie et leur courage au travail se combinant idéalement avec les besoins en main-d'œuvre d'une Catalogne ayant souffert les destructions d'une guerre longue dont les dernières batailles s'étaient livrées sur son territoire. Elle était aussi le territoire de la défaite républicaine.

Pour Julia qui débarque en Catalogne, la ville est en soi un autre monde. Le franquisme a laissé peu de traces dans sa mémoire du début de l'installation : c'est un nouveau monde qui s'ouvre pour elle : un emploi, l'autonomie, la ville et « il ne fallait pas parler de

politique[793]… ». Nous l'avons vu, toutes les immigrantes galiciennes ont d'abord trouvé un emploi dans l'une des nombreuses usines textiles de Manresa, qui a été l'un des centres industriels les plus importants de Catalogne jusqu'au milieu du XXe siècle.

La riche histoire industrielle de la Catalogne s'était poursuivie en temps de guerre avec une adaptation de sa production aux nécessités de guerre dans la Catalogne d'abord occupée, puis résistante et enfin résiliente avec cet atout majeur et qui intéressait Franco. Malgré une population décroissante et en mutation, l'immigration avait maintenu un solde positif. La Catalogne demeure l'une des régions les plus développées d'Espagne et son développement a toujours été intimement lié à l'activité industrielle. Dès avant le XIXe siècle et la révolution industrielle, Manresa était une société préindustrielle avec toute sorte d'artisanats et de fabriques qui avaient eu leur âge d'or au XIVe siècle[794].

La population de Manresa (comparée à Mataró)

Dans un article de 1957, le révérend Rogelio Duocastella, sociologue des religions et fondateur du Centre d'Études de Sociologie Appliquée à Madrid après avoir étudié la sociologie des religions en France, propose une analyse singulière et précieuse sur la situation des immigrés en Catalogne à travers une micro-étude sur la ville de la banlieue proche de Barcelone, Mataró.

> [Enfin, l]a Catalogne bénéficie d'un climat méditerranéen très doux et d'une terre beaucoup plus fertile que d'autres régions d'Espagne. La population rurale y a toujours été très stable, par suite d'un très grand nombre de petits exploitants directs ; actuellement elle se compose encore de 66% de propriétaires, 15% de fermiers et autant de métayers (+4% au statut mixte ou indéterminé).
> La Catalogne est une des régions espagnoles qui s'est le plus tôt et le plus vite industrialisée, ce qui explique encore son développement démographique. Tandis que, de 1900 à 1950, l'accroissement de la population pour l'ensemble du pays a été de 50 %, il atteint en Catalogne 64 %, taux dépassé seulement par la Nouvelle Castille grâce à Madrid[795].

Cette étude nous intéresse particulièrement car Mataró – 29.920 habitants en 1940 – est une ville comparable du point de vue économique et démographique à Manresa – 36.381 habitants en 1940 –, la ville que nous avons choisie pour notre étude car elle fut la destination de la famille R. au commencement de notre étude.

Manresa est une ville industrielle au cœur de la Catalogne. Sa situation sur un piton rocheux au croisement de deux fleuves importants, le Cardener et le Llobregat, en fait dès l'origine un site propice au développement d'activités artisanales: on y a travaillé essentiellement le cuir qui a progressivement cédé la place à une importante industrie textile florissante au XIVe siècle où Manresa a connu son âge d'or. Traditionnellement industrielle, elle a aussi joué un rôle fondamental dans le développement de la Catalogne et a contribué à la construction politique de la province.

En nous basant sur les recensements des années 1940, 1950 et 1960, nous avons établi les deux tableaux suivants (*Tab.-21 et Tab.-22*). On observe que, entre 1940 et 1960, la province de Barcelone voit sa population augmenter de 52% (total cumulé) et la ville de Barcelone de

---

[793] Julia, Entretien 2014, non retranscrit (*Cf.* Notre *Introduction*).

[794] Emma Rubio, « Manresa au cœur de la Catalogne, de l'histoire industrielle à l'esthétique de la désindustrialisation: L'exposition d'un patrimoine », *L'Âge d'Or*, 10, 2018. Disponible sur : https://journals.openedition.org/agedor/1594, consulté le 20 août 2021.

[795] Rogelio Duocastella, « Problèmes d'adaptation dans le cas de migrations intérieures. Un exemple en Espagne ». In *Population*, 12e année, n°1, 1957. pp. 115-128.

48% tandis que la population de Manresa augmente de 53%, passant de 36.381 habitants en 1940 à 52.216 en 1960, un point de plus que l'ensemble de la province. En 1940, au lendemain de la guerre « civile », Manresa voit encore sa population s'accroître de 13 pour cent tandis que Barcelone ville et province croissent respectivement de 7 et 8 pour cent. On peut ainsi reprendre ces données en les comparant à d'autres villes de même importance en termes de population telles que Tarragone (*Tab.-21*) ou Mataró.

Tableau 21.— : **Évolution de la population de Manresa de 1900 à 1960, comparée à celle de la ville et de la Province de Barcelone.**

Années	Manresa			Province de Barcelone			Ville de Barcelone		
	Nombre	Indice*	Var.**	Nombre	Indice*	Var.**	Nombre	Indice*	Var.**
1900	23.252	100	-	1.054.541	100	-	533.000	100	-
1910	22.036	95	-0,5%	1.141.733	108	8%	587.411	110	10%
1920	27.305	117	+24%	1.349.282	128	18%	710.335	133	21%
1930	32.151	138	+18%	1.800.638	171	33%	1.005.565	189	42%
1940	36.381	156	+13%	1.931.875	183	+7%	1.081.175	203	+8%
1950	40.452	174	+11%	2.232.119	212	+16%	1.280.179	240	+18%
1960	52.216	225	+29%	2.877.966	273	+29%	1.557.863	292	+22%

** Indice 100 = 1900, Var. ** = Taux d'accroissement par rapport au décile antérieur. Source : élaboration personnelle à partir des recensements*

Tableau 22.— : **Évolution de la population manrésane dans son environnement entre 1900 et 1960.**

Années	Manresa			Barcelone capitale			Province de Barcelone			Catalogne		
	Population (milliers)	Variation		Population (milliers)	Variation		Population (milliers)	Variation		Population (milliers)	Variation	
		Nb.	%		Nb.	%		Nb.	%		Nb.	%
1900	23 252	-	-	533 000	-	-	1 054 541	-	-	1 966 382	-	-
1910	22 036	-	-5,23%	587 411	54 411	10,21%	1 141 733	87 192	8,27%	2 084 868	118 486	6,03%
1920	27 305	5 269	23,91%	710 335	122 924	20,93%	1 349 282	207 549	18,18%	2 344 719	259 851	12,46%
1930	32 151	4 846	17,75%	1 005 565	295 230	41,56%	1 800 638	451 356	33,45%	2 791 292	446 573	19,05%
1936	36 478	4 327	13,46%	1 062 157	56 592	5,63%	1 931 324	130 686	7,26%	2 921 216	129 924	4,65%
1940	36 381	-97	-0,27%	1 081 175	19 018	1,79%	1 931 875	551	0,03%	2 890 974	-30 242	-1,04%
1945	37 502	1 121	3,08%	1 205 509	124 334	11,50%	2 084 605	152 730	7,91%	3 073 254	182 280	6,31%
1950	40 452	2 950	7,87%	1 280 179	74 670	6,19%	2 232 119	147 514	7,08%	3 240 313	167 059	5,44%
1955	45 843	5 391	13,33%	1 403 028	122 849	9,60%	2 508 122	276 003	12,37%	3 534 184	293 871	9,07%
1960	52 216	6 373	13,90%	1 557 863	154 835	11,04%	2 877 966	369 844	14,75%	3 925 779	391 595	11,08%
1965	57 179	4 963	9,50%	1 655 603	97 740	6,27%	3 368 620	490 654	17,05%	4 498 114	572 335	14,58%

Source : Élaboration propre à partir des données de Idescat (Séries historiques), de la population légale (1900-1965).

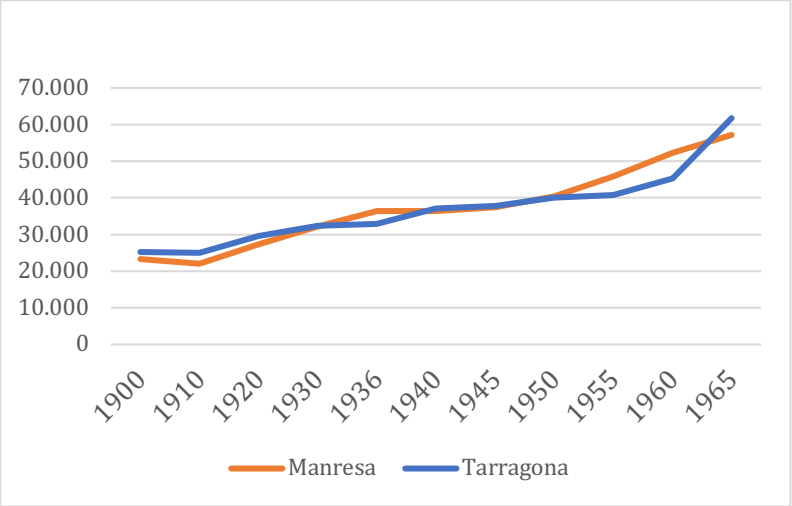
L'ensemble de ces données pourrait indiquer la vitalité de l'activité industrielle et du recrutement malgré l'hémorragie de l'exil des républicains. Mais d'autres facteurs sont à prendre en compte comme l'accroissement naturel, soit la différence entre les décès et les naissances. R. Duocastella observe que « la croissance de la ville [de Mataró] est due, en grande partie, à l'arrivée de nouveaux venus de l'arrière-pays catalan, mais aussi de toutes les régions d'Espagne », de « "migrants" originaires du même pays, mais de provinces aux

caractères très différents ». Cette observation qui s'applique à l'ensemble de la Catalogne se vérifie à Manresa comme à Mataró.

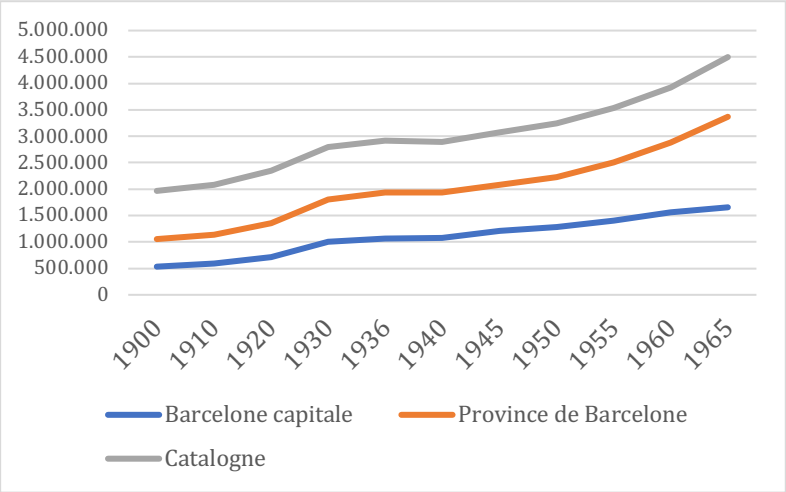
Manresa « Cor de Catalunya », ville industrielle, ville d'immigration

Première ville de la région du Bages par son rayonnement commercial, politique et culturel

Graphique 10.— : Évolution de la population de deux villes moyennes de Catalogne - Manresa et Tarragone 1900 - 1965



Graphique 10.— : Évolution de la population catalane, Barcelone cap., province et Catalogne 1900 - 1965



Source : élaboration personnelle à partir des données du Tab.-22

pendant des siècles et, jusqu'à la fin du XIXe siècle, protagoniste espagnole de la révolution industrielle, le dynamisme a de tout temps attiré, comme le reste de la Catalogne, les immigrants venus des régions limitrophes (Aragon, Régions de Valence et de Murcia, Baléares), d'Andalousie, des régions du centre de l'Espagne (les deux Castilles, l'Extrémadure, la région de Leon) et de Galice.

Comme tant d'autres en Catalogne, Manresa, est une ville industrielle, ce qui en fait une destination privilégiée pour les immigrants. Julia arrive en Catalogne quelques années après la

guerre. Dans sa collection de photos peu sont de cette époque, la photo comme habitus social de portraitisation du monde dans lequel on vit entrera plus tard dans sa vie, lorsque ses sœurs ou son frère arriveront : en général, ce sont les photos de grandes réunions familiales, pour des occasions particulières : mariage, naissances, anniversaires (*Fig.-32*).

Figure 31.— **Réunion de la famille R.P., à Manresa, vers 1962**

Source : Collection privée J.R.P..
De gauche à droite, rang du bas : Julio (l'oncle), sa femme, Petra ; Genoveva (la mère) et Ramón (le père) ; rang du milieu : Jaime et Rosa (parents de Luisa) ; Julia et sa fille, Mariluz, Amalia, une amie, Luisa et sa fille ; rang de derrière : Ramón (le jeune frère), le fils de Julia, le mari de Julia ; derrière eux, Ramón (mari de Luisa) ; des amis.

Dans les entretiens, Julia ne dit rien du contexte politique de ses premières années en Catalogne, peu de choses sur le voyage en train – pourtant une expérience nouvelle, longue, avec de probables étapes ; elle se souvient seulement que l' « on ne pouvait rien dire ». Le premier franquisme bat son plein, elle connaît le rationnement, semble se débrouille pour avoir une double ration en trichant sur les cartes familiales ; elle travaille comme ouvrière pendant plusieurs mois. Comme immigrée galicienne, elle rapporte n'être pas très bien vue : elle taira son origine, pour s'intégrer. Mais sa condition sociale est indéniablement améliorée : elle touche un salaire régulier et commence à faire des économies. Sans doute envoie-t-elle un peu d'argent à sa famille comme la plupart des émigrés. Elle donne quelques nouvelles à la famille par des lettres dont elle n'a pas gardé le souvenir, mais dont sa plus jeune sœur, Mariluz, se souvient, elle qui était un nouveau-né lorsque sa sœur a émigré : leur lecture suscitait l'émoi, dans la famille et dans le village[796].

Que se passe-t-il à Manresa ? Elle n'ira à Barcelone qu'en de rares occasions, comme l'émigration vers la France, en 1962. Ses loisirs sont rares et locaux : elle les occupe d'abord à compléter ses revenus en faisant des heures, préoccupée d'une seule chose : « ne pas manquer ». Notre vision de son immigration est parcellaire, à peine quelques pointillés dans une histoire qui ne reflète pas l'histoire…

[796] Entretiens, "*Mariluz*", 2ème partie.

Les travaux sur l'immigration en Catalogne, même s'ils sont nombreux, reflètent peu la vie des migrantes. Anna Cabré en cite quelques-uns, depuis les travaux de Vandellós que nous avons commentés, jusqu'à ceux de Jordi Pujol[797].

Conclusion

L'ouverture des frontières en 1959-60 allait permettre à Julia de prolonger la migration, elle qui ne se satisfaisait pas des horizons économiques et sociétaux de l'Espagne franquiste. Les années 1960 voient ainsi une émigration massive ayant pour destination non plus l'Amérique lointaine (bien qu'il y ait eu une reprise de cette émigration après 1945[798]), mais bien les pays industrialisés d'Europe demandeurs de main d'œuvre. Les motivations des migrants, si elles restent économiques, sont bien différentes de celles des années 1940, donnant lieu à d'autres formes de l'expérience migratoire, à d'autres problématiques liées aux différences de niveaux économiques entre le pays d'origine et ceux de l'accueil. Par conséquent à d'autres objets de recherche pour les spécialistes. La phase souvent dite de « silence » et d'immobilité dont nous avons montré qu'ils étaient tout relatifs, prend fin avec l'ouverture des frontières aux échanges commerciaux et à l'entrée des capitaux états-uniens ; la prochaine page de l'histoire des migrations espagnoles s'ouvrait qui mettait la société espagnole dans les starting-blocks pour une modernisation attendue tôt ou tard : l'ouverture, l'Europe, le retour à la démocratie.

Pour comprendre un mouvement migratoire interne à la péninsule et à l'Espagne qui s'inscrit, même de manière ténue, dans la continuité des migrations galiciennes après la guerre, nous avons eu recours, pour en déterminer l'importance relative, à la perspective du temps long et des vagues antérieures. Émile Temime qui considérait les migrations comme des « passages » d'une forme de société vers une autre[799] nous invitait à le faire dès nos premières lectures pour ne pas oublier l'importance des échanges culturels résultant de ces « passages »[800].

Les phénomènes migratoires sont l'une des formes de gestion des crises humaines, et lorsque la crise est dépassée, les résultats du processus observables au niveau des individus le sont aussi au niveau des sociétés qui montrent une grande diversité de recompositions. Dans notre cas, il s'est agi de la modernisation et de migrantes comme vecteurs de cette modernisation, passant, par leur travail et leur disponibilité aux difficultés de l'adaptation, d'un monde infra développé à un autre, des plus développés. Ainsi, le rôle que les femmes jouent dans les migrations a été largement démontré même si les Galiciennes des années 1940 occupent une part modeste dans la documentation consultée. Nous avons pu montrer la part qu'elles ont prise dans les évolutions des sociétés à travers le cas d'une famille dont toutes les filles ont émigré, seules pour la plupart, mariée pour l'une d'elles. Le point d'arrivée était inimaginable pour la jeune Julia qui pourtant en a porté l'illusion et l'ambition.

Femmes puissantes en Galice, elles ont cherché une vie économiquement plus aisée ailleurs, quand la situation du pays les y contraignait. Les femmes galiciennes en Catalogne ont permis comme leurs compagnes andalouses et d'autres, arrivées en masses plus importantes, de

---

[797] Jordi Pujol, *La immigració, problema i esperança de Catalunya*, Nova Terra, Barcelona, 1976, 138 p.
[798] M.J. Fernández Vicente, 2006, *op. cit.* p. 62.
[799] Émile Temime, *Exil politique et migration économique, Espagnols et Français aux XIXe-XXe siècles*, ouvrage collectif publié à l'issue d'un colloque du même nom, CNRS, Paris, 1991.
[800] Pour lui il s'agissait de montrer aussi que d'importants échanges entre les deux cultures, française et espagnole, et entre les deux pays, avaient été sensibles du fait des migrations de Français vers l'Espagne au XIXe siècle.

renforcer la puissance industrielle de la Catalogne « dans les entreprises manquant de “bras’, […] [comme l’]industrie textile qui réclame une main-d'œuvre “bon marché”[801] » et ont contribué à ce qu’elle reste florissante. Aujourd’hui, quelques-unes ne sont plus, aucune n’est retournée (« retornada ») définitivement ; la plupart passent sur leur terre natale les mois de vacances que leurs salaires et leurs retraites leur permettent, ou quelques années de leur retraite, contribuant encore à remodeler les paysages et la société galicienne, apportant au moulin de l’histoire des migrations leurs souvenirs d’émigrantes et retrouvant la continuité de leur mémoire d’enfants d’émigrants.

Nous concluons avec une ouverture sur la représentation des migrations du début des années 1960 vers la France, l’Allemagne et la Suisse qui ont accueilli un très grand nombre d’émigrants « économiques » espagnols. Les conditions d’accueil très différentes, impliquent de considérer les politiques migratoires dans les différents pays, mais aussi la dimension culturelle et linguistique qui conditionne substantiellement leur intégration, pour une grande part d’entre eux, temporaire ; plus fondamentalement, le retour est ce qui différencie les deux expériences ; dans le cas de la migration intérieure que nous avons étudiée, la dimension du retour est insignifiante.

[801] E. Temime, 1991, *op. cit.,* p. 65.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de ce très long travail, il nous paraît nécessaire de regarder le chemin parcouru et de revenir sur les hypothèses que nous avons formulées.

Dans une première partie consacrée à l'approche de notre sujet, à la définition des mots de la migration et aux méthodes employées pour parvenir à cerner la réalité des migrantes dont nous recueillions les témoignages depuis plusieurs années, nous avons abordé la question épistémologique de notre point de vue nécessairement situé à double titre : dans la migration et dans le genre. Nous avons travaillé la question de la distance scientifique nécessaire au traitement du sujet et nous sommes posée tout à la fois comme femme issue de cette vague migratoire et comme chercheure mue par la nécessité de comprendre, d'élargir et de resituer méthodiquement et scientifiquement à partir des témoignages encore possibles dans son histoire synchronique, un mouvement migratoire peu étudié et dont la caractéristique essentielle était son absence de visibilité.

Dans une configuration de travail déterminée comme « nécessairement pluridisciplinaire », nous avons ensuite situé notre travail dans le cadre micro-historique d'un phénomène migratoire interne, à partir de la Galice intérieure vers la Catalogne industrielle, régions de départ et d'arrivée des migrantes observées : de la province de Lugo – et dans cette province, d'un petit nombre de communes (ou paroisses) : O Incio, Viveiro, A Fonsagrada essentiellement – vers la ville de Manresa. Abordé selon des focalisations successives, concentriques pour une même famille à partir de la première émigrante, ou parallèle pour une autre famille de la province au destin comparable, nous avons cherché à replacer l'histoire de cet échantillon constituant un corpus de sources orales, – ainsi que de leur pendant vital : celles qui restaient – dans la perspective diachronique de l'Histoire de l'Espagne et de celle des migrations ibériques intérieures. En effet, à travers les parcours de femmes galiciennes arrivant en Catalogne, nous avons pu montrer le dialogue entre deux régions historiques, la Galice intérieure, pauvre, pourvoyeuse de migrants et la Catalogne, riche et réceptrice de cette main d'œuvre venue reconstruire le pays en se construisant un avenir. Dimension plurinationale à l'œuvre qui met en présence des cultures et des langues différentes de l'Espagne historique et ce, malgré le franquisme qui essaya de l'empêcher sans y parvenir.

La seconde caractéristique de ce travail est la réflexion sur le genre et le parti pris de privilégier l'écoute des femmes migrantes ; la rencontre fortuite essentiellement de femmes correspondait à la réalité du terrain exploré et a déterminé la restitution au cœur du travail, dans sa deuxième, des témoignages. La nécessité de contribuer à écrire l'histoire des femmes invisibles dans les études sur les migrations espagnoles et, en l'espèce, galiciennes, a déterminé l'importance que nous avons donnée à la partie qui en transcrit les voix, dans la forme résolument anthropologique que nous conservée pour le développement de cette partie. En partant des voix, de la présence et des mots des femmes qui nous racontaient leur expérience de la mobilité contrainte par la pauvreté et des conditions de vie rendues impossibles par le pouvoir politique dans une période de l'histoire de l'Espagne où il est patent que famine et misère étaient des outils de la répression, nous faisions exister et résonner dans le grand hall de l'Histoire, l'écho vivant des résistances non violentes aux

violences qui leur ont été faites par un régime exclusivement préoccupé de soumettre. Leurs parcours socialement ascendants montrent que ces femmes courageuses, modestes mais tenaces, non militantes, parfois pratiquement sans instruction (alors même qu'elle avait été rendue obligatoire par la *Ley Moyano* de 1857) ont été par leur prise en main vitale, le moteur de l'émigration jusqu'à l'obtention d'une condition réellement améliorée, apportant un double bénéfice au pays : d'une part le délestage d'une population trop nombreuse en Galice par rapport aux ressources disponibles et aux structures de la région et d'autre part, la fourniture de main d'œuvre aux régions riches au temps de la reconstruction d'après-guerre. Par la suite, leurs envois d'argent au pays contribuaient de manière directe, à l'amélioration des conditions de vie et d'exploitation familiale de la Galice intérieure, rurale, abandonnée et stigmatisée par le régime ; elles ont résisté par leur travail à ce régime qui les voulait soumises, contribuant au renforcement de la puissance industrielle de la Catalogne et au maintien de son activité textile et ainsi, à la reconstruction des forces économiques de l'Espagne ; elles ont avancé dans leur siècle et l'ont fait avancer, transmettant à leurs enfants et à leurs proches le patrimoine de leur énergie. La migration aura été pour elles une autre forme de résistance à la violence institutionnelle ; s'engageant avec leurs pieds faute de pouvoir accéder à d'autres formes d'engagements qui coûtaient encore la vie à de nombreuses femmes militantes et miliciennes pour la République, elles ont sans doute emporté de la boue à leurs chaussures, mais elles ont rapidement revêtu les tenues urbaines à la mode, rapportant, dans un dialogue permanent avec leur région d'origine, des éléments de la modernité gagnés par la force de leur travail.

Dans les études sur les migrations, nous étions en présence d'un modèle de migration très établi : la migration galicienne avait été le fait d'hommes jeunes en âge de travailler à destination des Amériques. À la suite des chercheuses sur les migrations comme Nancy Green qui nous invitait à *repenser les migrations*, ou des historiennes de l'histoire des femmes comme Michelle Perrot ou des militantes féministes qui invitaient à faire l'histoire, dans le but assumé d'apporter des connaissances pouvant alimenter un contrepoids scientifique aux études sur les migrations galiciennes, nous avons montré que ce stéréotype possédait un pendant féminin, que des femmes avaient bien émigré, seules, en couple ou avec leur famille, que leur contribution à la reconstruction des mondes et des sociétés où elles arrivaient était décisive bien que restée la plupart du temps dans l'ombre et dans *les silences de l'histoire*.

Notre manière d'articuler l'histoire sociale (ou sociologie historique) de la deuxième partie et l'histoire officielle de la troisième, passait par les méthodes de l'anthropologie compréhensive qui rencontrait notre désir de provoquer une immersion dans leur monde ; à la fin de la première partie, les lecteurs devaient avoir une perception sensible du monde galicien rural intérieur qui fournissait les émigrantes, de leurs motivations et de leurs espérances. À partir de cette perception dont nous avons également proposé un contrechamp avec les témoignages de celles et ceux qui n'avaient pas choisi l'émigration, nous avons mobilisé la reconstruction du monde objectif et de l'Histoire de l'Espagne et du franquisme faite par des historiens, avec ses enjeux, ses controverses et ses interprétations ; notre positionnement en immersion n'excluait pas l'analyse historique, il aspirait à y procéder à partir des sources orales. Après la reconstruction du bruissement du monde dans lequel les migrantes étaient nées et avaient grandi, par une appréhension sensible des insuffisances de ce monde qui les rendait palpables, nous avons fait droit au contexte historique et à ses antécédents dans la troisième partie, non

sans évoquer les questions linguistiques et celles des identités complexes produites par la migration.

Il est à noter que c'est au cours du travail que nous est apparu le contexte politique de la guérilla galicienne à travers le témoignage de la petite fille d'un guérillero devenu une légende. C'est alors que les témoignages des habitants de la paroisse de Cervela ont repris leur épaisseur historique. La violence du régime à la fin de la guerre et dans les années d'après-guerre, les exécutions sommaires, la persécution des familles repérées comme « rouges » ou dénoncées, la violence de la répression ressentie dans le quotidien des enfants et des adultes, et la violence sociale, les privations établies par les mesures de rationnement tant dans les campagnes galiciennes que dans la ville industrielle de Manresa, les souffrances de la pauvreté extrême dans les bidonville barcelonais comme dans les campagnes abandonnées de l'Andalousie ou de Galice, ou le « *bandolerismo* » qui en a découlé ; autant de déterminants dont on peut imaginer qu'ils ont alimenté les désirs de fuite ou, à tout le moins, de départ des enfants voués à la misère dans les régions périphériques longtemps oubliées par le régime.

En civilisationniste du monde hispanique, nous devions en effet revenir à l'Histoire, retrouver et comprendre, synchroniquement, dans leur temps et les temps de l'Espagne, les processus à l'œuvre dans les mobilités des populations. Mais la perspective diachronique, le retour à l'histoire contemporaine des historiens, en remontant aux antécédents politiques de la IIe République qui avait suscité une importante ébullition en Galice et favorisé l'implication populaire dans le politique, singulièrement des femmes, devait éclairer les parcours jusqu'à présent envisagés à hauteur des personnes ; la contextualisation en un mot des expériences individuelles rapportées était un travail important et nécessaire. De même, nous devions comprendre dans son histoire singulière le monde que les migrantes ont découvert, du jour au lendemain, en Catalogne et auquel elles ont diversement adhéré : son histoire récente, son autonomisme politique (qui fait écho à la constitution du mouvement autonomiste galicien particulièrement vivace jusqu'au dernier jour de la IIe République), son histoire sociale et syndicale, etc. Nous avons une fois encore mis en miroir l'histoire plurinationale de l'Espagne, en montrant sa plongée dans les racines de ses histoires locales. Enfin l'histoire des femmes, trop brièvement évoquée, l'est à partir du *Fuero del trabajo* de 1938 qui dérogea l'ensemble des acquis et interdit le travail rémunéré aux femmes mariées, donc l'accès à l'emploi ; en excluant les femmes du domaine public et en les rendant à celui de la domesticité, en leur supprimant toute autonomie légale, le régime rendait ses prérogatives à l'éducation traditionnelle, instrument du contrôle social et des mœurs. La domination est l'un des piliers du franquisme et la domination masculine rétablissant l'ordre patriarcal autoritaire et religieux, en est l'une des déclinaisons ; le statut des femmes donne la mesure de la régression sociale imposée au pays, succédant de manière dramatique à la fantastique ouverture qu'avaient représenté les acquis, parfois promulgués antérieurement par des gouvernements pas toujours progressistes, notamment ceux de la IIe République. Le statut des femmes est en général le meilleur baromètre de l'état d'une société. Le régime franquiste se dota d'un organe dirigé par Pilar Primo de Rivera, la Section féminine de la Phalange, qui mit en œuvre avec zèle ses objectifs de contrôle de la société par le redressement, la rééducation des femmes et l'éducation des enfants. Nous n'avons pas développé dans notre recherche l'histoire du féminisme qui parallèlement en Europe se développait tandis que l'Espagne jetait

sur les femmes le voile de sa domination. Cette étude reste pour nous un objectif de recherche à mener à bien.

Dans les développements ultérieurs de notre travail, la démographie – pour laquelle nous avions un particulière affinité – nous a fourni des éléments d'analyse qui sont venus corroborer nos hypothèses (« émigrer sous Franco » ?) et confirmer par des données scientifiques l'existence d'un véritable mouvement migratoire intérieur, inter-régional, voire transnational si l'on considère la dimension linguistique et culturelle du parcours de ces migrantes, auquel les femmes ont particulièrement pris part. Ce mouvement si invisible dans les représentations alimentées par la propagande franquiste qui stigmatisait les émigrants (avant d'en reconnaître les profits possibles) a été en réalité le mouvement migratoire intérieur le plus important du siècle, établissant une réelle continuité entre les grandes vagues externes depuis le XIXe siècle vers les Amériques et la grande fuite hémorragique des années 1960-1970 vers les pays européens développés en période de croissance, toutes trois vagues auxquelles les Galiciens et singulièrement les Galiciennes ont participé en nombre (la population la plus importante.

Enfin, nos hypothèses sont vérifiées : nous avons démontré le poids du politique dans l'économique, en l'espèce, des choix économiques de l'État franquiste ; le fiasco de la période d'autarcie autant décidée par le dictateur qu'elle lui était imposée par l'extérieur et par les politiques d'isolement du régime pour sa participation aux forces de l'Axe, vient encore corroborer à un autre niveau la force du politique sur l'économique (l'adaptation qui en découle étant imposée sans qu'il soit tenu compte des souffrances infligées aux peuples). Nous avons également montré à travers l'exemple de Julia mais aussi de ses sœurs ou des membres d'autres familles de migrantes, comment le groupe social, d'abord la famille – en ceci qu'elle obéit à des nécessités sociales (pauvreté, chômage) – mais aussi l'organisation de la société en général – structure des familles, gestion de la propriété – que la décision individuelle d'émigrer est marginale. Le projet de Julia est d'échapper à la pression sociale ou culturelle du pays qui l'a vue naitre, mais ses sœurs n'émigrent que par des circonstances de contrainte, gardant pour certaines une marge de libre-arbitre qui consiste à assumer un éventuel retour. En réalité, elles émigrent toutes. Le cadet lui-même de cette famille est né avec la contrainte du départ avec la marge de s'installer au pays. La période étudiée ne le permettait pas, mais lorsque l'opportunité s'en est présentée, le cadet des garçons est devenu l'héritier que ses sœurs ont été dans la contrainte d'accepter. Une configuration qu'il serait intéressant d'élargir à d'autres régions de Galice, les habitus et les contraintes légales semblant peu homogènes sur le territoire.

L'essentiel de notre travail a ainsi consisté à *désinvisibiliser* les femmes galiciennes dans la migration inter-régionale des années 1940 et 1960. La question initiale de la pertinence d'étudier les migrations intérieures séparément des migrations externes a été élucidée en montrant qu'elles ont leurs spécialistes et qu'elles constituent l'un des champs de l'histoire des migrations ; en centrant notre étude sur la migration intérieure particulièrement invisibilisée des Galiciennes en Catalogne, en l'extirpant souvent d'entre les lignes des études sur les migrations externes qui dominent les champs de recherche sur les migrations, nous en avons objectivé l'importance ; elle a non seulement sa place monographique au sein des études des migrations espagnoles qui conforment la structure et l'histoire du pays, mais aussi de l'Europe et des mondes de la diaspora des Galiciens, dont chacun sait qu'elle est vaste.

Le trait commun des trajectoires des migrantes espagnoles entre 1940 et 1960 est qu'elles participent à ouvrir en Espagne et malgré le franquisme des voies de modernisation. Une « modernisation » non pas au sens de la marotte libérale (ou néolibérale) mais comme une conscience d'émancipation qui passe par une capacité d'initiative : *La poursuite du passé n'est pas une fatalité ; femme, paysanne, Galicienne, je suis capable de commencer autre chose par moi-même*. C'est ce *travail* que les migrantes accomplissent, là où Franco faisait régresser les femmes à un *statu quo ante* antimoderne. Ajoutons pour les Galiciennes, que la tradition migratoire et la structure patriarcale de la société traditionnelle les porte, paradoxalement, à leur échelle, à l'émancipation. La modernisation c'est aussi le vocabulaire économique du deuxième ou du troisième franquisme, disons du deuxième après 1943, le temps de comprendre que l'autarcie ne menait à rien. On peut donc penser la modernisation à l'écart de la rhétorique franquiste, voire contre elle, et contre toutes les rhétoriques dominantes puisque, à l'écart de la modernisation franquiste, il y a les à-côtés de la modernisation industrielle et le mouvement social qui gronde sous la chape de plomb de la dictature.

Ajoutons qu'un certain nombre d'idées reçues sur la migration se dissolvent dans les réalités des migrations ; on note par exemple une dichotomie des usages linguistiques et des concepts, comme celui qui décrit les relations entre la population installée et celle qui arrive : *assimilation, intégration, inclusion, acclimatation, insertion, sont employés* positivement, tandis que : *exclusion*, *marginalisation*, *ghettoïsation*, en sont les incontournables pendants négatifs. Les migrants et les migrantes sont des personnes qui traversent des situations souvent difficiles et qui inventent, avec les « autochtones » des stratégies de vie très variables.

Nous avons autant que possible éliminé l'usage de catégories génériques car elles cherchent une pertinence de dénomination qui reste extérieure parce qu'elle ne correspond pas à la réalité des personnes, toujours très variable, y compris dans un échantillon aussi réduit que le nôtre. La vision du chercheur fixe quelque chose qui vient souvent renforcer certaines idées reçues. Nous avons cherché à conserver un regard singulier sur les personnes, y compris lorsque les témoignages étaient issus de sources déjà établies, de décrire les circonstances de leur expérience de la mobilité avec elles et avec les faits rapportés, en les spécifiant autant que possible et en les réinscrivant dans les contextes de vie à plusieurs niveaux que nous nous sommes efforcée de retrouver (historique, politique, géographique et social, personnel ou familial).

Un exemple en est l'idée erronée de l'existence d'une culture catalane fixée qui a longtemps dominé la recherche ; elle a été complétée dans des temps plus progressistes, par l'idée de la diversité. Mais la diversité elle-même est-elle seulement liée à la provenance des personnes ? Cette catégorie ne fixe-t-elle pas à son tour les différences, toutes les personnes étant différentes et pas seulement les migrant(e)s ? Le fondement de toute société n'est-il pas ce que les individus ont en commun ou de semblable plutôt que leurs différences ? Ce qui est partagé dans la différence ?

Concluons avec la géographe Ángels Pascual de Sans citant Francesc Candel[802], qui affirme que « La migration est […] un phénomène structurel de nos sociétés, en soi il n'est pas positif ou négatif, et son incidence sur les personnes et les groupes impliqués dépend des circonstances personnelles et des environnements sociaux qui la conforment, l'émettent ou la reçoivent[803] ». La réalité des migrantes galiciennes a montré un degré d'intégration commun mais variable, selon les *terrains*, les circonstances sociales et politiques qu'elles trouvaient en arrivant.

L'interrégionalisme lié au développement des réseaux ou chaînes de migration et de solidarité entre collectifs de migrants se pose comme variante *de la question du « transnationalisme »* ; le concept de *circularité*, est à l'œuvre dans les parcours des migrantes galiciennes qui contribuent à le maintenir ou à le réactiver. Ainsi, des identités espagnoles transrégionales se forgent avec les migrantes et les migrants, peuplant les territoires traditionnels d'accueil ; les migrantes se sont insérées tout en restant les « autres Catalanes ». Notre étude s'appuie sur des mobilités qui concernent trois territoires de la géographie espagnole dont l'un englobe les deux autres. Nous espérons, dans une vision conceptualisée comme « faisceau de nations »[804] par l'historien Xavier Domènech, avoir travaillé à éclairer certes des différences, mais dans une histoire commune.

Nous avons contourné l'écueil d'une vision de haut en bas : notre position de départ, doublement située nous a permis au contraire d'aller de l'étude empirique, qui a, comme nous l'avons vu, fait des témoignages le principe et le cœur de notre recherche, à l'Histoire, un cheminement de bas en haut, afin de nous maintenir dans une compréhension attentive des faits et des situations, et ainsi, ne pas nous éloigner de la perspective de l'histoire sociale.

Notre ambition serait de prolonger par la publication et la divulgation d'éléments de ce travail dans les langues de nos trois champs de recherche le galicien, le catalan et le castillan, notamment pour rendre à nos interviewées – ou à leurs descendant(e)s –, dans leur langue, quelque chose de l'expérience dont elles ont bien voulu nous livrer une précieuse représentation. C'est à elles qu'appartiennent les derniers mots de notre travail ; qu'ils soient ceux de notre gratitude et de notre affection.

---

[802] Immigré andalou qui a vécu dans les bidonvilles de Montjuïc, devenu journaliste et écrivain qui a montré comment les immigrés en Catalogne sont des Catalans et qui a inventé le *beau* concept des « *autres Catalans* ».

[803] Àngels Pascual de Sans, « L'estudi de les migracions a Catalunya, l'estudi de la societat catalana », *Revista Catalana de Sociologia*, nº 27, 2011, (p. 5-14), p. 13. Disponible sur : https://doi.org/10.2436/20.3005.01.37, consulté le 5 juillet 2021.

[804] X. Domènech, 2020, *op. cit.*

Bibliographie

1- OUVRAGES ET ARTICLES GÉNÉRAUX CONSULTÉS

ARISTOTE, *La politique*, (vol. I, 2), traduction, préface et commentaires, Jules Tricot, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1982, 595 p.

AVRON Ophélia, *L'émotion, source de connaissance*, Paris, L'Harmatan, 2017, 170 p.

BARTHES Roland, *La chambre claire. Note sur la photographie,* Éditions de l'Étoile /Gallimard /Seuil, Paris, 1980, 193 p.

BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture,* Seuil, Paris, 1953, 127 p.

BORDES-BENAYOUN Chantal, SCHNAPPER Dominique, *Diasporas et nations*, Paris, Odile Jacob, 2006.

BOURDIEU Pierre, *La misère du monde*, Seuil, Paris, 1993, 957 p.

ENGELS Frederick, *The German Ideology*, Londres, Lawrence & Wishart, 1965, IIIe partie.

ERNAUX Annie, *Les années*, Gallimard, Paris, 2008, 254 p. [Folio, 2017].

ERNAUX Annie, *Les armoires vides,* Gallimard, Paris, 1974, 182 p.

MARX Karl, *Capital*, Livre I: *A Critical Analysis of Capitalist Production*, Londres, Lawrence & Wishart, 1958.

MARX Karl , Jean-Pierre LEFEBVRE, *Le capital: critique de l'économie politique*, « Quadrige », Paris, PUF, 2014, 940 p.

NOVALIS, *Œuvres complètes*, « Du monde entier », Gallimard, Paris, 1975.

PLATON, MOREAU Joseph, ROBIN Léon, *Oeuvres complètes*, T. 1, « Bibliothèque de la Pléiade », nº 58, Gallimard, Paris, 1950.

RICŒUR Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Chapitre III : Le témoignage, Seuil, Paris, 2000,

ROBBE-GRILLET Alain, *Le miroir qui revient*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 208.

SAINT AUGUSTIN, Joseph TRABUCCO, *Les Confessions*, Livre XI, Chapitre XVIII, Flammarion, Paris, 1964, p. 268.

SAINT-MARTIN Lori, BOISCLAIR Isabelle, JOUBERT Lucie, *Mines de rien: chroniques insolentes*, Remue-ménage, Montréal, 2015.

1.1.- DICTIONNAIRES, ENCYCLOPÉDIES

Dictionnaire de l'Académie Française 9ème, édition, « Émigrer ». [En ligne] https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/%C3%A9migrer, consulté le 24 juillet 2018.

Dictionnaire du portail CNRTL, « ria ». [En ligne] https://www.cnrtl.fr/definition/ria, con-sulté le 11 nov. 2020.

Dictionnaire Sensagent, « comarque ». [En ligne] http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr/(comarque)/fr-fr/, consulté le 14 sept. 2021.

Diccionario Biográfico electrónico (DB~e) de la *Real Academia de la Historia*, « Vandellós ». [En ligne] https://dbe.rah.es/biografias/15436/josep-antoni-vandellos-i-sola, consulté le 19 juillet 2021.

Diccionario de la Lengua Española, Real Academia Española, « Madrero », [En ligne] http://dle.rae.es/?id=NqGdkEO, consulté le 2 sept. 2018.

MADOZ Pascual, Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar, 1847.

1.2.- Histoire

BABY-COLLIN Virginie et PERRAUDIN Anna, « Introduction », *Amérique latine Histoire et mémoire,* n° 31, 2016

BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée,* Nouvelle édition, Flammarion, Paris, 2017, 384 p.

CHEVANDIER Christian, « Objet de recherche, méthodes et sources en histoire. Recherche en soins infirmiers », juin 2012, n° 109, pages 33 – 36.

CORBIN Alain, « Arlette Farge, Le goût de l'archive », *Annales*, 3-1991, p. 595-597. Disponible sur : http-s://www.persee.fr/doc/ahess_03952649_1991_num_46_3_278966_t1_0595_000-0_000, consulté le 9 août 2021.

FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, 1997, 152 p.

DULPHY Anne, « La France et la défense atlantique : le pacte hispano-américain de septembre 1953 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2002/4 (no49-4), p. 53-70. Disponible sur : https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2002-4-page-53.htm, consulté le 4 janvier 2020.

PRESSAC Jean-Claude, Les crématoires d'Auschwitz : la machinerie du meurtre de masse, Paris, CNRS, 1993.

WERNER Michael, ZIMMERMANN Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2003/1 (58e année), p. 7-36.

WIEVIORKA Olivier, Une certaine idée de la Résistance : « Défense de la France », 1940-1949, L'univers historique, 2010, 512 p.

WIEVIORKA Olivier, BOURDET Claude, Nous entrerons dans la carrière: de la Résistance à l'exercice du pouvoir: [interviews], Seuil, Paris, 1994, 450 p.

1.3.- Mémoire et Sources orales

ARON-SCHNAPPER Dominique, « D'Hérodote au magnétophone. Sources orales et archives orales, *Annales ESC,* n°1, janvier 1980, p. 183-199.

COURT Antoine, Philippe JOUTARD, Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand, Montpellier, les Presses du Languedoc, 2002.

DREYFUS-ARMAND Geneviève, « Les traces archivées du passé : enjeux de mémoire », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n. 70, 2003, p. 84-86. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/mat_07693206_2003_num_70_1_402456, consulté le 29 juillet 2021.

DUCLERT Vincent, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », *Sociétés & Représentations*, vol. 13, no. 1, 2002, pp. 69-86.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective,* Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

- TREMBLAY Jean-Marie, « Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective »*, UQAC Université du Québec à Chicoutimi, 2001, DISPONIBLE SUR : http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.mem1, consulté le 29 juillet 2021.

JOUTARD Philippe*, Ces voix qui nous viennent du passé,* Paris, Hachette, « Le temps & les hommes », 1983, 268 p.

JOUTARD Philippe, *Les Camisards*, Folio Histoire, 60, Paris, Gallimard, 1994, 283 p.

JOUTARD Philippe et Berna GINÉS, "El Testimonio Oral y La Investigación Histórica Francesa: ¿Progreso o Declive?", dans *Historia y Fuente Oral* n° 14, 1995, pp. 65–79. Disponible sur : www.jstor.org/stable/27753486, consulté le 4 mai 2021.

LAVABRE Marie-Claire, « Témoignage oral et mémoire », dans *Exils et migrations ibériques au XXe siècle,* n°1, Université Paris 7, CERIC, 1992, p. 128. Disponible sur : https://doi.org/10.34-06/emixx.1992.966, consulté le 11 sept. 2021.

LAVABRE Marie-Claire, « La mémoire collective comme métaphore ». *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 50-1, p. 275-283., DISPONIBLE SUR : https://doi.org/10.4000/mcv.12894, consulté le 11 sept. 2021.

LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire,* Paris, Gallimard, 1988, p. 106.

NORA Pierre, *Les lieux de mémoire : I. La République,* Paris, Gallimard, 1984, 674 p.

SCHNAPPER Dominique, Danièle HANET, Histoire orale ou archives orales? rapport d'activité sur la constitution d'archives orales pour l'histoire de la sécurité sociale, Association pour l'étude de l'histoire de la sécurité sociale, Paris, 1980, 114 p.

SCHNAPPER Dominique, « Questions impertinentes aux "historien oraux" », *Commentaire*, vol. 23, no. 3, 1983, pp. 655-660.

TEMIME Émile, « Bilan et lacunes des recherches récentes sur l'histoire espagnole du XXe siècle en France et en Espagne », dans Stéphane Courtois , *Matériaux Pour l'histoire de Notre Temps*, n°3-4, L'Espagne, 1900-1985, p. 11-15. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/mat_076-93206_1985_num_3_1_403904, consulté le 12 mai 2021.

VIDAL-NAQUET Pierre, *Les assassins de la mémoire: « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, « La Découverte poche Essais », nº 201, Découverte, Paris, 2005, 227 p.

VILANOVA Mercedes, « El combate, en España, por una historia sin adjetivos con fuentes orales », dans *Historia y Fuente Oral*, no 14, 1995, p. 95-116. Disponible sur : http://www.js-tor.org-/stable/27753488, consulté le 11 sept. 2021.

1.4.- Femmes, Genre, ouvrages généraux

PERROT Michelle, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Flammarion, Paris, 1998, 493 p.

PERROT Michelle, *Le chemin des femmes*, Robert Laffont, Paris, 2019, 1141 p.

THÉBAUD Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, ENS Éditions, 1998, 228 p.

1.5.- Sociologie générale

BEAUD Stéphane, *La France des Belhoumi, Portraits de famille (1977-2017)*, L'envers Des Faits, La Découverte, Paris, 2018, 352 p.

BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, (Guide, repères), 1997, 288 p.

BOURDIEU Pierre, « L'assassinat de Maurice Halbwachs », *La liberté de l'esprit, visages de la résistance,* 16, 1987, p.164-170.

BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique » : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986, pp. 69-72. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/arss_033-55322_1986_num_62_1_2317, consulté le 11 sept. 2021.

DESMAREZ Pierre, TRIPIER Pierre, « Travail et santé dans la sociologie industrielle de Max Weber », dans *La Nouvelle Revue du Travail*, no 4, 2014, http://journals.open-edition.org/nrt/1678, consulté le 10 sept. 2021.

DURKHEIM Émile , *De la division du travail social*, Paris, PUF, [1893], 2013.

JODELET Denise, *Les représentations sociales*, Sociologie d'aujourd'hui, Presses Universitaires de France, Paris, 2003, 424 p.

KAUFMANN Jean-Claude, *L'entretien compréhensif, L'enquête et ses méthodes*, 3ème édition, Armand Colin, Paris, 2011.

SANSOT Pierre, *Les gens de peu*, PUF Sociologie d'aujourd'hui, 1991, 223 p.

1.6.- SOCIOLOGIE SUR LE GENRE

HÉRITIER Françoise, *Masculin-féminin*, « Poches », nº 322-323, O. Jacob, Paris, 2012.

LALLEMENT Michel, « 9. Quelques remarques à propos de la place du genre dans la sociologie du travail en France », *dans* Jacqueline Laufer, *Le travail du genre: Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, p. 123-137, La Découverte, Paris, 2003. Disponible sur : https://doi.org/10.3917/dec.laufe.2003.01.0123, consulté le 29 mai 2021.

LAUFER Jacqueline, MARRY Catherine, Margaret MARUANI, *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe,* (Recherches) La Découverte, Paris, 2003, 368 p. https://www.cairn.info/le-travail-du-genre--9782707141118.htm, consulté le 5 août 2021.

LILLO Natacha et RYGIEL Philippe, *Rapports sociaux de sexe et immigration: mondes atlantiques XIXe - XXe siècles*, Sciences humaines et sociales Histoire, Publibook, Paris, 2006, p. 9-10, sur Inteerneet. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01289130, consulté le 11 mai 2021.

1.7.- FÉMINISME

DAVIN Anna, « Imperialism and Motherhood », dans *History Workshop*, no 5, p. 9-65, 1978, http://www.jstor.org/stable/4288158, consulté le 5 août 2021.

LLONA Miren, « La memoria de las otras: feminismo y recuerdo», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, no 50-1, avril 2020, p. 291-94. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/mcv.12912, consulté le 28 oct. 2020.

NASH Mary, « Desde la invisibilidad a la presencia de la mujer en la historia, Corrientes historiográficas y marcos conceptuales de la nueva historia de la mujer », *Nuevas perspectivas sobre la mujer: Actas de las primeras jornadas de investigación interdisciplinaria*, Universidad Autónoma de Madrid, Vol. 1, p. 18-37, Madrid, 1982.

O'SULLIVAN-BEARE Nancy, Las mujeres de los conquistadores: la mujer española en los comienzos de la colonización americana. Aportaciones para el estudio de la trasculturación, « Colección Histórica », Compañía bibliográfica española, Madrid, *Circa* 1956 (d'après Bibliográfica hispánica).

ROUDINESCO Élisabeth et PLON Michel, « Horney Karen, née Danielsen (1885-1952) Psychiatre et psychanalyste américaine », dans Élisabeth ROUDINESCO et Michel PLON, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 2011 [1997] p. 691-694.

SAU Victoria, *Diccionario ideológico feminista*, 2. ed. ampliada y rev, « Totum revolutum », no 18, Barcelona, Icaria, 1990, 318 p.. Disponible sur : https://www.academia.edu/315646-30/Victoria_Sau_Diccionario_Ideologico_Feminista_I, consulté le 17 avril 2021.

WOOLF Virginia, *A room of one's own,* London, L&V Woolf, 1929.

1.8.- Economie

SMITH Adam, Comte GARNIER Germain, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations,* texte intégral disponible sur le site de la Bibliothèque nationale de France. Disponible sur : http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM5689&I=7&M=notice, consulté le 10 sept. 2021.

2- Ouvrages et articles généraux Espagne

2.1- dictionnaires et encyclopédies

Diccionario de la lengua española, « *emigrar* », Edición del Tricentenario, Actualización 2017. [En ligne] https://dle.rae.es/emigrar, consulté le 23 juillet 2018.

Real Academia de la Historia (RAH), « Pilar PRIMO DE RIVERA », fiche biographique et bibliographique. [En ligne] https://dbe.rah.es/biografias/10247/maria-del-pilar-primo-de-rivera-y-saenz-de-heredia, consultée le 11 août 2021.

- « Luis Angel ROJO », fiche biographique et bibliographique. [En ligne] https://dbe.rah.es/biografias/4886/luis-angel-rojo-duque, consulté le 13 août 2021.

2.2- Sociologie

VALÍN FERNÁNDEZ Alberto, La sociabilidad en la historia contemporánea. Reflexiones teóricas y ejercicios de análisis, Duen de Bux, Orense, 2001.

2.3- Histoire, Politique

ARCHILÉS i CARDONA Ferran, SANZ Ismael, *Estudios sobre nacionalismo y nación en la España contemporánea*, Prensas Universitarias de Zaragoza, 81, Zaragoza, 2011, 332 p.

BENNASSAR Bartolomé, l'*Histoire des Espagnols: VIe XXe siècle*, Robert Laffont, Paris [1985] 1996, 1132 p.

BROUÉ Pierre et TEMIME Émile, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Minuit, Paris, 1979, 542 p. Disponible sur : https://www.marxists.org/francais/broue/works/1961/00/pbet.pdf, consulté le 13 juillet 2021.

COVO Jacqueline, « L'Espagne au miroir du Nouveau Monde. L'historiographie espagnole et l'événement de 1492 », dans *Caravelle*, n° 66.1, 1996, pp. 45-61, www.persee.fr/doc/carav_11-47-6753_1996_num_66_1_2684, consulté le 3 avril 2021.

DE LA GRANJA José Luis, BERAMENDI Justo, ANGUERA Pere, *La España de los nacionalismos y las autonña omías*, dans HERNÁNDEZ SANDOICA Elena, Historia de España, 3er. milenio, n° 38. Madrid, Editorial Síntesis, 1999, 462 p.

DELFOUR Christine, L'Espagne, les autonomies et l'Europe, Essai sur l'invention de nouveaux modes d'organisation territoriale et de gouvernance, Bruylant 2009, 316 p.

DÍAZ SANDINO Felipe, *De la conspiración a la revolución, 1929-1937*, Ensayo 44, Libertarias, Madrid, 1990, 218 p.

FREÁN HERNÁNDEZ Oscar, « ¿Cómo hacer la revolución? Los anarquistas y la crítica de la violencia insurreccional », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, no 2, 31 janvier 2015. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/ccec.5399, consulté le 9 juillet 2021.

HEREDIA HERRERA Antonia, *¿Qué es un archivo?*, Archivos siglo XXI Trea, Gijón, 2007.

HEREDIA HERRERA Antonia, «Terminología archivística. Conceptos y uso», *Revista TRIA*, VIII Jornadas Técnicas de Archivos en la Administración Local: *Presente y futuro de los profesionales de archivo: retos, riesgos y oportunidades*, Málaga, 24-25 de octubre de 2019, no 23, 2019, p. 63–76. Disponible sur : https://dialnet.unirioja.es/servlet/arti-culo?codigo=7729902, consulté le 19 mai 2021.

L. BERNECKER Walther, Colectividades y revolución social: el anarquismo en la guerra civil española, 1936-1939, Crítica, Barcelona, 1982, 524 p.

Luis Angel ROJO, fiche biographique et bibliographique Real Academia Historia : https://dbe.rah.es/biografias/4886/luis-angel-rojo-duque, consulté le 13 août 2021.

2.4- GÉOGRAPHIE

PRECEDO LEDO Andrés, VÁZQUEZ LEIRA Luis, PATIÑO PORTAS Pilar, «Galicia», dans Joaquín BOSQUE MAUREL et Joan VILÀ VALENTÍ, *Geografía de España, Galicia, Asturias/Cantabria,* t.4, Planeta, Barcelona, 1990, 288 p.

2.5- DÉMOGRAPHIE

ALCAIDE GUINDO Pablo, ALCAIDE GUINDO Pedro, GARCÍA FERNANDEZ Paulino et ALCAIDE INCHAUSTI Julio, *Evolución de la población española en el siglo XX, por provincias y comunidades autónomas. Vol. 1*., Fundación BBVA, Bilbao, 2007, (223 p.) p. 132. Disponible sur : http://www.fbbva.es/TLFU/dat/DE_2007_evolucion_espanola_siglo_vo-l1.pdf, consulté le 27 juillet 2021.

DEL CAMPO URBANO Salustiano, Manuel NAVARRO LÓPEZ, *Nuevo análisis de la población española*, Barcelona, 1992, 272 p.

S. REHER David, « Perfiles demográficos de España, 1940-1960 » dans *Autarquía y mercado negro: el fracaso económico del primer franquismo, 1939-1959*, Carlos Barciela López, Barcelona, Crítica /Historia del mundo moderno, 2003, p. 1-2. Disponible sur : http://www.gbv.de/dms/sub-hamburg/379308746.pdf, consulté le 7 juillet 2020.

S. REHER David, Angeles VALERO LOBO et José Vicente GARCIA SESTAFE, *Fuentes de información demográfica en España,* Cuadernos de metodología 13, Centro de investigaciones sociológicas, Madrid, 1995.

CABRÉ Anna, DOMINGO Andreu et MENACHO Teresa, "Demografía y crecimiento de la Población española durante el siglo XX" *dans* Manuel Pimentel Siles, *Procesos migratorios, economía y personas*, Cajamar, Almería, 2002, 409 p., Disponible sur : https://publicacionescajamar.es/publicaciones-periodicas/mediterraneo-economico/medi-terraneo-economico-1-procesos-migratorios-economia-y-personas, consulté le 13 août 2021.

NADAL Jordi, La Población española (siglos XVI a XX), Ariel, Barcelona, 1976.

PÉREZ MOREDA Vicente, , «La evolución demográfica española en el siglo xix (1797- 1930): Tendencias generales y contrastes regionales», 1985 Bolonia, Club, pp. 69-113.

2.6- ECONOMIE

ROBLEDO Ricardo Hernández: "La renta de la tierra en Castilla la Vieja y León (1836–1913), Madrid, Banco de España, Servicio de Estudios, Estudios de Historia Económica, núm. 11, 1984 ». *Revista de Historia Económica / Journal of Iberian and Latin American Economic History* 3, nº 2 (1985): 371-73.

2.8- Femmes

ALPUENTE Moncho, *Mujeres de azul*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2009, 122 p.

FERNÁNDEZ JIMÉNEZ María Antonia, *Pilar Primo de Rivera: el falangismo femenino*, Síntesis, Madrid, 2008, 376 p.

FERNÁNDEZ JIMÉNEZ María Antonia, "Que otras vuelvan al hogar. Pilar Primo de Rivera y la Seccion Femenina", *dans* ALPUENTE Moncho, *Mujeres de azul*, Madrid, Ministerio de Cultura, 2009.

GARCÍA DE LEÓN María Antonia, GARCÍA DE CORTÁZAR Marisa, ORTEGA Félix, *Sociología de las mujeres españolas*, Madrid, Editorial Complutense, 1996, 421 p.

MARTINEZ MALER Odette, « L'île de Chelo », Ismaël Cobo, Odette Martinez-Maler et Laëtitia Puertas, 2008. Disponible sur : https://lelag.fr/site/wp-content/uploads/2012/12/Ile-DeChelo.pdf, consulté le 10 avril 2021.

MOLINERO Carme, «Mujer, franquismo, fascismo. La clausura forzada en un mundo pequeño», *Historia Social*, n° 30, 1998, p. 97-117,

MOLINERO Carme, *La captación de las masas. Política social y propaganda en el Régimen franquista*, Madrid, Cátedra, 2005. Voir chap. 2.3 qui détaille les tâches d'assistance de la *Sección Femenina*.

G. MORCILLO Aurora, FERNÁNDEZ AÚZ Tomás, EGUIBAR Beatriz, *En cuerpo y alma: ser mujer en tiempos de Franco*, Madrid, España, 2015, 463 p.

ORTIZ HERAS Manuel, « Mujer y dictadura franquista », *Aposta, revista de ciencias sociales*, no 28, mai 2006, http://www.apostadigital.com/revistav3/hemeroteca/ortizheras.pdf, consulté le 14 avril 2020.

RÀFOLS YUSTE Elena, VERDÚ GUINOT Maria y G. RÀFOLS Neus, « La construcción represora franquista: las mujeres y la infancia como elementos de socialización », I Simposio "Mujer, guerra civil y franquismo", Asociación de Estudios Históricos sobre la Mujer, Universidad de Málaga, 30-31 janvier 2008, http://www.nadieseacuerdadenosotras.org, consulté le 13 avril 2020.

RAMOS PALOMO María Dolores, «Feminismo y acción colectiva en la España de la primera mitad del siglo XX», *dans* Manuel Ortiz Heras, David Ruiz González e Isidro Sánchez Sánchez (Coord.), *Movimientos sociales y Estado en la España contemporánea*, Cuenca, UCLM, 2001, p. 379 – 403.

RICHMOND Kathleen, Las mujeres en el fascismo español: la Sección Femenina de la Falange, 1934 - 1959, Alianza, Madrid 2004, 277 p.

SUÁREZ FERNÁNDEZ Luis, *Crónica de la Sección Femenina y su tiempo,* "Nueva andadura", Madrid, 1993.

RAMOS ZAMORA Sara, Carmen Agulló Díaz, Entre lo doméstico y lo público: capacitación profesional de las mujeres rurales en España (1940-1977), Madrid, 2016, 292 p.

ROMERO Luis, « Fracasos y triunfos del levantamiento », dans Edward Malefakis , *La guerra de España (1936-1939)*, Taurus, Madrid, 1996, p. 71-96.

SERRANO FERNÁNDEZ Secundino, *Maquis*, Temas de hoy, Madrid, 2001.

YUSTA RODRIGO Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 », dans Marie-Aline Barrachina *et al. Femmes et démocratie : les Espagnoles dans l'espace public, 1868-1978*, Temps, 2007, p. 177-206.

2.9- Sociologie

ORTIZ Fernando, Controverse cubaine entre le tabac et le sucre: Leurs contrastes agraires, économiques, historiques et sociaux, leur ethnographie et leur transculturation, traduction, Mémoire d'encrier, Montréal, 2011, 708 p. Disponible sur : http://international.scholarvox.com/-book/88806237, consulté le 19 nov. 2020.

2.10- Littérature

BUERO VALLEJO Antonio, *Historia de una escalera,* Espasa Calpe, 1949.

CORRALES EGEA José, *L'autre face,* Gallimard, Paris, 1960 puis, *La otra cara,* (édition originale), Librairie espagnole, Paris, 1961.

FLORY Jean, *Méditations catastrophiques*, Bartillat, Paris, 2006.

LE ROY Eugène, *L'Ennemi de la mort*, Sud-Ouest, Bordeaux 2007.

MACHADO Antonio, "Proverbios y Cantares", XXIX, dans *Campos de Castilla* 1907-1917, Cátedra, Madrid, 2013, 298 p.

MEDIO Dolores, *Diario de una maestra,* Destino, Barcelone, 1961.

ROMERO Luis, *La noria*, Destino, Barcelona, 1951.

SUR ROSALÍA DE CASTRO :

- DE CASTRO Rosalía, Dúas palabras da autora, Follas Novas, Poesías, p. 161-162.
- DE CASTRO DE MURGUÍA Rosalía, *Poesía,* Alianza, Madrid, 2003,
- ALBERT ROBATTO Matilde, « La poesía social femenina de Rosalía de Castro », dans *Boletín de la Asociación Europea de Profesores de Español*, 25-1981, p. 61-67, https://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/aepe/pdf/boletin_25_14_81/boletin_25_14_81_09.pdf , p. 61-67
- BLANCO AMOR José : "Rosalía Castro y la soledad", Mundo Gallego (Revista de Galicia en Madrid), n° 2, janvier 1952.
- SCHROEDER Paul A., « Tema, estilo y contexto en "¡Pra a Habana!", de Rosalía de Castro », *Revista Hispánica Moderna, Año 52*, 1999, p. 24-34.
- NÚÑEZ SEIXAS Xosé M., « Rosalía e os emigrantes galegos: da polisemia da súa obra e do seu mito na diáspora », dans ÁLVAREZ Rosario, ANGUEIRA Anxo, DO CEBREIRO RÁBADE María, VILAVEDRA Dolores, *Rosalía de Castro no século XXI. Unha nova ollada*, Consello da cultura galega, Santiago de Compostelle, 2014. Disponible sur : https://doi.org/10.17075/rcsxxi.2014.043, consulté le 7 août 2021.

2.11- Guides et catalogues

FORMIGUERA Pere, CÁNOVAS Carlos (photographe), *Le Temps du silence : la photographie espagnole des années 50 et 60* [exposition] Centre d'art Santa Mònica (Barcelone), Palais de Tokyo, Musée d'art et d'essai (Paris), 1992, 255 p.

Temps de silence : panorama de la photographie espagnole durant les années 50 et 60, Toulouse, Catalogue de l'exposition, 15 juillet-août 1993, Ed. Galerie municipale du Château d'eau, 1993.

2.12- divers (Articles)

NOGUEIRA Charo, María Teresa MIRAS: « Veremos el desastre de la ciencia dentro de 10 años », *El País*, 13 avril 2012. Disponible sur : https://elpais.com/sociedad/2012/04/12/actualidad/13342-54719_110856.html, consulté le 3 septembre 2020.

GALINDO Cristina, « Descifrar los enigmas del cerebro. Entrevista a María Teresa Miras, experta en enfermedades neurodegenerativas », *El País Semanal,* 12 octobre 2015. Disponible sur : https://elpais.com/elpais/2015/10/09/eps/1444398113_800537.html, consulté le 3 septembre 2020.

José PÉREZ GARCÍA Antonio, HERNÁNDEZ ARMENTEROS Juan, « La reforma de la Universidad: preguntas erróneas, respuestas incorrectas », *El País*, 15 avril 2012. Disponible sur : https://elpais.com/sociedad/2012/04/15/actualidad/1334524477_188841.html, consulté le 3 septembre 2020.

CALDERÓN Alfonso, « Observatorio del informe de la "comisión de expertos" para la reforma de las universidades ». Disponible sur : https://alfonsorocalar.blogspot.com/2013/03/observato-rio-del-informe-de-la-comision.html, consultés le 3 septembre 2020.

3- Ouvrages sur la Guerre civile, la guerre d'Espagne et le Franquisme

ALTED VIGIL Alicia, « Gobierno y partidos republicanos españoles en el exilio (1950-1962) », dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, T. 27-3, 1991, https://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1991_num_27_3_2595, p. 85-114.

ARMENGOU Montse et Ricard BELIS, *Els internats de la por* (*Los internados del miedo*), TV3, 2015. Disponible sur : https://www.ccma.cat/tv3/sense-ficcio/els-internats-de-la-por/noticia/2992-946/ , consulté le 11 sept. 2021.

ARMENGOU Montse, BELIS Ricard, *Els internats de la por*, (entretiens), Ara Llibres, Barcelona, 2016, 303 p.

AZNAR SOLER Manuel, « Littérature et culture républicaines pendant la guerre civile espagnole », dans Bruno Vargas, Jean-Pierre Almaric, Geneviève Dreyfus-Armand , *Huit ans de République en Espagne : Entre réforme, guerre et révolution (1931-1939)*, « Méridiennes », Presses universitaires du Midi, Toulouse,2020, p. 323-345.

BARRACHINA Marie-Aline, « 12 de octubre: Fiesta de la raza, dia de la hispanidad, dia del Pilar, Fiesta Nacional", *dans* Danièle Bussy Genevois et al., *Fêtes, sociabilités, politique dans l'Espagne contemporaine*, Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne, n° 30-31, 1999 - 2000, CNRS, Université de Provence Alpes Côte d'Azur, p. 323 et suiv.. Disponible sur : https://www.academia.edu/5830689/, consulté le 27 octobre 2020.

BARCIELA LÓPEZ Carlos, *La financiación del Servicio Nacional del Trigo, 1937-1971*, Banco de España, Servicio de Estudios de Historia Económica, N° 05, 1981, 87p.

BARCIELA LÓPEZ, Carlos, ed., Autarquía y Mercado Negro: El Fracaso Económico Del Primer Franquismo, 1939-1959, Crítica, Barcelone, 2003, 325 p.

BARCIELA LÓPEZ Carlos, « Los años del hambre », *El País*, 4 février 2012. Disponible sur : https://elpais.com/diario/2012/02/05/negocio/1328449946_850215.html, consulté le 14 février 2020.

BENNASSAR Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Perrin, Paris, 2006, 550 p.

BERTHIER Nancy, « Guernica ou l'image absente », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 89–90, n° 1–2, 2008, p. 30–36. Disponible sur : https://doi.org/10.3917/mate.089.0004, consulté le 21 juin 2020.

BUSSY GENEVOIS Danièle, « Les femmes espagnoles et l'exil », *Exils et Migrations Ibériques Au XXe Siècle*, 1992, 77–85, p. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/e-mixx_12452300_1992_num_-1_1_962, consulté le 10 avril 2021.

CANAL Jordi et al., Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808 à nos jours : politique et société., 3e édition, Armand Colin, Paris, 2017, 340 p.

COIGNARD Cindy et MAUGENDRE Maëlle (Association Adelante), « La Retirada ou l'exil républicain espagnol d'après-guerre », Musée national de l'histoire de l'immigration de Paris. Disponible sur : https://www.histoire-immigration.fr/dossiers-thematiques/caracteristiques-migratoires-sel-on-les-pays-d-origine/la-retirada-ou-l-exil, consulté le 10 juillet 2021.

DA SILVA Irène, « La législation franquiste et les fêtes », *dans* Danièle Bussy Genevois et al., *Fêtes, sociabilités, politique dans l'Espagne contemporaine*, Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne, n° 30-31, 1999 - 2000, CNRS, Université de Provence Alpes Côte d'Azur, p. 323 et suiv.. Disponible sur : https://www.academia.edu/5830689/, consulté le 27 octobre 2020.

DE LUIS MARTÍN Francisco, *La FETE en la Guerra Civil española, 1936-1939,* Ariel, Barcelone, 2002, 302 p.

DREYFUS-ARMAND Geneviève et MARTINEZ-MALER Odette, *Écritures de la révolution et de la guerre d'Espagne*, Revue Exils et Migrations Ibériques au XXe et XXIe siècles, N° 9-10 nouvelle série, 2018-2019, Riveneuve, Paris, 2019.

GIMÉNEZ Carlos, MARSÉ Juan, *Todo Paracuellos: álbumes 1-6*, Edición conmemorativa 40 aniversario, Debolsillo, Barcelona, 2016.

GIMÉNEZ Carlos, *Paracuellos: intégrales vol. 01 & 02*, Fluide glacial, Paris, 2020.

JULIÁ Santos, *Demasiados retrocesos: España 1898-2018*, Galaxia, Barcelona, 2019.

LACROIX Isabelle, « Les Femmes Dans La Lutte Armée Au Pays Basque: Représentations, Division Sexuelle Du Travail et Logique d'accès à La Violence Politique », dans *Champ Pénal*, Vol. VIII, 2010, sur , DISPONIBLE SUR : doi.org/10.4000/champpenal.8076, consulté le 10 avril 2021.

MALEFAKIS Edward, *La Guerra de España, 1936-1939*, Pensamiento, Madrid, Taurus, 1996.

MORENTE VALERO Francisco, *La escuela y el estado nuevo: la depuración del magisterio nacional, 1936-1943*, Serie Historia 14, Ámbito, Valladolid, 1997, 943 p.

SÁNCHEZ LEÓN Pablo, IZQUIERDO J., La guerra que nos han contado y la que no: memoria e historia de 1936 para el siglo XXI, nº 1, Madrid, Postmetropolis, 2017, 431 p.

4- OUVRAGES ET ARTICLES CONCERNANT LA GALICE

ANXO MURADO Miguel, *Otra idea de Galicia*, Debate, Barcelona, 2008, 207 p.

BAZ VICENTE María Jesús, «Reconsiderando la persistencia del Régimen Foral en la Galicia del Siglo XIX. Una racionalidad de otro orden», *Agricultura y Sociedad* n9 70, 1994, p. 163-196. Disponible sur : https://www.mapa.gob.es/ministerio/pags/biblioteca/revistas/pdf_ays/a-070_05.pdf, consulté le 26 sept. 2020.

BOSSAN Marie-Pierre, Émergence d'une mémoire de la guerre civile en Galice : le cas de Pontevedra, Grenoble 3, 1998, 846 p.

BOUHIER Abel, La Galice. Essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire, 4 vol., Thèse d'État, Université de Poitiers et auteur, 1979.

CARBALLIDO REBOREDO Silvia, *Novela en pé de guerra: a Guerra Civil vista polos novelistas galegos en castelán*, Ediciós do Castro, Sada, A Coruña, 2001, 186 p., préface de Claudio Rodríguez Fer.

CABANA IGLESIA Ana, *Entre a resistencia e a adaptación: a sociedade rural galega no franquismo (1936-1960)*, Thèse de doctorat, Dir. Lourenzo Fernández Prieto, Université de Saint-Jacques de Compostelle, 2006, https://histagra.usc.gal/en/investigacion/38/entre-la-resistencia-y-la-adaptacion-la-sociedad-rural-gallega-en-el-franquismo-1936-1960, consulté le 11 sept. 2021.

CABANA Ana, «A memoria tolleita: As pegadas da represión franquista na memoria rural galega», *Grial* 44, nº 170, 2006, p. 36-43. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/29752615, consulté le 16 sept. 2021.

CABANA IGLESIA Ana, « Estado e "cultura de resistencia": aproximación ao estudo dos mecanismos definidores da conflitividade rural durante o primeiro franquismo », *Semata: Ciencias sociais e humanidades*, 19, 2008, p. 259-274.

CABANA IGLESIA Ana, "Algunas notas sobre la opinión popular durante el franquismo en Galicia", *Revista de la Fundación 1º de Mayo*, V. Historia, Trabajo y Sociedad, n° 1, 2010, p.79-96

CABANA IGLESIA Ana, « De imposible consenso. Actitudes de consentimiento hacia el franquismo en el mundo rural (1940-1960) », *Historia Social,* n° 71, 2011, pp. 89–106. Disponible sur : www.jstor.org/stable/23228552, consulté le 13 juin 2020.

CABANA Ana, *La derrota de lo épico,* Publicacións de la Universitat de València, 2013, 316 p.

CABO Miguel, FERNÁNDEZ-PRIETO Lourenzo, MÍGUEZ Antonio, LANERO Daniel and CABANA Ana, (HISTAGRA), « The peasantry: a contemporary historical subject », dans MARÍN CORBERA Martí, DOMÈNECH SAMPERE Xavier, MARTÍNEZ I MUNTADA Ricard: *III International Conference Strikes and Social Conflicts: Combined historical approaches to conflict. Proceedings*, CEFID-UAB, Barcelona, 2016, p. 474-485. Disponible sur : https://ddd.uab.cat/pub/caplli/2016/158047/RM31UHISTAGRA_OK_.pdf, consulté le 11 sept. 2021.

CAGIAO VILA Pilar e PANTALEÓN CADILLA Xurxo, «O fondo de fontes orais para a historia de Galicia (HISTORGA) », dans PUJALES Cristina, *Actas I, II e III Encontros «O Son da Memoria»,* Consello da Cultura Galega, Arquivo Sonoro de Galicia, Santiago de Compostela, 2004, p. 129-138. Disponible sur : http://consellodacultura.gal/publicacion.php?id=277, consulté le 14 mai 2021.

CARMONA BADÍA Xoán, El atraso industrial de Galicia: auge y liquidación de las manufacturas textiles (1750-1900), Ariel, Barcelona, 1990, 252 p.

CHAO Alejandro et MURGUÍA Manuel, revue *La Ilustración Gallega y Asturiana* (1879-1882), Madrid.

DURÁN José Antonio, *Historia de caciques, bandos e ideologías en la Galicia no urbana: Rianxo 1910-1914*, « Historia », Siglo Veintiuno de España, Madrid, 1972, 387 p.

DURÁN José Antonio, *Agrarismo y movilización campesina en el país gallego (1875-1912)*, Siglo Veintiuno Editores, Historia de Los Movimientos Sociales, Madrid, 1977, 458 p.

DURÁN José Antonio, « Socialistes et galicianistes de formation fédéraliste (1874-1886) », *Le Mouvement social*, no 128, juillet 1984, p. 97-111, Disponible sur : https://doi.org/10.2307/3778355, consulté le 11 sept. 2021.

FEO PARRONDO Francisco, « Gran y mediana propiedad en Galicia en 1933, según el registro de la propiedad expropiable. », *Anales de Geografía de la Universidad Complutense* n° 14, 1995, p. 119-133.

FERNANDEZ CASANOVA Carmen, *Historia da pesca en Galicia*, Universidade de Santiago de Compostela, Santiago, 1998, 280 p.

FERNÁNDEZ PRIETO Lourenzo, «Represión franquista y desarticulación social en Galicia. La destrucción de la organización societaria campesina. 1936-1942», *Historia Social*, no 15, 1993, p. 49-65, p. 65. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/40340321, consulté le 11 sept. 2021.

FERNÁNDEZ PRIETO Lourenzo, *Memoria de guerra y cultura de paz en el siglo XX: de España a América, debates para una historiografía*, 1. ed, « Estudios históricos La Olmeda. Colección Piedras angulares », Somonte-Cenero, Gijón, Ediciones Trea, 2012.

FERNÁNDEZ SANTANDER Carlos, *Alzamiento y guerra civil en Galicia: 1936-1939*, Edicios do Castro, Sada, A Coruña, 2000, 1242 p.

FLORY Jean, La Galice sous la botte de Franco: episodes de la terreur blanche dans les provinces de Galice, nº 218 p., Paris, Jean Flory ed., 1938, 218 p.

FRASER Ronald, Recuérdalo tú y recuérdalo a otros: historia oral de la guerra civil española, Crítica, Barcelona, 1979, 860 p.

GARCÍA FERNÁNDEZ Jesús, *Organización del espacio y economía rural en la España Atlántica.* Siglo XXI Editores, Madrid, 1975, 332 p.

GARCÍA LOMBARDERO Xavier et DOPACIO Fausto, « La renta de la tierra en Galicia y la polémica por la renovación de foros en los siglos XVII y XVIII », Hacienda Pública Española / Review of Public Economics, n° 55, 1978, p. 191-199.

GARRABOU Ramón, « Systèmes de transmission des exploitations agricoles en Espagne aux XVIIIe-XXe siècles », dans *Mélanges de l'école française de Rome*, 1998, https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1998_num_110_1_4532, p. 29-42.

GESTO Uxía, « Festa do Emigrante de Pol En honor a los que se fueron », *La Voz de Galicia*, 23 août 2014, "Monográficos", Edición 7 Días, p. 5.

FILLON Alexandra, PAULIN Martine, *Migrer d'une langue à l'autre*, Musée national de l'histoire de l'immigration (MNHI), La Documentation français, 2016, 88 p.

A. INSUA Waldo, « ¡Gallegos, alerta! », *Heraldo Gallego*, nºs 23 – 24, Orense, 1878.

IGNACIO CRUZ José, « Maestros y colegios en el exilio de 1939 », dans VILANOU TORRANO Conrado et MONSERRAT Josep, *Mestres i exili : jornades d'estudi i reflexió,* Université de Barcelone, INEHCA, Barcelone, 2003, 252 p.

V. LAMELA GARCÍA Luis, Inmolados gallegos: Alexandro Bóveda, Víctor Casas, Telmo Bernárdez, Adrio Barreiro, A Coruña, Ediciós do Castro, 1993, 371 p.

LUCA DE TENA Gustavo et CARBALLA Xan, "A historia official", dans *O 36 na Galiza,* Promocións Culturais Galegas, A Nosa Historia, n° 1, Vigo, 1987, p. 41-45.

MANDÍA Diana, «La memoria tullida del agrarismo», *El Pais* le 10 sept. 2011. Disponible sur : https://elpais.com/diario/2011/09/10/galicia/1315649906_850215.html, consulté le 31 octobre 2020.

MARTINEZ LOPEZ Francisco « El Quico », Guérillero contre Franco: La Guérilla antifranquiste du León (1936-1951), Syllepse, Paris, 2000, 175 p.

MARTÍNEZ-LÓPEZ Francisco « El Quico », Guérillero contre Franco. La guérilla antifranquiste du León (1936 - 1951), Syllepse, Paris, 2001, 177 p.

NUÑEZ SEIXAS Xosé Manuel:

- Emigrantes caciques e indianos: o influxo sociopolítico da emigración transoceánica en Galicia (1900-1930), Ed. Xerais de Galicia, Vigo, 1998, 399 p.

- « La recréation de la paroisse : les immigrants galiciens à Buenos Aires (1900-1940) », *Hommes & Migrations*, 2005, p. 6-24. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2005_num_1256_1_4367, consulté le 26 août 2021.
- Icônes littéraires et stéréotypes sociaux: l'image des immigrants galiciens en Argentine, 1800-1960, Besançon, France, 2013, 186 p.
- «La región y lo local en el primer franquismo», p. 127-154, dans Stéphane MICHONNEAU, et Xosé M. NÚÑEZ SEIXAS, *Imaginarios y representaciones de España durante el Franquismo*, Casa de Velázquez, n° 142, Madrid, 2014, 281 p. Disponible sur : https://www.doabooks.org/doab?func=fulltext&rid=39516, consulté le 12 sept. 2021.
- Las patrias ausentes: estudios sobre historia y memoria de las migraciones ibéricas (1830-1960), genueve Ed., Espagne, 2014, 512 p.

ORTEGA LÓPEZ Teresa María, CABANA Ana, *« Haberlas, haylas »: campesinas en la historia de España del siglo XX*, Marcial Pons Historia, Madrid, 2021, 283 p.

PASQUIER Romain, « Quand la périphérie saisit le territoire. La politique de comarcalisation dans la communauté autonome de Galice », dans *Pôle Sud* 14, nº 1, 2001, p. 73-86. Disponible sur : https://doi.org/10.3406/pole.2001.1106, consulté le 6 janvier 2020.

REGUEIRA Susana, "Un cultivo y un textil clave en Galicia", *Faro de Vigo,* 27 juillet 2017.

RODRÍGUEZ GALDO María Xosé, et DOPICO Fausto, *Crisis agrarias y crecimiento económico en Galicia en el siglo XIX*, Do Castro, Coruña, 1981, 188 p.

RODRÍGUEZ CASTELAO Alfonso, *Sempre en Galiza*, Galaxia, Vigo, 2004 [1ère édition, Buenos Aires, 1944, 577 p.

RODRÍGUEZ FER Claudio, *A literatura galega durante a Guerra Civil, 1936-1939*, Edicións Xerais de Galicia, Vigo, 1994, 300 p.

RUBIO Emma, « Un exemple de "transculturation" de basse intensité : l'immigration galicienne en Catalogne », dans *Les Langues Néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, N°374, Migrations et transculturation - Fin du XXe et début du XXIe siècles, p. 89-104. Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01366519, consulté le 27 mai 2021.

RUIZ VILAPLANA Antonio, *Doy fe... un año de actuación en la España nacionalista*, Espuela de Plata, Sevilla, 2012.

- PÉREZ BARREDO Rodrigo, « Publican la primera edición revisada, ampliada y corregida de *Doy fe* », *Dirario de Burgos*, 9 juillet 2012. Disponible sur : https://www.diariodeburgos.es/noticia/Z1BAA922F-EB77-1FEB-FE561F950BA4F50D/20120709/publican/primera/edicion/revisada/ampliada/corregida/doy/fe, consulté le 31 oct. 2020.
- RUIZ VILAPLANA Antonio, *Sous la foi du serment. Une année en Espagne nationaliste*, Jean Flory, Paris, 1937, 267 p.

SAAVEDRA FERNÁNDEZ Pegerto, « Desarrollo y crisis de la industria textil gallega. El ejemplo de la lencería, 1600-1840 », *Cuadernos de Investigación Histórica*, n°7, 1983, p. 113-132.

John THOMSON Patrick, « Reimaginando la nación gallega a través de la Segunda República y el trauma del fascismo», *Confluencia. Revista hispánica de cultura y literatura,* vol. 29, nº 1, 2013, p. 56-68. Disponible sur : http://www.jstor.org/stable/43490005, consulté le 2 oct. 2020.

VELASCO SOUTO Carlos Francisco, *1936: represión e alzamento militar en Galiza,* A Nosa Terra, Vigo, 2006, 376 p.

VILLAR GRANGEL Domingo, *El municipio en Galicia*, *Conferencia,* Seix Barral, Barcelone, 1919, 27 p.

VILLARES Ramón, *La propiedad de la tierra en Galicia, 1500-1936*, Siglo XXI de España, Madrid, 1982, 453 p.

WOUTERS Marc, 1936: os primeiros días. Historia oral de Vigo,Betanzos, A Guarda, Ribeira, Seixalbo e Ourense, « Crónica », Vigo, Edicións Xerais de Galicia, 1993, 158 p.

WOUTERS Marc, "El Proyecto Historga: Historia Oral De Galicia", *Historia y Fuente Oral*, nº. 3, 1990, pp. 179–183. Disponible sur : www.jstor.org/stable/27753278, consulté le 11 sept. 2021.

Femmes

BLANCO Carmen, El contradiscurso de las mujeres: historia del proceso feminista, Vigo, Nigra, 1997, 320 p.

DE JUANA Jesús, PRADA RODRÍGUEZ Julio, *As mulleres en Galicia no século XX*, Ir Indo, Vigo, 2011, 264 p.

MARCO Aurora, Mulleres na guerrilla antifranquista galega, Laiovento, 2011, 530 p.

PERNAS OROZA Herminia, *Historia das mulleres en Galicia. Época contemporánea*, Santiago de Compostela; A Lama, Pontevedra, Xunta de Galicia, Secretaria Xeral de Igualdade ; Nigra Trea, 2010, 224 p.

RODRÍGUEZ GALDO María Xosé, Eva CASTRO CARIDAD, *Textos para a historia das mulleres en Galicia: idade antiga, idade media, idade moderna, idade contemporánea*, Consello da Cultura Galega, Santiago de Compostela, 1999, 606 p.

QUEIZÁN María Xosé, A muller en Galicia: a muller na sociedade galega, a lingua galega e a muller. Análise estructural de dous métodos represivos, Sada, do Castro, A Coruña, 1977, 99 p.

5- Ouvrages et articles concernant la Catalogne

5.1- Histoire

ADAM Joan, « La vaga del gener de 1946 a Manresa », *Dovella* 28, 1988, p. 5-13.

BARBOSA Célia, « Le "creuset" catalan ? Construction nationalitaire et capacité d'intégration », *Pôle Sud*, 1999, p. 24-37. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/pole_1262-1676_1999_num_11_1_1049, consulté le 21 juillet 2021.

BORDERÍAS Cristina, TÉBAR HURTADO Javier., «Dones, treball i sindicalisme a Catalunya (1939-1978)», Perfils biogràfics *del projecte Fonts orals i militància sindical*, 1999. Disponible sur : https://web.ccoo.cat/revistes/arxiu_historic/biografies_obreres2.pdf, consulté le 9 sept. 2021.

NADAL FARRERAS Joaquim, WOLFF Philippe, *Histoire de la Catalogne*, Introduction Pierre VILAR, Privat, Toulouse, 1982, 559 p.,

5.2- Guerre civile, franquisme

BOSCH Aurora, *Ugetistas y libertarios: guerra civil y revolución en el País Valenciano, 1936-1939*, « Estudios universitarios » 9, Institución Alfonso el Magnánimo : Diputación Provincial, Valencia, 1983, 393 p.

CODINA Jaume, *Contractes de matrimoni al delta del Llobregat: segles XIV a XIX*, nº 13, Fundació Noguera, Barcelona, 1997, 507 p.

DIAZ ESCULIES Daniel, Entre filferrades: un aspecte de l'emigració republicana dels Paisos Catalans (1939-1945), La Magrana, Barcelone, 1993, 234 p.

DOMÈNECH Xavier, *Un haz de naciones: el Estado y la plurinacionalidad en España (1833-2017)*, « Atalaya », Ediciones Península, Barcelona, 2020, 383 p.

MARQUÈS i SUREDA Salomó, « Catalunya i l'exili del magisteri català » dans Conrado Vilanou Torrano et Josep Monserrat, *Mestres i exilijornades d'estudi i reflexió,* Université de Barcelone, INEHCA, Barcelone, 2003, 252 p.

MOLINERO Carme et Pere YSÀS, *L'oposició antifeixista a Catalunya, 1939-1950*, « Els Orígens » nº 7, Edicions de La Magrana, Barcelona, 1981, 222 p.

MORÁN BREÑA Carmen, « Represión contra los maestros en la Guerra Civil », *El País,* 26 janvier 2003. Disponible sur : https://elpais.com/diario/2003/01/27/educacion/104362-2001_850215.html, consulté le 15 juillet 2021.

SERRA i SALA Rosa, *Ajuda humanitària dels quàquers als infants de Catalunya durant la Guerra Civil, 1936-1939*, thèse de doctorat, Université de Gérone, 2008, 313 p. Disponible sur : http://www.tdx.cat/TDX-0715108-143957, consulté le 10 juillet 2021.

TERMES Josep, VILAR Pierre, *Història de Catalunya*, 10 vol., t. VI, Edicions 62, Barcelone, 1987.

VICENS VIVES Jaume, *Notícia de Catalunya,* Ancora, Barcelone, 1954, 213 p.

VILAR Pierre, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales.* Paris, S.E.V.P.E.N, 1962, « Bibliothèque Générale de l'école Pratique des Hautes Études, VIème section », 3 vols. I : Le milieu naturel et le milieu historique, 717 p., II : Les hommes et la terre, 586 p. III : La formation du capital commercial, 570 p. Ed. Sycomore, Paris, 1984.

VILAR Pierre, *Introducció a la història de Catalunya*, Labuxaca, Barcelone, 2013, 159 p.

VILAR Pierre, « Introduction », dans Joaquim NADAL FARRERAS, Philippe WOLFF, *Histoire de la Catalogne*, Privat, Toulouse, 1982, 559 p.

5.3- DÉMOGRAPHIE

BORDERÍAS MONDÉJAR Cristina, VILLAR GARRUTA Concepción, GONZÁLEZ-BAGARIA Roser, «El trabajo femenino en la Cataluña industrial (1919-1930): una propuesta de reconstrucción», *Revista de Demografía Histórica*, I, 2011, p. 55-88Disponible sur : https://adeh.org/revista-de-demografia-historica/revista-de-demografia-historica/2011-2/, consulté le 5 août 2021.

CABRÉ Anna, *El sistema català de reproducció,* Proa La mirada social-35, Barcelone, 1999, 304 p.

CABRÉ Anna, DOMINGO Andreu i MENACHO Teresa, « Demografía y crecimiento de la población española durante el siglo XX », *Mediterráneo Económico,* Procesos Migratorios, economía y personas, nº 1-2002, p. 121-138. Disponible sur : https://ced.uab.cat/publicacions/PapersPDF/Text205.pdf, consulté le 3 sept. 2021.

CANDEL Francesc, *Els altres catalans*, Edicions 62, Barcelone, 1964.

DUOCASTELLA Rogelio, « Problèmes d'adaptation dans le cas de migrations intérieures. Un exemple en Espagne ». Dans *Population*, 12e année, n°1, 1957. pp. 115-128.

FERRAS Robert, « "Les autres Catalans" : le prolétariat urbain à Barcelone », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*, 1997, p. 191-198. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1977_num_48_2_3507, consulté le 7 août 2021.

5.4- Femmes, Féminisme

BALCELLS Albert, *Vuit feministes catalanes entre 1889 i 1976*, Barcelona, Rafael Dalmau, 2015, 375 p.

6- Ouvrages concernant les migrations

BABY-COLLIN Virginie, MAZZELLA Sylvie, MOURLANE Stéphane, REGNARD Céline, et SINTES Pierre, *Migrations et temporalités en Méditerranée: les migrations à l'épreuve du temps (XIXe-XXIe siècle)*, L'atelier méditerranéen, Paris: Karthala, 2017, 421 p., introduction Disponible sur : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01793240, consulté le 22 sept. 2019.

BECHELLONI Antonio, DREYFUS Michel, MILZA Pierre, L'intégration italienne en France. Un siècle de présence italienne dans trois régions françaises (1880-1981), Complexe, Paris, 1995, 420 p.

BERNALDO Pilar et DEVOTO Fernando, *Émigration politique. Une perspective comparative : Italiens et Espagnols en Argentine et en France XIXe-XXe siècles*, 2001. Disponible sur : https://www.researchgate.net/publication/329236247, consulté le 22 mai 2021.

BERNARD Philippe J., « Introduction : Le Phénomène Migratoire », dans Les Travailleurs étrangers en Europe occidentale, Actes du colloque organisé par la Commission nationale pour les études et les recherches interethniques, Paris-Sorbonne du 5 au 7 juin 1974, Publications de l'Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles n°6, Nice, 1976, pp. 1-19 Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/ierii_1764-8319_1976_act_6_1_894, consulté le 2 avril 2021.

CLERC Louisette, « La terre patrie dans 'La luna e i falò' de Cesare Pavese », *Italies*, n° 6, 2002, mis en ligne le 14 mai 2009, https://doi.org/10.4000/italies.1671, consulté le 10 septembre 2021.

DE HAAS Hein, « Migration et développement : une perspective théorique », dans *International Migration Review*, Volume 44 (1), 2010, 227-264. Disponible sur : https://heindehaas.files.wordpress.com/2016/02/migration-et-developpement-une-perspective-theorique.pdf, consultés le consulté le 31 mai 2021.

DELAUNAY Jean-Marc, « Troisième type… Les migrants culturels français en Espagne des années 1880 à nos jours », dans *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français aux XIXe-XXe siècles*, collectif, Ed. CNRS, 1991, 204 p.

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, L'émigration politique en Europe aux XIXe et XXe siècles: actes du colloque, Rome, École française de Rome, 1991, 519 p.

GREEN Nancy, *Repenser les migrations*, Paris, PUF, 2002, 140 p.

IMBERT Christophe, LELIÈVRE Eva, LESSAULT David, *La famille à distance : Mobilités, territoires et liens familiaux.* Ined Éditions, 2018, 2 vol. 2, 2018, 376 p.

LILLO Natacha, « L'immigration européenne en France, angle mort de la recherche », *Migrations et mutations de la société française*, Paris, La Découverte, 2014, p. 85-93. Disponible sur : https://www.cairn.info/migrations-et-mutations-de-la-societe-francaise--9782707177117-p-85.htm, consulté le 31 mai 2021.

MILZA Pierre, PESCHANSKI Denis, *Exils et migration: Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, L'Harmattan, Paris, 1994, 695 p.

NOIRIEL Gérard, Le creuset français: histoire de l'immigration, XIXe - XXe siècle, Seuil, Paris, 2016, 447 p.

PIEKE Frank N., BIAO Xiang, « Les Chinois au Royaume-Uni, ou l'illusion de l'immigration choisie », dans *Critique internationale,* vol.45, n° 4, 2009, https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2009-4-page-97.htm, p. 97-117.

J. PONTY, Polonais méconnus. Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'entre-deux-guerres, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.

6.1- Espagne

GARCIA BARBANCHO Alfonso, *Las migraciones interiores españolas. Estudio cuantitativo desde 1900*, Instituto de desarrollo económico, Madrid, 1967, 128 p.

GARCIA BARBANCHO Alfonso, « El cálculo del coste de la vida », dans *El proceso económico y el orden moral*. *Anales de moral social y económica* 15, Centro de Estudios Sociales de la Santa Cruz del Valle de los Caídos, Madrid, 1967.

FERNÁNDEZ VICENTE María José, Émigrer sous Franco : Politiques publiques et stratégies individuelles dans l'émigration espagnole vers l'Argentine et vers la France (1945-1965), Thèse de Doctorat sous la direction de Pilar González Bernardo De Quiros, Université Denis Diderot – Paris 7, 2004, 484 p.

FERNÁNDEZ VICENTE María José , GIL LÁZARO Alicia , « Emociones y sentimientos en la emigración familiar española a América (siglo XX). Perspectivas de análisis », *Les Cahiers ALHIM* 39, 2020. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/alhim.8658, consulté le 10 sept. 2021.

GOYTISOLO Juan, *Metáforas de la migración,* El País, 24 septembre 2004.

KLEIN Herbert S., « La integración social y económica de los inmigrantes españoles en Brasil », Revista de Historia Económica 7, N° 2, 1989, pp. 439-460.

LILLO Natacha, *La petite Espagne de la Plaine-Saint-Denis: 1900-1980*, (Monde, Français d'ailleurs, peuple d'ici, Hors-série n° 143, Paris, 2004, 165 p.

MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, « Una introducción a la historia de la emigración española en la República Federal de Alemania (1960-1980) » dans *Iberoamericana*, *América Latina - España - Portugal. Ensayos sobre letras, historia y sociedad*, Año XII, N° 46, 2012, p. 23-42.

OSO CASAS Laura, Españolas en París: estrategias de ahorro y consumo en las migraciones internacionales : Bellaterra, Barcelone, 2004, 316 p.

OSO CASAS Laura, LILLO MARQUÉS Nicole, LILLO MARQUÉS Vicente, « Bonnes et concierges espagnoles à Paris : immigration et rapports de domination de classe dans le secteur professionnel du service domestique », *Exils et migrations ibériques au XXe siècle*, 2006, p. 241-269.

PASCUAL DE SANS Àngels, « L'estudi de les migracions a Catalunya, l'estudi de la societat catalana », *Revista Catalana de Sociologia*, nº 27, 2011, p. 5-14. Disponible sur : https://doi.org/10.2436/20.3005.01.37, consulté le 5 juillet 2021.

PASCUAL DE SANS Ángels , Grupo de Investigación sobre Migraciones (GRM), 2005. Disponible sur : http://geografia.uab.es/migracions/cas/GRMigracions.pdf, texte initial http://geografia.uab.es/migracions/cas/index.htm, consultés le 24 mai 2021.

PUJALS I LLADÓ Marc, Les « années 68 » de l'immigration espagnole en France : chemins de politisation à l'aune de l'expérience migratoire (1961-1973), trad. Frank Georgi et Judith Rainhorn, 2020, 275 p., https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02901204, consulté le 5 juillet 2021.

REPÚBLICA DE CUBA. Secretaría de Hacienda, *Inmigración y movimiento de pasajeros*, Sección Estadísticas, La Habana, 1902-1932.

RUBIO Javier, *La emigración española a Francia*, « Horas de España », Ariel, Barcelona, 1974, 402 p.

RUBIO Javier, La emigración de la guerra civil de 1936-1939: historia del éxodo que se produce con el fin de la II República española, San Martín, Madrid, 1977, 3 vol.

RUBIO-MILET Emma, « Perte, acquisition, transformations: Ce que la migration fait à la famille à travers l'exemple d'une famille espagnole originaire de Galice immigrée en France », dans *e-Migrinter*, nº 21, 2020, http://journals.openedition.org/e-migrinter/2498, consulté le 10 sept. 2021.

RUBIO-MILET Emma, « À la recherche des traces du galicien dans le catalan: Exilés politiques ou émigrés économiques, les migrants comme "lieu du contact" des langues », *L'Âge d'or*, nº 12, 2020. Disponible sur : https://doi.org/10.4000/agedor.4767, consulté le 11 sept. 2021.

SÁNCHEZ ALBORNOZ Nicolás, *Españoles hacia América. La emigración en masa*, 1880-1930, « Alianza América », n° 20, Alianza, Madrid, 1988, 346 p.

SÁNCHEZ-ALONSO Blanca, « Those who left and those who stayed behind: explaining emigration from the regions of Spain, 1880-1914 », *The Journal of Economic History*, Vol 60, N° 3, Sept. 2000, 730-755.

SÁNCHEZ ALONSO Blanca, «Migraciones en el mundo contemporáneo», dans *Historia y política,* N° 23, Madrid, 2010, p. 11-13. Disponible sur : https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/3221332.pdf, consulté le 10 sept. 2021.

SANTOS Félix, *Exiliados y emigrados: 1939-1999,* Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, 50 p., http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmcbc3v4, consulté le 23 mars 2020.

TEMIME Émile, « Les recherches sur les échanges migratoires entre la France et l'Espagne », dans *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français aux XIXe – XXe siècles,* « Amerique Latine Pays Ibériques », C.N.R.S, Paris, 1991, pp. 9-15.

TEMIME Émile, « Émigration "politique" et émigration "économique", Actes du colloque de Rome (3-5 mars 1988) », dans *Publications de l'École Française de Rome 1991*, vol. 146, p. 57-72.

TUR Bruno, De Valence à Paris : itinéraires des « bonnes » espagnoles (1940-1974), mémoire de maîtrise, Université Paris 7, 2003, 199 p.

TUR Bruno, L'immigration espagnole à Paris dans les années 60, discours, représentations, stéréotypes, thèse de doctorat, Université Paris X Nanterre, 2014, 637 p.

TUR Bruno, « "Et viva Conchita !" Le stéréotype de la "bonne à tout faire" espagnole dans la chanson française (années 1960-1970) », dans *Volume !* 12-1, 2015, p. 71-83. Disponible sur : http://journals.openedition.org/volume/4628, consulté le 4 août 2021.

6.2- Galice

BERTRAND Jean-René, « La emigración gallega, ¿sistema original? », SEMATA, *Ciencias sociales y humanidades,* Vol. 11, p. 439-455.

F. CURRÁS Anxo , « Luis Trigo, o "gardarríos" », *La voz de Galicia*, 15 juin 2017, https://www.lavozdegalicia.es/noticia/amarina/2017/06/15/luis-trigo-gardarrios/000-3_201706X15C6992.htm, consulté le 5 janvier 2020.

IZQUIERDO MARTÍN Jesús et José Javier DÍAZ FREIRE, « Presentación. La presencia de lo ausente », *Mélanges de la Casa de Velázquez* Disponible sur : 50-1, 2020, DISPONIBLE SUR : https://doi.org/10.4000/mcv.12881, consulté le 11 sept. 2021.

M. PAREDES Xoán (*xoan.net*), "Galizans are everywhere", Irish Centre for Galician Studies, University College Cork, Ireland, 2007,

- 2015. « Did you know ». [En ligne] https://milesio.wordpress.com/2015/10/04/where-and-what-is-galicia-galiza,/, consulté le 27 mars 2021.

SIXIREI PAREDES Carlos et *al.*, *Asociacionismo galego*, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia, 2001, 757 p. Disponible sur : https://emigracion.xunta.gal/files/ebiblioteca_-files/Asociacionismo_Galego_no_exterior_TI.pdf, consulté le 5 sept. 2020.

SOTELO BLANCO Olegario, *La emigración gallega en Catalunya*, Colección estudios e investigación, Sotelo Blanco ed., Santiago de Compostela, 1991, 300 p.

IZQUIERDO MARTÍN Jesús, « La presencia de lo ausente en el posfranquismo: pacto denegativo y control institucional de la memoria de la Guerra Civil», HISTAGRA-USC conférence dans le cadre du cycle *Pasados incomodos: guerra, memoria e historia*, 2014. Disponible sur : https://www.ivoox.com/presencia-lo-ausente-posfranquismo-audios-mp3_rf_3339298_1.html, con-sulté le 9 sept. 2021.

6.3- CATALOGNE

Pedro MORÓN DE LA FUENTE, Historias de la inmigración: cuatro ciudadanos de origen andaluz relatan su llegada a la Catalunya franquista en la segunda mitad del siglo XX, La Busca, Barcelona, 2006, 342 p.

NADAL Jorge, Emilio GIRALT i RAVENTOS, *La population catalane de 1553 à 1717, L'immigration française*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1960, 354 p.

PUJADAS Isabel, 2007, « Les migracions dels anys seixanta a Catalunya » [Les migrations des années soixante en Catalogne], dans *Immigració. Les onades immigratòries en la Catalunya contemporània*, Centre d'Estudis Demogràfics, *Nadala*, Fundació Lluís Carulla, Barcelone, 2007, p. 35-47.

PUJOL Jordi, *La immigració, problema i esperança de Catalunya*, Barcelona, Nova Terra, 1966, 138 p.

SOLÉ Carlota, Catalunya, societat receptora d'immigrants: anàlisi comparativa de dues enquestes, 1978 i 1983, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 1988, 502 p.

SOLÉ Carlota, PARELLA Sònia, ALARCÓN Amado, BERGALLI Valeria, et GIBERT Francesc, « El impacto de la inmigración en la sociedad receptora », dans *Reis*, no 90, p. 131-57, 2000. Disponible sur : https://doi.org/10.2307/40184254, consulté le 17 nov. 2020.

SOLÉ SABARIS Lluis, « Un carrefour et un creuset », *dans* Joaquim NADAL FARRERAS, Philippe WOLFF, *Histoire de la Catalogne*, Privat, Toulouse, 1982, 559 p.

TUDELA VÁZQUEZ Enrique, « Los que vinieron antes. Migraciones granadinas a Barcelona en el primer franquismo (1940-1960) », dans Marín Corbera, Martí; Domènech Sampere, Xavier; Martínez i Muntada, Ricard: *III International Conference Strikes and Social Conflicts: Combined historical approaches to conflict,* Barcelona, CEFID-UAB, 2016, pp.764-775. Disponible sur : https://ddd.uab.cat/record/158071?ln=en, consulté le 11 sept. 2021.

VANDELLÓS i SOLÀ Josep Antoni, *Catalunya, poble decadent,* Concurs Patxot i Ferrer, Barcelone, 1935, 219 p.

- SPENGLER Oswald, Der Untergang des Abendlandes: Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte, Köln, C.H. Beck, 1923, 1471 p.
- MANN Thomas, D. MORRIS Walter (Tr.) , *Reflections of a nonpolitical man*, New York, F. Ungar, 1983, 435 p.

- NICHOLLS Roger A., « Thomas Mann and Spengler », dans *The German Quarterly*, vol. 58, nº 3, 1985, p. 361-374, https://www.jstor.org/stable/406568?origin=crossref, consulté le 9 sept. 2021.
- VANDELLÓS Josep A. et PASCUAL i ESCÚTIA Jordi, *Catalunya, poble decadent,* Edicions 62, Barcelone, 1985, 219 p., prologue Jordi Nadal.

6.4- Genre, Femmes et migrations

CATARINO Christine et Mirjana MOROKVASIC, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21 - n°1 | 2005, 7-27.

MATTES Monika, « Travail, migration et genre : les travailleuses immigrées en République fédérale d'Allemagne (1960-1973) », dans Anne Saint Sauveur-Henn, *Migrations, intégrations et identités multiples : Le cas de l'Allemagne au XXe siècle*, « Monde germanophone », Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2018, p. 205-215, [en ligne] http://books.openedition.org/psn/8082, consulté le 18/08/2020.

MOIA Martha I., , El no de las niñas: feminario antropológico, Barcelona, laSal, 1981, 245 p., cité par Amparo MORENO, El arquetipo viril protagonista de la historia: ejercicios de lectura no androcéntrica, Cuadernos inacabados, n° 6, 2ª. Ed., Barcelone, Lasal, Edicions de les Dones, 1987, prologue de María Carmen García-Nieto, p. 21.

MOROKVASIC Mirjana, « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard retrospectif », *Les cahiers du CEDREF*, 16 | 2008, 33-56.

BUSSY GENEVOIS Danièle, « Femmes En Mouvement : Remarques sur les Espagnoles dans l'émigration économique », *Exils et Migrations Ibériques Au XXe Siècle*, 1995, 117–26, p. 124. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/emixx_1245-2300_1995_num_2_2_975, consulté le 10 avril 2021.

CATARINO Christine, MOROKVASIC Mirjana, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales,* Vol. 21, n°1, 2005, p. 7-27.

GREEN Nancy, Philippe RYGIEL, « Immigrées, immigrés : le genre et les migrations ».Conférence animée par Françoise Gaspard, sociologue, directrice d'études à l'EHESS, L'UniverCité, Saison 2010-2011, [en ligne] : https://www.histoire-immigration.fr/agenda/2010-07/immigrees-immigres-le-genre-et-les-migrations, consulté le 9 sept. 2021.

7- Image, cinéma, sons

BERTHIER Nancy, « Fonction et statut de la fête dans *Bienvenido Míster Marshall* de Luis García Berlanga », *dans* Danièle Bussy Genevois et al., *Fêtes, sociabilités, politique dans l'Espagne contemporaine*, Bulletin d'Histoire contemporaine de l'Espagne, n° 30-31, 1999 - 2000, CNRS, Université de Provence Alpes Côte d'Azur, p. 323 et suiv. Disponible sur : https://www.academia.edu/5830689/, consulté le 27 octobre 2020.

GARCIA BERLANGA Luis, *Bienvenido Mr. Marshall,* (film) Uninci, Madrid, 1953.

Jean- JEANCOLAS Pierre, « Cinéma et Hsitoire », Universalis éducation [en ligne]. Encyclopaedia Universlais, sur http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/cinema-et-histoire/ consulté le 28 avril 2017.

LUNTZ Édouard, ...*Enfants des courants d'air,* court métrage, drame, France, 1959, 26 min, Prix Jean Vigo 1960, https://youtu.be/pcYrRT3ybh4, consulté le 7 août 2021.

MARTÍN PÉREZ Sonia, La representación social de la emigración española a Europa, 1956-1975: el papel de la televisión y otros medios de comunicación, Madrid, Gobierno de España, Ministerio de Empleo y Seguridad Social, Subdirección General de Información Administratia y Publicaciones, 2012, 314 p.

OMS Marcel, *La guerre d'Espagne au cinéma*, « Collection "Septième art" », no 78, Paris, Editions du Cerf, 1986, 389 p.

RODRÍGUEZ TRANCHE Rafael et SÁNCHEZ-BIOSCA Vicente, «Imaginarios de la emigración española en los años sesenta: NO-DO, presencias y ausencias», dans HERNÁNDEZ BORGE Julio et GONZÁLEZ LOPO Domingo L., *La emigración en el cine. Diversos enfoques,* Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 2009.

SCHUBARTH Dorothé, « Entrevista a Xaquín Lorenzo, Cinta 1/2 Corte 1/3 » *Museo do pobo galego, Instituto de Estudos das Identidades, Arquivo do Patrimonio Oral da Identidade (APOI)*, 1985, http://apoi.museodopobo.gal/609/, consulté le 09 sept. 2021.

- « Entrevista a Xaquín Lorenzo, Cinta 2/2, Corte 1/5 », http://apoi.museodopobo.gal/612/, 1985, consulté le 09 sept. 2021.

Sitographie

MIGRATIONS ET DÉMOGRAPHIE

Exils et migrations ibériques au XXe siècle, revue du Centre d'études et de recherches sur les migrations ibériques (CERMI) [En ligne] [consulté le 11 sept. 2021] https://www.cairn.info/revue-exils-et-migrations-iberiques.htm (nouvelle série) ou https://www.persee.fr/collection/emixx (anciennes séries).

- *Asuntos ferroviarios – Railway Affairs*, [en ligne] [consulté le 17 octobre 2011] Tren Manresa – Berga y Guardiola 03/2012, http://trengaby.blogspot.com/p/el-tren-manresa-berga.html.

INED [En ligne] [consulté le 22 juillet 2021], « Taux de reproduction », https://www.ined.fr/fr/lexique/taux-de-reproduction/.

GALICE

Asociación de Gaiteiros Galegos [En ligne] [consulté le 19 décembre 2019] "A casa da gaita", http://www.gaiteirosgalegos.gal/index.php?option=com_content&view=article&id=3929.

HISTAGRA, Département d'Histoire contemporaine, Université de Saint-Jacques-de-Compostelle [En ligne] [consulté le 16 août 2021], *Nomes e as voces*, *das vítimas da represión en Galicia durante a guerra civil e o franquismo,* http://www.nomesevoces.net/.

Wikipedia, [En ligne] [consulté le 9 sept. 2021], « Casas de Indianos », https://gl.wikipedia.org/wiki/Casa_de_indianos.

Cidade da Cultura de Galicia [En ligne] [consulté le 9 sept. 2021], https://www.cidadedacultura.gal/gl/info/cidade-da-cultura-de-galicia.

EISENMAN Architects [En ligne] [consulté le 9 sept. 2021] City of culture of Galicia, https://eisenman-architects.com/City-of-Culture-of-Galicia-2011

CATALOGNE

Ajuntament de Tarrassa [En ligne] [consulté le 19 sept. 2021] El Cost humà de la guerra civil a Terrassa, https://opendata.terrassa.cat/es/dataset/cost-huma-de-la-guerra-civil-a-terrassa/resource-/31b4a6ca-b6df-4b99-8667-a5915cc399c7.

Arxiu Històric del Camp de la Bota i la Mina, [En ligne] [consulté le 15 juin 2021] http://arxiuhistoric.desdelamina.net/CampBota.html.

Associació Memòria i Història de Manresa, https://www.memoria.cat/qui-som/,

Manresa Cultura, [En ligne] [consulté le 16 sept. 2021] Plana de l'om, http://www.manresacultura.cat/web/ar-ticle-/5537-plana-de-l-om.

MARICHAL Juan [En ligne] https://juanmarichal.org/, consulté le 15 juillet 2021.

Memoria.cat [En ligne] [consulté le 15 juin 2021] La República a Manresa en un clic (1931-1936)

- Àudio de la proclamació de la República Catalana per part de Francesc Macià (14-4-1931), http://www1.memoria.cat/republica/content/àudio-de-la-proclamació-de-la-república-catalana-part-de-francesc-macià-14-4-1931.
- La huelga de la Fàbrica Nova (1946). http://www1.memoria.cat/franquisme/es/content/la-huelga-de-la-fabrica-nova-1946.
- Els morts de la Guerra Civil a Manresa (1936-39) http://www1.me-moria.cat/morts/, consulté le 11 juin 2021.
- Memoria i Historia de Manresa, https://www.memoria.cat/, consulté le 12 sept. 2021.

MONFERRER Josep Maria, [En ligne] [consulté le 19 sept. 2021] « El Camp de la Bota, un espacio histórico olvidado », https://www.barcelona.cat/infobarcelona/es/el-camp-de-la-bota-un-espacio-historico-olvida-do_111258.html.

Registro Civil de Manresa. [En ligne] [consulté le 17 mai 2021], https://www.registrocivil.es/info/barcelona/manresa/.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉS **3**

REMERCIEMENTS **7**

SOMMAIRE **11**

INTRODUCTION **13**

UNE FEMME, UNE THÈSE, DES HYPOTHÈSES **13**

JULIA, UNE FEMME MIGRANTE 13

UNE THÈSE 17

DES HYPOTHÈSES 18

1. DU POLITIQUE DANS L'ÉCONOMIQUE 18

2. *ÉMIGRER SOUS FRANCO*, OUI, MALGRÉ FRANCO 19

3. ÉMIGRER : DU CHOIX INDIVIDUEL À LA CONTRAINTE D'UN COLLECTIF SOCIAL 20

4. LES FEMMES, NOMBREUSES À ÉMIGRER, SONT INVISIBLES DANS LES STATISTIQUES 20

5. LES MIGRANTES CONTRIBUENT AU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET À LA MODERNISATION DONT ELLES CONSTITUENT DES VECTEURS 24

LE PLAN 25

PREMIERE PARTIE: APPROCHES, MÉTHODES, MATÉRIAUX **27**

CHAPITRE 1 ..... **29**

APPROCHES ET DÉFINITIONS **29**

1. LES MOTS DE LA MIGRATION **33**

1.1. IMMIGRÉ, MIGRANT, ÉMIGRÉ. 33

1.2. « *EMIGRANTES* » 34

2. RÉFLEXIONS INITIALES, HÉRITAGES, REPRÉSENTATIONS **37**

2.1. LA PART DU MYTHE DANS UNE ÉMIGRATION GALICIENNE *À BAS BRUIT* 37

2.2. UNE MIGRATION INTÉRIEURE 39

CHOISIR D'ÉMIGRER OU PAS 40

2.3. PAROLES DE FEMMES 40

« O EMIGRANTE » N'EST PAS UNE ÉMIGRANTE 40

3. DE LA THÈSE D'UNE IMMIGRÉE ESPAGNOLE D'ORIGINE GALICIENNE À UNE THÈSE SUR L'HISTOIRE DES MIGRATIONS GALICIENNES **41**

3.1. INFLUENCES ET INSPIRATION 42

3.2. UN POINT DE VUE DOUBLEMENT SITUÉ 44

CHAPITRE 2 : DÉFINIR ET CONSTRUIRE L'OBJET : LES CHAMPS POSSIBLES **51**

1. LES TÉMOIGNAGES, LES HISTOIRES DE VIES, ENTRE SOCIOLOGIE ET HISTOIRE SOCIALE ... 51

1.1. AVEC LA SOCIOLOGIE ... 52

1.2. L'HISTOIRE, QUELLE HISTOIRE ? ... 53

UNE HISTOIRE DE RENCONTRES : LA MICRO-HISTOIRE ... 53

ÉCRIRE *L'HISTOIRE DES FEMMES* ? ... 54

GALICIENNES, GALICIENS : LA QUESTION DU GENRE EST-ELLE PERTINENTE ? ... 55

UNE *HISTOIRE DES ESPAGNOLES* ? ... 55

DANS L'HISTOIRE DES MIGRATIONS ESPAGNOLES ... 56

« L'HISTOIRE OUI, MAIS L'HISTOIRE SOCIALE ! » ... 57

L'HISTOIRE DES MIGRATIONS GALICIENNES, STÉRÉOTYPE OU RÉALITÉ ? ... 57

De l' « exode rural » à l' « industrialisation » de la migration ... 58
Une « diaspora » galicienne ? ... 58

1.3. GÉOGRAPHIE, DÉMOGRAPHIE ET MIGRATIONS ... 59

LES MIGRANTS TRAVERSENT DES TERRITOIRES ... 59

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE ET SOCIALE, DÉMOGRAPHIE ... 59

DEUX PEUPLES, DEUX RÉGIONS HISTORIQUES, UNE CONTINUITÉ HISTORIQUE ... 60

CONCLUSION : UNE PERSPECTIVE NÉCESSAIREMENT PLURIDISCIPLINAIRE ... 61

2. « CONSTRUIRE L'OBJET SCIENTIFIQUE » ... 61

2.1. AVEC LA SOCIOLOGIE ... 61

2.2. LA QUESTION DES SOURCES ... 62

2.2.1. TÉMOIGNAGES, MÉMOIRE, HISTOIRE ... 63

2.2.2. DES SOURCES ORALES EN GALICE ET COMMENT L'UNIVERSITÉ DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE A RECHERCHÉ ET INTERROGÉ LES TÉMOINS DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE ... 69

CONCLUSION : NOS SOURCES ORALES ... 70

2.3. SOURCES, MATÉRIAUX, MÉTHODES ... 70

2.3.1. LA FABRIQUE DES SOURCES ORALES : LES ENTRETIENS PERSONNELS ... 70

LA CHERCHEUSE ET SON H2N ET LE PLAISIR DE L'EXPLORATION ... 70

LES LIEUX DU RECUEIL : ... 72

Galicia ... 72
Catalunya ... 72

L'ÉCHANTILLON ... 73

Présentation du corpus : des voix en train de s'éteindre ... 73
Typologie ... 75

2.3.2. MOSTEIRO (POL) : CHRONIQUE INSTRUCTIVE D'UN ÉCHEC EN TERRAIN INCONNU ... 75

2.3.3. HISTORGA : UN FONDS D'ARCHIVES ORALES À SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE ... 77

Les péripéties d'une consultation ... 77
Présentation ... 79
Exploitation ... 82

2.3.4. DES ARCHIVES ET D'AUTRES SOURCES ... 83

Les Archives de l'état-civil de Manresa : ... 83
Les Archives municipales de Manresa ... 87

Photos, collections privées 87
Autres sources 89
CONCLUSIONS : EXPLORER L'HISTORIOGRAPHIE 90

CHAPITRE 3 : MÉTHODES ET TERRAINS 91

1. ÉLABORATION D'UN QUESTIONNAIRE 91

2. MÉTHODOLOGIE DU RECUEIL ET DE L'ENREGISTREMENT DES TÉMOIGNAGES 92

3. LES DIFFICULTÉS ET COMMENT NOUS LES AVONS SURMONTÉES 93

TERRAIN : TRANSCRIPTION, SÉLECTION ET EXPLOITATION DES ENTRETIENS 93

DANS LA TEMPÊTE DE NOS DOUTES A SURGI LE CONTEXTE IGNORÉ DE LA GUÉRILLA ET DE LA RÉSISTANCE ANTIFASCISTE DANS LE BIERZO GALICIA VOISIN 94

CONCLUSION : HYPOTHÈSES ET OBJECTIFS 95

DEUXIEME PARTIE: A LA RENCONTRE DE FEMMES —ET DE QUELQUES HOMMES— DE GALICE, ÉMIGRANTES OU NON, DANS L'ESPAGNE FRANQUISTE : « MANGER, SE LOGER, FAIRE DES ÉCONOMIES » 97

CHAPITRE 1 : « AS EMIGRANTES » 101

RETOUR SUR LA MÉTHODE 102

LE CORPUS 103

1. LA FAMILLE R.P. DE FRUXIL (CERVELA, LUGO) 103

1.1. JULIA, UNE PIONNIÈRE ? 103

1.1.1. ÉMIGRER 103

LES MOTIVATIONS ET LES CONDITIONS DU DÉPART 103

LES CIRCONSTANCES DU DÉPART 106

LE VOYAGE EN TRAIN : SI LONG ET SI PEU DE SOUVENIRS… 107

LE MONDE QUE QUITTE JULIA : LA GALICE DES ANNÉES 1940 109

La famille 109
L'école par intermittences 110

1.1.2. IMMIGRÉE 111

A MANRESA, LES RAPPORTS SOCIAUX DIFFÉRENTS, LES HORIZONS S'ÉLARGISSENT 111

LE PREMIER EMPLOI COMME OUVRIÈRE DU TEXTILE À MANRESA 112

LOGEMENT ET DÉBOIRES 113

ÉMANCIPATION 113

D'OUVRIÈRE À DOMESTIQUE, LES EMPLOIS DE JULIA COMME « MINYONA » 115

"El Quiosco del mig" 115
La famille P. : « comme à la maison » ! 116
« Minyonas », « criadas » : le temps libre, un temps de visibilité sociale 117

LA RENCONTRE AVEC UN IMMIGRÉ DE CASTILLE 119

Le mariage 120

POUR GARDER UN EMPLOI APRÈS LE MARIAGE, TRAVAILLER POUR LES USINES OU FAIRE DES HEURES 121

Ouvrière à domicile 121
« Cal Sant Pere », une fabrique de rubans de soie 122

L'INTÉGRATION À LA SOCIÉTÉ CATALANE : LA QUESTION LINGUISTIQUE 123
LA FIN DU SÉJOUR CATALAN ET UN DÉPART RAPIDE VERS LA FRANCE 125
CONCLUSION : L'ÉVOLUTION SOCIALE DE JULIA NE CORRESPOND QU'EN PARTIE À SES ASPIRATIONS 125

1.2. LUISA : UNE ÉMIGRATION RETARDÉE 127

FRUXIL, « CASA DO CAROLINO » 128
FORMATION 128
UNE ENFANCE ET UNE ADOLESCENCE HEUREUSES EN GALICE RURALE 130
LA MALADIE 131
CONVALESCENCE 133
ÉPILOGUE 134
LE CONTEXTE POLITIQUE, LA GUERRE 134
PENSER AUSSI À L'ÉMIGRATION 135
LES MOTIVATIONS DU DÉPART MAIS L'IDÉE D'UN POSSIBLE RETOUR 135
D'autres partaient… 136
Et d'autres étaient partis 137
Il y avait aussi celles qui restaient… 138
LES CIRCONSTANCES DU DÉPART 139
DEVENIR IMMIGRÉE : SE LOGER ET TRAVAILLER EN CATALOGNE 139
« DE MINYONA» : CÉLIBATAIRE ET LOGÉE 139
FEMMES OUVRIÈRES APRÈS LE MARIAGE 140
LA RENCONTRE DÉCISIVE D'UN CATALAN ET LE MARIAGE 143
UNE INTÉGRATION SIMPLE, DES APPRENTISSAGES SANS DIFFICULTÉS 144
CONCLUSION : LUISA, QUI A CHOISI D'ÉMIGRER, S'EST INTÉGRÉE EN DOUCEUR 145

1.3. MARIA-LUZ, LE CHOC D'UNE ÉMIGRATION TRÈS CONTRAINTE 145

TOUS LES DÉPARTS 147
LES LETTRES DE JULIA 147
PORTRAIT DES PARENTS DANS LES ANNÉES 1950 149
UNE RELATION DIFFICILE AVEC L'AÎNÉE 149
UNE ENFANCE GALICIENNE 151
UN BONHEUR SIMPLE 151
...ET LE SENTIMENT D'INÉGALITÉ 151
L'ÉCOLE 152
CEUX QUI PARTAIENT ET CEUX « QUI RESTAIENT » 153
LA GUERRE CIVILE ET LA VIOLENCE AMBIANTE 154
ILS CHERCHAIENT QUELQU'UN... 154
LE PRIX DU SILENCE 155
LE RÔLE DES CURÉS 156
EN 1960, L'ESPAGNE CHANGE 156
L'ÉMIGRATION CONTRAINTE 157
UNE ADAPTATION DIFFICILE : LA MALADIE 157
UNE COHABITATION DIFFICILE CHEZ SA SŒUR 158

La convalescence au village permettra d'accepter un départ définitif 159
Au « retour », entre l'usine et le service, logée mais pas encore installée 160
D'émigrée à immigrée, le début de l'intégration 161
La question des langues 161
Une rupture définitive 162
La vie sociale 163
La rencontré avec Julio 164
Un service militaire sous le franquisme 164
Grossesse et procès de Burgos 165
La radio clandestine, « la Pirenaica » 165
Conclusion : Mariluz, la cadette qui ne voulait pas quitter son village rural, devenue ouvrière du textile à Manresa 166
1.4. AMALIA, ÉMIGRÉE SANS LE SAVOIR 166
Promise ? 167
Une enfance discrète à Fruxil 167
Apprendre la couture est un privilège ! 168
Un départ provisoire pour aider l'aînée 168
À Manresa… embauchée comme couturière à l'usine 169
Enfin, le mariage, en Galice ! 169
Conclusion : émigrée sans le vouloir, mariée en Galice, immigrée insérée et inquiète 170
1.5. RAMÓN, DU CADET QUI ÉMIGRE À L'HÉRITIER SECOND 170
La migrance « errance » et le service militaire 170
Le réseau des anciens 171
Josefina 171
Conclusion : Ramón, cadet contraint à l'émigration au destin d'héritier 172
2. LA FAMILLE BLANCO, DE SAN MARTIN DE SUARNA (A FONSAGRADA) 174
2.1. UNE FAMILLE « SINGULIÈRE » 174
2.1.1. « A casa do Juano » à San Martín : « des sans-terre » 174
2.1.2. « *A casa do Perico* », à Freixido : une très grande pauvreté 175
2.1.3. Les parents 177
La mère (Fernández Díaz) : les femmes, les accouchements, la contraception 177
Le père, Hortensio Blanco López 178
2.1.4. Valentina, « une femme exemplaire » 179
L'émigration à Barcelone 179
Une vie de femme « libre » sous le franquisme 180
Pepe, fils de Valentina 180
2.1.5. L'« oncle » Ovidio : un autre destin singulier 181
Plus d'une école 181
L'école des femmes : la section féminine de la Phalange 182
2.2. LE CONTEXTE POLITIQUE : LA RÉPRESSION FRANQUISTE 182

2.3. L'ÉMIGRATION COMME SEULE SOLUTION 182

UNE ÉMIGRATION SOUHAITÉE, MAIS QUI NE PEUT SE FAIRE QU'EN PLUSIEURS ÉTAPES 183

LE DÉPART POUR BARCELONE 183

L'ÉMIGRATION EN FRANCE 185

CONCLUSION : *GENS DE PEU* « SAUVÉS PAR L'ÉMIGRATION » 186

CONCLUSIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE 186

CHAPITRE 2 : CELLES QUI RESTAIENT 189

1. JOVITA ET ANTONIO P.F., DE VILAR DA VARA 189

1.1. JOVITA, DE SEIXAS 189

1.2. ANTONIO FERNANDEZ DÍAZ, DE VILAR DA VARA 191

1.2.1. CHRONIQUES VILLAGEOISES D'AVANT LA GUERRE 193

DES JEUNES ENTRE EUX 193

DES DÉPLACEMENTS À PIED 196

UN PLAT DE FÊTE DE LA GALICE RURALE : « AS FILHOAS » 197

1.2.2. SOUVENIRS DE LA GUERRE CIVILE ET DE LA RÉPRESSION AU VILLAGE 197

DES COMMUNISTES ORGANISENT DES MEETINGS 199

LA PHALANGE 200

LA « MILI », UN SERVICE MILITAIRE AU SERVICE D'UN GRADÉ 201

RETOUR AU VILLAGE, TOUJOURS HOSTILE À LA GARDE CIVILE 202

LE SORT DES DEUX ONCLES APRÈS LA GUERRE… 202

1.2.3. CONDITIONS DE VIE DANS L'APRÈS-GUERRE 203

LES "FUXIDOS" 203

RATIONNEMENT (« O MELLORAMENTO ») ET MARCHÉ NOIR (« O ESTRAPERLO ») 204

"BANDOLEROS" DE FRUXIL 205

2. ISAURA, ET MERCEDES L.L. : L'UNE EST RESTÉE, L'AUTRE EST PARTIE 207

2.1. UNE VIE QUOTIDIENNE RYTHMÉE PAR LES TRAVAUX DES CHAMPS ET LES EXIGENCES DE LA VIE PAYSANNE 208

DIVISION DU TRAVAIL ET ASSIGNATION À DES TÂCHES 209

LA CULTURE ET LA TRANSFORMATION DU CHANVRE (O LINO) 210

LES ACTIVITÉS D'HIVER 211

L'ÉCLAIRAGE À LA BOUGIE ET L'EAU DES PUITS 212

LES FEMMES ÉTAIENT VOILÉES 213

L'ÉCOLE 214

LES LOISIRS ET LES DIVERTISSEMENTS 215

2.2. SUR LA GUERRE, L'APRÈS-GUERRE ET LE FRANQUISME 216

2.3. SUR L'ÉMIGRATION 218

CONCLUSION : UNE FAMILLE QUI A PROSPÉRÉ À FRUXIL 220

3. LOLA ET PEPE DE PARDO, DE FRUXIL 221

3.1. LA VIE À FRUXIL **221**

L'ÉCOLE 221

LES FEMMES DANS L'ESPACE DOMESTIQUE 222

LES HOMMES AUX CHAMPS 223

DU TRAVAIL… ET DU BONHEUR 224

SUR LA GUERRE 225

3.2. L'ÉMIGRATION **225**

UNE GRANDE PARTIE DE LA FAMILLE A ÉMIGRÉ À BUENOS AIRES 225

D'AUTRES À BARCELONE 226

LA FAIM ET LA MISÈRE DE L'APRÈS-GUERRE DANS LES VILLES 226

DES FAMILLES NOMBREUSES… ET PAS ASSEZ DE TRAVAIL 226

DES RELATIONS FAMILIALES ROMPUES OU DISTENDUES AVEC LA FAMILLE ÉMIGRÉE EN ARGENTINE 227

LOLA A FAIT LE CHOIX DE NE PAS ÉMIGRER 228

4. FERNANDA CEDRÓN, DE VIVEIRO (AU NORD), À CHANTADA AU CENTRE DE LA PROVINCE DE LUGO **231**

4.1. L'ENVIRONNEMENT SOCIAL **231**

UNE ORGANISATION MATRIARCALE 233

L'ÉCOLE 233

HÉRITER OU PAS 233

4.2. DICHOTOMIE FAMILIALE : DEUX GRANDS-PÈRES, DEUX MONDES SOUS LE FRANQUISME **234**

4.2.1. UN GRAND-PÈRE « *RETORNADO* » ENGAGÉ DANS LA GUÉRILLA : « *O GARDARRÍOS* » 234

4.2.2. L'AUTRE (GRAND-PÈRE) MÉDECIN DE LA VILLE DE CHANTADA 237

4.3. LE DESTIN CONTRARIÉ D'UNE FILLE DE NOTABLE ET DE GUÉRILLERO SOUS FRANCO **238**

CONCLUSION: FERNANDA, JEUNE FEMME SOUS LE FRANQUISME 239

CONCLUSIONS DU CHAPITRE 2 ..... **239**

CHAPITRE 3 : D'UNE MIGRATION L'AUTRE, SANS SOLUTION DE CONTINUITÉ **241**

1. JUSTA, LA « RETORNADA » : *A CERVELA* – SAINT-MORITZ, *RUBIÁN* : UN PARCOURS MIGRATOIRE AVEC RETOUR **242**

UNE ENFANCE GALICIENNE 243

L'ÉCOLE 244

LA MISÈRE ET L'IDÉE D'ÉMIGRER 245

MARIAGE 245

L'ENFANCE ENCORE… 246

1.1. LA PREMIÈRE ÉMIGRATION : UN DÉFI **247**

LES CONDITIONS DU DÉPART 247

« *TRABAJAR Y AHORRAR* », TRAVAILLER POUR ÉPARGNER 248

LES CONDITIONS DE LOGEMENT ET DE TRAVAIL 248
LA QUESTION DE LA LANGUE 248

1.2. DEUXIÈME SÉJOUR : PROFITABLE 249

1.3. TROISIÈME SÉJOUR ET RETOUR DÉFINITIF 251

EPILOGUE 252

2. LES TÉMOIGNAGES ISSUS DU FONDS D'ARCHIVES ORALES HISTORGA : UNE ÉMIGRATION MASSIVE 253

2.1. ROSA : ENTRETIEN 712 253
2.2. XORXINA, LA CATALOGNE PUIS LA SUISSE, ... 253
2.3. GUADALUPE ET ANTONIO, ... 253

3. ÉMIGRER VERS L'ALLEMAGNE 253

CONCLUSION 254

TROISIÈME PARTIE : 1940-1960 : L'ESPAGNE SOUS LE FRANQUISME : UN ÉTAT DES LIEUX ET SES DÉCLINAISONS EN GALICE ET EN CATALOGNE 257

CHAPITRE 1 : L'ESPAGNE 257

1. DE L'ESPOIR À LA RÉSISTANCE, L'ESPAGNE SAISIE PAR LA GUERRE 258

DU TRAUMATISME INDIVIDUEL AU TRAUMATISME COLLECTIF 259
LA IIE RÉPUBLIQUE, ENTRE INTENSIFICATION DE L'ACTIVITÉ POLITIQUE ET TENSIONS SOCIALES 260

2. 1939-1948 : LE « PREMIER FRANQUISME » : LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE EN ÉTAT DE CHOC ET LE FRANQUISME EN CONSTRUCTION 263

2.1. L'APRÈS-GUERRE 263

LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE EST EN ÉTAT DE CHOC 263
RÉPRESSION, ÉPURATION, CONTRÔLE SOCIAL 264
PAUPÉRISATION GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ ESPAGNOLE 264
FACE À UNE TELLE RÉPRESSION LES OPPOSANTS TENTENT ENCORE DE S'ORGANISER 265

2.2. LA TOILE DE FOND POLITIQUE DE LA CONSTRUCTION DE L'ÉTAT FRANQUISTE, PREMIÈRE ÉPOQUE 266

TROIS CONCEPTS, LE NATIONALISME, LE CORPORATISME, L'AUTORITARISME ET TROIS PILIERS DU « NOUVEL ÉTAT » : LE PARTI, L'ARMÉE ET L'ÉGLISE 267
LES CHANGEMENTS PAR DES « LOIS » ÉDICTÉES D'EN HAUT 268
DOMINATION : LES FEMMES SOUS LE FRANQUISME 268
UNE « NOUVELLE »CONDITION POUR LES FEMMES 270
LA SECTION FÉMININE DE LA PHALANGE 272
CONTRÔLE SOCIAL ET FÉMINISME 273
L'ESPAGNE FRANQUISTE ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE 274
LES CHANGEMENTS ÉCONOMIQUES 275
LE CHOIX DE L'AUTARCIE ET SES CONSÉQUENCES : HISTOIRE D'UN ÉCHEC 275

Des facteurs extérieurs 276
Le franquisme et les migrations : une représentation construite 277
Les changements dans la société espagnole 278
De l'immobilisme au lendemain de la guerre 278
Conséquences dans la culture 278
3. COMBATTRE LE STÉRÉOTYPE DE L'IMMOBILITÉ À DES POPULATIONS AVEC LA DÉMOGRAPHIE ESPAGNOLE 280
3.1. STRUCTURE DE LA POPULATION 280
Les modifications de la structure de la population espagnole 282
3.2. DES MIGRATIONS QUI SE POURSUIVENT 285
Compter les migrants… 285
L'émigration vers l'étranger pendant la première décennie 286
Habitus, réseaux familiaux, chaines de solidarité, aux sources des migrations, les migrations antérieures 286
Quelques données chiffrées 287
Une grande vague déjà européenne 287
Les variations par régions, régions d'émigration 289
Choix des migrants et autres causes 290
Les migrations intérieures dans l'Espagne franquiste. 291
Historiographie des migrations intérieures 292
Émigration interdite ? 294
Comment compter les migrants ? Méthodes et « corrections » 296
« Anomalies » 297
Le recensement de 1940 297
CONCLUSIONS 299
CHAPITRE 2 : LA GALICE 301
1. LE CONTEXTE DE LA GUERRE ET SES ANTÉCÉDENTS 302
1.1. 1939 : « SOUMISE », « CONSENTENTE », « ATTARDÉE » ? 302
1.2. LA GUERRE D'ESPAGNE A BIEN EU LIEU EN GALICE 304
1.3. LE DÉROULEMENT DU CONFLIT EN GALICE 306
2. LA SOCIÉTÉ GALICIENNE : IDENTITÉS 311
2.1. SINGULARITÉ DU NATIONALISME GALICIEN EN ESPAGNE 313
Le galicianisme en exil 314
2.2. UNE RÉGION « HISTORIQUE » RURALE 315
La structure administrative : «comarcas» et «parroquias» 316
Le minifundio et la transmission de la propriété ; persistance du droit «foral» et de la «mellora» 317
Une économie rurale 320

2.3. L'ÉVOLUTION DE LA POPULATION GALICIENNE. ... 321

2.4. L'ÉMIGRATION ... 322

SPÉCIFICITÉ DE L'ÉMIGRATION GALICIENNE ... 322

L'ÉMIGRATION SOUS FRANCO : DU MYTHE À LA RÉALITÉ ... 325

3. LA SOCIÉTÉ GALICIENNE ... 325

3.1. UNE SOCIÉTÉ DE CLASSES ... 325

3.2. LES FEMMES EN GALICE, UNE CONDITION PARTICULIÈRE ... 326

CONCLUSION ... 327

CHAPITRE 3 : LA CATALOGNE ... 329

1. ENTRE « FAIT » ET « CAUSE », UN PAYS CATALAN ... 331

1.1. UN « FAIT CATALAN » ... 331

1.1.1. « MAIS QU'EST-CE DONC QUE CE TERRITOIRE ? » : UN TERRITOIRE QUI VARIE ... 331

1.1.2. POPULATIONS, MÉLANGES, ASSIMILATIONS ... 333

1.2. POPULATION : LES CATALANS ET « LES AUTRES CATALANS » ... 335

UNE POPULATION EN AUGMENTATION CONSTANTE ... 335

LES MIGRATIONS ... 338

MIGRER SOUS FRANCO ... 339

L'INTÉGRATION DES IMMIGRANTS ... 343

LA QUESTION LINGUISTIQUE ... 344

L'INTÉGRATION PAR LA LANGUE ... 346

LES FEMMES DANS L'IMMIGRATION CATALANE ... 348

LES GALICIENNES EN CATALOGNE ... 349

LES RÉALITÉS DE L'IMMIGRATION EN CATALOGNE ... 350

2. CONTEXTES POLITIQUES, HISTORIQUES ET SOCIAUX ... 351

2.1. LA IIE RÉPUBLIQUE EN CATALOGNE ... 351

L'« ESTATUT DE NURIA » ... 352

LA RÉVOLUTION DE 1934 EN CATALOGNE ... 353

LA POPULATION ... 353

L'ÉDUCATION ... 354

LA CULTURE CATALANE EN EXPANSION ... 355

2.2. APRÈS-GUERRE, FRANQUISME ET RECONSTRUCTION ... 355

2.3. LA GUERRE EN CATALOGNE : UNE « MORTELLE ÉTREINTE » ... 357

« VIVRE À L'ARRIÈRE » ... 360

UNE « TERRE DE REFUGE » / DE RÉFUGIÉS ... 361

LA CULTURE CATALANE EN TEMPS DE GUERRE ... 362

SI ELLE A COMMENCÉ EN GALCIE, LA GUERRE FINIT EN CATALOGNE ... 362

LA DÉFAITE DE LA RÉPUBLIQUE EN CATALOGNE ... 363

LES MORTS DE LA GUERRE 363

3. UN MONDE EN RECONSTRUCTION, L'EXEMPLE DE MANRESA 365

LA POPULATION DE MANRESA (COMPARÉE À MATARÓ) 366

MANRESA « COR DE CATALUNYA », VILLE INDUSTRIELLE, VILLE D'IMMIGRATION 368

CONCLUSION 370

CONCLUSION GÉNÉRALE 373

BIBLIOGRAPHIE 381

SITOGRAPHIE 401

TABLE DES MATIÈRES 403

TABLE DES ILLUSTRATIONS 414

TABLE DES CARTES 414

TABLE DES TABLEAUX 415

TABLE DES GRAPHIQUES 415

Table des illustrations

Figure 1.— La famille JRP, vers 1940. Au dos, la mention « Recuerdo ».....13
Figure 2.— Julia vient d'arriver à Manresa. Vers 1944.....15
Figure 3.— Principaux courants migratoires internes 31
Figure 4.— *O emigrante*, place de Mosteiro, provincz de Pol. 74
Figure 5.— La maison de l'émigrant de Mosteiro restée fermée, 2014. 75
Figure 6.— La *Cidade da Cultura Gallega*, sur le Monte Gaiá, Saint-Jacques de Compostelle, sept. 2014 81
Figure 7.— Nuage des patronymes publiés (*g.*) et Les patronymes galiciens les plus communs. 85
Figure 8.— Distribution en Galice et en Espagne des patronymes « Rodríguez » (en haut) 86
Figure 9.— Généalogie de la famille R.P. de Fruxil 98
Figure 10.— Passagers à la gare de Gironella, en 1946 108
Figure 11. — Le dernier train sorti de la Estación del Guimerá de Manresa, 1969.....108
Figure 12.— Julia, Manresa, 1951 114
Figure 13.— En tenue de « minyona », les deux servantes.....116
Figure 14.— Julia à Manresa, dans la rue, avec les enfants de la famille qui l'emploie 117
Figure 15.— Au bal du dimanche, Manresa 1951. 118
Figure 16.— Les trois frères R.M. 119
Figure 17.— Julia et J. Manresa, 1954.....120
Figure 18.— Le *Paseo de Pere III*, Manresa, vers 1950.....142
Figure 19.— Le mariage de Luisa en 1958 143
Figure 20.— Mariluz et les deux agneaux, Fruxil, 1956.....146
Figure 21.— La famille R.P. en 1956. Premier retour de Julia.....150
Figure 22.— Amalia et Jaime, février 1960.....169
Figure 23.— Ramón, arrivée à Manresa, janvier 1960 171
Figure 24.— Jovita, à Vilar da Vara août 2014.....190
Figure 25.— Jovita (à droite), Antonio et Julia à Vilar da Vara, en août 2014 206
Figure 26.— Isaura (à gauche) et Mercedes *do Rosende* Fruxil, août 2014 208
Figure 27.— Ángel Blanco, Equipajes para La Habana, Puerto de La Coruña, 1925 213
Figure 28.— Os adeuses, Agardando pola súa nai sentada nas maletas. A Coruña, 1963.....213
Figure 29.— Fruxil, vue panoramique 229
Figure 31.— Maisons anciennes du village de Fruxil, pierre rouge, toits en ardoise. *A droite :* La Muraille romaine de Lugo (3e siècle), granite et ardoises.....244
Figure 32.— *O emigrante*, figure omniprésente d'un absent.....324
Figure 33.— : Réunion de la famille R.P., à Manresa, vers 1962.....369

Table des cartes

Carte 1.— : Les parages de Fruxil..... 99
Carte 2.— : Les lignes ferroviaires en 1941 avant la création de la RENFE..... 108
Carte 3.— : Les territoires du galicien 123
Carte 4.— : Les principales guérillas antifranquistes..... 203
Carte 5.— : L'émigration espagnole en 1888-1890 (*à g.*) et 1910 (*à d.*) en fonction de la provice de départ. 289
Carte 6 — : Le système hydrographique de la Galice..... 320
Carte 7.— : Les Pays Catalans 330
Carte 8.— : La division territoriale de la Catalogne en 1936, « Régions et *comarques* ». 332

Table des Tableaux

Tableau 1.— : Évolution de la population espagnole et taux d'accroissement annuel cumulé 281
Tableau 2.— : Mouvement naturel de la population espagnole au XXe siècle 281
Tableau 3.— : Les générations « creuses » en Espagne Population totale selon la classe d'âge.....283
Tableau 4.— : La mortalité en Espagne ou l'espérance de vie à la naissance 284
Tableau 5.— : Taux d'émigration de pays européens du sud (moyennes annuelles pour 1000 habitants) . 287
Tableau 6.— : L'émigration entre 1911 et 1913 par région de départ 290
Tableau 7.a.— : Population de l'Espagne Tableau .....
7.b.— : Naissances et décès Espagne .....
7.c.— : Soldes migratoires (Migrations internes)..... 296
Tableau 8.— : Taux de décès des hommes par rapport aux femmes Capitales de provinces (pour 100 ..... femmes)..... 298
Tableau 9.— : Évolution de la population de O Incio, de 1900 à 1970 comparée à celle de la capitale, Lugo, de la Province de Lugo et de Galice..... 321
Tableau 10.— : Évolution de la densité en Galice (hab/km2) 322
Tableau 11.— : Évolution et variation de la population de la Catalogne et de sa capitale 335
Tableau 12.— : Les migrations intérieures par provinces (Catalogne, Galice, Andalousie et Castille), 1935 à 1965. 341
Tableau 13.— : Migrations internes au XXe siècle 342
Tableau 14.— : Calcul de la moyenne des personnes déplacées 343
Tableau 15.— : Nécessité de comprendre le catalan sur le lieu de travail (en %) 345
Tableau 16.— : Année d'arrivée en Catalogne des immigrés par classe sociale et par sexe 349
Tableau 17.— : Comarques présentant des taux de mortalité réputés bas 364
Tableau 18.— : Comarques présentant des taux de décès considérés comme moyens 364
Tableau 19.— : Comarques présentant des taux élevés 365
Tableau 20.— : Tableau récapitulatif..... 365
Tableau 21.— : Évolution de la population de Manresa de 1900 à 1960, comparée à celle de la ville et de la Province de Barcelone..... 367
Tableau 22.— : Évolution de la population manrésane dans son environnement entre 1900 et 1960..... 367

Table des Graphiques

Graphique 1.— : Fréquence des patronymes d'origine galicienne en Catalogne et dans la province de Barcelone 87
Graphique 2.— : Mouvement naturel de la population espagnole au XXe siècle *(d'après le Tab.-2)* 282
Graphique 3.— : Évolution de l'indice synthétique de fécondité en Espagne 284
Graphique 4.— : La mortalité en Espagne : l'espérance de vie à la naissance 284
Graphique 5.— : Évolution et variation de la population..... 336
Graphique 6.— : Évolution du solde migratoire et de la croissance naturelle en Catalogne (1900-1975. 340
Graphique 7.— : Accroissement et immigration d'autres provinces en Catalogne 1900-1970 342
Graphique 8.— Migrations internes au XXe siècle..... 343
Graphique 9.— : Évolution de la population de deux villes moyennes de Catalogne - Manresa et Tarragone 1900-1965..... 368
Graphique 10.— : Évolution de la population catalane, Barcelone cap., province et Catalogne 368

UNIVERSITÉ PARIS-EST

PARIS EST SUP ÉCOLE DOCTORALE

Cultures et Sociétés

Université Gustave Eiffel

Thèse de Doctorat

Langues et littératures étrangères, civilisation de l'Espagne contemporaine
Domaine Scientifique : 6 - Département Sciences humaines et humanités
CNU : Section 14, Études romanes)

Emma RUBIO-MILET

GALICIENNES EN CATALOGNE SOUS LE PREMIER FRANQUISME (1940 – 1960)

De la migration « économique » aux chemins d'émancipation
d'une migration choisie

TOME 2 - ANNEXES

Thèse dirigée par Christine DELFOUR

Soutenue le 19 novembre 2021

Composition du jury :

Óscar Freán Hernández, Professeur, Université Lumière Lyon 2
Mercè Pujol, Professeure, Université de Perpignan Via Domitia
Marc Marti, Professeur Université Côte d'Azur.
Almudena Delgado Larios, Professeure, Université Grenoble-Alpes
Bruno Tur, Docteur

TOME 2 : ANNEXES

Table des matières

ANNEXE 1 : TRANSCRIPTIONS DES ENTRETIENS

Annexe 1-1 : « *As emigrantes* », celles qui ont émigré de Galice 416

1. Famille R.P. 419

1.1. Julia R.P. 419

1.2. Luisa R.P. 446

1.3. Mariluz R.P. 489

1.4. Amalia R.P. 512

2. La famille Blanco 515

2.1. Un questionnaire informel

2.2. L'Entretien

3. Entretiens restés à l'État de projet (au 1er décembre 2019) 542

3.1. Ramón, frère cadet de Julia 542

3.2. Mercedes de S., Barcelone 542

4. émigrés/immigrés avec leurs parents : la deuxième génération 542

4.1. Les enfants de Julia 542

4.2. Maria-L., fille de Luisa 542

4.3. D. et J., les fils de Maria Luz 543

4.4. Maria A. et José R., les enfants de Amalia 543

Annexe 1-2 : « As que non emigraban », celles qui restaient en Galice 544

1. Antonio, Vilar da Vara 544

2. Antonio, Jovita, sa femme et Julia 551

3. Isaura L. et Mercedes 555

4. Lola de Pardo, Fruxil. 568

5. Fernanda Cedrón 583

Annexe 1-3 : « As retornadas », celles qui sont retournées en Galice 610

1. Justa, Rubian de cima 610

2. Le fond d'archives orales HISTORGA : de « retornados » 639

2.1. Migraciones interiores: Segadores (non exploités) 639

2.1.1. Entrevista 582, David Martínez Paz (1/2) 639

2.1.2. Entrevista 582, David Martínez (2/2) 640

2.1.3. Entrevista 588, Segador 641

2.1.4. Entrevista 589, Segador 641

2.1.5. Entrevista 592, Segador 641

2.1.6. Entrevista 597, Segador 641

2.2. Emigración a Europa (non exploités, voir 642

2.2.1. Entrevista 699 - Paz, 59 642

2.2.2. Entrevista 700, Manuel, 1/2, ... *642*
2.2.3. Entrevista 700, Manuel, 2/2 ..... *644*
2.2.4. Entrevista 704 - Mercedes, Cesario *644*
2.2.5. Entrevista 705, Olga *647*
2.2.6. Entrevista 708 - Antonio *649*
2.2.7. Entrevista 709, Emilia *651*
2.2.8. Entrevista 710, Angeles, Pontebelme *652*
2.2.9. Entrevista 712, Rosa, Meilas, Sarreaus, 1922 ..... *654*
2.2.10. Entrevista 713, José Luis *656*
2.2.11. Entrevista 714, Julio *658*
2.2.12. Entrevista 716, Marina *659*
2.2.13. Entrevista 717, Victoria - Festa, 51 ..... *659*
2.2.14. Entrevista 739, Xenaro, 1934, Neda, Arxemil, Lugo *661*
2.2.15. Entrevista 740, José *663*
2.2.16. Entrevista 741, Guillemina, ... *665*
2.2.17. Entrevista 756 ..... *667*
2.2.18. Entrevista 757, Xorxina *668*
2.2.19. Entrevista 759, Orlanda *670*
2.2.20. Entrevista 770, Antonio Roche Gomez *672*
2.2.21. Entrevista 771, Guadalupe Vazquez Salinas *677*

Annexe 1-4 : « Émigrantes » Tableau récapitulatif..... 682

ANNEXE 2 : DOCUMENTS DE TERRAIN(S)

Annexe 2-1.— Fiches méthodologiques 701

1. Une enquête par questionnaires 702
2. Faire son enquête soi-même 703
3. Exemple d'enquête. L'évolution des méthodes 704
4. Une enquête par entretiens 705
5. Une enquête par observation directe 706

Annexe 2-2.— Questionnaires 707

1. Questionnaire participant(e) à la migration 707
    1.1. Questions à la deuxième génération fr. (3) 709
    1.2. Eloi., fils de migrante, né entre deux migrations (1956). (TEST) 712
    1.3. Émigrer dans les années 60 715
2. Questionnaires en espagnol / Lista de preguntas por tipo de participante 717
    2.1. Preguntas a una mujer emigrante (1) 717
    2.2. Preguntas a un hombre emigrante (2) 721
    2.3. Preguntas a los vecinos no emigrantes (se quedaban) esp. (4) 725
3. Questions à des personnes autres (proche, voisin, etc.) toutes langues (5) 727

Annexe 2-3.— Archives municipales de la ville de Manresa (docs administratifs)..... 731

1. Demande d'autorisation adressée au service des Archives de la ville de Manresa 731

2. Formulaire complété pour demande d'autorisation de travailler aux archives 732

ANNEXE 3 : NUAGE DES PATRONYMES

Le nuage des patronymes galiciens publiés les plus répandus (23 mars 2016) 733

ANNEXE 4 : ESTATUTO DE GALICIA

Le statut de la Galice voté le 17 juillet 1936 par la Xunta de Galicia (*fac simile*) 743

ANNEXE 1

TRANSCRIPTION D'ENTRETIENS

Annexe 1-1— : « As emigrantes », celles qui ont émigré de Galice

1. Famille R.P.

1.1. Julia R.P.

Entretien réalisé le 28 juillet 2014, à Fontenay sous Bois où elle habite
Début d'enregistrement : Intro.WAW et Partie 1.WAW

Julia est née le 11 décembre 1928 à Fruxil, un village de près de la « parroquia » de La Cervela dont il dépendait alors, aujourd'hui commune de O Incio, dans la province de Lugo. C'est un très petit village qui compte aujourd'hui XX habitants et qui alors en comptait YY.

Elle a vu naitre tous ses frères et sœurs et en gardera le souvenir des souffrances de sa mère lors des accouchements. On peut penser que les réalités si dure des modes de vie en vigueur dans les campagnes reculées, de manière très universelle sera un repoussoir pour Julia qui concevra l'envie de quitter ces réalités très jeune. Des accouchements de sa mère elle contractera une terreur de l'accouchement que jamais elle ne dépassera. Mère à son tour, elle n'aura jamais de contractions, semblant refuser d'enfanter dans la douleur.

Sa fille hérita des mêmes préventions à l'égard de l'accouchement et connut le drame de la mort d'un premier enfant, prénommée Julia. Julia la mère s'appropria cette mort comme s'il s'était agi de sa propre maternité, de son propre drame. Les circonstances de l'accouchement à l'issue fatale ne font pas à ce jour l'objet d'études de circonstances ou de psychologie de la descendance de Julia. On peut peut-être trouver l'origine de la mort de la petite Julia dans les morts d'enfants à l'accouchement qui avaient terrorisé Julia la grand-mère, enfant. En cela elle est la seule à porter l'héritage féminin répercuté au delà des frontières et des âges et cela dépasse l'expérience de la migration. Peut-être la migration aura-t-elle permis par l'accès à des environnements culturels différents, que les peurs lâchent progressivement et que les femmes accèdent à des conditions de vie meilleures.

Partie 1

En début d'entretien, je luis présente le projet et mon souci aussi d'interroger des gens qui ne sont pas partis. Elle parle des jeunes d'aujourd'hui, des voisins…

La Celina no se ha marchao, bueno ella es en Sarria que tiene todo…
Bueno yo pensaba a lo mejor… quería ir a entrevistar a aquel señor que se murió…

¡Claro! Era el único interesante de Fruxil. Y murió… Yo lo siento mucho… Voy a ir allí… tengo una falta grande. No le voy a decir a su mujer porque era muy celosa. Pero él se fue…

Y ¿Quién?... El Pepe de Pardo se ve que habla mal porque ha tenido un infarto. No sé quién me lo dijo

Partie 2

La décision de partir

J'interroge Julia sur la décision de partir, le premier thème (voir Annexe Méthodologie).

Yo me quería ir de Fruxil.

¿Qué edad tenías?

Puu ! Debía tener 10 años cuando ya yo me quería ir de Fruxil, la [la Julia] no me dejó.

¿Cuándo tenías diez años?...

Sí porque vino mi tío y mi tía…

¿Eso era en el 41?

Y me quería marchar, con ellos.

Yo he nacido en el 28… 38… por ahí debía ser.

Y tú te querías marchar ¿ya con diez años?

Yo me quería ir, sí, quería dejar el barro porque entonces no estaba asfaltado. Y era un problema y yo tenía una rabia a aquellos zocos que llevábamos y me quería marchar nada más por eso… Y después me marché y cuando volví estaba asfaltao. (elle rit de bon cœur)

¿Había otros jóvenes que también se marchaban o no? ¿Nadie hablaba de marchar ?

No creo… o no me acuerdo… No… Había Escurrás… pero todos estaban allí… después se marcharon todos, después que marché yo, pero yo creo que fui la primera. 1:16

Pero los tíos, ¿por qué estaban ya en Manresa? ¿cuándo se marchó el tío?

¿Qué tío?

¿El tío Julio?

Ay el tío Julio ya se había ya marchao. El heredero… Allí el heredero se quedaba y los otros se iban …

Y ¿el heredero era tu padre?

El papá sí, era el heredero, si… El heredero de nada porque no había nada.

¿No tenían tierras?

No tenían, las compró él se fue a Argentina 3 años para poder…

¿Era antes de que tú nacieras?

Era antes de casarse mismo… y volvió porque tenía novia sino no hubiera vuelto. Que la mama la pobre, se hubiera ahorrao muchas penas… seguramente… ¡quién sabe! ¡a lo mejor encuentra otro peor!

Tan malo tampoco…

No es que fuera malo ¡era egoísta! Solo pensaba en él! Era muy egoísta mi padre, ¡oh!. Tú no sé si lo conocías… pero él era el egoísmo puro mi padre… Namás pensaba en él, ¡para todo!

Él se ocupó mucho del Jesús, pero de mí poco. Él se ocupó del Jesús más, porque el Jesús cuenta que jugaba con él, y le corría detrás… y le enseñaba cosas…

Porque el Jesús fue allí… cuando… fue allí y se quedó un año… 9 meses no sé por qué… Y después fuimos [...] a buscarlo ¿te acuerdas? ¿No? No e acuerdas… Llevabas un vestido que yo te había hecho… y el Jesús siempre decía "cuando la vi con aquel vestido… ¡la encontré tan bonita!" Era pequeño… claro…

Lire : le fils de Julia a été envoyé en 58 – 59, à l'âge de 2 ans et demi ou 3 ans en Galice chez les parents. Des raisons de santé ont été invoquées. Il y avait des difficultés de vie : arrivée

d'un deuxième enfant, absence du père qui s'absente très souvent (cf. entretien Mariluz) et probable condamnation judiciaire.

Avait-elle le projet, déjà, de partir en France?... Probablement pas mais à ce moment de l'entretien, nous n'en savons rien. Une affaire a été évoquée (cf. entretien Carmelo non enregistré) une condamnation judiciaire. Des recherches aux archives judiciaires sur le cas de JRM restent à faire. La date d'une éventuelle condamnation serait une indication. En tout cas, elle n'en dit rien, elle ne se souvient pas bien).

Por eso se acuerda que jugó con él porque estuvo mucho tiempo allá. Porque sino mi padre es que namás (sic) se ocupaba de él.

Entonces el tío Julio se había marchado ya joven… porque… porque era así..

Sí, porque era así.

Pero ¿en todas las familias era así?

Todas, todas, todas.

Pero ¿todos no se iban tan lejos? ¿O si?

¡Oh se iban adonde querían! Había que se habían ido a Buenos Aires, había que se habían ido a Asturias también…

¿A Asturias?

Mi padre también había ido a Asturias antes de irse a Buenos Aires.

¿A por trabajo?

A por trabajo, claro. ¡Pero se pagaba muy poco! Les pagaban una peseta al día. ¡Una peseta! ¡mucho debía valer una peseta! ¡Y aún tenían que comer della! (sic)

¿Cuándo nació tu padre?

No me acuerdo yo.

¿Qué edad tendría? ¿veinte años? ¿Antes? ¿18? ¿17? ¿Cómo se marchaban los chicos?

Sí más o menos, a partir de quince años, diecisiete marchaban.

A buscarse la…

A buscar trabajo.

Y en Argentina pues se ganó…

Y el papá se fue para hacer dinero porque entonces en Buenos Aires se hacía dinero. Para hacer… para comprar tierras porque no había tierras. Podía bien ser heredero ¿de qué? ¡Sí no había nada! Había el Val y Seborlamas (noms des terres héritées par le père) que… y ¡es todo lo que había eh! La casa es todo lo que tenía.

Pero si él era el heredero… Ah Sí, el Julio se marchó…

El Julio… y no sé… y había el José que también se fue a Buenos Aires. Pero ese marchó a los diecisiete años. Los hizo en el barco. Eso no es que me acuerde yo, es porque lo decían. Porque el tío José yo no lo conocí porque marchó…

Y ¿se quedó allí?

Se quedó para siempre, sí. Y montó una carnicería, se casó allí con una argentina que el papá decía: cuando pelaba una patata las despedazaba, quitaba todo, no sabía pelar patatas…

(Elle rit. Ce ragot peut sans donner lieu à une interprétation sociale : on n'aime pas beaucoup les pièces rapportées dans la famille… les femmes écopent souvent de jugements de la part du

clan… sans doute mues par le même genre de jugement, les femmes qui épousent les héritiers sont souvent venues d'ailleurs : villages voisins pour la Galice, car les rencontres se font dans les bals dans les fêtes des villages…)

Je tente une récapitulation…
y… Si otra gente no se marchó… ¿cómo decidían marcharse? ¿Porque era así la ley?…

Porque era así: el que era heredero se podía ganar la vida allí, el que no, no. Es que en una casa más de una persona no podía estar porque no había tierras ni…

Y si el mayor era una hija? no… era el hombre…
No porque mi hermano… éramos tres… la Julia, la Luisa y el José. ¡Y el heredero era el José!
Era el mayor de los… hombres…

Era el primer hombre. ¡Había mucho machismo entonces! ¡Yo me doy cuenta ahora, entonces no… Pero ahora me doy cuenta que ¡había mucho machismo! ¿Por qué?

¿Era así el uso?...

¡Era así, era así!

El gallego… El gallego quizás…
Sí porque en otras comunidades no… en Cataluña por ejemplo, no era así…

No, Cataluña no es así.

En fin se reparte entre todos… (cela reste à vérifier!)

¡Está muy bien! ¡Está mejor!

(En fait elle ne sait pas très bien mais juge depuis ses critères d'émigrée… elle juge du machisme de la situation après coup, après l'expérience de l'émigration, après avoir fait d'autres expériences…)

Así que ¿tú, tomaste la decisión de marcharte?

Mi madre no quería que me marchara… estás grabando, ¿no? No lo voy a decir… (elle rit gênée…)

J'arrête l'enregistrement car elle me confie qu'elle faisait encore dans son lit et que sa mère lui avait dit que pour partir il fallait qu'elle soit propre. Ainsi elle a attendu de l'être, sans doute stimulée par un fort désir de partir…

Partie 3

Me impidió marchar y cuando volvió al cabo de unos años… debían ser tres o cuatro… yo tenía quince cuando marché, no llegaba… ¿Ya lo has vuelto a poner?

(Elle s'inquiète de savoir si j'ai remis l'enregistrement)

ya lo vuelvo a poner, sí… Entonces tú decidiste ¿eh?

Yo, yo, sí, sí… estaba esperando que viniera el tío y me fui y me puso en una fábrica.

¿Te puso directamente? Ya tenía… donde… un sitio donde podías trabajar?...

Daquellas (sic) cogían a tol mundo eh… porque estuve… Era una gran colonia, la colonia Rosal se llamaba… cerca de Berga era la… pertenecía a Berga que era más arriba, no era…

Más arriba de Barcelona… de… Manresa…

De Manresa.

Y ¿ya tenías una plaza para trabajar?...

Fueron a la fábrica y me aceptaron. Sí, puedes pensar lo que me debían pagar…

¿No te acuerdas?

Namás me acuerdo…

¿Y para el viaje? ¿cómo…

veintidós ptas. al mes me parece o algo así. Me acuerdo que cuando venían céntimos, porque venían céntimos… daban un tiquet de la colonia Rosal que namás servía pa la colonia Rosal…

Y "Colonia Rosal" ¿era el nombre de la fábrica?

Era el nombre de la fábrica, sí, era la Colonia Rosal era una ¡gran fábrica! ¡larga! ¡grandiosa! ¡Larga!...

¿de tejidos?

…de tejidos, sí… Se hacían sábanas grandes, se hacían sábanas pequeñas, de algodón…

Me pusieron en los telares… aprendí a llevar los telares… llevaba dos primero y después cuatro… Que ahora llevan treinta pero son automáticos claro…

¡claro ahora son automáticos!

todo y siendo automáticos… ¡Ni lo ven! treinta mi hermana dice ¡la Lucita los ha llevao!... así tiene todo: desmontao y desecho… que… dice "yo me ponía en la fila de los telares y no veía la otra punta! Cuando daba la vuelta ya se me había hecho un bollo en otro telar" y…

!joooo! Quelle horreur!

Treinta ¡es una barbaridad!…

Y eso de… bueno. Entonces tú te fuiste de niña… en fin de joven…

Tenía quince años cuando me fui. Me acuerdo que iba pa dieciséis y en catalán se decía desde yo aprendí en seguida aprendí… a decir ¡setze!

Esos años 28 y 10 son 38 y 5 es el 43… ¿es el franquismo?...

Aún era el franquismo… sí, yo aún recuerdo que había Franco.

Sí, y tú del… porque dicen que no se podía uno marchar no se podía uno mover del país... y eso… ¿tú conociste a mucha gente que era como tú, que venía de pueblos y eso?

Sí, si. Yo no creo que Galicia privaran a nadie de marchar…

Galicia no pero ¿en toda España?

Bueno en sitios de España, donde podían controlar mucho, supongo…

Pero los jóvenes no…

¡yo bien marché! Y no me acuerdo namás que no podías ni hablar ni decir nada contra Franco deso me acuerdo eh. Yo odiaba a Franco ya namás de oídas… y… lo odiaba.

Le départ

¿Y quién pago el billete? Para marcharte… ¿tus padres?

¿El billete?... Yo cuando marché de Fruxil, me había dao dinero todo el pueblo. Me habían dao 3 pesetas, 5 pesetas, 10 pesetas…

¿Entonces la gente estaba contenta de que te fueras? No porque te ibas pero…

□*Pourquoi ce désir d'animation de l'entretien au lieu de la laisser parler?...*□

No porque yo estaba muy contenta… me acuerdo que fui a despedir a los tíos de Seixas, y el señor se había casao en mi tía. Mi tío había muerto. Cuando nació el Modesto, murió su padre.

Murió de una pulmonía porque… el Modesto se puso con difteria y moría y lo llevó a Lugo pero él estaba con una gripe monumental y volvió de Lugo y se metió en la cama y no… y murió. Deso me acuerdo de verlo allí, muerto, a mi tío Antonio ¡que era tan bueno!...

Y... por el Modesto… Valía más el padre que el Modesto! (elle rit) ¡No valía la pena!
El modesto ¿es el hijo del Antonio?

Era el hijo del Antonio, sí, el Modesto y la Delfina. Tiene una hermana el Modesto.

Esos eran de Seixas…

Eran de Seixas, sí, eran primos hermanos míos. Son primos hermanos. Porque el tío Antonio era hermano de la [la Julia]. Uy la [la Julia]… ¡el sufrimiento! Aquel hermano que tanto quería!...

Ya habían perdido otro en la guerra que nunca volvió… marchó a la guerra y… aún… aún si…

¿Cómo se llamaba?

Se llamaba… Delfín algo así…

(Elle ne se souvient pas bien du prénom de son oncle disparu)…

Delfín, sí, sí.

¿Delfín?... ¿Rodríguez? No… ¿Pérez?

El Modesto se llama Pérez… claro porque era hermano de la [la Julia] … de mi [la Julia]. Mi [la Julia] se llama Pérez Loureiro… Pérez. Ellos se llamaban Pérez.

Y el otro apellido debía ser diferente…

Como el Modesto se llama…

Y… Me acuerdo que la [la Julia] siendo yo ya mayor ¡eh! Que yo ya era mayor, decía… cuando veía venir a alguien… porque desde nuestro corredor se veía antes que no había arboles, las Namelliñas —que se subía a pie entonces, que ahora no se puede subir porque las silvas lo han tapao todo ahora se va por arriba por la carretera… y dice "cuando veía alguien venir por allí siempre esperaba a ver quién era para ver si era mi hermano"…

Nunca han podido saber nada ni recibieron papeles ni nada… Porque por regla general en la guerra… Ha muerto otro allí pero ha venido la cartera con sus papeles, y ella nunca.

¿Porque él debía ser un activista político?…

¡No se llamaba Delfín! se llamaba Emilio…

¿Emilio Pérez?

¿Pérez? … La [la Julia] se llamaba Pérez Loureiro pues él también….

Claro si es hermano… Loureiro…
(Nous en déduisons à l'instant qu'il faudra chercher aux archives locales, de Lugo, de Salamanca… Emilio Pérez Loureiro)
Entonces decías que el pueblo estaba te dio… todo el mundo estaba contento… porque…
Tolmundo… veía que yo estaba tan contenta … tolmundo me dio algo… Sé que recogí comém tres mil pesetas ¡eh! ¡no te pienses!... ¡qué es mucho dinero para entonces!

Y… Me fui a Seixas a decirles adiós a los tíos y al marchar el señor… que era… ; ya no era el tío el tío había muerto pero ella se había vuelto a casar con ese hombre… y me dio quinientas pesetas! ¡oh! ¡cuando veo que saca quinientas pesetas entonces era… ¡bueno!…

Y me las dio y entre todo junté 3000 pesetas que el tío Julio se las quería quedar y yo le dije "!no! ¡estas son mías!"…

Et oui!...

Supongo que pa marchar me pagaría el tren con eso, supongo…

Claro! En fin!... yo no sé…

Marché con el tío Julio por eso me debía querer sacar las 3000 pesetas el tío Julio porque eso ya era en Cataluña que me las quería que… que… se las diera.. yo digo ¡esto es mío!

¿El tío Julio también era hermano de tu [la Julia]?

De mi padre!

(Comme toujours le cri du cœur quand elle évoque ses parents: maman le bien, papa, le mal)

¡De mi padre!… Julio era malo.

¿Y tu [la Julia] pensaba que estaba bien que te fueras?

Mi [la Julia] quería que me fuera porque allí había demasiao gente. Porque… nuestra casa era pobre… y tanta gente no podía estar… y quería que… porque allí no ganábamos nada. Trabajábamos para… nada… todas… La Luisa y yo… y la Luisa igual… me dice "llevala en cuanto puedas"…

Partie 4

Y en el momento de eso… ¿Te llevaron a la estación o te llevó el Julio?

No, es que vinieron el tío y la tía a Fruxil

Vinieron a buscarte a Fruxil…

y pasaron ocho días me parece…

¿En casa? ¿No tenían otra casa?

en casa… sí, de vacaciones vinieron… Ellos no, era la casa dél y venían … La tía no había venido era la primera vez que venía, y me fui con ellos a la segunda vez que vinieron.

Segunda vez… Y ¿te fuiste cómo, andando?

Me fui con ellos en el tren…

(Elle s'impatiente un peu parce que je ne comprends pas… je voudrais qu'elle me décrive le momento même du départ, mais elle, elle est déjà dans le train. Marcher à pied pour aller jusqu'à la gare, parcourir de longues distances en marchant est tout simplement le quotidien et elle ne le pensé même pas…)

(Je tente l'explication) : sí, en el tren, pero de Fruxil al tren ¿se andaba?
¿De Fruxil al tren entonces como se iba?...

pues a pié a Rubián…

(Elle ne comprend pas bien ma question, ne se souvient peut-être pas bien du trajet du village au train. Je me demande si les parents accompagnent, mais pour elle il paraît évident que la sortie est celle du village.)

Je cherche à savoir comment se passe le moment du départ, si les parents accompagnent…

Elle ne comprend même pas ma question, ne se souvient pas non plus très bien.

Cela m'indique quelque chose sur le mode relationnel enfants /parents

Même une fille, même jeune, qui s'en va, on ne l'accompagne pas à la gare, c'est loin, on n'a pas de moyens de locomotion, il y a trop de travail…)

Entonces supongo que te llevarían… ¿Te acompañarían tus padres?

No, no, el tío la tía y yo, nos fuimos…

Hasta Rubián!...

Hasta Rubián y en Rubián cogíamos el tren.

... te despediste de tus padres en Fruxil ...

en Fruxil. Sí, sí. (*l'évidence…*)

¿y tu [la Julia]? ¿Estaba contenta de que te fueras?

Y mi [la Julia]… Pero mi mamá quería que… que fuera por el mundo a ganar la vida a aprender. Porque ¿qué hacíamos en Fruxil tanta gente? Éramos tantos hermanos, éramos 5 y me decía "hija mía mira de encontrar donde ganar la vida"… porque allí sí, comer comías patatas y pan pero…

¿Y ella no veía a nadie para… casarte supongo?... Porque tanta chica…

Uy allí había pero yo nunca me han gustao los chicos de allí no, ¡no me hubiera casao en Fruxil! ¡yo quería marchar de Fruxil!

Y ¿por qué? ¿cómo es eso? Por la bosta, ¿no? y por el barro…

Por el barro

y ¿ porque otros marchaban también?

¡y porque tolmundo marchaba!…marchaban a Asturias… marchaban a Buenos Aires…

Y ¿tú sabías que la gente viajaba y que se ganaba uno la vida?

Yo tenía que ir a ganar dinero. Yo tenía que ganar.

¡Vale! Y ¿legalmente? ¿tú sabes si se hizo algo para declarar que te marchabas?...

Me han tenido que hacer mis padres…

Tú eras menor de edad…

yo era menor de edad… era a veintiuno años entonces. Y…

Escribí desde allá porque mi tío después… quería el dinero que ganaba en la fábrica lo quería… Yo no quería ! yo… le pagaba lo que comía si quería pero yo el dinero, lo quería yo, y tuve que decirles que me hagan (elle se corrige) que me hicieran una… que me iba a servir. Dejé la fábrica y me fui a servir, pero para ir a servir tienes que tener una autorización de tus padres porque ellos me querían poner en la estación. Un amigo de mi tío ha venido a verme a escondidas y me ha dicho: tal día te llevan a la estación y te encajan en el tren con un amigo que viene de Barcelona. Yo ya lo conocía a ese amigo. Lo conocía no, de oídas, del tío era muy amigo del tío y iba a pasar el verano allá. Y habían acordao que me llevaban… que me metían en el tren y me iba.

¿Adónde?

¡Qué me llevaban a Galicia!

¡Te volvían a Galicia!

El otro me volvía a Galicia! Y yo le pedí a mi padre permiso para… y me mandó una autorización de permiso para servir.

Es como una emancipación… antes de la mayoría de edad… ¿Algo así?

Emancipación no, ¡yo no me iba con nadie! Yo me iba…

(Certainement un usage d'émancipation des femmes quand elles se mariaient avant leur

majorité.)

No, no, pero para emanciparte tú, que no necesitaras… a los padres…

Eso, ¡eso! ¡Exactamente! Una autorización se llamaba entonces.

¿Para marcharte también te lo tuvieron que hacer antes?

No, como marchaba con el tío no se hizo nada. Pero el tío era muy malo… era… Quería abusar de mí… fue mi… mi juventud fue… lo peor fue… estar con ese tío…

Y ¿cuánto tiempo te quedaste con él? ¿Con ellos?

¡No mucho porque me fui a servir! Estuve en la fábrica… ¿qué estaría? Medio año o así. Máximo. Máximo y después me fui a servir.

Comment elle trouve ses emplois…

¿La primera familia la encontraste tú?

Sí la encontré yo, vaya en Manresa era fácil entonces… ¡no sé si ahora será tan fácil! No lo creo…

Y ¿cómo lo hiciste?

Me fui puerta a puerta a preguntar, me dijeron fulana de tal necesita…

…en la fábrica te dijeron que…

¡no! ¡en la fábrica no! Hablando con la gente, no sé quién pero me dijeron en el paseo… pedro III… en el número… a ver… ¡en el 7! ¡Y me acuerdo eh! … hay la Perarnau que busca criada. Y eran namás el matrimonio. Y me fui a servir allí! Fui allí y me dijo "bueno, si se me marcha porque se va al pueblo la que tengo y tal día la necesito…

Y ¿sabes qué… era una gallega también? ¿Buscaban las gallegas?

No, no, no buscaban nadie no. No, buscaban una criada. Si. Y… y me fui allí y allí estuve mucho tiempo. Estuve nueve años…

¡Nueve años en la Perarnau!...
(Je calcule…) Entonces si te marchaste con 14 años en el 41… medio año en la fábrica…

No porque ya en el 54 me casé… en el 54. Me parece que fue cuando me casé en el 54, ¿no? O sea que han pasao cosas…

Del 43… 44… 53 o 52 sería…

El 53 debía ser… el 52 debía ser… Porque yo aún estuve de novia con [el J.] bastante tiempo, eh! ¡Años!

¿Anos? ¿Varios años?...

Sí, si…

Y ¿por qué?... (je regarde distraitement mon guide d'entretien) Ah! Bueno esto ya no sirve para nada… porque tú te fuiste a Cataluña porque estaba tu tío… nada más.

¡Porque todo el mundo se iba a Barcelona!

¡Ah eso! ¿A ti te apetecía ir a Barcelona?

Ah si! ¡Ah no, no! ¡Barcelona era el sitio grande donde se encontraba trabajo… porque se encontraba trabajo y tal…

Era la gran ciudad…

todo el mundo iba a Barcelona…

Y tú pues lo que sentías cuando te marchaste es… solo era positivo… ¿la ilusión era?...

Sí, sí era positivo, ¡todo, todo!

Tú tenías la vida por delante…

Quería irme, quería ganar dinero…quería… ¡ganarme la vida!… ¡ser libre!

¿Y el viaje en tren te acuerdas o no?

El viaje en tren me acuerdo. Iba con el tío, y la tía. Sí, sí, me acuerdo.

La tía hablas menos pero era… ¿cómo era ella?

La tía era buena persona, la tía Petra se llamaba Petra. ¡Además! ¡Era así de gorda!

Y ¿te llevabas bien con ella?

El tío era muy malo con ella. Yo me discutí por ella le pegaba… porque se le quemó la cebolla un día… ¡le pegó! Y eso a mí me sentó como un tiro me planté delante de él me cogió y me dijo "A ti te mato". Me cogió y me tiró… sí en la cama pero pegar no me pegó… le pegó a ella y yo ¡buuu! me puse como una fiera, ¡qué su hija no lo hacía!… a su hija también le pegaba… ¡era un loco mi tío! Era un hombre machista de aquellos tiempos… era malo mi tío.

… Entonces el viaje… ¿fue largo?

Es largo el viaje… de Fruxil a Barcelona …

¿De Rubián?

desde Rubián era entonces… Sí, ahora hay que ir a Monforte no para el tren en Rubián.

Han hecho la estación nueva… ¡Otra cosa que no entiendo! La han hecho preciosa la estación que era vieja… ¡vieeeja!… y pasaba el tren y paraba. Hacen la estación nuevecita ¡y está cerrada!…

Seguro porque quitaron muchas líneas, después… cerraron muchas líneas..

Pero oye ¿para qué la hacen pues? ¿pa qué gastan tantísimo dinero? Porque hicieron todas las calles alrededor la estación nueva la casa de la estación nueva… Todo muy bonito y ¡cerrao!…

Eso habría que mirar los años en que pasó, seguramente que no fueron los mismos… los que gobernaban, sabes…

Todo muy bonito pero no hay tren.

Seguramente que no… Pero están locos… Tanto gasto y… por eso va todo tan mal… está todo mal administrao…

¿Y ya sabías lo que ibas a encontrar pues en tu… destino? ¿Empezaste a trabajar en seguida?

Empecé a trabajar en seguida en la fábrica y después me fui porque él quería el dinero y yo mi dinero lo quería yo.

Y en la fábrica no estaba… ¿no podías quedarte sin darle el dinero ?

¡No porque yo tenía que buscar donde vivir! ¡jejeje!

Yo me fui de su casa sin que estuviera él se marchó a trabajar y cuando ha vuelto no me ha encontrao.

Pero tú ya habías encontrado donde alojarte…

Yo ¡ya tenía trabajo! Claro…

¿Y estabas alojada?

Me marché con una bolsa de plástico y un vestido dentro… ¡y el que llevaba puesto!

(Elle rit encore… il y a quelques années, lorsqu'elle évoquait ce même passé, elle n'en ressentait que la difficulté. Semblait-il. Mais ses enfants étaient petits ou jeunes, la situation avec son mari douloureuse, en permanence. Maintenant qu'elle a dépassé tout cela, que plusieurs époques sont venues se superposer à celle-là, qu'elle est amenée à la raconter, peut-être en retrouve-t-elle le plaisir qui a aussi accompagné ce périple de jeune paysanne ambitieuse devenue ouvrière mais surtout indépendante.)

¿Y te alojaban allí la Perarnau?

¡Claro! los que te… si eres criada te alojan. Entonces, ahora no sé. Ahora más bien las quieren a horas porque es más cómodo pero entonces si.

Emplois

Entonces lo encontraste en seguida el trabajo. ¿Y en cuanto a lo que te iban a pagar, todo eso?

También. 100 pesetas el primero.

Pero ¿tú lo pediste o ella te dijo?

Lo pedía uno. "¿Cuánto quieres ganar?" yo digo "mínimo 100 pesetas". Y aún rundinó un poco digo "no menos de 100 pesetas no".

Y ¿tú sabías lo que ganaba la gente?

Sí, sí ganaban 100 pesetas pero yo al cabo de… no sé cuantos meses… ya dije esto no puede ser, ¡100 pesetas y nada todo es uno! ¡Y le pedí 200! ¡Le dije "necesito ganar 200 pesetas"… fui…

¿Al mes?

¡Al mes! ¡al mes! ¿qué te crees?...

… Es verdad no me acordaba ya… Primero fui al paseo de Pedro III que había un « quiosco del mig ». El quiosco del medio de Pedro III en Manresa… Me dijeron que allí necesitaban una… una criada y fui…

¿Criada o dependienta?

No, no una criada.

¿Qué era un quiosco?

Antes… un quiosco era… pero se iban a casa después.

Los del… d'accord…

Los del quiosco… Se llamaban… ¡qué no me acuerdo! ¡ay qué lastima!... Yo que siempre me acordaba… pierdo ahora ¡eh!… (*elle essaye encore…*) Es igual. La cuestión es que era un quiosco que servían aperitivos. Había mesas, había ocho o diez mesas… alrededor y a la noche se plegaba… a la noche se plegaba todo y se cerraba el quiosco y quedaba todo plegao. Las sillas las ataban con una cadena, un candao y el quiosco cerrao.

¿Y tú serviste ahí?

Yo serví en su casa. Me iba a su casa. Estaba en frente el quiosco, y ellos vivían en frente.

Souvenirs…

…

Sí, había tres. Uno primero al empezar el Paseo, había otro en medio y otro al finalizar. Había tres quioscos.

Photo de l'immigrée galicienne, servante, attablée avec son jeune fiancé le dimanche sur le Paseo Pedro III, Manresa, 1951, Collection privée.

…

Y luego te quedaste pues 9 años sirviendo, y ¿cómo…?

Me quedé en el quiosco pero no me quería pagar más de 100 pesetas. Me dijo… Digo "no, no, yo menos de 200 no me quedo". Pero yo ya había ido a buscar ¡eh! Yo ya sabía que me daban 200 en el otro lao. Y… no fue a la Perarnau a quien le dije eso, fue a la otra…

Le dije… Dice "ves, ves a buscar! nadie te dará 200 pesetas ¡he!". Me dijo puedes ir tranquila a buscar que no te darán 200. La fui a buscar y… llego.. y le digo… había que dar un mes además. Le dije "estamos a día tal, tal día me voy." Dice "¿Te vaas ? Ya te doy 150 pero no te vayas". Digo "no, no, no". Digo "Me dan 200 y además..."… (blanc) Ahora se me ha ido, ves… esto me pasa hace ya tiempo…

Elle oublie ce qu'elle voulait dire. Au moment de cet entretien (28 juillet 2014), elle a 76 ans et sa mémoire commence à donner des signes de défaillance sans pour autant être jamais diagnostiquée Alzheimer.

Te dan 200… pesetas, al mes, pero ¿no era verdad?

No, no, ¡era verdad! Me las daban ¡sí, sí!

¿La Perarnau?

La Perarnau…

¡Ah! ¡Te dio 200!

La que me ha dicho eso es la del quiosco "nadie te dará 200 ya puedes ir…" eso era la del quiosco que lo olvidaba yo ahora… Ya iba directo a la Perarnau… ¡cómo he estao tantos años! Ya era, ¡bueno!… ¡como de casa!

Y te propuso 150…

Me propuso 150 y digo "¡Sí ya me dan 200! Usted me ha dicho que nadie me las dará y bien me las dan. Usted marque que yo tal día me voy". Y sí, sí, yo cuando llegó ella… Lo que peleó por que me quedara… y después ya me daba 200, yo le dije "Ahora sí que no puedo porque yo he dao palabra… de llegar tal día. Usted me ha dicho que 200 nadie me las daría". Se lo volví a decir además… y ella arre que erre que no "y ya me las dan y ya no puedo quedar mal con ellos!..." Y fue cuando me fui a la Perarnau.

Lo sintió seguramente…

Lo sintió ¡tú dirás! Nadie trabaja como yo ¡eh!... ¡Sí…!

Y la Perarnau… hacías la misma cosa…

Y la Perarnau me fui allí… allí llevaba la casa yo. La Perarnau no se ocupaba ¡de nada! Ella… llevaba la casa yo.

¿Es aquella de la que hay alguna foto?

Debe haber alguna foto…

Aquella casa que llevas… el delantalito con aquellas mesas grandes…

¡Eso! Es aquella pero aquella era el hermano, con una mesa que sirvo yo la mesa, ¿no? Aquella era el hermano, ella no hacían fiestas nunca porque eran namás ellos dos. Y esa era la hermana que tenía cuatro hijas. Cuatro chicas, ¡fijate! La pobre... Y… e iba, cuando hacían… aquello debía ser un cumpleaños de una de las nenas o algo así cuando hicimos... Yo llevaba un delantal blanco...

Photo 1 : Servir en costume. Près d'elle, une autre servante, elle est andalouse. Manresa, 1951 ?, Collection privée.

Photo 2 : Les grandes familles. Service compris. Manresa, 1951 ?, Collection privée.

Sí, bien bonito…

Si… ¡qué horror! (elle n'est pas de mon avis sur le tablier)

Y ¿te "obligaban" a… en fin te obligaban… tenías que llevar?…

Sí, sí, te obligaban a vestirte así.

Pero ¿siempre?

De uniforme. ¡Siempre no! yo a la calle nunca he salido con...

No pero quiero decir en casa, ¿siempre?... ¿Cuándo trabajabas en casa de la Perarnau?

En casa no. Yo namás me ponía el delantal y eso cuando había que servir. Y un vestido azul marino y el delantal blanco encima. Pero era namás pa cuando daban una fiesta de los demás. Para casa no.

Y… ¿Entonces llevabas toda la casa?

Llevaba todo hasta pa ir a comprar, hacíamos la lista, iba a comprar., me daba el dinero y me iba a comprar

¿Hacías la comida?

Llegaba, hacía la comida preparaba todo ella no… no hacía nada.

¿Eran ricos?

Bueno, era médico… Pero oculista y tenía muy poca gente. Era un mal oculista sabes, pero venía, alguien venía y de eso debían vivir ¡eh!… Pero ricos no eran.

Ella era rica, porque ella era de Verga, era hija única… venía su madre muchas veces, su padre también que un mujeriego, se iba a Barcelona y cuando venía, venía mueeeerto… de pasar 8 días con mujeres que decía ella "¡hasta huele mal!"… y la mujer también lo decía...

Y ¿quién te enseñó a servir ? Que siempre nos dijiste que…

Eso era en Château de Vrilly que yo aprendí a servir así. A servir la mesa… A Château de Vrilly yo he servido 25 personas en la mesa, y muy contentos, ¡todo el mundo reía!... y era alegre !eh !… Y tenía… gente rica, ese era riquísimo el de Château de Vrilly …

Ya vamos a llegar… de momento estamos en Manresa todavía.

Los que te ensenaron a… a poner la mesa como se… ¡ah! ¡es en Francia!! ¡Yo pensaba que era allí en España!

¡Qué va!, ¡qué va!... Hasta los cubiertos cómo hay que ponerlos y todo… eso fue en Château de Vrilly…

¿Y después de la Perarnau?

Me casé.

Te casaste ¿y por eso dejaste de trabajar? Bueno de llevar toda la casa…

Dejé de servir, me casé y me fui al Pedregar.

Y el Pedregar ¿qué es? Es la casa donde…

El piso donde nacisteis… los dos.

¿Y allí qué hacías? ¿Ya no trabajabas?

Allí iba a la fábrica o ¿adonde iba yo?

Porque dejaste la Perarnau… para… para casarte ¡claro!

Para casarme…

Y ¿cómo se lo dijiste a la Perarnau?

¡Uy!... Ella buscó y buscó… ¡Uy! Estaba desolé, desolé… ¡mm!... ¡nueve años estuve! (petite voix)… era como de casa ¡eh!…

¿Pero Dejaste el trabajo sin tener otro esta vez?

sin tener otro ¡no creo! porque yo si me casé ¡no era para irme de rosita eh!… Yo me fui a la fábrica, pero ¿a qué fábrica me fui?

¿La de juguetes?

Había trabajao en una fábrica de juguetes, es verdad… Empecé a hacer juguetes en casa… es verdad… cuando nos casamos… Empecé a hacer juguetes en casa de… que los llenaba de paja. […]

…

De contarlo yo… Hacía jirafas… hacía… los rellenaba de paja, me acuerdo que los rellenaba… y lo cosía y tenían que estar bien hechas… pero pagaban muy poco.

Y pa ganarme la vida tenía que hacer y hacer y hacer y hacer… me acuerdo de estar todo aquello estrao (¿?) de paja…

Y después me fui a una fábrica de cintas de seda… ahora ya me va viniendo… una fábrica de cintas de seda que trabajé varios años… se llamaba…

¿En Manresa también?…

Se llamaba San Pere… en Manresa, sí… Cal San Pere, sí…

trabajé varios años en la de cintas de seda… y es la única que trabajé, ¿no?... A parte la de…

Sí porque cuando te casaste era ¿el 53? El 54…

54…

nació el Jesús dos años después…

el 56 nació el Jesús…

año y medio, dos años después…

Pues aún trabajaba en esa fábrica ; me acuerdo que cuando nació el Jesús aún se lo dejaba a una vecina que me lo cuidaba pero después no quiso cuidarlo y tuve que dejar de… yo iba a la fábrica y venía corriendo a darle el pecho y la leche se me retiró ; y el biberón y ella no quiso cuidarlo más…

Y ¿por qué?

Porque no quería lloros ni cosas… sí… la Montserrat se llamaba.

¿Y tú le pagabas por cuidar al niño? No.

No me pidió nada… no me acuerdo… algo le debía pagar supongo…

A lo mejor se hacía así…

A lo mejor lo ha hecho y por eso dejó de hacerlo pero yo sé que no quería cobrar.

Ah oui…

Para guardar el niño no quería... Ella no quería niños. Tenía una niña grande ella. Muy mala.

Entonces te ocupaste…

Entonces me habré tenido que ocupar del Jesús ¿supongo?... Y dos años después naciste tú…

Je tente une récapitulation
Perarnau… de la Perarnau a la de los juguetes… y de la de los juguetes a la fábrica de cintas…

Eso…

Mais elle ne se rappelle pas les articulations… hasard…
Y de la fábrica de cintas ya te fuiste para Francia…
sí. (fermement)… estuve hasta que ya me vine pa Francia… (mais elle ne se souvient pas bien)
Y luego ya vine yo en el 58…

En el 58… ya estabas tú y que lo olvido ¡eh!… Que no me acuerdo bien…

Y hasta el ¿62?

62 debía ser…

Te quedaste en una… en esa fábrica (je tente la stratégie de la répétition…)

Yo namás recuerdo haber trabajao en esa fábrica…

¿de cintas?…

De cintas… de seda…

¿no lo recuerdas?

Cuando estaba a casa del tío Julio recuerdo haber trabajado en otra, cerca del tío Julio que era de telares pequeños de algodón… de sábanas pequeñas, de algodón… pero poco tiempo eso

fue antes de irme a servir desde casa del tío Julio. Eso fue hasta que él me molestó y yo me busqué onde servir. Y me viene ahora ves…

¿Y las cintas pues?

Las cintas es después… Y las cintas me quedé allí…

¿Te quedaste varios años?...

Varios años sí, sí…

¿Y no te acuerdas cómo se llamaba? Las otras te acuerdas y esa?

Se llamaba San Pere… pero la de cuando estaba en casa del tío no me acuerdo como se llamaba…

Es que si te quedaste poco tiempo…

Muy poco, muy poco.

Qué hacía tu… tu… tu marido?
Pues trabajaba con plâtre. Con yeso. Era yesero. Hacía cornisas y cosas de esas…
¿Pero las hizo después o en seguida?

El era yesero.

¿Pero de cornisas en seguida o las hizo en Francia?

Las cornisas las hizo en Launaguet.

Bixio…

Sí, aprendió en Francia, se especializó en Francia.

Aprendió en la rue des Fontaines…

Bixio…

En la calle Fontaine había un gran patrón de eso…

Bixio…

¡sí! ¡te acuerdas tú!…

([…mon sujet ne porte que sur la période d'avant la France… peut-être la fin, la decisión, la vérité du départ…)

Intégration, langue(s) 23:30

Ahora si hablamos de cómo te pareció que te integrabas en la sociedad de Cataluña… porque debía ser muy diferente la vida, las costumbres…

Mira llegué de Fruxil a Barcelona… en Fruxil era el gallego… en Barcelona era el catalán… Yo me encontré igual cuando llegué a Cataluña que cuando llegué a Francia: ¡no sabía una palabra!

Pero ¿estaba prohibido hablar catalán o no?

A mí nunca me lo han prohibido...

¿Tú hablabas castellano también?

Yo hablaba castellano porque (elle a un petit rire) yo no sabía hablar otra cosa… Menos mal que yo hablaba el castellano que eso… Yo creo que cuando… en Galicia —y en Cataluña debe ser igual— no querían el español pero…

No querían ni el gallego, ni el catalán?

En Galicia ¡yo bien había aprendido el español!

Claro, español…

Porque sino…

Español, ¿no gallego? Y el gallego lo hablabas…

¡En Galicia sí!

Pero ¿lo que habías aprendido era el español?

Supongo porque yo es lo que hablaba cuando vine a Barcelona menos mal.

Claro, es que Franco lo que prohibió es el gallego y el catalán.

¡Estaba loco Franco!

Todo el mundo tenía que hablar español.

(Dommage que je ne la laisse pas parler. J'ai la sensation que ce n'est pas ce qu'elle voulait dire et ma leçon mal à propos d'une histoire qu'elle a vécue occulte ce qu'elle voulait en dire. Dommage.)

¿no?

Yo no me acuerdo de que estuviera prohibido. No me acuerdo pero quizás estaba. Porque yo qué sé.

Pero para ti no fue…

Para mí no fue trauma ninguno.

Sí hablabas en español todo el mundo hablaba el español…

Me contestaban en español o me decían aprende el catalán! Porque los catalanes eran así. Pero yo a los tres meses ya hablaba el catalán. Y después vine a Francia e igual en seguida aprendía cuando era joven.

Y así pues te integraste…

Yo me integré muy bien.

Y las fiestas y …

¡Oh sí, sí!, todo, todo. Me integré muy bien no importa donde yo me integraba muy bien porque... No sé por qué pero no me sentía extraña nunca en ningún sitio. ¡Pues aprenderlo! Si...

Pero sí que había dificultades también…

¿Cuáles?

Tú, ¿no encontraste ninguna dificultad?... ¿Antes de casarte?... ¿para nada?
(Incroyable, elle ne comprend pas le sens de ma question, ne se souvient d'aucune difficulté)
Todo avanzaba…

No… Yo no creo que haya tenido dificultad. Aparte del tío Julio que yo tuve que marchar…

El tío Julio marchó a trabajar, y entre medias le dije a la tía Petra "me voy".

¿Ella no lo sabía?

¡Hombre! Dijo… y me dijo "pero, no se lo dices al tío?" Digo "¡No!"

Le… Yo… era mi padrino además. Y yo le llamaba padrino y cuando me molestó le dejé de llamar padrino ¡no podía decirle padrino! Mira, nunca más le he dicho padrino, me vengué en eso. Y… Y digo: no, no, yo me voy. Yo ya tengo adonde ir y me voy. Y me fui.

¿Pero ella no sabía? ¿no le dijiste donde estabas?

Ah no, no! No sabían donde estaba hasta que lo averiguó.

¿Y nunca… y te encontró?

Me encontró… un día me esperaba delante allá en el paseo Pedro III. Salgo y lo veo… y me habló, ¡yo le hablé!... Y… ¡¿Qué?! Le hablé un momento eh… no… Y yo me fui aonde estaba y ya está.

Vérification ici

Eh ben oui, c'est bien!

(J'approuve son indépendance de femme. On sent qu'elle a résisté au machisme ambiant qui consistait pour les hommes à se permettre des attouchements voire peut-être plus à l'intérieur des familles… il faudrait creuser la question car il existe vraisemblablement des études sociologiques sur ces sujets en Espagne. Une piste pour après…)

Entonces no recuerdas muchas dificultades para nada, pa vivir, para encontrar…

Mi única dificultad fue mi tío. Mi problema fue mi tío todo. Todo el problema. Era malo como el papá. Eran iguales.

Sí pero tu padre… no te había molestado nunca…

¡A mí no! pero a mi hermana, a alguna ¡sí! ¡Síií! ¡Mi padre era un cerdo! A mi me había molestao en Salou ya… siendo mayor. Me acuerdo que estaba en Salou. Vosotros no habíais… ¿no estabais todavía?

Si….

También!... No me había molestao pero yo me acuerdo que el Jesús había marchao… que a veces desaparecía y no… porque el Jesús era así… y yo lloraba. Y viene a la habitación que yo me fui… le dije que me iba a dormir y tal… Y viene a la habitación… Y dice… ¡Se deben pensar los hombres que cuando lloras es porque no vas a la cama con ellos! (elle s'exclame) ¡Es que hay que ver! ¡eh!… ¡cómo son los hombres!...

Me parece que los hombres no piensan…

(J'y vais de mon jugement, ayant fort à dire sur la question de ce type de comportement au sein de la famille, réduite ou élargie…)

¡Pero todos creo que no deben pensar porque!...

Vino y yo le dije "¡lárguese de aquí! ¡no venga encima! ¡Que ya tengo bastante!" Así… pero de mala manera… y se largó pal comedor… y me acuerdo…

No sé si era ese día o era otro. Además había la mamá allí también estaba lavando los platos la

mamá… Me acuerdo un día que la mamá lavaba una pila de platos así porque a mí me dolía la cabeza… no debía ser el mismo día…

Y… Como dormían en el comedor había que hacer la cama. ¡había que poner las sábanas! ¡total era en verano hacía una calor horrorosa, había que parar tres… dos plegables y el canapé. Y la mamá estaba lavando una pila de platos así. Él estaba tocándose la gaita por allí. Y dice "¿qué?… ¡no me habéis hecho la cama!" ¡Mira!... Yo… tenía dolor de cabeza pero salté de la cama… atrapo las sábanas y le digo "Ve ¡se hace así! Usted no hace nada, ella está fregando… no ve que tiene una pila… y nunca le había hablao así, fuerte… digo "¡no ve que tiene una pila así de platos! Está tiene que secarse y venirle a poner las sábanas… ¡póngaselas usted!"

Agarro la sábana… yo le digo "¡se hace así!" Una, una sábana solo. Y me volví a la habitación, me dolía mucho la cabeza que nunca me duele es raro. Debía haber comido algo malo o algo… porque antes, me dolía la cabeza según lo que comía… ahora como tengo tanto cuidao, no me duele nunca… la cabeza… ¡toco madera eh!

Y… y cuando volví había hecho las tres camas. Y a partir de aquel día cada noche cuando llegaba la hora de irse, agarraba las sábanas que ya sabía onde estaban… (elle rit de bon cœur et me fait rire) Hacía todas las camas.

No era tan malo tampoco…

¡Hombre namás faltaría!

Necesitaba alguien que se…

Es que la mamá ha sido el burro de mi padre toda la vida… ¡Toda la vida ha sido una esclava!

Porque no se ha plantao tampoco…

Esclava de hijos, esclava de trabajar y, y… ¡¡¡él era el señorito!!! (*elle pousse un petit cri de révolte*) Me acuerdo en Fruxil llegar… que venían los dos de cavar patatas... con una calor a morir… Ella que estaba criando el Ramón que me acuerdo que el Ramón corría está mamaba.

Y él se sentaba en la escalera con el botijo fresco… la mamá decía "espera un poco, hijo, que te va a hacer daño la leche" ¡porque tenía mucha leche! pero claro ¡estaba hirviendo! con la calor que traía… y él sentao en la escalera y aún decir que ella tenía que ir a hacer no sé qué…

Yo… aquel día también me planté y le dije "¡Hay que ver! ¡Hay que ver! ¡Que ella esté trabajando como una loca con el calor, con el crío… y que usted esté tocándose la gaita ahí en la escalera y no… y aún dice que tiene que hacer cosas…".

Y eso era… Tú lo decías ya ¡en Fruxil! ¡De bien pequeña!

Era en Fruxil debía ser pequeña aún…

Pero las mujeres no… ¿no reaccionaban así?... Las jóvenes como…

¡Claro que no! Yo reaccionaba porque tengo este genio… ¡y me parecía injusto!

Y lo es… pero… eso es como feminismo antes de…

Pero las demás no debían reaccionar así sino no serían tan esclavas como eran de los hombres… ¡No son hoy día eh! ¡Menos mal!

No claro!

¡Menos mal!

Tú ya tenías ese…

Tenía ese instinto de que ¡no hay derecho!

Espíritu un poco rebelde…

¡Es que no hay derecho!

¡Yo estoy de acuerdo!
A ver… Vuelvo un poco a los empleos si quieres decir otras cosas…
Cuando cambiaste de empleos, la condiciones de trabajo, el salario y eso… ¿evolucionaban o no? Porque tú a la Perarnau le pediste… ¿200 pesetas?

Sí pero cuando me marché yo ya ganaba 1500, ¡eh! Bien debían aumentar cada año un poco.

Bastante… en 9 años…

Es que también 100 pesetas, ¡eh! Madre de dios! Pero esto te hablo claro … era al principio.

Cuando había tanta pobreza…

Sí… era hace muchos, muchos años…

Cuando ibas a la fábrica? Tú pedias también tu salario?
(Je veux savoir dans quelle mesure les ouvrières pouvaient demander un salaire ou il leur était imposé)

No, en las fábricas estaba estipulao.

Y ¿cuánto… ¿te acuerdas cuánto cobrabas?

Pues no… Me parece que cobraba veintidós ptas. al mes, algo así.

Al mes?! ¿Eso en la primera fábrica? Pero ¿luego cuando te fuiste a la fábrica de cintas?
No me acuerdo… (Elle murmure) no me acuerdo cómo iba… me acuerdo que había un contador para ver lo que hacías…

Sí los hacías ir mucho los telares ganabas más y sino menos.

Y tú ¿ibas a bicicleta?¿A la fábrica?
(Je ne sais pourquoi j'ai en tête qu'elle avait raconté qu'elle allait à l'usine à bicyclette…)

Yo iba andando. No era… relativamente cerca era.

Entonces las condiciones de trabajo? No te acuerdas mucho… Salarios…

No me acuerdo… No me acuerdo… me quedé poco tiempo en la fábrica.

¿Cómo te salió la idea de marcharte para ir a Francia?, y ¿la decisión de marcharte de Manresa para irte a Francia?

La idea de marcharme para irme a Francia?

¿Era por trabajo? ¿Cómo te ibas a ganar la vida?
¿Cómo fue?

Pero para irme a Francia ¡tuve que dejaros en Fruxil!

Sí, pero ¿cómo lo decidiste irte a Francia y por qué?

Lo decidí porque no ganaba bastante. Yo me parecía que no era…

¿Y la gente se marchaba también en esa época?

Todo el mundo se marchaba pero yo tenía dos hijos y tenía que… a ver ¿cómo lo arreglaba yo?

Pero ¿tú habías oído hablar de que la gente se marchaba al extranjero?

Claro, claro, y se marchaban… Habían marchado el Daniel de Pardo, había marchao… ¿Quién más?

¿A Francia?

No, no, él había ido a Vigo. El Daniel de Pardo... Y la Aurora. Porque eran también muchos hermanos, 4 hermanos… eran. Nosotros éramos cinco y ¡no íbamos a estar todos en casa!

No, pero ahora hablo de Manresa, cuando te fuiste de Manresa…

¿Cuándo me fui de Manresa?... Cuando me fui de Manresa[los]dejé a [mis hijos] en Galicia y me fui yo sola a Chateau de Vrilly.

Sí, pero ¿por qué?

¡Por ganar!

Por el dinero y por problemas con [tu marido] claro

35 000 ptas.…

Ya sabías que te iban a dar 35.000 ptas.?

Ah el contrato se hizo desde Barcelona.

Y ¿cómo lo tuviste ese contrato?

Porque fui a una… me han dicho que en Barcelona en una dirección había una persona que buscaba a alguien para este chateau de Vrilly

¿Una persona o una agencia?

No, una persona que lo conocía… que conocía a los de allá… a la señora. Y era una señora que vivía con un señor muy rico, que era rico el hombre aquel… no me acuerdo ¿cómo se llamaba?...

¿De Chateau de Vrilly?

De Chateau de Vrilly, sí…

¡Allègre!...

Alegre se llamaba, es verdad. Ya lo has dicho antes pero no lo he oído bien… como estoy sorda…

Y... La mujer no era su mujer, era… él era un ricachón y ella… estaba con él… Ella tenía dos hijos : Dominique… ¿Te acuerdas de Dominique?

Dominique sí, por la fotos y por lo que cuentas tú.

Pero ¿no te acuerdas?

Sí me acuerdo que era una chica… que era buena.

Siempre venía con nosotros, ¡era un santo aquella niña! Y había su hermano que era mayor. Se llamaba Alain que era más malo que la tiña… para mí porque era extranjera... Era mala persona Alain.

Photos : Dominique au volant de la voiture, Julia, à vélo… une immigrée espagnole, 1963 probablement. Chez Allègre, au Château de Vrilly, dans la Marne. Collection privée.

¿Alain Allègre se llamaría?

Alegre no porque no era hijo dél. Ella tenía hijos.

Ella, ella… Dominique et Alain…

De su marido o de algún amante o algo así. La cuestión es que ella tenía esos dos hijos. Era muy guapa ella.

¡Que no me acuerdo cómo se llamaba!... Era buena conmigo.

Y con un diccionario, como no me entendía… y a los 3 meses ya me hacía entender. A los 6 meses yo hablaba francés, eh, mal pero ella ya me entendía. ¡Ya no hacía falta el diccionario!

Pero ¿no te dieron ni clases de francés ni nada? (à moitié interrogatif car je sais bien que les espagnols n'ont pas eu de cours de français à l'époque. Elle aurait pu en avoir l'idée, cette patronne si gentille!…)

Nadie me ha dao nunca clases a mí… nunca, nunca… yo lo he aprendido "de patacada" en la calle el francés.

Con esa mujer también…

Con esta es con la que más porque… cuando ella sí que estaba con el diccionario para saber qué quería decir esto y aquello...

Ella ¿solo quería entender o quería que aprendieras también?

Ah quería que aprendiera porque yo me quedé allí, y… estuve bastante… En Chateau de Vrilly estuve… algún… años ¿no?... He ido a buscar, estuve 9 meses sin traeros, después fui a buscaros…

¿Estuviste 9 meses en Chateau de Vrilly? Hemos saltao un poco… pero bueno ya volveré a esto…

¿Y qué hay entre medias?

Cosas que te quiero preguntar cosas sobre…
Lenguas ya hemos hablado, que para ti no fue ningún problema, pero eso es llegando a Cataluña… eso ya me lo has dicho… sí, la cuestión de…
Cafouillage sur si on reprend le fil parce qu'on s'est perdues…

La question de l'école

Tú cuando llegaste a Cataluña llegaste con 14 o quince años, ¿ya habías ido a la escuela? ¿En Galicia?

Sí… (petit rire bref)…

En Galicia iba… Éramos tres el José, la Luisa y yo… íbamos uno cada día de la semana. A una escuela de barrio que había allí en Noilán…

(Un bourg proche, à 5 ou 6 kms du village, parcourus à pied par les enfants, cela m'est arrivé aussi d'y aller quand j'ai séjourné chez mes grands-parents).

¿Solo tres días?

Un día cada uno o sea que te tocaba como más dos días en la semana.

Y ¿quién volvía?

Volvía el que le tocaba!

(Demi rire, sarcastique ou sceptique…)

Entonces dos iban una vez más…

Y uno una vez por semana… Hehehe… Nada… Nada… Toda la escuela que yo he tenido es eso.

¿Todo el mundo lo hacía así?

Todo el mundo sí, el que… el de Herdeiro, el Pepe por ejemplo, iba cada día a la escuela.

Porque sus padres querían…

porque sus padres es quien guardaban la vacas y todo eso. Pero en mi casa no había nadie.

El estaba solo? El Pepe? O tenía hermanos?

(Ma question est imprécise, ne lui laisse pas le temps de la réaction… je la presse de questions tandis qu'il faudrait la laisser se souvenir… Piètre anthropologue amateure!)

Tenía hermanos : tenía el Antonio… a ver era el Amador, que era el más pequeño, el Antonio… el Pepe… debían ser esos tres… y la Elvira que se marchó a Buenos Aires después. Eran 4.

Tres chicos y una chica.

Pues se arreglaban para… él casi iba cada día a la escuela.

Como se escribe "Heredeiro"… es como quién dijera heredero…

Pepe de Heredeiro me sabe mal que haya muerto…

Hasta ahora cuando iba, cuando iba a Fruxil, alguna vez… Como allí hace fresca… por delante su puerta y no hay la chafardería de allá delante la Julia que no se podía estar… fui dos días y te aseguro que dejé de ir porque yo pensaba "cuando yo ponga los pies pa bajo, me critican igual… Cada persona que se levantaba de aquella tabla que habían puesto, que ahora han puesto un banco de verdad… pues, la criticaban… y eso yo ¡lo odiaba! `Pensaba yo cuando me levanto igual me critican porque… ¡no voy a ser diferente!. Y no fui más, fui dos días y después iba por el otro lao… y si los de Heredeiro no estaban allí… yo seguía andando hasta arriba, daba la vuelta hasta el monte, y volvía… y cuando estaban, pues me sentaba allí en aquel palo que estaban ellos dos, y… y él ¡hablaba, hablaba, hablaba!… Lo voy a encontrar en falta pobre Pepe…

¿Tú de escuela?

Nada de escuela nada.

¿Quién daba las clases allí?

Una… que hacían venir… y vivía en una casa da Cervela.

¿Era una monja?

No, no, era una mujer. Una maestra debía ser, claro, la hacían venir de no sé donde y había que pagar un tanto…

Había que pagar…

Había que pagar un tanto pa la maestra. Porque además vivía en la casa de… da Ereixo (¿?)

J'essaye alors de déterminer la période où elle a dû aller à l'école. Les souvenirs restent très flous. En tout cas, elle n'a aucun souvenir de l'école de Franco, la maîtresse est appointée par les familles, logée dans le village, elle ne sait pas d'où elle vient.

Ce témoignage dénote le peu de proximité avec une institution dont je ne parviendrai pas cette fois à déterminer quelle importance réelle elle a eue pour elle. D'autres fois elle m'a raconté ses souffrances par rapport au travail scolaire. Peut-être était-elle plus petite ?

Y tú antes del… a ver, antes del 36… No, naciste en el 38, 39… entonces siempre conociste la escuela de Franco… No conociste la escuela antes de Franco… Ah no! 28, sí… 28…

Debe ser…

28… hasta el 36… Tú debiste conocer a ver… 28, 29, 30, 31, 32, 33… ¿con seis años? ¿Cuándo empezaste a ir a la escuela?

Bo yo debía ser mucho más grande que eso eh…

Yo no conocí yo la escuela de Franco. Yo había una maestra y venía allá y daba clase a todo el mundo los niños que había.

Y había… ¿no recuerdas el retrato de Franco?

No, no, no, no me lo recuerdo para nada no debía haber el retrato de Franco. Porque ya debía ser después eh porque yo… 28 y diez 38

Era durante la guerra el 38, la guerra termina en el 39.

Si… pero yo nací en el 28…

Tendrías 10 años en el 38…

39…

11 años… la escuela era la de Franco…

Je commets une erreur de calcul : si Julia va à l'école en 39, c'est la fin de la guerre. Ce n'est pas l'école sous Franco. Mais elle ne semble pas avoir connu l'école de la république non plus… les maitresses étaient des sœurs envoyées de village en village. Sa sœur, Lucita, donnera plus de détails mais peut-être elle, a-t-elle connu l'école sous Franco…

11 años… yo no me acuerdo…

Y ¿no cambio nada? ¿No viste nada cambiar? Claro… ibas demasiado poco…

Yo nada. No vi cambiar. Namás que tolmundo estuvo contento que desapareciera Franco… Eso sí que me acuerdo…

¿Que desapareciera?...

¿Cuándo murió Franco?

Pero eso es cuarenta años después…

Pero eso es cuarenta años después, claro…

Eso ya no era la escuela… Qui parle?

(Souvenirs une fois encore mélangés. La fin de Franco, ça c'était marquant… mais quand Franco est mort, Julia vivait en France depuis plus de 10 ans. Ce sont ses retours dans l'Espagne des années post 75 qui lui auront laissé ces traces-là.)

Y… ¿a ti te gustaba ir a la escuela?

Ah me gustaba mucho. Pero claro…

Me acuerdo que íbamos… iba o Manolo da Lence. Os da Lence como eran ricos tenían unas pizarras preciosas. Íbamos 7 o 8… Cuando me tocaba ir…

Pero en invierno había un bulleiro…

Para llegar a Noilán …

Hasta llegar a Noilán… te das cuenta… lloviendo a veces… La pobre mamá…

¿Os llevaba? ¿os llevaba o ibais solos?

No, íbamos solos entre todos… pero la mamá tenía que guardar vacas y guardar todo… ¡je!

Lui reviennent des souvenirs incidents, elle culpabilise comme ainée d'aller à l'école où elle semble avoir du plaisir mais où elle ne profitera pas de l'occasion ; elle semble culpabiliser d'abandonner sa mère aux travaux multiples de la ferme qu'elle assume.

Y ¿aunque tú tenías quince o dieciséis años en Barcelona o en Cataluña no… no era cuestión de estudiar?

¡Jeeee! ¡Jeeee! A Barcelona a servir ¡sí!... pa ganarme la vida… no, no, no he estudiao nada en ningún sitio yo… una lástima…

Bueno, sí que lo es…

(Je replonge dans mes tablettes…)

Esto de la integración ya lo hemos visto un poco… Y tú, trabajabas pero también ¿te divertías el fin de semana? ¿Ibas a dar algún paseo?

¡Allí no había nada el fin de semana hija!...

(Elle pense que je parle de Fruxil)… En Manresa hablo ahora.

Ah en Manresa… en Manresa íbamos al baile… al Ateneo. Allí conocí a [mi marido] en el Ateneo. Era una sala de baile que había baile a la tarde y después volvía a la noche, yo nunca fui de noche. Es cuando servía iba allí. Los domingos.

Los domingos…

Los sábados y los domingos había baile. Que después ya lo habían quitao … porque ya no iba la gente al baile. Ya había discotecas que yo nunca he ido. ¡Nunca he ido a ninguna discoteca! les tenía como miedo…

Ben oui… Es que no es lo mismo claro…

Cette peur évoquée aurait été intéressante à se laisser exprimer. Derrière la peur il y a une représentation, sans doute une condition de femme. J'y reconnais bien un sentiment que moi-même j'ai ressenti, même si j'ai un peu plus pratiqué les "discothèques"…

Entonces ¿no tenías ninguna otra actividad? ¿No ibas con amigos de paseo?

(J'ai en tête des sorties qu'elle […]a racontées, des photos sur une moto, en sortie le dimanche derrière [son mari] et avec un autre couple, celui de Carmelo, (le beau-frère épris) et de la tante dont [j'ai oublié] le prénom, celle qui s'est révélée être la méchante… il y en avait tant des femmes qui entraient littéralement en guerre avec la famille de leurs époux. […]

Retour à Julia…

Entonces ¿no tenías ninguna otra actividad?... No había más… con amigos, de paseo…

Yo me acuerdo que como servía tenía el jueves… a la tarde libre… el jueves y el domingo. Había pedido dos días porque entonces ya podías pedir… a la tarde, te daban total a la tarde… El domingo… era domingo no podía ser pero el jueves me busqué un sitio para aprender a coser. En una mujer y me dijo "pero un día por semana?... ¡Aquí vienen cada día las chicas!" Tenía seis chicas o siete. "Pero ven. Total…"

Y iba los jueves a coser en vez de ir… que iban todas las chicas que servían, conocía… había ¡buu! gallegas había no sé cuantas!...

¿ había muchas gallegas?...

Se juntaban en el paseo y… ¡Jo! yo nunca me he juntao. ¡No me gustaba eso! De que las criadas estuvieran los jueves allí juntas… y por eso me busqué onde ir a coser.

¿Tú no te veías como una criada?

No me gustaba que se dieran a conocer así… haciendo los jueves colas… ya sabían que eran las criadas que estaban allí. No, no, no, no. Y las conocía algunas eran ga… había dos o tres que eran gallegas.

Las criadas en el paseo…

Había muchas pero yo nunca he ido eh... Lo encontraba ridículo que se hicieran ver así.

Un thème auquel je pourrai m'intéresser. Voir les journaux. D'autres chercheurs en ont parlé. Lucita aussi ou peut-être une autre sœur.

Por qué?

Que, que, que busquen algo que hacer o que vayan a divertirse a algún sitio pero no pro el paseo a todas las criadas… Ya sabías el jueves que había todas las criadas por el paseo… ¡Dios me libre!

Y tú ibas a…

Yo iba a coser.

Sí y el domingo…

El domingo al baile a la tarde, y ya está.

A pasear por el paseo…

Después ya conocí a [mi marido] en el Ateneo. Y ya empecé… Paseo arriba, paseo abajo. El paseo de Manresa era eso los domingos. Estaba así! Y es todo el divertimiento…

L'entretien s'est arrêté là, un beau jour de l'été 2014…

Peu à peu Julia a perdu de plus en plus la mémoire. En 20diecisiete elle est diagnostiquée Alzheimer. Elle racontera encore Fruxil, Manresa et le Château de Vrilly, mais les souvenirs se brouillent. Ressurgiront certains, très anciens… Mais les raisons réelles du départ en France, elle les a totalement oubliées.

Recherches sur la condamnation de Jesús Rubio Martinez, dans les années 60, sûrement 62.

1.2. Luisa R.P.

Luisa, sœur de Julia

Autre typologie de migrante. Deuxième de la fratrie, d'un peu moins de deux ans la cadette de Julia, Luisa est née en 1930 au village, comme tous ses frères et sœurs.
Luisa était une enfant et une adolescente joyeuse. On peut en retrouver des traces et des anecdotes dans son témoignage ainsi que celui de Jobita, la cousine dont elle était très proche et qui n'est pas partie, qui a épousé un homme de Vilar da Vara (voir infra).
Luisa part pour Manresa relativement âgée, à 24 ans, car elle a été malade, probablement une méningite. Elle rejoint sa sœur ainée Julia vers 1954.
Elle travaille un temps à l'usine, puis dans une famille, puis se marie. Comme les femmes le faisaient généralement, elle cesse alors de travailler et vit une vie tranquille auprès d'un mari ouvrier et d'une belle famille joyeuse retraitée.
Écoutons-la.

(Enregistrement 1 – début)

Présentation de quelques questions du travail de recherche.

Como pasó el viaje
Como… al llegar…
La vida cotidiana… y cuando llegas, es algo, ?no ?
Lo que pasaba, la integración de los gallegos,
La cuestión de la lengua.
Je précise à Maria-Luisa que le monde que l'on peut faire du bruit et participer si l'on souhaite.
L'entretien se passe en famille un dimanche. Nous avons déjeuné ensemble, Maria-Luisa, la fille de Luisa est là, avec son mari en arrêt de travail pour cause de longue maladie ; Ramón, son mari, âgé et malade est là aussi.

Présentation :

La decisión de marchar. ¿Quién decidió?

Bueno es que quisiera marchar pero… claro ya te vas haciendo, que ves tú misma que te vas haciendo mayor…

Tú cuantos años tenías

Ya debía tener… Yo tenía ya, a los veintiocho, aquí debía llegar que tenía unos veinticuatro por allí veinticuatro algo así

Tú te quedaste un poco más

Porque yo había pasao una enfermedad. Tú no sabías que había tenido meningitis?

Allí en Galicia.

Por eso ahora te digo que tendría veinte…. Porque he estado tres años aquí antes de casarme. Y yo debía tener veinticuatro veinticinco años pues por allí a los 21-22 es cuando tuve yo la enfermedad.

Tú ¿cuándo naciste, Luisa?

El 30 de abril del 30… (*Elle ne se souvient pas bien*)… Ay no, yo he nacido el veintidós de mayo de 1930.

Vale. El 30 y con veinte años…

Veinte o veintiuno, no estoy segura.

La enfermedad

… Y he pasado tiempo porque me ha dao un…
Había quedao deste lao algo paralizao. Yo este ojo no lo podía… la ceja no se me movía. Abría el ojo pero la ceja no lo movía. Y todo este lao, la boca se me había quedao un poco tuerta.
De lo demás… yo sé que ha sido como… un poco de… paralizada del lado izquierdo.
He estao muy mala. Yo estaba… estábamos… no sé, tú no debes saber qué es eso. El hilo que hilábamos… íbamos pa casas. Cuando nos… bueno cuando una persona quería hacer… hilar que ella no podía, los de casa no podían, pues avisaba, avisaban el pueblo, pa tal día, avisaba del pueblo e íbamos una de cada casa pues a hilar, una tarde o un día. *(on entend le vieux Ramon qui tousse, assis dans son fauteuil, ayant perdu la faculté de marcher et de s'exprimer).* Y aquel día fui… fuimos adonde… allí un pueblecito cerca de la Cervela, que se dice Pousada…

Pousada, sí…

Pues fuimos allí porque… a casa de la… de la prima nuestra que era la… la prima era la…

¿La Jobita?... no…

¡La Julia! La mujer de nuestro primo…

¿De Teixelo?

No de… ¡Carpinteiro!

¡Carpinteiro!

Que era la… bueno estaba casada con mi primo, Antonio, un hermano de la Jobita.
Bueno pues llamaron de Fruxil, de nuestro pueblo y fuimos la Jobita y algunas otras que no me recuerdo pero de allí, la Jobita y yo estoy segura de que estábamos… era a la tardor… era por allá en octubre noviembre o algo así… ¡yo estaba estupenda! ¡comimos a medio día, tan bien! Yo pa mí lo que me mato que volvimos a ir a una aira ya sabes lo que es, pues salir de casa y irse la aira estar en la aira… tocaba mucho el sol y aquí hacía sol en octubre noviembre ya hace frío. Nos pusimos al sol y allí todas a hilar y tan contentas. Yo me puse de espaldas y al estar yo tan así de espaldas, y calentaba el sol, se ve que se me cortó la digestión. Porque al poco tiempo de estar, yo estaba bien, había comido de gusto y todo, ya empecé a notar una cosa aquí y pues aquí mal de cabeza y llegó la noche ya no cené....

Y fiebre?

Después ya cogí fiebre y de tan ya mala que estaba ya no me vine a mi casa ya me quedé con mi prima, con la Jobita, durmiendo allá. Si fuera aquí pudé no me hubiera pasao nada. Sabes qué pasa que allí no vino ni médico ni nada y empecé a coger fiebre y fiebre y a la noche ¡no sé onde debía llegar! Estaba mi prima, dormíamos las dos en una cama, y mi prima toda la noche ha estao… de lo que yo temblaba pues la cama hacia así *(elle fait un geste qui indique le mouvement du lit à cause de la fièvre élevée)*. Y ella también porque estaba a mi lado… y eso que decía ¿que quieres roba? ¿que quieres…? Lo que era la fiebre que debía subir muy alta y a la mañana, ¡mira qué cosas!, a la mañana ya me encontraba mejor. me encontraba mejor y nos levantamos y nos vinimos pa casa. Pa nuestras casas. Y he llegao a casa y por el camino bueno así… un poco… pero… pa lo que estaba el día antes, ¡bien! Y llegué a casa y en casa pues claro, han recibido ya… pues claro estaban un poco espantaos.

Pero lo sabían que estabas con la Jobita?

Ellos ya sabían que me había tenido de quedar con que tenía fiebre. Y bueno, yo que era así, no padezcáis que yo estoy bien.
Y me dicen: ¿sabes qué? Valdrá más que te vayas a la cama, mis padres me dijeron. Y yo digo: bueno no es que me encuentre mal, pero me voy, me voy a descansar. Y me fui a la cama y allí en la cama cuando paso una hora o así ya empecé a encontrarme mal. Pero mal que se me puso un dolor aquí detrás, que toda la vida lo he llevado aquel dolor… uy qué dolor, aquí en la esquena como si fuera allí el dorso… un dolor… y con aquel dolor vino mi madre a preguntarme y le pedí agua y ya al traerme el agua, ya notó que yo desvariaba. Ya hablaba cosas que no eran… fue y dice la Luisa está muy mal y cada vez peor hasta que mi hermano, qué en paz descanse, el José, se fue ya era casi de noche… ya aquellos días ya se hace de noche más pronto, y se tuvo que ir a Monforte a buscar el médico… es diferente con coche, pero…

¿Con qué fue él?

¡con el burro! Un burro que teníamos, pues conta para llegar a Monforte! A no desde Rubián no sé si fue en alguna cosa más pero por lo menos a Rubian tuvo que ir en burro. Y enseguida que se marchó yo ya me había quedao sin…

Ya no te acuerdas… ¿si si te acuerdas, pero…

No, me había quedao como muerta. Ya. No hablaba ni…

¡¿No hablabas?! Pero ¿te acuerdas?

No yo no… yo me recuerdo del dolor aqulel que me mataba…

¿Y después?

y después se fue. Se ve que me quedé sin…

…sin ánimo…

no, sin hablar ni nada. Me decían cosas y yo ni lo sentía ni eso…

¿Estarías en coma?

Estaria como si fuera un coma. Y entonces ya llegó cuando yo… a mi hermano con el médico. El médico les dijo… bueno, me dio una inyección y les dijo que si no volvía en sí con aquella inyección que no habría res a fer… Ah he estao mal… Y sí, sí, volví en sí. Ya con aqeulla inyección que me puso ya pude volver…

Ya ¿te acuerdas?

No me acuerdo bien, bien, pero yo volvi a… fui volviendo en sí y ya tenía eso que te digo ya la boca… bueno…

¿Él ya se había percatado de que era meningitis?

Dijo que aquello ha producido el... Se me cortó la digestión…

Es que es un virus, muy malo…

Y al coger aquella fiebre, la fiebre, la fiebre, al subir tan alta la fiebre, cogí el meningitis porque si yo, cuando me empecé a poner mal y coger fiebre hubiera tenido pa la fiebre, bajar la fiebre, pudé no me hubiera dao meningitis o no sé…

Sabes que el virus de la meningitis no lo para nada eh… no, no, todavía es muy peligroso y sigue siendo y pasa muy rápido además…

Pues eso, y entonces vino el médico, y que me pusieran de seguida, que me pusieran bolsas de hielo en la cabeza, aquí en la frente y la... ¡Suerte que era el invierno! Porque allí no había nevera ni había nada…

¿Y por qué no agua fría?...

No, ¡es que había hielo ya! Había hielo por los caminos y eso, que había agua y donde había agua pues ya había hielo. Y lo fueron a buscar, traían la bolsa con hielo, y al cabo de poco rato ya estaba hecha agua…

Sí, sí, ¡es que quemabas!...

Sí, quemaba y…

Por eso destruye…

Y vomito, vomito… uy un vomito he tenido muchos días, muchos días… me daban aguas de hierbas y aún… han tenido de parar de darme porque aún era peor. Y bueno, y así he pasao bastante tiempo… Eso que yo tenía una… una voluntad de ponerme bien, sabes. Que ha ayudao mucho.

¿Tenías ganas de salir de ahí?...

Se ve que, bueno, dio el médico porque yo quería ir… porque yo era de estar siempre allí en el campo con ellos, con mi hermano, con el papa y bueno, arando, haciendo deso… me gustaba mucho el campo… pues empecé à salir allí a la aira y eso que decimos que a veces pienso si esto que no sea un poco… pero bueno ¡he pasao muchos años que no! Pero que no secuelas de aquellas, no sé. Entonces pues...

¿Te lo vieron los médicos que habías tenido meningitis?

Bueno yo sí, cuando iba a hacer la lista que lo decía…

Pero ellos no vieron nada que…

Ah no, ellos no… Bueno ahora cuando me miraron ¿quieres decir esto del vértigo? No me han dicho nada. Me han dicho que pa la edad que tenía que estaba bien pero claro cuando te haces grande ya algunas cosillas van fallando.

¿Cuánto tiempo ha durado eso de estar acostada?

Y mira, la he pasao muy deso… Pues ya ves, estar acostada no mucho porque, claro empezaron cuando ya se me bajó la fiebre y eso, lo que estuve… de lo que me recuerdo es del vómito… que estuve no sé, cuatro o cinco días, pero aquello, casi seguidos de vómito y no sacaba nada pero, claro también debía… con que se me había… no había hecho la digestión… y mira y después empecé ya a ir con ellos, que no me dejaban ir, que decían que no desto… y ya empecé íbamos a las ya los habías visto a las fincas allá donde tenía que ir a buscar cosas y traerlas en la cabeza. No sé si… debían ser nabos en aquellos tiempos y fuimos ya con ellos, la mama y no sé si era la Amalia, no sé… [la Julia] ya debía estar aquí… Sí, ella se marchó de aquí a 16.
Y cuando estaban los feixes, pues bueno, aquello pa marchar pa casa pues habían hecho uno pa la Amalia, otro pa mi madre y no sé si había alguien más, no sé si estaba el José o alguien más... ves, de ellas dos si que me recuerdo. Yo sé que estaban allí iban a coger los feixes y no ha sido posible, que he tenido que llevar mi feixe.

¡Ah! ¡Querías llevarlo!...

quería yo llevarlo.

Y ya está. Y lo has llevado…

Y lo he llevado… bueno yo no… tenía… iba como por el aire pero de caer no me he caído.

Claro pero quiero decir te…

Sí, sí lo ha llevao no sé si era el de mi madre… yo sé que: que no que ya lo llevarás otro día… que esto que el otro… Si no lo llevara me hacia mal, yo misma.

¡Tu querías avanzar!

¡y lo llevé! y como eso pues muchas cosas que empecé a hacer. Ellos me decían que no las hiciera pero yo quería volver a lo mío, sabes. Y se lo han dicho al médico.

Tu lo notabas que podias…

Sí, porque yo tenía mucha fuerza. Yo era de mucha fuerza. Se lo han dicho al médico y el médico les dijo que no me lo privaran. Si deso que no me privaran, porque yo me iba mejor que me lo dejaran hacer que no pas privarme porque si me lo privan, yo me sentía… me sentía inútil.

¡Sí, sí, y enferma!

Y enferma y deso y no quería. Fui a ayudarle a mi hermano cuando hicieron aquello de la *palleira* allí donde está ahora la Lucita.

Sí…

Pues a coger, con el carro, a buscar las losas para tapar arriba, pa las piedras y de todo eso, y ya iba con mi hermano pa ayudarle a cargar y todo y yo aún no estaba bien pero aquello me ayudó a ponerme mejor.

Sí, sí…

Y mira hasta que pasó y luego ya me vine pronto pa…

Ya querías tú, a pesar de estar enferma, tú querías salir...

Y en el pueblo no ha quedao una persona que no me haya venido a ver… eso sí que me recordaré toda la vida. De los de aquellas… con que allí era un pueblecico, todos como familia pues todos vinieron a verme…

Irse a Manresa

…Y luego pues vino uno que conocían mis padres… era de otro pueblo…

Cuando dices uno, ¿quieres decir un hombre? ¿Un chico?

Un señor que vivía… que era ya de ese pueblo pero se había ido a vivir a Barcelona de joven y tenía...

¿Como tu tío? Julio…

era amigo también del tío Julio, pero el tío Julio vivía en Manresa y él, había ido a vivir a Barcelona y se había casao en Barcelona y ya era él ya bueno… como el tío más o menos de edad, y tenían un hijo pero era inválido. Tenían un hijo inválido que tenía *d'ir en cadira* de ruedas pero de cabeza era muy listo. Sí, pero él no se podía valer, no se podía mover. Y vino de vacaciones el padre, ese hombre, vino de vacaciones allá a… a su pueblo y como mi tío Julio eran amigos y [tu marido] también se conocían mucho pues vino un día allí, pasó por allí y vino a casa y hablaron. Bueno ellos hablaron y yo he pensao sin decirles he pensao: pues tengo allá mi hermana Julia,

era la única que estaba allí…

bueno, había el tío también pero la que deso era mi hermana. Y pues pudé que me fuera pallá también yo, a ver a mi hermana y si me gusta… pero con la idea aquello pensándolo digo: me iría con ella, pallá y si me gusta me quedo y si no me gusta vuelvo. Aquello mi idea ha sido esa.

Bastante… razonable digamos… porque [la Julia] dice que ella siempre quiso marchar. Con 10 años ya sabia que iria…

Ella sí, ella si… siempre…

Y la Lucita dice al contrario que ella nunca lo había pensado y que un día le cayo como encima… cada uno…

Sí claro… porque llega un día… bueno allí te haces deso… tienes lo que había allá de aquellas porque a lo mejor íbamos a las fiestas, ibas con todo lo que había porque de aquellas había mucha juventud, había juventud… ¡nosotros ya éramos 5 o 6! Bueno, la Lucita era más pequeña, pero así en eso había juventud… íbamos a las fiestas de verano que hacían a fuera y eso… mira cada una se acompañaba con alguien pero no era como es ahora.

No, no, ¡claro! (rires!)

Era muy diferente aquello… Y he pensao y se lo dije a mis padres. Le dije a mis padres no sé unos días de que vino aquel hombre digo: yo me voy a ir a ver la Julia a Barcelona, me gustaría marchar y verla. Si me gusta aquello me quedo y si no ya vuelvo pa aquí. Y entonces han pensao bueno pues si quiere ir pues…

¿Qué dijeron tus padres?

Bueno mira dicen… Claro ellos también piensan tantos y todos allí. O te has de casar con alguien de allí, con un pagés, o te has de ir… una de las dos… Y claro dicen ellos que lo sentían mucho pero que no me lo podían privar. Yo menos cuando yo tenía 20 y pico de años…

¡Claro! Tú ya eras casi mayor de edad…

Y se lo han dicho a aquel hombre: mira nuestra hija quiere ir a Manresa que vive su hermana bueno si quieres acompañarla. Bueno en el viaje tuyo que vas de paso pues acompañarla.
Y bien él pues sí, y yo vine.

¿Y él Tenía coche?

No, no fuimos en el tren. No había coches como hoy. No había como hoy que a todos los sitios se va… Nos fuimos a Manresa y ya me esperaba la Julia y deso pues muy bien…

Entonces llegaste a Manresa y no a Barcelona.

¡No, no! Yo ya bajé aquí, con que pasaba el tren por aquí, yo me bajé y él se marchó para su casa y yo me esperaba allí mi hermana. Yo después fui… claro aquel día fui pa casa pero a los dos o tres días yo ya me fui a una casa pa ir… de minyona, digem…

a sí, de minyona… claro, como todas lo habéis hecho finalmente…

y así estuve en aquella casa pues hasta que me casé. Estuve casi tres años.

¿Y cómo se llamaban aquella casa? ¿o no te acuerdas?

Pues sí, era el Massana, la casa, la panadería Massana donde estuvo mi hija también trabajando. Estuve yo y después me casé y se hizo ella grande y se fue allí a despachar.

¿Era la misma familia?

La misma, la misma. Bueno era la misma pero no había los abuelos. Los abuelos ya se habían…

Los que habías tú trabajado…

Cuando he ido yo había los abuelos y la hija. La hija y el marido que ya estaba casada ya tenía 3 niños. Cuando fui allí ¡éramos 9!

¿9? ¿Empleados?

No, no, la familia. Pa fregar, pa lavar la ropa, ya me recuerdo que tenían una lavadora daquellas que le dabas que iba así…

…pero que era una modernidad…

¡ay señor! Y sí, sí me han querido muchísimo, la hija. Los abuelos también pero estándome yo por allí ay no, la abuela ya se murió que ya me había casao yo. Pero el abuelo murió y me quedé con el matrimonio y los hijos menos uno que cuenado se hizo un poquito deso se fue a los selesianos era mayor se hizo cura selesiano. Y los otros pues ya también son abuelos ya de... Y a los tres años pues me casé. Me casé en casa de [la Julia]…

¿Y cuando te casaste dejaste el trabajo?

Bueno ya me lo dejé unos días antes. No sé si quince días antes ya me fui pa casa pa arreglar las cosas.

Es que parece que cuando las mujeres se casaban dejaban la actividad que tenían.

Ya la he dejao, ya la he dejao. El trabajo claro, yo me iba a casar y después ya tienes de irte a vivir a casa del marido… íbamos con…

¡y Claro! Las familias quieren que las minyonas como dices estén en casa.

Claro, han de estar allí.

¿y no tuviste otro trabajo?

Después no tuve otro trabajo hasta… ya tenía la niña, tenía la María-Luisa y luego fui trabajar a la fábrica.

A la fábrica, ¡es verdad! A la misma fábrica que [la Julia]? O que Lucita tampoco?

No, tampoco, yo me fui a una fábrica bueno, era pequeña, una fábrica de poca gente…

¿De textil también?

Textil sí…

¿De sábanas?

No aquí hacíamos… la preparación digamos, pa luego… las fábricas de telares y eso hacían las sabanas. Pero nosotros haciamos conos y rodets… no sé si tú has sentido decir… Bueno, teníamos que… traían el hilo, en unas madejas y luego las poníamos en la deso en lo que y después de allí, iban dando vueltas haciendo los nudos… si se rompía deso… haciendo nudos y el hilo… embolicándose allí hasta que tenían el tamaño que ellos querían. Digamos ya teníamos una cosa pa medirlos.

¿Era como seguir con el hilar, no? (rires partagés à l'évocation).

Sí pero… era diferente *(rires)…* hilar, sí, pero hilar era todo con los dedos y, ir poniendo saliva pa deso… pa ir tirando y mojando porque sino no se te hacía el hilo. Y de aquello sí que hilabamos nosotros, después una tejedora a mano hacía las sábanas aquellas gordas que había…

…que eran duuuuras!... ¡gordas!...

Después en la fábrica era diferente, ya lo hacía en electricidad, bueno

Sí, sí, ya había máquinas…

Había las máquinas y hacías los *rodets* que decían. Nosotros allí eran *rodets*.

Que son…. Hebillas?... no… ovillos…

Bueno también se dicen Ovillos, sí… ¿O rodetes?…

rodetes… en catalá…

bueno les dicen ovillos. Y luego había… esas eran unas máquinas que había pa… de la madeja pasarla a los rodets y luego de los rodets, los pasaban a ovillos de aquellos más grandes pero ya eran otras máquinas.

¿Te quedaste en esta fábrica?

Ya me quedé en esta fábrica, bueno me quedé hasta que paró. Que plegó.

¿qué cerró?...

plegó que yo tenía…

y ¿cuándo era? ¿te acuerdas?

Yo tenía… unos 45 o 46 años.

¿Habías trabajado más de diez años? ¿quince años?

Sí. Por ahí, unos quince o así, años…

Y plegó… eso sería en los años… a ver si lo sacamos…

A ver veinticinco…

Tú naciste en el 30, con 24 estas en Manresa, estas 3 años sirviendo… 24 = 27… luego te casas, pasan unos años…

Pasamos año y medio sin tener la hija.

30 llega la Maria-Luisa…

fue ya, sí, año y medio sin tener la nena… (29,5). Ya nació, y luego estuve sin trabajar un tiempo. Luego es cuando busqué…

30 o 32… ¿con 32 años empezaste o así?

No, más. La nena ya tenía un poco más. Ya debía tener 7 u 8 años debía tener porque ya luego yo busqué faena…

…36 o 37 años…

Bueno, luego en ese tercio… estuvo mi hermana con nosotros.

La pequeña, la…

La Lucita.

Sí,

Estuvo con nosotros que ya teníamos la nena. Y estuvo hasta que se casó. Estuvo no sé, ahora no te sabría… ya te lo ira a decir ella los años que estuvo…

unos siete años, algo así…

una cosa así, porque de seguida ya ha hecho la comunión la nena y… a los 8 y… ella hasta que se casó estuvo en casa con nosotros, conmigo y con los abuelos y mi marido. Y ella cuando vino a mi casa se fue a la fábrica.

Y eso es más o menos también cuando [la Julia] se fue pa Francia, ¿no?.

A eso pa Francia… No sé qué edad teníais [mis hijos]… No fue antes… ay, [mis hijos]…

En el 64 se fue ella. Ella en el 62. Nosotros llegamos a Francia en el 64….

Ah si porque marchó ella un poco antes…

Un año antes… 63…

Pues mira… 60 es cuando nació la María-Luisa.

El 60, sí, tiene dos años menos que yo… El 60. Entonces la Lucita estaba ahí, tú no estabas en la fábrica todavia…

No, yo no, pero la Lucita ya se casó en mi casa.

Se casó en el 68… eso sí que me acuerdo…

68… si… sí, sí… Con la… luego se casó que aún su marido no había ido a la mili porque había pasao sin ir y luego lo han llamao cuando ya estaba casado. Luego ya nació el Jorge… y lo tuvimos nosotros un tiempo. Ay nos lo llevaba a casa mi hermana. El niño…

¿porque tú todavia no trabajabas entonces?...

porque yo *ancara* no trabajaba.

Tenías la tuya… y… y el Jorge…

Sí, la mía ya era más grande porque

¿Tenía 7 años o así?

Ya es la madrina del Jorge. Tenía 14 años…

María Luisa

11. Cuando nacio el Jorge sí. 11 anys.

Me parece que es el año cuando nos vimos…

ML. Es lo único que me acuerdo de…

Del nacimiento, de pequeño…

Porque yo tenía 11 años.

me parece que [dice que] es ese año cuando [vinieron sus hijos], y lo [pasaron] las dos muy bien por allí por… ¿te acuerdas?

No.

Una estancia… [de] unos días… más [que] de la costumbre […]

ML. pues no, no me acuerdo…
Luisa: (*elle pense à la période antérieure, lorsque les enfants de Julia étaient petits et que Julia a eu tant de difficultés pour les faire garder, et maintenir son ménage qu'elle décide de partir; c'était* 1962) : Ay yo me recordaré siempre de veros. Con que la mama tenía… iba a hacer unas horas y veníais del colegio, y tú hermano como te llevaba…

Eso [eran] más pequeñitos [no]?…

¡Uy! Que todo el mundo se extrañaba del deso, mirándolo tan pequeño que era, mirando las aceras pa pasar, y [con su hermana] de la mano…

¡sin soltarme eh! Que le habrían dicho, ¡cuidado!...
Bueno, está bien y… a ver… vuelvo un poco atrás… Cuando decidiste marchar, enfin cuando ya dijiste que te ibas a marchar que aprovechabas el viaje de aquel señor… pa acompañarte… ¿del mundo tal y como era? ¿de la política, y de cómo funcionaba España tú no… y de la guerra civil ¿tú tienes algún recuerdo?

No… no… De la guerra civil…

Naciste en el 30 tenías 6 años. Hasta 8 años ya que duró 3 años…

Tenía 6 años. Sí que tengo algún recuerdo. Eso estando en casa pero era pequeña pero ya iba con las ovejas... ¡*y la mara teva* también!

¡sí, cinco años dice que ya iba sola con las ovejas…

sí, 5 o 6 años… íbamos ya con las vacas y con la ovejas. Lo que pasa que con las ovejas ibas al lado de vecinos porque… las juntábamos las ovejas. Íbamos a lo mejor 3 o 4 de… íbamos con unos que eran mayores. Eran mayores que nosotras. Nosotras éramos las pequeñas.

Pero las vacas no…

¡Las vacas no! Yo las vacas me hacían más miedo. Yo iba más con las ovejas. Y con las vacas también iba alguna vez. Pero cuando a lo mejor estaban contentas que venían a lo mejor de pastorar y eso… Y se ponían a correr, aquello brincando… !ay! me hacían miedo. Con que eramos tan chiquitinas… Iba más me parece que tu hermana, ¡ay tú madre, más con las vacas. Bueno la cuestión es que yo me había encontrao… un día fuimos… allá cerca de, no sé si tú has pasao…

¡dime!

A Matanza que se dice…

Sí por allí lo conozco todo más que por aquí porque he ido, dabamos vueltas también…

Ah sí, habias estao allí también… Pues *estábamono serron (elle passe au galicien)* allí cerca de la Matanza una caniza que había *bastant plana (au catalán)*. Y estábamos con, unos con vacas, otros con ovejas, y estábamos, hacíamos un grupo, sabes, y había una que era de la casa de Heredeiro que ya era mayor, se llamaba Elvira… Y estábamos allá haciendo un grupo y vemos que viene, vemos un hombre que viene corriendo hacia nosotros. Pero ya lo vimos desde bastante lejos, un hombre, y allá más lejos, hacia más la Matanza que había unos puentes, unos de estos guardias civiles, guardias civiles armados y al llegar acerca de… bueno y sentíamos tiros, *zziiinnn* notábamos bueno aquello que hacían *zziiinnnn* por arriba ¿sabes? pasaban por encima de nosotros… Y aquel señor, primero hemos sentido tiros pero no sabíamos por qué. Y luego hemos visto el hombre que venía hacia nosotros y él venia por poderse mezclar paque no le tiraran… Y pasó de nosotros, corriendo, y ellos tirando por encima de nosotros por no hacernos a nosotros daño y él, luego de pasarnos, ya vino un poco así, con que aqeullo es montañoso, vino así más bajo y ya se pudo escapar.

¡Se escapó!...

¡Se escapó!... Y no sé donde se metió porque por allá había cuevas que se amagaban por cerca de los regos y tenían sus cuevas. Y luego vinieron los guardias civiles allí donde estábamos nosotros que me recuerdo que aquella que era mayor y nos dijo a todos con que todos eran más jóvenes… yo ya no porque era la más pequeña, pero vino y nos dijo que nadie dijera nada, que ya contestaría ella lo que le preguntaran.

Y ¿no sabes lo qué le preguntaron? Si lo conocíais o algo…

No, no me recuerdo

Y ¿no lo conocíais a aquel señor?

No yo no. No ni ninguno, me parece que ninguno.

Y tú no sabes de ninguno que…

No sé si sería de la Matanza aquel hombre porque allá en la Matanza había uno o dos que se habían… no habían ido a… escapados que dicen que se quedan sin ir a la guerra, se amagan y después…

¡Ah! por no ir a la guerra… claro…

Sí, estos era cuando los…

Es que nos querían ir cuando… a defender el…

¡Eso! Representa que estos se niegan de ir a defender el…

¿Pero a cuáles se negaron , a los rebeldes o a los que estaban?

No sé… no… no.. pero era la guerra… Esta guerra no sé si era de… porque yo… no he notao yo la falta de… bueno cuando era bien, bien la guerra de allá … porque yo no… claro… de lo que teníamos nosotros… nos hemos equipao siempre…

Y ¿los hombres no hablaban de… de los motivos de la guerra?

No… allí era diferente de ahora… Daquellas los mayores no te daban *gaire* explicación…

Claro!... pero podías sentirlo…

Ya… y allí pues sabíamos que había guerra porque pasaban cada dos por tres parejas de guardias civiles por el pueblo… y eso pero más miedo… nos daba un miedo aquello… a mí vaya…

Sí, [la Julia] dice que tenían… mucho miedo…

Yo con que era pequeña… cuando veía aquellos *triscornios*… pues… quedas… al ser pequeños aún más. Eso es el recuerdo que tengo de cuando esa guerra.

Mama dice que se oían las bombas a lo lejos…

¡ah! eso puede ser… Claro yo, al fin y al cabo ella era pequeña yo aún tenía año y medio menos… pues no deso… yo no…
…

Bueno pues… Sobre el viaje ya me has dicho… ¿Con el tren?

Ah si! El tren ya ha sido como ha sido.

¿Tú tienes algún recuerdo del viaje? ¿te acuerdas del viaje?

Del viaje sí que me recuerdo, ves tan que me mareo y en el viaje, del tren no me mareé! debía ser con… no sé… algo…

Las ganas que tenías…

Las ganas que tenía de llegar o no sé.

Pero al mismo tiempo debía ser un viaje muy largo… con aquellos trenes

Claro porque *daquellas* salían…

¿salían de Sarria? O ¿de Monforte?

Salían hoy llegaban a lo mejor… ¡ay! salías por ejemplo hoy a la mañana, bueno bien, bien no me recuerdo, pero yo me parece que se estaba un día entero o un día y medio o más… bueno fijo no lo puedo decir.

¿Hasta dormir en el tren y no…?

¡A Sí! Durmiendo, arrimada allá *onde* podías…

Y la comida ¿la llevabas o…?

La comida la llevaba pa las horas de comer…

Y en el pueblo qué decían de que te fueras, porque tú eras la segunda al fin y al cabo en marchar… de la familia…

Bueno es que… es que claro daquellas marchaban muchos. Marchaban muchos porque…

Sobre todo las mujeres… ¡También los hijos que no eran los herederos!

También los… Ah sí, ¡claro! Uno era… representa que uno se quedaba a casa con los abuelos… con los padres porque de aquellas aún no eran muy viejos, muy mayores los padres… cuando nos marchamos nosotros no… pero marchaban de todo… porque ¡con que todas las casas tenían muchos hijos!... Los nuestros tenían 6 pero hay quien tenía14, otra… una tenía dieciocho y porque se le habían muerto algunos. Y por eso que todos estos se iban, tenían de ir marchando hoy o mañana.

Es como si… ¿todo el mundo lo sabía?

Bueno o se iban marchando o si no, casarse allá.

Se hacían la vida allá…

Pero yo… ¡al tener mi hermana aquí! Ves a saber si no la tuviera si ¡a lo mejor no venía! Pero al tener mi hermana aquí pues me llamaba ir con mi hermana. Y ha sido más la causa…

Y tú cómo… Sí entonces cuando llegaste, ella vino a buscarte, los primeros días en casa y luego ya…

Sí nos fuimos a casa y…

¿Estaba casada ella?

Sí, estaba en casa.

¿Pero [los hijos] no estaba[n] todavía?

No. ay ¡sí, sí! que estaba[n]… ay no, cuando llegué estaba embarazada. Cuando llegué la encontré que estaba embarazada. Que era del Jesús.

Sería pues en el 55 o 56 porque [dice que] el Jesús nació en el 56.

Ah pues… seguro. Yo no sé si… yo me parece que […]… ¡ay que era Jesús!
[…]

Te acordarías porque parece que todo el mundo se acuerda del Jesús.

Sí ¡era precioso! Era rubio (*elle fait rouler le "r*"). Bueno tan rubio ya tirando a blanco. Y pues… bueno majos… majos er[an] los dos pero él con que era un poco mayor (*más fino, dis-je*) pues… y [la] llevaba [a du hermana] con aquel… con aquel deso como si fuera una persona grande…

La responsabilidad…

¡Sí! se le veía responsabilidad porque era más grande y [la] llevaba, esperaba que pasaran los coches o lo que sea, habíais pasao… y siempre por la acera (*je ris, … je les imagine ces petits dans Manresa que je connais bien à présent…*)… y llamaba[n]… No eramos nosotros, llamaba[n] la atención a todos, a toda la gente que veía que [los] miraba y decía: ¡hay que ver estos dos nenes tan pequeños!… tan pequeñitos y que tenga este deso de cuidar de su hermana… de llevar la más pequeña…

Eso sería lo que le habrían dicho [la Julia] le habría dicho…

Sí bueno, pero algo también ha de ser…

[…]

Claro, eso[...]lo debía decir la madre y… pero la cuestión es que él lo hacia… lo hacía porque sabía lo que le había dicho si era la madre, y también su responsabilidad ya la tenía.

…
Tú me dices que la idea era por tu hermana y eso, que te querías marchar, pero, ¿tú te representabas la ciudad? Ella había vuelto y os había contado cosas?

¿De Manresa?

¿Ya había vuelto cuando tú vinieras?

Sí, ya había venido una vez.

Y ¿os había contao cómo era?

Bueno de contar claro, más o menos…

Y a ti eso ¿te daba ganas de ir también?…

Es que de primero vino y marchó porque parece que había de tener más ganas cuando vino ella y marcharme con ella pero pasaron aún… más tiempo yo aún no tenía…

Y por la enfermedad…

A bueno ¡claro!, después tuve la enfermedad. Aunque quisiera… bueno pero ella… ¡ella tenía no sé si quince o dieciséis años! ¡aún pasaron años! Aún pasaron años *fins a* veintiuno o veintidós que me dio la enfermedad… pasaron cinco años.

Ah es verdad… Porque también la Mariluz ¿se fue… con 14 o quince años, me ha dicho? O dieciséis a lo mejor…

Sí, también vino joven. Sí ella ya tenía más pero a la Lucita le costó más…

Le costó mucho… parece que le costó mucho…

Sí, ella le costó…

Es como un trauma para ella…

Sí fue como un trauma y más…

Y lo fue… y se puso enferma después…

¡Y más! ¡y más! Cogió… le dio reuma… ya te lo ha explicao…

[…] ella no lo cuenta así pero yo al oírlo yo pensé pero ¡claro! es que eso fue un trauma para ella.

Pero yo no sé como es que vino.

Porque su mamá le dijo.

¿Eh?

Su mama le dijo que… vuestra mamá…

¡Ah sí, sí! Un día se ve que le dijo… claro mi madre por el bien de ella, porque…

Pero ella a lo mejor tenía su… su mundo… ella estaba bien allí, José…

Bueno estaba bien… con que estaba ella… sí, bueno con José y la Concha… ya tenían… no sé si ya tenían el niño… ¡ah no!…

Pero de un día para el otro parece que no se haya dado cuenta de todo, ya ellos estaban cansados… y ella es como si se le rompiera el mundo en el que estaba…

Es eso. Es eso que pasa. A mí también me pasó algo sino ¡*goita*! Ara pienso que más parece que más deso había de ser cuando ella... cuando mi hermana vino acá… allá… pa vernos y cuando se marchó decir: bueno pues me marcho contigo. Y sin embargo… no tenía aquesta… deso de marchar… y luego en pocos días pues se me metió de irme y eso pudé que venía acá…

Pero como… lo decidieras tú.

Si. No lo decidí yo. Yo sí que he venido porque yo lo he decidido de aquella pero claro…

Pero ella a lo mejor se sintió un poco…

No sé… pero claro ella ahora lo…

(¡¡¡¿Por qué no te callas?!!! Je parle trop !! J'empêche la parole de l'interviewée, j'empêche littéralement la narration de se faire. Bien sûr j'ai intériorisé ma version de l'histoire parce que je la connais, que j'ai interrogé Lucita la veille mais l'intérêt serait vraiment de laisser la Luisa raconter, se raconter aussi… Il faudrait y retourner, et interroger aussi l'autre sœur, Amalia).

Dice: bueno ya lo veía yo que había… demasiada gente allí…

Y aún había demasiada y ella parece que se encontraba…

Se encontró… Como si le hubieran cortao…

Sí, *això que goita* pa decirle eso mi madre… bueno le ha dicho que, claro, que es la vida… era la vida así. Que tenía de o…

O pensarlo a lo mejor…

Bueno más había de pensarlo, claro, ella podía estar allí y haberse casao. Porque yo he podido. Yo he podido quedarme por allá…

Pero claro tu hermano no estaba casado todavía.

Ah no… Estábamos todos, estaba menos Julia.

Cada uno tiene su historia….

Sí, claro, es diferente.

La Julia que se fue… luego los tres que se crían más bien juntos… y la pequeña que viene después y que tiene que…

Que luego ella era la pequeña. Después vino mi hermano…

También vino el Ramón.

Ramón.

Y tú sabes ¿quién decidió? Decidió él también?

No. El Ramón no sé. Ramón no sé quien… si lo decidió él o también. Yo sí que lo decidí yo pudé… pudé…

¿El ramón es el tercero de… ?

No el Ramón es el quinto.

El quinto. Entonces está… Julia, tú…

Yo, José, Amalia y Ramón y Lucita. El Ramón y la Lucita se llevan dos años. Y… y la Amalia al Ramón también. No sé bien bien los que se llevan… pero ha de llevar porque… ya pensaban que no tendrían más. Y vinieron ellos dos.

los dos últimos.

Sí. Por eso digo que… pero claro yo… yo namás sé que [la Julia] y luego yo… [la Julia] también decidió ella.

Eso es muy diferente, claro.

Yo también lo decidí.

Luego te haces la vida como tú quieres…

Mira he pensao… aquello… eso es una cosa que te se mete de... no sé como si cambiaras de… porque allí, claro allí hay muchos que no… algunos que no vinieron y se casaron por allá.

Pero hay pocos.

Pero no muchos.

La Jobita se quedó

Que se han quedado… ¡*això*! La Jobita es una de las que se quedó por allí.

Y allí ¿quién era el heredero?

El Antonio. El Antonio que se murió hace dos años. Eran tres.

Que se casó con Julia.

Eso. Eran tres…

Eran tres. Era menos complicado.

Ellos eran tres y… Y la Jobita pues… festejó mucho tiempo con aquel que se casó. Era en Villar da Vara.

Sí. Y está aquí.

Y allí se ha quedao. Por eso digo que… también… aquello que a lo mejor te podías quedar y casarte con uno por allá.

Pero… ¿representaba algo mejor ir a la ciudad o quedarse para vosotras?

Mira yo qué te diré… yo cuando vi a [la Julia] cuando vino el gozo que hacía y el gocio que hacía cuando marchó, claro… marchó jovencita también… pero bueno ya era una mocica… unos 16… unos 15 o 16 años… y verla cuando vino ¡de maja y hermosa que estaba! pues ya parece que… que… piensas, te lo piensas pero ella ya solo encontraba claro! bien tuvo que *pencar* y de trabajar mucho pero… ¡pero mira!… se me deso de que me quería ir… mejor que no pas quedarme por allá…

Y ¿la ciudad? ¡Porque también representaba irse del campo a la ciudad! Salir del campo…

Salir del campo, *això* que yo me gustaba mucho el campo…

A ti te gustaba el campo… a mamá no le gustaba… dice… hacía muchas cosas pero…

No. No porque ya desde joven ya decía que…
Yo me… al venir con ella pues no noté tanto pero… cuando entré por la… cuando llegué a la estación y he visto allí en Fruxil aquellas casas tan *petites* así *petites*… y llego aquí y veo aquellas casas de tantos pisos… es lo que más me llamó la atención aquellas casas altas… y eso que aún era… ahora son, hay de más altas… pero me llamó la atención las casas… y luego yo con que ya me fui pa aquella casa… Y me adapté de seguida. Con que de trabajar… estaba *acostumada* a trabajar, pues… era de otra manera…

Además la gente era buena…

Y la gente me cogió porque una señora que conocían… y la Julia era muy amiga de aquella señora… pues aquella señora… es la que me parece se lo había dicho a la Julia que allí necesitarían una que se les marchaba. Y entonces pues… ya fui allí por… por gente que…

Teniendo un trabajo además, casi…

Eso. Trabajando sin cobrar casi *gaire* pero… pa aquellos tiempos… siempre me recordaré que…

Pero algo asegurado…

Siempre me recordaré que… estuve… ¡ay! pa comprar un abrigo trabajé seis meses. 3000 pesetas… cobrabas 500 al mes! ¡Pues mira!, tres meses pa comprarme… ¡pero en restante eran más caros *de aquellas*! que ahora porque me había valido 3000 pesetas…

3000! ¡Que son seis meses de salario!… claro, ahora los abrigos vienen de la China y ¡no te cuestan un salario! Por eso toa la gente va tirando…

(Elle rit) No y a lo mejor… y a más a más en restante ahora pues ganas… Si se trabaja…

pero los precios también… desas cosas…

Sí, también, ¡*deu ni do*!...

Que se fabrica mucho…

Pero me recordaré, si…

Entonces las luces de la ciudad… ¡no!

Las luces, las casas y todo eso…

el paseo…

Y el paseo que salíamos luego ya …

¿Tú salías un poco?

¡Yo salía! Tenía un día de… de descanso… descanso y… bueno de descanso… un día a la tarde era. Pero luego se hacen amigas, ya me hice amigas… y si no pues me iba a casa de la Julia. Mientras no tuve así amigas pa salir y eso… pues salía con ellos… Y otras veces pues después ya hice amigas ya salía con… íbamos a lo mejor aquí algún día había baile… hacían baile fuera, al aire libre… y ya me iba con las amigas…

Y ves, Lucita dice que ella no iba a bailar…

No, *pudé* no que ella no…

[Sur Lucita

Estaba como bastante como chocada ¡eh!

Porque la Lucita no… y lo que más le traumatizaba era tener de estar de minyona.

Sí, no le gustó pero ¡se quedó muy poco ella de…!

Porque se puso mala.

Se puso mala y luego encontró la fábrica.

Se puso mala y luego hasta que se puso mejor… pues ya tuvo que estar de baja.

¡Un año de baja!

Estuvo mucho tiempo y aún…
Y luego pues… se buscó… la fàbrica… se buscó… de ir allí a la fábrica… ha sido por unas… yo estaba casada ya… y allí al lado de donde estábamos había una señora… y un día así hablando pues… necesitaba una que por … ella trabajaba por la tarde… la Lucita… y aquella señora tenía mucho… era destas que estaban bien de pesetas… y tenía mucha *conocencia*, tenía *conocencia* con fabricantes y con bueno… gente… y daquellas le ha salido… le hemos dicho… que si… que teníamos… que tenía yo una hermana… con que en mí no se conocíamos *gaira*…porque no hacía año que estaba allí… poco… pero en la yaya, en mi suegra, eran vecinas de siempre y bueno, habló que ella necesitaría una que a la mañana le hiciera la faena, la comida y…

Y por la tarde…

Y por la tarde irse a la fábrica. Y ella pues… ella pues sí que le gustaba ir a la fábrica.

Le gustaba más…

Más. y allí pues, aquella es la que ha hecho que…

Es como una transición, se quedó un poco de minyona pero que no… en realidad estuvo poco… no le gustaba…

Sí pero estuvo poco, Sí, no le gustaba aquella dona. Era mala… Tenía una hija pero… estuvo muy poco, muy poco, y la veía que se pondría otra vez más mala… entonces pues mis suegros, que en paz descansen, pues han dicho pues… que venga aquí… que claro, estábamos a casa de… nosotros, sabes, pero estábamos en casa allí de *lloguer*, allí donde había el templo… y yo contentísima porque viniera a casa, y allí estuvo, y estuvo bastante…

Varios años… y se puso mejor así…

Estuvo hasta que se casó… ¡señor! ¡Cómo pasan los años!... Y mi hija para que ella pudiera estar… ¡pues dormía en nuestra habitación! Habíamos comprao una cama plegable, y cabía una cama, justito, pero una cama plegable, la estirábamos a la noche, y le recogíamos a la mañana.

Y ¿cuántos años tenía la María Luisa?

Pues mira, la María Luisa, cuando vino la Lucita… no tenía… ara no sabré *dir*… la Lucita no sé los años que estuvo en casa… no sé si 7 o cerca de 8. Pues la nena debía tener 2 o 3. ¿Ella lo sabe la Lucita? Ella se debe recordar, yo bien bien no sé los que tenía.

(María Luisa) La tieta Lucita va marchar después d'haber fet yo la comuniò.

Sí, eso es… por eso
Cuando llegó no me acuerdo porque era chiquitita y yo siempre también estaba allí. Lo que sí que me acuerdo cuando se marchó que yo había hecho la comunión y ya se casó… *no sé cuan vai fer la comuniò…*

En el 68… se casó en el 68…

ML. sí, en el 68 pero no sé, en mayo o… la hice en mayo más o menos y ella es va casar no sé si…
En Julio, en Julio me parece... aquellas fotos tan majas de verano…

Ah exacto. Sí, nada, un par de meses…

Entonces, eso es, si… siete años bien…
M.L. Sí, estuvo tiempo.

Sí, Sí, estuvo yo deso porque… y luego pues estuvo…

Y luego tuvo su habitación, (je m'adresse à ML qui est là pour qu'elle se sente libre de participer, aussi, à l'entretien) ¡luego tuviste tu habitación!
ML. Claro, la que estaba mi tía… claro…

Claro, namás había dos habitación y una de pequeña. Una de grande y las otras no eran, una un poco más grande y la pequeña que deso… pero mira lo arreglaron de manera que pudiera estar que eso también se agradece ¡eh! Ay la Lucita lo ha agradecido muchísimo sí. Al estar conmigo…

Sí, Sí, es como… a mí me parece que eso debería estabilizarla más que todo lo que pasó antes y que le rompió algo… en fin, Ramón no sé, que a lo mejor también. Ramón y Amalia yo no los voy a entrevistar.

Ramón está en Galicia.

Sí, ya lo sé, pero no… no lo voy a entrevistar

Ah no… ¡y tanto! la Amalia tampoco. ¿Cómo la has encontrao?

…
Y la Amalia no quiero molestarla no sé como está.

Bien eh… de cara está bien.

Físicamente la he encontrao bien…

Sí, se ha engordao un poquito, pero… toma pastillas, toma *moltas* pastillas

Y no la quiero atavalar porque… ya…

Sí, la has ido a ver pues ya está…

Sí, la he ido a ver y me ha gustado estar ese rato con ella y con la María-Amalia
La hija…

La hija estaba también…
¿Has visto el hijo? No tenían tampoco…

No, no estaba.

(Fin d'enregistrement 1, 140820-155358.MP3)
(Enregistrement 2, très court, un raté sans doute)

habías de estar unos años a lo mejor…

(Fin d'enregistrement 2, 140820-170359.MP3)
(Enregistrement 3, 140820-170425.MP3)

Lo del trabajo pues, sí.
Lucita
La Lucita se quedó como 45 años en la misma fábrica.

Empresa. ¿45 años ha estado?

Bueno, me lo ha dicho.

Pueda sí porque cuando ha entrado… no sé los años…

En aquellos años… ah no, ¿Cuándo se casó ya no trabajó?… y luego volvió a otra fábrica. Cuando se casó no trabajaba ya.

Cuando… ah bueno cuando fue a la fábrica, es cuando estaba sirviendo…

Si…

Se puso mala… luego al ponerse más bien… pues es cuando entró en la fábrica…

¿Entro en la fábrica?

…y ya no salió.

¿Ya no salió?

A ninguna *més*.

¿No salió? Cuando se casó no dejó de trabajar?

No. ¡Jo no! No lo dejó porque solo faltaba porque el marido tuvo que ir a la mili!

Se fue a la mili…

Se fue a la mili y si ella no trabajaba…

No había sueldo…

No había sueldo. Luego cuando se… cuando vino el Julio pues no sé si el niño… si el Jorge… ha sido después de venir de la mili, después…

Ha sido casi en seguida, si… justo…

Sí, sí, yo sé que luego de seguida lo han tenido pero no sabía bien si había acabado la mili, bien o había venido ya… pero me parece que era cuando había venido ya.

Cuando volvió, sí.

Porque venía porque estaba en Barcelona. Y venía de vez en cuando, pero claro, tenía que volverse marchar…

Lucita fin]

Y entonces ¿tú? tú te quedaste en la fábrica hasta que plegó.

Sí.

Y luego ya no…

Una fábrica *petita* y he estao esos años y luego… ya plegó ya no volví a la fábrica… ya…

…a buscar…

No. Ya luego… luego me arreglé ay… he pedido… él estaba trabajando pero la pega ha sido que al poco de yo plegar ya plegó el dél…

Porque él trabajaba en…

El de metalúrgico. En un taller de…

De metalurgía…

De metalúrgico…

¿Y luego ya no tuvo trabajo tampoco?

No. Y después tampoco ya no volvió a trabajar porque ya… con que no había *gaire traball*, plegaban *només feian que plegar*, pues…

Y ¿qué años eran? ¿Los 80?

Pues mira eran… él debía *tenir cincuanta*…

Sí, más de cincuenta…

¡pero pocos más!

Las edades difíciles para volver a…

Sí. Cuarenta y cinco a cincuenta y pico eran las edades… ni… pa trabajar… ni pa retirarte… y así nos ha quedao poca… poca semanada pero mira yo, pa los años que he trabajao pues eh me había ido mejor que a él… él había trabajao siempre…

¿si?

…desde pequeño, había trabajao…

¿Y el retiro peor? ¿Peor para él?

Él… y el retiro le ha ido mucho más mal… por arreglar, arreglar el retiro… ¡sabes lo que ha tenido de… ha estao… con que el amo no pagaba seguro ya cuando… ya se plegaba ¡hacía no sé cuánto tiempo que no había pagao seguro! Por eso que han tenido… ha tenido muchos jaleos… bueno trabajo pa… muchos papeles y papeles, lo menos había estao ocho meses sin… sin cobrar nada… porque claro, no estaban… los papeles se habían de presentar y… y luego… luego sí que pagaban lo retrasao… pero pff! ya se cobraba poco…

¿Y él peor que tú con los años…?

De primero sí… ahora… ahora ya le han ido arreglando ya estamos si fa o no fa los dos… pero entre…

Cuando él había trabajado siempre…

¡Pero él había trabajado siempre! Al lado mío pues trabajó… pues más del doble...

Y no te acuerdas ¿qué años eran esos cuando las fábricas plegaban?… la tuya y…

Bueno la mía yo tenía unos… unos cuarenta y cinco, cuarenta y seis años ya… y ahora tengo ochenta y cuatro…

¿Era en el 76?... ¿por ahí?

(On entend María- Luisa qui précise : Vuitanta cuatra tens… Il semble qu'elle ait mal entendu)

Ay vuitanta cuatra, ¿qué he dicho setenta y cuatro?

como naciste en el 30, si tenías cuarenta y seis… sería en 76 o 77… el año 1976 o 7…

Podía ser…

Porque naciste en el 30… si tenías 46… serían los tardíos años 70.

Eso es cuando murió Franco! *(Cela ne semble pas évoquer le moindre souvenir. Au moins ne l'a-t-on sans doute pas célébré dans cette famille…)*
Que murió en esos años?...

En el 75.

¿El 35?...

75.

Ah 75. Pues debía ser por ahí. Debía ser por ahí.

Y claro antes que España no retomó… claro vosotros ya no tenías trabajo…

¡Uy!… nosotros ya…

Bueno eso era para hablar del trabajo y de la condiciones laborales…

… Los abogados pa arreglar las cosas… eso sí que hemos tenido…

Ah sí, ¿también?

claro porque eso ya luego pa reclamarlo lo tiene… te lo tiene de hacer un…

un abogao…

un… o un deso…

Un jurista…

Sí.

un hombre de leyes… (je décline mon vocabulaire pour l'aider…)

Eso mismo. sí… un abogado… A mí me lo había hecho un abogao y él también abogaos o jefes de abogaos… él era uno ya mayor y que era más jefe que…

Pero había que pagarlos también…

Y pagarlos, ¡claro! Yo me recuerdo que me ha valido 90.000 pesetas arreglarlo… eso… que… eso…porque, claro, yo preferí pagar eso porque era la condición. Que si ganaba… si conseguía… que me dieran algo… al mes… pues tendría de pagar sino que no pagaría casi.

Sí perdías…

Sí perdía que no pagaría *gaira*… algo así pero no el nivel… Pero claro al ganar…

Al sacarlo palante…

Al sacarlo palante… aunque jeje… ¡pues mira! tuve que pagar 90.000 ptas. que *daquellas* ya eran… mucho dinero.

Bien, bien… Y sí, otra pregunta : ¿tú habías ido a la escuela en Galicia?

(Elle rit, je ne sais pas très bien pourquoi… sans doute l'enchainement où elle détecte peut-être un lien avec la conversation que nous venons d'avoir, tandis que je suis mon fil et j'essaye de nous ramener au fil de mes questions…)

la cuestión de la escuela ha sido un cuento para vosotros…

Cada tres días íbamos uno.

Os turnabais…

Éramos los tres mayores… Bueno la…

La Julia también.

La Julia también, cada tres días… Claro dos teníamos de ir con… los tres mayores, dos teníamos de ir con las ovejas y las vacas… o lo que fuera, a ayudar. Y el otro a… a la escuela. Pues si íbamos el lunes… el que iba el lunes, hasta el miércoles no volvía ya al cole…

Y… y me han dicho también que el José sí que había ido más.

El José…

¿Eso sería verdad o no? Porque lo que dicen es que los… los hombre, y los herederos sobre todo…
ML. Sí, seguramente…

Lo que fue más el José… a la escuela no te lo puedo asegurar… yo sé que… de lo que me recuerdo yo, por lo menos una temporada, habíamos ido él contado también en… en los 3. Pero sabes qué le pasó al José que también con que era hombre también… ya iba más con el papá. A ayudar al papá. Porque era el tercero.

¿Y el Ramón no?…

El Ramón ya luego yo ya no…

Ah claro… era más pequeño…

era más pequeño y yo ya me vine. El Ramón también… luego no sé si fueron más. Y el José… Fue más a… a *pasantías* que *deían*…

sí… sí…

Aquello a la noche… que había uno del pueblo… que hacía pasantías. Yo también había ido alguna vez pero era muy mala yo pa estudiar.

No te gustaba… (Elle claque la langue)

No me caía bien. ¡Ay! las… ¡los números!… Sabía más de… de pensamiento… que no pas los números.

Se te daban mejor las lenguas… los idiomas… (c'est quoi cette question ¿!!)

No, en eso me *semblaba* a mi padre. De recordarme de memoria…

Si… aprender cosas…

De memoria… recordarme por lo que fuera por *eixemplo*, los reales… que antes 4.000 reales eran… ay 20.000 reales eran 1000 pesetas y *d'això*… de eso, de las monedas pues me recordaba más de memoria. Y sin embargo en cuentas no me salían…
Pero el José sí que fue más a las *pasantías* y *pudé* sabía más un poco más… pero a la escuela… si fuera…

Pero te parece que todo el mundo era igual… en vuestra casa…

Yo por mí…

La Lucita dice que sí… que os turnabais todos y que ninguno ha ido realmente…

Yo me parece que sí. Yo que me recuerdo…

[la Julia] tiene malos recuerdos, la Lucita también… porque… por la humillación que sentíais… como no ibas cada día…

Claro…

No podías hacer… el vinculo con lo…

No podías hacer… no puedes seguir nada…

ML. claro porque se rompe la cosa…
Y además, no sé si tú tienes ese mismo sentimiento pero además… erais pobres…

¡Això!… Uy sí… ¡claro!

Erais los pobre de allí… [dice Julia]

Éramos de los pobres de allí, de lo… pues mira… bueno… éramos de los pobres, había alguno más… había alguno que era más pobre. Pero luego había los de Pardo, mismo, que tú los conoces. Pues esos veníamos siendo…

Igual…

Si fa o no fa… Lo que pasa que ellos eran menos hermanos. Ellos eran 4 y nosotros éramos 6 hermanos. Y… claro… pues… éramos pobres… pero no… éramos pobres que no hemos pasao nunca gana. Y trabajando mucho y ayudando desde pequeños… eso que te digo… si no íbamos con las vacas o las ovejas, ya iba alguno a*l cost*… al lado de los padres pa ayudarles… pa ayudarles también a arreglar las tierras…

Y las cosas…

… las cosas y más cuando nos hicimos más grandes, entonces sí que ya íbamos… siempre.

Claro, claro…

Los estudios ya se habían acabao cuando somos… cuando éramos allá de…

¿Pero tú no tienes ningún mal recuerdo?...

Ah no, no.

De humillación, o de sentirte que…

No.

Porque mamá cuenta una cosa que es que una vez fue a la escuela y había un deber…

¿Un deber?

…había que hacer un deber. Estaban todos los niños allí y había que hacer el deber. Y claro ella…

…ella no lo sabía…

sin tener aquello seguido pues no sabía lo que había… y la Lucita más o menos algo así también… y claro ella pa hacerlo bien, ¿qué hizo? Que miraba al de al lado…

…a los otros…

al de al lado. Para intentar…

¡y le pillaron!

Y le pillaron y la pusieron verde y a ella se le quedó ahí… pero… eso nunca me lo había contado. Con esta ocasión me lo ha contado.

La Julia.

Sí, la Julia. Y la Lucita… parecido. No es la historia del deber pero sentirse que…

Que no sabía.

Sentirte que podrías y que no… que en realidad no puedes
ML: que no puedes.

Porque claro te encontrabas que… Cuando ibas cuando ibas… los que iban cada día…

Claro…

Hombre también había alguno más que también les pasaba como a nosotros…

Como a vosotros…

Pero sin embargo había de aquellas casas *mes*… que eran más ricas… que iban cada día…

Iban cada día.

Pues si nosotros íbamos un día, cuando nos tocaba volver ya había otro…

Ya habían aprendido otras cosas…

¡sí! Y nosotros no… no sabíamos pa qué se iba ni…

También dice la Lucita que… que los papas… vuestros padres y el José se ponían… que no querían que fueseis a la escuela. Porque decían "que hay esto que hacer, lo otro que hacer… y qué… qué van a…

Ah yo no recuerdo…

Escomo si hubiera un compromiso: vais un poco y no vais… pero hay mucho que hacer y entonces la vida es hacer lo del campo.

¡Home! cuando fuimos más mayores pude sí. pero yo no me… no me he sentido yo nunca…

Nunca…

Ara que yo…

Tú tenías más amigos… tú eres más de sociabilidad, ¿no?…

Oh no es que fuera mucho pero… más que la Amalia sí. Pero no te pienses que hablaba *gaira*… no he sido… ahora sí que hablo… cuando… bueno ahora cuando me vine paquí y allá también ya más grandes ¡Uy! Yo me lo había pasao pipa yo… allá siendo… ya mocitos.

Sí, tú eras mayor…

como la Jobita. Yo y la Jobita éramos como dos hermanas. Como dos hermanas y unas risas que habíamos pasao… y deso… porque la Jobita era muy…

¡Eso también lo cuenta mamá! las risas que os pegabais…
(elle rit de bon coeur)

A veces a… No le gustaba mucho a veces…

¿Ah no?

A la Julia…

Eso no lo dice pero siempre ¡jajajaja! Y ¡jajajaja!...

porque la Julia era más… más *asenserada*.

Bueno… más seria…

Más seria… pa las tonterías digamos. Yo no es que me gusten demasiado, pero… mira por nada reíamos y la Jobita era muy *riallera*, se sentía en todo el pueblo. Era la *riallera* del pueblo la Jobita. Estaba a lo mejor que vivían… bueno ya sabes que está más parriba la casa, sí… y tenían una *aira* allá fuera y nosotros abajo y… en la nuestra y la sentíamos sin saber por qué ¡jajaja! ¡Unas riallas! Sin embargo la otra Lola no era ya igual. Pero la Jobita era muy…

Es que cada uno tiene su…

Pero la Jobita ¡era horrible! siempre reía, siempre reía …

Y aquí en Cataluña ¿cómo te parece que tú te integraste a la sociedad de aquí? Ya me lo has dicho un poco porque tú tenías amigas también y salías…

Cuando las… Bueno se dio la casualidad que conocí dos gallegas también…

Ah Gallegas también? ¡Ah sí! eso sí que me interesa. Que lo que estaría bien es que encontrara otras personas que mi familia…

Sí eran dos gallegas pero con una no hice… ay más, un poco más mayor… Y estaban las dos en una misma casa y no se llevaban muy… aquello que… tenían sus cosas… y luego cuando empezamos a salir pues… claro, había una que era más como yo de la edad también, la otra era un poco más mayor. Y con que no se llevaban bien pues después quedamos las dos siempre salíamos las dos.

Y ¿de qué pueblo era?

Ella era de Galicia pero no sé de…

¿No era de Lugo?

No sé… No me recuerdo, no era… era también de algún pueblo… de algún pueblo pero ahora no me recuerdo. Sabes qué pasó que luego… mientras festejábamos sí que salió mucho con nosotros. Ella no tenía novio y salíamos allí. Con que salíamos e íbamos allí al paseo nos sentábamos allí *en unas cadiras y ya tot el resto de la tarde.*

Ibais a bailar…

Luego… y otras veces que había baile íbamos a bailar. Pero después cuando yo festejaba ya no íbamos casi a bailar. Íbamos al cine…

Ah sí, al cine que te gustaba mucho el cine, me ha dicho la Lucita…

Sí, me gustaba el cine, íbamos al cine... pero después ya… estuvo en la boda aquella amiga… luego ya nos casamos ya ella tenía, yo tenía ya mi familia… no podía salir con ella. Bueno algún día si nos encontrábamos y eso pues sí estar juntas… eso, pero ya se empezó a apartar y me parece que se fue pa Galicia otra vez.

Ah se volvió pa Galicia…

Sí, Josefina se llamaba.

Josefina. La has perdido de vista.

Si. *Ya mai mes…*

¿Y te parece que te has integrado bien en la sociedad catalana?

Pues, sabes qué me pasó que estuve yo Siempre desde que llegué, siempre con catalanes. Y al estar siempre con catalanes… pues me… fui cogiendo así poco a poco fui cogiendo…

Claro, ¡la lengua!

La lengua, a mi manera, bueno como me salía porque hay quien le da vergüenza de… de hablar la… catalán y hablarlo mal. Prefiere no hablarlo. Pero ¡yo no! Yo lo hablaba…

Tú lo intentabas y…

Yo empecé a hablar… aún ahora… de catalán a lo mejor en medio digo una castellana o… pero *bull dir* que no me ha hecho daño eso. No.

No te ha molestado.

No. Ni… ni…

Ya lo sabías cuando ibas a venir, ¿o…? ¿Mamá hablaba de eso?

De…

De lo de la lengua porque para ella tampoco parece haber sido ningún problema… Bueno un tiempo pero no… no lo sintió…

Claro de primero no entiendes nada pero con que estás siempre allí si estas sirviendo siempre estas con ellos y te… ya vas cogiendo una, vas cogiendo otra… Y yo que tenía allá tres *nanos*… tres…

Niños…

Niños que los tenía… Uno era… uno era pequeñito que lo tenía de hacer las papillas… luego llevarlo al colegio… lo llevaba y me recuerdo que… les coges un cariño…como si fuera… no sé al colegio el nano igual que si fuera de la casa…

¡Claro! ¡Claro! y con los niños también aprendes, ¿no?

Y también aprendes con que hablan siempre pues también vas…

Y ¿te parecía raro el idioma catalán o?...

Ah sí! *(mimique qui me fait rire)*

¡Son diferentes eh!…

Cuando llegué he pensao: tú no entiendes nunca nada desto.

No vas a aprender… no vas a entender nunca nada… (elle rit)

Sí… pero Sí, Sí, poco a poco lo fui entendiendo.

Es que la… me parece que la sociedad catalana es acogedora… o lo ha sido…

No de…

es que la gente dice eso hay una lengua que aprender y eso pero luego…

Bueno sabes qué pasa que en medio… en medio de la gente que hay… siempre hay alguien… a lo mejor, que en una tienda o un… algo… cuando ve que el que se encuentra que a lo mejor habla mal de los emigrantes… pues no le… no le gusta… pero yo no… no me he encotrao.

Pero ¿existía o?...

Bueno yo… sentir sí… sentir decir que… habíamos… con que habían venido también tantos… de Andalucía… Andaluces y deso… pues que había muchos… que había… no decírmelo a mí directamente pero hablando en una tienda, comprando, sentir es que han venido… ha venido tanta gente a sacar la… el trabajo sabes, a sacar el trabajo de… pero yo no tampoco no… lo sentía pero alguna vez… no…

La que habla de eso es la Lucita

La Lucita lo *agafaba* más…

Mamá tampoco.

La Lucita lo cogía más… a pecho…

Si. Lo cogía a pecho, eso. Bueno, bueno… y a ver… eso ya me lo has dicho… pa alojarte también… la lengua ya hemos hablado… así que ves va pasando bastante… naturalmente… de la escuela también… de la vida social también un poco…

Recuerdo íbamos a la escuela y teníamos allí una tía…

¿En Galicia?

No, allí al lado de la escuela…

Pero ¿aquí?

No, no, a…

¡Allí en Galicia! Mmm…

allá en Galicia… eso cuando íbamos día sí día no…

¿a Noilán?…

A Noilán… ¿ya la sabes?…

No, no sé lo que me vas a contar pero Sé dónde está la escuela.

¿sabes dónde está la escuela?

Sí.

No, lo que te voy a contar que nos valía de mucho también aquella tía. Porque… Bueno, tía y los primos.

Sí era una tía… muy buena dice mamá también ….

una tía muy buena que estimaba… quería mucho a mi madre. Y… pues cuando salíamos de la escuela ¡a casa de la tía! No sé cómo nos… no nos echaban fuera los primos… los…

Es que si ibais… cada uno su turno tampoco era…
ML. tampoco eran tantos
Todos los días el mismo… ¡no eran muchos a la vez!

Bueno pero uno… ¡ah! eran diferentes… Un día uno y otro día el otro.

¡Claro! Y te atreves menos si vas cada tres días que si vas cada día, ¿no?… (elle rit)
ML: ¡claro! fueran todos cada día después pudé ya hubieseis…

sí pero uno sí que iba… porque … el día que no iba yo iba otro… o la Julia no te ha dicho de esto…

Sí también. La tía de Noilán. La recuerda mucho también, sí, sí.

Que era muy buena con nosotros.

Era buena. Dice que era muy buena persona.

Era muy buena con nosotros a lo mejor íbamos… y nos daba… una tacita de caldo caliente… … llevad… antes de… del bocadillo que llevábamos así… con que era… tan lejos pues nos quedábamos pa las horas de la tarde. Y antes… antes de… de eso tómate un caldito.

Caldiño quente…

Y los primos también eran… El primo Clemente que era el hijo…

Es que le primo Clemente, muchas veces yo cuando he ido allí con el coche y eso… yo no lo conocía claro yeso… pero cada vez que está por allí, mamá se para y ellos hablan… un cuarto de hora y… se quieren mucho, sí, es verdad… el Clemente…

Bueno el… Había el Clemente ahora debe haber el hijo.

¿Que se llama Clemente también?

No, se llama Manolo.

Es que le dijo Clemente. Pero me parece que el que vimos la última vez era de la misma edad que mamá más o menos. Un poco menos pero… un hombre de edad también.

Sí pero ya debe ser el hijo.

¿Ah ya debe ser el hijo también?

Debe ser el hijo del Clemente… porque ya tiene nietos… nietos grandes…
[…]
Porque el tío Clemente yo me recuerdo que cuando nosotros ya íbamos…

Ah entonces es el primo… claro…

Cuando íbamos a la… a la escuela, ya él… la tía ya era como ahora nosotros. Como ara yo por ejemplo bueno más o menos… y él ya era *grandet*… ya luego ya tenía… ya no sé si tenía… porque él… porque el primo Clemente…

…él ¿se quedó allí?

Se quedó viudo…

Se quedó viudo… sí, es él.

Se quedó viudo y luego se casó con… con otra… y tuvo dos hijos. que es el Manolo… y una chica que… y la chica… ara no… no quiero mentir, no sé… es que no me recuerdo de cierto si el Manolo es de la primera…

¡ah! ¡Claro!, claro porque…

Y la… y la…

Y la hija de…

Y la Pura es de la segunda…

¡la Pura!... ¡no! Pura…

Pura de Noilán, sí…

Le hablaré a [Juli] a ver si me cuenta…

O pudé no sé si la madre la conoce la Pura… Ay la había conocido …
Yo no sé si son hermanos de todo o… de hermanos de padre.

O medio hermanos…

Yo sé que eran dos, el Manolo que ya es grande…

(Fin enregistrement 3, 140820-170425.MP3)
(Enregistrement 4, 140820-173106.MP3)

Es grande ya… y la Pura que es más…

Que era más joven…

Más joven pero ya también grande porque tiene hijos casados.

…
Y ¿cómo… conociste tu marido?

¡ah! ¡Mira!

A tu papa! Si quieres hablar, si no…

Ay! Pues mira no…

¿Lo conociste aquí en Manresa también?

Sí. Hablábamos en casa…

Y era… ¿él es catalán?
ML: Si.

Él ha nacido aquí.

ML: pero ya no es si…
La yaya…

Es hijo ya… *barrechao*.

¡ah! ¡Barrechao, sí!
ML: mi abuela era la única catalana, catalana.
Ah! Sí, me acuerdo que lo decía además.

Bueno era de Suria.

ML: Sí, era de aquí de Suria.

Nacía en Suria.

ML: y… y mi abuelo era de… del Aragón.

De Aragón. Pero lo conocí pues mira… en casa de donde trabajaba… eran como familia con la yaya… con mi suegra

¡Ah sí! con tu suegra.

Y… siempre pasaba… con que había… vendían el pan, ella bajaba a Manresa, abajo… era muy habladora y en todas… con todo el mundo se paraba a hablar. Y allí pues… en esta casa pues ya *agafaba* el pan… cogía el pan y estábamos… había de coger el pan y en vez de salir por la puerto de abajo pues con que le iba… ya… ya subía arriba… con que tenía de dar la vuelta si cogía por abajo y después subía… pues ya subía por dentro…

Por dentro…

Por donde tenían el horno

ML: Sí porque daba de calle a calle eh…
Sí, Sí, si…

Y se iba por allá hablando con los forners y hablaba…

Hablando con todo el mundo…
ML: Los payeses que habían también…

Y yo ya también ya de tanto venir y eso, yo también ya la conocía mucho y hablábamos también y deso…
Y… y luego pues… la… la yaya de allá me había hablao muchas veces que tenía dos hijos… que uno estaba soltero, que el otro estaba casado y tenía una nena que a veces la traía la yaya… una nena muy maja también… que era pequeña…
Y bueno pues… *diu* pues mira ¿por qué no os conocéis?... ¿por qué no os conocéis?... un día así hablando la yaya de allá, y la mara de… por conoceros no… deso.
Y un día fuimos a misa con la yaya… con la yaya Ramona que era la *mastresa* que tenía yo la mare, la yaya. Después había la hija la… con la que tenía yo… la que me había contratao era la… ya era la hija la que se ocupaba. Pero la yaya era mucho… me quería mucho…
Y fuimos a misa siempre la acompañaba a misa… y veníamos y allá… en la plaza del ayuntamiento… pues había el Ramón. Estaba el Ramón y su hermano. El mayor, el Salvador.

Y con que con ella ya tenían… ya se conocían, se trataban tanto pues con que iba yo con ella, también allí nos conocimos. Allí nos conocimos y hemos quedao de… de vernos… de vernos… bueno no sé *quin* día si el sábado si el… bueno el sábado yo no tenía fiesta… tenía el domingo. O el… yo tenía una tarde fiesta. Habíamos quedao de vernos… y ya hemos empezao a vernos y a salir a pasear y así nos hemos conocido y ya está.

Y ya está y toda la vida!...

Y… Cincuenta y seis años va a hacer. Ahora el 1 de… de setiembre. El 1 de setiembre hará cincuenta y seis años…

¡Fíjate! Que te casaste?...

¡Virgen santa! cuantos años han pasao parece que…

han pasao…
ML: ¡muchos!...

parece que no habían de llegar nunca y ¡*goita* si pasan!

¡Sí pasan!...

ha sido la manera de conocernos. ¡Y ala!

¡Está bien!

Después ya pasamos… después estuvimos no sé si año y medio…

Festejando…

festejando y luego ya nos casamos. Ay te voy a decir… no sé si te lo dijo [la Julia]…

Dime.

Seguro que te lo dijo [la Julia].
Cuando nos casamos nos fuimos unos días a Barcelona. Con otro amigo de él que también se había casao el mismo día… y nos fuimos los cuatro a Barcelona unos días… ellos me parece que se quedaron pero nosotros con que queríamos ir a Galicia… *namés* estuvimos tres o cuatro días y luego nos fuimos pa… íbamos pa Galicia. Y… claro daquellas iba el tren. Íbamos en tren… y llegamos a la estación de Manresa… a la estación de Manresa… allí nos esperaba [la Julia] y… y no sé, su hermano… y la cuñada… bueno con que sabían que veníamos y allí paraba el tren… y marchábamos pa Galicia pues bajaron a vernos allí. Y claro allí se chicharreando, hablando… pues… coge el tren… ay pita el tren pa subir…

(Sa mine amusée me rappelle quelque chose mais le souvenir est imprécis… je commence à m'amuser de ce qu'elle raconte…)

Ya la sabes…

No me acuerdo pero me recuerda algo… (elle rit, nous rions toutes les deux…)

Pita el tren pa subir y el Ramón sube… pero yo…

¡Y tú no!...

yo aún me he quedao hablando porque… tú hermana dice… va a coger agua, va a coger agua el tren…

¿va a coger agua?...

que antes de salir de Manresa se ve que se paraba… se movía… corría un poco y después se paraba pa coger agua. Pero sí, sí, ya coge el tren…

¿arrancó?

Y arrancó… ¡y no cogió agua!... marchó sin mí…

Y tú te quedaste…

Yo me quedé en tierra *(nous rions beaucoup)*

¡Viaje de novios!...

me quedé a tierra y entonces tu… [la Julia], cuando vio que no paraba, se va allá a la estación y telefona… un taxis… ella misma va y explica el cas y… de seguida hemos tenido allá un taxis, y nos llevó a…

a la ciudad siguiente donde paraba el tren…

no, no a la siguiente no, a…

…más lejos porque ya…

A Calaf! Nos llevó a Calaf. Que primero viene una no sé cuál era… una est… que había otra estación antes pero no paraba… no sé si no paraba o…

ML: Bueno a veces no para en todas, bueno depende de la hora…

Del tren que sea…

ML: o el tren que sea…

Claro era el tren que… anaba directo a Galicia

ML: semidirecto…

Iban directo a Galicia y en las más pequeñitas no debía parar o no sé… allí no ha parao.
Pues agafa al… al taxista y… ¡eso digo yo! Curvas, que había una carretera toda de curvas y ¡no me he mareao!

Claro ahí también porque los nervios te debían…

Con el eso se ve me… no… bueno tanto que ahora no me mareaba por eso antes… Pero fuimos y hemos llegao antes de arrancar el tren…

(amusée toujours à l'évocation…) ¿[la Julia] fue contigo?... En el taxi o…

¡Sí!

Ella te acompañó hasta

pa saber a ver si lo cogíamos o no…

ML: si lo cogía o no… dice a ver si se le escapa otra vez…
¿Quién tenía los billetes? ¿Él los llevaba?

Los billetes ¡él!...

(je ris…)

Me parece… sí, él lo tenía todo…

Y él ¿qué pensó?

Y él no sabía al llegar a Galicia si llega antes que… (*elle rit, nous rions…*)
No sabía y… bueno la cuestión es que… que vino el coche y allí todos en el tren… " ¡ya ha llegao la novia! ¡Ya ha llegao…!

ML: porque se lo dijeron a…

¡Claro, claro!

ML: …a los de la estación…

Porque llamaron… llamaron a…

¡Ya tolmundo lo sabía!...
ML: tolmundo lo sabía…

Habían llamao… al maquinista que hiciera todo el tiempo que pudiera de… de no salir… que me esperara el tiempo que pudiera.

Claro lo más posible…

y… pa que yo…

¿Y tú corriendo a coger el tren? ¡Claro!

Y tu hermana que… ay [la Julia] al ver que aquel no paraba ya sin decir nada ya se va pallá… pallá pal…

ML: no puede ser se va el novio por allí y la otra se queda aquí… ¿cómo lo hacemos?
…hay que hacer algo…

Y ya viene un taxi volando…

Además el tren siguiente a lo mejor era el día siguiente
ML: sí, porque antes no había tantos…

O a lo mejor menos todavía…

ML: sí, no creo que cada día saliese, no, lo menos pa Galicia…

No… no porque ya… ah no sé… no.. porque se estaba tiempo, se estaba más tiempo en el tren

…se estaba dos días… un día y medio…

un día y medio… ¡lo menos!...

LM: yo creo que hacían uno a la semana como mucho…

No uno… no sé, no sé… los que hacían yo lo que sé que vaya de historia… Después ya… suerte que ha sido… ¡que lo hemos cogido allí! Si no ¡no sé cómo se haría! No sé que…

Pero ella no iba a Galicia, no?... ella solo venía…

No ella vino pa…

A darte un beso antes de que fueras…
ML: ¡pa ver si se montaba por fin!

(Nous rions de bon coeur à imaginer la scène…)

¡de verdad!
ML: y estar tranquila supongo… dice bueno…

No, y con que el taxista tenía de volver igual… pues no tenía de… de pagar vuelta porque ya tenía de hacer el viaje igual pa venir a Manresa…

Qué cosas, ¿no? Sí, ay sí…
Bueno…

…con estos que nos estábamos acostumbraos a andar… bueno yo… el tren…

¡claro, como podías estar acostumbrada!…

mira casi llegamos… eh… luego había pensado las cosas de… A ver… tú cuando te fuiste, ah sí, tú ya me lo has contao también… Cuando te fuiste, tú decías si me gusta me quedo y si no me gusta me vuelvo.

Ah sí.

Así que la idea de la vuelta, ¿tú la llevabas contigo?...

Sí pero ya de seguida me pasó.

Te pasó, claro, pero tú lo habías pensado, porque ni [la Julia] ni la Lucita habían pensao en volver…
ML: …de volver…
Pero tampoco pensar…
ML: no había pensao na…

…cuando ella se lo había figurao así.

ML: sí.
Muy razonable, ¿no?...
Tú eras más mayor cuando te fuiste a lo mejor, sí, sabías más…

Sí, era más mayor, era más mayor… y *a més a més*, pues… Tenía allí la hermana y he pensao eso. Es que lo he pensao, lo pensaba… te vas, les dices…. también pa decírselo a los pares también me parecía más…

…menos…

sí, así me voy y ya está… decirles "yo me gusta ir ver, quiero ir a Manresa a ver a la Julia y… si me gusta me quedo y si no vuelvo… así que…

…pero nada…

Pero no, ya de seguida me pasó las ganas… de volver…

Y ¿se lo escribiste?...

Bueno, ¡no porque me fuera… que no me gustara estar…! Pero ya comprendía que a casa no se podía estar todos…

Y que tú estarías mejor aquí…

Y al ser más grande pues… ya piensas más… pudé…

Y tú ¿lo veías… la vida cómo estaba aquí, la veías que tenía salidas… y que te iría …?

Bueno… salidas…

¿mejor allí?

Mejor… claro allí… era todo tierra… era todo… si no marchabas a…fuera… ahora de los que hay después… pues bien… con que ha cambiao todo… pues bien trabajan, bien tenían tierras y alguno iba a trabajar a fuera, por ejemplo, o… a Sarria…

…sí, a Sarria muchos…

y… a Oural, algunos también conozco…

…a Monforte…

y a Monforte… por allá alrededor…

…mucho a los bares…

(Elle ne dit rien sur cela. C'est plus tard, les générations des années 60 qui ont eu vingt ans dans les années 70-80)

…y… y mira… pero de aquellas… de aquellas o…

...no era igual…

… cogías un novio allá y te casabas pa trabajar la tierra…

...¡eso! ya sabías que te quedabas de agricultor…

sí, … si te quedabas por allá ya sabías que era trabajar en la tierra. Pues yo quería venir pa…

...pa ver otra cosa…

pa ver otra cosa y si no me gustara y viera que deso, pues volverme. Pero ya de seguida ya… ya les he dicho que no…

Y cuando [la Julia] se fue pa Francia, ¿qué?...

Ay [la Julia] pa Francia… la mare…

¿qué pensasteis? En fin… Tú sabes por qué se marchó, ¿verdad?

No. No…

(Ce secret qui continue de peser… vais-je lever un coin comme avec Lucita ?)

¿Porque ella estaba bien aquí?

¿Eh?

¿Ella estaba bien aquí, en su…vida… en su trabajo y eso?... estaba… ¿siempre tuvo un trabajo…?

Bueno ella estaba…

...trabajando mucho…

…con dos críos pequeños […]… [se llevaban] poco…

Hm… (j'acquiesce)

Bueno dos añitos, ¿no?

...

Año y medio también… yo sé que era[n] pequeños los dos. Y… trabajando… y ella pues… hacer horas, hacer horas con [los hijos]… pues [los niños tenían] de venir solitos a veces… a veces [iban] a casa de aquella vecina… que ¿sabes como se llamaba la vecina?
[…]
y cuñado [eran] chiquitinos… que… [se quedaban] a veces con una señora que era la *mastresa* de la casa. Eran los mastresos, bueno… eran los amos de aquella casa. Sí, pero yo no sé si ha sido por…

Y… las historias de [su marido]…

Bueno las historias de [su marido]… no…

Porque ella no era…

No las… pudé daquellas… no sé si las sabía bien… algo sí que ya sabía. La historia de… de que… era así un poco deso ya sabía algo.

Hmm…

Pero yo he estao allí, yo he estao allí pero conmigo nunca… nunca… pero yo era muy seria ancara lo soc. Namés con la cara y ya dallo… y era yo porque… porque la [Amalia], se había dao cuenta un día… que se había quedao que era… la Julia debía tenerte… al Jesús. Debía ser cuando tú naciste.

La Amalia se quedó cuando yo nací me parece…

Cuando tú nacistes… bueno sí que vino…

…porque [tu marido] no estaba.

No estaba… ¿Cuándo naciste no, estaba pa nacer tú? No lo sé… no sé…

Hmm…

Porque yo pa nacer tú…

y la gente… lo que quiero decir…

Lo que sé que la Amalia se dio cuenta que… por una ventanilla que había… que miraba. Que lo… pasaba a la…

…que miraba…

pasaba a la otra habitación y que… que miraba. Y desde aquel día que ha visto que miraba, no se quiso quedar sola.

¡Claro! ¡Claro! ¡Y bien hecho!

Fui yo a acompañar… ay a dormir con ella… que estaba a cal *forner* pero era cerca y me… y a la noche, en vez de irme a dormir allí me fui a dormir con ella. Y era cuando empeceamos (sic) a… ay cuando empecé a ver que era… mujeriego…. Tan buen chico que *semblaba*, tan amable, tan deso…

Hmm… Y… pero lo que quiero decir también… porque la historia propia, bueno… pero también ¿había mucha gente que se marchaba para Francia?... de Cataluña, tú sabías de…

Pues no…

…o pa Francia, o para…

Ah para…

¿para Suiza o para Alemania?

Ah si… pa Alemania y para… pa Alemania, pa Suiza… pero pa Alemania y…

(Fin enregistrement 4, 140820-173106.MP3)
(Enregistrement 5, 140820-174900.MP3)

Y otro de logo pero ahora no me recuerdo…
¿Inglaterra?
¿Cómo le llamaban…

¡Bélgica!…

…onde había estado el Chávez?… ¿el Chávez?...

Venezuela …

¡A Venezuela!

Argentina…

Bueno a Argentina había sido en la…

antes…

Antes

Sí… cuando tu padre…

Mi padre y cuando los hermanos de mi padre que… se marchaban todos.

La generación de antes, sí.

¡Un mes estaban! El hermano y mi padre diecisiete años… hizo en el… en el… barco.

¿Cuánto tiempo se quedó tu padre en Argentina?

Él… ¡No! El hermano!

El hermano...

El hermano.

El hermano ya se quedó allí…

Era el mayor

Si.

y a los dieciséis…

¿Cómo se llamaba?

¡José! Como el padre.

Y como el hijo

Y después el hijo… claro el… el hijo no…

El hijo de tu padre.

De mi padre sí, pero él el que marchó pallá no. El que marchó pallá era el grande y le habían puesto el…

José.

José como el abuelo… y luego mi padre fue… que ya estaba él allá.

Ya estaba el hermano…

El hermano allá. Se fue antes de casarse y estuvo no sé… los años que estuvo… no sé si 5 o… no sé.

¡Aaah! ¡5 años!

(mon étonnement la fait douter. Julia raconte qu'il y est resté très peu de temps. Au fond, nous ne savons pas et Luisa ne se souvient pas précisément.)

Ay ara no te quiero mentir. No te quiero mentir pero tuvo que hizo… hizo unos dinerillos y fue la causa de comprar tierras cuando vino porque lo que tenían cuando… cuando se criaron… Yo… mi padre y el que marchó pa…

Pa Argentina…

pa Buenos Aires… y había dos hermanas también que se habían marchao pa Buenos Aires… una se llamaba María…

María…

Una María y la otra no me… la otra no me recuerdo ves…

Eran tías pero tu…

Bueno la María me recuerdo más porque me decían que me *semblaba* a la María… a la de Buenos Aires…
Y… y luego… tenían no sé si alguna… trocitos de tierra pero pequeñitos y deso.

Poca cosa…

Y cuando vino mi padre pues ya con lo que pudo ahorrar allá ya compró… tierras. Ya compro… no sé las qué pero… pero ya compró…

Ya pudo comprar algo. Y la casa…

ya ha podido comprar…

¡y la casa!

Luego… durante… eso también fue comprando alguna cosa.

¿Y por qué en Fruxil?

¿Por qué en Fruxil? ¿Las compraba?

Él… él estaba en…

En Buenos Aires.

Pero luego cuando volvió él… ¿Él era de Fruxil? No….

Él era de Fruxil.

Él era de Fruxil…

Él había nacido allí en Fruxil, allí en la casa que…

Y como el hermano mayor no se quería quedar con la casa se quedó él… ¿con los padres?

Él se quedó... y después fue… claro si marchó el… el mayor marchó.

Porque quería.

No sé.

Por hacer fortuna.

Pero debía ser por… No, debía ser porque veía que allí no se podía ya… tantos… vivir y con que era el mayor pues… digo yo porque no hemos hablao. La cuestión es que después mi padre fue pa… pa hacer un poco de… de cuartos porque el otro ya no volvió.

No quería volver el otro…

Ya nunca volvió.

¿Porque era él el heredero?...

Bueno se quedó en casa con los padres. Porque se murieron los padres estando con… ya se quedó en casa porque… Los cuatro hermanos que eran… el grande era ese…

Hmm…

ya se marchó. Y luego se marcharon las dos hermanas. Y ya només quedaba mi padre. Y al quedar mi padre pues… No debía querer dejar… no sé si se quedó por gusto…

si…

o por no dejar los abuelos porque antes no se dejaban así como así. Los padres. Había… uno era como un… como una… deso…

Sí, si… Sí, si…

de quedarse uno con el padre. Al marchar los demás, pues se quedó mi padre. Pero no era el pequeño, me parece que no era el pequeño mi padre…

El pequeño de los dos hombres quieres decir...

Ah! También había… eran cinco… eran cinco. El tío Julio.

¡Claro! Que también se había ido…

El tío Julio estaba aquí…

Estaba en Manresa…

Este se vino a Manresa…

Pero ¿había ido a América también?

No. No, ese se vino a Manresa.

Y ¿qué hacía él?

Era maquinista.

Y era comunista dicen.

¡Ah comunista también era! Era da banda de… era de las esquerras… se ve que sí. Yo… él era de aquellos que… según me habían dicho daquellos que… según me habían dicho… daquellos que iban en contra de…

¿de Franco?

de Franco. Pero mucho ves…

¡Por lo menos uno!

(je teste car je ne connais pas les opinions politiques des uns et des autres; Luisa m'est toujours apparue comme qualqu'un de très modéré. Sa belle famille toujours très joyeuse a vécu semble-t-il très normalement dans le franquisme et le mari… faisait toujours des blagues amusées, comme sa mère… y compris sur Franco… mais sur la fin de sa vie, ses opinions politiques plus librement exprimées bien que très domestiquées, ne m'ont pas semblé très à gauche…)

Sin embargo mi padre era neutro. (*on sent plus d'admiration et de rationalité*)

No quería… no quería meterse…

Bueno… iba en contra.

Si…

Aquello que no le… no le gustaba en el fondo. Pero siempre nos había dicho que no nos metiéramos en política… eso sí que se lo sentí siempre : "Nunca os metéis… metáis en política".

[la Julia] lo decía también siempre también.

(j'évoque Julia vis a vis de la politique tant que nous avons été enfants puis adolescents, dans la lignée de la position paternelle me semble-t-il).

¿También lo decía?… pues mi padre, nosotros nos lo decía…

Cuando al vivir en Francia,

pero si uno nace y…

…podías meterte hasta aquí y no… no había nada…

(propos de peu d'intérêt pour l'entretien où je reviens sur la position politique de Julia. Qu'elle inversera ensuite, dans l'Espagne démocratique).

Si… si uno nace con esa deso pues… cuando es mayor…

(je coupe malheureusement…) claro, claro (mais que voulait-elle dire?)[…]

¡Claro! Eso…

además cuando un país es libre, no es como cuando hay un… franquismo!

¡Eso mismo! ¡Cada uno su ideas… sus ideas!

Cuando un país es libre, sí… Bueno, bueno…!pues muy bien! Y… ¿qué más decíamos? (bonne question bêtasse!)
Y tu mamá no era de Fruxil…

De Seixas.

Ah era de Seixas…

¿Tú sabes de Seixas?

Sí… un poco…

Una casa que había…

La casa de arriba, vieja…

Había… casas… sueltas.

Sí…
Como a Matanza que hay tres o cuatro.
Sí…

Pues había la de Seixas… había una altra més pallá que era un cierre… que estaba cerrada y era… pues mi madre era de Seixas. De donde… no debías conocer ninguno de Seixas… el Modesto, ¿no?…

Yo he conocido al Modesto…

¿El Modesto has conocido?
[…]

[Elle évoque les enfants laissés petits en Galice avec sa mère]

Sí…

También, ¡vaya cambio eh!

Mmm… (j'acquiesce)…

Lo [debían] ver… ¡claro no [conocían] a nadie!…
[…]

Y… ¿Por qué se llamaba la casa "Carolina"? tú te acuerdas de eso o no.

Sí se llamaba la casa Carolina está pudé ahora la llaman.

No porque la [Julia] siempre dice "!Aquí no ha habido nunca Carolina!"

¡Ah porque a la mama no le sentaba bien! (*elle rit et me fait rire*).. No es que… aunque le…

Y ¿quién era Carolina? Carolina era una…

Era la abuela. Era la madre de… de mi padre.

…De tu padre!...

Sí, la abuela de la Julia también. Y se llamaba de nombre, Carolina.

¿Y tú la habías conocido?

¡Sí!

Y ella también…

Yo me parece que era mi madrina… yo… me parece que era mi madrina la yaya Carolina. ¡Sí que la hemos conocido! Y me quería mucho y también… bueno a todos. Porque los nietos también es como los hijos se van queriendo... también es según cómo les contestes y según deso…

¡Claro! ¡Claro! A [la Julia] le sentaba… ¿no le sentaba bien?

No sé. ¿Sí no les sentaba bien? ¿A la mama? No sé. No sé deso de la yaya si que no lo sé.

Lo que he oído yo es que no ha habido Carolina aquí… no sé qué…

No, ¡Carolina sí! Carolina ha habido. Lo que pasa… lo que no ha habido Carolino. ¿Sabes qué ha pasao?

Sí, a casa do Carolino.

Sabes qué ha pasao que la abuela era Carolina y luego al tener el hijo… que se quedó con ella… era Ramón. Pero allí en el pueblo, todos… bueno y hasta los pueblos como ara la Cervela, y eso que se conocían… pues le decían a casa do carolino. Y eso era lo que no le sentaba a [la Julia].

Hablando de… ¡Ah eso es! Hablando de él pero diciendo el hijo de…

Sí pero no decían mira hablando de él pero le decían el Carolino.

No decían el Ramón hijo de Carolina, decían el Carolino…

El Carolino. Y la casa do Carolino. Y [la Julia] por eso decía que nunca había habido Carolino, no… había la Carolina pero no pas…

(on rit) …Pero era bonito decirle así, ¿no?

No yo… ves, yo le he dao impor… no le daba importancia… Pero… [la Julia] le gustaban las cosas… bueno, no es que me gustara tampoco porque han de decir por nombre más o menos… decir el Ramón da Carolina y ya estaba bien…

Eso…

Ya estaba bien, pero mira aquello que tenían confianza, tenían… a *aquestes d'allò* les debía parecer que iba más rápido… y el Carolino pero así como eso hacían otras casas que también…

Sí… también, ¡claro!

…les decían otra cosa. *Bull dir* que no… quiero decir que no… no era…

Sí, sí, no era ninguna ofensa

ofensa no! No… Bueno, es que claro, según se coja…

¡ay señor! Bueno mira, yo he más o menos terminado lo… lo… eso…

pues mira…

Mujeres

…y no sé si quieres… lo que piensas del hecho… de esto de que muchas mujeres han venido aquí, se han instalado aquí y… han cambiado la vida y eso… y es una… para ti es una cosa… ¿qué está bien o no?

¡Ah!... Claro de la seva vida… yo siempre me había gustao… bueno gustao… nosotros teníamos una tía en Madrid. Habíamos tenido una hermana…

¿Cómo se llama?... ¿una tía?... ¿es decir una hermana de?...

Una hermana de mi padre, también… eran muchos también… eran muchos… bastantes hijos porque ahora me recuerdo de…

…Sí molesto que me digan eh… (on entend des bruits; ML fait ce qu'elle a à faire et j'ai parfois l'impression de peut-être gêner…) que lo cerramos.

Sí tienes que hacer algo me dices eh.

ML: ¿el qué?
Me lo dices eh, que ya casi hemos…
ML: ¡ah no! Es que tenemos que llevar esto al reciclaje que cierran a las siete. Pero te puedes estar eh! Sí, venimos en seguida.
M. (le mari): es un cuarto de hora.

Hasta si queréis ir a dar una vuelta

ML: no, no, solo vamos a deso y ya… ya lo tenemos pensao…
¡Vale! Una tía…

Era una tía… la tía… Josefa em sembla…

¿La tía Josefa?

Em sembla que se deia Josefa… debía ser de las grandes. Y ella se fue a Madrid. Y luego tenía… no sé los hijos que tenía pero tenía una hija que vino. Vino a Fruxil… cuando era joven… cuando era…

Se llamaría pues… Rodríguez…

No Rodríguez no… Ah claro si se había casao Rodríguez primero sería del marido…

No… Rodríguez… [la Julia] se llama Julia Rodríguez Pérez… tú te llamas…

Sí pero [la Julia] es hija de hombre. Del hermano. Y ella, el apellido de la mujer va segundo…

¡Ah! Claro! Claro!

De segundo. De segundo sí que es Rodríguez.

De segundo es Rodríguez…

De segundo sí que era Rodríguez.

Claro… pero no…

No sé el primero no.

¿No vino con su marido?

No, si era joven, era joven. Era una mocita, una mocita preciosa era. Bueno, preciosa me ha parecido a mí con que viene ella ¡tan tierna!... según allá estábamos todos quemaos… aquello que… la gente parece vieja antes de… me parecían ya mayores antes de tiempo… porque van quemaos del sol, del frío, ¡de todo! Y ella pues… se crió en Madrid y ya debía tener diecisiete o dieciséis años… y estuvo allá en… no sé el tiempo que, pero estuvo, estuvo… pudé… cerca de un año o así… y… majísima era! No gaire alta pero redoneta, era redoneta y allá con que les agradaban grasón… ¡totom que estaba graso totom estaba maco!

Claro…

(je ris, peut-être autant de la réalité qu'elle raconte que de l'emploi du catalan intriqué. Elle est amusée aussi.)

Con que son… no tienen arrugas ni…

¡Comía millor!

(Je m'y mets mais ne maitrise pas du tout!)

y… y mira… era… la habíamos tenido allá mucho tiempo. Y me recuerdo della ahora… ya no volvió más…

¿Se quedó en Madrid?

Me recuerdo que… ¡Claro!... debía… se volvió pa Madrid después no sé qué fue della, no sé si se escribían o no… no… antes no, poco, poco se escribía…

¿Pero ella había elegido Madrid, no Cataluña?

No, ella Madrid porque era donde tenía los padres.

¿Y los padres se habían ido a Madrid?...

La madre se fue a Madrid. El padre no sé si era madrileño o… no.

La madre se fue a Madrid…

Porque es como el tío Julio que se vino a Cataluña, pues ella en vez de Cataluña…

¡claro!...

…se fue a Madrid…

Quieres decir que la gente que se marchaba iba a las… grandes ciudades o…

Eso mismo.

Algunos se fueron también para País Vasco me han dicho…

Sí, algunos, algunos… yo conozco algunos que hasta… algunos que eran… una mica mes gran que yo y otro… bueno… te pongo dos años o tres de más o menos… que se fueron cap al País Vasco pero no tanto como…

A Cataluña…

Como… como cap a Cataluña ni cap a… cap allá a Venezuela. ¡Uy a Venezuela de aquellas era arreu eh! pero no a Fruxil solo, todo, todo por allá se iban a Venezuela. Muchos se fueron… se fueron y fueron ya… casados… ¡ay! se fueron algún dallí el pople se fue casado ya… y… y luego… han tenido hijos y los trajeron de visita y los dejaron con los abuelos y ellos aún volvieron pa hacer el dinero…

Hm hm…

y ahora no sé qué fue… alguno volvió y… se habían comprado un piso en Sarria cuando volvieron ya…

Eso dicen que ahora que están volviendo muchos de Venezuela. Muchos gallegos. Hasta he visto un reportaje.

Pues mira, había así que se marchaban pa Venezuela! (elle me montre ses doigts pour signifier les multitudes). Bueno que decían ¡mira se ha ido a Venezuela!… Otros que fueron y no… no se quedaron y volvieron con dinero y había…

Compraron algo de tierra…

Alguno se volvió y no se casó nunca y se quedó en casa con los… con los… con el hereo, bueno… con los nietos… ay los sobrinos y… pero sí, pa Venezuela y Alemania, y también Suiza bastante… hasta pa Santo Domingo también algunos…

Sí…

(Petite interruption de ML qui va avec son mari au recyclage et nous en prévient.)

ML: bueno, ara venimos que vamos al reciclaje…

Sí, van allá al garaje…

ML: sí, nem a… no al reciclatge…

Ay al reciclatge…

ML: Está aquí detrás mismo…

¡Vale!

ML: lo tenemos cerca… ¡Hasta ahora!
¡Hasta ahora!

¡Hasta ahora!
Te voy a donar… a dar un vaso de agua.

Sí, dame un vaso de agua…

(Fin enregistrement 5, 14820-174900.MP3)

1.3. Mariluz R.P.

Enregistrement réalisé le 17 août 2014 (Mariluz1.wav).

Mariluz est la sœur cadette de Julia, la plus jeune, la dernière. Je lui presente mon travail en expliquant peu de choses, sa nature universitaire, les raisons de mon choix de sujet, l'objectif que je poursuis…

Ah! Podías hacer otro?... tú vesme preguntando…

Es sobre las mujeres migrantes.

Las mujeres emigrantes, sí…

El emigrante…

Elle en pense immédiatement quelque chose, passe naturellement de mon "migrantes" à "emigrantes" puis glisse vers la célèbre figure de "el emigrante", terme consacré parce que le plus en usage en Galice et qui parle de son origine galicienne: le point de vue de celui qui part qui reste un partant dans la forme de participe présent et jamais ni un "emigrado" encore moins un "inmigrado". Nous notons la différence avec le français "immigré", point de vue de celui est arrivé –processus conçu comme achevé exprimé par le participe passé– vu par celui qui le voit arriver, l' "accueille".

El emigrante

Cuando eres emigrante… teníamos de recordarnos ahora con los que vemos ahora… ¡que está muy reciente! Y te contestan : "es diferente, eso es diferente"… ¿diferente de qué? Nosotros era aquí en España, sí, era… entonces era España, sí, pero bueno ¡éramos forasteros aquí también! Bueno, ¡estaban hartos de los que veníamos de otras partes de España!

Eso siempre…

Bueno sí… nos decían los charnegos… a los que veníamos de fuera, ¡los charnegos!

A los de fuera? ¿todos?

Veníamos de España, que charnego, la palabra charnego es el que son padre el hijo…

Es una palabra que no iba con lo de los emigrantes porque la palabra cuando el hijo es de un país y el padre de otro país algo así, sats…

(« Sats » petit mot dont elle ponctue souvent ses propos, du catalan "saps" – sabes – qu'elle transforme en "sats" et qui veut dire "tu sais").

Una mezcla deso. Pero aquí éramos españoles pero deso charnegos…

Julia

Tú que eres la más pequeña has visto marcharse a todos tus hermanos casi.

A la Julia ya no la vi marchar, que era tan pequeña yo. ¡Tenía un año! [la Julia] dice… cambia a veces las cosas pero a mí siempre me han dicho que tenía un año cuando la Julia marchó. Y que me cortó el pelo al cero y dice no le vuelvan a cortar el pelo hasta que yo vuelva y claro cuando volvió ¡se ve que tenía trenzas!

¿Qué año era?

No lo sé…

Pero ¿si tú tenías un año?...

Ah bueno, ¡claro! Yo tenía un año, yo nací en el 44… sería en el 45, yo según lo que yo he oído… a mis padres… Yo he sentido a mis padres eso que cuando ella se había marchado pues me había cortao* el pelo al cero y que me había dicho no le corten el pelo hasta que yo vuelva… Y luego tardó en volver. Tardó no sé el qué pero tardó. Yo luego, no sé lo que tardó. Luego, la única vez que me recuerdo que ya debía tener yo 7 años pero seguramente había venido antes. Te digo 7 o 8, no sé. Porque entonces… veía llorar a mí madre… y yo, me extrañó tanto… digo pero si es un sitio… a mí ya me habían ido diciendo vendrá tu hermana, yo sabía la Julia porque leíamos las cartas, cuando llegaban… Había una carta… (*Elle précise)* las cartas no pasaba el correo por casa.

Cartas

Sí, las leían antes… (elle ne relève pas)

Había que irlas a buscarlas a Rubián de Cima que era el cartero, pero había a ir… pero lo que pasa que… cualquiera del pueblo que pasara por Rubián de Cima : ¿hay cartas pa Fruxil? y si había cartas las cogía y luego las llevaba a…

Hacía de cartero!...

Hacía de cartero! A cada vecino, la que fuera del vecino. Y… de hecho era muy bonito eso de las cartas… porque cada vez que… bueno escribía el tío Julio, tenía cartas del tío Julio y cartas de la Julia. Y cuando hacía… ya sabían que tenían… eso… parece que tarda la carta de la Julia… parece que tarda. Sabes ~~llevabas~~ *llegaban* con **contagotas (sic)* ya el deso de recibir la carta.

Había una carta, y… *(elle est émue)* ...era bonito, es que hasta me emociona… mira porque… porque había los labores, estaba la gente con los labores… ¡Hay una carta! bueno acabar los labores, a reunirnos, bueno se lavaban más o menos, ya sabes como allá, deso, sentarse allí en la cocina… y a leer la carta! El José era el que leía la carta. Todos allí con una adoración y besitos para la Mariluz… (*elle scande les syllabes imitant probablement le souvenir qu'elle en a, émue…)* o tal y tú fffrrr sabes, aquello que… pero tenía su belleza. Todo es darle… fijarte, pararte a pensar…

¿Qué contaban las cartas?

Pues mira, contaban, bueno… iba explicando lo de la… cómo iba la vida… Yo no acuerdo bien lo que contaban las cartas pero bueno, era bien bien cómo iba, luego cuando tenía novio que tenía novio, cuando pensaban en casarse…

¿Y del trabajo también hablaba? ¿Que tenía esto o lo otro?

Y del trabajo… Es que no recuerdo, no recuerdo, yo recuerdo de la emoción, de que venía carta de alguien, que venía carta, y de reunirnos como un deso allí todos, todos alrededor y el José era el que la leía, si la leía mi padre pues se le encasquillaba. Mi padre se le encasquillaba enseguida… era… leyendo una novela… A veces… es que allí no había ninguna distracción y a veces leían novelas porque al fin y al cabo eran novelas, pero eran dramáticas y mi padre se ponía a leer y se encasquillaba enseguida. Él era así de esa manera… aquel genio y deso pero luego era muy sensible por eso somos nosotros tan sensibles para la lágrima digamos…

Los padres

¿Tu [la Julia] también?

No era tanto, ella era más fuerte, yo tengo más el concepto más de mi madre que se… claro que lloraba deso pero mi padre era más… según yo lo veo claro, cada uno puede verlo de diferente manera! Pero mi… mi padre… lo mismo lloraba que dormía ya *(elle imite un petit*

ronflement)… ¿sats? Hay una emoción de eso, pero pasaba y ya estaba durmiendo. Señal que parecía muy nervioso, aquel genio, pero no porque dormía enseguida. Mi madre más nerviosa por dentro. Así ha sido que murió con Parkinson que es una enfermedad que tiene mucho que ver con los nervios también. Pero eran unos nervios más pa dentro digamos. El otro *pudé* se le iban más por fuera era genio pero se le iba más por fuera. A mi padre… Y vete aquí… la emoción, aquello… Yo recuerdo las cosas de niña muy majas… dentro de la pobreza… es como fruta… tú seguro que te acuerdas. Fruta la que había, manzanas, cuando se acababa la temporada, tal… cuando los higos también y si pillabas alguno por aquí y por allá y tal… pero ¡naranjas no había! Yo me acuerdo de alguna vez ir alguno a la feria, mi padre o el que fuera, y no, no podía traer una naranja para cada uno, ¡no podía traer un kilo de naranjas! Y a lo mejor traía dos naranjas, ¡pero aquellas naranjas!... se repartían, gajos por gajos… ran, ran, ran, ran, ¡todos participábamos en el gajito de la naranja! Pues eso te… Bueno, era una deso de que bueno, que… la igualdad! Que ¡Todos igual!

La douloureuse décision de partir

Todo se raparte. Luego ¿tú también te fuiste? ¿Cuándo te fuiste?

Yo me fui cuando yo me vine para aquí… Un día mi madre me cogió me acuerdo donde en la cuadra abajo con las vacas, no sé mi madre ordeñaba, yo estaba por allí… y debía tener yo trece o catorce años… nunca se me ha aún no se me había pasado nunca de venirme… yo era muy de madre muy *madriera me habían llevado una vez a Seixas y me habían engañado! Con una prima que estaría mi madre cuando yo iba al campo y volvía con la prima… y cuando volví y mi madre no estaba ¡tuve un drama!... que ¡bueno! Que pensaron que tenían que tirarme de noche pa casa sabes! Yo me acuerdo, no sé si tenía 8 o 9 años, no sé. Era mucho de pegada de [la Julia]… y… pero mi madre aquel día, la mujer ves a saber lo que le costó pa poder hablar, porque ¡le tuvo que costar mucho! yo lo comprendo como madre que soy madre, sabes. (visiblement émue encore, on entend son émotion). Pero aquel día me cogió, me ha cuadrao* allá, yo no sé si hablábamos de algo, sé que había los becerros, había los animales por allá, y me dice "mira hija… no sé si venía de algo pero me dice : "mira hija, yo te quisiera tenerte siempre conmigo…

(Elle est très émue et dit ces mots avec la gorge très serrée de la petite fille qui reçoit l'information sans s'y être jamais attendue, la nécessité du départ la cueille en pleine enfance heureuse…)

bueno, lógico no, pero ya, claro, llorando ya mi madre… "yo te quisiera tener siempre conmigo pero aquí no tienes salida y yo si algún día tus hermanas te dicen de irte con ellas, pues yo lo sentiré mucho pero yo lo que quiero es lo mejor para ti… es que claro mi madre, ya estaba casado el José y… en todas casas *cocen habas : José era una buena persona era muy bueno… pero había también cosas… yo… mi madre me hubiera mandado a coser que todas las niñas que eran como yo iban a coser… iban a coser yo iba a guardar ovejas… ¡sabes! Y mi madre ya me había dicho una vez… yo no te mando a coser porque he recibido muchas broncas por la Amalia, porque la Amalia iba a coser y las otras iban a segar… o iban a trabajar al campo y claro los hombres, cuando había la faena del campo… parecía que todo el mundo había de eso.. y claro y la [la Julia] … pues ya había empezao* la otra a ir a coser… y… que aprendiera y tal… la otra iba cap a la costura… bien finita… se arreglaba un poquito para ir que iba a Rubián de cima… se iba a coser con sus… otras chicas… y la Luisa que no iba a coser, a arrancar patatas o a segar o a cavar… a cavar que también entonces se cavaba con un sacho, las hierbas, no ahora que todo es el tractor ni todo eso. Y entonces mi madre, las madres siempre están en el medio sabes y… y el José y el papa " ¡esta se va a coser! ¡si hay que cavar! O hay que recoger esto o hay que recoger lo otro… " y estas cosas…

L'école, différences de genre

El José había ido a la escuela?

Sí, había ido… Bueno en aquellos tiempos iban más los hombres que las mujeres, no la escuela en la Cervela, lo que era la escuela… nosotros ay señor, con el Ramón, el día que iba uno no iba el otro… porque había que ir uno con el ganado… ¿qué… si empiezas una cosa… ¿qué estudio puedes ligar?… luego vas… yo que ya era muy nerviosilla ahí te aturullas… Me acuerdo un día que me pusieron delante un mapa como si me dijeran… entre que yo ya me encapoto porque aún hoy me encapoto… quiero retener y tanto más quiero retener más se me borra todo… pues me acuerdo que me pusieron delante un mapa y… jo claro, no daba pie con bola… es que no sabía qué decir y temblaba así… temblaba así… íbamos de pascuas en rama… unas veces porque llovía… nos quedábamos allí en… en un cobertizo a veces estaba lloviendo y con un bocadillo allí para la tarde… bueno, miseria… pero luego a los hombres les pagaban más pasantías que decía… pasantía es que alguien del pueblo sabe un poco y te da unas… le pagan y te da una… un poco de… de clases digamos… pa saber … eh… sumar, restar, multiplicar, un poco de escribir y… deso… y los hombres en aquellos tiempos aunque en casa no era mucho eso pero… tenían el deso de que la mujer… ¡namás tenía de lavar platos!

Bueno esto lo digo yo. Pero… la mujer pues la consideraban ama de casa ¿pa qué quiere deso?… la cuentas que las lleve él, ¿el dinero? ¡que lo cuente el marido! Entiendes… es que… es que… es que ¡ya está bien eh!...

En Galicia además…

Sí, no sé si en otros sitio deso pero… El José no sé si había ido así a pasantía, pa saber algo, no te pienses que sabía mucho tampoco…

Él iba a tener que llevar la casa también, ¿no?

Pero él, claro, él representa que era el que tenía de llevar la casa, ya era el heredero. ¡Pues ése tenía de saber!

Eso sí es especial en Galicia.

Sí, eso del heredero.. en Cataluña también hay un poco esto… pero claro a Cataluña ya era más riquito, al pequeño le damos carrera y al que se quede a casa ya unos estudios pa poder llevar la casa y tal, pero el otro tenía la carrera, sabes. Yo conozco… donde yo estuve sirviendo aquí en Manresa, pues aquella gente pues sí, al pequeño le han dao* una carrera, arquitecto, y luego no sé si le han dao* algo más pero el heredero era el que estaba en casa, había una panadería y eso. Aquí en Cataluña también lo que pasa que al ser más riquitos pues a unos le damos otra cosa, le pagamos la carrera y al otro deso…

Allí era así y era en general no vamos a decir mi casa deso, era en general que era así. Claro algo tienen de tener algo diferente porque si están allí y… y no van… no buscan la vida por ningún otro lado, no, namás allá cavando en la tierra, no, y si cuidan como dios manda, porque

las herencias son así, los *hereos son así, has de cuidar… nuestra casa porque todo ha sido diferente, ha sido deso diferente, han hecho que hicieran igual al nieto que habían hecho al José, luego le han hecho igual al nieto y tal. Pero eso no te lo hace todo el mundo ya ves ahora a los de Seixas (*Elle rit, pas tout à fait de bon cœur, à l'évocation d'un événement récent lié à un héritage dans le village*)…

Interruption de l'enregistrement quelques minutes.

Enregistrement Mariluz2.wav (Annexe privée)
Début de l'enregistrement Mariluz3.wav

Vamos a volver un poco al hilo de lo que pensaba… Tú entonces me has contado como te has marchado, que no tenías salidas.

Ella me dijo que yo allí no tenía salida. Que allí la única salida…

Ya te había hecho a la idea?...

Bueno entonces ya empecé…

Le statut des femmes et le départ

Qué salida tenían las mujeres?

Bueno allí la única salida es casarte con… ¡Si encuentras un heredero! Si llega un heredero a gustarle tú pero el heredero buscaba… a gente de dinero también ¿no? Y nosotras además éramos pobres y vio… y ella (sa mère) veía que las otras ya habían marchado y las veía bien… y tal. Me dijo eso. Pero luego, bueno, [la Julia] me dijo si me quería venir. Y yo tan… Vino [la Julia], bueno y [su marido], deso… y vino… y ¡tú!. Sí, sí, cuando se vino el Jesusín que tenía de estar allá… que tenía dieciséis años… yo tenía… me vine con dieciséis años me dijo [la Julia] es que… que deso que si me quería venir que ya me tenía una casa… tenía una casa allá en la calle nueva, para ir a servir… para ir a servir… Y sí, sí, ya me vine, ya me vine.

Tú ya te habías hecho la…?

Yo me hice… pero me hice la idea que me tenía que marchar. Porque lo que mi madre quería era lo mejor pa mi. Eso ya estaba.

(Elle le dit avec un tel étranglement de la voix qu'il est probable que le traumatisme lui ait duré toute sa vie… mais le surmoi, la force de la volonté, l'évidence de la situation probable… ce que sa mère disait était ce qu'il y a avait de mieux, elle en est sûre…)

Pero… ¡qué gordo se me hizo! (voilà) Era muy niña, era muy niña… ahora yo me parece que las niñas son más espabiladas que entonces… yo tuve la regla a los 14 años… sabes, todas ha sido de la alimentación o de lo que sea, todo era muy tarde… todo era muy tarde… y la Julia… ay la Luisa me parece que ella tenía a diecisiete años… la Julia ay la Luisa ya pensaban una cosa rara!

L'arrivée, la maladie, le traumatisme

Y… y que quieras que no, pues estaba poco desarrolla y llegué aquí y me puse buuu… ¡hermosa! (petit rire et conception d'alors de la santé!) Me puse hermosa! Voy me cojo la reuma. Cogí aquella enfermedad del reuma, … y lo pasé fatal eh… gracias que encontraron un reumatólogo muy bueno y… porque por lo que era por el seguro… pfff… no, no deso. Seguro ya tan solo teníamos seguro de médico eh… las minyones… las sirvientas… aquí las sirvientas son minyones… Pues… pues solo había seguro… y ya era mucho, porque antes ni eso tenían! Seguro de médico, el seguro de médico no sé si los medicamentos entraban o no pero baja ni eso no, no tenía, no había baja ni nada.

Premier emploi logé mais précaire

¿Cuánto tiempo serviste?

Jo… todo ha sido poco tiempo. Yo estuve sirviendo año y medio. Yo estuve sirviendo año y medio pero me puse mala… me puse mala, me fui pa casa de [la Julia]… me llevaron allí a un médico que… que fuimos pagando que ella se enteró de un médico que era muy bueno… y yo no podía… cuando estaba… que estuve allí en tu casa no podía las sábanas… las sabanas no me podían tocar… Fijate si estaba mal… que eso no se va. Eso siempre te queda. Todo el cuerpo, no me podía tocar.

No me podía tocar… y [su marido] también ajjj… (*elle pleure carrément…*). Me ponían la cama… así… que era allí en el Pedregar que era un piso pequeñito… era muy pequeñito y ya er[an] [los] dos [niños]… Me ponían las sabanas así, ay unos palos, yo no sé cómo habían armado… un tenderete así y luego la sábana… porque hacía frio sabes…

Y ¿tenías frio pero no te podías cubrir?...

No… no… Me tapaba pero… un hueco… un hueco… la sabana, o la manta o lo que fuera por arriba de un… eso un tiempo corto pero… porque luego en seguida que me medicó aquel médico he ido mejorando, mejorando lo que pasaba que luego tenía vómitos… porque… medicamentos muy fuertes… me hacían asco muchas cosas… había cogido un asco a la carne! Una repugnancia… pero tenía que ver con el tratamiento, son fuertes esos tratamientos son muy fuertes…

Y lo que sería…. En aquella época…

Sí porque luego imaginate que tenía yo dieciséis años! Y bueno me acuerdo de eso del tenderete ese para que no me tocara porque no aguantaba encima que me tocara la sabana, no la aguantaba. Eso ha sido poco tiempo pero ha sido. Yo claro yo ya era mayor, yo tenía entonces diecisiete años… he venido 16, 17, pues ¡ya ves! Yo ya… entré con dieciocho en la fábrica, pues en la fábrica ya después de la enfermedad. Todo ha sido… año y medio o así…

Vie professionnelle

¿Lo has encontrado tú el trabajo en la fábrica?

La Luisa. La Luisa, luego el médico me dijo que servir que no podía servir porque… porque que quieras que no hay que tocar mucha agua, y entonces pues… para el reuma que yo tenía que… había mejorado pero que no deso no… Luego fui al pueblo. Fui al pueblo, estuve unos cuatro meses en el pueblo … pero me encontraba… deprimida. Yo siempre, sí, en seguida me tiende la depresión sats, y en tu casa… también me acuerdo de pasar las noches y sentir las campanas de la Seu, que está allí, cerca… clan! Clan! Yo… yo desvelada, desvelada, desvelada … tantas horas y ¡tan joven! porque era…

Eso también fue el choque, no? ¿No lo has pensado nunca? ¿El choque de tener que dejar a [la Julia]?...

No sé…

(Elle n'a jamais pensé que cela pouvait être un choc de devoir quitter sa mère en se l'entendant dire un beau matin… tout quitter, alors qu'elle dit elle-même qu'elle n'était pas prête…)

La maladie

Yo no sé… Yo no lo sé… Yo en Fruxil nunca había notado nada… Yo vine aquí y me engordé claro con la edad que tenía estaba guapa además la gordura te hace ser lozana, más

brillante (elle rit!)… Y deso… pero ya empecé, empecé que iba a buscar a una lechería la leche y mmm… ordeñaban la vaca y… deso… llevaban de la leche allá a la panadería a buscar la leche… y todos los días a buscar la leche. Y empecé que no podía! Venía por allí la "plana da l'Om" y yo no podía, yo no podía… Yo le decía ay ¡Julia qué cansada! Dice: ¡dímelo a mí! ¡Dímelo a mí! Que corro… corría todos los días, claro ella era cansada normal. Ella era cansada porque claro, con dos críos, los dejaba… ella era trabajadora… se iba a hacer unas horas… a tal puesto, tal…

L'hébergement chez Julia et la cohabitation difficile

Sí, [dice que] lo hacía todo supongo que [su marido]… que mi padre no hacía mucho en casa…

No… y además cansada, y lo que más le cansaba aún era lo que sufría… lo que sufría… deso porque eso también lo he vivido yo allí los días que he estao… y una vez le… una vez le llamé la atención pfff… a [su marido]…

(La gorge se serre, partage contre nature, décidément trop jeune pour tout ce qu'elle rencontre alors…)

¿Quién era yo pa llamarle la atención a [su marido], estaba yo en su casa!

Pero… había visto llorar tanto a [la Julia] y la veía así… y además yo luego al estar allí veía si venía de noche… ¡o no venía!

¿Y no venía?

Y no venía… Y… y yo entonces no sé qué le dije… un día no sé qué le dije… yo no me acuerdo bien lo que le dije y eso que yo no soy muy decidida ¿no?… pero cuando me da… yo sé que no sé lo que dijo: márchate desta casa, márchate desta casa. Y ¡yo estaba inútil!... yo no estaba aún bien… y… (*elle est très émue*) y [la Julia]: tú te irás cuando me vaya yo. No sé, no sé qué le ha dicho pero… rotundamente. Pero [su marido] no tenía… me mandó echar de casa y luego me vino a arrodillarse… a arrodillarse allí a decirme que le perdonara ¡y tal y cual!… Pero claro veía… yo veía cosas que no deso. Y [la Julia] ¡le llevaba así!

(Elle fait un geste des mains qui signifie que ma mère avait grand soin de cet homme dont elle dit avoir été tellement amoureuse, sachant le remettre en place apparemment, et sachant obtenir qu'il demande pardon… soumise aussi à une certaine attitude de sollicitude alors qu'elle était trompée depuis le premier jour…)

Es que le llevaba así… Vull di que… que, que, que… le decía del (parole inaudible "quiné" y el otro bo… él ya… no era de las mujeres que lo tenía abandonao, no, que tenía dos hijos pero ella quería estar pa todo, sabes, él quería la cervecita pues su cervecita y tal y cual… y… y bueno…

Fuite, refuge al pueblo en Galice

Luego me puse mala y fui al pueblo y estuve luego más bien…

De vez en cuando bajaba abajo a arrojar… (petit rire de plaisir évident, mais contrarié…) pero era asunto de las deso…

"Retour" à Manresa

Y luego ya cuando me vine aquí, ay la Luisa me había buscado un sitio para ir a la fábrica y ir a la mañana… yo no tenía donde estar… ¡casa! Y… y entonces ella… una mujer que era

mayor, y que a la mañana, hiciera la faenita de casa de… la deso… y a la tarde irme… iba a la mantener… la… lo de comer con lo que yo hacía a la mañana en casa.

Y bueno y fui allí. Fui allí pero cuando las cosas están deso… tenía mucha tos entonces, yo no sé yo tenía mucha tos… yo que para mí que aquella gente… bueno tenía una hija soltera también y… No sé si les dio miedo aquella tos mía?... si tenía… si tenía… cómo se diu ese mal… es tuberculosis… algo de eso o algo… Que… que tenía yo… Me daba mucho la tos… y entonces me ha… vino un día y dice " ¡ay sabe qué ahora me vuelve la chica que he tenido antes… me… me vuelve… estuve muy poco… estuve muy poco… no sé si habré estao* un mes… o mes y medio… y deso. ¡Ffff!... ¡otro palo!… otro palo, me voy a… era al lado de la casa de la Luisa, y me voy a la casa de la Luisa ¡y no me dejó volver la Luisa eh!

(on sent que cela lui a fait du bien d'être enfin prise en charge avec affection… sa sœur Luisa reste celle qu'elle a le plus fréquentée et dont elle s'est sentie plus proche)

Fui y le dije: me han dicho eso que ahora les viene aquella otra chica que deso. Dice "!Quédate aquí!" y se ha ido ella a coger todas mis cosas y me llevó pa su casa. Y allí he estado… ¡hasta que me casé! (*le souvenir est heureux*) Y era un piso muy chico eh! Y era la suegra! Y vivía con la suegra! Quiero decir los suegros. Vivía con los suegros y allí he estado.

Pero yo ya me había encarrilao* en la fábrica y era otra cosa la fábrica, yo me sentía… ¡como las demás! Sabes, no, no estoy sirviendo… Parece que me sentía más… más humilde… más humillada, ¡no sé! Y allí ya en… lo que es en la fábrica yo me fui encarrilando…

(Interruption de l'entretien par un appel sur son téléphone.)

Fin de l'enregistrement Mariluz3.wav
Début de l'enregistrement Mariluz 4.wav

Une paysanne à la ville : d'émigrée à immigrée

Lo de la fábrica que tú te sentías más…

Yo me sentía más… en la fábrica pues me encontraba ya bien, bien… ay más bien con ya compañeras… aunque yo ¡bueno! se notaba las leguas que venía de pueblo… sabes… se notaba las leguas… que venía… además… no sé también podíamos hacer más por…

Llevas… Es aquello que lo llevas del pueblo y hasta que no lo vas sacudiendo un poco… ¡un poco! Siempre te queda… (elle sourit) siempre te queda… pero no, no, yo ya me he ambientao* en seguida en la fábrica…

Aunque las he pasado también ¡eh!… en la fábrica para aprender… ¡y yo con mis nervios! Hacían unas pruebas allí para ver cuántos nudos hacías en un minuto… deso y yo con los nervios si me miran y me están deso por eso te decía yo con eso he, he con el aparato… ¡Claro! La vida es que la vida las vas pasando tus cosas ¿no?

Pero mucha inseguridad tiene que ver también… la cultura. ¡Si tienes más cultura tienes más seguridad, aunque seas… hay personas más seguras y menos seguras pero te da mucha seguridad cuando sabes lo que hablan… de lo que tratan… de lo que estás tratando, te da seguridad, ¡por supuesto! Por eso yo a los hijos quería que estudiaran. Aunque yo tuviera de sacrificarme lo que… lo que fuera. *(ce qu'elle a fait).*

1:32 […] 3:32 (parenthèse privée)

L'usine

Tú te quedaste en la fábrica y eso fue tu mundo…

Sí, mi mundo… una fábrica textil que ganas muy poquito, mucho trabajo, luego quedo viuda, y con los hijos y doble trabajo… pero bueno…

Ramón

Y el Ramón por ejemplo, ¿cuándo se marchó?

El Ramón se marchó… pues un año antes que yo o así…

Antes también… tú fuiste la última…

Sí yo fui la última, el Ramón marchó… podría ser un año, año y medio, no sé dos años… no sé si marchó con dieciséis él, o más, no lo sé… él tiene dos años más que yo, pero él ya estaba aquí.

Estuvo en casa de Julia un tiempo…

Estuvo cuando vino en casa de [la Julia]… y después [la Julia] ya marchó pa Francia… y él luego… Ah! él luego se fue en la mili! Estuvo dos años porque se han confundido… iba por Galicia… iba por Galicia… y no sé cuanto tiempo estaban de la mili que estaban tiempo pero luego estuvo en Galicia ya estaba en Galicia y tardaban en llamarlo y en llamarlo y entre pitos y flautas debía estar casi dos años, sí… luego [la Julia] ya no estaba. Y entonces se fue a vivir con el tío y la tía.

¿Julio? Y ¿Petra?

Sí, y Petra y estuvo allí hasta que se casó la Teresa, la hija…

La Teresita…

Sí. Y cuando se casó deso han dicho que no había sitio porque fue a vivir allí con los… con sus padres… y entonces él se buscó… le buscaron una pensión… bueno una pensión…

Pero ¿él trabajaba?

Sí, sí, él estaba trabajando… y le buscaron una pensión… que eran dos abuelos… bueno pensión… una casa particular debía ser que eran dos abuelitos y bueno… no sé… le debía pagar, lo que fuera pero…

Pero él ya era mayorcito, ¿no se buscaba?…

Sí bueno no sé si se lo buscaba… se lo debía buscar… entonces ya era mayor, bueno yo digo buscao* pero no sé si se lo busco él o si era la Luisa también había colaborao, yo no lo sé… al deso, y luego me parece que estuvo con la Amalia también, un poco. Sí, sí, luego no sé qué pasó… Si se hicieron viejos los abuelos… cuando se casó estaba a casa la Amalia. Sí, sí, adonde te arreplega… Sé que estuvo con la Amalia algo no sé si estuvo gaire pero algo sí estuvo a casa de la Amalia.

Los otros del pueblo

También un punto que quería… que también he hablado con Julia… era… vosotras… en tu casa, todo el mundo se marchó pero, solo se quedo allí el José ¿y las otras casas?

Las otras casas del pueble, pues si fa o no fa. ¡Psss!

¿Siempre se quedaba uno?

Se fueron volando porque mira la casa de Pardo… pues también… marchó la Aurora, marchó la Celina… la grande. Ahora hay otra Celina pero era una tía, una hermana del Pepe… otro

hermano del Pepe también ha marchao.

Pero ¿no vinieron aquí a Cataluña?

No. Los de Pardo no. Los de Pardo se han ido a Vigo. A Vigo… el Daniel… ¡No!, Celina sí, una hermana, una hermana sí que está aquí en Cataluña… está a Castelldefells… del Pepe de Pardo! Una hermana, una hermana del Pepe de Pardo… está en el deso…

Luego de la casa do Pico también hay algunas en Barcelona… una tal Gloria que esa ya era mayor que yo que también ya había ido a Barcelona… casi todas se venían a Barcelona o a Madrid también marchaban algunos… Carpinteiro…

Los Carpinteiro también?

Carpinteiro pues… aquella ya se marchó, una, que era prima nuestra. Sí que tú conoces a su hija. Una que se llamaba Mercedes, sabes una que era muy gorda. Pues aquella, su madre se marcharon pero se casaron muy jóvenes porque había quedao* embarazada su madre de otra hija que tiene más grande que también han tenido más mala suerte… Es que hay familias que ¡agarrate! Tuvieron mala suerte porque les nació una niña… Una hermana desa que luego se hizo tan gorda… pues tuvo una niña con sin… tiene una niña con síndrome de Dam… y el año pasado me han dicho que la otra hija tenía cáncer, otra hija que tenía… no sé si lo ha superao* o algo…

Pues aquella se marchó cuando se casó. Quedó embarazada muy joven, no sé si tenía diecisiete o dieciocho años… que eran así, venían siendo como la Amalia. Un poquito más joven aún que la Amalia. Y entonces se casaron y se fueron pa Madrid.

¿Pa Madrid?...

Para Madrid. Porque también tenían una… otra hermana él que estaba en Madrid. Y se fueron pallá y se ve que les fue muy bien… que están… están muy bien económicamente.

Y luego… Las de Rivas… otra casa de allí del pueblo que ahora está cerrada… La de Rivas… ¿Te suena? Es allá arriba, cerca del Teixelo.

¡Si! ¿Una casa que estuvo cerrada mucho tiempo?

Pues aquella casa… Sí pero ahora ya partieron y tal… y ahora uno que estaba en Zouro…

Fin brutale de l'enregistrement Mariluz4.WAV

L'entretien reprend un peu plus tard, mais plus loin, le décompte de toutes celles qui sont parties n'est pas terminé. Celui-ci permet de comprendre qu'entre le moment où Julia est partie (vers 1940) et celui où Mariluz a quitté Fruxil (vers 1960), de nombreuses maisons ont vu les jeunes partir. Les régions destinataires sont proches (Vigo) ou plus lointaines Barcelone qui semble être la ville majoritairement destinataire selon les indications de Mariluz, et Madrid. Mais toujours espagnoles. On en déduit en tout cas qu'en l'espace de vingt ans le village s'est vidé de sa jeunesse, les uns faisant bonne fortune les autres un peu moins, mais toutes et tous fondent leur vie ailleurs… comme le leur promettait leur naissance.

Mariluz raconte ce qu'elle observe à Manresa.

Franquisme

Entonces trabajaba por la mañana, a las cinco de la mañana, y alguna vez había encontrado… había la Pirelli… la Pirelli que venía el coche de la Pirelli, de los del turno de noche, y habían tirado octavillas, habían tirado los comunistas o los… bueno estaba prohibido todo… y se aprovechaban así a lo mejor allí donde paraba el coche de los trabajadores o algo y una vez

pues oye bajaban la gente del coche y al ver tanto papelito ¡lo que te viene es mirar a ver qué es! Y enseguida los policías pam, pam, pam cada… que ellos cogían porque veían aquello … que tanto habían echao… y bueno por rajo limpio eh! Por los que cogían papeles… por eso te decían ¡no cojas nada aunque veas escampar no cojas nada! Es lo que te decían…

Luego el Ramón de la Luisa escuchaba la Pirinaica (elle dit Pirinaica pour Pirenaica). Era una emisora privada… ay una emisora… como se dice…

Il s'agit d'une radio clandestine. Elle reprend malheureusement mon terme…

Bueno era prohibida… Que allí era donde te explicaban. Allí te *esplicaban lo que había…

La Pirenaica porque emitía seguramente desde la frontera…

Le decían la Perinaica (sic)… la Perinaica pero nadie sabía donde estaba esa emisora sino la hubieran cargado … y… y el Ramón de la Luisa me acuerdo que…

(Elle baisse la voix, imitant le beau-frère…)

…él a su madre le decía… "ponla baja ponla baja" por si escuchaba el vecino o algo ¡por el miedo! ¡por el miedo! y porque si se interaban de que escuchaban la Perinaica y allí te hablaban de todo… pero yo con que era joven…

No sabías mucho de…

Ni paraba la atención… es ahora cuando me doy cuenta… y… allí decían cuando el proceso de Burgos… tata ta el deso… porque cuando yo… Cuando yo me casé… al Julio lo dejaron por… cuando festejaba lo dejaron porque tenía una otitis en el oído. Lo han dejado. Y luego…

Je ne comprends pas bien car elle fait un coq-à-l'âne…

¿Lo han dejado? ¿cómo? ¿Para la mili?...

Lo han puesto inútil. Ay… pa la mili. Ah bueno… lo han devuelto él se fue a la mili y le han dicho "no, tienes esta otitis te devuelven". Pero luego pasó tiempo y… y nos casamos…

Mariage

[…] photos du mariage de [Mariluz], […] c'était en 1968. Ça colle, un an et demi selon elle, Julia arrivée en 40, Mariluz en 65, un an et demi de galères, la rencontre, le mariage en 68.

Y después de casados… lo llamaron. Bueno, lo llamaron a revisión y con que esa otitis a veces

Mariage de Mariluz et Julio, Manresa, juillet 1968. (*Collection privée JRP*)

se le cerraba un poco… y volvía porque esa otitis no se le ha curado hasta que luego ya tenía yo al David y… y lo operaron en Barcelona porque… primero no le animaban a operar, sabes porque no había tantos adelantes pero ya cuando pasaron años han dicho "hoy día me operaria" le dijo… primero le decían que no porque era muy delicado porque podía quedarle la boca torcida y tal… Pero… luego cuando pasaron años… él siempre oye manchaba… no tenía dolor pero manchaba la almohada a veces… y a veces… a veces se le había cerrao… precisamente se ve que se le cerró un poquito en una revisión y lo dieron de alta. Y luego ¡ya estábamos casados! Y entonces pues lo llevaron y ¡fue a la mili! ¡Estuvo en la mili!

¿aquí?

En San Clemente de Sasebas, haciendo la instrucción y luego en Barcelona. Y en Barcelona pues iba a trabajar a la tarde, a hacer cuatro horas, cuatro horas en un sitio de esponjas, en una fábrica de esponjas. Y estaba en la Caja de Reclutas aquí en Barcelona.

Y… y ahora ¿por qué te explico todo esto?

On s'est laissées embarquer par l'histoire familiale… ni elle ni moi ne nous souvenons sur quoi est partie la conversation. Je n'ai pas de notes, je ne le sais pas plus qu'elle, mais elle retrouve le fil…

¿Por lo que pasaba en política y eso?...

… Ya ves, estamos hablando de esto y yo me lio con el…

Y…

¿Por la mili?... ¿a lo mejor?…

La mili…

Sí porque tú no sabías.. no te dabas cuenta en aquel momento…

Ah la Pirenaica y todo esto… ¡Ah sí! Ahora ya sé de qué vamos. Y entonces pues… ya lo iban a licenciar y bueno! Ahora aunque nos venga un hijo no pasa nada. Porque ya lo iban a licenciar. Sí, sí.

Grossesse et procès de Burgos

He quedao* embarazada y es cuando los últimos… el proceso de Burgos… los últimos que mató Franco, pues era entonces que… era entonces que han retenido a los soldados. No sé si los retuvieron cuatro meses o medio año más o algo así. Esto ya… bueno… esto ya debía ser… yo me casé en el 68… cuando eran los.. por el 69 o así. Porque entonces, luego los retuvieron y cuando él vino ya estaba yo no sé de cinco meses o así. Porque lo habían… por eso del proceso de Burgos.

(Le procès de Burgos contre 16 militants de ETA a eu lieu en 1970, le 3 décembre 1970 semble-t-il, sous le franquisme. Au cours de ce procès, par la forte pression populaire, les peines de 6 condamnés à mort ont été pour la première fois commuées en peines de réclusion. A revoir dans le détail si utilisé)

Tenían miedo a que hubiera movimiento…

Debían tener miedo a que hubiera un deso y han retenido a los soldados. Pero lo que te interabas era en estas emisoras clandestinas y eran más bien los de antes. Los que éramos más jóvenes es ahora cuando le paro más atención y… Y te interabas porque allí te explicaban si los mataban, o no los mataban…

Porque sino ¿no sabíais nada del proceso… de los procesos de Burgos?

No, no, todo estaba muy tapado y la gente no quería hablar tampoco.

El NODO no…

La gente no quería hablar. No, no, tenía miedo a hablar… como ahora que no se puede hablar de Pujol… (*Elle rit…*)

Peor está. Hoy no te matan.

No, peor aún… La gente, no deso… y en eso mi padre nunca ha hablao… ah la política… ¡nunca le sentí hablar de política! Ahora mi tío!... mi tío…

¿Tu padre no hablaba porque no quería hablar o porque era… no estaba de acuerdo con…

Habría un poco de todo… yo no lo sé, era tan joven y eso. Pero… (*elle réfléchit bien*) Me parece que… un poco miedo, también un poco, pero no le interesaba. Sabes, una persona que… yo creo que mi padre… no le interesaba.

Guerre civile

Pero él bien había visto… porque los recuerdos de [la Julia] de la guerra civil… casi no tiene de Galicia.

No porque allí tampoco no…

Pero dice que se oían las bombas a lo lejos…

Sí… Sí, Sí, Sí, seguro… yo no lo sé pero…

Ella cuenta también que cuando… te acordarás a lo mejor porque en Fruxil, cuando estuvimos las tres allí, también lo contaba que a veces, sabían que venía la guardia civil y los niños corrían a prevenir al pueblo a decir a todo el mundo: ¡qué viene la policía!…

Bueno a la guardia civil le teníamos mucho miedo… yo la primera.

Y que alguno mataron por allí también…

La guardia civil… había miedo. Pero bueno, los niños ¿por qué tenían miedo? Porque alguien les inculcó ese miedo…

Porque se hablaba… los niños pescan lo

Los niños Si ven… pues no, ellos no… no saben bueno ni malo. Pero ¡han hecho mucho daño! ¡La guardia civil ha hecho mucho daño! Porque la guardia civil… se los llevaba… no ves mi padre que… eso sí lo ha explicao* mi padre… de que se levantó de noche porque tenían de ir a… a arar o no sé qué… y claro, tenían de ir tempranito porque luego hacía calor y no les va bien a las vacas y eso… y… Cuando va él allí a la granja deso… y para preparar ya las vacas pa tan pronto saliera el día ya irse… Siente alguien allí sabes que había aquello arriba… pom, pom… le pican allá pero ¡a la *matinada! Y él… se asoma así… y dice ¿qué anda haciendo usted a estas horas? Y la guardia civil… a esas horas de la mañana por allí…

Andarían buscando a alguien…

Y él dice "no es que estoy preparando"… pero puedes pensar acojonao… "preparando el ganao* porque quiero salir temprano porque hace calor y después hace calor"…

"¡Márchese usted métase en la cama porque le, le, le, le hacemos volar la cabeza!".

Mi padre dice que se ha ido acojonao, se metió otra vez en la cama y la [la Julia] le ha dicho: "¿que no ibas a marchar?.".. no sé qué… Dice "no, pero he pensao* que era temprano", no le dijo ni lo que había pasado. Dice no he tenido cojones hasta que no salió el sol pa salir de mi casa. Porque según cómo te cogen y te llevan allí a lo alto y te disparan ¡y allí está!

Andarían buscando efectivamente a alguien…

Allí te quedas… La gente tenía… (*miedo*)… deso aún me acuerdo. Una vez llevaron al señor Manuel da Lence, el hombre que había… el padre… que había allá a casa de Lence, y ¡esto me acuerdo yo! ¡Eso ya era más *palante! Y sentía la señora Matilde... ¡Ay! ¿Tú habías conocido a la señora Matilde? …mmm… poca cosa porque ya… bueno pues siento "Ay, ay" venga llorar venga llorar. Y la gente se quedó… bueno la gente cuando deso se iba pallá. Y los han hecho volver pa sus casas… Le habían cogido el marido se lo llevaron por la *aira da Lence arriba sabes con el aira como es *parriba… Y la… y a ella la han desafiao* que como gritara no sé qué… bueno la hicieron callar abajo… antes había la casa vieja sabes, y la hicieron deso… y a él lo llevaron… yo no sé qué le podían pedir a aquel hombre eso ¡que él era un buenazo! Lo llevaron se ve que hasta allá arriba y la señora Matilde ya pensaba que no lo volvería a ver… y luego el hombre volvió… *pabajo… y se ve que nadie le pudo sacar ¡lo que le habían dicho! Se ve que le han puesto una… debían poner un deso que como soltara algo que lo liquidarían que se ve que la familia, ¡claro! que qué te han dicho tal y nada… no lo pudieron sacar nunca nada. Y el hombre cogió cáncer de allí a cuatro días, ¡tú! Que hacía cuatro días… me acuerdo que se murió. Es que estas cosas no van, no van… ¡Puede que lo hubiera cogido también! Pero esas cosas… van muy mal…

Matan…

Sí.

Y adamás a lo mejor lo obligaron a…

El debía jurar alguna cosa y le debían hacer deso… un juramento… para que nadie se pudiera… que jamás lo pudiera… soltar… pero a ese hombre ¿por qué? Aquel hombre Si estuviera metido en alguna cosa pero era un hombre que era…

Pero a veces la gente está metida en cosas sin que se sepa… Porque claro… es así cómo hay que llevarlas esas cosas…

Yo no lo sé pero lo que sí sé, es que mi madre les decía a los… al José… y a su… y a mi padre también… pero sobre todo ¡que fuera a misa!...

Ah sí…

¡Ay! Qué fuera a misa!

Aunque no les gustara…

Para que el cura lo viera. ¡Tú sabes la importancia que tenía! Mi madre no era solo por la religión, ¡no! Pero era importante de que el cura te viera por allí, porque como el cura te diera un mal informe ¡venían y te liquidaban!

Claro…

Se ve que una vez al cura del pueblo… esto lo había dicho mi padre. Que le habían ido… y era un cura que habían tenido que... le tenían aprecio, le decían don Manuel, no sé. Y… no sé eso es más *patrás ya… y cuando la guerra y eso. Y… y se ve que le habían ido la guardia civil si le sobraba alguien en la parroquia… preguntando si le sobraba alguien en la parroquia… Es que luego, claro… El otro se ve que dice "No a mí no me sobra nada" se ve que dijo el med… el cura "a mí si a caso me faltan. A mí no me sobra nadie". Das un mal informe ¡ya te cargan!

Pero… yo por eso le tengo rabia a la guardia civil. Claro que hoy día se meten chavales que no tienen trabajo de otra cosa...

¡Como en aquellos tiempos! En otros tiempos… todos los tiempos… Se meten la gente en la policía porque es un trabajo fijo y…

No pero a lo mejor, a lo mejor… a lo mejor hay quien se mete más por vocación, sabes, que ya tiene el deso de dar a la porra o el deso… Y ¡Uy! En aquellos tiempos ¡todo eran a base de porrazos! Aquí había unos policías en Manresa que hasta me parece extraño que hayan muerto en su cama normal…

Sí…

Porque aquellos si alguno los hubiera asesinao* por ahí de un balazo… no me extrañaría. Porque ¡eran cabrones! (*elle appuie le "e" de ce mot "cabroneeees"*) eran malos (*là aussi, le "a" de "maaalos"*) todo lo arreglaban con golpes de porra. Eran conocidísimos aquí en Manresa. El valiente que le decían…

¿Eran los mossos de escuadra?... ¡ah! No, que no existían…

No, no, eso te estoy hablando del franquismo.

Y ¿no había mossos de escuadra? Los crearon después...

No, no… luego vinieron los "grises", que cuando los grises, nadie los quería. Los grises… Por todos los sitios había letreros y carteles contra los grises.

Pues mira ahora tienen los mossos! (*C'est le "M" qu'elle appuie, de sa façon si caractéristique…*) ¡Querían los mossos! Pues ahora los mossos ¡son como los otros!

Bueno, te quería hablar de esto también, de los asuntos políticos… Y ya me has dicho… eso de la Pirenaica, voy a mirarlo un poco…

Esto me acuerdo de mí cuñado que yo vivía con mi hermana… ¡Pero esto ya era paquí eh! Yo vine en el 60… 63 o en el 64…

Ya se acercaba el último periodo del franquismo que…

Digo eso porque ya era bastante palante…

A partir de los 60 es ya como la fase final que se va… ya no puede luchar contra… y además abre las fronteras…

Julia et l'émigration années 60

Y cuando [la Julia] se fue pa Francia ¿tú qué información tuviste de esto? ¿Había otra gente que se iba a Francia? ¿los jóvenes se marchaban de aquí también o cómo?
¿Tú sabes cómo se fue [la Julia] o por qué?

No mucho, no mucho. [la Julia] nos dijo a todos que se iba a un médico a Francia.

¿Ah sí?

Nos dijo que se iba a un médico a…

A trabajar, ¿no?

¡Qué va!... Pero bueno, ¡yo no quiero problemas! No… pero quiero decir de lo que ella nos dijo a nosotros.

[…]

Ella nos dijo, yo ya vivía con la Luisa, que era ya después de mi enfermedad, y nos dijo que, que bueno, que llevaba los niños a Galicia porque quería ir a un médico a Francia. [su marido] quedó aquí un tiempo, no sé qué tiempo ha estao… Y que es que con que tenía esto de la operación, que no come que le habían hablao* de un médico francés y se iba allá, y bueno, y así, no sé luego cómo nos hemos ido enterando de luego de eso.

Pues… ¡Y era un médico la primera casa a la que fue! (elle rit de bon coeur)… era la mitad de una mentira…

¡Se iba a trabajar!

Se iba a servir! No sé quién le habría dado la dirección, pero ella se fue con una dirección… y era médico.

Pues ella nos dijo que era para su salud.

No quería deciros…

No sé por qué… no sé… tontería también porque cada uno… cuando es uno mayor hace lo que quiere…

Sí pero [dice ella] que pasaban cosas con [su marido]…

Ya… (très dubitative)… no sé… yo sé que… Bueno pero [su marido] también fue!...

Después. Se lo llevó ella porque no…

Después también fue [su marido] y bueno ya nos ha dicho… escribía alguna carta… creo que era por carta… de que ya […] iba a buscar a [los hijos] y todo eso.

Autres raisons de l'émigration de Julia

[la Julia] siempre ha sido muy trabajadora y muy luchadora, y gustarle tener cosas. Y aquí pues no hubiera tenido tantas cosas. Pero tampoco eso que dice que no le llegaba y todo eso… trabajaba igual que los otros, además venía el día de la palma que aquí era muy celebrao* entonces. ¡Y sus niños llevaban trajes!...

hay fotos

Ves fotos… le había hecho un traje al Jesusín de sastre ¡que le había valido un riñón! La persona que no le llega pa comer no hace eso, sabes. Pero eso yo no lo voy a discutir con ella, porque no se puede discutir, pero claro, no le hubieran quedao* para ahorrar…. deso…

Le mari de Julia

Él trabajaba en Fecsa donde trabaja Ramón.

Trabajaba el Carmelo…

Y el Carmelo… y todo esto. Más a más hacía de *guixaire. Ella siempre había dicho que del dinero nunca le había faltao. El se conquistaba las mujeres porque tenía mucha *pelica… mucha pelica… ¡era muy dulce [su marido]!... era un hombre muy dulce. Iba al pueblo y todos le decían, las vecinas y eso : "todos son majos ¡pero como el de la Julia!...", sabes, porque era cariñoso.

Y ¿tú no sabes por que ella decidió marcharse?

Yo no, yo namás te digo eso que no le digas nunca a ella que le hablo de eso. No pero esto de que no le llegaba… que no sino ¡pasaría hambre!... no, hambre no.

Por penas de…

Por esto de que no le llegaba, no. Porque si no reduciría en ciertos… ciertas cosas…

Es que ella, verás, no quería reducir, y quería ver… para [los hijos] que tuviera[n]…

Sí, claro, y ahorrillos pero…

Yo bien veo que tus hijos han tenido salidas…

¡Yo quedo viuda! Yo quedo viuda con dos hijos…

Quiero decir, ellos… estudiaron, y si ella se hubiera quedado [los hijos] a lo mejor estudiaba[n]s igual, en fin…

Sí, si… lo que pasa

tiene que haber otros acontecimientos…

A lo mejor han hablado con su marido.

Ella se escapó de aquí..

Ya… Pero ellos no habían hablao* de que allí se ganaba más dinero…

No. Ella huyó de aquí. [dice que] Huyó los escándalos de [su marido].

Ves ella nunca me dijo eso. Siempre me ha dicho que no le llegaba pa vivir… que no llegaban a fin de mes. Que no le llegaban a fin de mes…

Porque eso era su… era su motor me parece.

No… Escándalos yo ¡ya lo sé! Además yo también me *interaba de escándalos… de cosas que había hecho… […] que bueno. Mira ahora ha muerto… Ya vale más que…

[…]

Fin de l'enregistrement Mariluz5.wav

Nous arrêtons l'entretien. La situation familiale dénote qu'un horizon s'ouvrait pour celles et ceux qui avaient envie de plus, comme Julia, en quête aussi de nouveaux horizons et d'une nouvelle vie. L'ouverture des frontières, la possibilité d'émigrer dans un autre monde, recommencer, aller de l'avant représente une fuite en avant qui finit pour elle non loin du bois de Vincennes qui est le dernier horizon de sa vie d'émigrée/ immigrée/ retournée puis revenue…

Début enregistrement Mariluz6.m4a

Le malentendu entre deux sœurs que 16 ans et une émigration séparent

Entonces yo le había dicho a una vecina… es que… y me dolió… fijate que era pequeña pero es que los niños también les duelen las cosas. Me duele, ¡hoy me acuerdo de que me dolió tanto! Yo le dije a una vecina: "ha venido tu hermana" dice si "¿estas contenta?", "muchísimo" pero luego hablando así digo: "la quiero pero no me parece hermana como las otras" porque las otras estaba viviendo. Y luego un día se la zampó, se lo dijo a la Julia y luego un día, había venido de vacaciones, tampoco eran muchos días. Si ha venido un mes luego un día en ese mes que ha estado… me estaba peinando, me acuerdo que me estaba peinando… y me dijo: "así que ¿a mí no me quieres como las demás?" ¡Ffffff!... tuve una revol… un deso ya me di cuenta… que aquella y era mayor eh, era como la Julia.

Qué maldad en la gente, no?

ella a lo mejor lo dijo sin ninguna… importancia…

sí, claro pero lo dijo

Pero la importancia para mí sí que ha sido… ha sido muy grande aquella importancia. Porque yo no lo dije… (*émue*) ¡yo estaba contenta! ¡Bueno! Namás de ver a mi madre, mis hermanos y de la alegría que tenían!... Yo también estaba contenta, ¡muy contenta! además me ha traído la primera muñeca, ¡la única que he tenido!… que el Jesusín la estropeo luego… (*Rires, souvenirs souvenirs…*) ¡que yo no la tocaba para que no se me estropeara! […] ¡cómo no la iba

a querer!, no…

pero yo veía mis hermanas…

Sería una manera de decir que era como una extranjera para ti…

… las hermanas que estaba viviendo allí que dormía con ellas… y luego ella que había venido de fuera y en aquel momento pues dije la verdad, lo que sentía, pero luego que se lo haya dicho ¡uy! ¡qué me supo de mal! Me supo muy mal… Pero luego ya las cosas ya cambian, ya te haces grande ya vas viendo las cosas…

Y ella, lo entendió ¿o? [la Julia]…

No, pero no me lo dijo. Ella me dijo así, dice "así que a mí no me quieres como a las otras, yo no soy hermana como las otras ?" o algo así, y yo no sé cómo le respondí, no me acuerdo, seguro que me ha visto colorada ¡porque yo me puse coloradísima! Porque yo quería decir que no, no la veía igual, no la veía igual, …

¡Y con razón!...

…Porque el roce… el roce del deso tal, pero ¡madre mía! La Julia al haber sido la primera de marcharse pues… pues bueno… Ffff! Y bueno, luego cuando estuvo a casa del tío y luego se fue a servir que entonces yo no captaba… me leían las cartas así… me saltaban lo que querían… aquello que… porque no tenían por qué darme esas explicaciones…

No lo entenderías. Eras pequeñita…

No lo entendería tampoco quizá… Pero bueno luego cuando festejaban nos mandaba fotos de [su marido] y bueno todo el deso… pues mucho… Además el José mi hermano el José el primer que desto… se ponía a leer las cartas y… y todos escuchando allá… y a veces mis padres llorando… cuando leía las cartas…

[…]

la question linguistique

Para cambiar un poco de tema… Lo de la lengua, la integración... Cuando tú llegaste… la fábrica, la cuestión de la lengua. Vosotras cuando llegabais aquí, habíais hablado el gallego allí, a lo mejor el castellano…

No teníamos una practica en castellano tampoco, claro, no…

Aunque Franco prohibiera hablar gallego, catalán…

Cuando hablamos el gallego que se habla allí, digamos …

en el pueblo

…que tampoco es correcto, tampoco es el gallego correcto, no…

sí, es gallego… ¡de la gente!...

es del pueblo digamos, pero si lo deso… palabras que me dicen en gallego que algunas no sé qué… ¡porque están más raras!… pero ¡lo que se hablaba allí!... pero claro, ¡para nosotros era nuevo también el castellano!

Y el castellano… y el catalán… aquí se hablaba el catalán…

Y el catalán, ¡más nuevo aún!

… Aunque fuera el franquismo ¿se hablaba el catalán?

Sí, sí, ¡claro que se hablaba!

Porque lo prohibió pero…

Lo que, lo malo era, en el franquismo era ir a hacerte el carné de identidad o algo. ¡Qué mal te trataban! Y que no hubiera… y que no hubiera… eso sí que lo ha nota eh!, ahora vas a la policía, a hacerte el carné o el pasaporte que hace poco que lo hice… y ¡es una gloria! Es que te encuentras como una persona ¡normal! ¡normal! Hasta se lo dije: "ahora no es lo mismo que antes" (*elle rit*).

Y había algunos catalanes: ¡hablame en cristiano! si se les escapaba a alguno… es que claro hay gente que puede hablar el castellano, pero hay otros que no porque aquello es gente que es de pueblo, muy cerraos y tal y van a la policía ya medio temblorosos y "¡hábleme usted en cristiano!" O algo así sats… Eran unos matones, eran unos matones … Lo que pasa que yo ya no me encontré. Yo me encontré en la fábrica, que bien, bien…

¿Lo aprendiste así enseguida el catalán?

Fui entendiéndolo, sobre todo entendiéndolo. Luego, hablarlo… si no vives con catalanes… ahora mismo los niños con que les hablan el catalán… (*elle évoque ses petits enfants*) claro ellos son catalanes, le hablan el catalán. Ahora mientras son pequeños, yo, les iré siguiendo por que me entiendan mejor, y deso pero cuando vea que ya tienen el catalán firmao… yo hablaré el castellano..

¿Porque así tienen los dos?...

no, y el castellano lo aprenden, en seguida lo aprenden, porque aquí se aprende en seguida, pero voy al caso que han de aprender las dos lenguas y su abuela… ya a mí ya me dicen la *yaya y a la otra *l'avia. Porque la otra es catalana, y avia es bien catalán. Yaya pues es más castellano aunque también es catalán, ¿no? Pues sería abuela! Sería abuela… pero me parece que en España si dices yaya que saben, (*elle mélange…*)

es catalán! Me parece que es catalán… bueno, no lo sé, tú me lo dirás!

Que es más castellano, que… avia…

Avia es la abuela,

Abuela…

En catalán. Pero es la palabra abuela. Yaya es como un diminutivo más afectivo ¿no?

¿Ah si?

[…] 09:36

Claro en castellano es abuelo y abuela… ahora al tener yo los nietos… dicen yo ahora cuando nacen empiezan a hablar pues va bien hablarles una lengua. Hasta que no cogen un poco aquella lengua porque le pasó a una allá en Galicia, venía de Madrid de hablar el castellano, de Carpinteiro precisamente, a la mayor a la hermana de la…

[…]

quiero decir que practicas mucho así si tienes alguien… Si tu marido es catalán, pues lo practicas más pero si tu marido es castellano como era el mío pues lo practicas mucho menos. Yo entender lo entendí en seguida cuando llegue a Catalunya, no sé lo que he tardado, pero como los señores que estuve trabajando eran catalanes, pues también ya allí he empezao* a pescar cosas, luego con la Luisa, pues también había la suegra que era catalana allí y hablaban el catalán en casa pues allí también poco pero entender lo entendí en seguida. Pero luego me he casao. Luego te das cuenta, sabes mas, te das cuenta lo mal que lo pronuncias o tal… […] Pues te retienes más pues a lo mejor empiezo en una lengua y acabo en la otra, esas *bareixas que

hago y deso. Pero ahora con los niños…

[…] Yo soy gallega y seré toda mi vida, y el castellano bonito que es también […] A mi ahora no me afecta, pero […]

Elle raconte une anecdote actuelle qui lui est arrivée au jardin d'enfants où les mères africaines ou musulmanes sont critiquées… par les blanches espagnoles et catholiques. Elle conclut :

[…] me he encontrado en algún caso de plantar yo cara… cuanto más rechazan, más me involucro… ¡Qué caray! ¿de qué vamos, ¿qué somos si nuestros padres, abuelos, se han ido por el mundo ¡cómo han podido! ¡cómo han podido!… y ves a saber cómo vivían allá? Ahora, si se comportan me es igual que se comporte mal uno de aquí o no…

Retour après l'aparté.

Vie sociale

Tú cuando llegaste de Galicia jovencita… y ¿lo conociste aquí al Julio? Lo que es vida familiar. ¿Y la vida social que había por aquí? El domingo…

Yo ninguna vida social he hecho. Mira que al pueblo me gustaba ira a la *romaría entonces, y bailaba, claro, dieciséis años... He llegao* aquí… (*tristesse*) alguna vez el Ramón y la Josefina me han dicho… había una pista aquí de verano, no como ahora que hacen de noche que entonces lo hacían a la tarde, y alguna vez el Ramón y la Josefina decían "ven, ven" yo me quedaba con la Luisa y el Ramón.

¿Todavía tenias ese sopetón?

Luego conocí al Julio en casa de unos vecinos que eran gallegos.

Rencontre avec Julio

Entonces tú conocías a otros gallegos?

Sí, había unos gallegos, que porque una vez quise ir yo a Galicia, quería ir a Galicia, las primeras veces ya de… de ir, me hacía un poco de cosa ir sola y entonces la Josefina… la Josefina trabajaba con ella una gallega que se iba para allá…

Autres membres de la famille, le frère cadet, Ramón et sa femme Josefina

Qué hacía la Josefina?

La josefina, esto es de soltera eh… trabajó en una fábrica textil, textil de *sabenas.

¿Como tú?

No, no era la misma, yo era de cintas y ella era de sabenas. Me parece que trabajó hasta que se casó… me parece… Y me dijo que iba aquella gallega al deso, y entonces los hemos conocido un día.

¿Ella y a estaba con el ramón? No, de soltera dices…

Era soltera pero ya estaba con el Ramón, porque el ramón también trabajaba en esa fábrica. Es donde se conocieron en esa fábrica. Y luego ella vino a Galicia conmigo porque el Ramón estaba haciendo la mili, y vino un año a Galicia conmigo que ya era moderno en aquellos tiempos era muy raro. Allí al pueblo debían pensar… ¡puedes pensar los de mi casa no debían estar muy deso porque una de fuera. Y luego según dicen criticaba de que mi madre le había puesto unos platos ¡que ni a los cerdos!...

(…¡¿ella?!)

…!Mi madre le debía poner lo mejor que tenía! Porque basta que venía de fuera y si no tenían mejor, pues no tenían. ¿Quién me lo dijo esto es que mi cabeza... esto no sé, no me lo han dicho a mí, eh. No sé si se lo habrá dicho… (*elle réfléchit pour se souvenir*)…

Lo sé por la Luisa. Y con que lo sé por la Luisa, sé que es cierto. Sabes. En alguna pelea entre Ramón y Josefina y… luego meter a la Luisa por medio, irla a llamar a la Luisa, y meterla algo por medio… lo que pasa que claro… mi cabeza ya… Que ella había dicho eso… que mi madre había puesto unos platos que ni a los cerdos. ¡Eso es que duele! Si se lo dijo a la Luisa… pues la Luisa es de otra manera, no es tan espontanea. La Luisa no… Ya le duelen las cosas y le hacen algo

[…]

Ya es muy mayor… No es tranquila tampoco… también es angustia pero ella no es así espontanea y ella le dirán eso y a lo mejor mañana aún llama por teléfono y quiere paz… sats… a lo mejor vuelve a llamar por teléfono, sats, aunque le hagan desprecios…

Y cuando pasó lo que pasó con lo de la casa, que fue la pelea mayor, ¿no?…

Ella también… No quiere… sabes lo que pasa es que todo tiene su deso. [la Julia] con nosotras, si te acuerdas cuando vinisteis a casa del Ramón que no quiso ni venir a vernos cuando a sus hermanas cuando era él que le estaba j…iendo me entiendes? …

[…] elle évoque un autre épisode personnel de dispute de la famille à cause de la mort des parents à Manresa puis les questions d'héritage. Des noms de parcelles apparaissent : Penaxubreira, Soberlamas…

vie sociale à Manresa

Tú no… ibas un poco a bailar?

Yo hice poca vida social. Primero iba mucho, iba al cine con mi hermana Luisa. Lo que pasa es que ¡me dormía! Iba alguna vez al cine con la Luisa y el Ramón, siempre he ido con ellos. Y luego cuando ya me puse a festejar, pues bueno, tampoco me gustaba gaire ir al cine, pero entonces no había gran cosa, porque no había coches tampoco no podías salir de allí. A él sí que le gustaba el cine, al novio. Íbamos al invierno más bien era que íbamos al cine pero luego al verano nos sentábamos por allí el paseo nos sentábamos allí al paseo, tomábamos algo ¡y para de contar!. A bailar tampoco, no, no sé de bailar… él sabia poco de bailar, yo también… sabíamos poco los dos de bailar.

Tú bailabas antes, ¿no?

Yo cuando tenía 16 años ¡sí que bailaba!, pero claro, era cuando empezaba si cogía a alguien que me supiera ir llevando entonces Sí,… pero luego me vine aquí… pero bueno, yo podía haber salido con amigas y eso… pero no. Ya digo alguna vez el festejar el Ramón y encontrarlos allá… y yo estar con la Luisa y ellos marchar a la pista Castell y yo quedarme con la Luisa y el Ramón, allá. Sí, si… un poco vieja ya antes de hora… mira no me llamaba.

Intégration, l'idée du retour

¿Consideras que te has integrado bien en la sociedad catalana? Esa cuestión de la integración…

Me dicen mis hijos… sobre todo el David dice porque si yo ahora te digo que para ir a Galicia para estar allá dos o tres meses pues sí, pero para la vida estoy más… aquí… más adaptada a Cataluña que a Galicia.

¿Porque tienes la casa aquí o por la vida de allí? Si imaginas vivir en Sarria…

yo no, no… yo como algunos dicen irme si fuera irme por temporadas largas allí donde nací, Sí, irme una temporadita, allí, si.

Pero a Fruxil?

A Fruxil… si hubiera más medios… o estar dos o tres meses. Que ahora no sé sin estar la Julia también si daría pasao* tres meses, no lo sé... además que cada vez te haces más viejo y ves las cosas mas… ya lo que hoy te ilusiona mañana ya no te ilusiona… yo noto que pierdo mucha ilusión. Pero yo irme a vivir a Galicia no.

Volver nunca ha sido tu..?

Yo volver, irme, decir ahora vives en Sarria que tienes más comodidades y tal, eso no, no no lo haría.

Cuando te fuiste la idea no era me voy a hacerme la vida pero ¿con la idea de volver nunca, joven?

Yo me vine porque era mi obligación. Mi madre nunca hubiera pensao* me hiciera tanto efecto aquello que me ha dicho. Seguro que no, seguro que no se recordaría, si hoy viviera, no lo recordaría que a lo mejor lo dijo a otros hijos también, a la Julia, o al Ramón, no sé, a lo mejor lo dijo a otros. Pero la julia era diferente tenia más espíritu, es la que más espíritu tiene de… decidida, decisión, empenta (*elle répète*) empenta.

Dice que a los 10 años se quería marchar… pero dijo como tu, su madre ya se lo había dicho que allí, no había salida. Ni chicos, no se lo diría así, que no había posibilidades de casarse…

Ya te digo, casarse, los herederos entonces. Ahora los herederos buscan… nadie quiere quedarse en la aldea, digamos. Aunque hoy día en la aldea ¡no es como antes tampoco! Porque lo hacen con tractores… tú sabes antes iban a cavar… el millo, las patacas…

Pero ¿no ves como viven allí? ¿Qué chica iría de Cataluña a Fruxil?

Por eso ahora los chicos, no solo en Fruxil. Yo conozco algunos de Castilla, […] se ve que tampoco nadie queda. […] allí se van a Zamora la capital porque allí no hay nada. […] Entonces pues claro, en nuestra casa que éramos tantas ¡no habría hereos!… ¡Hereos es uno en cada casa! Y en cada casa hay 4 o 5 chicas!

Había más chicas…

Había más porque la mujer parece que abunde más, ¿no? Pues entonces ya me vine, y yo me siento bien en Manresa.

Bien integrada. tu vida la has hecho. […] La fábrica, los 35 años de carrera los has hecho dentro de la fábrica?…

Yo trabajé 45.

¿En la misma fábrica?

Siempre en la misma fábrica. Mi David me dice… "Qué cosa más aburrida cobrando una miseria!" pero poca decisión también... igual me habría apuntado a otra fábrica… Aquí había la Pirelli que también cogían mujeres…

Pero sería más duro el trabajo, ¿no?

…Que a lo mejor tampoco me cogían, digamos, pero tampoco somos… somos bastante de..

miedo a los cambios, sabes. No soy decidida…

[…]

Parece que tú estás casi mejor que [la Julia]….

Yo me he aceptado… Yo con mi marido, éramos bastante diferentes, él era más aviat, él era más de no tener nunca una peseta, sabes..

Gastárselo en vida…

No era malgastador, porque era trabajador, él hacía horas de camarero en el Timbalé. Luego estudió lo que estudio lo hizo trabajando. Él se casó y aun acabo… tenía la maestría industrial. Y la acabó, tengo las notas, […] ¡tenía sobresalientes!

[…]

Violence de genre, une vision particulière

Es otro tipo de violencias y hay mujeres violentotas eh! que no te hacen daño físico pero te pueden hacer daño… mira, engaños, hay muchos maridos engañaos… en el dinero. […] Yo recuerdo haber mujeres así como yo y su marido ¿y que estrenas este vestido?, yo no te lo he visto. ¡es que ya lo tenía el año pasado! Qué despistao* y hacerme a mí (*elle fait un geste pour imiter l'arnaque*) quien dice vestidos, joyas o cosas… si quieres que él sea legal contigo has de ser tú también, porque si él tiene chapuzas, a mí me hubiera dolido mucho tener chapuzas. Son pobres cosas así, poco legales,

[…] Viven en un engañito. En eso mi cuñada era también así mi cuñada con las joyas hacía ver que se las regalaba su deso y era de… chapuceras que a mí no… si querían comprar una cosa decir: "oye que me compraré esto o lo otro", y aún así me cuesta de vivir […]

Fin (abrupte) de l'enregistrement Mariluz6.m4a

1.4. Amalia R.P.

Court enregistrement réalisé à l'occasion d'un séjour du 10 au 13 novembre 2019.

Promise

Él siempre iba diciendo que de pequeño había venido a mi casa no sé por qué con una hermana y que yo iba con el ramón en brazos, me explicaba él, porque yo era, claro yo le llevo al Ramón 6 años y era pequena y lo llevaba y que él ha dicho a su hermana "yo me casaré con esa chica"

Y no oía más que dichos por allí de que decían que se casaría conmigo, pues mira ya parece que lo vas cogiendo y empezamos... cuando empezamos a ir a las fiestas y eso, pues empezamos y... fuimos siempre juntos, no siendo después que vine aquí yo pa nacer tú...

Un départ provisoire...

Yo me vine a Manresa porque tenía que venir o la [la Julia] o yo y dijeron de que vieniera yo. Y él estaba en la mili, pero había venido de permiso y yo le he dicho "me dicen que me vaya allí", y dijo "ves, si está de dios que nos casemos, nos casaremos igual!" Pero trabajos hemos tenido porque después él decía "vente"... Pasé aquí dos años.

Él estaba aquí?

No él estaba allá, en su casa. Él decía "vente"... Que me espera acá pa casarnos o pa... y yo quería que lo dijeran mis padres, y mis padres no me decían nada...

Retour pour père malade... et mariage

Pero después mi padre se enfermo allá en casa, y lo tenían ingresado en Lugo, y como se enfermo fuimos todos, menos la julia que no podía porque [..] tenía a [los hijos] dos pequeñitos y no podía dejaros. Y fui la Luisa y el Ramón y yo, la Lucita aún estaba allá. Y como estaba enfermo fui y ya fue así y ya nos casamos! Fue bonito, fue bonito, desde ninos! Después el papá se puso bien y nosotros nos quedamos, ya vino a la boda y todo. Ay cómo pasa el tiempo, dios mio, cómo pasan los años! Teníamos que ser siempre jovenes!

Jaime, de Vilar da Vara

Me llevaba un año, no "un año completo, 7 meses" siempre le decía. Era de un pueblo allí de cerquita, viniendo pa Rubián, de Vilar da Vara se llama. De [la casa de] Susortos.

Départ

Tú te viniste solo porque nacía un hijo de tu hermana? Pero no habías pensao venir pacá?

De momento no, no... de momento estábamos allá, pero tenía que venir la [la Julia] o yo, pa decían, pa quedarse con el Jesusin mientras tú nacías. Y después han pensao en que viniera yo.

Voyager en train

Me acuerdo que les he dicho en una carta... porque allí no estamos acostumbrados a coger trenes pa aquí y pa allá en las estaciones, y decía en una carta que me vinieran a esperar una estación antes. Después una vecina mia del pueblo, iba pa Barcelona, con que yo vine y... veníamos las dos juntas y pa Barcelona, y cuando hemos visto el Jesús que vino una estación antes a esperarnos la alegria que nos dio estabamaos en aquellos pueblos que no... Yo pensaba si no sabré ni dónde es Manresa pa bajarme...

Durée

Me acuerdo que íbamos pa Galicia y en las ventanillas ponían la bebida a refrescar que colgara de noche por afuera...

Ouvirère

Estuve dos años pero iba a una fábrica, claro, iba a trabajar a una fábrica que había allí en la calle Sacrosa... pues tenía un rato de ir, y yo ya era fija en la fábrica aquella. Pero después conque fui a Galicia me dijo el amo de la fábrica: “Si muere te vienes y si vive te quedas un mes pa cuidarlo”, me ha dicho.

Usine moyenne

Hombre claro, daquellas más bien era una fábrica pequena pero tenía bastantes telares, tenía abajo y arriba... y después con que ya me casé, pues paso más tiempo del mes y todo con que deso... Y después cuando vine me volvíeron coger. Y fue por onde cogi el retiro después me enfermé... y fue por onde agarré pa poder cobrar algo desde aquellas que... Pero era bueno el hombre que me dejara un mes pa que cuidara mi padre!

Jobita

Pues la Jobita me recuerdo mucho de ella porque ella y la Luisa pa las fiesta iban ella y la Luisa y su hermana iba más conmigo, que era más joven. [...] Está en Madrid. Que somos primas hermanas, hijas de hermanas, y ella con la Luis y yo con la Lola, con la hermana de ella, Lola.

Enfance à Fruxil

Era un pueblo... un pueblo pequeño pero era muy tranquilo y muy... yo la primera vez que marché d'allí me dio una pena... me parecia que decía adios al pueblo... primero que marché pensé parece que le decía adios al pueblo... y hoy dicen que namas quedan un par de casas...

10:00

Une jeunesse nombreuse pour les fetes

Y Nos juntábamos una pila de mocedad cuando íbamos a las fiestas, de cada casa había dos o tres chicas jovenes y nos juntábamos todas allí en el pueblo pa marcgar a la fiestas, que había que ir andando, que no había carretera, no había... Era bonito, era bonito aquello. ¡Bonito pero muy gastoso! Cuando volvíamos de Santa de Homen mi hermana Luisa decía "yo nunca volveré" porque de noche echarte a andar pa casa... daquella hasta iban los padres con nosotros, llevabamos la comida y se comía allí, y... pero pa volver a la noche era... De día aún aún pero de noche volverse...

Miedo no, ¡cansancio! En ese plan no, porque también venían los padres con nosotros pa acompañarnos, para allí volvían... pero mucho cansancio llegaba uno cansado de subir una montaña subir y subir...

No sé cómo íbamos pero claro no había otra divertición!... cuando llegaba el otro año ya íbamos y.. lo decíamos aquel año pero ya volvíamos ir porque no había otra cosa allí si en otros sitios otra si no ibas a unas cuantas fiestas que hacían por allí en los pueblos!...

En Cervela sí, en Frujille... A la noche, el día de la fiesta mayor a la noche mandaban un cuarteto que decían allá pa que en el pueblo hicieran un baile y hacían... así que cenábamos salíamos al baile allí al mismo pueblo pa no tener que ir a la Cervela, a la Cervela íbamos por la tarde.

[Se bailaba] allí delante de nuestra casa, delante de Pardo que hay aquel trocito delante, que hay allí caminos allí, representa que son cuatro caminos, pues allí...

La couture

Ay sí, trabajar el campo que es... es duro el trabajar el campo... yo no tanto porque con eso de que fui a coser aprender un poquillo a coser, pues, entre que vas a coser y luego cosí un poco pal pueblo, pa la gente, pues no se me hizo tan duro.[...] De pequena me mandaron ya, no sé qué edad tenía, me mandaron a Rubián que iba a Jobita también pero cuando yo fui la Jobita plegaba ya pero el primer día fui con ella. y después ya me quedé con la Jobita que la Jobita cosía ya en el pueblo, y no iba a Rubián ya, estaba con la Jobita. [Pero] pa esas cosas también

hay que... también se necesita saber y... [es] algo diferente de ir cavar aí a la tierra es algo diferente, cambia un poco...

2. La famille Blanco[1]

2.1. Questionnaire informel

Questionnaire informel :

Présentation, naissance, parcours.

La mère, le père naissance, formation, etc.

Parcours vital : professionnel, l'émigration, les émigrations, le retour ?

La guerre civile…

Les grands-parents maternels, paternels :

Les origines lointaines si connues, le/les village/s de Galice

2.2. L'Entretien

Marie Vit à Lattes, près de Montpellier, retraitée active et enseignante à l'ESSEC

Marie est née en 1956 dans une famille très pauvre de Galice. Son père a émigré le premier pour Barcelone où ils ont habité dans les bidonvilles de Montjuich. Sa mère a suivi avec Maria très vite après. Dans les années 60 son père repart, mais cette fois en France avec un contrat des travail dans le bâtiment. Sa femme et sa fille sont « réclamées » (c'est un de ses mots) très vite. Maria arrive en 1964 dans le nord, sa mère sera ouvrière agricole dans la betterave.

La mère dit avoir été sauvée par l'émigration, Maria le dit aussi. Elle parle de sa mère avec admiration et elle fera en sorte sur ses vieux jours d'améliorer sa retraite en l'employant pour s'occuper de sa propre fille en déclarant toutes ses heures en plus des 10 qu'elle fait chez son dernier patron à Paris (?) M. …, un rescapé d'Auschwitz dont sa mère dit qu'il aura été sa lumière dans sa vie.

*L'histoire de ses parents est racontée de manière poignante par Maria, une femme inquiète et engagée que je rencontre à Montpellier au Centre Durruti lors de la présentation d'Odette du numéro de la revue du CERMI**2**.*

L'Entretien

L'Entretien de Maria Blanco a été réalisé au Jardin du Luxembourg, 29 aout 2019.

Enregistrement Maria Blanco1.MP3
Enregistrement Maria Blanco2.MP3

---

[1] Maria Blanco nous a donné l'autorisation expresse de publier les noms des personnes dont elle évoque pour nous le parcours.

[2] Geneviève Dreyfus Armand, Odette Martinez-Maler, *Écritures de la révolution et de la guerre d'Espagne*, Revue Exils et Migrations Ibériques au XXe et XXIe siècles, N° 9-10 nouvelle série, 2018-2019, Riveneuve, Paris, 2019.

Les deux premiers enregistrements n'ayant pas de relation avec le sujet de notre thèse ni le motif de notre rencontre, ne seront pas publiés ici.

Début de l'enregistrement Maria Blanco3.wav

Alors toi ?

Je suis née dans un tout petit village de Galice, de la province de Lugo, qui s'appelle San Martín de Suarna, qui est un village… qui est une paroisse, la Galice est alors ainsi organisée, donc c'est la paroisse de San Martín de Suarna et il fait partie de Fontsagrada. Il y a 26 maisons qui alors sont des maisons extrêmement habitées. Je nais en 1956 d'un père et d'une mère qui viennent du même village. L'un c'est *a casa do Perico* et l'autre c'est *a casa do Juano*. Puisqu'on nomme… chacune des maisons a un nom et qui ne correspond pas forcément au patronyme ou au prénom que… Mon père c'est *a casa do Perico* et ma mère c'est *a casa do Juano*. Je suis la deuxième d'une famille de 2 enfants, mon frère est né en 1951 et moi je nais en 1956.

C'est lui l'ainé.

Ma mère, elle, nait en 1930, d'une famille un peu singulière parce que sa mère vient d'un village à 13-14 kms du mien qui est Freixido, et mon grand-père vient de San Martín, donc du village où je nais moi-même. La singularité c'est que mon grand père est né au XIXe siècle – 1889 je peux retrouver la date– et il est plutôt d'une famille où il y a un peu de terre. Mais il part en Argentine. Il part tenter sa chance en Argentine et la légende dit qu'il est allé à Freixido voir des amis du même âge, puisqu'ils partaient souvent par grappes, et qu'il aurait vu ma grand-mère étant bébé, qu'il aurait trouvé que « c'était une très belle femme », et qu'il aurait dit –j'utilise un conditionnel puisque c'est la fable familiale– et qu'il aurait dit qu'elle serait sa femme. Lui part en Argentine et il ne revient qu'à l'âge de 40 ans.

Il part à quel âge ?

Je pense qu'il y a passé 4 ou 5 ans, je pourrais retrouver, mais je ne sais pas exactement. Il revient d'Argentine avec un peu de pécule, un peu, sans plus car je pense que… c'est un bon vivant extrêmement engagé… politiquement, mais… mentalement. Et il revient. Est-ce qu'il dépense assez vite par un côté un peu flambeur que je ne lui ai pas connu ? –moi je l'ai connu il était déjà âgé–, est-ce qu'il dépense assez vite son gain ?… En tout cas il épouse ma grand-mère celle qu'il s'était promis d'épouser et ils ont 20 ans de différence donc mon grand père a plus de 40 ans, ma grand-mère n'a que 20 ans et très progressivement… ma tante Valentina va naitre, ma mère suivra, une autre fille, mon oncle qui lui est né en 35 et un dernier enfant qui lui mourra de faim. Très vite mon grand-père est sans le sou, du tout, et qu'ils vont devenir vraiment… il va vendre sa force de travail à droite, à gauche…

Il n'a pas acheté de terres avec le pécule avec lequel il est revenu ?

Non, non non… Et les arrangements de la famille d'ou il vient ne lui ont jamais…

Il n'était pas l'ainé?

Non pas du tout… ne lui ont pas du tout été favorables. Il n'y a pas eu de partage, tout cela est dans une espère de non-dit parce que Une des personnes de cette famille était très importante pour nous, en tout cas lui ne réclame rien. Et progressivement… donc il a… en 35, il a déjà plus de 50 ans, donc il ne sera pas conscrit, ni d'office, tout ça, mais il est quand même identifié, il va vendre sa force de travail à la mine, aux Asturies…

Il part…

Oui, oui, il part à pied, il part sur les campagnes de *los segadores* en Castille, il revient à pied,

il part pour 2 mois, 3 mois et il revient… sa force de travail !
Donc très vite les filles, deux des filles ma tante, ma mère, seront placées dans des familles ma mère à l'âge de 6 ans, où elles vont travailler. Elles vont travailler, voilà. Elles vont garder les moutons, elles vont travailler. Ma mère a été placée à Castroverde et les grands-parents passaient chercher le maigre revenu. En tout cas…
C'est ce qui fait un peu l'identité de toute la famille, une extrême pauvreté, mais extrême pauvreté. c'est à dire qu'ils n'ont même pas de maison, la maison est louée et ils ont un tout petit espace pour dormir qu'on appelle *a torre* qui est de l'autre côté de la rue mais ils sont là, tous *amontonados* et ils ont un petit frère, ma grand-mère n'a pas assez de lait, ils ont un petit frère qui va mourir de faim, ce qui va être un des souvenirs les plus marquants pour ma mère, qui va vraiment construire l'identité de ma mère. Mon oncle qui nait un plus tard, ma tante doit naitre en 28, quelque chose comme ça, ma mère nait en 30, la troisième fille [aparté, ma grand-mère était une femme très belle et très honnêtement je pense qu'elle n'a été amoureuse de mon grand-père qu'un faible temps et… je pense qu'elle a été attirée par le retour d'Amérique, par un certain nombre de choses qui n'étaient pas au rendez-vous

Et cette promesse...

Elle n'avait fait aucune promesse de bébé ! C'est lui qui avait fantasmé

Elle devait le savoir…

Certainement mais…

Elle ne se sentait pas promise ?

Non, ce n'était pas le genre

Mais elle a quand même accepté ?

Oui mais parce qu'il revenait d'Amérique, je pense honnêtement sortir de son trou de Freixido

Il était peut-être séduisant ?

A 40 ans il était certainement séduisant oui. Et donc elle a eu beaucoup d'amants… certainement et elle a eu comme amant son voisin, qui était en plus de la famille de mon père… De cette liaison nait une peinte fille qui ressemble trait pour trait… et cette petite fille est envoyée à Freixido, éloignée de la famille et ils ne la verront jamais dans l'espace de l'enfance et elle finira bonne à Madrid. Ce ne sera qu'à l'âge de 60 ans que la fratrie renouera. ils savent qu'ils ont une sœur…

Ils se sont retrouvés ?

Ah oui et elle fait partie maintenant de la famille ! Mais elle est prise en charge par la famille de Freixido, par la famille de ma grand-mère.

Elle ne sort pas du cercle familial mais elle est prise en charge…

Non pas du tout, elle est envoyée dans la famille de la grand-mère et de la famille de la grand-mère elle part faire la bonne à Madrid, puisque c'est là où partaient les femmes. Ma mère…

Toi tu viens plus tard

Je nais en 56… C'est l'histoire des années 30. Ma mère rencontre mon père assez vite mais je pense qu'ils sont fiancés pendant 3 ou 4 ans parce que ma mère portera l'infidélité de sa mère et la mort de son petit frère comme un espèce de fardeau dans sa relation avec les hommes… Donc c'est fiancés pendant 3 ans et surtout ma grand-mère n'en voulait pas puisqu'elle était extrêmement pauvre, qu'elle n'apportait rien. Nous on était très pauvres, mais dans les pauvres il y a toujours…

Serviteurs en Galice…

Non, pas là non… ils se marient et ma mère vient rejoindre mon père dans la famille de mon père. Elle a 200m à faire et elle rejoint *a casa do Perico* où là il y a eu 6 enfants : 3 filles qui se marient, qui rejoignent des villages galiciens, elles suivent leurs maris, l'une en Asturies, l'autre à Alamas de Campo, encore la Galice mais juste à côté, et l'autre à Fonsobragada qui fait partie de la *parroquia* San Martín. Les filles exit ! 3 garçons, l'un meurt aussi assez jeune d'une péritonite, il ne peut pas être soigné et les deux autres, tout le monde se met en 4, mon père fait tout ce qu'il peut pour leur payer le voyage pour l'Argentine.

Donc l'objectif…

ils partent en Argentine et y vivront jusqu'à leur mort.

C'est les frères de ton père

Départ années 50. Mon père 1926. Lui est l'ainé. Il reste à la maison avec ses parents et il a sa femme et il a ses deux enfants,

C'est l'héritier…

Oui… la dure tâche repose sur lui et les sœurs qui viennent de temps en temps chercher des œufs des choses comme ça. Les deux frères partent l'un part en 49, l'autre en 50. Il fait tout ce qu'il peut pour leur payer un costume, les chaussures, et le voyage à Vigo et s'embarquer pour l'Amérique en espérant qu'ils reviendront qu'ils s'occuperont un peu de la mère etc. Mon père fait son service militaire, à l'époque c'est 2 ans et il va travailler comme un âne pour racheter l'hypothèque de la maison de mes grands-parents paternels tout était hypothéqué. C'était un histoire un peu singulière. Mon père travaille nuit et jour, ma mère aussi…

Ton père est une famille où la mère est un peu singulière, ton père famille traditionnelle

Tout à fait traditionnelle, Singulière c'est parce qu'il y a 20 ans de différence…

Il s'en va, il revient… En principe ils pouvaient se monter quelque chose et s'installer…

Lui ne monte pas, il va descendre très, très bas, alors que les *indianos* qui revenaient en général ils construisaient leur grande maison… Nous, *a casa do Perico*, c'est aussi singulier parce que mon grand-père est un bâtard, il est le fils du curé… il est le fils du frère du curé, pardon ! Oui ma grand-mère et lui étaient *criados* dans une des plus riches du village, la maison avec la chapelle, la maison du curé, et bien le frère du curé il engrosse la mère de… et il meurt. Eux vont rester *criados*, et ensuite ils viendront sur la *casa do Perico* mais ils viennent sans rien. Il est un bâtard. Mon grand-père est bâtard. Il s'appelle Blanco Blanco. Ma grand-mère elle vient d'un village d'en face, de Vilarin d'une maison semi-troglodytique mais je pense que c'est la femme la plus intelligente que la terre ait portée. Elle ne savait ni lire ni écrire mais elle c'était un phénomène. C'est elle qui va monter quand mon grand-père va être quasiment pris par la phalange c'est elle qui va aller le sortir et tout ça.

Ils ont des engagements ?

Eux ils sont sur les entre deux : mon père nait en 26, il a 10 ans quand la guerre éclate mais mon grand-père lui en a déjà plus de 40. Ils vont être sur des entre-deux, il va y avoir au village un certain nombre de choses sur les syndicats paysans, etc. Lui s'en sort parce que c'est au pifomètre en fonction des décisions qu'ils prennent sur les gens qui n'ont pas des engagements plus importants que ça…

Il ne fait pas la guerre ? Il n'est d'un coté ni de l'autre ?

Non, il est républicain, mes deux grands-pères sont républicains. Le village… San Martín se coupe en deux et historiquement il reste coupé en deux même encore pas loin d'aujourd'hui,

alors que d'autres villages dans le pourtour, non, d'emblée c'est l'église… ces familles… Maintenant ma grand-mère est une femme d'exception ! donc c'est elle qui ne va pas arrêter de travailler d'aller vendre…

Elle est toujours vivante ?

Elle était née en 1907… non ! Elle est née avec le siècle, c'est comme Buñuel, elle nait avec le siècle. Elle n'a connu de mes enfants que mon fils. Elle a dû mourir à 84 ans, elle a du mourir en 84. Alors que mon grand-père est mort en 68. Mon père va aider ses parents à tout ça. Ils vont faire 3 essais de départs parce que ma mère n'est pas heureuse. Ma grand-mère est un bourreau de travail et surtout, ma mère ne lui correspond pas, malgré… ma mère c'était… elle travaillait aux champs, elle faisait à manger et la nuit elle tricotait. Pour pouvoir à nous, nous acheter des chaussures… parce qu'on n'avait pas de chaussures… elle tricotait pour la pharmacienne de Fontsagrada. Elle était capable de faire un pull pour enfant en une nuit, un pull pour enfant. Elle *cardaba*, *(geste)* elle avait introduit aussi la couleur, elle faisait des petits pulls, des machins, pour gagner un tout petit peu pour qu'on ait quelques petits trucs, acheter de l'huile, acheter un peu ce qui manquait, on ne se nourrissait que de ce qu'il y avait à la maison. Casa de Juana était estampillée négativement elle aurait voulu pour mon père une maison un peu plus… Mon père vendait sa force de travail dans les villages avoisinants il était bourrelier, il faisait les jougs des vaches,

Il réparait ?

Il en faisait ! Il faisait le tour des villages pour avoir un peu d'argent liquide puisque de la maison…

Comment s'appelait-il ?

Il s'appelait Hortensio, mon grand-père était José. Hortensio Blanco Lopez, maman Fernandez (mon grand-père) Diaz (ma grand-mère).

Je peux écrire leurs noms ou préfères-tu qu'ils soient anonymes ?

Tu peux mettre ce que tu veux, pas un problème.
Donc ils ont fait trois essais de sortie, vers les Asturies, ensemble, toujours. Impulsé par ma mère c'était Aviles, parce qu'elle pensait que… ma mère a toujours fréquenté une femme qui s'appelait Margarita, de la casa de Villavol, qui était la maison de l'instituteur, d'où elle était sensée venir, c'est quelque chose de très paradoxal, mais Ovidio, qui était un des meilleurs amis de mon père, qui était l'instituteur du village, ma mère prenait conseil auprès de Margarita son épouse, et pour la contraception…

Ah oui…

Oui ! Elle n'a eu que deux enfants et moi j'étais pas désirée ! Méthode Ogino, ma mère ne voulait qu'un enfant !

Déjà ! Quelle modernité !...

Elle avait vu la pauvreté ! c'est pragmatique, moi je viens 5 ans après, on ne peut pas dire que je sois l'enfant désirée.

C'est générationnel… elles ont vu tellement de misère !...

Ma grand-mère a accouché debout dans l'étable, ma grand-mère était la sage-femme du village.
Ma grand-mère m'a même accouchée moi ! Ma grand-mère en a eu 6, un qui meurt et je te passe ceux qui sont passés chez les cochons… je suppose ! peut-être pas en accouchement, mais préalablement… parce qu'elle était sage-femme, elle savait utiliser les plantes et je suis

sure… Ma mère, ça elle en est incapable, vraiment incapable, donc elle va tout faire, méthode Ogino, parce que mon père est un addict, en tout cas chez nous c'est une question qui n'était pas complètement tabou chez nous. Ma mère qui se colorait de tous les côtés, c'est une anecdote !... mais [mon père, quand ils lui découvrent un problème à la prostate il me dit mais tu te rends compte je vais me faire opérer de la prostate… mais je ne vais plus bander ! …]

En plus t'en parler à toi !

mon père était persuadé que nous nous ressemblions beaucoup il n'avait pas de filtre là-dessus ce qui est assez étonnant pour un homme de sa génération… lui n'avait aucun filtre ! Donc pour ma mère, je pense qu'elle se protégeait c'était une obligation. Elle c'était Margarita qui était là, la femme de l'instituteur, sur la moitié du village elle donnait… il y avait des cours du soir ma elle ne pouvait pas y aller mais elle… pour qu'elle contrôle au mieux et ne se retrouve pas… d'où 5 ans d'intervalle et après moi plus rien ! Ma mère…

C'est pas mal !

Oui, mon père on a 30 ans de différence, donc il a eu mon frère à 25 ans donc ma mère à 21 ! la fécondité bat son plein…

Alors les tentatives de sortie ?

Ils partent à Avilés, mon frère nait très vite après le mariage. C'est à Ribadeo, le nord, c'est la cité minière, le nord, là où il y a… en 34… Elle est ravie. Mon père revient, chaque fois qu'il fait une tentative à 150 kms… et ma grand-mère qui est encore en âge d'être une maitresse femme, de faire prospérer son truc…

D'exiger qu'il revienne ?

Oh tu sais la culpabilité !... Je pense que lui était extrêmement attaché à sa vie là-bas ! il y a certainement la culpabilité qu'il ressent, mais il a les travaux des champs, il essaye de faire prospérer, de nous… de nourrir mon frère puisque je n'existe pas…

Ils partent tous les deux ?

Ils reviennent tous les deux avec deux ou trois meubles… mais il n'y a que…

Ta mère est malheureuse…

Ma mère je pense que quand moi je nais, je pense qu'elle fait une très très grande dépression. Elle veut partir de là. Elle fait une très forte dépression, ça ne l'empêche pas du tout de travailler comme un âne. Mais elle fait une très grave dépression…

Donc première tentative…

Ils font trois tentatives sur les Asturies,

Quelle année la première ?

Mon frère nait en 51… vers 53-54.

Et la deuxième ?

Pareil, ils reviennent et repart à un autre endroit, à l'époque…

Pas longtemps après ?

Pas longtemps après, non, de toutes façons ils sont dans des espèces de fondas. Ils ont pas une vraie installation, ils sont chez quelqu'un à qui ils rendent service… il y a une espèce de troc mais y a pas d'installation réelle installation. Il faudra attendre le départ en Catalogne et le

départ en France.

Troisième donc… en quelle année ?

Mon père part en 63. Je suis née en 56.

Ils partent tous… quand tu nais il y a encore un départ ?

Non, moi plus rien. Ma mère fait une très grosse dépression, elle reste là, je suis là, il y a ma grand-mère, mon grand-père et ils élèvent le fils de ma tante, moi je vais à l'école très jeune, je crois à 2 ans.

Tu es en Galice et tu vas à l'école ?

Il y a une école, dans le village. 26 maisons, l'école est là. On apporte tous un peu de charbon et il y a une institutrice qui a une leçon d'avance sur nous, à peu près…

Tu te souviens ?

Ah oui ! je me souviens de tout ça. Par contre mon frère a 5 ans de plus, il y a Ovidio, celui que j'appelle mon oncle qui ne l'est pas, qui est un cousin de ma mère de cette famille qui n'a pas trop partagé. Il a un itinéraire singulier. Sa mère est fille-mère et elle est de cette famille qui a un peu plus de biens, qui a une vraie maison. Elle a ce fils, et au moment où éclate la guerre lui a 18 ans, 17 ans. Comme elle est déjà institutrice, comme elle veut racheter son truc, elle l'engage dans l'armée franquiste. Ah oui, Ovidio il a été engagé de force dans l'armée franquiste. Peu de temps après l'engagement, il est blessé et il est amputé d'une jambe. Il revient amputé au village, il devient lui-même instituteur. Progressivement il va avoir une prothèse. Il avait un âne. Il est instituteur. Une autre partie de cette famille complètement républicaine, un autre va être fusillé qui est caché dans le village… lui ses options, elles sont claires, il est... Il n'a pas le droit d'enseigner au village on l'envoie dans une école qui est une « cueva » à Llencias, il part tous les matins sur son âne, avec son chien qui le suit, et avec les garçons de familles républicaines… qui vont recevoir l'enseignement là bas. Il part avec sa propre fille, Marisa, que je considère comme ma cousine, qui deviendra elle *profe* de français qui est aujourd'hui décédée. Il y avait simplement Marisa qui était sa fille, qui avait un an de plus que mon frère –mon frère est né en 51 elle était née en 50 elle aurait aujourd'hui 69 ans– et elle Marisa elle part avec son père avec tous les garçons, 6 garçons à partir, moi je suis trop petite parce qu'il faut traverser la foret. Tous les matins ils partent avec leur gamelle et lui il applique tous les principes de *la escuela de libre enseñanza*, il leur apprend à faire le jardin à cultiver, à observer la nature… on va introduire assez vite quelques carottes pour diversifier, etc. moi, non, je reste au village avec la bonne du curé.

Là, tu n'as pas d'enseignement…

Si ! Je vais à l'école on m'apprend à prier le matin…

C'est l'école religieuse ?

Non, c'est l'école du village

Et l'instit ?

l'instit elle a eu une formation de 3 mois peut-être, elle sait lire et écrire, elle connaît les prières

si elle n'est pas virée de là c'est qu'elle n'est pas républicaine !...

ah loin de là ! c'est la copine du curé, c'est les gens qui ont été placés parce que *afines al régimen* ! ils n'ont de diplôme que leur… soutien indéfectible à ça [au régime]. Après, on a des prières, etc. on va avoir à un moment donné Doña Encarnita, une petite jeune qui arrive et qui va nous changer un peu la vie. Mais bon moi je vais y apprendre à lire, à écrire, … mon frère

m'a photocopié un de mes carnets de notes parce que… en… c'était pas « historia social » ? dans une matière *los qué haceres de la casa*, on avait une mention et j'avais une note [de m… (rires) j'étais pas faite ni identifiée pour ça ! petite je suivais, je faisais, donc je vais apprendre à lire très petite, je pense qu'on apprend à lire l'espagnol… j'étais avec tout le monde !

Vous appreniez à lire l'espagnol et pas le galicien.

Ah non mais nous on ne parlait que le galicien on pouvait pas l'interdire sinon tu interdisais aux gens de vivre. Quand on allait en ville, ma grand-mère, je pense qu'elle maitrisait aussi parce qu'elle avait une intelligence et une mémoire auditive extraordinaires. Elle était incapable d'énoncer la moindre règle… Ma grand-mère… maternelle va servir… à la première grande thèse qui va être soutenue à Santiago de Compostela par… un jeune du village qui va former le koinê qui faire partie du de ceux qui vont mettre en place le koinê de la langue galicienne et il va se servir de toutes les interviews faites à ma grand-mère et de toutes les légendes, de toutes les histoires, de touts les chansons et tout ça…

Il y a donc des archives ?…

Il y a beaucoup d'archives !

Comment elle s'appelait ?

Elle s'appelle Balbina, elle, c'est López Turía… et c'est elle qui vient de… de « la cueva » là-bas. Elle, elle a… Nous à l'école, oui, on a les premiers livres si, et on voit débarquer.... Je me souviens très bien, voir débarquer les femmes de la phalange, etc.

Qui venaient quoi ?

Elles venaient une fois par mois, former à la danse, elles venaient entretenir les femmes, elles venaient aussi dans le but de charité !

C'était les bonnes œuvres ?

C'était aussi les bonnes œuvres… Elles venaient… bon, la danse traditionnelle, folklorique, etc.

La gaita ?...

Nous on oscillait entre une et l'autre langue sans qu'il y ait jamais, moi je n'ai jamais, jamais, jamais connu d'interdit, jamais !
De toutes les femmes que j'ai interviewées, ni en Catalogne ni en Galice…
Non, moi je l'expliquais après a posteriori parce que sinon on ne pouvait même pas vendre un bœuf ! Le taux d'analphabétisme en Galice était tel que dans les villages s'ils interdisaient l'usage du galicien… ils ne pouvaient pas… Nous c'était même pas par résistance !… c'est ce que je veux dire, on ne savait pas, on parlait cette langue…

Les enfants ont appris les deux… ne se souviennent pas de la limite…

Ma mère, quand elle a été placée, nous on a toujours parlé galicien, c'était un choix, mais quand il y a eu ma fille, elle lui a parlé castillan, jamais galicien, il y avait quand même un vrai refus à tous les niveaux. Elle disait « qu'est-ce qu'on en a à faire qu'elle parle le galicien il y a 4 péquenauds qui vont la comprendre ». Pour elle, elle n'y voyait ni langue de domination ni…

C'était aussi un critère de modernité, non ?

Oui… Pour les catalans je pense que l'histoire s'est écrite différemment parce que la bourgeoisie les intellos portaient la langue.

En Galice aussi mais peu… frustré plus tôt, le statut pas validé…

Moins… De toutes façons les intellectuels en Galice se reconnaissaient aussi à Madrid.

Ils étaient en Argentine…

Beaucoup en Argentine, on a eu Castelao tout ça. Moi si, mes cousines de cette partie-là de Ovidio, elles vont lutter dans les organisation type l'UPGa[3]. Elles vont revendiquer tout ça c'st à dire elles ne vont pas militer dans des organisations internationalistes elles vont lutter dans des organisation nationalistes, type IRA, l'UPGa c'était. l'IRA galicien. D'ailleurs, le mari de ma cousine a sorti un texte, très élogieux sur lui-même, mais qui retrace bien ces années 70, août de la répression. Lui est tombé quasiment la dernière année de… de la vie de M. Franco c'était un des chefs de l'UPGa.

Le père d'Odette est sorti exfiltré en 51…

Là c'est la génération d'après. C'est notre génération, même s'il est plus âgé que moi, c'est notre génération qui s'inscrit dans d'autres... La lutte armée est finie…
Donc tu vois, ils arrivent à Barcelone parce qu'il y a mon oncle…

Ils partent en quelle année pour Barcelone ?

Mon père part en 63 et très vite il part en France.

La même année ?

Oui, l'année où il y a eu le plus de départs.

À Barcelone tu me disais les bidonvilles…

Ah mais ça c'est mon oncle… Nous, la famille est accueillie.

Ton oncle est parti le premier ?

Mon oncle est parti le premier, le frère de ma mère qui est né en 35, il est parti dans les années 60, début des années 60. Sa sœur Valentina, pareil.

Elle va à Barcelone elle aussi ?

Oui, elle va à Barcelone. Ensuite il revient parce qu'il s'est marié avec une femme d'un village d'à coté, ils reviennent tous les deux au village et puis je crois que c'est en 62 qu'il intègre la Vanguardia, et c'est là qu'il a une maison dans les… c'était une dame patronnesse au départ qui donne aux pauvres… un endroit pour construire leur baraque, hein. Pas loin de la rue Parallèle sur les contreforts de ce qui est devenu Monjuich. Donc mon père va et comme mon oncle travaille à la Vanguardia, je pense que cela ne correspond pas à mon père donc il y a appel sur la France et donc…

Pas de force de travail ?

Mon oncle travaillait dans les machines. Mon père je crois qu'il avait besoin d'être dehors, il avait un coté… il était capable d'apprendre n'importe quoi mon père. Mon oncle n'a aucune formation non plus, il était *gaiteiro* tu vois…

36 :19

Il était (*long silence*) plus réticent au boulot. Mon oncle c'est un être absolument délicieux et il est tout sauf galicien dans l'âme même si l'âme de la *gaita* l'a saisi dès enfant. Mon oncle aurait été musicien s'il était né dans une famille où il aurait pu étudier, donc son truc c'était…

---

[3] Unión do Pobo Galego (UPG), Parti nationaliste galicien, marxiste-léniniste, créé en 63 et refondé en 1964.

Il rentre par amis, par relations de Gallegos, ça fonctionne comme ça, c'est le réseau… Il rentre à la Vanguardia et puis il s'installe à Monjuich puis il fait venir tout de suite ma grand-mère puisque mon grand-père est mort en 62 à l'âge de presque 90 ans.

Elle s'est retrouvée seule ?

Elle s'est retrouvée toute seule, toute seule, ma grand-mère elle ne voulait pas rester là, le village elle n'en avait rien à f… et elle, partir à la ville ! Elle serait partie avant si on avait pu l'accueillir avant elle serait partie avant ! Le grand-père elle le soignait mais avec la conviction. Si elle avait pu partir avant elle serait partie. Elle est restée, elle a élevé mon cousin puisque ma tante était fille mère et tu vois bien les problèmes que ça pouvait poser. Et mon cousin part en… nous on part en 63 donc lui part l'année d'avant.

Tu pars à 9 ans ?

On part en décembre, j'arrive en France en 64.

Tu fais un passage par Barcelone ? Ils restent combien de temps à Barcelone ?

Très peu de temps parce que mon père atterrit… donc à la frontière ils les sélectionnaient, il y avait la fameuse visite médicale, puis ensuite on les envoyait là où ils avaient des besoins. Comme mo père avait raconté je suppose ce qu'il avait fait et comme il avait travaillé dans les mines aux Asturies, ils l'envoient comme dynamiteur au moment des grands travaux et du canal du Nord. Il fallait enlever tous les obus du canal du Nord pour acheminer les céréales sur les Moulins de Paris. Il va être envoyé près de Ytres, Bapaume, avec travail de nuit et dynamiter. Donc, sortir tout ça et ensuite il y a l'équipe de jour qui déblaye. l'équipe de nuit fait péter les obus, sort les obus et l'équipe de jour déblaye et les travaux dureront jusqu'en 67 je crois. Mon père la journée il dort assez peu, il a plus de 36 ans mais mon père c'est une force de travail inimaginable. Donc comme c'est un paysan dans l'âme, il fait le tour des maisons de Ytres. Ils sont dans des baraquements.

Il est tout seul ?

Tout seul oui, avec d'autres hommes. Il voit bien qu'il y a des baraquements, que l'alimentation c'est pas bon donc il fait le tour des maisons du village pour acheter des vivres et il propose à tous ses camardes d'acheter les aliments en commun et de faire la cuisine. Ce qui fait que lui prend une petite marge, si tu veux, il collectivise le tout et il connaît comme ça une famille qui s'appelle la famille Ricaux qui… est une famille… du nord de la France qui a des terres.

Ricaux, pas Rico…

Non pas du tout, Ricaux, aux. Et Mme Cécile, je ne sais pas, madame Cécile… mon père il est drôle, tu sais, toutes les astuces, il ne sait pas dire trois mots de français… donc ils vivent entre eux tu sais… Elle lui vend des œufs et lui il lui montre des trucs, et il lui dit qu'il sait faire, il montre ce qu'il sait faire et donc elle l'embauche !

Comme homme à tout faire ?

Non elle l'embauche pour biner, la betterave ! donc il travaille la nuit, et aussi les champs de betteraves ! Ils sont producteurs de betteraves donc ils ont des champs immenses et ils sont producteurs d'endives. Qui sont, si mes souvenirs sont bons, c'est deux saisons différentes. La betterave il y a la planter, la biner et l'extraire. Ensuite il y a l'endive où de la même manière il faut la mettre en couche, etc. Donc mon père lui parle de sa famille et c'est la famille Ricaux qui va réclamer ma mère.

Donc il fallait qu'un patron réclame la famille pour qu'elle puisse venir ?

Ben oui, ben bien sûr, parce qu'elle a un contrat

à partir du moment où il y a un contrat elle pouvait venir. Et ta mère n'attendait que ça ?

Bien sûr, et on arrive tous les trois à Ytres. Moi je veux surtout pas y aller !

Je veux surtout pas y aller. Je veux pas quitter l'Espagne, je veux pas quitter mon village, je veux retourner là-bas où je suis la *niña bonita* de mon grand-père. Moi j'ai même pas reconnu mon père, tu vois, 6 mois, à la gare de Barcelone… il avait une moustache… J'ai des photos c'est à mourir de rire !

Beau gosse !...

Non il n'était pas beau gosse c'était un mec qui avait du… qui avait quelque chose. Il est… même à 92 ans quand il est décédé il était droit comme un i… Il faisait 1m61 si tu veux…

Tout petit…

Petit mais… Donc on arrive et puis on rentre. Moi je savais lire, écrire… j'avais l'impression d'être…

En espagnol ?

Mais je sais rien moi, on me met au CP…

Et quelqu'un s'occupe de toi ?

On me fait sauter des classes. Mais c'était pour moi… Mon frère c'était pire parce que lui on le met en certificat d'étude, et puis il va au LEP à Bapaume.

Il a 11 ans ?

Il a 12 ans passés, lui. Il passe le certificat d'études…

Il l'aura ?

Il va l'avoir mais… en deux ans puis il est orienté en LEP alors que lui voulait faire du dessin et de la musique et il sera tourneur fraiseur. Après il récupérera, mais au départ il fait des études de tourneur. De toutes façons c'était le lot des garçons d'immigrés. Donc ma mère…

Elle est contente ?

Ah elle est heureuse !

Elle devient bonne ?

Pas du tout ! elle bine la betterave ! elle travaille dans les champs et elle travaille à la tâche. Donc on est une famille de 4, donc moi c'est ménage et bouffe… on loge dans une espèce de maison noircie…

Tu vas à l'école ?

Oui bien sûr ! et ma mère son truc c'est que nous allions à l'école ! et ça depuis qu'on est nés. Pour sortir de là ! mais la notion d'enfant elle est toute relative… Donc on va à l'école, mais une fois qu'on va à l'école, mon frère part aider ma mère sur le champ, qui sont des champs qui n'ont rien à voir avec l'Espagne, avec la Galice, nous on avait en Galice, nous on avait des mouchoirs de poche ! pour aller chercher l'herbe, pour emmener nos vaches, on avait 3 vaches… et là les champs, un rang de champ tu n'en vois pas la fin ! et comme c'est à la tâche et pas à l'heure, mon frère y va, mon père y va, Ovidio un monsieur qu'on fait venir y va et ils sont payés à la tâche et moi je fais à manger, je fais le ménage pour que tout le monde ait à manger et voilà. Et le dimanche, eh ben on mange ensemble, mon père fait le jardin bien

évidemment, la première chose c'est d'avoir un jardin où planter des choux, des haricots et des pommes de terre ! Et donc on reste là tant que le canal du Nord n'est pas dégagé.

Donc 4, 5 ans ?

Oui, puisque moi j'arrive 3-4 ans… j'arrive en CM1/CM2, puisque c'est là où le changement était un peu rude, mais moi je vais être… et la maîtresse en le maître d'école M. Coulon *(Coubon ?)* je suis avec tous les fils de paysans, certains ont des difficultés mais extraordinaires ! Je me souviens de copains, d'amis, c'était les pauvres ! Moi je viens… je venais d'une école où on me mettait à genoux sur le sel, mais là j'arrive et le maître il est… Monsieur Coulon, mais c'était la baguette… c'était abominable, abominable ! Bon il trouve que j'apprends bien. Il y a un regard positif qui est posé. Après quand j'arrive à Clichy-sous-bois… la donnée change puisque là…

Après le Nord, vous avez une maison à vous ?

Non on la loue, c'est madame Cécile, madame Ricaux qui trouve une maison à papa où c'est vraiment un… comme une maison de mineurs ! un truc… Mais… avec un jardin où… il y a un bout de Galice qui est là, puisque chaque fois qu'on retourne au village on apporte *chorizo*, *lacón*, etc.

Et vous pouvez y retourner rapidement ?

Ah et bien tous les ans parce qu'il faut faire la moisson, on va faire les travaux à la grand-mère ! Ah oui !

Et pour toi les vacances…

Ah non moi j'échappe très vite parce que je ne supporte pas, je surfe sur le truc. Mon frère, lui il aime bien revenir. Mais moi j'emmène mes bouquins, je vais de droite et de gauche… alors j'aide à faire à manger j'aide à tout ça…

Tu vas au village quand même ?

Ah bien sûr, comme tout le monde ! non mais moi le village j'ai un attachement, moi j'ai mes copine d'école, j'ai tout ça !

Tu es contente d'y retourner ?

J'ai mes amis, j'ai mes

Et ton grand-père ?

Non mon grand-père est mort en 68.

Tu ne l'as pas revu ?

Si, je l'ai revu, dans les premières années, mais après je ne le reverrai plus. Il y a des années on peut peut-être sauter une année parce que les sœurs vont l'aider, mais on fait 3 semaines en aout en Galice où on fait a mallega et tout et on fait une semaine à Barcelona voir ma grand-mère

Elle est restée elle ?

Ah oui, elle est restée chez son fils jusqu'à la mort. Jamais, jamais remis un pied au village ! Elle en sort et elle y meurt ! Et elle est enterrée en Catalogne.

Elle est restée à Barcelone même ?

Non, pas du tout, elle a été à Monjuich et ensuite quand ils ont « nettoyé » Monjuich, ils leur ont donné des HLM et eux ce qu'ils ont eu c'est San Baudillo de Llobregat. Nous après, mes

parents vont acheter un appartement à San Baudillo de Llobregat… pour être près, pour ne plus aller chez l'oncle et pouvoir… Assez vite. Ils vont acheter à des Extremeños qui cherchaient à ériger des bâtiments dans des conditions… bon voilà… et ils vendaient la moitié des appartements à un prix défiant toute concurrence mais tu ne savais pas ce que tu achetais. C'est ce qu'a fait mon père il a acheté deux appartements avant et ils les réceptionnaient et ensuite ils vendaient les autres à prix coûtant. Et c'est comme ça que mon père s'est retrouvé avec deux *áticos* à San Baudillo de Llobregat. Mais parce qu'il voulait acheter et donc c'était la communauté extrémègne qui y était, beaucoup d'Andalous, d'*Extremeños* un peu de Galiciens, d'autres étaient à l'Hospitalet mais nous, du village, tu pouvais retrouver toutes les maisons ! et elles étaient Hostpitalet, Cornellà, San Baudillo… certains étaient passés quand même par les quartiers « Paral.lel » tous ces quartiers là mais qui étaient très, très près de Monjuich…

Et puis misérables…

Oui. Donc ma grand-mère maternelle…

Elle a travaillé elle ?

Rien, non, non… Jamais ! elle était chez son fils. Ma tante meurt et elle va élever ses trois filles.

Et le fils est resté à la Vanguardia ?

Ah il y est resté jusqu'à la retraite, il a eu un très bon poste. Ensuite il est devenu militant syndicaliste, etc., mais il a été ce qu'on appelle un ouvrier qualifié. Avec des droits, avec… il a participé à des grandes luttes il a été… après il a changé de syndicat, mais il a été pas mal d'années à la CNT. Lui va devenir le seul ouvrier qualifié travaillant dans un endroit où il y a une protection sociale, même au niveau de ce qu'on appelle la mutuelle et encore aujourd'hui comme retraité, il a encore des droits une retraite qui n'a rien à voir… aux *convenios* qui pouvaient régir mon oncle est le seul de la famille à avoir ça. D'ailleurs il a fait entrer un cousin, Moises, il l'a fait rentrer aussi à la Vanguardia, il est décédé depuis, beaucoup plus jeune que lui, mais lui mon oncle aura vraiment une carrière complète.

Une migration réussie !

Complètement.

Il s'est marié ?

Il était marié, il a connu ma tante à 16 ans. Il avait trois filles.

Il a vécu chez sa mère…

Non c'est sa mère qui a vécu chez lui, elle est morte chez lui et il a aussi fait venir « a muda », qui était la tante de ma tante qui est décédée, qui était toute seule au village, il l'a aussi fait venir et elles étaient toutes les deux, elles s'occupaient de la maison, etc.

51 :23

Tu retrouvais les familles du village…

On se voyait au village moi je ne les retrouvais pas les autres. Eux se voyaient, a Casa Galicia puisque mon oncle jouait de la cornemuse. Donc eux se retrouvaient… à Casa Galicia.

A casa Galicia en Catalogne ?

À Barcelone.

Et lui jouait ?

Oui, il était gaiteiro. Un bouquin va sortir. C'est un vraiment un vrai gaiteiro, c'est une pointure ! et « de oido » ! il dit moi je suis le Camaron galicien ! je lui dis « je préfère Camaron » ! (rires)
Ah oui je ne le connais pas mais la *gaita* c'est…
Oui, quand je vais présenter pour la première fois la pièce de théâtre qu'écrira mon étudiante qui sera présentée au théâtre de la Courneuve sur une fosse qui sera ouverte no Acebo en 2007 et on jouera, moi je la ferai venir chez mon oncle et out ça… pour faire toute son enquête et moi j'irai avec elle avec la metteuse en scène pour voir un peu l'espace et qu'elle puisse sentir… puisqu'elle connaissait pas du tout la Galice), sentir l'espace pour le metteur en scène. Et lors de la première il y aura Emilio Silva, Carmen Garcia Rodeja qui s'occupe énormément de ça en Galice et il y aura mon oncle qui jouera quelques morceaux de *gaita*, pour ouvrir cette pièce de théâtre qui met en scène une partie du *batallón* Galicia qui va être fusillé *no Acebo*. En 37. Tu sais ils essayent de repartir par les Asturies. C'est les staliniens qui les repoussent ils repassent, la phalange les dénonce, ils sont torturés, no Acebo qui est à 15 kms de chez moi… et c'est une histoire qui s'est… qui a été conservée, il y a un romance que connaissait ma tante qui parlait de *el comandante* Moreno et donc Manon va exhumer tout ça. *(Parenthèse sur Fernanda… qu'elle ne connaît pas)*. Sur cette question (les guérilleros) en Galice, j'y suis allée avec Manon, mon étudiante à partir de 2006.

Et tes enfants ?

Si, Eva a travaillé *(elle est profe d'espagnol)* elle a travaillé sur le camp d'Argelès.

Eva Blanco ?

Non Barthélémy, elle porte le nom de son papa.
Et Lisa, la petite, elle a eu le CAPES là… toute jeune.

D'espagnol aussi ?

Non, elle ne veut pas être profe. Elle a passé le CAPES de prof documentaliste, elle était en études théâtrales elle a fait du chant, elle fait du théâtre et tout ça, elle a fait un virage l'année dernière, elle voulait un boulot, elle a eu le CAPES cette année. Elle est en poste à Vitrolles, mais elle fait des expos photo et elle travaille essentiellement sur les migrants. Les gosses (?) les jeunes migrants, etc. D'ailleurs son documentaire qu'elle a fait avec son copain Jonathan passe au Diagonal à Montpellier le 14 septembre. Érèbe.

Érèbe?

Oui, ils ont eu des formations classiques… la définition de l'Érèbe… on a beaucoup discuté sur le titre… ils y ont tenu et ils ont raison… de toutes façons ils vont pas vivre de ça… ben non, ils ont chacun… Jonathan est à Sciences Po Paris donc… il va certainement travailler dans tout ce qui est médiation culturelle, etc. mais il sera de toutes façons réalisateur, donc il continue, et Lisa elle veut être une passeuse, avoir un métier, ne pas être dans le désir d'un… metteur en scène, être autonome en tant que femme, et continuer la musique, le chant, la photographie et les documentaires mais en lien avec ce qui la motive c'est à dire en lien avec le social. Et cette idée de… elle est née avec ça, elle.

Ils sont nés quand ?

95. J'ai des enfants, j'en ai un de 79, 87 et 95.

Trois enfants ?

Oui (elle ne veut pas en parler). Donc après, ma mère après s'être consacrée aux travaux des champs on arrive à Clichy-sous-Bois. Mes parents n'ont pas de quoi…

Alors pourquoi Clichy ?

Parce que les Batignolles arrivent sur la région parisienne et les Batignolles donnent des indications aux ouvriers que l'entreprise amène. L'entreprise Batignolles qui s'occupait d'eux vient sur Paris, c'est le moment où ils vont construire la périphérie… etc. et il y a une indication : c'est asse loin du centre de Paris, les logements doivent y être moins cher… sauf que mes parents n'ont pas de garantie ni rien donc c'est deux familles, une autre famille qu'on ne connaît pas mais qui travaille aussi aux Batignolles mais qui est déjà là, cette fois-ci d'Ourense. Une famille qui a cinq… qui a (elle réfléchit) deux enfants, et qui en aura deux autres quand on y sera et nous et on partage un… donc y a la chambre des garçons : il y a deux garçons et mon frère trois garçons. La chambre du couple, María, qui aura des jumeaux qui dormiront dans cette chambre, la chambre de mes parents et moi sur le canapé de la salle à manger … (moue et rires) j'étais las seule grande fille !… et María qui était couturière à la maison était censée m'apprendra à coudre… ça me poursuit… sauf qua ça marche pas (rires)… ma mère à partir de là se cherche un travail et va être femme de ménage à Pantin puisqu'il y avait le 256 qui partait direct Clichy-sous-Bois Pantin, donc Église de Pantin. Elle est embauchée par une dame qui a une boulangerie, Mme Marie, et qui va lui trouver, qui voit que ma mère est vraiment… très disposée à tout, qui va lui trouver des patrons. Et elle va tomber sur un monsieur qui est monsieur… ça va me revenir… qui est un rescapé des camps, d'Auschwitz, qui est marié à une protestante et à l'époque il est communiste convaincu et travaille… quoi c'est surtout elle qui travaille et lui il a des périodes de travail, mais bon… c'est classe moyenne aisée… classe moyenne aisée de Pantin.

Il ne travaille pas ?

Si il travaille mais de temps en temps il est en arrêt… dans le camp il était *sastre*…

Il a des périodes…

Ensuite il s'est formé à la finance, machin... Quel poste il occupait, M. Silbermin ! je n'en sais rien. En tout cas cette famille-là M. et Mme Marie… M. et Mme Silbermin adoptent… (coup de téléphone)… M. et Mme Silbermin vont adopter ma mère et…

Adoptent ta mère ?

Ils l'adoptent si tu veux… c'est leur femme de ménage mais c'est quelqu'un qui deviendra… elle ne fait que 8 heures mais elle deviendra… elle s'occupera aussi un peu de la petite qui est un peu… ils n'ont qu'une fille… qui est un peu plus jeune que moi et qui ne leur donne pas entre " " qui ne leur donne pas « entière satisfaction » on va dire ça comme ça… scolaire j'entends. C'est à dire que… elle portait quand même… et donc ils vont m'intégrer moi, M. Silbermin,

Tu les as bien connus ?

Ah oui, oui, ils font partie de la famille ! ils étaient bien sûr à l'enterrement de mes parents mais aussi on a fêté les 50 ans de mariage de mes parents ils étaient présents et surtout ils recevaient mes parents, même quand ma mère est à la retraite ils continuent à se recevoir, les inviter, leur faire découvrir des vins, etc. et quand lui part de Pantin, parce qu'ils achètent un bel appartement… rue de Reuilly je crois ? dans le 12ème, ils ne peuvent pas partir sans ma mère donc ils vont trouver des patrons dans… rue de Reuilly dans les deux bâtiments et ma mère jusqu'à la fin elle sera là-bas. Pas déclarée bien sûr ! M. et Mme Silbermin la déclarent. Elle a 8 heures de déclarées à peu près. Alors après je pense que certains patrons n'y auraient pas été…

Mais la plupart des gens ne voulaient pas être déclarés…

Je ne suis pas sûre que…

(Quelques mots sur Julia, le relation différente à l'argent des migrants de cette époque, la peur de manquer, etc.)

Certainement puisque ma mère je crois qu'elle travaillait plus de 10h par jour. Et c'est là quand elle est là que je vais lui apprendre à lire puisqu'il faut qu'elle lise. Elle n'a pas besoin de savoir lire quand elle est à Ytres puisqu'elle va biner etc. mais je vais lui apprendre à lire parce qu'ils vont lui laisser des mots… il faut les lire ! et ça, elle ne sait pas lire.
C'est marrant parce que… cette année il y a une grande comédienne espagnole… *(ne me demande pas comment elle s'appelle puisque c'est fini…)* qui a joué le rôle de la femme dans la pièce tirée du livre de Delibes *Cinco horas con Mario* et cette année c'est la dernière à Madrid avec elle4. C'est elle qui l'a montée et c'est un spectacle absolument extraordinaire ! ce texte… et j'ai une amie qui a un site culturel –d'ailleurs Odette écrit de temps en temps pour elle, La grande parade[5]– et donc dans cette GP il y a aussi une fille qui a été aussi étudiante de… une profe d'espagnol qui… pas du tout… qui a la 40aine, Mar…

Mar ? Aussi étudiante d'Odette ! qui va faire le prochain numéro[6] avec elle !

oui, qui est profe aussi, qui est à Madrid avec son compagnon, avec Besson qui de temps en temps fait des articles pour la grande parade… écrit un article sur la pièce de théâtre, etc. et moi, je tombe par hasard là-dessus… et je me dis quand même ! alors que tu as ton fil d'actualité, tu tombes pas forcément… sur le truc, et moi je vais pas chercher ni rien… et je me dis, c'est fou ! c'est la dernière de cette femme… et c'est avec ce livre que j'ai appris à lire à ma mère. Et je pense que elle a très vite suivi et…

Le bouquin y est pour quelque chose…

Et le bouquin, elle se l'est approprié ! Mais complètement… vraiment… je me donc dit je vais le relire.

C'est quand cette dernière ?

C'est là maintenant et je m'étais dit je vais y aller, je vais y aller, je vais y aller à Madrid… ça se termine… Ensuite je lui apprends à lire le français, elle lit très, très vite… bon, elle a pas une lecture rapide, mais elle sait … parce que de Clichy-sous-Bois à Pantin c'est 256 direct… de Clichy-sous-Bois à rue de Reuilly, les choses se compliquent un peu puisqu'il faut venir à la gare de l'est, à l'époque, et ensuite prendre le métro. Mais très vite elle visualise, elle se repère, mais elle peut pas et très vite elle va apprendre à lire. Il y a toute un période …

Elle a quel âge ?

Elle a… ma mère est venue elle avait 32 ans…

Toi tu es déjà profe ?

Non je suis jeune moi ! j'ai 12 ans, c'est après 68, ce doit être 70 peut-être…

Ah vous êtes dans le coin en 68 ?

on est à Paris en 68 mon père fait la grande grève. C'est à ce moment-là qu'on a failli

---

[4] Elle parle de Lola Herrera. Voir *https://madridesteatro.com/cinco-horas-con-mario-con-lola-herrera/*, consulté le 06/09/2019.
[5] Elle parle de La grande parade, *http://lagrandeparade.com/index.php*, consulté le 06/09/2019.
[6] Je parle du prochain numéro de la revue du CERMI, le N° 11 Nouvelle série coordonné par Odette Martinez-Maler et Mar… au moment où j'écris ces lignes je ne connais pas encore Mar.

retourner… Moi 68 je suis déjà à l'école… j'ai 11 ans, je suis née en 56… 12 ans à la fin de l'année. J'ai 11 ans lors des événements. Moi en 68 on est déjà partis sur le collège on est partis. On est partis à militer, nous. Le collège de Clichy-sous-Bois … ben la copine que je vais voir après, la copine Chantal, c'est la copine de collège, c'est le collège toute les deux. Collège Romain Rolland... Collège Pailleron, collège qui a été construit pour nous ! Elle son père était arabe sa mère est française, c'est un peu autre chose… elle, elle est psy. Chantal… *(Retour sur sa mère)* Elle sera femme de ménage toute sa vie.

Elle dit qu'elle est vraiment sauvée par…

…la France, y a pas photo ! tout, les patronnes…

Ils en parlent tes parents en termes de o emigrante ? la fameuse figure ? C'est une émigration ?

Pour mon père c'est une… tu sais le chant que lui a chanté ma fille lorsqu'il est décédé et qu'elle a dans les chants qu'elle fait avec son groupe, c'est Juanito Valderrama :
Cuando salí de mi tierra volví la cara llorando
Porque lo que mas quería atrás lo iba dejando…

Et ça, c'est un truc qui l'a accompagné, et l'autre… la mine. Ça faisait partie des trucs…

Et elle se voit comme une émigrante aussi ? Une immigrée ?

Elle se voit… une immigrée. Elle se voit comme… Elle est espagnole, là-dessus y a aucun doute, mais elle est dans un pays de cocagne. C'est le pays où elle voulait être. Le passage dans le nord, il est très bien parce qu'elle connaît Paulette, elle connaît d'autres femmes, elle peut travailler, elle a de l'argent, elle économise –parce que bon ils économisent c'est pas nouveau– mais l'arrivée sur la région parisienne, pour elle… ce n'est pas elle qui serait retournée tous les ans au village ! d'abord elle n'y avait plus personne, ils étaient à Barcelone. C'est pour ça d'ailleurs que mon père achètera cet appartement à Barcelone. mon père à un moment il voulait retourner à Oviedo, il a acheté un appartement à Oviedo, en 1 an et demi il a été obligé de le liquider parce qu'il n'était suivi par personne… moi je voulais même pas étudier à Oviedo ni rien du tout !

Tu ne voulais retourner nulle part ?

Si, si, si moi j'ai fait : première tentative lycée français de Barcelone, pour passer le bac… trop cher ! On y va, mes parents viennent avec moi ils sont persuadés parce que moi je veux étudier en Espagne…

Pas en Galice ?

Lycée français il n'y en a qu'un ! tu sais 74 ! il est à Pedral, on voit bien que c'est pas notre monde, c'est même pas ce que gagnent mes parents et que donc ça restera dans un truc… quand j'ai mon bac, la ligue me convainc qu'il faut que j'aille en classe prépa bon voilà et la première année de classe prépa je pars à Saint Jacques pour passer le diplôme de la *Escuela oficial de idiomas* que j'ai pour pouvoir enseigner là-bas. j'ai très bien fait de le faire parce que j'y ai vécu 2 mois, c'est la fin du franquisme et… j'avais plus ma place… la société était complètement… et pourtant j'étais à St Jacques de Compostelle, j'étais que dans les cercles militants, je me suis dit non ! je retourne en France.

En France tu avais aussi un sacré réseau…

Ce n'était même pas ça ! j'avais l'impression qu'en tant que femme, c'était ça qui n'allait pas ! je me vivais comme une femme extrêmement libérée et je me vivais que j''avais pas ma place en tant que femme qu'il y avait un hiatus et que ça allait être très petit, des horizons très

petits… je n'avais pas forcément le réseau de l'université de St Jacques qu'il fallait que je passe par *filología*, des études extrêmement classiques et ce que j'avais vu poindre ici, c'était pas la peine ! et je n'étais pas disposée à passer par ces études-là qui étaient quand même du gavage d'oies ! je voyais ma cousine qui a fait *filología* … puis à partir de la 3ème année a fait spécialité français…

elle s'est bien débrouillée…

Oui mais c'est simplement la cousine qui était la fille de l'instit, dont les oncles par sa mère ont émigré aux EEUU, c'étaient des chercheurs universitaires, eux c'est des réfugiés de la guerre civile, mais ils sont partis ils avaient fait des études parce qu'ils sont passés par le séminaire pas du toute le même milieu ma cousine et moi. Les oncles, donc le frère de sa mère à Marisa, achète un appartement à St Jacques où tous les neveux… peuvent venir. Moi en Galice je n'aurais jamais étudié de ma p… de vie, je ne serais pas sortie du village ! Mais Marisa, Vidito, est plus âgé que mon frère, Marisa aussi, lui va être agrégé de maths, ma cousine profe de français et la petite dernière qui est plus âgée que moi va être médecin, et elle est dentiste maintenant parce que ça ramasse plus de tunes ! donc c'est les oncles d'Amérique, Leonardo professeur de français à l'université du New Jersey, et puis Henrique professeur de biologie habitant NY… et un autre qui était au Venezuela mais tous ont fait des études… et ont continué aux EEUU, qui vont payer l'appartement –qui était un très, très bon placement !– et tous les enfants donc Margarita, mariée avec Ovidio, mais dans a casa da Iglesia y avait Benjamin, les trois enfants, celui qui va soutenir sa thèse de philologie et qui va être le premier… Galicien, il est de cette maison, Henrique, qui a été mon copain, est prof de sciences nat' maintenant à la retraite et Ferrucha était *filología clásica* maintenant elle est décédée, mais tous les trois vont faire de études à St Jacques et les trois de Margarita idem, mais tous les autres fils qui venaient da casa da Iglesia, celle d'en haut, qui était la famille a Santa Marina, ceux qui venaient da casa da Iglesia, tous ont étudié ! y en a un qui est à Guitiriz, yen a qu'un qui est resté, Benjamin, avec sa femme Ofelia, mais tous les autres fils sont partis, mais à l'âge de Benjamin qui est donc la génération des années 20, il est né dans les années 20, tous ses frères, il n'y a que lui qui va être le facteur du village qui sait lire, écrire etc. mais tous ses frères vont être des intellos ! et ils vont investir et surtout Henrique, je crois que c'est Henrique qui va acheter cet appart et qui va financer les études puisque même mon oncle qui était instituteur, mais de tous les neveux et de leurs propres enfants puisqu'ils ont tous des enfants. Donc c'est pas le même milieu social ! pas le même milieu, du tout du tout, pas du tout le même social … là-haut il y avait déjà un instituteur et Benjamin et tous les enfants qui vont étudier vont apprendre. Après yen a certains comme mon voisin qui vont passer par le séminaire. Mon père il passe pas par le séminaire, il passe par les champs ! pour travailler…

promotion champs…

nous on est passé par les champs ! je suis la première de ma famille à avoir le bac ! mais dans mon village, mon village a ça de particulier, où il y a eu quand même beaucoup de… où l'importance de la liberté par les études était présente dans beaucoup de familles et où l'émigration a servi à investir là-dessus. Mon père a toujours envoyé une partie de son salaire à ma grand-mère. Une petite part de son salaire à ma grand-mère. Et il a lui-même d'ailleurs fait venir ma cousine, l'ainée de sa sœur, pour qu'elle travaille dans le nord avec lui. Elle faisait de la couture de casa en casa, elle était très, très habile de ses mains ! elle a travaillé dans une fabrique à Moilain et puis elle a épousé le fils Ricaux–c'est pour ça que la famille Ricaux fait partie de la famille– elle a épousé le fils Ricaux, Gérard, et maintenant son fils produit toutes les endives de m… que tu peux manger ! Puisque maintenant c'est devenu des petites… C'est de la chimie par rapport à… et donc elle est à la tête… quoi elle est à la retraite, mais elle est à la tête d'une microentreprise et elle a fait venir à son tour des Espagnols saisonniers, des

Portugais saisonniers, qui venaient pour l'endive, la betterave, et tout le reste.

Ta mère… parce que ton père est décédé avant ?

Non c'est maman... Elle a une polyarthrite rhumatoïde déformante. Je l'emploie les trois dernières années pour élever Eva qui nait en 87, en mars 88 je reprends un boulot et j'emploie ma mère, je lui fais un contrat du nombre d'heures… et elle garde ses 8 heures. Mon père a la galle du ciment, donc il est en longue maladie pour galle du ciment. Ils s'arrangent… Eva est 2 jours à la crèche, ma mère garde un peu plus que ses fameuses 8h ; mon père vient s'occuper d'Eva quand ma mère doit aller bosser puis Eva est aussi 2 jours à la crèche à St Denis et ma mère fait Villemomble – St Denis ravie, de prendre les transports en commun. mais ça elle le fera jusqu'à la naissance de la dernière, ensuite elle continuera à venir, faire le ménage, faire des tas de trucs à la maison. Elle déclare dont cette polyarthrite et donc elle a des médicaments qui sont… certains vont être interdits par la suite, comme le Diantalvic, pour les douleurs et elle a un autre médicament qui va accélérer l'Alzheimer. À 70 ans, donc en 2000, elle est à la maison, on voit bien qu'il y a un truc qui va pas, elle fait une hémorragie, en fait elle ne contrôle plus ses médicaments et nous on ne s'est pas rendu compte. A partir de là tests… Elle a un Alzheimer et elle meurt 8 ans après…

Elle était en maison ?

Non, à la maison ! on l'a gardée, il y avait moi, y avait papa, et j'avais fait mettre en place un système, une dame venait la journée et puis il y avait… elle va être dans un dépendance lourde elle marchera jusqu'au bout sauf dans la dernière période, l'hospitalisation et il y aura toilette matin et soir… Et mon père achète une maison à Villemomble et si tu veux, ici c'est sa maison à lui et ici c'est la maison de mon frère. Toute la maison est à lui, mais mon frère est venu avec sa femme qu'il a eu assez jeune quand même… el avait 17 ans… il suit ici… et ce qui fait que moi je me barre très, très vite… c'est que ça fait beaucoup de gens… Donc là, le père de mon fils qui est donc architecte, il y aura un rehaussement, tout ça, mais tout ça est à mon père mais mon frère habite là… au moment de la maladie de ma mère… mon frère… s'occupe non, les garçons ne sont pas très forts pour tout ça… en tout cas il y aura une présence. En 2007 mon père fait une décompensation avec TS… j'empêche la tentative de suicide… c'était très hard… il fait une décompensation, on va à l'hôpital de Montfermeil… moi j'étais montée parce que ça 'allait pas du tout. Il était en hallucination…

Il avait des traitements ?

Non, non, pas du tout ! il a décompensé. Je pense que c'est ma mère… c'est la difficulté. On n'a certainement pas mesuré, donc c'était la dégradation de ma mère… j'attendais le lundi pour l'emmener chez des copains à la Salpêtrière parce qu'ils m'ont dit 'arrête avec cette histoire, il a peut-être un cancer du cerveau point barre'. lundi matin, on l'accueille on fait les scanner et après on verra. Ça pouvait être la pression d'une tumeur qui crée ce délire. Qu'est-ce qu'il voyait ? des chiffres qui tombaient partout, il était envahi. J'ai commencé à m'en rendre compte à cause des comptes bancaires, des choses disparaissaient, je suis allée à la banque avec lui et à un moment j'ai compris que ça ne marchait plus. Dans la nuit du dimanche lundi il fait cette TS…. 4 h du maint un peu hard… et donc pas de cancer ni rien… HP… il est stabilisé… pour mon frère et moi il n'était pas question que mon père aille en HP… moi je le sors de là et je l'emmène chez moi. Et il n'en est plus jamais ressorti.

À Lattes ?

A Lattes. En 2007. Il va faire une autre grosse décompensation… donc gérontopsychiatrie, il va être nettoyé et tout et sur ces entrefaites, ma mère est morte d'amour. Elle est tombée, il n'était plus présent. Ma mère est restée à la maison, on avait… mais elle ne parlait plus… moi je lui parlais de lui, etc.

Tu les avais emmenés tous les deux ?

Non, non, mon père j'allais le guérir et il allait rentrer chez lui ! J'allais le guérir. Je le sortais de là parce que ici il ne pouvait pas rester à Villemomble, je l'emmenais, j'aillais m'en occuper j'allais embaucher quelqu'un… Je pense qu'elle est morte d'amour… et mon père je pense qu'il a été libéré. Après quand il a fait gérontopsychiatrie, il est passé par une maison de retraite comme intermédiaire, il n'a plus voulu sortir de là ! Et ça a été abominable pour moi. C'est affreux !

Ça dépend…

Non, c'est affreux ! Moi j'ai passé dix ans à la maison de retraite 10 ans… Marc a calculé, j'ai fait deux allers retours en vélo à Pékin… Pékin-Paris ! Il a calculé quand mon père est mort… dans l'hommage qu'il a rendu à mon père il a calculé, le nombre de kilomètres… (émotion forte).

Tu y allais tous les jours ?

J'y allais tous les jours j'étais là-bas, et le dimanche il était à la maison ! Pour nous c'est pas pensable !

Et c'est lui qui voulait rester ?

Il était heureux il était heureux avec moi, parce que il était médicalisé, il avait sa chambre, il était pas loin de moi, il voulait plus me quitter. Il pouvait revenir là, maman était décédée. Maman est partie en juillet, on est venus enterrer ma mère et le soir même il voulait qu'on prenne le train et qu'on parte ! et ma cousine tout ça…, tu sais lui qui, sa maison c'était… il ne voulait plus rester là ! Et il venait le dimanche à la maison et à 5 heures il commençait à tourner en rond…

Il préférait la proximité avec toi mais il ne voulait pas…

Il voulait plus, il était dans une chambre, il sortait faire un tour, après en 10 ans les choses se sont bien dégradées aussi… mais il avait peut-être cette obsession médicale… il faut dire qu'il est passé quand même par... Nous on sortait, on marchait une heure… À la fin je le faisais venir en voiture à la maison parce que je ne supportais plus les odeurs. Et la maison de retraite encore… c'était une maison de retraite… elle se construit ! C'est le premier occupant de la chambre ! on démarre il y a 7 personnes dans un espace qui est en plein centre-ville de Peyrolles c'est même pas à Lattes, Lattes c'est un mouroir. Et voilà, ben non mais tu fais ton sport, vélo aller-retour, tout ça. À la fin j'y allais avec mon ordinateur, je sortais le fauteuil roulant, on se mettait à l'extérieur, je le faisais gouter, je le faisais manger… j'avais une obsession de la bouffe ! mon père ne mangeait pas beaucoup, mais on on mangeait toujours des choses de très bonnes qualité et ce qu'il mangeait là-bas… et à 3000 € par mois quand même !… Lui non, lui… décompensation en 2007, il part chez moi… je l'emmenais tous les mois à l'H.P. !

Si sa femme n'était pas décédée il serait remonté ?

Je ne sais pas. La question reste posée parce que.... Son cerveau… c'est un TS par… parce que la douleur est trop forte et que tu veux l'arrêter. Tu veux 'arrêter le truc'. Après j'ai essayé d'en discuter avec lui, j'ai essayé de le faire écrire, de récupérer un certain nombre de choses pour qu'il garde le contrôle de ses comptes. Ça a été aussi la mise sous tutelle de ma mère… je crois qu'il ne l'a pas supportée. Je leur ai demandé de vendre l'appartement de Barcelone, parce que je ne me sentais pas… je sentais la crise venir… je ne voulais pas m'occuper de cet appartement… je disais à papa, on y va une semaine, maman et toi vous ne pouvez plus y aller de manière autonome… Et il est tombé d'accord avec moi, parce que en plus dans leur partage

c'était ce qui me revenait. Mon frère avait la maison à Paris… je lui disais et moi je vais payer énormément de chose parce que je ne suis plus espagnole ça va être le m… pour moi et mon père pour nous enlever des problèmes… donc il me donne l'autorisation de le vendre… et on le vend plutôt bien puisqu'il y avait les voisins qui le réclamaient déjà depuis longtemps pour leur fils c'était un *ático*, etc. donc il veut bien. Mais ma mère je 'lai mise sous tutelle, moi, pour la protéger… elle était Alzheimer, je l'ai mise sous tutelle pour la protéger, j'expliquais à mon père c'est mon père qui est le tuteur, je lui explique que ce n'est pas une méfiance par rapport à lui, que s'il lui arrive quelque chose à lui, c'est y compris pour la protéger de ses propres enfants, sauf que le juge ne nous donne pas le droit de vendre l'appartement en Espagne ! il faut avoir l'autorisation du juge pour maman, avec traduction, un binz pas possible…

Et ta mère ne comprend pas ?

C'est pas ça, ma mère s'en f… mais mon père ne supporte pas, se dit mais pourquoi un juge peut-il douter de moi ?

Mais il ne doute pas de lui !...

Mon père est comme ça… mon père il n'a jamais entubé personne et encore moins sa femme. Donc le problème, c'est que là, c'est quelque chose qui va le heurter au plus profond de lui. Il y a un truc… Et donc, en janvier il récupère quand même un peu, on réussit à aller signer et en avril tout s'effondre. Effectivement après, c'est… on réussit à le vendre 210.000 €, qui était le prix tout à fait normal, 3 mois après il en vaut 110… et encore ! mon père bien sûr payait toutes les charges et tout ce qui s'ensuit pour un appartement qui était vide… il y a eu cette méfiance, on ne pouvait pas… lui, même quand il vendait les pains au village, alors qu'il a été pendant des années l'héritier principal comme ainé, il répartissait la somme et il envoyait à chacun des enfants la même somme…

Beaucoup ne le font pas !...

Chaque fois que des *pinos* étaient vendus, (30.000 Ptas…) il mettait une petite part pour le compte qu'il y avait, parce qu'il payait l'électricité etc. la maison du village et le reste il l'envoyait et il le répartissait à tout le monde donc si tu veux que l'on puisse penser que l'argent… nous on savait bien que la moitié de la somme allait sur le compte bloqué de ma mère, pour nous c'était une évidence, mais… Mon père il aura dû dépenser 250.000 € dans sa maison de retraite… en 10 ans… c'est le travail de toute une vie, en étant autonome jusqu'à la fin, pouvant vivre comme il le pensait. Donc non, je ne suis pas sure à cette question-là, je ne suis pas sure qu'il ait eu envie de… et c'est pour ça d'ailleurs que j'avais prévu de faire venir maman à Lattes. j'avais une chambre double à la maison de retraite. Mais elle est morte…

Elle n'a pas supporté…

Non. La mort a été longue, j'ai été enfermée avec elle à l'hôpital plus d'un mois. Du 6 juin 2008 au… 23 juillet 2008. Elle ne pouvait pas sortir, elle avait une maladie nosocomiale.

Qu'elle a chopée à l'hôpital ?

Oui qu'elle a chopée, lors de l'opération du fémur dont elle s'est pas remise. Elle a chuté, au mois de février. L'opération s'est mal passée, elle a pas retrouvé la marche, maison pour récupérer et tout ça… elle a profondément « glissé », ce que l'on appelle un « glissement » et le 6 juin on m'a dit qu'elle était… qu'elle rentrait en… qu'elle allait mourir et moi je pensais que quand on te disait ça, c'était le lendemain ou l'après lendemain. Et je suis rentrée le 6 juin et je suis sortie le 23 juillet. Tu vois, tu ne sors pas comme ça ! Même pour mourir il faut avoir un peu de chance… Mais j'ai passé des moments absolument extraordinaires.

Avec ta mère ?

Elle était dans le coma. Manon d'ailleurs, tout à fait par hasard, m'a envoyé sa pièce de théâtre… que j'ai lue à maman. Je pense toujours qu'il y a des sons qui arrivent. Elle allait mourir et elle a eu une phase de récupération, donc... Il y a bien des choses qui arrivent ! Mon frère venait jouer de la guitare on avait la fenêtre ouverte, on faisait venir des gens, on a fait ça un peu à l'espagnole, puisqu'on était en rez-de-chaussée.
1h31
Tout le travail avec Manon s'est fait là, certains de mes étudiants venaient me chercher à l'hôpital de Montfermeil ! on dinait sur Paris et puis ils me raccompagnaient à l'hôpital de Montfermeil. Pour eux c'était très exotique parce que beaucoup d'entre eux ont étudié dans ce parcours là et quand ils traversent à Montfermeil ils avaient l'impression d'être un peu au Mali !... Non, c'est aussi de très belles rencontres avec des gens qui… qui voyagent un peu sur… et puis Manon, 2008, ma petite fille nait, la première, Chiara nait en 2008, la fille de mon fils. Maman s'en va et Chiara arrive… moi je vais voir Chiara à la clinique et je pars avec Manon en Galice pour aller sur les traces de ce qui deviendra cette pièce de théâtre qu'elle a écrite, qui a été jouée et tout ça… il y a d'autres accouchements…

Fin de l'enregistrement Maria Blanco3.wav
Début de l'enregistrement Maria Blanco4.WAV

Tu connais le travail de Bruno Tur ?

Oui, oui, Bruno Tur je vais le faire intervenir parce que le centre de la Courneuve nous demandait… avait un cahier des charges très, très lourd pour ces jeunes filles. On a fait plusieurs rencontres autour de la thématique, de la pièce de théâtre, et Bruno Tur est venu sur l'émigration contemporaine. On a fait venir Emilio Silva sur la mémoire, on a fait venir les brigades internationales, etc.

Demande de précisions

Au centre Dremond, à la Courneuve. La pièce de théâtre devait être accompagnée, c'était un cahier des charges très lourd, il devait y avoir des éclairages autour de la pièce et comme il y avait 5 représentation et j'ai du me charger de ça et c'est comme ça que j'ai retrouvé Odette. Je suis allée reprendre contact avec les brigades internationales, j'avais travaillé là-dessus en 86, et là on était en 2008.

Tu as connu Odette ?

A Saint-Denis, elle était profe de lettres à St Denis, et Marc était prof d'EPS et elle venait à la maison quand Isabel était petite. A l'époque elle n'était pas du tout avec le monde hispanique, du tout, du tout…

Elle était même en grave rupture…

Voilà, en grave rupture. L'Espagne ? j'ai parlé à peu près de tout avec elle, sauf d'Espagne. Nous n'avons absolument pas du tout communiqué là-dessus. Je l'ai retrouvée au local de la CGT sur une commémoration pour les brigadistes et on a repris là. Là, elle, elle était déjà bien entrée dans le truc en 2008, elle n'avait pas terminé sa thèse mais elle avait fait… elle avait glissé. C'est des résurgences qui sont…

Nous avons fait le tour de la question ! Ta mère… ta tante… peut-être que je te rappellerai.

Ma tante, mon cousin est disposé, si tu veux des photos, parce que elle, elle fait partie de ce profil 'fille mère'… il faut qu'elle disparaisse du village. Lui il va en *casa de calidad*, le gamin. Elle Valentina c'est vraiment… elle c'est la Catalogne, elle sera *criada* dans une maison de bourgeois…

Dans les années…

Elle part, elle, en 59, mais elle ne peut récupérer mon cousin qu'en 62 et en fait mon cousin, il n'y a pas de place pour elle et donc il est en *casa de calidad*. Les patrons de ma tante c'est des profs d'université, oui, oui… et ils lui trouvent cette *casa de calidad*, au début elle peut venir le voir 3 heures le dimanche.

Je ne connais pas…

Ah c'est Paracuellos, le même traitement… et progressivement au bout de 3, 4 ans, il est autorisé à sortir le dimanche et c'est là où il va lui aussi à Monjuich, rejoindre sa grand-mère qui est aussi la mienne et son oncle et sa mère vient le voir là. Et elle réussit à économiser par petits bouts de chandelle et elle aura un tout petit appartement et lui vivra avec sa mère à l'âge de 16 ans, 17 ans, quand il a déjà un métier. Sinon il a vécu à la *casa de calidad*.

A propos des enfants laissés en Galice…

Elle, elle l'a laissé ! elle l'a laissé à ma grand-mère, le temps… Mon cousin par contre c'est ma mère qui tricotait les pulls et tout ça, mon cousin il avait faim. Elle envoyait un tout petit peu, mon grand-père était déjà extrêmement âgé, et en plus comme ma tante était fille-mère, mon cousin, alors que mon grand-père était une belle personne, mon cousin il a entendu tous les préjugés… avec ce qu'il a entendu, il est forgé pour la vie… ce qu'il a entendu… en plus son grand-père ! Je le revois encore courir d'une maison à l'autre pour venir chez nous se sauver parce que mon grand-père le battait, pouvait lui donner des coups ! C'était un vieil homme, qui avait… sa fille avait eu un enfant et ma tante ne remettra plus les pieds au village. *(Elle souligne)*

Elle est décédée…

Elle est décédée il y a peu de temps. Elle était plus âgée que ma mère. Ma mère est née en 30 elle est née en 28, elle va avoir une vie très libre, à Barcelona, ne dépendra de personne, c'est une femme, tu ne lui racontes rien, elle vivra comme elle voudra, vraiment, sans rien distiller à personne… elle travaillera comme une esclave chez ses… chez cette famille, mais elle économisera par petits bouts, Valentina. Je me souviens que les premiers cadeaux de Valentina c'était une belle femme épanouie, elle m'offrait des petites barrettes pour les cheveux, elle était pas du tout comme ma mère. Elle a eu une vie libre, [je crois même qu'elle eu une liaison avec mon père, tu ne le mets pas dans ton micro] j'en suis intimement persuadée puisque à un moment donné ma mère ne lui parle plus. C'était sa grande sœur ! Par contre son fils Pepe, pour lui ma mère c'est une sainte. Sa mère c'est un peu ma mère, truc comme ça. Jusqu'à 16 ans ma mère dans la famille c'est la sainte et à un moment donné, elle ne parle plus, alors que quand ils vont à Barcelone, ils sortent ensemble, nous on reste avec la grand-mère… mais c'est très joyeux le bidonville ! Tous, quand on est en Espagne, mon père, qui n'était pas pingre, par rapport à d'autres familles que j'ai connues, pas du tout, donc ils sortent, il me raconte qu'ils sont allés dans une boite de nuit et qu'ils sont allés parce que … va faire l'amour dans ce cabanon, où ils sont tous !… donc ils sont allés al Molino qui n'est pas loin de Paralelo, il m'a dit il y avait des glaces partout ! (rires) des glaces !… ET ma mère le suivait parce que de toutes façons il fallait qu'elle le suive ! Les vacances c'était une sorte de parenthèse, cette semaine après San Boi, ça s'est encore modifié mais… cette semaine où on était sur Monjuich on restait avec ma grand-mère, on jouait entre nous… Moi les seuls souvenirs que j'ai c'était en décembre où là on était dans la boue ! Pour moi cet endroit c'était pire que le village ! après quand on y revenait c'était l'été, tout le monde était dehors, les parents partaient, mon oncle a toujours été un fêtard, lui depuis l'adolescence, mon oncle, Rosalia, Valentina, mon père, ma mère et d'autres du village ! et ils se retrouvaient et ils allaient à la Barceloneta, à l'époque, où il y avait les *chiringuitos* et tout ça, et nous on rapportant du village de la viande du village et ils avaient de vraies vacances dans une ville, mais eux ils reconstituent le village. Mais ma tante Valentina elle va attendre très, très longtemps avant de se marier ! et je pense que si elle

se marie, c'est aussi par intérêt ! ET puis elle va acheter une maison assez loin de Barcelone pour ses vieux jours et elle ne veut pas aller dans l'appartement que lui a réservé son fils et jusqu'à la fin elle restera, c'est une femme, pour moi c'est une femme exemplaire ! Elle fait partie de toutes ces femmes invisibles, il y a toute une partie d'invisibilité de ces femmes qui ne sont même pas comptabilisées, parce qu'elles sont la honte… il y en a des tas d'autres…

Déjà les travailleuses ne sont pas comptabilisées…

Oui, partir en Europe c'est pas bien vu ! Franco *dificulta* un peu plus, quand même. On est sorti des années noires, on est sorti de… c'est 58-59, elle c'est un peu plus tôt. Elle fait partie de ces… (elle regarde l'heure à cause de son rendez-vous). Elle, elle rentre encore mieux que ma mère dans tes femmes. Et j'ai appelé mon cousin ce matin…

Il est à Paris ?

Non, non, il est au village… lui il est entre le village et Barcelone. Il habite Barcelone, mais il s'est fait construire une maison au village. Lui par contre, ma mère si tu veux, il n'y a plus de traces, on n'a pas de maison ni rien, donc mon oncle, le village qui est quand même un village singulier, va lui donner un petit morceau de montagne, *a casa do Juano*, un peu de monte, ils vont se réunir, et il va lui donner. Parce qu'au départ, mon oncle veut acheter l'école et ils lui refusent.

Le monte est à personne…

Ils la lui refusent, on n'a pas de parts dans l'école. Tu sais que les écoles elles appartenaient des parts, aux gens du village. Nous on n'a pas de parts, parce qu'on n'avait pas d'argent. Ils votent entre eux, et ils vont la donner à quelqu'un d'autre. Ils sont, pour certains pris de remords, et puis d'autres qui axent… et donc ils lui donnent un petit monte, où il construit sa… au-delà du lopin de terre, c'est sur la route qui ouvre le village, c'est même plein de cailloux ! ce qu'on appelle *a rapadela*. Donc mon oncle quand il quitte Barcelona construit sa maison là. Et mon cousin qui a bien réussi sa vie dans tout ce qui était fenêtres métalliques, il achète une maison et quand tu vas dans sa maison, c'est… la demeure ! Avec tous les objets… il a fait le tour de… de partout, de chercher… il a mis dans sa maison qui est dans un village à côté de Fonsagrada, qui n'est pas… puisque dans notre village il n'y avait plus rien, l'école leur étant refusée il l'a un peu mal vécu et lui la maison qu'il a achetée dans ce village, elle s'appelle *a casa do Juano*.
Et lui il a des photos de sa mère, si tu as envie de voir des photos du bidonville si tu veux…

Oui, oui, bien sûr !

Si tu veux voir des photos, je lui ai dit est-ce que je peux parler de ta mère ? il m'a dit « tu peux dire ce que tu veux ». Je lui ai dit est-ce que tu peux me donner des photos, parce que je me dis qu'en voyant des photos on voit aussi… l'ambiance et tout ça. Parce que cette femme ça a été aussi une liberté pour elle.

Je me demandais si je pourrais le rencontrer ? Il vit au village ?

Non, non, lui il vit à Barcelone. Là, moi je pense que j'irai peut-être pour les *castañas*. Tu y vas quand ?

J'y vais la semaine prochaine voir Fernanda. Mais je veux bien, des photos.

Je vais peut-être passer le voir le 15 parce que je compte aller à Barcelona le 15, et donc je peux reprendre les photos, je peux reprendre tout et après tu vois ce qui peut t'intéresser. Même par WhatsApp si tu veux. Si tu vois que cela me donne une idée de l'ambiance qu'il y avait à Barcelone pour ces femmes. Je pense qu'elle est assez représentative.

Lui, ce serait bien qu'il fasse un truc…

Lui je ne suis pas sûre… Il est dans le déni, l'occultation.

Tu en sais plus ?

Oui… je crois parce que des choses…

Peut-être que je te recontacterai là-dessus.

Valentina, moi je peux même demander d'autres choses à des gens qui l'ont bien connue. Lui je pense que c'est… je peux lui demander des choses et puis il verra. Là il semblait très content. Je trouve que c'est bien que des femmes comme ça retravaillent là-dessus.
Ça fait revivre une mémoire, ça fait sortir des gens de l'ombre, des gens qui ne devaient pas être à la lumière.
Et puis pour nous elle a toujours été parce que c'était *la tía Valentina* qui était très différente de notre mère qui était très classique, très tenue…

Sa propre mère…

Oui, mais nous on a eu peu de discussions avec maman qui était une femme formidable, mais sa hantise c'était que je devienne comme ma tante comme ma grand-mère…

Ce dont elle ne saura rien !

Elle a commencé à le savoir pudique le jour où je lui ai dit que je me séparais de Pascal elle m'a dit que c'étaient des choses qui ne se faisaient pas. Elle n'en a plus jamais reparlé… donc, elle a su que je n'étais pas la femme d'un seul homme… mais pour elle c'était quand même un truc qui était resté ancré. Il y avait des humiliations… elles ont vécu beaucoup d'humiliations, les deux sœurs. Ma tante a été séduite, mais elles ont été beaucoup été touchées par les patrons, dans les maisons où elles étaient à Castroverde, ma mère est partie parce que le patron voulait la violer, et avec l'aide de sa femme qui lui en a parlé… elle avait 9 ans ! Elles étaient vraiment *criadas*… cela voulait dire ce que cela voulait dire… les mecs n'avaient pas forcément de relations sexuelles avec leurs femmes…

Ils voulaient bien en avoir avec ce qui leur tombait sous la main…

Elles font partie de cette génération qui en a quand même bavé ! Ma mère me racontait que sa première culotte elle l'a fait avec les manches de la chemise d'un pauvre ! première culotte. Et pour elle c'était l'obsession la culotte. Même moi j'étais pieds-nus… non j'exagère, j'avais des *zocos* ! Ma mère devait avoir une paire de *zocos* qui a tenu… elle devait marcher pieds nus ma mère. C'était quand même… mon père c'était déjà un peu différent, il y avait à manger. C'était une grande différence. Il y avait… les deux femmes étaient très différentes : ma grand-mère était faite pour aller à Madrid et dans sa famille, qui a été complètement décimée par les franquistes… Beaucoup sont partis en Argentine, à Madrid littéralement assassinés sur le lit d'hôpital… et elle a une de ses cousines, Sara je crois, dont la fille s'est mariée avec un garde civil… Le rattrapage, comment tu essayes d'effacer une espèce de truc… et ma grand-mère si on l'avait réclamée, à Madrid, y aurait vécu une vie tout à fait différente. Je suis sûre qu'elle aurait… elle n'était pas faite pour les travaux des champs, pour le lieu où elle a… alors que mon autre grand-mère était d'une intelligence rare mais elle te faisait de tout et elle serait jamais partie du village. Elle a jamais… mon grand-père voulait partir avec nous… mon grand-père, elle s'est faite opérer, on lui a enlevé les ovaires et mon grand-père disait 'si seulement elle pouvait y rester'… il serait venu avec nous. L'obsession de mon père c'était d'amener ses parents dans le nord de la France ! Bien évidemment ! et mon grand-père était prêt à suivre mais ma grand-mère pas du tout. Et mon grand-père meurt le premier, ma grand-mère ne bougera pas. C'est des profils de femmes, que je trouve… absolument extraordinaires parce qu'elles sont d'une force ! Et elles ont un poids !... que l'on sous-estime complètement.

J'évoque la question du statut des femmes dans la société galicienne que je souhaite retravailler : elles partent toujours ! C'est l'ainé des garçons qui hérite… les filles et les cadets…

Oui, elles partent toutes. Alors mon père très progressivement, il change le testament, quand il part en France et qu'il sait qu'il ne va pas revenir, il change le testament et il le donne à sa sœur. *«Da una manda, hacer una manda*» c'est sa sœur qui devient l'héritière principale, parce que tu ne peux pas morceler. Donc ma tante devient l'héritière principale et les autres ne gardent qu'un 6ème. À l'époque on se met à louer los *prados*. La ferme prend de l'importance, mais il n'y a pas assez d'herbe. Famille de Seixido, qui a besoin de *prados* donc qui les loue, ça fait un pécule. Mon père pense que la maison doit devenir la maison de tous les enfants qui sont dehors. Aujourd'hui cette maison sera à personne puisque ma tante bien évidemment… mon père lui donne les comptes en banque lui donne tout ! et dans ses comptes en banque il y a tous les mandats de mes parents. Ma grand-mère ne dépense rien de ce qu'on lui envoie ! Ma tante hérite de tout ça, y a pas de problème pour mon père, elle s'occupe de sa mère puisque c'est la plus proche, les deux autres sont en Asturies alors que ma tante Josefa elle vient à pied de Sobragada à San Martín, elle en a pour 40 minutes à pied et à la fin, fin, elle l'emmène chez elle. Ma grand-mère elle ne voulait pas ! Elle reste, elle ne veut pas mais à la fin, fin, elle l'emmène là-bas. Elle hérite donc de tout, et tous héritent de 1/6ème de la maison. La maison ne sera jamais à personne. Puisque mon père n'a pas voulu racheter la maison qu'il a construite. Mon cousin, le prix qu'ils en demandent, ils sont jobards complet ! Donc mes oncles d'Argentine ont cru longtemps qu'ils avaient là un moyen de se sauver de la crise… alors là, la maison… il faudrait que tu voies, l'état de la maison.

Je raconte Fruxil…

Nous il y a encore des gens qui y habitent… Les vieilles maisons restent encore dominantes, avec des *horreos* partout, plein de *horreos* magnifiques, mais des asturiens, ils sont magnifiques.

Des vrais monuments, ils sont classés.

Il y a assez peu de maisons… il y a eu des ravalements, des extensions et quelques maisons contemporaines, mais par contre, il y a… c'est un village qui a beaucoup vécu sur le retour d'émigration tous les ans. Ma cousine est morte mais sa sœur qui a 50 ans… qui va bientôt avoir 60 ans d'ailleurs… ils ont fait une fête cette année ils ont réussi à regrouper 150 personnes.

Une fête des migrants ?

Oui, avant il y en avait une par an. Et on faisait coïncider la fête de l'émigrant avec nos revendications politiques. Longtemps, longtemps il y a eu une fête des… toujours au mois d'août, un peu avant la San Roque.
C'est des femmes… ma tante, je trouve que c'est une femme exemplaire ! même son frère n'aura aucune autorité sur elle. Une femme qui… toute une part de sa vie dont elle n'aura pas… son fils, ils vivront ensemble un peu, à partir de 16 ans… elle n'en aura pas d'autre par contre.

Lui restera avec elle ?

Pas du tout ! très vite il a, assez jeune il a une relation, sa compagne tombe enceinte, et puis il travaille… peu d'années, lui va se marier à contre cœur et c'est toujours sa femme actuellement ils vont apprendre à s'aimer sur le tard… alors qu'au début… ils ont deux filles… mais lui c'est vraiment la revanche sociale ! Il y a tout le coté famille… c'est le bon dieu sans confession, Mais le reste… je ne peux pas.

La finance ?

Non pas du tout ! ouvrier ! il a été ouvrier mais il a monté sa boite de fenêtres, les persiennes, et il a pris sa retraite… il a deux ans de plus que moi, il va avoir 65 ans, il a pris sa retraite vers 58 ans.

Tout le reste alors ? Politiquement ?

Oui. Et même ma cousine, la fille de cet oncle qui l'a élevée, lorsqu'elle vient avorter en France… ça va être le premier grand problème qui re-convoque sa propre enfance… alors que lui l'aurait élevé… lui de temps en temps, je lui ai dit, une série de trucs… c'est la personne la plus accueillante, la plus généreuse, je n'en ai jamais vu… Et moi c'était vraiment… je le protégeais parce que j'étais… comment te dire… j'étais un peu charismatique étant enfant… et on était vraiment pauvres et lui et moi et lui par contre lui était insulté à l'école…

Pourquoi ?

Parce que sa mère était une pute ! sa mère était une pute ! il n'avait pas de mère, il était avec ses grands-parents… il était trop petit pour aller avec mon frère et tout ça… c'était vraiment mon compagnon de jeu.. plus que mon frère, beaucoup plus que mon frère ! parce je crois que ça l'anesthésiait ! déjà mon grand-père… la société était quand même extrêmement rude, on priait pour commencer, mais dans la cour c'était abominable ! il y a une espèce de lien presque charnel, mais après… il a eu parfois des discours… je ne peux pas, je peux pas. Après faire les fêtes… là il m'a dit 'reviens aux châtaignes' puisqu'il va aller ramasser les châtaignes en novembre et il est allé recréer tout ce qu'il n'a pas eu… c'est vraiment… nous autant on avait une maison, j'y emmenais mes copains, j'y emmenais mes enfants, j'y emmenais mes beaux-parents dans la maison du village… mon père a fait mettre les chiottes et la salle de bains parce qu'il avait honte ! Quand mes beaux parents sont venus il avait honte ! Nous on allait encore à l'étable ! Chantal quand elle est venue pour la première fois, en 81 je crois, on allait à l'étable et tout. Mon père disait 'mais tu ne vas pas les emmener' !? Je luis disais mais si tu vas voir ça va aller ils venaient du Larzac. Il a fait les toilettes… la salle de bains, dans l'espèce de couloir, mais tout le monde y est allé !… ET mon cousin, il a acheté la baraque, il a fait… c'est beau le travail qu'il a fait dessus d'ailleurs… il a acheté des tas de meubles galiciens, des tas de… une espèce de quête…

Revanche sur la vie…

Oui, et il n'a aucun souvenir, jamais il na été avec sa mère au village… elle, elle a pas voulu, et elle a raison. C'est ce que disait ma mère, elle disait c'est tous des imbéciles !

Il aurait entendu insulter ou…

Peut-être pas parce tu sais, je pense que quand même, qu'il y a un grand niveau d'hypocrisie, tu sais ça vit sur les non dits. C'est *las lenguas murmuradoras*… je me souviens quand je me suis séparée de Pascal, ma mère ne voulait pas qu'on vienne avec Marc. Ma mère disait, 'mais tu n'as pas besoin de venir là !' Je lui dis 'mais maman c'est fini… Valentina c'est fini et tout le monde sait que je suis une garce, maman !' *(rires)*

la française ?…

Non, non, nous on s'aimait beaucoup. Moi j'avais David, un vieux militant, lui il m'appelait Trotski ! on avait des discussions sur le pas de la porte, j'ai des photos encore où il y a papa, David tout ça, ça s'anime et out ça. Non, ma mère elle aimait pas ça !

La politique ?

Si, mais pas sous cette forme-là. Elle voulait pas que les gens se disputent. Elle voulait vraiment qu'il y ait plus de justice sociale et tout ça, mais elle avait pas… *no se metía*. Elle

allait avec mon père tu sais, le PC de Clichy-sous-Bois, avec le PC espagnol, elle est partie en voyage, ils avaient leurs voyages, ils avaient leurs repas, c'étaient des microsociétés, etc. mais pour elle c'était des Espagnols qui se retrouvait, mais parce qu'il n'y avait plus de Galiciens ! *(rires)* Il y avait que des espagnols. La Galice elle trouvait que c'était vraiment le trou du c… du monde ! Nous mon père il payait l'impôt à l'église ! nous on allait travailler un jour par mois pour l'église ! Ma mère était catho, son père était athée, mais elle a plus remis les pieds à l'église, maman. Pourtant elle était croyante, mais pas l'église. Il y avait un truc, une humiliation, où on les plaçait dans l'église. Et puis nous il fallait aller bosser pour l'église ! c'était stratifié ! j'ai gardé des souvenirs quand même… alors elle, j'imagine !

Tu as pas mal de souvenirs !

Ah mais moi j'y ai vécu, j'y suis retournée, j'ai mes copines, il y en a qui sont là-bas, il y en a qui sont… Marité et Charo on a été toutes les 3 à l'école, on s'est revues au Ferrol parce qu'elles sont entrées au PC, au moment de la révolution portugaise on est passées on est allées faire notre tour du Portugal ensemble, non moi j'ai pas coupé si tu veux…

Tu y vas régulièrement ?

J'y suis allée l'année dernière il y a eu des années où j'ai laissé passer un temps on n'a plus de maison donc c'est plus compliqué mais je pense que je vais y retourner… recommencer à y retourner. L'année dernière je suis allée à Vigo je connaissais pas, une partie de Vigo, du côté du Sil, je ne connaissais pas ces endroits là et on est allés faire de la marche par là et on passe toujours au village…

Fin de l'enregistrement Maria Blanco4.WAV
Jardin du Luxembourg, 29 septembre 2019

3. Entretiens restés à l'État de projet au 1/12/2019

3.1. Ramón, frère cadet de Julia

Reste toujours à faire, je n'ai pas pu le rencontrer. Les élémnets rapportés par ses sœurs sont ceux qui figurent dans la thèse.

3.2. Mercedes de S., Barcelone

En partie avec Isaura R. mais vaudrait la peine de le completer. Reste à faire.

4. Les enfants, émigrés/immigrés avec leurs parents : la deuxième génération

Ces entretiens projetés mais non réalisés font l'objet d'un projet de réalisation d'un court métrage ultérieur.

4.1. Les enfants de Julia

Premier entretien réalisé en 2014 avec J. son fils.

E. voudrait écrire un livre sur le parcours de sa mère et de ses sœurs. Plutôt un récit fictionnel.

Les enfants de Julia ont la nationalité française. Ils sont restés en lien avec la Galice et la Catalogne, prenant en charge les petites propriétés acquises par Julia au long de sa vie. Ils sont

en Espagne des propriétaires non résidents. E. est attachée aux territoires de l'enfance et d'origine de sa mère.

4.2. Maria-L., fille de Luisa

Rencontrée à l'occasion de l'entretien avec Luisa. Un devenir en rupture avec ses origines galiciennes. Luisa est celle qui n'est plus jamais retournée en Galice.

4.3. D. et J., les deux fils de Maria Luz

L'un, Jorge, a fait des études supérieures et est devenu chercheur en informatique. L'autre, David est moins installé et plus instable.

Ces deux garçons que nous avons rencontrés à Manresa ont été très déstabilisés par la mort de leur père quand ils étaient enfants.

Ils voyagent et vont régulièrement à Fruxil.

4.4. Maria A., et José Ramon, les enfants Amalia

Nous les avons très peu rencontrés. M.-A. est ouvrière dans une usine de Manresa, dans l'automobile. Elle vit dans le même immeuble que Amalia et prend en charge l'organisation de ses vieux jours.

Nous ne connaissons pas J.R.

Que savent tous ces enfants de l'émigration de leurs mères ? Qu'en disent-ils ? Un travail sur la deuxième génération serait intéressant pour comprendre le devenir de la migration dans l'imaginaire et les représentations des Catalans que tous et toutes en dehors de ceux de Julia, sont devenus.

Annexe 1-2— : Galiciennes —et Galiciens— qui n'ont pas émigré, « as que non emigraban »

1. Antonio, Vilar da Vara

Entretien réalisé le 3 octobre 2014, à Vilar da Vara où il habite

Entreien Entretien SR021MS.WAV, 21 minutes

Conversation avec Julia. Ils racontent énormément de choses sur la guerre civile
Antonio : aquí non pasaron. aquí non viñeron, aquí non veu a guerra. Había a falanxe...
Julia : desde a Ribeira yo* oía as bombas, moi lexos* non debían estar...
Antonio : a Guarda Civil andaba moito por aquí. Encontreina moitas noites, pero a min nunca me tocaron, nunca me... unha vez fixéronme volver á casa rapaza de onde viña. Aínda era lonxe do carallo. Era no Oural. En Rubián de Cima encontráronme... que a parella da Guarda Civil andaba moito. E a brigadilla, que era outra... o que chamaban a brigadilla que aínda era peor que a Guarda civil.

ERM. : A falanxe?
Julia : eu solo me acordo que desde a Ribeira andaba cas vacas alí na Ribeira, eu era pequecha, e oía as bombas, moi lonxe non debían estar
Antonio : Claro porque aquí, alí no Túnel alí onde tivo éstaun bar, era onde viñan a matar. Os que estaban na cárcere en Monforte. Porque alí tamén estiveron dous tíos meus. Estaban na Renfe colocaos, e deron un mitin alí en un pueblo, en contra do goberno e xa tiveron que escapar.

ERM. : en contra do goberno? Aínda era a república...
Antonio : Non, era Franco xa. Franco foi o que houbo cando a guerra. A guerra por onde empezou foi por cerca de Madrid e por alí, sí, por alí... bombardearon casas e mataron familias enteiras. E aquí, tiñamos outro veciño que tamén estaba na Renfe, estaba en Monteforao en baixo de Monforte, estaba empleao na Renfe e tamén deu un mitin, alí nunha aira e aquí mesmo, aquí en baixo da casa, meus tíos, un, tamén era moi político, tamén veu e parlaron á noite. No pueblo sentiuse todo, claro falando da falanxe, que era o que había. Agarrárono e metérono a cárcere en Monforte. Pero aquí había un cabo...
Julia : Non podías nin falar...
Antonio : Non, claro que non... falar menos... En Castro do Rei, cerca da Matanza, todos eran comunistas, eran en contra do... por aí hicieron mucho degüello, eh! por aí mataron a moita xente.
Julia : Yo recórdome que cando alguén vía a Guarda civil, subía correndo, xa avisaba a todo o pueblo acórdome o papá cerrar todas as portas. Tíñanlles un medo como ao lume!
Antonio : En Rubián de cima metade deles falanxistas. Eran da falanxe
Julia : Ademais en Fruxil había o Antonio da Rosa, que dicían que era un espía deles... o Antonio da Rosa...
Antonio : Bueno o Strada...
Julia : Dicían a xente que pasaba todo o que dicían a xente, había que ter coidado con el.
Antonio : Eu no pueblo eu solo acordo que foron dous ou tres que durmiron dúas ou tres noites aí ao monte, porque non ían a misa.
Julia : Porque non ían a misa!
Antonio : Era a falanxe. Porque despois, moita xente labradora, xente rica metíase na falanxe. Era de despois mataban aqueles da vagada, e non eran castigados nin hostias. Por iso eu acórdome moito diso. E aí acordo que saíamos aí á porta, e víamoscando lles disparaban alí, no corgo de Rubián de Cima, alí na carreteira, baixábanos do camión se cuadra baixaban a sete ou

oito da cárcere de Monforte había nese camión aí e tirábanlles... mandábanos marchar e ao marchar...
Julia : fusilábanos...
Antonio : no, disparábanlles. E un salvouse porque caeu... aí ha un trincha, caeu en baixo e ao caer en baixo salvouse.

ERM. : salvouse?
Antonio : Tras deles non ían. Claro que era para matalos tiraban dous centos tiros que les importaba a eles. Desde logo alí fixaran moito deguello. Agora iso non se pode dicir pero... se o fixaran agora con Franco, co cabalo e coa estatua dille, foi agora. Pero se era daquela lo fusilaban...
Julia : Tirárona no? A estatua de Franco tirárona, no?
Antonio : Desfixeron todo. Xa xa. había moita
Julia : Está en el Valle dos caídos e iso.
Jovita. Eu non vin a sepultura. Dicían que estaba alí pero eu non a vin...
Julia : O Valle dos caídos era un sitio que habían fecho cosas no sé qué... e facían traballar a xente non lles daban de comer e os que morrían. Morreron moitos.
Antonio : Morreu moitísima xente. Ele andou pouco no tiro. (*rires*)
Julia : Non ele non! Aínda fixo fusilar...
Antonio : En Rubián de Cima logo eran metade de falanxistas. Un tío meu casouse con unha rapaza de Rubián de Cima. E resulta que despois, o irmán da rapaza do meu tío meteuse na Falanxe. Aquí da casa do Largo e había un fraile en Monforte, pero un moi bo home do convento. Que foi quen os empregou a todos e foi quen salvou aquí ao noso Luciño. Porque nos aquí vamos, cando era na volta do pan, que el botou ben anos escapao, pero nunca houbo quen o dera cando vía e víase por aquí polo día aínda pasaba, pero case todas as noites estaban vixiando a casa, e saíamos nos para botar o pan ao romper o día...

ERM. : Por que?
Antonio : Vixiaban a casa onde estaba ele dentro. Para agarralo ou mátalo. Unha vez que saíu nun carro de abono. Estaban cargando por a casa do Amedo, e chegaron alí, e seguín estaban cargando metérono no medio do aboo, e botárono...
Julia : para que non o mataran.
Pero a esa casa ele non volveu. Levaba tempo alí escondido. E aquí nesta casa estivo escondido en un forno, non forno de cocer o pan había moitos anos. E descubrímono nos, andabamos xogando aí... e ese salvouse. Que non te riñeran nada, despois levaronos para a reserva de Monforte que o fraile era de aquí e foi o irmán e non sei se fora o meu pai tamén, foron dous ou tres.
Julia : O peor era cando te denunciaban
Antonio : home claro, aquí no pueblo si se deron conta dele, non... porque a xente escondíase pouco aquí.

ERM. : Aquí, no monte houbo algún?
Julia : Lo menos polo lao de Asturias había muchísimos.
Antonio : Aquí quedaron dous ou tres, que non che levaban nin foucillas. Eran republicanos legales eses ían a atracar e igual te mataban. Eses andaban escapaos. En Castro do Reieran todos en contra.

ERM. : Republicanos
Antonio : Despois o meu tío tamén se puxo de carcereiro iso polo cúñao. Pero estivo en Sarria de carcereiro. Dábanlles leña cun vergallo, os que ían para alí claro. Para que cantaran, pa que falaran. Pero un aí, de Castro do Rei, así que pasou iso, pois, veu por aquí e estivemos xuntos aí nunha finca e preguntoume por el, por o meu tío. Pero xa morrera. E foi cando mo contou,

dixo bueno pois eu tiña uns recordos do que a min moito me pegou. Da forma do tío, colleu un choio en Lugo. Os da Falanxe déronlle un traballo en Lugo. Que seguín el non tiña nada onde traballar solo traballaba de ferreiro e botou ben anos en Lugo. Despois porque en Lugo, daquela ías con paquete, e revisábancho, e pesábancho. Se era un lacón ou un xamón xa non cho volvían. Se era unha cousa pequena entón pagabas un tanto por exemplo o kilo e deixábante pasar. Meu tío tamén estaba preso. Pero claro moita xente de por aquí, pasoulle as cousas sen cobrar, pero a outros cobroulles. E o que lle cobrou tamén tíñanllo en conta pero iso non era... porque el estaba no seu choio e tiña que o defender. Uy no, no, houbo moitos abusos. Eu solo recordo a Guarda Civil aí na porta.
Julia : Moi ben vivimos agora!
Antonio : Aquí acórdome a coñecer un, era o Mateu, o pai distes, o abuelo, o Juan María, e o Corga, o pai dos que morreron ha pouco, e outro era o Freixedo esa casa que está pela nosa aira. Eses durmiron catro ou cinco noites fora pero non... o cura foi bo, era alí de Teilán. Se non fora polo cura.. mátanos. Esoutros sobran... pero aquí houbo outro cura cerca de Bóveda tamén, que se meteu moito coa xente, pero queimárono vivo! Unha noite xuntaron o pueblo todo, viñeron, viñan como se fora unha tropa, a non se dou conta, e ao xeito non se deron conta e queimárono vivo. Mira que... Julia : Mira que cousas.
Antonio : Iso non se cree pero iso foi verdade. Porque despois pasaba outra cousa : eu estaba mal cos veciños e metíame na Falanxe. Ao meterme na falanxe xa ía con... salga por unhas augas ou deixaba as augas ou mataba. E quen dice iso mais. Moita xente meteuse niso por iso. Pero o meu tío se non morre se cuadra tamén xuntan a badana. Ele estaba alí a facelo. Aínda te acordaras cando roubaron aquí aos de Fruxil e machacáronlles os dedos.
Jovita : Estabas ti en Fruxil?
Julia : Eu acórdome estando yo en Fruxil que mataran a alguén... e viñeron a buscalo... o Pepe de Xiromeno, o de Rosende, a varios de Fruxil... e por roubar mataban.
Antonio : Mataron o Combo(?) de Chantada. Mataron... metéronos nunha cuadra porque roubaban. Íanche... esperábanche ao camiño da feira e se vendeses un animal poñíante unha pistola no pecho tiñas que entregar os cartos. Ese señor, daquela poñeren que fora o Fidalgo de Pousada, que morreu... Foi o Eduardo o que o pagou, o da Eduarda. Era o irmán da Xulia o que o fixo. Daquela publicouse, pero despois o que pasou como o Fidalgo era potente... un dous irmans dele, nunca se soubo ben que anduvera por aquí adiante. O do Varán tamén se metera.

ERM. : Na falanxe?
Antonio : Non aquí roubando. Foron roubar aí ao moíño, viñeron con o saco polo camiño adiante... viñan roubar par vender e facer comedelas. Na casa desta paréceme que lle foderon a metade do viño.
Julia : a xente, cando ían a feira a vender ranchos ou o que fora, esperábanllos aí onde pasaran ou iso, para quitarlles os cartos do que venderan o becerro ou...

ERM. : xa non es política?
Antonio : Iso eran realmente tres ou catro rapaces de Fruxil que se meteron en iso. O que agarraban.

ERM. : Non tiña que ver coa Falanxe
Julia : Había unha banda... O Manolo de Xirómeno, o Liberiño de Rosende, o Pepe de Varán, despois da Cervela o da Eduarda, o do Fidalgo, unha pándella.
Antonio : mais, mais. O de Aduanas que foi o que mataron. E o de Varán o mataron porque deu con forma que estiveran ala.
Julia : porque alguén se chibou.
Antonio : Que no matara ese señor levou Cando viña de volta viña da cabalo dunha egua viña el e a muller. Non quixo entregar os cartos. Pedíronllos e non os quixo quitar pero el traia un

arma, unha pistola. Era un moedor pero bueno iso e igual. Entón quitouno pero o outro ao ver que o quitaba foi cando o tirou
Julia : Polos cartos que fixeran los ranchos.
Antonio : pero nin os cartos non os levaron, despois ao pégalle un tiro ao outro,
Julia : escaparon para que non os collan
...
Antonio : daquela o Lence de Fruxil, tamén dixeron igual que ía comparar unha mula a Monforte e aí ao pe da casa do Corga, saían os de Fruxil pero viñan coa cara tapada. Pegáronlle unha chaqueta seca que... que quedou medio para a vida...
...
Pero isto non ten nada que ver con a política. Despois viña a Guarda Civil e xa machacábanlles hasta os dedos dos pes. Para que declararan. Pero daquela, coa culata do fusil...
Julia : O Pepe de Varán dicían que lle metían agullas... que o Pepe de Varán era un bo mozo e! Iso e verdade pero..

ERM. : que anos era?
Antonio : Antes da guerra ou?
Jovita : No porque eu recordo iso e eu...
Antonio : O Fidalgo estaba na mili. Foi despois da guerra, cando terminou a guerra. Nos fomos o día do xuízo a Lugo, el viña que veu vestido de militar. Nunca se me olvidou. De militar de Franco e por iso lle cargaban más a mochila. A calquera contaba dise rapaz!
Jovita : Non habían de traballar, a xente quería cartos e roubaban.
Antonio : Roubábanse pan viñan aquí o que encontraban e despois vendíano.
Jovita : O que estabas cocendo... facías unha empanada e viñan por ela. Iso foi despois da guerra.

ERM. : A posguerra?
Julia : Foi moi mala a posguerra...
Antonio : Na guerra eu acordo todo o que se pasou. Que non había de comer, que había unha taxa para cada casa, non tiñas un cuartillo de gas...
Julia : Eu acórdome dir a buscar un setrill de aceite que che daban de racionamento, ¼ de kilo de lentejas... iso era en Barcelona!
Antonio : Nos nunca fomos a iso.
Julia : Iso era en Barcelona!
Antonio : Aquí iso era na casa do carneiro, aquí iso solo llo daban aos pobres
Julia : E aló tamén, pero... o que podía facíase pasar por pobre. Porque era ¼ de kilo de algo, de lentejas de azucre, de aceite...
Antonio : Que anos era iso?
Julia : Eu debía ter tiña quince anos eu debía ter dezaséis anos ou por aí...

ERM. : No houbo racionamento?
Antonio : sí, aquí aínda demos, un cupón de patacas, un saco de patacas.

Réquisitions

Iso era para o exército. cando terminou a guerra... tiñamos que dar un saco de patacas ou dous o día. Se fora catro ferrados de pan de unha taxa. Despois viño o exército e levábanse todo iso para comer. Daquela xa era Franco.

ERM. : Onde estaban?
Antonio : Recollían todo iso e o levaban. En Lugo e en Monforte. E os tenreiros tamén os levaron, acordo levar dous ao Incio pero pola taxa deles.

L'arrivée de leur fils, Gonzalo, interrompt l'entretien.

Entretien SR022MS

Mise en place, son nom, naissance, etc.
Début sur la guerre intéressant

Realmente son Domingo Antonio Fernandez Díaz
nacín no ano 27, aquí en Vilar da Vara, e aquí estiven sempre.
Foi o ano 36, cando se acabou. Acabouse no 40... no 39
aquí... realmente non houbo guerra, claro. Botáronos da casa, disparar, matar aquí nas casas bueno. Se oían bombardeos e hostia, os que mataron aquí sí, e víanse os fogonazos cando... iso era todos os días sabes. Ao escurecer, era cando viñan. viñan con un camioneto, non sei se traian 8 ou 9 se 20... íanllos baixando e disparándolles. E víamosalí baixando e víamosporque a arma a noite facía fogo, facía lume. Hasta que acabaran. Ha días que según botaban aí case unha hora...
???
Os corpos quedaban aí. Despois cada un da familia tiña que ir por eles. Eu sei iso por dous tíos que tamén lles tocou iso, pero non lles tocou matalos. Porque aquí había un señor que era a casa do cabo o pai distes que ha hoxe que era un ricachón mangoneaba todo Sarria. Era o que mandaba en Sarria había dous avogados que os chamaban os Sacos. Un fillo dese quixo falar con unha rapaza do pueblo que era veciña, e había unha festa e baixo da iglesia. A rapaza tamén era medio danzarina e igual tiña palabra dun como de dous como de tres. E xuntouse con dous. Despois o veciño de aquí, chamoulle a atención ao que ía con ela. Xa andaron a golpes, o de aquí tiña unha pistola, e quitou a pistola e en vez de tirarlle ao compañeiro , gañou el o barbarote del porque estaba borracho, estaba bebido. Por aquí meteu a bala e salaioulle polo labio. Estabamos na plena, acabábase a guerra que deu me libre daquela que houbera un tiro con un paisano. Pero como el tiña bos amigos, Non lle pasou nada nin foi a cárcere , taparon todo. Eses señores e Sarria eses facían o que lles daba a gana. Non se pode dicir pero pódese dicir había xente rica e boa xente pero había que era moi mala xente. Por calquera cousa ti tiñas calquera cousa, e ti eras un pobre e como enfrontaras con el por calquera discusión, xa se metía na falanxe. Porque na falanxe o que querían e que se metera xente porque todo o que semetía na falanxe xa era diles.... resulta cando foi diso, os nosos tíos, un veu dalo a falar aí sobre do tema da guerra, e do comunismo, e do... bueno... Non querían a Franco.

ERM. : Querían organizar algo?
Antonio : Si que organizaron pero non lles valeu pa nada. Xuntouse aí o pueblo, despois fixeron aí outra xunta aí no outra casa. Sentaban a dous outros pueblos e se cuadra había 50 ou 100 persoas que... eu nesta aínda estiven ademais era pequeno. Que me acordo onde estaba o tío, cando sube dunha parede que estaba braceando que despois aínda ven outra a casa por aquí que tamén era moi política. Tamén ven a dar outro mitin, tamén era contraria, tamén era comunista. Pero cando estaba dando o mitin venlle un coio, unha pedra, un que lle tirou e gañoulle o peito e tiroulla da parede pa baixo. Estaba casada aquí no pueblo. Agarraron os veciños e leváronlla a casa e non pasou nada.
Despois era cando viña a Guarda Civil a interarse de todo. E o que cazaba pois levábano. Non sei como o arreglaron pero ela non foi. Pero meus tíos, estaban os dous na cárcere en Monforte. Un era comunista redondo. El quería gañar, sobre de Franco, que era mal administrador, que era... bueno! Entón aí aos poucos días foron por el a Monforte e levárnolo a cárcere. E cantos había á cárcere en Monforte. E despois o outro tamén estaba o que estaba en

Manresa. Eran irmans da miña mai. Había un Xesús e outro Pepe, Manuela Díaz Rodríguez e o outro igual. Sería o Xosé. Era xulgador e despois foi morrer aquí porque aquela casa que ha aí era da miña mai.

… le joueur Xosé.

Xesús, si casouse con unha veciña aquí. Montou un taller en Monforte e foi para arriba... de bicicletas! que non había un coche por aquí. Empezou con bicicletas. Le era moi mañoso pero Meteu mais empalladas que a virgen. Despois os rapaces íanlle pola bicicleta para dar unha volta e se les iba a cobrar unha peseta cobráballes 2 pesetas. Se volvían cobraba 1 peseta pero se non volvían quedábase con 2 pesetas. A xente toda non había aquí nin coches nin nada. Eu fun moitas veces a Monforte andando, pero con facenda. Non che pasaba nin un coche. Vindo con animales, 4 horas, andando para aló era raro que non houbera tren. Pero para aco... Ao comparar podíase cuadra se nos xuntábamos de aquí cinco ou seis pues viñamos dous. Entre dous e os demais viñan en coches. Antes para as feiras había uns camionetos vellos que tiña e a noite para te vir víñaste co coche. A feira desfacíase a noite. As 10 da mañá estaba a feira así de larga ranchos e todo.

Iso foi despois da guerra, non había animales eu as feiras non as acordo cando había a guerra. Acordo que había polbo, eu foi o que mas saín. Conque era o mais vello, sempre iba con o pai pero eu tiña outro irmán pero o irmán parou pouco na casa. Non acabou a carreira, saíu mocero demais, tirouse as rapazas. vanlle dar moi bon resultao.
Unha xa estaba para casarse. Xa lle ían cebar un porco, un rancho porque daquela os labradores daban moito deso. Non sei se xa tiña... o tiñan posto. Pero resulta que andaba con outra rapaza en Coruña onde traballaba. cando se iba a casar e en vez de casarse con unha casouse con a outra na Coruña. Era un curtis. Tivo un fillo solo e tamén lo estudio, Está de xefe de estación en Lugo, cerca de de Barcelona. Pero tamén foi buen mocero sempre tivo mulleres. estivo en Betanzos, quixo traer a mai unha rapaza durmir a casa. Pero a mai non quixo. Entón tivo que comparar un piso. Folgado estaba. Ganábase cartos e tamén ganábaos o pai e tamén lle os daba. Le recorreu toda España, de paseante. Fora de España, il foi a Alemaña, sitíos desos, por mirar. Le los cartos non os quería ter na casa el solo quería mirar todo o que había no mundo.

Histoire du fils... noceur, Xosé Manuel.

16:55

Da guerra eu acordo todo, acordo cando se acabou, tiraron uns cañonazos, en Ferrol. Que era onde estaba Franco realmente. Despois Franco veu para a Coruña. Porque eu estiven na capitanía onde estaba ile.

ERM. : Non estaba en Madrid ?
Antonio : No, estivo aí en Ferrol. Pero tíñache alí un edificio como a metade diste pueblo. Aínda fixeron unha Guarda aí. En cada esquina do edificio que ten.
Eu daquí fun a Coruña. Fun a mili. Un de aquí que estaba en capitanía. Era o escribíante do xeneral. Non de Franco pero de un segundo. E había aquí un veciño que tiña amistade estaba de secretario. Os pais foron de aquí e marcharon á Coruña. Foi onde parei eu cando estiven na mili. Sería no 48. Eu botei poucos anos na mili, botar botei 3 anos. Despois buscaramos esa amistade con o escribíante. Meteume en capitanía, de ordenanza. Sabes o que é ordenanza? Varrer, e todo iso. Eu podía andar de paisano. Solo tiña a mañá. Cada un tiña a súa habitación. E esta habitación era grande, se era pequena estaba solo. Eu realmente tiña 2 pero pouco

traballo daba. Era un home da súa idade era coronel, e debía ser unha querida que tiña porque a muller nunca souben quen era. Levábanlle a comida e dábanche unha propina. Anque fora pequena... Estaba aínda lonxe. Estaba aí ás duas, eles marchaban, eu tiña que facer a limpieza. Agarrar, parar mesas, recoller o que houbera, varrer o local e recollelo todo hasta dalí a outro día. Pero ninguen fai o que non fai. Eu, nunca iso fixera. Aquí na casa porque nos, en canto que estivemos todos, aquí na casa, nada. Nos viñamos de fora, estaba a mesa posta, nunca unha camisa agarramos, nunca... nada. Nos estabamos tres ou catro irmans, nos eramos dous, pero nos tiñamos sempre a roupa preparada. E eu cando foi deso, pois trouchen un día, non sei como pasou a cousa, pois segun cheguei a maña a oficina, viu a mesa cambiada do sitio que estaba. Agarra o meu xefe e chamame que era un teniente coronel e diceme « Domingo e esto? » Eu como no varria o baixo da mesa, apartou un pouco a mesa. Eu que carallo me iba a dar cuenta! Como ahora dicir, varre aquí por baixo. E fois unha cousa que nunca se me olvidou, eh.
Eu nunca o pelo cortárame. Cortao de paisano sempre. Tiven que ir onde el vestido de militar. Tiven que presentarme deles. Pedin a outro teniente, tiña que ir de militar. Por fin fun un mes de permís. Pero despois o outro tiña 3 fillos e tiña unha filla que lle chamaban... un nombre medio reblegado Mikel (à l'anglaise) e era ligera como unha ardilla, pero resulta que non lle admitia nada no estómago todo o que comía, o devolvía na Coruña. Entón o médico que era do ejército, dixolle que o que tiña que facer era mandarla para unha aldea un par de meses. Ela devolvía todo. E non me viñera eu ca cativa, desde a Coruña! Aquí aínda non, que estabamos no Groñedo, aí aínda botei un ou dous anos. Cando viñe de permiso si, aínda botamos alí 9 anos. Despois ao licienciarme xa empezamos a andar mal e eu tiña ganas de vir a casa. Porque yo se e cuestion de traballar había. Quixeron nos botar un ano, un ano antes, e dixeronme que non, e viñamos hasta o ano siguiente. En ise ano en vez de traballar alí, repoñamos aquí que aquí estaba todo cerrao, as fincas estaban arrendadas. Entón quitamos as fincas e botamos patacas, botamos pan, puñamos horto, e comparamos catro vacas. Ese ano que botamos alí que unha vez viñamos coa cesta da comida e vemos como ou dueño que miraba ou que levabamos foi cando xa determinadamente viñamos para aquí. Levaría un ano casado. Eu cando me casara estaba no Vinñedo.
Eu vin da mili aínda botei... tiña 29 anos e pico. Catro ou cinco anos solteiro. Despois de casarnos foi unha cousa que non... eramos dous amigos, dous rapaces, outro do señor rico. Marchou para Venezuela. Casouse aquí con unha mociña, polos 50. Nos casamonos polo 50 e algo.

Celui qui est parti au Vénézuela était fou. Parti sans sa femme…

O asunto da guerra. Milloramento e extraperlo
Do amilloramiento que era como unha ración : o gas, o aceite, o azúcar, o café, o café era o que menos había. Meu pai aínda foi a Portugal tamén por mercancia. Pero va quedar alí preso. Na frontera, non podían pasar nada daló. Estuvera aquí un portugués na nossa casa 25 anos e nunca ha de volver. E dixo o meu pai vamos aló a ver se pasamos algo por aquí. Pero meu pai non lle quedou ganas de volver aló co susto que levou. Tiveron que se meter a un riu e andaban os guardiñas tras diles e o que agarraban, quitabanlle todo o que tiña e iba detenido. El foi e trouxo un pedazo de cousas, trouxo xamón, aceite, café. Era moi caro aquí, ao extraperlo. Que aquí houbo moita xente que se metiu ao extraperlo. Os maquinistas... o maquinista paraba, e o levabas a Vigo, a onde querían. Tamén andaban a policía encima. A cousa foi millor, foi a millor pero o xabón de Portugal, andaban a policía encima. Foi a millor, foi a millor pero o xabón de Portugal era unhas varras así grandes. E unhas garrafas de aceite. Trouxeron a carga boa pero non volveu. E o portugués tampouco volveu.

Casouse aquí en Sandiz, con unha heredeira... el también era medio amenado... media tola... e

os patrons eran tamén... botaronlos fora... namás a lexitima corta. Anduveron ganando unha peseta... a muller empregouse en Rubián. El andaba de xornalero por alí ganando nas casas, mantíñase e ganaba. O fillo estudio no carallo e está cara a Sevilla.

Fin de l'histoire du Portugais...

35:20

Milloramento e extraperlo
O asunto da ración aquí fumos a Noceda. Eu nunca fun nin dalí da casa. Solo tiven razón dunha vez que levei un carro de toxos ao cura daquí da parroquia e regaloume un queixo. Os curas dabanlles os queixos para os pobres. O estao, os curas repartíanlles para que os pobres.

Un carro de toxos
O cura cebaba dous ranxos. Tiña aquí fincas, houbo que rozálleos, cargalos e levarlos aló. Eu carguei no carro e armei moito pero poucos toxos. Pero el tiña unha criada, e según viu entrar o carro na finca, "¡ay rapaz! moito bulto e pouco proveito." Eu ben entendin e ela tamén, eu armeille o carro coas gabellas o menos que pude. No medio incheino, no medio iba hueco sin toxos, en vez de levar 200 gabelas levaba 100.
Despois cando foi de mocidade, eu pratiqueino moito e moito perdín.

As mozas

O monte na mocidade, eu iba a leguas, porque... polas mozas. A leguas eh! Tiña unha en Castro do Rei. Aí aínda fun tres ou catro veces. Un ano andaba con unha rapaza que estaba aquí de criada aquí nunha casa e era de Vilar Buxán. Fumos á festa de Castro do Rei que era o día primeiro do otoño, as festa do Castro do Rei duraba hasta o outro día.
A Jovita tamén andou moito tempo.

Contar tiña mais que contar. Cando foi da Guarda Civil a min encontroume varias veces e había quen se sosegaba. Eu tiña un can aquí, que estabamos aquí na casa e ese can vixiaba a Guarda civil. Aínda o pode contar a Jovita unha vez. Eu queríao millor que calquer can. Anduven moito de noite pero sempre levaba unha pistola ou unha escopeta.
Nunha festa que vin a Guarda Civil dixenlle á Jovita que me pasara a pistola e nunca foi posible!
E foi o do Currás, e díxolle que a Guarda Civil... Ás mulleres non as podía cachar, aos homes si. E resulta que encontraronos pero non nos cacharon nin nada. Mandaronos por onde ibamos. Jovita tiña mais medo que a virgen.

Il regrette que ce soit fini. Il aime raconter...

Fin de l'Entretien : SR022MS
Entretien : SR024MS.WAV

2. Antonio, Jovita, sa femme et Julia

"O bico"
(rires!)
Antonio : Pois estabamos aquí en baixo, e xa habería dous ou tres tornos que iba...
Julia : na porta de Carpinteiro, estabamos.
Antonio : Quixenlle dar un bico. Tina medo arrimarme eu, me hacia unha amaga de cobardía.

Carallo! houbo ponerlle ai arriba carai, na escalera...
Antonio : Carallo, “ay estamosche ben, e dixen eu “corre corre, xa pararás, carai!” Porque mira... Eu... como podia deciro... era máis burro que os burros...
Julia : Non se daban bicos daquela...
Jovita: non, non...
Antonio : Non se daban? Non, home non...
Julia : Dábanse despois!
Antonio : non, non... pero despois... Ti acaso pensas que nos botamos novios nove ou dez anos e ibamos estar sen dar un bico!
Julia : Dez anos non, pero o primeiro día non cho deu, iso seguro!
Antonio : Pero se cuadra botaballe eu un para ayudar!
Jovita : ay en caso e que ela estivera quieta!
Antonio : Quieta ela estivo, que estabamos no cimo da escaleira e a pouco mais botame en baixo, da hostia que me deu! Porque non contaba con ela. Dicían que era medio amiga dos homes que andaban por alí tal. E dixo eu bon vou por ela.
Julia : Ela?
Jovita : Non, ela non. Era unha da Cervela. Agora anque o diga quen era...
Julia : Que era a Asuncion?
Jovita : Era... A Asuncion onde era aquí cun primo diste pero... era a rata? Que era a mai...
Julia : a rata...
Jovita : Chamabanlle a casa da rata.
Antonio : Xa andaba en voltas cun cura. Que eu cando fun onde ela xa o sabia, e pois “Carallo vou eu alí a ver o que hai.” E efectivamente, tiña unha unha escaleira e eu agarrome descoidao, foiche verdade eh! Cando lle dixen “tan amable e dame un bico” también, me deu me unha hostia... que marchei pola escaleira abaixo. Sen un bico eh! Funme a outra a Cervela.
Julia : quen?
Antonio : unha do Losada.
Julia : Unha de Losada si, eu non as conocia
Jovita : A Luisa si.
Antonio : Esta á conoce.
Jovita : Esta a Barcelona.
Julia : Conocia a que estaba na casa de Castro. Hai unha que esta na casa do Castro non?
Jovita : Bueno as que estan na casa do Castro eran do Castro
Julia : Non, na casa de Castro non, a casa de...
Jovita : Do Losada, unha do Losada, unha do Salvador.
Julia : Unha do Losada non vino prá casa do... aquí no principio...
Antonio : Para o de Mazás.
Julia : A casa que está detras da irma da Asuncion como se chama?
Jovita : A casa que está detras da do Asuncion, donde esta o Manolo do Lence casado con a...
Julia : A casa de... Non é a de Castro...
Jovita : Non é a de Castro, non.
Antonio : A do Taberna!
Julia : A do Taberna! Non ha unha do Losada casasa do Taberna.
Jovita : Non é do Losada, e do Salvador. A casa do Losada é a que esta pegada ao cementerio. E esa esta pao outro lado. Ai estan a cambio
Antonio : Pero cuidao eh! Na do...
Jovita : Taberna... alí habia una moza e un rapaz, pero alí habia que ir... con lupas! Carallo!
Julia : Porque che daban!
Antonio : Non alí non fun pero... E que estaba retraida eh! A mai era como el demonio!
Julia : Eu casi non a conocin, solo despois con aquel pano que se ataba e facia asi...

Jovita : de cucurucho!
Antonio : Cuidao eu falo mal dela...
Jovita : Tiraba asi as puntas iban para os lados e a punta detras quedaba aplastada.
Julia : Eu conozoa mais por iso, polo pano
Antonio : esa mujer eu fun un dia pas patacas para a semente, e polo extraperlo pero para a semente deume a min 80 e a tal. Non podo dicir nada dela...
Jovita : Mira daquelas eran moi pillos pero tamén levaban moitas fodas! Si, claro! Andabase de paseo pola carreteira e as que eran un pouco tal... metíanse con iles, e elas metianse con elas, pois entraron nunha cantina, e elas entraron con iles, e pois iles agarraron e levaronas paos servicios...
Julia : E a que iba, iba...
Jovita : a que iba levaba a foda, e a que no iba, quedaba de... de lista!
Antonio: pero aquí foron todas

Jovita : Non, jamas! Nin a Luisa tampouco. Nin a min nin a Luisa. Non que xa non ibamos con iles, nin con iles nin con outros. Non ibamos.
Antonio : (*il doute ou il charrie*) Non podo dicir nada deso. Nunca che pringaron aí...
Jovita : Bueno nunca fomos! Nunca fomos!
Antonio : outra eran ben listas a ben poucas!
Jovita : A mi xa me contas! Non ou, non ou, A Luisa tampouco. (elle est presque contrariée)
Antonio : pero como iba a ir...
Julia : Ela e a Luisa non eran disas!
Antonio : A primeria vez que nos vimos en Rubián en un aciomo estaba o pai desta, en paz descanse, e a pouco mais fugase que... a pouca mais perdoa que non sei poronde escapou.

(Rires)
Esta tivo a suerte conmigo!

(elle rit)
Julia : Eso quen sabe onde esta a suerte!
Antonio: Pois nunca pensei casarme en Fruxil eh!
Julia : No? Pois logo porque fuches tanto tras dela?
Antonio : Pois iso digocheo a verdade...
Julio : Mucho te costou! Tu sempre estabas ao lao dela, por algo seria!
Antonio : non, eu non estaba tras dela. Eu fun ostras e caladeiros. a min nunca... Habia quen se arrimaba a ela.
Julia : Estaba sempre estabas ao lao dela! Aparecia sempre ao lado dela!
Antonio : Pero eu deixaba que s'arrimaran, o que se queria arrimar, despois xa botei eu alí. *(rires!)* Daquella era unha farra*[7] nostra escaleira.
Julia : E que era moi bonita a Jovita
Antonio : Bueno... asi que eu non!
Julia : Eu non me acordo!
Antonio : Por guapa... a quixen. Por guapa a quixen.
Julia : Era moi guapa!
Antonio : sabes o que la facia guapa? A roupa a facia guapa. A roupa que vina de min de... ai carallo que facia!
Jovita : Ésta había pouco mataron na nosa casa en Fruxil. Imos os dous claro. E esta puxose a facer filloas. E dixou lles a Julia (*la maitresse de maison, une cousine*) "boteilles bastante

[7] « A farra », le dictionnaire de l'Académie galicienne donne comme équivalent correct : « a troula », et signifie : une bande joyeuse de personnes.

azúcar que aquí gústalles o azúcar...” Esta fixo as filloas, e botoulles ben azúcar, bueno. E iste soupo que lle dixera a Julia, botalle... “Pois anda que ainda he de fastidiar.” Cando ven e ponse iste a comer as filloas. Dice “Que? Como están?” E dice iste “Si que estan boas pero levan pouco azúcar!” *(rires)*
Julia : sempre ao revés sabes. Fixera moitisimas! E que eu as facias moi ben... por eso as iba facer!
Antonio : O noso noviazo non se pode dicir.
Jovita : Iste sempre lle iba a contra. Ela como era tan formal e nosotras eramos trincantes, sempre terminaba... sempre terminaba un pouco mal
Julia : Sempre vos discutiais e seguramente que era polo bico que os discutiais.
Antonio : nos discutiamos pero...
Julia : Sempre marchabas enfadao, era polo bico!
Antonio : Eu moitas veces marchaba porque tina que marchar... Eu tiña outras noviazas por ai que me daban mais
Julia : tinas outra novia por ai, claro, claro... porque esta non se deixaba.
Antonio : Home claro! Por eso que o facia pero bueno... E que tiña unha vixiancia moi buena. Daquela tiña unha vixiancia moi boa. Non se pode dicir.
Jovita : Mira outra vez estabamos en Vilagudín, en Santiago en Vilagudín.
Antonio : xa levabamos...
Julia : Un ano quería ir Acordome que meu pai, non nos deixou. Iban todas as de Fruxil, todas. Menos nos. Metéuselle aquí ao papa que non foramos e fomos para a herba a moller...

Entretien SR025MS.WAV

Jovita : xa levabamos anos xuntos. Fumos a esa festa a Vilagudín. E os pais dile tiñan familia en Vilagudín. Bueno, istes venen á noite cando cheguei iste me dice “vamos a dar un paseo por aquí que te hei de presentar os meus pais e eu “non!” (rires) e dice “como que non?” E digo eu : “non, que non...” Luisa iba bailando cerca e mirei para a Luisa e a Luisa mirou para min, sigueu bailando pero mirou para min. Pero iste dixo “si, veña, vamos por aquí que son aquiles que van alí.” Eu fomos así un trozo padiante. Pero eu o ver... eu non sei se os eran se non, pero o ver que me levaba cara a aquela xente que estaba ali, dixen “ai non que eu volvocheme” volto para onde a Luisa, e ele marchou ao pé diles. Despois ir, despois tu quedasteche por aló e non viras. E de seguidiñas xa terminamonos de vir. “Imonos vir, imonos vir.” Pero o Luis de Rivas, vigilabame... vigilabanos non. E viu que entre dous tivemos discusion de si e de non, e eu dei a volta... E non ao lao da Luisa e ainda ben non chego que xa chega o Luis de Rivas ao meu lao : “ven bailar, ven bailar” e eu “non que non bailo” e dice a Luisa “xa nos imos, non bailamos mais”, botamonos a andar e o Luis de Rivas todo o tempo ao pé de min. E a Luisa dicindo “ela non vai sola que vai conmigo” el dicia “non que non vai sola”, “non, imos as duas” e diciamos “non porque chega iste e levabanse mal, chega iste e encontrame ao lado do outro, era capaz de dicirme...” A Luisa era a que desfacia todas as cousas. Baixaramos un souto e saltaramos un camino e xa chegou iste e o Luis de Rivas xa marchou.
...
Antonio : Que os rapaces de Fruxil que iban amagadas.
Jovita : Onde vian?
Julia : Porque queriades as mismas mozas hai que ver! Daquela habia moito cuento diste.
Antonio : Eu non consultara con nadie. Eu xa, para deixarte xa foi quen mavisou.
Jovita : mira que che diga unha cousa: o Ramiro iba cos da tienda e vina cos do mercado. Iba ben con istes e iba ben cos outros. Ile escondiase
Julia : Tina a cara moi torcida
Antonio : Ainda me iba de astatigar.

Jovita : eu non sei como va agora, hoxe todo e amistade, pero daquelas... andabamos na festa e iste dicia, “a ver, eu se vou contigo xa sabes”. “Sei o de sempre”. “mira que teno...” “Vai con quen queiras.” “Se vens conmigo xa sabes, si tens con quen ir mira... vai con quen queras” Bueno que ca Matilde falaste ben tempo”, era na festa na Cervela.
Antonio : Bueno carallo, eu mozas tiña... non pero... que importa!
Jovita : Habia un cabreo e ponte a xunto de outra.
Antonio : Eu polo que decia nada que me importaba. Si te quixera apretar xa me dicias non volvas. Nunca me dixeches que non volvera.
Jovita : E claro! “Se vens conmigo tens que ser como a min”, eu non me meto con nadie tampouco. Eu salvavame eu, do demais, con que non me fixera a min daño.
Julia : Que faiga o que lle deixen facer.
Jovita : Pero naquella ruada da Cervela, os dous como ai arrimados ai a uns barracos... ese de Rivas e que estaban... ben vian que... non sabian o que deciamos pero nadie era tonto. Cando chegou a hora de verdad dicime “mira que vou con outra”, “tu vai con a outra” E eu a para onde a Luisa. Con a Luisa non facia falta falar. Ela via. Eu sabia que eu sola non quedaba fora de dia fora de noite.
Antonio : se sola non ibas quedar que estaba eu!... (rires)
Jovita : pues nada que vou” “pois vai”
Antonio : E iba eh!
Jovita : E que fuches! Non e que ibas, e que fuches!
Antonio : E despois quedabamos en nada pero...
Jovita : Pero eu, xa volviu o Luis de Rivas, eu solo, iba porque queria, proque o Luis de Rivas sempre estaba para me defender, porque era o contrario dele. E eu nunca lle dei palabra ao Luis de Rivas ni nada, porque non me gustaba nada. E eu non sei que é que entra para dicir “pode marchar, pode senfadar, tal...”. Cando volvia conmigo non se metia...

Estuven cosendo en Guntín. Para coser de roupa alí. Cando soupo que estaba alí ven ese de Berbelin e dice “eu non sei como tu aturas a ese rapaz tanto tempo” E dígolle eu “bueno a min nunca daño me fixo.” E dice “E que e moi celoso.” Se anduvo ali, que anduvo ali que co dotarios e estabamos xugando as cartas a media tarde, estaba asin e ele xa tiña que marchar. Quere ir solo. Bueno eu aí non me meto. Eu salia de Rubian, viñamos coa Luisa, el jamas da vida me dixo “como non vas tu sola? Porque non vens sola?”. Ou “Quero que viñas tu sola.”Na vida me dixo... ao contrario ao millor gastaba mais bromas.
Julia : ao mismo tempo portabase ben.
Antonio : Bueno, bon era!
Jovita : Claro que estamos, e sempre nos respetamos un ao outro. E segimos, algunhas veces discutimos eh! Algunha vez, ahora non que imos vellos, pero algunhas vez de novos el poñiase cara para o piso e eu cara o outro.
Antonio : pero logo te revolvias!...
Jovita : Non todos os días.
Julia : debía ser boa persona.

FIN

3. Isaura L. et Mercedes

Entretien réalisé le … *Chez Isaura, toute la famille est là, trois générations, c’est dimanche. La cousine émigrée à Barcelone est là, elle participera volontiers à l’entretien.*
Isaura Lopez, Lopez, nacín aquí en Fruxil no 42
Mercedes Lopez Lopez, nacín en Galicia en 1947, soy la hermana.

(Beaucoup de bruit autour)
Por aquí do que eu recordo es do de os meus pais. Aquí antes botábase pan. Arábase a terra

botábase o pas, despois cando valía pa segar que estaba maduro pois recollíase. Pero que pasaba que se segaba con escadrillas ou con xente de fora que viña da parte aí de San Victorio ou por ahi, entonces meu papá EPD, collía e segaba con iles. Segábase o pan. Poñíanse en manadas porque era o fouciño, e despois traían unas mulleres, traían tres, e o meu papá tamén sabía segar tamén sabía atar. Entonces xuntábanse os catro e atábano. E que facían? Poñíano en mollos, atados. Despois acarrealos, na misma finca e poñíanos todos nunos madeiros pola finca adiante. Había que ir cos carros que había, os carros de madeira, e as vacas... os bois que nos tiñamos bois, con duas xogadas a acarrear, algua vez tiña aquí o Pico a Florencia coa miña tía, ala Manuel vamos logo polo pan. Baixabamos claro, había moito que carrear porque había moito pan, e entonces baixabanno e facían unha meda na aira. Antes poñían un no rostron e despois carreáano, poñíano nunha meda. E cando viñan e que todo estaba recollido que o tiñan todo xa preparao, entonces viña o carroceiro de Vilamayor o Jaime e o Pastor, e traer a malladora, pa mallar, e entonces que había que facer: uns metendo palla, outrs botando mollo a relevo, outras espallando abrazados así quitando de diante porque botaba así patras, entonces había que agarrar e espallar abrazados et poñelos aos homes nunha torre ou nunha soga de cereal que lle chamabamos. Entonces os chavales iban a acarrear ao palleiro. O rapaces iban acarrear por palleiro. Pois alo, cerrábase o palleiro. Para que non entrara a auga. E era a palla pa todo o ano. E o grano despois iban a turra. Carreáase por sacos. Más ben limpábase, porque había unos casetos pa metelo. Nos tiñamos un, vos tamén todos tiñan un caseto. Había que limpar as sogas. Botaban o pan a enchela. Outros carreaban outros poñían o ferrazo, en todas.

Las mujeres... trabajos diferentes?
Os homes eran da palla e eran do tableiro de meter a palla. Tirábanlles as mulleres os mollos as mulleres solo era había que decoanalo con unas espogas de vidalo. Pa quitarlle a merda que tiña. Pa que non fora tan sucio, a limpar.
Mercedes : A cascara del grano.

En verano?
si era más ben o mes de agosto, o setiembre se facen as mallas.
Venían os do pueblo
Mallaban todos e tiñamos que ira en todos o mismo que facían na nostra aira facíano en todos. Cada un na sua aira, axudando si todos unos aos outros.

Varios días?
Un día botámbamos aínda viñamos os veciños, despois quedamonos en menos pero, dunha casa iban dous ou tres, da casa de todas iban a dous.

Comían todos juntos?
Si comíamos xuntos. Sabes que había? Se tocaba a mana facían caldo, de berzas ou de repolo. Despois claro, daban aquel caldo, dabanno nunhas tazas. E a todos, si. Si eran patacas había que comer nunha fuente, de catro ou cinco, ao millor poñíanche unha fuente e comíamos unos catro ou cinco, e outra e outros catro ou cinco.

Nas casas?
Despois a ultima hora, viñamos comer, acordaron de vir cada un a sua casa, como semble había, aquí había a mama para facer o xantar, pos acordarono. Poñían cachola, poiníase de todo, patacas con fréxoles, con polo, bueno xourizo non, non andaba, pero do resto a cachola o touciño, os fréxoles, o repolo, hasta se poía bacalao tamén, patacas con bacalao tamén se poñía.

E o cocer o pan?
Ai unha artesa, de madeira, agarrase tiñas que traer levo porque se deixaba o levo, en casa Pardo tiñan o levo

Era o ultimo que cocía ?

Había dous, un a casa de Pardo un a casa de Heredeiro. Entonces como había dous dicías bueno, mana vamos cocer, pois ala, cocías, Tiñas que xuntar a leña, que xuntar todo, e despois o... agarrabas, amasabas, hhai que quentar unha pota con auga que estea ben quente depois bótaslle unas sete presas de sal, agarras un tazo bota lauga alí, amasa ben amasalo, así que o tes todo amasado agarras e ponlo pa un lado. Depois Vaslo poñendo en telos, unhas telliñas así, e ponlo encima, e cando acababas de amasar, deixabalo e cando querías saber se estaba ou non, facíalles esto así co dedo así, e quedarase o burato casi unido, estaba, senon non. Era co dedo. E despois empezbas ao tender cando estaba,

Se deixaba uná noite, non?
Unas horas... unhas duas ou tres horas que fora pa catro... según estaba o frio estaba manso de levar e si esta o tempo quente en seguida. E despois tendías unha manta así nun carto dunha mesa así máis grande que esta, empezabas a tendelo, empezabas a amasar e todo iso, empezabas a empanada.

Ah! A empanada!
Cortabas un trozo de masa, y agarrabas e ibasla estirando, estirando, coa mao, o se non hai un rolo así de madeira e vai rolando e vaiche estirando. Despois unhas veces bótaslle atun, soborlas tamén, outras de hoxe solemos facer de carne e de xourizo. Agarrabas botabas primeirio a cebola e despois botabas a carne... Facías un pedazo así, estirada, e despois cando facías iso todo collías outra carpa hasta que lo envolvías. E estaba na forma. Metela na forma e xa esta.

Hacían varias?
Teño feitas duas, ahora xa non! Xa non fago mai. Si que o facemos.
Sigue haciendo la empanada y...

Este trabajo quién lo hacía?
Eu y o Pepe. O pepe quentaba o forno. Cando empezaba a tender o pan, Pepe xa empezaba a quentar o forno. O meu marido.
Pois ten polo tempo. Agarrabamos metía todo no forno. Asi que tiñas o forno a que hora fora metido e despois agarrabas e dicías bueno pois a tal hora hai que andalo. O pan duas horas.
El horno de leña, de piedra, entonces eso...
E de pedra.

Hoy día de piedra ?
Esta todo feito de... es de leña. Esta todo feito de ladrillos do forno. E despois pa cocelo pan e despois ten a sua porta, pa poder metelo pa podelo andar, pa todo.

Había otros trabajos? En invierno pro ejemplo?
En inverno non falta que facer! Había que ir as tortas de abono, pero haba que ira de poinjer aos terneros había que bótalas, traelas, as vacas tamén todo invierno tamén. Si chovía si ibas parao monte pillabate un ballon que aquello dios nos valla, punetas non tingas, etabas alo aguantabas todo hasta o lobo, polas catro ou as cinco viñamos, metíamosnas na corte, si queríamos comer algo un bocado comíamolo e senon xa empezabamos coa faena outra vez, a botar becerros, a poñelles de comer, e despois a cenar.

Quen facía a comida?
Comida antes, andaban moito a carne, xourizos... e o caldo, patacas...

Quen?
Si a miña mai EPD, os homes nada, os homes comer! non estabamos todos aquí á noite xa.

En invierno que hacían?
Os homes si estaba bon tempo, marchaban a fora a rozar unhas silvas presas, ou facer regos, as

presas que había que facer eran unos regos nos prados para que faceros porque viña moito a auga. Xunto da ribeira xuntábase moito a auga!

Quen facía os camiños ?
Era o pueblo ibanse arreglar os camiños, iba toda, sempre iba toda cando cando chamaban a xente iba toda a arreglar os camiños. Ahora es outra cousa! Vivir antes e vivir ahora!

Había moito traballo pero también había festas?
Si que había. Festas tamén ibamos pero de inverno non, non había festas.

Nas casas tampouco?
Non se ibamos un domingo ou un día da feira en Rubián, sentabamos alí todos, ibamos todas andando, ibamos a feira, estabamos alí, os rapaces estábanos esperando para nos e a tal hora vamonos, viñamos pa casa.
Días de feria, para vender animales?
Si iban vendíanse becerros vacas, bois, ranchos, todo.

Cantas ferias había?
Había o 14 e o 29 en Rubián.

Es igual ahora?
Xa se vende todo na casa. Antes se levaban andando, levabamos moitas veces. Levamos despois vineron os tratores levábanos nos tratroes. Pero antes de vir os trataores ibamos andando a Rubián. Todos do pueblo andando.

A Rubián? Non se iba a Sarria andando ?
Algúns irían pero non. Era más en Rubián a feria. A Sarria tamén hai. O 20 e o 27.
Outra cousa de entretenimiento, de festas?
As festas das castanas ibamos andando, pero primeiramente había que facer o traballo da casa e si era domingo tamén había que ir a misa. Despois marchabamos a festa. Era máis cedo. As dez. E ibamos andando e viñamos andando.

E levavamos zocas?
Non, Zapatos, non serían tan bos como os de ahora, pero...
Yo me acuerdo que iban con unos zapatos hasta allí e al llegar a Cervela llevabamos los zapatos no bolso,
Chamabamos zapatillas es porque ibamos máis a gusto polo camiño, alí quitabamos as zapatillas alí nun silveiro e poñíamos os zapatos.

Eran festas grandes ?
A grande era a Rubián...

E a procesión como hoy?
Na cervela tamén a había, máis bonita aínda porque los que había danzantes de antes, danzaban moi ben. Dicían que un que non acordo o Paco tamén danzaban ben pero como os que había antes non. Esta procesión venen de moitos sitios!
As mulleres iban a misa?
Todo el mundo. O que pasa que as mulleres que alguna alí se quedaba na casa pa facer de comer que non había estes guisados que hhai ahora. A muller si tenía que ir, o lunes. Non se iba

Era Sabado domingo e lunes ?
Si era sabado era a queimada e domingo festa e o lunes festa. E o lunes as que quedaban na casa ese día podían ir. A mai, todos a misa o lunes.
Qué es la queimada?
Isaura : A queimada, echan aguardiente nunha cousa redonda, unha forma larga, entonces alí

bótanchelle auguardiente e botánlle azucar, e non acordo se le botan algunha cousa máis, bueno es l'augardente,

Non se hace ahora ?
Isaura : Si se fai. Este ano non sei si a ficheron, eu non fun. Logo dous anos se usaba. E o sabado sempre.

Non o facían todo o día?
Es ao momento, despois desde que comen o churrasco, hai de todo, panceta, eu que sei! teñen unha comida e despois de comer facen a queimada. Bótanlle no sé se laranxas... fai unhas llamas... Tens que ter moito coidado!

A toman quente?
Isaura : Quente quente non, botáno nunhas taziñas de barro. Que van enganchadas.

No sería lo mejor de la fiesta?
Isaura : Despois eran como unhas cazoliñas de barro e... despois era como uns vasiños de barro, pequeniños, e pois con a culler botábanlle a todo o mundo que quería.

Se pasaba a tarde?
Isaura : Á noite, iso e o escurecer que o facen iso, á noite.
As llamas necesitan á noite... E se bailaba?
Isaura : Ei si que bailabamos! Eh si! Despois da queimada se bailaba. Despois o domingo á misa, e despois a procesión, e tomar algo o que queira e despois e queren espetar a musica, e bailaban.

Qué musica había entonces ?
Isaura : Había bandas pero iso non me acordo.
Mercedes : Eran os gaiteiros que tocaban...
Isaura : Que van pola procesión tocando tamén. A procesión esta moi ben.
Mercedes : As orquestas entonces eran bandas de músicos.

Qué bailes había tradicionales?
Mercedes : La muiñeira,
Isaura: O paso doble...
Mercedes : la jota también...

Bailábase en grupo ?
Isaura: en coro e bailaban a dous tamén. Porque eu acordo a Señora Herminia do Pardo e o Señor Justo, bailaban a jota e a muiñeira.
Isaura : Antes aquí había verbenas, festa polá noite, tocaban e bailaba a xente.
Mercedes : A partir das doce, cenábamos e después, íbamos de verbena.

Y de la guerra?
Isaura : Eu nacín no 42, a guerra xa non a acordo. Se sentía falar. Dicían que había a guerra, que andaban escapados, que mataran a varios. Durou si, moito durou, pero eu non sei. Aquí había varios escapados, alí na Matanza me parece que había algún, e no trixedo. Pero iso, adaban escapados, metíanse en cuevas, tiñan medo... ao final non seil se os mataron ou se non os mataron.
En Amedo que andaban segando e viñan ao escurecer baixaban abaixo, da Matanza de Viñedo. Dábanlles de comer porque viñan pedir e dábanlles. E dicía a abuela... viñan aquí á tía Estrella e a madriña, viñan e "Ai madriña que veñen pedindo os escapados a ver se lles damos algo" e dice "dádelles dádelles pensar o que o será con nos. No tempo da guerra, non acórdoa ben. Eu nacín no 42, xa había pasado.
Mercedes : Yo nací en el 46... de información no había... la gente hablaba...

Isaura : Claro a xente hablaba uns con outros...
Mercedes : Nuestros abuelos
Isaura : Eu os abuelos non os acordo.
Mercedes : Nuestro abuelo non. O da Cervela si.
Isaura : Os da Cervela si os acordo.
Isaura : A guerra... dios nos libre, millor que non veña!

Había radio?
Isaura : Nos tivemos un. Xa sabíamos moitas noticias pola radio. Bueno si, sabíanse cousas, pero claro, pouca cousa.

La escuela? (30:50)
Isaura : A escuela era alí na casa do Estanque, era la escuela particular, ibamos aos días! Noilán na casa do Estanque. Ibamos aos dias e o que aprendía aprendía e o que non aprendía

o deixaba. Quen iba mais Niños e niñas?
Mercedes : igual, igual.
Isaura : Ibamos todos, todos xuntos, non había onde escoller nada, nada, nada. Ibamos todos xuntos os pequenos as pequenas e volviamos todos xuntos. Alo teniamos que levar de comer, no varado, porque estabamos todo o día.

Todo o dia e todo el ano?
Si, todo o tempo, todo o ano non que despois había vacacions. En inverno ibamos todo o tempo. Despois habai vacacion e as vacacions non ibamos.
Julia contaba que iban los hermanos iban un día uno e un día outro...
Isaura : Claro, e o que pasa! Era todo seguido, todo moi deso... o traballo habíao! Facendas había, no é como ahora. Antes faltaba un pequeno na escuela e como se non faltara. Ahora namas pasan unhas horas, xa tens que levar un papel para xustificar que non pudeches ir...

Cuantos anos iban á escuela?
Mercedes : no ibamos a los 3 años, eh, yo empecé me parece qeu tenía 7, pero me enseñaba aqui en casa mi madre "venga ves haciendo"...
Mercedes : después un veciño cada noche, alla a las diez, los niños que quieran venir a las diez de la noche, pueden venir aqui a un local, bueno a unha habitación en casa do Carpinteiro...
Isaura : era EPD o Julio da Lence, o home da Josefa, que poñía alí pasantía.

ERM. : pasantia era para ayudar
Para aprender
Mercedes : A los que querían ir, si quieren todos, todos

Cantos iban ?
Isaura : Todos os que habia! Todos iban de boa gana, todos!
A lo mejor habia 30 ninos!

O Xosé de qué edad era ?
Isaura : O [da Julia] era moito máis vello que a nos. A Lucita o Ramon,
Mercedes : después de Pardo, el Daniel, a Celina, la tia...
Isaura : o Pablo de Rivas, nos as duas, a Sara de Corga e a Victoria... a Lola de Varán, era mayor que a min xa... quen habia doutro?.... a Amelia do Teixelo, viña sendo a máis nova. A Maricarmen, a Elvira da Lambreixo do teu tempo...
Mercedes : A Victoria y la Sara de Corga...
Isaura : xa contei a Lola y a Sara. A Victorioa, a Olga miña irma máis pequena, Maricarmen do Teixelo, o Mario de Rivas...

ERM Había mucha juventud! Familias grandes...

Isaura : si, moita juventud!
En cada casa, si son 20
dous de cada casa... Eramos unhos 19 ou 20 veciños. Ahora... pouco mais, 5 ou 6… mira... O Pico, o Pardo 2, Lence 3,Varán 4, a nossa casa 5, o Teixelo 6... Había os pequenos da Aurora, Fernando da Estrada, o Manolo do Pico, o Carlos de Rivas...
Tito et Toño...

La emigración? Cuando los jóvenes empezaron a marchar
Isaura : Si ui! había moita xente fora...
Mercedes : Los tíos nuestros ya se han ido mas bien a Argentina, a Barcelona pero ya en los 30 quizás.
Isaura : Na Argentina había 3, 2 irmans do papá. Eu os acordo marchar. Ahora non se sabe nada. Eran tíos e tías nuestros.

Mujeres? Solas?
Isaura : Si, daquelas si, de quitado a tía Emérita, marchou co seu marido.

Duas solteiras?
Isaura : Outra se había casado e había marchado a Arxentina co seu marido. A outra xa non a conozo. Que xa non viviran.
Mercedes : De 30 a 40, pues antes, antes, como la edad d[o padre de la Julia], los primeros. Después con que eran tantos los otros eran más jóvenes.
Isaura: Después marcharon dous para Venezuela, de aquí, unos tíos, o tío Liberino e o tío Lixeiro estaba casado...

ERM : Tenían parientes? E por qué marchaban ?
Isaura : Non, nada. Eu non sei! Iban porque daquela todos marchaban!
Mercedes : a lo mejor venía alguien que había estado y a lo mejor decía "ah pues yo también iria o tal" y a través deso hacía un poco de contacto.
Isaura: As tías mismo, as que marcharon para Barcelona, a tía Libeira e a tia Rosa...
Mercedes : esas han ido a través de una tia que era del Paramo, de Reconco era tía delas.
Isaura : Esas tías xa non viven!

Tampoco de la edad da Julia?
No. Antes
Se iba antes. A Barcelona...
Madrid.

En las otras casas?
Mercedes : También, era general.
Isaura : Foron de mais casas ainda!

ERM : Quen marchou primeiro de aquí? A Argentina por ejemplo?
Isaura : A Argentina?... O de Herdeiro, ou antes e non sei si habiria algun da casa de Corga…
Mercedes : pueden ser los primeros y a través de estos a lo mejor se atrevían.
Isaura : [o pai da Julia] tamén estuvo aló. Eu he oido...

ERM : tenia un hermano que se quedo allí, e foise dous anos. La gente se marchaba proque aquí no había salida...
Isaura : Ao millor había nunha casa mismo, nos mismo éramos once! Onde iban a once personas aqui entre pais aqui, todos?... Entre todos aquí... había moito que facer pero despois quedaba un, quedou o meu pai EPD. Os irmans que foron marchando, outros pa Buenos Aires, outros a Barcelona...
Mercedes : Otros se quedaron, se casaron aquí y se quedaron, él era rico... la tía nuestra se casó con o do Pico. Se quedo...

Isaura : A tía xa tiña o pasaxe tamén para ir a Emérita. As primeiras que marcharon son a tía Pura e a tía Conxa. Esas foron as primeiras. Solas. Solteiras.

E que fois delas ?
Isaura : Souperon, pero ahora non sabemos nada delas.

Escribían?
Isaura : Tiñan unha niña...
Mercedes : Despois ao largo de tantos anos vaise perdendo.
A tía Emérita tiña dous pequenos e a tía Conxa tiña unha pequena, e a Pura non tivo nada, estaba casada, iba dicir viuda, lle murreulle o home.
Nos 40, era outra generación ...

Cando marchou a [Julia]...
Mercedes : La generación del año 40... o mejor las que eran más jóvenes de aquí también entraban de aquí, pero los más jóvenes aún les pillo esta edad.
Isaura : No sé a Gloria do Pico, pero ten que ser antes, esta en Barcelona.

Había movimiento hacia Cataluña?
Mercedes : Si que había sí, mucho, y Madrid que eran las más grandes.

ERM. : Y del pueblo al pais vasco?
Isaura : hai uns en Bilbao hai unha miña prima e un primo. Lucita, casou cun aquí da Lence co irma do Julio.
Mercedes : E o Fedrico de Teixelo tamén

Se marchaban de Galicia para trabajar?
Mercedes : Para trabajar, tener algo.
Mercedes : Se podía ir pues se iba.

ERM. : Funcionó?
Mercedes : Si si.

ERM. Mejoraron la situacion todos
Mercedes : Yo no sé que volvieran, alguna vez si pero sino normalmente no, muchos no volvieron. Todo mejor.
Isaura : o Antonio de Heredeiro era un irma do Pepe.
Mercedes : Non do pai do Pepe,
Isaura : Ese tamén estaba no Brasil. Era solteiro.
Mercedes : El Pepe, el tío era el que fue. Se llamaba Antonio de Heredeiro
Isaura : Era tío, o Pepe, era irma do pai e do señor Amador da Cervela.
Que pensaban da emigración?
Isaura : Claro, os que quedaban dicían bueno, irán a ver si poden facer algo, outros farían, outros non farían. Alguns volveron outra vez... e casaronse aqui...
Mercedes : pocos!

ERM. : Pocos han vuelto?
Mercedes : Dos que marcharon poucos volveron. De visita si, como yo. Porque Galicia de aquí nunca se va, bueno la gente no...

Retornados de verdad?
Mercedes : Si, hay algunos, cuando se han jubilao.

Pero para retomar actividad?
Mercedes : no he visto, pero estamos hablando a nivel del pueblo. Algunos si que han vuelto pero para trabajar del campo ya no.

Isaura : Y traballar dos que marchan o ven moi mal pa volver a traballar aquí, aquí no contaban moito os que viñeran de vacacions. E moita xente de Barcelona veu retirada e comprar un piso en Sarria ou en outro lado e viñeron a vivirse aquí e a familia que quedou alí.

Que contaban?
Mercedes : que venían de vacaciones...
Isaura : si, contaban dicían "eu teño un bon traballo, eu tal".

En que traballaban?
Mercedes : en Cataluña mucha gente trabajaba en el textil de la ropa, en aquellos años tan famosos... en fábricas de textil... y él también! Yo también, en Barcelona mismo en el Pueblo Nuevo. En Manresa aún puede ser...
Isaura : Mercedes traballou na fábrica de estampaos,
Mercedes : en Barcelona y el Jordi también!

ERM. : Las fábricas cogían trabajadores... las mujeres gallegas trabajaban también en el servicio?
Mercedes : Al llegar si, yo nunca lo hice porque tenía mis tíos, fui directo a la fábrica, pero si a lo mejor no tenían nada e iban ao principio. Después se podía cambiar, iban en principio.
Considérations sur l'entretien, le dommage de n'avoir pas de caméra...

Entretien SR002MS.

Considérations sur les temps d'aujourd'hui, les améliorations et les avancées à venir. Jordi, cité par sa femme et sa belle-soeur, s'implique davantage.
Isaura : Hay que trabajar. Antes aquí eras muy esclavo.
Mercedes : A mi me gusta mucho Galicia. Siempre te vas con la pena de decir... siempre...
Isaura : esto ahora cambió todo. Antes, carai! Esto moito ha cambiado. E isto irá mellorando.
Jordi : Aquí un plato lo tienes
Isaura : hai que traballar y bueno pero antes era moi esclavo.
Mercedes : Entonces no había oportunidad para estudiar. Namas unha edad para ir ao mejor a 14 anos ya te ponías a trabajar, lo que podías!

ERM. : Julia con cinco años por el monte con las vacas...
Isaura : eu de máis vella pero a Mercedes si...
Mercedes : Yo también con 5 y 6, yo tenía miedo... suerte que siempre había outro niño que también iban con nos. Había veces pensabas a ver si te sale un lobo o algo por ahí o lo que sea.
Jordi : en Barcelona ciudad, yo no lo he vivido... había muchas fábricas de tejidos, y había chicas que tenían crías, 7 y 8 años iban a trabajar por la manana oscuras, con o candil! Para iluminarse por la calle eh!
Isaura : antes candiles, había unha farpero o candil levaban unha mecha
Jordi : Con aceite...
Isaura : claro, era unha la faroleta e tiña así como un pistiño enganchabas alí o candil e despois a faroleta era toda cerrada con cristales, tiña por onde respirar, o fondo que botaba o candil, tiña unha asa, levabala contigo.
Non por aquí
Polas cuadras, todo con ese candil. Despois á noite íbaste deitar, había que esperar que unos se deitaran antes outros depois... había que meter luz polo día. Levabas aqueles candiles dalí a o outro día arrancaba todo negro. Namas o tiñan, namas pa dicir pois vou na marca y tal pero non o tiña máis encendido.
no había luz ni agua!
nosotros ya los pozos, agua de pozos. Todos tenían, todo el pueblo.
Nos tiñamona todo o ano. Nunca supou. E como a nostra non había.
la agua la sacaban nun cubo. Enganchamono nunha cadena, e unha rontana e vena, vena...

e pa lavarse?
Pa lavarse nun culeiro! sentabas nunha pota e despois...
Cuando nosotras teníamos 8 años, xa empezaba, el agua no, aún tardaron un poquito más.
la luz sí, años debía tener yo cinco años o así por el 50-51...
te acuerdas cando viño la luz?
Si! a todo o mundo lle poñeron unha bombilla, ou...
Se hizo unha fiesta!
que viña unha festa, poñían tres bombillas cada veciño, e despois viñan a la instalar todo outra vez.
Jordi : aquí a los pueblos tardo mucho más pero había la radio de galena
Había alí este, pero si.
Isaura : xa furon os primeiros que vineiron, despois xa vineron as de corriente que ya había luz.
En el curso de radio y el primer aparato que nos hacían montar era unha galena! Era unha cousa moi... no había seleccionador, no había... la galena era un trasto, pero tocaba musica!

Daban noticias por la radio?
Era un chaval y en casa de mi tía tenían unha radio
Isaura : Vineron xuntos de Barcelona, fixeron amigos do tío pepe.
De la serie roja que lo llamaban con lamparas grandonas luego empezaron el transistor, podías seleccionarlo... la gente estaba más recogida con la radio.
Por la radio se oían moitas noticias!
las tías, las abuelas a la noche, se escuchaba hablar, después de cenar, uno fregaba los cacharros, y el otro se ponían a hilar! Lana, la lana! Y lino!

O liño
Botábano, había que mondalo, andando a rodilla mondando... leva a semente pero se vai medrando, e lega a semente arriba. Había que quitalle as herbas malas... despos Había que tascalo, apañalo, vaya! Despois, mazábano, iban por ahi a un campazo e levaban unos mazos de madeira con mangos alí, bueno!… Despois había que metelo nunha lara, en auga, había unhas lagas, un burato no fondo e tapábano ben tapao que se turpira alí. Despois sacabamono dalí, e poñíano a secar.. aún donde podían. E sacábano, e despois tascábano...
Mercedes : non, volvían a mazalo, mazábano outra vez, para que quedara más fino. Depues se hacían como manojos, los iban poniendo en cestos de aquellos de mimbre, lo iban poniendo y después es ccuando las mujeres se sentaban y hacían como unas mesas...

Lo hacía todo el mundo?
Los de tascar las mujeres, ahora de darle golpes a aquello, los hombres, estaba repartido. Por la fuerza, aquello era como unha, desto de madeira...

También lo hacían para el pan!
Aí antes si que tamén mallaba tamén...
Antes de mallar con máquinas también era a palos
E después as mulleres coallábano, o quitaban todo...
Las fabas también cuando las cogían...
Tamén, garbanzos, todo iso... todo a paus!
Mercedes : Yo era muy pequeñita, lo hacían.
E despois... Había unas mesa que tenía unos agujeritos y aquí poñían como unha.... era como unha... de madera también, por un lao tenía un hilo más fino, dos agujas empezaba a hacer aquellos madejitos, ibas parriba Isaura : pabajo y se iba quedándose como un hilo fino, una sedita fina, y después lo cogían por aquí arriba hacías unha vuelta lo poñías y quedaba a punto para hilar. Era muy duro.

Había que darle! Tenías que hacer fuerza y si va abriendo si va haciendo... Me gustaba, me quedaba ahi mirando...
Isaura : Despois Había que cocelo, botábanlle cinza, despois pa cocelo.
Mercedes : ceniza de la leña,
Isaura : creo que si que che lle botaban iso era cando... para que limpiara, dando paque limpiara paréceme que era iso. E despois quitábano dalí e lavábano. Despois traíano estendido, e despois tendíano era cando se fiaba e todas as historias, poñéndolo nas madeixas e despois era cando se fiaba.
las mujeres,

los niños?
Isaura : Tamén. Todos...
Mercedes : yo no había... conque había las tías, mi madre...
Isaura : Eu más ben neso non. Eu neso non fiei. Eu un lar si.
Mercedes : Según hicieran tenían un palito así redondo y tenían unos palitos y los ponían allí tirando, tirando se iba estirando con el fuso, les iban dando e dando.
Isaura : Iso era... collíano... Era la... era unha madeira, que hacía así que tiva levando. Iso daba un traballo
Jordi : No era una rueda era una cruz.
Isaura : Unha madeixa grande e a tecer adonde quisieras hacían... Facían sábas, facían camisetas de lenzo...
Mercedes : Cuanto más fino hilabas era para las camisetas, si era más grueso iba para las sábanas y cuanto más grueso... hacían mandiles, con lana.
Isaura : As colchas levaban lá. Metíanlle tamén... despois poñíano... Cando tecía a tecedeira

Eso se lo llevabais?
Isaura : Si e despois facían a colcha, e botábanlle tamén diso, botábanlles lá. Na Cervela había unha, la de Roxo, también había outra
Mercedes : Había varias. Tecedeiras desas...
Isaura : A que nos conocíamos era a señora Mercedes de Roxo.

Tenía esa actividad?
Isaura : Tiña un tear, que metía o que iba a facer, que non se facía unha cousa. Botábanlle alí directamente, foi o liño que fiaba. Tirar e metíallo alí e...
Jordi : Iba pasando, pasando, pasando un peine
Isaura : Me parece había un tecido disos, unha tecedeira se chamaba...
Jordi : Era una madera y una aguja, le daban un porrazo: pom pa un lado, pum pa otro lado... Esto de... en Barcelona en Monjuich… hay un sitio que le llaman el Pueblo Espanol. Allí hay todas las artes y oficios antiguos... y funcionan.

Hai unha tradición catalana, pero de Galicia también?
Jordi : El sistema era el mismo. Incluso aún estampan, moldes que eran de madeira.
Isaura : Si iso era como un molde, metías alí a palla... o mandil tamén leva de liño...
Mercedes : El mandil que le hablas, era un mandil que cuando llovía llevaba una cinta, lo hacían como si fuera una mantita, pero arriba la hacían con unos pliegues y se quedaba con una cinta que te lo ponías a la cabeza, que cuando llovía... hasta que se llenara, pero costaba eh! Aguantaba mucho!
Isaura : Por baixo metíanlle un flequillo así rubio...
Mercedes : O azul ou...
Isaura : De lá. Así ao menos, dunha cuarta, de lá... aixi ao menos dunha cuarta, e quedaballe moi bellos aos mandil eh, pois arriba como dices tú, formábanlle como unos pliegos e despois había unha cinta...

Mercedes : que te la atabas....
Isaura : que te lle pasaban cosendo porriba isos pliegos e iba co color que tiña abaixo, do mismo color. Facían uns mandiles máis bonitos! Nos aínda había algún por aí, facían uns mandiles preciosos! E as colchas moi bonitas!
Mercedes : duraba la vida de unha persona, y más!
Isaura : Levaban un flequillo así al menos por abaixo, que le facían alí, tiña que ser solo la... Dunha cuarta e despois a cinta que levaba por los pliegos que tú dice arriba na cabeza, era unha cinta así, pasábanlla toda así por arriba,
Mercedes : El acabado...
Isaura : Acababan de facer os pliegos, despois consíana e quedaba así a cinta... Facían unos mandiles preciosos.
Mercedes : La colcha pesaba...
Isaura : Eso bueno, o que tivera mandiles dises pagábanlle o que nos dera ahora! Os mandiles ises... os levábanos a misa, a xente de antes, a xente que era mayor. Levaban todos, iban con mandiles, as mulleres todas iban cos mandiles. Despois veu a moda dos velos. Iso dos velos… Era eu de rapacica, tería eu... cando viñeron...
Mercedes : Cuando teníamos 10 o 12 años nosotras ya no queríamos poñerlos, ni la mantilla esa... no con eso en la cabeza...
Isaura : Poñíanla así e viña por aquí e todo para atrans... para ir a misa...
Mercedes : y el cura.. decía, estas niñas... dice "qué destapaditas van!" y nadie contestaba...
Isaura : pero despois veu a moda de que non se levaba velo, nin se levaba nada!
Jordi : la mantilla empezo a quedar de lado cuando empezaron a venir turistas, venían ingleses, iban a las iglesias, y aquella gente no iba con nada... incluso con manga corta no podías entrar. Y aquella gente entraba con pantalón corto y entonces ya fue cuando...
Mercedes : y a más a más era negro! si podía ser de color o algo así, pero nada!...
Isaura : negro... pero despois veu a moda de que non se levaba
Mercedes : A la fuerza porque el cura ya no podia
Isaura : O cura xa era o primeiro que non acetaba iso... Y os mandiles tamén, toda a xente mayor, todas iban con mandiles, tamén levaban eses mandiles moi feitos. Á misa iban todas acuruxadas nun mandil. Por iso que digo que levaban isos mandiles eran moi, moi feitos.

Eran de mudar, non eran para ir ao campo.
Isaura : Para ir ao campo había outros que non levaban lista, máis sencillos, pliegos e unha cinta negra, pero mas nada. Pero os máis bonitos eran ises, porque levabanos á misa tiñanos máis terezadiños, nos armarios...
Mercedes : la ropa también estaba más en baules, la ropa así de cama y todo esto, estaba en baules.
Isaura : No armario non, non había
Isaura : Nos baules, si tinanos ali moi terezadiños...
Jordi : cuando la gente iba a la Argentina non iba con maletas, con baules!
Isaura : Xa empezaron a vir os armarios... para roupa, todo iso.

Los años 60-70 e o final do franquismo, a transición?
Mercedes : Yo estaba a Barcelona pero nosotros, bien... Han hecho el cambio han dicho venga a votar e todo ha cambiado.
Isaura : Aquí tamén, se dicía esto non pero...

había movida?
Movida había, pero claro a xente...

No sabían lo que iba a pasar?
Mercedes : yo creo que lo hicienron bien, españa lo hizo bien la transición

Isaura : claro, por iso... non sabía o que iba a pasar, tiñan medo, máis ou menos
Mercedes : Si alegres por unha cousa pero al mismo tiempo...
Jordi : Eran 40 años…

Diferente en Cataluña?
Isaura : por iso... no sabían lo que podía pasar....
Mercedes : Claro, pero tú aquí en Galicia qué? Tú tenías miedo o aquí en general?
Isaura : Medo non, pero... como dicía o outro… era...
Jordi : Aquí no sé pero en general la gente confiaba, en el cambio...
Mercedes : yo creo que si, En todas partes... un sitio más que otro...
Isaura : A xente non vas pensar que si… eu que sei, ao millor uns dirían que tal outros ao mejor dirían eu que sei…
La photo
Isaura : A xente... claro, desconfiaba que podía pasar algo... que podía esto o outro...

Que imaginaban que podía pasar?
Isaura : Que podría haber algo de movimiento, de guerra ou de algunhas cousas... tenían unhas épocas...

Eran mas los ancianos o los jóvenes?
Isaura : Lo menos aquí eramos todos. Home los ancianos máis que tenían más...

E cando foi cambiando?
Isaura : Cando foi cambiando a xente xa estaba un pouco más diso... pero... Mismo cando o noso pequeno, estaba no servicio, o Xavier, houbo un movimiento que non podian sair nen nada, que estaba en Astorga. Daquela bueno... carai! tiñamoso aló... tiñamos medo que pasara algo e que fora a ir. Despois quedou...

Cando houbo as primeiras elecciones?
Isaura : Bueno, claro que sí, pois temos que ir a votar! Votar, bu! todo el mundo! Todos! Si nos fumos contentos de votar.

E cando foi do referendum sobre república ou monarquía? No 78, cando a constitución?
Mercedes : Y lo hicieron monarquía...
Jordi : No fue moi claro eso eh. Fue más directamente : aquí tenéis el rey!

Querían o rey? Qué se pensaba de Juan Carlos?
Isaura : Bueno... daquelas que fora un bon rey...
Jordi : Sí, no fue mala persona.

Pero en aquellos tiempos, porque no se lo conocía...
Mercedes : Cuando lo hicieron rey…
Isaura : Eu non me acordo. Do rei si que non me acordo. Non sei.
Jordi : Bueno fue la primera constitución con Suarez... Hubo algunos altercados callejeros, lo de siempre... pero estaba bastante controlado.
Mercedes : Muy controlado...
Jordi : Ya había habido aquí un descrontrol muy grande.
Mercedes : Y a más, casi todos los partidos del bando, era igual de qué bando fueran estuvieron la desto de decir, todos, más o menos a lo mismo…
Jordi : Hicieron un gran pacto, y se reunieron y dijeron, bueno se acabó. Había muchos que aquí no podían poner los pies... Franco los esperaba, no! Hicieron un trato, "podéis venir, pero no volvemos a lo de antes!" Hasta ahora se cumplió bastante bien...

La question de l'indépendance de la Catalogne. Désaccord du mari catalan. Il parle de "las telaranas negras"...

...
Isaura : Antes mandában e tiñan que ir. Antes. Cando era na vida do Franco vello... mandaban e tiñan que ir...

Explications de la guerre...
Jordi : Era una dictadura! Pero es que mucha gente que las cosas también las confunde. Ah que sí, Franco!... vale, de acuerdo, pero Franco cuando hubo aquí todo el follón, Franco no estaba aquí, estaba en el Africa!
Isaura : O vello
Jordi : Franco
Isaura : Franco vello...
Jordi : Como vello?
Isaura : o que había antes!

Había dos?
Mari : No... Solo había uno! (demi-rires)
Isaura : Bueno nos chamábamoslle o santo vello,
Mari : Era novo cando empezou! (rires) El no estaba aquí en España eh!
Isaura : Teño oido que mandaba ir matar e tenían que ir. Si non matabante a ti.
Mari : Isaura él estaba en Africa. Y aqui se armo follon y aqui mataban los otros. Cuando él entró, pues, cascó todos los demás. Se equivocaron los dos por decirlo de una manera. Lo que pasa que si no se hubieran equivocado no hubiera habido ninguna guerra civil. Que es lo que los otros, digamos, la parte de... tenían que haber hecho era evitarlo. Porque siempre que quieren ponerse a gobernar, no se sabe por qué, pero no lo aciertan nunca! Siempre pasan pegas. Por qué? no lo sé... Y ahora pasaria exactamente lo mismo aqui. Aunque no saldra.

En Galicia non se fala da independencia?
Isaura : Bueno, como dicía o outro… (elle a un petit rire entendu)... non se preocupan diso non...
Jordi : Es que el resto de España no está de acuerdo.
Isaura : Claro!

4. Lola de Pardo, Fruxil.

Entretien SR001XY.WAV

Hoxe, ochenta anos. Xustos.

Entretien SR002XY.WAV

Despois, eu como lle tina medo que me...

Entretien SR003XY.WAV

Axudabame a estudiar a outra pero como a outra nos a soupera estaba estudiando naquella e despois xa non sabia da outra outra vez. Un lio, era un lio. Eu era bazuda o pouco colegio mentras que aprendin as catro reglas sumar restar multiplicar e dividir e dai xa non aprendinche moito mais

Leer? Escribir
Ler si, escribir podia escribir unha carta, si, ainda hoxe me gusta agarrar un trozo de periodico
O que pasa que te parece que salenche dous ou catro
Ler si, firmar, botar unha firma
Quién les hacia la escuela

Entretien SR004XY.WAV

Era profesora o era monja?

Entretien SR005XY.WAV
Eran profesoras á maneira delas. Traian a sua... o seu labor, o ganchillo, facian chaquetas, estaban
Entretien SR006XY.WAV

Ponianos a cuenta pero ela na mesa calceta calceta, non se preocupaba moito dos pequenos tampouco
Eran maestras de verdad
Serian eran maestras de profesion serian pero pasaban de todo. Ela debia ser de Lugo,

Entretien SR007XY.WAV

Pues ibamos ca facenda
As mulleres...
as mulleras facer algo de comer, atender as facerndas, lavar a roupina, que antes lavabase todo a mau, Tinas que marchar ao rio, casabaste de refregar ali una culeirada de roupa asi, e refregando ali toda a mana, e despois vinas e poniala a clareo, ali quedaba clareando ibasla regar pa que non se secara ao sol, despois ibas dali ao outro dia ibala pasar, colgala pa que se secara, iba eu cando estaba aqui cando a mina mai non podia que sempre sufriu moito da espalda dos brzos e todo

Entretien SR008XY.WAV

Apanabale a roupa deixaballe de clareo e a oscura deixaballe estendida. Dali ao outro dia iballe a pasar, de sesta ali pola ribeira arriba que cando chegaba a casa levaba os pes todos cocidos, ca calor... ai pola Ribeira arriba sudaba como unha burra! Despois chegaba para botar aqui a facenda, e marchar para o monte ca facenda. A vida do labrador! Ahora e moi boa porque e da cabalo do trator!
Ahora e o en primer lugar abono xa non tenen porque apenas hai abono para unha horta. Eu e o marido, cansamonos de quitar abono! Mira, quitamos o abono das cortes de Pardo, quitamos o abono das cortes da Carolina que tinamos ai as vacas cano eles xa marcharon, quitamos o abono desta corte en donde esta a casa da Julia, alo detras na casa en donde ten o Ramon, quitamolo abono da casa de Varan do Ramiro, de tres cortes, eu arrincaba e el axudabame, e despois el cargaba. Despois que lo carreabamos, ibamos as fincas estendiamolo todo cos alvelos, despois acubillalo, e antes habia que chamar as vacas para que cho acubillaran as vacas. E quitalo a carros o José EPD ainda cargou no carro sempre
A vida do labrador
Todos o hacian e todos tinan vacas

Entretien SR009XY.WAV

Ela marcharia asi ao millor de 16 anos mais ou menos.

Marchaban los jovenes de su pueblo?
non daquela non se marchaba non
en Fruxil marcharon mucho.

Entretien SR010XY.WAV

A Luisa, falara algo o Pepe con ela. Entonces despois desde que... non sei se se deicharon antes se se deixaron despois, ela a Luisa marchou, non sei con quen marchou.

Entretien SR011XY.WAV

O Julio. Despois xa marchou a Amalia e despois xa marchou a Lucita, asi foron marchando. as de Rosende Tamén marcharon.
E o Ramon...
Estivo no servicio pero xa estaba en Barcelona antes de marchar ao servicio que conta o Pepe que andaba aranda alo en Fontevidal e que vina alo pola agra de Rubian, e que vina berrrando

“veno licenciado!, veno licenciado!” e xa estaba enamorado da Josefina, xa entonces xa marchou a Barcelona e a pouco tempo xa me parece que a trouxo aqui

Entretien SR012XY.WAV

Foi a nossa juventud pero bueno despois de ter que facer a faena, habiache outra alegria que non che hai ahora. Cantando! Ibamos para as casas asi, nos tinamos una gramola na casa da Eirexe, e o Manolo da Sidonia traiaa para a casa os domingos. E nos ibamos para ali bailar! Venan os rapaces para onde nos e ali bailabamos e faciamos festa. E pasabamolo ben! Saliamos os domingos a carretera, ibamos ao correo a Rubian de Cima, vinamos de paseo pola carretera, a que tina mozo vina co mozo e a que non andabamos unhas cas outras, e asi, feliz! Felices!

Entretien SR013XY.WAV

Eso foi antes de.. foi antes. Eu sinto falar como Snr manuel da Corga, que foi a guera, que vina ferido con balas nas pernas, si pero eu non acordo nada deso. Ao millor o Pepe si, ao millor son dous ou tres anos antes...

Entretien SR014XY.WAV

Se acordas a guerra.. se accorda?
Pepe : Un pouco. Non acordo nada.

Entretien SR015XY.WAV

O meu pai EPD, que un irma dile, o Abelino, que quedou mutilado da guerra pero eu non acordo.
Pepe : e aqui o Corga, o Manuel da Corga, oio falar
Lola : que tina balas nas pernas... si, volvieron e tinan unha paga boa.

Entretien SR016XY.WAV

Da familia los tios hermanos de papa dos hremanos marcharon pa Buenos Aires,

Anos?

Entretien SR017XY.WAV

Fara cen anos! Non sei si viven nin se morreron. Poruqe non temos contacto con eles.

Se foron a vivir a BA?
Antes si, mentras viviu o papa, e os irmaos de Noceda, porque as raices... quedan, da casa do Marcos de Noceda, as vinas, e as dile tamén, polo abuelo. A min e polo pai. E este polo abuelo.
Eu no lo conocin.
Saliron todos da misma casa.

Entretien SR018XY.WAV

Despois quen marchou para... o tio luis que foi o ultimo.

Dos a BA?
Que tamén foi pa BA. O tio Luis foi casado.
Duas mulleres marcharon solteiras, casarianse alo. Non sei se marcharon xuntas ou separadas, a Nuncia e a Elvira. Despois habia outro que lle chamaban David, un irmao, tamén (a Argentina) O Abelino, e despois marchou o tio Luis, e quedaba o tio Manuel que era o que quedou casado na casa, era o mayor dos irmaos. E a tia Pura que quedou en Vilademouros que se casou en Vilademouros, que tamén murreu habra dous anos.

Entretien SR019XY.WAV

Como mi abuelo que también marcho

Entretien SR020XY.WAV

Marchou a Argentina

Entretien SR021XY.WAV

O do pepe tamen marchou o pai, o pai Justo tamén foi a Ar que o levou o pai
Non se quedaron
Non, o abuelo murreo aqui e o pai tamén
O pai marchou poruqe o levou... no o fillo marchou porque o levou o pai, e cando veu foi cando se casou ca abuela daqui, a Erminia de Freixedo, casouse aqui entonces fixeron vida aqui. Tiveron os fillos...

Entretien SR022XY.WAV

Chamaron para aquola. Como hemos de marchar todos.

SR023XY.WAV

Pasaban mucha hambre, mucha necesidad

Aqui?
Si, no hambre, a lo mejor de patatas un plato de caldo, leche, torta co millo, y esas cousas, castanas, non se pasaba fame, huevos, pero non habia ahora o bistec, a merluza,
Non habia actividad para todos, ao millor
Pepe : non podian comprar!
Haberia, pero non habia con que comprar, non sabes? Non se facia... Mira ahora, tenen unha maneira de vivir de outra manera con menos traballo. Poruqe antes, imaginate tu, nos mismo, botabamos a nossa Brita, a Brita de Rivas, a Brita de Carolina, cando os abuelos xa non vivian aqui. Traballabamos nos as casas esas

Entretien SR024XY.WAV

E levabamos a propiedad. Entonces, botabase millo, patacas e aquelo e o outro, e acababas andabas cabando dia tras dia. Pola fresca, botabas la facenda, e por la sesta ibas cabar! Que te derretias toda, como un hisco! Bueno...
Pepe : a vida...
L Ahora meten todo a herba, levan a facenda, e ensilan, e danlle a seca, pero todo e a base de maquinaria, non sabes. Entonces a xente sentase no trator sega a herba, recolle a herba, despois cargan ai en... sentados, non e a vida que tivemos nos. Nos tinamos porque non habia outra!
Se marchaban porque no tenian...

Entretien SR025XY.WAV

Que faciase que ao millor habia seis, os meus tios debian ser unos nove ou dez quedaban todos ahi trataron de marchar poruqe senon non vivian!
Ademais que non tinas unha peseta anque quixeras facer algo ou negociar algo...

Entretien SR026XY.WAV

As demas marcharon pa barcelona. E eu tamen marchaba.

Todas?
Si, as duas que teno, a Celia e a Sara. eu tamen marchaba daquela estabamos en marchar las tres, pero claro, a nossa mai tina problema que era unha muller que estaba dos huesos perdida. O caso e que estaba peor cando nos eramos unas chabalitas que despois cando xa era que non tina necesidad de traballar moito, que tina o fillo, tina a nora, pois non tina ela por que andar cos traballos fuertes. Pero despois, claro, deixala ela sola sin ningunha das fillas ai, tamén...

Quedaba un fillo?
O fillo si pero o fillo quedaba solteiro, entonces... casouse despois, pero xa eu estaba, xa eu me casara que era cando iba a lavar a roupa todas as semanas e xa lle dixen "Camillino, trata de formar vida porque e moito para andar por ai no rio..."

Entretien SR027XY.WAV

Despois era a Sara, e a ultima era a Celia. Pero asi che digo,

Entretien SR028XY.WAV

De dez e de mais!
Pepe : once!
Que se facia tanta xente nunha casa?
Pepe : pues de Rosende eran 11 e os de Rivas, 11 tamén!

Entretien SR029XY.WAV

E os da lence, ahora, os irmaos de Julio, imaginate!

Entretien SR030XY.WAV

O Manolo...

Entretien SR031XY.WAV

7?
E os malos partos que tivo que tivo malos partos...

Entretien SR032XY.WAV

Poruqe eu tiven duas e chegaronme ben! E cando me encontraba embarazada, eu da lucinda tina que estar a base de pan seco e patacas secas, que o estomago non me queria grasa ningunha. Todo en seco, en seco, e asi tampouco non podias ter moita resistencia! Poruqe o estomago non me queria grasas, todo seco, seco, e namais. E digo bueno, e despois desde un certo tempo hinchabanme as pernas traiaas asi como un tronco! As pernas hinchadas... e digo "dios mio si teno cinco ou seis... teria un problema ben grande, sufrindo toda a vida! A mi eso... pudendo ser hai que...
Ahora si se controla mas
Ahora saben traballar doutra maneira! (rires) tenen un, tenen dous e que cheguen a tres, e non...
La condicion de las madres era dificil...

Entretien SR033XY.WAV

Cando aqui a Josefa, cando tina tanto, volve estar en estao...

Entretien SR034XY.WAV

Que dician que preferina cagar un fillo e non ir por una ola dauga! E digo ou! entre moito e pouco haiche un... non che é asi!

Entretien SR035XY.WAV

Cando podian vinan, cada dous ou tres anos vinan a casa...
Era un viaje importante!...
Si pero bueno, elas como ganaban, pois podianse...

Trabajaron en la fabrica también?

Entretien SR036XY.WAV

Eu supono que era servindo, con a senora, si.

Entretien SR037XY.WAV

A Celia, en fabricas. Non sei de que eran as fabricas pero...
Entretien SR038XY.WAV
Non sei se facia telas tamén.

Qué contaban?

Entretien SR039XY.WAV

Levantarse a primeira hora costa. Conque levas esa vida que vas de aqui de escravitud, despois separaste, vas alo, tes aqui a tua familia, pero despois hai que adatarse porque se vai ao que se vai.

E se adaptaran?
Y ali quedaron! Despois casaronse, cos maridos de aqui, o da Sara e de Rubian de Cima, Casabanse alli pero con gente de aqui
Si pero o que pasa xa... xa falaban con elas antes de marchar non sabes...
E cando volveran...
Non despois, o Raul marchouse para alo, e despois vineron e casaronse. E a Celia ile es de Reixalba, tamén xa se conoceran antes, e despois marchou para alo e el tamén

El tamén traballou?
Si, si, en fabricas tamén?

Entretien SR040XY.WAV

Pepe : Quen?
O alfonso.
Pepe : non traballou nun...

Entretien SR041XY.WAV

Si electrodomesticos. Hoxe esta retirado

Pero siempre tuvieron trabajo?
Si, si.

Entretien SR042XY.WAV

Xa retirada, foi atender a unha senora mayor que tina os fillos e eran abagados. A filla e o fillo. Entonces eses abogados tinan o seu traballo e non podian atender a mai. E ela pagabanlle para que estivera ca mai por darlle compania, non por traballar, que ela non sei si estaria... nunha residencia. Pero iba pra ali pra estar con ela, para acompanala e estar de conversacion con ela. E botou ainda ben tempo.

Entretien SR043XY.WAV

Pero acabara... bueno, a vida...

Entretien SR044XY.WAV

Fixo unha vivienda nova para ela, unha vivienda grande, nova
ali en Cataluna.
Si
Tina...

Entretien SR045XY.WAV

Estar algo o lado. Porque dice que ali hai pinar, hai herboledo que hai... bueno, sitio saludable.

Nunca fue usted?
No. Invitaronme moitas veces

Entretien SR046XY.WAV

A facenda non a podes deixar, nin sou moi amiga tampouco de viaxar, no me gusta! Todo me parece que que vai pasar algo... no me gusta!

Entretien SR047XY.WAV

Si daquela sintio, pero tamén me caia mal, marcharnos as tres e deixar a mai asi, sen poder... Algunas veces estabamos na xeitura prouqe antes segabase o pan con foucino. Habia que levar a comida alo, que ahora vense a comer a casa, e despois vaise doutra maneira, pero daquela habia que ir cas cestas alo, que cando chegabas as hortas donde estaban segando parece que che cocia a calor da cesta o...
E habia que lle vir por ela a casa a mai, e claro a min tamén me jodia marchar todas e deixala a ela asi. Despois xa me endeleñei con esto, entonces... despois deixeina igual, pero bueno estaba cerca e ainda lle botaba unha mao, e ainda bueno... vas vivendo como cuadra.

Ellas habalaron de la lengua?

Entretien SR048XY.WAV

Era otra lengua que non conocian para nada...
Non pero foronse adatando e foron aprendendo.

Encontrarono dificil? O contaban o no tanto?
No, foron, claro, como despois ali estaban ali, tinan que aprender o dali! Senon non se entendian unhos cos outros! Entonces, aprendelo claro! Ahora ven o pequeno da filla da Celia, da mas nova, e ven aqui e ahora, tu sabes como fala o gallego! Bueno!

En casa falan o gallego?
Non, en casa non o falan alo falan o castellano pero ven aqui e como todos falamolo gallego pois o pequeno... engancha! Pues también aprendes de todo!
Non era unha verdadera dificultad la lengua pues...
No porque chegas e tes que te adatar

Entretien SR049XY.WAV

O outro dia a pequena do Miguel Angel, e foron os de Varan, fou a Josefina a buscalos para que foran xugar ca pequena. E os pequenos despois vineron aqui e, na huerta coa pequena. E os paquenos despois vineron aqui e dixeron "hei non sei o que dicen, eu non o entendo!"
Fala catalan
Pues mira, non entendedes ela e ela non vos entende a vos, estades no mismo problema.
Claro, o que marcha ten que...

Entretien SR050XY.WAV

Ahora mismo estan aprendendo francés, catalan,

Catalan aqui tamén?
eu penso que si que lo dan.
e galego
o gallego xa o tenen. Pero gallego gallego aindo non es o que falamos nos, supono que ainda hai outro mais cerrado. Segun dicen os pequenos.

Entretien SR051XY.WAV

E na escuela se aprende el gallego?
Le fils : si pero, non o entendemos moi ben, o galego que hai que falar non. Cousas de por ejemplo que fumos a un curso que non sabes tu a tixola o que e, e cousas deso que son potas, e cousas... bueno eso sabiamolo, pero cousas mas... en gallego, o pulpo e polbo en ves de pulpo polbo, cousas desa eu non sabia que hasta hai, habera sete anos ou asi que o empecei oir, eu non o sabia o que era.

Un dialecto de pueblo?
Pepe : el gallego, en Pontevedra non e o mismo!

Entretien SR052XY.WAV

Las mujeres marchaban mas que los hombre o no?

Entretien SR053XY.WAV

Habia bastante igualdad me parece aqui en Galicia?
Bueno, ahora, a igualdad... decian que habai que igualar, porque as mulleres non iban ter a misma igualdad dos homes... por que? Por que non iban ganar o mismo sueldo as mulleres cos homes... no sei se ahora los aplomaron...
Pero aqui en Galicia parece que las cosas estén bastante repartidas...

Entretien SR054XY.WAV

Os homes tinan outro direito que non tinamos as mulleres. As mulleres eramos atras os homes iban de diante.

Iban mas a la escuela?
Non, non, da escuela era igual porque cando tinan que qeudar quedaban como as mulleres. Era o mismo!

Que derechos pues?
No, direitos... o home pues sempre... era un home! Mas potente en todo, era ahora logo estan as mulleres... non, non... Quero dicir mira como dicia un dia un no Incio : "un home sen unha muller non e nada, porque as mulleres son moi listas, os homes somos moi tontos" e dicia eu "e porque dices eso", e dice "si, si, mira o home se esta solo hasta somos sucios se non esta unha muller ao nosso lado" e diu e porque... e dice "si si, e o que che digo!" Es un rapaz fuerte, que esta ahi medio...
Ai o Ferreria!
Ese! Un home sen unha muller que non era nada. Un home xa pa empezar logo non se lava, se esta a muller ao lado lavase, se non esta...

Por qué?
Pois que sei eu! Perezoso! E pereza por o no facer, que ao demas si se pode valer por que non se ha lavar? A muller poderalle dicir lavate e mudate que estas sucio, que tes a roupa sucia, pero eso non o ve ile tamén? Eso tamén o ve ile!

Entretien SR055XY.WAV

O home era mais potente po traballo! Claro, son outros musculos, outro... e mais potente unha muller... Habias ao millor tan potentes como a algun home.
Pepe : Poucas!
Pero non todas. Ao millor eramos mais débiles, mais pouquina cousa... dician pola tua tia Luisa, dicia moitas veces o Pepe que esa que traballaba como un home. Dicia algunas veces que andaban cas vacas os dous e dicia que podia con elas.
Pepe : joder!
ERM. : ella lo dice también... "yo tenia mucha fuerza!" que he estado con ella ahora...
Entretien SR056XY.WAV
Pepe : depende tamén da salud...
ERM. : cogio unha enfermedad...

Entretien SR057XY.WAV

Volvio ya otra vez al campo, queria volver y no la dejaban...
Eu tamén era mais... a min o campo gustame, porque eu vou ai por unha horta e ando cabando,

e cabo e como non me doian as espaldas cabo, non teno do de cabar que a min gustame cavar e botar, e... ao millor hoxe vou un cacho claro que non podio andar moito tempo que despois no me teno, pero vou un pedazo e cabo, e con toda a satisfaccion que me gusta e botar unhas fabas e botar un hortoiro...

Los huertos los llevaban las mujeres?

Entretien SR058XY.WAV

Bueno os homes... pero antes, cavar e plantar las cebolas, las fabas... eso las mujeres.

Y los ninos?
Bueno los ninos ao millor levabanos para ensenarnos como habiamos facer... vide ali a ver que bamos poner. Nos mismo cando ponemos ai as plantas que temos ai col, temos remolacha e millo, pois ponemos un fin de semana e venen os pequenos todos axudar a plantar: un bota mineral o outro planta o outro acarrea as plantas e aun a arar... co trator claro ahora arase co trator, pero plantase en seguida! Que antes non, antes habia os montos do abono, habia que plantar las plantas, despois atras botale un abono ao rego... ahora non, abono a su sitio, acubillase e despois plantar e namais! Adelantase moito mais, e tes o mismo fruto.

Y luego el cultivo de cada dia era mas de las mujeres?

Entretien SR059XY.WAV

Bueno, ás patatas tamén iban os homes e ao millo pero que antes cababas y es que habia moito millo tamén! Pero ahora na horta, os pequenos e as mulleres, se ve que non valemos pa outra cousa! (rires)

Valemos si queremos! No? Y para decidir en casa?

Entretien SR060XY.WAV

Ao millor hoxe dicimos bueno eu vou quedar a ver se fago eso esto, e o outro dice bueno pois eu vou a ir pa facer unhos regos ou rozar unhas silvas, ou facer aquelo...
non te manda nadie...
no home, si temos que irlle axudar por ejemplo, iste cando iba a facelos regos, aos campazos, eu a lo millor dicia bueno, pois tu fa lo rego e eu plantoche os terros. Habia que quitarlle o torron que lle facia ile e plantalo o lado nos baixos no prado, eso ibamos. Cando ibamos a apanar la folla pa deixar las pastellas limpas, pois tamén ibamos uns co un gato outros con as escobas, barrer la folla nos campos pa despois traela para abonar ou metela na horta... antes traballabachese moito! Ahora non.

Entretien SR061XY.WAV

Habia fiestas?
Habia! Habia festas, habia lino, habia que tascalo, habia que mazalo, habia que fialo, habia que repialo, habia que lo enlagar a laga paque se podrira... traballabachese moito, moito!

Habia muchos animales?

Entretien SR062XY.WAV

Bueno mira, a burra, aqui habia outras catro, y a outra burra, despois o Lence ao millor tina nove, o Rosente nove ou dez, o Teixelo outras sete ou oito, o Pico outras catro ou cinco, a poucas! Que hoxe ten tantas unha casa como todo o pueblo antes!

Habia ovejas?
Si, cada casa tina un rabanino pequeno ou grande, despois dala rapabalas, facia los colchos, metialles a lana aos colchos... as almadas, ahora non, ahora... compranse porque son mas comodas para facer e descansase millor pero non son mais sanas eh! Eu ainda iste ano ainda

rapamos as duas ovellas do pequeno, e ainda dixen hei lavar la la e heina meter nas almadas que si cuadra que si cuadra moitas veces que me doi a cabeza por aqui igual e da porqueria que hai nas almadas, sabe dios de que e feito!

Entretien SR063XY.WAV

También habia gallinas?
Porque andaban todas por ai adiante, andaban onde querian e sin trabaillo ningun, pero... despois houbo que gardalas, porque escallaban as hortas, e deixaban todo patas arriba... e despois cada un tina as que podia pero tinaas encerrradas. Eu hoxe mismo teno cinco, pero estan encerradas e as tardes botoas para ai. (elle a un petite basse cour femrée entre la maison Pardo et celle de Julia)
Entretien SR064XY.WAV

Y las fiestas, la vida social como era?

Entretien SR065XY.WAV

Habia salos, asi mismo en Rubian de Baixo, ibamos as feiras, tinan traido unha orquesta habia un local grande e metiamonos ali e ibamos bailar. O que tina mozo bailaba co mozo e o que non o tina a lo millor faciase con el ali!
Eso antes de...

Entretien SR066XY.WAV

Vina a festa de Santa Lucia, O Carmen Chorente, o Rosario en Castro do Rei, o San miguel en Vila de Mouros...
Pepe : ainda o hai!
O Enciomo en Rubian, o... Habia! E ibase, pero despois que tes crios xa tes que atender os crios, tes que atender a facenda, despois xa non... Si ibas ao Enciomo...
Pepe : Antes, habia tres na cervela, Santa Lucia...

Entretien SR067XY.WAV

Tres en el ano?
Hoxe santa lucia e namais. E chegalle ben! Que midad diles non deron a conta e a xente non les chegan os cartos e despois... vale que hai moitas limosnas na procesion, que me parece que dixo a Celina que o deberan quitar cerca de mil euros de limosnas na procesion...

Entretien SR068XY.WAV

Moito non deron. A de carpinteiro como non vive aqui tampouco, penso que non deu, non sei si daria unha limosna... Os de Seixas, os do Pico este ano non sei si deron. O ano pasado como estaban recien co lo todo o do irmao, non deron tampouco. Os da Lence iste ano como esta a Josefa tan malina, dixeron que non daban nada que non... claro, falta moito! Faltan moitos cartos, e despois tes que pagar las orquestas polo inferno! E non hai!
Pepe : gracias que evitaron a polvora, non a autorizaron...

Entretien SR069XY.WAV

Ahora dalles a Xunta, non sei que lles da, non sabes, por eso van tendo conta dela, porque hai dous ou tres anos, esta rapaza de Lousada, no local da escuela que ahora ai non hai escela, comprou armarios e ten a roupa dos santos, a roupa dos danzantes, a roupa das que levan a virgen, e ten todo ali nun armario. Entonces hai a roupa dun ano para outro que non fai falta andar tras da roupa que antes buscaban os panos pa adornar, ises panos marinos, pa adornar que os levan asi los homes, e tinan que buscar...

Entretien SR070XY.WAV

...o Clementino que anda polo mundo adiante, non sei en que traballa pero bueno... no que seia,

comprounos en Santiago e fixononos deu conseguido todos de un color, pero trouxo me parece que dixeron catro de cada. Distintos pero cada catro son iguales. Entonces estan ai no armario e chega o dia ise e xa estan ai, por eso xa van tendo, non sabes, van facendo colecion e tenen os preparativos e non hai mais... da moito que facer! pa vestilo santos e pa arreglar todo...

Entretien SR071XY.WAV

Esta moi ben que estaba que se metian os tacos dos zapatos da xente e non marchaban.

Entretien SR072XY.WAV

Se que esta moi arreglada. Entonces van depositando, non sabes, de ano para ano, do ano pasado ainda lles deu a Lucinda o outro dia que vineron non sei si sesenta euros e algo do que lles quedou do ano pasado, que o ano pasado foi o Diego. Ramista. (fierté)

Entretien SR073XY.WAV

Tvo que meterse a Celina o Xavier e foron salindo unha picallada
E despois tivo que se meter a Celina con il pa axudarlle porque el non... el solo no se defendia. E entonces ainda lle axudou algo o Javier e bueno, foron salindo. Pero ainda lles quedou algo. Unha picallada pero quedoulles algo. Asi se vai quedando algo de ano en ano...

Entretien SR075XY.WAV

Contei o que foi. Se cuadra sei menos do que hoxe.

Entretien SR076XY.WAV

Bota facenda e ven la recollere... non se sabe nin que esta.

Entretien SR077XY.WAV

Estan todos aqui con mas vacas a lo mejor sale palante también?
Bueno, mira mas vacas tenen porque pasa o siguiente ahora anque hai menos vivienda, estan as casas casi todas cerradas pero, a de Varan, esa a vendeu e comprou aqui Varan casi todo.

Entretien SR078XY.WAV

E a Ester que e a sobrina, nos non temos vacas pero nosa propiedad tamén a leva o Javier. Y un campazo

Entretien SR079XY.WAV

Agrelo

Entretien SR080XY.WAV

Era da Luisa de Carolina. E vendeuno ou?
Pepe : non sei.

Entretien SR082XY.WAV

O varan a parte daco pa hacia Teixelo, que e de Curras

Entretien SR083XY.WAV

A corredoira de Curras comprouna o Teixelo. A pidreira que era de Curras tamén a comprou o Teixelo, non sabes.
Ten moitas terras, podria tener mas vacas...

Entretien SR084XY.WAV

Teixelo non che te moitas proque non as atende burra! Poruqe marcha por ai...

Entretien SR085XY.WAV

Un dia que vina o Manolo de Varan e estaballe parindo unha lona modorra

Entretien SR086XY.WAV

El solo porque habia que tirar, faltaba xente pa tirar, non sabes, entonces rozaballe a muneca e dixo pois eu non poido facer mais. Despois veuse para a casa e resulta que o encontrou el que vina pa baixo. E dixolle “mira estache uha vaca parindo” e eu, vinan por ali e tratei de mirar si cho podia axudar pa quitalo, pero non dei e dixo “bueno, vamos pali, si podes vin logo alo”. E marcharon os dous e quitarono e saliu vivo. Pero si non aviso ao outro, estaba ali, andaba parindo e o becerro morria, e a vaca despois haberia que quitalleo. Entonces as cousas si nos as atendes non as pode haber.

Entretien SR087XY.WAV

Aqui a casa de Rivas, vendeuse tambien a propiedad.

Entretien SR088XY.WAV

Pepe : A casa non
A casa non se vendeu, ahora andan a arreglando. Que dicen que se vai vir a filla para aqui. Non sei non creo que se vena porque ela ten un piso no Oural e dicen que ten outro en Sarria, non creo que se vena a meter aqui.

Entretien SR089XY.WAV

Eu ainda desconfio cando ao millor arreglan a casa e dicen que se venen para aqui poruqe queren ter direito ao monte, poruqe se non viven aqui non lles dan monte.
Eso es que se pierde aqui.
Pepe : Claro, pero hay que vivir aqui.

Entretien SR090XY.WAV

Pepe : Non un padre!
Eso, pero aquela finca que era de rivas que era muy grande...

Entretien SR091XY.WAV

Que tina grande que tina ai na Ariosa lle chaman, ai para o Taraxedo, esa comporuna o Varan. Que esta facendo ai unha instalacion, esta facendo cousas...

Entretien SR092XY.WAV

Entonces, non sabes, anque hai as mismas casas, si estan cerradas, a propiedad levana a xente toda, entonces por eso tenen o rabano de vacas que tenen.

Entretien SR093XY.WAV

Se os pequenos traballan estan millor co traballo, que con arreglala casa. Poruqe pa meterse a arreglar la casa tenen que comprar maquinaria, eso costa moito hoxe. Comprar maquinaria, comprar la facenda, comprar todo.

Entretien SR094XY.WAV

Cobrando algo para ir a defenderse, e o demas, poruqe mira se tes un becerro que che morre, unha vaca que che colle mamitis, tes outra que non pariu e fiechesslle cesaria, e a outra que non... gastos que non che dans nada. Entonces eles van traballar que ganan mil euros que se cuadra non lle los pagan, mil euros home pois fan mais que arreglando a casa, que a casa non da mais que gasto, vena gasto, vena gasto, e non e nada que non sales!

Entretien SR095XY.WAV

Que falta o traballo e lles gusta eso, pois, a traballar tenen tempo que as terras estan ai que non se van.

Entretien SR097XY.WAV

De aqui.
A Cuba non, a BA

No fora a Cuba?
O Justo?

Entretien SR098XY.WAV

Ai a de Cuba era a Lola...
Los de Cuba eran las irmas da abuela Erminia.

Entretien SR099XY.WAV

Irma da abuela... que eran mas novas que a abuela.

Entretien 00XY.WAV

A filla de... a neta da tia Aurora.
Ai pola parte de aqui
Si, veu unha neta e o marido

da tua edad, o mas nova?
No, mais mayor pero hai unha que eu estou escribindome fai un monton de anos, que non snos conocemos mais que por fotos. Pero fai un monton de anos.
Sois familia
Si, somos familia. Empezas a escirbir e tal e ademais e xente moi familiar. Non sei si sera toda, ao millor non e toda muy familiar pero vamos por lo menos esa. Polo menos hai mais de trenta anos.
No han venido nunca o son...
Veu unha irma, a que me escribo con ela non. Non pensa vir. Supono que a situacion economica tamén non e moi... Ela cando eso sempre che explicaba que lle gustaria muchisimo...

Entretien SR101XY.WAV

Pero que a sitacuion economica sempre e o problema...

Entretien SR102XY.WAV

A BA eu iria. Sin embargo esa outra irma si que veu

Entretien SR103XY.WAV

Vineron recorrer non solamente vir diretamente aqui pero venen recorrer parte de Espana Galicia e pararon e dumiron aqui.

Entretien SR104XY.WAV

Abuela cando marchou, aqui habia unha chabola.
Pepe : miseria!
Outra chabola ai no patio, outra chabola ai donde temos lo establo.

Entretien SR105XY.WAV

Parecialle que estarian ainda na misma, no sabes... claro!

Entretien SR106XY.WAV

Pepe : A abuela?
L si, creo que si. Que era un irmao do abuelo daqui, do abuelo meu.

Entretien SR107XY.WAV

Justo e Erminia. Si le sacara (photos) seguro que lo conozco.

Entretien SR108XY.WAV

Esos murreron moito mais tarde. Tiveches que velo e tu cando vinestes aqui.
Eran muy jovenes, con esta edad tu non recordas porque nin tu nin eu nin... Reconocer algo as faccios...

Entretien SR109XY.WAV
Entretien SR110XY.WAV

Se te fijas que hai moito arreglo
Las caras no, retocan si te fijas no pelo, fotos dele si que as hai. O Justo e a Erminia. A abuela si, acordala mas.

Entretien SR112XY.WAV

Unha... si que lo conozco si...

Entretien SR115XY.WAV

En barcelona.

Entretien SR116XY.WAV

Pila de pequenos que e o Victor, o Tito, se que choveu desta foto! O noso trator!
Cambiache ben.
E o Victor
Erminia, recuerdo muy bien.
A mercedes de Carpinteiro
O que se lavaba daquelas Ignacio!
Tinais un tipito bueno!
E A casa de Carolino.
A mercedes de Carpinteiro.
Ai o tractor!...
L os meus Sobrinos mais vellos de Pousada. O Manolo e o Camilo, os pais e eles... a irma do abuelo e o cunado...

Entretien SR117XY.WAV

A Concha da Carolina, o Pepe na malla,
A Mercedes,
Mais reciente, a [filla] e a Lola!
Que chantela era a [filla]..

Entretien SR118XY.WAV

O abuelo na malla.
Os fillos da Aurora o Tito e o Toño. De pequenos la pared era bajita e jugabamos, pequena.
Tito, Tono!
Ainda esta o Terry! O can que tinamos.
Entretien SR119XY.WAV
O Juan do Pacio, o marido da Ester do Pacio.

Entretien SR120XY.WAV

O Teixelo, danzando!

Danzando? Esta guapo...

Entretien SR121XY.WAV

Recuerdos!

Entretien SR122XY.WAV

Do Pepe.

Entretien SR123XY.WAV

De Buenos Aires, a prima carnal do Papa. A chica que veu aqui, a filla desta, neta dos que marcharon, foi unha ca que mescribo eu.
Non sei se che serian netos... algunas das netas xa tenen. Algunas das netas xa tenen fillos

Entretien SR124XY.WAV

Muy morenos, como mas de tipo mas moreno. Non asi asi,

Entretien SR125XY.WAV

O marido da prima non e mas moreno!

Entretien SR126XY.WAV

Pepe : Quen a pillara daquel tempo!
Estaba godecha,
estou mais godecha ahora.
Sempre rubia.
As vacas ainda as teriais.

TRANSCRIPTION D'ENTRETIEN

5. Fernanda Cedrón

Fernanda a été élevée entre Viveiro au nord de la province de Lugo où elle est née en 1947 et Chantada, au centre de la même province, en Galice. Elle est aujourd'hui âgée de 73 ans. Petite fille par sa mère du guérillero Luis Trigo Chao, « *o Gardarríos* »[8] tué par la Garde civile en 1948, et par son père du médecin républicain de Chantada, Don Mariano Cedrón Noguerol[9], elle est porteuse d'une mémoire vivante de la guérilla antifranquiste dans ces bourgades et villages de Galice où les derniers guérilleros sont des mythes locaux. Elle est impliquée dans le travail de mémoire sur la résistance armée au franquisme.

Nous avons rencontré Fernanda Cedrón à la suite de la publication du dernier numéro de la revue du CERMI[10] sur les mémoires de la révolution et de la guérilla antifranquiste. Odette Martinez-Maler, coordinatrice de ce numéro avec Geneviève Dreyfus-Armand et fille de Francisco Martínez López, dit « Quico », le dernier guérillero vivant connu comme « *el último maquis del Bierzo* », nous a offert la possibilité d'une rencontre avec son père et avec Fernanda Cedrón. Ses travaux sur la résistance antifranquiste nous ont ouvert le champ de la recherche historique sur la mémoire de la résistance et la lutte pour la réhabilitation des combattants et combattantes antifranquistes. Nous reviendrons sur l'historiographie de la résistance dans la deuxième partie. Nous transcrivons ici les éléments d'un contexte social et historique que nous révèle Fernanda Cedrón, un contexte plein de la violence de la dictature dans le quotidien et la réalité des populations qui vivent en Galice dans la période de l'après-guerre.

Le territoire de la guérilla est en effet le Bierzo, le León-Galicia, c'est à dire un territoire commun ou immédiatement voisin des parages que nous scrutons à partir du village de Fruxil. Chantada qui en est l'un des centres se trouve à 23 kms à vol d'oiseau de Fruxil, à 31 kms à

---

[8] Anxo F. Currás, « Luis Trigo, o "gardarríos"», *La voz de Galicia*, 15 juin 2017, https://www.lavozdegalicia.es/noticia/amarina/2017/06/15/luis-trigo-gardarrios/0003_201706X15C6992.htm, consulté le 5 janvier 2020.
José Antonio Abella Albo, *Homenaxe a Luis Trigo, o Gardarríos*, le 23 juin 2018, 5 vidéos, https://youtu.be/4VQ_xERJEbw, consulté le 5 janvier 2020.

[9] Cité dans la base de données des victimes de la répression franquiste *Nomes e voces*, 2006, http://vitimas.nomesevoces.net/gl/axuda/presentacion/, consulté le 5 janvier 2020.

[10] Exils et migrations ibériques aux XXe et XXIe siècles, Revue coéditée par le Centre d'Etudes et de Recherches sur les Migrations Ibériques (CERMI) et Riveneuve Continents, *Ecritures de la révolution et de la guerre d'Espagne,* N° 9-10, Paris, 2018.

pied, soit une journée de marche. Il paraît peu vraisemblable que les foyers de guérilla actifs à si peu de distance n'aient pas été connus des habitants de la région et certains de nos entretiens évoquent des faits de répression similaires, des « *huidos* » auxquels on va décider de donner à manger ou non, ou des opposants arrêtés, torturés, fusillés dans des villages certes pas ou peu politisés, mais témoins des agissements politiques du nouveau pouvoir.

La rencontre de la guérilla galicienne éclaire d'un jour cru les réalités du monde rural jusque-là observé avec les yeux de l'anthropologue, mais crucial du point de vue des enjeux politiques des années 1940 à 1960 et sur les conditions de vie des populations des villages dans cette région. La possibilité d'interviewer Fernanda Cedrón a été une ouverture inestimable sur la compréhension de la guérilla, des individus qui s'y jettent, poursuivant leurs engagements républicains, faisant jouer des solidarités ancrées dans la société galicienne au cœur même de la répression et dans un monde qui poursuit sa vie, sa survie, incluant dans son quotidien les gestes de la solidarité, déjouant la surveillance ou tombant aux mains des autorités locales, souvent zélées à appliquer l'ordre franquiste comme nous le verrons dans son témoignage.

Nous exposons cet entretien en longueur et en 4 parties selon les thèmes abordés par Fernanda : la société galicienne dans ses deux régions d'origine, Viveiro et Chantada entre 1934 et les années 1960 ; sa famille, les modes de vie de chacune des branches et leurs engagements ; la guérilla et quelques-unes des légendes sur les guérilleros disparus, enfuis ou survivants ; enfin la période charnière vers la modernisation du pays.

L'entretien a été réalisé le 11 septembre 2019, à Villagarcía de Arousa, province de Pontevedra, en Galice, où Fernanda vit aujourd'hui.

1. L'environnement social

L'Espagne est un pays détruit après la guerre :

> Hay que partir de que claro después de la guerra este es un país arrasado. En todos los países cuando hay una guerra […] hay vencedores y vencidos, pero claro […] tienes una guerra con otro país. La situación de nuestra guerra no es esa. Fue el ejercito el que aniquiló a la sociedad civil. Y luego, como ganan ellos, claro, la sociedad civil y la mujer como siempre, botín de guerra.

La misère touche les campagnes galiciennes où il y a toujours de quoi survivre mais guère plus. Les femmes jouent un rôle particulier quand de nombreux hommes ont disparu ou sont emprisonnés :

> Las cárceles, hacia los republicanos y hacia las personas incómodas para el franquismo… […] entonces, tú tenías que cuidar de tus hijos, tu marido preso, o si ya tenías muchos hijos. Claro era imposible salir adelante porque esas mujeres gestionaron la miseria. El caldo que se comía en casa, que era el único alimento que había… pues se espesaba con harina para que mantuviera los estómagos más tiempo sin hambre. O sea esa hambre que araña al estómago, no la hubo, porque había cosas que echar al estómago pero no estaban alimentados.

Les hommes qui restent, les jeunes, travaillent tandis que les femmes restent dans la proximité de la domesticité. Fernanda analyse la réalité de la division du travail en termes de genre dans son environnement :

> Más bien la mayor mujer [se quedaba] porque era la que cuidaba a los padres. Mucho más la mujer que el hombre. El hombre era un ingreso laboral que en aquel momento no lo tenía ninguna mujer, claro. Una mujer trabajaba en casa pero los jornales eran miserables. Las costureras que conocí yo que andaban por las casas con la máquina de coser en la cabeza, cosían por la comida. Iban de casa en casa, tú le dabas lo que querías. Pero a lo mejor como sabías que tenían necesidad en casa, tú a lo mejor le dabas un queso que también llevaban para casa, esas cosas… y es cómo se mantuvo Galicia. Porque […] como individuo, tú tenías que apoyar a tu familia. Y las niñas estaban abocadas a eso desde muy niñas. ¿Quién faltaba en la escuela y tal? Las niñas porque tenían que cuidar de sus hermanos pequeños.

Fernanda attribue aussi à l'emprise de certains traits de la culture traditionnelle une difficulté accrue dans les conditions de survie :

> Luego había una cultura que por ejemplo nosotros teníamos una gran riqueza que nunca se explotó porque la tradición de Galicia no te lo permitía: las setas. Las setas es un aporte de proteínas y de vitaminas extraordinario, pero dentro de la tradición gallega ¡era la comida de las culebras! Con lo cual no se podía tocar. Era una cosa que estaba maldita […], con esa tradición de brujería, era lo que utilizaban las brujas en sus amuletos […] ¡y nadie comía setas! […] Te miraban mal!

Sur le plan alimentaire si fondamental, elle décrit comment le manque de tout pousse les habitants les plus démunis à consommer les glands que précédemment ils donnaient aux porcs, alors que par tradition, les Galiciens ne consomment ni champignons ni escargots, le pays regorgeant pourtant de ces ressources naturelles. Venue d'une autre région, une institutrice profitera des dispositions culturelles différentes, marquant l'esprit de la petite fille :

> Yo recuerdo a una maestra que vino a Cabanas, era valenciana. Claro ellos tienen la cultura de las setas. ¡Aquí vio un paraíso, salía todos los días! Claro, ¡imagínate tú! Tenía… ¡caracoles!... que es otra cosa que tampoco se comió porque era un asco. Mira que comías caracoles y ¡estabas maldita! Ya te señalaban. Esta señora al llegar a Galicia, ¡carambas! ¡Aquello era portentoso, ella estaba todos los días de fiesta! Se hacía un arroz con caracoles que ¡bueno!… en casa ¡estaban esperando que cayera muerta en cualquier momento!

Depuis le poste d'observation privilégié que constitue l'activité médicale de son grand-père paternel dès qu'elle va vivre à Chantada, Fernanda observe les malades, les femmes en particulier :

> O sea, el auge que hubo en este momento de tuberculosis de bocio en las mujeres, aquellas mujeres que venían cuando yo era niña a las ferias de Chantada a mi abuelo médico, con un bocio, las piernas torcidas…
> […] Entonces venía un mal año de castañas […] y la gente llegaba a comer bellotas que las trituraba y hacia harina. ¡Ya te puedes dar una idea de cómo se vivía aquí!

Les femmes, poursuivant leur rôle traditionnel ont pris une importance particulière dans la société galicienne rurale dans l'après-guerre. D'autres femmes, engagées dans le combat politique, comme nous en avons quelques exemples dans les témoignages antérieurs (voir

Antonio), ces femmes ont aussi été poursuivies, arrêtées. La répression les poursuivait et Fernanda nous confirme que nombre d'entre elles sont entrées dans la clandestinité en émigrant et en devenant servantes dans des familles, en ville : « *Tenían que salir porque buscaban el anonimato*. »

Une société matriarcale ?

Fernanda affirme une organisation sociale où les femmes ont non seulement leur mot à dire, mais où elles prennent à bras le corps la situation de survie :

> La organización dentro […] del pueblo gallego era… matriarcal. Totalmente. [Las decisiones] eran siempre de la mujer. Los hombres, en la guerra habían quedado aquí los vencedores, que eran unos señoritos pues ¡hacían lo que les daba la gana! Pero en las familias, sobre todo las familias que estaban señaladas, pues eran los servidores de esa gente. ¡Estaban defendiendo la vida de sus hijos porque a lo mejor era una viuda que le habían liquidado… y sabía que a lo mejor en la casa que estaba igual era ése el responsable de la muerte de su marido! Pero es la defensa de la prole, no. Y tú tienes que sacar adelante a tus hijos.

Les femmes galiciennes ont poursuivi ou repris l'activité dans et après uen guerre qui a éliminé des milliers d'hommes :

> La mujer también tuvo que hacerse cargo a la fuerza, ¡no había hombres! Entonces resulta que tiene que tomar la [rienda] En las aldeas, que tienen esa solidaridad que es tribal, sí, existe en todas las aldeas hay… la anciana más o sea la mujer más vieja siempre es respetada y siempre… un residuo de una cosa de tribu, no.

Elle évoque ces usages en temps de paix :

> En la aldea […] donde mi padre tenía la escuela, por supuesto que no había agua en las casas, pero había una fuente y las mujeres iban a la fuente a buscar el agua a la fuente al caer de la tarde, cuando se venían de hacer las labores del campo y todo eso. Era un camino estrecho y se le dejaba siempre la primera que cogía el agua y que iba delante era la señora Encarnación de la casa de Gómez que era la mayor. […] hasta que no salía la señora Encarnación no se iba a la fuente.

L'école

Bien qu'elle affirme la position dominante des femmes dans l'organisation de la société galicienne, nous entendons dans ses propos une division très précoce des rôles sociaux ; les jeunes filles subissent cette organisation sociale dans laquelle elles deviennent, à leur tour, dominantes dans le périmètre de la domesticité. Leur formation est pratique mais elles fréquentent peu l'école dans les milieux les plus pauvres :

> La escuela era un lujo, los niños eran mano de obra. Entonces no se podían permitir las familias mandar a los niños a la escuela. Tenía que quedar en casa porque si no cómo sale el padre por ejemplo y la madre, la madre que estaba atendiendo una casa de un ex–falangista o lo que fuera y tal, que les lavaba, planchaba, cocinaba, etc., tenía que salir a la mañana temprano y volvía a la noche. ¿Quién quedaba en casa?... Pues la niña mayor. Y el padre trabajando de jornalero en donde sea. Entonces, sobre las niñas… ¡una presión tremenda! Ya te digo, y era ella también la que estaba señalada para quedar… muchas que no dejaron ni siquiera casar ni nada de eso, porque esas eran las que iban a cuidar a sus padres. Entonces tú no podías casarte porque ibas a salir de casa…

L'héritier

La question de la transmission des biens est au cœur d'une organisation sociale ancestrale, Fernanda le confirme et ajoute des variantes selon les classes sociales :

> [Heredaba] el mayor, a veces, pero si no había… ¡eso es si había qué heredar! O sea ya una familia, dijéramos, con una riqueza. Pero el que no tenía nada ¿qué iba a heredar? Tiene que meter dinero en casa con su trabajo. Entonces los "herederos" que se llamaban, claro, los "vinculeiros"[11] que era cómo los llamaban, ésos sí heredaban, el mayor, los demás salían. Pero los que no tenían qué heredar, los que no tenían tierra, salían todos. Y eso era… el 85%. Entonces eso del heredero era una cosa realmente sí, pero… Deudas, a veces, porque las familias gallegas también se endeudaban… con un entierro. Había que enterrar a los padres dignamente y ¡no tenían ni un puñetero duro! ¡Y se endeudaban! Y era una deuda que pagaban los hijos. Entonces qué van a heredar! (rires)
> […] Muy poca gente tenía algo que heredar. Y luego las familias eran tan numerosas que era imposible. […] con el minifundio que hay en Galicia claro, ¿qué vas a partir? […] No puede ser, entonces tiene que quedarle eso a uno, y los demás salen de casa.

Ses exemples sont tirés de sa propre vie, son père étant maître d'école, des moments importants marquent les modifications des politiques nationales :

> […] Yo por ejemplo en la aldea donde mi padre tenía la escuela, la mayoría de la gente que venía, bueno los alumnos fijos, era uno que había tenido poliomielitis, o sea no podía trabajar, esos eran los que […] estudiaban, no podían trabajar porque además eran esos años, los años 50 que mandaban que… cuando Franco vende las […] bases militares[12] [que] manda aquella leche en polvo, aquel queso y aquellas cosas… que se distribuía en las escuelas, entonces mandar al niño a la escuela… ¡era que comiera!

Niveau de vie à Chantada

Dans ses souvenirs d'enfance, il y a la grande pauvreté mais jamais l'ennui :

> Nosotros, mira los carretes del hilo, coches… había que esperar que hubiera dos para hacer el coche. Robábamos el hilo para que se consumiera antes. Teníamos nosotros la espera… Hacíamos en el canal que iba el agua para los molinos. Pues allí teníamos un criado que con unas varas nos hacía… una cosa que era una rueda que se movía. ¡La gente tenía un ingenio! Hacíamos eso… Arrancábamos una hierba, cogíamos el tallo y hacíamos una flauta. Inventábamos. Todo con ingenio.

2. La famille de Fernanda

Elle vient au monde en 1947 dans un contexte familial et social particuliers :

> Mis padres eran un matrimonio poco común. La familia de mi padre es una familia burguesa y la familia de mi madre es una familia del medio rural.

---

[11] Selon le dictionnaire de galicien *Estraviz, Portal Galego da Lingua*, « vinculeiro » est un autre mot pour « herdeiro », l'héritier quand il désigne l'héritier des biens qui ne peuvent être divisés ni vendus.

[12] Sur le Pacte Hispano-Américain de septembre 1953, voir Dulphy Anne, « La France et la défense atlantique : le pacte hispano-américain de septembre 1953 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2002/4 (nº49-4), p. 53-70. DOI : 10.3917/rhmc.494.0053. URL : https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2002-4-page-53.htm, consulté le 4 janvier 2020.

Un grand-père émigrant puis guérillero : « El Guardarríos »

Issu d'un milieu rural défavorisé mais « *concienciado políticamente* », le grand-père maternel de Fernanda émigre au début du XXe siècle, comme tant d'autres, vers l'Amérique, destination La Havane :

> Mi abuelo materno fue un adelantado, dentro del medio agrario, emigró muy joven a América y tuvo contactos en La Habana con los movimientos sindicalistas de primeros de siglo y cuando vino para aquí pues claro su mundo tampoco era éste. Son los que forjaron, o sea vienen con unas ideas agraristas, de que la cultura es lo que va a solucionar a la humanidad, etc.

Là, il entre en contact avec des milieux politisés, les mouvements syndicalistes agraristes[13]. Au retour, il ne s'adapte plus à un monde rural qu'il aspire à changer :

> […] Se casa con mi abuela y viene para la casa de mi abuela. Pero mi bisabuela, cuando se casó, lo único que vio en él fue mano de obra barata, porque había mujeres pero no tenían hombres. Entonces viene él y dice 'nada este tío aquí a arar', etc. Eso es justo lo que no quería mi abuelo. Mi abuelo viene con otra mente y tiene que volverse a América, no soporta la presión bueno porque era muy duro, mi bisabuela era una mujer muy dura.

L'autorité de sa belle-mère qui ne voit en lui que la force de travail nécessaire à faire survivre la famille, le fait fuir. Cet autoritarisme de l'arrière-grand-mère avait, selon Fernanda, des origines justifiées par une vie de lutte, seule, pour la survie d'une famille très nombreuse (8 enfants), son ainé ayant disparu dans des conditions tragiques, à La Havane et son mari étant revenu aveugle de la guerre :

> Claro, mi bisabuelo estuvo en la guerra de Filipinas y vuelve ciego. Porque cogió allí un glaucoma o algo… esta mujer tuvo que sacar adelante a su familia con el estorbo de un marido ciego… Entonces es la que maneja todo. Y como los hijos…
> ¡ocho hijos! El mayor, se va a América. Tuvo relaciones allí también con mi abuelo porque eran generaciones. Muere en un incendio en América, en La Habana… eran de esta gente solidaria… hubo un incendio y fue allí y muere en el incendio. Entonces allí falta el ingreso que mandaba él, el mayor, el primero que se marcha como siempre en todas las familias.

De retour en Galice, le grand-père participe à la création du parti socialiste dans la ville de Mondoñedo. Il quitte la ferme et la famille. Sa femme, la grand-mère de Fernanda, n'a pas la force de le suivre, elle reste à Viveiro pour élever leurs quatre enfants :

> El abuelo materno, es un tío concienciado políticamente: ingresa en el partido socialista, y […] [lo] funda con otros en Mondoñedo […] se marcha de casa. Y mi abuela… fue cuando se separaron, mi madre se quedó, siendo una niña, porque mi abuela lo dijo siempre 'yo no tuve valor a irme con él porque la seguridad me la daba en mi casa con cuatro hijos' irme con él a la aventura… […], es cuando él dijo 'bueno, yo no puedo vivir aquí, yo me marcho' y fue cuando se rompió el matrimonio.

Bien qu'il ait quitté sa femme et le type de vie rurale qu'impliquait cette vie de famille, le grand-père de Fernanda ne les a jamais perdus de vue :

[13] L'agrarisme est un mouvement…

> Nunca rompió con la familia. […] venía a visitarme a mí, […] se preocupó siempre por los hijos. En plan económico es que él nunca tuvo un puñetero duro, pero […] por ejemplo a mi madre que era la pequeña, pues cuando salen de la cárcel y todo eso, pues le paga un colegio en Lugo con unas monjas, que era lo que había en aquel momento, pues para que aprendiera mecanografía todas esas cosas. Pero mi madre todo lo que venía de su padre lo rechazaba. Pero él, siempre tuvo ese interés además en que estudiaran, salieran… ¡aun siendo niñas!

Au contraire de ses concitoyens, ce grand-père fait en sorte que les filles étudient et promeut l'égalité des femmes et des hommes, la liberté, notamment sexuelle. Ses idées « en avance sur son temps » lui valent d'être mal vu ainsi qu'une réputation d'homme à femmes :

> Él […] en ese sentido fue un hombre adelantado… Por las ideas y porque él no hablaba nunca – que era otra cosa que le achacaban también porque en aquel momento el machismo era tremendo – él decía que no tenía que haber diferencia entre la mujer y el hombre. Claro eso estaba muy mal visto!. Por eso tiene también esa fama de mujeriego.

Fernanda a de l'admiration pour son grand-père, chantre de l'amour libre à une époque où la réaction prépare l'avènement du franquisme. Elle a toujours cherché à contacter les enfants qu'il a ou aurait eus avec plusieurs femmes :

> Él siempre tuvo una mujer, pero nunca fue promiscuo. Cuando viene otra vez de América, es cuando tiene la segunda mujer de la que tuvo un hijo que yo conocí muy tarde. Porque yo quise reconstruir esa familia y conocí a ese otro hijo que sabíamos que existía. Incluso, en… o sea había personas mayores que decían que cuando estuvo de joven en La Habana, que había tenido no sé si uno o dos hijos, pero un hijo casi era seguro, desos hijos… de un chaval de 17 años que es cómo se fue él para Cuba.

Ses recherches pour retrouver d'autres enfants dont elle soupçonnait l'existence à Cuba n'ont rien donné. Le très jeune homme qu'était son grand-père quand il a émigré vers l'âge de 17 ans n'a pas laissé de traces tangibles. La revendication de la pratique de « l'amour libre » le fait apparaître au retour tant auprès de ses proches que des milieux engagés de la guérilla comme un original :

> Bueno pues esto, esta expresión "el amor libre" la utilizaba mi abuelo y entonces claro, incluso dentro de la guerrilla y dentro de personas muy de izquierdas ¡no estaba bien visto!

Ces remarques sur un état d'esprit du grand-père au retour de Cuba ont peu à voir avec notre recherche. Pourtant, ce que Fernanda cherche à souligner c'est l'ouverture d'esprit qu'il a trouvée dans l'exil et la façon dont il s'est ensuite confronté au retour avec la mentalité de la Galice, y compris dans les milieux de la guérilla antifranquiste. Libertaire, il est peu admis qu'il soutienne les femmes combattantes et Fernanda souligne la division du travail traditionnelle selon le genre :

> ¡Y hubo tantas! ¡Y tanto que se aprovecharon de ellas! Porque siguieron, a no ser en excepciones

> muy [escasas]… como fue por ejemplo Chelo[14], que coge armas. pues lo que estabas haciendo tú en la guerrilla cuando tenías que subir porque sabías que vendrían por ti, y el amparo que tenías era con los tuyos que era la guerrilla, seguías teniendo el mismo rol eras la que cocinabas, la que lavabas, […] o el enlace. Seguías haciendo esa misma labor arriba. Pero muy pocas quisieron… Chelo lo explica en La isla de Chelo "yo cogí el arma, pero mi hermana no quiso". Muy pocas tenían armas. Toñita, la última compañera de mi abuelo que muere con él, también era de las que llevaban armas. Esa era una... hubo personas muy concienciadas políticamente.

De même dans la guérilla, son grand-père est féministe ; il promeut l'égalité dans la lutte et la nécessité de l'émancipation et de la libération des femmes :

> "la mujer tiene tanto derecho además tiene derecho a hacer la revolución también, son las primeras que tienen que hacer la revolución porque son las más marginadas". ¡Imagínate tú cómo se veía eso en aquel momento! ¡Este tío es un depravado! decían.

La société espagnole sous le franquisme est aux antipodes de l'anarchisme féministe de ce grand-père guérillero :

> Eso lo traía de lo que él vivió efectivamente en Cuba. […] aquí siempre hubo el tabú del sexo por la Iglesia, pero allí, el sexo era la normalidad! Y entonces este hombre venía con… claro, […] ¡no encajaba en nada! además un tío que te dice "tu hija que haga lo que quiera" y no, "yo soy el padre", el páter familia […] "mi hija se casa con fulanito porque lo digo yo" o "no se casa" o lo que sea., por los arreglos que hacían ellos, no.

Les mœurs, en Galice, pour les mariages des filles étaient tout autres :

> Normalmente los matrimonios se gestionaban en las ferias. Uno vendía una vaca y tal que compraba el otro, pero además decía "ah es que yo tengo unas fincas allí" hombre pues mira… y tú qué tienes? yo tengo dos hijas y tal yo tengo un hijo pues ¡nos libra de las fincas! ¡ras fantástico! Ya está el matrimonio… Llegabas a casa y decías "tú te casas tal día con aquel"! Claro, entonces ese era el modus vivendi.

Ayant quitté sa femme, sa famille, il est syndicaliste en 1934, puis entre dans la guérilla au moment du coup d'état, en 1936 :

> En la guerrilla entra al haber el golpe de estado. Él estuvo antes, o sea era un activista. Claro, […] se forma en Mondoñedo, en la UGT, y el partido socialista, él es uno de los dirigentes. Pero él también era un hombre tan activista… vamos ¡que daba pa todo! Estuvo en el 34 en la cárcel porque aprobó lo del horario, de las 8 horas, y también estuvo ayudando por la represión que hubo de la revolución que hubo en Asturias. Y por eso él estuvo en la cárcel. Entonces después se establece…

Aux Asturies, il est emprisonné lors de la « révolution de 1934 », soulèvement populaire particulièrement réprimé par le gouvernement de la république d'alors[15] et par le général Franco appelé à commander les troupes contre les mineurs et les ouvriers révoltés ainsi que contre les velléités d'établir une république socialiste à partir de la révolution des Asturies :

> Lo que pasa es que también hicieron tal barbaridades allí que no cabían ni la gente en las cárceles, o

[14] Consuelo Rodriguez Lopez, « Chelo » de son nom de guérilla, est une ancienne résistante de la Fédération de Guérillas de Léon-Galice (constituée en 1942 et disloquée en 1946). Un documentaire, *L'île de Chelo,* réalisé par Odette Martinez Maler, Ismaël Cobo et Laetitia Puertas en 2008 sur et avec "Chelo" retrace le parcours et l'engagement de celle qui est toujours juridiquement considérée comme une "*bandolera*" amnistiée en 1977.

[15] Gouvernement de droite sous la présidence de Alejandro Lerroux.

> sea sabían de muchísimos más que estaban apoyando pero es que no podían encarcelar a toda la población. Esa era la situación. Estuvo poco tiempo por ese motivo, porque no había manera o hacían una cárcel de toda España o sino tenían que soltar a alguien. Y entonces, y es cuando él emprende la relación en Mondoñedo con la segunda mujer de la que tuvo otro hijo. Y ahí es donde tiene su andadura de más compromiso, porque ya llega el golpe de estado y esa misma noche, él se sube al monte. Y entonces… está 14 años en la resistencia, en la guerrilla.

La guérilla s'organise dès le 18 juillet 1936. Les combattants, selon Fernanda, ne prennent pas le maquis, ils sont dans les villages, avec le soutien des populations car ils sont reconnus pour s'être battus avant le franquisme, pour les droits sociaux :

> La aldea, la aldea era el apoyo. Mi abuelo además tenía un apoyo total de la gente porque como había participado también … Mira, allí en Mondoñedo había un monte común que… un falangista se adueñó de él. Y el que levantó la bandera contra ese señor y todas esas cosas era mi abuelo. Apareció muerto el pájaro, el que se había adueñado del monte común…... Y fue mi abuelo… Y entonces los aldeanos… llevaron presos a muchísimos, 50 y tantas personas, y… palizas para que declararan que había sido el "Guardarríos". ¡No hubo forma! O sea… el amparo… mira tú vas ahí, a toda esa zona… [y ves] cómo está de vivo mi abuelo.

Le mythe se forge, le combattant apparaît comme un Robin des Bois galicien. Mais Fernanda préfère penser que son grand-père était un homme engagé, sur le terrain, pour défendre les droits des gens plutôt qu'un mythe :

> ¡Porque es el Robín Hood! Es mítico ya... Yo soy mucho más rigurosa, digo "esto no puede ser" tampoco se lo digo a ellos porque es ofenderlos, pero yo me doy cuenta de que eso no puede ser así. Eso del monte común… está documentado… aunque en los archivos lo comprobaremos ahora[16] pero según personas que lo vieron, no le dan esa categoría a él. Es que éste era el dirigente más importante de la Falange. Y entonces que un tío que está en busca y captura y eso, que les saque esa pieza de delante no le dieron esa categoría a mi abuelo, me entiendes. […] Porque los guerrilleros hicieron lo que todos no se atrevieron a hacer. Primero luchar contra el régimen, y luego apoyar todas esas causas sociales… ¡que cualquier movimiento social desapareció en el franquismo! Claro, entonces qué pasa, ¡que eran admirados!

Bien qu'il soit impliqué dans la disparition d'un haut fonctionnaire local membre de la Phalange, le grand-père n'a jamais été pris :

> ¿A mi abuelo? no, no lo cogieron! Hasta que lo mataron! Llevaron a toda la gente que formaba parte de esa comunidad para que lo delataran, hubo palizas, hubo de todo, pero ¡de todo! eh! Porque ahí, esto… se ve que desde Madrid les decían "apretarle más las clavijas" y dice "ya hicimos todo lo posible pero no abren la boca para nada…" y no soltaron.

Les autorités qui emprisonnent et font pression sur tout le village pour qu'ils le dénoncent ne parviennent à obtenir aucune information :

> Mira, […] hay […] una investigadora en la universidad de Lugo, que […] hizo un estudio socio económico de la posguerra, […] un rastreo, y […] el trasfondo lo tiene, [es] Ana Cabana[17]. Dice que en las aldeas, cuando forman el mito, resulta que los guerrilleros tenían esa disciplina de la guerrilla, de… cuidar a la gente. El apoyo lo tenían en todo.

Elle est bien la petite-fille de l'un des guérilleros les plus mythiques de la région, « *O Gardarríos* », mais elle réfute cette dimension :

---

[16] Fernanda travaille actuellement avec Francisco Martinez, « Quico », sur les archives qui peuvent permettre la reconnaissance des combattants de l'anti-franquisme dans la région.

[17] Ana Cabana Iglesia, *Entre a resistencia e a adaptación: a sociedade rural galega no franquismo (1936-1960)*, Thèse de doctorat, Dir. Lourenzo Fernández Prieto, Université de Santiago de Compostela, 2006.

> Y entonces eran los más guapos, los más altos, los más tal… Y no era verdad, eran normales y corrientes como todo el mundo. Pero claro, ¡hacen el mito… eso de llegar el Guardarríos a una fiesta y tal... pues claro yo creo que eso no podía existir por eso digo yo que era irracional! […] A ver, claro que es un hombre que destaca indudablemente, que tiene esa energía, pero quiero decirte que tampoco era eso. Los héroes no me gustan. A mí me gusta la persona comprometida. Entonces ellos eran tanto mujeres como hombres con compromiso, un compromiso que llevaban hasta las últimas consecuencias. […] Es que esta gente… terminó todo donde terminó. Y ¡cómo terminó! Degradada…

Les proches du mythique guérillero ou de l'homme engagé font ce qu'elles peuvent et la génération de ses parents, la plus au contact avec les atrocités de la répression, autant que proche des résistants, Fernanda l'évoque comme la « génération de la peur ».

> Hoy, las terceras generaciones como yo, somos las que hacemos algo, pero la generación de mis padres es la generación del miedo.

Par ailleurs, elle se souvient des jeux des enfants qui imitent les atrocités des combats, des luttes et des idéaux dans cette période :

> Nosotros teníamos una conciencia tal de terminar en cárceles o torturados, que los niños jugábamos a las torturas… ¡fíjate ¡qué horror! Porque era lo que nos esperaba y porque además… oíamos en casa por ejemplo, sabíamos que fulanito estaba preso, no, y lo mandan para casa. Lo mandan para casa porque eso el franquismo también tuvo esa… (elle cherche ses mots) pues no sé cómo decirte, esa fórmula de sacarse los muertos de en medio. En las cárceles moría todo el mundo por tuberculosis, pues era tal la cantidad de muertos, qué bueno los mandaban a morir a su casa. Entonces ya no eran represaliados, morían en su casa… Pero nosotros oíamos hablar a las personas mayores, y decíamos por ejemplo cogieron a fulanito a tal sitio, en una feria o lo que fuera. Lo llevaron la guardia civil, le dieron una paliza… meaba sangre… lo destrozaron… está que no sé qué, no sé cuánto y tal… todo el mundo apoyaba a esa familia… pero además, lo que decían era lo siguiente: ¡qué valiente! Le hicieron todo eso pero no delato a nadie. Entonces nosotros […] queríamos prepararnos a la tortura… ¡Para no delatar a nadie! Nos atábamos los dedos… fuerte, hasta que se quedaba negro. Yo no sé cómo entre nosotros no hubo algún accidente o lo que fuera… porque nos hacíamos de todo ¡lo que oíamos!… luego lo llevábamos… Y nací en ese momento de la historia y en el seno de dos familias muy… que estaban en el punto de mira.

Guardarríos ?

L'origine de ce surnom de guérillero, le grand-père est une référence à son métier :

> El Guardarríos era como hoy los forestales, era un… Claro, él al estar en la UGT pues mi abuelo estaba muy bien relacionado. En la diputación de Lugo lo hacen el Guardarríos. Era un funcionario… que tenía que vigilar los ríos, que no hubiera… que no se pescara en veda, que se cuidaran los ríos… él era el Guardarríos, es por eso que tiene ese [apodo] una vez que él pasa a la clandestinidad… Y es que resiste tantos años porque él, como Guardarríos, conocía todos los montes, era imposible que lo pillaran. Y luego, dicho por personas que lo conocieron en Mondoñedo, "¡Mira tu abuelo era como los gatos!", es que, además, escurridizo, era como contorsionista, o sea, él se metía en un escondrijo que era imposible que nadie diera con él porque no creías que se pudiera meter allí un hombre. Pasaban de largo, y no lo veían, y se les escapaba.

Il est resté caché pendant de longues années (14), et Fernanda a pu voir des endroits où les gens témoignent encore qu'il s'est caché :

> Yo estuve, […] en una de estas jornadas que hicimos, estos seminarios de la guerrilla en Mondoñedo, y nos llevaron a una casa que todavía conservan un escondrijo donde tenían a mi abuelo. ¡Y yo te digo que por ahí no se mete ni un niño de 8 años! […] Pues él era un hombre! o sea, era un tío, ya te digo de circo, en ese sentido, y muy camaleón…

Elle raconte l'une des anecdotes qui circulent et participent à l'élaboration du mythe du « *Gardarríos* », son grand-père et guérillero fugitif échappant sans cesse aux autorités franquistes. Et c'est la clandestinité de ces résistants que nous voyons en filigrane :

> Cuando se va a casar mi madre, viene mi padre desde Chantada, […] con su hermano Fernando que fue el padrino de boda y fue también mi padrino por eso yo me llamo Fernanda. Y resulta que se encuentran con un cura que está con unos amigos allí. Comen juntos, tatata, bueno, se despiden, y no pasa nada. Con los años, uno de los… el fundador en realidad de LARSA, la lechería de Chantada, Pepe, que es un hermano mayor y es una familia que son muy afines a mi familia, hablando de los guerrilleros, yo creo que fue en el año que mataron al "Piloto"[18], porque vuelve a surgir la guerrilla. Y entonces dice, "porque tú, cuando conociste a tu suegro..." le dice a mi padre y dice mi padre "¡yo no conocí nunca a mi suegro!", "cómo no conociste a tu suegro?", "No, no, yo nunca conocí a mi suegro…", "pero Mariano cómo me estás diciendo a mí que no conociste…", "yo te digo que no conocí a mi suegro"… Dice "tú te acuerdas cuando venías para casarte de aquel cura que …", "¡ay sí era un encanto!", "Pues ¡era tu suegro que fue a mirar cómo era el marido de su hija!" (silence, sourires, admiration…) Y claro, mi padre… que lo negaba, no lo conoció… pero sí se acordó de aquella persona que le había impactado tanto, a él como a mi tío Fernando, pues ese era mi abuelo. O sea, era un tío que les daba el pego[19] a todos, sabes.

La chute

Comme nombre de guérilleros clandestins qui ont survécu de longues années dans la clandestinité, protégés par la population solidaire, « *O Gardarríos* » n'échappera pas aux persécutions systématiques du pouvoir. Il sera pris et exécuté en 1948, Fernanda a un an :

> El 48. La noche del 23 al 24 de junio. Yo no lo conocí, la única referencia que tengo yo de él es una persona que me cogió un día en brazos y unos ojos. Yo siempre hablaba de esos ojos y entonces esa hermana de mi abuelo me dijo "era tu abuelo". Pero yo no puedo decir que era mi abuelo… Fue unas semanas o así antes de que lo mataran. Y Virginia porque se llamaba Virginia me dijo "ahí sí que vimos por primera vez un hombre derrotado, ya no quería él…" No podía más. Y luego […] por un médico que era amigo de él, me entero de más cosas. Decía "es que tu abuelo, al final tenía un problema, y es que empezaba a estar sordo…" Y la sordera en el monte… pa un escapado, también era una condena.

Sa grand-mère n'avait pas assumé les choix politiques de son mari. Fernanda a conscience de la situation terrible et salue le courage de celles et ceux qui ont en quelque sorte poursuivi la lutte des guérilleros, même après leur mort, pour résister à la répression :

> Pero tu imagínate también mi abuela en las cárceles, cuando llevaban a sus hijas adolescentes… a declarar… que no podían preguntar ni siquiera qué pasa o lo que sea... oían de noche gritos de la gente que torturaban… no sabían si eran sus hijas y tal… y luego venían, decían: "Firme usted aquí." "– ¿Qué tengo que firmar?"
> "– pues lo que declaró su hija que cantó tal tal tal…" dice "-No, no, no yo no puedo firmar eso porque si lo dijo mi hija, será verdad, pero yo no estoy de acuerdo con eso." Y ¡esa valentía en esas circunstancias!... ¡eh! para decir… que no sabías también si iban tomar represalias contra tu hija… es que era una situación… ¡la valentía de esta gente!… ¡eh! y el seguir apoyando después de haber muerto porque mi familia siguió siendo el enlace… ¡en aquellas circunstancias! Es que hace falta… creer en lo que uno hace y desde luego ser muy consecuentes…

La solidarité populaire

---

[18] « O Piloto » est un autre guérilléro qui s'est caché de longues années avant d'être exécuté par la Guardia Civil en…

[19] «Dar el pego» : ici, faire marcher.

Les survivants de la guérilla, que le pouvoir désignait comme « *los huidos* », « *os fuxidos* » en Galice, il y en eut ailleurs sur le territoire de l'Espagne franquiste, autrement dit les « fuyards » étaient poursuivis et exécutés sommairement par la Garde civile que protégeait la loi contre le « *bandolerismo* ». Les guérilleros comme tous les contrevenants à l'ordre franquiste, étaient assimilés à des bandits de grand-chemin, des délinquants de droit commun. Ces pratiques datant du début du siècle protégeaient les Gardes civils qui tiraient à vue, y compris dans le dos, sur les « fuyards », quelles que fussent les conditions d'une fuite souvent provoquée par eux. La solidarité des populations dans le cas de cette guérilla, nous le reverrons ultérieurement, a joué à plein jusqu'aux dernières exfiltrations vers l'étranger, dans les années 1950 :

> Siempre hay esa solidaridad, si llega a desaparecer la familia sí que la cuidaban quien fuera, pero la admitían en casa. En casa, en las aldeas, siempre había… eso también es la cultura deste crisol que fue de culturas la península ibérica. La hospitalidad que tienen los árabes… hacia el viajero. […] En todas las casas, en Galicia en aquel momento había muchísima gente que estaba en la miseria más increíble, iban de pueblo en pueblo para que le dieran de comer y¡ todo el mundo le daba de comer! Lo que tú tenías, o sea el plato de caldo, si éramos cinco a comer pues había un plato más para esa persona que venía que no sabías muchas veces quien era. Pero se le daba. Nadie quedaba en Galicia sin comer.

Pour Fernanda comme pour les historiens de cette guérilla, le « monte » n'est pas le maquis :

> En el monte estuvieron poco. Se le llamaba "al monte" porque efectivamente, la reacción es de irse al monte. Pero ¿cómo puedes tu soportar un invierno de Galicia en el monte? Es imposible. Lo que pasa es que se iban en ese momento y después, pues claro, subía un tío con cabras, el otro le llevaba no sé qué… porque claro, la vida en la aldea, seguía. Y ¿qué pasaba?

Les solidarités villageoises sont la condition de la survie des guérilleros et leur possibilité d'organisation passe par elle. L'information circule dans la société rurale :

> Que además había una información que informaba a la guerrilla. Entonces cuando los Guardias Civiles se iban de aquí, bajaban a las casas que era donde tenían apoyo y tal. Cuando volvían se volvían a subir, o sea ¡era un constante trasiego! Y cuando ya tenían una casa muy quemada por que ya más o menos y tal pues pasaban a otra… ¿cómo iban a resistir esta gente con el acoso que tenían sin tener el apoyo de la sociedad era imposible.

Fernanda, parlant de « *Quico* », Francisco Martinez López, l'un des derniers guérilleros vivants actuellement de cette guérilla, évoque ses parents, les femmes et la guérilla :

> Bueno era mucho más importante su madre que su padre. Es que hubo mujeres importantísimas. Que por el hecho de ser mujeres quedaron en el olvido. A su padre le machacaron los dedos de los pies con una culata de una… de una escopeta. Él, cuando iba a entrar a casa, ve que hay jaleo y tal y dice "no puedo ir a casa" y ya se sube otra vez… y ya quedó. Como hicieron tantos. Porque por ejemplo… tu ibas a una feria y la Guardia Civil escogía ese momento para detener a tu familia. Salía una vecina te esperaba donde fuera y te decía "no vayas a casa que ha pasado esto" …

Elle évoque la mémoire de cet autre guérillero, "*el Gafas*", qui n'avait pas cette base de connaissances dans les villages et qui a eu moins de chance :

> Es lo que le pasó al "Gafas"… ¿cómo él podía tener autonomía sin que fuera de la mano de una partida? ¡Que él no tenía una partida! ¡Nunca la tuvo!

Transmissions

À l'évocation de ces événements, Fernanda est d'une profonde gravité. Elle se sent une responsabilité, comme petite-fille d'un guérillero, dans la transmission ou la non transmission de cette mémoire et se trouve confrontée aux confidences de témoins encore vivants :

> Estas reflexiones las hacemos nosotros… con distancia… con testimonios que no le hicieron a nadie más que a nosotros… A mí, cantidad de gente, "por ser a neta de quen eres". Pero esto… "nin aos meus fillos o conto" … Entonces, es muy difícil porque tú también tienes esa deuda y ese compromiso con esa persona, porque él no quiere implicar a sus hijos ¿cómo voy a metérselos yo? ¡Nosotros tenemos la lengua suelta! ¡Y ellos no! El hablar significaba lo que significaba. Entonces si a mí alguien me dice esto… porque eres la única nieta del "Guardarríos", que está enamorada de él, que quiere saber… pero esto, ni a mis hijos se lo dije". ¡Pues yo también tengo un compromiso de silencio!... Con esta gente que me pasó ese testimonio…

Mais Fernanda n'a récupéré cette mémoire que tardivement. Ella a eu la chance, dans l'enfance, d'être élevée par sa famille paternelle, à Chantada et d'être la petite-fille, là encore, d'une institution de la ville puisque son grand-père paternel était le médecin local :

Un grand-père médecin : Don Mariano Cedrón

> La familia de mi padre […] no sufrió todas esas cosas porque, ¡también era muy elitista el franquismo, claro, y mi abuelo paterno era una institución en Chantada. Era el médico que había, era el médico de los pobres… Claro que, marcado estaba, y era de izquierda republicana, o sea muchísimo más reaccionario que mi otro abuelo, pero no tuvo la inquina ni la persecución que tuvo el otro porque era Don Mariano Cedrón, y el otro era "el Guardarríos".

Bien qu'élitiste, la répression du régime s'est aussi abattue sur les médecins de campagne, et nombre d'entre eux ont éliminés dans la région. Bien qu'il soit une institution comme médecin, connu comme le « médecin des pauvres », et à cause de cela, le régime s'en prendra aussi à lui, l'empêchant un temps d'exercer :

> Estuvo inhabilitado, porque lo que pasa es que dejaron sin médicos en toda la zona, mataron el de Monterroso… el del Incio... La mayoría de ellos eran republicanos o por lo menos de izquierdas. Bueno republicanos eran todos, unos eran socialistas, pero republicanos todos. Entonces, pues, hicieron una [limpieza] tremenda con los médicos… Tengo el carné que le pasan cuando lo inhabilitaron. Tuvo que ser en los años 40 o así…

Née en 1947, elle est confiée à huit ans à la famille paternelle pour lui permettre de poursuivre des études, ce que ne permettait pas le milieu rural de Viveiro. Elle a donc vécu aux côtés de ce grand-père médecin :

> Era el médico. En aquel momento no era nada normal, en casi todos los sitios… […] Mi abuelo en los años 60 que empezó la gente a tener un poco de dinero y hubo una generación de médicos que terminaban como mi tío Fernando y todos estos que montaban un sanatorio y cobraban… Eso mi abuelo no lo entendía. Porque la medicina era como un sacerdocio para él. Él era ayudar, darle la solución a esta enfermedad, pero no entendía el lucro como medicina. […] Era un tío que se pudo hacer infinitamente rico y que no tenía un duro porque ¡no cobraba!… […] La primera vez que le oí yo, debía estar yo haciendo primero de bachillerato, tendría 11 años: "Es que la medicina tiene que

> ser social." […] El médico tenía que vivir, pero no tenía que enriquecerse.

Il avait fait sa médecine au début de siècle et la vivait comme un sacerdoce :

> ¡Mi abuelo lo sacó en 1903! Un prestigio en los años de la guerra y tal, impresionante. Un señor que ya tenía toda una trayectoria de una vida al servicio de la medicina. Desde 1903 hasta la republica en el 34, los años 40 etc. Ejerció hasta el día de su muerte. Dos meses antes o así. Murió en el 67. Era la ética de Hipócrates.

Fernanda aurait par vocation suivi les pas de ce grand-père vers la médecine, mais elle était une femme, et cela ne se faisait pas :

> Tener la niña fuera, eso cuesta un dinero que mis padres… La visión en aquel momento era que los hombres tenían que mantener la casa. Por lo tanto, tenían que tener una formación, las mujeres teníamos que casarnos ¡tampoco era tan importante que tu tuvieras formación! (Long silence…) Yo no podía salir de Chantada y en Chantada ¿Qué podía hacer? Entonces bueno, magisterio sí, porque lo hice desde allí… pero sin gustarme. O sea, es porque no tenía otra cosa que hacer, ¿qué iba a hacer? Pero a mí me gustaría siempre o letras puras o medicina. Y la medicina me encantaría.

Elle a donc fait les études secondaires « autorisées », sur place, à Chantada dont elle ne pouvait s'éloigner sans l'aide de ses parents :

> El magisterio pues por libre como hicimos todas las cosas. O sea, teníamos unos profesores… en setiembre salía un programa de lo que ibas a tener, comprabas los libros, unos profesores te preparaban y te examinabas por libre. En una academia. Que era lo que había en los pueblos. No había institutos ni había nada de eso. ¡Alumnos a lo mejor en toda la comarca de Chantada que en aquel momento estaba muy poblada, pues igual éramos 15 o 20 y 4 o 5 niñas!

Elle poursuit ainsi un cursus d'institutrice, à Chantada :

> Pues mira yo hice con 14 años 4° y revalida que era lo que había, y en setiembre hice el ingreso de magisterio y […] así terminé el magisterio. Es que me abría puertas y también lo tenía muy crudo porque en aquel momento con la sección femenina tenías que hacer… claro todo lo que, yo fui soslayando.

Elle tente d'échapper à l'obligation qui soumettait les femmes à la contrainte d'un enseignement spécifique dispensé par la Section féminine de la Phalange. Elle se souvient de ces obligations qu'elle a fuies autant qu'elle a pu. Elle est nommée à Madrid :

> Por ejemplo, toda mujer que hacia magisterio o cualquier tipo de carrera, pues tenía que hacer la canastita del bebé que se llamaba. Que eran toda una muda de eso y tal, y luego también te preparaban a… lo fundamental que era parir y cuidar los hijos, aunque estudiaras o todo eso y tal…

L'idéologie de la « femme idéale », femme d'intérieur, épouse et mère, était infusée quelle que soit la formation choisie par les jeunes filles qu'au demeurant l'on n'empêchait pas d'étudier jusqu'à leur mariage :

> Había un ideario de la "mujer ideal" (rires) para más ideal, y entonces te explicaban cómo cuando llegaba tu esposo a casa cansado del trabajo y tal, tú tenías que estar callada y tal, hacer lo que él… tenerle las zapatillas preparadas y tal… bueno, ¡ser una esclava!

Dans l'histoire personnelle de Fernanda, cette formation qu'elle a cherché à éviter n'a pas été une réussite :

> ¡Mi matrimonio fue un desastre!… lo que pasa es que yo tuve cada año un hijo… me vi hipotecada por mis hijos… ¡como tantísimas! Y luego, como mi marido prácticamente no estaba en casa, porque él estaba en las obras de Fenosa […] venía el sábado a lunes pues fue bastante llevadero en ese sentido. El problema es que cuando se terminaron las obras… que debió de ser cuando llevábamos unos 8 o 9 años casados o algo así, ahí fue en realidad cuando me casé. (rires) […] Mi marido era religioso, era una persona muy conservadora…

Des ennuis avec l'institution à Madrid ont poussé Fernanda à faire ce choix de vie pour lequel elle avait peu de dispositions. Nommée à Madrid, elle fait l'objet d'une enquête (« expediente ») des autorités et elle est empêchée de poursuivre sa carrière d'enseignante dont elle est révoquée (« inhabilitada ») :

> Pues mira me casé porque el año que me inhabilitaron a mí... que me expedientaron, el año que yo estaba en Madrid, pues me tuve que venir para casa con las orejas gachas, no. Y mi padre me hacía la moral… porque yo tenía 21 años y ¡fíjate lo que cambió el mundo! ¡Ya era una vieja! Todas mis amigas con 18 años y 17 se habían casado, tenían niños y yo, resulta que yo, por el mundo adelante, y vamos, sin nada y tal.

Cherchant à le fuir, ce monde qui la rattrapait :

> ¡Yo quería largarme ya te digo, marcharme! A mí me asfixiaba España… pero… Claro, ¡pero [doy] con las locas aquellas!... total que… yo venía derrotada. Mi madre siempre me ponía de ejemplo todas las demás! "Te acabas de quedar sin tu carrera". No había otra salida.

La mère de Fernanda culpabilise sa fille, lui transmet une morale institutionnelle et surtout la malédiction d'être la fille d'un guérillero :

> A mi carácter, a mi forma de ser y la maldición que teníamos de su padre… Entonces resulta que mi marido era íntimo amigo del hermano pequeño de mi padre. Yo lo conocía desde niña. Mi padre es el mayor de todos los hermanos. Mi padre le llevaba 27 años a su hermano pequeño. Mi abuela tuvo a mi padre a los 17 años. […] Resulta que yo conocía a José Manuel desde siempre. […] Cuando venía en verano, queríamos ir a una fiesta… resulta que no vas salvo si vas con José Manuel y con Carlos. Era un buen amigo mío. Bueno pues ¡ya está! Esa fue la historia. [Al volver] de Madrid… Pues me pidió que me casara con él. Sí, ésta es la solución, así salí de casa.

C'est finalement grâce au mariage, que Fernanda sort de la maison familiale, de celle des parents pour devenir à son tour mère de 4 enfants, ne voyant son mari que les fins de semaine pendant des années. Elle décrit cette période comme un endormissement de sa personnalité, un isolement dans le monde de la maternité et du foyer :

> Entonces yo me hice un mundo… hasta que me di cuenta, pero claro, yo me volqué en mis hijos. Eran mi mundo. Y hasta que después desperté otra vez porque yo siempre estuve enamorada… ¡del "Guardarríos"! Y claro, yo volvía a retomar, esto no puede ser yo no puedo vivir de esta manera…

Plus tard, alors qu'elle souhaite travailler et sortir de chez elle, son mari, selon les préceptes de l'époque et du lieu, ne l'y autorise pas, d'autant qu'elle a 4 enfants ! Elle subit la mentalité de l'époque :

> Mi marido no me dejaba trabajar… Con 4 hijos pues tú tienes que estar en casa. […] Era la mentalidad de los años… Estoy hablando… que parece que estás hablando de 150 años para atrás y no es verdad.

Comme jeune mariée déjà elle avait éprouver le statut et la condition de femme mariée, c'est à dire considérée comme mineure sous l'autorité de son mari et soumise à ses autorisations pour des actions que jusqu'alors elle menait librement :

> Mira yo viajé por el mapa con esta amiga que te dije que yo tenía y tal bueno, de soltera. Ella tenía un apartamento en París. El año que me casé, iba a ir a verla a París llegué a la frontera no le había pedido el permiso a mi marido me largaron para casa otra vez ¡y esto fue antes de ayer! ¡Ni él ni yo sabíamos! Yo había viajado toda la vida y tal pues cojo el billete y me voy a París! Desconocía esa circunstancia… ¡Pero yo no sabía, ni él puso ningún inconveniente para darme el permiso, pero había perdido el billete, ya no pude ir! Porque el dinero estaba contado. No puedes permitirte perder… recién casados que tienes cantidad de cosas para empezar la vida y tal… en realidad era un regalo que me habían hecho lo del viaje. ¡Me mandan para casa pues te quedas en casa! 21 años! Y era mayor! […] En la época, con 21 años, eras… bueno ¡que se te había pasado el arroz! (Rires)

Comment a-t-elle échappé à sa vie maritale ?

> entonces yo me presenté…

Fernanda s'est distanciée de son histoire si complexe plus tard. Au village de Viveiro, la famille est « signalée » comme « rouge ». Pourtant, elle se rend bien compte que dans la maison de Chantada, des mouvements existent aussi, qui ne sont pas ceux des guérilleros, mais les informations et les gens circulent, qu'elle ne perçoit pas clairement dans l'enfance :

> Yo lógicamente… vivir la infancia, en una casa como viví, donde yo no sabía lo que era ser enlace, pero ¡eran enlaces! Claro que viniera aquella gente a casa, que todo aquello, luego ¡lo malditos que éramos! ¡Éramos unos rojos! Pero yo lo tenía claro que eran los malos los otros, porque los niños el bueno y el malo… o sea nosotros éramos los que teníamos la… yo tenía que luchar por esa cosa que… que surge.

Les ennuis de la famille liés aux persécutions pour faits de résistance ont baigné son enfance :

> ¡Claro! Mi madre que sale de todo eso al casarse con mi padre, nos protege de tal manera que ya te digo mi hermano Mariano que me lleva 17 meses aún le cuestan ciertas cosas, no sabes. Porque él como no se quedó en la aldea no vio nada de eso. Y tiene además el marcaje… de mi madre, de insultarle. Claro es lo que decía Ortega y Gasset "yo soy yo y mis circunstancias". Yo si no llegó a estar en Cabanas los 8 primeros años de mi vida yo no sería la persona que soy hoy.

Elle imagine l'autre vie qu'elle aurait eue, au village, avec ses parents :

> Sí, pero estaría con mi padre y mi madre… que… la verdad, los dos abuelos que tengo me parecen unos fenómenos, pero los hijos no, ¡no fueron como sus padres! Mi padre era un tío divertidísimo pero que no tenía la ideología de su padre. ¡Aunque era de izquierdas eh! Pero vamos, que podía ser de cualquier cosa.

La mère

Opposée à tout ce qui touche à son propre père qui lui a valu les pires expériences de la répression franquiste, la mère de Fernanda repère le danger quand Fernanda lui présente Quico :

> La primera vez que vino Quico a casa, estábamos con mi madre, hablando y tal, y mi madre muy bien. Bueno de tal manera que Quico me habló de mi madre, ¡qué encantadora tal!... ¡Que para engañar a Quico eh! ¡Yo me puse a reír!: "¡Ay Quico! ¡Qué poco entiendes tú de las mujeres! Al

> salir tú me dijo mi madre: "no andes con estas compañías que van a terminar los fascistas matándoos. ¡Esto es una mala compañía para ti!"

Fernanda comprend aujourd'hui l'histoire de cette femme, fille d'un homme très engagé sous le franquisme et qui en a subi les conséquences douloureuses :

> Ella era una mujer con un trauma tremendo como supone todo lo que pasó. Eso lo veo ahora. Porque yo tuve muchos problemas con mi madre, pero me doy cuenta que fue una pobre mujer que nunca superó todas las desgracias y todas las cosas que pasaron ellos. Porque ella en aquel momento… […] ella siempre se sintió una niña abandonada. Y una niña que además estaba pagando los platos rotos de su padre. Porque por ejemplo con todo el trabajo que hacían en casa mis tías y mi abuela para que ella estrenara un vestidito en las fiestas que se hacen en todas las aldeas y tal, y llegaba a la iglesia y le decían.. mira cómo tiene el vestido nuevo! ¡para eso roba el Guardarríos! ¡El Guardarríos no robaba nada! O sea que no… y luego las cárceles, todas esas cosas… ella culpabiliza a su padre de su desgracia todo aquello, que fue tremendo, las cárceles… ¡claro!

Quant à son père, il n'a jamais été inquiété, ayant rencontré sa femme après les événements de l'après-guerre et après ses emprisonnements, le mariage y ayant mis fin :

> Mi padre no. Porque estaban solteros, ni se conocían. Cuando ella estaba en la cárcel ni se conocían. Tenía 15 años la primera vez, cuando él [su padre] se fue al monte. Para que se presentara. Era como presionaban a las familias. Las familias estaban también mentalizadas o sea que…. ¡Lo que no podían permitir era que los mataran a ellos! Entonces aguantaban carros y carretas. La mujer, es que siempre fue víctima de eso. ¡Ellas quedaban en casa! ¿A quién iban a coger si los otros estaban en el monte? No tenían a quien coger. ¿De qué se valían? de coger a los hijos, a las mujeres… eso era la presión que hacían estos tíos...

Depuis que la guérilla a « ressurgi » dans sa vie avec la rencontre de Quico, elle a vu des endroits où sa mère, comme d'autres familles de la population de Mondoñedo, était passée. Ainsi le local qui a d'abord servi de prison :

> Yo estuve en un sitio que hoy es un almacén, es un edificio que hay cerca de Mondoñedo. En aquel momento era el ayuntamiento y había allí un cobertizo anejo, con unas rejas, que hoy lo utilizan como almacén del bar que montaron en la parte de abajo de lo que era el ayuntamiento. Esa fue la primera cárcel en la que estuvieron ellos. Porque era la cárcel del ayuntamiento.

Tant qu'elle était célibataire, la mère de Fernanda a subi la pression des autorités locales, arrêtée et emprisonnée plusieurs fois. Une fois mariée, ils ont cessé de la poursuivre. Elle avait épousé le fils de Don Mariano Cedrón, le médecin et acquis, de ce fait un statut plus protégé :

> No, cada vez que la soltaban volvían para casa. Y las volvían a coger y las volvían a llevar, o sea fue una cosa… y ella tuvo 2 hijos, somos 4. Pero después la dejaron de casada. Mi madre nunca entró en la cárcel de casada… Era la nuera de don Mariano Cedrón por eso ella se marcha de Chantada y no quiere volver para allí. Aunque su familia sí que seguía con esas visitas… de la Guardia Civil y todo eso… Y para que ella no se disgustara, tampoco le decían nada. Ella ya estaba libre, era una menos que tenían que proteger, se tenía que proteger de otra manera.
> Cuando yo empiezo ya a… para estudiar, claro. Porque ella quería que estudiara. ¡eso sí! Muchas mujeres.

Ayant subi les sévices du régime, pour sa fille elle voudra un autre sort. Comme pour l'écrasante majorité des femmes que nous avons interviewées, le salut et en tout cas la liberté est les études. C'est une priorité aussi pour la mère de Fernanda :

> Era la forma que tenía que se liberaba la mujer. Todo esto que tenían, aun siendo un matrimonio que fue un matrimonio bien llevado en el caso de mis padres, pues la dinámica que había entonces era eso. Ella en casa, cocinando, y eso ellas no lo querían para sus hijas. Querían que tuvieran otra vida. Sabían que el hombre siempre iba a salir adelante, porque es así, de una manera o de otra. Pero la mujer si no tiene algo de estudios ¿qué solución tenía? ¿Ser muchachas en otras casas? Pues tenías que ser o peluquera o modista, tener un oficio, o estudiar, no tenías otra solución.

Dès qu'elles sortent du milieu rural, dès qu'elles ont la moindre parcelle de conscience, les femmes souhaitent que leurs filles aient un métier, qu'elles étudient :

> Para Cataluña, no sé si salieron, decían "fulanita marchouse a servir", no puedo decir es si era a Cataluña o si era a otro sitio. Porque, después, al venir a Chantada, ¡mi mundo había cambiado! De ser la nieta de un apestado pasé a ser la nieta de Don Mariano, ¡cuidado!

D'un grand-père l'autre

En arrivant à Chantada, Fernanda appréciera la position statutaire de son grand-père médecin. Elle se souvient des conditions de vie :

> ¡Mi abuelo iba por la calle y la gente sacaba el sombrero! […] Y fíjate! En el verano, venía mi madre con mi hermano para casa, y mi padre. En verano recuerdo se reunía la familia porque era cuando tenían vacaciones los maestros. Y entonces era también la época de las fiestas como sigue siendo hoy y en toda Galicia. ¡Y bajábamos a las fiestas y yo me acuerdo de la fiesta de Galdo que es un pueblo que, se bajaba de Cabanas por La Palleira, que era un monte, la carretera daba muchas más vuelta y aparte deso no había coche… ¡bajabas andando! […] Es la primera vez que mi hermano Mariano y yo, vimos a un ciego cantando. Porque antes, los ciegos, […] yo digo que fueron los últimos juglares, porque cantaban aquellas cosas que la gente no sabía leer, no tenía periódicos […] ¡no había luz! Por lo tanto, ¡no había radio ni nada de eso!

Arrivée de la radio

L'arrivée de la radio a été un événement qui a marqué les esprits et qui a contribué aux changements sociaux :

> Cuando vino la radio era una cosa... ¡bueno, ir a la luna era poco al lado de tener la radio en casa! ¿no? Luego cuando yo venía a Chantada, escuchaba Radio Pirenaica. En esta mesa, que traje yo que era donde tenían la radio. Se ponía una manta para que no se oyera y oía Radio Pirenaica. Radio Pirenaica cambiaba constantemente de lugar para las ondas etc. Todo el mundo hablaba de Radio Pirenaica pensando que estaba en Francia y estaba en Bulgaria. Empezó emitiendo en el Pirineo… yo creo que tengo un libro ahí sobre radio pirenaica y tal, y del locutor que no me acuerdo cómo se llamaba y tal que lo conocí también por la mediación de Quico en la zona de levante. Los que la montaron eran republicanos… esta gente sabía de todo. […] antes un tío con un alambre no te puedes dar la idea de lo que hacía.

3. La guérilla

Comment l'information circulait pour la guérilla

Les nouvelles de la guérilla, informations précieuses pour continuer d'organiser les actions, ou plus tard pour ne pas être pris, pour ceux qui se cachaient étaient parfois dissimulées dans les chansons :

> Entonces, claro, la noticia era que esos [ciegos] recogían las noticias y cantaban, sea un crimen, cosas así, hacían una copla que se llamaba, llevaban las coplas, las vendían y las cantaban, y la gente les dejaba dinero. Nos encantó aquello porque iba con una chavala que debía ser una nieta, digo yo, no sé, pero siempre se apoyaban en alguien de la familia. Y llevaban así como una viñeta y entonces te iban señalando porque hacían unas figuras no, aquí es donde el padre amenazó a no sé quién, aquí tal aquí la mató, aquí van llorando la gente en el entierro y tal… esto queda el amor de su vida queda desamparado tal aquí se suicida tal…

Mais c'est le rôle des "tratantes" dans la guérilla que souligne Fernanda parmi les nombreuses stratégies pour faire circuler l'information :

> Los más importantes para la resistencia fueron los "tratantes". Los que compraban los ganados. Se llamaban tratantes, que además llevaban como un camisón, que los distinguía... tú veías un tratante, un tipo en un caballo con ese blusón y ya sabías que era un tratante. Por ejemplo, paría una vaca y entonces venían ya a decirte me la vendes a mí o a fulanito y antes, el dar una palabra era oro de ley. Entonces venía otro tratante y tal y decía oye véndeme tal. Lo tengo palabrado con fulanito. Y ya cuando el ternero tenía ocho o diez meses, no sé decirte la edad exacta, pues venía, lo pagaba y lo llevaba. Y ésos… como tenían la libertad de andar de un pueblo para otro… tanto Quico como mucha gente que estuvieron con el abuelo en el monte [dicen que] fueron los tratantes fundamentales. Además, eran los que les llevaban avituallamiento. … podían transportar, todos tenían mulas y si los controlaban no tenían que dar cuentas de adónde los llevaban… Camilo de Dios[20] también habla de los tratantes. Hasta que desapareció la guerrilla…

Ces hommes, au statut social plus élevé que le simple paysan, ne sont pas ou peu inquiétés par la Garde civile. Leur présence dans la vie du pays, leur réseau dirait-on aujourd'hui, les met naturellement au contact des populations, des commerçants, etc. Ils ont de l'argent, donc de l'influence, nous dit Fernanda :

> La Guardia Civil ni se percató… Aunque tuviera desconfianza que supongo que la tendría en algunos casos, pero eran gente que ya no eran labradores, tenían otro estatus, y manejaban dinero. El tratante siempre tuvo dinero. Tenían poder, no les trataban con ese desprecio que trataban al labrador. Eran tíos que conocían… por ejemplo en las villas, conocían al carnicero, al otro… y eso era una red superior también a la guardia civil. En aquel momento cualquier persona que tuviera dos céntimos era respetada, porque nadie tenía nada.

Parmi les hauts-lieux de la circulation de l'information nécessaire à la résistance tant qu'elle s'organise puis aux guérilleros qui sont restés dans la clandestinité, les moulins jouent un rôle fondamental :

> Los molinos fueron muy importantes. Los tratantes y los molinos. Porque también, tú llevabas el grano al molino en el burro o lo que fuera. Había ese trasiego de entrar, de salir, no podían controlar a toda la gente, […] Yo vengo a lado de ti y te digo "oye cuando venga fulanito les dices que tal". O sea no me relaciono con fulanito y no me pueden decir que estuve con fulanito pero ya les llegó el recado. Todo lo que circulaba era lo que beneficiaba a la guerrilla. ¡También sabían con quién lo podían hacer y con quién no! ¡Porque muchos de ellos serían partidarios, no los tocarían a esos porque estarían avisados de todo! Ahí, la información circulaba. Tú estabas en un sitio y pasaba cualquier cosa … "pasó esto en aquel sitio" y tal. ¡Y como lo hacían hasta los niños!

[20] Camilo de Dios était le dernier guérillero vivant en Galice jusqu'à une date très récente. Décédé en décembre 2019, on peut consulter de nombreuses archives le concernant sur internet. Nous signalons le site du documentaire « Camilo, o último guerrilleiro de Galicia", http://oultimoguerrilleiro.com/es/index.html, consulté le 4 janvier 2020.

Les Guérilleros clandestins. «El *Curuxàs»*

> Sí, escondidos. El último fue "El Piloto". Creo que era en el 61. En las aldeas siempre hubo ese mito. Como te voy a decir, el "Curuxàs" el que escribió su biografía que es amigo mío y una bella persona, es de Melide. Resulta que el título ya lo dice todo, es: El único guerrillero que murió por muerte natural[21]. Tiene una portada que es la fotografía de cómo […] lo bajan del monte, en un carro.

Protégé par les villageois, le Curuxás a vécu dans la clandestinité jusqu'à sa mort qui se veut un pied-de-nez aux autorités. Habile et agile, il aidait les villageois pour des menus travaux contre nourriture et protection :

> Este hombre estaba protegido, por las aldeas, era además un hombre que muy habilidoso, entonces todo el mundo lo quería, claro, en una aldea siempre hay muchas cosas que hacer en casa… que no se hacen, o sea no funciona esta puerta […] pues ese tío se metía en casa y te lo arreglaba todo. Era muy valioso, y muy querido.

Fernanda nous raconte comment ce guérillero a dû entrer en guérilla, pour avoir soutenu une lutte sociale :

> […] éste era un minero, trabajaba en las minas de Santa Comba, del Wolframio. Esa es otra parte de la guerrilla. Y resulta que dejaron de pagarles las soldadas y entonces, cogen y hacen un atraco: ellos sabían que iba a venir un dinero a la empresa y entonces atracaron ese dinero, y reparten [lo] que les debía la… tu ¡imagínate cómo concebían éstos la vida! … ¿a ti te deben 3000 ptas.? 3000 ptas. ¿A ti tanto? Sobró dinero, ¡lo devolvieron! (rires) En ese momento es cuando él se convierte ya en guerrillero tiene que salir pitando porque sabían que había sido él. Era un hombre muy corpulento muy… y muy líder… o sea que los compañeros [lo siguen]… Entonces empieza su periplo. Además, se escapó varias veces, que estaba en casa, le rodearon la casa y él estaba con su mujer… vinieron los guardias, salió el tío por la ventana… ¡todo real! Es como empieza su [andadura] y después termina metiéndose en casas de gente que lo amparaba. Todo el mundo le decía, bueno tengo 15 días… la Guardia Civil le perdió la pista y tal.

Les autorités locales appliquent les mêmes méthodes et prennent la famille pour le faire sortir. Rien n'y fait :

> Como llevaron presos a su mujer y a sus hijos… tuvo una actividad corta por decirlo de alguna manera. Pero claro, era un referente en esa zona. Por eso porque el tema por aquí era la pobreza y un tipo que ampara la pobreza… tienen reconocimiento. Además es buena persona…

A la fin de sa vie, une maladie cardiaque l'emporte :

> Total que es así cómo murió porque tenía un problema del corazón y muere en casa de uno de sus enlaces. Y qué deciden entre varios: lo arreglan, lo lavan, lo visten… cogen un carro, y lo suben al monte. Y lo encuentran aquí, no sé si unos cabreros o alguien que iba a ir a una feria o algo así… porque lo dejan en un sitio determinado que pasaba gente… para que lo encontraran, ¡claro! Y entonces, ¡imagínate tú! Ya la gente había dejado de hablar del Curuxàs hacía tiempo, no se sabía si se había marchado, porque el tío estaba tan protegido…

---

[21] Parrado Garea, Carlos, *Curuxás. O guerrilleiro que non cazou Franco*, Ed. A Nosa Terra, Promocions Culturais Galegas,2009, 300 p.

La Garde civile précédant comme toujours par arrestations massives dans les villages tentera de savoir comment il est arrivé là, en si bon état. Peine perdue, personne ne parlera :

> Lo encontraron, lo bajaron y… o sea el asombro de la Guardia Civil fue como estaba de cuidado y de atendido. Y entonces dice bueno aquí hay tomate, y entonces hacen una cantidad de detenciones tremendas de tal manera que llevan un coche cargado para Lugo de gente que habían cogido allí para declarar. Nadie declaró. Nadie sabía nada les dieron palos hasta que quisieron y una vez que se cansaron pues los mandaron otra vez para casa. Pero nadie lo delato.
> Nada, ¡está muerto, está muerto! Lo que quería saber la Guardia Civil es dónde había estado… Porque ellos siempre hacían presión en los que apoyaban a esta gente… Para seguir con el terror…

El "Piloto", tombé après 9 ans

Autre guérillero célèbre dont Fernanda nous raconte la fin :

> El Piloto lo cogen… vivía en Chantada con una señora y nadie sabía que era el Piloto. Porque era mayor, llevaba tantos años que no… que quedó diluido. Ya la Guardia Civil tenía otras cosas no iban a estar sobre estas, era inútil…
> Pero el Piloto cayó porque resulta que había una casa en donde a él, o sea enlaces, le habían dado siempre, los enlaces claro los mantenían, entonces les daban dinero. Pero el hijo no estaba de acuerdo con su padre… vendieron una vaca, un carnero, en la feria de Chantada y, el Piloto se enteró y fue a decirle que le diera dinero. El señor había muerto. El hijo no estaba dispuesto a seguir con eso.

Ces détails sur la vie clandestine des guérilleros nous donne certains éléments de leur survie : les anciens les nourrissaient et leur donnaient, pour certains, de l'argent. Mais nous voyons ici un problème générationnel surgir : le fils de celui qui maintenait des moyens pour le guérillero n'était plus d'accord pour poursuivre. Ce désaccord fait sortir le guérillero qui, sans le savoir, va s'exposer :

> Entonces, estaba haciéndose la presa de Belasar y este chaval vio al Piloto que estaba cruzando la presa por la cúpula. Iba de un lado para otro. Entonces entra en las oficinas de Fenosa y pide un teléfono… porque antes no había teléfono ni en las aldeas ni nada de eso. En Fenosa había Guardias Civiles que se jubilaban y pasaban a ser de vigilantes en esas empresas. En una de ellas estaba un señor Ángel Fernández Fernández, yo fui compañera de una hija dél en la academia. Y resulta… se jubiló de Brigada y entró en Fenosa. Y entonces, le sale el otro y lo vio tan loco, dice "¿para qué quieres el teléfono?", "– es que tengo que llamar a la Guardia Civil", "– pero ¿para qué quieres llamar a la policía?"," – ¡es que aquel tío que va allí es el Piloto!"

Rapportant la position du « Piloto » prêt à se faire prendre…

> ¡Claro porque lo que haces tú, lo que es tu lucha no es igual la de tus hijos! Y el padre sí que tenía la conciencia de darle, pero el hijo dice ¿por qué le voy a tener que dar yo a éste nada? Se cansa, la gente se cansa. Porque eso es una carga… y mucho tiempo. Y los hijos han sufrido… ¡Claro la falta también deso! Es muy complejo todo, no es así tan sencillo…

Fin de « o *Piloto* », fin de la guérilla ?

> No es para durar ¡tantos años! y en esas condiciones. Entonces, resulta que dice él ¿cómo que es "el Piloto" ese?", "– Si", dice. Llamó y avisó a todos los Guardias Civiles del entorno, y resulta que esa gente, los Guardias Civiles, están militarizados, siguen, aunque se jubilen tienen una… [un permiso especial], entonces coge a los compañeros "yo voy detrás de él, vosotros sin perderme de vista a unos pasos determinados para coger" y cuando venga la Guardia Civil nos decís dónde. El Piloto estaba acostumbrado a andar por allí sin ningún problema no lo conocía nadie, entonces siguió al borde del embalse. Había allí unos tres kilómetros. Allí se sentó al lado de un riachuelo y cogió un bocadillo que llevaba de queso… de pan y chorizo. Mientras tanto lo fueron rodeando, rodeando, no

> le dieron el alto ni le dieron nada. Uno dijo fuego, descargaron y yo vi al Piloto muerto, con un trozo de chorizo aquí en la boca.

Encerclé, le « Piloto » n'a rien vu venir. Il traverse des lieux familiers, il s'arrête pour manger, peut-être est-il un peu sourd…

> Los expusieron y todo Chantada fuimos a ver el Piloto. Teníamos que ir. Te cogían, había que rellenar un deso y tal. Pues ibas. A mí me cogieron con Isabel que era la hermana de… con Joaquín… Y Joaquín también lo vio. Lo vio medio atontado. No se enteró, me parece, no le dio tiempo a nada. Y mira, tenía unas armas que si tiene que utilizar aquello estaban todo oxidado no valía para nada. Aquello no… yo no sé cómo se molestaba a llevar aquello que pesaba tanto! O sea lo llevaría ya por costumbre, aquello que tenían ellos. Así fue como mataron el Piloto. Yo creo que era más joven de lo que parecía. Parecía un hombre muy mayor porque él no andaba al sol […] hacía poco ejercicio […] iba por los sitios donde él se sentía seguro, pero tampoco hacía alarde de su existencia. Tenía ese color como cuando un tío sale de la cárcel…

"Camilo de Dios" raconte

Très jeune quand il se retrouve dans la guérilla, il est le témoin et l'acteur involontaire en 1945, d'événements qu'à distance il envisage avec humour :

> Camilo de Dios que es muy simpático y muy bonachón, pues resulta que cuenta… mira son cosas que hoy son impensables. Resulta que lo llama la madre. Dice "yo era un mocetón de 14 o 15 años" así, era un adolescente. Y le dice la madre "Camilo vete a junto de…" un señor que vivía en una aldea un poco lejana, y "vete a decirle que mataron a Mussolini. Dile de mi parte que mataron a Mussolini". Dice "bueno voy yo con un amigo mío que para los niños que se acompañaban de otro… Iban andando. Y en la mitad del camino los para la guardia civil. Dice "¿adónde vais"? "a tal sitio" y ¿qué vais a hacer? "nada que me dijo mi madre que mataron a Mussolini", "¿que mataron a Mussolini?... Pero ¿qué te dijo tu madre? ¿que mataron a Mussolini?" y estos no decían nada más. Me lo dijo mi madre y yo tengo que dar este recado. Total que los Guardias Civiles después de ponerles la cara como un pan a bofetones, los llevan al cuartel. Entonces llegan al cuartel y les dice el teniente "a ver ¿qué haces tú, aquí, con estos chavales?" … "Se enteraron de que mataron a Mussolini y no quieren decir nada". Y dice, "pero animal! deixa aos rapaces". Y se marchan… o sea… ¡Analfabetos del todo! Él claro, […] pensaría que era 'alguien' y entonces que encubrían un crimen o lo que sea por eso dice: "díxome a miña nai que mataron a Mussolini", "pero quen matou a Mussolini?" "a eu non sei!"

Francisco Martinez Lopez, « *Quico* », guérillero vivant[22]

Né en 1925 à Cabañas Raras dans le Bierzo, Quico entre dans la guérilla en 1947. En 1951, il est condamné à mort par le régime. Exfiltré avec deux camarades il parvient à se réfugier en France[23]. Son périple et son exil de 25 ans sont rapportés dans un témoignage écrit, sa fille Odette Martinez-Maler ayant sollicité l'expression de cette mémoire personnelle et historique.

Fernanda fait la connaissance de « Quico » dans les années 2000. Elle ne connaissait la guérilla qu'à travers le mythe de son grand-père et celui de ces guérilleros locaux, clandestins, aux vies mythifiées et aux morts violentes quand ils sont pris :

> Yo tenía un contacto de mi abuelo que era como si fuera el llanero solitario, no sabes… yo no vi la

[22] Francisco Martínez López, *Guérillero contre Franco: La Guérilla antifranquiste du León (1936-1951),* Syllepse, Paris, 2000.
[23] Voir son blog « Memoria cautiva » : https://memoriacautiva.blogspot.com, consulté le 7 janvier 2020.

> guerrilla hasta que conocí a Quico porque lo veía a él solo, y otro en otro sitio, y otro tal… No veía la organización. El conocer a Quico para mí fue… hubo un antes y un después. Además, yo ya era [algo] mayor.

« Soudain la guérilla »

Elle fait un retour sur sa vie, l'époque où elle élève ses enfants, les souvenirs qui la hantent, mais pas encore une conscience claire de l'organisation de ce qui avait été la guérilla, cette réalité au milieu de laquelle elle a vécu :

> Yo cuando mis hijos eran pequeños claro que esas cosas me rondaban y todo eso pero yo tenía tal cantidad de trabajo con mis niños, con la oficina y tal… mi mundo… esa cosa de infancia eso que me persiguió siempre pero yo no tenía capacidad de acción. Ni tiempo, claro, porque yo salía de la oficina para casa y de la casa para el trabajo.

La rencontre avec Quico est déterminante et lui fait prendre conscience de ce qu'elle vit comme une « dette » :

> Entonces conocer a Quico en la época en la que lo conocí entonces yo tuve claro que yo tenía una deuda con esas personas y que yo hasta que me muera voy a tener esta lucha. ¡Ésta sí que es mi lucha! Y eso fue gracias a Quico.

Elle qui avait l'image d'un grand-père et d'un héros social va découvrir la réalité de l'homme engagé qu'il était :

> ¡Hablando con él! […] Yo empiezo a atar cabos, y ya entiendo [lo] que no me encajaba, ahora ya entiendo esto otro. Voy situando… y de repente, surge la guerrilla.

Elle commence à relire l'histoire, son histoire, à rebours :

> Cuando yo he ido a Mondoñedo […], yo tenía dos vertientes de mi abuelo, o Guardarríos y la vertiente familiar: abuelo, Guardarríos… El primer día que llego a Mondoñedo, se me acerca aquella gente, el abrazo que nos dimos, un amigo… Xulio me dice: "Quen é a neta do Gardarríos?", "Creo que ven aquí a neta do Gardarríos, ¿quen é?", "– Son eu", se acerca a mí, nos damos un abrazo… le caían unas lágrimas. Yo en mi vida sentí un abrazo como ese abrazo. Lo comentamos muchas veces. Y ahí, ya los invitamos a que vinieran comer con nosotros "A Nova Escola Galega" y toda esa gente, y empiezan a hablar…

Elle découvre qu'elle avait deux versions de son grand-père et en voit apparaître une troisième, décisive, l'homme :

> Y ahí surge una tercera versión del Guardarríos, que era su vecino, estaban hablando de su vecino, no del Guardarríos ni del abuelo, le llamaban <u>o Luis</u> que era como se llamaba y dicen "o Luis fixo… o Luis no sé qué…", y ¡ahí surge otro personaje! Yo quedé alucinada porque uno dice: "mira tu abuelo fue el primer ecologista, pero no lo sabía que era ecologista", […] porque esta gente tenía una finca muy grande que estaba dividida por un riachuelo de una parte y de otra. Cuando era el verano, el riachuelo estaba casi seco y podían pasar con el carro de un lado para el otro. Pero cuando era invierno tenían que dar mucha vuelta entonces en el verano, en uno de esos veranos, cogen el carro y pasan de un lado para otro. Los ve mi abuelo y sale "quietos, quietos ahí no volváis a hacer eso" "pero ¿qué pasa qué estamos haciendo?" "Que con el carro estáis destruyendo las huevas de las truchas". No sabes, o sea… te cuentan estas anécdotas que entonces ves a la persona.

Déconstruction du mythe de l'enfance

Fernanda voit apparaitre le mythe vivant, comme un voisin, un homme, un garde champêtre, son pseudonyme s'éclaire, « il était écologiste sans le savoir », il a une connaissance de la nature et il la communique avec ses voisins.

> Yo conozco a esa persona, un hombre, con sus miserias… y cómo tuvo que escaparse de aquel sitio, ¿cómo tuvo que hacerlo cuando le matan a la perra? Porque tenía una perrita que resulta que le daba el aviso cuando venía la Guardia Civil hasta que la Guardia Civil se dio cuenta, y se la mataron… entonces es esa parte humana que yo desconocía.

Le *Gardarríos*, c'est le héros de son enfance. Mais elle apprend beaucoup de choses sur la vie de son grand-père, un homme vivant, engagé, aimé de sa famille et de ses proches :

> Vivía con su compañera en ese momento, claro. Entonces yo en casa tenía por ejemplo mi abuela y sus hermanas, cuñadas, etc. que estuvieron en la cárcel por un cuñado, que eso tampoco era muy fácil de mantener... ¡Lo adoraban! Es que tu abuelo… es que tu abuelo… tal.

Un homme aimé et admiré par la société :

> Luego además la sociedad, las personas que por ejemplo eran partidarias de él, que yo era una niña pequeña, iba de la mano de mi tía a la plaza o lo que sea, y me cogían las pescatinas[24] y me decían: "¡Ay dios mío, ay si te viera tu abuelo!" y se echaban a llorar… Y claro, pero ese abuelo no existía.

Mais un homme honni par sa propre fille : le secret, le silence, les mots énigmatiques sur un personnage disparu, amènent la petite fille à construire son propre mythe :

> Pero yo en cambio no podía hablar delante de mi madre del abuelo… entonces tenía una diversidad de… Y cuando yo era niña preguntaba y la respuesta era "¡murió en la guerra!" y para mí la guerra no existía… Yo empiezo a leer a los 5 años o así… y la guerra… veo que hay una guerra por ejemplo de los Reyes Católicos y yo situaba la guerra pues mil años antes… Y yo en eso fui… seguí el rastro como un perro de caza… ¡cuando cogí el Guardarríos, amigo mío, es que no lo solté! Era mi ídolo. Y cuando era pequeña y hacía algo mal y me castigaban… yo estaba esperando siempre a que viniera el Guardarríos… ¡a salvarme! ¡Era mi salvador! Era el príncipe como cuando estás enamorado… yo hice también un mito del Guardarríos… de niña, [por] las cosas que me decían…

Le seul véritable souvenir de son grand-père est aussi la reconstruction d'une fascination : un chapeau, un regard…

> Pues yo también creé mi mito. Entonces claro, conocer a Quico, ya que entonces yo no le veo el sol, ¡ahí es donde veo yo la guerrilla, y la resistencia!. Y digo ¡coño pues entonces sí que entiendo yo esto! Porque si no que un tío se coja y se largue así porque así, también era una cosa extrañísima, ¿no? Ya te digo fue fundamental, y me cambió la vida totalmente.

Le travail de récupération de sa mémoire commence en même temps qu'elle commence à travailler pour la récupération de la mémoire de la guérilla jusque-là non reconnue. Elle accueille Quico en Galice, organise ses séjours et participe aux événements en faveur de la mémoire de ce qu'avec d'autres combattants et combattantes ils voudraient voir reconnu par

[24] « Las pescatinas » désigne les marchandes de poisson.

l'État espagnol comme la résistance au franquisme. Pour elle, c'est la poursuite du même travail, être un « enlace » :

> Mi coche y mi casa están a la disposición total como eran los enlaces. Y claro entonces empezamos a trabajar por aquí, muchísimo, y salieron muchas cosas ¡una detrás de otra!...

La presse locale témoigne de cette activité[25] pour revendiquer le droit à la récupération d'une mémoire doublement enterrée : par les franquistes, dans les fosses, et par le pouvoir politique né de la transition vers la démocratie, avec la loi sur l'amnistie : « l'amnésie pour prix de l'amnistie ».

4. Le tournant des années 1960

Au tournant des années 1960, en Espagne, l'émigration redevient possible et les Galiciens en reprennent le chemin. Fernanda témoigne de ce tournant qui marque la fin de la période que nous étudions et conclut l'entretien.

L'émigration apparaît à nouveau comme une possible solution aux problèmes de misère de la société galicienne. Fernanda y voit aussi une source fondamentale de l'évolution de la société, de sa modernisation et de son ouverture, notamment :

> Luego en los años 60-70 es cuando fue fundamental también la emigración. No la emigración dentro de España, sino la emigración por ejemplo a Alemania, Suiza, Francia, ¡venían con un mundo nuevo! Primero en la forma de vivir ya era mucho, o sea los emigrantes venían de vacaciones y lo primero que ponían a sus madres en sus casas era un wáter y un baño, ¡cosa que no existía aquí!

Les "remises", une véritable ressource économique

Fernanda a ce double niveau d'analyse comme personne ayant vécu la situation et comme citoyenne dont la culture lui permet d'analyser les bienfaits économiques de la manne qu'ont représenté les remises des étrangers vers les régions d'origine :

> Luego empezaron a llegar, que claro eso también favoreció al franquismo, ¡las divisas! Ellos estaban trabajando allí y mandaban para aquí el dinero. Entonces eso lo gestionó [el régimen], le interesaba muchísimo que saliera la gente…
> Las remesas que tenía en connivencia con los Estados porque les mandaba por allí la mano de obra barata, se deshacía aquí de la gente… porque todavía existe en el relato de algunas personas eso de decir que ¡con Franco no había paro! Empieza primero que no había estadísticas, pero es que el paro todo lo asumió Europa y América en este país. Entonces, ¡claro!... Luego empezó a vivir la gente un poco mejor porque el gallego es muy solidario con su familia y entonces empezó a mandar dinero aquí.

Fin du processus

[25] Un article dans *La Voz de Galicia,* des événements organisés par les anciens guérilleros en mémoire des combats de leurs camarades sous le franquisme : https://www.lavozdegalicia.es/noticia/santiago/santiso/2019/10/06/unha-placa-na-fosa-comun-abres-memoria-dos-represaliados-nas-terras-do-eo/0003_201910X6C2994.htm,

Si la guerre et l'après-guerre n'ont pas fait des dégâts que sur les corps, déstructurant les familles touchées par la répression ou la mortalité due à la guerre, la vague d'émigration qui ferme le cycle du franquisme provoque des ruptures et une modification des structures sociales et familiales. Nous retrouvons soulignées par Fernanda, les conditions exposées dans les témoignages de Justa et des émigrants des années 1960 que nous avons écoutés :

> También hubo una ruptura tremenda familiar porque quedaban los abuelos con los nietos, salía el matrimonio a hacer dinero y ¡no te puedes dar una idea de lo que significó el volver a encontrarse con sus padres… la ruptura… ni conocerlos!
> Y además que los padres venían con una mente abierta y estos niños estaban ahí, quedaron anclados en esa situación. Entonces claro que tus padres estén toda la vida trabajando, que tú tengas un estatus dentro de la aldea porque eres el único que maneja dinero, los otros no tienen, pero tú tienes eso gracias a lo que te viene de tus padres y tal y luego que te aparezcan esos señores con los que realmente no tienes ninguna relación a los 20 años y se establezcan aquí fue una ruptura, pero impresionante. ¡Fue brutal! Para los que volvieron también porque se dieron cuenta de que habían estado financiando todo eso y tal y sentían el rechazo, ¡no los querían! Construyeron casas sin sentido porque no era el mismo país, había evolucionado de otra manera y… tenían la emigración al revés. Tenían más relación con sus compañeros laborales en el extranjero y tal y las relaciones sociales que iniciaron allí, luego al volver aquí, ¡eran los emigrantes!

Elle analyse ce phénomène tardif de l'émigration économique des années 1960 à 1980 comme une « double rupture » :

> No encajaban en ninguna parte. ¡Porque eran también extranjeros en los países de adopción! Resulta que esa persona era de alguna forma un apestado en todas partes, no tenía lugar. O traían muchísimo dinero… que entonces no era lo normal, era una excepción, lo normal es que tuvieran un dinero pues para hacer la casa, para montar un negocio… O la explotación ganadera. Muchísimos mandaban dinero para que los padres compraran fincas, fincas y fincas… porque era de lo que vivieron siempre luego después llegaban y no podían… fue una inversión ruinosa, y no daba… tuvieron que volver a salir otra vez a los países de donde venían, muchísimos de ellos.
> La ruptura familiar fue tremenda por eso porque la madre no estaba con los hijos. Era la renuncia más grande que hacían porque dejar tú a tus hijos es la renuncia mayor que puedes hacer… lo haces justamente para sacar adelante a tus hijos pero tus hijos no van a entender eso. Es más, mientras que estabas trabajando tú fuera, mandabas dinero y cuando llegas aquí, gestionas tú el dinero.
> Además viste que ese niño […] que dentro de la aldea tiene un poder económico que no tiene nadie… y entonces, ni estudió, ni trabajó, ni se buscó un oficio, cosa que los que no tenían nada tuvieron que buscarse. […] Es un desastre! Hay ahí unas generaciones perdidas que vienen de todas estas situaciones y es del sacrificio, siempre, de la mujer.

Fernanda conclut notre entretien sur la condition des femmes qu'elle dit toujours « sacrifiées ». Faudrait-il voir à travers son regard sur l'émigration des années 1960 comme un prolongement des traumatismes de la guerre et de la répression de l'après-guerre auxquels s'ajouterait, pour les vaincus, notamment Galiciens, une situation psychologique, sociale et économique catastrophique sous le franquisme jusqu'aux années 1960 ? L'histoire des émotions et des

traumatismes de guerre pourrait sans doute éclairer utilement cette question, à travers les travaux de la psychanalyse[26] et les recherches sur la mémoire traumatique de la guerre civile.[27]

[26] Michèle Bertrand, « Psychologie et psychanalyse devant les traumatismes de guerre », in *L'esprit du temps,* « Champ psychosomatique », N°28, 2002/4, pp. 96 à 112.
[27] José Maria Ruiz Vargas, « Trauma y memoria de la Guerra Civil y de la dictadura franquista », in *Hispania Nova*, Revista de historia contemporánea, Dossier "Generaciones y memoria de la represión franquista: un balance de los movimientos por la memoria", 1- Historia y memoria de la represión del régimen de Franco, N° 6, 2006.

Annexe 1-3— : « As retornadas », celles qui sont retournées en Galice[28]

1. Justa

Justa, la "retornada", de Cervela à Rubián en passant par la Suisse

Je me trouve chez Justa, à Rubián de Baixo, O Incio, Lugo.

La maison est imposante et je suis reçue par la fille de Justa. Elle est très accueillante, mais explique que le travail et les occupations ne manquent pas. Aux abords de cette maison de ville située dans le village, on voit des terres, des bêtes. Effectivement, j'apprendrai dans l'entretien et dans nos conversations après avoir enregistré Justa, que toute la responsabilité de l'exploitation est assumée par la fille de Justa.

Ce sont des gens très accueillants.

Cette famille est proche de celle de Julia. Un cousinage, je comprends que pour être lointain — les petits enfants n'ont jamais eu connaissance de cette famille que l'on ne fréquentait pas — le souvenir n'en est pas moins resté vivace dans le souvenir de ces deux vielles dames qui se retrouvent avec plaisir pour évoquer le passé.

Justa a sans doute le même âge que Julia, bien que sa migration soit postérieure. Il semble que d'après les dires de Julia, elle ait aujourd'hui confondu Justa avec une de ses sœurs ainées qui était de sa génération.

Difficile lors de ce premier voyage de comprendre plus avant les relations familiales.

L'entretien avec Justa aura lieu dans la cuisine de la grande maison, peu fréquentée apparemment, bien qu'équipée de la façon la plus moderne. Si je comprends bien, la famille préfère vivre au rez-de-chaussée, peu aménagé mais grand et pouvant accueillir une très grande tablée. La table est d'ailleurs en service, une toile cirée la recouvre, et c'est ici que la fille de Justa me sert un café lors de la première rencontre. Nous passons ce jour-là alors qu'ils viennent de célébrer la fête annuelle du village qui a réuni de nombreux convives. La fille de Justa a l'air fatiguée, mais il semble néanmoins qu'elle mène toute la maisonnée dont je pense qu'elle est devenue une véritable affaire. Je parle d'affaire car il y a beaucoup d'activités et d'animaux. Le mari de la fille de Justa fait un passage à un moment donné au sous-sol, alors que nous sommes dans notre première conversation, avant l'entretien.

Il me paraît tout aussi accueillant à l'idée que je porte d'interviewer Justa, à m'intéresser à leur histoire.

Il a l'air fatigué aussi, et il a quelque chose à faire à l'extérieur de la maison dont je ne connaîtrai pas les détails, mais qui le fera partir rapidement en voiture.

Il a la disposition de nombreux Galiciens que j'ai rencontrés, tant les femmes que les hommes : des personnes qui font ce qu'elles ont à faire. Ici, elles ont un sort qu'elles savent meilleur que pas mal de familles du village. Elles semblent l'assumer à la fois ave la détermination du paysan qui s'est sorti de la condition de pauvreté qui était le lot de tout un chacun dans la région, mais en même temps, comme chez Justa, une nostalgie, des regrets pour une vie ailleurs, à portée des migrants ; mais c'est un autre choix qui a été fait : celui du retour.

[28] Les passages surlignés ont plus particulièrement été exploités dans la thèse. La plupart des entretiens du fond d'archives orales HISTORGA n'ont pas été exploités car ils concernaient la vague migratoire des années 1960 (voir Annexe 4).

L'histoire familiale est intéressante parce qu'elle comporte ce choix de « l'abandon » de l'enfant au pays, du départ pour le travail, pour l'argent, et de la rencontre avec d'autres modes de vie (ici il s'agit de la Suisse et vie des migrants galiciens dans ce pays, sort semblable à tous les espagnols partis en masse pour cause d'accords bilatéraux). Les choix sont irréversibles et le retour est douloureux, d'autant que le migrant, le mari de Justa avec qui elle dit avoir été « très heureuse », est décédé de maladie au retour au pays, relativement jeune puisqu'il n'avait que 54 ou 55 ans.

Entretien réalisé le 3 octobre 2014

(cela me semble un peu tard ; j'ai passé le mois de septembre dans la région et il est vrai que j'ai eu l'idée d'interviewer Justa dont j'ai découvert l'existence, que très tard dans mon séjour. A vérifier.)

Début enregistrement Justa27.WAV

Je présente :

Este trabajo de investigación intenta recrear un poco el ambiente de los años que hicieron que mucha gente se iba…

Sí…

intentar comprender la historia de cada uno sí, pero también la historia…

Fin enregistrement Justa27.WAV
Début enregistrement Justa28.WAV

…porque todos estos testimonios son también el reflejo de una sociedad tal y como era entre los...

Fin enregistrement Justa28.WAV
Début enregistrement Justa29.WAV

entonces hay cosas comunes en las experiencias pero cada una es diferente.

Fin enregistrement Justa29.WAV
Début enregistrement Justa30.WAV

L'enfance

(Elle commence par ses frères et sœurs, famille très nombreuse).

Decían que se llamaba una Victoria y el otro Victorino, y las otras se llamaban una Placeres y la otra se llama Beatriz. El primero se llama Antonio y el segundo Florencio… él… dicen que nació antes, se llama Antonio. Y el otro se llama Florencio. Después la tercera se llama Edita *(celle qui est de la génération de Julia)*, después los mellizos dicen que se llamaban… ¡ah no! aquellos no eran mellizos. Mellizos fueron las… las pequeñas que las he visto yo cuando nacieron, al día siguiente. Mi madre dio a luz de noche y me dijo mi abuelo "ya tienes dos hermanas más; efectivamente los fui a ver y… cuando llegu… cuando las fueron a enterrar, yo me quedé allí al lado donde las ovejas y… estuve toda la tarde llorando. A pesar de que era una niña ¡tenía unos sentimientos!…

Uy, ¡Claro, claro!...

Toda la tarde eché llorando toda la tarde no paraba de llorar, no paraba de llorar, no podía parar. Lloré pero como era pequeña ya… No sé si lo he comprendido o no… he dejado de llorar, como aún no comprendía… y así fue mi vida… Y mi madre lo paso mal porque tuvo que criar…

muchos hijos…

…muchos hijos…

Familia muy numerosa…

Sí, pero ella andaba cosiendo por las casas… Y mi marido también andaba… haciendo casas de… vamos a ver… no era de… era cantero con que las hacía de piedra y también las hacía de ladrillo pero más bien en las aldeas eran de piedra.
Después hizo una en Lugo de tres pisos y me llevó a mí para hacerles la comida yo tendría 10 años… porque mis… mis hermanos… no… tendría 12, porque mis hermanos estaban en la mili y yo tenía 12 años pues eso me llevan 8. Y ellos con veinte años me parece que ya iban a hacer la mili.
Y me llevó… y yo aún no sabía hacer de comer pero fui y le hice lo que pude… porque él tenía que estar allí.

En Lugo. Esta muy lejos, ¿no?
Que no había coche… !claro que es lejos ! entonces él trabajaba por las aldeas también pero como no tenía coche le daban la comida y le daban el sitio para que se quedara. Como tenía todo eso pagado pues el tenía un sueldo y pudimos salir adelante. Pero si mis padres no trabajaran… porque nosotros en el campo o teníamos fincas.

¿no tenían fincas?

No… después mi padre compro unas pocas más… pero… no eran suficientes para poder vivir. Y después mi marido también era de una familia bastante pobre y…

¿También era de por aquí?

Sí, era de ahí de Vilar Buxán.

Vilar Buxán…

De cerca.

Julia: venía a casa su madre. Jovita se llamaba.

Mi madre se llamaba Jovita y mi padre se llamaba José.

Julia: Y venía a coser por las casas.

Sí que cosía en tu casa y en Fruxil en todas las casas, en todas las casas…

Y con eso se ganaba la vida.

En la casa de… ahora parece que murreo a de…

Julia : A da Lence.

A da Lence, sí, pues allí cosía muchas veces, muchas veces… ella cosía siempre allí en todas las casas que iba la llamaban. En tu casa, en todas las casas de… de Fruxil.
Así que… y andaba también por la Cervela, en fin… Yo fui feliz en la juventud, fui muy feliz a pesar de que era de una familia pobre, mis padres eran tan buenos que si mil veces naciera mil veces querría salir de los mismos padres. Nunca levantaron la mano para darle a un hijo un azote, nunca jamás.

Con familia bien numerosa y…

Nunca, nunca… nosotros si hacíamos un poco…

Julia : los míos tampoco.

Nosotros si hacíamos un poco ruido, mi padre decía cht y nosotros ya nos callábamos.

Julia : como el mío, nunca nos pego, eh, yo…

No nosotros tampoco porque nosotros éramos muy obedientes…

Julia: y sin embargo…

Muy obedientes… Salíamos a jugar a fuera porque no había otra manera jugábamos unos niños con los otros y lo pasábamos muy bien.
Después ya fuimos a la juventud… Fui feliz cuando estaba con mi marido fui muy feliz pero…

Y antes de… de eso… ¿Fue a la escuela? ¿Fueron a la escuela los niños?

Sí, a la escuela sí… sí que fuimos

¿sí?, ¿cuánto?... ¿todos?

Sí ¡todos fuimos a la escuela! ¡fuimos todos a la escuela!
Bueno, yo aprendí a leer y a escribir, y a facer unas… a hacer unas cuentas porque yo no… ellos no podían… nosotros en aquellos tiempos no podíamos ir a una… a una universidad.

Claro…

Fuimos a la escuela del pueblo.

Julia: aquella… venía un maestro…

Claro, venia un maestro y… Nosotros algunas veces tuvimos que ira a Rubián de Cima caminando ¡eh!...

Julia: sí, la escuela de Rubián…

¿A Rubián? ¿No era la de Noilán?

La de Noilán estuvimos pero antes fuimos a Rubián de Cima… que hay un kilometro más o menos ¡si nos mojábamos en el camino nos mojábamos!

¡Claro!

No sé, hasta no me acuerdo…

Julia: nosotros íbamos…

¡como éramos tan pequeños yo no me acuerdo si llevábamos paraguas o no… de eso ya no me puedo acordar… Después sí que venían a dar la escuela allí, las profesoras, siempre fuimos a la escuela de profesoras. Era mixta.

¿no de…? De religiosos.

Era mixta. No. Eran maestras una profesoras que eran de Santiago.

De Santiago…

De Santiago porque una venia muy joven… una se llamaba… Carmen y la otra se llamaba Beatriz.

Julia: Beatriz… me acuerdo de ellas, las dos.

Sí, acordaste delas porque los de Fruxil también venían a la escuela da… Cervela.

Julia: Doña Beatriz… era la primera. Era la mayor.

No… yo creo que era la… La Carmen…

Julia: ¿no era la mayor Doña Beatriz?

Pues no lo sé, no me acuerdo yo sé que una se llamaba Carmen y la Carmen se murió mucho más… se murió muy jovencita…
Julia: sí. Yo creo que la mayor que era Doña Beatriz.
Pues seria. Yo no lo sé porque era muy pequeña.

Je ressens de l'agacement dans le ton de Justa. Elle n'apprécie que très moyennement les interventions avisées de Julia. En fait, j'ai l'impression que ce qu'elle ressent lors de cet entrevue — en dehors de sembler toujours assez fatiguée et comme voulant en finir le plus rapidement possible — c'est que c'est "son" moment. Peut-être une certaine rivalité. Peut-être n peu d'arrogance de celle qui a si bien réussi par rapport aux plus pauvre de Fruxil, même si Julia a bien réussi aussi. Ses "preuves de réussite" ne sont pas aussi importantes que celles de Justa qui possède, suite à son émigration en Suisse, une très grande maison et beaucoup de terres. En dehors sans doute d'une affaire de construction ou du bâtiment avec son mari… le rythme et les apparitions du mari le laissent supposer. Tout cela même si dans l'entrevue, Justa exprime un certain désespoir, lié sans doute à la mort de son mari mais aussi à une sorte d'inutilité de son expérience — je me réfère à ses dires sur l'évaluation relative du prix de sa maison —)

Julia: me acuerdo della (Julia ne lâche jamais…)

Pero eran muy buenas que nunca… (*elle veut poursuivre son histoire et ne donne pas la réplique à Julia*). …antes les pegaban a los niños en la escuela… pero ellas nunca… jamás nos dieron un azote.

Julia: no.

Eran muy buenas. Que allí había un niño que no sabía hablar el castellano y le zumbaban ¡de caray!…

¿Ah sí? Por no…

porque por no… no podía hablarlo y no podía y ellas, ¡venga! Pero no eran esas, era otra… aquella… era…

¿en Rubián?

Julia: no eran ellas, no…

En Noilán, en Noilán … Uno que era… de una familia también pobre y lo… adopto allí otra familia que no tenía hijos. O sea que lo separaron de los hermanos pero estaban cerquita. Eran del mismo pueblo. Pero él me parece que no le gustó mucho… Después él se quedó soltero y en vez de dejarle los hermanos le dejó a la… a una sobrina. No le gustaría mucho que lo separaran de los hermanos. Cuando tenía uso de razón igual no le gustó.

Julia: normal…

Claro, claro…
Le gustó todo lo que… todo lo que tenía se lo dejó a una sobrina que era también ahijada. Porque aquella sobrina le quería mucho y siempre lo invitaba a que fuera… cuando hacia un dulce que fuese hasta allí y… si hacían una empanada tenía que ir… el… el padrino y tenía que ir a todas partes. Entonces le dejó la herencia.
Y así fue la… mi vida fue así…

(Justa a de toute évidence envie de parler d'elle. Elle fait signe vers moi par cette phrase qui me ramène à son parcours).

Y entonces a la escuela fue hasta que…

Hasta los 14 años.

catorce años…

Si no seguíamos teníamos que parar los que teníamos… Yo aprendí a hacer cuentas, a leer y a escribir y a hacer cuenta, nada más…

Julia : como yo… como yo…

Nada más…

Y luego al salir de la escuela con 14 años qué… ¿qué hizo?

Pues trabajar en la casa…

Julia: las vacas…

Trabajaba en la casa…

en la casa, en la casa nos quedamos trabajando hasta que nos casamos …

Julia (en même temps): las vacas y… y las patacas…

Y cuando nos casamos también tuvimos que trabajar.

¿Y los mayores?

Los mayores trabajaban como nosotros porque aún eran jóvenes. Yo…

¿No se fueron de la casa?

No, no, nunca se fueron… Cuando yo… era joven éramos trece de familia, o catorce.

¿y seguían en casa?...

Cuando se casó mi padre había tres tíos solteros, había, porque él era mayor y eran 8 hermanos. Y tenía otros dos… tenía tres que eran también mellizos, y uno que era mi padrino que se llamaba Serafín también estaba aún soltero en casa. Pero todos trabajaban de albañiles…

¡ah sí!...

…y por la semana…

no estaban… y además, ganaban su sueldo…

Claro. Ganaban su sueldo. Sí, porque trabajaban… muy bien de albañiles, y mi padre también…

¿y lo traían a casa?

Mi padre tenía que mantenerse por su cuenta. Pero ellos cuando venían a casa… compartíamos porque tenían a sus padres aún… Eh, mis abuelos murieron cuando yo tenía… el abuelo murió cuando tenía yo diecisiete años… y a abuela… tendría yo veinte, veintiuno… pero los de mi madre no los he conocido…

Y esa… esa idea de emigrar… ¿ya estaba por?… ¿se hablaba de la emigración?

Esa idea de e migrar era porque no teníamos, no teníamos…

¿Pero se hablaba de la emigración? ¿se hablaba de la gente que se había marchao?

¡oh se marcharon muchos!

Julia: ¡no hablaba de nada! cada uno marchaba…

…pero emigraron muchos antes para Cuba y para…

Claro…

Para las Américas… a ver… ¡para Venezuela!

¡las generaciones de los padres!

Sí, de las generaciones de…

O de los abuelos…

De los abuelos más bien, de los abuelos. Pero la generación esta fue igual que aquella…

También se fueron muchos a América…

Mis padres no se fueron, y mis herma… mis tíos tampoco. Solo se fue un hermano mío a Venezuela.

A Venezuela…

Unos solo. Y yo me fui a Suiza porque… nosotros no teníamos con qué hacer una casa. Hambre no pasamos, pero..

¿Y se marchó… casada ya de aquí?

Sí, nos marchamos los dos juntos y dejamos a la niña.

Entonces ¿se caso primero aquí, conoció a su marido también aquí…

Sí, lo conocí aquí y nos casamos aquí. Después mi marido estaba trabajando en… en Avilés que pertenecía a Asturias. Y después él tenía un…

… ¿haciendo casas también?...

no, trabajaba en una fábrica le chamaban Endesa o algo así.

…Endesa…

(L'entreprise d'électricité espagnole, vérifier la date de création et le passage de Fecsa à Endesa. Cela donnera une idée des dates que Justa ne sait pas préciser).

Pero era una fábrica que… no era una… a ver, lo que trabajaba él, era una… no era en la fábrica. ¿cómo se llamaba?...

¿era una oficina?

No, no… era un… un… era por contratación… ¿no?

¡Ah! ¡Vale! ¡Vale!

era una empresa de "entre canales y tauras" les llamaban… a la empresa. Y después ella se fue a la… aquellos se fueron para La Coruña. Y mi marido se fue para La Coruña también… porque él tenía… En Avilés tenía un *choio*? *chollo*? muy bueno: estaba en una garita, atendiendo una máquina que le daba aire a los que andaban abajo… en una mina… tenía un puesto muy bueno. Después aquella se fue para a Coruña y mi marido se fue para allá. Pero después lo llamó un pariente que tenía… que era de… de ahí de un pueblo que le llaman… Zouro.

Zouro.

Julia: ¡ah sí!

Pero él estaba en Vigo. Y le dijo que le buscaba trabajo y nos fuimos par Vigo los dos. Y cuando llegamos a Vigo, él no tenía trabajo ninguno. Le dijo que se lo iba a buscar y o tuvo que buscar por su cuenta. Lo engañó.

…lo engaño…

sí, lo engaño…

Y ¿por qué lo hizo venir a Vigo?

Porque mi marido se podía quedar allí en La Coruña… porque lo engañó… que después tuvo que ir mi marido a buscar el trabajo adonde estaba él.

Y el otro…

Y después… mi marido trabajaba en las hojas… en las… cuando tenía él libre… tenía una zapatería montada y en las horas libres trabajaba de zapatero. Tenía un empleado con él. Y en Asturias se lo dejaron tener pero, vamos a ver, después… un día él también le pagábamos por todo… y le pagábamos para que me dejaran tener la zapatería también. Pero un día llego a casa, vino a trabajar y encontró todo tirao por el suelo… Se creyó que le íbamos a agarrar el piso… o… piso él aún no tenía porque nosotros dormíamos encima de la arena que no lo tenía terminado. Y después nosotros nos fuimos porque encontró todo tirado por allí y nos fuimos buscar otro bajo… y nos separamos…

Del… ¿del empleado?

Y después él se comprometió con mis padres para cuidarlos… él estaba empleado allí pero se comprometió a trab… a co… a… a cuidar a mis padres, y después mi madre se llevaba muy mal con su… mi abue… la su… la suegra mía, se llevaba mal con su marido.

(Dépassée par son propos et la succession des faits, mais comme ce n'est pas essentiel à mon propos, je la laisse avancer).

Nunca se llevaron bien porque ella había tenido un hijo… una hija de soltera… y me parece que se caso así sin enamorarse dél… no porque lo… ella no… no lo trataba muy bien. Con palabras no. Y sin embargo para mí, mi suegro para mí fue… como un padre.
Pero después como ella se fue y lo dejó solo… nosotros nos vinimos, como teníamos la oveja donde cuidar… nos vinimos los dos y nos metimos allí… la casa no valía nada…

Eso, ¿era en Vigo?

Sss… Nosotros estábamos en Vigo por… nos vinimos para Vilar Buxán.

¡ah! Para Vilar Buxán!...

porque yo aprendiera también a hacer pantalones en Vigo y… los hacia muy bien…

porque usted mientras tanto trabajaba… de costurera…

claro él trabajaba y yo de costurera sí, hacia pantalones…

y ¿cómo era esa actividad? ¿En fábricas o… para la gente? ¿en casas?…

Era para fábricas pero yo trabajaba en casa porque si estuviera en la fábrica tenía que estar asegurada pero como los llevaba para casa… no podía estar asegurada.

¡ah! No estaba… no tenía seguro…

No, no tenía seguro… pero también era joven… aún tenía tiempo para asegurarme porque vamos a ver entonces con diez años ya llegaba. Diez anos te llegaban, bastante. Yo… pagué dieciocho pero en aquellos tiempos, con diez llegaba ya.

Julia : que ahora hay que…

Cuarenta…

Hoy son muchos más, son muchos más. Después ya pasaron quince, pasaron veinte, pero ahora ya es mucho más… cada vez es más… ahora… los que sean mayores ¿cuándo van a cobrar? ¿y

sin o tienen trabajo? Si no tienen trabajo ¿cómo pueden pagar tantos años? Es imposible. Pero bueno así es la vida. Nosotros nos lo tuvimos que marchar y dejar una niña de nueve meses y medio…

Cuando vinieron… a Vilar Buxán no pudieron…

No pudimos y tuvimos que hacer otro…

Y ¿cómo tuvieron la idea de emigrar?

Porque… Nos veíamos… porque allí también, uno que trabajaba allí, que le buscó sitio allí a mi marido… también trabajaba con él en la misma empresa, y él también se… dejó la empresa y se fue para… para Suiza.

¿por qué Suiza?

Porque… a Suiza emigraba mucha gente… mucha…

Que había mucho trabajo…

Mucho trabajo, entonces aumentaba mucho el dinero, que ahora baja… pero entonces, entonces aumentaba muchísimo. Nos fuimos y aún tuvimos que volver otra vez porque aún no nos llegaba… y volvimos otra vez, yo volví otra vez…

Y entonces la vida…

Porque mi marido se metió en esta casa tan grande que todos decían que no había… que no había… poder salir de ello. Y salimos y gracias a Dios salimos…

Julia: preciosa…

Y ahora nos sobró dinero…

Julia: …grandísima…

…compramos esa finca arriba, compramos esta abajo y en Vilar Buxán compramos una casa con muchas fincas que era la… decían que era la más rica de Vilar Buxán pero ya vendieron muchas fincas antes. Pero aún quedaba bastante… y una casa mucho mejor que la que tenía mi marido. Pero ¡eso fue después de venir de Suiza eh!

¡Claro!

¡Claro!...

Pero entonces, si volvemos a la… a la emigración, ¿cómo?… ¿la decisión de marchar?...

Volvimos a la emigración porque… nosotros compramos aquello… y después volvimos porque aún no… no nos llegaba… porque en la casa podíamos mantener siete ocho vacas. En aquellos tiempos pues siete ocho vacas ya era uno bastante rico pero vamos a ver, nosotros no teníamos con qué hacer una casa. No pasamos hambre pero no nos llegaba para hacer una casa. Entonces volvimos a emigrar otra vez.

Pero la primera vez que se fueron, ¿cómo fue el…

La primera vez nos fuimos porque no teníamos casa ni brasa; cuando nos marchamos la casa de mi marido no valía nada. No tenía ventanas… tenía una habitación sola… No sé cómo se pudieron criar ellos allí porque había … no había cociña… cocina como esta, era una cocina de lareira como le llamaban en aquellos tiempos …

Julia: eso…

Le llamaban de lareira… Y… todo olía…

Julia: Yo aún la recuerdo la cocina de lareira en Fruxil… en mi casa…

…a humo…

Sí, sí…

Todo olía a humo, ¿no?...

Julia: y después ya hicieron…

Después en mi casa pusieron una económica… de esas de leña.

Julia: sí…

Pero en la de…

Lareira, ¿cómo?... ¿cómo era? ¿cómo funcionaba?

Julia: ¡bueno!... (d'évidence) el fuego en el suelo, colgada la olla allí…

En el suelo… sí… había unos… en vez de haber unas ollas como hay hoxe… como hay hoy, eran los…

(Je lui signale qu'elle peut parler galicien si elle le souhaite)

le llamábamos potes o poticos…

Julia: tenían un asa y se colgaban…

Sí, se colgaban, y también tenían así para…

Patas, ¿no?…

Patas, tres patas para ajustarlos como tres pies que lo…

Julia: porque… la lareira…

poníamos los tres pies para hacer la comida… sí…

y la lareira era el suelo y pa colgar las potas dallí tenían un gancho…

un gancho…

Sí, sí… aún quedo alguna que yo la quisiera traer porque… Vamos a ver, mis padres quedaron en la ruina total… mis abuelos, no mis padres no, mis abuelos, por parte de mi madre. Pues ellos eran de los más ricos. Y… yo no sé… Me parece que mi abuelo que era… se llamaba Juan. Y… decían que era de una familia de señoríos porque allí está la casa que tiene escudo y todo. Debía ser muy… porque a él le dejaron una fortuna muy grandísima !bueno, hombre !, si él podía vivir muy bien. Pero luego fue tonto porque en aquellos tiempos no sabían leer ni escribir…

Julia : ¡claro!

Y entonces él dejó su casa… que no tenía derecho a dejarla… vamos a ver… a él le sacaron la casa… no le sacaron, la dejó él.

Eso ¿qué años eran?

Bueno serían… si era mi abuelo… ¿qué sé yo? Seria en el… yo ya no me acuerdo…

¿Principios de siglo?

No, a principios no pero sería… vamos a ver si yo nací en el…

…¿29?…

en el 29, él nacería en el… pf…

Julia: sería en el 40 o más…

No, ¡el 40 es mucho después!…

No, era antes, antes…

eso fue muchos antes… ya sería antes de ese siglo…

Sí, sería antes, sí, sí, … cuarenta años antes…

me parece que sí, pero yo no me acuerdo… yo no me acuerdo deso.

(Elle prend un temps… sa mémoire ne fonctionne pas sur le temps, je n'ai donc obtenu aucune précision temporelle).

Pero se me murió muy joven porque… fue al Incio, y le… el… el que… el del Incio, no sé si fue el secretario o fue el… el alcalde… le dijo, usted se llama juan y ha sido juan dos veces. Usted aunque gastara siete casas como esas no lo podían echar. Porque usted era el dueño de su casa. Entonces él cuando se enteró… cogió una depresión… de muerte. A los tres o cuatro meses se murió de depresión. Y dejó a mi ma…

Pero ¿lo echaron de casa?

Se fue él…

¡Ah se fue! Y luego no le dejaron…

Él se fue porque pensó que no tenía derecho en la casa.

Y ¿quién dejó en esa casa?

Él…

Pero ¿quién había dentro de la casa? ¿quién se quedó con la casa?

¡Estaba él en la casa!

¿Pero después cuando se fue?

Después esa casa fue vendida…

Pero ¿quién la vendió?

Pues serían los señores de Pereira…

Julia: ¡Claro!

Los señores de Pereira porque él era hijo de un señor de Pereira…

Julia: ¡los señores de Pereira tenían muchas casas así!...

El señor de… él… él…

¿Perdieron todo y él no…?

Él era hijo de un señor de Pereira… y le dejó aquella herencia… Pero ¡je! no sé en qué condiciones se la dejo. Porque yo me parece que tenía más hermanos. Pero yo nunca supe que tenía más… Pero él… entonces hicieron diferencia entre unos y otros… es que yo no lo entiendo… porque a él le dejaron… yo conozco muy bien las fincas que le dejaron…
Una casa de piedra … después la compró uno allá de cerca de Nespereira… Mi hermana mayor se fue a casar para allá y el que la compró se la regaló a un ahijado que tenía… se la dejó al ahijado que está allí viviendo aún en ella… Se llama Antonio, que fue… le llaman en la Penela donde estaban mis padres.

Total Ustedes se encontraron que no tenían nada… y ¿en qué año emigraron?

Porque nosotros… Bueno nosotros emigramos…

¿La primera vez?

Nosotros emigramos… a ver el día de… mi hija nació el 13 de junio del 66 y… nosotros nos marchamos en el 63 en abril…

63…

en abril… del año…

Directamente para Suiza. Y ¿tenían un contrato de trabajo allí?

Sí, ya fuimos desde aquí con ...

Su marido, ¿tenía un contrato?

Los dos.

…los dos…

Emigramos los dos juntos.

¿Emigraron por las oficinas de emigración? ¿el Instituto de la Emigración?

No, no. A nosotros nos busco trabajo el que estaba en Vigo con nosotros que se fue para allá y después yo le escribí una carta a ver si nos buscaba trabajo. Y nos lo encontró él en el sitio en donde trabajaba él.

Y ¿cómo marcharon pues con el…?

Marchamos los dos juntos.

… ¿de turistas?

No, ¡no! a nosotros nos mandaron un contrato por tiempo indefinido.

…por tiempo indefinido… ya el primero…

Aún no nos conocían y nos lo… sin conocernos nos lo mandaron por tiempo indefinido.

Y… ¿era trabajo de qué?, ¿de la construcción También?

¡No! era en un hotel….

¡ah! ¡Es verdad que a suiza van muchos para los hoteles!…

Sí, fuimos a un hotel, yo hacía las camas…

Y los dos…

… y él hacía la limpieza del suelo.

Julia: ¡ya, ya! Había entonces.

(Elle sait, cela correspond presque exactement à la période où elle a quitté la Catalogne pour aller en France. Peut-être a-t-elle hésité à aller en Suisse. Elle avait des connaissances qui nous avaient rendu visite et étaient émigrés en Suisse. Le hasard du contrat qu'elle a pu se procurer elle aussi, l'a menée vers la France. Peut-être partant de la Galice aurait-elle suivi ce canal…)

Y… después… Allí no había que limpiar nada, él hacía todo con las máquinas. Una… era un cosa que no se podía utilizar agua.

030 22:19

Ah sí…

En el suelo no se podía tira ragua. No hacía falta ni echarle cera ni nada, él con una máquina que rotaba así como un cepillo y era eléctrica. Primero pasaba la aspiradora y luego le pasaba eso. A eso se dedicaba… por las mañanas. Y por las tardes estaba de portero , les subía las maletas a los turistas algunas veces le daban una propina…

En qué ciudad era?

Era en Source pertenecía a Lucerna es un pueblo pequeño donde está

El idioma?

el alemán pero también hablaban el italiano y yo el italiano lo he aprendido en seguida porque es muy parecido al gallego. Nada más que lo oyes hablar lo aprendes en seguida. A mí ya me preguntaban si era italiana porque lo hablaba sin estudiarlo lo hablaba como ellos. Lo que no sé es escribirlo… pero hablarlo si.

Y el alemán para nada?

Ay no, no. Fui a unas clases y no lo puse… fui a clases pero lo dejé porque no lo podía comprender. Además dije para qué voy a aprender el alemán si ya no lo voy a hablar…

no lo necesitaba?

No, no lo necesitaba para qué? Si yo no volvía a emigrar para qué si yo a Alemania… no?

Cuanto se quedaron pues?

Pues… Estuvimos… yo estuve más tiempo que él… yo estuve… bueno él… Como dejábamos la niña aquí… la niña quedaba con nueve meses y medio… aún estaba dando el pecho… Mira qué contenta iría yo para allá? ¡mira qué contenta iría yo para allá!… Adelgacé unos diez kilos… tú sabes lo que es … quiero mejor no acordarme… eso ya pasó… no voy a hablar de eso… no voy a hablar de eso…

Y usted No podía volver?

Como iba a volver?...

Pero él sí, ¿volvió?

No, él estuvo allí hasta que estuve yo… después compramos la casa y él paso aquí mucho tiempo… y después aún he vuelto yo y él quedó con la niña.

¿compraron la casa?

Compramos la casa en marcos pero no nos llegaba aún para hacer esta. Claro.

¿Y donde la compraron la casa, allí?

En Villar Buxán.

Y ya empezaron a…

Sí empezamos pero para hacer esta… Compramos aquella y compramos el tractor y compramos la maquinaria… pero para hacer esta como está era muy grande ya no pudimos llegar a ello y volvimos otra vez los dos pero él estuvo menos tiempo, paso mucho tiempo aquí cuando compramos la de Villar Buxán.
Porque había una historia que había una que era menor y no… no quiso firmar… y dijo que después que firmaría cuando fuera mayor de edad y no cumplió la palabra.
Después querían la mitad más. Se pusieron en contrato con los hermanos… Entre ella y los hermanos porque a ellos también les muriera la madre y el padre, no, eran huérfanos. Y entre

los tres, que eran dos hermanas, tres hermanas y un hermano… y también tenían un tío que se metió también en medio de eso, no… ellos querían más y mucho más y nosotros fuimos a un procurador de Monforte… Y…
Éramos muy amigos del procurador porque… nos dijo si le llevábamos un joven para allá y nosotros le buscamos sitio… y le buscamos sitio él lo agradecía tanto que cuando llegábamos a la consulta no nos cobraba nada… lo que pasa es que nosotros cuando íbamos le llevábamos un regalito… para cumplir… como no nos cobraba pues le llevábamos una conga… algo siempre nunca fuimos con las maños vacías… pero después el tampoco nos cobraba nada… y un día fue hasta allá a hablar con ellos que eran de… non me acordó ahora como se llama el pueblo… y ellos querían más y mucho más.
Sí por la casa en Marcos como lo firmara aquella y después ya no cumplió con la palabra que diera… quería más y mucho más. Se puso en contacto con los hermanos y entre todos unidos querían mucho más.
Pero después él les dijo que si no les llegaba para defenderse con aquello que cobraban que le quitaban algo de la… algo de lo que tenían. Y después ellos aceptaron.
A pesar de que aceptaron les tuvimos que dar un poco y bastante más… pero pudimos comprar la casa.

Lo que significa que la primera vez cuantos años se quedaron en Suiza?

Pues vinimos a después de dos años de vacaciones para ver a la niña.

Y ¿no la podían llevar?...

No.

¿Por qué?

Como trabajábamos en un hotel no la podíamos llevar… Si fuera mayorcita le dijéramos a la… porque era una señora que ya quedara viuda muy joven. Entonces era ella era la dueña. El marido era el dueño. Del hotel. Pero ella después… debía de ser francés… me parece que era francesa… y… se ve que era la jefa.. le dejaría a ella… el marido la dejaría como dueña no? Después serían los hijos. Ella tenía dos niñas y un niño. La niña tenía dieciséis años y el niño catorce y la otra tenía nueve cuando fuimos nosotros para allí.

Y con dos años de trabajo en el hotel que supongo…

No, vinimos de vacaciones y nos volvimos.

Sí pero la primera estancia fue…

Después volvimos a los cinco años. Y después volvimos para allá.

La primera cuanto tiempo duro?

Íbamos por tiempo indefinido. (elle s'agace) Podíamos quedar hasta que nos echaran.

¿Se volvieron al cabo de dos años?

No, no, no, … después cuando teníamos ya… más tarde… vinímonos.

Julia: Vinieron a ver la niña

Vinimos a ver la niña y la llevamos un… de vacaciones…

Pero entonces ¿cuánto tiempo se quedaron allí trabajando?

Nosotros… yo estuve más de nueve años. Sí porque la niña ya después ya quedaba con las monjas y la iban a buscar los sábados para que viniera pa casa. Y después las vacaciones las pasaba en mi casa. Mi hija quedó en muy buenas manos… porque se quedó con mi hermana

que tenía un hijo de la misma edad y aún mis padres aún estaban activos. Entonces como quedaba en muy buenas maños yo me iba tranquila… bueno tranquila, tranquila no pero vamos como quedaba en buenas maños pues…

Julia: (qui sent la culpabilité…) tu padre que era el señor José?

Era. Era.

Julia: yo no conocí, ves… la Jovita si…

Allí cabían todos, todos, todos, todos.
Fueron allí a destetar sobrinos y... Mi padre… mi madre estaba dándole el pecho a su hijo más pequeño y se quedó con la hija de una cuñada que era hermana de mi padre y se quedó con la hija de ella porque fue a… como antes iban las amás de cria, a criar los hijos de los ricos pues ella se fue… cuando había la guerra se fue a criar la hija de un médico, algo así y después como hubiera cambio de moneda… pues no le pudieron pagar…

¿Cambio de moneda?...

Sí, hubiera cambio de moneda como ahora hubo de la peseta al euro.
En aquellos tiempos yo ya no me acuerdo si eran pesetas o eran… duros... Algo de eso había. Había calderilla como ahora, y había billetes de papel también. Había de diez pesetas.

Julia: y de peseta y todo, yo me acuerdo…

Sí de pesetas había. Y después los otros billetes ya no me acuerdo

Julia: yo tampoco… me acuerdo de billetes de peseta…

Porque yo en aquellos tiempos era muy joven. Yo de lo que me acuerdo es cuando emigré pero de aquellos tiempos yo era muy pequeña. Que fue cuando hubo la guerra…
Era cuando te estoy diciendo que mi cuñada se fue a… mi tía se fue aquí a la madrina también y dejó la niña con mi madre -y con mi padre- y.. y ella se la cuido… no sé si le dio el pecho o no porque ella aún le estaba dando el pecho y se la dejó también a mi madre y mi madre cargo con ella y con el hijo. Y con todos los otros.

Y se fue también a Suiza?

No, ella se fue para Madrid. De ama de cría como iban muchas de aquellos tiempos iban muchas. Había una que tenía una hija sola…

Esto más bien era España, no son los que se iban a fuera?

No, eso fue en España, nosotros no nos fuimos de ama de cría ni nada. No, nosotros nos fuimos a trabajar en un hotel.

Y esos nueve años que se quedaron en Suiza, las condiciones de trabajo… como eran?

Mi marido estuvo menos tiempo que yo. Porque después como dejábamos aquí la niña él se vino y yo me quedé allá.

Al cabo de cuantos?

Pues luego yo volví y mi hija ya estaba estudiando… estudiaba… estaba estudiando ya bachillerato… y después ella me dijo que me viniera y yo dejé plantados a los…
Me escribió y

Debía tener quince o dieciséis años?...

Si. Ella estaba estudiando bachillerato en Monforte. Primero estuvo en las monjas y después para hacer el bachillerato tuvo que irse para Monforte; no sé si lo podía hacer o no pero.. la

mandamos para Monforte y estaba allí con una señora. Se quedaba con la señora y le daba también la comida. Primero estuvo con un vecino de Villar Buxán, y después estaba con otra señora que le daba también la comida y la cama.

Y después le dijo que volviera y…

Me dijo que volviera porque después ya no quiso seguir el bachillerato y como tenía que trabajar pues me dijo que me volviera y me volví.
Me faltaban tres meses para jubilarme… por allá. Por eso cobro menos. Si estuviera tres meses más ya cobraba más.

Julia: (le cri du coeur!) es una lastima!!

Je reprends… qué lastima!... pero…

Claro… pero claro… a ver… la vida es así… yo me tuve que venir porque me lo pidió. Sino no venía.

Y no lo pidió antes?

Antes no. Bueno una vez que íbamos para Sarria no quería quedarse allí. Iba agarrada de mi brazo y decía… que no la llevara para el… para junto de las monjas. No quería ir para allí.

Julia (ou moi)…: pobre…

No quería. Pero después al final estaba contenta. Al final si. Al final si. Tenía allí una chica que era muy amiga que cuando fuimos a buscarla mucho lloro aquella niña Dios mío mucho lloro por ella. Era muy buena muy buena… se llevaban muy bien y sin embargo… mi hija no soltó una lagrima y ella llorando todo el tiempo.

Julia (empathique): pobrecita…

Moi (pas dupe) : cada uno…

Todo el tiempo lloro… Muy buena muy buena era muy buena chica. Y después se escribían… después dejaron de escribirse… y así fue la vida.
Después yo… ya digo… yo hasta que…

Y en Suiza como eran las condiciones de trabajo?

En Suiza era… para mi… estábamos mejor que aquí… porque nosotros por lo menos teníamos un día y medio de descanso… y aquí no teníamos descanso ninguno. Nosotros cando veníamos de vacaciones veníamos para trabajar…
Teníamos que ayudar a los padres a los abuelos, todo… Porque mis padres aún vivían, y los de mi marido también. Como nos comprometimos a cuidarlos teníamos que mandarles dinero desde allá. Entonces como mandábamos dineros a ellos y dinero a mi casa… a mi casa me la cuidaban igual pero vamos nosotros queríamos cumplir con algo… eso mismo… y como mandábamos dinero a los dos sitios pues ya no nos quedaba tanto.

Y para a escuela seguramente de la hija?

La mandaban a la escuela como no.

Quiero decir que también se necesitaba dinero para el colegio.

Sí, había que pagar el de las monjas Sí, después en Monforte no pero el de las monjas no pero sí que cobraban como no.

Y como eran esas condiciones de trabajo pues?

Después yo vine una vez y le vi que tenía un diente así un poco atravesado y la llevé a Lugo

que había allí un médico para
Dentista…
Le pusieron un aparato y le salieron muy bien los dientes. Después la llevaban las monjas hasta allá pero teníamos que pagarle el viaje.
Después la llevaba, después se quedó con el hermano de mi marido, se quedaron con ella también. Pero aún estaba en las monjas solo venía los fines de semana.
Y después la llevamos a Suiza a unas vacaciones.

De vacaciones. Y le gustó?

Sí ella allí estaba contenta, a mí nunca me dijo que no le gustara… y después yo la llevé a… nosotros fuimos…

Y no quería quedarse?

No porque estaba yendo a la escuela y no podía quedarse. Y nosotros tampoco nos podíamos quedar con ella porque… en un hotel…
Bueno si era mayor… Vamos a ver…

Ustedes estaban alojados en un hotel?

No estábamos alojados en un hotel que no teníamos gasto ninguno. Nos daban la comida, la cama, yo lavaba mi ropa y… en fin… Todo, todo era pagado.

Para los dos?

Al principio no había habitación pero podíamos comer igual allí. Nosotros hacíamos la comida y sino, cuando cerraban, nos daban… nos pagaban la comida en otro restaurante.
Y nosotros, si nos daban el dinero, pues para ahorrar más íbamos allí a un supermercado como hay aquí, allí había tartas de manzana muy ricas, yogurts muy buenos, había de todo y nosotros en vez de gastarlo íbamos al súper y comprábamos unos… para ahorrar más, comprábamos algo de aquello. Aunque pasaras un día…

Elle se tait, interrompt la phrase qu'elle allait dire. Analyser les occurrence de cette expression : « bueno, y así fue mi vida » qui ponctuent régulièrement son propos. N'est-ce pas une stratégie d'évitements pour ne pas raconter la réalité, mais plutôt l'embellir d'une certaine façon et de ne pas confesser que pour l'argent ils ont fait bien des choses… Le doute restera. Jusqu'à mon expérience de Mosteiro, je ne soupçonnais pas où se cachait la honte.

Il faudrait faire des études plus étayées pour analyser tout ce qu'ils ne disent pas, ceux et celles qui acceptent de raconter leur vie.

Y ¡así fue nuestra vida!

Y las condiciones de trabajo? Se acuerda?

Para mí Muy buenas. Porque yo andaba haciendo las camas y mi marido…

Y los horarios?

Los horarios eran… Nosotros echamos más horas de las que debíamos echar.

Y se las pagaban extra?

No, no. No nos pagaron. Hasta no nos pagaban las vacaciones… que tenían derecho a pagarlas… después el que vino después si.

Sí, claro, los emigrantes…

Nos estafaron muchas veces

…muchas veces no conocerían sus derechos?

No, no, nosotros no.

No había sindicatos o cosas así?

Había pero nosotros no sabíamos como no sabíamos hablar no… nunca fuimos a uno de esos. Gracias que nos dijo uno que… Porque a mí me daba igual estar asegurada o estar sin asegurada, me parecía que no iba a cobrar aquí… pero después aquella Sí, que en cuanto fuimos ya nos dio a firmar unos papeles y entonces ya era para asegurarnos.

Julia: (acquiesce) …claro…

Al cabo de cuantos años?

hasta que nos vinimos!

Desde el principio?

Desde el principio hasta que nos vinimos!
Nos consolamos allí, y después…

Tenían una pensión?

Claro. Por eso tenemos la pensión.
Y después cuando nos vinimos, nos dimos de baja en el consulado y nos vinimos. Y después volvimos otra vez.

Al cabo de unos años?

Sí, pasaron pocos años. No me acuerdo… pasaron pocos años.
Debía ser allá por el… no me acuerdo… en este momento no me acuerdo… sé que no pasaron muchos años, algún tiempo pasó.
Volvimos y… el chaio que tenía yo era que por la mañana ya te dije, limpiábamos las habitaciones y por la tarde lo único que tenía que hacer era subir las bebidas, para surtir el… Y después a subir las maletas es lo que tenía que hacer por las tardes. El aún tenía unos momento de siesta porque tenía que madrugar mucho porque era el portero y tenía que abrir las puertas muy temprano. Y tenía que limpiar primero el… adonde venían a tomar el café. Tenía un sitio para tomar el café y otro para comer. Aquél era un restaurante y el otro era la cafetería. Allí comíamos las mujeres y los hombres comían en la cocina.
Allí también comían los hijos de la jefa con nosotros, en la misma comida.

Y con los jefes como se llevaban?

Era una señora muy buena, muy buena, muy buena. Vaya! Jugaba con mi marido como… a veces él se agachaba para meter las bebidas así debajo, y ella le hacía que le tiraba por los pelos… Jugaba con él como si fuera… Era muy campechana, muy buena, muy buena, muy buena.

Era buena con los emigrantes?

Vaya mujer!

Había muchos españoles?

Muchos. Allí había gallegos madrileños, había después muchos de… Portugal, de Italia… De Italia había muchos más porque está muy cerca, claro. Había muchos. Pero italianos allí no había ninguno. A ella no le gustaban los italianos.

A no?

Ella quería los españoles. Siempre decía a mi marido a ver si me encuentras uno por allá. Le parecían más legales los españoles, yo no sé, los españoles fuimos legales. Nosotros fuimos legales pero otros no fueron. Bueno, los de … había unos españoles allí que estaba mi hermana en un restaurante y eran muy cuentistas y después… les hacían mucho el cuento a los jefes y después cuando marcharon, a ver iban tener una… una comida con ellos.
Eran un matrimonio joven que tenían una niña… Querían hacer una comida entre todos. Y mi hermana dijo… que los veía bajar así un poco tristes… les habían robado. los españoles! Que estaba allí un matrimonio y después le desaparecieron cosas… Ellos les hacían haciendo mucho el cuento como que eran muy buenos y tal… después les dieron por… en fin… no voy a decir por donde…

Julia: …sí… no fastidies…

Y sabes lo que hicieron? Tenían una niña, y como les faltaron tantas cosas, no sabían de qué… quién las robara. Mi hermana dijo que una vez que le echara algún liquido en la… en la… porque le tenían envidia a mi hermana. Y que le echaron un liquido en la… en la lavadora y que le salía la ropa toda teñida. Dijo que fueran o ella o él.
Eran malas personas…

Esos españoles?

Eran españoles, si.

Y estaba con su hermana en Suiza?

En el mismo hotel. Trabajaban en un hotel.

Se fueron juntas?

No, no, qué va! Ellos eran de otro sitio.

Pero su hermana?

Mi hermana era hermana mía.

Pero se fue con usted?

No, ella vino a Suiza…

Después?

Después, pero ella después ya se fue para otro sitio, se quedó poco tiempo, se fue para Saint Maurice porque también…

Saint Maurice?

Tenía, tenía allí las niñas también. Las niñas también las llevó de muy pequeñitas. Eran muy pequeñas. Ella cuando las dejó ya eran mocitas. Y después se fueron cuando… la primera ya entró de camarera. En seguida aprendió a hablar, entró como camarera. Y la otra estaba como yo lavando la ropa en la lavadora, tenían la lavadora y también plancharía.
Yo por las tardes hacía las camas por las mañanas mi marido limpiaba el piso y después por las tardes él lo tenía que hacer.

Y usted seguía… con las tareas…

Yo seguía con lo mismo, en todos los casos.

No tenía pausa?

No. Yo no. Yo solo descansaba los… los… un día en la semana, y otro día el domingo. Había misa para los españoles. Y también mandaban… había… no sé si era por radio que decían

España para los españoles. Hablaban con los españoles desde allá. No los podíamos contestar que no había contacto como hay ahora pero… nos mandaban también el periódico desde España gratis, nos mandaban el periódico.

¿Por la Caja de ahorros, no? ¿Por el hotel?

Yo no sé por donde era. Yo no sé. No sé. Yo sé que lo recibíamos allí pero…

¿y qué periódico leían?

Aún tengo una hoja ahí. Tengo una hoja que la guardé porque era de aquellos niños que eran muy inteligentes como los de ahora que van allá… al extranjero… porque les dan una beca como son los más inteligentes… Que también fueron unas niñas y después fueron a una fiesta y allí se murieron en la fiesta aquella… había mucha gente y se ahogaron a la salida… como pasó pues ahora… en una discoteca esa aquí en España… en aquella discoteca murieron! Ahogados muchos… Pues a aquellas niñas les pasó igual… fueron a una discoteca y se ahogaron allá… al salir…. Eran los que iban como ahora a ver como se llama?... no me acuerdo…

¿Era una pagina del periódico?

Sí, la tengo allí porque tengo las fotografías de los niños que eran los más inteligentes. Si quieres te la enseño, así que acabemos, te la enseño.
La guardé por curiosidad. Porque nos mandaban el periódico y en aquello venía eso.

¿Había reuniones entre gallegos?

Sí que las había pero nosotros nunca fuimos. Nunca fuimos. Tampoco no sabíamos que la había. Nunca lo supimos hasta después más tarde.

¿Ni que había centros de españoles?

Sí que lo sabía Sí, pero nosotros no lo sabíamos está.
Julia: también los había en Barcelona y yo tampoco no lo sabía, nunca he ido… después me *interé* ya cuando…

Después yo me interé también pero como ya no había ido no fui tampoco.

Porque nosotros allí podíamos tomar café cuando quisiéramos, refrescos los que quisiéramos, todo era gratis

Todo estaba allí…

Todo estaba

No tenían casi salir de donde trabajaban?

No, no…

¿Y la vivienda, como era?

Nosotros teníamos una cama buena y teníamos un… teníamos un lavabo

Pero, ¿eran habitaciones?

Eran habitaciones. Era un hotel que tenía habitaciones. para cada uno una.

¿Pero el baño era compartido?

Nosotros teníamos uno allí al lado y era compartido. Era compartido, pero teníamos que limpiarlo todo.
No era un baño… el baño era… había unas escaleras de caracol y como era de tres pisos, en cada esquina había un baño. En las habitaciones no había baño. No había baño ni en las de…

en ninguna vaya! Había una que… en todas había duchas pero no había baños. Tenían que salir allí a fuera.
Y después había una que tenía un baño dentro. Una sola. Pero después en vez de bañarme yo, ella… nuestra jefa tenía una reservada para ella. Pero yo cuando ella estaba durmiendo yo me iba a vanar… allá a la de ella…

Porque… ¿no tenían derecho a usar la ducha?

No, no… aquella no pero ella cuando dormía … yo la dejaba bien limpia yo y iba… Y ella tampoco me lo privaba.
Ella en nosotros tenía mucha confianza porque yo… no tenía derecho a hacerle la cama de ella pero yo como era tan buena se la hacia. Ella me daba permiso para entrar en la habitación… Yo muchas veces entré y tenía allí el dinero encima de aquel… nosotros lo llamamos coqueta no sé como le llaman allí. Tenía el dinero allí metido en los vasos y ella nunca desconfió de mi. Yo nunca le cogí ni un céntimo…

Julia: Porque nunca le ha faltao..

No, nunca le falto. Y aunque le faltara ella ni se enteraría porque ella se emborrachaba mucho. Bebía mucho, sería porque había quedado viuda muy joven y se dedico a beber. Porque muchas veces… Mi marido bajaba para abajo a la mañana y encontraba allí vasos rotos y el dinero por allí tirado… siempre lo llevaba así en un vaso y como se le caía como iba borracha era la última que se acostaba, y mi marido a la mañana cuando se levantaba encontraba el dinero por allí… por el suelo y él nunca se ha quedao con nada, nunca. Ni yo tampoco. Yo encontré cadenas, encontré anillos, encontré… máquinas de afeitar… podía traer muchas alhajas pero un día había una fiesta que… después ya vinieron aquí.
Después si teníamos más tiempo, nos pagaba las vacaciones y nos pagaba todo.

¿Otros patronos?

Otros patrones que eran muy jóvenes,

¿lo compraron?

No, venían en alquiler. Después ya no tenían camas. Yo ya no tenía que hacer las camas porque no…
Había camas pero no admitían a la gente. Entonces ya no sé a qué me dedicaba porque las camas ya no las tenía que hacer.
Era un hotel, sí, pero tuvieron camas poco tiempo, después ya no las tenían no sé por qué… no lo entiendo porque

Julia: Debían hacer comedores pues?

Pero las camas era lo que más daba… pero después yo estuve poco tiempo… después me vine.

¿Cuándo se vino? ¿De la última estancia?

Mi marido se vino antes. Me parece que fue en el 80. En el 80, si.

¿Ustedes cuando se marcharon no sabían nada de las facilidades para emigrar?

No sabíamos nada… Cuando nos marchamos vino un sacerdote… nos vino a buscar allí adonde… a la… a la frontera.

¿por qué un sacerdote?

Porque hablaba español.

¿Buscaban a la gente para ir a buscar a los demás españoles?

Para acoger a los demás?
Eso mismo para acogerla y después vino un… un que hablaba español para decir la misa para nosotros… para los españoles.
Y después había un de España para los españoles que eran la radio que hablaba par que nosotros escucháramos.
Nos mandaban el periódico también…

¿eso que eran los tiempos del franquismo…? ¿Era una radio nacional?

Sí, daquella… existía Franco, Sí, sí que existía sí, pero poco tiempo, después… cuando mataron aquel Carrero Blanco yo venía en el tren aquel día y no llego el tren hasta la frontera. Porque estaban en contra de la muerte… pero en aquellos tiempos aquí aún existía hasta que gobernó ese que murió hace poco…

Suarez

Suarez sí, se puso en contacto con el rey fueron los que hicieran aquellos que hicieron…

La transición

Julia: la pena de muerte… porque Franco aún mató seis estando enfermo ya…

Sí, si… Como le pusieron una trampa a Carrero Blanco, el tren no vino hasta la frontera… Tuvimos que quedarnos un poco más allá, en la frontera con Italia y España. No, con Italia y Suiza. No! Francia con Suiza. Nos dejaron allí. Y después teníamos que venir en otro tren hasta la frontera de España, primero íbamos por Barcelona y después vinimos por España. Y volvíamos por allá también era la frontera… ¿donde está esa frontera?

¿Le Perthus?...

¿Por la costa?

Sí, Sí, Sí, es por ahí era si.

¿Y se acuerda cuando se marcharon como eran las condiciones? ¿El tren, el viaje?

Me acuerdo que los trenes iban abarrotados de emigrantes, todos llenitos.
Cuando vinimos una vez de vacaciones… no eso fue cuando nos vinimos la última vez… Metimos la maleta en un sitio y nos tuvimos que ir para otro si nos la podía robar la maleta nos la podían robar porque yo ni sabía donde había quedao la maleta.
Y después yo me metí en un camarote de aquellos y vino el revisor que hablaba francés y me dijo: *¿y su billete?* y yo le dije… *mi marido*… él no sabía quién era mi marido y yo para adelante. Los billetes los llevaba mi marido… él siguió para adelante y yo me metí en el camarote...

Alguno luego le sacaría dos billetes…

No, no pero vamos a ver… yo me metí en el camarote y me dormí. El no volvió y yo dormí allí…

Julia: no había sitio para dormir…

No había sitio, yo me metí allí. No llevaba el billete para meterme allí pero como había otros allí yo me metí allí y me quedé. Dormí muy bien, a gustito…

Y en la frontera para ir hacía la Suiza serían los años…

Bueno, aquel día veníamos de pie pero después íbamos sentados. Nunca viajamos en avión porque era muy caro.
Pero ¿a qué hora salía el tren?... Si salíamos por la mañana teníamos que quedarnos hasta la

noche, comíamos allí. Cuando iba igual. No salía siempre a la misma hora.
Cuando veníamos para acá, teníamos que comer allá.

¿Y las condiciones del paso? ¿Había control…?

Había que ensenar lo que llevabas en la maleta y nada más.

¿Pero llevaban contrato?

Había que ensenar allí el contrato. Había una ventana…
A muchos les hacían pasar una prueba médica
La prueba médica si. Teníamos que pasarla en la frontera. Sí, sí, en Suiza sí. Hasta no se podía pasar carne. Ni mucho alcohol. Una botella sí, pero más no. Aún una vez que íbamos con unos amigos les pasamos una botella
Una vez también llevé una botella de… como se llama… de coñac. Para regalársela allí a una camarera. Tenía una hija que era peluquera y me peinó un día y me cortó el pelo porque allí la peluquería era muy caro… entonces yo le llevé una botella de coñac. Como no quiso cobrar se la di yo a su madre.
En fin nosotros pasábamos… a veces iban…
Los chicos también, y les olían los pies a sudor. Y decían las chicas que iban allí que eran jóvenes también que hay que llevar… como le llamaban… aquel que echaban para sudor… había que llevar… como era… no me acuerdo ahora como le llamaban

Julia: Sí, tenía mucha fama…

Claro, como en el tren calentaba, además llevaría calefacción si era en invierno llevaba calefacción y entonces los pies con los calcetines y los zapatos, olían. Olían mal

Y mucha gente…

Aquello iba lleno, siempre… Cuando nos esperábamos en la frontera, cuantos estaban allí acostados por el suelo, donde fuera.
Cuando veníamos había una chica embarazada, y venía con su marido. A pesar de que no nos conocíamos yo andaba buscando sitio y pasé por un sitio. Venía allí una pareja pero dijeron que no había sitio pero porque ellos venían en otro plan sabes…
Y después pasé yo y ella venía acostada y me vio que pasaba para adelante y ella se levantó y me dijo : “Siéntese aquí”. Dije : “no mujer dejate...” “No, no, usted siéntese aquí que yo me quedo sentada”. Ella fue una buena chica.
Y nosotros, como se iban ya, había tocados, no era tocado de belleza… eran otros tocamientos… iban acostados ellos y yo les tenía que decir dejarme sitio… que ahí hay sitio… pues…

Y usted tuvo otros hijos allí ?

No, no tengo más. Allí no se podían tener hijos.

Era esta su hija pues?

Era esta, la única. Allí no se podía ir para tener hijos… porque si yo fuera para el hotel quién me la iba a cuidar?

Allí no había otros trabajos? Usted estaba enterada de otros trabajos?

Sí que había otros trabajos pero nosotros como estábamos allí bien nunca buscamos otra cosa. Porque los que trabajaban en una fábrica tenían que pagar el alquiler pagar la comida y pagar todo. Y nosotros allí nos era mucho más rentable.
Los madrileños que trabajaban en una fábrica y alquilaban decían que si no tenían para hacer unas vacaciones que no venían. Porque si hicieras una vida como en Suiza no tenías vacaciones

¡ Como las ibas a tener? Estaba todo muy caro!
Los sueldos eran muy caros pero… eran altos pero el sueldo no te compensaba para hacer la vida que hacían ellos, no, no. Ibas a comer a un restaurante ya te valía veinte euros! Una comida! Entonces mira tu! Quién podía ir todos los días al restaurante? Y nosotros dos!

Cuando tenían tiempos libres qué hacían?

Íbamos a pasear! Era lo que hacíamos los dos juntos íbamos a un sitio que había pinos allí estaba todo limpio que había pasto no había hierbas, estaba todo limpio, no había caminos con silvas como hay aquí, no había tojos, no había nada de eso… Hasta en las montanas estaba todo limpio…
Nosotros un día fuimos a una montaña y allí tenían un ganado de esas como las que hay aquí, eran vacas…
Les llaman aquí… eran Suizas, eran *marelas*, como les llamamos aquí vacas *marelas*… y Las dejaban allí las tenían en un cierro y les tenían un sitio para echarles agua, y allí estaban los terneros con las vacas, las tenían cerradas, no, para que no se bajaran de allí… Tenían algo para que se lamieran, para que se les refrescara la lengua, a pesar de que tenían agua, y les llevarían pienso, algo les tenían que llevar, pero tenían mucho pasto porque allí está todo verde todo el año. No había como aquí que se seca la hierba, allí todo el año, aunque fuera abajo, como había tanta nieve, todo quedaba muy verde… todo… Allí no había nada… nada *estropeao…*
Y aquello… ya vino una vez uno que era de, no sé si era colombiano, un padre que nos vino a hacer la misa, que aquello, que era como un paraíso y que si estuviera en su sitio como estaba allí que aquello, que teníamos mucha suerte por habernos ido para allí y porque aquello que era un paraíso, nos dijo eso, en vez de predicar otra cosa nos dijo eso…
Y era cierto porque yo si no fuera porque… *(petit claquement de langue)* Los gallegos tenemos mucha morriña por nuestro pueblo pero yo me quedaba allí y llevaba la niña para allí y me quedaba de buena gana pero… Después ya como ella no estaba acostumbrada a aquel idioma… tendría que aprender de nuevo… en fin nosotros también como teníamos aquí los padres y los hermanos… Pues nos gustaba más venirnos para aquí y nos vinimos.
Bueno… no nos fue tan mal… pero lo peor pasó después cuando se me murió mi marido… Porque mi marido fuimos muy felices, pero después cuando se enfermó pues… El con 53 años, le tuvo una trombosis cerebral, estuvimos cuarenta días en Lugo con él… Y cuando salió de allí parecía un difunto caminando… amarillo como la cera… delgadito, flaco…
Un día después de… de la trombosis, eso fue el 9 de octubre del 83. Era, tenían la fiesta yo tenía un hermano y nosotros no podíamos ir a la fiesta como teníamos el ganado y todo eso y a otro día le dio la trombosis y nosotros lo llevamos a Lugo sin pedir una ambulancia ni nada… Lo llevamos en un coche… se lo llevaron allí en observación unas 6 horas y después le hicieron una prueba y ya le notaron lo que tenía… y después a los 3 días una embolia pulmonar… me dijo a mí el médico bueno mire tiene embolia pulmonar, les suben los trombos de las piernas hasta arriba, hasta el pulmón…

Julia: Madre mía…

Salí llorando… a fuera. Salí llorando a grito… y dijo no, mujer tranquilícese porque ya estamos haciendo lo posible para que no le suceda… Le estaban pinchando en la… y salió de aquella pero después aún tuvo otras tres. Tuvo otras tres más… En aquel tiempo estuvimos cuarenta días. Yo solo vine un día a casa.

Julia: Se le tomaba la sangre?...

No porque mi hijo ya… mi hija tuvo que dejar de estudiar por aquello porque teníamos el ganado y no había quién lo atendiera… Y ella dejó de trabajar para atender al ganado… entonces no podía ir a verlo a menudo. Solo fue una vez porque pidió él que quería ver a su

hija antes de morirse… Él se pensaba que se iba a morir teniendo aquí a mi niña y vino un sobrino a buscarla. Él ya tenía coche y vino a buscarla, nosotros no teníamos coche…
Y después nos.. pero eso fue después de que vinimos de Suiza porque no podíamos ir…
Cincuenta y tres años era muy joven…

[Je sens qu'elle se perd dans ses souvenirs traumatiques. Je cherche à la ramener]

sí, sí, fue antes de ir a Suiza, claro…
Fue después…
No sé, porque vamos a ver…
Nosotros cuando marchamos yo dejé a mi niña era muy pequeña… entonces tuvo que ser después… fue después… Sí, sí, fue después… estaba equivocada que fue después.

Sí, ya me lo contó, fue después

Fue después… ahora ya no me acordaba… Fue después.
Pues ¡es lo que pasó!...

[Elle fatigue. Je poursuis car j'aimerais avoir des précisions temporelles, la ramener à sa vie de travailleuse en migration]

Y esa vida de emigración, y de mucho trabajo al final, ¿no?

No, mucho trabajo no porque vamos a ver yo hacía lo que tenía que hacer y…

Y él ¿también?

Y él también. Teníamos un día de descanso, teníamos unas vacaciones, después cuando trabajábamos me dieron otras direcciones que lo cogieron de… en alquiler y después ya como lo tenían camas.
Después un día nosotros fuimos buscar trabajo en una carnicería, y nos lo daban pero nos dijeron que no nos fuéramos a buscar trabajo a otro sitio que nos pagaban ellos las vacaciones. Y nosotros comíamos allí, a cuenta de la… hacíamos nosotros la comida y la comíamos. Y si íbamos…

Entonces ¿trabajaron también en una carnicería?

No… no porque nos dijeron ellos que no fuéramos, que nos pagaban ellos las vacaciones. Nosotros íbamos para cobrar las vacaciones. Pero como no las pagaban ellos no fuimos.

No cambiaron de empleo, tuvieron el mismo empleo hasta el final

Hasta el final de que nos vinimos siempre tuvimos sitio.

Y de toda esa época, y de toda esa vida de emigrante, el balance para usted es…?

Después cuando nos vinimos pasamos aquí unos años y volvimos otra vez.
Pero yo pensé que ya no tenía trabajo allí y llamé a una sobrina que estaba en Saint Maurice, y me buscó ella trabajo en otro sitio; yo tenía un contrato de 9 meses, no sé si me lo iban a renovar o no. A lo mejor sí porque después estuve en otro sitio y me lo mandaron otra vez y yo tampoco cumplí. Porque me lo buscaron en otro sitio y yo fui para otro sitio.
Y después otro día me encontré en la calle con el jefe que miró para mí y pasó de largo y yo también.

Julia: debió pensar esta ¡se me fue!

Me encontré con él en la calle… no sé… él no me dijo nada… Él miró pa mí y siguió para alante.

Entonces la segunda vez tuvo trabajo, no volvió al mismo?

No volví al mismo… volví después… porque yo la llamé desde allí y para saber… Yo tenía el teléfono de ella y la dirección también, y aún estaba aquella señora de antes. Y le dije si me daba trabajo. Y me dijo que sí, ya me dijo que me fuera al otro día. Y le dije yo al director "ya tenemos trabajo allá adonde estuve antes" y me dijo "no tú tienes que cumplir el contrato". Y lo cumplimos, y después la llamé otra vez…

9 meses?

No, ya hacía ya… ya casi estaba cumpliendo. Poco tiempo tuve que estar.
Después yo misma fui en el tren hasta Suiza para hablar con ella. Y me dijo que iba a estar poco tiempo porque ella ya se encontraba mal, se encontraba mal, sí. Después ya tenían un apartamento ella y la hija más joven…

Julia: (s'ennuie…) sigue lloviendo eh!

…porque la mayor ya estaba casada y la otra aún estaba soltera. Entonces compraron un apartamento para… sería un… un piso, bueno. Y ya se fueron para otro sitio y yo la fui a ver un día allí. Pero el día que estaba ella allí, me dio… me quedé que estaba allí aún una sobrina por parte de mi marido… me quedé allí, cené allí, desayuné y después me fui para Saint-Maurice… otra vez… en el tren.

Y ?trabajó en Saint-Maurice ?...

En Saint-Maurice pero después volví para el mismo sitio. Y después cuando nos vinimos de última vez… de otra vez, ya fuimos para Saint-Maurice y también vine a España después tenía trabajo allí en Suiza. Me quedé allí muy cerquita porque se podía ir caminando. Mi hija… Mi hermana estaba en Saint-Maurice y estaba allí en… no sé cómo le llamaban… Basilea no era. Por Basilea teníamos que pasar, para Saint-Maurice ¿cómo le llamaban aquel sitio, hombre que había allí un chico y una chica que eran los jefes… Pero allí solo tenían dos empleados, había un chico de… de Ourense y yo. Y después allí solo tenía de hacer las camas por la mañana y por la tarde planchar. No tenía que hacer…

Y en Saint-Maurice ¿trabajó en un hotel también ?

Saint-Maurice en un hotel también…

¿Un grande?...

Sí era muy grande sí, era muy grande. Aquel era muy grande, sí. En el Palace era uno de los más famosos. Pero yo trabajé en otro que era muy… también tenían mucha gente, muchos pisos. Aún tengo una foto de cuando hicieron la cena por Noche Buena. Tengo muchas fotos de… de cuando hicieron allí las cenas y todo eso.
y… bueno pues… Allí creo que eran católicos porque ellos celebraban Noche Buena y también iban a la misa a la iglesia adonde íbamos nosotros. A la católica.
Habían católicos y…
Había de todo…
…también había protestantes porque allí había una camarera era católica que el marido era protestante. Pero ellos cada uno hacía su vida. No tenían recelo ninguno por eso.
En qué creen los protestantes.?...

(Julia, qui est anti religion de manière affichée, intervient) Pues no sé…

Pues lo mismo son cristianos también pero no creen en María. En Jesús sí, pero en María no.

Julia : Ah bon… (scepticisme connu de Julia)

Fin enregistrement Justa31.WAV
Début enregistrement Justa32.WAV

Cada uno cree en lo que quiera ! *(agacée)*

Julia: no los he entendido nunca a protestantes…

(Propos très modérés sur la religion… elle s'ennuie de ne pas participer)

¡No sé!... También los de Jehová… que, ¿qué es lo que creen?

Julia: tampoco no los entiendo…

Los de Jehovah es un… es una…

¡Es una secta!

Es una secta pero es una lectura un poco diferente de la Biblia… pero son cristianos también (Leçon de catho)

¡Puede ser!

Son cristianos también… nunca hicieron… Yo nunca supe… si yo ¡nunca supe que hicieran daño a nadie los de jehová! Los de Jehová nunca supe que mataran a nadie ni que hicieran ningún daño…

Bueno…

habrá de todo…

los musulmanes antes tampoco!... lo de la religión es cuando la religión es poderosa…

Bueno, es igual.. hablemos de otras cosas…

Julia: ¡Eso! Porque…

Cada uno que crea lo que le parezca mejor y ya está.

Julia: ¡eso! y el que no quiera creer en nadie que no crea…

Pues voy a seguir con este rollo… que ya vamos a terminar pronto. *(Elle s'impatiente)*

Sí, sí, cuando quiera. Y me puede decir cómo le parece la experiencia así al final: ¿buena? ¿mala? ¿mejor o… (je cherche à lui faire faire un bilan)

Fin enregistrement Justa32.WAV
Début enregistrement Justa33.WAV

… pues si no fuera por mi familia que me quedaba. Pero como somos así de esa manera, ¡nos vinimos para aquí…

(On sent clairement son regret de cet état de fait. À ce moment de l'entretien je ne sais pas exactement ce qu'elle veut dire, mais on devine qu'elle a suivi plutôt qu'elle n'a décidé. Sans doute mue par plusieurs types de pression : elle invoque la famille, mais c'est aussi sans doute la pression sociale, la pression de son mari qui voulait retourner, les voisins du village qui jugent, la famille qui juge et la fille qui veut rester en Galice et profiter des gains pour monter une ferme plus importante…)

y después fuimos saliendo poquito a poco…

¿Y le parece que allí hubiera hecho una vida… muy diferente de aquí?

¡Bastante!

Fin enregistrement Justa33.WAV
Début enregistrement Justa34.WAV

Julia: Aquí ¡ha hecho una casa preciosa eh!

Bueno…

(Dubitative pour le moins. En tout cas on sent sa réserve, sa tristesse peut-être)

También costó su trabajo.

Julia: ¡Y su dinero! Porque ¡esto vale mucho dinero!

Hoy no sé si valdrá lo que ha costado…

Julia: ah valdrá, ¡valdrá! Hoy día valdrá…

No, no, aquí ¿quién va a comprar esta casa?

Julia: bueno aquí… claro…

Aquí no hay… a nosotros si la compran no nos van a dar lo que costó esta casa…

Julia: ¡es como la mía! La mía pequeñita, costó un dineral!...

(Je tente le retour sur le coût humain…)

es que lo que costó es ¡mucha… vida, muchas…!

Pero esto no… aquí non che vale o que costou a casa *(ainsi elle repasse au galicien)…*

Julia: (poursuit sur sa lancée bien connue…) A mí costó un dineral y nadie me daría… ¡nada!

Nada… ¡Ay no! ¡No lo sé! Ahora… se van viniendo bastantes extranjeros… pero ahora ya creo que no vienen muchos más…

es un momento un poco así…

¡Claro! ¡Pues bien! No hay mucho más que contar…

¡Pues ya es mucho!...

Ya es bastante…

Si quiere…

Yo fui feliz allí mientras mi marido estuvo bien, fui feliz aquí hasta que estuvo mal… mi hermano… mi marido tuvo muchas… muchas veces estuvo enfermo, se cayó una vez por las escaleras… estuvimos un mes en Santiago… llegó allí loquito de todo porque se llevó un golpe en la cabeza… estuvo donde estaba eso de neurología… estuvo un mes allí… y yo estuve acompañando… llegó allí como loco… él decía que estaba yo jugando allí en las cartas en vez de estar con él…

Julia: o sea que se hizo…

Sí, se hizo daño a la cabeza…
Claro como se… el que estaba al lado estaba igual…

Sí, sí…

Se tiraba de la cama… vino… venia un nieto con él y dijo: Tienen que perdonar porque viene un poco… llevara también un golpe en la cabeza y solo pensaba… solo hablaba de las putas…

Hm… (amusée)

Julia: ¡Ja!

Un día viene el médico y le dijo… ¿cómo está? - Tengo que ir a putas…

Julia: ¡jajaja!

Y le dijo el médico: ¡bueno! si tiene ganas ¿por qué no?… después…

(je ris) ¿Eso aquí en Santiago?

En Santiago, sí, y después a mi marido le mandaron para rehabilitación para Monforte. En vez de la rehabilitación de tuvieron un día ingresado porque aún no llegaron los papeles y entonces…

Fin enregistrement Justa34.WAV
Début enregistrement Justa35.WAV

Sí, sí, por mi parte sí.

¡Muchas, muchas gracias!

¡Y de nada!

Por contarme su experiencia…

Es una experiencia como decía el otro "religiosa"

(je ne comprends pas) Religiosa… ¿por qué?

Elle évoque une chanson

Solo se me quedó eso en la mente me acuerdo co
Le llaman a algunas cosas, no sabes una canción que dice:
Es una experiencia religiosa… y ya no sé más nada…

(je ris) elle veut finir en plaisantant…

Julia rit.

Solo se me quedó eso de la… en la mente… no me acuerdo cómo empiezan y no me acuerdo cómo se terminan…

(revenant à mon propos) Es una historia de vida… ¡de verdad!

Alegre y triste. Hubo las dos cosas. Más triste que alegre. Porque mucho tiempo de tristeza, mucho… Yo por mi marido cogí una depresión que casi me muero… es con él que conviví más tiempo y más… más cosas. Con mis padres es como los pájaros que… los crían y después vuelan y… los pájaros…

Claro!, es más natural…

Pero los acompañan mientras no pueden volar… mientras no pueden volar yo veo que andan acompañándolos hasta que vuelan bien. Así que pueden volar cada uno va para su sitio. ¡Igual que nosotros! Tenemos que salir de casa y marcharnos y como nos marchamos pues después, a los padres se les quiere igual, pero yo a quien le quiero más es a mi marido.

¡Claro! Es que es otra cosa…

Es otra cosa, es muy diferente.

Cincuenta años es…

No dice Dios que dejaremos a nuestro padre y a nuestra madre, y que nos uniremos a nuestro marido

Eso quiere decir que es lo lógico de la vida…

Claro es lo lógico… pues yo sentí a mis padres pero…

Que además ¡era muy joven!

Ya mujer…

Fin enregistrement Justa35.WAV
Fin de l'entretien de Justa.

2. Le fond d'archives orales HISTORGA : « retornados »

Universidad de Santiago de Compostela (USC, faculté d'Histoire, département d'Histoire contemporaine)

Transcriptions d'origine

2.1. Migraciones interiores: Segadores

2.1.1. Entrevista 582, David Martínez Paz (1/2)

59 años, 1929.

Pai José Martínez Souto

Mai Filomena Paz Díaz

traballaban na terra

6 irmaos, 2 irmas

a sega

de Santa Marina

terras propiedade da casa

segas para sobrevivir

na minha casa

Había choi para mais

fun todos os años... a xente estaba a ir... buscaba os cartos para o ano

a terra daba para comer pero... traias aquelos cartos, antes non se sacaba nada do pan... as cosas non daban nada

agosto, 2 mesos... a **Castilla la Vieja**...

eu levaba 20 o 30 homes... non se deixaba entrar o amo

Ibades a varias fincas?

si. Dun pueblo a outro. Botabas 3 o 4 dias e ibas a outro pueblo

che daban un par de huevos, un chorizo

as 12 garbanzos

a cena: un bacalao, unha tortilla, unha sopa...

Quen a pagaba?
esa comida a pagaban os amos

Aloxamento qué era
en **Castilla la Nova** dormias na terra todo el año, hacias unha cabaña pa tabrigar algo

en **Castilla la Veja** facias un pajar

a xornada era de sol a sol

levabante a terra

ao dia según os homes que hi Había 3 … como 5 fanegas segando

Tempo de descanso?

podia haber 1 dia de espera da cebada ao trigo... tiraos por ali... xugando unha partida como

todo cuanto se ve e deste home segabas todo o dia canto mas pronto terminabamos mas pronto nos ibamos

Salario
bases a 30 ptas o a 40. A 20 o 22 o 23 duros, o dia, canto era mas ou menos que pagaran a 30 ou 40 ptas o dia

deixeino no 59 porque me casei e xa me vin para aqui, no 57 se empezou a acabar todo... pareceme... xente solteira, o casada...

No teu povo había emigracion a América? A Europa?

no, a si un a **Bilbao**...

2.1.2. Entrevista 582, David Martínez (2/2)

non Había nada no ano 59, 60 …

fabrica da Malata... se pagaban as horas a 4 pesetas eso si que nunca se me vai a min...

Nos 30 nos 20?

o meu pai foi... casao e todo … chego ir a pe botaron 8 dias e 15, a Villalba

a Segovia... si fora trigo solo che pagaran menos

En Valverde... casi todo o tempo

Tamen a Castela

A Alcorcón... empezou... donde ubera a guerra... estaba destrozao...

dous meses non salías da terra... pasaranse muy negra

no pueblo non sabíamos o que era pasar fame... pero hubo xente que

Non poñían medios? non, nada, nada... cada un iba por su cuenta, cuadrillas

de Lugo e de Ourense e de donde iban mais, de Lugo, de Villalba

2.1.3. Entrevista 588, Segador

aos 9 años, todos os años seguidos
en **Móstoles**
non había festivos non había nada
botábamos 2 meses
no 15 de maio... voltabamos en julio

2.1.4. Entrevista 589, Segador

non Había cartos.
unha burra... chegamos o 29 de maio o primeiro ano
enxegamos a segar... eu comía un
segamos centeno, garbanzos, trigo, cebada, moxo, mouro...
na misma casa eran 22 criados...

2.1.5. Entrevista 592, Segador

era polo 45, tiña mais
o ultimo ano... preferian a cosechadora pero ainda segaramos polo cariño que tenían aos galegos

2.1.6. Entrevista 597, Segador

Villada... se concentraban los segadores
en **Rioseco** otros, trilladores
antes era cabeza de partido; **Mayorga**
en verano hasta San Mateo...
500 ptas y la comida: poco y malo; cocido unha cena que era pajosa; unha cebolla y un cacho de pan...
estaba esto lleno de majuelos y tenías que robar las uvas pa comerlas porque non las daban los deberes; me gustaba leer... aquí eran conservadores...
eso de dormir en las cuadras, en los pajares... tenías la mujer y los hijos en casa que non los veias
tenías que perder de dormir para ir a ver a la familia
toda la noche curralando con los carros y las mulas, ir a las fincas, ir a buscar las murenas

si hacía malo como si hacía bueno
se prendían como si eran llamas, trillar, limpiar

2.2. Emigración a Europa

2.2.1. Entrevista 699 - Paz, 59

no 80
por necesidad
trasfondo politico? no
a **Suiza**
idioma no

2.2.2. Entrevista 700, Manuel, 1/2,

Manuel 47
1965 a **Barcelona**
labradores
irmaos : 4 2h 2v
por qué?
Sentin dir que fora se facía dinero
10 meses
traballo: embalador

arreglaron un contrato para **Suiza** por la emigracion
tornei para a mili
volvín cambié de cantón
Por qué Suiza?
xente que conocía que me mandaron encontrar
non entendía nada
cando falaban español e italiano aprendimos unas palabras
muchísimos esp
falabais galego?
entre gallegos e espanol con outros
consideración
estabamos ben tratados si traballabamos. Sin non traballas te botan fora
hay xente que ten bons postos de trabalho. Os suizos estaban pouco empleados cos estranxeiros
para ter cartos
era muy novo, tiña na cabeza que Suiza ilusions que tiña de ver aquelo

ganaba máis en Barcelona cando marché que cando fun para Suiza con un contrato
sentín aquello e vin que non era como nos lo decían
allí tiña o contrato feito e por non quedar mal... aguantamos ali 5 meses e medio
comida non, dabannos a comida no restaurante
donde vivías? numas habitacions?

eu non, vivía en barracas, de madeira. Esa xente 8 o 9.
nos viviamos en habitacions normales
a muller conocín alí
pedín os direitos, que podía estar todo o ano. Os outros eran temporales. Che mandaban outro contrato
vacacios?
navidad dependía... as veces nos as daban outras pidíamos
cando me casei, de novios, navidad, cando te interesaba. A primeros de ano dabante unos paleles
as podías cambiar
cando te casaches? 74
tivestes fillos?
naceron alí e logo trajeramos aquí
cos abuelos estiveron hasta os tres años e levaramos hasta os cinco; a outra
porque deixasteis?
sindicato?
sí. Máis ou menos como aquí. Os sindicatos non teñen os mesmos poderes como aquí. Son como intermediarios. Allí non podes facer huelga nen podes facer cousas así. Non teñen poder como o teñen aquí.
tipos de máquinas, che ajudaban?
como en todas cousas. Che esplicaban para aprender e despois dependía de ti
si che interesaba
jefes? Millor ou pior?
como os dalí e distinto porque tratabanos ben sempre que traballabas
no momento que deixas de traballar xa non te querían
salarios, eran bos?
vida normal, o cambio sempre aforrabas algo, por o cambio non
centro gallego?
Si, eran centros particulares. Centros de futbol (Lugo) para a xente que traballaba pues traballaba con penas.
Un o Unamuno era dos comunistas non era apoyao. Os outros eran mas ben privados.
Actividades
casi todo futbol. Socios: pagabancho (facian ver que pagabas) para interese diles.
Lausanne, Ginebra... non os conozo, non sei
falabais galego?
si.
En qué parte estabais?
falabase o alemán
hasta dominalo?
unos dominabanlo outros menos. O propio idioma non
tema do retorno pa España, por qué?
culpa das fillas. Porque xa eran grandes, había que decidir. Elas para lo non querían vir.
pbs para integrarte aquí en galicia?
sistema que non existe alí. Vai todo de outra manera. Estabas acostumbrado...

Encontras cambiada Galicia?
viña todos os años non o veía tanto cambio.
empleacheste aquí? Si non queres contestar non contestas
casa
nunca pensaches establecerte alá definitivamente? Como comparase a vida?
sempre tuven unha idea de volver para aquí
si estivera aló ao milhor... sempre a ilusión de volver

emigración boa?
Foi boa para moitos e a ruina para moitos. Hubo quen se puxo muy ben y outros non.
arruinou moitos matrimonios,

adendum
en qué fabrica?
fun traballar a un hotel. Lavando platos, potas, facendo a limpieza.
Cachiño penqueniño de pan. Non me chegaba.
Falamos con a patrona e entonces, despois dabanos pan. Cando cheguei so daban un pouquiño.
Zurich traballei comercio.
Hospital 4 anos. Logo para a fábrica hasta que venim.
Essilor de coginetes pa turbinas, pa coches pa muitas cousas. Alemaña.
pb d'adaptacion?
primeiro non entendías, non sabías nada precisamente

2.2.3. Entrevista 700, Manuel, 2/2

después sempre vas aprendendo
moita xente?
a montos.
Aconseillado?
rapazos máis vellos.
Traballaras aquí antes?
na casa
eleccios? Votabas?
Alí eu nunca sentira
motivo politico ningun?
non. Non me interesaba tampouco. Cargar a maleta de cartos. Tampouco era así.
Daquellas se traballaba no campo e facíamos catro cartos. Precisamente non querían deixarnos
marchar. Pero ao final dejannos unos cartos e marchamos.
ahora e definitivo

2.2.4. Entrevista 704 - Mercedes, Cesario

entorno
provincia de Lugo, Camporedondo, Paradela. Criamonos humildemente, vivindo
regularmente. Escuela regularmente. 4 hermanos, 2 hermanas.

12 anos
labores da casa, axudar a abuela. De campo bastante, como había irmáns quedabame na casa. Vida muy esclava. Creo que fun unha vez a Lugo, a Sarria 4 veces. Vida de sacrificio.
Contenta? Descontenta?
non se conocia outra.
Decision?
porque realment mociños outras necesidades na vida, gustabanos vestir millor. Necesidad para vivir millor.
sentianse muitas cousas. Priemeira cousas eramos bastantes para levar unha susistencia buena.
Emigrou amis xente ?
Si bastante.
foi **no 65** mes de enero. A **Suiza**. En Francia 15 dias esperando a poder pasar correctamente. Sen contrato non che deixaban pasar. De Suiza a Francia.
frío tremendo. Bon abrigo, botas che se filtraba o frío por la pernas.
Pasei sin contrato con toda legalidad sen contrato. Aos dous dias xa me puxeron un selo de entrada libre porque xa tiña un contrato.
Por qué suiza?
porque era o sitio propicio para gañar algo de diñeiro.
O que che aconsellaron?
cando te fuiste?
desde Lugo en la liña de Sarria a Lugo (para en Paradela. As 11 et media da noite, trasbordo en Francia 2 veces.
estuven vivindo nun hotel en Francia.
Organización?
directamente, control de médico e despois a policía. Preparanche cun pasaporte.
Idioma?
aos primeiros nada. Cando realmente che encontrabas en situacións difíciles coas mans. Nos comercios collías o que necesitabas, **non facía falta falar**. Grandes supermercados donde encontrabas de todo.
eu collinme unha gramática espanol alemá. Escribíalo para darlo entendido.
como o facías?
eu traballaba desde as 6 hasta...
non tiña problemas coas lenguas. Non podia falarlas correctamente como eles. Era yo sola con el libro.
Anos?
23 anos. Non tiña familia. Eu deixaba a familia na casa
Permiso de estancia?
Anual, despois ya 5 anos. Cada 3 años había que ir à empresa donde traballabas, renovaban por 3 e luego por 10 ao final.
Renfe. Limpieza.
xente de aquí ou daló?
me daba ben con todos. Son muy pacífica.
Trato distinto?
non.

Bos?
para min bonísimos. Eu tiña a sorte aos 5 años cabo de traballo. Non tuven pb. Foi moito apreciada. Para nada.
si eres boa persoa encontraste con boas personas.
Sindicato?
eu nunca encontrei. Non tiñamos relación con iso.
Comparacion?
merecía a pena.
vivíamos nun apartamento. Duas irmás xuntas. Unha habitación. 7 a 8 meses. Servicios, no mesmo pasillo compartido con máis xente. Vivían xente suiza. Xente emigrada non.
Vacacios?
tiña unha habitación hermosa. Pb solo que tiña que cociñar dentro. Senon lujosísima! Servicio compartido
barrio? Emigrantes?
emigrantes muy ruidosos. Non había nadie de emigrantes no alrededor.
Amistades?
casi as primeiras eran suizas, non eran alemàs. Evangelistas non católicas, xente bonísima.
tiña domingo si domingo non. Salíamos ao campo.
Festas?
comenzou máis adiante. Centros galegos sentarte, tomar un café, bailar. Cando entramos muy poucos.
Cambio comida?
o que máis sentía era a comida. Non me gustaba. Encontreime e o que máis encontrei. A carne non me tiña o sabor de aquí. A leite non me gustaba, a auga era malisima.
Os primeiros tempos foi dificil.
Pbs de lengua, habituarte ao traballo, tiñas que estar máis mirando que escoitando. Como non entendías, parecías tonta.
Como perfecionaste?
eu seguía sempre estudante. Tardes facía unas horas froitería. Quedábate un ratiño à noite.
Horarios?
Das 6 às 2 e media
Renfe: iba por toda Alemania, por toda Suiza. Había que desplazarse para controlarlas.
Pois íbamos. Levabas unha carta de viaxe.
Algunha cousa bonita.
cola de cerdo nunha carniceria. Tuven que señalarle ao carnicero con o xesto... qué risa.
Acordábaselle sempre aquello.
eu non encontrei moitas dificultades. Por ser como sou. Moitas encontraron moitas dificultades. Encontrábanse moitos nunha mesma habitación. Pasaronnas de todo.
nos collimos un apartamento. Coa mina hema. 2 habitacios, un balcon precioso. Irmaos nos suos.
Vacacios
en setembre por as festas de Paradela.
Por qué a volta?

Había que cuidar a sogra. Eu estaba tranquila non cambiaba a vida que tiña ali. Vivias unha vida tranquila sen ningun contratiempo. Unha persona ten que pensar en Espana. Vida moi ben compensada.
Hoxe en dia marcharias
si. Porque se vive moito peor que ala. Eu tenon traballo para min e mios fillos.
67 casaramos
retornamos no 77, 78. non por pb de ter fillos,
aqui pbs de todo. Economicos non pero todo. Adaptacion: non Había agua! Non podias poner unha lavadora porque non tiñas agua, non tiñas donde comprar carne, pescao, nada.
Fai poucos años que evoluciono
evaluacion
moi positiva.
Para todos?
non moitos pbs de matrimonios, de familia. Marchou el ou ella. Fillos abandonaos...
millor economicamente.
Moitos cartos?
fixeimos a casa. Tinamos outro nivel. Traiamos nos, outras veces de banco a banco, outros traiamos nos (en divisas dice)

2.2.5. Entrevista 705, Olga

1943
labradores
2 irmas
escuela? Si 12 anos.
Non traballou antes, cos padres.
Situacion?
a máis pequena.
Decision
fumonos pa Barcelona. Marcheime cos pais. Estuven con eles.
Marido aquí. Fumos a Barcelona. Fabrica de tintes da roupa. Pais luz, mai non traballou.
conocimosnos máis ali, marchou a la mili.
despois Suiza. Filla en Barcelona. Aqui cos abuelos 6 meses. 1,5 buscamosla e levamosla cando tuvimos traballo.
como turistas. Un primo mandounos ir para la, non tiñamos traballo. Traballamos ocultos. Mi marido en la construccion. Eu nun lugar cas pitas.
Charcuteria. Jamon.
Donde viviais
Courtepin, Friburg
vivimos cos familiares de Luis. Logo solos independientes. Garaje, 3 4 habitacios.
Un bloque grande un apartamento. Estable, solos.
Traballamos en Friburg, éle de carniceiro, eu nun supermercado, ja todo o tempo.
a Suiza? Por qué?
entendiao perfetamente. Por senas. Aprendilo facilmente. Francés solo. Aprendinlo sola.
Organismo?

non. fuimos a moitos sitios pero de visita por ver: Basel Lausane, pasamolo moy ben. foi donde millor de toda a mina vida.
Permeso de estancia
si. O B. xa podiamos establecernos ali. Co A Catro ou cinco anos. Despois xa podiamos quedar ali.
Filla
casi ali toda.
Horarios de traballo
a pequena gardoumea unha senora. Recolliamosla o fin de semana. Ao final xa comia con nos e dormia con nos; a muller era de ali.
Compra
no super donde traballabamos.
Cando medrou
colegio espanol. Logo o colegio pa todos.
Relacios coa outra xente ?
entendíaste ben cos suizos. Non mais trato, senon traballei solo con suizos.
Xefes
non via calquer diferrencia. Pero si Había racismo.
Notabase diferencia horarios, deixabante a tin sin traballo extra.
Salarios nadie che contaba ao millor non che decian a verdad.
Tratabannos ben;
sindicatos?
non sei. Xente de emigrante. Suizos. Non eran espanoles.
Como os afectaban a vos
como todos. Nunca tuven que ir. Nunca tuven trato.
o que facian unha cousa parecida ao de aquí, pero eu non tiven nunca de ir.
Ningun espanol?
Salario?
Empecei con pouco pero logo estive contenta.
Esto para comer, esto para forrar, esto para mandar. Comiamos a lo grande. Salarios bos. Nivel millor que o de aquí;
barrio
muy bonito. Grande. Viviamos moitos emigrantes. Outras dous familias espanolas. Un barrio de emigrantes. Era un pouquino
Coutepin un centro de espanol.
Ibamos todos ao centro espanol.
Actividades
cartas, baile cada ano, cenas de vez en cando. Futbol.
Costouche
amistades non fichen nunca. Traballo si. Máis xente de por aquí. Si moitos. Ourense, de moitos sitios;
festivos? Fin de semana?
Nunca na casa.
bastante bos os horarios. 8-13; 14-19
o que máis te costou
vivir sola à primeira. Marido contenta.
Abuelos aquí, do meu marido. Meus siguen ali en Barcelona.
Idioma non foi ningun problema. Fichen moito interés.
retorno

pais do marido poneiranse enfermos. Unico fillo. Debemonos ir. Collimos a decision.
costou adatarnos aquí. Non encontraba a cousas como ali. Encontreime todo ao revés. Ali todo limpio. Aqui solo patacas.
salin aos 14. e moito tempo. Fichemos todo novo. Encontreime arrepentida. Vamonos para ali. Despois a pequena...
vacacios
julio agosto. Festas, podian estar a familia de Barcelona. Juntabamos todos.
pareciame que esto era o mesmo de sempre. O país cambiado pero aquí non había supermercados;
compramos un piso en Barcelona. E aquí ficheramos a casa aquí. Na casa esta.
Como mandabas o que aforrabas?
vinamos de suiza a comprar o piso. Mandabamos aos que o invertian no piso. Tinamos aquí todo.
Posibilidad traballo ala?
si volveria con o empleo que tiña sen pensarlo;
foi boa
foi boa. Momento malos pero sempre contenta.
Sufrir pola nena. E tambén por las familias. Senon sempre contenta.
Compensa? Afetou galicia?
xente que o pasou muy mal. Pasabao muy mal.
Marchei casi por vicio. Moita se viu obligada a marchar.
Decia que non tina. Decian que todo para aforrar, para aforrar moito...
nunca dixeramos que ibamos a aforrar tanto.
Cambiarias?
si. Aquí paseio mal, adatacion.
Marchou 68- 69

2.2.6. Entrevista 708 - Antonio

Orense
pais marinos, 1 irmao sastre
escola 12 años ebanistas, clases a noite. Traballaba e estudiaba a noite.
1962(?) apunteime a emigracion en plan daventura. Cando ll
1963 Tourcoing
fabrica textil. Sempre traballei ali.
durante 15 anos. 3 meses 2f15 peseta a 10.
Oficial, 15% mais. Turno de noite, aumento pasou a 2,50+15% logo pasou o 20%
vinen facer a mili a Africa no 65 julio. Pasei ano e medio a volta voltei a fabrica.
O cambio era outro. 3,... sen discriminacion.
enero 67. non pensaba vir de vacacios. Prima cos meus . Ajudando a tienda que tinan.
estancia definitiva. Carte de séjour
Le permis
Había que falar leerlo, releerlo, sentabaste ao coche e che preguntaba senales por vida.
Mandabache dar unha volta por la ciudad, sacarao a primeira. Estaba con meido 20 horas de coche. Antes de ir a autoescole compre un libro. Todo en francés. Estudiei aquí.
co francés non tuve pb. Eu estaba na casa escribindo, aprendendo, coa tele moito. Grababalo.

Pq **Francia**?
companeiros pa Francia. Médico. Organismo por IN emigracion.
Apuntabaste. Praticas, ben de salud ben. Tal dia.
Tren Ourense.
Ao chegar outro examen. Uns senores nos reconoceran. Inmigracion en Paris, un senor.
Entrando no tren, gare du Nord. Nada.
parlez -vous français?
Aquelos que estaban ya ali pola guerra. Tren as 8. A taquilla. Atenderonnos moi ben. Un Catalan.
No 63. Tren franceses, Lille. O tren anda pa tras. Nervioso.
nevaba. Café. Fabrica, taxi. Uno falaba espanol. Deronnos 20FF.
na fabrica, falaron o taxista y o porteiro.
outro espanol que falaba espanol.
dia siguente. Casa pola empresa. Residencia a 15.
A fabrica tiña un campo de futbol y un castillo, estabamos 40.
sindicato?
Había un sindicato, e os Había dentro da empresa. François Masurel frères.
Aforros
gustabame aforrar. Alguns para comprar un libro. 4000 ptas. en canto cobrei e para España.
ganabase bastante. Eu gastaba a compra -comida- gastaba muy pouco. Mas tarde foi aumentando un pouco. Depois sortin con amigos franceses.
Lengua, integracion,
gimnasia, futbol; a fabrica estaba ao lado. Castillo, campo de futbol de baloncesto, sala, un sotano, bano na entrada. 1 piso. 2 ventanas de madeira. Había espanoles e italianos 3.
casacheste
estuven hasta o 68. no castillo estaba hasta entonces. Unha casa pola fabrica encargabase deso.
Naceu o rapaz. Casa boa un pouco naceu a rapaza.
Mina muller conocin na casa dela. Era fotografo padre e portugues. Fotos da casa, todos juntos.
Un dia ali, ella estaba sola na casa. Levabanos ben porque conocia o pai. Traballaba na misma fabrica.
As mulleres?
elas eran senoras que tinan casa o fillas. Mulleres como tal non.
barrio: casas prefa. Logo unha casa con piso muy boa. Ximenea grandes
centro galego?
Non, centro espanol.
Periodicos?
si. Desde os 14 años todas as semanas. En avion *A region* corresponsales dali. Compraba libros. Dicionario. *La voix du nord*
retorno?
porque os rapaces ficheranse grandes. 78. sempre vina todos los anos. Mili, casarame, algun ano non vine ? casa. Ella sempre traballou: limpieza. Repartin carne aquel ano as tiendas.
Nunca perdia tempo: tenins, baloncesto. Ganar tempo.
Seguro total. Pagarannos 80% toda a jornada.

78. tiñas traballo aquí? Sempre o tina. Carpinteiro Ebanista. Sen pb. Cando marchei era unha cousa, 900ptas na semana. cando volvin era outra.
eu quero practicar, o jefe, pero tu que fas aquí? Necesito alguen que vendera muebles.
si non fora polos ninos eu quedarame ali.
España?
atrasadina. Había cando cheguei, muy atrasada españa. Ali supermercados, grandes aparcamientos, 2000 coches. Nas aforas. Aparcamentos subterraneos.
Les différences avec la France, moderne (les parking, gratuits)
medicos
Ali eran bos, unha maravilla.
Les médecins
escola,
totalmente gratis. O lado da casa. Todo al lao.
Comian na cantina. 8E media da mana. Aas 12 hasta a 4e media. Subsidios daban para pagar a cantina. 3 fillos y a muller na casa. 700FF
foron ali a escuela. Meus amigos franceses. Na casa sempre en espanol. Sinon non saben falar espanol. Non falabamos o galego polo menos o espanol.
Correspondencia con franceses?
ja non. Moreron.
Il parle bien le français.
unha rapaza de Troies. Sempre me gustoi
a emigracion experiencia?
Unha maravilla.
O jefe?
era un companeiro de baloncesto. Xugabamos. Cambiaba o turno. Contremaître.
Pagabame o 100%
40 horas. Sabado= 2 dias. 3 horas a 50% et o resto
politicamente
e ali a transicion. Empezou a libertad.
espana falouse moito d'Espana. Daba moito que falar. Morte de Franco. Reportaje do futuro rey. Felipe, as infantas. Boa xente muy familiarizados. Hoxe suarez perdim unha boa persona. Son do PP, antes alianza popular. Ali non se votaba. Los inmigrantes non tinan direito

2.2.7. Entrevista 709, Emilia

46, Portugal
pais traballaban
5 irmaos
escola 7 a 11 anos
marchamos a 18 anos

1964 Tourcoing
padres también
muchos emigrantes de Portugal, de Braga
industria Mazurel textil

mi padre con contrato de Francia. Nosotros marchamos con los padres pa lograr situacion de vida.
Francia porque sitio que hacia mas contratos.
permiso, contrato. Empecé a 17 anos.
permiso de estancia definitiva mente. Había de todo, belgas, italianos. Todo muy bien,
salario como todos. Es unha sociedad muy buena unha de las mejores
yo de 5 a 1 de la tarde, marido de noche de 9 a 5 de la manana
sabados trabajados non obligatorio nos pagaban aparte.
fines de semanas, sitio bastante grande. Cerquita fabrica. La fabrica busco esos apartamentos.
al principio fabrica nos dio el alojamiento. Despues por la fabrica. Ya las tiraron las casas.
Viviamos con franceses. Non Había problemas ningun.
la lengua. Empecei enseguida a hablar. Al principio poquita cosa pero luego muy bien
centro gallego, non portugueses. Viviamos juntos,
periodicos, informacion, en portugal teniamos uno de la parroquia que nos enviaba el cura. Por la caja de ahorros pero non me acuerdo de periodicos. No sé si mi marido le mandaban.
el francés enseguida lo aprendi. Al ser unha persona muy joven. Mi marido escribia mucho,
mejor. Siempre en la fabrica textil. Toda mi familia estuvimos en la misma fabrica.
nivel de vida mucho mas alto. Teniamos de todo cerquita.
vuelta a España 77. hoy esta mucho mejor que cuando llegamos. Voltamos por culpa de los ninos.
Por la escuela. Estabamos muy bien, pero claro. Aqui, trabajo? Yo no, mi marido si.
experiencia muy positiva
aforros. Ganamos bastante. Tenemos 2 pisos aquí

2.2.8. Entrevista 710, Angeles, Pontebelme

1957

vivia en **Francia** cos meus , tintoreria. Hasta os 7 anos. 2 años en Ferrol e voltamos a Paris.
pais continuaban a traballar tintoreria pero a venderon, tintoreria de Ferrol e **meu pai emigrou a Francia 1963-4**
67 volto a Ferrol ver si atopaba traballo pero non o atopou con intencion de quedarse. 1 ano nos marchamos todos: mina nai, 2 irmas; irmao tiña 16 años entraba na marina. Irma pequena con a sua madrina.
marchei 1967
por qué emigraron
motivos economicos. Pai solo, aquí non atopaba traballo. Millor emigrar todos xuntos.
plans : xuntar cartos para volver cando antes. Aforrar para coger un negocio, un comercio.
sempre obxetivo voltar. Educacion con oxectivo claro ao retorno.
pai permiso de residencia pero nosotros ningun legalmente.
si que o aconsellaria. Plans de aforrar
partida 67. Eu xorara mucho. Tiña aquí os meus amigos, ambiente. Recordo xorar muchisimo durante o viaxe.
tia falarame moito de Paris, das avenidas, grandes ilusions. Faciame por unha parte ilusion de viaxar. Conocia Coruna, Ferrol, nada mais. Tiña grande curiosidad pero tamen moito medo et moito xorar.

foi un palo porque nunca via tanta xente xunta. Moitisimos trenes que xegaban de todas as partes d'Espana. Ali vamos era como ganado, unha multitude de xente todos horas e horas para pasar a aduana; desfaciante as maletas e non as podias pechar. Recordo bastante claro de toda esta chegada.
Paris sorprendeume moito. Cara d'asombro que poniamos. Ver grandes edificios, almacenes. Pero tamen ao comenzo estivimos vivndo nunas chambras nos ultimos pisos onde vivia a mina tia. Alquiloula para nos. 2 meses nun espacio muy reducido. Non Había cocina, servicios estabas fora. Na Grande Armée en Paris. Vivimos nestas chambras mentras o meu pai buscaba colocacion. Xa tiña mirado tintorerias, tamen de limpeza, domestica para a mina nai. trasladamos a un edificio cerquina no mesmo barrio no XVII de Paris. 3R piso, nunha peza grande con division con especie de cocina, outra especie para a habitacion. Servicios estaban fora compartidos. Practicamente todos emigrantes de toda espana. Todos eran espanois, podiamos xugar cos outros nenos.
idioma. Cheguei sen saber palabra. A tia iba con eles. A maior parte da xente era espanola. Evidentemente o que queria rea aprender o antes posible o francés porque sabia que era a unica maner de poder defenderme, de poder sair, de poder valerme por mi misma sin ter que estar sempre recurrindo aos demais.
No colexo non empezamos porque tivemos que preparar papeis, vacunas, permiso de residencia; empezamos en xaneiro; non un pouco antes das vacacios de nadal. Empezariamos en decembro.
claro puxeronme en un grupo como dous cursos máis abaixo do que me correspondia. Porque como non sabia francés claro eu saber non sabia nada puxeronme nunha clase.
Eu como vina dun colexo aquí en espana donde me maltrataban muy mal , me pegaban, me trataban muy mal et tiña un fracaso escolar muy grande. De feito Suspendia practicamente todo.
O chegar a unha escola donde puxeramos, non sei... seriamos 15 o 16 rapazas, unha clase muy bonita, muy ben arreglada, con metodos pedagogicos... eu ao que estaba acostumbrada e a a letra con sangre entra. Enton chocoume. Ainda que nun primeiro momento claro...a lingua estaba completamente perdida. O que facia era copiar o do incerado(?). Deronme un boli e unha libreta. Eu copiaba o de incerado, a profesora intentaba hacerse entender pouquino a pouco. Deciame por senas, o que... Eu tamen imitaba o que facian os outros. Miraba o que facian os outros e pois os imitaba. Enton asi, pouco a poco vas aprendendo. Logo cos nenos no recreo pois, vamos... vamos que non me sentin nunca maltratada polos companeiros. Eles intentaban axudarme dentro do que podian. Eso si, viase que eu era estranxeira
e dicir cando Había un cumple años nunca minvitaban. En fin de modo eu aceptaba. Eu non sou francesa ainque que xogue no recreo con ellas. Esto non quere dicir nada. Porque eu que a hora de xugar, xugaba cos nenos do meu piso a mia erama que era da mesma edad. Eso pois non tiña problemas.
xa digo o colexio gardo moi bo recordo porque ao que estaba acostumbrada aquello foi cambio moi positivo, no tratamento... ainda que era moi duro ao comenzo non enterarse de nada. Pois logo en 2 3 meses xa te vas facendo con minimo. Xa ao remate do curso xa me podia desenvolver perfetamente. Pois a partir dai xa non tive problema.
despois de levar 3 años no colegio francés, meus sempre contaron con que volveramos querian darnos unha educacion espanola digamos que non perderamos nostras raices, nos matricularon no liceo francés de paris. Os dous ultimos años empezamos a facer o bachillerato. As clases eran todas en espanol. Os nenos eran todos espanois. Falabase bastante francés no recreo ainda que Había xente que non pasara pola escuela francesa. A partir de aquí si que tiveramos amigos franceses.
os domingos saliamos con os meus tamen ibamos ao cine. Había unha parroquia Saint Ferdinand Había unha misa en espanol. Unha especie de local de espanoles. Reuniamos

Había centros. O centro galego pero máis ben os frecuentaban os adultos. Sobre todo no colexio espano et cos amigos.
meus entre tanto traballaba en tintorerias iba facendo horas. Mina nai traballaba de empleada de casas. La maior parte do tempo estabamos solas. Hasta as 6 da tarde non veiamos nosos . mi hermao estaba aquí en Esapna, quedoou para entrar na marina. mina irma pequena sempre quedou con a sua madrina. Había esta separacion. Toda a familia estaba aquí.
vinamos polas vvacacios de veran, solo de veran. Polo Todos los años menos o primeiro ano. No 68 non vimos pasamolos todo en Francia.
5 anos. Unha das minas tias decidiu volver para aquí e comprar unha casiña e intentar vivir un oouco asi dos aforros e de poñer algunha habitación de alquler. Vimos a mina irma con ella. Meus ainda 2 años mais.
fixeronlo para que nos foramos aclimatando.
esto foi moi duro porque O feito de estar cos meus facialo máis levadeiro. Casi o pasamos pero aquí con nosa tia. Estabamos con ella seguiamos estudiando pero o feito de edstar separados. Os vineron no 75. O máis duro foi separar dos meus . E moi duro. Eu eso boteino mucho de menos. Ainda agora e tempo perdido.
incluso acordome que un nadal non contabamos con eles. Para min foi como un regalo de nadal. Logo no 75 xa voltaron os meus .

Mina nai enfermou e xa ao ano siguente mureu. A dificultade da vida de emigrante. Que despois de traballar moito non consigues podes disfrutar do que traballaches, do que aforraches.
meu pai tivo moita sorte. Atopou un traballo nuca compania de no 75 traballo Bazan, Ferrol. Estivo traballando hasta que se xubilou.
A experiencia da emigracion para min pois por unha banda positiva, poisitiva porque permitiume d'aprender unha nova lingua, desde o punto de vista cultural e moi importante, ponte en contauto con outra cultura, faite máis aberta, outras formas de vida, maneras de pensar. Influye positivamente
Pero tamen esta o otro lado de estar separada da familia, esto a min marcoume moito a nivel personal destar primeiro separada do meu pai que eu eso o botaba moito de menos et logo separada dos meus pais na segunda parte que emigraron. Esto o recordo de maneira moi negativa.
Tamen o feito de cando estas aqui ter que deixar todo aquí y ter que deixar o teu ambiente, os teus amigos, cando estaba de vacacios moi ben ter que volver a adatarme.
logo esta o caso da mina nai despois de traballar moito tempo deixouse a salud e eso tamen e moi duro;
penso que non compensou. Si mercamos unha casa. Pero penso que non valeu a pena todo o sacrificio que supuso aos meus para todo o que se conseguiu.

2.2.9. Entrevista 712, Rosa, Meilas, Sarreaus, 1922

pais traballaban na labranza
eramos 4 Paco, Maria Dolores e min.
escola nunca. Nunca entrei a porta da escuela.
desde 9 años sempre en casas, de traballadores domesticos.
62 fomos a provincia de Goje, fabrica de terminacion de madeira
emigrou moita xente. Eu estaba en outro sitio. Fun aconsellada por cousas economicas pero por nadie. Saliu de min por a situacion.

levaba planes de estar un par danos para unha casita, un pisino, non era para quedarse para siempre.
en **Alemania** dixoume unha amiga que Había traballo bastantes
eu fun por contrato. Permiso todos los años vinamos a Espana.
para marchar fun a emigracion a cale begoia, ali apunteime, pasoo o tempor para reconocimiento do medico espanol. Despois avisaronme do médico en Ourense.
marchamos en tren. Cando chegamos a Hendaya, ali dironnos a comida e de beber. A conta da empresa, non sei pero dirannos.
dous nenos. Eu choraba porque iba solina. Despois chegou un senor que era encargado da fabrica.
Pedian papeles. Os papeles que eu levaba non eran os que necesitaba.
dixome deixa o pasaporte. Alii hasta que chegou colliu as maletas, moi finas. Xa estaba la senora. Qué alegria me dou cando me saludou.
traballaba na empresa.
o salario daquela traballabas destajo. Protestamos porque queriamos o saldo ademáis de estajo.
o stajo e traballar tenen que facer un traballo de presa cobra máis si fai ese trabajo.
relacion co jefe eu non falei nunca. Entraba por medio da fabrica para dar os buenos dias pero nunca falei con ile.
relacios cos companeiros. Había o que máis Había eran italianos. Casi todos sabian falar aleman.
a veces decian unha cousas os 30 marcos d'anticipo levabamos a comida daqui e resulta que cando nos volveron a pagar ainda tinamos os 30M afforados.
sindicato si seguramente Había o que pasa a e que nunca supen dile.
seguridad social e descontado faino a empresa. Estaba asegurada. E sin contrato tamén estarian asegurados.
estaba de baixa, tiña que facer la presentacion. Mandaronma para empresa e non supe defenderme. Després hubo que ir por outro contrato.
7 años e medio, 8. Veria no 75.
casa cerca, no en coche vinamos en autocar. Como non entendiamos.
a poder de traballar aprendin algo de aleman. Eu non sei ler o espanol aun menos o alemna.
as que xiraban na caixa de ahorros sabian.
dabanlles consellos por a tele. Que non foran
barrio espanoles toda nunha residencia de mulleres das que traballabamos na fabrica.
os pisos amueblados. Con ropa de cama
os que nos trataban mal eran los espanoles. Na casa paraba pouco, non foi a un cine, nin a unha festa, todo era traballar. O fin de semana eu non salia. Iba pa unha casa e traballaba.
Ainda coloquei algunha espanola. Amistades quedaron pero non chegan a escribir.
eran casitas normales, un barrio pequeño. Tinamos unha tenda moi cerca e todos os sabados Había un mercado.
despois xa sabiamos pagar. 95% dos espanols falanno espanol. Levan ali 20 anos; cando van con a idea
deixei por un ano a filla no internado. Moitas que foron eran solteiras. Outras eran casadas pero deixaban os fillos

eu tiña que mandar a mina nai; eu mandaba direitamente ao colegio. Eu preferia pagar todos os meses. Ellos non me apuraban pero eu preferia.
78 voltou. Al ponerme enferma. Os médicos eran fabulosos. Había médicos na empresa. Despois traballei nunha clinica e ali deronme la baixa. Non queria traballar. Después pagabanme mensualmente porque era menos
pagaron le unha beca tamben empresa ou seguridad social, mentras estudiaba. Non quixo estudiar.
ten que luchar con a xente para traballar. Empezaron a escasear
nunca votei. Quiza ubese. Eu nunca voto. Votei algun ano sinon eu non voto.
Alemania?
e máis rica que Espana. Hay máis industria son muy traballadores. Por min do trato non teno nada que dicir. Traballadores e moi cultos. Todos na fabrica eles sempre nos preguntaban si sabiamos o ingles ou o francés.
a lei dali e que o menor ten horas de estudio.
Galicia?
non conozo Galiza ne Espana.
Aforrou moito?
para comprar o pisino. E para pagar a irma 15 ptas de pension. Despois o fillo era moi joven non decidia a vida. Compramos un pisino. E asi o fichem.
Aforrei todo o que pude. Cando máis giramos 15000 ptas.
impresion geral?
boa impresion do lugar. Na casa na calle nunca tuvem problema de nada. A familia era moi contenta de min eu tamén.

2.2.10. Entrevista 713, José Luis

Pasaran, labradores
6 irmaos 5h 1m
escola aos 12 anos
traballei Ourense e pueblos, en varias empresas
14 años en unha empresa constructora como aprendiz. 1,5 ano. Logo continuei albanil nas obras. Despois cumplin os 14 anos
65 priemer ano en **Alemania**. -Ziegen- Contrato por 6 meses
Alemania porque havia comentabase máis Alemania, construccion. Solo por 6 meses. Mal tempo e cerraban.
mili. Andaba a cousa moi mal, Había moito paro e andaban a cousas moi mal. Dificultades con o idioma e as cousas iban moi mal.
despois da mili no 67 fun a melilla, despois decidimos casarnos, como non tinamos nada decidimos marcharnos ao estranxeiro.
xa era por 1 ano. Por o ministerio Intituto nacional da emigracion.
Psicotecnico tanto espanol como aleman.
xa ibamos con traballo, con vivienda. Era en Stuttgart Meivi... No 70, con permiso de 1 ano. Esto era empresa de limpiezas. En un aeropuerto.
Comprendia entre austria e Suiza lago de Podensee
Fue por direccion de Melilla. Contrato que si Había traballo. Naceu ali a nosa rapaza.

la casa era moi bona. Vivian vecinos emigrantes d'Orense. Estos xa levavan años na misma empresa.
relacion con o jefe : tiña 200 obrero habai. Apenas o viamos. Sabiamos donde vivia pero nada.
aprendin o aleman, cursillos de 11 dias. Pedir pan etc. e moi dificil pero quedame ben.
donde o aprendiches o aleman decianme.
Había italianos. Turcos, pakistanies, yugoslavos e portugueses pero nunca traballei.
O italiano e moi parecido.
fines de seamna pa min tiña que traballalos no aeropuerto tiña quedar de 5 as 2 da mana.
Había 12 kms co tranvia e ir andando 2 kms. A empresa ao principio non tina.
seguro desde o primer dia que saimos daqui.
en eso non Había discriminacion. 4,20 DM por hora. Era menos que aos alemanes.
Eramos conscientes de que ibamos, nos ponian vivienda, aos alemanes no. Franco se levaba unha comision. Fomentaba a emigracion. O convenio hispano aleman. Algo habia. Eu no sentido politico non sei.
o medico era o seguro publico. Daquela non era privado.
religion, como catolicos ibamos a catolica. Pa bautizar a nena bautizounha un cura espanol.
o centro gallego habialo pero non ibamos, non necesitabamos. O tio da mina muller levaba ali 7 anos, non facia falta. Eu o centro quedaba un pouco retirado. Cando naceu a nena uno tiña que quedar coa nena. Ella traballaba de dia de 5 hasta as 15 y eu de noite.
non lle pagou por venir embarazada de aquí. Foi un fallo de aquí non o detetaron que estaba embarazada.
non debia coller pesos. O jefe lle cambio un traballo máis leve...
os 4 meses, 6 semanas non lle pagaba pero lle mantuvo o posto. Pero non lle pagou la baixa do embarazo.
nos non levabamos os 9 meses ali. Non estaba no regalmento.
periodicos recibiamos un periodico para os emigrantes. Na caixa de ahorros era un semanal. A television no principio non a tinamos siquiera. Despois si, a radio.
non tinamos dereito de votar ali. Para aquí despois si.
Alemania
se estaba moito máis ben. Aquí Había unas tiendas en todo e por todo ainda hoxe nos superan.
ali médicos huberan a matar. Fun ao médico
tan mal me viu me puso en cada rodilla. Vinme morrer. Dixo pinchoume e deichou a enfermera (colombiana) conmigo. Pedindome perdon a min. Perdone por haberme pegado en la cara.
serie de preguntas, casado, fillos, etc que a ver si reaccionaba.
cando volvimos no 79 en setembre. A nena tiña 9 años tiña que ir ao colegion espanol. Fora hasta os 9 con 3o de aleman aprobado. Convalido ali por seguir en 4°.
Había un colegion esp a 45 kms ou cambiarnos de traballo, vivienda e todo.
para andar cambiando, queria quedar ala. En Esp non Había perspetiva de traballo. Si cuadra perdemos. Fun aventurero eu a pesar de que vina pao país.
De feito tiña 33 anos. Asi empezaba en serio aquí.
galicia non Había cambiado. 10 años Había poligono foi prosperando. A fabrica cerraba.
Outro estaba a punto. Hasta hoxe funciona ahi 3 ou 4
a Citroen foi tanto pa tras. Si non fora por causa de que a rapaza tiña que ir ao colegio quedabamos ali. Estabamos contentos si.

os alemans non querian a limpieza. Botaronse a traballar ellas tamén. Moi traballadoras tamén. O que non querian era a limpieza. Ainda un nivel máis baixo que nos.
amistades ahora xa se perdeu moito. Alguns alemanes vineron aquí de vacaciones. O fillo máis joven do noso jefe. Dormiron aquí na casa.
estancia moi boa.

2.2.11. Entrevista 714, Julio

Limpeza construción.
Sen saber practicamente que existían.
20 DM para a iglesia católica. Porque os espaioles entrabamos que eramos todos católicos.
Español iglesia, tanto seguridade social
Non me sentín nunca discriminado. Despois subíronme.
trato xente para min xente encantadora. Aue hubese unha diferencia de que hay un traballo digamos fino dabansello a un aleman
de 7 as 12 salias
vacacios Había unha cousa aue non existia aquí, 1 dia por mes
viña as vacacios de verao
Descontados del total

centros gallegos foramos si
prensa : a Caixa de ahorros mandaba un semanal

A primeira televisión en color que eu vin
As olimpiadas de Munich 72

Estabamos traballando en unha Fabrica: nos avisaron os alemans traballando foi o de Carrero Blanco. Cando se enteraron : quen era Carrero Blanco

Nunca votei. Nin por correo nin personalmente nunca votei.

Os coches: calquera tivera un Ford Taunus.
De poucas palabras, serios, con unha diferencia abismal. 20 años de diferencia.
Aquí non Había paro.
No 74,

De Franco?
Pouco se falaba. Non era tan dictador como se decia.
Pais cerrado?
En Alemania o que máis se falaba era o turismo sol arena toros

Ciudad cadelino en unha cadena, eso non existia. Cada persona levaba os excrementos do seu perro.
Carreteras todas moi limpias. Aspiraban todo.
Aquí prácticamente non Había autopistas. O primer pais que fixo autopistas era Alemania.

Religión
Attenweiler, amigo ibase a misa normal. Eran catolicos. 50%
Un colegio unha vez ao ano reunianse catolicos e protestantes todos faciase nun colegio recalco quedei insolito para min.

Voltamos no 74.
O representante dos obreros era o capataz co propio jefe dali. O jefe do personal todo nunha mesa e si. O qu e pedia non podia se me dar. O meu orgullo e aue e ume lo merezo pero non me o podian dar.
xa me vinem. Non tiña nada non. Casa dos pais.
aquí preparei unas oposicios.
2 años mentras estive vin cousas que nunca vira. Outra forña de ser, outra forma de estar. Ali te tomas unha cerveza Había unha vida. I esa televisión , moito respeto.
o marco eran 25 ptas. Aforraba para manar aquí. Non comprei nen coche nen casa.
Os años que xuntaba 20.000 ptas

incluso con emigrantes. Que falabades en aleman. Unha conversación non a podia levar. Meu irmao,

Un entetien un peu brouillon. Ce qu´il raconte sur la religión est interessant.

2.2.12. Entrevista 716, Marina

Marina 61
4 irmaos
Escola hasta os 15 anos
Despois fun a cosere e despois me casei
O pais non podian axudarnos
1981
Causas economicas. Emigraron moitos
Permiso 3 meses,
Xa podiamos estar tranquilos ala, 6 meses

2.2.13. Entrevista 717, Victoria - Festa, 51

Escola sempre certificado destudios primarios
13 años fun aprender a coser
Despois 16 años puxenme a coser hasta 18 años ganaba moi pouco
1969
Por mediación dele arreglamos para ir a Alemania
Traballo pouco, ganabase moi pouco
Falou con a empresa de limpieza no aeropuerto
Máis xentem veciños a Stuttgart
Estuven 10 anos
8 en Ulm
Planes de ganar ben e despois virte.
Botei máis tempo
O tio levaba 10 años traballando
Non ven. Hasta aue colla a jubilación
1969
Con o marido, sen fillos. Consulado non, despois para renovar o pasaporte cada 5 anos.
Naceron ali os fillos
1 nena, no hospital
O pior era o idioma
Ao principio non entendia nada, unha chica que facia a limpeza. Axudoume.

Tiña 9 años e falaba perfectamente o aleman.
Non Había centros españoles. Nos colegios alemanes. Eu cando a bauticei en Stuttgart si pero en Ulm non.
Sempre en unha empresa de gruas e ibame por as tardes limpaba un cine que habia
A nena casi non queria virse
Vina muy adelantada no colegio. Eu falabame en español ela contestaba en aleman
Ali solo o colegio a mana
Muy ben pao aprendizaje, moito máis que aquí

primer contrato de 1 ano
Últimamente si non tenias nin gun pb x ato facian para 5 anos
Limpaba os avios

jefe, Había un encargado,
tinan sindicato pero non sabia nada
podiase traballar aos 400 DM sen seguro. E media xornada
axuda 100DM o primer niño
non Había discriminacion. Como non entendia...
os alemanes son muy legal tanto no traballo como nas outras cousas

2 años en casas boas –con calefaccion- ***lo dicen todos***
vecinos galegos moitos. Relaciones boas, non Había problemas.

Horarios
Principios 6 – 15 avios e oficinas
2 años ½ xornada

en Stuttgart si centros gallegos ibamos a comer o fin de semana.
No 69 non contaba pasar máis de 2 anos.
Xa logo me adatei en non queria volver. O meu marido tampoco.

a nena foi o primeiro, e tinamos unha cousa, nos entraron unos ladros. E cando decidimos.
vinamos cada dous anos. Botabamos 6 semanas
Que esperanzas. Vinamos. Si tu te pedias a cuenta te castigaba un mes sin cobra ro par oe despois dabanche o paro. S che botaba a empresa vinas co paro normal.
Non nos botaron. Ainda me chamaron 6 meses despois.
17000 ptas cada uno de emigrante retornado.

nivel de vida. De comida estaba moi ben. A vivenda estaba moi cara.
2 años antes de vir para aqui compraramos un coche e tuvemoslo ali 2 anos.
Nivel de vida daban axudas : nenos 100DM logo iban aumentando

de politica non entendo moito pero Franco feia cousas malas e
A min emigracion favoreceute

eleccion do Willy Brandt

informacion mandabanos a Caixa, a television falaba tamen máis ou menos

Construccion

Daquelas Había traballo.
Tiña 28 años el tiña 32
Traballei no hospital. Meu marido na construcion

aforros para a casa.
A Alemania non volvemos

moitos compañeiros de traballo escribiannos.
Ainda sei algo deles. Lli mandei da boda da miña filla.
O fillo vin aqui.

xa se viñeron casi todos. Maiores, ala hay moi poucos, a xente viñose toda.

2.2.14. Entrevista 739, Xenaro, 1934, Neda, Arxemil, Lugo

57 fun pa Suiza

Aquí o que Había era pouco.

cando me fun xa traballaba. Era torneiro.

fixen o contrqto

Wintertur de Suiza de fala alemana. Italiano e dialecto.

Fumos 2 o 3.

Arreglamos todos e buscamos un contrato.

Non teñamos contacto. Na emigración en A Coruña o centro de emigración.

Que papeis? Pasaporte. Non podiamos ir a 2 paises non me acordo.

Fichamos o contrato direto coa casa indefinido. Me fun que aquí non Había nada.

o contrato era para probar. Botei un ano.

o vije foi ben pero moi mal. Toda a noite hasta Barcelona. Luego pa Francia, pa Lyon con emigrantes.

iba eu solo con contrato especial. Iban polo sindicato dagraria.

En Lyon moi mal. Nos meteron nun campo e puxeranme unha etiqueta con Nome. Auedeime moi humillado.

me espabilei un pouquiño. Seguin o cordon do altavoz que falaban español. Entrei e lli contei. Contrato. Eu levaba moi pouco tempo. Non debia de parar ali.

enseñei o contrato como si eu fora un principe. Me deron ali un desayuno, un reconocimento general. Me levaron ao tren, a estacion.

a estancia - langue

A vida ali foi muy bonita para min. Estoy muy contento ainda que conocin momentos malos.

O primeiro o Aleman. Os letreiros non os sabia leer. Sempre logo ibamos mirar si Había un espanol. Un home de Ferrol. Non sabia que chegaba iba para axuda. E moi bonito agradezco o moito.

ao outro dia xa fun a fabrica.

Enseñaronme a casa, de Madeira. Era unha casa boa. Era unha habitación, puxeronme con outros españoles. Eramos todos da fabrica

As comidas eran patacas fritas con chorizo, picaba moito!

o pasei moi mal con o aleman. O viño era moi caro. Aprendin a pedir de comer.

Me enseñou outro compañeiro. Patacas fritas con biste

traballo pola mana et a ppor a tarde, para la prueba.

Tornadora unha maquina. Pola maquinas grandes che pagaban mais. Eu iba pos cartos.

horarios: das 5 hata as 2

velaba 1 hora diaria 1 hora de velada

sqtisfeito e ademáis orgulloso con esa hora de velada 63 ptas o Franco e ganaba 1000

fines de semana, ali Había democracia, ir limpiar a maquina era o descuento de comer o bocadillo toda a semana. Xa levabamos a ropa limpa.

Había pero non oficialmente non registrado nos xuntabamos todos ali. Era un bar que nos conocia todos. Estivemos en inverno, aquela señorita xa nos tiña as cervecitas en auga quente.

cousas feas tamen. Un señor daqueles que deixe na frontera.

Botou a chorar. Que estaba moi mal que non tiña cuartos. Todo o dia nas pradeiras. Non tiña unha hora. Deciamoslle escapa. Pero non podia. Non sei o que foi.

a relacion cos suizos.

2.2.15. Entrevista 740, José

Radals San Sadurnino
representante de comercio, rama de habilitacion
pai carpinteiro
nai de costureira
non tiven irmaos
mestre carreira de mestre

emigración
proxecto non veia salidas economicas interesantes
familiares en Inglaterra interesantes
ningun organismo, marchei como turista non fun au Instituto... Había que recurrir a certas artimañas, exixirante que non tiveras fillos. Non constaba que non tiñas fillos inscritos ali.
Era paralegal; eran bastante tolerantes na frontera
conseguiume un contrato de traballo, ibaste ao
para traballar en un hotel; hosteleria estaba movida por italianos griegos e galegos bueno
1969
viaxe, hubo un pb; embarcamos en Vigo de la Trans
vina do Caribe, de Jamaica que tiña facilidades para entrar. Averias, estivemos en Vigo esperando que o barco se reparara. Nos encontramos con parasitos encima. Condicios pésimas de
aquí non se falaba de Bingo, ali e a primeira cousa que me chocou.
Desembarcamos en Southhampton, estaba no porto esperandonos un primo nosso, que tiña coxe.
conecia algo de inglés, Había estudiado algo pero a realidade e que e totalmente distinto.
Ademáis na epoca libros que tive en contacto eran de moita gramatica, eu conocia gramatica pero non sabia nin diciros buenos dias, bueno si pero pouco mais.
Non era un idioma practico de entendere.
Ao chegar ali, de Southh a Londres ao este. Nunha zona, curiosa, se chamaba Kensigton, unha zona que Había grandes mansios, unha zona comercial, vivian moitos emigrantes de todo tipo. Outra cousa que me chocou moito era a cantidad de xente de outros paises que hbia ali. Era unha pequena torre de Babel no. E incluso chamabache a atencion ver que según a procedencia iban se especializando en distintos tipos de traballo: na hosteleria italianos gregos portugueses

tamen e espanois. Na construccion eran irlandeses, no metro e transportes nos autobuses urbanos habian moitisimos de jamaica, casi todos eran negros, como en Correos. Pero en correos Había máis Hindues ou pakistanies. Certa especializacion.

relacionarte co a xente que conoces. As experiencias que tuve as máis desagradables foi con algunos galegos. Un poco depende do nivel
Moita xente chegaba a Londres e non se daba conta das grandes posibilidades de traballo que habia. Non tenias falta de soportar ningunha situacion desagradables porque lles sobraba traballo. Ainda que no contrato figuraba que tiñas que cumplilo. Los jefes aproveitaban la ignorancia. De feito si depois ibas a policia e un departamento do traballo alegando do porque querias cambiar de traballo non ponian pegas. Moito elegantes, experiencia positiva.
Cando aquí estaba bastante mas controlado no sentido de ter un carné d'identidad
con la simple cartilla en la cual figuraban os teos datos con o compromiso de comunicarlles cando cambiabas de residencia e comunicarlles cando cambiabas de traballo.
Tampouco Había que daa moito tempo. Unha semana igual para cambiar tanto por un lado como por o outro.
Faciase a comedia de que ibas a cambiar.
Eu tan pronto cheguei queria ir a escola.
Tiña un horario partido no primeiro traballo. 6 a 9 et media et cenas moi lixeras
estaba hasta a 1
tiña que volver a empezar a 5 e media.
Ponianme pegas e por eso cambiei.
Dabante vivienda. Si te ibas traballo, para a muller e buscar vivienda
o primerio que fin e unha vivienda independente

a nivel de traballadores, ben. Sempre tiña unos minutos para tomar un té.
Vivendas muy pequenas si eras residente despois de 4 anos, podias hacer que eran do cosello, unha simple habitación, cunha cocina compartir con outra persona.
Era unha casa antigua, dunha familia muy pudente, colocaron as estufas de gas, unas cocina pequenas e en cada planta un servicio que compartia con outra xente.
Bastante ruido a pesar de que os ingleses amaban o silencio ali non Había ingleses
Había dous ou tres matrim galegos otro das antillas, un portugues, moita movilidade cada un ao seu.

os domingos, eu familiares e outros conocidos ir a Hide Park ou Kensigton Park, prolongacion da vida daqui... falabase de tal e tal, unha pelota xugabase au futbol
eu procurei orgaizar a visitar unha cousa que outra, museos, tratei un pouco de separarme do groupo e tal.
aprovetei e matriculeime nunha escola. Xa empecei medrar no escalafon. Relativo que colles o vocabulario pa desenvolverte no traballo. Comecei a traballar de camarero. Realmente sobraballe traballo. Algunha xente non sabia et trataba de cumplir en malas condicios. En sitios máis pequenos estabas máis collido.
Aprovetei todo o tempo, certificao destudios de Cambridge. En certa maneira si, aunque a pronunciacion nunca o dominas.

os nenos quedaron aquí coa mina sogra. Llevarlos a un país novo non era moi prudente. 2 posicios que 1 traballara ou os nenos pasabanno moi mal. Os nenos quedaban solos. Despois matricularonla nunha escola española. Vivir como máis ou menos como un inglés do teu nivel adquisitivo. Antes era o dilema. Aquí xa sei que me voi.
Os nenos faceronse maiores. Non me desagradaba nen o clima. Sentiaste bastante comodo ali;

4 anos.
Aforrei algo, no tanto como outros porque si te dedicas a visitar algo e tiñas que alimentarte. A xente ao millor tiñas varios traballos. Ao fin din coo meu sitio.
Entraba as 3 da tarde. Non podias cambiar de traballo antes dos 4 años que eras residente. Salvo si eras moi bon. A inmigracion o que queria xente con postos determinados para facer os postos que non querian os ingleses.
O multiempleo. 50% do que ganaba, a xente enfermase dos nervios por o tipo de traballo e porque querian aforrar demasiado.
Eu tiña asignaturas pendientes. Xa hubo un aumento grande nos salarios dos maestros. E o que me incitou a volver.
O volver no 73, xa tiña casa propia. A idea era preparar las oposiciones. Encontrei trab nun colexio privado. E un campo de concentracion. Non me quedaba tempo. Enton deixei o traballo preparei seriamente as oposicions. Entrei e aquí estoy

a separacion dos nenos era moi desagradable. Tinan 3 e 5 escasos. Preguntaban cando venen os . Nos volviamos cada ano -por eso non aforrabas tanto- unos años que son irrecu^perables. Sempre o tiñas presente que te faltaban.
carino non les faltou. Nunha aldea, mais. Es o trauma máis grande que podie haber.

as institucions españolas. A embaxada non tuven que ir. No consulado que me atenderon bastante mal os burocratas. Moito millor cos organismos ingleses. Con dicirche cous poucos conecimentos sempre os fin eu. Non como aquí que tes que ser licenciado en economicas para fcelo.
Eu ficherame socio de la biblioteca. Olia moito a oficial, non. Era un tentaculo do movimiento nacional aquí on.
Despois conocin o centro galego. Algo parecido pero algo máis contestatario. O que facia era un pulpado. Conseguianse tamen billetes d'avion máis baratos.
Conocin ali xente do PC que daquela era irreal. Despois viros no periodico
tamen a xente do movimento comunista. Nin cheguei a afiliarme porque era peligroso.
Novos que conocian a situacion d'Espana. Non era como outra xente que se Había marchado durante a guerra.
Unha vez tamen Había unha cousa na casa d'Espana. Non Había nada interesante.

valoracion
eu creo que fundamentalmente economicos. Época de non grandes salidad foi a salida fundamental que tuvo la xente. A irse facer unos cartos.
Valeu a pena? Eu non sei. En certa maneira a moita xente a nivel personal creouse unha situacion que permiteu vover para aquí. A mi pareceme que moita xente o pasou muy mal, oprimidos máis que todo por su propia ignorancia que pensaban que os mandaban para España. Pequenos frutos no traballo -levar un par de yogures ou asi-, esa xente sufrio moito pero iban a a sufrir privacios aquí tamen.
O que non foi o destino que se lles deu a todas as divisas que mandaron os emigrantes. Por o que tenno entendido nin se invirtieron en Galicia nin en Espana mas ben valeron pa financiar adquisicios de luxo da alta clase espanola ou tapar o déficit que tinamos encoma.
Ao estado foille muy ben. Un articulo de exportar. Exportar emigrantes sentoulle estupendo. Ha moita xente que lle foi muy ben.

2.2.16. Entrevista 741, Guillemina,

1964, en Frakfurt en Alemania

os levaban 4 anos

desde Suiza. 2 anos.

Padre de administrativo en Bazan.

2 hermanos

Hermano en Ferrol

trabajaban los dos. Al principio no, luego mi madre en un laboratorio.

Varios trabajos: construccion, limpiez, periodico

planes: pasar un tiempo, no pensaban quedarse alli para siempre. Casados, porque Alemania, no recurrieron a ningunha institucion. La concedieron

vivieron en unha pasteleria. Encima vivieron alli al principio alquilados y después

viviamos en un pueblo, como Ferrol. No era normal y corrriente. Mas alemanes que inmigrantes.

3 dormitorios, 2 cuartos de bano.

No conocian el idioma.

Tenia 6 anos, me educaron en Aleman. No lo hablaba. Mi hermano se quedo aquí unos anos. Se inicio escolarmente en Alemania. Luego lo dejaron aquí estuvo con abuelos viviendo. Yo conocia el aleman. Fui a la escuela española. Lo hablaba mal y lo escribia peor. Gallego nada, profesora suramericana.

Unha sociedad española. Fiestas con productos tipicos, futbol, etc

amigos alemanes. Sentiste discriminacion por ser inmigrante. Solo nombre.

Dos veces Había benido 8 meses con mi abuela de recien nacida y 2 meses d vacaciones.

13 años a la vuelta. Porque me obligaron. Los ultimos años banco Pastor. Luego lo destinaron a la coruna. Ningun prb para trabajar aquí. Trabajo en el hospital

tareas domesticas eran compartidas.

Pb en el colegio, tuve pbs. Me mandaron pq tenia dificultades para hablar pronunciar.

Discriminacion en clase era un bicho raro. Sabian que Había nacido

ellos aprendieron a base de autodidactas. Trabajos que realizaban también otros emigrantes. Otras personas ayudaban que llevaban mas tiempo.

Mis padres mandaron dinero cuando mi hermano estaba aquí. Pocos contactos, por carta.

Valoracion. Mal en sentido de adaptacion. Es negativo pero bueno bien.

Enseñaza si aquí las matematicas habiamos dado otros.

2.2.17. Entrevista 756

no estudio

25 años a Barcelona porque aquí non se ganaba

Suiza

oin que ali se ganaba

cha fun traballar de xofer. 3 meses

solicitei pasea

64 marchamos pralo

tinamos unha nena

a nena quedou aquí. O traballo non permitia

cocina cando empecei. Nun Hotel fregando todo o que habia

os jefes non eran malos

contratos temporales. Traballamos en varios hoteles.

Jefes ou compañeiros. Os Suizos son racistas. Teñannos separados

salario diferente 300F a 13 pesetas. Respeto daqui de Espana

ganaba 2000 ptas a la semana, 8000 ao mes

vivienda era nun chalé 1 ano, con máis xente. Chalé compartido. Da comida nada. Cuarto de baño era comun para todos.

Todos extranxeiros, Había suizos tamén. Era do hotel. 300F con vivienda e comer.

Estabamos contentos.

Cambiamos nun outro hotel. Ao Veran Interlocs según foi pasando o tempo, xa foi porteiro, a muller era camarera de pisos con 500 e pico de FS. Non nos separaran.

No 71 Matenoz, un contrato e despois botamos hasta o 89 volvemos outra vez para.

2000 e pico francos. Aforramos.

A muller iba a traballar os dias de festa eu traballaba tamén para limpiar. Nunha fabrica de lana. Os dias de festa a muller iballe a planxar a roupa a casa.

Algunha festa ibamos. Ali as festas non e como aquí;

centros españoles non. Si se queria aforrar Había que estarse na casa.

O idioma. Imonos entendendo falando o italiano máis ou menos como o español.

Trato moi bon. Tuvemos unos italianos companeiros eran como si foramos nos. Eramos amigos.

Vacacios aquí os ultimos años en agosto. Porque nos gustaba mais. Antes queriamos vir e non nos deixaban;

a filla tiña 14 años para la empezou a traballar. Estuvo sen traballar e ao ultimo traballou.

A filla estaba aquí e iba a ter un pequeño. Estabamos ben. Ahora nos fumos de vacacios ala. A nos patrons. Que tinamos que ir. Unha festa por lo menos 15 dias.

Moi contentos que foramos. Nun hotel diles

2.2.18. Entrevista 757, Xorxina

6 irmaos e eu 7

o máis vello tocaba o baixo na banda

os outros todos no campo

despois asi que foron grandes foron marchando

emigrados a Barcelona

fun primeramente a Barcelona tiña 15 anos

servin nunha casa

tratabanche ben. Canto tempo, 2 anos.

Vin para aquí conocin o Pepe e marchamos xuntos a Suiza. Fumos en Barcelona 2 meses, eu a unha casa, pero non vivia.

O pepe con un camion de 3 portas.

Por qué a Suiza?

Máis xente que coñeciamos. Con contrato por emigración

vivienda nunha habitación d'hotel. Comiamos no hotel aquelas que se ven de piedra unha xarra cada un na habitación

non nos podemos queixar.

3 meses na montana

varios traballos

un lavabo e auga

despois un piso un estudio. Barrio de emigrantes, era do hotel. Que traballasemos no hotel ou non. Tanto a nos como a outros. Ali conociamonos pero non viviamos todos xuntos. Encontrabamos en correos. De todos os lados. Por exemplo no Metropol e outro pro personal. 12 anos. Unha cocina para todos, un cuarto de bano para os homes e un para as mulleres, dous servicios. Era para todos.

Nunca estuvimos mal. Traballar si. Sempre estuvimos ben. A nos en cantos sitios nunca diferencia. Eramos máis apreciados nos que os mismos dali.

Cambié moito. Primeiro a lavanderia. Despois inerlacken lavar os platos os dous. 7 meses. Volvemos de segundas por o mesmo sitio na montana. 3 meses. Lenceria.

Volvemos pa interlaque camas eu e pepe porteiro.

A filla queria ir con nos. Traballo na terra pouco se dai. Empezou a traballar ali. 14 anos.

2.2.19. Entrevista 759, Orlanda

escuela

tiña 24 años 1966

porque gustabame ganar cartos e ir alo

ir a un sitio donde te deran momento unos cartos que se vivia millor

estaba solteira, animamonos con unha amiga mina

ficheronle un contrato antes

con emigración, con contrato para o campo campo

Friburg Valendren?

Casa moi rica, a limpieza, facer de comer

idioma aos tres meses xa me decian que me entendian

a necesidad non Había outra cousa, falaban o francés conmigo e entre iles falaban o aleman

gustoume moito

ella me ensenaba a primeira hora

eramos once na casa 3 criadas matrimonio 3 fillos y o solteiro

desayuno, pas 12 a comida, pas 4 e pas 6

si pudera estaba ainda ali

a limpeza, un país que nadie se metia contigo ganabas cartos todos se comportaban ben contigo, non tiñas medo, tu tiñas que saludaros

estiveron daqui moitos josé e sara

2 años na casa e despois volvin e botei otro ano.

A filla deixeina cos abuelos e despois marchei pa fabrica

vivia na misma habitación pero tuvo que pagar a parte 80F

trato era querianme moito moito unha señora moi buena o marido non me queria ver parada

no inverno tenia facer calcetis chaquetas, parecialle que non desempeaba o posto. Outra cousa non Había que facer.

El v iame e desesperabase. Con a herba ou as patacas... nunca ali fun.

Mandoume a segar a herba coa maquina e logo Había que ir xuntar. Mandoume pa que eu fixera iso.

dixome que non volvera. Tiña que levantar máis cedo.

Tamen ca herba mandoume traballar. Tampouco non me volvou mandar. Algo necesitaba asi algunha xente pero eu non lle debeu gustar.

Senora estupenda. Lista. Tal dia imos a tal sitio. Gustaballe comprar a roupa. Si gastaba todos os cartos encantada. Tes que traer isto e u outro. Me levou comprar unha zapatillas e un despertador et un abrigo. Pero despois non se podia salir sen abrigo era distinto daqui. E queria que fora a misa con ella. Deixaba a comida do domingo facia polo a maquina desos que se fan solos. Unha comida rapida boa de facer et todos a misa. Levabanos en coche, en volviamos e enseguidina a comer.

Décrit les repas

despois cando me casei hasta as 6 da tarde. Eu non podia salir a ningun sitio.

Fichemos moitos cartos e

na fabrica on tive dificultad ninguna;

a patrona foi culpable. Eu pa cambiar tiña que vir 3 meses a España;

si a patrona estuvo de acuerdo

entendiame perfetamente no lenguaje.

Gustoume o traballo tamen

bos postos, bos sitios, o jefe sempre

2.2.20. Entrevista 770, Antonio Roche Gomez

Sada (terra das mariñas) 16 abril 1937
Padres ?
Padre marinero, al mar, madre trabajaba en las tierras
Casa con tierras ?
Nos teniamos unha casa y las tierras en otros sitios, paradas, en el castro samuedo, era un sitio que trabajabamos mucho
Cerca ?
Quedaba a dos kms. Después alli cerca teniamos también, por ahi, en « cantavigo » (?), cerca de la playa de Cantavigo, en otro sitio que llaman « la labraña », y por ahi, ahi en Sada teniamos dos fincas
Padre en el puerto de Sada ?
Trabajaba en el mar, en los barcos que iban al mar en Salgas
Y qué hacia ?
Qué hacia ? Pescaba ! iba a pescar !
Tienes hermanos ?
Tengo. Tres. O sea éramos tres, dos. Yo soy el menor.
Y los demas hermanos ?
Pues igual… trabajaban en
Mi hermano me lleva dos años a mi y el otro le lleva dos años a mi hermano, cuatro años a mi.
Y fue a la escuela ?
Quién yo ? si.
Hasta qué edad ?
Bueno eso poco… hasta los 14 o 15 años por ahi. (51-52)
Antes de marchar trabajo aqui ?
Trabajé aqui. Trabajé en unha fabrica de conservas. Después fui al servicio, después volvi y trabajé en otra fabrica de conservas. Después trabajé en la fabrica de mejillones
Y eso de la fabrica de conservas era por aqui en esta zona exactamente ?
En Sada.
Estaba contento con su situacion laboral ?
Ay si, si, si !
Entonces usted por qué emigro concretamente ?

Emigré porque se ganaba poco claro ! El caso eso era que los salarios eran muy bajos. Y entonces emigramos.
De esta zona Había emigrado mas xente ?
O muchos ! muchos, muchisimos !

Había sido aconsejado por alguien o se fue por su propia iniciativa? Qué impresión tenia de la xente que se había ido antes?
Nos ofrecieron un contrato.
Quién se lo ofreció?
Unha señora de Coruña.
La conocía?
Yo no la conocía de nada.
Entonces como se pusieron en contacto?
Ella nos vendio el contrato.
Como fue eso, explique.
Ella sabia que nosotros queríamos marchar. Entonces nos vino y nos ofrecio un contrato y le diéramos… no sé unha cantidad de dinero
No recuerda?
No. Y entonces fuimos palla.
Pero como se puso en contacto?
Yo no me acuerdo quién nos hablara de la paisana esa. Y esa paisana por medias de unha Argentiña se hiciese con los contratos.
… que habían montao?
Yo no sé quién había montao ese negocio y…
Porque ellos sabían de contratos en el extranjero y ellos aquí, a la xente que quería marchar, se los vendia?
Se los vendia claro, cada un era barato pero te vendían el contrato, aquí.
Usted tiene mas casos de esos?
No…. No sé de mas casos. Bueno no sé
Pero era unha practica que en aquellos momentos se solia hacer o?
Si, si, si, si. Los lugares de Corunha ella llevo mucha xente . Si ella mando mucha xente alla.
Pero usted conocía a mas xente que realizara eso o era esa señora solo?
No, no, esa señora solo. Yo la conocí a ella tampoco sé quién fue si llevo mas o no llevo. Sé que de Corunha fueron mas por ella. Si.
Y entonces aprobó varios lugares de… o sea a América, a Europa?
No, no, yo sali a Inglaterra. Esto era para ir a Inglaterra. Entonces esa senoa, la Argentiña nos esperaba en Inglaterra y nos llevaba a la casa. Y en la casa nos ensenaba las costumbres de… lo que había que hacer en casa. Y bueno, yo discuti con la paisana esa y un dia me dijo que si no me gustaba que me iba para espana. Quién, yo? Nada, yo pagué pa venir Paqui y tu no me echas pa espana! Y bueno y eso.
Entonces concretamente por qué bueno a ustedes les propusieron
Me dijeron de ir palli y fui palli
Hablo antes?
Bueno si hablé con un cunado que me iba a mandar un contrato desde allí.
Ya había xente

Si
Ya tenia el trabajo buscado
Sabia perfectamente que iba a trabajar
No yo no sabia nada
La duración
No no o sabia pero creo que era pa un ano
Cuando estuvi
Temporal o de quedarse ya
Era para temporal
Yo había pensao un ano
Qué edad tenia
23 o 26… 27 (vers 60-63- 64?)
como fue la marcha
en tren lo mas caro que había
y como fue
desde la Corunha a Francia y luego desde Francia a Ingalterra.
Y como consiguió entonces los billetes se los proporciono la señora o los tuvo que comprar ella?
No ella nos los mando los mandaron desde allí.
Fuimos hasta Londres
Alguien de aquí?
No de aquí no encontramos muchos
No de aquí de Corunha fuimos solos, hasta Francia mucha xente
En que zona? Eran gallegos?
No, no no, no gallegos, no encontramos gallegos.
No recurrio a ningún organismo oficial? A lo mejor ni lo sabían.
No ni
No sabían del INM que controlaba eso
Solo, la familia?
Fuimos los dos.
Tenían niños?
Teníamos una.
Con quién quedo?
Con mi suegra.
Qué edad?
Tenia dos anos.
Temporal que iban a volver, como fue luego
Ella tardo todavía en venir primero vino luego vino para alla ella fue alla dos veces o tres
Sur mujer trabajaba?
La nina a la escuela allí?
Estaba por allí cerca
En escocia. Fue al colegio a escocia, con los niños de ingleses
Usted tenia permiso de estar en el país?
Lo que no teníamos allí era… tu tienes que estar allí 4 años con un contrato si no quieres tener un contrato te vuelves Paqui. Si rompíamos el contrato teníamos que volver
No podias estar allí sin contrato.

Sabíamos que íbamos a trabajar.
Era por un ano. Qué trabajo?
Allí trabajé de mayordomo hasta que me volvi. Era en escocia. Era un castillo, la limpieza de la plata, de la loza que se usaba, escleras de servicio que iban al comedor.
Había otros emigrantes?
Allí había muchos españoles.
Concleratmente
En Glasgoq
No eramos los únicos. Otros de allí.
Relaciones?
Bueno…
Se entendían
La lengu
Los primeros días si luego ya te entendías. La Argentiña estuvo allí luego a la señora también le gusto el español y
Con sus señores trato bueno
Vivíamos allí en el castillo. Teníamos habitaciones en el castillo
Si había algún sindicato de obreros?
No lo sé. Habría.
Ningún contacto con asociaciones de trabajadores?
No nada.
Le pagaban bien?
Estábamos contentos con lo que ganábamos. El dinero era limpio. Y comido, vestido, bueno, todo.
Ese dinero les permitio ahorrar?
Pa eso era! Hombre claro! Claro!
No tenían conocimiento de que hubiera otros inmigrantes?
Si teníamos
De la corunha de monforte, de Madrid. De corunha conocíamos. Había de todas partes, había mucha xente . Mas o menos como nosotros.
Si en casas
Servicio doméstico
Caja de íbamos allí
A los comercios
Pa no gastar..
Les costo hacer amistades?
Normal.
Como era la vida entonces? Qué solian hacer los domingos
A casa de un amigo no íbamos ni al baile, ni al bar, eso nada. Nosotros íbamos a Glasgow no sabíamos si había baile si había cine eso si que no sabíamos
Centro gallego?
No allí no.
Iban allí a gastar pasta. Había fiesta todas las semanas. Nosotros no sabemos ni donde queda.
Cuanto tiempo?
11 anos, en la misma casa 6 años
11 años en todo. Nos fuimos pa Londres, nos marchamos porque se divorciaron los jefes y nos fuimos. Le parecía mucho, dar de comer. Con la otra comíamos lo que queríamos nosotros.

Tenían otro trabajo buscado?
No marchamos pa Londres porque nosotros ya eramos libres. Fuimos a casa de unos judíos que también tenían unha mansión y trabajamos de lo mismo.
Mayordomo y cocinera.
Había problemas todos los días porque no eran normales o parece que nos eran normales.
Estaban todo el dia
El reto de la casa tu no te podias mover. Cerrado todo. Es la casa que mejor pagaba en Londres.
Como
Por gestorías. Le dijimos si tenia algún trabajo.
Eran los que pagaban los gastos de la gestoría. Él cobraba, sino nada.
En Londres estuvimos en esa casa 6 meses. Y 6 meses en la … en Londres. En pudora, cerca de Brighton.
Qué paso en la casa de…
Era imposible, dinero a placer. Echaban tanto dinero como
Quién la agunataba a ella? Entonces marchamos
Íbamos a la gestoría y
Después nos busco la misma gestoría íbamos siempre a la misma gestoría porque se portaban bien con nosotros
Fuimos par pudora el jefe estaba el viernes el sábado y el domingo. Estábamos allí toda la semana. Era judío también era bueno.
Buenos sueldos
Si si si
Nosotros seguimos teniendo amigos por cerca
Con la lengua ningún problema. Nos adaptamos a los que había. Íbamos a los comercios yo congia lo que necesitaba pasaba ponía allí las cosas y contaba.
Et retorno (vers 75)
Volvió?
Si de vacaciones en verano.
Qué vacaciones?
6 semanas. Era un mes que nosotros hacíamos 6 semanas.
La nina fue la segunda vez que vinimos
La primer vez fue después de 2 anos
Nos pagaban las vacaciones y los billetes del avión. Nos pagaban todo.
Estaban contentos!
A no sé. Y traje coche de la casa, comprado nuevo pa venir pa espana.
O sea que eran generosos con ustedes.
Bueno, nosotros también
Cuando volvieron?
Tuvieron dificultades?
Como fue la vuelta?
Cuando llegué aquí un fin de semana y en un dia
No tenia trabajo que buscar ninguno.
Llego
En la construcción.
Se lo buscaría alguien
Era mi cunado el contratista. Puedes venir a trabajar el lunes.
Si que vivía aquí.
La casa la habían dejado?
La nueva.

La habían echo cuando venían de vacaciones
Pagamos para que nos la hicieran.
Impresión?
Estaba mejor el país había mas trabajo, había mas dinero.
Fueron 11 años que fueron cuando el país vino un poco parriba
Había trabajo en cualquier parte porque había dinero.
Seguía como cuando marcho
Igual
No hubo cambio
En qué empleo lo que ahorro?
Bueno cuando fuimos palli, ya contratamos la casa. Compramos la finca.
Unha casita pa cuando volvieran.
El dinero era para eso, para hacerse unha casa nueva.
No quisieron marchar, a la ciudad.
No quedamos aquí igual.
Razno
No, porque estábamos comodos.
Lo mandaba cada mes. Todos los meses.
Le permite ese trabjoa?
Ahora nada. Allí era todo gratis, entonces podias ahorrar.
Ahora con unha maquina, con unha paleadora.
Balance
Fue positivo porque unha casa gasta mucho dinero. Y allí era limpio el sueldo entonces era para ahorrar o para malgastar. Pero ahora tengo que.. cambia la cosa.
Le permitio volver aquí
No tenia intención de quedarse
Unos anos, juntar dinero y volver Paqui. Porque no tenia nada. Entonces marché sino yo podía esta aquí que trabajo te

2.2.21. Entrevista 771, Guadalupe Vazquez Salinas

No pica naci en el sanatorio de la vaca. Vivi siempre aquí
1936 16 de julio
7 hermanos, 3 hermanos y otros 3.
Madre cuidando todos los hijos
Él tenia que trabajar
Aguario unha casa pequeña.
Escuela?

Padres a Zaragoza.

De repente que murió de accidente

No quedo paga ninguna, lo pasamos muy mal

Trabajar como negros…

Hermano pequeño 1 ano, el otro 14 anos

Se caso cuando tenia 24 años trabajando muchísimo

Me quedé en casa con mi madre

Aquí en esta casa ya la compramos

Situación económica fatal

Fabrica de pescado

Emigrar un hermano mio a Inglaterra

Me dijo que nos fuéramos

Ya tengo tanto dinero en el banco

Dejar a mi hija con 2 años y medio, dejar a mi madre,

Nos recibieron con los brazos abiertos en un castillo

Como un conde aquí en espana se portaron muy bien con nosotros

Conocin a xente

Conocimos unos de Corunha salían y se lo gastaban todo

Yo no iba allí para gastar el dinero

Muchísima xente marchou y nosotros llevamos a mucha xente

Sabia que la xente que iba que venia que traía dinero y aquí no se hacia nada

Nos conocimos con unha pareja de Madrid y fuimos muy amigos, tenían unha hija, Eva Paloma, otra, tomabamos un té y nos queríamos muchísimo

Matrimonio de Monformte que vienen aquí todos los domingos

100.000 ptas y que nos veníamos

echamos 11 años y me peso

a los 20 meses ya habíamos comprado la finca

a los 3 años ya la teníamos toda pagada y todo

esta casa era vieja

esta casa era de un tipo

maria-Guadalupe llevamos para Escocia. Cuando hizo la primera comunión será mejor que estudie en espana me daba peina que mi madre estuviera sola

contrato por un ano creo

había que tener contrato de 4 ano para ser libre

en el castillo echamos 6 años

nos pagaban los billetes, 6 semanas, nos daban coche, la gasolina pagada, nosotros eramos unos trabajadores ejemplares

nos fuimos los dos juntos

fui yo la que cogi la decisión. Fui yo.

No quería dejar a su marido allí solo. Yo iba con mi marido.

Conocía a unha señora que conocía a otra señora que era argentina

Mi hermano

Nos cobro 6000 ptas

Teníamos que tener un certificado que no teníamos hijos

Conciamos un médico.

Para

Nosotros no sabíamos nada de nada.

Era en el 64 éramos

Yo iba de cocinera y mi marido de camarero.

Los sabíamos antes

Yo me creía morir con el disgusto porque tenia que coger el avión para ir mas lejos

Pero nos ha ido

Tenia 28 ans

El 24 nos casamos y el 28 nos fuimos

Con el tren hasta Francia

No tomamos

500 ptas llegué allí y las mandé a mi madre.

Nos mandaron los billetes nos mandaron todo.

Nuestro jefe

Esa señora vivía en la Corunha y la otra vivía en Inglaterra y no sé

Fue con su marido.

Él de camarero luego de chofer, lavaba la ropa y planchaba

Fuimos cogiendo mas trabajadores

Había xente en el jardín dos ninieros para los niños otras mujeres para la limpiez

Unha era de Dinamarca buenísima con todo el mundo. Nos querían todos muchísimo

Lengua

Yo tratté por todos medios de aprender.

Le dijo al niño

Shut the door please, cirra la puerta por favor

A los niños de hablar con ellos

Hacíamos la compra cogíamos recados

Me lo aprendi de noche en los diccionarios

Lo de la lengua?

El primer giro que hemos mandado

Cada uno su suelfo claro

Era mucho? Poco?

No me acuerdo si ganábamos 6 libras a la semana

Hacíamos cuentas a montones

Cuando ganemos

Para que no nos fuéramos.

Iba xente de Madrid y eso

Para que no nos viniéramos pues… subieron el sueldo.

Contactos

Matrimonio de Madrid,

Les había dicho aquí tienen un matrimonio español

Fue unha xente que nos encanto, nos llevábamos bien con ellos

Había mas españoles

Trabajaban en casas también, los de Madrid también, todos en casas, si.

La jefa los llevaban de compras con nosotros.

Había allí sindicatos, organizaciones?

No sabíamos nada juntar dinero era

No nos preocupábamos por hablar de… nada.

En Glasgow en Pulda

Cantidad de terreno, carreteras dentro de la finca aquello era unha maravilla

La vida fuiera del trabajo

También queríamos trabajar

Amigo tomar un té

No cogíamos los días libres uno a la semana. No olvidarnos que teníamos a unha hija en Espana

Queríamos hacer unha casina

Nuestra hija estuvo allí 6 meses con nosotros luego cuando nos hemos ido

Avión para Londres pero no para Madrid

Después cuando nos fuimos en Londres el señor que hizo los marcapasos del corazón trabajamos con ellos

Se marcharon de Escocia

6 años

marchamos a Londres a unha gestoría

como pagaba muy buen dinero

que nunca se lo podría creer

horroroso señora loca completamente. Barria el jardín y le mandaba barrer las hojas contra el viento.

Contrato ya eramos libres.

21:32

ANNEXE 1-4

Emigrantes, Tableau récapitulatif
(p. 677 - 700)

Ce tableau de synthèse rassemble les émigrantes (lignes) et les caractéristiques de leur migration (colonnes).

Date de l'entretien	Identité					Avant le départ	Parcours		
	Nom ou pseudo	Naissance	Lieu de naissance	Niveau de formation	Origines		Départ	Arrivée	Age au départ
28-juil-14	**Julia**	11 déc. 1928	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	primaire, lacunaire	Casa Carolino, Fruxil et Seixas pour la mère.	Une vie difficile - ainée d'une famille nombreuse, voit naitre tous ses frères et sœurs et la souffrance de sa mère - peurs dans la montagne - travaux des champs auxquels les enfants participent - la saleté (bouse de vache) - peur des animaux - la pauvreté (famille la plus pauvre) - humiliation liée à la pauvreté (moqueries à l'école) - scolarité intermittente (travaux des champs) - une société machiste vécue dans la famille => révoltée	De Fruxil, vers 1943, pas de document D'après le témoignage de Mariluz, Julia part quand elle-même a à peine 1 an. Elle est née en 44. Elle serait donc partie plus tard qu'elle ne le dit, 1944 ou 45. donc 17 ans.	Manresa	14 ou 15 ans, elle parlait de partir dès 10 ans
14-août-14	**Luisa**	22 mai 1930	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	primaire, occasionnelle	"Casa Carolino" La grand-mère, Carolina, mère de Ramón, le père, que dans le village on appelait « o Carolino »	**La maladie** Méningite, alors qu'elle filait la laine avec sa cousine chez Julia de C. **Convalescence** Longue **Les activités: filer la laine** Les filles du village vont filer la laine dans les maisons qui en font la demande. Luisa, Jovita, d'autres, y vont à plusieurs. Elles y passent la journée. **culture de légumes (les femmes)** Les femmes, les filles parfois des hommes rapportent les légumes qui sont cultivés parfois loin sur la tête. **Les tâches collectives du village** Des tâches sont faites collectivement, maison après maison, comme les toitures, les moissons, le battage du blé, les foins… Dans les années 40 on fauche à la faux, on bat au fléau, on fane à la fourche puis on transporte les foins sur les charrettes à bœufs. Dans les années 68, la première batteuse est en activité dans les cours des maisons. Les familles continuent à les assurer collectivement.	Fruxil, vers 1954-55.	Manresa	24 ans, en 55 sa soeur Julia est enceinte.
A faire	**Ramón**	1942?	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Primaire, occasionnelle.		Fruxil	Vers 1959.	Manresa	

Date de l'entretien	Identité					Avant le départ	Parcours		
	Nom ou pseudo	Naissance	Lieu de naissance	Niveau de formation	Origines		Départ	Arrivée	Age au départ
28-juil-14	**Julia**	11 déc. 1928	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	primaire, lacunaire	Casa Carolino, Fruxil et Seixas pour la mère.	Une vie difficile - ainée d'une famille nombreuse, voit naitre tous ses frères et sœurs et la souffrance de sa mère - peurs dans la montagne - travaux des champs auxquels les enfants participent - la saleté (bouse de vache) - peur des animaux - la pauvreté (famille la plus pauvre) - humiliation liée à la pauvreté (moqueries à l'école) - scolarité intermittente (travaux des champs) - une société machiste vécue dans la famille => révoltée	De Fruxil, vers 1943, pas de document D'après le témoignage de Mariluz, Julia part quand elle-même a à peine 1 an. Elle est née en 44. Elle serait donc partie plus tard qu'elle ne le dit, 1944 ou 45. donc 17 ans.	Manresa	14 ou 15 ans, elle parlait de partir dès 10 ans
14-août-14	**Luisa**	22 mai 1930	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	primaire, occasionnelle	"Casa Carolino" La grand-mère, Carolina, mère de Ramón, le père, que dans le village on appelait « o Carolino »	**La maladie** Méningite, alors qu'elle filait la laine avec sa cousine chez Julia de C. **Convalescence** Longue **Les activités: filer la laine** Les filles du village vont filer la laine dans les maisons qui en font la demande. Luisa, Jovita, d'autres, y vont à plusieurs. Elles y passent la journée. **culture de légumes (les femmes)** Les femmes, les filles parfois des hommes rapportent les légumes qui sont cultivés parfois loin sur la tête. **Les tâches collectives du village** Des tâches sont faites collectivement, maison après maison, comme les toitures, les moissons, le battage du blé, les foins… Dans les années 40 on fauche à la faux, on bat au fléau, on fane à la fourche puis on transporte les foins sur les charrettes à bœufs. Dans les années 68, la première batteuse est en activité dans les cours des maisons. Les familles continuent à les assurer collectivement.	Fruxil, vers 1954-55.	Manresa	24 ans, en 55 sa soeur Julia est enceinte.
A faire	**Ramón**	1942?	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Primaire, occasionnelle.		Fruxil	Vers 1959.	Manresa	

Date de l'entretien		La décision de partir						
	Nom ou pseudo	qui prend la décision du départ ?	Représentations	Comment a été prise la décision ?	D'autres partaient ?	Pourquoi les gens partaient ?	Dans la famille d'autres étaient partis ? Partaient ?	Motivations des migrations antérieures (début de siècle).
28-juil-14	**Julia**	Elle-même, encouragements de la famille. Sa mère lui fait comprendre à 10 ans que pour partir il faut avoir une autonomie personnelle.	Son père est parti. L'émigration lui a toujours semblé possible.	Décision collective. Soutien financier de tout le village qui se cotise. La mère semble joue le rôle moteur pour le départ de ses filles et du fils cadet. Elle transmet la tradition d'aller épouser ailleurs (comme elle a dû le faire) pousse ses filles à partir en ville, souhaite une meilleure vie pour elles en tant que femmes.	Seule de sa génération dans les années 40. Toutes ses soeurs et son plus jeune frère (Ramón) suivront à Manresa. D'autres familles plus tard, vers le Pays Basque, vers les Asturies et la majorité des filles pour d'autres villages où elles épousent un héritier.	Entre 1940 et 1960, les filles partaient pour se marier ailleurs, les cadets pour travailler en ville ou s'installer ailleurs, y compris dans les villages voisins. Question de l'héritage à un héritier unique. Les parents étaient partis pour gagner de quoi vivre au pays. La nécessité première était de faire des économies.	Le père en Argentine (années 20) fiancé, sans le sou, avant le mariage. Frère, Julio, à Manresa. Autre frère, serait mort à la guerre.	Ramón (père) pour gagner de quoi acheter un lopin de terre et construire une maison. Julio, frère de Ramón, parti en Catalogne, à Manresa. On ne connait pas le motif. Économique ?Politique? (républicain, on le prétend comuniste.) Il n'est pas resté auprès de sa mère, il n'a pas hérité alors qu'il était l'ainé. Il n'y avait pas de terres. Julia partira avec lui et Petra, sa femme catalane.
14-août-14	**Luisa**	Elle ne voulait pas autant partir que Julia, mais elle s'est faite à l'idée (comme toutes les filles). Elle part adulte (maladie). Elle y voit une liberté de faire sa vie comme on veut, d'échapper à la misère promise là-bas même si certaines trouvent à se marier comme sa cousine et grande amie Jovita l'a fait. Elle décrit comme un changement qui s'opère et qui fait que tu pars volontiers. Elle est partie quand elle l'a décidé. Elle ménage ses parents et se ménage : s'en va pour voir, si cela ne lui plait pas elle revient.	Quand la grande sœur est partie, c'était joyeux. Quand elle est revenue elle était si belle ! (elle avait grossi, peau blanche, moins tannée par le soleil…) Les souffrances, les difficultés n'étaient pas visibles, le travail, etc. J'ai voulu partir. Pourtant moi j'aimais la campagne. Ce qui la frappe en arrivant à la gare, c'est la hauteur des maisons, qui ont de nombreux étages. Elle s'adapte tout de suite : on était habituées à travailler, alors…	Rapidement après la maladie. Motivations du départ Conscience qu'on ne peut pas rester. Idée qu'on est mieux là-bas. Elle est plus âgée. Elle y va pour voir, sinon elle revient. De ceux qui sont restés elle dit que comme tout a changé, qu'ils sont mieux aussi, ils travaillent, mais à l'époque, si tu trouvais quelqu'un tu te mariais pour travailler la terre, tu était agriculteur ou rien. Elle veut voir autre chose.	**Les autres qui partaient** Beaucoup partaient. Surtout les femmes et ceux qui n'héritaient pas. On restait à la maison avec les grands-parents. Les parents n'étaient pas vieux. Les familles étaient très nombreuses. Nous étions 6 mais d'autres étaient 14, 18 et encore certains étaient morts. Alors il fallait bien partir. Ils partaient progressivement ou ils se mariaient là-bas. Elle a sa sœur et se demande si elle serait partie si elle n'avait pas eu sa sœur. Elle parle de ceux qui sont partis en Allemagne, en Suisse, peu en France. Elle les a vus partir de Catalogne. L'Amérique latine c'était la génération d'avant, les frères du père étaient tous partis. Parfois pour quelques mois, d'autres 17 ans, d'autres y sont restés comme José, un oncle, en Argentine. Le père y serait resté 5 ans. Julia dit quelques mois… Il a gagné de quoi acheter des terrres Deux sœurs étaient parties aussi, Maria. Ils avaient presque rien à Fruxil. Le frère ainé ne voulait pas rester à la maison, c'est lui qui est resté. 5 frères, dont le tio Julio à Manresa et deux sœurs, dont une Josefa à Madrid. Tous sont partis en Argentine. **Femmes** Elle évoque son gout de longue date pour l'émigration. Une tante Josefa était partie à Madrid. L'image de « la mocita »	Familles très nombreuses. Il n'y avait pas de quoi nourrir toutes les bouches. Tu savais que tu devrais partir. Ou te marier. LEs gens partaient vers les grandes villes. Ils allaient travailler. En Galice ils n'avaient pas de quoi adopter le mode de vie majoritaire et il n'y avait pas d'emploi. **Génération antérieure** **Argentine** Pauvres, ils n'avaient pas de quoi acheter des terres. Il ne semble pas qu'il y ait de tradition de braceros, de louer ses bras chez des propriétaires. Agriculture de survie. Ils ne peuvent ni rester chez leurs parents, ni n'ont de quoi acheter leur propre terre pour démarrer, fonder une ferme, une	Le père, l'oncle, des voisins du village, des autres villages, des Galiciens en masse, vers les Amériques, comme ensuite dans les années 60 vers l'Europe ou d'autres villes d'Espagne. **Femmes** Elle, toutes ses soeurs évoque son gout de longue date pour l'émigration. Elle avait vu partir tant de monde, de la génération de son père, une tante Josefa était à Madrid. L'image de « la mocita » quand elle est revenue à Fruxil. Elle était très belle. Elle leur dit qu'ils sont tous brulés par le soleil, semblent vieux avant l'age. Elle la revoit « redoneta », rondelette, donc belle pour eux. Elle n'est jamais revenue. Elle était probablement née à Madrid	1) Économiques, toujours. 2) Sociales : le statut de l'héritier unique.
A faire	**Ramón**							

Date de l'entretien			Le choix de la destination				
	Nom ou pseudo	Et les autres ? Le collectif ? Les destinations ?	Ressenti au moment de la décision	Connaissance des possibilités d'émigrer ?	Connaissance du contexte politique ou économique	Pourquoi Manresa ?	Réseau ?
28-juil-14	**Julia**	Les anciens à *Buenos Aires, d'autres dans les Asturies ou au Pays Basque.* *Les plus jeunes en Catalogne, parfois à Madrid.*	La joie, le bonheur, le départ tant attendu. La famille, idem, contente car un avenir meilleur est attendu.	Ne savait rien. Aucune possibilité officielle. Décision individuelle, familiale et au niveau du village.	Très peu de souvenirs du franquisme si ce n'est en Catalogne, plus tard. Changement total de vie pour une jeune adolescente. Elle fera toute sa vie ailleurs que dans le village natal où pourtant elle a accumulé des peurs et une grande envie d'ailleurs. Se souvient du bruit des bombes "au loin" et des frayeurs provoquées par les gardes civils à la recherche de quelqu'un.	1- réseau familial : un oncle. 2- La province de Barcelone jouit au village de la réputation de destination parfaite, depuis la génération précédente. 3- la situation politique : pourquoi pas l'Amérique comme la génération de ses parents ? Comparer les statistiques des départs pour l'Amérique sur la période 1940-1960 avec les départs massifs des années 20 puis des années 60. Mettre en relation avec le plan de stabilisation. 4- La situation économique de la famille ne permet pas d'envisager un grand voyage mais la Catalogne, la cotisation de tous y suffit et une situation professionnelle est déjà trouvée. 5- l'imaginaire de Julia, pressée de partir, se satisfait	Un oncle y a émigré, s'y est installé et marié. Il peut loger la migrante et il lui a trouvé une place à l'usine textile. (il voudra qu'elle lui remette ses salaires car elle est mineure. Elle ne se laissera pas faire, demandera à ses parents de l'émanciper pour pouvoir être employée de maison. Elle trouvera une place et partira de chez lui sans prévenir.
14-août-14	**Luisa**	Toujours la ville. "Toutes les routes de l'émigration mènent en ville".	Elle ne dit pas grand chose, à part qu'elle était prête et même, qu'elle voulait ménager ses parents. "*Tú eras más mayor cuando te fuiste a lo mejor, sí, sabías más…* *Sí, era más mayor, era más mayor… y a més a més, pues… Tenía allí la hermana y he pensao eso. Es que lo he pensao, lo pensaba… te vas, les dices…. también pa decírselo a los pares también me parecía más…* *…menos…* *sí, así me voy y ya está… decirles "yo me gusta ir ver, quiero ir a Manresa a ver a la Julia y… si me gusta me quedo y si no vuelvo… así que…* *…pero nada…* *Pero no, ya de seguida me pasó las ganas… de volver…* *" lignes 3295 à 3303*	Elle raconte que les parents, les cousins, les oncles, les voisins, tous ont connu l'expérience de l'émigration dans la famille. Elle a vu partir sa soeur, elle a conçu le projet tranquilement, naturellement. On peut penser que si elle n'avait pas été malade elle serait partie bien avant.	Très faible "*De la guerra civil.* *Tenía 6 años. Sí, tengo algún recuerdo.* *Estando en casa pero ya iba con las ovejas… ¡sí, cinco o seis años, íbamos ya con las vacas y con la ovejas! Ibas al lado de los vecinos. Íbamos con unos que eran mayores.* *Las vacas no. Yo las vacas me hacían más miedo. Y con las vacas también iba alguna vez.* *Y se ponían a correr brincando me hacían miedo. Iba más me parece que tu hermana, con las vacas. Yo me había encontrao allá fuera…* *Sí allí lo conozco mejor que aquí porque he ido* *Estábamos por la matanza. Hacíamos un grupo. Había una que era de la casa de Herdeiro se llamaba …* *Ya lo vimos de bastante lejos, hacía la matanza que había un puente de estos guardias civiles y sentíamos tiros pasaban por encima de nosotros, por arriba sabes? Y aquel señor sentíamos tiros pero no sabíamos por qué. El venía por poderse mezclar paso de nosotros corriendo pro encima de nosotros ya vino un poco así más bajo y ya se pudo escapar. No sé por donde se metió porque allí había cuevas* *Luego vinieron los guardias civiles nos dijo a todos por que eran que nadie dijera nada no sabes lo que le preguntaron* *No ni ninguno* *No sabes de ninguno* *No sé si sería de la Matanza aquel hombre porque allí en la Matanza había uno o dos que se habían… no habían ido a… escapados que dicen que quedan sin ir a la guerra, se amagan y dicen que estos era cuando* *A por no ir a la guerra… claro…* *Sí, es que esto era cuando los…* *Es que nos querían ir cuando… a defender el*	Sa soeur y a émigré quelqeus années avant.	oui, familial. L'oncle, la soeur...
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien							Circonstances du départ		
	Nom ou pseudo	Travail ? Quel type ?	Contrat ?	Comment l'aviez-vous trouvé ?	Pouviez-vous imaginer partir sans perspective de travail ?	Seul.e ou vous a-t-on accompagné ?	Démarches officielles ?	Qui était au courant ?	Les circonstances précises
28-juil-14	**Julia**	1- Immédiat, à la fabrique de draps Rosal, une colonie industrielle, près de Berga, non loin de Manresa. 2- Fabrique de rubans de soie San Pere (spécialité de Manresa aujourd'hui encore). 3- Employée au service d'une famille, « miñona », la bonne. 4- Employée de la famille Perarnau. 5- après le mariage, à l'usine, puis à domicile pour la fabrique de jouets.	Pas de mention de contrat. Julia se souvient de son salaire : 22 ptas par mois. Pour les centimes ils donnaient des tickets à utiliser dans les magasins de la colonie seulement.	1- Fabrique de draps Rosal : l'oncle connaissait l'usine. Ils s'y sont rendus et ils l'ont prise. Avait-il, comme ouvrier ou comme syndicaliste, des contacts particuliers dans l'usine ? Julia n'en a jamais rien su. 2- Fabrique de rubans de soie San Pere : elle-même, par des contacts avec des collègues : meilleure paye. 3- Employée au service d'une famille, par elle-même, par des contacts. 4- Employée de la famille Perarnau, elle même. On lui a dit qu'ils cherchaient quelqu'un. 5- Pour le travail à domicile, alors qu'elle est mariée et un ou deux enfants en bas âge et un mari peu aidant, par elle-même.	Au départ, elle n'a pas de contrat ni de promesse de travail. Sans elle serait partie quand même.	Avec ses oncle et tante venus en vacances. Elle quitte ses parents au village, ils ne l'accompagnent, ils partent à pied jusqu'à la ville voisine où ils prennent le train.	Elle ne sait pas, imagine que ses parents l'ont fait s'il fallait faire quelque chose car mineure.	tout le monde; tous ont cotisé pour ce départ prévu de longue date, ce qui signifie qu'il était populaire et soutenu. Elle récolte tout de même 3000 ptas. Ce qui pour l'époque est une somme importante. Mineure, l'oncle veut garder la somme. Elle refuse et suppose qu'elle a payé son billet.	A pied jusqu'à la gare : parcourent de longues distances en marchant quotidiennement. Indication des relations parents/enfants/travail : une fille, même jeune, s'en va à pied à la gare. C'est loin mais on n'a pas de moyens de locomotion particulier; elle est confiée à la famille. On suppose qu'il y a trop de travail. Puis le train.
14-août-14	**Luisa**	Immédiatement, service d'une famille, boulangerie Massana. "luego yo con que ya me fui pa aquella casa… Y me adapté de seguida. Con que de trabajar… estaba acostumada a trabajar, pues… era de otra manera… Además la gente era buena… Y la gente me cogió porque una señora que conocían… y la Julia era muy amiga de aquella señora… pues aquella señora… es la que me parece se lo había dicho a la Julia que allí necesitarían una que se les marchaba. Y entonces pues… ya fui allí por… por gente que…", lignes 2638 à 2644.	On ne sait pas. Elle avait une paye, régulière. Elle y est restée longtemps, s'est liée d'amitié avec la famille. Sa fille une génération plus tard travaillera dans la même boulangerie. "*Teniendo un trabajo además, casi…* *Eso. Trabajando sin cobrar casi gaira pero… pa aquellos tiempos… siempre me recordaré que…* *Pero algo asegurado…* *Siempre me recordaré que… estuve… ¡ay! pa comprar un abrigo trabajé seis meses. 3000 pesetas… cobrabas 500 al mes! ¡Pues mira!, tres meses pa comprarme… ¡pero en restante eran más caros de aquellas! que ahora porque me había valido 3000 pesetas… ", lignes 2645 à 2651.*	Sa soeur lui avait trouvé. "*la Julia era muy amiga de aquella señora… pues aquella señora… es la que me parece se lo había dicho a la Julia que allí necesitarían una que se les marchaba. Y entonces pues… ya fui allí [...]", lignes 2642 à 44.*	Oui, elles partaient et trouvaient vite à s'embaucher soit dans le service aux familles de Manresa, soit dans les usines textiles ou automobiles (Pirelli, voir année d'installation).	Accompagnée par un ami de la famille galicien qui habite Barcelone et la dépose car le train passe par Manresa. Il est notoire que les filles de cette famille ne partent pas seules.	aucune	Tout le village.	Un ami du père, originaire d'un village voisin et qui vivait à Barcelone (ami aussi de l'oncle) est revenu en vacances. Elle a plus de 20 ans, elle profite de l'occasion. La famille est d'accord, selon les mêmes principes. Elle se dit qu'à son âge, sur place il faut se marier avec un paysan ou s'en aller ; sa sœur est déjà là-bas, elle va voir et que si cela ne lui plait pas elle revient. Rassurée et rassurante pour sa famille, elle part et ne pensera jamais au retour. Le train pour Barcelone passe par Manresa, elle descend, sa sœur est là qui l'attend.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien				Circonstances du voyage					
	Nom ou pseudo	Ceux qui restaient	Le village	Comment avez-vous voyagé ?	Vous aviez un billet ?	Qui avait acheté le billet ?	Sentiments au moment de partir ?	Quel souvenir vous laisse le voyage ?	Combien de temps durait le voyage ?
28-juil-14	**Julia**	Heureux du départ. Occupés, très occupés. On imagine une famille soulagée (une bouche de moins à nourrir, une éventuelle perspective qu'elle envoie de l'argent. On imagine une mère triste.	L'ensemble de la communauté se satisfait des départs qui correspondent au shéma social en vigueur.	En train. Peu de souvenirs. Long voyage de Rubian à Barcelone, mais pas de détails.	Elle suppose qu'elle a acheté le billet avec l'argent collecté au village.	Le village a donné de l'argent à Julia pour soutenir son départ connu de longue date.	Seule la joie de partir jamais démentie. Pas de retour prévu.	Aucun souvenir précis. Pas même de l'accès au train.	Long voyage.
14-août-14	**Luisa**	Il y avait beaucoup de jeunes au village. 6 dans la famille RP. Sa meilleure amie et cousine est restée et a épousé un héritier du village voisin Vilar da Vara où elle vit toujours. Elle se dit que peut-être elle aurait pu rester aussi… mais sans regret.	Quelque chose d'habituel dans ces années. Beaucoup sont partis.	En train.	ne sait pas.	On suppose que c'est elle-même. Elle travaillait pour les autres, filait la laine pour d'autres familles.	Elle ne dit pas grand chose d'une émotion éventuelle. Elle est raisonnable, plus âgée que la moyenne quand elle décide de partir, elle se sent prête et choisit le moment ; elle se propose d'émigrer plus qu'elle ne le désire, pour voir. Ou bien elle n'est pas assez intrépide pour le désirer et s'imagine que ce sont ses parents qui en seraient affectés. Mais après tout sa sœur est là-bas, elle ne prend pas un grand risque. Elle ménage ses parents qui ne peuvent la retenir. L'émigration des jeunes devient un phénomène courant sinon banal.	Elle se souvient avoir dormi "comme on pouvait", et mangé "lo que llevaba" aux heures des repas, dans le train. Elle avait toujours le mal de mer, elle ne l'a pas eu pendant ce voyage en train.	Long, un jour et demi probablement. Peu de souvenirs de la durée. L'arrivée a occulté le voyage.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien				Circonstances de l'arrivée et de l'hébergement						
	Nom ou pseudo	Anecdotes ?	Représentation sur ce que vous allez trouver ?	Quelqu'un vous attendait ?	Hébergement ?	Moyens pour vous loger ?	Origine de l'argent si vous en aviez ?	Aviez-vous un travail ?	Qui vous l'avait procuré ?	Comment ?
28-juil-14	**Julia**	Aucune.		Non.	Chez l'oncle.			Pas avant.	L'oncle.	Par connaissance.
14-août-14	**Luisa**	Aucune.		Sa soeur ainée, Julia	Chez sa sœur Julia, mais seulement quelques jours, le temps de trouver un emploi logé.	Salaires.	Salaires	Elle est employée de maison (miñona) dans une famille d'une boulangerie où elle reste jusqu'à son mariage.	Sa sœur ainée déjà sur place, par connaissance.	Relation
A faire	**Ramón**									

Date de l'entretien		Vie professionnelle											
	Nom ou pseudo	Vous avez mis longtemps ?	Attitude des employeurs potentiels	Emplois						Conditions de travail	Insersion dans le travail ?	Langue maternelle	Castillan ?
				Premier emploi	Emplois successifs, durée	Raisons des changements d'emplois	Motifs des départs	Combien de temps ?	Fréquence				
28-juil-14	**Julia**	Immédiat.	Aucune mention.	A l'usine, immédiat.	1- Usine textile: ouvrière, quelques mois. Mauvaise rémunération, conditions difficiles, cherche mieux. 2- Usine rubans soie : ouvrière, plus d'une année. Elle quitte son deuxième emploi pour un emploi logé. (Elle veut quitter le domicile et la tutelle de					4 employeurs entre 1940 et 1954 où elle se marie. 2 employeurs entre 1954 et 1961 ou 62.	Salaires : - 22 ptas à l'usine, en 1942-43 en arrivant de Galice, (15 ans !) - 100 ptas (première famille, 16 ans) - 200 ptas en 1944 - 1500 pta. en 1954 quand elle quitte la dernière famille. Conditions Ouvrière du textile : - salaire notifie, - horaires contrôlés par	Galicien qu'elle ne parle qu'en Galice et avec ses frères et sœurs, d'autres Galiciennes.	Appris en Galice, probablement à l'école. Pas de souvenirs d'apprentissage, sensation qu'elle l'a toujours parlé. A la maison idem.
14-août-14	**Luisa**	1. Immédiat 2. Rapide	1. Adoptée ! 2. Bonnes relations de travail, mais une activité qui décroit. On se demande d'allleurs comment une entreprise avec si peu d'activité pouvait embaucher aussi rapidement. (1)	*miñona, employée de maison dans la famile de la Boulangerie Massana, au service de la fa mille (9 personnes)*	1. "Miñona" à la boulangerie Massana: de 54 à ... (sa fille a 7 ans, née en 60. Est-elle présente sur les photos du mariage de Julia ?) 2. ouvrière du textile : de 67, pendant 15 ans (dit-elle), jusqu'à la fermeture de l'usine quand elle a 45 ans, c'est en 75. De 67 à 75 (=9 ans en réalité).	1) Les familles veulent que leur employée habite sur place. 2) Lorsque les femmes se mariaient elles cessent leur activité professionnelle (voir Amalia)		1) 3 ans 2) 6 ans.	2 fois en 20 ans. Longues périodes sans travail, le mari travaillait. Quand sa fille a 7 ans, elle retourne travailler, mais à l'usine. Puis l'usine ferme et elle ne travaillera plus. Elle aura toutes les peines du monde à se faire indemniser et pour accéder à une petite retraite. Son mari métallugiste qui a travaillé sa vie durant subira le même sort mais ne recouvrera qu'une retraite encore plus modique.	Comme domestique Elle avait un jour de repos. A l'usine préparation avant qu'une autre fabrique les draps : fabrique de bobines et de rouleaux fournissent les usines textiles. L'usine ferme vers 1976 ; elle a 45 ans, elle ne touche rien. Elle y a travaillé de 37, après la naissance de sa fille à 45 ans. Procès, elle finira par toucher ses indemnités et sa retraite supérieure à celle de son mari métallurgiste qui subvient aux besoins de la famille quand son usine ferme. Mais l'atelier ferme aussi. Il aura une maigre pension de retraite bien qu'ayant travaillé toute sa vie.	Parfaite. N'en dit rien	Galicien, pas de mention.	Elle pratique une langue "barrexada" (mélangée).
A faire	**Ramón**												

Date de l'entretien		Insertion culturelle					
	Nom ou pseudo	Langues			Vie sociale		
		Catalan ?	Premier contact	Difficultés ?	Intégrée ?	Activités ?	Loisirs
28-juil-14	**Julia**	Appris en très peu de temps elle pense que le castillan a aidé. (langue véhiculaire)	A Fruxil le galicien, à Barcelone le catalan… : incompréhension totale. Mais elle apprend vite.	Pas de difficulté d'insertion, pas de difficulté ni à trouver un emploi, ni à s'intégrer à la société catalane. Difficultés avec son oncle, les hommes en général car elle accepte mal les inégalités de genre (attouchements, domination masucline quand son oncle voulait gérer son argent); elle rapporte dans ce cadre une difficulté avec un prêtreau confessionnal qui a essayé de lui fixer un rendez-vous galant...)	*Très bien intégrée par le travail et par la langue. Elle danse la sardane comme elle savait jouer de la "gaita gallega" en Galice.*	- Apprentissage de la couture sur ses temps libres (jeudi après-midi) - fait des heures de ménage dans la deuxième période quand elle travaille à domicile ou à l'usine	- bal du dimanche à l'Ateneo. Elle y rencontre son futur mari. Elle a peur d'y aller le soir (condition des femmes, mal vues, craint les abus sexuels). - photos de sorties dominicales à moto avec un autre couple - les domestiques se réunissaient sur le paseo, par communauté d'origine ; les Galiciennes aussi. Pas elle, « ridicule », « désœuvrement », « vulgarité de l'affichage de la condition ». - promenades d'amoureux sur le paseo le dimanche - cinéma (peu).
14-août-14	**Luisa**	Langue bizarre, pas de difficulté.	Incompréhension totale.	Non, apprentissage progressif par contact avec les Catalans dont elle partage la vie dna sson premier emploi, puis son mari et sa belle-famille.	Intégration à la société catalane Elle a toujrous vécu avec des Catalans. Elle apprend la langue progressivemnet, n'avait pas de timidité à parler Pas de souffrance : au début on ne comprend rien, on se dit qu'on ne comprendra jamais rien, mais au contact avec la famille et élevant 3 enfants, Langue bizarre. La société catalane est accueillante, même si elle se souvient de propos contre les « emigrantes », surtout contre les Andalous. Elle n'en a pas souffert.	Pas d'activité professionnelle supplémentaire.	Promenades sur le Paseo, cinéma et bal La promenade sur le paseo le dimanche ou le jour libre (1/2 journée par semaine). Elle sortait, allait danser ou au cinéma avec des amies qu'elle s'est fait très vite ou, tant qu'elle n'avait pas d'amies, elle rendait visite à sa sœur Julia. Elle fait la connaissance de deux Galiciennes qui travaillaient toutes les deux pour une même famille. Elles ne s'entendaient pas et Luisa finit par sortir beaucoup avec l'une d'elles y compris quand elle fréquente son futur mari. Mariées elles se perdent de vue. Il est probable que l'amie soit rentrée en Galice. Son mari Il était de Manresa, sa mère de Suria et son père de l'Aragon. Ils se sont connus à la boulangerie.
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La question de l'école et de la formation		L'émigration a constitué une progression ?	Dans quels domaines ?	Est-ce que cela a eu un prix ?	Les difficultés
		Parcours et circonstances					
28-juil-14	**Julia**	École primaire quelques mois de sa vie (aucun souvenir de l'école de Franco, la maîtresse appointée par les familles, logée dans le village, elle ne sait pas d'où elle venait. Ce témoignage dénote le peu de proximité avec une institution. Quelle importance réelle a-t-elle eue pour elle ? D'autres fois elle a évoqué ses souffrances par rapport au travail scolaire. Peut-être plus petite ? Elle semble avoir culpabilisé comme ainée d'aller à l'école plutôt que tel ou tel autre de ses frères, d'abandonner sa mère aux travaux de la ferme qu'elle assumait alors seule… Aucune formation initiale, aucune qualification mais une formation tout au long de la vie… - Apprentissage des savoirs ancestraux avec ses parents, des travaux des champs, (la terre n'aura pas de secret pour elle). - Elle apprend l'usage de plusieurs langues (galicien et castillan, catalan et français en migration) ; - cours de couture sur temps libres à Manresa ; - apprend et applique les arts de la table avec sa première employeuse française. - permis de conduire à 35 ans, par souci d'indépendance. - dirige un Hostal à Barcelone pendant 16 ans et tient ses livres de comptes.	*"Me integré muy bien no importa donde yo me integraba muy bien... No sé por qué pero no me sentía extraña nunca en ningún sitio."*	Objectivement les différentes migrations lui ont permis d'atteindre un niveau social élevé. Elle n'aborde pas la question directement. Le niveau social de ses sœurs restées en Catalogne est comparable. A une différence près: elle a acquis des propriétés au long de sa vie qu'elle peut transmettre à ses enfants.	Progression économique: acquiert 6 biens au long de sa vie (1 maison en France, 3 appartements en Espagne, la gérance de 1 Hostal (8 chambres) au coeur de Barcelone, 1 maison en Galice). Progression sociale : elle a franchi les classes sociales de la petite paysannerie misérable à la propriété d'un hostal à Barcelone, point d'arrivée de sa carrière professionnelle. En 90 ans, elle a ouvert à ses enfants la voie des études supérieures. Deux seulement de ses neveux d'Espagne, catalans, ont accédé aux études supérieures. Une deuxième génération intégrée en France, voire en Europe: l'une de ses petites filles est partie en Allemagne (et se prévoit	Pperte des "racines", des liens avec les origines. De la Galice de ses parents ils reste les souvenirs, quelques photos et une petie maison qu'elle n'habite plus. Se deux enfants sont nés Catalans mais devenus Français. De la Catalogne de sa première migration il reste sa famille, une famille dont l'éclatement est à mettre au compte des ruptures successives imposées par les émigrations successives. Elle se sent " ni d'ici ni d'ailleurs."	Peu avouées en entretien. Objectivement des liens familiaux distendus, une vie de travail et de solitude.
14-août-14	**Luisa**	Elle y allait tous les 3 jours, les 3 ainés (Julia et José), 2 d'entre eux allant avec les moutons ou les vaches ou aux travaux de la ferme. Le fils ainé allait plus avec son père et avait plus de cours particuliers du soir (pasantía). Elle en avait suivi aussi, mais elle se dit peu douée pour apprendre, à compter notamment tandis qu'elle avait une bonne mémoire de la conversion des reales en pesetas. Pas de souvenirs d'humiliation liés à la pauvreté de la famille qu'elle confirme, tandis que les familles plus riches envoyaient leurs enfants tous les jours. L'école était à Noilán, à 2 kms de la maison. Une tante leur donnait une soupe chaude le midi « Caldiño quente ».					"" Cuando te fuiste, tú decías si me gusta me quedo y si no me gusta me vuelvo. Ah sí. Así que la idea de la vuelta, ¿tú la llevabas contigo?... Sí pero ya de seguida me pasó. Te pasó, claro, pero tú lo habías pensado, porque ni mi madre ni la Mariluz habían pensao en volver… ML: …de volver… Pero tampoco pensar… ML: no había pensao na… …cuando ella se lo había figurao así. ML: sí. Muy razonable, ¿no?... Tú eras más mayor cuando te fuiste a lo mejor, sí, sabías más… Sí, era más mayor, era más mayor… y a més a més, pues… Tenía allí la hermana y he pensao ese. Es que lo ha
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien		émigration et progression sociale					L'idée du retour et le retour effectif éventuel		Sent
	Nom ou pseudo	Les solutions ?	Autres possibilités ?				Une fois insérée dans le monde du travai avez-vous	Partiez-vous dans l'idée de revenir ?	
28-juil-14	**Julia**	L'émigration a souvent été la solution aux difficultés rencontrées dans la vie (misère économique, sociale, de couple, etc.)					Non. Le retour s'est fait au hasard de la première vague d'aide au retour du gouvernement français. 10.000FF en poche pour un retour et l'accession en Espagne à la propriété d'une affaire qui a été florissante.	Le retour à la retraite. L'héritage. Les vieilles histoires. Pas de regret. Seul regret en fin de vie : y être retournée, y avoir investi le fruit d'une vie de travail dans la construction d'une maison inhabitée...	
14-août-14	**Luisa**		"*Tú tenías más amigos… tú eres más de sociabilidad, ¿no?…* *Oh no es que fuera mucho pero… más que la Amalia sí. Pero no te pienses que hablaba gaira… no he sido… ahora sí que hablo… cuando… bueno ahora cuando me vine paquí y allá también ya más grandes* *¡Uy! Yo me lo había pasao pipa yo… allá siendo… ya mocitos.* *Sí, tú eras mayor… como la Jovita. Yo y la Jovita éramos como dos hermanas. Como dos hermanas y unas risas que habíamos pasao… y deso… porque la Jovita era muy…* *¡Eso también lo cuenta mamá! las risas que os pegabais…* *(elle rit de bon coeur)* *A veces a… No le gustaba*			Elle n'aura jamais l'idée du retour.	Une possibilité. Elle part pour voir, ménageant ses parents et se ménageant elle-même. Elle pourra toujours revenir. Mais elle n'aura jamais l'idée du retour.		
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien		iment vis à vis de la Galice quittée ?		Bilan de l'expérience de l'émigration					
	Nom ou pseudo			Positif	Négatif	Mitigé	Singularités de parcours	Caractéristiques psychologiques	Typologie ? Conclusions
28-juil-14	**Julia**						Elle décide de partir, seule. Elle s'émancipe de l'oncle protecteur. Elle quitte ses employeurs sans difficultés. Elle sait se placer sur le marché du travail. Elle apprend vite les gestes du travail. Elle émigre deux fois. Elle acquiert 5 propriétés. Un parcours en 5 étapes : 1. De Fruxil à Manresa 2. De Manresa à Reims (France) 3. De Toulouse à Barcelone 4. De Barcelone à Fruxil 5. De Fruxil à Fontenay-sous-Bois (France)	Volontaire, indépendante, ambitieuse, courageuse, travailleuse, facilités pour les langues, curiosité, aventurière ET casanière, excellente gestionnaire ; peu préparée à la vie de couple (sexualité mal assumée, – déclare sa frigidité, maudit les rapports sexuels, déteste les femmes fatales, confesse avoir été réglée tardivement, un problème d'énurésie tardive). Détestation du père (macho, abus sexuels sur sa femme, sur ses filles, une petite fille), adoration de la mère (souffrances endurées de femme, trop soumise). Femme d'affaires, elle est pourtant crédule (appartement loué à de pauvres gens qui profiteront de sa crédulité). Honnête (remboursement	Pionnière.
14-août-14	**Luisa**					Méningite et doit rester au pays plus longtemps que prévu. Emigre à son rythme. Couple au long cours avec un catalan. Vie à la catalane. Émigration et intégration sereines.	Paisible, raisonnable, joyeuse, simple. Elle envisage ce qui vient.		L'émigration tranquille.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien		Conclusions		
	Nom ou pseudo	Phrase qui la caractérise	Sur la migration	L'après
28-juil-14	**Julia**			L'émigrante. "*¿Cómo te salió la idea de marcharte para ir a Francia?, y ¿la decisión de marcharte de Manresa para irte a Francia?* *La idea de marcharme para irme a Francia?* *¿Era por trabajo? ¿Cómo te ibas a ganar la vida? ¿Cómo fue?* *Pero para irme a Francia ¡tuve que dejaros en Fruxil!* *Sí, pero ¿cómo lo decidiste irte a Francia y por qué?* *Lo decidí porque no ganaba bastante. Yo me parecía que no era…* *¿Y la gente se marchaba también en esa época?* *Todo el mundo se marchaba pero yo tenía dos hijos y tenía que… a ver ¿cómo lo arreglaba yo?* *Pero ¿tú habías oído hablar de que la gente se marchaba*
14-août-14	**Luisa**			
A faire	**Ramón**			

Date de l'entretien	Identité					Avant le départ	Parcours		
	Nom ou pseudo	Naissance	Lieu de naissance	Niveau de formation	Origines		Départ	Arrivée	Age au départ
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**	1932?	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Primaire, occasionnelle, elle apprend la couture			Mariée? Son mari, Jaime, était galicien, l'a-t-elle rencontré à Manresa? Avant? Elle s'est mariée au début des années 50? Avant		
19-août-14	**Mariluz**	1944.	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Élémentaire		**Les autres** - Elle a 1 an quand Julia part. Elle la reverra vers 7 – 8 ans. - elle voit sa mère, ses parents, pleurer l'absence de leur fille alors même que c'est tellement mieux ! **Lettres** - le courrier n'arrivait pas directment, il fallait aller le chercher à Rubian - il fallait aller les chercher à Rubian (5,5 kms) - rapporte l'émotion que provoquaient les lettres : la famille réunie dans la cuisine, José lisait les lettres de l'oncle et de Julia (le père était trop émotif, ne pouvait pas lire), les parents qui pleuraient. **Enfance** - la pauvreté mais des bons souvenirs : les fruits, les pommes, il y en avait (arbre), les figues sauvages cueillies par ci par là, une orange rapportée par le père descendu à Rubian (il n'avait pas de quoi acheter un kilo d'oranges) **Premier retour de Julia. Une rupture.** Sentiments compliqués par l'émigration, l'éloignement. Au premier retour, elles échangent des propos qui les opposent à vie « J n'est pas une sœur comme les autres pour moi », propos mal interprétés par Julia et retournés contre sa L. Elles n'ont jamais vécu ensemble, elles ne s'aiment pas, s'en veulent sans doute inconsciemment, se jalousent... Complexité des sentiments : L lui en veut d'être partie (sentiment d'abandon, le parents qui pleurent… est-ce qu'elle envoie de l'argent ? Tout est si rustique, on imagine qu'on n'explique pas les émotions, que L interprète ce qu'elle comprend des lettres	À 16 ans, en 1960, elle part à Manresa avec sa sœur ainée, Julia		

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La décision de partir						
		qui prend la décision du départ ?	Représentations	Comment a été prise la décision ?	D'autres partaient ?	Pourquoi les gens partaient ?	Dans la famille d'autres étaient partis ? Partaient ?	Motivations des migrations antérieures (début de siècle).
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**							
19-août-14	**Mariluz**	Long processus familial.	Les lettres ne lui font pas envie.	Elle est la dernière, voit toutes ses sœurs partir ; elle n'avait jamais pensé pour elle-même. Enfance heureuse adaptée. Impulsion de la mère. Cela lui « tombe dessus » elle ne choisit pas, vrai traumatisme (maladie grave invalidante).	"Se fueron volando" : - casa de Pardo la Aurora, la Celina (les tantes), un autre frère, Daniel à Vigo. Celina en Cataluña, Castelldefells. - casa do Pico Gloria en Barcelona… - casa de Carpinteiro, mariée à 16 ans, Madrid ; Mercedes à Barcelone - casa de Rivas Le décompte de toutes celles qui sont parties n'est pas terminé. Celui-ci permet de comprendre qu'entre le moment où Julia est partie (vers 1940) et celui où Mariluz a quitté Fruxil (vers 1960), de nombreuses maisons ont vu les jeunes partir. Les régions destinataires sont proches (Vigo) ou plus lointaines Barcelone qui semble être la ville majoritairement destinataire selon les indications de Mariluz, et Madrid. Mais toujours espagnoles. On en déduit en tout cas qu'en l'espace de vingt ans le village s'est vidé de ses jeunes, les uns faisant bonne fortune les autres moins, mais toutes et certains hommes fondent leur vie ailleurs… comme le leur promettait leur naissance.	Seules raisons économiques. La misère sur place, une sœur sur place.	Oui, le père.	Économiques exclusivement, lutter contre la misère, survivre. Argentine.

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	Et les autres ? Le collectif ? Les destinations ?	Le choix de la destination				
			Ressenti au moment de la décision	Connaissance des possibilités d'émigrer ?	Connaissance du contexte politique ou économique	Pourquoi Manresa ?	Réseau ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						
19-août-14	**Mariluz**	Des grandes villes : - Vigo, - Asturias, - Madrid, - Barcelone.	Émotion, souffrance de la mère obligée de faire partir tous ses enfants, le fils cadet, de la fille. Cela engendre la maladie : traumatisme, dépression, maladie articulaire, mauvaise adaptation. une enfance heureuse un avant et un après.	Aucuen mention.	Eléments : - Souvenirs d'agitation : los comunistas avaient fait jeter des tracts. - Chez Ramón de la Luisa on écoute la Pirinaica (sic), radio interdite. http://elblocdeperejusto.blogspot.com/2011/08/la-pirenaica-radio-espana-independiente.html « La Pirenaica porque emitía seguramente desde la frontera… Le decían la Perinaica (sic)… la Perinaica pero nadie sabía donde estaba esa emisora sino la hubieran plegado ») - le service militaire à retardement de son mari, elle parle du procès de Burgos (1970).	Présence de ses sœurs ainées qui la prennent en charge successivement (départ de J).	Oui, familial.

Date de l'entretien							Circonstances du départ		
	Nom ou pseudo	Travail ? Quel type ?	Contrat ?	Comment l'aviez-vous trouvé ?	Pouviez-vous imaginer partir sans perspective de travail ?	Seul.e ou vous a-t-on accompagné ?	Démarches officielles ?	Qui était au courant ?	Les circonstances précises
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**	- usine d'abord, - service domestique car logée, après s'être faite virer de chez sa sœur ainée, - logée chez sa sœur Luisa, retourne à "La fabrica de las cintas" où elle fait toute sa carrière. Luisa rapporte que jusqu'à ce qu'elle se marie elle a habité chez eux et qu'elle est tout de suite retounée à l'usine.	Sans doute, pas de mention. Contrat de fait ?	Par sa sœur Luisa.	Oui, c'est ce qu'elle a fait. J sait qu'elle aura une place soit à l'usine, soit comme domestique.	Julia va la chercher à Fruxil, à l'occasion d'un retour (voir photos).	aucune	Tout le monde au village.	Banales, départ avec sa sœur.

Date de l'entretien				Circonstances du voyage					
	Nom ou pseudo	Ceux qui restaient	Le village	Comment avez-vous voyagé ?	Vous aviez un billet ?	Qui avait acheté le billet ?	Sentiments au moment de partir ?	Quel souvenir vous laisse le voyage ?	Combien de temps durait le voyage ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**	Aucune mention.	Aucune mention.	En train. Aucune mention.	Elle est très jeune, il est probable qu'elle en avait un par sa famille.	Pas de mention.	Déprimée.	Pas de mention.	En 1960 les conditions son encore mauvaises.

Date de l'entretien				Circonstances de l'arrivée et de l'hébergement						
	Nom ou pseudo	Anecdotes ?	Représentation sur ce que vous allez trouver ?	Quelqu'un vous attendait ?	Hébergement ?	Moyens pour vous loger ?	Origine de l'argent si vous en aviez ?	Aviez-vous un travail ?	Qui vous l'avait procuré ?	Comment ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**									
19-août-14	**Mariluz**	Aucune.	Elle dit que les filles, quand elles revenaient étaient belles, rondes, brillantes ! Elle sait qu'il y a du mieux économique. C'est une enfant.	Sa soeur Julia est le pilier sur lequel elle devra compter au départ. Ensuite, molestée par la situation du couple, elle s'en ira servir d'abord puis, ne s'adaptant pas, ira habiter chez sa soeur Luisa jusqu'à son mariage. (départ de J. pour la France)	Chez sa sœur J, un petit appartement et des conditions de cohabitation difficiles: témoin des problèmes du couple, elle défend sa sœur et elle est mise à la porte par le mari. Sa soeurL. lui trouve une place de bonne mais malade, elle n'y reste que quelques semaines. Ne s'adaptant pas à ce travail qui lui déplait, elle quitte le couple pour s'installer avec sa sœur Luisa dont la famille accepte de l'accueillir. Elle y restera jusqu'à son mariage en 1968.	Aucun tout d'abord, puis un salaire.	Salaires d'ouvrière puis domestique ("miñona") car logée, puis de nouveau et définitivement ouvrière (usine textile).	1) Usine par sa sœur J, 2) Domestique par sa sœur L., 3) Usine par elle-même (commence à avoir des connaissances).	Par le réseau familial (Julia pour le premier, Luisa le 2ème) puis par elle-même.	Sœurs aussi ouvrières.

Date de l'entretien		Vie professionnelle											
	Nom ou pseudo	Vous avez mis longtemps ?	Attitude des employeurs potentiels	Emplois						Conditions de travail	Insersion dans le travail ?		
				Premier emploi	Emplois successifs, durée	Raisons des changements d'emplois	Motifs des départs	Combien de temps ?	Fréquence			Langue maternelle	Castillan ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**					Représente l'émancipation pour elle.							
19-août-14	**Mariluz**	Non, prévu avant de venir. Immédiat à l'usine.		- à l'usine, elle tombe malade tout de suite (1 an de congé maladie) - emploi domestique, à mi-temps - Ouvrière à l'usine textile "de las cintas", toute sa carrière.	Maladie. Redoute les changements.	1) Pour être logée, elle cherche un emploi de domestique. 2) Renvoyée par sa patronne alors qu'elle est malade mais elle n'aime pas le travail comme domestique.	Entrée à l'usine en 1962, à 18 ans, et en sortira 45 ans plus tard, à 60 ans en 2004 pour prendre sa retraite. Le plus long parcours d'ouvrière. L'usine à mi-temps Par Luisa après sa maladie et lui trouve égelemnt un emploi domestique. Puis contrindication médicale pour le service à domicile (à cause de l'eau		3 fois dans sa vie !	Difficile au départ car elle n'a aucune qualification. Elle apprend sur le tas. Elle y évolue. Carrière d'ouvrière qualifiée (elle passe des sortes d'épreuves où elles doivent faire le plus de nœuds possible. Affectées ensuite à tel ou tel métier à tisser, primes qui dépendent du rendement, etc. Les Galiciennes sont mal regardées quand elles parlent le galicien entre elles. La langue du village, des pauvres, une langue probablement marquée (pas le galicien correct non plus). Elle se sent stigmatisée, mais s'adapte rapidemnet en apprenant la langue du pays, le catalan.	Rapide. Elle apprend la langue pour se défaire de ce qu'elle a emmené avec elle de "villageois". Elle précise que le Castillan était aussi nouveau pour elles (à la différence de Julia).	Galicien, le parler du village ou de la contrée. Elle dit que ce n'était pas la langue correcte non plus.	Nouveauté pour elle (sic!).

Date de l'entretien		Insertion culturelle					
	Nom ou pseudo	Langues			Vie sociale		
		Catalan ?	Premier contact	Difficultés ?	Intégrée ?	Activités ?	Loisirs
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						Elle est devenue dépressive, et l'émigration forcée a sans doute cassé sa joie de vivre.
19-août-14	**Mariluz**	On parlait le catalan. Pas d'interdiction. Elle l'apprend progressivement par contact à l'usine, avec ses collègues. Elle le comprend tout de suite (souligne le bienfait de son premier emploi à domicile, avec une famille catalane, puis dans la famille catalane de sa sœur. Puis elle se marie, avec un castillan qui a fait des études. Elle dit qu'elle fait des mélanges (dont elle ne se rend pas compte).	A l'usine et dans son quotidien (familles où elle est logée).	Avec les autorités, quand elle a dû faire ses papiers d'identité : « ¡háblame en cristiano! ». Les "étrangers", les pauvres, sont maltraités. Elle souligne comment certains pouvaient parler le castillan mais d'autres non, parce qu'ils ne l'avaient jamais pratiqué et qu'ils n'avaient aucune isntruction.	Oui, au point de ne pas pouvoir s'imaginer retourner en Galice (« vivre à Sarria, je ne le ferais pas »). Deux mois par an lui suffisent. Elle se sent mieux en Catalogne.	Aucune activité sociale particulière.	Elle allait au cinéma, d'abord avec le couple de sa sœur Luisa. Elle n'aimait pas particulièrment. Avec son mari qui aimait le cinéma, ils y allaient en hiver et l'été ils prenaient quelque chose sur le paseo. Ils n'allaient pas danser. Ne savaient pas. A 16 ans en Galice, elle aimait bien mais en Catalogne, non, elle ne le faisait pas, même avec des amies (elle souligne qu'elle aurait pu le faire).

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La question de l'école et de la formation		L'émigration a constitué une progression ?	Dans quels domaines ?	Est-ce que cela a eu un prix ?	Les difficultés
		Parcours et circonstances					
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						
19-août-14	**Mariluz**	Les garçons allaient plus à l'école. Elle et son frère Ramón y allaient comme leurs ainés, alternativement (« íbamos de pascuas en rama »), l'autre devant aller avec les bêtes. Études suivies impossibles. Anecdote de la carte, elle ne savait rien dire, elle tremblait. Sentiment d'ignorance. Les garçons avaient plus de cours particuliers, José, l'héritier en avait eu aussi. Les familles investissaient… Leur famille n'avait rien à investir. Elle dit que les différences entre les enfants, ne se donnaient pas dans de la famille, mais que la société considérait les femmes comme des ménagères (ama de casa), que comme elles n'auraient que les tâches domestiques à faire… « lavar platos », elles n'avaient pas besoin de savoir lire, d'étudier… Quant aux comptes, le mari n'aurait qu'à les faire ! Moment de l'intégration Elle se sentait bien à l'usine avec ses collègues (« companeras » Elle se sent quand même paysanne. Elle en a un complexe et pense que ça se voyait de loin, ne s'est jamais sentie très sûre d'elle. Difficile quand on ne sait pas de quoi les autres parlent. Cruauté probable entre immigrées… de même condition. Elle confesse ses difficultés pour apprendre à l'usine aussi. Elle a voulu que ses enfants fassent des études même si elle devait se sacrifier. Comme Julia. Un autre ouvrier : son mari Mari plus dépensier. Il faisait des extras comme serveur pour payer ses études. Sa famille ne l'a pas aidé. Il a fait une « maitrise industrielle » (elle a gardé les notes, fière).	Oui, se sent bien à Manresa.			Venue par obligation, en a souffert (maladie et dépression). Sa mère n'a pas imaginé que cela aurait cet effet. Elle l'a surement dit à d'autres. Julia était différente, elle était décidée. La plus décidée de toutes.	

Date de l'entretien		Émigration et progression sociale					L'idée du retour et le retour effectif éventuel		Sent
	Nom ou pseudo	Les solutions ?	Autres possibilités ?				Une fois insérée dans le monde du travai avez-vous	Partiez-vous dans l'idée de revenir ?	
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**		Non, le retour est impossible pour les filles et les cadets. "*En nuestra casa… Hereos es uno en cada casa chicas Había más porque la mujer parece que abunde más, no. Aún más, no entonces, ya me vine yo me siento bien en Manresa" lignes 2226 - 28.*				Non, retour impossible pour les filles et les cadets. Il y avait plus de femmes. Une fois venue, n'a jamais envisagé le retour.	Non. Rupture psychique. Elle ne savait pas, n'avait pas fait de plans.	Yo soy gallega y seré toda mi vida", ligne 1992

Date de l'entretien	iment vis à vis de la Galice quittée ?			Bilan de l'expérience de l'émigration					
	Nom ou pseudo			Positif	Négatif	Mitigé	Singularités de parcours	Caractéristiques psychologiques	Typologie ? Conclusions
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**				Elle ne voulait pas partir. Elle tombe malade puis s'intégre par le travail. Veuve, elle fait la plus longue carrière comme ouvrière à l'usine. Elle partira avec sa soeur J en Belgique pour avorter alors qu'elle a déjà deux enfants en bas âge et son mari hospitalisé avec un cancer dont il mourra. Elle élèvera suele ses deux enfants et ne refera pas sa vie. Elle est devenue catalane, pas au point d'adopter la cause indépendentiste qui divise sa famille. Elle est retraitée à Manresa. C'est une migrante ultime de la période considérée mais n'entre pas dans la typologie de l'émigration massive des années 60.		Fin de cycle. Ne correspond pas à la typologie des migrant des années 60.	Émotive, sensible, fragile, peu sûre d'elle tout au long de sa vie. Elle est traumatisée dans son enfance par la nécessité du départ qu'elle n'avait pas envisagée pour elle, à 14 ans, malgré le départ de tou.te.s ses ainé.e.s. Elle restera sensible et fragile, mais deviendra déterminée aussi, dans les épreuves. Comme ouvrière elle sera stable (elle dit immobile par peur du changement) et du côté de celles (et ceux) qui défendent les droits. Politiquement elle s'affichera comme plus radicale que la plupart de ses collègues et amies, concevant une amertume réelle par rapport aux inégalités sociales. générosité et de la bonté	Émigrante contrainte, adaptation difficile, réussite sociale. Galicienne en Catalogne.

M I G R A N T . E . S

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	Conclusions		
		Phrase qui la caractérise	Sur la migration	L'après
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**			
19-août-14	**Mariluz**		Pense à l'émigration actuelle. Elle pense que c'était pareil pour elles. Ils étaient mal vus, maltraités "charnegos" (Batards). **Sur la famille** *Famille bien, équilibée, réputée telle.* *Père coléreux, mais quelqu'un de bien. Ils ont élevé leur famille comme ils ont pu.* **Migrantes** "les femmes migrantes", "les émigrantes" : caractéristique de l'usage (esp. : "emigrantes", fr. : "immigrés"). Point de vue depuis lequel elle parle; elle relativise aux circonstances, aux individus, avec générosité et ampathie. **Charnegos** Aux étrangers. Pour elle pas adapté car ils étaient des Espagnols, autant qu'eux	Elle perd son mari assez jeune, élève seule ses enfants. Ouvrière du textile jusqu'à la retraite dans la même usine. Niveau de vie correct, Propriétaire de 2 appartements (Manresa, bord de mer) et a construit sa petite maison au village où elle hérite d'une grange qu'elle réaménage en maison. Un de ses deux fils fait des études supérieures de mathématiques.

Date de l'entretien		La décision de partir						
	Nom ou pseudo	qui prend la décision du départ ?	Représentations	Comment a été prise la décision ?	D'autres partaient ?	Pourquoi les gens partaient ?	Dans la famille d'autres étaient partis ? Partaient ?	Motivations des migrations antérieures (début de siècle).
28-juil-14	**Julia**	Elle-même, encouragements de la famille. Sa mère lui fait comprendre à 10 ans que pour partir il faut avoir une autonomie personnelle.	Son père est parti. L'émigration lui a toujours semblé possible.	Décision collective. Soutien financier de tout le village qui se cotise. La mère semble joue le rôle moteur pour le départ de ses filles et du fils cadet. Elle transmet la tradition d'aller épouser ailleurs (comme elle a dû le faire) pousse ses filles à partir en ville, souhaite une meilleure vie pour elles en tant que femmes.	Seule de sa génération dans les années 40. Toutes ses soeurs et son plus jeune frère (Ramón) suivront à Manresa. D'autres familles plus tard, vers le Pays Basque, vers les Asturies et la majorité des filles pour d'autres villages où elles épousent un héritier.	Entre 1940 et 1960, les filles partaient pour se marier ailleurs, les cadets pour travailler en ville ou s'installer ailleurs, y compris dans les villages voisins. Question de l'héritage à un héritier unique. Les parents étaient partis pour gagner de quoi vivre au pays. La nécessité première était de faire des économies.	Le père en Argentine (années 20) fiancé, sans le sou, avant le mariage. Frère, Julio, à Manresa. Autre frère, serait mort à la guerre.	Ramón (père) pour gagner de quoi acheter un lopin de terre et construire une maison. Julio, frère de Ramón, parti en Catalogne, à Manresa. On ne connait pas le motif. Économique ?Politique? (républicain, on le prétend comuniste.) Il n'est pas resté auprès de sa mère, il n'a pas hérité alors qu'il était l'ainé. Il n'y avait pas de terres. Julia partira avec lui et Petra, sa femme catalane.
14-août-14	**Luisa**	Elle ne voulait pas autant partir que Julia, mais elle s'est faite à l'idée (comme toutes les filles). Elle part adulte (maladie). Elle y voit une liberté de faire sa vie comme on veut, d'échapper à la misère promise là-bas même si certaines trouvent à se marier comme sa cousine et grande amie Jovita l'a fait. Elle décrit comme un changement qui s'opère et qui fait que tu pars volontiers. Elle est partie quand elle l'a décidé. Elle ménage ses parents et se ménage : s'en va pour voir, si cela ne lui plait pas elle revient.	Quand la grande sœur est partie, c'était joyeux. Quand elle est revenue elle était si belle ! (elle avait grossi, peau blanche, moins tannée par le soleil…) Les souffrances, les difficultés n'étaient pas visibles, le travail, etc. J'ai voulu partir. Pourtant moi j'aimais la campagne. Ce qui la frappe en arrivant à la gare, c'est la hauteur des maisons, qui ont de nombreux étages. Elle s'adapte tout de suite : on était habituées à travailler, alors…	Rapidement après la maladie. Motivations du départ Conscience qu'on ne peut pas rester. Idée qu'on est mieux là-bas. Elle est plus âgée. Elle y va pour voir, sinon elle revient. De ceux qui sont restés elle dit que comme tout a changé, qu'ils sont mieux aussi, ils travaillent, mais à l'époque, si tu trouvais quelqu'un tu te mariais pour travailler la terre, tu était agriculteur ou rien. Elle veut voir autre chose.	**Les autres qui partaient** Beaucoup partaient. Surtout les femmes et ceux qui n'héritaient pas. On restait à la maison avec les grands-parents. Les parents n'étaient pas vieux. Les familles étaient très nombreuses. Nous étions 6 mais d'autres étaient 14, 18 et encore certains étaient morts. Alors il fallait bien partir. Ils partaient progressivement ou ils se mariaient là-bas. Elle a sa sœur et se demande si elle serait partie si elle n'avait pas eu sa sœur. Elle parle de ceux qui sont partis en Allemagne, en Suisse, peu en France. Elle les a vus partir de Catalogne. L'Amérique latine c'était la génération d'avant, les frères du père étaient tous partis. Parfois pour quelques mois, d'autres 17 ans, d'autres y sont restés comme José, un oncle, en Argentine. Le père y serait resté 5 ans. Julia dit quelques mois… Il a gagné de quoi acheter des terrres Deux sœurs étaient parties aussi, Maria. Ils avaient presque rien à Fruxil. Le frère ainé ne voulait pas rester à la maison, c'est lui qui est resté. 5 frères, dont le tio Julio à Manresa et deux sœurs, dont une Josefa à Madrid. Tous sont partis en Argentine. **Femmes** Elle évoque son gout de longue date pour l'émigration. Une tante Josefa était partie à Madrid. L'image de « la mocita »	Familles très nombreuses. Il n'y avait pas de quoi nourrir toutes les bouches. Tu savais que tu devrais partir. Ou te marier. LEs gens partaient vers les grandes villes. Ils allaient travailler. En Galice ils n'avaient pas de quoi adopter le mode de vie majoritaire et il n'y avait pas d'emploi. **Génération antérieure** **Argentine** Pauvres, ils n'avaient pas de quoi acheter des terres. Il ne semble pas qu'il y ait de tradition de braceros, de louer ses bras chez des propriétaires. Agriculture de survie. Ils ne peuvent ni rester chez leurs parents, ni n'ont de quoi acheter leur propre terre pour démarrer, fonder une ferme, une	Le père, l'oncle, des voisins du village, des autres villages, des Galiciens en masse, vers les Amériques, comme ensuite dans les années 60 vers l'Europe ou d'autres villes d'Espagne. **Femmes** Elle, toutes ses soeurs évoque son gout de longue date pour l'émigration. Elle avait vu partir tant de monde, de la génération de son père, une tante Josefa était à Madrid. L'image de « la mocita » quand elle est revenue à Fruxil. Elle était très belle. Elle leur dit qu'ils sont tous brulés par le soleil, semblent vieux avant l'age. Elle la revoit « redoneta », rondelette, donc belle pour eux. Elle n'est jamais revenue. Elle était probablement née à Madrid	1) Économiques, toujours. 2) Sociales : le statut de l'héritier unique.
A faire	**Ramón**							

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	Et les autres ? Le collectif ? Les destinations ?	Le choix de la destination Ressenti au moment de la décision	Connaissance des possibilités d'émigrer ?	Connaissance du contexte politique ou économique	Pourquoi Manresa ?	Réseau ?
28-juil-14	**Julia**	Les anciens à *Buenos Aires, d'autres dans les Asturies ou au Pays Basque.* *Les plus jeunes en Catalogne, parfois à Madrid.*	La joie, le bonheur, le départ tant attendu. La famille, idem, contente car un avenir meilleur est attendu.	Ne savait rien. Aucune possibilité officielle. Décision individuelle, familiale et au niveau du village.	Très peu de souvenirs du franquisme si ce n'est en Catalogne, plus tard. Changement total de vie pour une jeune adolescente. Elle fera toute sa vie ailleurs que dans le village natal où pourtant elle a accumulé des peurs et une grande envie d'ailleurs. Se souvient du bruit des bombes "au loin" et des frayeurs provoquées par les gardes civils à la recherche de quelqu'un.	1- réseau familial : un oncle. 2- La province de Barcelone jouit au village de la réputation de destination parfaite, depuis la génération précédente. 3- la situation politique : pourquoi pas l'Amérique comme la génération de ses parents ? Comparer les statistiques des départs pour l'Amérique sur la période 1940-1960 avec les départs massifs des années 20 puis des années 60. Mettre en relation avec le plan de stabilisation. 4- La situation économique de la famille ne permet pas d'envisager un grand voyage mais la Catalogne, la cotisation de tous y suffit et une situation professionnelle est déjà trouvée. 5- l'imaginaire de Julia, pressée de partir, se satisfait	Un oncle y a émigré, s'y est installé et marié. Il peut loger la migrante et il lui a trouvé une place à l'usine textile. (il voudra qu'elle lui remette ses salaires car elle est mineure. Elle ne se laissera pas faire, demandera à ses parents de l'émanciper pour pouvoir être employée de maison. Elle trouvera une place et partira de chez lui sans prévenir.
14-août-14	**Luisa**	Toujours la ville. "Toutes les routes de l'émigration mènent en ville".	Elle ne dit pas grand chose, à part qu'elle était prête et même, qu'elle voulait ménager ses parents. "*Tú eras más mayor cuando te fuiste a lo mejor, sí, sabías más…* *Sí, era más mayor, era más mayor… y a més a més, pues… Tenía allí la hermana y he pensao eso. Es que lo he pensao, lo pensaba… te vas, les dices…. también pa decírselo a los pares también me parecía más…* *…menos…* *sí, así me voy y ya está… decirles "yo me gusta ir ver, quiero ir a Manresa a ver a la Julia y… si me gusta me quedo y si no vuelvo… así que…* *…pero nada…* *Pero no, ya de seguida me pasó las ganas… de volver…* *" lignes 3295 à 3303*	Elle raconte que les parents, les cousins, les oncles, les voisins, tous ont connu l'expérience de l'émigration dans la famille. Elle a vu partir sa soeur, elle a conçu le projet tranquilement, naturellement. On peut penser que si elle n'avait pas été malade elle serait partie bien avant.	Très faible "*De la guerra civil.* *Tenía 6 años. Sí, tengo algún recuerdo.* *Estando en casa pero ya iba con las ovejas… ¡sí, cinco o seis años, íbamos ya con las vacas y con la ovejas! Ibas al lado de los vecinos. Íbamos con unos que eran mayores.* *Las vacas no. Yo las vacas me hacían más miedo. Y con las vacas también iba alguna vez.* *Y se ponían a correr brincando me hacían miedo. Iba más me parece que tu hermana, con las vacas. Yo me había encontrao allá fuera…* *Sí allí lo conozco mejor que aquí porque he ido* *Estábamos por la matanza. Hacíamos un grupo. Había una que era de la casa de Herdeiro se llamaba …* *Ya lo vimos de bastante lejos, hacía la matanza que había un puente de estos guardias civiles y sentíamos tiros pasaban por encima de nosotros, por arriba sabes? Y aquel señor sentíamos tiros pero no sabíamos por qué. El venía por poderse mezclar paso de nosotros corriendo pro encima de nosotros ya vino un poco así más bajo y ya se pudo escapar. No sé por donde se metió porque allí había cuevas* *Luego vinieron los guardias civiles nos dijo a todos por que eran que nadie dijera nada no sabes lo que le preguntaron* *No ni ninguno* *No sabes de ninguno* *No sé si sería de la Matanza aquel hombre porque allí en la Matanza había uno o dos que se habían… no habían ido a… escapados que dicen que quedan sin ir a la guerra, se amagan y dicen que estos era cuando* *A por no ir a la guerra… claro…* *Sí, es que esto era cuando los…* *Es que nos querían ir cuando… a defender el*	Sa soeur y a émigré quelqeus années avant.	oui, familial. L'oncle, la soeur...
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien							Circonstances du départ		
	Nom ou pseudo	Travail ? Quel type ?	Contrat ?	Comment l'aviez-vous trouvé ?	Pouviez-vous imaginer partir sans perspective de travail ?	Seul.e ou vous a-t-on accompagné ?	Démarches officielles ?	Qui était au courant ?	Les circonstances précises
28-juil-14	**Julia**	1- Immédiat, à la fabrique de draps Rosal, une colonie industrielle, près de Berga, non loin de Manresa. 2- Fabrique de rubans de soie San Pere (spécialité de Manresa aujourd'hui encore). 3- Employée au service d'une famille, « miñona », la bonne. 4- Employée de la famille Perarnau. 5- après le mariage, à l'usine, puis à domicile pour la fabrique de jouets.	Pas de mention de contrat. Julia se souvient de son salaire : 22 ptas par mois. Pour les centimes ils donnaient des tickets à utiliser dans les magasins de la colonie seulement.	1- Fabrique de draps Rosal : l'oncle connaissait l'usine. Ils s'y sont rendus et ils l'ont prise. Avait-il, comme ouvrier ou comme syndicaliste, des contacts particuliers dans l'usine ? Julia n'en a jamais rien su. 2- Fabrique de rubans de soie San Pere : elle-même, par des contacts avec des collègues : meilleure paye. 3- Employée au service d'une famille, par elle-même, par des contacts. 4- Employée de la famille Perarnau, elle même. On lui a dit qu'ils cherchaient quelqu'un. 5- Pour le travail à domicile, alors qu'elle est mariée et un ou deux enfants en bas âge et un mari peu aidant, par elle-même.	Au départ, elle n'a pas de contrat ni de promesse de travail. Sans elle serait partie quand même.	Avec ses oncle et tante venus en vacances. Elle quitte ses parents au village, ils ne l'accompagnent, ils partent à pied jusqu'à la ville voisine où ils prennent le train.	Elle ne sait pas, imagine que ses parents l'ont fait s'il fallait faire quelque chose car mineure.	tout le monde; tous ont cotisé pour ce départ prévu de longue date, ce qui signifie qu'il était populaire et soutenu. Elle récolte tout de même 3000 ptas. Ce qui pour l'époque est une somme importante. Mineure, l'oncle veut garder la somme. Elle refuse et suppose qu'elle a payé son billet.	A pied jusqu'à la gare : parcourent de longues distances en marchant quotidiennement. Indication des relations parents/enfants/travail : une fille, même jeune, s'en va à pied à la gare. C'est loin mais on n'a pas de moyens de locomotion particulier; elle est confiée à la famille. On suppose qu'il y a trop de travail. Puis le train.
14-août-14	**Luisa**	Immédiatement, service d'une famille, boulangerie Massana. "luego yo con que ya me fui pa aquella casa… Y me adapté de seguida. Con que de trabajar… estaba acostumada a trabajar, pues… era de otra manera… Además la gente era buena… Y la gente me cogió porque una señora que conocían… y la Julia era muy amiga de aquella señora… pues aquella señora… es la que me parece se lo había dicho a la Julia que allí necesitarían una que se les marchaba. Y entonces pues… ya fui allí por… por gente que…", lignes 2638 à 2644.	On ne sait pas. Elle avait une paye, régulière. Elle y est restée longtemps, s'est liée d'amitié avec la famille. Sa fille une génération plus tard travaillera dans la même boulangerie. "*Teniendo un trabajo además, casi…* *Eso. Trabajando sin cobrar casi gaira pero… pa aquellos tiempos… siempre me recordaré que…* *Pero algo asegurado…* *Siempre me recordaré que… estuve… ¡ay! pa comprar un abrigo trabajé seis meses. 3000 pesetas… cobrabas 500 al mes! ¡Pues mira!, tres meses pa comprarme… ¡pero en restante eran más caros de aquellas! que ahora porque me había valido 3000 pesetas… ", lignes 2645 à 2651.*	Sa soeur lui avait trouvé. "*la Julia era muy amiga de aquella señora… pues aquella señora… es la que me parece se lo había dicho a la Julia que allí necesitarían una que se les marchaba. Y entonces pues… ya fui allí [...]", lignes 2642 à 44.*	Oui, elles partaient et trouvaient vite à s'embaucher soit dans le service aux familles de Manresa, soit dans les usines textiles ou automobiles (Pirelli, voir année d'installation).	Accompagnée par un ami de la famille galicien qui habite Barcelone et la dépose car le train passe par Manresa. Il est notoire que les filles de cette famille ne partent pas seules.	aucune	Tout le village.	Un ami du père, originaire d'un village voisin et qui vivait à Barcelone (ami aussi de l'oncle) est revenu en vacances. Elle a plus de 20 ans, elle profite de l'occasion. La famille est d'accord, selon les mêmes principes. Elle se dit qu'à son âge, sur place il faut se marier avec un paysan ou s'en aller ; sa sœur est déjà là-bas, elle va voir et que si cela ne lui plait pas elle revient. Rassurée et rassurante pour sa famille, elle part et ne pensera jamais au retour. Le train pour Barcelone passe par Manresa, elle descend, sa sœur est là qui l'attend.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien				Circonstances du voyage					
	Nom ou pseudo	Ceux qui restaient	Le village	Comment avez-vous voyagé ?	Vous aviez un billet ?	Qui avait acheté le billet ?	Sentiments au moment de partir ?	Quel souvenir vous laisse le voyage ?	Combien de temps durait le voyage ?
28-juil-14	**Julia**	Heureux du départ. Occupés, très occupés. On imagine une famille soulagée (une bouche de moins à nourrir, une éventuelle perspective qu'elle envoie de l'argent. On imagine une mère triste.	L'ensemble de la communauté se satisfait des départs qui correspondent au shéma social en vigueur.	En train. Peu de souvenirs. Long voyage de Rubian à Barcelone, mais pas de détails.	Elle suppose qu'elle a acheté le billet avec l'argent collecté au village.	Le village a donné de l'argent à Julia pour soutenir son départ connu de longue date.	Seule la joie de partir jamais démentie. Pas de retour prévu.	Aucun souvenir précis. Pas même de l'accès au train.	Long voyage.
14-août-14	**Luisa**	Il y avait beaucoup de jeunes au village. 6 dans la famille RP. Sa meilleure amie et cousine est restée et a épousé un héritier du village voisin Vilar da Vara où elle vit toujours. Elle se dit que peut-être elle aurait pu rester aussi… mais sans regret.	Quelque chose d'habituel dans ces années. Beaucoup sont partis.	En train.	ne sait pas.	On suppose que c'est elle-même. Elle travaillait pour les autres, filait la laine pour d'autres familles.	Elle ne dit pas grand chose d'une émotion éventuelle. Elle est raisonnable, plus âgée que la moyenne quand elle décide de partir, elle se sent prête et choisit le moment ; elle se propose d'émigrer plus qu'elle ne le désire, pour voir. Ou bien elle n'est pas assez intrépide pour le désirer et s'imagine que ce sont ses parents qui en seraient affectés. Mais après tout sa sœur est là-bas, elle ne prend pas un grand risque. Elle ménage ses parents qui ne peuvent la retenir. L'émigration des jeunes devient un phénomène courant sinon banal.	Elle se souvient avoir dormi "comme on pouvait", et mangé "lo que llevaba" aux heures des repas, dans le train. Elle avait toujours le mal de mer, elle ne l'a pas eu pendant ce voyage en train.	Long, un jour et demi probablement. Peu de souvenirs de la durée. L'arrivée a occulté le voyage.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien				Circonstances de l'arrivée et de l'hébergement						
	Nom ou pseudo	Anecdotes ?	Représentation sur ce que vous allez trouver ?	Quelqu'un vous attendait ?	Hébergement ?	Moyens pour vous loger ?	Origine de l'argent si vous en aviez ?	Aviez-vous un travail ?	Qui vous l'avait procuré ?	Comment ?
28-juil-14	**Julia**	Aucune.		Non.	Chez l'oncle.			Pas avant.	L'oncle.	Par connaissance.
14-août-14	**Luisa**	Aucune.		Sa soeur ainée, Julia	Chez sa sœur Julia, mais seulement quelques jours, le temps de trouver un emploi logé.	Salaires.	Salaires	Elle est employée de maison (miñona) dans une famille d'une boulangerie où elle reste jusqu'à son mariage.	Sa sœur ainée déjà sur place, par connaissance.	Relation
A faire	**Ramón**									

Date de l'entretien		Vie professionnelle											
	Nom ou pseudo	Vous avez mis longtemps ?	Attitude des employeurs potentiels	Emplois						Conditions de travail	Insertion dans le travail ?	Langue maternelle	Castillan ?
				Premier emploi	Emplois successifs, durée	Raisons des changements d'emplois	Motifs des départs	Combien de temps ?	Fréquence				
28-juil-14	**Julia**	Immédiat.	Aucune mention.	A l'usine, immédiat.	1- Usine textile: ouvrière, quelques mois. Mauvaise rémunération, conditions difficiles, cherche mieux. 2- Usine rubans soie : ouvrière, plus d'une année. Elle quitte son deuxième emploi pour un emploi logé. (Elle veut quitter le domicile et la tutelle de					4 employeurs entre 1940 et 1954 où elle se marie. 2 employeurs entre 1954 et 1961 ou 62.	Salaires : - 22 ptas à l'usine, en 1942-43 en arrivant de Galice, (15 ans !) - 100 ptas (première famille, 16 ans) - 200 ptas en 1944 - 1500 pta. en 1954 quand elle quitte la dernière famille. Conditions Ouvrière du textile : - salaire notifie, - horaires contrôlés par	Galicien qu'elle ne parle qu'en Galice et avec ses frères et sœurs, d'autres Galiciennes.	Appris en Galice, probablement à l'école. Pas de souvenirs d'apprentissage, sensation qu'elle l'a toujours parlé. A la maison idem.
14-août-14	**Luisa**	1. Immédiat 2. Rapide	1. Adoptée ! 2. Bonnes relations de travail, mais une activité qui décroit. On se demande d'allleurs comment une entreprise avec si peu d'activité pouvait embaucher aussi rapidement. (1)	*miñona, employée de maison dans la famile de la Boulangerie Massana, au service de la fa mille (9 personnes)*	1. "Miñona" à la boulangerie Massana: de 54 à ... (sa fille a 7 ans, née en 60. Est-elle présente sur les photos du mariage de Julia ?) 2. ouvrière du textile : de 67, pendant 15 ans (dit-elle), jusqu'à la fermeture de l'usine quand elle a 45 ans, c'est en 75. De 67 à 75 (=9 ans en réalité).	1) Les familles veulent que leur employée habite sur place. 2) Lorsque les femmes se mariaient elles cessent leur activité professionnelle (voir Amalia)		1) 3 ans 2) 6 ans.	2 fois en 20 ans. Longues périodes sans travail, le mari travaillait. Quand sa fille a 7 ans, elle retourne travailler, mais à l'usine. Puis l'usine ferme et elle ne travaillera plus. Elle aura toutes les peines du monde à se faire indemniser et pour accéder à une petite retraite. Son mari métallugiste qui a travaillé sa vie durant subira le même sort mais ne recouvrera qu'une retraite encore plus modique.	Comme domestique Elle avait un jour de repos. A l'usine préparation avant qu'une autre fabrique les draps : fabrique de bobines et de rouleaux fournissent les usines textiles. L'usine ferme vers 1976 ; elle a 45 ans, elle ne touche rien. Elle y a travaillé de 37, après la naissance de sa fille à 45 ans. Procès, elle finira par toucher ses indemnités et sa retraite supérieure à celle de son mari métallurgiste qui subvient aux besoins de la famille quand son usine ferme. Mais l'atelier ferme aussi. Il aura une maigre pension de retraite bien qu'ayant travaillé toute sa vie.	Parfaite. N'en dit rien	Galicien, pas de mention.	Elle pratique une langue "barrexada" (mélangée).
A faire	**Ramón**												

Date de l'entretien		Insertion culturelle					
	Nom ou pseudo	Langues			Vie sociale		
		Catalan ?	Premier contact	Difficultés ?	Intégrée ?	Activités ?	Loisirs
28-juil-14	**Julia**	Appris en très peu de temps elle pense que le castillan a aidé. (langue véhiculaire)	A Fruxil le galicien, à Barcelone le catalan… : incompréhension totale. Mais elle apprend vite.	Pas de difficulté d'insertion, pas de difficulté ni à trouver un emploi, ni à s'intégrer à la société catalane. Difficultés avec son oncle, les hommes en général car elle accepte mal les inégalités de genre (attouchements, domination masucline quand son oncle voulait gérer son argent); elle rapporte dans ce cadre une difficulté avec un prêtreau confessionnal qui a essayé de lui fixer un rendez-vous galant...)	*Très bien intégrée par le travail et par la langue. Elle danse la sardane comme elle savait jouer de la "gaita gallega" en Galice.*	- Apprentissage de la couture sur ses temps libres (jeudi après-midi) - fait des heures de ménage dans la deuxième période quand elle travaille à domicile ou à l'usine	- bal du dimanche à l'Ateneo. Elle y rencontre son futur mari. Elle a peur d'y aller le soir (condition des femmes, mal vues, craint les abus sexuels). - photos de sorties dominicales à moto avec un autre couple - les domestiques se réunissaient sur le paseo, par communauté d'origine ; les Galiciennes aussi. Pas elle, « ridicule », « désœuvrement », « vulgarité de l'affichage de la condition ». - promenades d'amoureux sur le paseo le dimanche - cinéma (peu).
14-août-14	**Luisa**	Langue bizarre, pas de difficulté.	Incompréhension totale.	Non, apprentissage progressif par contact avec les Catalans dont elle partage la vie dna sson premier emploi, puis son mari et sa belle-famille.	Intégration à la société catalane Elle a toujrous vécu avec des Catalans. Elle apprend la langue progressivemnet, n'avait pas de timidité à parler Pas de souffrance : au début on ne comprend rien, on se dit qu'on ne comprendra jamais rien, mais au contact avec la famille et élevant 3 enfants, Langue bizarre. La société catalane est accueillante, même si elle se souvient de propos contre les « emigrantes », surtout contre les Andalous. Elle n'en a pas souffert.	Pas d'activité professionnelle supplémentaire.	Promenades sur le Paseo, cinéma et bal La promenade sur le paseo le dimanche ou le jour libre (1/2 journée par semaine). Elle sortait, allait danser ou au cinéma avec des amies qu'elle s'est fait très vite ou, tant qu'elle n'avait pas d'amies, elle rendait visite à sa sœur Julia. Elle fait la connaissance de deux Galiciennes qui travaillaient toutes les deux pour une même famille. Elles ne s'entendaient pas et Luisa finit par sortir beaucoup avec l'une d'elles y compris quand elle fréquente son futur mari. Mariées elles se perdent de vue. Il est probable que l'amie soit rentrée en Galice. Son mari Il était de Manresa, sa mère de Suria et son père de l'Aragon. Ils se sont connus à la boulangerie.
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La question de l'école et de la formation		L'émigration a constitué une progression ?	Dans quels domaines ?	Est-ce que cela a eu un prix ?	Les difficultés
		Parcours et circonstances					
28-juil-14	**Julia**	École primaire quelques mois de sa vie (aucun souvenir de l'école de Franco, la maîtresse appointée par les familles, logée dans le village, elle ne sait pas d'où elle venait. Ce témoignage dénote le peu de proximité avec une institution. Quelle importance réelle a-t-elle eue pour elle ? D'autres fois elle a évoqué ses souffrances par rapport au travail scolaire. Peut-être plus petite ? Elle semble avoir culpabilisé comme ainée d'aller à l'école plutôt que tel ou tel autre de ses frères, d'abandonner sa mère aux travaux de la ferme qu'elle assumait alors seule… Aucune formation initiale, aucune qualification mais une formation tout au long de la vie… - Apprentissage des savoirs ancestraux avec ses parents, des travaux des champs, (la terre n'aura pas de secret pour elle). - Elle apprend l'usage de plusieurs langues (galicien et castillan, catalan et français en migration) ; - cours de couture sur temps libres à Manresa ; - apprend et applique les arts de la table avec sa première employeuse française. - permis de conduire à 35 ans, par souci d'indépendance. - dirige un Hostal à Barcelone pendant 16 ans et tient ses livres de comptes.	*"Me integré muy bien no importa donde yo me integraba muy bien... No sé por qué pero no me sentía extraña nunca en ningún sitio."*	Objectivement les différentes migrations lui ont permis d'atteindre un niveau social élevé. Elle n'aborde pas la question directement. Le niveau social de ses sœurs restées en Catalogne est comparable. A une différence près: elle a acquis des propriétés au long de sa vie qu'elle peut transmettre à ses enfants.	Progression économique: acquiert 6 biens au long de sa vie (1 maison en France, 3 appartements en Espagne, la gérance de 1 Hostal (8 chambres) au coeur de Barcelone, 1 maison en Galice). Progression sociale : elle a franchi les classes sociales de la petite paysannerie misérable à la propriété d'un hostal à Barcelone, point d'arrivée de sa carrière professionnelle. En 90 ans, elle a ouvert à ses enfants la voie des études supérieures. Deux seulement de ses neveux d'Espagne, catalans, ont accédé aux études supérieures. Une deuxième génération intégrée en France, voire en Europe: l'une de ses petites filles est partie en Allemagne (et se prévoit	Pperte des "racines", des liens avec les origines. De la Galice de ses parents ils reste les souvenirs, quelques photos et une petie maison qu'elle n'habite plus. Se deux enfants sont nés Catalans mais devenus Français. De la Catalogne de sa première migration il reste sa famille, une famille dont l'éclatement est à mettre au compte des ruptures successives imposées par les émigrations successives. Elle se sent " ni d'ici ni d'ailleurs."	Peu avouées en entretien. Objectivement des liens familiaux distendus, une vie de travail et de solitude.
14-août-14	**Luisa**	Elle y allait tous les 3 jours, les 3 ainés (Julia et José), 2 d'entre eux allant avec les moutons ou les vaches ou aux travaux de la ferme. Le fils ainé allait plus avec son père et avait plus de cours particuliers du soir (pasantía). Elle en avait suivi aussi, mais elle se dit peu douée pour apprendre, à compter notamment tandis qu'elle avait une bonne mémoire de la conversion des reales en pesetas. Pas de souvenirs d'humiliation liés à la pauvreté de la famille qu'elle confirme, tandis que les familles plus riches envoyaient leurs enfants tous les jours. L'école était à Noilán, à 2 kms de la maison. Une tante leur donnait une soupe chaude le midi « Caldiño quente ».					"" Cuando te fuiste, tú decías si me gusta me quedo y si no me gusta me vuelvo. Ah sí. Así que la idea de la vuelta, ¿tú la llevabas contigo?... Sí pero ya de seguida me pasó. Te pasó, claro, pero tú lo habías pensado, porque ni mi madre ni la Mariluz habían pensao en volver… ML: …de volver… Pero tampoco pensar… ML: no había pensao na… …cuando ella se lo había figurao así. ML: sí. Muy razonable, ¿no?... Tú eras más mayor cuando te fuiste a lo mejor, sí, sabías más… Sí, era más mayor, era más mayor… y a més a més, pues… Tenía allí la hermana y he pensao ese. Es que lo ha
A faire	**Ramón**						

Date de l'entretien		émigration et progression sociale					L'idée du retour et le retour effectif éventuel		Sent
	Nom ou pseudo	Les solutions ?	Autres possibilités ?				Une fois insérée dans le monde du travai avez-vous	Partiez-vous dans l'idée de revenir ?	
28-juil-14	**Julia**	L'émigration a souvent été la solution aux difficultés rencontrées dans la vie (misère économique, sociale, de couple, etc.)					Non. Le retour s'est fait au hasard de la première vague d'aide au retour du gouvernement français. 10.000FF en poche pour un retour et l'accession en Espagne à la propriété d'une affaire qui a été florissante.	Le retour à la retraite. L'héritage. Les vieilles histoires. Pas de regret. Seul regret en fin de vie : y être retournée, y avoir investi le fruit d'une vie de travail dans la construction d'une maison inhabitée...	
14-août-14	**Luisa**		"*Tú tenías más amigos… tú eres más de sociabilidad, ¿no?…* *Oh no es que fuera mucho pero… más que la Amalia sí. Pero no te pienses que hablaba gaira… no he sido… ahora sí que hablo… cuando… bueno ahora cuando me vine paquí y allá también ya más grandes* *¡Uy! Yo me lo había pasao pipa yo… allá siendo… ya mocitos.* *Sí, tú eras mayor… como la Jovita. Yo y la Jovita éramos como dos hermanas. Como dos hermanas y unas risas que habíamos pasao… y deso… porque la Jovita era muy…* *¡Eso también lo cuenta mamá! las risas que os pegabais…* *(elle rit de bon coeur)* *A veces a… No le gustaba*			Elle n'aura jamais l'idée du retour.	Une possibilité. Elle part pour voir, ménageant ses parents et se ménageant elle-même. Elle pourra toujours revenir. Mais elle n'aura jamais l'idée du retour.		
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien		iment vis à vis de la Galice quittée ?		Bilan de l'expérience de l'émigration					
	Nom ou pseudo			Positif	Négatif	Mitigé	Singularités de parcours	Caractéristiques psychologiques	Typologie ? Conclusions
28-juil-14	**Julia**						Elle décide de partir, seule. Elle s'émancipe de l'oncle protecteur. Elle quitte ses employeurs sans difficultés. Elle sait se placer sur le marché du travail. Elle apprend vite les gestes du travail. Elle émigre deux fois. Elle acquiert 5 propriétés. Un parcours en 5 étapes : 1. De Fruxil à Manresa 2. De Manresa à Reims (France) 3. De Toulouse à Barcelone 4. De Barcelone à Fruxil 5. De Fruxil à Fontenay-sous-Bois (France)	Volontaire, indépendante, ambitieuse, courageuse, travailleuse, facilités pour les langues, curiosité, aventurière ET casanière, excellente gestionnaire ; peu préparée à la vie de couple (sexualité mal assumée, – déclare sa frigidité, maudit les rapports sexuels, déteste les femmes fatales, confesse avoir été réglée tardivement, un problème d'énurésie tardive). Détestation du père (macho, abus sexuels sur sa femme, sur ses filles, une petite fille), adoration de la mère (souffrances endurées de femme, trop soumise). Femme d'affaires, elle est pourtant crédule (appartement loué à de pauvres gens qui profiteront de sa crédulité). Honnête (remboursement	Pionnière.
14-août-14	**Luisa**					Méningite et doit rester au pays plus longtemps que prévu. Emigre à son rythme. Couple au long cours avec un catalan. Vie à la catalane. Émigration et intégration sereines.	Paisible, raisonnable, joyeuse, simple. Elle envisage ce qui vient.		L'émigration tranquille.
A faire	**Ramón**								

Date de l'entretien		Conclusions		
	Nom ou pseudo	Phrase qui la caractérise	Sur la migration	L'après
28-juil-14	**Julia**			L'émigrante. "*¿Cómo te salió la idea de marcharte para ir a Francia?, y ¿la decisión de marcharte de Manresa para irte a Francia?* *La idea de marcharme para irme a Francia?* *¿Era por trabajo? ¿Cómo te ibas a ganar la vida? ¿Cómo fue?* *Pero para irme a Francia ¡tuve que dejaros en Fruxil!* *Sí, pero ¿cómo lo decidiste irte a Francia y por qué?* *Lo decidí porque no ganaba bastante. Yo me parecía que no era…* *¿Y la gente se marchaba también en esa época?* *Todo el mundo se marchaba pero yo tenía dos hijos y tenía que… a ver ¿cómo lo arreglaba yo?* *Pero ¿tú habías oído hablar de que la gente se marchaba*
14-août-14	**Luisa**			
A faire	**Ramón**			

Date de l'entretien	Identité					Avant le départ	Parcours		
	Nom ou pseudo	Naissance	Lieu de naissance	Niveau de formation	Origines		Départ	Arrivée	Age au départ
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**	1932?	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Primaire, occasionnelle, elle apprend la couture			Mariée? Son mari, Jaime, était galicien, l'a-t-elle rencontré à Manresa? Avant? Elle s'est mariée au début des années 50? Avant		
19-août-14	**Mariluz**	1944.	Fruxil, Cervela, Lugo (Galicia, Espagne)	Élémentaire		**Les autres** - Elle a 1 an quand Julia part. Elle la reverra vers 7 – 8 ans. - elle voit sa mère, ses parents, pleurer l'absence de leur fille alors même que c'est tellement mieux ! **Lettres** - le courrier n'arrivait pas directment, il fallait aller le chercher à Rubian - il fallait aller les chercher à Rubian (5,5 kms) - rapporte l'émotion que provoquaient les lettres : la famille réunie dans la cuisine, José lisait les lettres de l'oncle et de Julia (le père était trop émotif, ne pouvait pas lire), les parents qui pleuraient. **Enfance** - la pauvreté mais des bons souvenirs : les fruits, les pommes, il y en avait (arbre), les figues sauvages cueillies par ci par là, une orange rapportée par le père descendu à Rubian (il n'avait pas de quoi acheter un kilo d'oranges) **Premier retour de Julia. Une rupture.** Sentiments compliqués par l'émigration, l'éloignement. Au premier retour, elles échangent des propos qui les opposent à vie « J n'est pas une sœur comme les autres pour moi », propos mal interprétés par Julia et retournés contre sa L. Elles n'ont jamais vécu ensemble, elles ne s'aiment pas, s'en veulent sans doute inconsciemment, se jalousent... Complexité des sentiments : L lui en veut d'être partie (sentiment d'abandon, le parents qui pleurent… est-ce qu'elle envoie de l'argent ? Tout est si rustique, on imagine qu'on n'explique pas les émotions, que L interprète ce qu'elle comprend des lettres	À 16 ans, en 1960, elle part à Manresa avec sa sœur ainée, Julia		

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La décision de partir						
		qui prend la décision du départ ?	Représentations	Comment a été prise la décision ?	D'autres partaient ?	Pourquoi les gens partaient ?	Dans la famille d'autres étaient partis ? Partaient ?	Motivations des migrations antérieures (début de siècle).
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**							
19-août-14	**Mariluz**	Long processus familial.	Les lettres ne lui font pas envie.	Elle est la dernière, voit toutes ses sœurs partir ; elle n'avait jamais pensé pour elle-même. Enfance heureuse adaptée. Impulsion de la mère. Cela lui « tombe dessus » elle ne choisit pas, vrai traumatisme (maladie grave invalidante).	"Se fueron volando" : - casa de Pardo la Aurora, la Celina (les tantes), un autre frère, Daniel à Vigo. Celina en Cataluña, Castelldefells. - casa do Pico Gloria en Barcelona… - casa de Carpinteiro, mariée à 16 ans, Madrid ; Mercedes à Barcelone - casa de Rivas Le décompte de toutes celles qui sont parties n'est pas terminé. Celui-ci permet de comprendre qu'entre le moment où Julia est partie (vers 1940) et celui où Mariluz a quitté Fruxil (vers 1960), de nombreuses maisons ont vu les jeunes partir. Les régions destinataires sont proches (Vigo) ou plus lointaines Barcelone qui semble être la ville majoritairement destinataire selon les indications de Mariluz, et Madrid. Mais toujours espagnoles. On en déduit en tout cas qu'en l'espace de vingt ans le village s'est vidé de ses jeunes, les uns faisant bonne fortune les autres moins, mais toutes et certains hommes fondent leur vie ailleurs… comme le leur promettait leur naissance.	Seules raisons économiques. La misère sur place, une sœur sur place.	Oui, le père.	Économiques exclusivement, lutter contre la misère, survivre. Argentine.

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	Et les autres ? Le collectif ? Les destinations ?	Le choix de la destination				
			Ressenti au moment de la décision	Connaissance des possibilités d'émigrer ?	Connaissance du contexte politique ou économique	Pourquoi Manresa ?	Réseau ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						
19-août-14	**Mariluz**	Des grandes villes : - Vigo, - Asturias, - Madrid, - Barcelone.	Émotion, souffrance de la mère obligée de faire partir tous ses enfants, le fils cadet, de la fille. Cela engendre la maladie : traumatisme, dépression, maladie articulaire, mauvaise adaptation. une enfance heureuse un avant et un après.	Aucuen mention.	Eléments : - Souvenirs d'agitation : los comunistas avaient fait jeter des tracts. - Chez Ramón de la Luisa on écoute la Pirinaica (sic), radio interdite. http://elblocdeperejusto.blogspot.com/2011/08/la-pirenaica-radio-espana-independiente.html « La Pirenaica porque emitía seguramente desde la frontera… Le decían la Perinaica (sic)… la Perinaica pero nadie sabía donde estaba esa emisora sino la hubieran plegado ») - le service militaire à retardement de son mari, elle parle du procès de Burgos (1970).	Présence de ses sœurs ainées qui la prennent en charge successivement (départ de J).	Oui, familial.

Date de l'entretien							Circonstances du départ		
	Nom ou pseudo	Travail ? Quel type ?	Contrat ?	Comment l'aviez-vous trouvé ?	Pouviez-vous imaginer partir sans perspective de travail ?	Seul.e ou vous a-t-on accompagné ?	Démarches officielles ?	Qui était au courant ?	Les circonstances précises
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**	- usine d'abord, - service domestique car logée, après s'être faite virer de chez sa sœur ainée, - logée chez sa sœur Luisa, retourne à "La fabrica de las cintas" où elle fait toute sa carrière. Luisa rapporte que jusqu'à ce qu'elle se marie elle a habité chez eux et qu'elle est tout de suite retounée à l'usine.	Sans doute, pas de mention. Contrat de fait ?	Par sa sœur Luisa.	Oui, c'est ce qu'elle a fait. J sait qu'elle aura une place soit à l'usine, soit comme domestique.	Julia va la chercher à Fruxil, à l'occasion d'un retour (voir photos).	aucune	Tout le monde au village.	Banales, départ avec sa sœur.

Date de l'entretien				Circonstances du voyage					
	Nom ou pseudo	Ceux qui restaient	Le village	Comment avez-vous voyagé ?	Vous aviez un billet ?	Qui avait acheté le billet ?	Sentiments au moment de partir ?	Quel souvenir vous laisse le voyage ?	Combien de temps durait le voyage ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**	Aucune mention.	Aucune mention.	En train. Aucune mention.	Elle est très jeune, il est probable qu'elle en avait un par sa famille.	Pas de mention.	Déprimée.	Pas de mention.	En 1960 les conditions son encore mauvaises.

Date de l'entretien				Circonstances de l'arrivée et de l'hébergement						
	Nom ou pseudo	Anecdotes ?	Représentation sur ce que vous allez trouver ?	Quelqu'un vous attendait ?	Hébergement ?	Moyens pour vous loger ?	Origine de l'argent si vous en aviez ?	Aviez-vous un travail ?	Qui vous l'avait procuré ?	Comment ?
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**									
19-août-14	**Mariluz**	Aucune.	Elle dit que les filles, quand elles revenaient étaient belles, rondes, brillantes ! Elle sait qu'il y a du mieux économique. C'est une enfant.	Sa soeur Julia est le pilier sur lequel elle devra compter au départ. Ensuite, molestée par la situation du couple, elle s'en ira servir d'abord puis, ne s'adaptant pas, ira habiter chez sa soeur Luisa jusqu'à son mariage. (départ de J. pour la France)	Chez sa sœur J, un petit appartement et des conditions de cohabitation difficiles: témoin des problèmes du couple, elle défend sa sœur et elle est mise à la porte par le mari. Sa soeurL. lui trouve une place de bonne mais malade, elle n'y reste que quelques semaines. Ne s'adaptant pas à ce travail qui lui déplait, elle quitte le couple pour s'installer avec sa sœur Luisa dont la famille accepte de l'accueillir. Elle y restera jusqu'à son mariage en 1968.	Aucun tout d'abord, puis un salaire.	Salaires d'ouvrière puis domestique ("miñona") car logée, puis de nouveau et définitivement ouvrière (usine textile).	1) Usine par sa sœur J, 2) Domestique par sa sœur L., 3) Usine par elle-même (commence à avoir des connaissances).	Par le réseau familial (Julia pour le premier, Luisa le 2ème) puis par elle-même.	Sœurs aussi ouvrières.

Date de l'entretien		Vie professionnelle											
	Nom ou pseudo	Vous avez mis longtemps ?	Attitude des employeurs potentiels	Emplois						Conditions de travail	Insersion dans le travail ?	Langue maternelle	Castillan ?
				Premier emploi	Emplois successifs, durée	Raisons des changements d'emplois	Motifs des départs	Combien de temps ?	Fréquence				
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**					Représente l'émancipation pour elle.							
19-août-14	**Mariluz**	Non, prévu avant de venir. Immédiat à l'usine.		- à l'usine, elle tombe malade tout de suite (1 an de congé maladie) - emploi domestique, à mi-temps - Ouvrière à l'usine textile "de las cintas", toute sa carrière.	Maladie. Redoute les changements.	1) Pour être logée, elle cherche un emploi de domestique. 2) Renvoyée par sa patronne alors qu'elle est malade mais elle n'aime pas le travail comme domestique.	Entrée à l'usine en 1962, à 18 ans, et en sortira 45 ans plus tard, à 60 ans en 2004 pour prendre sa retraite. Le plus long parcours d'ouvrière. L'usine à mi-temps Par Luisa après sa maladie et lui trouve égelemnt un emploi domestique. Puis contrindication médicale pour le service à domicile (à cause de l'eau		3 fois dans sa vie !	Difficile au départ car elle n'a aucune qualification. Elle apprend sur le tas. Elle y évolue. Carrière d'ouvrière qualifiée (elle passe des sortes d'épreuves où elles doivent faire le plus de nœuds possible. Affectées ensuite à tel ou tel métier à tisser, primes qui dépendent du rendement, etc. Les Galiciennes sont mal regardées quand elles parlent le galicien entre elles. La langue du village, des pauvres, une langue probablement marquée (pas le galicien correct non plus). Elle se sent stigmatisée, mais s'adapte rapidemnet en apprenant la langue du pays, le catalan.	Rapide. Elle apprend la langue pour se défaire de ce qu'elle a emmené avec elle de "villageois". Elle précise que le Castillan était aussi nouveau pour elles (à la différence de Julia).	Galicien, le parler du village ou de la contrée. Elle dit que ce n'était pas la langue correcte non plus.	Nouveauté pour elle (sic!).

Date de l'entretien		Insertion culturelle					
	Nom ou pseudo	Langues			Vie sociale		
		Catalan ?	Premier contact	Difficultés ?	Intégrée ?	Activités ?	Loisirs
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						Elle est devenue dépressive, et l'émigration forcée a sans doute cassé sa joie de vivre.
19-août-14	**Mariluz**	On parlait le catalan. Pas d'interdiction. Elle l'apprend progressivement par contact à l'usine, avec ses collègues. Elle le comprend tout de suite (souligne le bienfait de son premier emploi à domicile, avec une famille catalane, puis dans la famille catalane de sa sœur. Puis elle se marie, avec un castillan qui a fait des études. Elle dit qu'elle fait des mélanges (dont elle ne se rend pas compte).	A l'usine et dans son quotidien (familles où elle est logée).	Avec les autorités, quand elle a dû faire ses papiers d'identité : « ¡háblame en cristiano! ». Les "étrangers", les pauvres, sont maltraités. Elle souligne comment certains pouvaient parler le castillan mais d'autres non, parce qu'ils ne l'avaient jamais pratiqué et qu'ils n'avaient aucune isntruction.	Oui, au point de ne pas pouvoir s'imaginer retourner en Galice (« vivre à Sarria, je ne le ferais pas »). Deux mois par an lui suffisent. Elle se sent mieux en Catalogne.	Aucune activité sociale particulière.	Elle allait au cinéma, d'abord avec le couple de sa sœur Luisa. Elle n'aimait pas particulièrment. Avec son mari qui aimait le cinéma, ils y allaient en hiver et l'été ils prenaient quelque chose sur le paseo. Ils n'allaient pas danser. Ne savaient pas. A 16 ans en Galice, elle aimait bien mais en Catalogne, non, elle ne le faisait pas, même avec des amies (elle souligne qu'elle aurait pu le faire).

Date de l'entretien	Nom ou pseudo	La question de l'école et de la formation		L'émigration a constitué une progression ?	Dans quels domaines ?	Est-ce que cela a eu un prix ?	Les difficultés
		Parcours et circonstances					
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**						
19-août-14	**Mariluz**	Les garçons allaient plus à l'école. Elle et son frère Ramón y allaient comme leurs ainés, alternativement (« íbamos de pascuas en rama »), l'autre devant aller avec les bêtes. Études suivies impossibles. Anecdote de la carte, elle ne savait rien dire, elle tremblait. Sentiment d'ignorance. Les garçons avaient plus de cours particuliers, José, l'héritier en avait eu aussi. Les familles investissaient… Leur famille n'avait rien à investir. Elle dit que les différences entre les enfants, ne se donnaient pas dans de la famille, mais que la société considérait les femmes comme des ménagères (ama de casa), que comme elles n'auraient que les tâches domestiques à faire… « lavar platos », elles n'avaient pas besoin de savoir lire, d'étudier… Quant aux comptes, le mari n'aurait qu'à les faire ! Moment de l'intégration Elle se sentait bien à l'usine avec ses collègues (« companeras » Elle se sent quand même paysanne. Elle en a un complexe et pense que ça se voyait de loin, ne s'est jamais sentie très sûre d'elle. Difficile quand on ne sait pas de quoi les autres parlent. Cruauté probable entre immigrées… de même condition. Elle confesse ses difficultés pour apprendre à l'usine aussi. Elle a voulu que ses enfants fassent des études même si elle devait se sacrifier. Comme Julia. Un autre ouvrier : son mari Mari plus dépensier. Il faisait des extras comme serveur pour payer ses études. Sa famille ne l'a pas aidé. Il a fait une « maitrise industrielle » (elle a gardé les notes, fière).	Oui, se sent bien à Manresa.			Venue par obligation, en a souffert (maladie et dépression). Sa mère n'a pas imaginé que cela aurait cet effet. Elle l'a surement dit à d'autres. Julia était différente, elle était décidée. La plus décidée de toutes.	

Date de l'entretien		Émigration et progression sociale					L'idée du retour et le retour effectif éventuel		Sent
	Nom ou pseudo	Les solutions ?	Autres possibilités ?				Une fois insérée dans le monde du travai avez-vous	Partiez-vous dans l'idée de revenir ?	
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**		Non, le retour est impossible pour les filles et les cadets. "*En nuestra casa… Hereos es uno en cada casa chicas Había más porque la mujer parece que abunde más, no. Aún más, no entonces, ya me vine yo me siento bien en Manresa" lignes 2226 - 28.*				Non, retour impossible pour les filles et les cadets. Il y avait plus de femmes. Une fois venue, n'a jamais envisagé le retour.	Non. Rupture psychique. Elle ne savait pas, n'avait pas fait de plans.	Yo soy gallega y seré toda mi vida", ligne 1992

Date de l'entretien	iment vis à vis de la Galice quittée ?			Bilan de l'expérience de l'émigration					
	Nom ou pseudo			Positif	Négatif	Mitigé	Singularités de parcours	Caractéristiques psychologiques	Typologie ? Conclusions
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**								
19-août-14	**Mariluz**				Elle ne voulait pas partir. Elle tombe malade puis s'intégre par le travail. Veuve, elle fait la plus longue carrière comme ouvrière à l'usine. Elle partira avec sa soeur J en Belgique pour avorter alors qu'elle a déjà deux enfants en bas âge et son mari hospitalisé avec un cancer dont il mourra. Elle élèvera suele ses deux enfants et ne refera pas sa vie. Elle est devenue catalane, pas au point d'adopter la cause indépendentiste qui divise sa famille. Elle est retraitée à Manresa. C'est une migrante ultime de la période considérée mais n'entre pas dans la typologie de l'émigration massive des années 60.		Fin de cycle. Ne correspond pas à la typologie des migrant des années 60.	Émotive, sensible, fragile, peu sûre d'elle tout au long de sa vie. Elle est traumatisée dans son enfance par la nécessité du départ qu'elle n'avait pas envisagée pour elle, à 14 ans, malgré le départ de tou.te.s ses ainé.e.s. Elle restera sensible et fragile, mais deviendra déterminée aussi, dans les épreuves. Comme ouvrière elle sera stable (elle dit immobile par peur du changement) et du côté de celles (et ceux) qui défendent les droits. Politiquement elle s'affichera comme plus radicale que la plupart de ses collègues et amies, concevant une amertume réelle par rapport aux inégalités sociales. générosité et de la bonté	Émigrante contrainte, adaptation difficile, réussite sociale. Galicienne en Catalogne.

M I G R A N T . E . S

Date de l'entretien		Conclusions		
	Nom ou pseudo	Phrase qui la caractérise	Sur la migration	L'après
A faire	**Amalia Rodriguez Pérez**			
19-août-14	**Mariluz**		Pense à l'émigration actuelle. Elle pense que c'était pareil pour elles. Ils étaient mal vus, maltraités "charnegos" (Batards). **Sur la famille** *Famille bien, équilibée, réputée telle.* *Père coléreux, mais quelqu'un de bien. Ils ont élevé leur famille comme ils ont pu.* **Migrantes** "les femmes migrantes", "les émigrantes" : caractéristique de l'usage (esp. : "emigrantes", fr. : "immigrés"). Point de vue depuis lequel elle parle; elle relativise aux circonstances, aux individus, avec générosité et ampathie. **Charnegos** Aux étrangers. Pour elle pas adapté car ils étaient des Espagnols, autant qu'eux	Elle perd son mari assez jeune, élève seule ses enfants. Ouvrière du textile jusqu'à la retraite dans la même usine. Niveau de vie correct, Propriétaire de 2 appartements (Manresa, bord de mer) et a construit sa petite maison au village où elle hérite d'une grange qu'elle réaménage en maison. Un de ses deux fils fait des études supérieures de mathématiques.

ANNEXE 2 : TERRAIN (S)

Annexe 2-1.— Fiches méthodologiques

[1] A l'origine de notre travail, avant même que nous n'ayons la possibilité de lui donner la forme de cette thèse, Catherine Berger était une collègue. Anthropologue et angliciste, elle nous a immédiatement soutenue dans un projet de recherche naissant. Ces documents sont ici archivés pour rendre hommage à son humanité et pour qu'une trace de ces documents qui nous ont apporté nos premières connaissances sur l'anthropologie compréhensive, soient conservée. L'aide qu'elle nous a apportée dans la structuration de notre projet a été essentielle pour commencer.

1. Une enquête par questionnaires

Une enquête par questionnaires.
(fiche pratique)

Principe : Une liste de questions préétablies est posée à un certain nombre de personnes. Leurs réponses sont enregistrées puis traitées. On peut ainsi obtenir des informations sur les pratiques, les opinions, les connaissances d'un groupe de personnes.

Avantages : On peut interroger un grand nombre de personnes. On peut comparer les réponses et obtenir des données chiffrées par rapport à la population observée. Le questionnaire administré par écrit permet de respecter l'anonymat des personnes interrogées. C'est une forme d'enquête relativement facile à faire passer et à traiter.

Difficultés : L'élaboration du questionnaire demande beaucoup de soin. Il faut s'assurer que les questions sont claires et bien comprises. Il faut s'efforcer de ne pas "orienter" les réponses à travers la façon de poser les questions. Tout repose sur ce que les gens disent à un moment donné et dans des circonstances données. Il faut parfois utiliser aussi d'autres modes d'enquête pour recouper ou vérifier l'information.

Etapes

1. Préparation de l'enquête

- Définir les objectifs généraux de l'enquête et ceux, plus précis, du questionnaire.
- Organiser l'enquête. Evaluer les moyens dont on dispose (temps, personnes, budget), établir un planning (démarches préparatoires et éventuelles autorisations, rédaction du questionnaire, impression, etc.)
- Choisir la *population* d'enquête (les personnes qui répondront au questionnaire).

En sciences sociales, on interroge généralement un "échantillon" de personnes qui, s'il a bien été constitué, représente un groupe nettement plus large afin de pouvoir donner une portée plus générale aux résultats obtenus. Constituer un échantillon est une opération assez technique qui nécessite une formation.

- Ici, on se contentera d'interroger un groupe de personnes accessibles dont les réponses permettront de se "*faire une idée*" sur un sujet.
- Dans la mesure du possible, on évitera de choisir individuellement les personnes sollicitées au sein d'un groupe ou de faire uniquement appel à des volontaires.

Par exemple, si on s'intéresse au comportement de lycéens, on essaiera d'interroger tous les élèves d'une classe ou, mieux encore, de plusieurs classes ou dans plusieurs établissements. Si on s'intéresse aux pratiques familiales, on interrogera tous les membres de la famille, etc.

- Le nombre de personnes interrogées dépend de l'enquête et des moyens de traitement dont on dispose. Le questionnaire permet d'interroger plusieurs dizaines ou centaines de personnes.
- Si l'on souhaite comparer différents groupes en fonction d'un caractère (âge, sexe, milieu social, etc.) il faut essayer d'interroger des groupes de taille à peu près similaire et qui diffèrent par le seul caractère qu'on observe.

Par exemple, pour étudier si les filles et les garçons réagissent de la même manière à des publicités, on interrogera des groupes de filles et de garçons du même âge, de la même origine sociale, vivant au même endroit, etc.

- Se documenter. Il faudra parfois se documenter sur le sujet avant de commencer l'enquête en cherchant ce qui existe en bibliothèque ou sur Internet (parfois, justement, pour faire autre chose).

2. Elaboration du questionnaire

- Faire une première ébauche en notant toutes les questions qui viennent à l'esprit (il est préférable de travailler en groupe)
- Choisir ensuite sous quelle forme les questions seront posées.

Les différents types de questions

Les questions fermées (la réponse est prévue, il faut simplement cocher une case ou écrire un chiffre)

- A une seule réponse. *Avez-vous déjà consommé des produits bio ? Oui ☛ Non ☛*
  Il faut éviter de ne proposer que deux réponses quand on demande une opinion. On propose en général 4 ou 5 réponses. *Tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt contre, tout à fait contre, etc.*
- A plusieurs réponses possibles. *Lesquels de ces produits du commerce équitable avez-vous déjà achetés ? Du thé ☛, du café ☛, du sucre ☛, du riz ☛, des vêtements ☛, de l'artisanat ☛*
- Avec classement. *Quand vous achetez des produits d'entretien, classez par ordre d'importance ce qui détermine votre choix. (du plus important (1) au moins important (6). L'efficacité du produit ☛, le prix ☛, l'absence d'éléments dangereux pour la santé ☛, la marque ☛, le caractère écologique ☛, l'aspect et l'odeur agréables du produit ☛.*
  Pour trouver les réponses qui seront proposées, on commence souvent par faire une petite enquête par entretiens, cela permet de repérer un éventail de réponses possibles. On rédige ensuite les propositions qui résument les différentes options qui émergent.
- Les questions fermées sont les plus simples à traiter mais on risque davantage d'influencer les personnes interrogées. On n'offre pas toujours la réponse qui leur conviendrait.

Les questions ouvertes : les réponses ne sont pas prévues, on laisse de la place pour s'exprimer.
Que pensez-vous des OGM ? ……..

2. Faire son enquête soi-même

Faire son enquête soi-même
(fiche pédagogique)

Pourquoi faire sa propre enquête ?

Des informations de première main.

Faire sa propre enquête permet d'obtenir soi-même des informations de première main sur un sujet précis : des pratiques, des fonctionnements, des représentations, des opinions ou encore ce que les gens savent sur tel ou tel point.

Un moyen de sensibilisation

- Faire une enquête est souvent un moyen très efficace pour sensibiliser à un sujet précis à la fois ceux qui font l'enquête et ceux à qui l'on présente les résultats. Une enquête, même avec des résultats dont la portée est très limitée, constitue un bon point de départ pour lancer un débat ou un travail de fond.

- Pour ceux qui font l'enquête tout le travail d'élaboration, de mise en œuvre de l'enquête rend le sujet très concret et parlant. Les élèves et étudiants s'impliquent dans un projet de recherche qui requiert de multiples opérations et fait appel à la collaboration des membres du groupe.

Un regard critique

- En découvrant, par la pratique, des méthodes d'observation, de recueil et de traitement de l'information, les élèves prennent conscience des difficultés et des limites de ces techniques. Ils peuvent devenir plus attentifs à la façon dont les données sont obtenues et présentées par les médias lors d'enquêtes ou sondages divers. Ceci peut contribuer au développement de leur sens critique envers le traitement de l'information en général.

Recommandations générales

Des objectifs réalistes

- Bien maîtriser les techniques d'enquêtes utilisées en sciences sociales demande un apprentissage. Certaines techniques sont très sophistiquées, demandent de lourds moyens et sont très coûteuses, notamment en temps. Il ne sera question ici que d'enquêtes aux ambitions modestes qui peuvent être mises en œuvre et exploitées facilement, sans même avoir recours au calcul statistique ou aux moyens informatiques.
- Le risque principal de toute méthode d'enquête est de donner une image fausse de ce qu'on observe. Les "biais" ou sources de perturbations potentielles sont nombreux et il n'est jamais possible de les éviter tous.
- Le contexte de l'enquête est toujours à prendre en compte : statut de l'enquêteur par rapport à ceux qu'il interroge ou observe, lieu, période, etc.
- Il faudra donc se fixer des objectifs en accord avec les conditions et moyens dont on dispose.

Choisir les modes d'enquête

- En fonction des objectifs qu'on poursuit et des moyens dont on dispose, on choisira le mode d'enquête le mieux adapté. Il est souvent souhaitable de conjuguer différentes méthodes, chacune présentant des avantages et des inconvénients pour le type d'information qu'on recherche. Les méthodes brièvement présentées ici seront : l'enquête par questionnaires, l'entretien et l'observation directe.

Ex. Pour travailler sur la consommation alimentaire, les élèves peuvent effectuer une observation dans leur famille en notant tout ce qui est consommé pendant une semaine. Ils peuvent aussi élaborer un questionnaire sur la façon dont les courses sont faites pour interroger un autre groupe d'élèves. Ils peuvent effectuer des entretiens auprès de clients d'une grande surface, d'un petit commerce, d'une boutique bio, etc.

Etre rigoureux

- Quelle que soit la portée de l'enquête, tous les participants doivent définir et suivre un "protocole".
- On doit toujours spécifier comment les données ont été obtenues.
- Des règles déontologiques doivent être clairement fixées. Elles seront liées aux formes prises par l'enquête : accord des personnes, anonymat des réponses, respect de la vie privée, etc.

Pour aller plus loin

On pourra consulter les ouvrages de la collection "Nathan Université 128" qui sont relativement accessibles.

- Alain Blanchet et Anne Gotman. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris, Nathan, 1992.
- Jean-Claude kaufmann. *L'entretien compréhensif*. Paris, Nathan, 1996.
- François de Singly. *L'enquête et ses méthode : le questionnaire*. Paris, Nathan, 1992.
- Jean Copans. *L'enquête ethnologique de terrain*. Paris, Nathan, 1999.

3. Exemple d'enquête. L'évolution des méthodes

Un Exemple d'enquête :

l'évolution des modes d'achat de produits alimentaires dans un village du sud-ouest

Dans cette exemple, plusieurs classes de lycéens du Sud Ouest décident d'étudier l'évolution des modes d'achat de produits alimentaires à Gersan (le nom est fictif mais les situations sont réelles), un gros village du Sud Ouest dont une partie d'entre eux sont originaires. Ils montent un projet interdisciplinaire avec plusieurs enseignants de SES, histoire et géographie, français, langues.

La situation de départ. Gersan est un gros village en zone rurale dans une région gastronomique réputée pour son eau de vie et ses foies gras. Comme dans beaucoup d'endroits, la situation des commerces et autres points de vente de produits alimentaires a connu des transformations ces dernières années. Les lycéens veulent décrire ces changements et étudier leurs répercussions dans la vie du village. Ils voudraient savoir comment les habitants perçoivent ces évolutions et si la consommation alimentaire s'est aussi beaucoup modifiée, notamment en ce qui concerne les plats traditionnels et les savoir-faire gastronomiques qui font la réputation de cette région et un de ses principaux arguments touristiques.

Les modes d'enquête. Comme dans la plupart des enquêtes, il leur faut combiner plusieurs modes de recueil d'information. Lors des premières réunions de travail, les objectifs généraux sont définis. On élabore un calendrier de travail et, après avoir effectué un premier repérage, ils attribuent à différents sous groupes la responsabilité d'un type d'enquête.

Observation directe

La première tâche consiste à *recenser tous les points de vente* dans le village.

Points fixes :
- petits commerces spécialisés en centre ville (boulangeries, boucheries, poissonnerie, boutiques bio, etc.) ainsi qu'un coin épicerie dans une station service.
- Moyenne surface en centre ville
- Hyper marché en périphérie, hard discounter
- ventes "chez le producteur" : produits de la ferme (volailles, fruits, miel, etc.) , vin et eau de vie, fabrication et vente de gâteaux traditionnels…

Points mobiles : le marché hebdomadaire, stands lors de fêtes ou de foires diverses (foire agricole, etc.), vendeurs itinérants, etc.

Les élèves s'intéressent ensuite aux *modalités d'achat* : ils observent la fréquentation, les heures d'affluence, le type d'achats faits, le temps passé par les clients, le temps "social" passé en conversations, etc. Ils effectuent certaines de ces observations en se mêlant aux consommateurs sans attirer l'attention. Pour pouvoir effectuer des observations plus longues ils sollicitent l'autorisation des commerçants. Plusieurs d'entre eux profitent des vacances de Noël pour se faire embaucher comme extras dans différents commerces et ils peuvent ainsi réaliser des *observations participantes* très riches d'enseignements.

Entretiens

Pour connaître les habitudes en matière d'achat de denrées alimentaires, comprendre ce qui motive les choix de tel ou tel point de vente, aborder l'évolution des pratiques à travers la perception des habitants actuels, les élèves réalisent une dizaine d'entretiens avec un éventail de consommateurs.

Le choix des informateurs est difficile car on pourrait prendre en compte une multiplicité de critères : âge et/ou capacité de mobilité, sexe, composition de la famille (personnes seules, familles avec jeunes enfants, adultes seuls, etc.), habitat (centre-ville, périphérie, campagne), activité professionnelle ou pas, lieux de travail, implantation ancienne ou plus récente dans le village (arrivée récente de nombreux britanniques), résidence permanente ou saisonnière (vacanciers, exilés revenant au pays) possession ou non d'un véhicule, d'un congélateur, du niveau de revenus, etc. Les élèves exploitent leur réseau de relations pour trouver des informateurs aux caractéristiques variées (une mère de famille agricultrice habitant à la sortie du village, une dame âgée peu mobile, un jeune couple travaillant dans une ville des alentours, etc.) mais ils évitent d'interroger leurs proches.

Les premiers entretiens sont réalisés sans grande préparation pour laisser émerger les thèmes que les informateurs veulent spontanément aborder. La consigne de départ est simplement : "Pouvez-vous nous expliquer où vous achetez votre alimentation ? On demande ensuite des précisions sur qui se charge des courses dans la famille, quelle est la fréquence de ces courses et lorsque ce thème n'est pas abordé spontanément, on demande d'expliquer ce choix.

L'enquête étant centrée sur l'évolution des pratiques, on demande aussi aux personnes si leurs habitudes ont changé depuis vingt ans.

Les lieux et modes d'achat ont-ils changé ? Consomment-ils de nouveaux produits (lesquels, qu'en pensent-ils ?), certains produits, au contraire, ont-ils disparu ? Qu'en est-il des achats pour les fêtes ?

Les enquêteurs observent si les informateurs abordent spontanément l'aspect qualitatif (qualité des produits (goût, fraîcheur, qualité sanitaire, etc.) et l'aspect financier. Ont-ils le sentiments que les choses se sont plutôt améliorées ou dégradées tant sur le plan individuel que sur le plan collectif (emploi, fermeture de commerces de proximité).

Ces entretiens sont enregistrés à l'aide d'un petit magnétophone. Chaque enquêteur les écoute ensuite et rédige un résumé assez étoffé qu'il présente au groupe. Certaines phrases significatives sont notées "in extenso".

Le groupe qui a réalisé ces premiers entretiens fait un compte-rendu de cette première étape à l'ensemble des participants.

Questionnaire

A partir des premières informations, un groupe d'élèves prépare un questionnaire assez court qui sera administré oralement et par écrit. Le même jour, un petit groupe d'enquêteurs proposera à des personnes rencontrées dans la rue de répondre oralement à leurs questions ou de remplir le questionnaire par écrit. La mairie mise au courant de cette recherche a accepté d'installer une boite à lettres dans le hall d'entrée pour recueillir les questionnaires remplis qui doivent retournés le jour même.

Les questionnaires remplis de manière anonyme

4. Une enquête par entretiens

Une enquête par entretiens.
(fiche pratique)

Principe : L'enquêteur amène un informateur à s'exprimer oralement sur un sujet : une pratique, une fonctionnement, une façon de voir, etc. Dans l'entretien semi-guidé présenté ici, on prépare à l'avance un canevas de points à aborder, le "guide d'entretien", qu'on utilise souplement comme support des questions que l'on pose en fonction du cours de la conversation. On enregistre ou on note les réponses de l'informateur.

Avantages : L'entretien permet d'obtenir des informations beaucoup plus riches et nuancées que le questionnaire. On peut, non seulement obtenir des précisions "sur mesure" mais surtout, comprendre beaucoup mieux le point de vue des personnes interrogées. On découvre davantage de choses qu'avec un questionnaire. Un petit nombre d'entretiens peut fournir beaucoup d'éléments d'information.

Difficultés : Il faut bien choisir les personnes à interroger et mettre en place une situation d'entretien favorable. Mener un entretien demande une certaine maîtrise pour éviter d'orienter la pensée de l'informateur tout en le poussant à préciser ses réponses et à expliciter ses raisonnements. Sans mettre en doute systématiquement la sincérité des informateurs, il ne faut pas oublier néanmoins que chacun voit les choses de son point de vue et cherche généralement à donner une bonne image de lui-même. Ce qui est dit ne doit pas être pris pour argent comptant mais comme un témoignage parmi d'autres.

Etapes

1. Préparation de l'enquête

Les informateurs

- Il faut choisir les catégories de personnes à interroger. Selon les cas, on interrogera des experts du sujet traité, des professionnels, des utilisateurs, etc.

Pour une enquête sur l'alimentation en milieu scolaire, on peut s'attendre à des approches différentes si on s'adresse à une diététicienne qui expliquera les principes, les règles qui doivent s'appliquer. Le personnel de la cantine pourra préciser quel type de nourriture est effectivement servi et ce que les jeunes dans leur ensemble apprécient ou pas. Les écoliers feront davantage de commentaires en fonction de leurs goûts personnels.

- Contact des personnes pressenties. L'idéal est de partir d'une personne qu'on connaît et dont on pourra ensuite se recommander. Il faut présenter l'enquête, son cadre, ses objectifs de façon à ce que les personnes aient envie de participer à l'enquête. On peut faire ressortir l'intérêt de leur témoignage.

Les enquêteurs

- L'enquêteur n'est pas "transparent". Son identité sociale (âge, sexe, statut social, etc.), sa personnalité ont un certain impact sur la relation d'entretien. Il faut être pris au sérieux sans pour autant "impressionner" et bloquer la parole. Les explications données sur l'enquête facilitent l'établissement d'une bonne relation.

Dans une enquête auprès de jeunes, de jeunes enquêteurs pourront avoir plus de facilité que des adultes pour obtenir des réponses sincères. Il leur faudra toutefois parvenir à convaincre les informateurs de l'intérêt de l'enquête.

Le lieu d'enquête

- Le choix du lieu d'enquête est aussi important. Il faut mettre en confiance et pouvoir parler tranquillement, sans être interrompu.

Une enquête sur des écoliers a révélé que les enfants, interrogés de manière identique soit dans la classe, soit dans le cabinet médical ou dans la cour, donnaient des réponses sensiblement différentes suivant les lieux. Par exemple, dans la classe, ils étaient très passifs, s'arrêtaient plus vite, refusaient plus souvent de répondre, se limitaient davantage aux activités scolaires que dans la cour.

Le matériel

- Un petit magnétophone à piles ou un enregistreur numérique, si possible muni d'un micro, permettront d'enregistrer les entretiens. On étiquette les cassettes à l'avance en indiquant la date, le lieu, le nom (ou pseudonyme) de l'informateur. On utilise un bloc-notes pour prendre des notes en cours d'entretien.

2. Elaboration du guide d'entretien

- Le guide d'entretien indique les sujets à aborder. C'est un *pense-bête* qu'on pourra consulter pendant l'entretien pour éviter d'oublier des points importants mais on ne doit pas rédiger les questions telles qu'on a l'intention de les poser, encore moins les lire l'une après l'autre pendant l'entretien.

Si on lisait des questions préparées à l'avance, il ne s'agirait plus d'un entretien mais d'un questionnaire administré oralement. Les objectifs sont alors différents (voir fiche "questionnaire")

- Le guide qui se présente sous forme d'une ou plusieurs fiches, doit d'abord faire apparaître bien clairement les axes principaux, les grands sujets qu'on veut aborder. En dessous, on peut aussi noter des points secondaires, des questions de détails.
- Lorsque plusieurs enquêteurs travaillent sur le même sujet, le guide d'entretien permet également d'assurer une certaine homogénéité à l'ensemble de l'enquête.

3. Passation de l'entretien

Enregistrement, notes

- On peut noter les réponses ou enregistrer l'informateur, s'il l'accepte, ce qui est beaucoup plus pratique.
- Même si on enregistre, il est conseillé de *prendre des notes* sur ce que dit l'informateur pendant qu'il parle. On résume ou on note quelques phrases ; pas question de tout écrire. Utiliser un bloc note en écrivant d'un seul côté de la page et ne pas hésiter à laisser pas mal d'espace (voir plus loin "traitement").

Au début de l'entretien

- On remercie l'informateur, on se présente en rappelant (en gros) son sujet, son cadre de recherche ainsi que son choix d'interroger la personne.

5. Une enquête par observation directe

L'observation directe
(fiche pratique)

Principe : On observe soi-même des situations, des pratiques, des fonctionnements, soit en étant totalement extérieur à la situation, soit en y participant. On prend des notes pendant la période d'observation ou, quand ce n'est pas possible, juste après celle-ci. On exploite ensuite les informations comme dans les autres modes d'enquête.

Avantages : Il n'y a pas d'intermédiaires. On ne dépend pas du point de vue de quelqu'un d'autre.

Difficultés : Il faut obtenir l'accès aux situations à observer. La présence d'un observateur peut entraîner des changements dans le comportement des personnes observées et modifier la situation globale.
Il faut s'entraîner à observer et même à "voir" ce qui peut apparaître de prime abord comme banal ou sans intérêt quand on est soi-même familier de la pratique ou de la situation. Il ne suffit pas d'être témoin, il faut parvenir à transmettre ce qu'on a vu avec suffisamment de précision pour que cette description soit compréhensible par d'autres.

Etapes

1. *Préparation de l'enquête*

- En fonction des objectifs généraux de l'enquête, on décide ce qu'il faudrait observer : quel type de situation, quelles personnes, où, à quel moment, pendant combien de temps, etc.
- Il peut se révéler difficile d'avoir accès aux situations ou pratiques qu'on veut observer. Il faut alors solliciter l'aide de personnes déjà connues ou prendre de nouveaux contacts en présentant (assez brièvement) l'objet de sa recherche de façon à établir des relations de confiance. Il y a parfois des autorisations à demander. Pour les obtenir, il faudra éventuellement insister sur le caractère confidentiel de son étude et s'engager à ne pas révéler les noms des personnes, des sociétés, les lieux précis, etc.

2 attitudes au départ.

- *L'exploration* : Parce qu'on ignore tout d'une situation ou parce qu'on veut l'aborder avec un regard neuf, sans idées préconçues, on peut lancer une observation à objectif exploratoire, c'est à dire en s'intéressant à tout sans faire de tri.
- *L'observation ciblée*. On peut aussi choisir de limiter son observation à un certain nombre d'axes et préciser des consignes à suivre. Si plusieurs observateurs travaillent sur le même sujet à des endroits ou des moments différents, une procédure commune permettra de comparer ou de compléter les résultats.
- Attention ! Utiliser une *grille d'observation* toute faite ou imaginée avant toute observation sur le terrain peut par contre "empêcher" de voir ce qu'on a réellement sous les yeux car l'attention est focalisée sur les points prédéfinis.

2. *Travaux préliminaires*

- Quand c'est possible, il est préférable de procéder en plusieurs étapes en prenant beaucoup de notes. Un premier repérage permet de se familiariser avec la situation.
- On peut établir un guide d'observation après quelques séances. C'est surtout utile si on travaille à plusieurs. On part alors des premières notes de chacun et on décide en groupe des points à observer, sans s'interdire d'en ajouter d'autres en cours de route.

3. *Déroulement de l'observation*

Fréquence Sauf si l'on observe des événements exceptionnels qui n'arrivent qu'une seule fois, il faut se livrer à plusieurs séances d'observations d'un même phénomène. On peut ainsi observer ce qui se répète et ce qui change, faire, si on le souhaite, varier les angles de vue, "corriger le tir" si les premières séances n'étaient pas au point. Le regard devient plus précis. La relation avec d'éventuels participants change si l'on devient un(e) habitué(e).
Durée des séances d'observation Il n'y a pas de règle générale et certains événements imposent leur durée aux observateurs mais, dans la mesure où l'on est souvent obligé de rédiger ses notes après l'observation, on risque de perdre beaucoup d'éléments d'information si les séances sont trop longues.
Position et rôle de l'observateur. Là encore, tout dépend de l'objet de la recherche et des situations qu'on veut observer. Il est parfois possible d'effectuer des observations et même de prendre des notes sans que cela se remarque.
C'est le cas, par exemple, si on observe le comportement de voyageurs dans un train ou le fonctionnement d'une bibliothèque car on ne fera pas particulièrement attention à quelqu'un qui écrit dans ce contexte.

Pour pénétrer certains milieux, il est souvent nécessaire de se mêler aux participants, c'est ce qu'on appelle *l'observation participante*. Son activité d'observateur peut rester totalement inconnue des autres participants - on pourra être amené à s'interroger sur le caractère éthique de sa démarche et la modifier éventuellement - , elle peut être connue de certains participants seulement ou de tous. Le risque est alors que les participants modifient leur comportement en raison de la présence de l'observateur.
En pénétrant de l'intérieur certains milieux, en nouant des relations avec d'autres participants, on obtient des informations beaucoup plus précises et on peut avoir accès à des fonctionnements habituellement invisibles ou cachés, voire illicites. Il est alors essentiel de respecter les relations de confiance qui auront pu s'engager en veillant par la suite à ne pas révéler d'informations qui pourraient nuire aux personnes rencontrées.

Annexe 2-2.— Questionnaires

1. Questionnaire participant(e) à la migration **737**
1.1. Questions à la deuxième génération fr. (3) **739**
1.2. Eloi., fils de migrante, né entre deux migrations (1956). (TEST)..... **742**
1.3. Emigrer dans les années 1960 ..... **745**
2. Questionnaires en espagnol / Lista de preguntas por tipo de participante **747**
2.1. Preguntas a una mujer emigrante (1)..... **749**
2.2. Preguntas a un hombre emigrante (2) **752**
2.3. Preguntas a los vecinos no emigrantes (se quedaban) esp. (4)..... **755**
3. Questions à des personnes qui ont une migration à raconter (proche, voisin, etc.) toutes langues (5)..... **757**

1. Questionnaire participant(e) à la migration

Ce questionnaire s'adresse à une personne ayant personnellement participé à la décision d'émigrer ; un autre questionnaire s'adressera soit aux protagonistes enfants de migrantes ayant eux-mêmes émigré, soit aux proches ayant entendu raconter « l'histoire ».

Concernant la décision de partir

- ➔ Quel âge aviez-vous quand vous êtes parti-e ?
- ➔ Qui a pris la décision du départ ?
- ➔ D'autres jeunes partaient-ils ?
- ➔ Des femmes ? Des hommes ? Des familles ?
- ➔ Pour quelles raisons les gens partaient-ils ?
- ➔ Dans votre famille, d'autres étaient-ils déjà partis ?
- ➔ Comment vous vous avez pris cette décision ?
- ➔ Qu'avez-vous ressenti au moment de cette décision ?
- ➔ Que saviez-vous des possibilités d'émigrer ?
- ➔ Aviez-vous connaissance de facilités officielles pour émigrer ?
- ➔ Que saviez-vous du contexte politique ? Économique ?

Les circonstances du départ

- ➔ Ceux qui restaient : comment la communauté (le village) jugeait-il votre départ ? Que disaient les autres, ceux qui restaient ?
- ➔ Les autorités étaient-elles au courant de votre départ ?
- ➔ Aviez-vous fait des démarches légales ?

Concernant la destination

- ➔ Pourquoi aviez-vous choisi cette destination plutôt qu'une autre ?
- ➔ Connaissiez-vous d'autres gens du pays qui avaient émigré avant vous ?
- ➔ Aviez-vous du travail à destination ?
- ➔ Comment l'aviez-vous trouvé ?
- ➔ Auriez-vous imaginé partir sans perspective de travail ?

Les conditions et circonstances du voyage

- ➔ Comment avez-vous voyagé ?
- ➔ Étiez-vous seul-e ?
- ➔ Comment avez-vous réservé les billets ? Qui les payait ?
- ➔ Avez-vous voyagé clandestinement ?
- ➔ Qu'avez-vous ressenti au moment de partir ?
- ➔ Quels souvenirs gardez-vous de ce voyage ?
- ➔ Qu'imaginiez-vous trouver à destination, comment vous représentiez-vous votre vie ailleurs ?

Les circonstances de l'arrivée

- ➔ quelqu'un venait-il vous chercher ou deviez-vous vous débrouiller seul-e ?
- ➔ où êtes-vous allé-e pour vivre ?
- ➔ Aviez-vous de l'argent pour payer vos conditions de logement et de vie ?
- ➔ D'où venait cet argent ?

Concernant votre vie professionnelle

- ➔ Si vous aviez un travail prévu, qui vous l'avait procuré ?
- ➔ Comment avez-vous fait pour trouver du travail ?
- ➔ Combien de temps avez-vous mis à trouver du travail ?
- ➔ Comment se comportaient les employeurs à votre égard ?
- ➔ Quel a été votre premier emploi ?
- ➔ Étiez-vous satisfait-e de ce premier emploi ?
- ➔ Avez-vous changé d'emploi ? Souvent ? Combien de fois ?
- ➔ Avez-vous trouvé un emploi dont vous étiez content-e et que vous avez pu conserver ?
- ➔ Combien d'emplois avez-vous exercé ?
- ➔ Comment vous êtes-vous inséré-e dans votre nouvelle société d'accueil ?

L'insertion culturelle
1. La question de la langue

- ➔ Quelle était votre langue maternelle ?
- ➔ Parliez-vous le castillan ?
- ➔ Connaissiez-vous la langue catalane ?
- ➔ Quel souvenir gardez-vous de votre premier contact avec la langue ?
- ➔ La langue représentait-elle une difficulté ?

2. la vie sociale

- ➔ Considérez-vous que vous vous êtes bien inséré-e dans la société catalane ?
- ➔ Si oui, pourquoi ?
- ➔ Quelles activités particulières aviez-vous ?
- ➔ Aviez-vous une vie sociale différente de celle à laquelle vous aviez accès en Galice ?
- ➔ Si oui, quelles différences ?

Progression sociale ?

- ➔ Considérez-vous que pour vous le fait d'émigrer a constitué une amélioration de vos conditions de vie ?
- ➔ Si oui, pouvez-vous me dire en quoi ?
- ➔ Sinon, quelles difficultés avez-vous personnellement éprouvées ? (familiales, personnelles, intimes, etc.)
- ➔ Et quelles solutions avez-vous trouvé ?

- ➔ Existait-il pour vous d'autres possibilités ?

La question du retour

- ➔ Êtes-vous parti-e avec l'idée de revenir au pays ?
- ➔ Avez-vous ensuite envisagé tant que vous étiez dans la vie active, de retourner vivre et travailler au pays ?
- ➔ Si oui, l'avez-vous fait ? Pourquoi oui ou pourquoi non ?
- ➔ Si oui, comment ?
- ➔ Sinon, pourquoi ?
- ➔ Que ressentiez-vous vis-à-vis de la Galice ?

Voulez-vous ajouter quelque chose à cet entretien ?

1.1. Questions à la deuxième génération fr. (3)

Este cuestionario (3) dirigido a una hija o a un hijo que hayan participado personalmente en la emigración sin haber participado en su decisión (menores, emigraron con sus padres).

Las preguntas se hacen en francés, castellano, algunas veces en gallego y raras veces en catalán. Las respuestas son traducidas por mí misma cuando necesario.

Concernant la décision de partir

- ➔ Quel âge aviez-vous quand vous êtes parti ?
- ➔ D'autres jeunes partaient-ils ?
- ➔ Des femmes ? Des hommes ? Des familles ?
- ➔ Pour quelles raisons les gens partaient-ils ?
- ➔ Dans votre famille, d'autres étaient-ils déjà partis ? Où ?
- ➔ Qui a pris la décision du départ ?
- ➔ Comment avez-vous pris cette décision ?
- ➔ Qu'avez-vous ressenti au moment de cette décision ?
- ➔ Si ce n'était pas votre décision, pour quelle(s) raison(s) êtes-vous quand même parti(e) ?
- ➔ Que saviez-vous des possibilités d'émigrer ?
- ➔ Que saviez-vous du lieu de destination ? Saviez-vous où vous alliez vivre ?
- ➔ Aviez-vous connaissance de facilités officielles pour émigrer ?
- ➔ Que saviez-vous du contexte politique ? Économique ?

Les circonstances du départ

- ➔ Ceux qui restaient (1) : comment la communauté (le village) jugeait-il votre départ ? Que disaient les autres, ceux qui restaient ?
- ➔ Ceux qui restaient (2) : que disaient, au sein de votre famille, ceux qui restaient?
- ➔ Les autorités étaient-elles au courant de votre départ ?
- ➔ Aviez-vous fait des démarches légales ?

Concernant la destination

- ➔ Pourquoi aviez-vous choisi cette destination plutôt qu'une autre ?
- ➔ Connaissiez-vous d'autres gens du pays qui avaient émigré avant vous ?
- ➔ Aviez-vous du travail à destination ?
- ➔ Comment l'aviez-vous trouvé ?
- ➔ Auriez-vous imaginé partir sans perspective de travail ?

- Aviez-vous un logement à destination ? Comment vous êtes-vous logé-e ?
- Vous avez quitté le village pour aller vivre dans une ville. Comment vous représentiez-vous votre nouvelle vie dans une ville ?
- Dans votre village comment décrivait-on la vie en ville ?
- Pouvez-vous expliquer ce que vous avez ressenti par rapport à la vie en ville ?
- Vous êtes-vous senti-e à l'aise en ville ?
- Quelles différences trouviez vous dans votre nouvelle vie ?
- Quels avantages, quelles difficultés ?

Les conditions et circonstances du voyage

- Comment avez-vous voyagé ?
- Étiez-vous seul-e ?
- Comment avez-vous réservé les billets ? Qui les payait ?
- Avez-vous voyagé clandestinement ?
- Qu'avez-vous ressenti au moment de partir ?
- Quels souvenirs gardez-vous de ce voyage ?
- Qu'imaginiez-vous trouver à destination, comment vous représentiez-vous votre vie ailleurs ?

Les circonstances de l'arrivée

- Quelqu'un venait-il vous chercher ou deviez-vous vous débrouiller seul-e ?
- Où êtes-vous allé-e pour vivre ?
- Aviez-vous de l'argent pour payer vos conditions de logement et de vie ?
- D'où venait cet argent ?
- Quelle impression vous a fait la ville quand vous êtes arrivé-e ?

Concernant votre vie professionnelle

- Si vous aviez un travail prévu, qui vous l'avait procuré ?
- Sinon, comment avez-vous fait pour trouver du travail ?
- Combien de temps avez-vous mis à trouver du travail ?
- Avez-vous négocié les conditions d'employabilité ? (salaire, logement, etc..) ?
- Comment se comportaient les employeurs à votre égard ?
- Quel a été votre premier emploi ?
- Étiez-vous satisfait-e de ce premier emploi ?
- Si oui, avez-vous pu le conserver ?
- Sinon, avez-vous pu changer d'emploi ?
- Avez-vous changé souvent d'emploi ? Combien de fois ?
- Combien d'emplois avez-vous exercés ?
- Les conditions de votre emploi évoluaient-elles quand vous changiez ? En bien ou en mal ?
- Avez-vous souhaité évoluer en termes de compétences ?
- Si oui, avez-vous suivi des cours du soir par exemple ?
- Sinon, pourquoi ?
- Comment vous êtes-vous inséré-e dans votre nouvelle société d'accueil ?

L'insertion culturelle
1. La question de la langue

- Quelle était votre langue maternelle ?
- Parliez-vous le castillan ?
- Connaissiez-vous la langue catalane ?

- Quel souvenir gardez-vous de votre premier contact avec la langue ?
- La langue représentait-elle une difficulté ?

2. La question de l'éducation

- Aviez-vous fréquenté l'école ?
- Pouvez-vous décrire un peu l'école, vos conditions de scolarisation en Galice ?
- quel niveau scolaire aviez-vous atteint ?
- Aimiez-vous l'école ?
- Si vous avez quitté la Galice en âge d'étudier, aviez-vous l'intention de poursuivre des études ?
- Avez-vous pu le faire à destination ?
- Si oui, dans quelles conditions ?
- Sinon, pourquoi et qu'en avez-vous pensé ?
- Plus tard, avez-vous repris des études ?

3. La vie sociale

- Considérez-vous que vous vous êtes bien inséré-e dans la société catalane ?
- Si oui, pourquoi ? Et comment ?
- Si non, pour quelles raisons ?
- Quelles activités particulières aviez-vous ?
- Aviez-vous tendance à vous retrouver entre Galiciens ?
- Si oui, pour quelle(s) raison (s) et comment ? Si non, pourquoi ?
- Aviez-vous une vie sociale différente de celle à laquelle vous aviez accès en Galice ?
- Quelles étaient pour vous les différences ?

Progression sociale

- Considérez-vous que pour vous le fait d'émigrer a constitué une amélioration de vos conditions de vie ? Considérez-vous que le fait d'émigrer a agi comme un levier d'« ascenseur social » pour vous ?
- Si oui, pouvez-vous me dire en quoi ?
- Avez-vous néanmoins éprouvé des difficultés ?
- Sinon, quelles difficultés avez-vous personnellement éprouvées ? (familiales, personnelles, intimes, etc.)
- Quelles solutions avez-vous trouvé ?
- Existait-il pour vous d'autres possibilités ?

La vie intime et familiale

- Étiez-vous célibataire ou marié-e quand vous avez quitté la Galice ?
- Vous vous êtes marié-e en Catalogne ?
- Comment avez-vous rencontré votre époux ?
- Votre vie de célibataire était-elle facile ou difficile ? Pour quelles raisons ?
- Pouvez-vous me dire pourquoi ?
- Estimez-vous que vous aviez une vie normale sur cet aspect des choses, c'est à dire comme elle aurait été en Galice ?
- Aviez-vous des relations avec des Galiciens ? Des catalans ? D'autres immigrés ?
- Diriez-vous que vous avez eu une vie plus libre ? Moins libre ? Pour quelles raisons ?

La migration suivante

-

La question du retour

- Êtes-vous parti-e avec l'idée de revenir au pays ?
- Avez-vous ensuite envisagé tant que vous étiez dans la vie active, de retourner vivre et travailler au pays ?
- Si oui, l'avez-vous fait ? Pourquoi oui ou pourquoi non ?
- Si oui, comment ?
- Sinon, pourquoi ?
- Que ressentiez-vous vis-à-vis de la Galice ?

Voulez-vous ajouter quelque chose à cet entretien ?

1.2. Eloi., fils de migrante, né entre deux migrations (1956). (TEST)

Expliquez brièvement en quoi vous vous sentez concerné par le sujet de cette enquête, c'est à dire l'émigration des femmes galiciennes vers la Catalogne dans les années 40, donc sous le premier franquisme.

Bien sûr, il se peut que vous sachiez peu de choses. Dans ce cas, évoquez vos souvenirs, et si vous n'en avez pas, la question sera effacée. Le préalable à chacune des questions sera donc "Savez-vous...?", "Connaissez-vous..?", "Avez-vous entendu vos parents ou d'autres parler de, raconter...?"

Ce travail est destiné à cerner l'importance de cette vague migratoire qui passe souvent inaperçue parmi les autres vagues migratoires qui se sont produites au cours de l'histoire à partir de la Galice, en particulier à comprendre et à interroger le rôle qu'y ont joué les femmes, pour contribuer à un chapitre de l'histoire sociale des femmes.

Concernant la décision de partir, savez-vous...

- Quel âge avait ta mère quand elle est partie?
- Si d'autres jeunes partaient ? Des femmes ? Des hommes ? Des familles ?
- Pour quelles raisons les gens partaient-ils ?
- Dans sa famille, d'autres étaient-ils déjà partis ? Où ?
- Qui avait pris la décision du départ ? Comment ?
- Ce qu'elle a ressenti au moment de cette décision ?
- Si ce n'était pas sa décision, pour quelle(s) raison(s) elle est quand même partie ?
- Ce qu'elle connaissait des possibilités d'émigrer ?
- Ce qu'elle savait du lieu de destination ? Si elle savait où elle allait vivre ?
- Si elle avait connaissance de facilités officielles pour émigrer ?
- Ce qu'elle savait du contexte politique ? Économique ?

Concernant les circonstances du départ, sais-tu...

- Comment la communauté (le village) jugeait son départ ? Ce que disaient les autres, ceux qui restaient ?
- Au sein de la famille, ce que disaient ceux qui restaient ?
- Si les autorités étaient au courant de son départ ?
- Si elle ou sa famille avait fait des démarches légales ?

Concernant la destination, sais-tu ...

- Pourquoi elle avait choisi cette destination plutôt qu'une autre ?
- Si elle connaissait d'autres gens du pays qui avaient émigré avant elle?
- Si elle avait du travail à destination ?
- Comment elle l'avait trouvé ?
- Si elle aurait imaginé partir sans perspective de travail ?
- Si elle avait un logement à destination ? Comment elle s'est logée sinon?
- Elle a quitté le village pour aller vivre dans une ville. Comment elle se représentait sa nouvelle vie dans une ville ?
- Comment dans le village on décrivait la vie en ville ?
- As-tu eu connaissance de ce qu'elle a pu ressentir par rapport à la vie en ville ?
- Si elle s'est sentie à l'aise en ville ?
- Quelles différences elle trouvait dans sa nouvelle vie ?
- Quels avantages, quelles difficultés ?

Sur les conditions et circonstances du voyage, sais-tu ...

- Comment elle a voyagé ?
- Si elle était seule ?
- Comment elle avait réservé les billets ? Qui les avait payés ?
- Si elle a voyagé clandestinement ?
- Ce qu'elle a ressenti au moment de partir ?
- Quels souvenirs elle gardait de ce voyage ?
- Ce qu'elle imaginait trouver à destination, comment elle se représentait la vie ailleurs ?

Concernant les circonstances de l'arrivée, sais-tu ...

- Si quelqu'un est venu la chercher ou si elle a dû se débrouiller seule ?
- Où elle est allée pour vivre ?
- Si elle avait de l'argent pour payer ses conditions de logement et de vie ?
- D'où venait cet argent ?
- Quelle impression lui a fait la ville quand elle est arrivée ?

Concernant sa vie professionnelle, sais-tu ...

- Si elle avait un travail prévu ? Qui le lui avait procuré ?
- Sinon, comment elle a fait pour trouver du travail ?
- Combien de temps elle avait mis pour trouver du travail ?
- Si elle avait pu négocier les conditions d'emploi ? (salaire, logement, etc..) ?
- Comment se comportaient les employeurs à son égard ?
- Quel a été son premier emploi ?
- Si elle a été satisfaite de ce premier emploi ?
- Si oui, si elle a pu le conserver ?
- Sinon, si elle a trouvé un autre emploi ou si elle a connu des périodes sans emploi ?
- Si elle a changé souvent d'emploi ? Combien de fois ?
- Combien d'emplois elle a exercés ?
- Si les conditions de son emploi évoluaient quand elle changeait ? En bien ou en mal ?
- Si elle a souhaité évoluer en termes de compétences ?
- Si oui, si elle a suivi des cours du soir par exemple ?
- Sinon, pourquoi ?
- Comment elle s'est insérée dans la société catalane ?

Concernant l'insertion culturelle, as-tu des éléments sur...

1. La question de la langue

- Quelle était sa langue maternelle ?
- Si elle parlait le castillan ?
- Si elle connaissait la langue catalane ?
- Quel souvenir elle garde de son premier contact avec la langue catalane ?
- Si la langue représentait une difficulté pour elle ?

2. La question de l'éducation

- Avait-elle fréquenté l'école ?
- Quelles étaient ses conditions de scolarisation en Galice ?
- Quel niveau scolaire elle avait atteint ?
- Si elle aimait l'école ?
- Si quittant la Galice en âge d'étudier, elle a eu l'intention de poursuivre des études ?
- Si elle a pu le faire à destination ?
- Sinon, pourquoi et qu'en a-t-elle pensé ?
- Plus tard, savez-tu si elle a repris des études ?

3. La vie sociale

- si elle a considéré s'être bien insérée dans la société catalane ?
- Si oui, pourquoi ? Et comment ?
- Si non, pour quelles raisons ?
- Si elle participait à des activités particulières ?
- Si elle avait tendance à se retrouver entre Galiciens ?
- Si oui, pour quelle(s) raison (s) et comment ? Si non, pourquoi ?
- Si elle a eu une vie sociale différente de celle à laquelle elle avait accès en Galice ?
- Selon vous ou selon elle, quelles étaient les différences ?

Concernant la progression sociale

- Considères-tu que le fait d'émigrer a constitué une amélioration de ses conditions de vie ? Le disait-elle ?
- Avait elle néanmoins connu des difficultés ?
- Sais-tu quelles difficultés elle a personnellement éprouvées ? (familiales, personnelles, intimes, sociales, professionnelles, autres.)
- Quelles solutions a-t-elle trouvé ?
- Existait-il pour elle d'autres possibilités ?

Concernant sa vie intime et familiale, sais-tu ...

- Savez-tu si elle était célibataire ou mariée quand elle a quitté la Galice ?
- Où s'est elle mariée ? Sais-tu quand ?
- Comment elle a rencontré son futur époux, ton père ?
- Si sa vie de célibataire était facile ou difficile ? Pour quelles raisons ?
- Si elle considère qu'elle a eu une vie normale sur ce plan, c'est à dire comme elle aurait été en Galice ?
- Si elle avait des relations avec des Galiciens ? Des catalans ? D'autres immigrés ? Si c'était important pour elle ?
- Dirais-tu qu'elle a eu une vie plus libre ? Moins libre ? Pourquoi ?

La migration suivante

- Que sais-tu de la décision d'émigrer à nouveau dans les années 60 vers l'étranger cette fois ?

On pourra prévoir ici d'utiliser le questionnaire 3.

Sur la question du retour, sais-tu ...

- si elle est partie avec l'idée de revenir au pays ? Quel pays d'ailleurs ?
- Si ensuite, alors qu'elle était encore active, elle avait envisagé de retourner vivre et travailler au pays ?
- Si oui, l'a-t-elle fait ?
- Si oui, comment ?
- Ce qu'elle disait de ses sentiments envers la Galice ? La Catalogne ?

Veux-tu ajouter quelque chose à cet entretien ?

1.3. Émigrer dans les années 60

Questionnaire années 60, J.

Tu es né en Catalogne de parents immigrés (Galice et Castille)...

- Quelle conscience avais-tu, comme enfant d'immigré de ta condition ?
- Où vivais-tu ?
- Quelle(s) langue(s) parlais-tu ? Et le français ?
- As-tu des souvenirs précis de ta vie dans cette région ?
- Que sais-tu de la vie professionnelle de tes parents ?
- Quel âge avais-tu quand tu as quitté la Catalogne ?
- As-tu des souvenirs de la façon dont la décision de partir a été prise par ta famille ?
- Qui est parti ?
- Où êtes-vous partis ?
- Peux-tu raconter les conditions de ce départ ?

La Galice, une étape vers la France

- Quels souvenirs as-tu de cette étape ?
- Combien de temps a-t-elle duré ?
- Comment vivais-tu ? Tu peux raconter quelques souvenirs précis.
- Allais-tu à l'école ?
- Parlais-tu le galicien ?
- Quelles ont été tes sentiments, sensations par rapport à la langue ?
- Au mode de vie ? (d'urbain à paysan)
- Que savais-tu de tes parents ? Aviez-vous de nouvelles ? Comment ?
- Connais-tu les circonstances du second départ ?
- Qui avait pris la décision ?
- Comment cela s'est-il passé ?

Le voyage

- As-tu des souvenirs du voyage ?
- Le passage de la frontière a-t-il constitué un moment particulier ?
- Comment qualifierais-tu ce voyage ?

La France

les circonstances de l'arrivée :

- Où êtes-vous arrivés ?

- Comment ?
- Quelqu'un venait-il vous chercher ou a-t-elle dû se débrouiller seule ?
- Où avez-vous habité ?
- Si elle avait de l'argent pour payer ses conditions de logement et de vie ?
- D'où venait cet argent ?

Concernant sa vie professionnelle, sais-tu ...

- Si elle avait un travail prévu ? Qui le lui avait procuré ?
- Combien de temps elle avait mis pour trouver du travail ?
- Si elle avait pu négocier les conditions d'emploi ? (salaire, logement, etc..) ?
- Comment se comportaient les employeurs à son égard ?
- Quel a été son premier emploi ?
- Si elle a été satisfaite de ce premier emploi ?
- Si oui, si elle a pu le conserver ?
- Sinon, si elle a trouvé un autre emploi ou si elle a connu des périodes sans emploi ?
- Si elle a changé souvent d'emploi ? Combien de fois ?
- Combien d'emplois elle a exercés ?
- Si les conditions de son emploi évoluaient quand elle changeait ? En bien ou en mal ?
- Si elle a souhaité évoluer en termes de compétences ?
- Si oui, si elle a suivi des cours du soir par exemple ?
- Sinon, pourquoi ?
- Comment elle s'est insérée dans la société française ?
- Que penses-tu de son insertion ?

L'organisation de la vie quotidienne

- l'école,
- les repas,
- les conditions de vie ?
- les loisirs...
- les difficultés, comment y faisait-elle face ?

Concernant l'insertion culturelle, as-tu des éléments sur...

1. *La question de la langue*

- Parlait-elle le français ?
- Comment parlait-elle de son premier contact avec la langue française ?
- la langue représentait sans doute une difficulté majeure pour elle ?

2. La vie sociale

- si elle a considéré s'être bien insérée dans la société française ?
- Si oui, pourquoi ? Et comment ?
- Si non, pour quelles raisons ?
- Si elle participait à des activités particulières ?
- Si elle avait tendance à se retrouver entre Espagnols ?
- Si oui, pour quelle(s) raison (s) et comment ? Si non, pourquoi ?
- Si elle a eu une vie sociale différente de celle à laquelle elle avait accès en Espagne ?
- Selon toi ou selon elle, quelles étaient les différences ?

Concernant la progression sociale

- Considères-tu que le fait d'émigrer a constitué une amélioration de ses conditions de vie ? Le disait-elle ?

- Quelles ont été les difficultés ? (familiales, personnelles, intimes, sociales, professionnelles, autres.)
- Sais-tu quels sentiments elle éprouvait par rapport à ces difficultés ?
- Quelles ont été ses solutions, ses choix ?
- Existait-il pour elle d'autres possibilités selon toi ?

Concernant sa vie intime et familiale

- Si elle considère qu'elle a eu une vie normale sur ce plan, c'est à dire comme elle aurait été en Espagne ?
- Si elle avait des relations avec des Espagnols ? D'autres immigrés ? Si c'était important pour elle ?
- Dirais-tu qu'elle a eu une vie plus libre en France ? Moins libre ? Pourquoi ?

2. Questionnaires en espagnol / Lista de preguntas por tipo de participante

2.1. Preguntas a una mujer emigrante (1)

Este cuestionario (1) dirigido a una mujer que haya participado personalmente a la decisión de emigrar.

Las preguntas se hicieron en castellano, algunas veces en gallego y raras veces en catalán Las respuestas serán traducidas por mí misma.

A propósito de la decisión de marchar

- ¿Qué edad tenías cuando te fuiste?
- ¿Te marchaste como otros jóvenes que también lo habían decidido?
- ¿Mujeres? ¿Hombres? ¿Parejas? ¿Familias?
- ¿Por qué razones precisas decidía la gente marcharse? ¿Por qué lo decidiste o lo decidieron en tu familia?
- ¿Te parece que los criterios eran diferentes para los hombres y para las mujeres?
- En tu familia ¿ya se habían marchado otros? Adónde?
- ¿Quién había tomado la decisión de marchar?
- ¿Cómo se había tomado esta decisión?
- ¿Qué sentiste tú en el momento de decidirlo?
- Si no era tu decisión, ¿por qué razones te fuiste a pesar de no decidir tú?
- ¿Qué sabias de las posibilidades de emigrar?
- ¿Qué sabían tus padres? Tus familiares?
- ¿Conocías el lugar de destino?
- ¿Sabías dónde y cómo ibas a vivir?
- ¿Tenías conocimiento de facilidades o de dificultades por parte de las autoridades para emigrar?
- ¿Qué sabías del contexto político? Económico?

Las circunstancias de la salida

- ¿Cómo juzgaba la comunidad (el pueblo) el hecho de que te marcharas? ¿Qué dijeron los demás, los que se quedaron?
- La familia, al quedarse, ¿fue criticada, entendida, juzgada por el resto del pueblo?

- Dentro de tu familia, ¿qué decían los que se quedaron?
- ¿Quedaban informadas las autoridades de tu salida?
- Que supieras ¿se habían hecho tramites legales para emigrar?

A propósito del destino

- ¿cuál fue pues tu destino?
- En caso de que fuera una ciudad, ¿por qué ésta y no otra, otra región?
- ¿Conocías a otra gente del país que hubiera emigrado antes que tu? ¿Familiares?
- ¿Tenías ya un trabajo que te esperara en esta ciudad?
- ¿Cómo lo habías logrado?
- ¿Habrías imaginado marcharte a la ciudad sin perspectiva de trabajo?
- ¿Disponías de un alojamiento en tu nuevo destino? ¿Cómo te alojaste?
- ¿Dejaste el pueblo para ir a vivir a una ciudad o a otro pueblo? ¿Por qué?
- ¿Cómo te representabas tu la ciudad y tu nueva vida en la ciudad?
- ¿En tu pueblo, cómo se hablaba de la vida en la ciudad? ¿Cómo hablaban los jóvenes, los viejos? ¿Las mujeres? ¿Los hombres?
- Puedes explicar lo que tu sentías antes de marcharte a propósito de la vida en la ciudad?

La condiciones y circunstancias del viaje

- ¿Cómo viajaste?
- ¿Viajaste sola?
- ¿Cómo reservaste los billetes? ¿Quién los pago? ¿Cómo?
- ¿Que lo supieras, viajaste clandestinamente?
- ¿cuáles eran tus sentimientos en el momento de marcharte?
- ¿Qué recuerdos tienes del viaje?
- ¿Qué imaginabas encontrar al llegar a tu destino? ¿Cómo te representabas tu vida en otro sitio?
- ¿La realidad fue diferente? ¿En qué sentido?

Circunstancias de la llegada

- ¿Vino alguien a buscarte o debiste apañárselas sola?
- ¿Adónde fuiste para vivir?
- ¿Tenías recursos para pagar tu alojamiento y tu vida cotidiana al llegar?
- ¿De dónde procedían esos primeros recursos?
- ¿Qué impresión te hizo la ciudad cuando llegaste?

A propósito de la vida profesional

- Si tenías un trabajo previsto, ¿quién te lo había procurado?
- Sino, ¿cómo lo hiciste para encontrar un trabajo?
- ¿Cuánto tiempo te llevo encontrar trabajo?
- ¿Pudiste negociar las condiciones del empleo? (salario, alojamiento, etc.)?
- ¿Cómo se comportaron los empleadores contigo?
- ¿cuál fue tu primer empleo?
- ¿Estuviste satisfecha por ese primer empleo?
- Si fue el caso, ¿pudiste conservarlo? ¿cómoto tiempo? ¿Por qué lo dejaste finalmente si lo dejaste?
- Sino, ¿pudiste cambiar fácilmente de empleador?
- ¿Cambiaste a menudo de empleador? ¿cómotas veces?
- ¿cómotos empleos ocupaste?

- ¿cuáles fueron? ¿Pudiste elegirlos?
- ¿Las condiciones de tu empleo conocieron una evolución cuando cambiabas de empleador o de tipo de empleo? ¿Para bien o para mal?
- ¿Quisiste adquirir mas competencias en tus diferentes empleos?
- Si fue el caso, fuiste a clase por la tarde por ejemplo o a cualquier formación? ¿De qué tipo? ¿Organizada por el empleador? ¿Pagada por él?
- ¿Si no, por qué?
- ¿Cómo te integraste en la nuevas sociedad de acogida?

La vida cotidiana

- ¿Te sentiste a tus anchas con la vida en la ciudad?
- ¿Notabas diferencias en tu nueva vida ?
- ¿Ventajas? ¿Dificultades?
- Háblame de tu alojamiento.
- Y ¿la alimentación?
- ¿Los vecinos?
- ¿Tenías un jardín?

Integración cultural

1. La cuestión de la lengua

- ¿Cuál era tu lengua materna?
- ¿Tú hablabas el castellano?
- ¿Conocías la lengua catalana?
- ¿Qué recuerdos tienes de tu primer contacto con la lengua catalana?
- ¿La diferencia de idioma representaba una dificultad para ti?

2. La cuestión educativa

- ¿En Galicia, habías ido a la escuela?
- ¿En qué condiciones?
- ¿Puedes describir la escuela, las condiciones de acceso y de escolarización en Galicia?
- ¿cuál era el nivel escolar que habías adquirido?
- ¿Te gustaba ir a la escuela? ¿Por qué?
- ¿Si te fuiste a la edad de seguir estudiando, tenías la intención de seguir los estudios?
- ¿Pudiste hacerlo en Cataluña?
- Si fue el caso, ¿en qué condiciones?
- Sino, ¿por qué? y ¿qué pensaste o sentiste de ello?
- Más tarde, ¿volviste a estudiar?
- Si fue el caso, ¿en qué condiciones?

3. La vida social

- ¿Cómo consideras que te has integrado en la sociedad catalana?
- Si te integraste bien, di cómo y por qué.
- Sino, ¿por qué razones a tu parecer?
- ¿Tenías actividades especiales?
- ¿Tenías tendencia a encontrarte con los gallegos que conocieras?
- Si era el caso, ¿cuáles eran tus razones y cómo te encontrabas con ellos?
- Si no lo fue, ¿por qué razones?
- ¿Te parece que tenías una vida social diferente de aquella a la que tenías acceso en Galicia?
- ¿Qué diferencias había para ti?

Progresión social

- ¿Consideras que para ti el hecho de emigrar constituyó una mejora de tus condiciones de vida, que funciono para ti como "ascensor social"?
- ¿Puedes explicarme cómo fue para ti ese "ascensor"?
- ¿Sin embargo, cuáles fueron tus dificultades?
- Si no lo fue, ¿cuáles fueron precisamente las dificultades para ti (familiares, personales, intimas, económicas, profesionales, políticas, etc.)
- ¿Que soluciones encontraste personalmente?
- ¿Volver al pueblo constituía para ti una solución posible frente a esas dificultades?
- ¿Existían otras posibilidades?

Vida intima y familiar

- ¿cuál era tu estatuto: ¿soltera o casada al dejar Galicia?
- ¿Te casaste en Cataluña?
- ¿Podías trabar amistades o relaciones fácilmente en el ambiente de la ciudad?
- ¿Piensas que hubiera sido igual en Galicia?
- Como mujer, ¿no fue uno de los motivos de dejar la tierra natal?
- ¿Cómo vivían las mujeres en Galicia?
- cuál era el porvenir de las chicas?
- Se hablaba de feminismo?
- Cómo considerabas Tú la libertad de las mujeres?
- Y en el pueblo, ¿qué pensaban?
- ¿Puedes contar cómo encontraste a tu marido y, si quieres, si tuviste otras relaciones amorosas?
- Eso ¿era posible en la ciudad?
- Tu vida de soltera ¿era fácil o difícil? ¿Por qué razones?
- ¿Te parece que has tenido una vida normal en este aspecto de las cosas, es decir tal y cómo hubiera sido en Galicia?
- ¿Tenías relaciones con gallegos? ¿Con catalanes? ¿Con otros inmigrantes?
- ¿Dirías que has tenido una vida mas libre? ¿Menos libre? ¿Por qué?

La migración siguiente

- Tú ¿volviste a emigrar? ¿Puedes contar las razones y la condiciones?

La cuestión de la vuelta al país, al pueblo

- Cuando te marchaste de Galicia, ¿tenías la idea de volver al pueblo?
- Luego, cuando ya estabas integrada a la vida activa de Cataluña, ¿pensaste en volver a vivir y a trabajar al pueblo?
- Si lo pensaste, ¿lo hiciste? ¿Por qué si o por qué no?
- Si lo hiciste, ¿cómo fue? y ¿cómo salió?
- Si no lo hiciste, ¿por qué y qué hiciste?
- ¿Qué sentías hacia Galicia, el pueblo, los que se quedaron?
- Alguna vez en tu vida, ¿te sentiste demprimida por el hecho de haber emigrado?

¿Quieres añadir cualquier cosa a esta entrevista? Algo que me haya olvidado yo que busco imaginar y entender la emigración de las mujeres en aquel momento tan especial de la historia de España, el franquismo, y del impacto en la vida de las españolas? ¡¡¡Gracias !!!

2.2. Preguntas a un hombre emigrante (2)

Ce questionnaire (2) s'adresse à un homme ayant personnellement participé à la décision d'émigrer.

A propósito de la decisión de marchar

- ¿Qué edad tenías cuando te fuiste?
- ¿Te marchaste como otros jóvenes que también lo habían decidido?
- ¿Mujeres? ¿Hombres? ¿Parejas? ¿Familias?
- ¿Por qué razones precisas decidía la gente marcharse? ¿Por qué lo decidiste o lo decidieron en tu familia?
- ¿Te parece que los criterios eran diferentes para los hombres y para las mujeres?
- En tu familia ¿ya se habían marchado otros? Adónde?
- ¿Quién había tomado la decisión de marchar?
- ¿Cómo se había tomado esta decisión?
- ¿Qué sentiste tú en el momento de decidirlo?
- Si no era tu decisión, ¿por qué razones te fuiste a pesar de no decidir tú?
- ¿Qué sabias de las posibilidades de emigrar?
- ¿Qué sabían tus padres? Tus familiares?
- ¿Conocías el lugar de destino?
- ¿Sabías dónde y cómo ibas a vivir?
- ¿Tenías conocimiento de facilidades o de dificultades por parte de las autoridades para emigrar?
- ¿Qué sabías del contexto político? Económico?

Las circunstancias de la salida

- ¿Cómo juzgaba la comunidad (el pueblo) el hecho de que te marcharas? ¿Qué dijeron los demás, los que se quedaron?
- La familia, al quedarse, ¿fue criticada, entendida, juzgada por el resto del pueblo?
- Dentro de tu familia, ¿qué decían los que se quedaron?
- ¿Quedaban informadas las autoridades de tu salida?
- Que supieras ¿se habían hecho tramites legales para emigrar?

A propósito del destino

- ¿cuál fue pues tu destino?
- En caso de que fuera una ciudad, ¿por qué ésta y no otra, otra región?
- ¿Conocías a otra gente del país que hubiera emigrado antes que tu? ¿Familiares?
- ¿Tenías ya un trabajo que te esperara en esta ciudad?
- ¿Cómo lo habías logrado?
- ¿Habrías imaginado marcharte a la ciudad sin perspectiva de trabajo?
- ¿Disponías de un alojamiento en tu nuevo destino? ¿Cómo te alojaste?
- ¿Dejaste el pueblo para ir a vivir a una ciudad o a otro pueblo? ¿Por qué?
- ¿Cómo te representabas tu la ciudad y tu nueva vida en la ciudad?
- ¿En tu pueblo, cómo se hablaba de la vida en la ciudad? ¿Cómo hablaban los jóvenes, los viejos? ¿Las mujeres? ¿Los hombres?
- Puedes explicar lo que tu sentías antes de marcharte a propósito de la vida en la ciudad?

La condiciones y circunstancias del viaje

- ¿Cómo viajaste?
- ¿Viajaste sola?

- ¿Cómo reservaste los billetes? ¿Quién los pago? ¿Cómo?
- ¿Que lo supieras, viajaste clandestinamente?
- ¿cuáles eran tus sentimientos en el momento de marcharte?
- ¿Qué recuerdos tienes del viaje?
- ¿Qué imaginabas encontrar al llegar a tu destino? ¿Cómo te representabas tu vida en otro sitio?
- ¿La realidad fue diferente? ¿En qué sentido?

Circunstancias de la llegada

- ¿Vino alguien a buscarte o debiste apañárselas sola?
- ¿Adónde fuiste para vivir?
- ¿Tenías recursos para pagar tu alojamiento y tu vida cotidiana al llegar?
- ¿De dónde procedían esos primeros recursos?
- ¿Qué impresión te hizo la ciudad cuando llegaste?

A propósito de la vida profesional

- Si tenías un trabajo previsto, ¿quién te lo había procurado?
- Sino, ¿cómo lo hiciste para encontrar un trabajo?
- ¿Cuánto tiempo te llevo encontrar trabajo?
- ¿Pudiste negociar las condiciones del empleo? (salario, alojamiento, etc.)?
- ¿Cómo se comportaron los empleadores contigo?
- ¿cuál fue tu primer empleo?
- ¿Estuviste satisfecha por ese primer empleo?
- Si fue el caso, ¿pudiste conservarlo? ¿cómoto tiempo? ¿Por qué lo dejaste finalmente si lo dejaste?
- Sino, ¿pudiste cambiar fácilmente de empleador?
- ¿Cambiaste a menudo de empleador? ¿cómotas veces?
- ¿cómotos empleos ocupaste?
- ¿cuáles fueron? ¿Pudiste elegirlos?
- ¿Las condiciones de tu empleo conocieron una evolución cuando cambiabas de empleador o de tipo de empleo? ¿Para bien o para mal?
- ¿Quisiste adquirir mas competencias en tus diferentes empleos?
- Si fue el caso, fuiste a clase por la tarde por ejemplo o a cualquier formación? ¿De qué tipo? ¿Organizada por el empleador? ¿Pagada por él?
- ¿Si no, por qué?
- ¿Cómo te integraste en la nuevas sociedad de acogida?

La vida cotidiana

- ¿Te sentiste a tus anchas con la vida en la ciudad?
- ¿Notabas diferencias en tu nueva vida ?
- ¿Ventajas? ¿Dificultades?
- Háblame de tu alojamiento.
- Y ¿la alimentación?
- ¿Los vecinos?
- ¿Tenías un jardín?

Integración cultural

1. La cuestión de la lengua

- ¿Cuál era tu lengua materna?

- ¿Tú hablabas el castellano?
- ¿Conocías la lengua catalana?
- ¿Qué recuerdos tienes de tu primer contacto con la lengua catalana?
- ¿La diferencia de idioma representaba una dificultad para ti?

2. La cuestión educativa

- ¿En Galicia, habías ido a la escuela?
- ¿En qué condiciones?
- ¿Puedes describir la escuela, las condiciones de acceso y de escolarización en Galicia?
- ¿cuál era el nivel escolar que habías adquirido?
- ¿Te gustaba ir a la escuela? ¿Por qué?
- ¿Si te fuiste a la edad de seguir estudiando, tenías la intención de seguir los estudios?
- ¿Pudiste hacerlo en Cataluña?
- Si fue el caso, ¿en qué condiciones?
- Sino, ¿por qué? y ¿qué pensaste o sentiste de ello?
- Más tarde, ¿volviste a estudiar?
- Si fue el caso, ¿en qué condiciones?

3. La vida social

- ¿Cómo consideras que te has integrado en la sociedad catalana?
- Si te integraste bien, di cómo y por qué.
- Sino, ¿por qué razones a tu parecer?
- ¿Tenías actividades especiales?
- ¿Tenías tendencia a encontrarte con los gallegos que conocieras?
- Si era el caso, ¿cuáles eran tus razones y cómo te encontrabas con ellos?
- Si no lo fue, ¿por qué razones?
- ¿Te parece que tenías una vida social diferente de aquella a la que tenías acceso en Galicia?
- ¿Qué diferencias había para ti?

Progresión social

- ¿Consideras que para ti el hecho de emigrar constituyó una mejora de tus condiciones de vida, que funciono para ti como "ascensor social"?
- ¿Puedes explicarme cómo fue para ti ese "ascensor"?
- ¿Sin embargo, cuáles fueron tus dificultades?
- Si no lo fue, ¿cuáles fueron precisamente las dificultades para ti (familiares, personales, intimas, económicas, profesionales, políticas, etc.)
- ¿Que soluciones encontraste personalmente?
- ¿Volver al pueblo constituía para ti una solución posible frente a esas dificultades?
- ¿Existían otras posibilidades?

Vida intima y familiar

- ¿cuál era tu estatuto: ¿soltera o casada al dejar Galicia?
- ¿Te casaste en Cataluña?
- ¿Podías trabar amistades o relaciones fácilmente en el ambiente de la ciudad?
- ¿Piensas que hubiera sido igual en Galicia?
- Como mujer, ¿no fue uno de los motivos de dejar la tierra natal?
- ¿Cómo vivían las mujeres en Galicia?
- cuál era el porvenir de las chicas?
- Se hablaba de feminismo?
- Cómo considerabas Tú la libertad de las mujeres?

- Y en el pueblo, ¿qué pensaban?
- ¿Puedes contar cómo encontraste a tu marido y, si quieres, si tuviste otras relaciones amorosas?
- Eso ¿era posible en la ciudad?
- Tu vida de soltera ¿era fácil o difícil? ¿Por qué razones?
- ¿Te parece que has tenido una vida normal en este aspecto de las cosas, es decir tal y cómo hubiera sido en Galicia?
- ¿Tenías relaciones con gallegos? ¿Con catalanes? ¿Con otros inmigrantes?
- ¿Dirías que has tenido una vida mas libre? ¿Menos libre? ¿Por qué?

La migración siguiente

- Tú ¿volviste a emigrar? ¿Puedes contar las razones y la condiciones?

La cuestión de la vuelta al país, al pueblo

- Cuando te marchaste de Galicia, ¿tenías la idea de volver al pueblo?
- Luego, cuando ya estabas integrada a la vida activa de Cataluña, ¿pensaste en volver a vivir y a trabajar al pueblo?
- Si lo pensaste, ¿lo hiciste? ¿Por qué si o por qué no?
- Si lo hiciste, ¿cómo fue? y ¿cómo salió?
- Si no lo hiciste, ¿por qué y qué hiciste?
- ¿Qué sentías hacia Galicia, el pueblo, los que se quedaron?
- Alguna vez en tu vida, ¿te sentiste demprimida por el hecho de haber emigrado?

¿Quieres añadir cualquier cosa a esta entrevista? Algo que me haya olvidado yo que busco imaginar y entender la emigración de las mujeres en aquel momento tan especial de la historia de España, el franquismo, y del impacto en la vida de las españolas?

¡¡¡Gracias !!!

2.3. Preguntas a los vecinos no emigrantes (se quedaban) esp. (4)

Ce questionnaire (4) s'adresse à un-e proche, un-e voisin-e n'ayant pas participé à la décision d'émigrer, n'ayant pas émigré elle-lui-même mais ayant des souvenirs de ceux qui émigraient dans le village ou les villages voisins.

Las preguntas se hacen en un castellano contaminado de algo de gallego o raras veces de catalán. Las respuestas son traducidas por mí misma cuando es necesario.

Autopresentación: nombres y apellidos, nacimiento
Modos de vida de aquellos años en el pueblo o en la comarca

Como se vivía entonces en el pueblo?
Trabajo, ocio, educación.
Qué se sabia de los pueblos alrededor? Había vínculos? Solidaridad? Intercambios?
Qué se sabia de España? De la guerra?

Motivos de la emigración

- Quién se marchaba ?
- Mujeres ? Hombres ? Familias ?
- Por qué se iba la gente del pueblo o de los pueblos?

Las circunstancias de la emigración

- En su familia se marcharon alguna-o-s ? Adonde? Por qué no emigro usted?
- Quién tomaba la decisión?
- Qué sentía la gente cuando los jóvenes emigraban?
- Qué se sabia sobre posibilidades de emigrar?
- Qué conocimiento tenían del contexto político u económico?
- Como juzgaban los que se quedaban a los que se marchaban?
- Qué decían los que se quedaron?
- En la propia familia de-l-la que se marchaba que decían los que se quedaban?
- Las autoridades tenían conocimiento de los que emigraban?
- Hubo campañas para alentar a la gente a que se marchara?
- Quién se marcho primero? Cuando?

En cuanto a destinos

- Conocían el destino de los que se marcharon primero ?
- Habían emigrado otras personas del pueblo anteriormente? Quién, en qué circunstancias?
- La gente que se marchaba tenia trabajo a su llegada?
- Cómo lo habían encontrado?
- Los jóvenes hablaban de emigrar? Tenían perspectivas de trabajo?
- Como se alojaba la gente en su destino?
- Qué representación tenían los del pueblo de la ciudad? Qué representaba en aquellos tiempos cambiar de vida del campo a la ciudad?
- Y usted, puede explicar lo que sintió con respecto a esas emigraciones?

Circonstancias del viaje

- Qué supieron los del pueblo sobre las condiciones de viaje?
- Viajaban sola-o-s los que emigraban?

- Eran emigrantes clandestinos u oficiales?
- Qué sintieron en el momento de dejar el pueblo los emigrantes?

Vida profesional

- Tenían noticias del que se marchaba?
- Qué contaban de la vida profesional?
- En cuanto a la facilidad de encontrar trabajo?
- El tratamiento a los gallegos?

Inserción cultural

1. La cuestión de la lengua

- la lengua materna: el gallego...
- la lengua oficial el castellano...
- Conocían el idioma de la región a la que emigraron?
- Qué contaban del primer contacto con la otra lengua?
- Era el idioma una dificultad verdadera?

2. La cuestión educativa

- iban a la escuela?
- Mejoraron su nivel escolar?

3. La vida social

- Se integraron los emigrantes a las nuevas sociedades en las que se quedaron a vivir?
- Usted sabe si se encontraban entre gallegos?
- Mantenían lazos con Galicia?
- Volvían ?
- Contaban diferencias en la vida allí y aquí? Qué provocaba para la-o-s del pueblo?
- El hecho de emigrar constituyó una mejora de sus condiciones de vida?
- Cuales fueron las consecuencias de esta emigración para el pueblo?
- Contaban sus dificultades? En qué términos?

La vida intima y familiar

- Se fueron soltera-o-s o casada-o-s de Galicia?
- Donde se casaron? Con quién? Entre gallegos?
- Cómo se encontraban?
- Parecía distinto lo que contaban en este aspecto?
- La vida era mas / menos libre en Cataluña u otros destinos? En qué medida?

Después de la emigración de algunos

- Como seguía la vida en el pueblo?

Marchar para volver?

- Se marchaban los jóvenes con la idea de volver al pueblo?
- Volvieron algunos?
- Qué situación encontraron los que volvieron?

Si quiere puede añadir lo que quiera a esta entrevista. ¡Gracias!

3. Questions à des personnes qui ont une migration à raconter (proche, voisin, etc.) toutes langues (5)

Ce questionnaire (5) s'adresse à toute personne ayant eu connaissance d'une migration dans les années 40 de la Galice vers la Catalogne. Préciser la relation.

Este cuestionario (5) dirigido a toda persona que tenga un conocimiento de la migración de una mujer en los años 40 hacia Cataluña. Se habrá de precisar la relación.

Las preguntas se hacen en francés, castellano, algunas veces en gallego y raras veces en catalán. Las respuestas son traducidas por mí misma cuando necesario.

Initiale(prénom) fil-le-s de migrant(e), né(e) (par rapport à la (aux) migration(s) (année naissance).

Expliquez brièvement en quoi vous vous sentez concerné par le sujet de cette enquête, c'est à dire l'émigration des femmes galiciennes vers la Catalogne dans les années 40, donc sous le premier franquisme.

Bien sûr, il se peut que vous sachiez peu de choses. Dans ce cas, évoquez vos souvenirs, et si vous n'en avez pas, la question sera effacée. Le préalable à chacune des questions sera donc "Savez-vous...?", "Connaissez-vous..?", "Avez-vous entendu vos parents ou d'autres parler de, raconter...?"

Ce travail est destiné à cerner l'importance de cette vague migratoire qui passe souvent inaperçue parmi les autres vagues migratoires qui se sont produites au cours de l'histoire à partir de la Galice, en particulier à comprendre et à interroger le rôle qu'y ont joué les femmes, pour contribuer à un chapitre de l'histoire sociale des femmes.

Concernant la décision de partir, savez-vous...

- Quel âge avait ta mère quand elle est partie?
- Si d'autres jeunes partaient ? Des femmes ? Des hommes ? Des familles ?
- Pour quelles raisons les gens partaient-ils ?
- Dans sa famille, d'autres étaient-ils déjà partis ? Où ?
- Qui avait pris la décision du départ ? Comment ?
- Ce qu'elle a ressenti au moment de cette décision ?
- Si ce n'était pas sa décision, pour quelle(s) raison(s) elle est quand même partie ?
- Ce qu'elle connaissait des possibilités d'émigrer ?
- Ce qu'elle savait du lieu de destination ? Si elle savait où elle allait vivre ?
- Si elle avait connaissance de facilités officielles pour émigrer ?
- Ce qu'elle savait du contexte politique ? Économique ?

Concernant les circonstances du départ, sais-tu...

- Comment la communauté (le village) jugeait son départ ? Ce que disaient les autres, ceux qui restaient ?
- Au sein de la famille, ce que disaient ceux qui restaient ?
- Si les autorités étaient au courant de son départ ?
- Si elle ou sa famille avait fait des démarches légales ?

Concernant la destination, sais-tu ...

- Pourquoi elle avait choisi cette destination plutôt qu'une autre ?
- Si elle connaissait d'autres gens du pays qui avaient émigré avant elle?
- Si elle avait du travail à destination ?
- Comment elle l'avait trouvé ?
- Si elle aurait imaginé partir sans perspective de travail ?
- Si elle avait un logement à destination ? Comment elle s'est logée sinon?
- Elle a quitté le village pour aller vivre dans une ville. Comment elle se représentait sa nouvelle vie dans une ville ?
- Comment dans le village on décrivait la vie en ville ?
- As-tu eu connaissance de ce qu'elle a pu ressentir par rapport à la vie en ville ?
- Si elle s'est sentie à l'aise en ville ?
- Quelles différences elle trouvait dans sa nouvelle vie ?
- Quels avantages, quelles difficultés ?

Sur les conditions et circonstances du voyage, sais-tu ...

- Comment elle a voyagé ?
- Si elle était seule ?
- Comment elle avait réservé les billets ? Qui les avait payés ?
- Si elle a voyagé clandestinement ?
- Ce qu'elle a ressenti au moment de partir ?
- Quels souvenirs elle gardait de ce voyage ?
- Ce qu'elle imaginait trouver à destination, comment elle se représentait la vie ailleurs ?

Concernant les circonstances de l'arrivée, sais-tu ...

- Si quelqu'un est venu la chercher ou si elle a dû se débrouiller seule ?
- Où elle est allée pour vivre ?
- Si elle avait de l'argent pour payer ses conditions de logement et de vie ?
- D'où venait cet argent ?
- Quelle impression lui a fait la ville quand elle est arrivée ?

Concernant sa vie professionnelle, sais-tu ...

- Si elle avait un travail prévu ? Qui le lui avait procuré ?
- Sinon, comment elle a fait pour trouver du travail ?
- Combien de temps elle avait mis pour trouver du travail ?
- Si elle avait pu négocier les conditions d'emploi ? (salaire, logement, etc..) ?
- Comment se comportaient les employeurs à son égard ?
- Quel a été son premier emploi ?
- Si elle a été satisfaite de ce premier emploi ?
- Si oui, si elle a pu le conserver ?
- Sinon, si elle a trouvé un autre emploi ou si elle a connu des périodes sans emploi ?
- Si elle a changé souvent d'emploi ? Combien de fois ?
- Combien d'emplois elle a exercés ?
- Si les conditions de son emploi évoluaient quand elle changeait ? En bien ou en mal ?
- Si elle a souhaité évoluer en termes de compétences ?
- Si oui, si elle a suivi des cours du soir par exemple ?
- Sinon, pourquoi ?
- Comment elle s'est insérée dans la société catalane ?

Concernant l'insertion culturelle, as-tu des éléments sur...

1. La question de la langue

- Quelle était sa langue maternelle ?
- Si elle parlait le castillan ?
- Si elle connaissait la langue catalane ?
- Quel souvenir elle garde de son premier contact avec la langue catalane ?
- Si la langue représentait une difficulté pour elle ?

2. La question de l'éducation

- Avait-elle fréquenté l'école ?
- Quelles étaien ses conditions de scolarisation en Galice ?
- Quel niveau scolaire elle avait atteint ?
- Si elle aimait l'école ?
- Si quittant la Galice en âge d'étudier, elle a eu l'intention de poursuivre des études ?
- Si elle a pu le faire à destination ?
- Sinon, pourquoi et qu'en a-t-elle pensé ?
- Plus tard, savez-tu si elle a repris des études ?

3. La vie sociale

- si elle a considéré s'être bien insérée dans la société catalane ?
- Si oui, pourquoi ? Et comment ?
- Si non, pour quelles raisons ?
- Si elle participait à des activités particulières ?
- Si elle avait tendance à se retrouver entre Galiciens ?
- Si oui, pour quelle(s) raison (s) et comment ? Si non, pourquoi ?
- Si elle a eu une vie sociale différente de celle à laquelle elle avait accès en Galice ?
- Selon vous ou selon elle, quelles étaient les différences ?

Concernant la progression sociale

- Considères-tu que le fait d'émigrer a constitué une amélioration de ses conditions de vie ? Le disait-elle ?
- Avait elle néanmoins connu des difficultés ?
- Sais-tu quelles difficultés elle a personnellement éprouvées ? (familiales, personnelles, intimes, sociales, professionnelles, autres.)
- Quelles solutions a-t-elle trouvé ?
- Existait-il pour elle d'autres possibilités ?

Concernant sa vie intime et familiale, sais-tu ...

- Savez-tu si elle était célibataire ou mariée quand elle a quitté la Galice ?
- Où s'est elle mariée ? Sais-tu quand ?
- Comment elle a rencontré son futur époux, ton père ?
- Si sa vie de célibataire était facile ou difficile ? Pour quelles raisons ?
- Si elle considère qu'elle a eu une vie normale sur ce plan, c'est à dire comme elle aurait été en Galice ?
- Si elle avait des relations avec des Galiciens ? Des catalans ? D'autres immigrés ? Si c'était important pour elle ?
- Dirais-tu qu'elle a eu une vie plus libre ? Moins libre ? Pourquoi ?

La migration suivante

- ➔ Que sais-tu de la décision d'émigrer à nouveau dans les années 60 vers l'étranger cette fois ?

On pourra prévoir ici d'utiliser le questionnaire 3.

Sur la question du retour, sais-tu ...

- ➔ si elle est partie avec l'idée de revenir au pays ? Quel pays d'ailleurs ?
- ➔ Si ensuite, alors qu'elle était encore active, elle avait envisagé de retourner vivre et travailler au pays ?
- ➔ Si oui, l'a-t-elle fait ?
- ➔ Si oui, comment ?
- ➔ Ce qu'elle disait de ses sentiments envers la Galice ? La Catalogne ?

Veux-tu ajouter quelque chose à cet entretien ? … Merci !

Annexe 2-3.— Archives municipales de la ville de Manresa
Document s administratifs

1. Demande d'autorisation adressée au service des Archives de la ville de Manresa.

Emma Rubio
Doctorante UPEM
Ecole doctorale *Cultures et Sociétés*
Laboratoire LISAA EA 4120
Équipe EMHIS Ecritures des mondes hispaniques
emma.rubio@u-pem.fr
Cité Descartes
5 boulevard Descartes
Bâtiment Copernic
Champs-sur-Marne
77454 Marne la Vallée Cedex2

Manresa, a 23 de marzo de 2016

Copie

Jutjats de Manresa
Registro civil
Departamento Archivístico
Arbonés, 29-39
Manresa

Objeto : Solicitud de consulta de los registros de partes de defunción y matrimonio de los años 1940 a 1960.

Estimada Teresa, estimadas señoras y señores,

Después de nuestra reciente conversación redacto esta solicitud oficial de consulta de documentos con el fin de establecer estadísticas personales sobre el número de inmigrantes de otras zonas de España en Manresa.

Hago esta solicitud en el marco de una investigación universitaria que llevo a cabo en la universidad Paris-Est para mi tesis doctoral cuyo tema es la inmigración a Cataluña de poblaciones interiores del país.

Preciso que no necesito copias de ningún documento ya que el único dato que me interesa es la procedencia de las personas y no utilizaré ningún dato personal que aparezca en los documentos.

Me sería útil poder consultar los archivos muy rápidamente ya que vine a Manresa para este trabajo de investigación. En caso de que no fuera posible rápidamente, espero que me contacten directamente por teléfono o por e-mail para que pueda programar un viaje especial para ello cuanto antes.

Por adelantado les agradezco la atención que puedan poner en mi solicitud.

Les saluda atentamente,

Emma Rubio

Formulaire complété pour demande d'autorisation de travailler aux archives

Ajuntament de Manresa

Copie

Nom i cognoms: Emma RUBIO RODRIGUEZ

DNI/NIF:

Domicili: [redacted]

Núm.: [redacted]

Pis: [redacted]

Porta: [redacted]

Població: [redacted]

Codi postal: FR-94120

Adreça electrònica *: emma.rubio@orange.fr

Telèfon *: 0033[redacted]

En representació de: UNIVERSITÉ PARIS-EST MARNE-LA-VALLÉE

DNI/NIF:

Domicili: Cité Descartes. 5 boulevard Descartes. Bâtiment Copernic

Núm.:

Pis:

Porta:

Població: Champs-sur-Marne Marne la Vallée Cedex2 - FRANCIA

Codi postal: 77454

Adreça electrònica *: christine.delfour@u-pem.fr

Telèfon *: 033 1 60 95 74 27

(*) Opcional

EXPOSO *(Feu constar els fets i raonaments en què fonamenteu la vostra petició)*

Investigación sobre inmigración gallega a Manresa, 1940-1960

DEMANO *(Concreteu la vostra petició de la forma més clara i precisa)*

Consultar censos y partidas de nacimiento, matrimonios, defunciones 40-60

Documents aportats

Carné identidad francés

De conformitat amb la Llei Orgànica 15/1999, de 13 de desembre, de protecció de dades de caràcter personal, us informem que les dades d'identificació personal que heu d'incloure en aquest formulari són de caràcter obligatori d'acord amb l'art 70 de la Llei 30/1992, de 26 de novembre; en cas de no consignar-les, us podrem tenir per desistits de la vostra petició, previ requeriment, d'acord amb l'art 71 de la llei citada. Les vostres dades s'incorporaran en un fitxer automatitzat i/ o manual del qual n'és titular l'Ajuntament de Manresa i seran tractades sobre la base de la política de confidencialitat de l'entitat, amb la finalitat d'administració i gestió de la relació existent entre les parts, dintre de les finalitats legítimes de l'Ajuntament. Alhora presteu el consentiment perquè les vostres dades puguin ser tractades per a alguna de les finalitats esmentades o per a totes elles. També us informem que podeu exercitar en qualsevol moment els drets d'accés, rectificació, cancel·lació i oposició en els termes establerts a la legislació vigent sobre protecció de dades, mitjançant escrit presentat en el Registre de l 'Ajuntament o a l'adreça electrònica lopd@ajmanresa.cat

Signatura

Manresa, 15 de/d' marzo de 20 16

Il.lm. Sr. ALCALDE PRESIDENT DE L'AJUNTAMENT DE MANRESA

Plaça Major, 1 - 08241 MANRESA (Bages) - Tel. 93 878 23 00 - Fax 93 878 23 07 - Email: ajt@ajmanresa.cat - web: www.ajmanresa.cat - NIF P0811200E

ANNEXE 3

Le nuage des patronymes galiciens publiés les plus répandus (23 mars 2016)

ANNEXE 3

Le nuage des patronymes galiciens publiés les plus répandus (23 mars 2016)

Nube de 4256 apelidos publicados

Soamente móstranse os apelidos dos que temos datos demográficos ao 23 de Marzo do 2016 as 08:18.

Fontes I.N.E. (Instituto Nacional de Estadistica) é I.L.GA (Instituto da Lingua Galega).

Aba (Aba-2923) Ababa (Ababa-1748) Abade (Abade-1750) Abades (Abades-5688) Abadía (Abadía-5689) Abadín (Abadín-4612) Abal (Abal-1752) Abalde (Abalde-2414) Aballe (Aballe-1328) Abalo (Abalo-2821) Abánades (Abánades-1754) Abanqueiro (Abanqueiro-1759) Abaña (Abaña-903) Abeal (Abeal-942) Abeigón (Abeigón-2186) Abeijón (Abeijón-322) Abel (Abel-2040) Abelaira (Abelaira-796) Abelairas (Abelairas-797) Abelar (Abelar-4610) Abeledo (Abeledo-1137) Abeleira (Abeleira-161) Abelenda (Abelenda-2960) Abella (Abella-1761) Abellas (Abellas-3004) Abelleira (Abelleira-90) Abelleiro (Abelleiro-4607) Abellera (Abellera-4606) Abello (Abello-4611) Abellón (Abellón-1762) Abengoza (Abengoza-1763) Abente (Abente-1764) Abet (Abet-1584) Abete (Abete-1585) Abia (Abia-1768) Abián (Abián-1769) Abilleira (Abilleira-91) Aboal (Aboal-1223) Aboin (Aboin-1770) Abollo (Abollo-1224) Abonjo (Abonjo-455) Aboy (Aboy-394) Abraido (Abraido-4335) Abraira (Abraira-773) Abraldes (Abraldes-140) Abrantes (Abrantes-1771) Abreu (Abreu-1772) Abril (Abril-2827) Abrodos (Abrodos-2139) Abruñedo (Abruñedo-515) Abruñeiras (Abruñeiras-956) Abucide (Abucide-2924) Abuelo (Abuelo-1053) Abuide (Abuide-4246) Abuín (Abuín-78) Abundancia (Abundancia-4093) Acción (Acción-3521) Acea (Acea-1225) Acebey (Acebey-3873) Aceiro (Aceiro-4265) Acevedo (Acevedo-1745) Acha (Acha-1814) Acibeiro (Acibeiro-1226) Acibo (Acibo-5543) Ación (Ación-2654) Acosta (Acosta-1812) Acuña (Acuña-1813) Acuñas (Acuñas-3460) Adá (Adá-5540) Adao (Adao-4169) Aday (Aday-5520) Adega (Adega-1586) Adegas (Adegas-1587) Adolfo (Adolfo-5202) Adrán (Adrán-3381) Adrio (Adrio-3626) Aenlle (Aenlle-467) Afonso (Afonso-1831) Afreijo (Afreijo-4226) Agar (Agar-1816) Ageitos (Ageitos-404) Agilda (Agilda-1588) Agís (Agís-25) Agoure (Agoure-4006) Agra (Agra-92) Agrafojo (Agrafojo-93) Agras (Agras-5542) Agrasar (Agrasar-5416) Agraso (Agraso-94) Agregán (Agregán-3327) Agrelo (Agrelo-247) Agromartín (Agromartín-4266) Agromayor (Agromayor-3005) Agruñá (Agruñá-5574) Agualevada (Agualevada-4247) Aguayo (Aguayo-1817) Agueira (Agueira-3366) Agüero (Agüero-5175) Aguete (Aguete-171) Aguia (Aguia-3600) Aguiar (Aguiar-1818) Aguín (Aguín-3601) Aguiño (Aguiño-2598) Aguión (Aguión-1313) Agulla (Agulla-323) Agulleiro (Agulleiro-1640) Ai (Ai-2504) Aido (Aido-836) Aillón (Aillón-1819) Aira (Aira-435) Airabella (Airabella-445) Airado (Airado-4283) Airas (Airas-414) Alamancos (Alamancos-1602) Alanís (Alanís-1820) Alar (Alar-3220) Albán (Albán-1641) Albar (Albar-3221) Albarellos (Albarellos-4864) Albarenga (Albarenga-1822) Albariñas (Albariñas-1642) Albariño (Albariño-2702) Albela (Albela-957) Albelo (Albelo-4503) Alberte (Alberte-540) Albilares (Albilares-4227) Albite (Albite-4484) Albitos (Albitos-3888) Albor (Albor-1395) Alboreda (Alboreda-1656) Alborés (Alborés-1396) Alborja (Alborja-1412) Alcalde (Alcalde-2499) Alcazaba (Alcazaba-1824) Alcázar (Alcázar-1825) Alcobre (Alcobre-1413) Aldao (Aldao-1826) Aldariz (Aldariz-624) Aldeguer (Aldeguer-2303) Aldegunde (Aldegunde-739) Aldemir (Aldemir-4170) Aldemira (Aldemira-4208) Aldemunde (Aldemunde-2969) Aldereguía (Aldereguía-4849) Alderete (Alderete-1828) Aldín (Aldín-4501) Aldir (Aldir-1054) Aldirez (Aldirez-1055) Aldrey (Aldrey-405) Alducín (Alducín-1829) Alemparte (Alemparte-1830) Alén (Alén-1397) Alénde (Alénde-1398) Alénza (Alénza-625) Alfaia (Alfaia-2494) Alfaiate (Alfaiate-5293) Alfaya (Alfaya-1569) Alfayate (Alfayate-5294) Alfeirán (Alfeirán-516) Alfonsín (Alfonsín-626) Alfonso (Alfonso-1832) Alján (Alján-1377) Allaríz (Allaríz-248) Allé (Allé-3328) Allegue (Allegue-141) Aller (Aller-1841) Alleres (Alleres-3435) Alló (Alló-502) Allón (Allón-503) Allonca (Allonca-2843) Allones (Allones-504) Allu (Allu-3054) Almallo (Almallo-1603) Almansa (Almansa-1833) Almeida (Almeida-1834) Almeira (Almeira-5752) Almofrey (Almofrey-172) Almoina (Almoina-706) Almón (Almón-1657) Almoyna (Almoyna-4668) Almozara (Almozara-2412) Almuiña (Almuiña-142) Almuster (Almuster-4228) Alonso (Alonso-1836) Alsina (Alsina-5261) Altamirano (Altamirano-1837) Altesor (Altesor-1516) Alvar (Alvar-3222) Alvarado (Alvarado-1838) Alvaredo (Alvaredo-4094) Alvarellos (Alvarellos-143) Álvarez (Álvarez-1839) Alvarín (Alvarín-4390) Alvariña (Alvariña-1643) Alvariñas (Alvariñas-128) Alvariño (Alvariño-203) Alvariza (Alvariza-2671) Alvedro (Alvedro-1676) Alvela (Alvela-4509) Alvelo (Alvelo-4502) Alverte (Alverte-4862) Alves (Alves-5210) Alvilares (Alvilares-4095) Alvite (Alvite-1840) Alvitos (Alvitos-740) Amado (Amado-3613) Amarante (Amarante-1842) Amarelle (Amarelle-290) Amarelo (Amarelo-2429) Amboade (Amboade-517) Amboades (Amboades-518) Amboage (Amboage-519) Amboaje (Amboaje-520) Ambroa (Ambroa-521) Ambruñeiras (Ambruñeiras-3874) Ameal (Ameal-225) Amedo (Amedo-5544) Ameigeiras (Ameigeiras-4843) Ameijeiras (Ameijeiras-2234) Ameijenda (Ameijenda-3889) Ameijide (Ameijide-4267) Ameixeiras (Ameixeiras-2233) Amenal (Amenal-3954) Amenedo (Amenedo-2970) Ameneiro (Ameneiro-958) Ameneiros (Ameneiros-959) Ames (Ames-5291) Amestoy (Amestoy-5089) Amieiro (Amieiro-384) Amigo (Amigo-1765) Amil (Amil-1271) Amoedo (Amoedo-1699) Amoeiro (Amoeiro-1845) Amor (Amor-1846) Amorín (Amorín-1847) Amosa (Amosa-1155) Amoza (Amoza-4299) Ananín (Ananín-4096) Anaya (Anaya-1848) Anca (Anca-1444) Ancosmede (Ancosmede-4097) Andamollo (Andamollo-3699) Ande (Ande-1426) Andelo (Andelo-1427) Andión (Andión-257) Andón (Andón-1329) Andrade (Andrade-1850) Andrades (Andrades-2961) André (André-3311) Andrés (Andrés-1851) Andura (Andura-1272) Aneiros (Aneiros-960) Anello (Anello-1343) Angeriz (Angeriz-310) Angueira (Angueira-1852) Anido (Anido-1853) Anidos (Anidos-2082) Anllo (Anllo-718) Ans (Ans-1000) Ansareo (Ansareo-1031) Anseán (Anseán-2780) Ansede (Ansede-665) Ansedes (Ansedes-2907) Ansemil (Ansemil-3006) Ansia (Ansia-344) Ansias (Ansias-345) Ansín (Ansín-1056) Ansoar (Ansoar-1036) Ansuar (Ansuar-1037) Anta (Anta-5545) Antas (Antas-1854) Antela (Antela-4043) Antelo (Antelo-1252) Antepazo (Antepazo-181) Antes (Antes-786) Antiqueira (Antiqueira-891) Antón (Antón-5306) Antonio (Antonio-5307) Antoñón (Antoñón-4076) Añel (Añel-358) Añón (Añón-324) Apenela (Apenela-5699) Aponte (Aponte-1856) Aquino (Aquino-5162) Arada (Arada-4536) Aradas (Aradas-1621) Arades (Arades-892) Araguas (Araguas-4853) Aragunde (Aragunde-1105) Aragundi (Aragundi-3123) Arán (Arán-4657) Arango (Arango-1775) Arantes (Arantes-4491) Arantón (Arantón-1253) Araújo (Araújo-1777) Arba (Arba-3916) Arbas (Arbas-3917) Arbelo (Arbelo-2045) Arboiro (Arboiro-893) Arbor (Arbor-1532) Arca (Arca-2488) Arcas (Arcas-1778) Arcay (Arcay-586) Arce (Arce-1779) Arcelle (Arcelle-3447) Arceo (Arceo-2982) Arceu (Arceu-1068) Arcos (Arcos-2484) Ardá (Ardá-5755) Ardao (Ardao-95) Ardións (Ardións-359) Area (Area-2595) Areal (Areal-3152) Areales (Areales-3153) Areán (Areán-2458) Areas (Areas-3154) Areda (Areda-4172) Arén (Arén-3614) Arenaz (Arenaz-5595) Areosa (Areosa-226) Areoso (Areoso-4798) Ares (Ares-2270) Arestín (Arestín-3097) Arestiño (Arestiño-5344) Argerey (Argerey-3393) Argibay (Argibay-15) Argíz (Argíz-686) Argudín (Argudín-3652) Argüelles (Argüelles-1780) Arguiz (Arguiz-5137) Arias (Arias-1783) Arijón (Arijón-325) Arines (Arines-2498) Arís (Arís-2620) Arjomil (Arjomil-687) Arjones (Arjones-2623) Armada (Armada-1784) Armán (Armán-4520) Armental (Armental-3419) Armero (Armero-1785) Armesto (Armesto-719) Arnejo (Arnejo-3312) Arnero (Arnero-1788) Arnosa (Arnosa-943) Arnoso (Arnoso-4672) Arosa (Arosa-213) Arrabal (Arrabal-1789) Arraña (Arraña-1790) Arribas (Arribas-1791) Arribe (Arribe-1464) Arrizado (Arrizado-5073) Arrojo (Arrojo-1793) Artaza (Artaza-1794) Arufe (Arufe-961) Arza (Arza-1589) Arzúa (Arzúa-2962) Ascariz (Ascariz-627) Asorey (Asorey-182) Asper (Asper-4336) Aspérez (Aspérez-4058) Aspilche (Aspilche-4249) Aspres (Aspres-5305) Astaríz (Astaríz-3223) Astorga (Astorga-1795) Astrar (Astrar-4300) Astray (Astray-406) Asuaga (Asuaga-2292) Atadell (Atadell-5086) Atán (Atán-360) Atanes (Atanes-361) Atrio (Atrio-3313) Aures (Aures-1797) Autran (Autran-407) Aúz (Aúz-1798) Avalle (Avalle-1799) Ave (Ave-4706) Avecilla (Avecilla-1800) Avelar (Avelar-4944) Avellaneda (Avellaneda-1801) Avendaño (Avendaño-1802) Avia (Avia-1803) Avilés (Avilés-5179) Aviñoá (Aviñoá-1570) Avión (Avión-1330) Avis (Avis-1804) Ayala (Ayala-1805) Ayán (Ayán-3627) Ayaso (Ayaso-3027) Aymerich (Aymerich-4476) Ayos (Ayos-1806) Ayude (Ayude-587) Ayudes (Ayudes-588) Ayuso (Ayuso-1807) Azamar (Azamar-1809) Baameiro (Baameiro-634) Baamil (Baamil-3570) Baamonde (Baamonde-1724) Babarro (Babarro-522) Babau (Babau-1726) Babío (Babío-2963) Bacariza (Bacariza-1378) Baceiredo (Baceiredo-598) Bacelar (Bacelar-214) Bacelo (Bacelo-3545) Bacorelle (Bacorelle-3279) Bago (Bago-1857) Bahamonde (Bahamonde-3571) Bahia (Bahia-1344) Bajatierra (Bajatierra-4355) Bal (Bal-4614) Balado (Balado-3164) Baladrón (Baladrón-2714) Balagones (Balagones-3700) Balai (Balai-2450) Balay (Balay-468) Balayo (Balayo-469) Balbís (Balbís-1254) Balboa (Balboa-1858) Balchada (Balchada-3462) Balderrabano (Balderrabano-3463) Baldín (Baldín-3464) Baldomar (Baldomar-611) Baldomir (Baldomir-1001) Baldonedo (Baldonedo-3465) Balea (Balea-927) Baleato (Baleato-928) Balebona (Balebona-3466) Baleirón (Baleirón-1002) Balije (Balije-3468) Baliña (Baliña-1379) Baliñas (Baliñas-1380) Baliño (Baliño-1381) Ballejo (Ballejo-5630) Ballón (Ballón-2539) Balmayor (Balmayor-4356) Balo (Balo-1057) Baloira (Baloira-3469) Baloiras (Baloiras-3470) Balsa (Balsa-326) Balseiro (Balseiro-2151) Balseiros (Balseiros-2152) Baltar (Baltar-2948) Balteiro (Balteiro-1058) Baluja (Baluja-666) Balume (Balume-2046) Balvís (Balvís-1255) Bamba (Bamba-4892) Bamio (Bamio-1273) Bamonde (Bamonde-5092) Bande (Bande-3110) Bandín (Bandín-1479) Baneira (Baneira-3194) Banga (Banga-524) Bangueses (Bangueses-2587) Banzas (Banzas-3382) Baña (Baña-362) Bañal (Bañal-363) Bañales (Bañales-1747) Bañobre (Bañobre-787) Bao (Bao-525) Baqueiro (Baqueiro-2369) Baquero (Baquero-2371) Bar (Bar-3615) Bará (Bará-4852) Barallobre (Barallobre-526) Barandela (Barandela-446) Barandón (Barandón-1415) Baranga (Baranga-4149) Barazal (Barazal-1003) Barbazán (Barbazán-333) Barbeira (Barbeira-541) Barbeiro (Barbeiro-5320) Barbeito (Barbeito-2513) Barbeitos (Barbeitos-3017) Barbeyto (Barbeyto-4531) Barbosa (Barbosa-1428) Barca (Barca-3602) Barcala (Barcala-193) Barcea (Barcea-5546) Barcia (Barcia-1284) Barciela (Barciela-2993) Barcón (Barcón-424) Barcones (Barcones-425) Bardanca (Bardanca-3314) Bardelás (Bardelás-4098) Bardullas (Bardullas-3018) Bares (Bares-2111) Bargados (Bargados-542) Barge (Barge-741) Barges (Barges-5403) Bargiela (Bargiela-96) Bargo (Bargo-311) Bargos (Bargos-2814) Bargueiras (Bargueiras-3315) Barizo (Barizo-628) Barja (Barja-415) Barjacoba (Barjacoba-3522) Barjas (Barjas-3904) Baroso (Baroso-4645) Barracel (Barracel-4099) Barraganes (Barraganes-1059) Barragáns (Barragáns-1060) Barral (Barral-291) Barrán (Barrán-1622) Barreal (Barreal-3316) Barreales (Barreales-3317) Barredo (Barredo-5282) Barreira (Barreira-2207) Barreiras (Barreiras-4620) Barreiro (Barreiro-2119) Barreiros (Barreiros-2120) Barrela (Barrela-4317) Barrera (Barrera-2208) Barreras (Barreras-2209) Barrio (Barrio-2291) Barro (Barro-2694) Barroncas (Barroncas-1590) Barros (Barros-2613) Barroso (Barroso-5238) Barús (Barús-3713) Barxa (Barxa-4879) Basadre (Basadre-800) Basalo (Basalo-1399) Basanta (Basanta-2581) Bascoy (Bascoy-763) Bascuas (Bascuas-2580) Basdedíos (Basdedíos-4747) Basoa (Basoa-543) Basteiro (Basteiro-1533) Bastón (Bastón-4824) Bastos (Bastos-1188) Batalla (Batalla-4875) Batallán (Batallán-1552) Batán (Batán-788) Baulde (Baulde-26) Baúlo (Baúlo-3394) Bautis (Bautis-426) Bautista (Bautista-5141) Bayolo (Bayolo-1400) Bayón (Bayón-2538) Baz (Baz-1087) Bazarra (Bazarra-1644) Bea (Bea-194) Beahin (Beahin-4337) Beaz (Beaz-742) Beccaria (Beccaria-1346) Beceiro (Beceiro-3028) Becerra (Becerra-4577) Becoña (Becoña-1106) Bede (Bede-4597) Begide (Begide-4318) Beira (Beira-2890) Beirán (Beirán-4391) Beiras (Beiras-750) Beiro (Beiro-2889) Beiroa (Beiroa-364) Beis (Beis-751) Beizana (Beizana-5682) Bejo (Bejo-1604) Belay (Belay-944) Beldrón (Beldrón-1417) Beleiro (Beleiro-2994) Belenda (Belenda-3955) Belerdas (Belerdas-4174) Bellán (Bellán-4643) Bellas (Bellas-4392) Bello (Bello-3595) Bellón (Bellón-4514) Belo (Belo-2725) Belón (Belón-3906) Beloso (Beloso-2705) Beloy (Beloy-3907) Belsol (Belsol-5619) Bembibre (Bembibre-1382) Bemposta (Bemposta-1061) Ben (Ben-4714) Benade (Benade-3280) Bendaña (Bendaña-635) Bendoiro (Bendoiro-3008) Bengolea (Bengolea-2304) Bentín (Bentín-1107) Bentrón (Bentrón-3295) Berbetoros (Berbetoros-4773) Berbia (Berbia-408) Berdeal (Berdeal-3137) Berdiñas (Berdiñas-3318) Berdomás (Berdomás-636) Berdullas (Berdullas-4740) Berdulles (Berdulles-3019) Berea (Berea-1088) Bereijo (Bereijo-1108) Beres (Beres-5601) Bergantiño (Bergantiño-1605) Bergantiños

(Bergantiños-1606) Bergondo (Bergondo-3572) Bergueiro (Bergueiro-3029) Bermello (Bermello-3967) Bermo (Bermo-3714) Bermúdez (Bermúdez-2156) Bernadal (Bernadal-4453) Bernárdez (Bernárdez-2114) Berreco (Berreco-1274) Berrecoso (Berrecoso-4699) Berredo (Berredo-3943) Berride (Berride-3928) Bértoa (Bértoa-327) Bertojo (Bertojo-4357) Bértola (Bértola-227) Bertólez (Bertólez-4100) Bértolo (Bértolo-195) Besada (Besada-2360) Besadío (Besadío-4700) Bescansa (Bescansa-3009) Besteiro (Besteiro-3030) Bestilleiro (Bestilleiro-1864) Bibián (Bibián-1238) Bico (Bico-4557) Bieito (Bieito-971) Biempica (Biempica-3628) Bimbiela (Bimbiela-4338) Bispo (Bispo-3448) Bistilleiro (Bistilleiro-4704) Blanco (Blanco-1865) Blandón (Blandón-5308) Blázquez (Blázquez-5181) Boado (Boado-801) Boán (Boán-2590) Bocelo (Bocelo-3031) Boceta (Boceta-2454) Bocija (Bocija-1861) Bodaño (Bodaño-3546) Bodelo (Bodelo-1911) Bodelón (Bodelón-3032) Bodenlle (Bodenlle-3296) Boedo (Boedo-527) Boente (Boente-528) Boga (Boga-544) Bogas (Bogas-545) Bogo (Bogo-2756) Boimorto (Boimorto-764) Boizán (Boizán-3857) Bolaño (Bolaño-2709) Bolaños (Bolaños-2710) Boleira (Boleira-1677) Bolibar (Bolibar-5412) Bollo (Bollo-2897) Bolo (Bolo-2898) Bolón (Bolón-258) Bondad (Bondad-3629) Bonhome (Bonhome-2808) Bonigno (Bonigno-4373) Bonome (Bonome-385) Boó (Boó-328) Boquete (Boquete-3033) Bora (Bora-228) Bordello (Bordello-3034) Borines (Borines-865) Borrageros (Borrageros-546) Borrajeiros (Borrajeiros-2835) Borrajeros (Borrajeros-547) Borrajo (Borrajo-1678) Borrazás (Borrazás-3354) Borreiros (Borreiros-2579) Botana (Botana-3083) Botanes (Botanes-3956) Botón (Botón-2895) Boubeta (Boubeta-1331) Boudín (Boudín-3858) Boudón (Boudón-720) Boullón (Boullón-371) Boullosa (Boullosa-1711) Bourio (Bourio-4268) Bouso (Bouso-548) Bousoño (Bousoño-2067) Boutureira (Boutureira-447) Bouza (Bouza-2140) Bouzada (Bouzada-2127) Bouzamayor (Bouzamayor-915) Bouzán (Bouzán-3547) Bouzas (Bouzas-1) Bouzo (Bouzo-2126) Bouzón (Bouzón-2125) Bouzós (Bouzós-1256) Bóveda (Bóveda-3011) Bra (Bra-3111) Braga (Braga-4855) Bragaña (Bragaña-427) Brage (Brage-492) Bragunde (Bragunde-5236) Bralo (Bralo-365) Brán (Brán-493) Brandariz (Brandariz-637) Brandeiro (Brandeiro-638) Brandido (Brandido-3630) Brandín (Brandín-639) Brandón (Brandón-329) Brantuas (Brantuas-640) Braña (Braña-346) Brañanova (Brañanova-3631) Brañas (Brañas-347) Bravos (Bravos-809) Brea (Brea-144) Bregua (Bregua-386) Breijo (Breijo-2964) Brenlla (Brenlla-372) Bretal (Bretal-334) Bretaña (Bretaña-3319) Brey (Brey-612) Brianes (Brianes-3471) Brigos (Brigos-4339) Brión (Brión-2511) Briones (Briones-5223) Brisaboa (Brisaboa-802) Brites (Brites-3944) Brocos (Brocos-3355) Broullón (Broullón-196) Broz (Broz-373) Brozos (Brozos-374) Bruña (Bruña-4635) Bruzos (Bruzos-1430) Búa (Búa-549) Buceta (Buceta-2514) Budelo (Budelo-4888) Budiño (Budiño-145) Buela (Buela-330) Buezas (Buezas-56) Bugallal (Bugallal-5274) Bugallo (Bugallo-2) Bugarín (Bugarín-67) Bugeiro (Bugeiro-3112) Bugía (Bugía-2417) Bugueiro (Bugueiro-1362) Buíde (Buíde-721) Buiturón (Buiturón-3875) Buján (Buján-1863) Bujeiro (Bujeiro-292) Bujía (Bujía-2416) Bula (Bula-2455) Buño (Buño-550) Bures (Bures-1738) Burgo (Burgo-5071) Burgue (Burgue-1004) Burque (Burque-3640) Burundarena (Burundarena-4358) Bustabad (Bustabad-494) Bustelo (Bustelo-146) Busto (Busto-3436) Bustos (Bustos-3437) Buyo (Buyo-551) Caabeiro (Caabeiro-765) Caamaño (Caamaño-1314) Caamiña (Caamiña-4229) Caaveiro (Caaveiro-375) Cabada (Cabada-1499) Cabadas (Cabadas-1500) Cabado (Cabado-1501) Cabalar (Cabalar-4189) Cabaleiro (Cabaleiro-1285) Cabalo (Cabalo-4582) Cabana (Cabana-1445) Cabanas (Cabanas-1446) Cabaneiro (Cabaneiro-803) Cabanelas (Cabanelas-4578) Cabanillas (Cabanillas-5173) Cabano (Cabano-1591) Cabarcos (Cabarcos-722) Cabeceira (Cabeceira-5074) Cabeiras (Cabeiras-3759) Cabeiro (Cabeiro-766) Cabeza (Cabeza-2830) Cabezal (Cabezal-5009) Cabido (Cabido-416) Cabirta (Cabirta-1517) Cabodevila (Cabodevila-3113) Cabral (Cabral-4639) Cacabelos (Cacabelos-27) Cachafeiro (Cachafeiro-28) Cachaldora (Cachaldora-852) Cacharrón (Cacharrón-1189) Cachaza (Cachaza-3040) Cacheda (Cacheda-147) Cacheiro (Cacheiro-2413) Cachón (Cachón-5216) Cadabal (Cadabal-3020) Cadabón (Cadabón-5611) Cadahía (Cadahía-804) Cadaval (Cadaval-3021) Cadaveira (Cadaveira-3114) Cadavid (Cadavid-2487) Cadavide (Cadavide-2485) Cadaya (Cadaya-4112) Caderno (Caderno-1571) Cadilla (Cadilla-197) Cadillo (Cadillo-1534) Cadorniga (Cadorniga-3574) Caeiro (Caeiro-148) Cageao (Cageao-4319) Cagiao (Cagiao-2110) Cagide (Cagide-97) Cagiga (Cagiga-1553) Cagigal (Cagigal-4905) Cagigao (Cagigao-667) Cagigas (Cagigas-2350) Caina (Caina-3641) Caínzos (Caínzos-904) Caiña (Caiña-675) Caiñas (Caiñas-676) Caiño (Caiño-866) Cajade (Cajade-1867) Cajaraville (Cajaraville-629) Cajete (Cajete-2677) Cajiao (Cajiao-3267) Cajide (Cajide-98) Cajoto (Cajoto-2531) Cajuso (Cajuso-3449) Cal (Cal-300) Calaza (Calaza-1363) Caldas (Caldas-4230) Caldeiro (Caldeiro-916) Caldelas (Caldelas-2048) Caleiro (Caleiro-5212) Callón (Callón-2536) Calo (Calo-3472) Caloto (Caloto-5550) Calvar (Calvar-3041) Calveira (Calveira-1697) Calveiro (Calveiro-2971) Calvelo (Calvelo-267) Calvete (Calvete-2425) Calviño (Calviño-3155) Calza (Calza-3473) Camafeita (Camafeita-4340) Camafreita (Camafreita-589) Camanzo (Camanzo-3012) Camaño (Camaño-1315) Camaras (Camaras-4889) Camarista (Camarista-1572) Camba (Camba-3042) Cambados (Cambados-3043) Cambeiro (Cambeiro-2965) Cambeses (Cambeses-3044) Cambiazo (Cambiazo-4269) Cambón (Cambón-293) Cambra (Cambra-4581) Cameán (Cameán-268) Cameáns (Cameáns-269) Cames (Cames-4863) Camesella (Camesella-4677) Cameselle (Cameselle-641) Camino (Camino-2144) Camiña (Camiña-129) Camiñas (Camiñas-130) Camiño (Camiño-2143) Camiños (Camiños-3845) Camoeiras (Camoeiras-4129) Camoira (Camoira-3156) Camoiras (Camoiras-3157) Campana (Campana-4970) Campañó (Campañó-2296) Campelle (Campelle-767) Campelo (Campelo-2972) Campelos (Campelos-3669) Campo (Campo-2500) Campos (Campos-2591) Canabal (Canabal-198) Canado (Canado-4130) Canaval (Canaval-2451) Canay (Canay-1013) Cancela (Cancela-215) Cancelada (Cancelada-2478) Cancelas (Cancelas-2479) Cancelo (Cancelo-216) Cancelos (Cancelos-2480) Cancio (Cancio-2495) Canda (Canda-149) Candal (Candal-505) Candales (Candales-506) Candame (Candame-507) Candamil (Candamil-508) Candamio (Candamio-509) Candamo (Candamo-510) Candán (Candán-511) Candañedo (Candañedo-513) Candas (Candas-150) Candedo (Candedo-1062) Candeira (Candeira-4790) Candelero (Candelero-3703) Candelo (Candelo-5224) Candendo (Candendo-4209) Candia (Candia-3124) Cando (Cando-2817) Candocia (Candocia-1063) Candorcio (Candorcio-3683) Caneda (Caneda-2966) Canedo (Canedo-3717) Caneiro (Caneiro-3045) Canelas (Canelas-5273) Cangado (Cangado-4250) Cangas (Cangas-229) Cánibe (Cánibe-1299) Canicoba (Canicoba-1064) Canido (Canido-2973) Canitrot (Canitrot-642) Canizas (Canizas-3670) Canle (Canle-552) Cannas (Cannas-5605) Canóa (Canóa-5337) Canosa (Canosa-1700) Canoura (Canoura-2269) Cantarilla (Cantarilla-1658) Cantariño (Cantariño-768) Cantelar (Cantelar-4885) Cantorna (Cantorna-2967) Canzobre (Canzobre-590) Cañiza (Cañiza-5129) Cañizo (Cañizo-5128) Cañoto (Cañoto-16) Cao (Cao-495) Capeáns (Capeáns-3084) Capelán (Capelán-3085) Capelete (Capelete-3055) Capelo (Capelo-2216) Caperán (Caperán-3159) Capón (Capón-3477) Carabel (Carabel-1300) Carabelos (Carabelos-1301) Caraduje (Caraduje-2912) Caramaño (Caramaño-2910) Caramelo (Caramelo-3069) Caramés (Caramés-57) Carbajal (Carbajal-4921) Carbajales (Carbajales-1480) Carballa (Carballa-2128) Carballada (Carballada-3733) Carballal (Carballal-2131) Carballás (Carballás-3046) Carballeda (Carballeda-2132) Carballedo (Carballedo-173) Carballeira (Carballeira-2129) Carballeiro (Carballeiro-2130) Carballés (Carballés-3478) Carballido (Carballido-2134) Carballo (Carballo-236) Carballosa (Carballosa-805) Carballude (Carballude-1190) Carbia (Carbia-387) Carbón (Carbón-3918) Carcacía (Carcacía-1418) Cardalda (Cardalda-199) Cardama (Cardama-1735) Cardamás (Cardamás-3125) Cardeiro (Cardeiro-1623) Cardelle (Cardelle-769) Cardesín (Cardesín-770) Cardeso (Cardeso-677) Cardezo (Cardezo-3704) Cardigonde (Cardigonde-3115) Cardoso (Cardoso-4769) Caridad (Caridad-4374) Caridade (Caridade-4550) Caride (Caride-205) Cariño (Cariño-2840) Carleos (Carleos-5374) Carlín (Carlín-1332) Carmoega (Carmoega-2933) Carmuega (Carmuega-3297) Carmueja (Carmueja-3298) Carneiro (Carneiro-1431) Carnero (Carnero-2521) Carneros (Carneros-3734) Carnés (Carnés-5250) Carnota (Carnota-678) Carnoto (Carnoto-4871) Carollo (Carollo-771) Carolo (Carolo-2983) Carón (Carón-5209) Carou (Carou-395) Carpente (Carpente-162) Carpinteiro (Carpinteiro-3735) Carpintero (Carpintero-3736) Carracedo (Carracedo-68) Carracelas (Carracelas-1518) Carragal (Carragal-237) Carrajo (Carrajo-3890) Carral (Carral-3737) Carramal (Carramal-917) Carregado (Carregado-3299) Carregal (Carregal-238) Carreira (Carreira-3056) Carreiras (Carreiras-2630) Carreiro (Carreiro-3859) Carreja (Carreja-3479) Carrelo (Carrelo-3480) Carrete (Carrete-2295) Carretero (Carretero-2761) Carriba (Carriba-3481) Carricarte (Carricarte-3671) Carricoba (Carricoba-679) Carril (Carril-1465) Carrín (Carrín-4359) Carro (Carro-3482) Carroceda (Carroceda-4270) Carrodeguas (Carrodeguas-972) Cartamil (Cartamil-5053) Cartea (Cartea-4231) Cartelle (Cartelle-1316) Cartemil (Cartemil-905) Cartimil (Cartimil-4851) Cartoy (Cartoy-806) Caruncho (Caruncho-448) Carvajal (Carvajal-1869) Carvajales (Carvajales-4922) Carvia (Carvia-1870) Casabella (Casabella-1481) Casabiell (Casabiell-1014) Casáis (Casáis-249) Casal (Casal-1773) Casaldarnos (Casaldarnos-5299) Casalderrey (Casalderrey-2925) Casaldoeiro (Casaldoeiro-3165) Casaleiro (Casaleiro-3450) Casales (Casales-3738) Casalmorto (Casalmorto-2194) Casarello (Casarello-1482) Casares (Casares-2159) Casariego (Casariego-680) Casavella (Casavella-4271) Cascallar (Cascallar-681) Cascón (Cascón-5334) Cascudo (Cascudo-707) Casdelo (Casdelo-3047) Caseiro (Caseiro-1519) Caselas (Caselas-4375) Casesmeiro (Casesmeiro-4131) Casmartiño (Casmartiño-514) Casqueiro (Casqueiro-3195) Castañal (Castañal-3739) Castañeira (Castañeira-3718) Castañeiras (Castañeiras-3719) Castaño (Castaño-2528) Castedo (Castedo-3740) Castelain (Castelain-3908) Castelán (Castelán-5215) Castelao (Castelao-301) Casteleiro (Casteleiro-2187) Castelo (Castelo-807) Castelos (Castelos-808) Castenda (Castenda-3483) Castesana (Castesana-5677) Castillo (Castillo-2297) Castiñeira (Castiñeira-279) Castiñeiras (Castiñeiras-2582) Castosa (Castosa-3484) Castrege (Castrege-1258) Castreje (Castreje-1259) Castrelo (Castrelo-230) Castrelos (Castrelos-4904) Castrillón (Castrillón-810) Castro (Castro-1713) Castroagudín (Castroagudín-3022) Castrodá (Castrodá-3420) Castromán (Castromán-789) Castromil (Castromil-790) Castroseiros (Castroseiros-3741) Catoira (Catoira-1191) Catrofes (Catrofes-4640) Catrufo (Catrufo-529) Caulonga (Caulonga-4190) Caurel (Caurel-2656) Cavaleiro (Cavaleiro-4622) Caxide (Caxide-2588) Cayón (Cayón-2535) Cazapal (Cazapal-4950) Cazas (Cazas-4044) Cazón (Cazón-553) Cea (Cea-2453) Ceán (Ceán-3283) Cebeiro (Cebeiro-1872) Cebey (Cebey-348) Cebral (Cebral-3356) Cebreiro (Cebreiro-302) Cebreiros (Cebreiros-3180) Cebro (Cebro-3720) Cedeira (Cedeira-3196) Cedrón (Cedrón-2123) Ceide (Ceide-723) Cejo (Cejo-4045) Cela (Cela-231) Celeiro (Celeiro-3197) Celix (Celix-3383) Cendán (Cendán-1192) Cendón (Cendón-1193) Centoira (Centoira-682) Centrón (Centrón-4077) Cerbán (Cerbán-3485) Cerceda (Cerceda-3126) Cercido (Cercido-1520) Cerdeira (Cerdeira-3127) Cerdeiras (Cerdeiras-3128) Cerdeiriña (Cerdeiriña-1109) Cerdeiro (Cerdeiro-4101) Cerdeiros (Cerdeiros-4102) Cerdido (Cerdido-4360) Cereijo (Cereijo-2646) Cerezo (Cerezo-2647) Cernadas (Cernadas-3235) Cerneira (Cerneira-3492) Cerqueira (Cerqueira-456) Cerqueiras (Cerqueiras-457) Cerqueiro (Cerqueiro-458) Cerquides (Cerquides-3057) Cerradelo (Cerradelo-1554) Cerreda (Cerreda-1110) Cerredelo (Cerredelo-3957) Certal (Certal-5621) Cervantes (Cervantes-630) Cervela (Cervela-918) Cerviño (Cerviño-206) Cervo (Cervo-3747) Cerzón (Cerzón-3384) Cés (Cés-496) Cespón (Cespón-3493) Cestay (Cestay-17) Chaín (Chaín-906) Chamadoira (Chamadoira-1005) Chamborro (Chamborro-4113) Chamosa (Chamosa-1447) Chan (Chan-183) Chans (Chans-184) Chantrero (Chantrero-919) Chantres (Chantres-894) Chao (Chao-58) Chaos (Chaos-59) Chapela (Chapela-239) Charlín (Charlín-79) Charlón (Charlón-591) Chás (Chás-2172) Chaudarcas (Chaudarcas-3575) Chaveiro (Chaveiro-2900) Chaver (Chaver-4251) Chayan (Chayan-1466) Chazo (Chazo-729) Cheda (Cheda-1069) Chedas (Chedas-1070) Chenel (Chenel-4376) Chenlo (Chenlo-907) Chento (Chento-3603) Chirino (Chirino-2463) Chisca (Chisca-908) Chorén (Chorén-99) Chouciño (Chouciño-530) Chousa (Chousa-1071) Chousal (Chousal-1072) Chouse (Chouse-5075) Chouza (Chouza-531) Chouzas (Chouzas-532) Cibeira (Cibeira-1535) Cibeiras (Cibeiras-1536) Cibes (Cibes-1006) Cibrán (Cibrán-3198) Cibreiro (Cibreiro-3199) Cid (Cid-2077) Cide (Cide-2076) Cideres (Cideres-3749) Cidranes (Cidranes-1592) Cidrás (Cidrás-240) Cidre (Cidre-811) Cidrón (Cidrón-5057) Cierna (Cierna-4361) Cierto (Cierto-554) Cigarrán (Cigarrán-4284) Cima (Cima-2102) Cimadevila (Cimadevila-3070) Cinza (Cinza-2781) Citoula (Citoula-1333) Civeira (Civeira-1537) Cives (Cives-1007) Cividanes (Cividanes-533) Coballes (Coballes-3834) Cobas (Cobas-2352) Cobela (Cobela-1016) Cobelas (Cobelas-1017) Cobelo (Cobelo-3181) Cobián (Cobián-4854) Cobreiro (Cobreiro-4114) Cochón (Cochón-3206) Cociña (Cociña-2294) Codesal (Codesal-2995) Codeseda (Codeseda-3474) Codesido (Codesido-2984) Codias (Codias-4192) Coedo (Coedo-4007) Coego (Coego-920) Coejo (Coejo-5339) Coello (Coello-2603) Coence (Coence-3722) Cofán (Cofán-449) Coido (Coido-3200) Coira (Coira-80) Coiradas (Coiradas-2732) Coldeira (Coldeira-2306) Collarte (Collarte-973) Collazo (Collazo-3486) Colmeiro (Colmeiro-1401) Colomer (Colomer-5262) Columna (Columna-5663) Comba (Comba-3494) Combarro (Combarro-232) Combarros (Combarros-233) Combo (Combo-1468) Comedeiro (Comedeiro-1483) Comendeiro (Comendeiro-3224) Comesaña (Comesaña-163) Comojo (Comojo-3523) Comparada (Comparada-4873) Comuñas (Comuñas-4320) Conchado (Conchado-3801) Concheiro (Concheiro-3723) Conchouso (Conchouso-1317) Conde (Conde-2115) Condide (Condide-5226) Condines (Condines-2797) Condíns (Condíns-2795) Congil (Congil-117) Conles (Conles-1286) Cons (Cons-2549) Constenla (Constenla-644) Cóo (Cóo-2621) Copa (Copa-3969) Copeiro (Copeiro-2341) Copena (Copena-3182) Cora (Cora-4718) Corbal (Corbal-3201) Corbeira (Corbeira-945) Corbeiras (Corbeiras-5270) Corbelle (Corbelle-643) Corbillón (Corbillón-4778) Corcoba (Corcoba-4485) Cordal (Cordal-2606) Cordeiro (Cordeiro-2523) Corderi (Corderi-4193) Cordero (Cordero-2524) Cordido (Cordido-3116) Cordo (Cordo-1645) Cordonié (Cordonié-4663) Cores (Cores-2117) Corgo (Corgo-1484) Corgos (Corgos-1485) Cornes

(Cornes-1318) Cornide (Cornide-645) Coroas (Coroas-4273) Corral (Corral-5045) Correa (Correa-2532) Corredoira (Corredoira-36) Corredoiras (Corredoiras-4998) Corredoura (Corredoura-3117) Corsanego (Corsanego-3548) Cortegaza (Cortegaza-3367) Cortegoso (Cortegoso-280) Cortés (Cortés-4659) Cortiña (Cortiña-3495) Cortiñas (Cortiñas-2871) Cortizas (Cortizas-3751) Cortizo (Cortizo-2589) Cortón (Cortón-646) Corugeira (Corugeira-5371) Corujeira (Corujeira-2191) Corujo (Corujo-2593) Corveiras (Corveiras-5269) Corzo (Corzo-5156) Corzón (Corzón-3752) Coscoñas (Coscoñas-2562) Cosme (Cosme-5189) Cosmed (Cosmed-5190) Cosque (Cosque-1287) Costa (Costa-4931) Costado (Costado-4486) Costal (Costal-1139) Costas (Costas-2245) Costela (Costela-5277) Costoya (Costoya-974) Costoyas (Costoyas-975) Cota (Cota-3776) Cotelo (Cotelo-2533) Coto (Coto-1874) Cotobad (Cotobad-2777) Cotón (Cotón-69) Cotos (Cotos-5076) Cotovad (Cotovad-241) Cotrofe (Cotrofe-4506) Couce (Couce-217) Couceiro (Couceiro-218) Coucheiro (Coucheiro-3013) Cougil (Cougil-100) Couñago (Couñago-101) Courel (Courel-2655) Couselo (Couselo-131) Cousido (Cousido-2338) Cousillas (Cousillas-2339) Cousiño (Cousiño-2340) Couso (Couso-234) Coutada (Coutada-5280) Coutado (Coutado-4194) Coutiño (Coutiño-4195) Couto (Couto-1875) Couzo (Couzo-60) Covas (Covas-2351) Covela (Covela-1018) Covelo (Covelo-3183) Coya (Coya-1486) Crecente (Crecente-3202) Crego (Crego-2399) Crende (Crende-775) Creo (Creo-335) Crespo (Crespo-2438) Crestar (Crestar-1448) Crestelo (Crestelo-1364) Cribeiro (Cribeiro-2675) Criez (Criez-4210) Cristín (Cristín-5365) Cristobo (Cristobo-1020) Croas (Croas-1156) Croque (Croque-4865) Croques (Croques-534) Crú (Crú-2515) Crucio (Crucio-4395) Crugeiras (Crugeiras-3207) Crujeira (Crujeira-2189) Crujeiras (Crujeiras-2193) Cruña (Cruña-837) Cruz (Cruz-2551) Cuba (Cuba-909) Cubeiro (Cubeiro-3058) Cubela (Cubela-3048) Cubelas (Cubelas-3049) Cubelo (Cubelo-3050) Cubelos (Cubelos-3051) Cubreiro (Cubreiro-4553) Cudeiro (Cudeiro-4115) Cudilleiro (Cudilleiro-1038) Cuence (Cuence-2602) Cuevas (Cuevas-5168) Cuíña (Cuíña-3203) Cuíñas (Cuíñas-2153) Culler (Culler-3406) Cumbrao (Cumbrao-555) Cumbraos (Cumbraos-556) Cundines (Cundines-2796) Cundíns (Cundíns-294) Cunqueiro (Cunqueiro-2070) Cuns (Cuns-349) Cuntín (Cuntín-5603) Cuña (Cuña-3204) Cuñarro (Cuñarro-3059) Cupeiro (Cupeiro-1140) Cuquejo (Cuquejo-1521) Curbeira (Curbeira-1111) Curbera (Curbera-1112) Cures (Cures-3329) Curra (Curra-1334) Currais (Currais-776) Curral (Curral-5219) Currás (Currás-1335) Curro (Curro-3684) Curros (Curros-3685) Curto (Curto-2442) Curveira (Curveira-3753) Custodio (Custodio-5340) Cutrín (Cutrín-535) Da Fonte (Da_Fonte-4549) Da Lama (Da_Lama-4956) Da Mota (Da_Mota-4481) Da Pena (Da_Pena-4751) Da Rocha (Da_Rocha-4756) Da Silva (Da_Silva-4461) Da Torre (Da_Torre-4753) Daaira (Daaira-3970) Dabarca (Dabarca-1538) Dablanca (Dablanca-3395) Dabouza (Dabouza-2141) Dacal (Dacal-2600) Dacasa (Dacasa-4232) Dacoba (Dacoba-4150) Dacosta (Dacosta-3777) Dacruz (Dacruz-3778) Dacuña (Dacuña-4151) Dadín (Dadín-2437) Dafonte (Dafonte-2093) Dafouz (Dafouz-4321) Dagraza (Dagraza-4078) Dala (Dala-1984) Dalama (Dalama-1573) Dalmao (Dalmao-4942) Dalmeida (Dalmeida-1402) Dalua (Dalua-3341) Dameá (Dameá-366) Dameán (Dameán-367) Damil (Damil-4196) Damota (Damota-4482) Danis (Danis-4587) Danoz (Danoz-4152) Dans (Dans-388) Danta (Danta-3653) Dantas (Dantas-791) Daparte (Daparte-1574) Dapena (Dapena-2747) Dapía (Dapía-1487) Daporta (Daporta-2357) Dapoza (Dapoza-3396) Dapresa (Dapresa-5287) Daquinta (Daquinta-3397) Darocha (Darocha-4757) Darriba (Darriba-962) Darrocha (Darrocha-2751) Darroza (Darroza-4079) Dasairas (Dasairas-4046) Dasantes (Dasantes-929) Dasilva (Dasilva-3779) Daspenas (Daspenas-4397) Datorre (Datorre-2667) Dauzón (Dauzón-1469) Davila (Davila-1939) Daviña (Daviña-207) Davite (Davite-4116) De la Rocha (De_la_Rocha-4755) Deán (Deán-4322) Deáns (Deáns-4323) Deaño (Deaño-1227) Debasa (Debasa-668) Debén (Debén-450) Deber (Deber-599) Debesa (Debesa-4750) Decabo (Decabo-4176) Deibe (Deibe-1141) Deira (Deira-2507) Deirós (Deirós-4019) Deive (Deive-1142) Dejuane (Dejuane-4212) Del Río (Del_Río-4792) Delantero (Delantero-812) Demanuel (Demanuel-4213) Demelos (Demelos-4153) Deprada (Deprada-4177) Deprado (Deprado-4117) Des (Des-752) Destar (Destar-4118) Deus (Deus-613) Devesa (Devesa-2481) Devigo (Devigo-4234) Deza (Deza-303) Dezagoire (Dezagoire-5678) Diamantino (Diamantino-4496) Díaz (Díaz-2164) Dibuja (Dibuja-4119) Diéguez (Diéguez-3781) Dieste (Dieste-1319) Digón (Digón-4746) Dinis (Dinis-4525) Diniz (Diniz-4960) Dios (Dios-2262) Direito (Direito-4286) Diz (Diz-2926) Do Camiño (Do_Camiño-4644) Do Campo (Do_Campo-4786) Do Pazo (Do_Pazo-4952) Do Rego (Do_Rego-4633) Do Río (Do_Río-4494) Do Val (Do_Val-4868) Do Vale (Do_Vale-4867) Doallo (Doallo-2104) Doamo (Doamo-4398) Dobalo (Dobalo-4060) Dobaño (Dobaño-1555) Dobao (Dobao-1661) Dobarco (Dobarco-3860) Dobarro (Dobarro-185) Docabo (Docabo-3342) Docal (Docal-2599) Docamiño (Docamiño-5065) Docampo (Docampo-219) Docando (Docando-3533) Docanto (Docanto-4342) Docasal (Docasal-1774) Docasar (Docasar-3343) Doce (Doce-2927) Docid (Docid-1347) Docio (Docio-4891) Docobo (Docobo-4343) Doejo (Doejo-3344) Doel (Doel-3782) Doeste (Doeste-3451) Doforno (Doforno-4120) Doiro (Doiro-4576) Doldán (Doldán-259) Domarco (Domarco-3971) Domato (Domato-1157) Domelo (Domelo-4758) Domínguez (Domínguez-2162) Domonte (Domonte-4178) Domuiño (Domuiño-3345) Domuro (Domuro-3346) Don (Don-3724) Donacimiento (Donacimiento-4155) Doncos (Doncos-2624) Dónega (Dónega-1276) Dóniz (Dóniz-4654) Dono (Dono-1488) Donsión (Donsión-4235) Dopacio (Dopacio-470) Dopazo (Dopazo-2779) Dopereiro (Dopereiro-4121) Dopeso (Dopeso-4132) Dopico (Dopico-3705) Doporto (Doporto-1143) Dopozo (Dopozo-417) Doprado (Doprado-4133) Dorado (Dorado-2568) Dorelle (Dorelle-3876) Dorgambide (Dorgambide-3929) Dóriga (Dóriga-4080) Dorna (Dorna-3014) Dorribo (Dorribo-3348) Dorrío (Dorrío-418) Dosantos (Dosantos-4156) Dosil (Dosil-2259) Dosío (Dosío-3783) Dosouto (Dosouto-3784) Dourado (Dourado-2567) Doural (Doural-3398) Douterelo (Douterelo-5318) Doutón (Doutón-3861) Doval (Doval-1432) Dovale (Dovale-2985) Dovalo (Dovalo-1433) Dovao (Dovao-2769) Dovigo (Dovigo-1539) Doviso (Doviso-4061) Dozo (Dozo-4662) Dubra (Dubra-557) Ducid (Ducid-4047) Duro (Duro-5424) Dutton (Dutton-2267) Duyos (Duyos-647) Edras (Edras-1171) Edreira (Edreira-151) Edrosa (Edrosa-558) Egerique (Egerique-3184) Eibe (Eibe-1434) Eibes (Eibes-1435) Eidón (Eidón-437) Eiján (Eiján-1144) Eijo (Eijo-428) Eimil (Eimil-429) Eira (Eira-2170) Eirabella (Eirabella-4287) Eiranova (Eiranova-4288) Eiras (Eiras-186) Eiravella (Eiravella-648) Eiré (Eiré-2169) Eirea (Eirea-312) Eireos (Eireos-1679) Eirey (Eirey-419) Eirín (Eirín-102) Eirís (Eirís-963) Eiriz (Eiriz-2288) Eiró (Eiró-1145) Eiroa (Eiroa-1239) Eiros (Eiros-1146) Eitor (Eitor-3399) Eive (Eive-1695) Embade (Embade-4966) Encisa (Encisa-4495) Enes (Enes-1680) Engroba (Engroba-688) Enjamio (Enjamio-649) Enjo (Enjo-368) Ennes (Ennes-1681) Enríquez (Enríquez-5171) Entenza (Entenza-37) Epifanio (Epifanio-104) Ermida (Ermida-2086) Ernau (Ernau-838) Erosa (Erosa-4650) Erselle (Erselle-5593) Escáneo (Escáneo-650) Escanlar (Escanlar-4324) Escarís (Escarís-1040) Escariz (Escariz-313) Escolante (Escolante-4275) Escontrela (Escontrela-3439) Escourido (Escourido-2678) Escudeiro (Escudeiro-2577) Escudero (Escudero-2578) Escuredo (Escuredo-314) Escurís (Escurís-152) Esmerode (Esmerode-105) Esmerodes (Esmerodes-106) Esmorís (Esmorís-2928) Español (Español-2483) Esparís (Esparís-839) Espasande (Espasande-5286) Espasandín (Espasandín-560) Esperante (Esperante-592) Esperato (Esperato-5351) Esperón (Esperón-1158) Espido (Espido-1449) Espiña (Espiña-165) Espiñeira (Espiñeira-3060) Espiño (Espiño-2554) Esplúguez (Esplúguez-3385) Esporas (Esporas-5019) Espremans (Espremans-3996) Esqueira (Esqueira-4646) Esquerdeiro (Esquerdeiro-689) Estalote (Estalote-1147) Estarque (Estarque-3421) Estebo (Estebo-3052) Estévez (Estévez-2157) Estevo (Estevo-3053) Éstoa (Éstoa-1716) Estonllo (Estonllo-1503) Estramil (Estramil-3386) Estravis (Estravis-4978) Estraviz (Estraviz-561) Estua (Estua-451) Esturao (Esturao-1008) Evia (Evia-575) Extremadouro (Extremadouro-1403) Extremeiro (Extremeiro-724) Eyo (Eyo-651) Eyré (Eyré-4454) Ézara (Ézara-1021) Fabal (Fabal-3061) Fabeiro (Fabeiro-61) Fabello (Fabello-3524) Facal (Facal-3023) Fachado (Fachado-3496) Fachal (Fachal-976) Facorro (Facorro-430) Fafián (Fafián-431) Fagíl (Fagíl-3497) Fagilde (Fagilde-5360) Fagín (Fagín-3498) Faginas (Faginas-4493) Faílde (Faílde-29) Fáíña (Fáíña-4842) Fajar (Fajar-1504) Falagan (Falagan-5298) Falqué (Falqué-3301) Fandiño (Fandiño-315) Fanego (Fanego-562) Fantáns (Fantáns-4880) Faquet (Faquet-497) Faraldo (Faraldo-2475) Faraldos (Faraldos-3499) Faramiñán (Faramiñán-4471) Faramiñas (Faramiñas-3269) Fardel (Fardel-5239) Farelo (Farelo-2380) Fariña (Fariña-316) Fariñas (Fariñas-317) Faro (Faro-3919) Farrapeira (Farrapeira-153) Farto (Farto-2825) Fasero (Fasero-3972) Fateira (Fateira-4063) Favorecido (Favorecido-5349) Faya (Faya-5151) Fazanes (Fazanes-563) Feal (Feal-2584) Feáns (Feáns-396) Feás (Feás-1522) Febreiro (Febreiro-2689) Febrero (Febrero-2690) Feijó (Feijó-1880) Feijóo (Feijóo-3119) Feito (Feito-5233) Feixó (Feixó-1878) Felípez (Felípez-3504) Felpete (Felpete-708) Felpeto (Felpeto-3320) Feniz (Feniz-3920) Fentánes (Fentánes-18) Fente (Fente-81) Feo (Feo-2585) Fernández (Fernández-2137) Feros (Feros-921) Ferraces (Ferraces-1624) Ferradanes (Ferradanes-978) Ferradáns (Ferradáns-979) Ferradás (Ferradás-980) Ferral (Ferral-5302) Ferreira (Ferreira-1489) Ferreiro (Ferreiro-1490) Ferreiroa (Ferreiroa-1491) Ferreiros (Ferreiros-2206) Ferreirúa (Ferreirúa-669) Ferreño (Ferreño-3321) Ferrer (Ferrer-2277) Ferrera (Ferrera-2278) Ferreras (Ferreras-2279) Ferrero (Ferrero-2271) Ferreros (Ferreros-2272) Ferrín (Ferrín-295) Ferrío (Ferrío-1172) Ferro (Ferro-318) Ferrol (Ferrol-319) Ferrón (Ferrón-2092) Fervenza (Fervenza-38) Feteira (Feteira-4827) Fiallega (Fiallega-614) Fiaño (Fiaño-166) Fidalgo (Fidalgo-5417) Fieira (Fieira-3755) Fieiras (Fieiras-930) Fieital (Fieital-1662) Fiel (Fiel-2828) Fiestras (Fiestras-683) Figueira (Figueira-3505) Figueiral (Figueiral-3506) Figueiras (Figueiras-3507) Figueiredo (Figueiredo-2782) Figueirido (Figueirido-235) Figueiro (Figueiro-964) Figueiroa (Figueiroa-965) Figueroa (Figueroa-3792) Filgueira (Filgueira-1556) Filgueiras (Filgueiras-1557) Filloy (Filloy-270) Fins (Fins-397) Fírvida (Fírvida-250) Fisteos (Fisteos-840) Fisteus (Fisteus-841) Fiunte (Fiunte-4344) Fiuza (Fiuza-19) Florines (Florines-5580) Fociños (Fociños-2930) Fojaca (Fojaca-4564) Fojaco (Fojaco-4807) Fojo (Fojo-377) Fojón (Fojón-378) Fole (Fole-1876) Folgada (Folgada-4048) Folgar (Folgar-154) Folgoso (Folgoso-242) Folgueira (Folgueira-725) Folgueiras (Folgueiras-726) Folgueiro (Folgueiro-4345) Folla (Folla-1348) Follente (Follente-4377) Fompedriña (Fompedriña-2873) Fona (Fona-3604) Fondado (Fondado-3508) Fondevila (Fondevila-3422) Fondo (Fondo-3509) Fondós (Fondós-4870) Fonseca (Fonseca-2227) Fontaiña (Fontaiña-167) Fontal (Fontal-3510) Fontán (Fontán-2855) Fontanes (Fontanes-2857) Fontangordo (Fontangordo-3349) Fontáns (Fontáns-2856) Fontao (Fontao-3534) Fontarigo (Fontarigo-1470) Fonte (Fonte-2572) Fonteboa (Fonteboa-3921) Fontecoba (Fontecoba-966) Fontela (Fontela-2447) Fontelo (Fontelo-3973) Fontenla (Fontenla-2446) Fontenlos (Fontenlos-5254) Fonterosa (Fonterosa-2997) Fontes (Fontes-2573) Fontevedra (Fontevedra-3596) Fonticoba (Fonticoba-4881) Fontoira (Fontoira-2407) Forján (Forján-3535) Formigo (Formigo-2763) Formosel (Formosel-4134) Formoselle (Formoselle-4135) Formoso (Formoso-3922) Fórneas (Fórneas-910) Forneiro (Forneiro-1523) Fornís (Fornís-1041) Forno (Forno-3760) Fornos (Fornos-2820) Fortes (Fortes-4655) Fortúnez (Fortúnez-3974) Fosado (Fosado-564) Foubelo (Foubelo-4157) Fouce (Fouce-1540) Fouces (Fouces-1541) Fouz (Fouz-813) Foxo (Foxo-4839) Foxón (Foxón-4840) Fra (Fra-5422) Frade (Frade-2381) Fraga (Fraga-243) Fragata (Fragata-4236) Fragio (Fragio-3129) Fragua (Fragua-5035) Fraguas (Fraguas-3) Fragueiro (Fragueiro-3452) Fraguela (Fraguela-2899) Fraguío

(Fraguío-565) Fraijo (Fraijo-2053) Fraíz (Fraíz-46) Framil (Framil-1113) Framiñán (Framiñán-1492) Franco (Franco-2457) Francos (Francos-5022) Franjo (Franjo-4400) Franqueira (Franqueira-1240) Franza (Franza-3330) Freán (Freán-2974) Freaza (Freaza-1148) Frecha (Frecha-3998) Freigedo (Freigedo-4276) Freigeiro (Freigeiro-4277) Freigenedo (Freigenedo-4278) Freijanes (Freijanes-4064) Freijedo (Freijedo-1663) Freijeiro (Freijeiro-1159) Freijenedo (Freijenedo-4214) Freijido (Freijido-4199) Freijo (Freijo-4362) Freijomil (Freijomil-3130) Freijoso (Freijoso-336) Freire (Freire-1746) Freiría (Freiría-3160) Freitas (Freitas-3161) Freixedo (Freixedo-4238) Freixeiro (Freixeiro-1877) Freixo (Freixo-5229) Frende (Frende-2222) Fresco (Fresco-3536) Freyre (Freyre-4765) Frieiro (Frieiro-1320) Friol (Friol-3924) Frois (Frois-1505) Froiz (Froiz-4981) Froján (Froján-2420) Froufe (Froufe-843) Fuciños (Fuciños-566) Fuente (Fuente-2574) Fuentefría (Fuentefría-4122) Fuentes (Fuentes-2575) Fuenteseca (Fuenteseca-4289) Fulgueira (Fulgueira-5421) Fumega (Fumega-3930) Funcasta (Funcasta-1149) Fungueiriño (Fungueiriño-1228) Fungueiro (Fungueiro-1173) Furelos (Furelos-684) Fustes (Fustes-3538) Gabagles (Gabagles-5362) Gabarres (Gabarres-3786) Gabarris (Gabarris-3787) Gabeiras (Gabeiras-1174) Gabia (Gabia-931) Gabián (Gabián-743) Gabieiro (Gabieiro-1450) Gabín (Gabín-1882) Gaciño (Gaciño-2321) Gacio (Gacio-593) Gadín (Gadín-4290) Gadramán (Gadramán-4325) Gagino (Gagino-3086) Gago (Gago-320) Gaibor (Gaibor-2818) Gaio (Gaio-5062) Gaisse (Gaisse-4803) Gaiteiro (Gaiteiro-2410) Gaitero (Gaitero-4748) Gajino (Gajino-4589) Galanes (Galanes-3539) Galáns (Galáns-3540) Galbán (Galbán-3893) Galdo (Galdo-3500) Galego (Galego-2251) Galeiras (Galeiras-3761) Galicia (Galicia-2121) Galiña (Galiña-3225) Galiñánes (Galiñánes-20) Galiño (Galiño-2179) Gallas (Gallas-1089) Gallego (Gallego-1703) Gallina (Gallina-4722) Gallinato (Gallinato-2850) Galmán (Galmán-3400) Galván (Galván-4982) Gamallo (Gamallo-2931) Gamas (Gamas-3931) Gambino (Gambino-1506) Gamote (Gamote-4136) Gamucio (Gamucio-471) Gándara (Gándara-3162) Gándaras (Gándaras-4158) Gandarela (Gandarela-2680) Gandón (Gandón-3793) Gandós (Gandós-1205) Gandoy (Gandoy-727) Gantes (Gantes-3015) Gañete (Gañete-3453) Garabal (Garabal-3454) Garabán (Garabán-2441) Garabana (Garabana-379) Garabato (Garabato-853) Garabatos (Garabatos-854) Garaboa (Garaboa-855) Garaloces (Garaloces-814) Garat (Garat-5624) Garaza (Garaza-5625) Garazo (Garazo-380) Garbín (Garbín-4829) García (García-2175) Garda (Garda-4759) Gardón (Gardón-4985) Garea (Garea-4653) Garel (Garel-4815) Gargamala (Gargamala-1073) Garnelo (Garnelo-4600) Garnil (Garnil-4081) Garra (Garra-3587) Garrido (Garrido-1781) Garrote (Garrote-2799) Garza (Garza-4511) Gasalla (Gasalla-1241) Gasamán (Gasamán-3588) Gasamanes (Gasamanes-1575) Gasamáns (Gasamáns-3589) Gastañaduy (Gastañaduy-3270) Gato (Gato-856) Gaudeoso (Gaudeoso-1288) Gaúte (Gaúte-932) Gavián (Gavián-685) Gavieiro (Gavieiro-1452) Gavín (Gavín-1881) Gay (Gay-4570) Gayo (Gayo-5059) Gayoso (Gayoso-2998) Geada (Geada-728) Gegunde (Gegunde-690) Gegúndez (Gegúndez-2861) Gen (Gen-1743) Gende (Gende-3024) Gendra (Gendra-1122) Gendre (Gendre-1593) Gens (Gens-398) Gerbolés (Gerbolés-1705) Geremías (Geremías-4902) Germade (Germade-1349) Germil (Germil-3488) Germiñas (Germiñas-3185) Gerpe (Gerpe-82) Gestal (Gestal-3250) Gesteira (Gesteira-187) Gesteiro (Gesteiro-5606) Gestido (Gestido-1160) Gesto (Gesto-3525) Gestoso (Gestoso-3894) Gey (Gey-472) Giadanes (Giadanes-1350) Giadáns (Giadáns-1351) Giadás (Giadás-2986) Giance (Giance-5382) Gianzo (Gianzo-1074) Giao (Giao-1507) Gigán (Gigán-4291) Gigirey (Gigirey-934) Gigirín (Gigirín-1075) Gil (Gil-2545) Gilda (Gilda-1242) Ginartes (Ginartes-3088) Ginzo (Ginzo-3331) Giráldes (Giráldes-2150) Giráldez (Giráldez-2149) Giraudier (Giraudier-4401) Giraut (Giraut-5427) Girgado (Girgado-3895) Girondo (Girondo-2759) Giz (Giz-498) Goás (Goás-155) Goberna (Goberna-3208) Goce (Goce-4049) Godás (Godás-4979) Goday (Goday-3896) Godoi (Godoi-2377) Godón (Godón-3654) Godoy (Godoy-2378) Goi (Goi-2240) Goimil (Goimil-567) Goiriz (Goiriz-3332) Golán (Golán-2512) Golás (Golás-815) Goldar (Goldar-1260) Golías (Golías-4943) Golmar (Golmar-1405) Golobardas (Golobardas-3369) Golpe (Golpe-2571) Gómez (Gómez-2163) Gonçalves (Gonçalves-5218) Gonda (Gonda-3556) Gondar (Gondar-600) Gondariz (Gondariz-601) Gondell (Gondell-5404) Gondelle (Gondelle-2934) Gontá (Gontá-3557) Gontad (Gontad-479) Gontán (Gontán-3501) González (González-2160) Gordedo (Gordedo-3209) Gordín (Gordín-3945) Gores (Gores-4050) Gorgal (Gorgal-1022) Gorgoso (Gorgoso-709) Gorgozo (Gorgozo-710) Gorgullo (Gorgullo-3590) Gorin (Gorin-260) Gorís (Gorís-2987) Gorrity (Gorrity-5667) Gosende (Gosende-1493) Gosenge (Gosenge-3166) Gosenje (Gosenje-3167) Goy (Goy-2241) Goyanes (Goyanes-3946) Goyos (Goyos-1420) Gradaíle (Gradaíle-844) Gradín (Gradín-2474) Graíño (Graíño-1043) Gramary (Gramary-5598) Grandal (Grandal-3672) Grandas (Grandas-2116) Grande (Grande-2467) Grandela (Grandela-816) Grandío (Grandío-2071) Grangel (Grangel-5425) Granja (Granja-2731) Graña (Graña-304) Gregores (Gregores-1009) Gregue (Gregue-5094) Grela (Grela-3674) Grés (Grés-2728) Grijó (Grijó-845) Grillé (Grillé-536) Groba (Groba-156) Grobas (Grobas-2464) Gromaz (Gromaz-1607) Grova (Grova-5557) Grovas (Grovas-4548) Grueira (Grueira-652) Grueiro (Grueiro-1436) Gruñeiro (Gruñeiro-653) Guadalupe (Guadalupe-2650) Guarín (Guarín-5578) Gude (Gude-2935) Gudín (Gudín-3675) Gudiña (Gudiña-745) Guede (Guede-2936) Guedella (Guedella-1453) Gueimonde (Gueimonde-3285) Guerreiro (Guerreiro-2692) Guerrero (Guerrero-2693) Guiadanes (Guiadanes-1352) Guiance (Guiance-480) Guianzo (Guianzo-1076) Guillade (Guillade-1123) Guillán (Guillán-2095) Guillaza (Guillaza-3370) Guille (Guille-4847) Guillemet (Guillemet-5442) Guillemette (Guillemette-5443) Guillerme (Guillerme-4763) Guillermes (Guillermes-2766) Guillín (Guillín-1508) Guimaraens (Guimaraens-3726) Guimaráns (Guimaráns-3728) Guimaras (Guimaras-3729) Guimaré (Guimaré-4949) Guimarey (Guimarey-1608) Guimeráns (Guimeráns-2718) Güimil (Güimil-1321) Guinarte (Guinarte-1594) Guinde (Guinde-3905) Guisamonde (Guisamonde-1261) Guisán (Guisán-4727) Guisande (Guisande-47) Guisantes (Guisantes-4051) Guitián (Guitián-2212) Guizán (Guizán-3120) Guldrís (Guldrís-3371) Gulías (Gulías-48) Gulín (Gulín-3098) Gunche (Gunche-4065) Gundian (Gundian-3947) Gundín (Gundín-1744) Gundriz (Gundriz-4378) Guntín (Guntín-3676) Guntiñas (Guntiñas-2975) Gunturiz (Gunturiz-1664) Gurdiel (Gurdiel-5055) Gurriarán (Gurriarán-4066) Gutiérrez (Gutiérrez-5703) Guzmán (Guzmán-5182) Hay (Hay-2505) Haz (Haz-499) Heleno (Heleno-3678) Herba (Herba-5655) Herbella (Herbella-1044) Herbello (Herbello-1045) Herbés (Herbés-1454) Herbojo (Herbojo-670) Herbón (Herbón-2308) Hereda (Hereda-4586) Hermelo (Hermelo-438) Hermida (Hermida-2085) Hermidas (Hermidas-3655) Hermo (Hermo-1229) Herrera (Herrera-2280) Herreras (Herreras-2281) Herrero (Herrero-2273) Herreros (Herreros-2274) Herva (Herva-5049) Hervella (Hervella-1046) Hervello (Hervello-1047) Hervés (Hervés-1455) Hiebra (Hiebra-3679) Hiráldez (Hiráldez-3681) Hombre (Hombre-2470) Hombreiro (Hombreiro-70) Home (Home-2468) Horbán (Horbán-4348) Horjales (Horjales-3975) Horro (Horro-3238) Hortas (Hortas-3762) Hospido (Hospido-3333) Hoys (Hoys-2908) Hugueros (Hugueros-3862) Ibarrez (Ibarrez-4963) Ibias (Ibias-2627) Ibón (Ibón-439) Ibusquiza (Ibusquiza-4409) Iglesario (Iglesario-4660) Iglesia (Iglesia-3948) Iglesias (Iglesias-1694) Illade (Illade-481) Illán (Illán-2555) Illanes (Illanes-2557) Illobre (Illobre-409) Illodo (Illodo-1010) Imia (Imia-483) Incio (Incio-5673) Inclán (Inclán-3656) Infanzón (Infanzón-2815) Ingerto (Ingerto-440) Ingilde (Ingilde-967) Insua (Insua-296) Insuela (Insuela-452) Irago (Irago-441) Irajo (Irajo-5100) Iravedra (Iravedra-453) Irijoa (Irijoa-1884) Irimia (Irimia-399) Isorna (Isorna-30) Jabois (Jabois-3489) Jacob (Jacob-5558) Jácome (Jácome-3071) Jallas (Jallas-1576) Jamardo (Jamardo-697) Janeiro (Janeiro-2683) Janza (Janza-698) Jar (Jar-4916) Jarazo (Jarazo-753) Jardón (Jardón-1509) Jarel (Jarel-935) Jares (Jares-4123) Jartín (Jartín-3863) Jaspe (Jaspe-2988) Jato (Jato-857) Jeremías (Jeremías-4903) Jofre (Jofre-1886) Joga (Joga-3643) Jordedo (Jordedo-3210) Jorge (Jorge-2608) Josenge (Josenge-3169) Josenje (Josenje-3170) Jove (Jove-4661) Juanatey (Juanatey-1625) Juane (Juane-3949) Jubín (Jubín-4917) Jubón (Jubón-3063) Judel (Judel-3744) Juega (Juega-3864) Jueguen (Jueguen-1243) Juiz (Juiz-847) Jul (Jul-484) Juncal (Juncal-699) Jurjo (Jurjo-1206) Juste (Juste-2444) Justo (Justo-3072) Juvino (Juvino-1626) Juviño (Juviño-1627) Labaen (Labaen-3211) Labandeira (Labandeira-2236) Labora

(Labora-1923) Labra (Labra-1924) Labrada (Labrada-5120) Labradas (Labradas-5121) Labraña (Labraña-4629) Lacaci (Lacaci-4512) Laceiras (Laceiras-700) Lado (Lado-3756) Ladra (Ladra-568) Lafuente (Lafuente-2576) Lagarón (Lagarón-4292) Lage (Lage-2313) Lago (Lago-1925) Lagoa (Lagoa-1289) Lagos (Lagos-3456) Lagüela (Lagüela-3865) Laíns (Laíns-1383) Laíño (Laíño-3251) Laje (Laje-3163) Lajos (Lajos-1888) Lale (Lale-485) Lalín (Lalín-188) Lama (Lama-2529) Lamapereira (Lamapereira-3794) Lamas (Lamas-1926) Lamazares (Lamazares-5027) Lameiro (Lameiro-2391) Lamela (Lamela-2431) Lamelas (Lamelas-2432) Lamelo (Lamelo-2430) Lamigueiro (Lamigueiro-1277) Lamiño (Lamiño-5024) Lamora (Lamora-4918) Lamosa (Lamosa-5599) Lamoso (Lamoso-1150) Lamparte (Lamparte-3959) Lampón (Lampón-400) Láncara (Láncara-5289) Landeira (Landeira-968) Landeiro (Landeiro-157) Landesa (Landesa-3802) Landín (Landín-459) Landríz (Landríz-4301) Landrove (Landrove-2400) Lantes (Lantes-2938) Lanzós (Lanzós-1682) Lapido (Lapido-49) Lapina (Lapina-3287) Laranga (Laranga-3212) Laranjeira (Laranjeira-4159) Laranjo (Laranjo-4124) Laranxeira (Laranxeira-4160) Laranxeiro (Laranxeiro-4008) Laredo (Laredo-4508) Lareo (Lareo-1023) Lareu (Lareu-1024) Lariño (Lariño-3226) Laseiras (Laseiras-3549) Lata (Lata-2392) Latas (Latas-3550) Latorre (Latorre-2668) Lauda (Lauda-2939) Laude (Laude-4179) Laureda (Laureda-2717) Lauzara (Lauzara-2619) Lavadores (Lavadores-2863) Lavandeira (Lavandeira-2235) Lavariñas (Lavariñas-4020) Lavía (Lavía-4651) Laxe (Laxe-2312) Laya (Laya-2659) Lázara (Lázara-71) Lázare (Lázare-2903) Lea (Lea-3960) Leal (Leal-2374) Lebón (Lebón-4009) Leborán (Leborán-3252) Leboráns (Leboráns-337) Leboreiro (Leboreiro-2319) Leboso (Leboso-3633) Lede (Lede-1722) Ledo (Ledo-2976) Legaspe (Legaspe-4326) Legaspi (Legaspi-594) Legerén (Legerén-5061) Legide (Legide-3121) Leíns (Leíns-3976) Leira (Leira-2237) Leirachá (Leirachá-2625) Leirado (Leirado-2384) Leiras (Leiras-2173) Leiro (Leiro-1302) Leirós (Leirós-1303) Leis (Leis-1683) Leitao (Leitao-3551) Leite (Leite-1262) Leites (Leites-1263) Leivas (Leivas-817) Leizán (Leizán-2564) Lejo (Lejo-3977) Lema (Lema-2204) Lemetre (Lemetre-4834) Lemiña (Lemiña-1077) Lemos (Lemos-3978) Lemus (Lemus-5310) Lence (Lence-1646) Lende (Lende-4327) Lendoiro (Lendoiro-1524) Lens (Lens-969) Lenza (Lenza-779) Lenzos (Lenzos-5102) Leobalde (Leobalde-3423) Lesende (Lesende-1577) Lesta (Lesta-1647) Lestal (Lestal-1648) Lestao (Lestao-1649) Lestayo (Lestayo-1304) Lestegás (Lestegás-848) Lestido (Lestido-3560) Lestón (Lestón-1650) Levices (Levices-4082) Levoso (Levoso-5378) Leyenda (Leyenda-3302) Leyte (Leyte-5159) Lezón (Lezón-2681) Lias (Lias-3561) Liboreiro (Liboreiro-2320) Lijó (Lijó-569) Limeres (Limeres-3138) Limés (Limés-3644) Limetre (Limetre-4252) Limia (Limia-420) Lindín (Lindín-3541) Lino (Lino-4909) Liñares (Liñares-2221) Liñayo (Liñayo-338) Liñeira (Liñeira-350) Liñeiras (Liñeiras-3563) Liñeiro (Liñeiro-2284) Liño (Liño-4788) Lira (Lira-2641) Lires (Lires-1290) Lis (Lis-4579) Lista (Lista-4052) Liste (Liste-1734) Liz (Liz-772) Lizancos (Lizancos-5296) Llan (Llan-4380) Llenderrozas (Llenderrozas-3645) Llenderrozos (Llenderrozos-3646) Llousas (Llousas-3387) Lloveres (Lloveres-3983) Lloves (Lloves-3961) Llovo (Llovo-3424) Lobagueira (Lobagueira-4457) Lobariñas (Lobariñas-1291) Lobato (Lobato-2244) Lobeira (Lobeira-158) Lobeiras (Lobeiras-4365) Lobelle (Lobelle-1494) Lobelles (Lobelles-1495) Lobelo (Lobelo-3866) Lobelos (Lobelos-3867) Lobera (Lobera-5164) Locay (Locay-1011) Lodeiro (Lodeiro-818) Lodeiros (Lodeiros-819) Lodos (Lodos-3868) Loeda (Loeda-4067) Logares (Logares-2268) Lohia (Lohia-3877) Loimil (Loimil-2977) Loira (Loira-175) Lois (Lois-2226) Lojo (Lojo-1890) Lolo (Lolo-5541) Lomba (Lomba-820) Lombán (Lombán-3618) Lombao (Lombao-821) Lombar (Lombar-4528) Lombardero (Lombardero-3227) Lombardía (Lombardía-911) Lombas (Lombas-5005) Lombos (Lombos-1194) Longa (Longa-5433)

Longarela (Longarela-730) Longres (Longres-3303) Longueira (Longueira-1525) Loño (Loño-5369) López (López-2078) Lora (Lora-2509) Lorasque (Lorasque-3526) Lorenzo (Lorenzo-2249) Lores (Lores-1278) Loriga (Loriga-4200) Lorigados (Lorigados-671) Lorme (Lorme-570)

Loroño (Loroño-2604) Lortes (Lortes-936) Losada (Losada-2243) Lostre (Lostre-3351) Loureda (Loureda-2716) Louredo (Louredo-2147) Loureiro (Loureiro-244) Lourenzo (Lourenzo-2248) Lourés (Lourés-442) Lourido (Lourido-2176) Louriño (Louriño-3565) Louro (Louro-3240) Lousa (Lousa-3407) Lousada (Lousada-3795) Lousado (Lousado-4125) Lousame (Lousame-571) Lousas (Lousas-3408) Louzán (Louzán-2363) Louzao (Louzao-2364) Lóuzara (Lóuzara-2618) Loveira (Loveira-4962) Lovelle (Lovelle-4239) Lovera (Lovera-5163) Luaces (Luaces-21) Luaña (Luaña-1421) Lubián (Lubián-1195) Lubiáns (Lubiáns-1196) Lucío (Lucío-1701) Ludeiro (Ludeiro-2146) Lueiro (Lueiro-780) Lugilde (Lugilde-672) Lugo (Lugo-2218) Lugrís (Lugrís-1025) Lugueros (Lugueros-4402) Luhia (Luhia-3619) Luna (Luna-2219) Lurigados (Lurigados-4403) Lusquiños (Lusquiños-1026) Lustres (Lustres-3869) Maañón (Maañón-3186) Maceda (Maceda-1942) Maceira (Maceira-1323) Maceiras (Maceiras-1324) Macenlle (Macenlle-251) Macey (Macey-3925) Machado (Machado-1944) Macía (Macía-5722) Macías (Macías-1943) Maciel (Maciel-3984) Maciñeira (Maciñeira-822) Maciñeiras (Maciñeiras-823) Madaleno (Madaleno-5672) Madarnas (Madarnas-3131) Madarro (Madarro-3870) Madeira (Madeira-1945) Madera (Madera-1946) Madérnaz (Madérnaz-1496) Madero (Madero-1947) Maderuelo (Maderuelo-1948) Madriñán (Madriñán-1949) Magadán (Magadán-2847) Magariños (Magariños-22) Magdalena (Magdalena-3288) Magide (Magide-3388) Mahía (Mahía-858) Maio (Maio-2328) Maira (Maira-4545) Mait (Mait-5671) Malaquías (Malaquías-4498) Malde (Malde-1337) Malga (Malga-5364) Malingre (Malingre-3985) Malle (Malle-5645) Malleiro (Malleiro-1708) Mallo (Mallo-1542) Mallón (Mallón-1543) Mallou (Mallou-369) Malvar (Malvar-189) Malvárez (Malvárez-792) Malvesada (Malvesada-1665) Malvesado (Malvesado-1666) Malvido (Malvido-41) Malvís (Malvís-1667) Mamán (Mamán-2651) Mamoa (Mamoa-4293) Manasé (Manasé-5597) Manciñeiras (Manciñeiras-4488) Mancusi (Mancusi-5662) Mandado (Mandado-4053) Mandayo (Mandayo-1305) Mandiá (Mandiá-2225) Mandian (Mandian-1456) Mandianes (Mandianes-1457) Mandias (Mandias-3979) Mandín (Mandín-1609) Maneiro (Maneiro-261) Maneiros (Maneiros-1729) Mangana (Mangana-421) Manín (Manín-859) Manivesa (Manivesa-1028) Manno (Manno-2263) Manteiga (Manteiga-3253) Mantiñán (Mantiñán-602) Mañá (Mañá-4715) Mañán (Mañán-793) Mañana (Mañana-794) Mañón (Mañón-2142) Mao (Mao-5706) Maques (Maques-4886) Maquieira (Maquieira-2072) Maradona (Maradona-168) Maragoto (Maragoto-389) Marán (Marán-4474) Marante (Marante-3073) Marañís (Marañís-1628) Marcelino (Marcelino-5048) Marcelle (Marcelle-5192) Marcial (Marcial-5191) Marcote (Marcote-654) Marcuño (Marcuño-3089) Marentes (Marentes-2846) Mareque (Mareque-655) Marescot (Marescot-3389) Marey (Marey-912) Marful (Marful-2845) Marfull (Marfull-3871) Margaride (Margaride-1090) Maril (Maril-3035) Marino (Marino-5012) Mariña (Mariña-1161) Mariñas (Mariñas-1162) Mariño (Mariño-262) Mariz (Mariz-731) Marnotes (Marnotes-3425) Marón (Marón-3878) Maroña (Maroña-1197) Maroñas (Maroñas-1198) Maroño (Maroño-351) Marque (Marque-3950) Marquina (Marquina-5052) Marra (Marra-422) Marrozos (Marrozos-3879) Marrube (Marrube-3074) Marsillas (Marsillas-4926) Martelo (Martelo-3409) Marticó (Marticó-5632)

Martínez (Martínez-2161) Martins (Martins-5295) Martiñá

(Martiñá-1199) Martiñán (Martiñán-263) Martiñeira (Martiñeira-1230) Martiño (Martiño-1200) Martís (Martís-1163) Martul (Martul-1264) Martull (Martull-1265) Marzábal (Marzábal-390) Marzán (Marzán-4560) Marzoa (Marzoa-2436) Mascareñas (Mascareñas-5399) Mascato (Mascato-264) Mascuñana (Mascuñana-4901) Masdías (Masdías-5622) Maseda (Maseda-3986) Masenlle (Masenlle-5396) Masid (Masid-3410) Maside (Maside-159) Massó (Massó-4705) Matalobos (Matalobos-1384) Matanzas (Matanzas-3881) Mato (Mato-3566) Matovelle (Matovelle-3075) Mauríz (Mauríz-572) Mayán (Mayán-3411) Mayo (Mayo-2329) Mayobre (Mayobre-573) Mazaira (Mazaira-781) Mazás (Mazás-3099) Mazo (Mazo-2101) Mazoy (Mazoy-410) Meaño (Meaño-1353) Meaños (Meaños-1354) Meás (Meás-3187) Mechoso (Mechoso-1651) Mecías (Mecías-754) Meda (Meda-5056) Medal (Medal-4717) Medas (Medas-5064) Medeiros (Medeiros-1091) Medela (Medela-2999) Medín (Medín-3304) Medraño (Medraño-4890) Meije (Meije-2398) Meijide (Meijide-42) Meijido (Meijido-3882) Meijoeiro (Meijoeiro-4) Méijome (Méijome-2394) Meijomence (Meijomence-2978) Meijomíl (Meijomíl-2940) Meijomín (Meijomín-2941) Meijón (Meijón-1207) Meijueiro (Meijueiro-5) Meilán (Meilán-1684) Meimije (Meimije-3789) Mein (Mein-4216) Meira (Meira-352) Meirama (Meirama-353) Meirás (Meirás-354) Meire (Meire-2096) Meiriño (Meiriño-603) Meis (Meis-1739) Meitín (Meitín-3527) Meixeira (Meixeira-4104) Meixeiro (Meixeiro-795) Meixengo (Meixengo-604) Meixoeiro (Meixoeiro-6) Meixús (Meixús-1437) Meizoso (Meizoso-1092) Mejuto (Mejuto-1892) Mel (Mel-3334) Meleiro (Meleiro-2230) Meléndrez (Meléndrez-5211) Melero (Melero-2231) Melijosa (Melijosa-5326) Melio (Melio-3036) Mella (Mella-1696) Melle (Melle-782) Mellid (Mellid-4489) Melón (Melón-1629) Menan (Menan-4349) Méndez (Méndez-2181) Menduiña (Menduiña-220) Meniño (Meniño-4912) Meno (Meno-423) Mera (Mera-2387) Merelas (Merelas-4728) Merelles (Merelles-1012) Meréns (Meréns-3358) Merí (Merí-2386) Merlán (Merlán-3542) Meruéndano (Meruéndano-4126) Mesego (Mesego-3359) Mesejo (Mesejo-3360) Mesía (Mesía-1266) Mesías (Mesías-1164) Mesura (Mesura-3987) Méxigos (Méxigos-3037) Midón (Midón-3543) Mieites (Mieites-3605) Migal (Migal-5018) Migueles (Migueles-5330) Miguéns (Miguéns-2565) Míguez (Míguez-1893) Mijón (Mijón-3305) Milego (Milego-4571) Millán (Millán-2502) Míllara (Míllara-1438) Millarengo (Millarengo-1731) Millares (Millares-2050) Milleiro (Milleiro-43) Millor (Millor-3883) Millos (Millos-2062) Milmanda (Milmanda-3426) Miniño (Miniño-411) Miñán (Miñán-473) Miño (Miño-2594) Miñón (Miñón-281) Miñones (Miñones-282) Mira (Mira-2289) Mirad (Mirad-1685) Miragalla (Miragalla-4775) Miragaya (Miragaya-4776) Miramontes (Miramontes-656) Miranda (Miranda-2198) Miraz (Miraz-1686) Mirazo (Mirazo-1687) Mirelis (Mirelis-4086) Mirón (Mirón-2330) Mirós (Mirós-5251) Mirou (Mirou-4087) Misa (Misa-1526) Miser (Miser-3988) Mo (Mo-474) Moa (Moa-475) Moar (Moar-331) Moares (Moares-332) Moas (Moas-476) Mocelo (Mocelo-1365) Mociño (Mociño-4127) Mociños (Mociños-3933) Modia (Modia-576) Mogo (Mogo-3989) Moimenta (Moimenta-477) Moinelo (Moinelo-3171) Moire (Moire-4088) Moirón (Moirón-577) Mojón (Mojón-4254) Molanes (Molanes-895) Molares (Molares-867) Moldes (Moldes-1151) Moledo (Moledo-265) Molejón (Molejón-4350) Molezún (Molezún-4105) Momán (Momán-4381) Mon (Mon-2697) Mondelo (Mondelo-3241) Monelos (Monelos-4898) Montalvo (Montalvo-2252) Montánez (Montánez-4832) Montáns (Montáns-2989) Montaos (Montaos-1610) Monteagudo (Monteagudo-2635) Montecelo (Montecelo-1595) Montecelos (Montecelos-2559) Monteiro (Monteiro-2327) Montemuiño (Montemuiño-2833) Montenegro (Montenegro-5088) Montero (Montero-1894) Montes (Montes-2605) Monteseirín (Monteseirín-2065) Monteserín (Monteserín-2066) Montoiro (Montoiro-3412) Montoto (Montoto-305) Montouto (Montouto-711) Moo (Moo-5650) Morais (Morais-4999) Morandeira (Morandeira-712) Moraña (Moraña-1166) Moreda (Moreda-2220) Moredo (Moredo-3990) Moreira (Moreira-221) Moreiras (Moreiras-222) Moreiro (Moreiro-2232) Morelle (Morelle-5712) Morenza (Morenza-3884) Morgadanes (Morgadanes-1630) Morgadás (Morgadás-1597) Morgade (Morgade-44) Morigosa (Morigosa-1065) Morís (Morís-4647) Morlán (Morlán-732) Morono (Morono-2597) Morrazo (Morrazo-3457) Moruja (Moruja-3271) Morujosa (Morujosa-4303) Mos (Mos-3991) Moscoso (Moscoso-4779) Mosqueira (Mosqueira-2540) Mosquera (Mosquera-1385) Mosteirín (Mosteirín-1338) Mosteiríz (Mosteiríz-4304) Mosteiro (Mosteiro-2385) Mouco (Mouco-1167) Mougán (Mougán-1528) Moula (Moula-2896) Mourazos (Mourazos-3100) Moure (Moure-

1706) Mourelle (Mourelle-657) Mourelo (Mourelo-824) Mourelos (Mourelos-825) Mourentán (Mourentán-1386) Mourente (Mourente-1387) Mourenzá (Mourenzá-1388) Mourez (Mourez-4218) Mourille (Mourille-4137) Mourín (Mourín-1544) Mouriño (Mouriño-266) Mourís (Mourís-2819) Mouriz (Mouriz-574) Mouro (Mouro-3254) Mourón (Mourón-3213) Mouronte (Mouronte-713) Mourullo (Mourullo-1389) Mouta (Mouta-4797) Mouteira (Mouteira-8) Mouzo (Mouzo-578) Movilla (Movilla-4636) Muelle (Muelle-4219) Muinelo (Muinelo-3173) Muíña (Muíña-3174) Muíño (Muíño-169) Muíños (Muíños-2373) Mujico (Mujico-1558) Muleiro (Muleiro-2459) Multa (Multa-3803) Mundín (Mundín-3458) Mundiña (Mundiña-432) Munín (Munín-1733) Muradás (Muradás-460) Murado (Murado-2552) Murados (Murados-4791) Muras (Muras-4602) Murias (Murias-2720) Muruais (Muruais-252) Murujosa (Murujosa-1439) Nadela (Nadela-3413) Nalgo (Nalgo-3934) Nande (Nande-3414) Nandín (Nandín-3544) Nanín (Nanín-1440) Nantes (Nantes-306) Nantón (Nantón-692) Nañez (Nañez-4499) Naray (Naray-860) Nartallo (Nartallo-107) Narváez (Narváez-1972) Naseiro (Naseiro-3242) Nava (Nava-1975) Navarrete (Navarrete-1976) Navas (Navas-1977) Navaza (Navaza-160) Navazas (Navazas-5565) Naveira (Naveira-2037) Naveiras (Naveiras-2379) Naveiro (Naveiro-5324) Navia (Navia-1980) Naviza (Naviza-4055) Naya (Naya-297) Názara (Názara-108) Nebril (Nebril-486) Nécega (Nécega-4328) Negreira (Negreira-3272) Negreiros (Negreiros-1978) Negrelos (Negrelos-826) Negro (Negro-1979) Neira (Neira-253) Neiras (Neiras-5587) Neiro (Neiro-3415) Neiva (Neiva-4220) Nemiña (Nemiña-170) Neo (Neo-615) Nercellas (Nercellas-1688) Nerga (Nerga-223) Nespereira (Nespereira-401) Nesta (Nesta-4010) Neto (Neto-2884) Neu (Neu-616) Nicolino (Nicolino-4162) Nidáguila (Nidáguila-3373) Niebla (Niebla-5626) Nieto (Nieto-2885) Nimo (Nimo-339) Nine (Nine-595) Niñe (Niñe-755) Niñez (Niñez-756) Nión (Nión-245) Nistal (Nistal-5336) Nó (Nó-4836) Noal (Noal-1292) Noble (Noble-2298) Noceda (Noceda-1168) Nocelo (Nocelo-4089) Noche (Noche-733) Nodar (Nodar-3175) Noenlle (Noenlle-1268) Nogareda (Nogareda-3416) Nogueira (Nogueira-1209) Nogueiras (Nogueiras-1210) Nogueiro (Nogueiro-4221) Noguerol (Noguerol-4594) Noia (Noia-1895) Nonide (Nonide-5228) Nores (Nores-254) Nouche (Nouche-714) Novais (Novais-922) Novás (Novás-2632) Novegil (Novegil-370) Novelle (Novelle-1279) Novío (Novío-3898) Novo (Novo-701) Nóvoa (Nóvoa-1897) Noya (Noya-1896) Nuñel (Nuñel-1422) Núñez (Núñez-1782) Oanes (Oanes-3374) Obada (Obada-1951) Obando (Obando-1953) Obarrio (Obarrio-4279) Obelleiro (Obelleiro-1598) Obenza (Obenza-4011) Obregón (Obregón-1955) Oca (Oca-1956) Ocampo (Ocampo-2501) Ocarranza (Ocarranza-1599) Ochogavia (Ochogavia-3427) Ochogavias (Ochogavias-3428) Ogaza (Ogaza-923) Ogea (Ogea-4012) Ois (Ois-849) Oitavén (Oitavén-2853) Ojea (Ojea-2942) Ojén (Ojén-3706) Olego (Olego-2239) Oleiro (Oleiro-3255) Oliveira (Oliveira-1441) Olleros (Olleros-4201) Olveira (Olveira-3707) Omil (Omil-224) Ónega (Ónega-617) Ons (Ons-190) Opazo (Opazo-1611) Orbán (Orbán-4138) Oreiro (Oreiro-3511) Orellán (Orellán-3429) Oreona (Oreona-3064) Orge (Orge-2755) Orgeira (Orgeira-2334) Orille (Orille-4382) Orizales (Orizales-3899) Orjales (Orjales-1124) Orois (Orois-1613) Orol (Orol-827) Oróns (Oróns-987) Oroña (Oroña-412) Orosa (Orosa-1559) Oroza (Oroza-1471) Órrea (Órrea-3101) Orro (Orro-3243) Ortigueira (Ortigueira-2345) Ortoño (Ortoño-1114) Orza (Orza-3846) Osado (Osado-2844) Oseira (Oseira-1957) Osinde (Osinde-537) Osorio (Osorio-1958) Ossorio (Ossorio-1959) Otero (Otero-1899) Otón (Otón-2266) Oubel (Oubel-3188) Oubiña (Oubiña-2058) Oujo (Oujo-579) Oulego (Oulego-2238) Oural (Oural-2145) Ouréns (Ouréns-1325) Ourille (Ourille-5139) Ouro (Ouro-3189) Ousinde (Ousinde-2405) Ouso (Ouso-3190) Outeda (Outeda-1078) Outeiral (Outeiral-2122) Outeiriño (Outeiriño-2124) Outeiro (Outeiro-1898) Outerelo (Outerelo-1326) Outeriño (Outeriño-3191) Outes (Outes-2950) Outomuro (Outomuro-1170) Outón (Outón-208) Outumuro (Outumuro-5165) Ouviña (Ouviña-3757) Ouzande (Ouzande-673) Ovalle (Ovalle-1960) Ovando (Ovando-1954) Ovejero (Ovejero-2211) Ovelleiro (Ovelleiro-191) Ovenza (Ovenza-4908) Oya (Oya-1962) Ozón (Ozón-3847) Ozores (Ozores-1900) Paadín (Paadín-1964) Paas (Paas-4781) Pacín (Pacín-1529) Pacio (Pacio-596) Pacior (Pacior-2852) Pacios (Pacios-597) Paderne (Paderne-913) Padín (Padín-2155) Padreda (Padreda-3980) Padrón (Padrón-1965) Páes (Páes-4782) Páez (Páez-1966) Pailos (Pailos-2990) Painceira (Painceira-4742) Painceiras (Painceiras-4743) Pais (Pais-1967) Paisal (Paisal-1969) Paizal (Paizal-2878) Pajarín (Pajarín-868) Pajariño (Pajariño-3885) Pájaro (Pájaro-3886) Pajón (Pajón-3228) Paleo (Paleo-828) Palla (Palla-5411) Pallares (Pallares-2367) Pallas (Pallas-4475) Palleiro (Palleiro-2322) Pallín (Pallín-3092) Palmás (Palmás-2520) Palmaz (Palmaz-2519) Palmeiro (Palmeiro-271) Palmón (Palmón-4181) Palmou (Palmou-2314) Palomanes (Palomanes-4014) Pampillo (Pampillo-2301) Pampillón (Pampillón-981) Pampín (Pampín-2372) Pan (Pan-1306) Panadeiro (Panadeiro-2737) Panadeiros (Panadeiros-2736) Panadero (Panadero-2738) Pancho (Pancho-2869) Pandelo (Pandelo-3417) Panete (Panete-4784) Panisse (Panisse-5654) Panteón (Panteón-2362) Pantín (Pantín-3804) Parada (Parada-3848) Paradela (Paradela-2094) Paradelo (Paradelo-2091) Paradiñeiro (Paradiñeiro-4255) Parafita (Parafita-3850) Parajó (Parajó-2953) Parajuá (Parajuá-3620) Paramá (Paramá-896) Paramés (Paramés-3851) Páramos (Páramos-3853) Paraños (Paraños-176) Parapar (Parapar-580) Parceiro (Parceiro-2365) Parcero (Parcero-2366) Pardal (Pardal-3577) Pardavila (Pardavila-177) Pardeiro (Pardeiro-3306) Pardellas (Pardellas-3289) Pardiñas (Pardiñas-321) Pardiño (Pardiño-3579) Pardo (Pardo-2570) Paredes (Paredes-4929) Parente (Parente-3854) Parga (Parga-4000) Parguiña (Parguiña-869) Parguiñas (Parguiñas-870) París (París-2742) Parracho (Parracho-3607) Parracia (Parracia-4240) Pasandín (Pasandín-3102) Pasantes (Pasantes-1406) Pasaro (Pasaro-3375) Paseiro (Paseiro-3512) Pasín (Pasín-581) Pastoriza (Pastoriza-45) Pateiro (Pateiro-272) Patiño (Patiño-9) Pato (Pato-2112) Paulos (Paulos-2954) Paz (Paz-1968) Pazo (Pazo-2778) Pazos (Pazos-2253) Peaguda (Peaguda-273) Pedrares (Pedrares-3855) Pedras (Pedras-4603) Pedrayo (Pedrayo-1902) Pedre (Pedre-178) Pedreda (Pedreda-4592) Pedreira (Pedreira-274) Pedreiras (Pedreiras-5566) Pedreiro (Pedreiro-275) Pedride (Pedride-3132) Pedrido (Pedrido-276) Pedrouso (Pedrouso-757) Pedrouzo (Pedrouzo-758) Pegito (Pegito-659) Pego (Pego-1423) Peino (Peino-3951) Peirallo (Peirallo-4305) Peiteado (Peiteado-1244) Peitieiros (Peitieiros-1356) Peixoto (Peixoto-1510) Pelarigo (Pelarigo-4306) Peldorado (Peldorado-4924) Peleteiro (Peleteiro-924) Peliquín (Peliquín-4128) Pena (Pena-2746) Penabad (Penabad-500) Penabade (Penabade-2601) Penabella (Penabella-3872) Penado (Penado-4001) Penalonga (Penalonga-3176) Penalta (Penalta-3244) Penas (Penas-4752) Penavella (Penavella-2979) Pendás (Pendás-4515) Penedo (Penedo-2090) Peneireiro (Peneireiro-3935) Penela (Penela-3797) Penelas (Penelas-277) Penelo (Penelo-4307) Penerbosa (Penerbosa-897) Penide (Penide-1357) Penido (Penido-3856) Penín (Penín-829) Peniza (Peniza-5354) Penoucos (Penoucos-660) Pensado (Pensado-3835) Penzol (Penzol-2069) Peña (Peña-2748) Peñamaria (Peñamaria-4367) Peón (Peón-4384) Pepín (Pepín-4222) Pequeno (Pequeno-2465) Pequeño (Pequeño-2466) Peralba (Peralba-4003) Perdiz (Perdiz-1614) Pereira (Pereira-3659) Pereiras (Pereiras-3660) Pereiro (Pereiro-3661) Pereiros (Pereiros-3662) Pérez (Pérez-2138) Perille (Perille-1339) Periscal (Periscal-3177) Permuy (Permuy-487) Pernas (Pernas-947) Pértega (Pértega-1211) Pesqueira (Pesqueira-278) Pestonit (Pestonit-3981) Petán (Petán-4876) Peteira (Peteira-948) Peteiro (Peteiro-3000) Pexegueiro (Pexegueiro-2719) Pía (Pía-5375) Pías (Pías-5383) Piay (Piay-949) Picado (Picado-5656) Picallo (Picallo-3513) Picallos (Picallos-3514) Picanes (Picanes-3608) Picáns (Picáns-3609) Pichel (Pichel-255) Pichín (Pichín-1280) Picoaga (Picoaga-1093) Picos (Picos-3591) Picouto (Picouto-3936) Pidre (Pidre-2178) Piedracoba (Piedracoba-3502) Piedras (Piedras-4487) Pigueiras (Pigueiras-3515) Pillo (Pillo-2679) Pín (Pín-861) Pinal (Pinal-1545) Pinaque (Pinaque-3256) Pinazas (Pinazas-3819) Pinín (Pinín-3758) Pino (Pino-2165) Pintané (Pintané-3952) Pintor (Pintor-2196) Pintos (Pintos-283) Pintus (Pintus-4516) Pinzás (Pinzás-898) Piña (Piña-2826) Piñeira (Piñeira-2168) Piñeiro (Piñeiro-2223) Piñeiroá (Piñeiroá-830) Piñeiros (Piñeiros-3798) Piño (Piño-2167) Piñón (Piñón-2166) Piornedo (Piornedo-3490) Piquenque (Piquenque-1578) Pirame (Pirame-1472) Piso (Piso-4642) Pita (Pita-1407) Pita da Veiga (Pita_da_Veiga-4605) Pite (Pite-3103) Piteira (Piteira-132) Pivida (Pivida-3214) Places (Places-4927) Placias (Placias-4106) Plata (Plata-3837) Platas (Platas-2347) Platis (Platis-4015) Pobo (Pobo-2354) Poceiro (Poceiro-1366) Poces (Poces-4665) Pociña (Pociña-2956) Poisa (Poisa-1079) Pol (Pol-2628) Polín (Polín-3401) Pombal (Pombal-133) Pombar (Pombar-134) Pombo (Pombo-2305) Pontanilla (Pontanilla-982) Ponte (Ponte-3838) Pontes (Pontes-2643) Pontevedra (Pontevedra-179) Pontide (Pontide-4280) Porbén (Porbén-3569) Porca (Porca-1094) Porcas (Porcas-4695) Porral (Porral-3839) Porras (Porras-2518) Porta (Porta-2356) Portabales (Portabales-135) Portajero (Portajero-4182) Portals (Portals-5264) Portas (Portas-2698) Porteiro (Porteiro-4016) Portela (Portela-1511) Porto (Porto-3178) Portomeñe (Portomeñe-2315) Portos (Portos-2213) Porvén (Porvén-4505) Posada (Posada-2311) Pose (Pose-2355) Poses (Poses-4524) Posse (Posse-136) Posses (Posses-5613) Potel (Potel-402) Poti (Poti-4223) Poupariña (Poupariña-694) Pousa (Pousa-3805) Pousada (Pousada-443) Pousadela (Pousadela-1652) Pouseu (Pouseu-137) Poutas (Poutas-4469) Poutón (Poutón-4090) Povo (Povo-2353) Poyan (Poyan-1600) Pracias (Pracias-1547) Prada (Prada-2526) Pradeda (Pradeda-4309) Prado (Prado-2525) Prados (Prados-5335) Prata (Prata-4789) Pratas (Pratas-2346) Pravio (Pravio-4837) Precedo (Precedo-1048) Pregal (Pregal-4584) Pregigueiro (Pregigueiro-703) Prego (Prego-1095) Pregue (Pregue-1096) Presa (Presa-2712) Presas (Presas-2713) Presedo (Presedo-1049) Préstamo (Préstamo-2615) Pretel (Pretel-5020) Preto (Preto-2882) Priegue (Priegue-1097) Prieto (Prieto-2883) Primoy (Primoy-674) Probaos (Probaos-2943) Prol (Prol-62) Proupín (Proupín-759) Puceiro (Puceiro-4987) Puente (Puente-4604) Puentes (Puentes-2644) Puga (Puga-2563) Puime (Puime-4732) Pujales (Pujales-5140) Pulleiro (Pulleiro-180) Pulpeiro (Pulpeiro-308) Pumar (Pumar-831) Pumarega (Pumarega-4021) Pumares (Pumares-832) Pumariega (Pumariega-3025) Pumariño (Pumariño-833) Pumeda (Pumeda-4625) Pumpido (Pumpido-3205) Pungín (Pungín-1473) Punín (Punín-3528) Puñal (Puñal-3840) Purriños (Purriños-3026) Puza (Puza-4022) Queaires (Queaires-760) Queija (Queija-715) Queijas (Queijas-716) Queijeiro (Queijeiro-83) Queijo (Queijo-298) Queimadelos (Queimadelos-988) Queimaliños (Queimaliños-989) Queimaño (Queimaño-990) Queiro (Queiro-991) Queirós (Queirós-992) Queiruga (Queiruga-413) Queizán (Queizán-994) Quelle (Quelle-63) Quende (Quende-995) Querentes (Querentes-996) Quesada (Quesada-2005) Quián (Quián-3133) Quibén (Quibén-899) Quijeiro (Quijeiro-5031) Quindimil (Quindimil-538) Quindós (Quindós-2006) Quintá (Quintá-2561) Quintairos (Quintairos-997) Quintana (Quintana-2007) Quintáns (Quintáns-3258) Quintas (Quintas-4455) Quinteiro (Quinteiro-998) Quintela (Quintela-900) Quintero (Quintero-2008) Quintiá (Quintiá-2108) Quintián (Quintián-3261) Quintiana (Quintiana-3262) Quintillán (Quintillán-999) Quinzán (Quinzán-4385) Quiñoá (Quiñoá-539) Quiñones (Quiñones-2009) Quiñoy (Quiñoy-433) Quireza (Quireza-1029) Quiroga (Quiroga-2011) Quirós (Quirós-1921) Quivén (Quivén-901) Quiveo (Quiveo-582) Quiveu (Quiveu-583) Quiza (Quiza-1922) Rabadán (Rabadán-2477) Rábade (Rábade-3140) Rábago (Rábago-1995) Rabanal (Rabanal-1996) Rabelo (Rabelo-5103) Rabuñal (Rabuñal-246) Racamonde (Racamonde-3141) Rada (Rada-1997) Radío (Radío-109) Raices (Raices-2317) Raído (Raído-5285) Raimóndez (Raimóndez-1998) Raindo (Raindo-3790) Raiño (Raiño-3215) Rajó (Rajó-31) Rajoy (Rajoy-2000) Rama (Rama-2831) Ramallal (Ramallal-3142) Ramalleira (Ramalleira-3143) Ramberde (Ramberde-631) Ramil (Ramil-391) Ramilo (Ramilo-1458) Ramírez (Ramírez-2001) Ramonde (Ramonde-4945) Ramos (Ramos-2517) Ramudo (Ramudo-734) Rancaño (Rancaño-139) Randino (Randino-4202) Randolfe (Randolfe-3444) Randulfe (Randulfe-2473) Raña (Raña-3229) Rañal (Rañal-1176) Rañales (Rañales-1177) Raño (Raño-1367) Rañón (Rañón-1368) Rapa (Rapa-3841) Rapela (Rapela-1369) Raposeiras (Raposeiras-1098) Rarís (Rarís-1579) Rascado (Rascado-4925) Ratel (Ratel-1497) Rato (Rato-2229) Ratoeira (Ratoeira-4025) Ratón (Ratón-2228) Raviña (Raviña-1668) Rea (Rea-2945) Reádigos (Reádigos-1212) Rebellado (Rebellado-3993) Reboeiras (Reboeiras-3791) Reboira (Reboira-3245) Reboiras (Reboiras-3246) Reboiro (Reboiro-3580) Reboleiro (Reboleiro-4258) Rebollal (Rebollal-4405) Rebollido (Rebollido-4056) Rebolo (Rebolo-735) Rebón (Rebón-1903) Rebordelo (Rebordelo-3263) Reboreda (Reboreda-2583) Reboredo (Reboredo-2566) Reborido (Reborido-632) Rebouras (Rebouras-3937) Rebouzas (Rebouzas-3459) Recamán (Recamán-461) Recarey (Recarey-1245) Rechou (Rechou-3686) Recimil (Recimil-3530) Recioy (Recioy-1178) Recouso (Recouso-3335) Recuna (Recuna-1281) Redondas (Redondas-4026) Refojo (Refojo-2332) Refojos (Refojos-2326) Rega (Rega-3430) Regadas (Regadas-10) Regades (Regades-3274) Regadio (Regadio-4406) Regal (Regal-1125) Regalade (Regalade-1653) Regaldie (Regaldie-3134) Regengo (Regengo-5353) Regenjo (Regenjo-3926) Reges (Reges-4329) Rego (Rego-3806) Regodesebes (Regodesebes-3807) Regodeseves (Regodeseves-3193) Regojo (Regojo-3808) Regos (Regos-3809) Regueira (Regueira-2080) Regueiras (Regueiras-4027) Regueiro (Regueiro-3216) Reguenga (Reguenga-4091) Reguengo (Reguengo-4092) Reguera (Reguera-2081) Regulfe (Regulfe-4351) Rei (Rei-2105) Reibas (Reibas-3938) Reigada (Reigada-1213) Reigadas (Reigadas-1214) Reigía (Reigía-3379)

Reigosa (Reigosa-736) Reija (Reija-1126) Reijas (Reijas-1127) Reimonde (Reimonde-3431) Reimóndez (Reimóndez-1560) Reimunde (Reimunde-4330) Reimúndez (Reimúndez-1561) Reinaldo (Reinaldo-4838) Reino (Reino-3820) Reirís (Reirís-4947) Reiriz (Reiriz-284) Rejes (Rejes-834) Rejo (Rejo-3842) Rellán (Rellán-1327) Remeseiro (Remeseiro-2946) Remior (Remior-1580) Remiseiro (Remiseiro-1201) Remuiñán (Remuiñán-285) Remuñán (Remuñán-5327) Renda (Renda-3823) Rendal (Rendal-3824) Rendo (Rendo-761) Represas (Represas-746) Requeijo (Requeijo-1309) Requeixo (Requeixo-2088) Requejo (Requejo-2089) Requerey (Requerey-2250) Resille (Resille-4772) Restrebada (Restrebada-5402) Resúa (Resúa-3230) Retorta (Retorta-1370) Revalderia (Revalderia-3247) Revella (Revella-3994) Revoredo (Revoredo-4259) Rey (Rey-2106) Reymúndez (Reymúndez-5350) Reza (Reza-50) Riádigos (Riádigos-3104) Rial (Rial-1941) Riande (Riande-747) Riazor (Riazor-2829) Ribada (Ribada-1371) Ribadas (Ribadas-1372) Ribadavia (Ribadavia-5040) Ribademar (Ribademar-3911) Ribadeneira (Ribadeneira-2496) Ribadeo (Ribadeo-5041) Ribadomar (Ribadomar-119) Ribadulla (Ribadulla-950) Ribao (Ribao-3554) Ribas (Ribas-4478) Ribeira (Ribeira-2097) Ribeiro (Ribeiro-4522) Rico (Rico-2402) Ricón (Ricón-3810) Ricoy (Ricoy-1340) Rieiro (Rieiro-1269) Rielo (Rielo-3531) Rifón (Rifón-3065) Rigueira (Rigueira-2079) Rigueiro (Rigueiro-1689) Riguela (Riguela-1179) Riguera (Riguera-4975) Rilo (Rilo-3826) Río (Río-2302) Riobó (Riobó-74) Riobóo (Riobóo-2715) Riocabo (Riocabo-3827) Riol (Riol-1231) Riola (Riola-1232) Riomao (Riomao-1341) Riomayor (Riomayor-3828) Rionegro (Rionegro-4762) Riopa (Riopa-3144) Riopedre (Riopedre-4504) Ríos (Ríos-4483) Rioseco (Rioseco-3843) Riotorto (Riotorto-1246) Riqueza (Riqueza-5077) Rivada (Rivada-1373) Rivadas (Rivadas-1374) Rivademar (Rivademar-3912) Rivadeneira (Rivadeneira-2497) Rivadomar (Rivadomar-3913) Rivadulla (Rivadulla-2073) Rivas (Rivas-4723) Riveira (Riveira-2099) Riveiro (Riveiro-3799) Riveiros (Riveiros-3800) Rivera (Rivera-2100) Rivo (Rivo-4183) Roade (Roade-661) Robledo (Robledo-2180) Robles (Robles-1730) Rocamonde (Rocamonde-1408) Rocha (Rocha-2750) Rochela (Rochela-4029) Rodal (Rodal-76) Rodeiro (Rodeiro-3336) Rodicio (Rodicio-3076) Rodil (Rodil-2247) Rodiño (Rodiño-110) Rodís (Rodís-970) Rodo (Rodo-4648)

Rodríguez (Rodríguez-2136)

Roel (Roel-1080) Rogido (Rogido-3077) Roibal (Roibal-1115) Roibás (Roibás-3078) Rois (Rois-835) Rojo (Rojo-2745) Rolán (Rolán-2060) Roldán (Roldán-2061) Rolle (Rolle-2901) Romalde (Romalde-2401) Romar (Romar-3830) Romaris (Romaris-3079) Romariz (Romariz-3080) Romasanta (Romasanta-64) Romaus (Romaus-1293) Romay (Romay-1310) Romeiro (Romeiro-2421) Romeo (Romeo-2423)

Romero (Romero-2424)

Romeu (Romeu-2422) Ronquete (Ronquete-120) Roo (Roo-2858) Roqueiro (Roqueiro-2640) Rorís (Rorís-4928) Rosada (Rosada-5681) Rosales (Rosales-4734) Rosende (Rosende-3135) Rosendo (Rosendo-2872) Rosón (Rosón-4861) Rostro (Rostro-619) Rotea (Rotea-2448) Roubín (Roubín-3811) Rouco (Rouco-2307) Rouñada (Rouñada-4310) Roupeiro (Roupeiro-2051) Roxo (Roxo-2744) Rozada (Rozada-4030) Rozadas (Rozadas-4031) Rozado (Rozado-5323) Rozados (Rozados-704) Rozamontes (Rozamontes-1215) Rúa (Rúa-121) Ruadas (Ruadas-1358) Ruade (Ruade-4572) Ruanova (Ruanova-1202) Rubal (Rubal-783) Rubián (Rubián-5118) Rubianes (Rubianes-1311) Rubido (Rubido-3145) Rubiero (Rubiero-4032) Rubín (Rubín-2527) Rubines (Rubines-3634) Rubinos (Rubinos-1375) Rubiñán (Rubiñán-1498) Rubiños (Rubiños-355) Rubirosa (Rubirosa-1581) Rueda (Rueda-1982) Ruel (Ruel-1081) Ruibal (Ruibal-1117) Ruibó (Ruibó-1342) Ruido (Ruido-4107)

Ruiz (Ruiz-1994)

Rumbao (Rumbao-4033) Rumbo (Rumbo-2358) Ruso (Ruso-1905) Ruza (Ruza-1152) Ruzo (Ruzo-1153) Sáa (Sáa-1989) Saafigueroa (Saafigueroa-3390) Saavedra (Saavedra-633) Sabajanes (Sabajanes-2203) Sabarís (Sabarís-123) Sabariz (Sabariz-3491) Sabel (Sabel-3730) Sabell (Sabell-3731) Sabín (Sabín-1723) Sabor (Sabor-4667) Saborida (Saborida-1654) Saborido (Saborido-11) Sabrojo (Sabrojo-3687) Sabucedo (Sabucedo-1459) Sabugueiro (Sabugueiro-2721) Saburido (Saburido-12) Sabuz (Sabuz-3982) Sacarrera (Sacarrera-3433) Sacau (Sacau-4802) Sachocos (Sachocos-1282) Saco (Saco-1990) Sadradín (Sadradín-3307) Saínza (Saínza-1050) Saiñas (Saiñas-340) Salaño (Salaño-3093) Salcido (Salcido-1615) Salcidos (Salcidos-1616) Salerno (Salerno-2264) Saleta (Saleta-1460) Salgado (Salgado-1233) Salgueiriño (Salgueiriño-4995) Salgueiro (Salgueiro-2185) Salgueiros (Salgueiros-4034) Salido (Salido-5054) Salmonte (Salmonte-3812) Salorio (Salorio-3813) Salpurido (Salpurido-4139) Salvado (Salvado-5142) Salvande (Salvande-1582) Salvante (Salvante-1216) Samartín (Samartín-2256) Sambad (Sambad-605) Sambade (Sambade-606) Sambreijome (Sambreijome-3621) Sampaiño (Sampaiño-607) Sampaio (Sampaio-5144) Sampaño (Sampaño-608) Sampayo (Sampayo-620) Sampedro (Sampedro-2639) Sampil (Sampil-1669) San Isidro (San_Isidro-5066) San Luis (San_Luis-2838) San Martín (San_Martín-2257) San Pedro (San_Pedro-2638)

Sánchez (Sánchez-2135)

Sanchiño (Sanchiño-381) Sanclodio (Sanclodio-3361) Sancosme (Sancosme-621) Sancosmed (Sancosmed-622) Sandá (Sandá-1217) Sandamil (Sandamil-1218) Sandar (Sandar-1219) Sande (Sande-3402) Sandianes (Sandianes-3814) Sandiás (Sandiás-4164) Sandomingo (Sandomingo-3831) Sanduende (Sanduende-1390) Sanesteban (Sanesteban-462) Sanfiz (Sanfiz-662) Sangabriel (Sangabriel-463) Sangiao (Sangiao-1631) Sangil (Sangil-784) Sangro (Sangro-2707) Sanguiñedo (Sanguiñedo-5283) Sanín (Sanín-2553) Sanisidro (Sanisidro-1180) Sanjorge (Sanjorge-464) Sanjuán (Sanjuán-5143) Sanjuás (Sanjuás-4552) Sanjurjo (Sanjurjo-3732) Sanlés (Sanlés-2283) Sanluis (Sanluis-2839) Sanmamed (Sanmamed-1247) Sanmarco (Sanmarco-5325) Sanmarful (Sanmarful-465) Sanmartín (Sanmartín-2255) Sanmiguel (Sanmiguel-3362) Sanpedro (Sanpedro-4574) Sanromán (Sanromán-3650) Santa Clara (Santa_Clara-2691) Santa Marina (Santa_Marina-2543) Santaballa (Santaballa-1512) Santabaya (Santabaya-1513) Santaclara (Santaclara-33) Santalices (Santalices-3147) Santalla (Santalla-1548) Santamaría (Santamaría-2789) Santamarina (Santamarina-2542) Santamariña (Santamariña-2541) Santana (Santana-2637) Santás (Santás-4108) Santasmarinas (Santasmarinas-862) Santaya (Santaya-1549) Santé (Santé-737) Santeiro (Santeiro-748) Santerbás (Santerbás-3622) Santervás (Santervás-3623) Santiago (Santiago-2508) Santín (Santín-2411) Santiso (Santiso-3148) Santoalla (Santoalla-914) Santoandré (Santoandré-3651) Santomé (Santomé-256) Santomil (Santomil-1690) Santorio (Santorio-111) Santoro (Santoro-112) Santórum (Santórum-113) Santorun (Santorun-114) Sar (Sar-403) Sarandeses (Sarandeses-209) Sarasquete (Sarasquete-3231) Sarceda (Sarceda-3815) Sardina (Sardina-2435) Sardiña (Sardiña-2434) Sarille (Sarille-2337) Sarmento (Sarmento-2786) Sarmiento (Sarmiento-2787) Sarrapio (Sarrapio-13) Sartages (Sartages-1474) Sartal (Sartal-84) Sartier (Sartier-1128) Savín (Savín-2947) Saya (Saya-1461) Sayanes (Sayanes-85) Sayáns (Sayáns-86) Sayar (Sayar-1462) Seabra (Seabra-4204) Seage (Seage-3434) Seara (Seara-200) Sebio (Sebio-3764) Sedes (Sedes-3275) Sedofeito (Sedofeito-663) Segade (Segade-1632) Segades (Segades-1633) Seguín (Seguín-1294) Seija (Seija-1670) Seijal (Seijal-1671) Seijas (Seijas-1672) Seijo (Seijo-1673) Seijoso (Seijoso-1675) Seivane (Seivane-392) Seixa (Seixa-5130) Seixal (Seixal-5134) Seixas (Seixas-5131) Seixo (Seixo-5132) Selas (Selas-3001) Senande (Senande-1634) Senandez (Senandez-1635) Senaz (Senaz-4185) Sende (Sende-3403) Sendón (Sendón-3094) Senín (Senín-1530) Senlle (Senlle-1118) Senra (Senra-124) Señarís (Señarís-1721) Señor (Señor-5439) Señoráns (Señoráns-125) Señorís (Señorís-3965) Seoane (Seoane-2103) Sequeiro (Sequeiro-1359) Sequeiros (Sequeiros-1360) Seráns (Seráns-3265) Serantes (Serantes-210) Serén (Serén-3276) Serodio (Serodio-2318) Serramito (Serramito-3067) Serramo (Serramo-3516) Serrapio (Serrapio-1732) Sertage (Sertage-1475) Sertaje (Sertaje-4688) Sertal (Sertal-87) Serto (Serto-1562) Servia (Servia-4057) Servide (Servide-488) Sesar (Sesar-1181) Seselle (Seselle-382) Sesmonde (Sesmonde-4848) Sestay (Sestay-4623) Sestayo (Sestayo-1295) Sestelo (Sestelo-2290) Sesto (Sesto-3217) Sever (Sever-4878) Seves (Seves-1550) Sexto (Sexto-3218) Siaba (Siaba-871) Sias (Sias-3902) Sieira (Sieira-983) Sieiro (Sieiro-51) Sierpes (Sierpes-3709) Sierto (Sierto-2991) Signo (Signo-951) Sil (Sil-2258) Silván (Silván-4500) Silvar (Silvar-1636) Silvares (Silvares-4140) Silvariño (Silvariño-3277) Silvarredonda (Silvarredonda-5347) Silvarrey (Silvarrey-1638) Silveira (Silveira-2184) Silveiro (Silveiro-2183) Silvela (Silvela-3353) Silven (Silven-4312) Silvent (Silvent-4313) Silvosa (Silvosa-1129) Silvoso (Silvoso-4683) Simes (Simes-4630) Simil (Simil-4035) Sinde (Sinde-2404) Sindín (Sindín-126) Sineiro (Sineiro-3519) Singul (Singul-4856) Sío (Sío-342) Siota (Siota-343) Siso (Siso-393) Sisto (Sisto-1551) Sixto (Sixto-3219) Soage (Soage-23) Soalleiro (Soalleiro-584) Soaz (Soaz-4294) Sobradelo (Sobradelo-1361) Sobrado (Sobrado-4141) Sobral (Sobral-2669) Sobreira (Sobreira-2864) Sobrido (Sobrido-3520) Sobrino (Sobrino-2440) Socastro (Socastro-3337) Soengas (Soengas-872) Soidán (Soidán-34) Soilán (Soilán-738) Solarat (Solarat-4186) Soliño (Soliño-127) Solla (Solla-211) Solleiro (Solleiro-2197) Solloso (Solloso-938) Solmo (Solmo-3582) Solveira (Solveira-1601) Somorrostro (Somorrostro-585) Somoza (Somoza-1425) Soneira (Soneira-1099) Sóñara (Sóñara-1476) Sóñora (Sóñora-609) Sorey (Sorey-192) Sorga (Sorga-4143) Sotelino (Sotelino-1234) Sotelo (Sotelo-4036) Soto (Soto-1907) Sotuela (Sotuela-115) Soutelo (Soutelo-4205) Soutiño (Soutiño-1514) Souto (Souto-1906) Soutullo (Soutullo-35) Spuch (Spuch-5377) Suárez (Suárez-4422) Subirol (Subirol-3338) Sucasas (Sucasas-4017) Sueiras (Sueiras-2158) Sueiro (Sueiro-1442) Suengas (Suengas-873) Suero (Suero-1991) Suevos (Suevos-1992) Sufuentes (Sufuentes-4314) Sulleiro (Sulleiro-2783) Sumavielle (Sumavielle-4242) Sumay (Sumay-1443) Surís (Surís-4518) Susavila (Susavila-1182) Tabanera (Tabanera-1927) Tabares (Tabares-1928) Taberneiro (Taberneiro-103) Tabernero (Tabernero-2699) Taboada (Taboada-1930) Taboadela (Taboadela-2958) Táboas (Táboas-2959) Taboelle (Taboelle-1639) Tábora (Tábora-4037) Tabuia (Tabuia-1563) Tabullo (Tabullo-3816) Tacón (Tacón-3635) Tadín (Tadín-4352) Tafur (Tafur-1932) Taibó (Taibó-88) Taín (Taín-3598) Tajes (Tajes-1710) Taladrid (Taladrid-4859) Taladriz (Taladriz-3445) Tallos (Tallos-4370) Tamaredo (Tamaredo-4353) Tamerón (Tamerón-4166) Tanoira (Tanoira-116) Taracido (Taracido-201) Tarela (Tarela-3766) Tarelo (Tarelo-1477) Tarrela (Tarrela-3767) Tarrío (Tarrío-3339) Tarrón (Tarrón-4386) Tasende (Tasende-286) Tato (Tato-3149) Tavarés (Tavarés-4869) Taxes (Taxes-1709) Tedín (Tedín-3768) Teiga (Teiga-3939) Teijeira (Teijeira-3068) Teijeiro (Teijeiro-2200) Teijido (Teijido-3292) Teijo (Teijo-3769) Teimoy (Teimoy-4315) Teira (Teira-3770) Teixeira (Teixeira-2265) Teixeiro (Teixeiro-2199) Tejeiro (Tejeiro-2201) Tejelo (Tejelo-4187) Tejo (Tejo-3771) Tella (Tella-5138) Tellado (Tellado-3363) Telmo (Telmo-3927) Teloy (Teloy-4316) Tembra (Tembra-2471) Tembrás (Tembrás-3122) Temes (Temes-2684) Témez (Témez-2685) Temperán (Temperán-664) Tenjido (Tenjido-5346) Tenorio (Tenorio-2403) Tenreiro (Tenreiro-1100) Teo (Teo-4069) Teodosio (Teodosio-5058) Terceiro (Terceiro-874) Ternande (Ternande-3106) Terrazo (Terrazo-1183) Terzado (Terzado-1617) Tesouro (Tesouro-3081) Testa (Testa-3624) Testas (Testas-3966) Tiago (Tiago-3532) Tiagonce (Tiagonce-610) Tié (Tié-1066) Tiebo (Tiebo-1082) Tiedra (Tiedra-4627) Tielas (Tielas-1083) Tierro (Tierro-749) Tievo (Tievo-1084) Tilbe (Tilbe-4816) Tilve (Tilve-466) Tilves (Tilves-1737) Timiraos (Timiraos-851) Tizado (Tizado-1719) Tizón (Tizón-1463) Toande (Toande-3844) Toimíl (Toimíl-3107) Toirán (Toirán-952) Toja (Toja-1051) Tojeiro (Tojeiro-3232) Tojo (Tojo-1052) Tombilla (Tombilla-4295) Tombo (Tombo-4144) Tomé (Tomé-2670) Torea (Torea-3773) Torneiro (Torneiro-1131) Torneiros (Torneiros-2711) Torrado (Torrado-3278) Torre (Torre-2665) Torreira

(Torreira-2706) Torreiro (Torreiro-2293) Torres (Torres-2666) Torrón (Torrón-3082) Torviso (Torviso-3593) Tosar (Tosar-1531) Toubes (Toubes-444) Touceda (Touceda-2490) Toucedo (Toucedo-2489) Touceiro (Touceiro-5348) Toucido (Toucido-77) Toural (Toural-4580) Touriñán (Touriñán-1119) Touriño (Touriño-2449) Tourís (Tourís-1236) Tourón (Tourón-2491) Touza (Touza-14) Touzón (Touzón-1478) Tovío (Tovío-4038) Traba (Traba-3364) Trabada (Trabada-4260) Trabadelo (Trabadelo-52) Trabazo (Trabazo-4039) Trabazos (Trabazos-4040) Tranchero (Tranchero-5321) Trasancos (Trasancos-875) Trasande (Trasande-1101) Trasar (Trasar-3953) Trasbach (Trasbach-3611) Traseira (Traseira-876) Trashorras (Trashorras-877) Trasmonte (Trasmonte-2418) Trasorras (Trasorras-4041) Trastoy (Trastoy-878) Trava (Trava-4768) Travadelo (Travadelo-4371) Traveso (Traveso-1515) Trebolle (Trebolle-785) Treinta (Treinta-3555) Treitas (Treitas-1583) Tresancos (Tresancos-4070) Tresandi (Tresandi-4071) Tresguerras (Tresguerras-4072) Treus (Treus-925) Trevín (Trevín-3663) Trianes (Trianes-4817) Triáns (Triáns-2596) Trigás (Trigás-3746) Trigo (Trigo-2522) Trillo (Trillo-3688) Trincado (Trincado-4801) Trinquete (Trinquete-3903) Triñánes (Triñánes-24) Troáns (Troáns-1298) Trobo (Trobo-2673) Trobos (Trobos-3689) Troche (Troche-1132) Troiteiro (Troiteiro-1134) Troitiña (Troitiña-4261) Troitiño (Troitiño-287) Troncoso (Troncoso-1618) Trovo (Trovo-4818) Troyón (Troyón-5025) Truiteiro (Truiteiro-4585) Tubío (Tubío-1135) Tuche (Tuche-1619) Tuimíl (Tuimíl-3108) Tumbeiro (Tumbeiro-1136) Túnel (Túnel-5319) Tuñas (Tuñas-356) Túñez (Túñez-357) Turnes (Turnes-2482) Ubeira (Ubeira-53) Ubiaga (Ubiaga-4167) Uceira (Uceira-1918) Ucha (Ucha-1220) Ucieda (Ucieda-3690) Ugarte (Ugarte-1919) Uhía (Uhía-65) Ulbeira (Ulbeira-4470) Ulfe (Ulfe-1270) Ulla (Ulla-3249) Ulloa (Ulloa-1920) Umbón (Umbón-2981) Urceira (Urceira-1249) Urcera (Urcera-4458) Urdiquien (Urdiquien-4263) Ures (Ures-299) Urgal (Urgal-3691) Uz (Uz-1655) Uzal (Uzal-383) Vaamonde (Vaamonde-3584) Vacelar (Vacelar-1691) Vahamonde (Vahamonde-3585) Val (Val-2445) Valadares (Valadares-5406) Valado (Valado-3179) Valcarce (Valcarce-2492) Valcárcel (Valcárcel-2493) Valdeiras (Valdeiras-4109) Valdomar (Valdomar-623) Vale (Vale-489) Valea (Valea-939) Valeije (Valeije-3109) Valeiras (Valeiras-54) Valeiro (Valeiro-5050) Valella (Valella-3692) Valerio (Valerio-2300) Vales (Vales-490) Valije (Valije-3476) Valín (Valín-3693) Valiña (Valiña-2118) Valiñas (Valiñas-288) Valiño (Valiño-1391) Valladares (Valladares-1376) Valledepaz (Valledepaz-4497) Vallo (Vallo-1565) Valmayor (Valmayor-3694) Valo (Valo-1067) Valoura (Valoura-4145) Valugo (Valugo-4188) Valuja (Valuja-4468) Vao (Vao-2768) Vaqueiro (Vaqueiro-2368) Vaquero (Vaquero-2370) Vara (Vara-4690) Varandela (Varandela-2810) Varela (Varela-3136) Vasconcellos (Vasconcellos-4726) Vaz (Vaz-1103) Vázquez (Vázquez-1912) Vea (Vea-2335) Vecín (Vecín-4354) Vecino (Vecino-2610) Veciño (Veciño-2609) Vecoña (Vecoña-3586) Vede (Vede-953) Vedo (Vedo-4168) Veiga (Veiga-1409) Veigas (Veigas-1411) Veiguela (Veiguela-2068) Veira (Veira-2891) Veiras (Veiras-762) Vejo (Vejo-1620) Velay (Velay-434) Veleiro (Veleiro-3002) Velle (Velle-4004) Vello (Vello-3599) Vellón (Vellón-4005) Velo (Velo-2724) Velón (Velón-3914) Veloso (Veloso-2704) Veloy (Veloy-3915) Vence (Vence-2382) Vences (Vences-2383) Ventín (Ventín-1120) Ventosela (Ventosela-4206) Ventosinos (Ventosinos-3695) Ventoso (Ventoso-2510) Ventureira (Ventureira-55) Vequez (Vequez-4619) Verao (Verao-4407) Verde (Verde-2343) Verdeal (Verdeal-3150) Verdemás (Verdemás-501) Verdes (Verdes-2344) Verdía (Verdía-1184) Verdial (Verdial-1185) Verdiales (Verdiales-1186) Verdini (Verdini-4073) Verdiñas (Verdiñas-3322) Verduga (Verduga-902) Verdullas (Verdullas-4593) Verea (Verea-1104) Veres (Veres-3293) Vérez (Vérez-3323) Vetoret (Vetoret-4225) Vez (Vez-695) Viador (Viador-4282) Viaño (Viaño-984) Vibel (Vibel-5028) Viceiro (Viceiro-5091) Vicos (Vicos-1250) Vidal (Vidal-4556) Vidán (Vidán-5328) Videira (Videira-1312) Videla (Videla-4425) Vidueira (Vidueira-3151) Vidueiro (Vidueiro-1392) Vidueiros (Vidueiros-1393) Vieira (Vieira-4669) Vieiro (Vieiro-2634) Vieiros (Vieiros-3038) Viéitez (Viéitez-202) Vieito (Vieito-985) Vigide (Vigide-926) Vigo (Vigo-2261) Vijande (Vijande-2324) Vila (Vila-1937) Vilaboa (Vilaboa-309) Vilaboy (Vilaboy-66) Vilabrille (Vilabrille-4296) Vilachá (Vilachá-2013) Vilachán (Vilachán-879) Vilacide (Vilacide-2014) Vilacoba (Vilacoba-1187) Vilafañé (Vilafañé-863) Vilameá (Vilameá-2025) Vilamor (Vilamor-4980) Vilán (Vilán-3594) Vilanova (Vilanova-2027) Vilar (Vilar-2028) Vilarchán (Vilarchán-880) Vilarchao (Vilarchao-4146) Vilarelle (Vilarelle-3418) Vilares (Vilares-2030) Vilariño (Vilariño-289) Vilarnovo (Vilarnovo-881) Vilas (Vilas-2034) Vilasante (Vilasante-882) Vilasó (Vilasó-3710) Vilasoa (Vilasoa-2842) Vilasuso (Vilasuso-883) Vilavedra (Vilavedra-1394) Vilaverde (Vilaverde-2035) Vilela (Vilela-1221) Villacis (Villacis-2015) Villadóniga (Villadóniga-884) Villafín (Villafín-3233) Villafines (Villafines-3234) Villagarcía (Villagarcía-2018) Villalba (Villalba-2020) Villamarín (Villamarín-885) Villamayor (Villamayor-2023) Villameá (Villameá-2026) Villamel (Villamel-3392) Villamisar (Villamisar-886) Villamizar (Villamizar-4467) Villamor (Villamor-4964) Villanustre (Villanustre-940) Villapol (Villapol-887) Villar (Villar-2029) Villaravid (Villaravid-3665) Villaraviz (Villaraviz-3666) Villardefrancos (Villardefrancos-2215) Villares (Villares-2031) Villarino (Villarino-2033) Villariño (Villariño-2032) Villarmeá (Villarmeá-717) Villarnovo (Villarnovo-3625) Villarquide (Villarquide-888) Villasanín (Villasanín-4207) Villasante (Villasante-5341) Villasenín (Villasenín-889) Villasuso (Villasuso-890) Villauriz (Villauriz-4298) Villaveirán (Villaveirán-2661) Villaverde (Villaverde-2036) Villoch (Villoch-5267) Villot (Villot-4074) Vilor (Vilor-1940) Vilouta (Vilouta-941) Vinseiro (Vinseiro-1237) Viña (Viña-2792) Viñal (Viñal-3324) Viqueira (Viqueira-1222) Viriato (Viriato-4147) Virosta (Virosta-5661) Viruleg (Viruleg-5525) Virulegio (Virulegio-4988) Visos (Visos-3942) Vispo (Vispo-454) Visuña (Visuña-4264) Vites (Vites-3667) Vitureira (Vitureira-4679) Viturro (Viturro-1085) Vivel (Vivel-5029) Vivero (Vivero-3697) Vivían (Vivían-1251) Vivirido (Vivirido-4334) Viz (Viz-1566) Vizoso (Vizoso-1567) Waldomar (Waldomar-3380) Xesteira (Xesteira-4075) Xil (Xil-2544) Xoubanova (Xoubanova-864) Yanes (Yanes-3637) Yáñez (Yáñez-1987) Yebra (Yebra-1988) Yermo (Yermo-1568) Yrago (Yrago-5529) Zalabeite (Zalabeite-2932) Zaldívar (Zaldívar-1915) Zamar (Zamar-1086) Zamuz (Zamuz-2968) Zapata (Zapata-1913) Zapateiro (Zapateiro-4641) Zarandón (Zarandón-3503) Zarauza (Zarauza-3294) Zarazo (Zarazo-954) Zarco (Zarco-1914) Zarraquiños (Zarraquiños-3016) Zas (Zas-986) Zobra (Zobra-3340) Zolle (Zolle-4245) Zon (Zon-4148) Zorelle (Zorelle-3039)

Script orixinal de Berto Yáñez (http://ber.to/)

© 2005 - 2016 ApelidosGalicia.org (./dereitos-autor)

Todo o contido deste sitio baixo licenza de CC BY 3.0 (http://creativecommons.org/licenses/by-nc/3.0/es/legalcode.gl)

ANNEXE 4

Estatuto de Galicia[1]

Fac simile de 1936

[1] Source : Wikimedia, domaine public.

ESTATUTO DE GALICIA

QUE LA

ASAMBLEA REGIONAL DE AYUNTAMIENTOS

CELEBRADA EN

SANTIAGO DE COMPOSTELA

DURANTE LOS DIAS 17, 18 Y 19 DE DICIEMBRE DE 1932,
ACORDÓ PROPONER A LA VOTACIÓN DE LOS ELECTORES,
CONFORME AL ARTÍCULO 12 DE LA CONSTITUCIÓN

TIPOGRAFÍA
«EL ECO DE SANTIAGO»
1932

TÍTULO I

PRELIMINAR

Artículo 1.° Galicia se organiza como región autónoma en el Estado español, con arreglo a la Constitución de la República y al presente Estatuto.

Su territorio es el de los municipios comprendidos dentro de los actuales límites administrativos de las cuatro provincias de La Coruña, Lugo, Orense y Pontevedra.

Art. 2.° Podrá agregarse a Galicia cualquier territorio limítrofe de características históricas, culturales, económicas y geográficas análogas, mediante los requisitos que las leyes generales establezcan.

Art. 3.° A los efectos de este Estatuto, se considerarán gallegos: los que lo sean por naturaleza y no hayan adquirido vecindad administrativa en otro territorio de la República, y los demás españoles que ganen vecindad en Galicia.

Los derechos individuales serán en Galicia los definidos por la Constitución de la República.

Los españoles no comprendidos en el primer párrafo de este artículo, tendrán en Galicia iguales derechos que los que tengan los gallegos en el resto del territorio español.

Art. 4.° Serán idiomas oficiales en Galicia, el castellano y el gallego; pero en las relaciones oficiales de la Región con autoridades de otras Regiones y con las del Estado, se usará siempre el castellano.

Todo escrito que se presente a Tribunales y Autoridades redactado en gallego, será reproducido en castellano cuando lo pida parte interesada; y lo mismo se hará en cuanto a resoluciones y notificaciones de todas clases.

Las copias de documentos redactados en lengua regional, que los fedatarios expidan en castellano, bien a instancia de parte o porque hayan de producir efectos fuera de Galicia, deberán contener también el texto gallego.

Los funcionarios que se designen para actuar en la Región deberán acreditar conocimiento de la lengua gallega.

TÍTULO II

PODER REGIONAL

Art. 5.° Las atribuciones reconocidas a Galicia en este Estatuto, serán ejercidas: por una Asamblea legislativa, por el Presidente de la Región, y por un órgano de gobierno que se denominará Junta de Galicia; o por el Pueblo directamente actuando en cualquiera de las formas que establecen los artículos 6.° y 10 de este título. La función judicial se ejercerá por Jurados, Jueces y Tribunales, con arreglo a lo que sus leyes orgánicas determinen.

Art. 6.° La Asamblea se compondrá de Diputados elegidos por sufragio universal, igual, directo y secreto, según un sistema de representación proporcional, y para un período de tres años.

Se reunirá, sin que sea precisa convocatoria especial, los días primero de abril y primero de octubre de cada año, y, además, con carácter extraordinario, en los casos que señale su ley orgánica, sin que pueda ser suspendida en sus funciones.

Los diputados de la Asamblea, gozarán de inmunidad por los votos y opiniones que emitan en el ejercicio de su cargo; y su mandato podrá ser revocado por los electores mediante los requisitos que establezca una ley especial.

Art. 7.° El Presidente de la Región asumirá la representación de Galicia para todos los efectos; y la del Estado en las funciones cuya ejecución directa corresponda a éste.

Será elegido por votación popular directa y secreta, para un período de cuatro años, y podrá ser reelegido en la misma forma para otro período igual. Terminado este segundo mandato, no será elegible hasta que transcurran cuatro años más.

En los casos en que vacare la Presidencia, asumirá provisionalmente sus funciones el Presidente de la Asamblea, a quien sustituirá el Vicepresidente de ésta, debiendo procederse, dentro del plazo de dos meses, a elección presidencial.

Art. 8.° La Junta de Galicia se compondrá del número de miembros que la Asamblea determine. El Presidente de la Región nombrará y separará libremente al Presidente de la Junta y, a propuesta de éste, a los miembros de la misma. Deberá separarlos en el caso de que la Asamblea legislativa les negare, explícitamente, su confianza.

Art. 9.° El Presidente de Galicia podrá disolver la Asamblea, por una sola vez durante su mandato, mediante decreto motivado, y convocando, al mismo tiempo, nuevas elecciones, que habrán de celebrarse dentro del plazo de sesenta días. Si la nueva Asamblea,

por mayoría absoluta, estimase improcedente el decreto de disolución, se considerará terminado el mandato presidencial.

Cuando la Asamblea, por el voto de sus tres quintas partes, declarase su incompatibilidad con el Presidente, éste cesará en sus funciones, y se someterá dicho acuerdo a la decisión del cuerpo electoral dentro del plazo de treinta días. Si el resultado fuere contrario al acuerdo, el Presidente recobrará inmediatamente sus funciones y la Asamblea quedará disuelta; debiendo procederse, en otro caso, a nueva elección presidencial en el término de dos meses.

Art. 10 Toda ley votada por la Asamblea será sometida a «referendum» popular, cuando lo soliciten, dentro de los treinta días siguientes a su votación, un número de electores no inferior al quince por ciento de los comprendidos en el censo.

La Asamblea queda obligada a deliberar sobre cualquier proposición de ley que formule ante la misma igual número de electores.

Art. 11 El Presidente de la Región y el Presidente y demás miembros de la Junta de Galicia, serán responsables, civil y criminalmente, ante el Tribunal de Garantías de la República, por las infracciones de la Constitución, de este Estatuto y de las leyes.

Art. 12 A los efectos de este título, una ley especial de la Región determinará la división electoral de su territorio sin contradecir la legislación del Estado, y regulará la forma en que los gallegos residentes en el extranjero, que no hayan perdido la condición de españoles, podrán estar representados en la Asamblea.

Art. 13 La Administración de Justicia podrá ser organizada por la Región, excepto en los órdenes militar y de la Armada, conforme a los preceptos de la Constitución y a las leyes procesales y orgánicas de la República; y asimismo será de su competencia la determinación de las demarcaciones judiciales de todo orden dentro del territorio gallego.

La Región nombrará los Jueces y Magistrados en toda la jurisdicción de Galicia, mediante concursos entre los funcionarios del escalafón general del Estado.

Le corresponde, también, el nombramiento de Jueces municipales mediante el régimen que por una ley se establezca, y el de secretarios y auxiliares de la Administración de Justicia, con arreglo a las leyes de la República.

La Audiencia territorial de Galicia, por medio de una Sala especial, conocerá de los recursos de casación en los asuntos referentes al derecho foral; y otra Sala de la misma, compuesta por Magistrados procedentes de la carrera judicial y altos funcionarios de la Administración gallega, resolverá, en última instancia, los recursos contencioso-administrativos que se promovieren por aplicación del derecho regional. Los conflictos de jurisdicción entre autoridades judiciales, administrativas y contencioso-administrativas dependientes del Poder regional, serán resueltos por el Presidente de la Región, previo informe de los organismos superiores de estas jurisdicciones entre las cuales se plantee la contienda jurisdiccional.

TÍTULO III

ATRIBUCIONES DE LA REGION

Art. 14 Corresponde a la Región gallega:

a) La organización y régimen local de Galicia, sobre las bases de reconocimiento de personalidad jurídica a la parroquia rural y plena autonomía del Municipio; y la división del territorio a dichos efectos.

b) La legislación civil gallega, que podrá comprender todas las materias no reservadas al Estado en el art. 15 de la Constitución.

c) La adaptación del Registro de la Propiedad y de la función notarial en Galicia, sin contradecir los principios que informan la legislación general.

El nombramiento de Notarios se hará por la Región mediante oposición o concurso convocados por la misma y ajustados a las leyes de la República. A ellos serán admitidos todos los funcionarios del Cuerpo con iguales derechos, pero dando preferencia a los que acrediten más perfecto conocimiento de la lengua y del derecho regionales.

Los Registradores de la Propiedad que nombre el Estado para servir en Galicia, deberán acreditar conocimiento de las leyes de la Región, además de lo que preceptúa el último párrafo del art. 4.º de este Estatuto.

d) El régimen agrario; la creación de instituciones autónomas para la ejecución de su reforma; y la ordenación y fomento de Montes, Agricultura y Ganadería, sin perjuicio de las bases mínimas de defensa de la riqueza y coordinación de la Economía general, reservadas al Estado.

e) La adaptación de la legislación del Estado, y la ejecución, en lo que éste no se reserve, respecto a Minería, Caza, Pesca y régimen de Aguas y sus aprovechamientos.

f) El turismo; la conservación de Monumentos, y la defensa del Patrimonio artístico y cultural de Galicia, el cual no podrá ser enagenado, ni llevado fuera de la Región.

g) La adaptación y ejecución del régimen de aguas minero-medicinales, y su inspección.

h) Las obras públicas y concesiones de todas clases de interés regional; y la ejecución, previo convenio especial con el Estado, de

las comprendidas en el párrafo 6.° del art. 15 de la Constitución que aquél no se reserve.

i) El régimen del transporte por carreteras, caminos vecinales y vías fluviales y la conducción de energía eléctrica, dentro de la Región.

j) La ejecución de los servicios de aviación civil y de radiodifusión, salvo el derecho del Estado a coordinar los medios de comunicación en todo el país e inspeccionar los que Galicia establezca.

k) El régimen de Cooperativas, Mutualidades, Sindicatos, Pósitos, Previsión social, Ahorro y Crédito, salvo lo dispuesto en el artículo 15 de la Constitución.

l) El derecho de expropiación y el de socialización de riquezas naturales y empresas económicas, con sujeción a los apartados 11 y 12 del art. 15 de la Constitución.

ll) El desarrollo de las bases mínimas de la legislación sanitaria del Estado.

m) El régimen de Fundaciones y el de servicios de Asistencia social, en todas sus formas.

n) Los servicios de Estadística en consonancia con las normas generales establecidas por el Estado.

ñ) El régimen jurídico de la vivienda.

o) La ejecución de la legislación general sobre Prensa, Asociaciones, reuniones y espectáculos públicos.

p) El establecimiento y ordenación de los servicios de contratación de mercancías y similares, conforme a las normas generales del Código de Comercio.

Art. 15 Con arreglo a los artículos 48, 49 y 50 de la Constitución, la Región podrá crear y regir establecimientos de enseñanza de todas clases y grados, cuyos certificados de estudios tendrán validez para obtener los títulos académicos y profesionales que expida el Estado, mediante las pruebas finales y requisitos que el mismo establezca con carácter general.

Corresponde, asimismo, a la Región la adaptación, a las necesidades y conveniencia regionales, de la legislación general relativa a primera y segunda enseñanza y Escuelas normales. En las Escuelas primarias de la Región y en las del Estado, será obligatoria la enseñanza de las lenguas gallega y castellana, y en los Institutos y Escuelas Normales se crearán las asignaturas de Lengua, Literatura, Geografía e Historia de Galicia.

En los Establecimientos de enseñanzas especiales del Estado y en la Universidad compostelana, la Región podrá sostener o subvencionar cátedras e instituciones de cultura gallega.

A propuesta de la Región, el Gobierno de la República podrá otorgar a la Universidad de Santiago un régimen de autonomía.

Corresponderán, además, a la Región los servicios de Archivos, Bibliotecas y Museos radicados en su territorio.

Art. 16 La Junta de Galicia, y en su nombre uno de sus miembros, representará al Gobierno central para usar, preventiva y represivamente, de los Cuerpos de Policía y Seguridad del Estado, y corregir las deficiencias en los servicios que les encomiende. En casos graves y apremiantes de desorden público, la Junta de Galicia podrá suspender las garantías de los derechos individuales, sólo en el territorio y por el tiempo que se consideren precisos para restablecer la normalidad, dando cuenta inmediata al Gobierno de la República.

La representación a que se refiere el párrafo anterior, cesará, temporalmente, bien a petición de la Junta o cuando el Gobierno de la República lo considere conveniente.

Corresponde, íntegramente, a la Región la coordinación y perfeccionamiento de los servicios de Policía urbana y rural.

Art. 17 Queda a cargo de la Región gallega la organización de todos los servicios que la legislación social del Estado haya establecido, o establezca, para ejecutar sus preceptos, sin perjuicio de la inspección del Gobierno. A tal fin, el Estado puede, además, designar en cualquier momento, los delegados que estime necesarios.

TÍTULO IV

HACIENDA REGIONAL

Art. 18 Constituyen la Hacienda de Galicia:

a) Los bienes de uso público, no municipales, y los privativos del Estado destinados a algún servicio público o al fomento de la riqueza general que, por estar en territorio gallego, quedan transferidos a la Región a partir de la aprobación de este Estatuto, exceptuando los que sigan afectos a servicios que se reserve el Estado.

b) Los derechos del Estado en territorio gallego relativos a minas, aguas, caza y pesca, que asimismo se le transfieren.

c) Los bienes e impuestos, derechos y tasas de las Diputaciones gallegas; y los que, con arreglo a este Estatuto, pueda adquirir y crear la Región.

d) El producto de los impuestos que el Estado le cede, y las participaciones y compensaciones que le reconozca para cubrir el coste de los servicios que por este Estatuto se le transfieren; y

e) Los bienes procedentes de herencias intestadas a que se refiere el art. 956 del Código civil, cuando el causante tuviere la condición de gallego con arreglo a este Estatuto. Estos bienes se aplicarán a fines de cultura, beneficencia y fomento en la Región, o a la extinción de deuda contraída a tales objetos.

Art. 19 No se podrá verificar enajenación de bienes de la Región, emitir empréstitos, crear tributos, ni realizar concesiones ni socializaciones, sino en virtud de ley regional; y para enajenar o destinar a servicios de carácter privado los bienes y derechos transferidos a la Región por el Estado, conforme a los apartados a) y b) del artículo precedente, se necesitará, además, autorización del Gobierno de la República. Los empréstitos públicos para atender a necesidades regionales, no podrán emitirse fuera de España sin autorización de las Cortes.

Una ley especial determinará, asimismo, las normas a que habrá de ajustarse la administración de toda la Hacienda regional.

Art. 20 El Estado respetará los actuales ingresos de las Haciendas locales de Galicia, sin gravar con nuevas imposiciones las bases de tributación de aquéllas.

La Región podrá crear nuevas contribuciones que no se apliquen sobre los mismos conceptos que ya tributan en Galicia al Estado, siempre que se destinen al perfeccionamiento de los servicios actua-

les o a la creación de otros nuevos, y podrá dar una nueva regulación a sus ingresos sobre las bases de mayor justicia y flexibilidad y de una más sencilla administración de los mismos.

Las contribuciones a que se refiere el párrafo anterior, no serán obstáculo a las nuevas imposiciones que, con carácter general, cree el Estado, ni a la implantación y desarrollo, en su caso, del impuesto sobre la renta, el cual corresponde a aquél. Caso de incompatibilidad, dichas contribuciones serán absorbidas por las del Estado, mediante las compensaciones que correspondan.

Art. 21 La determinación del coste de los servicios cedidos a la Región, se efectuará, cada cinco años, como sigue:

a) Evaluando el de los que se transfieran, en el momento de la transmisión, sin excluir los que, por estar centralizada su financiación o por otra causa, no produzcan pago en Galicia, o lo produzcan en cantidad inferior al que a Galicia corresponda, y

b) Agregando o disminuyendo a la cifra que resulte de aplicar el apartado anterior, la que represente el coeficiente medio de aumento o disminución que experimentasen en el quinquenio anterior, los pagos efectuados por la República en el resto de su territorio para los mismos servicios.

Art. 22 Para compensar la cifra que resulte de la evaluación a que se refiere el artículo anterior, el Estado cederá a Galicia, en recaudación, administración y regulación:

1.° La contribución territorial rústica y urbana, con los recargos establecidos sobre la misma, y con la obligación de abonar a los Ayuntamientos las participaciones que les correspondan.

2.° El impuesto sobre derechos reales, personas jurídicas y transmisiones de bienes, con sus recargos y con los mismos tipos que fije el Estado para el resto de España.

3.° El 20 por 100 de Propios, el 10 por 100 de Pesas y medidas, el 10 por 100 de Aprovechamientos forestales y el canon de Minas (superficie y explotación); y

4.° Las participaciones y demás compensaciones que, en su caso, fueren necesarias para cubrir la diferencia entre la cuantía de las contribuciones a que se refieren los tres apartados precedentes y el coste total de los servicios transferidos.

Art. 23 Si el Estado emite Deuda, cuyo producto haya de invertirse en el resto del territorio para crear o mejorar servicios de la clase de los transferidos a Galicia, ésta será compensada con una parte de la Deuda emitida proporcional a la relación que exista entre su población y la total de España. En igual forma será compensada la Región para atender a nuevos servicios o funciones que en lo sucesivo se doten en los presupuestos del Estado para el territorio de régimen común.

En ambos casos, la Región fijará los servicios que se propone realizar o mejorar.

Art. 24 Cada cinco años, una Comisión de técnicos nombrados, a iguales partes, por el ministro de Hacienda de la República y por el Gobierno de la Región, procederá a la revisión de los cálculos a que se refieren los artículos anteriores, y la propuesta que formule será sometida a la aprobación del Consejo de Ministros.

Tanto los impuestos cedidos como los servicios traspasados a la Región serán calculados con un aumento o una rebaja igual a la que hayan experimentado unos y otros en la Hacienda de la República.

Toda otra variación en el régimen de cesión de impuestos y participaciones a la Región, deberá hacerla el ministro de Hacienda de acuerdo con la Región, y, si esto no fuere posible, deberá someterse la reforma a la aprobación de las Cortes, cuyas decisiones requerirán el voto favorable de la mayoría absoluta.

Art. 25. La Región recaudará, por delegación revocable de la Hacienda de la República y con el premio que ésta tenga consignado en presupuesto, las contribuciones, impuestos y arbitrios que el Estado haya de percibir en Galicia, exceptuando los monopolios y el impuesto de Aduanas y sus anexos.

El Tribunal de Cuentas de la República fiscalizará anualmente la gestión regional, tanto en lo que se refiere a los servicios recaudatorios como a la ejecución de los demás que le fueren encomendados y tengan consignación en los presupuestos generales del Estado.

Art. 26 La Región podrá fundar, acomodándose a los principios esenciales de la legislación del Estado, un Banco, a través del cual pueda organizar todos sus servicios recaudatorios, de Tesorería, crédito, previsión, etc., bien por medio de sus Agencias, o en relación con las actuales Cajas de Ahorro o instituciones análogas, siempre que no se n de carácter privado.

Art. 27 A propuesta de la Región, y como compensación a los perjuicios que para su economía representa el actual arancel protector, el Gobierno de la República desgravará los maíces y forrajes que entren por puerto gallego para su consumo en Galicia como alimento, y las materias primas necesarias a las industrias básicas gallegas.

Se vigilará el destino de los artículos desgravados, para que los que sean destinados a otros empleos, devenguen los correspondientes derechos.

Art. 28 El Estado concede a la Región la facultad de intervenir, por medio de sus representantes o delegados, con carácter permanente, y sin perjuicio de las representaciones profesionales que correspondan a las entidades gallegas, en la Junta de Aranceles y Valoraciones, en el Consejo de Economía nacional, y en cuantos organismos se creen para la regulación del comercio de exportación e importación.

También se admitirá su intervención oficial en las organizaciones que se establezcan para determinar precios, decretar tasas o ajustar condiciones para la distribución y venta de los productos agrícolas o industriales.

TÍTULO V

DISPOSICIONES GENERALES

Art. 29 Las cuestiones de competencia que se susciten entre las autoridades de la República y las de la Región gallega o entre jurisdicciones de sus respectivos organismos, serán resueltas por el Tribunal de Garantías constitucionales.

Art. 30 Asimismo corresponderá al Tribunal de Garantías constitucionales resolver las cuestiones que se produzcan por desacuerdo entre el Gobierno de la República y la Junta de Galicia con motivo de la interpretación y aplicación de la legislación social.

El Tribunal de Garantías constitucionales, si lo estima preciso, podrá suspender la ejecución de los actos o acuerdos a que se refiera la discrepancia, en tanto no se resuelva definitivamente.

Art. 31 En los conflictos de competencia y de jurisdicción que se suscitaren entre los Tribunales de Justicia de la Región gallega y los demás Tribunales de España, resolverá el Tribunal Supremo de la República.

En los recursos no reservados por este Estatuto a los Jueces y Tribunales gallegos, entenderá también, en casación, el Tribunal Supremo de la República.

Art. 32 En las materias de competencia regional, se aplicará, como derecho supletorio, el régimen jurídico del Estado, en cuanto no se oponga al sentido de la legislación gallega.

Art. 33 La reforma de este Estatuto, en materias que no afecten a la Constitución ni a las relaciones con el Estado, podrá hacerse por la Asamblea gallega, mediante una ley, que será sometida a «referendum».

Cuando la reforma haya de tener mayor trascendencia, si la iniciativa parte de la Región, serán necesarios los requisitos siguientes: a) votación por la Asamblea; b) «referendum» popular, y c) aprobación por las Cortes de la República. Y si la iniciativa fuese del Estado, se requerirá propuesta del Parlamento, hecha por más de la cuarta parte de sus componentes, y acuerdo adoptado por mayoría absoluta.

La Asamblea regional podrá manifestar su discrepancia, y en tal caso someterá ésta al «referendum» del País gallego. Si el «refe-

rendum» resultase contrario a la reforma, será preciso, para que la innovación prospere, que la ratifiquen las primeras Cortes ordinarias que se elijan después de las que la acordaron.

Cuando haya disconformidad entre el Estado y la Región acerca de si la reforma trasciende o no a la Constitución o a las relaciones de la Región con el Estado, decidirá el Tribunal de Garantías constitucionales.

TÍTULO VI

RÉGIMEN TRANSITORIO

Art. 34 Dentro de los quince días siguientes a la promulgación de este Estatuto, el Presidente de las Cortes de la República convocará a los Diputados por Galicia en las mismas, los cuales, reunidos bajo su presidencia, elegirán una Junta provisional de la Región, en la que estarán representadas, por igual, las distintas agrupaciones políticas a que actualmente se hallan adscritos los Diputados. Cada una de ellas tendrá un representante, y a este efecto se considerará que todos los Diputados independientes constituyen una sóla agrupación.

La función única de esta Junta será convocar, en el plazo de un mes a partir de su constitución, elecciones generales para los Diputados que habrán de constituir la primera Asamblea legislativa gallega, la cual tendrá carácter constituyente.

Art. 35 Para la elección de esta primera Asamblea, regirá la ley electoral que tenga adoptada el Estado cuando aquélla se efectúe, correspondiendo a cada circunscripción un representante por cuarenta mil habitantes o fracción superior a veinte mil.

Art. 36 Esta Asamblea, reunida en sesión previa en el lugar que señale la Junta provisional de la Región, establecerá su residencia definitiva en la localidad que ella misma designe, y tendrá, como misión principal, la de desarrollar las normas con sujeción a las cuales ha de ser elegido el primer Presidente de Galicia, según lo que, con carácter general, previene el párrafo segundo del artículo 7.° de este Estatuto; nombrar una Junta que asuma el Gobierno provisional de la Región hasta que se elija el primer Presidente; y elaborar, en el más breve plazo posible, las leyes orgánicas necesarias para la implantación del régimen de autonomía que el mismo Estatuto regula.

Art. 37 Para la adaptación de servicios que el Estado cede a la Región por virtud de este Estatuto, se constituirá una Comisión mixta, compuesta de un número de miembros que designarán, por mitad, el Gobierno de la República y la Junta de Galicia.

Esta Comisión nombrará libremente su Presidente, y sus acuerdos tendrán validez cuando reunan más de las dos terceras partes de votos. En otro caso, las discrepancias que surjan serán sometidas a la decisión del Tribunal de Garantías de la República.

Art. 38 El personal afecto a los servicios de todas las clases que en este Estatuto se asignan a la Región, será respetado en cuantos derechos tenga adquiridos en la fecha de promulgación de aquél,

sin que le sea aplicable lo que previene el párrafo último del art. 4.º del mismo; pero las autoridades regionales podrán hacer su distribución acomodándolo a la nueva organización que se dé a Galicia.

Art. 39 Mientras la Asamblea gallega no legisle sobre las materias que se le atribuyen, continuarán en vigor las leyes generales del Estado; pero su aplicación corresponderá a las Autoridades y organismos regionales, los cuales tendrán las mismas facultades que las leyes señalen a los del Estado.

Del propio modo, continuarán en vigor las disposiciones reglamentarias del Estado, en tanto que la Junta de Galicia no dicte las que, con arreglo a este Estatuto, le corresponden.

Art. 40 El traspaso de los servicios administrativos del Estado a la Región se verificará a medida que lo vaya acordando la Asamblea regional, previos los debidos trámites cerca del Gobierno de la República; y, mientras no queden reorganizados los servicios, todas las Oficinas, Tribunales y Organismos afectados por el presente Estatuto continuarán ejerciendo iguales funciones o jurisdicción que hasta ahora, sin que, por ningún concepto, puedan serles mermadas su autoridad o sus atribuciones en tanto la Asamblea regional no legisle sobre el particular.

Santiago de Compostela, 19 de Diciembre de 1932.

Por acuerdo de la Asamblea regional de Ayuntamientos,

El Presidente,

Bibiano F. Ossorio Tafall.

El Secretario,

Manuel Rey Gacio.